
3 1761 07034295 1


МОСКВА



Великій Князь Николай Михаиловичъ

# ИМПЕРАТОРЪ АЛЕКСАНДРЪ I

## ОПЫТЪ ИСТОРИЧЕСКАГО ИЗСЛѢДОВАНІЯ

### ТОМЪ ВТОРОЙ

ПРИЛОЖЕНІЯ

С.-ПЕТЕРБУРГЪ
ЭКСПЕДИЦІЯ ЗАГОТОВЛЕНІЯ ГОСУДАРСТВЕННЫХЪ БУМАГЪ
1912



# ИМПЕРАТОРЪ
# АЛЕКСАНДРЪ I


ЭКСПЕДИЦІЯ ЗАГОТОВЛЕНІЯ ГОСУДАРСТВЕННЫХЪ БУМАГЪ

Великій Князь Николай Михаиловичъ

# ИМПЕРАТОРЪ АЛЕКСАНДРЪ I

## ОПЫТЪ ИСТОРИЧЕСКАГО ИЗСЛѢДОВАНІЯ

### ТОМЪ ВТОРОЙ

ПРИЛОЖЕНІЯ

С.-ПЕТЕРБУРГЪ
ЭКСПЕДИЦІЯ ЗАГОТОВЛЕНІЯ ГОСУДАРСТВЕННЫХЪ БУМАГЪ
1912


LIBRARY
JUL 25 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

# Оглавленіе.

I.

## Записки Императора Александра I къ Р. А. Кошелеву *).

### 1.

*1811, avant le départ pour Tver **).*

Je vous envoie les papiers que j'ai reçus de vous en vous remerciant de me les avoir procurés. Je suis très fâché de n'avoir pas un moment à vous donner avant mon départ, mais aussitôt de retour, ce qui sera Lundi en huit, j'aurai le plaisir de vous recevoir.

---

### 2.

*Mars 1811, dans le courant de la Semaine Sainte.*

Malgré moi j'ai dû renoncer ces jours-ci à vous voir, par le peu de temps qu'il me restait pour les affaires à cause des devoirs religieux de la semaine. Je vous rends bien des grâces pour les sentiments que vous m'adressez, et je place comme vous toute ma confiance dans l'Etre Suprême. J'ai lu avec le plus vif intérêt les petites feuilles que vous avez jointes à votre lettre: je me réserve de vous en parler à notre première entrevue. Finalement je vous envoie des dépêches que je viens de recevoir de Stackelberg par courrier à l'instant. Je compte vous voir Samedi après dîner. Tout à vous.

---

### 3.

*1 avril 1811. Veille de Pâques.*

C'est aujourd'hui, le soir après 8 heures, que je suis prêt à vous recevoir.

---

*) Государственный Архивъ.

**) Государь отправился въ Тверь въ воскресенье [illegible] марта 1811 г. и [illegible] въ Петербургъ во вторникъ, 21-го.

## 4.

*1811.*

Voici une lettre à cachet volant et une autre particulière pour vous fermée, que je viens de recevoir de Stackelberg. Il paraît que les choses s'améliorent, mais Stackelberg et Schwarzenberg sont entièrement de mon avis de ne pas commencer de notre part la lutte.

---

## 5.

*1811.*

Je suis prêt à vous recevoir aujourd'hui, à 7 heures après dîner.

---

## 6.

*(6 juin) 1811, à Kamenny-Ostrow.*

Mon intention était de voir Armfeld tout de suite après dîner, ensuite Vitoftoff *), et puis vous, pour pouvoir vous parler de ma conversation avec ces deux individus. Si vous souhaitez un autre arrangement, cela m'est très égal; dites-le moi seulement. Tout à vous.

---

## 7.

*1811.*

Si vous dînez aujourd'hui chez ma Mère, venez tout de suite après le dîner. Sinon, alors passez chez moi à 5 heures ½: c'est le moment où à peu près je rentre.

---

## 8.

*1811.*

C'est Jeudi que je vous prie de venir dîner chez moi, et après dîner j'aurai quelques moments à vous donner.

---

## 9.

*(été 1811.)*

Si l'Angleterre a intérêt de voir la Russie dans une position à pouvoir véritablement résister à la France, il est indispensable qu'elle lui facilite la conclusion de la paix avec la Turquie sous des conditions honorables pour la

*) Витовтовъ, Александръ Александровичъ, статсъ-секретарь.

2

Russie. Il serait de même essentiel que l'Angleterre aide la Russie dans les dépenses qu'un armement aussi considérable amène indispensablement; en se chargeant, par exemple, de la dette d'Hollande, le but serait rempli. Si de tels résultats sont obtenus par l'entremise de l'Angleterre, alors la Russie terminera sur l'heure tous ses différends avec l'Angleterre en ouvrant ses ports, parce qu'elle sera alors en mesure de résister à l'attaque de la France qui s'en suivra inévitablement.

## 10.

*Juin 1811.*

C'est demain après dîner à 7 heures que je compte vous recevoir. J'ai laissé la lettre de Zéa chez moi.

## 11.

*(juillet) 1811.*

La présence de beaucoup trop de monde à dîner m'a empêché de vous parler hier. Sur Odessa, je suis parfaitement d'accord; quant au second point, je crois utile de m'en tenir à mon opinion, que je vous ai énoncée l'autre jour. Tout à vous.

## 12.

*19 septembre 1811.*

Je vous prie de dire que vous m'avez soumis tous les papiers et que vous attendez ma décision. Tout à vous.

## 13.

*9 octobre 1811.*

Si vous trouvez si souvent avoir trop de besogne, jugez donc ce qui doit en être le cas pour moi! Cette quinzaine a été plus remplie d'occupations encore que de coutume. Aussi, de retour de Gatchina, pour où je pars cette après-dînée, j'aurai le plaisir de vous recevoir et de vous entretenir des objets intéressants que vous m'avez communiqués.

## 14.

*11 octobre 1811.*

Je ne peux pas vous cacher que le style de votre billet et les expressions dont vous vous servez sur le compte du chancelier m'ont beaucoup surpris. Je ne puis pas permettre qu'on s'énonce ainsi sur ceux que j'emploie.

Vous êtes complètement dans l'erreur de croire qu'on puisse présenter quelque chose au Conseil contre mon intention, et cette affaire n'y a paru que d'après mes ordres. Permettez-moi de vous l'observer, votre opinion seule dans des affaires d'un certain intérêt ne peut pas guider ma décision, et qu'il m'importe quelquefois de faire discuter les objets; c'est pour cela que l'affaire de Caracas a été portée au Conseil. Elle n'a jamais dû passer par le département d'Economie, parce qu'elle est purement politique.

En général, j'ai eu le plaisir de vous répéter plus d'une fois que je ne me conduirais que d'après ma manière de voir, et non d'après celle des autres, et vous tout aussi bien que les autres voudrez bien vous y conformer.

---

## 15.

*11 octobre 1811.*

Je vous ai marqué, encore de Kamenny-Ostroff, de répondre que vous m'avez remis les lettres dont on vous avait chargé et que vous attendez mes ordres. J'ignore pourquoi vous ne l'avez pas fait. Mais je dois vous observer que l'office ci-joint est de la dernière insolence. L'individu qui l'écrit s'y permet un langage que je ne tolérerais pas d'un ambassadeur d'aucune nation quelconque. J'exige de vous de le lui renvoyer en lui en faisant l'observation, et, une autre fois, je me trouverais dans le cas de prendre des mesures contre l'individu, qui le feront repentir de son impertinence.

---

## 16.

*23 octobre 1811.*

Le duc de Richelieu, ayant trouvé moyen d'expédier la lettre du duc de Serra Capriola, l'en avertit. C'est sa lettre que je joins ici.

---

## 17.

*Novembre 1811.*

Il est indispensable que la lettre passe par le chancelier, car Stackelberg [illegible] averti de cette lettre. Le reste sera rempli d'après la teneur de votre billet. [illegible], en remettant la lettre au chancelier, pourrait même lui dire qu'il [illegible] que sa réception de cette lettre ne transpirât point.

## 18.

*30 novembre 1811.*

Faites parvenir la lettre au comte de Witt. Je vous restitue les papiers du duc de Serra-Capriola, ceux d'Armfeld et ceux de Stackelberg. Dès que j'aurai un moment de libre, je ferai venir chez moi Vitoftoff conjointement avec Gagarine pour voir leurs papiers, et de même, le plus tôt qu'il me sera possible, je vous recevrai.

---

## 19.

*Novembre 1811.*

Je trouve votre dépêche très bien et n'ai rien à y ajouter ou retrancher. Mercredi, je compte vous voir de même que Vitoftoff.

Pendant que je vous écrivais ce billet, je viens d'en recevoir un du chancelier de nulle valeur, que je voulais déchirer. En attendant, je tenais en main la minute de votre dépêche pour la joindre à ce billet, et, par une distraction impardonnable, je l'ai déchirée en deux avec le billet du chancelier. Mais heureusement cela ne fait que deux morceaux, et on peut parfaitement s'en servir pour la copier. Mille excuses de ma bévue. Tout à vous.

---

## 20.

*19 janvier 1812.*

Voici les différentes pièces que vous me redemandez. Je n'ai rien reçu pour le duc de Serra-Capriola. Quand vous serez assez bien pour sortir, mandez-le moi; je vous fixerai une heure pour nous voir.

---

## 21.

*22 janvier 1812.*

C'est demain, à 7 heures après dîner, que je compte vous recevoir.

---

## 22.

*26 janvier 1812.*

La Russie, par ses armements et par son attitude, est d'un secours réel à l'Espagne en attirant par là même une très grande masse de forces françaises, qui auraient été dirigées contre l'Espagne, dans le Nord. Sans [illegible] d'alliance, ces deux États n'en suivent pas moins une marche [illegible] mutuellement utile. Si la guerre éclate dans le Nord, pour [illegible]

avoir un résultat heureux pour les deux Etats, il faut nécessairement que l'Espagne fasse des efforts pour, profitant du moment où l'attention et les forces de la France seront portées vers le Nord, porter la guerre dans le sein même de la France. Si l'Angleterre en même temps porte des diversions puissantes, d'un côté sur les villes Anséatiques, et de l'autre depuis la Sicile sur l'Italie ou le Royaume de Naples, on pourrait se flatter alors à juste titre que ces efforts réunis atteindraient leur but, celui de faire finir les malheurs de l'Europe.

## 23.

*26 janvier 1812.*

Voici la dépêche de Stackelberg et ma petite note sur les affaires d'Espagne.

---

## 24.

*En envoyant une minute de dépêche pour Vienne.*

*26 janvier 1812.*

J'allais vous envoyer l'autre paquet quand j'ai reçu le vôtre. Je n'ai fait que quelques légers changements dans votre minute.

## 25.

*15 février 1812.*

Si votre mal d'yeux ne vous retient pas dans votre chambre, j'ai une heure à moi aujourd'hui pour vous recevoir. C'est à 8 après dîner.

---

## 26.

*21 mars 1812.*

Le duc a fait une réponse à Canning que je trouve très bien et que je lui ai déjà renvoyée. Je suis prêt à vous recevoir cette après-dînée à 8 heures.

---

## 27.

*Plotzk, le 25 janvier 1813.*

C'est avec une vive reconnaissance que j'ai reçu votre lettre du 1er janvier. Des marches continuelles m'ont ôté le moyen de vous répondre plus tôt, et je saisis pour le faire le moment où nous voilà arrivés à la Vistule. Il m'est bien doux d'avoir été compris par vous. Ma foi est sincère et ardente. Elle se

raffermit tous les jours et me fait goûter des jouissances que j'ignorais totalement. Mais ne croyez pas qu'elle date de ces derniers temps: il y a plusieurs années déjà que je cherchais cette voie. La lecture de l'Ecriture, que je n'avais connue que très superficiellement, m'a fait un bien difficile à rendre en paroles. Si j'ai regretté quelque chose dans nos conversations, c'est que trop souvent elles deviennent purement politiques, tandis que mon cœur désirait avec ardeur qu'elles soient spirituelles.

Adressez vos prières à l'Etre Suprême, à Notre Sauveur, et au Saint-Esprit qui émane d'Eux, pour qu'ils me guident, me raffermissent dans la seule voie qui mène au Salut, et me donnent les facultés nécessaires pour achever ma tâche publique, en rendant ma patrie heureuse, mais non dans le sens vulgaire: c'est à avancer le vrai règne de Jésus-Christ que je place toute ma gloire. Tout à vous.

---

## 28.

*Dresde, le 25 avril.*

J'ai reçu avec une véritable reconnaissance le livre admirable que vous m'avez envoyé et je le lis avec avidité. Je demande à Notre Sauveur que la lecture me rende moins indigne de toutes les bontés que la Providence Divine s'est plu à verser sur nous. Tout à vous.

## 29.

*13 décembre 1815.*

C'est avec une profonde émotion que j'ai reçu votre lettre et vous exprime avec empressement ma reconnaissance pour tous les sentiments que vous m'y témoignez. Je vous dois beaucoup, vous avez puissamment contribué à me faire adopter la marche que je suis maintenant par conviction, et qui seule m'a fait réussir dans l'ouvrage si difficile que le Très-Haut m'a réservé. Celui qui reste encore à faire dans notre pays natal est peut-être plus difficile encore: mais il ne m'effraye pas, car, ne pouvant agir que par Notre Sauveur, avec Son aide je crois tout possible et c'est à Lui seul que je me remets. Je regrette beaucoup votre indisposition, qui me prive du plaisir de vous voir. Tout à vous.

---

## 30.

*Moscou, le 7 janvier 1818.*

Je saisis le premier moment libre que j'ai pour vous remercier du fond de ce cœur qui vous est bien attaché, pour vos deux lettres du 12 décembre et 1er janvier 1818. J'ai été bien touché de leur contenu et des vœux que vous adressez pour moi à la Source unique de Tout Bien. Mes pensées se

réunissent bien souvent aux vôtres et le désir le plus ardent que j'éprouve, c'est celui de remplir scrupuleusement la Volonté de Notre Divin Sauveur. J'espère dans quelques jours avoir le plaisir de vous revoir à Pétersbourg, où je compte arriver, s'il plaît à Dieu, le 15 ou le 16.

En attendant, je ne puis différer de vous dire un mot sur l'arrivée à Pétersbourg de Mad. de Narychkine. J'espère que vous connaissez trop bien mon état présent pour nourrir la moindre inquiétude sur mon compte à ce sujet. Au reste, aurais-je été encore homme du monde, qu'il n'y aurait pas eu de mérite pour moi à rester complètement étranger à cette personne, après tout ce qui s'est passé de sa part. Tout à vous de cœur et d'âme en Notre Divin Maître.

---

## 31.

*Varsovie, le 19 mars 1818.*

J'éprouve un besoin de m'entretenir quelques moments avec vous et de vous dire un mot sur mon séjour à Varsovie. Grâces à Notre Divin Sauveur, si miséricordieux pour tous ceux qui Le cherchent et qui ont recours à Lui du fond de leur cœur, je jouis ici de la plus grande tranquillité qu'à Moscou et Pétersbourg. Le Grand Carême y contribue pour beaucoup et Dieu a permis que j'arrange mon temps de manière que, depuis le dîner, je ne sors plus et dans le courant de la soirée j'ai quelques heures complètement à moi, que j'emploie, comme de raison, à mes lectures favorites. C'est *la Philosophie Chrétienne* qui maintenant fait ma récréation. La Bonté Divine a permis aussi que l'époque importante de l'ouverture de la Diète se soit passée à merveille. La disposition des esprits est excellente, et je jouis d'avoir suivi fidèlement envers cette Nation la marche que Notre Sauveur m'a mise dans le cœur. Je vous envoie mon Discours d'Ouverture. C'est encore un de ces ouvrages où, complètement inexpérimenté, et sentant parfaitement la difficulté de ma position et combien ce que j'avais à prononcer du haut du Trône, pour la première fois de ma vie à peu près, à la face de l'Europe entière n'était pas facile à être rédigé, je me suis encore adressé à ce Divin Sauveur avec ferveur, et Il m'a entendu et permis qu'il sortît de ma plume ce que vous allez lire, avec très peu de corrections pour le style, que j'ai fait faire par de plus éloquents que moi. En général, toute cette séance était vraiment imposante et touchante par les sentiments qu'elle a produits. Je n'entre pas dans les détails de l'enchaînement et de la suite de mes idées pour la rédaction de mon discours; votre cœur saura vous les expliquer en les lisant avec attention. Et quand on pense que c'est à ceux qui passaient pour nos plus cruels ennemis que la Russie tient ce langage et que du haut du Trône Polonais à Varsovie on parle des principes de notre Divin Législateur et de la Morale Chrétienne, comment ne pas se sentir embrasé de la gratitude la plus brûlante envers Lui! Ah! je le sens du fond de mon cœur, cher Родіонъ Александровичъ, et votre cœur certainement le sentira comme moi. En général, depuis notre dernière

conversation chez vous, je ne puis vous exprimer combien le sentiment de la tendre amitié que je vous porte a pris une force de plus, et combien, dans tous ces moments où je me place aux pieds de Notre Divin Maître, notre réunion avec vous est devenue encore plus intime.

Mille et mille choses à Galitzyne et à l'Archevêque Michel, à la bénédiction duquel je me recommande. Priez tous pour moi que Notre Divin Sauveur m'aide de jour en jour à devenir moins indigne de Le servir avec cet abandon et cette désappropriation de moi-même que je voudrais y mettre. Tout à vous de cœur et d'âme en Son Nom et pour Son œuvre pour toujours.

Le Discours n'est pas un secret; il est publié, comme de raison.

---

## 32.

*Varsovie, le 26 mars 1818.*

Il y a peu d'heures que j'ai reçu votre intéressante lettre du 19 mars, cher ami, et je ne veux pas tarder un moment pour vous en remercier. Par celle que vous avez dû recevoir de ma part, vous avez dû vous convaincre que, loin de m'importuner par la vôtre, elle ne pouvait que me causer un vrai plaisir. Bien loin de n'être occupé, comme vous le croyez, que de faits temporels, ma principale occupation, par la Miséricorde Divine, n'est que l'avancement de Son ordre et un travail très appliqué sur moi-même dans ce but unique. Jamais je n'ai mené une vie plus sédentaire et plus retirée qu'ici; ainsi je ne suis nullement distrait de la marche spirituelle.

L'affaire du Métropolite, terminée de cette manière, m'a causé un plaisir extrême; depuis quelques jours, j'en avais comme un pressentiment dans mon cœur. Mais permettez-moi, cher Родіонъ Александровичъ, de vous dire, avec cette franchise entière qui préside dans mes relations avec vous, que je ne partage pas votre opinion à ce sujet. Ce peu de part que j'ai eu pour ma personne à ce résultat est justement ce que je trouve de plus satisfaisant. Cela devient visiblement une œuvre de Dieu, et c'est là ce qu'il fallait. Rendez-moi la justice d'avouer que, chaque fois qu'il en était question entre nous, je vous ai toujours répété que j'avais une foi complète que le Sauveur arrangera cette affaire Lui-même dans le temps opportun. Mon attente, comme vous le voyez, n'a pas été trompée, et j'aime mille fois mieux un résultat amené purement par la foi et la prière, que par une opération humaine. Dans cet instant la pendule vient de sonner. Ah! cher ami, je ne m'abuse pas dans le sentiment de mon cœur. Aimons à Lui tout devoir, à ne mettre notre esprit qu'à Lui et à ne tout attendre que de Lui seul: alors tout viendra en son temps et à propos. Mais pour cela redoublons de ferveur, de foi, de sévérité sur nous-mêmes, et de confiance dans Sa Miséricorde Divine. Je reçois avec soumission, humilité et reconnaissance les admonitions que vous m'adressez et je tâcherai de les mettre à profit. Mais, pour cela même, je vous invite avec instance de vous expliquer plus clairement sur *les influences qui diffèrent*

*la conciliation absolue des deux voies,* expressions mêmes de votre lettre. Parlez-moi sans réticences, et je vous en saurai véritablement gré.

Je reçois de même avec soumission tout ce que vous me dites sur Léonard et ses papiers. Maintenant qu'il est avec vous, tâchez de trouver jour sur la manière de mettre à exécution son plan de découvertes. Jusqu'ici rien ne s'est offert à ma pensée dans ce sens.

Tout ce que vous me dites sur le Palais Michel m'a été droit au cœur. Pour cette œuvre-là, je sens un véritable embrasement et je le sens pendant mes prières, auxquelles vous et notre troisième sont constamment associés.

Adieu, cher ami, que le Très-Haut soit constamment avec vous et qu'Il vous éclaire de Sa Divine Lumière. Tout à vous pour Son œuvre.

---

## 33.

*Aix-la-Chapelle, le 20 septembre 1818.*

Je m'empresse de vous annoncer par le premier courrier qui part d'ici, cher ami, que, grâces à Notre Divin Sauveur, je suis heureusement arrivé à Aix-la-Chapelle le 16 au soir. Autant qu'il m'a été possible de juger dans ces trois jours, les dispositions des Cabinets alliés sont très bonnes, et il règne la plus grande harmonie ainsi qu'une conformité complète dans la manière de juger les questions qui doivent nous occuper. Aussi j'espère, avec l'aide du Tout-Puissant, que notre besogne marchera bien et sans perte d'un temps précieux.

Selon ma promesse, j'ai voulu vous faire part de ces données le plus tôt possible. Bien des choses à Galitzyne, je vous prie. Tout à vous de cœur et d'âme en Notre Sauveur.

---

## 34.

*Le 9 juin 1819.*

Votre écrit de ce matin est venu à point. Il m'a fait un bien réel. Je sens dans mon cœur que c'est la vérité qui doit fixer toute mon attention [illegible] et être l'objet de mes soins assidus. Priez pour moi.

---

## 35.

*Jeudi soir.*

Je suis très impatient moi-même de vous voir, et je vous prie de venir chez moi demain, après le dîner, à 6 heures. Tout à vous.

---

36.

*Mercredi matin.*

Je suis très impatient du plaisir de vous revoir et je vous attends chez moi ce soir, à 7 heures. Tout à vous.

---

37.

Vous avez désiré me voir avant ou après Noël. Je vous avertis que j'ai du temps ce soir, après 8 heures; mais je ne sais si cela peut vous convenir. Si vous pouvez venir sans que cela vous dérange, je serais très aise de vous recevoir. Tout à vous.

---

38.

*Mardi.*

Je vous rends bien des grâces pour ce que vous m'avez envoyé et que j'ai lu avec tant d'intérêt. Dans le peu de temps qu'il me reste à passer ici, j'espère vous voir encore deux fois, s'il plaît à Dieu, et nommément Lundi, à 7 heures du soir, chez moi, et Samedi, un peu plus tard, chez vous. C'est là où je vous dirai adieu après avoir consacré toute notre soirée à nos conversations habituelles. Tout à vous en Notre Sauveur.

---

39.

*Samedi.*

J'espère que vous aurez pensé que c'est Samedi aujourd'hui et que vous viendrez chez moi. Je vous attendrai à 7 heures et ½. Si par hasard vous ne vous sentiez pas tout à fait bien, c'est moi qui viendrais chez vous à la même heure. Tout à vous.

---

40.

*Lundi.*

J'aurais profité déjà aujourd'hui de la proposition que vous me faites, si je ne devais aller en ville ce soir. Aussitôt de retour, je vous prierai de passer chez moi pour m'entretenir avec vous, indépendamment de nos réunions de Samedi. Tout à vous.

---

## 41.

*Mardi matin.*

C'est avec une véritable reconnaissance que j'ai reçu le don que vous m'avez fait ce matin. Joignez aussi vos prières aux miennes, pour que la lecture de ce livre ait pour moi l'utilité nécessaire. Tout à vous.

---

## 42.

Au lieu de venir chez moi aujourd'hui, après le dîner, comme nous en étions convenus, je vous propose, cher ami, de passer plutôt la première soirée de l'année demain chez moi, dans notre réunion habituelle avec Galitzyne. Nous aurons par là plus de temps et j'aime à commencer l'année de cette manière. Heureusement demain soir il n'y a rien à la Cour. Tout à vous de cœur et d'âme.

---

## II.

### Письма Р. А. Кошелева къ Императору Александру I.

1.

*27 avril 1810.*

Une ouverture importante pour les intérêts de V. M. I. venant de m'être faite, et un papier y relatif remarquable m'étant confié, je n'ose pas différer, Sire, à vous demander une audience, en suppliant V. M. de vouloir me l'accorder sans délai, dans les moments les plus opportuns pour Elle. Je suis avec dévouement à Ses pieds.

---

2.

*29 avril 1810.*

L'ouverture qui m'a été faite sous le rapport politique me parait d'autant plus intéressante, qu'elle arrive d'un côté où V. M. I. fait une guerre qu'il est si désirable et si urgent de terminer. Daignez croire, Sire, que ce n'est que pour la décharge de ma conscience que j'ose vous presser de m'entendre, car, pur d'intention, mon unique but est de marcher humblement sous la garde de Celui, à qui je dois uniquement compte de mes actions. Je suis avec respect aux pieds de V. M.

---

3.

*13 juin 1810.*

Le baron Armfeld, que j'ai beaucoup connu dans mes voyages et que sous tous les rapports je crois savoir apprécier à sa juste valeur, m'a, dans les deux fois qu'il est venu me voir, vivement intéressé par les confidences qu'il m'a faites en général, et par les notions qu'il m'a communiquées en particulier sur la Suède et sur les personnages qui y figurent dans ce moment. Plein de capacités, pas mal ambitieux encore pour son âge, et ayant

toujours été anti-napoléonien, je suis convaincu que V. M. pourrait en tirer un grand parti pour Son service, en provoquant la fougue de son dévouement pour sa nouvelle patrie et Votre Auguste Personne, Sire, sentiment dont il m'a paru glorieux et pénétré. D'après ces mêmes confidences, j'ai lieu de croire que M. de Schœnbom, arrivé récemment de Stockholm, doit être chargé de quelque chose de particulièrement confidentiel pour V. M. Ces faits exposés, il ne me reste qu'à vous supplier, Sire, de n'y voir que mes motifs.

4.

*15 juin 1810.*

Relancé de nouveau par une confiance qui ne peut que me flatter, je crois devoir encore cette fois transmettre à V. M. les communications ci-jointes, qui, quoique antérieures à celles que j'ai déjà eu l'honneur de mettre en Sa possession, semblent néanmoins être d'un grand intérêt. Me dévouant aussi par zèle pour le service de ma patrie et le vôtre, Sire, quand même je foulerais toute considération sous le rapport de ma propre personne, je ne saurais, à cause de l'épineux des temps, le faire sous celui du loyal duc, qui, avec un abandon aussi prononcé, se confie à moi. J'ose donc supplier V. M. de le préserver du plus léger compromis dans cette circonstance, comme de me renvoyer la lettre de M. Adair, et le traité français avec la Perse, que le duc redemande.

N'agissant dans cette occasion que par l'impulsion profonde de ma conscience, cette tâche une fois remplie, je jouis du sentiment d'être en paix avec moi-même, sans arrière-pensée quelconque, tant pour le général que pour le personnel.

5.

*23 août 1810.*

Si mon respect pour les occupations multipliées de V. M. m'a imposé la loi de L'importuner le moins possible de ma personne et de mes communications, ce n'est pas que tout ce temps je n'eusse été assez fondé pour désirer de le faire. Cédant néanmoins à l'empire des circonstances, je me suis voué à autant de discrétion sous mon rapport, qu'à ma très grande sensibilité, j'ai cru remarquer de réserve sous le vôtre, Sire. Si dans tout cela il y en a suffisamment pour le repos de ma conscience, il n'en est pas à beaucoup près de même pour mon zèle et mon dévouement, et je n'ose plus cacher à V. M. que, le cœur gros du dernier résultat politique relatif à l'élection de Bernadotte, je ne puis voir qu'avec une profonde douleur la paix avec la Porte dans un vague inquiétant, appréhendant des conséquences aussi subversives qu'elles me paraissent prochaines.

Dans une entière désappropriation de moi-même, c'est peut-être le dernier élan de mon dévouement que j'ai l'honneur de transmettre ici à V. M. I.,

auquel toutefois j'ai celui d'ajouter pour correctif que mes notions sur l'Espagne se soutiennent sur le même pied, que la prise de Ciudad-Rodrigo est une bluette après laquelle le maréchal Masséna a été obligé de rétrograder et de diviser ses forces, faute de subsistance, que les Cortès sont déjà rassemblés depuis plus d'un mois, qu'une nouvelle constitution sera annoncée à l'Europe, de manière à l'étonner, que les Amériques y seront comprises non plus comme colonies, mais comme parties intégrantes de la Monarchie, qu'enfin le courage y est remonté au point qu'on y croit à l'impossibilité d'être subjugué par l'ennemi du monde, et voilà probablement ce qui porte celui-ci à vouloir bouleverser d'autres contrées, afin de se soutenir dans l'opinion de ses malheureux sujets, dont il fouette cruellement le sang. Tels sont, Sire, les actes d'une Nation, qui, fidèle aux principes de ses ancêtres, conserve un profond respect pour leur religion et leurs us, et ne se laisse pas imprégner d'innovations illuminatiques.

— —

## 6.

*24 septembre 1810.*

M. Colombi m'ayant prévenu qu'il avait reçu de Cadix des offices du plus grand intérêt, j'ai cru, lorsque je l'ai vu, devoir exiger que toutes les communications contenues dans ces offices tendantes à des ouvertures à faire à V. M. I. fussent traduites avec précision et exactitude, en déclarant que ce ne serait que de cette manière que je les porterais à votre connaissance, Sire. Le digne espagnol, ayant acquiescé à mon désir, vient de m'envoyer ces traductions, que, munies de sa signature, j'ai l'honneur de transmettre à V. M., en les accompagnant de la lettre qu'à cette occasion il m'a adressée. Ces ouvertures, étant les premières de ce genre depuis celles qui, par mon canal, ont été faites par feu le comte Florida-Blanca, fixeront sûrement l'attention de V. M., le respectable gouvernement espagnol méritant des égards et des ménagements à cause de ses précieuses dispositions pour la Russie.

Les lignes que, dans le № 1, j'ai pris la liberté de souligner, laissant à V. M. une latitude digne de Son aplomb, pourront peut-être dans ce moment être utilisées pour Ses finances gênées. Car, quant à la loyauté et à la discrétion, elles Lui sont garanties par le peu qui a transpiré depuis que, par Son autorisation, le fil voilé m'est confié. J'attendrai les ordres de V. M., après que, dans Sa sagesse, Elle aura pesé et mûri les réponses à faire à des ouvertures aussi importantes dans ce moment qu'elles peuvent être utiles dans la suite.

## 7.

*5 octobre 1810.*

M. de Vitoftoff, revenu après l'expiration de son congé de quatre mois, s'était flatté qu'il serait traité à son retour par V. M. I. comme il l'a été à son départ. Le voyant troublé de ce mécompte, et désirant le maintenir dans son

courage pour le travail, j'ose vous supplier à genoux, Sire, de daigner recevoir cet honnête individu, la première fois qu'il prendra la liberté de se présenter à la porte de votre cabinet. Ce sera la seule et unique fois que j'oserai réclamer pour lui une telle faveur. Une audience de 5 à 6 minutes est bientôt passée, et cette grâce remplira mes vues, sous des rapports autant de service qu'à moi personnels, qu'en attendant que je puisse les détailler à V. M., Son tact Lui expliquera de reste, eu égard à la place que, par Ses hautes volontés, j'occupe. D'ailleurs, je ne crois pas devoir cacher ici que, l'intention de M. de Vitoftoff étant de quitter le service, je l'engage de ne pas en faire la démarche de quelques mois encore, afin de compléter notre œuvre commune et obtenir ensuite une retraite sans désagrément. J'use dans cette occasion comme dans toute autre, Sire, de la franchise la plus illimitée, résolu à persévérer dans cette marche, tant que la Providence inspirera à V. M. des dispositions à m'y maintenir, et me pénétrera en même temps de la conviction que je puis ne pas être inutile à Son service.

M. Colombi, ayant déjà accusé par voie extraordinaire la réception de ses derniers offices, désire naturellement, pour l'acquit de ses devoirs, être muni de vos ordres y relatifs, Sire. Tout en usant, pour le rassurer, des armes de la persuasion que la confiance qu'il me témoigne me suggère, je me crois néanmoins obligé de soumettre le cas à l'attention particulière de V. M. I.

Indépendamment de cette ouverture remarquable, j'aurais, d'après mes notions et mes aperçus, d'autres communications à faire à V. M., si je ne craignais de paraître importun, comme je l'ai craint lors de l'élection de Bernadotte, dont j'étais sûr plus de quinze jours avant qu'elle eût été connue ici.

Ma manière de servir V. M. Lui a été démontrée, je me flatte, ces jours passés; car, sans la nomination du comte de Litta, elle serait à ignorer, que depuis plus de deux ans je sers, j'ose le dire très effectivement, sans traitement et sans appointement quelconques. Cette circonstance vous prouvera également, Sire, que, dans ce qui est même de règle et de justice, j'évite le plus que je puis, surtout lorsque l'intérêt m'est personnel, l'intervention des tiers.

---

## 8.

*12 octobre 1810.*

J'ai l'honneur de porter à la connaissance de V. M. I. les pièces intéressantes ci-incluses, exactement traduites des originaux espagnols; ce que M. Colombi m'a promis de continuer, en tant que, dans la totalité de ceux qui lui entreront, il s'en trouvera d'aussi remarquables. V. M. appréciera sûrement à sa juste valeur le patriotisme d'une nation généreuse qui, s'identifiant avec les principes de son respectable gouvernement, le seconde de manière à forcer l'admiration de ses contemporains et à s'assurer celle de la postérité.

Ambitionnant à baser de même mon service sur l'échelon inébranlable qui, dans mon dévouement pour mes devoirs, me maintiendra sous la garde

d'une conscience pure dans le présent comme dans l'avenir, je ne saurais ne pas déplorer le funeste concours de circonstances qui a imposé à V. M. la plus prudente, comme la plus indispensable réserve à des ouvertures du plus grand intérêt, faites finalement en dépit des événements passés, avec la loyauté et la franchise qui caractérisent de nos jours le gouvernement espagnol.

M. Colombi partage vivement ce cuisant regret. Toutefois, plein de zèle, il s'oublie entièrement dans cette circonstance, par la confiance qu'il veut bien continuer à m'accorder, et, sans pouvoir calculer l'effet que produira à Cadix la nullité d'une démarche dont il s'était promis quelque succès, il ne renonce pas encore, en fervent cosmopolite, à entretenir par tous les moyens que notre courage nous inspirera mutuellement, le fil précieux qu'il serait si désespérant de voir rompu. Ayant donc réussi à le décider à se contenter uniquement de mon individualité, que, par votre autorisation, Sire, je ne balance pas à mettre en jeu, j'ose assurer V. M. que, sous aucun rapport, sa personne ne se trouve pas plus avancée cette fois qu'elle ne l'était lors de l'ouverture de feu le comte Florida-Blanca.

Après cet exposé fidèle de ma conduite, me reposant sur votre magnanimité, Sire, j'ose déposer ici à vos pieds mon humble et seule prière que, dans la supposition où, malgré mon zèle et mes soins, je finirais par me convaincre qu'il ne me sera plus possible d'être utile à votre service, V. M. daignât me permettre de me soustraire en entier aux affaires, qui commencent à prendre d'une manière un peu trop sensible pour mon physique, sur mes forces morales. C'est fondant pour les cas à venir mon espoir sur une telle justice de V. M. que, pour La servir, j'userai du reste de mes moyens, sous la garde de Celui à qui je me confie pleinement.

Les cajoleries de circonstance de l'Empereur Napoléon ne peuvent être évaluées qu'à raison de ses embarras; car la déposition de Lucien Bonaparte au gouvernement britannique à Malte par écrit, et l'aventure du drogman de l'ambassadeur persan, connue de vous, Sire, crèvent les yeux sur ce à quoi on doit s'attendre d'une ambition effrénée, toujours disposée à fouler aux pieds ce qu'il y a de plus sacré.

9.

*19 novembre 1810.*

M. Colombi, après m'avoir demandé à le voir hier dans l'après-dînée pour me communiquer la traduction d'une lettre de l'agent de la Régence Espagnole accrédité auprès de la Porte, que le dernier courrier autrichien lui a apportée, je lui en demandai une copie, que venant de recevoir dans le moment, je crois de mon devoir de faire passer à la connaissance de V. M. Je suis avec dévouement à Ses pieds.

## 10.

*23 novembre 1810.*

Remplir les ordres de V. M. I. (en Lui transmettant cette nouvelle traduction, qui lui attestera la difficulté, pour ne pas avoir la témérité d'exprimer l'impossibilité, qu'aura l'Empereur Napoléon de subjuguer l'Espagne), est, je l'avoue, un devoir dont je m'acquitte avec zèle, dévouement et patriotisme.

Commençant à être quitte d'un rhume qui pendant plusieurs jours m'a retenu à la maison, j'espère avoir le bonheur de pouvoir bientôt me présenter devant V. M.

## 11.

*28 novembre 1810.*

Me voyant placé par la Providence de manière à ne me considérer dans ma carrière temporelle que comme instrument de Sa volonté, je ne me permettrai plus, d'après mon serment et les principes de la philosophie qui me dirigent, de ne pas vous envisager, Sire, comme celui qui, sur la terre, devez être pour moi au-dessus de toutes considérations et de toutes affections.

D'après cet exposé de plein abandon, je confie à V. M. la lettre d'un ami de vingt-cinq ans, qui, pour la première fois depuis qu'il est à son poste, me parle sans réserve de ses aperçus politiques et de sa position individuelle. Agissant de la sorte, je désire prouver que, tant qu'il vous plaira de m'honorer de votre précieuse confiance, Sire, vous serez maître absolu de mes pensées et de mes actions, en tant que le tout pourra être concilié avec ma conscience. Pour l'intelligence de V. M., je ne balance pas à Lui confier l'explication de l'espèce de chiffre dont depuis nombre d'années nous nous servons avec le susdit ami, que je La supplie de jeter au feu après avoir pris connaissance du contenu de la lettre.

## 12.

*13 décembre 1810.*

Un agent de la Régence Espagnole, arrivé ici par terre, adressé ostensiblement au général Pardo, et clandestinement à M. Colombi, apporte des communications verbales de la plus haute importance, qui, il y a une heure, m'auront été confiées. Désireux de les porter à la connaissance de V. M. I. je La supplie, pour m'acquitter de cette tâche, de me fixer des moments opportuns pour Elle.

13.

*17 décembre 1810.*

En faisant passer à V. M. I. des communications nouvelles, telles que je viens de les recevoir, je profite de la circonstance pour Lui annoncer que, conformément à Ses volontés, j'ai réussi à persuader M. de Vitoitoff de rester au service. La première fois que j'aurai le bonheur de vous voir en particulier, Sire, j'aurai celui de déposer à vos pieds la profonde gratitude de ce serviteur pour ce que j'ai été autorisé à lui annoncer.

14.

*24 décembre 1810.*

En transmettant à V. M. I. les certitudes qu'Elle a désirées, je La supplie de vouloir me restituer sans délai le passeport de la Régence de M. Zea, qui, en me le confiant, m'a expressément demandé que cela fût fait ainsi.

Mon zèle m'imposant l'impérieuse loi de fixer l'attention de V. M. sur l'importance des ouvertures, pour les résultats à venir, entrées du Midi, je La prie en outre d'agréer mon papier ci-annexé, comme l'hommage le plus dévoué de tout mon abandon. Je suis aux pieds de V. M.

15.

*26 décembre 1810.*

Après avoir vu deux fois M. Zea chez M. Colombi et longuement causé avec lui, je crois pouvoir oser garantir que sa mission porte tout le cachet de la pureté de l'intention, de la profondeur des conceptions, en un mot de toute la loyauté et sagesse qui caractérisent de nos jours l'infiniment remarquable gouvernement espagnol. Les notions qu'il apporte sous les rapports particuliers et généraux surpassent en importance et intérêt les idées que nous nous en sommes formées, et mon seul désir serait que V. M. pût le voir et l'entendre pour s'en convaincre par Elle-même. Envisageant, vu la crise du moment, cette négociation voilée comme l'événement politique le plus intéressant de votre règne, Sire, je ne vous cacherai pas que, tout flatté que je sois de m'y trouver placé comme intermédiaire, je me croirais, d'après mon intime conviction, dans l'obligation de me retirer entièrement des affaires, si ce fil précieux que la Providence daigne me confier pouvait se rompre par le funeste concours de circonstances que je ne cesse de déplorer.

En déposant cette vérité aux pieds de mon Maître chéri sur la terre, en mon Maître adoré au Ciel, je prends la liberté de solliciter la restitution du passeport que M. Zea vient de me faire redemander encore.

## 16.

*6 janvier 1811.*

En transmettant à V. M. I., pour Sa connaissance préalable, la copie de la lettre que M. Zea remettra demain à M. de Gourieff, je La supplie de ne pas paraître en être instruite, lorsque Son ministre des finances soumettra l'objet à Sa haute décision. Quoique, à cause des circonstances difficiles du moment, cette démarche ne sera proprement faite que pour voiler le but final du séjour de M. Zea dans cette capitale, il se pourrait néanmoins qu'il en résultât des commencements d'avantages commerciaux pour les deux nations.

## 17.

*10 janvier 1811.*

M. Colombi m'ayant annoncé avant-hier que des nouvelles de l'agent de la Régence Espagnole à Constantinople lui étaient entrées, je le priai de m'en donner une traduction exacte, qu'il m'apporta hier et, sur ma demande, n'hésita pas à me confier en même temps la lettre originale. En les portant à la connaissance de V. M., je La supplie d'avoir la bonté de me restituer la dernière.

## 18.

*16 janvier 1811.*

La lettre ci-jointe, et une précédente que M. Colombi m'a écrite il y a quatre jours à peu près dans le même sens, prouveront à V. M. I. l'urgence pour moi de L'approcher, afin de poser, sous l'égide de la plus sage politique comme du plus profond mystère, un fondement solide à des liens du plus haut intérêt pour notre Patrie.

Malgré toute la prudence qui, j'ose le garantir, s'observera à l'avenir comme elle s'est observée depuis trois ans, des mesures qui ne présenteront pas le caractère de la plus grande sûreté ne satisferont pas un gouvernement respectable, qui, dans ses conceptions étendues, embrasse l'avenir comme le présent, et, sous ce rapport, offre à la Russie pour le moment des avantages [illegible], étant décidé en outre à faire d'autres sacrifices tendants au salut et à la gloire des deux pays. Tels sont, Sire, les produits d'une philosophie qui émane de l'Incréé, différente de celles qui dans leurs subtilités, [illegible] la perfection, séduisent, égarent les faibles mortels et perdent les Etats.

[illegible] dans cette circonstance remarquable de mon service par le sentiment unique de mon devoir, j'ai besoin d'entretenir longuement cette fois V. M. d'objets [illegible] qu'importants; je La supplie en conséquence de m'en procurer les moyens de la manière la plus opportune pour Elle, à cause du prochain départ de M. Zea.

## 19.

*19 janvier 1811.*

Je m'empresse de restituer à V. M. l'intéressante notice de Sa Main Auguste, qui, ajoutée aux communications confidentielles que j'ai été autorisé de faire verbalement, a produit un effet merveilleux sur nos loyaux amis. Désirant vous rendre, Sire, une réflexion de M. Zea sur Constantinople et une assurance positive donnée par le même pour tous les cas, eu égard à l'état physique de M. Colombi, je supplie V. M. de m'accorder une audience de 5 à 6 minutes.

## 20.

*27 janvier 1811.*

L'état de M. Colombi ayant fait différer et l'expédition de M. Zea, et la composition de la missive à Constantinople, je m'empresse, à présent que dans le susdit état il y a un petit mieux, de soumettre à V. M. la traduction en français de l'office espagnol, auquel M. Colombi ferait les corrections que V. M. jugerait nécessaires.

Je profite de cette occasion pour vous informer, Sire, que M. de Vitoftoff, après avoir mis plusieurs jours à chercher dans ses papiers celui que vous lui avez fait demander par moi, l'a à la fin trouvé et le fait mettre au net.

## 21.

*29 janvier 1811.*

En m'empressant d'envoyer à V. M. le papier que M. de Vitoftoff vient de m'apporter dans l'instant, j'attends Ses ordres relatifs à M. Zea, qui désire partir Samedi ou Dimanche prochain. J'ai en outre à entretenir V. M. d'objets intéressants, témoin les deux petites missives que, dans l'intime de la plus profonde confiance, je me crois obligé de porter à Sa connaissance. Je me réserve de vous parler plus au long, Sire, d'un projet dont, sans de bonnes enseignes, je n'ai jamais voulu me mêler, et qui date encore du temps du prince de Schwarzenberg.

## 22.

*31 janvier 1811.*

Impatient de verser dans le sein de V. M. ce que de [illegible] confiance de plusieurs a déposé dans le mien, particulièrement [illegible] de la semaine dernière du comte de Saint-Julien, je ne [illegible]

pas insister, Sire, que vous me permettiez de vous voir le plus opportunément possible avant l'expédition de vos courriers pour Paris et pour Vienne. Comme précurseur de tout ce que j'ai à dire à V. M., j'ai l'honneur de Lui passer le billet confidentiel ci-joint, en La suppliant de me le renvoyer encore aujourd'hui.

---

## 23.

*4 février 1811.*

Ayant l'honneur de passer à V. M. l'office espagnol, j'ai celui de Lui annoncer qu'il paraît que l'Empereur Napoléon a conçu le projet de faire abdiquer son frère Joseph en sa faveur, et de réunir de cette manière l'Espagne et le Portugal au grand Empire. J'avoue qu'une telle fougue d'ambition, sans me surprendre, ne parlerait pas puissamment pour la profonde politique du grand homme.

Le comte de Saint-Julien, que j'ai vu hier et que j'ai beaucoup engagé à être franc du collier avec V. M., m'a confirmé dans l'opinion que j'avais, que sa Cour, malgré son désir sincère de rapprochement, est d'une timidité à côté de laquelle il est essentiel que nous usions de beaucoup de prudence avant notre paix avec la Porte, sans laquelle je croirais que, par peur, elle ne se permettra pas de penser à aucune acquisition de ce côté.

---

## 24.

*5 février 1811.*

Le comte de Saint-Julien, ayant demandé à me voir hier, s'est concerté avec moi sur la marche officielle et confidentielle qu'il aurait à observer, et nous en sommes convenus sous les deux rapports. Mais comme en outre il m'a fait deux questions que j'ai prises *ad referendum*, dont l'une, très confidentielle, indubitablement avec intention, j'ai besoin de porter le tout à la connaissance de V. M. Comme une audience de 10 à 12 minutes sera pour cela suffisante, je demande vos ordres, Sire, pour le moment de me présenter.

---

## 25.

*7 février 1811.*

Le comte de Saint-Julien a été aux anges de la confidence dont j'ai été l'organe, et m'a protesté, non foi de ministre, mais foi de gentilhomme, que non seulement jamais proposition d'échanger la Galicie contre le Littoral n'a été faite à sa Cour, mais qu'il croyait qu'après l'ouverture de V. M., toute offre de ce genre serait à l'avenir déclinée. Désireux de porter à votre connaissance, Sire, mes [illegible] séductions mises en œuvre pendant le séjour du comte

Metternich à Paris, je prie V. M. de me fixer pour cela une demi-heure opportune. Devant écrire incessamment au comte de Stackelberg, s'entendre et préciser, en politique, est, ce me semble, de la plus absolue nécessité.

---

## 26.

*9 février 1811.*

M. Zea, qui compte partir Jeudi prochain, telle chose qui arrive avec Colombi, m'a enchanté hier et aujourd'hui par les confidences du plus haut intérêt dont, de plein abandon, il a complété toutes celles qu'il m'avait déjà faites, ce qui ajoute à l'idée qu'il m'a déjà suffisamment donnée du prix que son gouvernement met à l'alliance avec la Russie. Ne pouvant pas résister à la passion que j'ai que V. M. le voie et l'entende, et croyant dans mon dévouement avoir trouvé pour cela un moyen qui ne me paraît pas présenter d'inconvénient quelconque, je vous prie, Sire, de me permettre de vous voir ce soir pour cinq à six minutes, afin de vous soumettre mon mode.

---

## 27.

*15 février 1811.*

Nos loyaux espagnols ayant reçu un avis remarquable de leur ambassadeur à Londres, M. Zea est venu chez moi il y a une heure, pour éclaircir un objet sur lequel V. M. seule peut donner des lumières qu'ils désirent avoir et qu'ils me semblent mériter par le dévouement prononcé avec lequel ils agissent. Il m'importera en conséquence de voir V. M. avant le départ de M. Zea, retardé uniquement à cause du testament de M. Colombi, dont on a commencé à s'occuper depuis hier matin, et duquel j'aurai également à dire quelques mots à V. M.

## 28.

*18 février 1811*

L'urgence d'une toute petite audience aujourd'hui m'impose, pour avoir ce bonheur, l'obligation de supplier V. M. de daigner me préciser le quart d'heure le plus opportun pour Elle. Je suis à vos pieds, Sire, en sujet aussi dévoué qu'humble.

## 29.

*24 février 1811*

Le comte de Saint-Julien ayant demandé à me voir ce matin, il m'importe de porter à la connaissance de V. M. ce qui a motivé cette entrevue [illegible] outre à demander vos ordres, Sire, pour l'audience de M. de [illegible]

paraît essentielle, tant sous le rapport du papier relatif aux fabriques de drap que sous celui de l'organisation de la Chancellerie, dans laquelle vous avez daigné agréer que mon neveu Gagarine *) fût placé.

## 30.

*8 mars 1811.*

Malgré mon respect pour les occupations de V. M. et le désir que j'aurais de ne pas L'importuner, l'urgence de mettre la dernière main à l'œuvre de la bienfaisance m'impose l'obligation de Lui demander la faveur d'une prompte audience pour M. de Vitoitofi. Indépendamment de Votre Auguste sanction, Sire, qu'exige cet objet, cette audience déterminerait en résultat final le placement de mon neveu Gagarine, que, de cette manière, il est si essentiel de voiler sous un autre rapport.

Je supplie en outre V. M. de me renvoyer la brochure que j'ai eu l'honneur de lui remettre la dernière fois que j'ai eu celui de La voir, qui, n'étant pas à moi, peut d'un jour à l'autre m'être redemandée.

---

## 31.

*22 mars 1811.*

En portant aux pieds de V. M. mes félicitations dévouées sur Son heureux retour dans la capitale **), où Sa présence est toujours, et a été particulièrement cette fois, si ardemment désirée, je m'empresse de passer à Sa connaissance les deux offices qui me sont entrés pendant Son absence. L'espagnol est une réponse à celle que V. M. a jugé à propos de faire simplement en mon nom aux ouvertures officielles du gouvernement de Cadix, transmises en automne dernier par feu M. Colombi.

Gros en outre, Sire, de tout ce que j'ai à dire et à lire à V. M. sur ce [illegible] j'ai reçu de Vienne, je La supplie de me permettre de La voir sans retard, car plus mon aplomb par le développement des événements devient [illegible], plus il m'importe de me munir d'instructions et d'ordres, désireux que je suis de ne négliger quoi que ce soit dans des transactions d'un si haut intérêt.

---

## 32.

*29 mars 1811.*

Cédant à une impulsion forte, à laquelle je ne sais ni ne veux résister, je mets aux pieds de V. M. les petites feuilles ci-jointes, que, dans le plus

*) [illegible]
**) [illegible] 1811 [illegible]

désapproprié des dévouements, je Lui consacre comme résultat d'une de nos conversations et garantie de la philosophie par laquelle je prie sans cesse qu'il me soit accordé de me diriger. Je remets l'effet de ma démarche à Celui à qui je m'abandonne en entier en tout et partout.

Le besoin de causer avec V. M. (sur des objets qui, quoique d'un genre différent, sont néanmoins pour le temporel de la plus haute importance) me presse également, et en conséquence je désire de ne pas trop en voir différer le moment.

Le comte de Saint-Julien est encore venu avant-hier me faire plusieurs questions préalables avant l'arrivée de son courrier, qu'il attend d'un moment à l'autre. Dans l'ignorance où je suis de tant de choses, j'ai tâché de répondre le mieux que j'ai pu.

J'ose, dans mon indignité, prier le Père Commun que, dans les actes que V. M. exercera aujourd'hui et demain, Sa grâce se prononce en Elle! Je profite de cette occasion, Sire, pour vous supplier de dire un mot d'obligeance à votre confesseur, relativement à sa présidence.

## 33.

*31 mars 1811.*

Le courrier autrichien est arrivé. Le comte de Saint-Julien, qui sort de chez moi, désire savoir si la lettre autographe de son Maître vous soit remise par le chancelier, par moi, ou par le comte Saint-Julien lui-même. Son vœu en outre, qui, vu les circonstances, me paraît très sage, est que V. M. ne lui fît l'honneur de l'admettre à une audience que dans le courant de la semaine des fêtes, afin de ne pas trop éveiller l'attention de l'ambassadeur, de même que celle du chancelier, en imprimant de cette manière une certaine insignifiance à l'arrivée du courrier. Le comte de Saint-Julien repassera chez moi dans l'après-dînée, pour recevoir par moi les ordres de V. M.

## 33 bis.

*31 mars 1811.*

Occupé uniquement de Vienne ce matin, je demande pardon à V. M. d'avoir oublié de Lui envoyer les communications ci-jointes, qui me sont entrées encore hier, et auxquelles je n'aurais peut-être pas pensé sans une audience que m'a demandée le duc, pour me faire une traduction verbale de la dépêche italienne du commandeur Ruffo, et dont je viens de lui demander une traduction en français par écrit, qu'il m'a promise, que je porterai demain à la connaissance de V. M., si toutefois, sous ce rapport, il n'y aura rien de changé.

Quant à la lettre autographe, vos ordres relatifs, Sire, [illegible]

# 34.

*7 avril 1811.*

Discret sous le rapport du temps de V. M. I., qui est toujours trop rempli pour qu'on ose se permettre de longues discussions dans Son cabinet, je prends la liberté de porter à Sa connaissance le mémoire ci-joint, que j'ai composé, et que je transmets avec un entier abandon, en l'accompagnant de celui que j'ai fait il y a cinq ans, et qui, mal écrit de ma main, parce que je n'étais pas alors en possession d'un travailleur exact et sûr comme celui, Sire, que je dois actuellement à vos bontés, peut dans le temps n'avoir que faiblement attiré votre attention, et même s'être égaré depuis.

Déposant aux pieds de V. M., sans calcul personnel quelconque, cet acte de dévouement, je me permettrai, dans la plus profonde confiance, de fixer Son attention sur Son régulateur politique, qui, placé en évidence, a le malheur d'inspirer des sentiments pénibles à tous les Cabinets, hors celui des Tuileries, au moins en apparence, sentiments que plusieurs de ces Cabinets sont autorisés à croire être les vôtres, Sire, comme, par exemple, ceux de Vienne, de Cadix, de Constantinople, et par le moyen des deux derniers, d'après toutes les probabilités, celui de Londres même. Un tel ordre de choses, extraordinaire par le fait, est fortement à regretter, à cause de l'épineux et du difficultueux dans les transactions d'un haut intérêt; ce que mon expérience commence à me rendre tous les jours plus sensible.

Après cet exposé, je me crois obligé d'exprimer à V. M. que non seulement je n'ambitionne pas à succéder au comte de Romanzoff, mais que, dans le cas même où le ministère des affaires étrangères me fût proposé, je m'y refuserais. Je ne me sens pas assez fort, ni en courage, ni en moyens, pour entreprendre une tâche aussi difficile. En suppliant à genoux mon Auguste Maître de prendre acte de cette confession, je me flatte qu'il ne verra dans le jugement que je me suis permis de porter sur son chancelier que le dévouement d'un russe zélé, autant que celui d'un sujet religieusement attaché à son Souverain.

J'ajouterai à tout le précité que, sans me refuser à être accessoirement utile, comme je puis l'avoir été jusqu'à présent par la confiance que la Providence veut bien qu'on m'accorde, mes circonstances domestiques et ma santé commençant à m'imposer la loi de me soustraire à des besognes multipliées, surtout à des besognes d'un genre différent, j'ose prévenir ici V. M. que je suis résolu à solliciter auprès d'Elle ma démission de la présidence de la Commission des requêtes, lorsque la Curatelle de la Partie de la Bienfaisance sera par Elle finalement sanctionnée. En restant curateur de cette Partie et membre du Conseil, je pourrai, si vous daignez l'agréer, Sire, vaquer à mes affaires et soigner ma santé avec plus de suite.

M'étant épanché ainsi dans le sein de mon Maître vénéré, j'attendrai, si ses bienveillantes dispositions me seront continuées, que, dans un moment opportun, il m'accorde la grâce de lui exposer brièvement mes besoins, que

je soumettrai à sa justice plus qu'à sa faveur, conformément au principe que, depuis que je suis honoré de ses bontés, je me suis fait celui de n'user d'aucune intervention intermédiaire.

---

*(Mémoire).* *7 avril 1811.*

Ayant toujours envisagé l'aplomb de la Russie tel à ne devoir songer à organiser aucun système de ligue offensive, depuis le sort de la toute première coalition, dont l'Autriche et la Russie furent les arcs-boutants, et dont les intérêts différents et contradictoires changeant d'objet après chaque nouvel événement, portait dans son principe même le germe de la dissolution, mon travail diplomatique dans cet esprit est attesté par le mémoire confidentiel du Cabinet danois en date de Copenhague du 9 février 1798, qui doit se trouver dans les Archives Impériales, au collège des affaires étrangères.

Comme on n'agit bien en affaires que quand les conceptions sont à la hauteur des temps et des événements, à l'époque susmentionnée il était possible, non seulement de résister au torrent dévastateur de la Révolution Française, mais de l'arrêter dans ses progrès effrayants, de manière à rétablir l'équilibre politique de l'Europe, fortement menacé déjà alors de crouler.

A la seconde coalition, où la Prusse a si puissamment méconnu ses intérêts, conduite que, pour son malheur et celui de l'Europe, elle n'a payée que trop cher, quoique mes idées sur la marche politique à suivre pour ma patrie fussent restées les mêmes, néanmoins, regardant à cette époque la plus grande partie du Midi de l'Europe perdue pour toute autre influence que la française, j'avais la conviction qu'on était encore en possession de grands moyens pour le salut du Nord du continent, et à cet effet, je composai, lorsque j'en fus requis, un mémoire que, d'après mes faibles lumières, je jugeai devoir convenir à ces temps, que je présentai en date du 12 janvier 1806.

Croyant inutile de revenir sur le passé, de manière à reproduire dans ce papier ce qui malheureusement est aussi frais dans ma mémoire, c'est-à-dire tout ce qui s'est passé dans les différents Cabinets depuis le commencement de l'année 1806 jusqu'à la consolidation de la troisième coalition, je ne me permettrai que de déplorer les funestes événements qui nécessitèrent la paix de Tilsit, et successivement l'entrevue d'Erfurt.

Depuis cette époque, aggravante pour la Russie en particulier comme pour l'Europe en général, le Perturbateur du repos public n'a pas cessé de prodiguer les séductions et les cajoleries les plus astucieuses pour les complaisances du loyal Empereur Alexandre, qui, rigide observateur de ses engagements, les a fidèlement observés, tels onéreux qu'ils fussent pour ses peuples. Mais une politique soufflée par toutes les puissances infernales ne pouvant amener d'autre résultat qu'un embrasement général, et nous voilà arrivés au terme où, malgré nos sacrifices et nos déférences, il faut nous décider à opter entre l'état d'une paix humiliante, dont la prolongation minerait [illegible] nos superbes moyens, ou celui de nous lancer à nous seuls, en [illegible]

toutes nos ressources, dans une lutte dont l'issue décidera des destinées du continent plus que du bien-être réel de la Russie; car, dans la supposition même de revers remarquables, cet Empire, amoindri par la perte des provinces ci-devant polonaises, pourra conserver une existence moins signifiante, à la vérité, mais toujours assez indépendante pour, sans avoir la gloriole d'influer sur la politique de l'Europe, être encore doucement heureux chez lui.

Telle est, dans la plus cruelle des hypothèses, ma profession de foi, et je l'avoue humblement, mais loin de tout Russe qui se sent, une pensée aussi affligeante. L'Espagne garantit ce que peut une volonté nationale forte, lorsqu'elle se prononce pour la défense de sa religion, de ses foyers, de son souverain légitime. Fort de ce sentiment, je crois que les grands moyens de la Russie suffisent pour sauver son honneur et rassurer les parties de l'Europe du plus au moins politiquement souffrantes, qui, à la sourdine, adressent leurs vœux pour la conservation de ce bel Empire, encore intact, et sous les ailes protectrices duquel elles voudraient se réfugier avec autant d'ardeur que naguères elles le redoutaient.

L'expérience du passé, qui jusqu'à présent n'a malheureusement été mise à profit que par le Cabinet des Tuileries, offre, sous le rapport des mesures trop tardives, des traits de lumière qui, en présentant les temps depuis le commencement de la Révolution Française, de même que les hommes et les choses, dans leur vrai jour, indiquent suffisamment, ce me semble, les partis qui restent à prendre pour sortir de la crise cruelle du moment et prévenir de plus grands embarras et des malheurs inévitables. Malgré la vérité triviale, qu'aux grands maux on ne doit opposer que les plus grands remèdes pour prévenir les catastrophes, elle est toujours bonne à citer. J'oserai en conséquence émettre ici ma très humble opinion, avec toute la chaleur du patriotisme dont je puis être capable, tout le dévouement que je professe par devoir et par sentiment à mon Souverain, et toute la simplicité de cœur et d'esprit avec lesquels je présente cette faible, mais bien zélée production.

L'infraction du traité de Tilsit par la réunion du Duché d'Oldenbourg à l'Empire Français offre, selon moi, une circonstance fortunée pour nous décharger de tout le poids que les engagements contractés par la Russie dans le susdit traité lui font porter. Une déclaration de guerre se manifeste, je pense, ou par une lésion de territoire, ou par un fait hostile sans avis préalable quelconque. De la part de l'Empereur Napoléon, le premier cas me semble notoirement avoir eu lieu. Or il s'agit de savoir à présent si nous sommes assez prêts sous tous les rapports pour commencer avec espoir de succès une lutte, qui probablement pour l'Europe sera la dernière, ou si, dans le cas contraire, temporiser et nous préparer davantage est plus sage. Outre que je ne puis pas avoir la témérité de produire dans mon orbite individuelle une opinion sur deux points aussi importants, en décider n'appartient qu'à notre Auguste et bon Maître; lui seul, dans sa sollicitude constante pour le bien-être de la patrie, pesera dans sa sagesse, sous l'influence et la protection Divine, ce qui, dans ces temps épineux, pourra se concilier avec sa gloire, l'intérêt de son Empire, et le salut du continent.

Je finirai en me permettant simplement de juger, dans mes faibles lumières, les deux cas précités, sous les différents points d'utilité politique qu'ils présentent. Dans le premier, en se rendant maître du Duché de Varsovie, on dominera l'Oder, on sauvera la Prusse, dont on réunira les forces aux nôtres, on terminera à l'aise les guerres de Turquie et de Perse, on comprimera la Suède, on relèvera le courage des Allemands, on rétablira à volonté les relations commerciales avec l'Angleterre, qui régénéreront *ex-abrupto* nos intérêts les plus chers, ceux de la prospérité nationale; et on couronnera l'œuvre par nous assurer radicalement l'Autriche. Dans le second, en suite de la protestation contre l'infraction, on ne pourra que tâcher de sauver la Prusse vu l'habilité perfide de notre adversaire, qui, sous ce rapport, nous gagnera peut-être de vitesse; on employera également tous les moyens de terminer nos guerres de Turquie et de Perse, résultat indispensable, qui n'est uniquement pas désiré par nos soi-disant amis, mais qui l'est ardemment par nos soi-disant ennemis; on ne négligera pas de s'assurer le mieux que l'on pourra de la Suède, on ne relèvera pas encore le courage des Allemands; on ne perdra pas de vue le rétablissement des relations avec l'Angleterre, impérieusement commandé par nos besoins, et on s'assurera de l'Autriche, de manière seulement à ne pas l'avoir contre nous.

Dans le premier cas, la lutte une fois commencée nous déliera par le fait même de tout engagement. Dans le second, disposés et prêts à repousser l'agression, on annoncera franchement et avec dignité: 1° que l'Empereur Alexandre, lésé dans ses droits, a trop à cœur les vrais intérêts de ses peuples pour leur faire courir encore les chances d'une guerre, que pour éviter il n'y a sorte de sacrifice qu'il n'ait fait; 2° qu'il ne sera pas le premier à commencer cette guerre, mais que, se croyant dans sa conscience dégagé du traité de Tilsit, il était en attitude, par tous les moyens que la Providence a mis en ses mains, de défendre la plus belle cause, celle de son honneur et celui de ses peuples; 3° il déclarera que, se réservant par le dégagement susmentionné même de rétablir les relations qu'il jugera utiles à la Russie, il n'en contractera jamais de contraires aux intérêts de la France, dont il est décidé à rester l'allié, sans obligation simplement de dépendre servilement de sa politique au détriment de celle de son Empire.

Comme le principe de ce second système ne serait que défensif sous le rapport physique, la base devrait en être avouée à la face du monde. Un second rapport préservatif, infiniment essentiel, me semble exiger de la part de notre gouvernement une surveillance d'état aussi vigilante qu'énergique, afin de paralyser le travail qui s'exerce sur les esprits, arme morale dont l'Empereur Napoléon s'est toujours servi avec succès dans les pays où ce venin rongeur a pu être le précurseur de ses faits militaires.

*(Mémoire).* *12 janvier [illegible]*

Au plus fort d'une crise qui confond les calculs humains, et dans le dédale des chances qui ballottent les destinées de l'Europe, il [illegible]

d'autant plus téméraire d'émettre une opinion sur les mesures qu'il y aurait à prendre pour prévenir une destruction totale des rapports sociaux, et dès lors un bouleversement politique universel, que, n'ayant pour boussole directrice que mes propres aperçus, ou des notions que des confiances individuelles me déroulent de temps en temps, souvent peut-être imparfaitement, l'erreur peut ne pas m'être étrangère. Néanmoins, fort de mon zèle et de la pureté de mes intentions, je pense qu'on n'agit bien dans les affaires que lorsque les conceptions s'identifient avec les temps et les événements: croyant baser ainsi les miennes, je les soumets ici sans présomption comme sans arrière-pensée.

Dans des temps où rien en politique ne se plaide au tribunal de la raison, mais tout à celui de la force, il ne faudrait rien moins qu'un concours de volontés désappropriées, de zèle énergique, d'actions rigoureuses, pour rétablir l'équilibre politique, qu'un poids énorme et désorganisateur tombé dans la balance dérange totalement. L'expérience malheureuse des coalitions est trop décourageante pour qu'il ne faille pas renoncer, ce me semble, à l'espoir d'atteindre le but du rétablissement de la paix de l'Europe, *avec loyauté et sur des bases équitables*, par le moyen de ligues offensives. Le sort de celles que nous avons vues successivement se former et se dissoudre, et dont nous déplorons maintenant les effets, offre un exemple frappant et instructif. La ruine d'une grande partie de l'Europe paraît inévitable, et l'enchaînement des circonstances est si funeste, que l'on est déjà réduit à préférer une paix humiliante et désavantageuse à la continuation d'une guerre dans laquelle toutes les chances sont en faveur de l'ennemi.

Mais quel fruit peut-on se promettre d'une paix précaire et illusoire? Avec l'activité inquiète et ardente de Buonaparte, la prépondérance toujours croissante de la France l'encouragera à abuser de la première occasion pour rallumer un embrasement nouvel et général. A quels résultats, dans cette hypothèse, ne doivent pas s'attendre les pays qui ont encore le bonheur de ne pas être devenus les victimes des plans de l'ennemi de l'ordre social! Pour opposer une digue au torrent dévastateur, le rôle de la Russie serait peut-être de s'abstenir pour quelque temps, au moins en apparence, d'influer sur le Midi de l'Europe, mais de porter toute son attention sur le Nord et (en renonçant sur ces deux points aux mesures offensives, dans la composition desquelles il est suffisamment prouvé qu'il n'y a pas de puissance humaine qui puisse faire entrer la Cour de Berlin, sans la coopération de laquelle on ne jouerait que le jeu du Cabinet des Tuileries) envisager dans un système d'alliance défensive et préservative la planche de salut à laquelle, sous son égide et sous celle de la Prusse, se cramponneraient, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, le Danemark, la Suède, le Roi d'Angleterre, simplement dans sa qualité d'Electeur de Hanovre, les Electeurs de Saxe, de Hesse, avec le reste des petits poids politiques dont se compose le Nord de l'Allemagne. Quand même on ne réussirait pas par ce moyen à diminuer la cause du mal, pour les [illegible] épouvantables et les dessous de cartes qui travaillent du plus au [illegible] [illegible] les Cabinets, l'arrêter serait déjà beaucoup.

Malgré toute la prudence dont la Russie ait à user relativement au système du Cabinet de Berlin, suivi avec autant d'astuce que de persévérance depuis la paix de Bâle, il ne serait peut-être pas impossible, d'après la manière dont j'ai lieu de supposer le Roi de Prusse avancé vis-à-vis de S. M. l'Empereur Alexandre, d'arracher à son Cabinet le consentement à une alliance où l'offensif ne se prononcerait que dans le cas de l'urgence la plus absolue, et qui n'aurait pour but que la conservation politique du Nord de l'Europe, suffisamment menacé par le développement des plans ambitieux et gigantesques du Perturbateur du repos public.

Comme le principe d'une telle alliance ne serait que défensif et préservatif, l'objet devrait en être hautement et fortement prononcé, et la base avouée à la face de l'Europe. Les engagements pris par les parties contractantes devraient ne choquer et ne provoquer personne, mais présenter uniquement le système d'une réunion de vues et d'intérêts, en annonçant la résolution inébranlable de le maintenir à tout prix.

Cette digue politique ainsi établie, un rôle plus actif et plus digne du superbe aplomb de la Russie l'attend du côté de l'est et du sud-est du continent: rôle qui doit lui faire recouvrer en plein son influence dans le Midi, et pour le succès duquel ses grands moyens et l'alliance de l'Angleterre lui sont uniquement nécessaires. Les idées sur ce système, vaste et forcément indispensable, pourront faire le sujet d'un second mémoire, que je n'ose qu'indiquer ici, en l'abandonnant humblement à une composition sinon plus zélée, au moins plus mûrie et surtout plus habile, que celle-ci.

---

## 35.

*15 avril 1811.*

Persuadé dans mon âme et conscience que l'année courante doit être décisive pour la gloire de V. M., si ce n'est par le fait des armes, ce sera peut-être par le moyen des transactions, j'ose La supplier à genoux de ne pas trop prêter l'oreille aux séductions napoléoniennes, qui, étant toujours de circonstance, doivent cette fois-ci être toutes rapportées à ses désastres en Espagne.

Profondément pénétré de la vérité que ces remarquables et intéressantes localités sont destinées par la Providence à confondre les calculs humains, en brisant la verge de son impénétrable justice, je prends la liberté de fixer votre attention, Sire, sur les rapports qui, par la volonté du Très-Haut, existent déjà entre les pays susmentionnés et V. M., rapports qui, commencés depuis plus de trois ans, ont mûri à l'ombre du mystère, et qui, au moment où ils ont dû cesser par la mort de feu M. Colombi, se sont régénérés avec plus de vigueur par l'arrivée inattendue de M. Zea, dont d'un jour à l'autre nous recevrons, j'en suis certain, les nouvelles les plus intéressantes de Londres.

Occupé de ces objets toute la nuit, et bien gros de l'avenir, je n'ai pas su résister à l'impérieux besoin de porter les regards de mon [illegible] sur la terre sur les œuvres de Notre Maître au Ciel, qui, dans Sa [illegible]

miséricorde, me semble préparer plus d'une voie encore pour nous faire sortir de la crise funeste dans laquelle tant d'événements malheureux nous ont placés. Daignez recevoir, Sire, avec votre bonté accoutumée, l'abandon zélé qui a motivé l'envoi de ces lignes.

## 36.

*18 avril 1811.*

Si la responsabilité de V. M. me trouble souvent, la mienne commencerait à m'intimider cruellement, sans la résignation, résultat du don précieux de ma foi, qui me soutient sensiblement.

Après cette confession de plein abandon, j'ai l'honneur de dire à V. M. que ce ne sont pas les opinions de Schwarzenberg et de Stackelberg qui me convaincront que, dans notre position, ne pas commencer la lutte est préférable; mais c'est la vôtre, Sire. Car, placé comme vous l'êtes par la Providence dans le temporel, vous êtes et plus intéressé, et plus à même sous tous les rapports, de décider la question. Cette matière, qu'il serait trop long de détailler ici, pourra faire une fois le sujet d'une conversation sérieuse et utile, si V. M. daignera l'agréer.

## 37.

*22 avril 1811.*

La fréquence des instances du comte de Saint-Julien, qui dans le moment même sort de chez moi, m'oblige de solliciter auprès de V. M. une audience, uniquement pour demander Ses ordres sur les objets qu'il vient de recevoir, et qui lui sont intimés de la manière la plus pressante et la plus positive.

---

## 38.

*4 mai 1811.*

Après ce que j'ai osé représenter à V. M. sur l'urgence de la paix avec la Porte Ottomane, je ne me permettrai (en Lui transmettant les communications ci-jointes) que de porter Son attention sur le fâcheux de la relation dont il y est fait mention, si toutefois le cas est tel. Je suis aux pieds de V. M.

## 39.

*14 mai 1811.*

Après l'aveu que j'ai déjà fait à V. M. I. qu'ambitieux de ne rien devoir qu'à Elle seule, je n'userai dans aucun cas d'une intervention intermédiaire, je prends la liberté de Lui soumettre la notice ci-jointe, et d'y ajouter que, mes

circonstances domestiques, tant sous le rapport de ma malheureuse paternité que sous celui de mes affaires économico-administratives, exigeant que je fasse cet été une absence de deux mois pour le moins, je désire concilier ce besoin avec mes devoirs de service. J'en préviens en conséquence V. M., afin d'apprendre si Elle agrée mon projet la première fois que j'aurai le bonheur de La voir.

Je continue toujours d'espérer que, la curatelle de la Bienfaisance une fois sanctionnée, V. M. acceptera ma démission de la présidence, qui, malgré ce qu'Elle a daigné me dire à cet égard, me voile moins dans mes certains rapports avec Elle que ne le fera, je crois, la curatelle, ce que j'aurai l'honneur de Lui exposer la première fois qu'Elle me permettra de Lui en parler.

V. M. a daigné me promettre qu'Elle ne tarderait pas à accorder une audience à M. de Vitoftoff, qui est importante pour moi à cause de la curatelle, qui doit me mettre en fond de facilités pour les développements qui me semblent prochains, et pour lesquels j'ai besoin d'un coopérateur capable et sûr. Veuillez donc, Sire, accorder cette audience que j'ose solliciter encore, pour déterminer mon aplomb futur.

## 40.

*18 mai 1811.*

En conséquence du sentiment profond dont, sur les affaires d'Espagne, il a constamment plu à la Providence de me pénétrer, sentiment que cette même Providence a daigné permettre que j'énonçasse plus d'une fois à V. M., je me réjouis autant du retour forcé du roi Joseph à Paris que des déconfitures napoléoniennes qui l'ont précédé. Ces événements me semblent, d'après mes faibles lumières, promettre un changement de système politique, que je considère aussi peu éloigné qu'il est ardemment désiré par la nation qui a le bonheur d'avoir V. M. pour Maître. N'y aurait-il pas moyen, Sire, de procéder aux mesures provisoires y relatives, par la permission de la sortie des grains dans le midi de votre Empire, ce qui, en produisant un grand effet sur les esprits, en produirait sûrement un également sensible sur les cours de change?

Pardonnez, Sire, mon radotage, s'il vous paraissait tel, mais votre touchante bonté dans le dernier billet dont V. M. m'a honoré provoque en moi un abandon sans calcul, auquel je me laisse aller avec un sentiment suave.

---

## 41.

*27 mai 1811.*

Permettez qu'après les actions de grâces les plus ferventes que, dans ma plus profonde gratitude, j'ai rendues à l'Eternel sur l'événement que, dans Ses décrets impénétrables, Il a à la fois avant hier menacé et préservé.

Sire, votre Empire et vos sujets, j'ose, dans mon dévouement, d'après la provocation de V. M. I. même de me laisser aller vis-à-vis d'Elle au plus entier abandon, La supplier à genoux de regarder cet événement pour l'avenir comme un avis ineffable, en fixant à cette occasion Son attention sur l'étendue de Ses obligations, et en en calculant tous les résultats, dans le cas de contraventions y relatives.

Puissiez-vous, ô mon Maître chéri, au milieu de vos occupations et soucis, tenir un peu de compte du sentiment qui dirige dans ce moment ma plume, et le rapporter à qui il appartient!

Les besoins d'approcher V. M. s'accumulent tous les jours, et le respectueux silence qu'en conséquence de mes principes je me suis imposé commence à peser fortement sur mon zèle, vu l'impossibilité de tout transmettre par écrit et la scrupuleuse attention avec laquelle je désire remplir ma tâche dans ses moindres nuances.

Dans le moment même, je reçois le billet ci-joint. V. M., qui lira toujours dans mon cœur et sera constamment Maîtresse de mes pensées, en fera ce qui Lui plaira.

Zea est parti de Londres pour s'embarquer à Portsmouth le 19 avril de notre style; le catalan a quitté un jour plutôt la même capitale. Le premier pourra nous revenir dans sept à huit semaines, le second devrait déjà être ici: j'attribue ce retard à un procédé dont je parlerai à V. M. la première fois que j'aurai le bonheur de La voir.

---

## 42.

*1 juin 1811.*

N'ayant pas pu, et encore moins osé, prolonger ma fortunée audience d'avant-hier, j'ai été empêché de produire les besoins qui exigent que je fasse cet été une courte absence, et apprendre à cet égard les dispositions de V. M., qui, de telle manière qu'elles se prononcent, seront pour moi des arrêts sacrés. Désirant ainsi concilier mes devoirs de service avec ceux de mes intérêts individuels, je ne balancerai jamais, et V. M. n'en doutera pas, de faire le sacrifice des derniers, mais encore y aurait-il moyen peut-être de ne pas négliger les uns sans nuire aux autres; et c'est pour cette raison que la permission de m'expliquer avec vous, Sire, incontinent après que M. de Vitoftoff vous aura soumis son travail, me sera indispensable. Je la sollicite donc de votre bonté.

En attendant les ordres de V. M. pour l'audience de M. de Vitoftoff, je prends la liberté de Lui rappeler l'expédition de Koudriawsky pour Vienne, ce qui, d'après l'usage, augmenterait les frais de 100 ducats, car, au lieu de 200 qu'on donne ordinairement lorsqu'on expédie un courrier, on en donne 300 lorsqu'on en expédie deux ensemble.

---

# 43.

*3 juin 1811.*

En suite de ce que V. M. m'a signifié Elle-même d'une certaine bienséance pour une Cour alliée et intéressante, surtout en suite des conférences que j'ai successivement eues, avant-hier avec M. Lebzeltern, hier avec M. de Saint-Julien et le baron d'Armfeld, j'ai l'honneur de vous soumettre, Sire, la minute de l'office que je compte expédier par Koudriawsky. Elle me semble contenir ce qu'il faut pour rassurer et ne pas paraître indifférent, en stimulant le zèle des employés participants à l'œuvre.

Il me tarde aussi de rendre à V. M. le précis des conférences précitées, particulièrement de la première. Quant à celle du baron d'Armfeld, qui, ébloui des bontés de V. M., m'a fait un exposé verbal assez circonstancié de ses vues sur la politique extérieure, des papiers y relatifs qu'il a eu le bonheur de remettre et de la réponse sage qui à cette occasion lui a été faite, j'aurais bien des choses à représenter, malgré mon extrême désir de la réussite, ce que la fin de mon mémoire en date du 7 avril atteste *).

Le temps est si gros d'un avenir où les événements remarquables se succéderont avec tant de rapidité pour moi, que mon aplomb semble exiger impérieusement que V. M. daigne s'occuper de son organisation finale, car, avec toute mon ardeur, et Dieu le sait, pour le service, je puis manquer, étant tout seul, d'yeux et de santé, dont je suis jaloux de conserver les restes pour les consacrer uniquement à V. M.

# 44.

*6 juin 1811.*

Mon expédition officielle et confidentielle, accompagnée d'une dépêche très volumineuse du comte de Saint-Julien, a été remise hier à 11 heures du soir à Koudriawsky. Je remercie V. M., pour celui-ci et pour moi, d'avoir permis qu'il fût expédié.

Comme je sais du baron d'Armfeld qu'il doit voir V. M. demain, et qu'Elle a daigné me marquer qu'Elle me verrait, de même que M. de Vitotton demain également, oserai-je Lui demander si c'est le matin ou l'après-dînée, et lequel de nous deux devra précéder l'autre? Je vous demande un million de pardons, Sire, de cette liberté, mais, ayant à entretenir V. M. de beaucoup de choses, je voudrais, indépendamment de Ses intérêts, mettre cette audience à profit pour ne plus être dans le vague sur les miens propres.

*) См. выше, стр. 27.

## 45.

*12 juin 1811.*

Comme, à mon retour de Pavlowsky hier, j'ai appris que V. M. avait eu la bonté de me faire dire qu'occupée, Elle ne pouvait me recevoir, je ne puis rapporter le message qu'au jour d'aujourd'hui, et ne me présenterai que lorsque j'en recevrai les ordres, avec précision du jour et du temps.

N'ayant d'arrière-pensée, Sire, que celle de vous servir avec fruit et zèle, je vous supplie de croire que c'est sous l'œil du Maître des Maîtres que je vous adresse ces lignes.

## 46.

*14 juin 1811.*

C'est en conséquence de l'article dans la lettre du prince Castel Cicalla, en date du 12 novembre de l'année passée, souligné dans le projet ci-joint (que j'ai porté Vendredi dernier, mes instantes et zélées représentations de sujet et de Russe aux pieds de V. M.) que je m'empresse de Lui transmettre le résultat de mon insinuation avec le travail y relatif.

Si V. M., après avoir pesé dans Sa sagesse le projet, trouve qu'il Lui convient de suspendre encore l'œuvre, j'ose garantir que jamais rien ne transpirera de la velléité d'une pareille intention. Si, au contraire, Dieu Lui en inspire la disposition, je Lui réponds également sur ma tête qu'Elle ne sera pas compromise en quoi que ce soit, et, mon individu même étant voilé, il n'y aura que le duc seul en évidence.

Au cas du consentement de V. M. à mon action, voilée dans cette circonstance, si, selon Ses vues et convenances, Elle juge à propos de faire des corrections à la lettre au prince Castel Cicalla, Elle n'aura qu'à me les faire connaître verbalement, ou dans un papier séparé, et je Lui donne ma parole d'honneur qu'il n'y aura dans l'office rien de retranché ni d'ajouté, et que tout s'y observera d'après les Hautes volontés de V. M.

## 47.

*18 juin 1811.*

Je m'empresse de passer à V. M. I. les communications qui me sont arrivées hier vers minuit. L'office original du 15 avril est remarquable par l'article qui concerne le baron d'Armfeld et par les assurances positives du ministre même, relatives aux dispositions du Prince Régent. La traduction littérale de la lettre du prince Castel Cicalla ne laisse pas que d'être *in extenso* très intéressante, mais particulièrement dans ce qui se rapporte à la Porte et au nouvel ambassadeur Liston.

Pleinement convaincu que cette voie est la plus célère comme la plus efficace pour terminer notre fatale guerre de ce côté, j'ose, dans tout l'abandon de mon dévouement, fixer l'attention de mon Auguste Maître sur le résultat que je regarde dans ce moment comme le premier de nos besoins politiques.

Ma belle-sœur Plechtchéieff, arrivée depuis trois jours de Paris, a passé par Vienne. De la dernière ville, elle m'a apporté une lettre du comte de Stackelberg qui, entre autres, me met au fait de bonnes dispositions du ministère autrichien pour nous. De la première, elle m'en a apporté une de M. La Harpe, la seule qu'il m'ait écrite depuis mon retour de l'étranger, et des plus remarquables par le tableau désastreux qu'en abrégé et d'une manière voilée il me fait de l'état de Paris et de la France. Ces faits réunis me pénètrent de la persuasion que V. M., en se maintenant purement et simplement dans Sa digne et belle attitude militaire, pourra procéder à telle mesure que dans Sa sagesse Elle jugera utile à Son Empire et à Ses peuples.

---

## 48.

*24 juin 1811.*

L'habitude d'agir de manière à ne pas me mésestimer me fera toujours préférer la chance d'être plus utile qu'agréable, quand l'impossibilité de concilier les deux me sera démontrée par mes facultés morales. Cet aveu ajouté à ce que dans ma ferveur de sujet j'ai osé représenter plus d'une fois, je me suis décidé à compléter mon acquit de conscience en portant en dernière analyse l'attention de V. M. sur les trois points suivants: 1° sur l'urgence d'un système, dont, dans notre marche politique, je n'aperçois pas de traces bien frayées; 2° sur l'utilité de discussions suivies y relatives, afin de nous soustraire aux décousus, qui, je le crains, deviendront nuisibles au moment de développements importants très prochains; décousus qui pourront nous jeter dans un discrédit d'opinion morale d'autant plus fâcheux, qu'il se consolidera en raison de ce que nos moyens physiques seront appréciés; 3° sur le temps précieux, beaucoup trop au pillage, qui, une fois négligé sans qu'on en ait profité pour baser nos futurs rapports de conduite et de liaisons politiques sur un plan approprié à notre aplomb et à nos vrais intérêts, ne se regagnera qu'avec des désavantages sensibles.

M'étant exprimé ainsi, mon mode de servir V. M. La convaincra-t-il, de ma désappropriation d'une part, et de la pureté de mes motifs de l'autre? Mon Auguste Maître, malgré les insinuations qui agissent peut-être en ma défaveur, me supposera-t-il une ambition autre que celle, me trouvant dans ma passe, de combiner et de préparer des voies pour que, de telle manière que la Providence l'inspire, il puisse sortir avec avantage de la fausse position dans laquelle une série d'événements malheureux et de calculs erronés l'ont placé?

Non, je ne puis le penser, et fort de ce sentiment, je me crois obligé de déclarer ici que, la tâche que je me suis imposée, couronnée de succès

ou du contraire, une fois remplie, je ne compte m'occuper en paix individuelle que du salut de mon âme, et votre chancelier, Sire, peut être tranquille sur mes vues ultérieures, connues d'ailleurs de V. M. pour avoir été précisées dans ma lettre du 7 avril, qui accompagnait mon mémoire de la même date.

Le chevalier Bezerra, ma bien bonne connaissance de l'étranger, sur laquelle j'ai même eu l'honneur de prévenir V. M., m'a déjà vu trois fois, le plus confidentiellement possible. Je me fais un devoir de vous supplier, Sire, de ne pas le juger sur sa taille. Son caractère noble et droit, son âme ardente pour la grande et belle cause des gouvernements et des Souverains légitimes, le placeront à votre Cour de manière à contraster fortement sous tous les rapports avec le général Pardo. Le chevalier Bezerra n'est chargé de quoi que ce soit pour notre Cabinet de la part du gouvernement britannique. Mais en revanche sa latitude est illimitée de la part du sien, mû par tout ce qui existe de moins équivoque et de plus dévoué pour notre Patrie et votre Auguste Personne. La plus grande réserve vis-à-vis du chancelier lui étant intimée, il lui est impérativement signifié d'avoir le cœur sur les lèvres toutes les fois qu'il aura le bonheur de s'entretenir avec V. M.

Ayant cru devoir m'acquitter de cette information avant l'audience du Mardi, je prends la liberté de vous redemander, Sire, l'office original du prince Castel-Cicalla, pour le restituer au duc de Serra-Capriola, qui me le redemande. Quant aux autres papiers destinés à rester chez V. M. ou chez moi, le cas est différent, de telle manière qu'il Lui plaise d'en décider.

---

## 49.

*30 juin 1811.*

Me voyant en butte à des dessous de cartes que je ne veux pas me donner la peine de débrouiller autrement qu'en m'en ouvrant à V. M., parce qu'étant par principe étranger à ce qui présente l'ombre de l'intrigue, je me sens si pur d'intention et si fort d'aplomb à confondre la malveillance, que, sous l'œil du Maître au Ciel, je ne crois pas devoir m'expliquer et me justifier que vis-à-vis de mon Maître sur la terre tant que, par la volonté du premier, je me maintiendrai dans mes rapports temporels avec le second: en conséquence de cet exposé, je supplie à genoux V. M. I. de m'accorder une audience, qui me devient aussi nécessaire que le manger et le boire le sont à celui qui a faim et soif.

Quoique j'aie prévu que je finirais par me trouver en proie à des machinations, néanmoins je me crois obligé envers V. M. même de Lui exposer, avec mes propres aperçus, tout ce qui m'est revenu de plusieurs côtés, en fait de bien plates manigances et du plus astucieux patelinage.

J'espère que mon Souverain chéri ne me refusera pas la grâce que je sollicite, car, jaloux de son estime encore plus que de sa faveur, je ne lui cacherai pas que si, dans ma susceptibilité, mon courage pour mon avenir

venait à se froisser, je ne balancerais pas à prendre un parti pour lequel je penche par calcul personnel, mais que je combats par zèle.

Zea écrit de Cadix en date du 18/30 mai qu'il comptait se rembarquer incessamment; au moyen de quoi, sauf les événements imprévus, je l'attends ici du 20 au 25 du mois prochain.

---

## 50.

*4 juillet 1811.*

En passant le billet ci-joint, que j'ai reçu hier soir après être revenu de chez V. M. sans avoir eu le bonheur de La voir, je désire prouver simplement que la délicatesse avec laquelle le loyal duc redemande l'office du 15 d'avril me semble mériter qu'on le lui restitue.

Demain j'aurai l'honneur de me présenter chez V. M. entre 7 et 8 heures; je La supplie de m'accorder finalement une bonne audience, car outre qu'à 60 ans il m'importe de fixer ma destinée, que, chargé de précieux intérêts, je vois si fort dans le vague, j'ai, pour soulager ma conscience, des notions importantes à communiquer.

---

## 51.

*9 juillet 1811.*

J'ai l'honneur de soumettre les deux projets de lettre pour Londres et Constantinople; je les accompagne de la lettre particulière pour moi, en suppliant V. M., afin de ménager le temps, de me faire connaître sans délai si Elle approuve *in extenso* les premiers, et si, sous le rapport de la seconde, Elle m'autorise à consentir à l'article qui m'y est relatif. De même permettra-t-Elle que la voie par le duc de Richelieu soit utilisée?

---

## 52.

*14 juillet 1811.*

V. M. n'ayant pas jugé à propos de me répondre hier aux deux points sur lesquels j'ai pris la liberté de demander Sa Haute décision, à cause de l'instance du duc, qui ne pense pas sans raison que l'acquiescement à ces deux points accélérerait notre intéressante affaire, je regarde le silence de V. M. comme un ordre positif de décliner la proposition, et, pour être en règle, je L'en préviens.

Je crois de mon devoir de passer à votre connaissance, Sire, la lettre que j'ai reçue il y a trois jours du baron d'Armfeld, et de l'accompagner de celle de M. La Harpe, à cause de ce que celle-ci contient sur la Suisse, côté duquel, ainsi que de l'Italie, j'ai eu ces jours-ci des notions qui me

font bouillonner le sang dans les veines pour notre pressant besoin politique, la paix avec la Porte.

Abandonnant à la justice de V. M. la formation de mon état, lorsqu'Elle sanctionnera la curatelle de la Bienfaisance, je suis, etc.

---

## 53.

*17 juillet 1811.*

Le duc de Serra-Capriola m'ayant envoyé sa lettre pour Constantinople sous enveloppe à cachet volant au duc de Richelieu, je crois de mon devoir d'ajouter celle qu'à cette occasion il m'a adressée. Je pense que V. M. confiera Elle-même au ministre de la guerre l'expédition pour Odessa, ou que, dans le cas contraire, Elle daignera me munir de Ses ordres.

Comme il commence à m'être démontré qu'en dépit de mes vues humaines d'une part, de même que des mouvements d'intrigailleries de l'autre, les dispositions de V. M. placent dans mes mains de grands et de précieux intérêts, j'y vois un arrêt de la Providence, et en conséquence, dans ma ferveur de sujet et de patriote, je me croirais criminel si je ne faisais pas l'entier sacrifice de mes propres besoins. Aussi, pour la décharge la plus complète de ma confiance, je dépose à vos pieds, Sire, ma détermination de rester cloué à Pétersbourg jusqu'à ce que tout ce qui bout dans notre pot politique arrive à une parfaite cuisson. Je vais pour cela faire mes arrangements, espérant sous la garde de Dieu que les événements permettront pour moi l'année prochaine la possibilité d'une plus longue absence.

Je me flatte en outre qu'après les fêtes de Péterhof, surtout avant Sa tournée projetée, V. M. m'accordera une bonne audience, afin que, pour le temps de Son absence, je puisse me pourvoir d'instructions suffisantes pour tous les cas.

---

## 54.

*27 juillet 1811.*

M. de Stürmer étant enfin arrivé, j'ai vu le comte de Saint-Julien très longuement hier. Après m'avoir communiqué par ordre de son Maître une dépêche infiniment intéressante, tant par les notions qu'elle contient que par les aperçus politiques qu'elle présente, il m'a confié que les quatre points sur lesquels il lui est intimé de faire les plus instantes représentations étaient les suivants:

1° l'urgence de faire la paix avec la Porte;

2° l'offre de l'Autriche de porter des paroles de conciliation entre la Russie et la France, au cas que cela pût convenir à V. M.;

3° stipulation des termes du payement de la créance;

4° différents sujets de plaintes des agents autrichiens en Valachie et Moldavie.

Après nous être concertés sur lesquels de ces points il conférerait avec le chancelier, nous sommes convenus que ce serait sur le quatrième seul, et que je demanderais vos ordres, Sire, sur les trois autres.

La difficulté que j'ai de voir V. M., la gêne de Sa position vis-à-vis de moi, qui, à mon plus cruel regret, me devient manifeste, me prescrivent le dévoué devoir de La supplier de voir le comte de Saint-Julien sans perte de temps, en me prévenant du jour qu'Elle daignera fixer pour cela, afin que j'engage ce ministre de porter à cette occasion à la connaissance de V. M. la dépêche qui m'a été confiée hier, ce dont, j'en suis sûr, il se fera un bonheur.

Fidèle en outre à mon principe religieux de vous entourer, Sire, de la vérité autant que cela peut être dans mes moyens, je me fais un devoir de vous envoyer ci-incluse la lettre confidentielle d'un ami, et, pour rafraîchir la mémoire de V. M. sur la clef dont nous nous servons, j'ai mis de ma main l'explication au-dessus de chaque nom.

Le duc de Serra-Capriola ne cesse de me sommer de répondre à ses questions, surtout à celle qui a trait au commandeur Ruffo. Vrai devant V. M. comme je veux toujours l'être devant Dieu, je ne Lui cacherai pas qu'en suite de tout ce qui m'est revenu, que quand même le Cabinet de St-James se mettrait en quatre pour Lui procurer la paix aux conditions qu'Elle désire, je crains qu'il n'y échoue. Notre dernière victoire, comme je ne l'ai que trop prévu, est tout autrement sonnée à Constantinople, et le jeu de Napoléon, que nous avons été obligé de jouer dans cette circonstance, rend d'autant plus efficace à notre détriment le travail français sur les esprits ottomans.

---

## 55.

*28 juillet 1811.*

Après la rentrée de mon expédition ci-incluse, que le valet de chambre de V. M., Yacovleff, n'a pas osé recevoir avant votre retour de Péterhof, Sire, je reçus le billet № 1 du chevalier Bezerra, qui me confia et me laissa la missive *secretissima* de l'ambassadeur de Portugal à Londres, et qui, en conséquence de notre conférence précitée, m'envoya ce matin, accompagnée du billet № 2, la traduction littérale de l'office portant pour lui les ordres de sa Cour, qu'en somme j'ai l'honneur de transmettre ci-joints.

Je crus devoir conseiller au chevalier Bezerra de ne pas différer de demander une audience du chancelier, afin de lui communiquer une partie des ordres reçus par lui de sa Cour. Quant à la *secretissima*, avec maintes autres confidences sur lesquelles le chevalier ne cesse de m'ouvrir son cœur, je me réserve d'en entretenir V. M. la première fois qu'Elle m'accordera le bonheur de L'approcher; car outre que tout ne peut pas s'écrire, je vais dans l'instant même présider la commission, et qu'en vérité, pour peu que V. M. persiste à prolonger l'ordre de choses actuellement existant pour moi, je n'[illegible] d'yeux pour voir, ni de forces morales pour agir. J'accompagn[illegible]

tion de ce jour d'une lettre que j'ai prié le chevalier Bezerra de me confier; elle est d'un comte Sternberg, homme d'esprit et bon observateur.

D'un moment à l'autre Zea doit nous arriver.

---

## 56.

*30 juillet 1811.*

Les événements politiques commandent si impérieusement de ménager le temps, que, tout fâché que je suis d'obséder pour ainsi dire V. M. par la fréquence de ma correspondance, ne pouvant user que de ce moyen, je me l'impose avec ferveur pour l'acquit de ma conscience.

L'expédition ci-incluse, surérogatoire à celles du 27 et 28, contient deux avis, l'un espagnol, l'autre sicilien. L'annexe du premier est infiniment remarquable; je l'envoie avec tout le mauvais français de M. d'Azanza, autrement dit le duc de Santa-Fé. Quant à la lettre du duc de Serra-Capriola accompagnant la traduction de l'avis sicilien, je ne me permettrai de m'arrêter que sur l'article qui a trait à M. Labouchère que je connais moins de personne que de réputation, celle-ci beaucoup plus à l'avantage du séduisant de son esprit et de ses connaissances en finances qu'à celui de ses principes politiques; notions qui m'ont été fraîchement confirmées par le loyal chevalier Bezerra, qui l'a beaucoup connu en Hollande, et qui même le voit souvent ici.

---

## 57.

*4 août 1811.*

N'ayant pas été invité au dîner solennel pour la St-Napoléon, tandis que les Grandes Charges et les membres du Conseil l'ont été, ce n'est pas comme piqué du fait, et V. M. me connaît trop bien pour cela, que je le porte à Sa connaissance, mais comme développement de manigances que depuis longtemps j'ai prévues, et que je mépriserais si elles ne plaçaient pas V. M. vis-à-vis de moi dans une gêne douloureusement sensible à un serviteur attaché à Votre Personne et à votre service, Sire, de la manière la plus désappropriée.

Fort de ma conscience et de la justice de V. M., je tombe à Ses pieds pour Lui demander la grâce de décider de ma destinée, dans un moment où, occupé de Ses précieux intérêts, j'ai si peu de facilités de L'approcher. Après ce qu'à différentes époques j'ai fait, dit et écrit, j'ai pu ne pas être toujours agréable, mais il m'est impossible de croire que j'aie démérité. La judiciaire distinguée de V. M., Son caractère magnanime et Son excellent cœur m'en sont garants. Cédant donc à l'empire des circonstances, mais constamment fidèle à mes principes, j'ose, au défaut d'un autre aplomb pour moi si mes services sont nécessaires, proposer les deux modes suivants: 1° en agréant ma démission de la présidence, que V. M. daigne, en me conservant dans la charge

de Cour dans ma place au Conseil, m'accorder un congé illimité pour raison de santé; 2° ce qui me voilerait davantage, qu'Elle daigne m'accorder très gracieusement ma retraite absolue des affaires; accompagnant l'un ou l'autre de ces modes d'une marque de bienveillance quelconque, afin que, pour l'utilité du service, aux yeux des Cabinets et des individus qui m'honorent de leur confiance, mon aventure ne porte pas le cachet d'une disgrâce. De cette manière je pourrais être également utile en entretenant soigneusement les fils que je tiens déjà solidement et ceux qui, d'après maintes probabilités, m'entreront, et, sans aller jamais dans le cabinet de V. M., je fixerais moins l'attention de ceux qui veulent me voir hors de selle, pouvant communiquer avec Elle, et par le moyen de ma correspondance accoutumée, que, débarrassé de toute autre besogne, je suivrais sans peine, et par mon neveu Gagarine, que V. M. nommerait secrétaire d'Etat (qui, par parenthèse, sait très bien le russe, l'ayant appris par principes à l'université de Moscou), du zèle et de la discrétion duquel j'ose répondre.

Si, jusqu'à ce que les circonstances permissent plus de fixité dans notre marche politique, V. M. agréait ma proposition dévouée, je La supplierais de m'accorder une dernière audience, dans laquelle nous déterminerions tout ce qu'il y aurait à observer, jusqu'à une époque plus favorable, qu'heureusement je pressens ne pas être très éloignée.

---

## 58.

*7 août 1811.*

J'ai l'honneur de passer à V. M. la réponse aux questions sur le commandeur Ruffo, et celui de Lui demander Sa haute décision sur cet objet, qui intéresse si fort le duc. J'oserais aussi solliciter, si cela ne vous gênait pas, Sire, la restitution des № *sub* 3 et 4 du comte Stackelberg, avec la lettre particulière du même apportée par le lieutenant Bidermann peu de jours avant la fête de Péterhof.

Je compte aujourd'hui après le Conseil aller en campagne, et n'en revenir que jeudi prochain.

---

## 59.

*12 août 1811.*

Au retour de ma course de Pavlowsky et de Zarsko Selo, le comte de Saint-Julien ayant demandé à me voir, nous nous sommes très longuement vus ce matin. Comme résultat de l'audience que V. M. a daigné accorder dimanche dernier à ce ministre, audience dont il m'a mis au fait, il compte expédier un courrier mercredi au plus tard, et il m'importe de savoir si l'intention de V. M. est, que, profitant de cette occasion, je réponde au comte Stackelberg aux deux № *sub* 3 et 4.

Pour complément de ce que j'ai eu l'honneur d'exposer à V. M. samedi dernier, je crois de mon devoir, dans les circonstances du moment, de La supplier de donner Ses ordres au chancelier d'avoir quelques égards de bonne amitié simplement aux plaintes des agents commerciaux autrichiens en Valachie et Moldavie, point qui, je le sais, tient fortement à cœur à l'Empereur François, et, plus que cela encore, d'ordonner à M. Gourieff de s'entendre avec le ministre d'Autriche sur les termes des payements de la dette, trop modique en elle-même pour que les grands intérêts de la Russie, qui exigent de ne pas laisser refroidir les dispositions viennoises, ne soient pas pris en première et urgente considération. Je puis mal voir, Sire, mais, d'après la confiance de V. M. que je chéris autant qu'elle m'honore, je ne me permettrai jamais de représentations qui ne soient pas réglées sur ma conscience et basées sur mon zèle.

Ayant de nouveau été sommé pour la permission du commandeur Ruffo, je compte demain décliner définitivement la chose, et j'en préviens V. M., ne voulant pas L'importuner davantage du fait.

---

## 60.

*28 août 1811.*

Si, depuis que j'ai eu le bonheur de voir V. M. en particulier, je n'ai pas été absolument étranger à ce qui s'est passé, par le moyen de mes relations privées et confidentielles, je me suis, vu ma position individuelle, imposé le plus rigoureux silence, à moins de choses trop saillantes pour les intérêts de V. M. Croyant me trouver dans ce cas à présent, je persévère à agir selon que mon zèle et ma conscience me le commandent.

Le général major Sabloukoff, lié avec le prince Czartoryski, vient d'en recevoir une lettre d'affaires par M. Witzki, et, à cette occasion, a eu des communications verbales du plus haut intérêt, que, pour plus d'exactitude et de sûreté, M. de Sabloukoff a sous la dictée de M. Witzki couchées sur le papier, telles que j'ai l'honneur de les produire ci-jointes. Quoique je ne doute pas que V. M. ne soit instruite de plusieurs de ces faits, peut-être même de tous, néanmoins, transmettant ces notions, je me conforme à mes principes et espère que la confiance qui en vue du bien général m'est accordée ne sera nullement compromise, de telle manière qu'il plaira à V. M. de diriger Son action.

Je profite de cette occasion pour vous rappeler, Sire, que, M. de Vitottoff ayant abrégé son voyage de près d'un mois dans l'intention uniquement de vous être agréable, je désirerais vivement qu'il plût à V. M. de le voir, afin de ne pas ralentir l'ardeur d'un serviteur qui, indépendamment de la besogne avancée avec succès, apporte de sa tournée des notions remarquablement intéressantes.

---

61.

*1er septembre 1811.*

Le comte de Saint-Julien sort de chez moi, après m'avoir communiqué par ordre de son Maître tout ce que son courrier d'aujourd'hui lui a apporté. Le cœur saignant de tout ce que j'ai eu l'infortune de prévoir et la douleur de n'avoir pas pu empêcher, je supplie V. M. de vouloir bien sans retard donner une audience au comte Saint-Julien, que j'ai déterminé de vous faire part, Sire, de toute son expédition de ce jour, y compris même le rapport du prince Schwarzenberg de la conversation du 15 août aux Tuileries, rapport qui diffère en quelque chose de celui du prince Kourakine. Persévérant à agir avec un entier abandon, je passe ci-joint la lettre toute confidentielle du comte de Stackelberg. J'espère que mon Auguste Maître ne daignera voir dans cette mesure que mon sentiment profond pour l'homme, absolument distinct de celui pour le Souverain.

62.

*3 septembre 1811.*

Après deux entrevues avec le comte de Saint-Julien, dans lesquelles, sans en importuner V. M., j'ai fait de mon mieux pour consolider la confiance si impérieusement commandée par les circonstances, il m'a déclaré ce matin que, dans le courant de la journée même, il présenterait une note au comte de Romanzoff, et m'a prié d'en prévenir V. M. Cette note portera sur les plaintes des agents autrichiens en Valachie et Moldavie, auxquelles vous daignerez sûrement avoir égard, Sire, autant que cela pourra se concilier avec vos hauts intérêts. Ensuite comme, dans tout ce qui est relatif à la dette, il a ordre de ne parler qu'à moi, il est revenu à la charge de manière à émouvoir mon zèle au point de me décider à supplier V. M. de daigner donner Ses ordres à Son ministre des finances, afin que sous ce rapport il n'y ait de relations qu'entre M. de Gourieff et le comte de Saint-Julien. La Cour de Vienne n'insiste nullement sur le payement en entier à la fois, mais désire que, selon la promesse de V. M., elle soit remboursée dans le courant de 1812. Ne pouvant pas tout détailler par écrit, je crois, d'après mes notions, avoir de puissants motifs de désirer que V. M. daigne prendre en considération cette petite réclamation autrichienne, le travail de l'ennemi commun étant partout trop actif pour ne pas apprécier l'urgence de s'entendre, de se ménager et de se raffermir dans une confiance mutuelle, sans apparence d'équivocité quelconque.

63.

*8 septembre 1811.*

Malgré tout ce que je m'impose pour importuner V. M. le moins possible de ma personne et de mes communications, j'éprouve une véritable peine,

me trouvant toujours réduit à demander Ses ordres par écrit, mode qui, tout facile qu'il me soit rendu par Ses bontés, ne laisse pas que d'avoir pour moi des inconvénients généraux et particuliers.

M'étant déchargé d'une partie du poids qui froisse moralement mon âme, je prends la liberté, avant que V. M. me permette de La voir et de Lui soumettre tout ce qui m'est confié depuis plusieurs semaines, de demander ce que je dois répondre au comte de Saint-Julien, qui, sorti de chez moi il y a deux heures, m'a mis au fait de son audience d'hier de la manière la plus détaillée. Ce ministre, qui se propose d'expédier un courrier dans peu de jours, m'a questionné si, dans sa conférence de bienséance qu'il compte avoir avec le chancelier avant cette expédition, il lui parlerait de l'autorisation de V. M. d'écrire à l'Empereur François qu'Elle agrée l'intervention de bonne amitié de ce Monarque entre vous, Sire, et l'Empereur Napoléon. Ne me considérant pas compétent pour décider la question, je supplie V. M. de me dicter ma réponse, que le comte de Saint-Julien désire savoir avant la conférence précitée.

Je profite de cette occasion pour passer ci-joint l'extrait qui annonce l'arrivée de Zea d'un moment à l'autre.

Daignez me faire connaître, Sire, si je dois user du courrier autrichien pour écrire officiellement au comte de Stackelberg.

---

## 64.

*11 septembre 1811.*

Pendant que V. M. siégeait au Conseil, j'ai, étant un peu incommodé, passé tout mon temps avec le digne et loyal Zea, qui me reviendra ce soir après les 10 heures pour continuer la conversation la plus intéressante que la Providence ait permis que j'eusse eu de ma vie. Je suis impatient de porter sans délai à votre connaissance, Sire, avec ce qui m'est déjà entré, tout ce que j'apprendrai ce soir, après que j'aurai jeté les yeux sur les instructions et les pleins pouvoirs que M. Zea s'est engagé de me montrer en entier.

---

## 65.

*12 septembre 1811.*

En passant à V. M. la minute de ma dépêche, je Lui demande pardon de ce que, pour ménager mon temps et mes yeux, je la Lui envoie sans l'avoir recopiée. Comme il m'importe en outre de verser dans le sein de V. M. tout ce que mes deux infiniment intéressantes réunions m'ont appris hier, je demande Ses ordres avec précision d'un temps opportun poar que je puisse porter à Ses pieds, avec mon dévouement, tous les moyens que la Providence, qui veille sur votre Auguste Personne et votre Empire, Sire, vous place dans les mains, en dépit du satanisme sensiblement déchaîné d'un autre côté pour paralyser toute marche régulière. Je suis aux pieds de V. M. I.

## 66.

*13 septembre 1811.*

Le courrier autrichien ayant dû partir demain matin, le comte de Saint-Julien vient de me dire qu'à cause de moi, il le retarderait jusqu'à vendredi. Il m'importe donc de ravoir ma minute, afin de pouvoir, avec l'approbation de V. M., ajouter cette communication officielle à la confidentielle dont je m'occupe, ou de m'en abstenir si Elle ne l'agrée pas. Je ne saurais cacher aussi qu'eu égard à toutes les transmissions infiniment intéressantes de M. Zea, qui, indépendamment de ce dont il est muni de Cadix, est également chargé des intérêts britanniques, ayant eu avant son départ de Londres l'honneur d'une audience très longue du Prince Régent, il me semble urgent que V. M. daigne me voir et m'entendre.

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint, Sire, des imprimés intéressants apportés par M. Zea, en les accompagnant d'un petit feuillet, qu'après une prière fervente devant la Croix de Notre Sauveur, je me suis décidé de vous consacrer, en abandonnant au tact de V. M. l'application au temps, aux choses et aux individus.

---

## 67.

*17 septembre 1811.*

M. Zea ayant demandé à me voir avant-hier, je le vis hier. Il me déclara avec déférence que, dans la confiance qu'il lui est impossible de ne pas me professer, à cause de celle que son gouvernement m'accorde, il m'avait remis les lettres pour V. M. I. de la Régence Espagnole et du Prince Régent d'Angleterre. Mais comme, d'après ses instructions, il lui est obligatoire de ne pas s'écarter en quoi que ce soit de ce qu'elles portent, il me prévenait que, pour sa décharge, il m'adresserait un office, ce qu'il fit encore hier, lequel office j'ai l'honneur de porter ci-joint à la connaissance de V. M. Je demande donc en conséquence Ses ordres. M'autorisera-t-Elle, au cas qu'il Lui convienne de différer Sa Souveraine décision, d'accuser à M. Zea par écrit la réception et d'annoncer de même la présentation des lettres, ce qui, pour sa responsabilité, me semble de toute justice, ou me permettra-t-Elle de La voir bientôt, et, dans cette supposition, ne Lui plaira-t-il pas de m'honorer de quelques mots adressés privativement sur ce sujet, qui suffiront pour le calme de l'âme du plus loyal des hommes et du plus zélé des serviteurs?

Il m'est doux de m'acquitter ici d'un saint devoir, celui d'attester la dignité, la loyauté et la prudence dans la conduite espagnole, qui, pendant le cours d'une négociation qui, à ma grande satisfaction, achève sa quatrième année, résultat pour lequel je me prosterne avec humilité devant l'Arbitre des destinées, place dans les mains de V. M. des moyens puissants, avec la faculté de fixer les modes, de préciser les époques et de [illegible]

Daignez être persuadé, Sire, qu'heureux de ce que je tiens, il me tarde de déposer aux pieds de V. M., avec l'officiel précité, tout ce que l'intime confidentiel m'a transmis.

## 68.

*23 septembre 1811.*

Le comte de Stackelberg m'ayant écrit par le général Fock, a accompagné sa lettre (qui ne contient d'essentiel que le désir persévérant de la Cour de Vienne de nous voir en paix avec la Porte) des deux copies ci-jointes, que mon habitude religieuse de penser tout haut avec V. M. m'impose la loi de Lui soumettre, malgré que je ne saurais douter que les originaux ne l'aient déjà été par M. le chancelier, à qui ils sont entrés par la même occasion.

Le second office de M. Zea que j'ai la douleur de devoir transmettre à V. M. me peine d'autant plus, que, sur sa première ouverture verbale y relative, j'ai cru pouvoir qualifier de commérages la supposition de vouloir traiter avec des rebelles qui travaillant subversivement contre leur gouvernement légitime, ne reconnaissent Ferdinand VII que pour la forme, parce que, au nom seul de Joseph ou de Napoléon, exécrés dans ces contrées par le peuple, celui-ci ne se laisserait pas conduire et massacrerait ses misérables chefs, suppôts des Français. Feu l'Impératrice Catherine n'a jamais voulu permettre qu'on écoutât, et encore moins qu'on transigeât avec les Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale, avant qu'ils fussent légalement constitués et reconnus. Que V. M. daigne donc ne pas accorder qu'un sujet aussi impropre, dans les circonstances du moment surtout, soit traité au Conseil. Pourquoi, Sire, par un fait de cette nature, ternirions-nous encore notre politique! Le paragraphe de la page 32 dans la brochure que j'ai eu dernièrement l'honneur d'envoyer à V. M., qui commence ainsi: *Les intrigues infernales de Buonaparte, etc.*, prouve l'état des contrées précitées, victimes du souffle satanique qui ravage du plus ou moins l'univers.

L'état aussi extraordinaire que fâcheux du ministère de V. M., qui inspire si peu de confiance, m'oblige, à la prière instante du ministre de Portugal, de grossir mon expédition de ce jour de la copie de la note que, provoqué par le chancelier, il a présentée en août. Sur ce sujet, comme sur tant d'autres accessoires à mon principal objet, il me faudrait vous envoyer des cahiers, Sire, vu que les moyens de vous entretenir sont si fort obstrués pour moi; mais outre la peine que j'éprouverais d'embarrasser V. M. de tant de paperasses et de La fatiguer de tant de lectures, mes moyens physiques s'y opposent, car ma santé commence à exiger de si grands ménagements, que, hors la commission, où ma présence est de nécessité stricte, je ne sors plus depuis quinze jours. Si cette dégringolade ira en croissant, je me verrai obligé, malgré mon zèle, dont je crois avoir donné des preuves, de solliciter une retraite devenant également nécessaire sous le rapport de mes affaires, qui, nonobstant tout l'ordre que dans ma position je tâche d'y mettre, se

dérangent sensiblement par les calamités générales, et surtout par la mauvaise année courante.

V. M., sachant que, pour mon personnel, je n'use pas plus que pour le reste d'intermédiaires entre Elle et moi, ne trouvera sûrement pas mauvais que je dépose ainsi à Ses pieds mes besoins physiques et moraux avec une entière confiance.

## 69.

*26 septembre 1811.*

En m'empressant de passer à V. M. l'officiel et le confidentiel parvenus à moi hier soir par le prince Dolgorouky, je me félicite de pouvoir Lui prouver par la copie officielle de la lettre du comte de Ludolf, que V. M. tenait déjà confidentiellement, que ma confiance n'est jamais le produit d'un calcul humain, mais celui d'un sentiment qui, je me permettrai de le dire ici, peut être encore plus apprécié par l'homme que par le Souverain. C'est basant sur ce principe ma conduite que j'ai toujours ambitionné d'être plus vrai qu'agréable, plus utile que complaisant.

Les besoins de mon service voilé croissant tous les jours en raison de la pénurie des moyens de remplir ma tâche sans appréhension pour ma responsabilité, je me vois obligé de déclarer aux pieds de mon Maître chéri qu'indépendamment de tout ce dont j'ai à l'entretenir sur ses hauts intérêts, il m'est plus urgent que jamais de fixer ma destinée d'une manière un peu tranquillisante, afin de ne pas brûler à petit feu, tant moralement que physiquement. C'est toujours avec un abandon extrême de confiance, d'attachement et de respect que je suis, etc.

## 70.

*3 octobre 1811.*

A tout ce que, dans mon plus profond dévouement pour l'Auguste Personne de V. M. I. et mes conceptions individuelles pour les intérêts de ma patrie, j'ai pris la liberté de transmettre et de représenter, je dois ajouter: l'office ci-joint, que M. Zea est venu hier me remettre lui-même, en l'accompagnant de quelques réflexions, qu'à vos pieds, Sire, j'ose soumettre à votre justice.

Il y a aujourd'hui juste vingt-quatre jours que les ouvertures espagnoles et britanniques ont été par moi transmises à V. M., la seconde, confiée particulièrement à mon instance pressante, afin d'éviter des embarras, car l'intimation positive du Prince Régent à M. Zea était de tâcher de remettre les siennes en mains propres, tant la méfiance de S. A. R. envers notre ministère est prononcée. M. Zea, jaloux de répondre à toute la confiance dont il est

revêtu, désirerait pour sa décharge pouvoir au moins produire devant ses hauts commettants des preuves indubitables que les lettres de la Régence et du Prince Régent sont exactement parvenues à V. M. Ce désir, dont je conçois et apprécie toute la délicatesse, me semble mériter, Sire, que vous l'honoriez de votre attention particulière en rapportant cette même attention sur moi, eu égard à la confiance qui, dans des temps aussi épineux, m'a valu des résultats si propices pour l'avenir, qu'il m'est si précieux de conserver.

Quand, vu les autres engagements de V. M., il n'entrerait pas dans Sa politique de consolider pour le moment par une transaction formelle le rapprochement avec les gouvernements espagnol et britannique, entretenir ce fil pour ce qui nous attend dans quelques mois peut-être ne peut pas, ce me semble, ne pas paraître du plus grand intérêt. Or quel inconvénient pourrait-il y avoir que, sans des réponses directes de V. M., et, si Elle ne le jugeait pas à propos encore, sans les miennes même, aux offices de M. Bardaxi et du marquis de Wellesley, j'accusasse officiellement par quelques lignes à M. Zea la réception des lettres pour V. M. et leur transmission fidèle? Une telle autorisation présenterait le cachet d'une régularité de dignité bienséante, en même temps qu'elle calmerait notre négociateur voilé, en vous laissant, Sire, toute la latitude nécessaire pour les combinaisons ultérieures, jusqu'à ce que dans votre sagesse, vous annonciez votre Souveraine décision.

Ayant prévu la difficulté que dans mes rapports avec V. M. je finirais par éprouver, j'ai eu l'honneur de Lui proposer deux modes de communications, aussi efficaces pour l'utilité du service que sans inconvénient pour l'extérieur; mais Elle n'a pas daigné les goûter, tout en continuant à ne pas déterminer un troisième, sur lequel elle avait paru se fixer, qui aurait eu pour moi l'avantage de me débarrasser de ma présidence, qui, au milieu de mes autres occupations, me surcharge et me fatigue. L'intermédiaire qu'aux pieds de V. M. je sollicite depuis longtemps, aurait suppléé aux écritures, en portant à Sa connaissance les moindres détails, qu'en écrivant il est impossible de ne pas omettre et qui dans leur nombre renferment souvent des traits infiniment intéressants.

Enfin, Sire, je finirai par dire ici que, passé l'attitude imposante que pour la sûreté de votre Empire vous avez organisée et dans laquelle il est si urgent de vous maintenir, les gouvernements espagnol et britannique ne demandent pas foncièrement autre chose. A cette condition, V. M. est dans la passe fortunée de pouvoir compter sur les plus grands sacrifices et sur tous les efforts de ces deux gouvernements pour comprimer l'oppresseur du monde.

Ma mauvaise vue ne me permettant pas de continuer à entretenir plus longtemps V. M. de mes besoins, qui, plus souvent que je ne le voudrais pour le service amènent des décousus auxquels, vu ma position extraordinaire, il serait presque impossible de remédier, j'abandonne, sous l'œil de Celui qui dirige ma plume, au tact distingué de V. M. et à Sa justice, d'en peser les inconvénients et de me tendre une main secourable.

## 71.

*11 octobre 1811.*

Tout malade, j'ai la douleur de transmettre à V. M. l'office qui vient de m'entrer.

L'indigne cause des rebelles a été produite et traitée solennellement au Conseil de V. M. en Sa présence, et un agent estimable du plus respectable gouvernement, qui défend votre cause, Sire, en défendant celle de tous les Souverains légitimes, ne parvient pas depuis plus de quatre semaines à obtenir une réponse officielle voilée; mode auquel il est dans votre pouvoir, Sire, de donner par moi telle extension que, selon les occurrences politiques, vous jugerez convenable de préciser! C'est, dans ces temps désastreux, une réflexion, de plus, soumise avec abandon à la justice de V. M. Le cœur froissé, je me jette avec dévouement à Ses pieds.

## 72.

*11 octobre 1811.*

Quand un ministre déhonté persiste à produire une affaire, diplomatiquement incohérente, politiquement inconvenante, que, sans se soumettre aux formes sanctionnées par son Souverain, il se permet de porter cette affaire au plenum du Conseil sans la faire passer par le département de l'Economie politique, quand enfin il l'emporte au point qu'en suite de la lecture faite de son projet, il réussit à faire lire un rescrit préparé avec intention contre la volonté de son Maître, ce qui malheureusement n'a pas échappé à tous les membres du Conseil de V. M., que reste-t-il à faire à l'homme religieusement dévoué à sa patrie, saintement attaché à ses devoirs, scrupuleusement jaloux de la gloire de son Souverain, qui, pour servir celui-ci, se débat avec un zèle soutenu depuis nombre d'années en vue d'amener des chances favorablement dignes, afin de paralyser avec autant de prudence que d'honneur la cruelle et fausse position dans laquelle une série d'événements malheureux et de conduites inconcevables ont placé notre politique? En déposant cette question aux pieds du Trône, j'ose la soumettre à la justice de V. M.

M'étant toujours dirigé par un tact purement patriotique, qui seul ne nuit pas aux affaires, je ne crois pas avoir besoin de nouvelles garanties sous ce rapport auprès de V. M. Aussi ne Lui cacherai-je pas qu'avant-hier, au sortir du Conseil, j'étais, sous l'invocation et l'assistance Divine, déterminé à prendre un parti décisif. Mais les lignes Augustes et confidentielles que j'ai eu le bonheur de recevoir quelques minutes après être rentré chez moi me prescrivent d'après mes principes une marche différente, jusqu'à ce que V. M. m'ait permis de L'écouter et de L'entretenir à fond sur les objets dont je suis en possession, qui, à côté de Ses plus hauts intérêts, Lui dévoileront dans la déshonorante affaire de Caracas des vues plates d'une part, perfidement astucieuses de l'autre, le tout brochant sur des spéculations [illegible]

Que l'Etre des Etres devant qui nous comparaîtrons tous un jour ait pitié de nous! Qu'Il nous accorde miséricorde, grâce, lumière! C'est en m'élevant en esprit, et en proférant ces paroles du fond de l'âme que j'ai l'honneur d'être, etc.

*P. S.* J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint ce qui m'est entré hier de Vienne par le comte Nesselrode.

## 73.

*11 octobre 1811.*

Dès ce moment, vos Suprêmes volontés, qui ont toujours été des arrêts sacrés pour moi, le deviendront désormais davantage. Dans les billets Augustes qui viennent de m'entrer, je vois un décret supérieur, devant lequel je me prosterne avec reconnaissance. Daignez donc, ô mon Maître chéri, m'accorder gracieusement la faculté de pouvoir dans une retraite adresser mes vœux pour votre gloire et la prospérité de ma patrie, état qui commence à convenir si fort à mes infirmités morales et physiques. Ayant eu le bonheur d'être rapproché de l'Auguste Personne de V. M., je ne crois pas avoir besoin de présenter pour ce que je sollicite une supplique en forme. J'attends donc de Ses bontés que, par cette grâce, Elle mettra le comble à ce que je Lui dois et ce que j'aurais pu Lui devoir.

Je remettrai l'office espagnol, et exécuterai les ordres de V. M. y relatifs. Quant à la certaine réponse dont Elle daigne faire mention, elle a été verbale de ma part, parce que le billet de V. M. m'intimait de la dire, et non de la donner par écrit.

## 74.

*16 octobre 1811.*

Pour mes besoins personnels, j'ai recouru jusqu'ici à la justice de V. M. I.: actuellement sous ce rapport j'implore Sa charité! Daignez, Sire, m'accorder la grâce que mes circonstances domestiques et surtout le dérangement très sensible de ma santé exigent. J'ose, pour être tout à fait en règle, présenter ici une supplique en forme.

Me supposant autorisé dans un des billets Augustes du 11 de répondre par écrit au négociateur espagnol, j'ai cru devoir le lui promettre, et compte en conséquence m'en acquitter brièvement demain. Je me permettrai de certifier à cette occasion que, courageusement dévoué à la cause pour le service de laquelle nuls dangers ne l'intimideront, M. Zea est profondément et sentimentalement pénétré de ce qui est dû à V. M. I. En transmettant fidèlement ce qui m'en est entré aujourd'hui, je crois, tout retiré que je serai du service, devoir offrir à V. M. ma coopération dans la tâche voilée et importante qui m'a été confiée, par le mode de l'intermédiaire que j'ai plus d'une fois proposé et gardant jusqu'à ce que, sous voile ou en évidence, Elle ait fait choix d'un autre qui recueille toutes les confiances, le Cabinet de Vienne essentiellement y compris.

### Прошенiе.

*Октября 16 дня 1811 г.*

Всемилостивѣйшiй Государь!

Домашнiя обстоятельства, требующiя въ крайне умѣренномъ состоянiи моемъ большого поправленiя, а болѣе еще разстроенное здоровье, принуждаютъ меня повергнуть себя къ престолу и всеподданнѣйше В. И. В. просить о Высочайшей, и въ настоящемъ положенiи моемъ о единственной, милости всемилостивѣйше уволить меня отъ службы.

Съ глубочайшимъ благоговѣнiемъ есмь и проч.

---

## 75.

*20 octobre 1811.*

En portant à la connaissance de V. M. I. la note ci-jointe qui m'est depuis peu très extraordinairement entrée, je Lui en fais hommage, en La suppliant en sujet bien attaché de la garder jusqu'à ce que des développements qui me semblent peu éloignés fixent, plus qu'ils ne l'ont peut-être fait jusqu'ici, l'attention de V. M. sur les dangers des associations secrètes, et l'urgence extrême d'un éveil permanent et vigilant y relatif.

Le symbole dont il est fait mention dans la note, et que je n'ai pas, est le compendium du satanisme, et doit se trouver chez la personne que j'ai eu l'honneur de vous indiquer, Sire, mardi dernier. Je pense toutefois que, jusqu'à la manifestation évidente des développements précités, en conservant la note, il serait bon que V. M. parût ne se douter de rien, et qu'Elle ne me nommât pas dans aucun cas. A la première occasion opportune, je pourrai en dire davantage; pour à présent, d'après mon sentiment dévoué, je ne crois pas que plus de mouvement soit nécessaire.

A la prière du général Pardo, le chancelier présentera à la confirmation de V. M. la nomination d'un consul du Roi Joseph à Odessa, dans la personne de Don Luis del Castillo, qui y vit en particulier, y ayant été précédemment consul de Charles IV. Comme cet individu est très bien pensant, et connu pour tel par son gouvernement légitime, M. Zea m'a supplié de ne pas laisser ignorer ces particularités à V. M. Depuis ma très concise accusation officielle de la réception et transmission fidèles des lettres, notre négociateur espagnol s'est calmé. Sans oser me permettre aucune réflexion sur les réponses à faire à ce dont V. M. est en possession, je déposerai humblement à Ses pieds mon idée dévouée suivante: l'opinion qui nous est redevenue favorable de la part du gouvernement britannique et espagnol étant de nature à être appréciée pour le présent et ménagée pour l'avenir, il ne me semble pas impossible, d'après le sens foncier de leurs ouvertures, de pouvoir mener de front les intérêts de la Russie, vis-à-vis de la France même. V. M. saura de reste dans Sa sagesse ces nuances délicates et importantes, qu'Elle [illegible]

ne voir dans mon abandon habituel que mes motifs, basés sur mon attachement pour Sa Personne et ma passion pour Sa gloire!

A la décoration Gracieusement accordée au jeune Dolgorouky que son chef a sollicitée comme encouragement, j'ose vous supplier encore, Sire, de lever avec magnanimité l'accroc de la dette envers l'Autriche. Indépendamment de ce que la chose a été annoncée officiellement, je suis pénétré de la vérité qu'une telle mise en jeu vous rapportera des profits politiques au centuple. M'étant soumis à la Suprême volonté de V. M., je me sens moralement et physiquement soulagé depuis que, Très Gracieusement débarrassé de ma présidence, je pense que je pourrai être essentiellement utile comme travailleur de cabinet: comme tel aussi, je me consacrerai avec tout le zèle dont je puis être capable.

## 76.

*23 octobre 1811.*

En suite des ordres de V. M. donnés à M. de Vitoftoff, je l'ai vu deux fois. Je commencerai par vous exprimer toute ma gratitude, Sire, pour la grâce accordée à mon neveu Gagarine, qui, j'ose le garantir, ne s'en rendra pas indigne. Quant à ce qui m'est personnel dans l'ordre de choses qui va s'organiser, je m'en suis franchement expliqué avec M. de Vitoftoff, sans que toutefois mes besoins essentiels pour le service voilé se manifestassent le moins du monde; ce à quoi j'espère avoir réussi.

M. de Vitoftoff, à qui, pour la clarté de sa marche, j'ai cru pouvoir confier que V. M. m'a Très Gracieusement promis de me démettre de ma présidence, Lui soumettra mon idée sur la manière dont sans inconvénient, ce me semble, il y aura moyen de m'attacher la chancellerie de la Partie de la Bienfaisance, en en nommant directeur mon neveu. Si V. M. daignera l'agréer, j'oserai La supplier de couronner Ses bontés pour moi en permettant que le rescrit soit également rédigé et présenté par M. de Vitoftoff. V. M. ne daignerait-Elle pas dans cette circonstance faire quelque chose pour ce secrétaire d'état? Ses moyens et son zèle sont de nature à mériter toute considération. Une décoration, ou le rang de conseiller privé, beaucoup de ses cadets l'étant devenus, proposés à son choix par V. M. même, le flatteraient, je pense, mais il ne faudrait pas qu'il se doutât que je m'en suis permis l'insinuation. Tout en connaissant la subtilité de l'amour-propre de cet intéressant individu, de la force duquel il ne se doute pas souvent lui-même, j'en apprécie la quintessence pour l'utilité réelle et variée dont il peut être pour le service.

A cette occasion, je me permettrai de parler aussi en faveur de l'honnête M. Sokoloff, qui, lorsqu'il était jurisconsulte, recevait 3000 d'appointement, tandis que, depuis qu'il est membre de la Commission des Demandes, il n'en reçoit que deux. Servant depuis près de deux ans avec lui, je crois de toute justice de fixer sur lui l'attention de V. M., afin de prévenir un résultat dont le service souffrirait.

Je vous demande un million de pardons, Sire, de ces deux représentations bien dévouées. Dieu m'est témoin que, n'ayant en vue que de vous entourer de toutes les affections de vos bons sujets, je ne suis et ne serai mû que par ce sentiment, tant que la Providence permettra que je vous serve.

---

## 77.

*23 octobre 1811.*

Le portugais de la fameuse *secretissima* est arrivé hier sans être porteur de quoi que ce soit d'intéressant pour personne, à l'exception d'une lettre anglaise de Liston, un peu remarquable, pour le chevalier Bezerra, écrite encore en juillet, avant son départ pour Constantinople. Si V. M. désirait par curiosité en prendre connaissance, le chevalier ne ferait sûrement pas difficulté de me la confier. Ce dernier, qui s'était attendu à des communications importantes, tombe de son haut de l'aventure; mais quelqu'un qui en sera marri, ce sera le duc de Serra-Capriola, pour lequel le courrier, à ce que m'a dit le ministre de Portugal, n'apporte pas une pauvre petite ligne. Ce fait prouve que le Prince Régent et son ministre, ayant pour le préalable placé leur confiance dans le négociateur espagnol, attendent, étant devenus plus prudents dans la circonstance que ne l'a été jusqu'ici le Cabinet de St-James.

## 78.

*27 octobre 1811.*

J'ai l'honneur de transmettre à V. M. I. le Symbole des Illuminés tel qu'en langue italienne il a dans le temps été saisi par le défunt Sénat de Venise, dont très extraordinairement une copie italienne m'est entrée quatre jours après mon expédition de la note, de quelle copie ayant fait faire par mon neveu une traduction, je l'offre ici comme un supplément à la note et comme le cachet de mon dévouement.

Regardant mon œuvre, sous le rapport de l'éveil relatif au danger des associations secrètes, complétée, je rentre dans mon orbite individuelle. En abandonnant au Tout-Puissant au Ciel d'inspirer, comme au Puissant sur la terre de remplir sa tâche, j'implore la bénédiction de Celui-Là et fixe l'attention de Celui-Ci sur des développements prochains, de la plus extrême importance.

Puisqu'il a plu à la Providence de disposer V. M. à me conserver auprès d'Elle, en dépit de ce qui s'est passé et de ce qui a dû se passer, ce que le temps, je n'en doute pas, démontrera et prouvera, je sollicite une petite audience, afin de soumettre à V. M. mes idées sur la composition de la chancellerie de la Partie de la Bienfaisance, en vue de l'utilité du service [illegible] pour le moment, doit être mon objet principal. La nomination du [illegible] au secrétariat d'état m'a été d'autant plus agréable, que, [illegible]

un grand trait de lumière, elle donne naissance à des conceptions nouvelles, qui pouvant conserver dans l'ordre actuellement existant votre politique extérieure, Sire, l'intérieure ou secrète pourra être menée de front avec sûreté et succès, sans compromis ni décousu. J'ai toujours reconnu des moyens au serviteur précité, mais je les apprécie bien davantage depuis que la pureté et la solidité de ses principes m'ont été très fraîchement attestés par un ami de vingt-six ans en qui j'ai une entière confiance. C'est pour soumettre mes zélées et humbles idées sur tous ces aperçus que je désire avoir le bonheur d'approcher V. M.

Je finis, Sire, en portant à vos pieds mes félicitations sur les événements arrivés et attendus sur le Danube, événements sur lesquels le doigt du Tout-Puissant s'imprime si sensiblement.

---

## 79.

*3 novembre 1811.*

J'ai obéi à V. M. I. en restant au service, et, en suite de cette soumission, je Lui ai exposé tous mes besoins personnels, de même que, dans ma position, tous ceux de ma tâche difficile. Il ne me reste qu'à attendre avec résignation et dévouement, Sire, que vos Hautes volontés sur moi et sur mon œuvre se prononcent.

En conséquence de cet exposé, fidèle sans calcul temporel à ne pas dévier de la voie que je me suis tracée, je transmets à V. M. l'imprimé ci-joint. J'ignore s'il a pu entrer ici d'autres exemplaires de cette feuille, mais en vous faisant hommage de celle-ci, Sire, je garantis que, hormis l'individu qui me l'a remise et moi, personne ne l'a lue.

---

## 80.

*12 novembre 1811.*

Respectant les occupations de V. M. autant que Ses dispositions sous le rapport des besognes dont je me trouve chargé, je n'ai plus osé demander des audiences, qui, par la manière dont je ne cesse d'être journellement relancé, me seraient si nécessaires. Dans une telle position, me dirigeant uniquement par un tact analogue à mon dévouement, je tâche de me tirer d'affaire le mieux que je puis. Dieu veuille que dans la suite, ma conduite soit honorée de l'approbation de V. M.!

Comme résultat de ce que je viens d'exposer, je n'ai pas cru pouvoir me refuser à la transmission de l'office ci-joint. Je l'accompagne du billet confidentiel, en certifiant qu'indépendamment des instructions originales de la Régence que j'ai vues et lues, dont j'ai exigé qu'une traduction fût faite pour la produire, ainsi que je le fais ici, celles secrètes de M. Bardaxi m'ont été également communiquées *in extenso*, qui, dans mes conceptions à moi, Sire,

me semblent ne rien laisser à désirer pour les intérêts de la Russie, tant pour les temps présents qu'à fur et mesure pour ceux à venir.

Le comte de Saint-Julien, qui vient de me voir et me parler des entraves que M. le chancelier met et mettra, selon lui, à la malheureuse affaire de l'argent, j'ai eu beau le tranquilliser, j'ai si peu réussi à le calmer qu'il m'a déclaré qu'il allait m'adresser un office, lequel office l'ayant suivi de très près, avec une note, je m'empresse de les porter ci-joint à la connaissance de V. M.

A cette occasion, je me permettrai de rappeler à V. M. que, le retour à Vienne du prince Nicolas Dolgorouky était fortement désiré par son chef, ne daignera-t-Elle pas donner Ses ordres pour que la première expédition de courrier lui soit destinée? Ce qui, en mon particulier, me mettrait à même d'y faire passer avec sûreté mes communications officielles et individuelles.

N'ayant pas pu approcher tout ce temps de V. M., je me suis décidé, d'après la latitude accordée à M. de Vitoftoff, de procéder à l'organisation de la chancellerie de la Partie de la Bienfaisance. Quand daignerez-vous ordonner, Sire, que votre nouveau secrétaire d'état se présente devant V. M. avec le journal et quelques autres papiers relatifs à cette organisation, qui demandent Sa Haute confirmation, et qui ne Lui prendront que très peu de temps?

---

## 81.

*16 novembre 1811.*

Depuis mon expédition de dimanche matin, je ne reçois pas d'ordres de V. M. J'apprends toutefois que M. le chancelier compte expédier aujourd'hui le prince Dolgorouky, et le comte de Saint-Julien m'a relancé hier et avant-hier pour l'affaire du malheureux payement. Ai-je pu m'attendre, Sire, que cette dernière éprouverait tant de difficultés, après que, par votre ordre, j'ai été autorisé d'annoncer officiellement au ministre autrichien que le payement se ferait dans le courant de 1812, que pour cet effet il serait mis en rapport avec M. de Gourieff, que, par votre ordre également, la chose a été officiellement annoncée à votre ministre à Vienne, et que je suis en possession du billet Auguste qui m'intime cet ordre? Comment, dans cette circonstance, m'abstiendrai-je de parler de la malveillance d'un ministre qui, dans sa logique inconcevable, se plaît à perdre ainsi les affaires? Quel moyen aurai-je de l'éviter, si V. M. veut que je continue à La servir, moi qui ne suis, après avoir obéi à Ses Hautes volontés, soutenu que par un zèle purement et simplement religieux?

---

## 82.

*18 novembre 1811.*

J'ai l'honneur de faire hommage à V. M. de la gravure [illegible] qui m'a été envoyée de l'intérieur de la France. Que le fait soit [illegible] qu'il [illegible]

soit le produit d'imaginations embrasées et exaltées, l'effet sur les esprits pour l'Empereur Napoléon est en dernière analyse le même; et il est tel, que, malgré la vigilance des polices et les ordres les plus positifs aux préfets de tâcher de calmer les esprits sur ledit fait, la gravure a été exécutée dans les environs de Savone, et répandue dans les départements de l'Empire, avec une célérité, *m'assure-t-on, difficile* à concevoir.

Le prince Dolgorouky est parti sans porter par mon entremise de correctif à la dépêche de M. le chancelier, et sans que j'eusse été autorisé de faire une réponse quelconque au comte de Saint-Julien. Sont-ce des compromis, Sire, sont-ce des décousus? En me jetant à vos pieds, j'ose fixer votre attention, non sur moi, mais sur Votre Auguste Personne, sur vos précieux intérêts. Tant que les circonstances ne permettront pas que notre politique ait plus de fixité, nous ne rétablirons pas la confiance qui nous reviendrait de droit à tant de titres, et, tant que les cieux ne deviendront pas sensibles, Kochéleff gémissant aux pieds de V. M. ose Lui déclarer qu'il ne pourra pas Lui être utile.

Je me suis attaché par sentiment à V. M., je Lui serai toujours dévoué par serment et par principes. Je crois à une vie à venir. Pour passer dans celle-ci avec le moins de souillure possible, il m'importe encore ici-bas de me mettre en règle avec ma conscience. En conséquence, désireux de mériter ce résultat ineffable de mes plus chères espérances, en conciliant mon devoir futur avec mon service passé et présent, mon choix, en tant qu'il dépend de moi, ne saurait être douteux. V. M., qui me connaît comme Sa main, chose qu'en La servant j'ai toujours ambitionnée, est sûre, je m'en flatte, qu'Elle m'aura à Ses ordres toutes les fois et de tel lieu qu'Elle daignera m'appeler, lorsque surtout je me convaincrai que je pourrai être plus utile que je ne crois l'être à présent. En attendant, ma santé et mes affaires qui se délabrent se remettraient, la première par plus de calme et de soin, les secondes par un ordre plus suivi et une stricte économie, impérieusement commandés par les temps et la médiocrité de ma fortune. Après ce que j'ai tant de fois représenté et produit sous le rapport des modes pour le service, conciliés avec mes convenances individuelles, il ne me reste qu'à réclamer la justice de V. M. sur ma position et espérer qu'en l'embrassant dans son étendue, Elle daignera m'accorder l'unique objet de mes vœux pour le moment.

C'est toujours avec l'abandon dont j'ai contracté une si douce habitude, que j'ai l'honneur d'être, etc.

## 83.

*22 novembre 1811.*

Le comte de Saint-Julien, ayant demandé à me voir hier, m'a rendu tout [illegible] compte de l'audience que M. le chancelier lui a donnée dans la [illegible], et fait part du correctif que ce ministre a produit, cette fois, en séparant les deux objets, celui de la dette reconnue par V. M. et celui de la

transaction politique pour le cas à venir. Comme le comte de Saint-Julien sait rapporter à qui il appartient ce changement dans les dispositions du comte Romanzoff, il m'a consulté s'il pourrait se permettre d'en témoigner toute sa sensibilité la première fois qu'il aurait le bonheur de rencontrer V. M. à la promenade. J'ai cru pouvoir lui dire que je n'y voyais pas d'inconvénient, et, d'après mon habitude de tout dire à V. M., je L'en préviens.

Ne daignerez-vous pas permettre, Sire, que le prince Gagarine vous porte les papiers qui attendent votre Haute confirmation? Tout cela ne vous prendrait tout au plus que 8 à 10 minutes, et ferait un bon effet, car, dans mon dévouement, je ne puis pas passer sous silence que, de telle manière que ma destinée future se décide, la nouvelle organisation de la chancellerie dont mon neveu sera le directeur ne pourra être que d'une grande utilité sous les deux rapports connus à V. M. S'il ne convenait pas à V. M. de permettre la courte apparition de mon neveu dans Son cabinet, me permettrait-Elle, dans ce cas, de Lui adresser les papiers à ma manière accoutumée?

---

## 84.

*27 novembre 1811.*

J'ai l'honneur de porter tout chaud à la connaissance de V. M. ce qui confidentiellement vient de m'entrer de Vienne. Je vous supplie, Sire, de daigner me faire connaître votre volonté à l'égard de la lettre à cachet volant pour le comte de Witt. Je suis aux pieds de V. M.

---

## 85.

*27 novembre 1811.*

Je m'empresse de passer à V. M. les communications du duc de Serra-Capriola, que je reçois à l'instant même. Je suis aux pieds de V. M.

## 86.

*28 novembre 1811.*

Malgré tout ce que j'éprouve et en dépit de ce que j'aurais eu tant de raisons d'espérer, je ne sais pas, d'après un sentiment auquel je ne résiste jamais, avoir d'autre marche que celle d'aller droit mon chemin avec V. M. Comme résultat de ce que j'ai avancé, j'ai l'honneur de Lui [illegible] incluses, en La suppliant de me restituer la lettre du Duc de Sussex. Je suis aux pieds de V. M.

## 87.

*5 décembre 1811.*

J'apprends à l'instant même que le roi de Prusse est observé à Berlin de manière que, sans les plus grands risques pour sa personne, il lui sera impossible de quitter cette capitale. Cette confidence a, je le sais, été faite hier par l'ambassadeur de France au ministre de Westphalie. Croyant la tenir de part sûre, je m'empresse d'en donner connaissance à V. M. Je suis avec dévouement à Ses pieds.

---

## 88.

*10 décembre 1811.*

Fidèle à mon principe de tout porter à la connaissance de V. M., je m'empresse, sans réflexions à moi propres, de Lui soumettre les incluses, qui me sont entrées tard hier, et sur lesquelles je viens de jeter un coup d'œil à l'instant même. Je suis aux pieds de V. M.

---

## 89.

*Billet accompagnant une communication officielle espagnole.*

*14 décembre 1811.*

Il y a deux mois que je n'ai eu le bonheur de voir V. M. en particulier. L'année s'écoule, rien de ce qui m'a été Gracieusement promis ne s'effectue, et tout, généralement tout, reste stagnant pour moi. Il est dans mes sentiments d'avouer que je me sens moins propre que jamais pour les temps, comme il est dans mes principes de ne pas le cacher à celui à qui jusqu'ici je me suis fait une loi religieuse de ne rien cacher.

Aux pieds de mon Auguste Maître, je demande justice pour moi, attention pour les intérêts qui me sont confiés.

---

## 90.

*23 décembre 1811.*

En transmettant à V. M. d'après mon principe ce que le baron Buhler vient de m'adresser, je demande Ses ordres sur la réponse à faire à l'égard du baron de Salis. Je suis avec dévouement aux pieds de V. M.

---

## 91.

*24 décembre 1811.*

Au milieu de tant d'intérêts de la plus haute et de la plus urgente importance, j'ai à ajouter à toutes les amertumes de ma position celle de devoir encore porter à la connaissance de V. M. sur la plus mince des affaires l'office ci-joint. Les compromis continuant d'être ainsi à l'ordre du jour, je me flatte que, dans votre magnanimité, Sire, vous daignerez agréer à la fin qu'avec le commencement de l'année, je prenne un parti, que de toutes manières la force des circonstances me commande.

---

## 92.

*28 décembre 1811.*

Le comte de Saint-Julien, flatté de la manière gracieuse avec laquelle V. M. a daigné le traiter à la dernière parade, est venu de celle-ci même m'en rendre compte, en me priant instamment de tâcher de lui donner des éclaircissements sur les raboteux que M. le chancelier a jugé à propos et pu produire, là où tout avait été réglé et officiellement annoncé.

Le ministre d'Autriche m'a encore extraordinairement vu hier, pour me communiquer la dépêche qui lui est entrée du comte de Metternich, sur le contenu de laquelle il doit demander aujourd'hui une audience à M. le chancelier et dont j'ai tiré les passages les plus remarquables, que je m'empresse, Sire, de vous transmettre par extrait. Conviendra-t-il que je continue à rester muet dans cette circonstance, ou, dans le cas contraire, ce que je dois faire et dire me sera-t-il précisé? Ces questions soumises aux vues et à la justice de V. M., j'ose L'assurer que, si j'ai eu l'ambition de servir lorsque j'ai cru pouvoir être essentiellement utile, j'en ai bien plus de me retirer, convaincu que je suis de ne pouvoir pas l'être.

---

*Extrait de la dépêche du comte Metternich.*

L'Empereur est trop juste pour réclamer le remboursement d'une somme quelconque, qu'il n'aura pas la conviction de lui être due sans réserve aucune. S. M. I. ne rend pas moins une justice entière à la loyauté de l'Empereur Alexandre, et c'est *de ce chef seul* qu'il croit devoir compter sur une rentrée qui nous a été *annoncée* comme devant s'effectuer.

L'Empereur croirait déroger à tout ce qui s'est passé, en liant maintenant le payement de quelques millions avec une question politique générale quelconque. S. M. I. les sépare de nouveau de la manière la plus explicite, et ne peut en fournir une preuve plus évidente qu'en vous ordonnant à porter à S. M. I. de toutes les Russies (dans le moment même où on semble vouloir revenir sur le payement de la dette en question) l'assurance qu'en déplorant l'état de tension qui existe entre les Cours de Russie et de France, et malgré

les dangers inséparables d'un pareil état de choses pour les puissances intermédiaires, notre Auguste Maitre n'a rien changé à son attitude politique, et que son *indépendance* de tout lien et engagement contraire ou en faveur d'une puissance quelconque est *complète*.

## 93.

*4 janvier 1812.*

Dans l'ignorance où je suis de répondre au duc, je passe son billet à V. M. Je profite aussi de l'occasion pour lui transmettre ce qui, dans l'instant même, m'entre du baron de Buhler. Je suis, Sire, avec dévouement à vos pieds.

## 94.

*5 janvier 1812.*

Le baron de Buhler m'ayant demandé une entrevue ce matin, il vient de m'annoncer que, ses affaires ici étant terminées, il compte dans huit à dix jours partir pour Vienne, et me prie de lui faire connaître pour ce temps les intentions de V. M. relatives aux ouvertures du baron de Salis, en lui précisant son dire et son faire dans cette circonstance. Qu'y répondrai-je, Sire? Attendant sur cela, comme sur la réponse à faire au billet d'hier du duc, les ordres de V. M., je suis avec respect et dévouement à Ses pieds.

## 95.

*9 janvier 1812.*

Dans ma catégorie extraordinaire, qui commence à prendre trop sensiblement sur ma santé, à influer puissamment sur mes intérêts, et à la veille de ne plus [illegible] de V. M., je ne puis me permettre ni représentations ni réflexions, croyant sous ce rapport avoir rempli ma tâche de manière à prouver que je me suis toujours vu dans les affaires et que je n'ai jamais vu celles-ci en moi.

Evitant en conséquence d'importuner V. M. par des volumes d'écriture de tout ce qui, depuis plusieurs semaines, m'a été confidentiellement transmis et me serait entré par écrit si mon aplomb ne fût devenu autre, je ne crois pas cependant devoir charger ma conscience au point de laisser ignorer à V. M. ce qui, sous la sauvegarde de M. le chancelier, m'est un peu tardivement parvenu de Vienne. Cette lettre est la seconde qui, du même lieu et de la même personne, m'entre de cette manière; mais la première a été si fort caressée par S. E., que, m'étant arrivée en lambeaux, je n'ai pas pu en [illegible], et ne me suis borné qu'à rendre toute la justice due [illegible] et à la sublimité de la politique du ministre. D'après le déchiffrant [illegible], de même que d'après tout ce qui est précédemment parvenu à ma

connaissance du comte de Metternich, je ne puis pas le juger équivoque, mais bien embarrassé, et en conscience on le serait à moins, eu égard à ce que l'Autriche, dans sa position, a devant, derrière, autour d'elle, et à tout ce qui se prépare dans son voisinage.

---

*Déchiffré de la dépêche du Comte S.*

*Vienne, 29 décembre n. st. 1811.*

Le temps n'est pas favorable pour la Prusse, pour laquelle je nourris de vives inquiétudes. Elle envoie en Autriche son ci-devant ministre de la guerre, pour la consulter sur le danger commun pouvant résulter pour eux de la paix avec la France: jugez par là de l'opinion qu'on a de notre Cabinet, de son crédit à Berlin! Je ne sais pas ce que l'Autriche répondra, mais Metternich est assez embarrassé de ses propres affaires, et trop en effroi de la France, pour penser à autre chose. Le pire est, à mon avis, la disposition française de Schwarzenberg, visant, à ce qui me semble, à conduire l'Empereur François à Napoléon. Metternich, quoique extrêmement aimable pour moi, n'est pas entièrement catégorique; il vient cependant de s'adresser très franchement à moi, en rejetant, non sans ombre de raison, tous les torts sur le chancelier. Il paraît effectivement être cause de la plus grande partie du mal, car, à cause de lui, on ne prend pas de parti décidé, et c'est ce qu'il y a de pire. Metternich m'a consulté s'il ne devait pas charger Lebzeltern de faire parler un peu serré à la Russie sur les intérêts respectifs des deux anciennes Cours Impériales, et j'ai été de cet avis, pourvu que cela passât par vos mains. L'Autriche ne conçoit pas comment l'Empereur Alexandre ne s'assure pas coûte que coûte de la Prusse, dont la coopération lui est indispensable, et il ne devrait pas souffrir qu'elle hésitât entre lui et la France. Cette affaire, plus importante que le Duché de Varsovie, devrait mieux marcher que la paix avec la Turquie, qui n'avance pas. La guerre recommencera, ce qui rendra probable celle avec la France. Je plains Nesselrode. Moins la paix avec la Turquie est probable, plus il sera difficile de rétablir les relations commerciales, cependant indispensables. J'accuse de ce mal moins Koutouzoff et Italinsky, que cet attachement pour la Moldavie, qu'il aurait fallu se presser d'abandonner, aussi bien que la Valachie, en faisant un pont d'or à la Turquie.

## 96.

*14 janvier 1812.*

Accoutumé à passer l'éponge sur tout ce qui m'arrive de désagréable quand il est question des intérêts de V. M., je m'empresse de vous envoyer de plein abandon, Sire, tout ce qui vient de m'arriver avec le courrier autrichien, la lettre pour V. M. y comprise. Je suis avec la plus entière soumission aux pieds de mon Auguste Maître.

## 97.

*15 janvier 1812.*

Malgré tout ce que je fais pour me soustraire à la prolongation d'une besogne qui me met dans le cas d'importuner souvent V. M. I., je ne puis cependant pas me libérer moi-même du devoir de porter à Sa connaissance et à Sa décision ce que, dans ma position, je juge être de la plus stricte règle sous le rapport de votre dignité, Sire, et d'une certaine bienséance à moi relative. Tel est le motif de la transmission du papier ci-joint: n'y répondrai-je pas encore? Il a plu à V. M. de sanctionner la confiance que la Providence a permis que plusieurs Cabinets et individus m'accordassent. Tant qu'il ne Lui plaira pas d'insinuer, ou de m'autoriser de le faire, Sa Haute volonté y contraire, la gêne de cette relation pour Elle ne pourra pas ne pas exister. Il me serait si doux de devoir à vos bontés, Sire, la cessation des rigueurs actuelles de ma destinée, sans que je fusse obligé de me déterminer à prendre une résolution qu'eu égard à vos précieux intérêts sous le rapport de l'opinion, je ne puis pas dans mon dévouement ne pas croire nécessaire!

Une autre tâche m'impose l'obligation de rappeler à V. M. qu'il y a trois mois que, par Son ordre, la chancellerie de la Partie de la Bienfaisance est organisée, mais que rien ne marche d'après celle-ci, vu que le papier y relatif n'est pas confirmé. J'ai pris la liberté de soumettre deux fois le fait à votre attention, Sire, et, tout peiné que je suis de revenir à la charge, je ne puis pas, d'après mon serment et mes sentiments pour l'Auguste Personne de V. M., être indifférent à ce qui, sous un tel rapport, concerne et l'opinion et l'utilité du service. J'ose donc représenter encore qu'une audience de 8 à 10 minutes, accordée aux deux secrétaires d'état, ou à l'un d'eux, suffira pour la sanction de cet objet et mettra fin aux incertitudes et aux inquiétudes de plusieurs individus.

## 98.

*18 janvier 1812.*

Le comte de Saint-Julien m'a vu deux fois depuis l'arrivée de son courrier. Il m'a fait part de deux dépêches, l'une ostensible, qu'il a ordre de produire au chancelier, l'autre confidentielle, qu'il lui est intimé de ne lire qu'à moi, pour, par mon organe, en faire passer le contenu à la connaissance de V. M.

Aux termes où, par votre Haute volonté, je me trouve placé vis-à-vis de vous, Sire, et conformément à l'impression que cet état de choses opère sur l'opinion, impression qui, sous la garde de ma conscience, me trace ma marche, j'ai voulu éprouver la confiance du Cabinet de Vienne en exigeant cette fois du comte de Saint-Julien ce à quoi jusqu'ici il a fait difficulté de consentir, nommément (en vue d'être fidèle dans la transmission des communications précitées, me rabattant sur ma mauvaise mémoire) de me délivrer copie des deux dépêches. Après un peu d'hésitation, le ministre d'Autriche,

sur ma garantie de gentilhomme à gentilhomme qu'il ne serait pas compromis, s'y est engagé, et m'a tenu parole.

Dans l'intime de la confiance, j'envoie ces copies à V. M. et profite de cette occasion pour La prier de me restituer ce qui particulièrement m'est entré du comte de Stackelberg avec le courrier autrichien, et ce que, de plein abandon, je vous ai transmis et confié, Sire, lundi dernier.

*P. S.* Pour être tout à fait en règle, j'accompagne mon expédition du billet confidentiel du ministre d'Autriche.

---

## 99.

*19 janvier 1812.*

J'attendrai avec empressement les ordres de V. M. I., étant déjà beaucoup mieux, et me rendant aujourd'hui au dîner de S. M. votre Auguste Mère, Sire, d'après les ordres que j'en ai reçus.

Je suis avec dévouement aux pieds de mon Auguste Maître.

---

## 100.

*22 janvier 1812.*

Quoique je me plaise à n'envisager les rigueurs de ma position du moment que comme l'effet du cruel empire des circonstances, néanmoins le déroulement des événements rend mon existence à Pétersbourg si pénible que, pour que je me décidasse à prolonger l'état de sacrifice de ma santé et de ma tranquillité, il faudrait que j'eusse, non en perspective, mais en réalité, la certitude d'être foncièrement utile, par un changement dans mon aplomb qui me donnerait, sous le rapport moral et physique, des facilités dont je suis complètement dénué, et qui deviennent d'autant plus urgentes, que, d'une part, les développements les plus intéressants nous talonnent, et que, de l'autre, l'existence sur le pavé de la capitale devient pour moi tous les jours plus difficile, vu les temps et la diminution sensible de mes moyens. Déposant aux pieds de V. M. dans toute l'effusion de mes sentiments pour Elle, l'exposé précité, j'ose me flatter qu'Elle daignera n'y voir que le zèle le plus pur qui m'anime pour Ses intérêts, et ne méconnaîtra pas le pressant besoin que j'ai de L'approcher, de la manière la plus opportune.

---

## 101.

*22 janvier 1812.*

Je m'empresse de passer à V. M. l'extrait ci-joint, déchiffré d'une lettre du comte de Stackelberg, que l'estafette arrivée aujourd'hui m'a apportée, et qui, sous la sauvegarde de M. le chancelier, a été traitée comme les deux

précédentes. En attendant le bonheur de vous voir demain, Sire, je suis avec le plus respectueux dévouement aux pieds de V. M.

---

*Déchiffré de la lettre du comte de Stackelberg.*

*22 janvier 1812.*

Il y a très longtemps que je n'ai rien reçu de vous. Je n'écris pas à Nesselrode, parce que je le crois parti pour Paris. La seule chose que j'aie à vous dire de la part du comte Metternich, c'est que tout ce que le chancelier a pu ébruiter sur la conduite contraire aux intérêts de la Russie d'un agent autrichien en Valachie, est absolument controuvé. Metternich m'en a fait voir la preuve, par laquelle il paraît certain que cet agent n'a en rien favorisé la Turquie, mais au contraire a tenu une conduite fort impartiale. Quant à celle de Sturmer, je n'en répondrai pas également, quoique je n'aie rien de positif à alléguer contre lui. Pour le comte Metternich, il m'est impossible de ne pas en être satisfait, malgré la part que la vanité ou la malveillance peuvent avoir aux insinuations qui ne cessent de me travailler sur son compte.

---

## 102.

*25 janvier 1812.*

En suppliant V. M. de me renvoyer le dernier office du comte Stackelberg *sub* № 7, pour que je puisse, d'après Ses ordres, m'occuper aujourd'hui de la composition de ma minute et la Lui soumettre demain matin au plus tard, vu que le comte de Saint-Julien compte faire son expédition dans la journée du samedi, je profite aussi de cette occasion pour vous rappeler, Sire, votre promesse de me munir de vos vues, idées et intimations pour la Péninsule, M. Zea désirant également de ne pas tarder à expédier son fidèle. Je suis avec dévouement aux pieds de V. M.

---

## 103.

*26 janvier 1812.*

V. M. ne me renvoyant pas l'office du comte Stackelberg *sub* № 7, je me suis, craignant de manquer de temps, décidé à composer ma minute, que je m'empresse de soumettre à V. M. en Lui demandant pardon de la Lui envoyer telle qu'elle est, ménageant ainsi ma bien mauvaise vue, mon neveu Gagarine étant grippé et au lit depuis avant-hier.

Le courrier autrichien devant partir demain, je vous supplie, Sire, de vouloir bien me renvoyer ma minute encore aujourd'hui, et de daigner vous rappeler de la promesse de me munir de vos volontés pour la Péninsule. Je suis aux pieds de V. M.

*Lettre à M. Zea.*

*28 janvier 1812.*

En me décidant à vous envoyer une copie de ma main de l'original intéressant dont avant-hier je vous ai confié la lecture, je crois vous donner une preuve non équivoque de mon estime personnelle pour vous, comme un témoignage irrécusable de mon dévouement pour la belle cause que votre loyal gouvernement défend avec autant d'énergie, cause qui n'a cessé d'être celle de mon cœur, depuis les premières ouvertures de feu et digne comte Florida-Blanca, qui ont établi entre moi et votre gouvernement des relations dont je m'honore. Veuillez, monsieur, être l'interprète de ces sentiments auprès de LL. EE. MM. Bardaxi d'Azara et le marquis de Wellesley. Transmis par vous, ils donneront à ces ministres d'état une juste idée de mes regrets de ne pas voir (malgré nos franches et grandes déterminations, à vous si bien connues) les choses assez mûres pour pouvoir être autorisé à m'exprimer officiellement, et me trouver ainsi en règle de ce qui, sous ce rapport, m'a été directement adressé de leur part.

---

*Note annexée à la lettre précédente.*

*(См. выше, стр. 5 и 6, №№ 22 и 23).*

La Russie, par ses armements et par son attitude, est d'un secours réel à l'Espagne en attirant par là même une très grande masse de forces françaises, qui auraient été dirigées contre l'Espagne, dans le Nord. Sans traités d'alliance, ces deux Etats n'en suivent pas moins une marche qui leur est mutuellement utile. Si la guerre éclate dans le Nord, pour qu'elle puisse avoir un résultat heureux pour les deux Etats, il faut nécessairement que l'Espagne fasse des efforts pour, profitant du moment où l'attention et les forces de la France seront portées vers le Nord, porter la guerre dans le sein même de la France. Si l'Angleterre en même temps porte des diversions puissantes, d'un côté sur les villes Anséatiques, et de l'autre depuis la Sicile sur l'Italie ou le Royaume de Naples, on pourrait se flatter alors à juste titre que ces efforts réunis atteindraient leur but, celui de faire finir les malheurs de l'Europe.

---

## 104.

*4 février 1812.*

M. Zea, m'ayant vu deux fois dans le courant de la semaine, m'a prévenu hier qu'il me passerait aujourd'hui un office, que venant de recevoir je m'empresse de porter à la connaissance de V. M. I. Espérant être dans deux à trois jours tout à fait quitte d'une fluxion sur les yeux qui pendant cinq à six m'a empêché de m'occuper, j'use de la permission que V. M. a daigné me donner de Lui rappeler de recevoir M. Vitollon et le prince [illegible]

afin de confirmer l'état de la chancellerie de la Partie de la Bienfaisance, et en même temps j'ose réclamer Sa justice et Sa bienfaisance sous le rapport de Sa Souveraine promesse de me soulager moralement et physiquement dans la carrière de mon service, qu'il Lui plaît de prolonger.

Ces grâces d'une urgence absolue pour ma tranquillité individuelle accordées, il m'importera dans ces temps pressants et décisifs d'approcher opportunément V. M., afin d'avoir avec Elle une conversation profondément confidentielle, où, pour qu'Elle ne me méconnaisse pas, Elle me permette de m'épancher dans le sein de l'homme plus que dans celui du Souverain. Sanctionnant de la sorte, sous la garde de Dieu et sous votre bon plaisir, Sire, mon aplomb futur, V. M. me mettra à même de concilier efficacement deux devoirs, celui envers mon Maître sur la terre, en mon Maître au Ciel.

J'ai l'honneur d'être religieusement respectueux et dévoué, etc.

---

*P. S.* Malgré que, dans ma catégorie, je crois avoir rempli ma tâche sous le rapport de l'éveil relatif au ver rongeur moral précurseur des faits hostiles du fléau de l'univers, néanmoins, avant le bonheur de causer avec V. M. de la manière la plus profondément confidentielle, je ne résiste pas au besoin pressant de reporter Son attention et Sa sollicitude Souveraines sur l'urgence d'une vigilance prompte et bien plus activement suivie dans une partie des plus intéressantes. Les raisons de cette instance dévouée de ma part, Sire, dérivent de tout ce qui m'est fraîchement parvenu de différentes sources plus étrangères que nationales, dévotement attachées à la bonne cause.

---

## 105.

*11 février 1812.*

Quoique je me propose de me présenter au dîner de V. M., continuant néanmoins à ne pas être content de ma santé et ayant surtout de sérieuses inquiétudes pour ma vue, ma raison humaine me porterait à battre décidément en retraite, si l'élan d'un puissant reste de zèle, dont il m'est encore consolant de pouvoir faire preuve, ne m'imposait la loi de me vouer comme homme de cabinet au service de V. M. Comme tel je me suis déjà offert, et je m'offre dévotement encore; mais en conséquence, vu mes besoins, il m'est impossible de ne pas revenir à la charge auprès de V. M. en La suppliant à genoux de daigner exécuter les promesses Souveraines qui à cet égard m'ont été faites.

Personne plus que moi peut-être, Sire, n'embrasse en grand toute l'importance de vos occupations comme toute l'étendue de vos soucis du moment; personne aussi, Dieu le sait, ne les partage plus vivement. Mais, pour le soulagement et le repos de l'âme d'un sujet tout dévoué, mon Auguste Maître, dans sa charité, ne trouvera-t-il pas dix minutes à consacrer? Temps plus que suffisant pour la confirmation du papier relatif à la nouvelle chancellerie, pour ma démission de la présidence, et pour la fixation, en toute justice, de ma

destinée, à l'égal de tant d'autres avec lesquels, en bonne conscience et sans présomption, je crois pouvoir rivaliser.

Cette dernière instance d'abandon, ajoutée à mon avant-dernière lettre dans le même esprit, prouvera, je m'en flatte, à V. M. que, sachant rapporter au temps l'indifférence qui depuis quelque temps se manifeste à mon égard, je n'en ai pas été troublé, et mon ardeur ne s'en est pas ralentie.

Daignez agréer, Sire, cet hommage, pur d'intention, vrai d'expression, qui vous est chrétiennement adressé.

---

## 106.

*22 février 1812.*

Au milieu du monde physique dans lequel je vis, le monde moral que je sens me fait respecter jusqu'aux méfiances de V. M. I. Convaincu toutefois que l'on ne se rapproche de la vérité qu'à mesure que l'effet du monde moral prédomine sur celui du monde physique, j'ai osé vous soumettre, Sire, mon désir dévoué d'avoir avec vous une conversation profondément confidentielle, non, je l'atteste devant Dieu, avec une intention autre que celle de repasser en simplicité de cœur les différentes époques depuis que la Providence a permis que V. M. me rapprochât d'Elle, et de fixer Son attention sur des développements qui ne Lui sont pas étrangers, mais qui, dans la crise décisive du moment, pourraient contribuer à enlever les teintes rembrunies dans le vaste tableau que V. M. embrasse déjà dans toute Sa sollicitude.

A cet acquit de conscience déposé aux pieds de mon Auguste Maître, j'ajouterai, pour compléter l'œuvre de mon zèle, qu'ayant tâché depuis ma dernière entrevue avec V. M. de me pourvoir par L. de nouveaux renseignements sur S., je me crois en possession de garanties suffisantes pour certifier que l'individu offre autant de sûreté sous le rapport moral, qu'il promet de succès sous le rapport intellectuel, et que les demi-confiances, qui n'atteindraient pas le but désiré, ne peuvent plus être de saison.

Je me permettrai, en finissant cette lettre, de rappeler à V. M. Sa promesse de confirmer les papiers relatifs à la chancellerie de la Partie de la Bienfaisance, tant à cause de mes besoins qu'en vérité à cause du petit nombre d'individus dont elle doit être composée et qui depuis plusieurs mois sont comme des oiseaux sur des branches, sans fixation ni moyens.

---

## 107.

*23 février 1812.*

J'envoie à V. M., ci-jointe, la confidence la plus fraîche du comte Stackelberg, qui, entrée encore sous la garde de M. le chancelier, m'a été par celui-ci transmise hier. Je suis impatient (pour voir plus clair sur la Cour de Vienne et juger en résultat final sa politique dans la crise décisive du moment) de

recevoir des réponses officielles aux sondes profondes que j'ai jetées en date du 28 du mois passé, et sur lesquelles les biais ne sauraient être admissibles, après la clarté et la précision avec lesquelles en votre Auguste Nom, Sire, je me suis énoncé.

Je suis respectueusement aux pieds de V. M.

---

*Déchiffré de la lettre du comte Stackelberg.*

*2/14 février 1812.*

Mes relations avec Metternich, basées sur la franchise la plus grande, sont, il paraîtrait, les meilleures possibles, de même que mon assiette, généralement parlant, en Autriche. L'Empereur François est particulièrement bon pour moi, et neutraliserait la malveillance de Metternich, si tant y a qu'il y en eût, ce dont je n'ai rien moins que la certitude. Le résultat de ma franchise a été une complète ouverture de cœur de la part de Metternich, qui avait eu vis-à-vis de moi des réticences sur ses communications en particulier avec la Prusse, qu'il vient de me dévoiler entièrement. Metternich s'est complètement blanchi, mais ce n'est pas l'essentiel, qui est dans l'affreuse position de l'Autriche: elle est telle, à pouvoir d'un instant à l'autre la forcer à prendre parti contre la Russie. Les forces militaires italiennes et bavaroises se trouvant au dos de l'Empereur François pourront le contraindre à passer par tout ce que voudra Napoléon. Mon plus grand chagrin est que, sans être tout à fait injuste, il est possible d'accuser la Russie d'une partie des maux qui affligent l'Europe.

---

*P. S.* Pour ne pas donner matière à un nouveau barbouillage politique, je n'ai dû produire au chancelier que la moitié de ce que je viens de vous dire relativement au comte Metternich, dont l'abandon cette fois-ci vis-à-vis de moi a été complet.

---

## 108.

*28 février 1812.*

Un intérêt de famille qui tient au devoir et intéresse à la fois le cœur nécessite pour moi une audience de 5 à 6 minutes; fâché de devoir la solliciter au milieu de vos occupations, Sire, je vous en demande pardon. Mais V. M. sait que, n'usant pas, par principe et par sentiment, de l'intervention des tiers, je suis toujours désireux de produire ce que je reçois de V. M. comme le cachet précieux de Sa bienveillance pour moi, non pas simplement parce qu'il me flatte, mais encore parce que, dans ma position, je le crois utile à la tâche de mon service.

Si toutefois il ne convenait pas à V. M. de m'accorder la faveur de ma petite audience, me permettra-t-Elle de porter ma demande à Ses pieds par l'organe du prince Galitzyne, dont j'estime et apprécie le tact et la discrétion?

Je suis avec dévouement aux pieds de V. M.

---

## 109.

*9 mars 1812.*

Ne sachant quelle réponse faire au capitaine Bodmer, qui s'adresse à moi, m'ayant été, comme V. M. l'a su dans le temps, adressé par le comte de Stackelberg, je crois de mon devoir de soumettre ici la lettre du loyal suisse, afin que, si son canon ne convient pas, il quitte la Russie sans mécontentement fondé. Il me semble dans mon dévouement qu'il importe dans ce moment que l'opinion dans la patrie de Guillaume Tell ne nous devienne pas défavorable.

Je porte aux pieds de V. M. mes félicitations chrétiennes sur l'acte ineffable exercé par Elle ce matin, en les accompagnant de tous mes vœux, dans ces temps difficiles tant extérieurs qu'intérieurs.

---

## 110.

*10 mars 1812.*

Approchant peu V. M., je ne sais pas, malgré les ménagements qu'exige ma vue, résister à l'impérieux besoin de porter à Sa connaissance un fait que, mû par le sentiment profond de mon devoir, je Lui transmets ici, sous la garde de Celui qui me l'impose.

M. de Rachmanoff, gouverneur civil de Cherson, mon neveu par sa femme, m'a donné les notions les plus intéressantes sur les approvisionnements des troupes, à part toutes celles relatives à l'administration dans l'intérieur, ajoutées à ce que malheureusement je ne savais déjà que trop. Comme pour ces dernières, il faudrait qu'il descendit du Ciel une légion d'Anges pour y introduire une régularité morale remarquable, je me bornerai à ne fixer l'attention de V. M. que sur le chapitre des approvisionnements, dans les gouvernements où il se commet des malversations criminelles, qu'il est si urgent de paralyser. Ce n'est sûrement pas à titre de neveu que j'ai l'ambition de faire connaître le zèle de M. Rachmanoff à V. M., mais c'est à titre de sujet capable que, dans mon dévouement, je désirerais que V. M. connût, entendît et mît en rapport intime avec le digne ministre de la guerre, qui ne tarderait pas à en tirer un grand parti pour le service et les finances de l'Etat.

J'ai lieu de présumer que M. de Rachmanoff a pu être desservi auprès de V. M., sans me mêler d'approfondir quels ont été les agents et les moyens qui ont pu amener une chance aussi peu méritée de l'individu, et, j'ose le dire, aussi peu favorable pour le service.

En sujet toujours zélé, j'ai le courage de supplier V. M. d'écouter, de voir et de juger ensuite par les résultats pour Ses Hauts intérêts si, dans ce que je viens d'avancer, j'ai produit la vérité dans toute sa pureté.

---

## 111.

*11 mars 1812.*

Il n'y a pas de ménagements d'yeux qui tiennent contre le zèle, Sire: en conséquence, sachant que mon neveu Rachmanoff aura le bonheur d'approcher ce matin V. M., je La supplie de l'encourager en le questionnant, et de le rassurer sur les résultats personnels à lui. Il est d'autant plus important de s'éclairer sur une partie où il se commet des crimes d'état, que, depuis qu'il est ici, M. de Rachmanoff a déjà appris des choses infiniment intéressantes à ce sujet.

Il est possible que, vu mon état physique et mes dispositions morales, je joue de mon reste, mais, ambitionnant d'être pur devant Dieu, je ne puis pas me résoudre à ne pas être utile autant que je le puis, en dépit des temps, des hommes et de mes moyens.

---

## 112.

*16 mars 1812.*

Souffrant de mes mauvais yeux, et n'ayant pas sous la main mon scribe affidé pour déchiffrer ce qui m'est entré de confidentiel, je m'empresse de porter à votre connaissance, Sire, l'office court qui dans l'instant même vient de m'être envoyé de l'hôtel d'Autriche. J'ignore ce que peut être devenu le rapport *sub* № 9, que le ci-joint *sub* № 10 me fait juger avoir passé dans d'autres mains.

Le besoin que j'aurais de causer avec V. M. devenant tous les jours plus urgent, et la possibilité de le faire graduellement plus difficile, mon courage commence sensiblement à me faire faux bond, Sire, et, en sujet bien dévoué, mais abandonné en Dieu, je dépose aux pieds de V. M., avec mon profond respect, mes peines cuisantes.

---

## 113.

*16 mars 1812.*

Je demande pardon à V. M. de ce que, pour ménager mes mauvais yeux, j'use de la main de mon scribe affidé pour vous transmettre ci-joint tout le confidentiel qui m'est entré ce matin, accompagnant l'officiel que j'ai déjà eu l'honneur d'envoyer il y a quelques heures. Sans calcul comme sans arrière pensée quelconque, je suis aussi fidèle dans cette transmission, Sire, que respectueusement dévoué dans mon attachement à votre Auguste Personne.

*Déchiffré de la lettre du comte Stackelberg.*

*7 mars 1812.*

Je partage vivement vos chagrins, et j'admire votre courageuse persévérance. Je ne me crois pas moins fondé que vous à regretter, pour moi comme pour la Russie, qu'il ne nous ait pas été donné des moyens sûrs de correspondance, ce qui aurait été des plus aisés, par la voie indiquée du ministre de la guerre. Qu'en est-il résulté, c'est que j'ai été dans l'obligation, comme aussi bon russe qu'il y en ait, de dire certaines choses pour mettre ma responsabilité à l'abri, et de les adresser de nécessité au chancelier. Il n'en est résulté aucun inconvénient quelconque pour les relations entre notre Auguste Maître et l'Empereur François, mais peut-être pour moi vis-à-vis de S. M., et je m'en consolerai par l'idée d'avoir fait mon devoir; il me serait douloureux sans doute qu'on ne m'en rendît pas la justice, sous le rapport de la conduite effective comme des intentions, que me rend l'Autriche. Quant à ce qui est des idées relatives à Spéransky, elles ont malheureusement été partagées par toute la mission autrichienne, qui, ne l'estimant certainement pas plus que vous, a regretté que ces dissemblances d'action et ces divergences d'opinion partagées par plusieurs autres personnes, aient tellement rehaussé les actions du chancelier, qui étaient bien bas, puisque vous et le ministre de la guerre étiez chargés de mener les affaires les plus importantes.

*Lettre du même.*

*8 mars.*

J'ai lieu de croire que, si vous n'êtes pas satisfait des communications qui vont vous être faites par cette occasion, ce ne sera pas faute qu'elles n'énoncent de grandes vérités. Je n'en pourrai juger pertinemment qu'après le départ de ce courrier; mais j'ai pu en porter ce pronostic après une intéressante conversation que j'eus hier depuis 7 jusqu'à 9 heures. Le comte Metternich s'y est montré, comme de coutume, sous le meilleur jour. Malheureusement il ne saurait être plus fort que les circonstances, et celles-ci ont, par la conduite perfide ou sotte du chancelier, tourné tout à la défaveur du rapprochement entre la Russie et l'Autriche, en mettant celle-ci à la merci de Napoléon. Il faut que les exigences de celui-ci aient furieusement redoublé, car sans cela le comte Metternich n'aurait sûrement pas permis que se prissent des mesures en dernière analyse nécessairement dirigées contre la Russie, et desquelles vous instruira le comte de Saint-Julien. Je n'en prévois pas moins pour moi la nécessité de me déplacer d'ici. L'idée de Metternich est que je me fixe à Gratz, et cela me paraît fort convenable, puisqu'à cette petite distance, on pourrait entretenir des rapports intéressants pour la Russie. Il s'agira de savoir si, dans le cas d'une guerre avec la France, le ministre des affaires étrangères permettra qu'il parvienne des communications d'Autriche. C'est ce dont vous devrez vous occuper d'avance avec Lebzeltern, auquel j'engagerai Metternich d'en écrire, comme de tout cet avenir.

Le baron Buhler m'a parlé de relations avec la Suisse, dans l'idée que vous en aviez déjà causé avec moi, mais je ne me rappelle pas qu'il en ait été question dans aucune de vos lettres. Je me garderai bien de donner trop d'extension à ces rapports, qui n'amèneraient que des malheurs particuliers sans utilité générale: vous savez que j'ai dans ce pays beaucoup d'amis, auxquels je m'intéresse vivement, mais que par là je ferai tout plutôt que de les compromettre. Une circonstance impérieuse m'a cependant forcé d'écrire au chancelier relativement à un vaste projet dans lequel se trouverait entrer la Suisse. Mais je l'ai fait d'une manière tellement retenue, à devoir faire renoncer la Russie à des idées qui ne sont pas à réaliser sur l'Italie en particulier, à moins de la connivence de l'Autriche.

Je ne partage que trop votre fâcheux pronostic relatif à un accueil convenable qu'il serait peut-être temps de faire par notre Cabinet à ce qui arrive en Espagne: le chancelier saurait casser le cou à cela comme à tout ce qui est bon. Quant aux forces anglaises dans la Péninsule qui devraient prospérer en contribuant en notre faveur, en raison de la prochaine guerre avec la France, je regarde comme d'un très mauvais augure la retraite de Wellesley, que le Prince Régent a bien sottement mis de côté. Dans tout cela, il n'y a de bon que ce qui se fait en Suède. A cette occasion, Metternich, m'ayant appris qu'il leur était parvenu que la défiance qu'inspire le chancelier avait déjà gagné Bernadotte, m'a beaucoup parlé de vous, comme vous pouvez bien penser.

## 114.

*19 mars 1812.*

Depuis le billet du dimanche du duc et ma courte entrevue avec lui hier après la visite que lui a faite le chancelier, j'ai l'honneur de passer à V. M. ce qui vient de m'entrer en ce moment, en La suppliant de daigner m'honorer sans délai d'une réponse, qui puisse me dicter celle que j'ai à faire au duc dans cette circonstance. Redoutant les décousus qui devraient essentiellement être évités à cause des compromis pour vos fondés de pouvoirs, Sire, il faudrait, ce me semble, que V. M. intimât par mon organe au duc, que dans cette négociation il ait à accorder sa pleine confiance au chancelier. Par là l'humiliant pour le ministre serait enlevé, l'épineux pour moi cesserait d'exister, et votre dignité, Sire, maintenue. En outre, en serviteur dévoué, j'oserai ajouter que, ne changeant pas ma manière de voir sur la nécessité absolue de la paix avec la Porte, il serait peut-être plus efficace que V. M. se donnât Elle-même la peine d'écrire à M. Italinsky, en précisant Ses Hautes volontés sur cet important objet. Pour la gloriole, la limite du Sereth serait sans contredit désirable à obtenir, mais pour l'utilité réelle, celle du Pruth avec une alliance offensive et défensive dûment exprimée serait peut-être plus rassurante pour la Porte, et, vu la crise du moment, plus avantageuse aux deux Empires. Pardonnez, ô mon Maître chéri, cet élan de sujet soumis, jaloux de votre vraie gloire.

Le comte de Saint-Julien est venu me lire et rabâcher ce que, de son aveu, il a également fait au chancelier. Lebzeltern, chargé, je le sais, de m'en dire davantage, vient de m'écrire seulement il y a une heure, pour demander à me voir demain; j'ai dit au premier que je désirais qu'ils pussent conserver une apparence d'indépendance, en se maintenant dans leur neutralité annoncée. Mes yeux m'empêchant de continuer, je finis en suppliant V. M. d'agréer le profond respect, etc.

## 115.

*20 mars 1812.*

Ma conférence avec Lebzeltern vient d'être terminée, Sire. La lecture d'une dépêche du comte Metternich, toute confidentielle, dont le comte de Saint-Julien n'a aucune connaissance, m'a été lue *in extenso*. Cette dépêche porte en substance que le mot de garantie exigé en votre Auguste Nom par mon organe, a, selon le comte Metternich, été prononcé par sa Cour dans ses dernières communications, qui manquent encore elles-mêmes de la garantie que sa démarche ne l'exposera pas à des complications avec la France. En somme, Sire, il m'importerait de voir V. M., quand ce ne serait que pour un quart d'heure, mon état d'yeux ne me permettant pas d'écrire longuement.

En suppliant V. M. d'avoir la bonté de m'honorer d'une réponse à ma transmission d'hier, pour que je puisse me trouver en règle vis-à-vis du duc de Serra-Capriola, je suis avec dévouement et respect à Ses pieds.

## 116.

*23 mars 1812.*

Portant aux pieds de V. M. I. l'expression de ma plus vive gratitude pour la grâce qu'Elle a daigné m'accorder avant-hier, je La supplie d'être persuadée que je vois passer sans la moindre peine dans d'autres mains ce que, dans mon dévouement et zèle, la Providence a permis que je préparasse. Veuillez également croire, Sire, que le sentiment de vous avoir été utile m'est aussi doux que sera délicieux celui d'avoir été rapproché de votre Personne et d'être convaincu dans ma conscience que, n'ayant pas démérité, je ne suis pas indigne d'être conservé dans votre Auguste souvenir.

Les occupations multipliées de V. M. au moment de Son départ m'empêchent de L'importuner de la présentation des comptes-rendus pour les deux parties qui me sont confiées. En abrégé, j'ai l'honneur d'annoncer ici que, dans celle de la Bienfaisance, je laisse en quittant des années 10 et 11, quarante mille roubles d'économie placés au lombard. Si V. M. ne juge plus à propos de confirmer le papier relatif à la chancellerie de la Partie de la Bienfaisance, je mets à Ses pieds les destinées du petit nombre d'individus qui ont dû la composer, et qui, depuis que, par votre ordre, Sire, son [illegible] est fermé, se trouvent presque sans moyen d'existence

A cette même occasion, je prends la liberté de recommander particulièrement le secrétaire d'état prince Gagarine, dont le service confidentiel cesse avec ma retraite, et qui, si la chancellerie précitée n'est pas confirmée, restera sans emploi, ayant tout ce qu'il faut pour servir utilement. Me proposant de ne plus importuner V. M. par ma correspondance, La sachant dans ce moment absorbée, je compte confier mon affaire au prince Golitzyne: outre qu'agissant ainsi, je crois être en règle sous le rapport du service, c'est aussi eu égard à l'estime sincère que je porte au prince.

Il ne me reste plus, Sire, que de solliciter la continuation précieuse de vos bontés, en suppliant V. M. de daigner, si Elle le juge à propos, régler mes rapports futurs avec Elle, au cas que, dans la catégorie où je vais entrer, Elle crût que je puisse encore Lui être utile, directement *d'Elle à moi*, à quoi le sentiment religieux de mon devoir ne me permettra jamais de me refuser.

J'ai l'honneur d'être avec respect, dévouement, attachement,....

## 117.

*2 avril 1812.*

Les bruits qui m'atteignent font partir V. M. après-demain, et mon sort, malgré Sa Gracieuse promesse, reste dans le vague! Me plaçant sous l'égide de votre justice, Sire, j'ose espérer que, si je n'ai pas mérité d'autre salaire pour la manière dont j'ai servi ostensiblement et confidentiellement, votre cœur magnanime ne se refusera pas à poser le dernier sceau au seul vœu que dans ma position je puisse former.

Je remets de nouveau aux pieds de V. M. les destinées des individus qui ont dû composer la chancellerie de la Partie de la Bienfaisance, destinées qui pèsent à ma responsabilité. J'y joins encore le secrétaire d'état prince Gagarine, qui depuis plus d'un an a servi sous moi avec discrétion et zèle, et pour lequel il me serait bien doux d'obtenir le St-Wladimir de la 3[e] classe, lui qui depuis six ans porte cette décoration à la boutonnière, et qui, depuis qu'il a l'honneur d'être secrétaire d'état, n'a pas eu celui d'approcher V. M.

Ne pouvant plus espérer pour moi-même le bonheur de vous voir en particulier, Sire, je porte avec dévouement à vos pieds, et mon profond respect, et mes vœux les plus fervents.

## 118.

*3 avril 1812.*

Le Très Gracieux mode de mon congé me pénètre de la plus profonde reconnaissance, qu'il m'est bien doux de porter aux pieds de V. M. I. Pour mettre le comble à vos bontés, Sire, daignez m'accorder la faveur de pouvoir vous l'exprimer verbalement, et vous offrir la continuation de mes services, au cas qu'ils vous soient agréables.

La catégorie de mon état actuel ne ralentira pas en quoi que ce soit l'ardeur et la pureté de mon zèle, ce dont j'ose répondre, sous la garde de Celui qui dirige dans ce moment ma plume.

Cet hommage de devoir et de sentiment rendu d'esprit et de cœur, je me mets sous l'Auguste protection de V. M. et ai l'honneur d'être, etc.

---

## 119.

*15 avril 1812.*

Je m'empresse de passer à V. M. sous la sauvegarde du prince Golitzyne l'expédition officielle et confidentielle arrivée de Vienne, qui m'ayant été envoyée par M. le ministre de la guerre de Vilna, celui-ci sera plus à même que tout autre d'expliquer les raisons du retard que cette expédition a éprouvé à me parvenir. Mes vœux les plus fervents accompagnant partout V. M., je La supplie de les agréer avec bonté, de même que le respect profond avec lequel, etc.

---

## 120.

*3 mai 1812.*

Forcé de continuer à importuner V. M. I. de mes transmissions dévouées et confidentielles, j'ai l'honneur de porter à Sa connaissance une lettre de M. Lebzeltern qu'après deux conférences que je me suis vu obligé d'avoir avec lui à la suite de ce que le dernier courrier autrichien lui a apporté, j'ai persuadé de m'écrire, afin, dans la crise du moment, si décisive pour l'Europe, de donner à V. M. une idée juste de l'importance de l'ouverture de la Cour de Vienne. En vue persévérante de produire la vérité à vos yeux, Sire, j'accompagne mon expédition de ce jour de deux lettres de mon ami; l'antérieure en date m'est arrivée par Vilna, et la postérieure apportée par le courrier autrichien. J'oserai à cette occasion supplier V. M. de vouloir bien, avec ces dernières, me renvoyer une précédente du même ami, dont, par zèle également, j'ai cru devoir accompagner ma transmission en date du 15 du mois passé.

Il me semble que le moyen le plus sûr de se mettre au fait de l'ouverture autrichienne serait de faire arriver sous quelque prétexte à Vilna M. de Lebzeltern, à qui il est impérieusement intimé de ne lire qu'à vous seul, Sire, la dépêche, dont le contenu paraît être du plus grand intérêt, et tel peut-être à devoir faire redouter à l'Empereur François pour son avenir le simple soupçon d'un compromis vis-à-vis de la France. Dans le cas cependant où ce mode présenterait des inconvénients, tant relatifs à l'éveil général qu'à celui particulier du comte de Saint-Julien sur la personne de son subordonné, et si en conséquence, V. M. se décidait à faire signifier à celui-ci de me l[illegible]

pour de cette manière en prendre connaissance, il sera indispensable, pour rassurer M. de Lebzeltern, rigide observateur des ordres qu'il reçoit, que V. M. daigne lui donner Sa parole Souveraine que jamais il ne transpirera un iota de l'abandon profondément confidentiel qui, par mon organe, sera déposé dans Son Sein Auguste. Croyant dans cette nouvelle circonstance, pour moi des plus délicates, m'être acquitté de mon devoir envers V. M., j'attendrai Ses ordres Suprêmes pour m'y conformer scrupuleusement, ayant d'ailleurs résolu, pour l'acquit de ma conscience, de ne pas quitter la capitale avant la fin du mois, et entièrement disposé à d'autres sacrifices, si mon Auguste Maître le jugeait nécessaire.

---

III.

## Письма графа Штакельберга и барона Бюлера къ Р. А. Кошелеву.

### А) Письма графа Штакельберга Р. А. Кошелеву *).

1.

*(№ 1).* *18/30 mars 1811.*

L'état empiré de mes yeux me force à recourir à une main de vous bien connue **), afin, d'ordre du Maître, d'entrer vis-à-vis de V. E. dans des rapports directs d'affaires fort intéressantes. Après avoir rendu compte à S. M. l'Empereur et au chancelier du peu qui m'a été dit, par des motifs à attribuer peut-être en partie au malheureux retard jusqu'au 12/24 mars d'arrivée à Vienne de mes instructions secrètes, je dois, Monsieur, vous confier ce qui m'a été donné à entendre, savoir, que l'entrée de nos troupes en Galicie jetterait infailliblement et immédiatement la Cour de Vienne entre les bras de la France. Le comte de Metternich m'a même laissé apercevoir qu'une augmentation trop considérable de nos troupes à la frontière de la Galicie mettrait l'Empereur dans une position extrêmement embarrassante vis-à-vis du gouvernement français, à quoi je lui ai répliqué que ce n'était cependant que le résultat de l'état de défense auquel les intentions bien avérées de l'Empereur Napoléon nous contraignaient, en nécessitant la marche le long de la frontière autrichienne des troupes que nous retirons du Danube pour les porter sur le point menacé de la Pologne. Il ajouta bien vite qu'aussi cette mesure de notre part n'en provoquerait pour le moment aucune de la leur en vue d'augmenter le nombre des troupes en Galicie, mais me témoigna des craintes pour l'avenir, toujours cependant d'un ton à me prouver celles en lui de tout ce qui placerait nos deux Cours sur une ligne opposée. Sur ce que je lui laissai entrevoir la perspective pour l'Autriche de malheurs pour la Russie n'éloignant

*) Государственный Архивъ, XV, № 270.

**) Супруги графа Штакельберга, рожденной Каролины [illegible]

même que de peu nos frontières, il convint que l'isolement qui en résulterait serait la perte de la Monarchie. En revenant sur l'inconvénient de la guerre dans les circonstances actuelles, le comte de Metternich me fit sous-entendre que sa Cour s'entremettrait volontiers en vue de la prévenir si cela n'ouvrait pas la porte à des discussions avec le gouvernement français, qu'elle a constamment cherché d'éviter, à l'occasion en particulier des affaires serviennes, à l'égard desquelles on a voulu l'exciter contre nous. Je dois avouer que, sur le total, le ministre d'Etat n'a rien moins que trahi de la malveillance envers nous, et sa marche offre un dédale duquel je défierais plus habile que moi de se tirer. N'oublions pas que c'est lui qui a fait le mariage et qui doit le plus s'en féliciter, autant qu'espérer de l'événement venant d'en résulter. J'ai pu me flatter avec raison que le comte Metternich était revenu en partie de son engouement pour le système français, mais de l'en voir corrigé entièrement est une idée de laquelle je ne me suis jamais bercé. Ne nous déguisons d'ailleurs point que celui suivi par la Cour de Vienne est de nécessité absolue tant que ses armées sont trop faibles et que les nôtres ont trop d'occupations. La connaissance que l'on a ici de l'immensité des moyens de l'Empereur Napoléon fait qu'on s'y méprend sur les nôtres, en les mettant au-dessous même de ce qu'ils sont effectivement, l'état exact différant toujours du pied de liste. On est effrayé de la vaste étendue du théâtre de nos opérations, en ne nous supposant rien moins qu'assurés de la Suède, à laquelle l'Empereur Napoléon vient de faire des offres de subsides ainsi que des promesses de récupération de la Finlande et autres provinces. On a l'air ici de ne pas vouloir et pouvoir se fier à nous autrement qu'après un changement de ministère, que j'ai dit qui serait autant que rompre avant le temps en visière à la France. On est en sus inquiet du peu de secret dans les affaires, auquel on attribue une lettre du duc de Serra-Capriola au commandeur Ruffo, nous représentant comme à la veille de faire la guerre à l'Empereur Napoléon. Or c'est aussi peu ce qui est que ce à quoi je me suis attendu. Vous savez, Monsieur, qu'en appelant de mes vœux les plus ardents un changement de système qui nous fît sortir de la fausse position où nous avaient jetés les conséquences de la paix de Tilsit, j'en avais toujours placé pour premier échelon notre paix avec les Turcs. Ce flanc assuré, l'autre l'eût été plus facilement par la promesse, au détriment de l'indigne Danemark et en compensation de la Poméranie, de la Norvège à la Suède, pour laquelle la réouverture de ses relations commerciales avec l'Angleterre à l'abri de notre changement de système eût été d'un intérêt si général parmi cette nation. Le joug du prétendu Système Continental de l'Empereur Napoléon entièrement et ouvertement secoué en réciprocité des pages du traité de Tilsit déchirées par ce Souverain moyennant la réunion du pays d'Oldenbourg, qu'est-ce qu'il pourrait y avoir, dans le calme qui, sans provoquer, voit venir, de plus embarrassant et imposant à la fois pour le chef du gouvernement français que l'attitude de force si proportionnée aux moyens de la Russie que nous venons de prendre sur notre frontière de l'Ouest? Mais je ne regarde point encore les dés comme jetés et le mal comme irréparable. Notre Auguste Maître prête l'oreille aux conseils

de la sagesse sans se laisser entraîner par les clameurs de la multitude. Temporiser est, suivant mes faibles lumières, de nécessité absolue, et nous accommoder avec la Turquie. Vous sentez bien que, pour faire agréer notre proposition, j'ai appuyé sur ce que cette occasion de s'agrandir à l'est, une fois négligée par l'Autriche, ne se retrouverait probablement plus, mais le comte de Metternich a été sourd à ma voix, et il ne me paraît que trop certain que le parti en avait été pris par l'Empereur avant que son ministère eût été à même de reposer plus de confiance en moi.

---

## 2.

*(№ 3).* *22 juin/4 juillet 1811.*

J'ai l'honneur d'accuser à V. E. la réception de Sa dépêche *sub № 1.* Ayant commencé par m'acquitter de la partie essentielle des ordres qu'elle renferme, le ministre des affaires étrangères a été chargé d'y répondre par le témoignage de la satisfaction la plus vive de son Souverain pour les dispositions toujours également amicales à son égard de S. M. l'Empereur notre Auguste Maître, et par l'expression de sa reconnaissance pour la confiance qu'encore dans cette occasion S. M. I. a manifestée envers lui. M. le comte de Metternich a ajouté que l'Empereur son Maître attache toujours plus de prix aux rapports rétablis entre les deux anciennes Cours Impériales, à l'union desquelles peuvent se rattacher encore de grandes espérances. Sur ce que je lui répondis que de la voir cimentée n'avait tenu et ne tenait encore qu'à sa Cour, il se rabattit sur les circonstances du jour y mettant obstacle, et non les dispositions de son Souverain toujours les mêmes envers celui que nous avons, Monsieur, vous et moi le bonheur de servir. Le ministre d'Etat cita en preuve des bonnes intentions de son gouvernement les intéressants avis sur des moyens de l'ennemi commun en vue de nous nuire, lesquels m'avaient été communiqués par lui, comte de Metternich, ainsi que des états militaires qu'il m'a procurés et que je n'ai pas manqué de dire à V. E. que je devais à ce ministre. Il se loua vis-à-vis de moi de m'avoir même prévenu plusieurs mois d'avance sur une mesure d'armements à laquelle son gouvernement vient de recourir, mais dont malheureusement le bénéfice ne se recueillera qu'à une époque, à mon avis, beaucoup trop éloignée, eu égard à la contagieuse âcreté du mal politique qui mine le continent. Le ministre des affaires étrangères m'exprima toutefois, sur la manière dont cette espèce d'armements serait pris à Paris, de vives inquiétudes, que, dans mon rapport *sub* № 393, je n'ai pu qu'indiquer, comme j'ai dû n'y traiter que légèrement tout le sujet de mes entretiens avec M. le comte de Metternich. Il m'a témoigné appréhender la demande par le gouvernement français au moins d'explications sur des moyens militaires que l'Autriche se donne, quoique seulement en futur contingent. Il ajouta que, dans la crainte de sa Cour de mettre un poids dans la balance générale pouvant précipiter celle-ci dans une guerre redoutée, il avait obtenu que l'ordonnance ne parût qu'à une époque où il regarde la

grande question comme décidée dans le Cabinet de St-Cloud et particulièrement en suite de l'arrivée à Paris de M. le duc de Vicence avec laquelle celle des intéressantes nouvelles de Vienne aura environ cadré. A tous mes arguments en vue d'un système de l'Autriche plus adapté à ses intérêts en grand, à ceux de la cause européenne, le ministre des affaires étrangères opposa constamment la contexture générale et si fâcheuse des affaires au dehors, les embarras intérieurs ainsi que financiers de l'Autriche, et enfin la sollicitude exclusive qu'occasionne à son gouvernement la prochaine diète de Hongrie, et dont les résultats cicatriseront, au moins en partie, les plaies de l'Etat. Ces objections étant loin d'être dénuées de tout fondement, la situation des choses se trouvant ici restée telle que je l'ai dépeinte à V. E., j'ai dû me borner à manifester vis-à-vis du ministre l'espoir que les événements d'une et d'autre nature dont les nouvelles peuvent avec quelque raison être attendues des extrémités occidentales et orientales de l'Europe, soient dans le cas de faire coïncider encore plus qu'actuellement la marche des Cabinets de St-Pétersbourg et de Vienne.

Je dois aussi compte à V. E. de l'exécution de la partie des ordres par Elle personnellement relatifs à M. le comte de Metternich. Il attend, Monsieur, de vos principes généralement connus que vous voudrez bien, en rendant justice aux siens auprès de S. M. l'Empereur notre Auguste Maître, vous rendre l'interprète envers ce Souverain de sa profonde reconnaissance pour un sentiment d'estime qu'il s'est fait et se fera honneur de mériter toujours davantage. Il me reste enfin à vous prier, Monsieur, de mettre aux pieds de S. M. l'Empereur notre Auguste Maître l'hommage de ma profonde reconnaissance pour son approbation de mes services, laquelle a été le sujet constant de mon ambition première, comme je n'ai pu qu'y attacher un nouveau prix à raison de l'individu qui m'en a transmis l'expression.

## 3.

*(№ 11)* *9 juillet 1811.*

A mon № 4 il faut, Respectable Ami, que je joigne une espèce d'apologie pour la voie dont je me sers pour vous le faire parvenir, ainsi que cette lettre, mais elle sera facile. Le dit № ne pouvait partir avec le translateur L[illegible]n, que je n'expédiais pas plus loin que Radziwiloff. L'envoyer jusqu'à St-Pétersbourg sans raison plausible, c'était éveiller l'attention du chancelier, que j'ai lieu de craindre l'être déjà, comme vous verrez par la suite de cette lettre. L'essentiel est de justifier ma confiance dans M. Biedermann que j'en charge, et pour cela il suffit, je présume, de vous dire que cet individu, lequel m'a été adressé par le Landamman Alois Reding, m'a encore été recommandé par lui dans une lettre que je viens de recevoir du baron de Chambrier, et qui renfermait des nouvelles de Suisse versées en partie dans mes dernières dépêches (celle-ci (le № 108 pour accuser au chancelier la réception du passeport de M. Biedermann) ont fait mention de cet individu de la manière la

plus honorable. J'ai de plus, pour compter sur sa fidélité, son intérêt au moment où toutes ses espérances consistent à entrer à notre service. Une garantie encore sera dans les 25 ducats que, pour mon compte, je vous prie de lui remettre, si ce paquet, qui sera bien particulièrement cacheté, vous parvient parfaitement intact, ce dont je rougis de douter. Ils vous seront apportés par M. de Sturmer *), et je les remplacerais dans ma caisse ministérielle de ma propre bourse si venait à me désapprouver notre Auguste Maître, que je vous prie de consulter sur toute chose, comme je voudrais qu'il pût planer sur toute ma pauvre politique. Suppliez-le de prendre à son service M. Biedermann, en dépit de l'extérieur peu prévenant de celui-ci. Il pense ainsi que vous et moi, est brave comme son épée, et ne manque pas de connaissances, qu'il a encore ici travaillé à augmenter. J'ai dans mes dépêches appuyé d'ailleurs sur l'avantage pour nous en futur contingent, et à raison du rôle que jouera un jour contre le gouvernement français cette intéressante Suisse, d'y flatter des individus tels qu'un Aloys Reding. Son protégé M. Biedermann ne monte pas ses cordes trop haut. Je le recommande au ministre de la guerre, et lui enjoins (pour le cas où celui-ci aurait suivi S. M. l'Empereur dans son voyage en Volhynie duquel il est bruit depuis longtemps, et que vous, mon digne ami, soyez absent de St-Pétersbourg) de remettre ce paquet pour vous aux Tamara. De cette façon, je me flatte avoir paré à tout et que le chancelier n'aura pas vent de cette dépêche.

Je vous disais que mes rapports avec notre Auguste Maître par votre intermédiaire étaient au moins fort soupçonnés par le comte de Romanzoff. Je répondrais presque pour Koudriawsky et que celui-ci n'a rien trahi, mais je ne suis pas aussi certain, d'après ce que celui-ci m'a dit à son retour, du translateur Varucca. Il doit n'avoir pas été aussi discret, soit à Pétersbourg, soit ici, vis-à-vis de son ancien chef Mocenigo, quoique ç'ait été seulement dans les dernières heures avant l'expédition que le translateur Varucca a su quelque chose de la partie la plus délicate de sa commission. Mais il y a une autre circonstance pouvant avoir mis sur la piste, c'est l'importante expédition de S. M. l'Empereur qui a si fatalement tardé et dont le major Prendell a été porteur depuis la frontière jusqu'à Vienne. Outre que je ne me fie pas à lui à cause de ses anciennes relations autrichiennes, c'est qu'il peut avoir jasé à St-Pétersbourg ou bien ici avec un général Fock, allié, dit-on, du ministre de la guerre et qui tôt ou tard donnerait vent à la chose, si le mal n'est pas fait encore. Un nouveau danger, mais que je surmonterai, sera dans la nécessité à l'avenir de ménager mon secrétaire d'aujourd'hui, et qui me fera dorénavant initier dans le mystère mon Dolgorouky, que depuis quelque temps je mets à l'épreuve, et avec succès: c'est un puits pour la discrétion, et quant à l'intelligence, elle n'est pas assez grande pour qu'une copie promptement faite lui laisse autre chose dans sa tête peu carrée que de [illegible] souvenirs. Aussi ne balancerai-je pas à l'employer au besoin, à moins d'un

*) Par plus de précaution ces ducats ainsi que toute cette expédition [illegible] loppe à l'adresse de Mme Tamara. [illegible]

contre-ordre que vous m'adresseriez dans l'intervalle. Mais, mon cher et respectable ami, combien est-ce que je ne souffre pas de marcher dans ces routes tortueuses, de me servir de détours peu faits pour mon caractère, lorsque surtout la chose s'en ressent! Si d'un côté la conservation du chancelier est encore nécessaire (comme de mon chef je m'en suis expliqué ici) en vue de tenir le gouvernement français dans l'illusion sur notre nouveau système, de l'autre elle est fâcheuse, parce qu'avant un changement ostensible de notre ministère des affaires étrangères, on ne croira pas en Europe au changement de notre politique. Pour ramener la confiance en nous, prouvons qu'il est sincère, et donnons lieu d'espérer avec cela qu'au cas d'un premier revers dans la guerre, une prompte paix ne la suivrait pas. Si, après la bataille de Wagram, l'Empereur François II ne s'était pas laissé décourager, rien n'était perdu pour la Monarchie Autrichienne, dont l'armée était aussi bonne et aussi nombreuse à Znaym et Iglau qu'à Abensberg, où un quart des troupes n'avait pas eu le temps de rejoindre (lisez avec attention l'ouvrage du baron de Stuttenheim *) que j'ai envoyé au chancelier). Revenant à mon texte, c'est persuader qu'il faut à l'Europe que nous saurons endurer des revers, voir envahir, si le sort l'ordonne ainsi, nos provinces polonaises et allemandes, ce qu'un allemand pour le nom et propriétaire livonien trouve dans son cœur le devoir de dire. C'est au caractère, à la persévérance que les succès finissent toujours par s'attacher, témoin la Péninsule Hispanique: si elle donne, ainsi que le concile, du fil à retordre à celui qui n'est grand homme que de loin et parce qu'il est grand scélérat (quoique je rende justice à ses talents militaires, et surtout à son caractère de fer), mes déboires à moi viennent de la multiplicité d'intrigants autant qu'envieux compatriotes, et d'occupations pour lesquelles je ne suis nullement aidé. Des incroyables seraient sans doute le pire, mais il est triste cependant que de mes employés desquels je suis satisfait, il n'y en ait pas un qui soit capable de faire un bon extrait d'article de gazette: je minute tout, y compris mes dépêches fréquentes pour Bucharest et Paris, et ne suis soulagé que pour celles de demandes de passeports, que je laisse au vieux Ott ainsi que le mérite d'accompagner d'apocryphes renseignements dus à un sien ami nommé Hæckel, et lesquels datent du temps de Schouvaloff duquel ils faisaient le fond de correspondance. Jugez d'après cela si je dois être excédé de travail! Aussi ne voudrais-je plus d'une quinzaine comme celle-ci, à laquelle la belle saison seule a pu faire résister ma santé. Si cela devait durer, il me faudrait, non pas à la place du vieux Ott que ses cheveux gris et bonnes qualités me rendent respectable, mais plutôt de Balmaine, mon Hougberg, ou bien un Schrœder de Stuttgard et à défaut de cela mon Holland, actuellement à Naples, que je formerais bientôt et qui au moins serait en état de remplir un cadre de dépêche que je lui tracerais. Encore le second des trois vaudrait-il, je crois, mieux, comme le moins rouillé dans les affaires, aimant d'ailleurs trop mon Hougberg pour le voir avec son ancienneté placé

*) *La guerre de l'an 1809 entre l'Autriche et la France*, par un officier autrichien, Vienne 1811 [illegible]

en seconde catégorie de secrétaire. Mais, avant tout autre vœu, je fais celui de tout bon russe, de voir le chancelier entièrement éloigné de notre direction politique, à la bonté de laquelle les Cabinets n'ajouteront sans cela aucune foi. Sur ce, il ne me reste qu'à vous assurer, mon ami, de mes sentiments inaltérables.

---

*P. S., le 10.* Outre l'enlèvement manqué des papiers de Mocenigo, il faut que je vous dise un mot de celui tenté cet hiver des papiers de Novosiltzoff, auquel personnage Otto et Comp[ie] ont la bonté d'attacher une excessive importance. M. de Novosiltzoff était tout de suite venu me compter la chose, mais je n'ai dans mes rapports pas parlé de cette plaisanterie, qui était la première de ce genre. Ce n'est plus de même à présent, mais encore ma confidence ne sera-t-elle que pour vous. Si fort, tout cela réuni jette du louche sur les dispositions gallo-autrichiennes à notre égard, et sur le rôle du comte Metternich vis-à-vis de l'Empereur Napoléon, son protecteur. Si le nôtre, qui est le seul aboutissant de notre conduite à nous deux, permettait que je traitasse avec vous toutes ces matières délicates, le service y gagnerait et ma santé, parce que je ne perdrais pas de temps à tourner et retourner mes phrases avant de les confier au papier. Incapable que je suis de nuire à personne, je me dois de vous dire encore que les indications sur M. de Metternich sont les plus contradictoires possibles: en foi de quoi l'ambassadeur de France doit, à ce qu'on assure, être extrêmement mécontent de lui. Malheureusement, il reste la crainte que le ministre autrichien ait conservé avec l'Empereur Napoléon des rapports auxquels le comte Otto est absolument étranger.

---

*Ce 10, au soir.* Je vous ai parlé, mon ami, du désir de la princesse Dolgorouky de voir Nicolas *) décoré du petit St-Wladimir, qu'il mérite en vérité autant que bien d'autres par son extrême zèle et application. Si vous pouviez contribuer à ce qu'il l'obtînt, vous feriez une bonne chose, mais j'aurais conscience de ne pas demander la même décoration pour mon également bon Woronzoff, qui ne la mérite moins que Dolgorouky que parce qu'il n'est pas employé ici depuis aussi longtemps. Un nouveau motif pour moi de parler en faveur de Dolgorouky, c'est que je vais devoir lui faire écrire le duplicata de mon № 3, qui, destiné à partir avec M. de Sturmer, vous arrivera Dieu sait quand, ce qui mettrait de l'obscurité dans le № 4.

---

*P. S., ce 11.* Le lieutenant général comte Wallmoden est venu hier chez moi afin de me prier de faire parvenir une lettre au colonel Tchernycheff,

---

*) Князь Николай Васильевичъ Долгорукій (р. 1789 г., † 18[illegible]) [illegible] при графѣ Штакельбергѣ; авторъ неизданныхъ воспоминаній на французскомъ [illegible] держки напечатаны въ переводѣ, 11 книжка 189[illegible], въ Русскомъ Архивѣ. [illegible] рожденная княжна Барятинская (Екатерина Өеодоровна), извѣстная красавица. Князь Н. В. кончилъ жизнь въ чинѣ оберъ-гофмаршала и [illegible]

pour laquelle il ne se fie pas au courrier de la chancellerie d'Etat; cela contribuera peut-être à me faire envoyer à Paris le major Prendell, qui me dit avoir à passer par cette capitale pour se rendre à Amsterdam. Le comte de Wallmoden s'est à cette occasion ouvert davantage vis-à-vis de moi de ses projets d'entrer au service de Russie d'une manière combinée avec ses relations en Angleterre au moyen d'un corps qu'au cas de guerre il complèterait en Allemagne après en avoir formé les cadres chez nous. Je vous prie que ceci reste entre nous et que S. M. l'Empereur daigne n'avoir, même envers Tchernycheff, pas l'air de savoir que le comte Wallmoden m'en a parlé. Ce général est du nombre des militaires autrichiens distingués désapprouvant vivement le système suivi par la cour de Vienne, et que dans mon rapport *sub* № 280 je n'ai osé qu'indiquer, ces messieurs étant dans l'idée, bien fausse, j'aimerais à croire, que leur nom, à peine su par mes dépêches à St-Pétersbourg, le serait à Paris. Dans ce parti beaucoup trop peu influent sans doute dans l'armée, se trouvent encore à ma connaissance un prince de Hohenlohe, un prince de Hesse-Hombourg, le général major comte Neipperg, le lieutenant-colonel Tettenborn et beaucoup de bons officiers d'Etat-Major, ceux en général ou bien entièrement étrangers au pays ou bien nés en Empire.

---

*Ce 12.* Les nouvelles qu'on ébruite depuis hier soir, quant à ce qui se passe entre les armées belligérantes sur la rive droite du Danube, m'inquiète horriblement. J'aime cependant à me flatter que, dans les nouvelles répandues, il entre beaucoup d'exagération, de malveillance, de la part ici de nos nombreux ennemis.

---

*P. S.* Ci-joint le duplicata annoncé de la dépêche cotée № 3. Je ne l'ai fait transcrire par Dolgorouky qu'après un serment de discrétion que je lui ai fait prêter et sur lequel j'ai tout lieu de compter, sa religion étant à la hauteur de sa moralité. Quoique je me fie également à toutes deux, Nicolas n'aura pas connaissance de la dépêche *sub* № 4.

---

## 4.

*Vienne, ce 2/14 août 1811.*

Nul serviteur de S. M. l'Empereur notre Auguste Maître ne saurait ardemment partager avec V. E. plus que je fais les vœux de notre prompte pacification à l'Orient. Aucun de Ses ministres dans l'étranger n'a certainement plus que moi mis de suite, d'obstination peut-être, à la conseiller à tout prix. Nul d'entre eux, à la vérité, n'était autant appelé à en sentir le besoin à raison de sa position lui prouvant toujours davantage que, tant que durera ce malheureux conflit sur le Danube, la Cour auprès de laquelle il réside adoptera

difficilement une marche différente de celle actuelle. Comment effectivement le gouvernement autrichien, si même il voulait mettre de côté toute jalousie des acquisitions qui sont le but de notre guerre avec la Turquie, pourrait-il prendre confiance dans nos moyens qu'elle paralyse, tandis que leur réunion à peine suffirait pour faire tête à l'orage menaçant de bouleversement l'est de l'Europe, loin de permettre l'espoir de porter remède à celui qui a atteint l'Allemagne et l'Italie. La cure, pour être bonne, doit être radicale, et, pour atteindre ces pays en parant à la fois au sort de réunion qui menace la Suisse, nous ne pouvons rien tout seuls et la coopération de la Cour de Vienne est de nécessité rigoureuse. Je ne puis, à raison de cela, qu'éprouver des regrets de plus de ce que ne se rétablisse pas entre les anciennes Cours Impériales l'intimité de leurs anciennes relations, en vue de laquelle on fait chez nous aussi peu ce qu'il faudrait sous le point de mire particulier que sous celui essentiel de la paix avec la Turquie. Notre Cabinet ne me semble pas y incliner davantage qu'auparavant, s'entend, en se désistant des prétentions qui empêchent de l'obtenir: nous voulons toujours arracher à la Porte Ottomane des provinces qu'elle a le plus beau jeu possible pour récupérer. Nous espérons encore, il paraît, nous faire céder la rive gauche du Danube, tandis que nous n'avons même pas pied sur la rive droite et que les Principautés ne pouvaient se conquérir pour ainsi dire qu'au delà des Balkans et sur la route de Constantinople à la suite d'une grande victoire. Nous ne voulons enfin pas nous persuader que le trône de Byzance est occupé par un Prince qui, quoique élevé au fond du sérail, a été doué par la nature de rares qualités, et particulièrement d'une fermeté, laquelle, dans les chances mêmes que l'année dernière offrait à nos opérations militaires, aurait pu lui faire mettre sa capitale au hasard des caprices de la guerre plutôt que de souscrire aux conditions d'une paix honteuse. Je ne prétends au reste énoncer à V. E. que des craintes, M. le chancelier de l'Empire n'ayant par son dernier courrier daigné vis-à-vis de moi traiter qu'accessoirement les grandes questions. Ce que mon pessimisme me fait augurer dérive uniquement de notions particulières par des voyageurs venus de St-Pétersbourg. A les en croire, notre Cour, s'en reposant sur de récentes communications amicales de la part de la France, serait à la veille d'accorder au général Koutouzoff le retour d'une couple des divisions détachées de son armée. Je me permettrais dans ce cas de vifs regrets, la présence de cette poignée de braves de plus sur le Danube ne pouvant y conquérir la paix, tandis que son absence du Dniester peut accélérer la guerre de Pologne. Les conséquences d'un faux principe sont incalculables pour les gouvernements, et cette navette de nos divisions marchant du Midi au Nord et réciproquement en fournirait seule une preuve suffisante. Il se pourrait au reste que même la rive gauche du Danube fût pour nous difficile à défendre avec des moyens que la glorieuse journée du 22 juin n'a pas laissé que d'user; c'est une opinion que je vois régner ici, où, à la vérité, on n'est pas payé pour nous souhaiter des succès à l'Orient. La marche du Cabinet de Vienne ne me semble point altérée et la voie des conditions [illegible] de sa part est poursuivie. J'en crois découvrir une nouvelle [illegible]

la rupture de l'affaire du mariage de Mgr l'Archiduc Charles *), qui n'aurait pas été aussi indifférent à l'Empereur Napoléon que son ministre des relations extérieures doit l'avoir dit au prince de Schwartzenberg. Sans révoquer en doute la continuation des négociations en vue de l'alliance, qui me semblent de l'essence de la position du moment et des intérêts du chef du gouvernement français, je serais tenté d'en supposer le siège plutôt à Paris qu'à Vienne: le voyage qu'y a fait le Grand-Duc de Würtzbourg et qui avait donné lieu à maintes et maintes spéculations politiques, n'a été qu'une courte apparition durant laquelle encore ce prince a vu son Auguste Frère si rarement que cela a sauté aux yeux du public. Dans la circonstance, d'ailleurs, l'attention du gouvernement pourrait bien être distraite de la politique extérieure par celle que l'humeur pétulante de Messieurs les Hongrois force à la veille de leur diète la Cour à mettre en jeu vis-à-vis d'eux. Il n'y va pas de moins que d'obtenir de ces Etats, outre des sacrifices pécuniaires, une organisation s'écartant matériellement de leur insurrection actuelle. Toutefois la partie allemande de l'armée est de beaucoup la moins complète, et encore est-il question d'y réduire de dix hommes les compagnies. Je me flatte que cette réforme en soldats ne fera pas le complément de celle en officiers venant d'avoir lieu, et qui, bien que représentée comme une mesure épuratoire, n'en frappe pas moins tous ceux surnuméraires ayant servi moins de cinq ans. Il restera l'expédient des exceptions, mais sera-ce toujours le mérite et jamais la faveur qui les dicteront, comme dans la composition de la liste des militaires autrichiens nés en France? Cette interminable discussion mêlée d'aigreur entre les deux gouvernements me rassurerait contre le danger pour nous de leur alliance, si ce n'était ici la tendance par esprit d'économie (ou un plus perfide encore) vers un état militaire si extrêmement peu imposant, que le seul souffle de la volonté française réduira l'Autriche à son système quand à St-Cloud paraîtra venu le moment de donner développement aux projets sur le Nord de l'Europe.

---

## 5.

(№ 17). *23 août 1811.*

J'ai attendu, mon cher et respectable ami, une occasion extraordinaire pour répondre à votre lettre du 11 juillet que S. E. M. le chancelier de l'Empire a daigné accompagner de quelques lignes, la poste restant, dans cette bonne saison même, une éternité en route. Je le prie de vous faire parvenir cette missive, ce qu'il aura certainement la complaisance de faire. J'ai appris avec bien du regret par cette lettre que, toujours fort occupé, vous avez été indisposé. Puissiez-vous vous être rétabli bien promptement et me l'apprendre de même! Ma santé est bonne, mais il en est toujours ainsi jusqu'à

*) Было предположеніе женить эрцгерцога Карла на принцессѣ Амаліи Баденской, сестрѣ Императрицы Елисаветы Алексѣевны.

la mauvaise saison, et cela ne prouve pas qu'elle se soutiendra cet hiver, que je crains sous plus d'un rapport.

Je vous remercie sensiblement pour ce que vous avez fait d'extraordinaire en faveur de Bezerra. Vous n'avez pas eu à faire à un ingrat, et sa reconnaissance vous est acquise; une lettre que j'ai reçue de lui en porte la vive empreinte, et il est vivement touché de ce que vous avez fait pour lui. Il est déjà en relations avec les amis de Caroline*), et en sus je l'ai fait recommander fortement à la princesse Dolgorouky par mon excellent Koschka, dont je suis tous les jours plus content après n'avoir pas un instant cessé de l'être depuis son arrivée. Bezerra se plaint à moi des croupières que lui a fait tailler Araujo et une sienne créature son subordonné. Je ne doute point qu'il ne vienne à bout de ses ennemis, quelque nombreux et puissants qu'ils soient, et qu'il ne finisse par s'attirer comme à la Haye la faveur à la suite de l'estime universelle.

C'est le baron de Thuyll que S. E. M. le comte de Romanzoff a chargé de votre lettre ainsi que de toute une expédition. Voilà, avec le jeune Yermoloff, deux nouveaux employés qui complètent la douzaine. J'avais supplié M. le chancelier de me ménager sous ce rapport, mais il faut que cela n'ait pas été en son pouvoir. Cette surabondance, fort désagréable pour moi, me paraît, ce qui est pire, regrettable pour le service, car comment à la longue n'en naîtrait-il pas d'inconvénients? De ce contact d'une dizaine de fainéants au milieu d'ailleurs d'une foule de compatriotes, il ne saurait rien résulter de bon et je suis tout surpris que cela ait jusqu'ici été aussi peu mal. De toute cette affaire, vous sentez, mon cher ami, combien ma dépense monte haut et ce serait à n'y pas tenir absolument pour peu que les billets reprennent crédit, ce qu'ils ont commencé à faire, car les prix ne diminuent plus et ne font qu'aller en croissant. Mes appointements ne suffisent pas dès à cette heure, et que ne sera-ce pas cet hiver! Il est vrai que me voilà enfin établi complètement et d'une manière à faire honneur à la Cour. L'état que je tiens est plus convenable que celui de l'ambassadeur de France, outre que je puis dire avoir chez moi tout le monde que je veux, ce qui n'est pas le cas pour lui.

Je joins mes vœux aux vôtres pour que notre adorable Maître retire des innovations projetées tout le fruit attendu. Un M. Bogoluboff, que je n'ai vu que pendant cinq minutes à son départ pour Baden, en a beaucoup entretenu le cercle de la princesse Bagration, dit-on, et il en est résulté dans le public de Vienne cent contes plus ridicules les uns que les autres.

Excusez, mon digne ami, ce griffonnage et la hâte de ma lettre, au moment où je suis d'écrire aussi à M. de Koutouzoff par cette occasion de voyageur. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur. Caroline vous dit mille tendres amitiés et languit de vous savoir entièrement rétabli de santé

---

*) Супруга графа Штакельберга.

## 6.

*(№ 16).* *Vienne, le 23 août 1811.*

Après vous avoir, mon tendre ami, écrit *proprio pugno* un № 17 *) que M. le chancelier de l'Empire vous transmettra, je vais vous parler à cœur ouvert à l'aide de la bonne main de notre chère Caroline. D'abord il faut que je vous témoigne encore la peine que m'a causée la nouvelle de votre indisposition, ensuite la lassitude sur votre position que trahissent plusieurs expressions de votre lettre; celles qui y sont soulignées, et que vous avez adressées à qui il appartenait ont toute mon approbation. C'est le langage du meilleur des patriotes comme du plus honnête des hommes, et dès lors, ce devait être celui de Rodion Alexandrowitch. Je gémis de ne pas vous savoir aussi heureux que je voudrais, et je conçois que vous ne le soyez pas au milieu de cette foule d'intrigues et d'intrigants. Je n'y tiens presque pas à Vienne et que ne doit-ce pas être à Pétersbourg! Quoique j'aie jugé un peu jésuitique dès la première vue ma connaissance de Königsberg, je regrette que Bistouri soit mal avec elle, pensant que, dans un moment semblable à celui-ci où déposter le Mielleux est de la plus haute importance autant qu'urgence pressante, il faudrait que les bons s'alliassent même à ce qui l'est moins qu'eux pour parvenir à ce but salutaire. Au lieu de cela, on veut me persuader qu'il y a peu d'accord entre les gens que je voudrais, tels que le neveu par sa femme du Démasqué, l'Homme au Nerf, et le digne Médecin de la Fièvre. Le Natif de la Foulée que celui-ci a décoché à Lancette a droit à toute sa méfiance et dès lors à celle de Bistouri. C'est une créature du beau-frère manqué et je croirais presque du Mielleux même. Ce que Lancette sait de la commission donnée au Patient se réduit à la représenter comme de pur espionnage. Figurez-vous la considération du Quidam par la circonstance que le Mielleux lui a fait la douce proposition de demander à se charger des missives du Cultivateur de la Pomme pour pouvoir les lui livrer. A propos de ce Cultivateur, il a dit au Patient que l'aplomb entre Essen et le Bonace était établi. Lancette n'a pu manquer de relever cette assertion vis-à-vis du Mielleux en lui témoignant des doutes sur son exactitude. Ce n'est pas que, si la chose n'est pas faite encore, je puisse espérer qu'elle tarde longtemps à se faire, à moins que la Catholicité ne suive une marche toute opposée à celle du jour. Le Bonace finira par tomber dans les filets du Financier qui y est aidé par le Nouvel Histrion: c'est lui décidément qui a fait manquer le mariage du Louvoyeur avec la belle-sœur de Bonbon; quoique le dit Histrion joue toujours le même rôle vis-à-vis de Lancette, lui témoigne toujours la même confiance, et vient encore de lui communiquer d'intéressants renseignements sur le nord de l'Ecrasée, qu'il transmet aujourd'hui au Mielleux, Lancette n'en conserve pas moins ses soupçons les plus violents sur des liaisons secrètes et intimes entre le Nouvel Histrion et Essen. La faiblesse du Portier de l'Hôtel livrera celui-ci tôt ou tard à Ma Campagne, qui dès lors

*) Предыдущій №, см. стр. 88.

ne tardera pas à s'en servir contre la Galandrie et à entrer en danse avec elle. Au moment d'interrompre cette lettre, je vous envoie ci-joint la copie de celle que Lancette a adressée au Cultivateur de la Campagne près du Financier, et dont je vous laisse faire l'usage que vous jugerez à propos. En attendant que vous en preniez lecture, je vais à mes affaires; adieu.

L'interruption aura au moins été bonne à quelque chose: on m'a dit dans l'intervalle que, dans l'histoire de l'aplomb, le Bonace avait été pris pour la Vigne que l'Ecrivain avait voulu indiquer au Cultivateur de la Pomme; Lancette n'en conserve pas moins toute son inquiétude que le Portier de l'Hôtel finisse par donner à corps perdu dans Ma Campagne. La cause principale en sera le Nouvel Histrion, dévoué secrètement à Paddas, ce qui commence à sauter aux yeux de tout le monde en dépit du masque dont il se revêt. C'est vis-à-vis du Co-Seigneur de Paddas que sa fourberie s'exerce le plus ainsi que sa fausseté. Dans l'idée que le document ci-joint ne vous soit pas encore connu, quoiqu'il le soit du Collège, je vous l'envoie comme une pièce historique et une des anomalies du siècle; le plus bouffon de l'affaire est la signature de l'acte par un ambassadeur Luthérien, à côté duquel je me trouve souvent à l'Eglise. Lancette soupçonne toujours davantage le Natif de la Foulée, qui vise à une activité de correspondance hors de toute borne permise, en tant qu'elle s'écarte entièrement de la sphère de son état. Lancette doit, pour le calmer, lui avoir dit qu'il prenait sur lui, en cas de revirement gouffreux, d'en faire prévenir le Médecin de la Fièvre par Bistouri.

Le comte Metternich vient par un billet extrêmement aimable de me prier de faire parvenir par votre canal l'incluse au général comte de Saint-Julien. Obligé, mon ami, de vous quitter encore une fois, je laisse à la chère Caroline la plume pour quelques détails domestiques et me borne à vous renouveler ici l'expression de mon inaltérable attachement.

---

C'est avec le plus vif empressement que je prends toujours la plume, pour vous répéter combien je suis heureuse de penser avoir quelques droits à votre amitié, par toute celle que je vous ai vouée, et vous remercier pour votre souvenir dans chacune de vos lettres, mon respectable et digne ami. Je ne sortirai pas des bornes de mon département en ne vous parlant que de notre intérieur, pour lequel je remercie tous les jours la Providence: mon plus vif désir serait de vous en voir le témoin. La bonne Mme Pléchtchéeff vous en aura fait le tableau, et je m'en repose sur elle pour sa vérité, car elle sait apprécier ce bonheur-là. Elle aura pu vous dire combien nos enfants sont satisfaisants sous tous les rapports. Dieu merci, leur santé continue à être bonne et le dernier venu surtout est d'une force et beauté extraordinaire. Je résigne la plume de nouveau, supposant que mon mari en a besoin pour lui-même en continuant à me dicter. Veuillez, je vous prie, en attendant croire à mon sincère attachement. C. S.

---

*Ce 12/24.*

Je profite d'un instant de loisir et d'un bout de place que je m'étais réservé auprès de la bonne Caroline pour vous répéter, mon respectable ami, ce que je ne saurais jamais assez bien vous exprimer, la vivacité et constance du sentiment que je vous ai voué. Dieu fasse que je vous revoie bientôt, mais où? car je puis moins que jamais désirer de faire un voyage en Russie et je n'envie pas le sort de Nesselrode! Je le chargerai de sonder le terrain pour l'achat d'une terre à laquelle je consacrerais dix mille ducats. On dit que le vieux Orloff serait un excellent agent pour cela, mais je ne le connais pas assez. J'attends Nesselrode sous huitaine; j'irai dans peu de jours à Presbourg et c'est ma femme qui recevra cet excellent jeune homme. On me presse pour des signatures et je ne puis plus que vous embrasser de tout mon cœur.

Pas de réponse encore du comte de Ludolff *), mais en calculant le temps et son éloignement de Constantinople, elle ne m'arrivera peut-être pas même par la prochaine poste turque.

---

## 7.

*24 août 1811.*

Je n'ai aujourd'hui rien de plus à ajouter à la position des choses ici, excepté le passage du Danube qui a été effectué au commencement de ce mois sous Widdin par un corps de 19.000 Turcs sous les ordres d'Ismaïl, pacha de Sérés et qui a pris poste sur le territoire valaque malgré l'opposition d'un corps russe. C'est ce que la Porte a communiqué en y ajoutant que le grand vizir faisait les dispositions les plus actives pour passer de son côté en Valachie avec le gros de son armée. Nous en attendons le résultat, car je ne sais si on pourra se flatter ou d'une entière réussite ou d'une défaite qui amèneraient finalement les deux parties à s'entendre pour la paix si désirée et si nécessaire. Mais la Porte persiste *dans tous les cas* dans sa constante détermination de ne vouloir rien céder et de continuer plutôt la guerre à l'infini.

La Russie devrait bien penser aussi à terminer l'autre guerre si onéreuse pour elle avec les Persans. Ceux-ci, engagés à faire cause commune avec la Porte contre la Russie, se préparaient, au départ du ministre anglais de Téhéran, à faire une invasion en Géorgie avec un corps considérable de troupes. Le général Tormassoff a concentré ses faibles moyens à Tiflis, où il se trouve sur la défensive. Les troupes persanes vont être organisées à l'européenne, et plusieurs bataillons sont déjà disciplinés sous la direction d'officiers anglais. Le Roi et son fils, mais surtout celui-ci, qui montre un talent rare, sont fermement décidés à policer leur nation. Je ne sais ce qu'on peut

*) Будет граф Штакельберг, родственник Людольфа.

en prévoir pour l'avenir, mais la Perse policée, ayant à sa tête un Souverain de caractère ferme, ambitieux, ayant un trésor immense et commandant à une nation belliqueuse soumise docilement à sa volonté, peut devenir un voisin très dangereux. L'Empire Ottoman, qui croupit dans l'ignorance et le fanatisme religieux de ses peuples, pourra bien être la première à supporter les coups qui se préparent vers les parties orientales.

---

8.

*Vienne, 19/31 août 1811.*

Mon ami, je n'ai pas le temps de vous faire une courte dépêche, comme Mme de Sévigné disait de ses lettres, et vous n'aurez aujourd'hui que du bavardage particulier. C'est d'ailleurs du particulier qu'il faut pour dire crûment d'indigérables vérités. Je dois cette occasion *di sfogarmi* à M. le comte de Metternich: mes rapports avec lui continuent heureusement à être ce qu'ils étaient; le comte de Stackelberg est enchanté du comte de Metternich. Si l'envoyé de Russie ne l'est pas autant du ministre d'Etat, la faute en est à plus d'une personne, et surtout aux choses, dans l'essence desquelles gît le mal. Le ministre russe peut n'avoir qu'une face, le ministre d'Etat autrichien n'en a peut-être pas assez de deux. A qui en est la faute en premier lieu, est une question non à l'ordre du jour. A qui elle est en seconde instance, je vous dirai que c'est à nous. Pourquoi, en excitant de plus d'une manière la défiance dans nos vues, ne faisons-nous pas renaître la confiance dans nos moyens? Mais qui trop embrasse mal étreint, et nous persuaderons difficilement qu'avec une demi-douzaine de guerres sur les bras, nous fassions victorieusement la septième. Telle est la morale de la fable du cercle aux Tuileries le 15 août. Lisez et jugez. Je dois à la confiance de M. le comte de Metternich une lecture encore plus intéressante, celle du rapport du prince de Schwartzenberg sur un sujet que son collègue des Invalides a traité en commettant le péché d'omission: vous en jugerez parce que le comte de Saint-Julien sera engagé à vous lire cet intéressant rapport; j'eusse été mis à même de vous en envoyer une copie, si l'occasion d'aujourd'hui eût été russe comme elle est autrichienne. Plus curieux que cela, est encore une lettre particulière du prince Schwartzenberg avec d'intéressantes naïvetés sur la philippique de l'Empereur Napoléon. Comme vous n'aimez pas plus les calembours que lui et moi, je vous demande quand, avec moins d'esprit, nous aurons plus de logique. Quand permettrons-nous à Italinsky de se retirer du Danube pour se retrancher vers le Dniester? A moins de cela, pas de rapprochement avec l'Autriche; à moins de celui-ci, pas de salut pour l'Europe! Le mal qui la ronge veut une cure radicale que nous n'avons pas les bras assez longs pour opérer, car il s'agit ici d'amputation de plus d'un membre du colosse français. A moins, dis-je, de cette paix tant désirée avec la Porte Ottomane, gare le résultat, que j'ai fait envisager si souvent, que toute répétition serait oiseuse, autant qu'est odieuse la matière! J'ai, plus [illegible]

de conscience, combattu les chimères du duc de Serra-Capriola, mais, si elles ont le temps de se reproduire, l'heure fatale sonnera. Veuille ma bonne étoile que je ne l'entende pas! Ma profession de foi est faite et mes vœux sont connus: relations les plus intimes entre les deux anciennes Cours Impériales. Je ne saurais travailler mal à les ramener, puisque j'y travaille de cœur autant que je fais. Pour cela je suis bastant, mais, pour opérer en tout autre sens, je ne vaudrais rien, trop vieux que je suis et attaché à mon ancienne réputation de galant homme. Les sujets au reste ne manqueraient pas au besoin, sans parler de votre jésuitique Patient. Défiez-vous-en, car je m'en défie et en suis au désespoir à cause de notre digne B. de T. *(Barclay de Tolly?)*. Rendez-moi blanc comme neige auprès de lui, ou, peut-être mieux, ne lui parlez de son protégé qu'au cas qu'il se serait plaint à lui de moi. Sur ce, et en vous assurant de mon ancienne amitié, je me recommande avec confiance à la prolongation de la vôtre.

*P. S.* Je vous recommande l'incluse, et particulièrement celle pour le ministre de la guerre de notre Auguste et adoré Maître, auquel vouent de l'attachement nos ennemis mêmes, témoin le Vicentain. Vous comprenez de reste que ma causerie d'amitié est pour vous seul. Les miens se portent au mieux, et Mme de Stackelberg vous dit mille amitiés.

---

## 9.

*(En mains propres).* *Vienne, le 21 septembre 1811.*

A ma dépêche ainsi qu'à ma lettre particulière il faut, mon respectable ami, que je joigne du tout particulier qui sera sous couvert à part pour répondre entre autres à certain passage de vos lettres par M. Marschall, pour les détails desquelles je vous remercie de tout mon cœur. Il n'y a point à penser à l'insinuation du Portier de l'Hôtel vis-à-vis de Bonbon, et en vue du renvoi de la Poule. Jamais le Poëte ni aucun de ses collègues ne pourrait engager le Portier à pareille démarche, ne fût-ce que par crainte d'une initiative dangereuse. Pour ce qui est du plus d'ouverture vis-à-vis de Bistouri de la part du Tailleur Bonassien et de son premier garçon, Lancette s'en occupera aussitôt qu'il en aura l'occasion, qui ne s'est pas encore présentée. A cet égard toutefois, il y aura par Lancette à observer des ménagements indispensables eu égard à l'acabit peu sûr du Poëte. Je vous félicite, mon digne ami, de pouvoir vous débarrasser de la partie la plus fatigante de votre besogne, que mon amour pour la chose publique me fait désirer voir remplacée par une plus intéressante encore. Pourquoi Bistouri ne consentirait-il pas à recueillir, ne fût-ce que temporairement et pour délivrer la Galandrie du Mielleux, la succession de celui-ci. L'un de ses aides actuels pourrait être celui de l'ami du Co-Seigneur, en y joignant incessamment le propriétaire du Cheval Noir. Je conçois les motifs devant rendre celui-ci étranger à certaine œuvre, mais je ne voudrais pas que Bistouri mît une défiance particulière dans ledit

propriétaire: c'est le garçon le plus honnête que je connaisse et duquel l'attachement à l'homme de Königsberg n'est pas ce que Bistouri croit, et ne saurait d'ailleurs nuire jamais à personne, eu égard aux principes de l'individu. Je vois que le Tailleur actuel près du procureur ne saurait absolument pas, pour les intérêts de l'Eglise, tarder à être remplacé; mais par qui? c'est là la grande question. Le mari de Macha serait peut-être ce qu'il y aurait de mieux, mais je crains qu'il n'y consente pas davantage qu'à succéder à la Poule. Dans aucun cas, et à aucun prix, le Co-Seigneur n'irait auprès d'Essen: tout ce qu'il désire est de rester à Volotchok, mais, pour l'y maintenir, il faudra de la justice, outre toute la surveillance de Bistouri. A ce sujet causera avec lui le propriétaire du Cheval Noir, réellement attaché à Bistouri autant que reconnaissant pour tout ce qu'il a éprouvé de sa part.

Je n'ai pas besoin de vous recommander le porteur de cette lettre, mon excellent Dolgorouky. Je lui ai donné pour premières instructions de ne pas se tuer de fatigue, mais de reposer en route, son expédition ne pressant pas outre mesure; ainsi, au cas qu'il en fasse autrement et qu'il en résulte du mal pour sa santé, au reste fort bonne, il ne faudra s'en prendre qu'à lui-même.

Mon mari, obligé d'interrompre sa lettre, me laisse la plume pour mon propre compte, ce que je mets à profit pour me payer un peu de la peine d'écrire *pour le compte d'autrui.* Sa santé est aussi bonne que je puis le désirer, ainsi que celle de la petite famille, qui prospère à faire plaisir. Le porteur de la présente vous parlera de notre genre de vie, qui continue sur le même pied, c'est-à-dire que nous avons très souvent du monde à dîner et les soirées libres, ce qui nous convient bien mieux que de veiller comme on fait généralement ici.

Mlle Protasoff, qui est revenue de ses eaux pour nous quitter encore, n'a pas daigné accepter l'invitation pour dîner que nous lui avons faite. Elle a du caractère et ressent *les injures* plus facilement qu'elle ne les pardonne. Nous n'avons au reste rien à nous reprocher. Elle m'a cependant *gracieusée,* la seule fois que je la rencontrai, à un dîner chez Razoumowsky, et eut même l'extrême bonté de prétendre que j'allasse la voir; elle a peut-être cru que je lui devais des soumissions comme ancienne demoiselle d'honneur.

Voilà bien du bavardage dont je vous demande pardon, tout en vous priant, mon respectable ami, de le regarder avec autant d'indulgence que, j'espère, vous avez d'amitié pour moi.

## 10.

*(Entré le 21 septembre, rentré le 9 octobre 1811).* *Vienne, ce 10/22 septembre 1811*

Je suis, mon ami, dans l'attente d'une réponse de votre part à mes dépêches *sub* № 3 et 4, mais je concevrais qu'à l'idée principale de [illegible]

dernière, que je n'ai qu'en hésitant mise en avant, Notre Auguste Maître, dont le tact est si sûr, ne voulût pas donner suite. Je continue à marcher au travers des mêmes incertitudes eu égard au comte de Metternich, et il est aussi peu de mon caractère que d'une bonne politique peut-être de les lui trop déguiser. La dernière lettre que je vous ai adressée par courrier autrichien a porté l'empreinte de mes doutes et ne paraît cependant pas avoir été désapprouvée par le comte de Metternich. Le ministre à deux faces est de l'essence du rôle qu'il joue, et qui est des plus habiles, s'il n'est pas perfide, ce que l'avenir seul nous fera voir. La position de la Cour de Vienne est éminemment critique sous les rapports encore plus de l'extérieur que de l'intérieur, et restera telle tant que les embarras de la nôtre ne lui offriront pas les chances de tout l'appui nécessaire contre la prépondérance française: ils auraient pu voir lèur terme, à mon avis, peu décisif au reste, éloigné que je suis de pouvoir juger l'ensemble des affaires; je crois que nous avons laissé échapper l'occasion de nous soustraire aux entraves nous gênant. Nous errons dans un cercle vicieux, et cela arrivera à tous les gouvernements se mettant dans une fausse position dénuée de moyens fédératifs. L'attitude de force la plus grande à la suite de notre paix avec la Porte pourra seule nous éviter la guerre avec la France, mais c'est une matière que j'ai si souvent rebattue par l'effet de mon attachement à ma patrie et à mon respectable Souverain, que je ne saurais la traiter derechef aujourd'hui.

J'ai une demande à vous faire, mon ami, c'est de m'envoyer une copie de mon № 2, manquant à ma petite archive pour avoir dû expédier cette dépêche à peine dictée. Vous pouvez la confier à mon excellent Dolgorouky à son retour ici, qu'il désire qui ait lieu le plus tôt possible. Je demande pour lui la croix de St-Wladimir de la 4[me] classe dans une lettre au chancelier. Appuyez, je vous prie, ma sollicitation auprès de notre Auguste et adorable Maître; elle est justifiée à vos yeux par le bien que, sous tous les rapports imaginables, j'ai été dans le cas de vous dire de ce jeune homme, auquel ses qualités, celles du cœur principalement, m'ont vraiment attaché. Je serai enchanté de lui voir accorder un encouragement en même temps qu'une récompense méritée, et ne doute point qu'il l'obtienne, d'après les espérances qui m'ont été données. Sa tâche sera, pendant son absence, que vous contribuerez, mon ami, à raccourcir de votre mieux, remplie par Woronzoff, mais en partie seulement, quelque satisfait du reste que je n'aie jamais cessé d'être de cet employé. Ils partagent le travail essentiel et ma confiance, quoique pas à un degré égal, Dolgorouky étant entre autres depuis longtemps chez moi, et en qui pourrais-je la placer avec plus de sécurité que dans des jeunes gens de ce nom? J'attache un prix véritable à les façonner à une carrière pour laquelle les sujets ne nous manquent pas, mais seulement sous le rapport du nombre. Je suis excédé de celui de mes subordonnés augmentant toujours: voilà encore un secrétaire de légation surnuméraire dans la personne du comte de Capo d'Istria! Je ne suis mécontent, et tant s'en faut, d'aucun de ces Messieurs, mais le moyen de les occuper et d'éviter à la longue les inconvénients de cette superfétation? Je supporte ceux inhérents à ma catégorie

publique: sous les rapports particuliers, je suis bien heureux et remercie Dieu, que j'invoque journellement pour vous. Remettez, je vous prie, au général Fock l'incluse qui m'est arrivée pour lui. Ma femme vous dit mille amitiés et je vous embrasse du fond de mon cœur.

## 11.

*Ce 22 septembre 1811.*

Je n'ai pu voir le Poëte qu'un moment, si fort il est occupé à raison de l'absence d'une douzaine de jours qu'il a faite. Il a, dit-on, expliqué à Lancette une partie de l'énigme de la lettre de Bistouri. Cette conduite des amis du Mielleux dans la Mer Noire aurait, il me semble, dû autoriser Bonbon à des procédés dans la Baltique tout différents du renvoi au Plomb de ce qui en était venu. Cette frayeur et condescendance envers le Tailleur du Procureur est du plus mauvais augure, et de la plus détestable politique; je ne puis y reconnaître que l'œuvre de la Poule, et pas du tout celle de Bonbon. Que se réserve-t-on donc à faire en faveur d'Essen après qu'il se sera mis en règle, et que tarde-t-on à le lui demander, au moins à s'expliquer avec lui? Lancette a dit au Co-Seigneur qu'il ne concevait en général rien à la marche de l'Eglise, qu'il devient tous les jours plus difficile de bien servir. La chute, dans la lettre de Bistouri, de la paix avec la Porte à celle avec la Perse seulement, et qui avait tout de suite frappé le Co-Seigneur, a bien davantage encore produit cet effet sur le Poëte. Il doit être, et l'a dit à Lancette, mécontent au plus haut point de ce que lui a envoyé le Tailleur Bonassien: il accuse celui-ci d'avoir montré à Bonbon ce qu'il ne devait communiquer qu'à Bistouri, et ce dont le premier a paru fort peu satisfait, sans trop de raison, il me semble. Ledit Tailleur est bien gauche en général, et il serait peut-être avantageux de le faire déguerpir de l'Eglise où la faveur de Bonbon est seule ce qui le soutient. Son premier garçon est un fin merle, mais la créature particulière du Poëte, ce qui inspire de la défiance au Co-Seigneur, quelque bonne opinion, du reste, qu'il ait dudit garçon.

Pour en revenir à la Russie et à moi, je vous dirai, mon respectable ami, qu'il me tarde extrêmement, par attachement pour elle, de voir sa position simplifiée moyennant de promptes paix, en vue de ne penser qu'à se préparer bien à la guerre terrible que nous aurons le printemps prochain, si ce n'est plus tôt. L'argent étant le nerf de la guerre, j'ai vu avec plaisir remonter nos changes; pourvu que cela se soutienne dans l'arrière-saison, ce que j'ai peine à croire! L'honnête Biedermann n'ayant point accepté les 25 ducats que je lui avais destinés, je vous prie, mon Ami, de les remettre à Mme Tamara. Je n'attends qu'un passeport afin de vous décocher un second suisse également recommandé par M. Aloys de Reding, savoir le capitaine Botmer, qui va faire hommage à notre adoré Maître d'une découverte intéressante qui a eu le suffrage le plus signalé de la part du général Fock et d'autres officiers d'artillerie, savoir celle d'un canon se chargeant autrement qu'on n'avait fait jusqu'ici.

Je suis depuis ce matin un peu embarrassé de mon expédition destinée à Dolgorouky, qui se trouve avoir une joue enflée; j'ai été le voir et me suis assuré, comme Cappellini l'avait déjà prononcé, que la chose n'est rien en elle-même, mais les craintes de la mère me font et feront observer d'extrêmes ménagements.

Avant de prendre congé de vous pour aller dîner chez l'ambassadeur de France, je vous dirai que le Poëte s'est encore plaint bien davantage de ce qui se passe en Catholicité, tant vis-à-vis du propriétaire du Cheval Noir, que vis-à-vis de Lancette. Il a dit au premier n'avoir en tout cela qu'une consolation, celle de traiter avec un homme tel que Lancette, sur le compte duquel il n'a pas tari en éloges. Bistouri en prendra ce qu'il voudra, après tout ce que le Co-Seigneur lui a dit à ce sujet.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

---

*Ce 23.*

Tout le mal de Dolgorouky ayant consisté dans une dent gâtée, et arrachée ce matin en présence de Cappellini, il n'y a pas le moindre petit empêchement à ce que son départ ait lieu ce soir. Il vient de m'arriver un capitaine Mutch, bien brave officier, avec des lettres du général en chef et de M. d'Italinsky, les premières insignifiantes et les secondes fort peu agréables, quant à l'état des choses sur le Danube. Elles ne vont pas au delà de la date du 29, ce qui me fait bien de la peine, vu qu'on ébruite depuis ce matin les nouvelles les plus fâcheuses sur un passage du Danube près de Bucharest, par le grand vizir en personne à la tête de 20.000 hommes. Au rapport de ces nouvelles, que je n'ose cette fois croire l'effet uniquement de la malveillance autrichienne, tout serait sens dessus dessous à Bucharest. Le général en chef aurait appelé au secours la 9e division, qui n'en pourrait porter qu'un très peu efficace, sa force effective ne consistant qu'en 4.000 hommes. Je ne saurais assez vous dire combien tout cela ajoute au noir de mon esprit, et à mon peu de satisfaction sur la manière incohérente dont le Mielleux conduit les affaires. En ayant trouvé hier au soir la bonne occasion, j'ai fait au Poëte l'insinuation désirée par Bistouri sur le plus d'ouverture à avoir à son égard par le Tailleur Bonassien et son premier garçon, mais cela avec les ménagements que je crois nécessaires vis-à-vis dudit Poëte en dépit de l'entière confiance qu'il a constamment l'air de reposer dans le Co-Seigneur.

Notre dîner d'hier chez l'ambassadeur de France a encore été plus ennuyeux que de coutume. Il était en honneur et gloire de la princesse Bagration s'étant jetée à sa tête, dans l'arrière-pensée, dit-on, de se ménager un asile ici, au cas que les cartes vinssent à se brouiller entre la France et la Russie, contre qui on craint toujours que l'Autriche ne tarderait pas à devoir se déclarer. Criblée de dettes, la princesse Bagration n'en a pas moins donné au comte Otto un dîner, que nous avons évité parce que c'était le jour de mon retour de Presbourg. J'aurai vendredi prochain 27, pour le jour du couronnement, cérémonie d'église, et dîner de 36 couverts, rien que de russes. Pour le coup, mon dernier adieu, en vous serrant contre mon cœur.

## 12.

*Vienne, ce 17/29 septembre 1811.*

Vous trouverez ci-jointe la copie, mon digne ami, de la dernière lettre du comte de Ludolff, qui, à raison de l'éloignement de Constantinople de son habitation à la campagne, ne porte que la date du 24 août. Puisse l'horoscope de ce ministre relativement aux affaires de la Perse se vérifier moins qu'il est arrivé de celles sur le Danube, qu'avec l'armée principale le grand vizir a réussi à passer près de Slobodié! La gazette semi-officielle de *l'Observateur Autrichien* a annoncé ce fait comme ayant eu lieu du 8 au 9 septembre et cela sur la foi de rapports de la frontière: ils ont toutefois été, par ordre du comte de Metternich, fort tronqués dans cette publication, leur teneur ayant même été pour nous de nature alarmante quant aux conséquences de cet événement. Dans un billet que le comte de Metternich vient de m'adresser de Presbourg, il a eu l'attention de me rassurer en me disant n'avoir reçu aucunes nouvelles du consul autrichien à Bukarest M. Fleischhakel, qui cependant aurait, d'après toutes les probabilités, envoyé une estafette à son gouvernement si quelque action militaire importante avait eu lieu de ces côtés. J'ai la confiance que je dois avoir dans les talents de notre vieux Koutouzoff et la bravoure de nos incomparables troupes, mais il me tarde toutefois à recevoir des dépêches du général en chef propres à calmer les inquiétudes que partage avec moi tout russe dévoué à sa patrie et à son Souverain. Les bruits publics ne parlent de rien moins que de l'évacuation de Bukarest, que maint exemple, celui de ce qui se passa en 1807 entre autres, m'a appris à considérer comme une position anti-militaire. Je sais au reste faire en tout cela sa part à la malveillance contre nous qui à Vienne ne dort: on y déteste les français, mais on ne nous y aime pas. Les gens éclairés sont rares en tous lieux, et le grand nombre, par l'effet de la plus sotte des rancunes comme du plus faux des calculs, pourrait bien s'applaudir ici de nos revers en Valachie, qui, s'ils n'étaient pas promptement redressés (comme cependant cela arriverait infailliblement) auraient tôt ou tard de fâcheuses conséquences pour la Cour de Vienne, à laquelle en dernière instance nuirait plus essentiellement tout surcroît d'influence du gouvernement français. Celle qu'il exerce ici n'attend peut-être pour devenir choquante qu'une augmentation d'embarras pour nous ou pour cette Cour-ci du fait de la diète de Hongrie. La position de ce gouvernement sous les rapports de l'intérieur devient effrayante et menace de plus en plus de le précipiter dans l'alliance française. Ses partisans la représentent comme immanquable, comme imminente, le marquis Landriani du nombre, ainsi que je l'ai dit au chancelier. Je n'ai rien à me reprocher et lui ai dès mon arrivée à Vienne fait entrevoir cette perspective: aussi ne puis-je donner plus d'intérêts à mes rapports à force d'avoir épuisé la matière; l'état des choses étant le même, les couleurs ne sauraient varier et à peine quelques nuances fugitives. La Russie seule peut changer la [illegible]

en se libérant de guerres vraiment intestines au milieu de la crise dans laquelle l'Europe se trouve, sauver celle-ci, et l'Autriche en première ligne, moyennant une attitude nouvelle et imposante: rien que celle-ci pourra reculer le conflit inévitable avec l'Empereur Napoléon, qui, à moins de cela, profitera du premier moment de ses succès sur le Tage ou de nos moindres revers sur le Danube pour nous attaquer. Quand est-ce que notre respectable Souverain en jugera le moment favorable? Je m'en repose sur sa sagesse, mais ma connaissance de l'éminence du danger rend mon impatience extrême. Je ne finirai pas cette lettre sans vous dire que tous les miens sans exception se portent au mieux. Recevez, mon digne ami, l'expression dévouée de la plus ancienne comme de la plus sincère des amitiés.

*Ce 21 septembre/3 octobre.*

Le départ du comte de Nesselrode, qui évite à la Cour les frais d'une expédition, étant retardé par l'attente du courrier du prince Schwartzenberg devant arriver à tout instant depuis que nous savons l'Empereur parti pour Boulogne, à moins que cet ambassadeur ne vienne lui-même, me permet de continuer cette lettre commencée il y a quatre jours. Dans cet intervalle ont été reçues ici des nouvelles qui m'affligent et m'alarmeraient sans ma confiance dans nos braves. Mettant toute exagération de côté et ne croyant pas un mot de ce qui se répète sur l'évacuation de Bukarest, non plus que de ce qui se dit que le général Sass aurait été forcé de se replier sur territoire autrichien, je ne saurais révoquer en doute que le grand vizir se soit renforcé sur deux points de la rive gauche, vers Widdin et Slobodié, et n'attende peut-être que d'avoir fait effectuer à un troisième corps un passage près de Braïla pour se porter en avant. Il se retranche toutefois jusqu'aux dents, et je ne sais si nous faisons bien de lui en donner le loisir. Le général en chef attend sans doute l'arrivée de renforts, mais il en vient au grand vizir dans une proportion bien plus grande. Je serai sur les charbons jusqu'à l'arrivée de la première dépêche de M. de Koutousoff, qui, je le sens bien, n'a pas le temps d'écrire. Il serait précieux que de promptes informations me missent dans le cas de donner le démenti aux bruits qui courent et de contrecarrer le travail ici de nos ennemis, qui nous nuit dans l'opinion publique: l'ambassadeur de France ne fait en cela que son métier; observant d'ailleurs toutes les formes, il a, avec le reste du Corps diplomatique, rendu hommage à notre Auguste Maître en venant me voir vendredi dernier, où il dut même attendre dans le salon que nous fussions levés de table.

Le comte de Metternich ne m'a plus écrit, soit qu'il n'ait rien reçu d'important de la part de l'agent autrichien à Bukarest, soit qu'il doive venir ici lui-même, ce qui est vraisemblable. Je suis fort impatient de le voir sous le rapport aussi des nouvelles qu'il aura sans doute reçues de Berlin. Une personne assez bien informée habituellement vient de me faire savoir qu'une concentration de troupes prussiennes s'opère en effet; j'en serais très fâché par crainte de l'explosion entre la Russie et la France qu'elle pourrait hâter. Si, en

dépit de ce qu'au printemps nous étions plus préparés que les Français, j'ai, par des considérations suffisamment énoncées et tenant à l'ensemble des affaires, déconseillé la guerre, à plus forte raison serais-je aux regrets de la voir éclater à cette heure. En 1806, ce fut le danger de la Monarchie, mais surtout le cri de l'armée prussienne, qui firent faire au Roi sa levée de bouchers prématurée, bien plus que nos conseils, quoique nous fussions dans une attitude absolument hostile vis-à-vis de l'Empereur Napoléon. Bien moins encore, ai-je lieu de croire, y serions-nous pour quelque chose à présent. Peut-être avons-nous au contraire trop négligé la Prusse, l'avons-nous trop abandonnée à sa position la plus critique possible. Quoi qu'il en soit, il est de notre politique de ne pas permettre qu'elle succombe, et loin de là, l'allégement de sa situation, moyennant l'évacuation de Glogau tout au moins, doit être, ainsi que des facilités pour nos exportations, le pivot de nos négociations avec le gouvernement français plus que d'inutiles promesses ou garanties de sa part relativement soit à la Pologne, soit aux Principautés. Je ne parle pas de la diminution de la garnison de Dantzik, car elle s'entend d'elle-même. A moins de cela, nous ne pourrions pas rengaîner et mettre fin à une attitude fatigante, mais nécessitée par l'extrême complication du moment. Le présent est gros de l'avenir et j'attends impatiemment à savoir entre autres jusqu'où à l'Est Napoléon poussera son voyage le long des côtes. Mais trêve à mon bavardage amical. Remettez, je vous prie, l'incluse à mon bon Dolgorouky et croyez-moi à vous pour toute la vie.

---

*Ce 23 septembre/5 octobre.*

La fusée de la Prusse est débrouillée. Je tremble pour elle plus que jamais. Son incartade n'a produit que le mauvais effet d'un armement en Saxe, sur lequel je doute qu'on se relâche en effet. La fatalité dans la marche des Cours nous poursuit et désole tout esprit ardent voulant le bien comme il faut le vouloir pour l'opérer. Le comte de Metternich m'a, sur la foi d'une lettre de Dresde, donné, je pense, une bourde en me parlant d'une demande de notre part déclinée par le gouvernement français d'indemnisation dans le Duché de Varsovie pour le Duc d'Oldenbourg. Ce ministre des affaires étrangères, qui me témoigne toujours confiance personnelle et intérêt pour la Russie, sur le dernier desquels sentiments je voudrais surtout pouvoir me reposer plus que je n'ose faire, vous prie par moi de transmettre au comte de Saint-Julien le paquet ci-joint. L'Autriche est trop en l'air aussi longtemps que nous avons tant d'affaires sur les bras, pour que je puisse me fier à des errements: le ministre d'Etat est pour la garantie de notre arrangement futur avec la France, mais moi je crains pour son accessoire indispensable dans une bonne convention entre les deux anciennes Cours Impériales avec prestation stipulée de secours aussi immédiats qu'effectifs au cas d'infractions à prévoir par l'Empereur Napoléon. Adieu, mon digne ami. Renvoyez-moi au plus tôt [illegible] mon seul confident, et ne fût-ce qu'à raison de mon [illegible] quelques jours et à l'approche de la mauvaise saison mes yeux [illegible]

*Ce 24 septembre/6 octobre.*

L'arrivée du prince Schwartzenberg me force, mon ami, à reprendre mon interminable lettre afin de vous ajouter des particularités non qualifiées à figurer dans ma dépêche au chancelier. Le comte de Metternich me les a confiées pour qu'elles ne parviennent que par votre intermédiaire à la connaissance de notre Auguste autant qu'adoré Maître. L'Empereur Napoléon a dit à Compiègne au prince Schwartzenberg en parlant de sa position vis-à-vis de la Russie: „Je ne „veux pas de cette sotte, de cette maudite guerre, mais si on m'y contraint, „je la ferai avec des moyens de l'étendue desquels on ne se doute pas. „C'est une si fichue guerre que les Anglais mêmes n'en veulent pas. Je sais „que ce serait surtout une guerre de commerce, la Russie ne croyant pas „pouvoir durer avec la privation de celui-ci". Je vous laisse, mon ami, à faire le commentaire; il me paraît tout en faveur de la détermination de nous affranchir de nos liens, ce qu'une conduite ferme en même temps que sage peut nous valoir avec la conservation de la paix, mais il faut nous expliquer au plus tôt avec la France et augmenter nos armements tout en concluant la paix avec les Turcs. Telle est l'opinion du prince Schwartzenberg, militaire éclairé et bon autrichien sans être anti-russe. Il a remarqué dans Napoléon une nuance plus guerrière à Compiègne et indépendante du thermomètre des affaires de la Péninsule, dans laquelle il ne s'est rien passé. L'Empereur et le duc de Bassano ont beaucoup parlé de notre commerce et ergoté sur l'arrivée dans nos ports de vaisseaux américains n'ayant pu passer qu'avec permission anglaise. Adieu et tout de bon, j'espère, car j'ai les yeux hors de la tête.

## Б) Письма и записки барона Ф. Бюлера къ Р. А. Кошелеву *).

### 1.

### Les intérêts de la Russie à la fin de l'année 1811.

*St-Pétersbourg, 24 décembre 1811.*

Lorsqu'on voit les préparatifs redoutables de l'Empereur Napoléon dans le nord de l'Allemagne, à Danzig et à Varsovie, lorsqu'on compare la conduite politique précédente de la France vis-à-vis de la Russie avec l'espèce d'indifférence qui se manifeste depuis près de six à huit mois et dans les gazettes et dans les relations diplomatiques, il serait en effet trop fort de vouloir encore douter de la nature de ses intentions envers la Russie.

Il est vrai que, sous le prétexte de former des corps pour l'Espagne, on arme à Varsovie depuis la création du Duché; sous le prétexte de défendre

*) Изъ Главнаго Архива Министерства Иностранныхъ Дѣлъ.

les côtes de l'Allemagne contre le commerce anglais, on a, sans donner ombrage, inondé peu à peu le Nord de troupes françaises, mais il ne part maintenant plus de Polonais en Espagne, et l'armée des douaniers s'est transformée en armée d'observation de l'Elbe, propre à envahir tout ce qui résiste à la volonté de Napoléon.

Il faut observer qu'au milieu de ses mesures, Napoléon se donne les airs de vouloir éviter la guerre avec la Russie, qu'il propose des négociations, des moyens de s'entendre et de maintenir la paix sur le continent. Un observateur fidèle et exact de la politique adroite de l'Empereur Napoléon se rappellera qu'il a fait de même toutes les fois qu'il a projeté l'humiliation d'une puissance; il se rappellera qu'il forme ce projet du moment qu'une puissance dont il avait recherché et obtenu l'alliance s'est avisée de montrer la moindre humeur contre un attentat quelconque à la dignité et à l'indépendance de son allié ou ami. La protestation du Roi de Prusse contre la violation de son territoire par l'enlèvement d'un ministre étranger a causé le premier germe de la vengeance contre la Prusse, l'armement en Espagne du temps de la guerre de Prusse a décidé l'assujettissement de cette Monarchie, l'établissement d'une milice nationale en Autriche a déterminé la réduction de cette puissance. De la même manière, l'espèce de protestation contre l'occupation du Duché d'Oldenbourg, les mesures de commerce plus ou moins conformes au Système Continental de Napoléon et la formation d'une armée sur les frontières de la Pologne peuvent être hardiment regardées comme la clef de la conduite moins que jamais franche de Napoléon envers l'Empereur de Russie.

Napoléon se trouve donc maintenant vis-à-vis de la Russie, sauf les proportions qu'il ne faut jamais perdre de vue, à peu près dans le même cas dans lequel il s'est trouvé vis-à-vis de la Prusse avant 1807, vis-à-vis de l'Espagne après 1807 et vis-à-vis de l'Autriche en 1808. En comparant la conduite de Napoléon envers ces puissances et celle qu'il tient maintenant envers la Russie, on s'aperçoit d'une grande conformité de manières d'agir.

Il avait prorogé les effets de son ressentiment contre la Prusse en 1805, pour la détacher de la coalition par l'appât de l'acquisition de l'Electorat de Hanovre. Mais après avoir atteint son but d'humilier la Maison d'Autriche, il a proposé à la Prusse une diminution de son territoire, et par là, il l'a forcée à prendre les armes dans le moment qui lui était le plus propice. Tout en témoignant qu'il ne voulait pas la guerre, qu'il s'entendait à des négociations, il a fait marcher ses troupes vers la Saxe, il a parlé tantôt en dictateur, tantôt en bon allié aux négociateurs prussiens à Paris, et finalement, sans déclarer la guerre, il a tâché de se ménager une position militaire qui l'assurait de la victoire sur l'armée prussienne dans un temps où aucun de ses alliés ne pouvait venir à son secours.

Il en a fait de même avec l'Espagne. Une demande attentatoire à la souveraineté après l'autre devait être accordée au prix de la paix et de l'alliance la plus intime jusqu'à ce que, sous prétexte de punir le Portugal et d'en joindre une partie à l'Espagne, il a profité du passage de ses troupes pour soumettre l'Espagne à ses lois.

Il a suivi le même mode vis-à-vis de l'Autriche en ne parlant que de ses intentions pacifiques, de la garantie de l'intégrité des Etats Autrichiens, tandis que, dans sa correspondance particulière avec l'Empereur d'Autriche, il ne parlait que de la conservation des parties *essentielles* de la Monarchie Autrichienne, ce qui supposait des arrière-pensées nuisibles à l'intégrité. Il exigeait le désarmement sans s'offrir à évacuer l'Allemagne et sans donner une garantie véritable sur l'intégrité de la Monarchie.

On peut répondre à cela que Napoléon n'a pas vaincu à la suite de ces procédés les puissances qu'il a envahies, mais à la suite de mauvaises mesures de défense dans l'intérieur.

Cela est vrai, mais si ces puissances s'étaient méfiées à temps de ses intentions pacifiques, si elles ne lui avaient pas laissé le temps de les priver du secours de leurs anciens alliés, si l'on n'avait pas attendu le moment où la force de son armée se trouvait déjà toute rangée en ordre de bataille, aurait-on vu les mêmes résultats que nous avons vus?

Le fait est que, depuis que Napoléon commande la France, jamais il n'a été *surpris* par la guerre et la guerre n'a jamais *commencé* que lorsqu'il l'a voulue, et il ne l'a voulue que lorsque toutes les circonstances ont conspiré à lui assurer la victoire. Pour obtenir ce but, tout en prenant ses mesures d'attaque de tous les côtés, il n'a cessé de parler de la paix, de son aversion pour la guerre et de son inclination à s'entendre à l'amiable, jusqu'au moment où il a jugé bon de répondre l'épée à la main, parce qu'une réponse de bouche donnée aux négociateurs à Paris faisait connaître qu'il n'y avait plus moyen de s'arranger autrement.

C'est ainsi que l'espèce de protestation de la Russie contre l'occupation du Duché d'Oldenbourg, les mesures commerciales et l'armement de la Russie serviront éternellement de griefs, et Napoléon prétendra toujours qu'il n'y a rien de plus facile que de s'entendre là-dessus. Il cédera volontiers le pays d'Erfurth à la Maison de Saxe-Weimar contre une renonciation de la Russie au Duché d'Oldenbourg, il s'engagera à diminuer l'armée polonaise, à réduire la garnison de Danzig, à retirer une partie de ses troupes de l'Allemagne. Mais ne demandera-t-il pas que la Russie commence par désarmer, et, si elle désarme, évacuera-t-il la Prusse, évacuera-t-il l'Allemagne, se bornera-t-il à une simple défense des côtes de la Baltique? Sera-t-il content de l'exactitude avec laquelle la Russie a observé jusqu'à présent le Système Continental contre le commerce anglais, n'ajoutera-t-il pas des conditions plus pénibles et non combinables avec les intérêts de l'Empire?

L'expérience a prouvé jusqu'ici que Napoléon n'a exécuté ses engagements qu'autant qu'ils lui ont convenu. Sous mille prétextes plausibles, il a tâché d'esquiver à l'exécution de ce qu'il y avait d'un tant soit peu de contraire à ses vues à lui. L'expérience a prouvé que, lorsqu'il a vu faire une puissance des sacrifices à la paix, il en a demandé de nouveaux et il n'a cessé de demander jusqu'à ce qu'il n'y avait plus moyen d'accorder sans signer sa destruction. Telle est et a été jusqu'à présent la manière d'agir de l'Empereur Napoléon, il ne la changera probablement pas vis-à-vis de la Russie.

Il dira toujours qu'il veut négocier, qu'il ne demande que la paix, mais en attendant il ira toujours en avant, il fortifiera de tous les côtés, il fera marcher ses troupes, il minera la Prusse, il travaillera l'Autriche, et il n'attaquera la Russie que lorsqu'il sera bien sûr d'avoir paralysé la Prusse et l'Autriche par une position adroite de ses armées, qui agiront contre le cœur de la Russie en même temps qu'on trouvera le moyen de forcer l'Autriche et la Prusse de l'attaquer dans les flancs.

C'est vers ce but que paraissent dirigées toutes les manœuvres de Napoléon, et il est permis de le supposer à un grand génie. Plus on lui laisse de temps, plus on négociera dans la situation dans laquelle on se trouve aujourd'hui, plus il s'assure de son succès.

La situation actuelle de la Russie contre Napoléon est très gênante et désagréable. Avec des forces et des moyens immenses, elle ne peut pas empêcher que Napoléon, tout en protestant de ses vues pacifiques, ne s'empare peu à peu du royaume de Prusse, qu'il ne gagne insensiblement par la force un empire sur la Cour de Vienne, et qu'il ne sème de la zizanie dans les provinces polonaises russes par le foyer de Varsovie, dont il se promet de cueillir des fruits avec le temps.

Sous de pareilles circonstances, les plus formidables mesures de défense dans l'intérieur ne garantissent pas de revers qu'on efface difficilement par une persévérance espagnole, et c'est par cette raison qu'il semble que la voie de conciliation ne peut convenir à l'Empereur de Russie que lorsque son armée aura gagné la position de l'Oder, afin que Napoléon s'aperçoive de l'énergie, et qu'il lui soit fourni des motifs de remplir de son côté les conditions sous lesquelles il y aurait moyen de maintenir la paix sur le continent. Cette marche vers l'Oder devrait s'exécuter en hiver; elle devrait s'exécuter l'olivier à la main, parce qu'il ne s'agit ni de guerre ni de conquête, mais purement et simplement d'une position propre à appuyer les négociations. Elle devrait s'exécuter sous les ordres du plus fin et du plus adroit général en chef, muni d'un pouvoir illimité. Dans une telle position, il y aurait moyen de négocier, d'attendre tranquillement que Napoléon attaque, car on aurait les flancs libres, et, si l'Empereur des Français attache réellement un prix à la paix, elle se fera alors sous des auspices bien plus solides qu'elle ne se ferait dans ce moment-ci.

Je n'ignore pas que le public partial représentera cette démarche comme un acte d'hostilité, mais Napoléon n'a-t-il pas lui-même franchi en 1805 le territoire neutre de la Prusse pour faciliter sa position militaire contre l'Autriche? N'occupe-t-il pas dans ce moment les pays de la Confédération les plus rapprochés de la Russie de la manière la plus onéreuse pour ces Etats, afin de gagner une position militaire convenable à ses intérêts? Et pourquoi l'Empereur de Russie, avec des vues purement généreuses, n'oserait-il avancer son armée pour assurer une paix solide à l'Europe? Je suis le premier à dire: Malheur à celui qui provoque son Souverain à la guerre tant qu'il y a moyen de l'éviter raisonnablement! Mais il est permis de balancer les [illegible] contre, de combiner les faits, de consulter l'expérience et de [illegible]

tats conséquents. Est-il possible de combiner les leçons de l'expérience avec des mesures purement défensives et plus conciliatrices, est-il bien sûr que d'attendre, dans la situation actuelle de la Russie, son ennemi de pied ferme dans ses propres foyers, c'est s'assurer du succès? Quel est l'homme raisonnable et attaché à son Souverain qui ne préférerait pas cet état d'assurance à l'issue d'une mesure, en elle-même juste et grande pour le bien général de l'Europe, mais qui, pour conduire au but, suppose une grande adresse et du bonheur dans l'exécution, par conséquent les plus profondes et les meilleures combinaisons?

## 2.

*St-Pétersbourg, 28 décembre 1811.*

V. E. a désiré que je Lui fasse parvenir une copie de la communication que j'ai eue de Vienne de M. de Stackelberg, et je m'empresse de la Lui adresser avec cette confiance intime et illimitée qui m'attachera toujours à Elle.

Je forme les vœux les plus sincères pour Son prompt rétablissement et La prie d'agréer l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

### Шифрованное письмо графа Штакельберга къ барону Ф. Бюлеру.

*29 novembre 1811.*

Je sais positivement que deux cent mille Français sont destinés par Napoléon contre la Russie, sans compter les troupes de la Confédération Rhénane. Il y a beaucoup de conscrits et de malades parmi, mais, en attendant, ce qui est sous les ordres du maréchal Davoust monte à peu près à 200 mille hommes, y compris les Polonais.

L'ambassadeur de France tient beaucoup de conférences avec les ministres autrichiens. Il demande le passage par la Bohême pour les troupes que les Roi de Wurtemberg et de Bavière fournissent. Il demande mille autres choses, l'une plus forte que l'autre, et j'espère qu'on s'y refusera, à en juger par la vivacité des observations qui se font réciproquement. Au reste, il ne faut jurer de rien, car de nos jours le plus fort a toujours raison.

Nonobstant ceci, il me semble que l'Empereur d'Autriche, quoique plus opiniâtre que ferme, ne se laissera pas entraîner par Napoléon, persuadé comme il doit être qu'une intrusion quelconque finirait à le faire perdre sa couronne, et, sous ce point de vue, il résistera, surtout si la Russie ne tarde pas trop longtemps à employer ses forces contre le système de la plus hardie corruption que son adversaire adopte, et s'il se détermine à sauver la Prusse

avant que Napoléon parvienne à faire signer le Roi un traité qui lui laisse un souffle d'existence.

L'affaire de la Suisse, de l'Italie et Dalmatie prend une tournure de plus de consistance. L'Empereur d'Autriche semble en avoir un petit pressentiment, et je crois qu'il serait plus facile de ce qu'on se l'imagine, de combiner les intérêts de ces nations, quoique divergents en apparence; mais, aussi longtemps que la Russie, comme la seule grande puissance, ne se décide pour la guerre, les nations faibles n'oseront pas éclater.

On assure que dans l'Ile de Sicile il y a eu une révolution et que les Anglais, sortis de Malte, s'en sont rendus maîtres. Ayant pris 20 à 30 mille Siciliens, ils pourront en envoyer une grande partie en Sardaigne. Le Roi et l'Archiduc François paraissent avoir des vues sur Gênes et d'autres parties de l'Italie.

La plupart des Français cantonnés dans l'Italie supérieure se portent vers la Dalmatie, mais, comme la plupart d'entre eux viennent de la Croatie, où ils n'aiment pas d'être, il est probable qu'ils préféreront de se rendre aux Russes que de courir le risque d'être envoyés en Turquie en cas que la guerre continue.

Si la paix de la Russie avec la Porte se fait et qu'on s'entende avec les Pachas de Ianina et de Scutari, ceux-ci pourraient venir en Dalmatie, tandis que les Russes et les Serviens qui sont à Belgrade agiraient contre l'Illyrie pour consommer l'ouvrage de l'affranchissement de l'Italie.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Dans l'état de la plus pénible incertitude où on se trouve maintenant, plutôt que d'entrer dans des détails majeurs, je préfère d'attendre votre retour, quelque préjudice qu'un pareil retard doive porter à l'affaire.

---

## IV.

## Письма графа Сенъ-Жюльена, дюка де-Серра-Капріола и дона де-Зеа-Бермудесъ къ Р. А. Кошелеву.

### А) Письма австрійскаго повѣреннаго въ дѣлахъ графа Сенъ-Жюльена къ Р. А. Кошелеву *).

### 1.

*(Confidentielle).* *12/24 novembre 1811.*

Les bons offices dont je suis redevable à V. E. dans l'affaire du payement et qui ont excité toute ma reconnaissance, m'engagent à vous parler avec franchise de cet objet et à vous exprimer les regrets que j'éprouve en voyant se succéder depuis plusieurs semaines de nouveaux délais à l'exécution de la promesse qu'a daigné me faire S. M. et que vous avez de votre côté transmise à M. le comte de Stackelberg. Cette promesse consistait à donner les ordres nécessaires à M. de Gourieff, ministre des finances, afin que les termes des payements de la dette arriérée que mon Auguste Cour réclame soient fixés, et que les remboursements puissent être consommés dans le courant de l'année prochaine de 1812, d'après la volonté énoncée par S. M. l'Empereur Alexandre.

J'en parlai dernièrement à M. le chancelier, demandant son intervention, afin que cette affaire reçût au plus tôt son complément, mais évitant toutefois d'entrer en matière avec lui sur les communications que j'eus avec V. E. à cet égard. M. le chancelier se réserva de soumettre cet objet à S. M.; cependant, à sa manière de s'exprimer, je crus entrevoir que ce ministre n'était guère favorable à sa réussite.

Il serait trop pénible, après des années de discussion sur une affaire dont la nature semblait n'en admettre aucune, après la promesse pure et simple si gracieusement articulée par S. M. d'y mettre un terme prompt, que ce remboursement dût souffrir des difficultés ultérieures.

*) Изъ Государственнаго Архива Министерства Иностранныхъ Дѣлъ.

L'Auguste Cour d'Autriche a constamment réclamé cette dette sacrée, qui doit être considérée comme dette de gentilhomme à gentilhomme, à l'acquittement de laquelle la délicatesse et l'équité de l'Empereur sont également intéressées. Elle a complètement réfuté le principe avancé par M. le chancelier, dans son application au cas dont il s'agit, *que l'état de guerre qui avait existé entre l'Autriche et la Russie en 1809 rompait et annulait tous les engagements qui l'avaient précédé*. Je me réfère à cet égard à la note que je présentai à M. le chancelier le 4 mai/22 avril 1810, et, V. E. n'en ayant peut-être pas eu connaissance, j'ai l'honneur de Lui en transmettre une copie pour Son information particulière *). Je m'abstiens d'ailleurs d'aborder ici une question qui retrace des souvenirs désagréables, qu'il me paraît également intéressant pour les deux côtés d'écarter et que la Note de M. le chancelier paraissait tendre à établir et perpétuer, tandis que mon Auguste Cour par délicatesse évitait de les rappeler.

M. le comte de Schouvaloff **) assura depuis la Cour de Vienne au nom de l'Empereur Alexandre, que S. M. reconnaissait pleinement la legitimité de nos prétentions, et plus tard vous avez été vous-même, Monsieur, l'organe d'assurances plus explicites. L'Empereur enfin a prononcé la promesse formelle de satisfaire la Cour d'Autriche à cet égard; promesse où l'Empereur mon Auguste Maître s'est plu à voir un effet dont il n'avait jamais douté des sentiments de loyauté et de justice, en même temps que d'amitié envers lui, qui caractérisent si éminemment ce Souverain.

Cependant, je m'aperçois, Monsieur, avec peine et à ma vive surprise, que cette affaire est engrenée, sans que je puisse en pénétrer les motifs.

Je ne répéterai point ici tous les arguments itérativement exposés par cette Légation, et me bornerai à observer que cette transaction personnelle de Souverain à Souverain, et provenant d'engagements particuliers, n'étant point en rapport avec une question politique quelconque et en étant tout à fait indépendante, ne saurait être liée à aucun autre objet. L'Empereur d'Autriche attend de la bonne foi et de l'équité de S. M. l'Empereur Alexandre l'exécution de sa promesse; ainsi je ne puis admettre la possibilité qu'une considération d'un autre genre, quel qu'il fût, et qui serait toujours étrangère à un objet dont sa nature l'isole complètement, puisse entraver l'accomplissement de cette promesse. D'ailleurs ce serait renvoyer l'affaire à l'état où elle se trouvait avant les assurances formelles et réitérées de cette Cour, et cela impliquerait une espèce de rétractation de la parole Souveraine, ce dont la pensée n'est dans aucun cas admissible.

Il coûte à concevoir comment une somme d'une aussi mince valeur pour ce grand Empire ait pu provoquer des discussions qui vous ont été sans doute aussi pénibles qu'à moi, Monsieur. Certes ce n'est point un objet aussi secondaire que la Cour de Vienne pourrait jamais placer sur la même ligne avec une vue politique quelconque; elle y a attaché et y attache de

*) См. эту копию ниже, стр. 110.
**) Посланникъ въ Вѣнѣ, [illegible]

l'importance parce que c'est une dette qu'elle réclame de la justice et de l'équité de S. M. l'Empereur Alexandre, parce qu'elle eût aimé à distinguer dans son prompt acquittement une preuve de la sincérité des dispositions amicales et de l'empressement de l'Empereur à l'obliger, et de ses désirs d'éloigner tout sujet de réclamation et de discussion désagréable entre les deux Cours, sentiments que mon Auguste Maître prend constamment à tâche de témoigner de son côté en toute occasion.

Ne sachant donc m'expliquer quelles entraves peuvent s'opposer à l'exécution de la promesse Souveraine, et dans ma perplexité à leur assigner leurs vraies causes, il est de mon strict devoir de prier V. E. de vouloir bien m'éclairer à cet égard et me mettre à même d'instruire ma Cour avec précision de la résolution définitive de S. M.

---

## Записка графа Сенъ-Жюльена къ графу Румянцеву.

*22 avril/4 mai 1810.*

C'est par ordre exprès de son Auguste Cour que le soussigné, lieutenant général des armées de S. M. I. et R. A., a l'honneur de répondre à la note que S. E. Monsieur le chancelier de l'Empire, comte de Romanzoff, lui a adressée le 4 mars.

S. M. I. a vu avec peine qu'une obligation aussi claire que celle qui résulte d'une prestation faite entre Cours amies et alliées, obligation reconnue de plus par une convention formelle, ait pu donner lieu à des discussions ministérielles. Un raisonnement très simple suffira pour prouver la légitimité des réclamations de la Cour Impériale et Royale.

L'état de guerre entre deux Puissances ne peut porter atteinte qu'aux traités et conventions *politiques*, incompatibles avec ce même état de guerre, qui, par sa nature, implique la cessation de toute relation de cette espèce. L'exemple cité par S. E. M. le chancelier de l'Empire vient à l'appui de cette thèse: le cartel relatif à l'extradition des déserteurs réciproques, qui ne pouvait avoir son effet pendant la guerre, devait être formellement et expressément renouvelé au moment où les deux Cours s'accordaient pour en maintenir les dispositions. Il n'en est pas ainsi d'un engagement *particulier et nullement politique*, contracté non seulement pendant la paix, mais résultant même d'une alliance intime, basé sur la bonne foi et la confiance réciproques qui en dernière analyse sont la garantie des transactions politiques mêmes. Un pareil engagement n'a pas besoin d'être rapporté dans le traité de paix qui termine une guerre qui n'a pu qu'en suspendre l'exécution, et il doit en être d'autant moins question dans le cas présent, que l'Autriche et la Russie n'ont pas signé de traité séparé, que celui qui a été conclu entre la première de ces puissances et la France a été déclaré commun à la Russie, et qu'une convention particulière entre une des parties contractantes et une troisième puissance y aurait difficilement trouvé sa place. Le droit public n'a jamais

pu reconnaître, et la raison et l'équité doivent repousser également, un principe qui soumettrait à toutes les chances des événements des obligations solennelles et sacrées par leur nature; dont l'application pourrait porter les gouvernements à se soustraire à ces mêmes obligations par la guerre, qui, en détruisant enfin la confiance, première base de tous les rapports des puissances, rendrait impossible la reprise des relations que commande l'état de paix et leur intérêt mutuel.

En s'acquittant des ordres exprès de son Auguste Cour, le soussigné est chargé de témoigner à S. E. M. le comte de Romanzoff que S. M. I. et R. A., désirant écarter toute discussion ultérieure sur cette question, aime à s'en rapporter de sa décision à la loyauté et à l'équité personnelles de S. M. l'Empereur de toutes les Russies.

## 2.

*(Confidentielle).* *24 décembre 1811/5 janvier 1812.*

Je reçus il y a quelques semaines des assurances verbales de M. le chancelier, exprimant que l'Empereur non seulement était disposé à faire rembourser à ma Cour la dette qu'elle réclame de sa justice et de son équité, mais que ce payement s'effectuerait dans le courant de l'année 1812, enfin que S. M. considérait cette affaire sous son vrai point de vue, comme isolée et indépendante de tout autre objet. J'attribuais cette ouverture au Billet confidentiel que j'eus l'honneur d'adresser à V. E. le 24/12 novembre.

Mais quelle qu'ait été ma satisfaction en entendant M. le chancelier me confirmer une résolution si digne des principes qui caractérisent particulièrement S. M. l'Empereur, je ne pus me défendre d'observer que, dans l'état actuel de cette affaire, son complément pouvait uniquement donner une valeur réelle à des expressions qui avaient été réitérées à diverses époques à mon Auguste Cour, et j'eus lieu de supposer que M. le chancelier cherchait néanmoins à amalgamer, ou du moins à lier par le fait, la décision Souveraine à des objets qui étaient tout à fait étrangers à cette question.

Persuadé de la fâcheuse impression que cette marche devait produire dans l'esprit du Cabinet de Vienne et désirant pénétrer pour ma propre justification les intentions de S. M. dont M. le chancelier était l'organe, je me rendis dernièrement chez ce ministre et j'excitai des développements à sa première déclaration, qui, en me frappant d'une surprise réelle, me prouvèrent que mes doutes étaient fondés.

M. le chancelier, en altérant successivement l'état de la question, lui a donné une face toute nouvelle. L'assurance que ce remboursement était considéré comme un objet isolé et indépendant, et qu'il devait avoir lieu promptement, n'offre plus qu'un jeu de mots. Non seulement M. le chancelier le subordonne à un autre objet, mais il le rend conditionnel, tout en articulant qu'il s'agit d'une affaire *minime* pour la Cour Impériale de France. Comment peut-il, en lui assignant sa vraie place, secondaire, y attribuer [illegible]

temps un tel degré d'importance et compromettre la parole solennelle de S. M. et par conséquent Sa dignité? Comment préfère-t-il de perpétuer cette discussion désagréable sur un objet qui n'en admettait aucune, sur une transaction qui intéresse l'équité et l'honneur des Souverains comme elle intéresserait l'équité et l'honneur des particuliers? J'ai transmis à mon Auguste Souverain la parole simple et explicite que S. M. l'Empereur Alexandre m'a donnée récemment, *de rembourser en 1812 la créance dont il s'agit et de dicter des ordres analogues à M. le ministre des finances pour régler sans délai le mode et les termes des payements,* et vous avez vous-même annoncé à M. le comte de Stackelberg cette résolution, dans laquelle mon Auguste Maître s'est plu à relever une preuve, de fait, des sentiments de loyauté et d'amitié de l'Empereur à son égard.

Au lieu de voir effectuer cette promesse, dont l'Auguste Cour *attendait la réalisation,* quel effet devra produire sur elle une marche qui est évidemment rétrograde, ou du moins dilatoire, tandis que la parole Souveraine portait avec soi la garantie de son immédiate exécution, qu'elle a trait à un objet de justice, que nous réclamons comme un droit tout acquis, reconnu et approuvé par l'Empereur Alexandre?

Je n'aborderai que rapidement ici les autres parties de l'entretien de M. le chancelier, parce qu'elles n'ont aucun rapport à l'objet dont traite cette lettre confidentielle; néanmoins il m'est difficile de les passer sous silence: elles m'ont trop surpris. Ce ministre, se plaçant sur la ligne où il se trouvait à la fin de l'année 1810, paraît avoir oublié les communications faites par le ministère de mon Auguste Maître, marquées au coin de la loyauté et de la franchise, et qui prévenaient tous les désirs, toutes les inquiétudes qu'aurait pu à cette époque concevoir le Cabinet de St-Pétersbourg. Cette conduite de la Cour Impériale et Royale qui écartait elle-même tout souvenir désagréable, afin de n'offrir à l'Empereur que des preuves de son retour sincère à des relations d'amitié véritable, eût mérité qu'on y attachât une autre valeur. Elle n'a pas hésité à lui dire toute sa pensée relativement à sa propre situation et à celle de la Russie. Mais M. le chancelier fait abstraction de tous ces faits et passe avec la même facilité sur les communications qui doivent nécessairement lui être parvenues par les missions russes à Paris et à Vienne à la suite des témoignages réitérés qu'elles reçurent des sentiments de l'Auguste Cour. Enfin les démarches faites par le Cabinet autrichien dans le cours de cette année, tendantes à prouver son intérêt à S. M., et le désir de Lui être efficacement utile en diverses occasions importantes, quoique non accueillies ici comme nous devions nous y attendre, auraient dû néanmoins être garants de la sincérité et de la pureté de ses intentions.

Cependant de nouveaux doutes se sont emparés de l'esprit de ce ministre; il se plaint d'un silence qui n'a point existé, il demande encore de nouvelles assurances, qui annulent par le fait le prix de toutes les communications de ma Cour, il y rattache une affaire sur laquelle il ne m'est que trop pénible de devoir revenir, il parle même de mouvements de troupes en Autriche. Sans m'appliquer à réfuter des imputations qui se détruisent d'elles-

mêmes, j'observe avec peine que le but de cette conduite parait être de jeter des germes de méfiance dans l'esprit de l'Empereur Alexandre, et cette marche doit d'autant plus frapper l'Auguste Cour Impériale et Royale qu'elle a déployé constamment envers ce Souverain une candeur et une confiance qui devaient mettre le cœur de l'Empereur à l'abri de toute atteinte.

Mais c'est trop m'appesantir sur un sujet qui a déjà été transmis à Vienne par la voie du prince Dolgorouky et dont je n'ai eu connaissance que bien tardivement. Cette considération, et plus encore celle de ne point compromettre mes relations confidentielles avec V. E., établies et autorisées par S. M. l'Empereur Alexandre, m'a arrêté dans les réponses que provoquaient les allégations de M. le chancelier. En revanche, je m'adresse à V. E. avec tout l'abandon de la sincérité, persuadé que cette qualité ne saurait déplaire aux âmes douées d'élévation et de grandeur comme celle qui distingue particulièrement S. M.: quelle valeur dois-je donner à la démarche de M. le chancelier? est-il l'interprète des sentiments de son Souverain? l'Empereur enfin, après sa promesse formelle relative à la créance, peut-il avoir conçu le dessein d'en détruire le prix et l'effet?

Ce sont, Monsieur, des questions sur lesquelles j'ai l'honneur de prier V. E. de vouloir bien me donner des éclaircissements. Le profond respect que j'ai voué à S. M. ne me laisse pas supposer un instant qu'Elle ait envisagé l'affaire du payement sous un nouvel aspect, et d'un autre côté le silence que vous avez observé à mon égard sur la lettre confidentielle précitée, ainsi que la démarche faite à la Cour d'Autriche par M. le chancelier, me laissent dans une absolue perplexité. Je ne puis assez vous prier, Monsieur, de vouloir fixer mes incertitudes à cet égard, afin que je puisse remplir mon devoir envers mon Auguste Cour, et l'éclairer sur la source des explications divergentes qu'elle a reçues. Cet objet me tient d'autant plus à cœur que S. M. l'Empereur mon Maître rejettera sans doute comme inadmissible l'idée d'une variation dans la volonté de l'Empereur Alexandre, dont il sait si hautement apprécier les sentiments élevés et l'esprit de justice, et qu'Elle pourrait me reprocher d'avoir agi avec tiédeur et négligence dans la poursuite d'une affaire qui Lui a été représentée comme définitivement réglée.

## 3.

*18/30 janvier 1812.*

V. E. ayant souhaité que je Lui envoie la copie de la dépêche que je viens de recevoir et dont j'ai eu l'honneur de Lui faire lecture *), je mets à vous satisfaire, Monsieur le Grand Maître, cet empressement que vous me connaissez à entretenir avec vous les relations officielles que S. M. a jugé à propos d'autoriser, et qui, par la juste confiance que m'a inspirée l'homme d'Etat éclairé sur les vrais intérêts de sa patrie, m'a facilité les moyens de

*) См. эту копию ниже, стр. 115.

m'expliquer toujours envers vous, Monsieur, avec tout l'abandon et la franchise qu'exigent les dispositions amicales et réciproques des deux Cours Impériales, et que la mienne ne discontinue pas d'entretenir envers celle de Russie. J'y ai joint encore la copie d'une autre dépêche que je me propose de lire à M. le chancelier *).

V. E. verra par le contenu de l'une et de l'autre qu'à la suite du vœu constant de mon Auguste Souverain pour la continuation de la bonne intelligence entre le Cabinet de St-Pétersbourg et celui des Tuileries, l'Empereur mon Maître a appris avec la plus grande satisfaction l'envoi de M. le comte Nesselrode à Paris, dont S. M. attend les résultats les plus satisfaisants. La Cour de Vienne voit dans cette démarche de celle de Russie une volonté bien prononcée de S. M. l'Empereur Alexandre, et dictée par Sa haute sagesse, de vouloir enfin calmer les justes inquiétudes que donnent aux Etats circonvoisins les immenses préparatifs qui s'accumulent autour d'eux.

L'article du payement de notre créance n'y est que très légèrement effleuré, comme vous voyez, Monsieur le Grand Maître. Nous avons une trop haute idée du caractère loyal qui, parmi tant d'autres qualités, distingue éminemment S. M. pour nous permettre le moindre doute sur l'accomplissement d'une promesse solennelle, dont Sa parole donnée nous est le garant le plus respectable. Nous ne discontinuons pas de séparer la promesse pure et simple du payement d'une somme, d'ailleurs si peu conséquente pour un grand Etat, de toute proposition conditionnelle quelconque; et, après avoir donné les assurances les plus positives sur la persévérance dans notre système politique, et que la pénétration de S. M. ne Lui permet pas de méconnaître, nous avons la plus parfaite confiance à la déclaration de l'acquittement prochain, que V. E. a été chargé de faire transmettre par M. de Stackelberg.

Les audiences particulières dont S. M. m'honora dans le courant de l'année passée, distinction pour laquelle je conserve une respectueuse reconnaissance, m'ont donné l'avantage précieux d'admirer dans ce Prince, outre une séduction toute particulière qui lui gagne tous les cœurs, ce tact des affaires qui ne peut laisser à S. M. aucun doute sur la politique franche et nullement versatile de l'Auguste Maison d'Autriche et cette droiture de caractère qui inspire toute la confiance possible. C'est d'après cette même confiance que je n'ai nullement hésité d'être, pour ainsi dire, caution à mon gouvernement du payement à l'époque promise d'une dette d'honneur contractée par S. M. Elle-même et nouvellement reconnue par Elle, payement auquel sa légitimité incontestable invite S. M. I. non moins que le motif (permettez cette expression à ma franchise) de voir enfin éteint jusqu'au dernier souvenir d'une époque, j'ose croire, à tous égards pénible à retracer pour Son cœur magnanime.

*) Cf. [illegible] p. 116.

## Графъ Меттернихъ къ графу Сенъ-Жюльену.

*(Ostensible pour M. le chancelier).* *Vienne, 12 janvier 1812.*

L'isolement dans lequel s'est placé le Cabinet de St-Pétersbourg nous a privé depuis longtemps de motifs de vous expédier un courrier. M. le comte de Stackelberg ayant eu la complaisance de me fournir plusieurs occasions d'écrire à V. E., je ne doute pas qu'Elle ne soit en possession de mes dépêches du 22 novembre, du 7 et du 22 décembre derniers.

L'Empereur n'a pas cessé entre temps de vouer l'attention la plus sérieuse à la marche des affaires générales. S. M. I. a vu avec peine l'orage qui menace d'éclater sur le continent se grossir de plus en plus. Elle eût désiré pouvoir partager l'opinion énoncée dans une dépêche que S. E. M. le comte de Romanzoff adressa le 20/8 octobre dernier à M. le comte de Stackelberg, et dont ce ministre fut chargé de nous donner connaissance, savoir: „Que nulle mésintelligence n'existait entre les Cours de St-Pétersbourg et des Tuileries, S. M. I. de toutes les Russies persistant invariablement dans Ses anciens sentiments et Ses relations politiques avec la France, qui, de son côté, ne cessait de Lui donner des assurances de son amitié". Les faits journaliers, des mouvements de troupes très considérables, tout nous prouvait que nos appréhensions antérieures n'étaient pas moins fondées. Cette réponse aux ouvertures que V. E. a été chargée de réitérer en septembre dernier à la Cour de Russie, ne pouvait toutefois que réduire notre Auguste Maître au silence vis-à-vis de cette même Cour.

Nous avons appris depuis que l'Empereur Alexandre s'était décidé à envoyer à Paris une personne de confiance. V. E. n'ayant pas été dans le cas de nous informer de ce fait, qui de tout temps était désiré par notre Auguste Maître, S. M. I. a cru devoir attendre, avant de transmettre de nouveau des ordres à V. E., qu'Elle apprît par Son ambassadeur à Paris l'effet plus ou moins conforme à Ses vœux que produirait cette détermination de la Cour de St-Pétersbourg. Les premiers rapports que nous a transmis M. le prince de Schwarzenberg depuis son retour à son poste nous font présumer que l'Empereur Napoléon recevra avec satisfaction M. le comte de Nesselrode.

L'Empereur, regardant ce moment comme le dernier qui peut être mis à profit pour faire éviter à l'Europe de nouveaux et incalculables bouleversements, ne s'arrête à aucune des considérations secondaires qui ressortent très naturellement des résultats susmentionnés de nos dernières ouvertures. S. M. I. vous charge, M. le Comte, de vous rendre chez M. le chancelier et de lui dire combien Elle applaudit à l'envoi d'un négociateur à Paris, que tous Ses vœux se concentrent dans la conservation de la paix, qu'Elle ne se cache aucune des difficultés que présente ce fait dans une position aussi avancée des choses, que néanmoins Elle ne désespère pas encore de la possibilité d'un accommodement, qui serait le résultat d'explications [illegible] franchement.

V. E. ajoutera que nous nourrissons la conviction que S. M. I. de toutes les Russies reconnaîtra dans cette nouvelle démarche une preuve de la sollicitude avec laquelle l'Autriche calcule les chances d'une nouvelle guerre, que le besoin urgent que nous avons du repos n'est pas le seul motif qui dans cette circonstance nous fait agir, que l'Empereur enfin est convaincu d'avoir de tout temps fourni des preuves trop manifestes de Son amitié particulière envers S. M. l'Empereur Alexandre, pour que ce Souverain éclairé ne lui rende une entière justice.

Dans la position actuelle des choses, l'Empereur n'entrevoit nul motif de réitérer au Cabinet de St-Pétersbourg l'assurance que de tout temps il pouvait disposer de nos bons offices dans toute explication entre les deux Cours Impériales en faveur de la conservation de la paix. Le négociateur russe rencontrera dans notre ambassadeur à Paris le représentant d'une puissance amie, et dont la politique conservatrice n'est basée que sur des calculs d'utilité générale. L'Empereur sera très heureux d'apprendre que la détermination de la Cour de Russie d'envoyer M. de Nesselrode à Paris s'exécute avec le moins de retard possible. Nous le répétons, S. M. I. place dans cette mission le dernier espoir que l'Europe puisse échapper aux convulsions dont la menace l'année 1812, et dont Elle ne se permet pas de calculer tous les résultats possibles.

## Графъ Меттернихъ къ графу Сенъ-Жюльену.

*Vienne, 12 janvier 1812.*

Nous vous avons développé dans une dêpêche ostensible pour M. le chancelier *) le vœu de l'Empereur que la mission de M. de Nesselrode ait lieu le plus tôt possible et que, muni d'instructions aussi étendues que les circonstances l'exigent, il soit mis à même de porter à Paris des explications qui seules peut-être pourront empêcher la guerre, qui, sans ce frêle et dernier espoir, nous paraît inévitable.

Nous croyons devoir vous autoriser, Monsieur le Comte, à entrer vis-à-vis d'un ministre aussi éclairé et bien pensant que l'est M. de Kochéleff dans un développement plus étendu de notre manière de juger les questions du moment. S. M. I. lui accorde la confiance la plus méritée, et c'est à l'homme éclairé et attaché à son Souverain et aux véritables intérêts de Son pays que nous n'hésiterons jamais de parler.

L'Empereur est journellement dans le cas de déplorer davantage la marche que suit la Cour de St-Pétersbourg. Placée entre la paix et la guerre, elle alarme les puissances intermédiaires, non seulement sans utilité aucune pour ses propres intérêts, mais, nous osons le dire, à son plus grand détriment. Le Cabinet russe aurait depuis longtemps dû ne pas refuser à nos

*) [illegible]

ouvertures et à nos conseils l'attention que nous croyons qu'ils devraient mériter, d'autant plus que l'expérience des derniers temps est entièrement en notre faveur.

Dans un temps où des individus intéressés à la continuation de la guerre entre la Russie et la Porte ne s'appliquaient qu'à représenter à St-Pétersbourg la paix comme facile à obtenir sous des conditions quelconques dès que la première de ces puissances condescendrait simplement à entamer des négociations, nous crûmes, loin de flatter les idées de l'Empereur, devoir lui communiquer notre conviction que les dispositions du Grand Seigneur étaient entièrement opposées à la susdite supposition. Le fait a prouvé que nous ne nous étions point trompés, et, si les plénipotentiaires russes eussent dans le temps été munis d'instructions basées sur la véritable position des choses à Constantinople, la paix pouvait sans doute être le résultat instantané des derniers et brillants succès du général Koutouzoff.

Il y a longtemps que nous n'avons pas caché au Cabinet de St-Pétersbourg notre conviction que l'asservissement aux vues de la France des grands moyens militaires que la Prusse s'est ménagés dans les derniers temps, serait le résultat nécessaire de l'attitude que la Russie a prise vis-à-vis de la première de ces puissances. L'avenir prononcera si nous avons eu raison.

Il en est de même enfin de l'horoscope que nous n'avons pu nous empêcher de tirer de la marche et du résultat de la prochaine guerre entre la Russie et la France. Nous nous trompons peut-être; mais ce n'est pas sans doute sur de simples préjugés que se basent nos inquiétudes. Notre position centrale nous met à même de juger de ce qui souvent échappe à la vue de l'observateur éloigné.

V. E. remarquera sans doute que nous effleurons à peine dans la présente expédition les objets dont M. le chancelier a dans les derniers temps cherché à encombrer nos rapports politiques avec sa Cour. J'ai été dans le cas de vous transmettre, par le dernier courrier de M. de Stackelberg, une réponse à la communication que ce ministre a été chargé de nous faire au sujet du payement de la dette de douze millions. Vous vous serez convaincu, Monsieur le comte, que l'Empereur, fidèle à son point de vue, ne confondra jamais ni cette transaction, ni une transaction particulière quelconque et d'un intérêt purement pécuniaire avec les grands intérêts de son Empire. Si nous vous en reparlons, ce n'est que pour charger V. E. de témoigner à M. de Kochéleff la reconnaissance toute particulière de notre Auguste Maître pour les soins qu'il n'a cessé de se donner pour aplanir les difficultés que l'on a opposées jusqu'ici au juste acquittement de la susdite dette.

---

## Б) Письма неаполитанскаго посланника дюка де-Серра-Капріола къ Р. А. Кошелеву *).

### 1.

*Dimanche, 10 décembre 1811.*

Par tout ce que j'entends, mon très cher ami, la paix avec les Turcs doit être assurée et prête à être faite. Voilà le moment le plus difficile pour la Russie: les intrigues, les partis sont déjà en mouvement pour savoir *ce qu'on fera*, et vous sentez bien que chacun est animé par son penchant. Quant à moi, qui aime à vous dire la vérité et qui vous ai toujours épanché mes idées avec dévouement, je crois de mon devoir, dans ce moment si important, de vous dire, par une suite des événements et par le désir de voir arriver l'époque du bien général, que rien ne serait plus à désirer si ce n'est que l'Empereur choisît un système sage et ferme, qui peut le rendre plus que jamais respectable dans la position où il s'est mis, et par conséquent indépendant, comme il convient à la dignité de son Empire.

Pour suivre un pareil système, il est nécessaire de mettre de côté toute idée de négociation à Paris, *que la France fait voir qu'elle désire,* et de poursuivre l'échange des phrases qui se sont faites jusqu'à présent; en même temps se faire secrètement un système politique, comme je crois qu'on s'est déjà fait un système militaire pour le cas de guerre. *Sans ces deux plans la Russie se trouvera isolée,* tandis qu'elle est maîtresse de choisir tel plan qui lui convient mieux.

A cet effet, je prends la liberté de vous transcrire dans le papier ci-joint mes idées, qui me paraissent se lier à l'opinion que S. M. I. a jusqu'à présent paru tenir, c'est-à-dire *de ne pas être agresseur*. Pour mieux réussir dans cette idée, rien ne peut être plus favorable que d'employer toutes les puissances qui sont attachées à la Russie à lui servir de moyen à séparer les forces françaises sur différents points de l'Europe. Par là la Russie se trouvera plus que jamais à portée de consolider le plan de force qui doit en temps et lieu donner le coup final à l'état malheureux où se trouve actuellement le continent.

J'espère, mon respectable ami, que vous trouverez mes idées justes, et je suis prêt à vous donner toute explication que vous voudrez. Songez que l'expérience que j'ai faite dans toutes les affaires précédentes me donne la connaissance des fautes faites, et le droit de pouvoir prévenir celles qu'on pourrait faire. Comme c'en serait une si on croyait qu'on pourrait suivre un état de choses telles qu'elles sont dans le moment, sans prévenir *par un plan systématique les événements qu'un usurpateur entreprenant et hardi amènera sans cesse!*

L'éloignement où la Russie se trouve avec les puissances belligérantes d'Europe met un grand obstacle pour s'entendre promptement ensemble.

*) Изъ Главнаго Архива Министерства Иностранныхъ Дѣлъ.

De plus l'Empereur, avec sa sagesse, doit voir qu'il a dans ses mains les dispositions de ces mêmes puissances par le dévouement pur et loyal des personnes qui désirent le bien général ainsi que le sien: pourquoi n'emploiera-t-il pas les mêmes personnes pour continuer à s'entendre, afin de consolider un plan si convenable aux désirs de tous? Oui, mon digne ami! c'est encore à vous à rendre ce grand service à S. M. I., comme tous les autres que vous lui avez rendus, sans le compromettre, par la confiance illimitée qui vous a été donnée de tous côtés. Aujourd'hui il s'agit de songer à un pas qui, fait avec l'ensemble de la sagesse, la prudence et la sagacité, apportera un bien infini à l'Empereur, à son Empire et à l'Europe entière: *toute idée séparée d'un plan partiel ne pourra qu'augmenter les moyens de l'ennemi, et détruire ceux de la Russie.* Si je devais contenter mon cœur, je ne finirais jamais de vous dire tout ce que le désir de voir bien prendre un parti me dicte, mais je crois devoir m'arrêter pour vous laisser considérer tout ce que contient celle-ci et le papier annexe. A reprendre le reste selon les événements que la conclusion de la paix des Turcs amènera.

Tout à vous de cœur et d'âme.

---

## Annexe.

La paix avec les Turcs étant faite, voilà le moment le plus précieux pour la Russie pour se mettre dans une situation indépendante de la France, et de la manière la plus convenable à la dignité de l'Empereur et de son Empire.

Il me sera permis de m'expliquer avec cette franchise qui répond à mon attachement à la Russie et aux preuves réitérées que je n'ai pas discontinué d'en donner pendant tout ce temps en réunissant les opinions étrangères au bien-être général pour soutenir les véritables amis de cet Empire, qui, quoique traités comme ses ennemis, ont néanmoins agi comme il convenait à de bons amis.

Je dirai donc qu'il est du plus grand intérêt pour la Russie de songer aux deux points intéressants qui l'environnent: *la Pologne et la Prusse.* Ces deux Etats doivent être le but de tout l'intérêt de l'attention de S. M. I. Je n'entrerai pas dans l'explication de la manière dont cela doit se faire, parce qu'il dépendra de la sagesse de l'Empereur de se consulter et de choisir le *modum* à tenir; mais ce que je prendrai la liberté de dire ici, *c'est que ces deux affaires doivent être soignées à la fois, parce qu'autrement, l'une des deux manquant, l'autre s'en suivra au grand détriment de l'indépendance de la Russie et par conséquent aussi à celui de la cause générale.* Il est important de réfléchir à tous les points qui sont nécessaires pour conserver ces deux Etats, et il me sera permis de dire que, pour y réussir, *on ne doit pas perdre de temps ni manquer d'employer de grands moyens, parce qu'on a à faire à un ennemi qui sait profiter du temps et qui sait se servir de tous les moyens forts et efficaces.*

En adoptant un plan pareil, on doit songer à faire aller les ouvertures déjà établies avec le gouvernement anglais ainsi qu'avec l'Espagne et le Portugal, les bonnes dispositions de ces trois pays se trouvant dans les mains de S. M. I., de sorte qu'Elle n'a qu'à *leur donner un essor pour combiner un ensemble d'opérations utiles et convenables à la situation imposante de la Russie et pour augmenter les embarras de la France qui ne lui permettent pas d'augmenter ses forces dans le Nord, et, par ce moyen, la Russie pourra plus facilement consolider son plan envers la Pologne et la Prusse.* C'est sur la continuation des ouvertures avec l'Angleterre que l'attention de la Russie doit se porter avec le plus d'intérêt, afin de ne pas retomber dans les fautes commises dans les temps passés. La Russie *doit prendre l'initiative des opérations qu'elle doit faire suivre par l'Angleterre.* C'est dans ce moment-ci *que la Russie doit choisir la conduite qu'elle doit tenir par rapport aux ouvertures avec l'Angleterre, parce que celle-ci adoptera plus facilement ses insinuations sur la confiance, que par cet ensemble d'opérations, elle peut avoir la continuation de la coopération de la Russie.*

En conséquence de quoi l'Empereur, prenant en considération dans sa sagesse les ouvertures de l'Espagne, les dispositions des Grecs, des Albanais et même des Italiens, y ajoutant les forces que le Roi mon Maître tient prêtes pour les faire agir en Italie, S. M. I. pourra former des idées propres à proposer au Cabinet britannique pour les faire diriger dans le sens convenable *à l'idée d'embarrasser et de séparer les forces françaises, moyen le plus sûr pour abattre l'Usurpateur.* S. M. I., en exposant Sa situation imposante et Ses idées sur ce que le Cabinet anglais devra faire pour parvenir à détruire entièrement les forces ennemies, réussira complètement à se faire approuver et apprécier par le ministère anglais, et Elle augmentera en même temps la grande opinion qu'ont en Elle les peuples, qui attendent de Sa puissance la fin de leurs malheurs.

Je m'expliquerai plus au long quand on voudra me le permettre, mais je crois en avoir assez indiqué pour le moment. La confiance que j'ai méritée de tous côtés me met à portée de parler avec franchise. Les efforts que ma Cour est prête à faire pour seconder le bien général me donne un ample champ pour faire valoir les vœux qu'on forme pour voir opérée la fin des malheurs par la main d'une puissance qui est considérée comme la seule qui puisse y remédier, par la loyauté que la Russie a démontrée à l'époque où elle a si noblement soutenu la bonne cause.

## 2.

*Lundi, 11 décembre 1811.*

*La Gazette du Nord* porte la reddition du corps turc avec armes et bagages prisonnier de guerre. Voilà donc, mon cher ami, que tout le monde sait que la paix est conclue! En même temps, je sais qu'il y a des lettres arrivées hier d'Allemagne qui portent les nouvelles de Constantinople, par lesquelles on relève

que les Français faisaient de leur mieux pour empêcher la paix avec des promesses de les venir aider sur le Dniester. Mais ce qui m'a fait grande peine, c'est la nouvelle que tous les ministres de la Confédération du Rhin ont reçu des ordres arrivés de Paris pour mettre les contingents en mouvement, comme aussi des autres mouvements des troupes françaises en Allemagne. Je vous dirai de plus que le nouveau ministre de Wurtemberg dit sans détour qu'il n'achètera pas une chose ici, persuadé qu'il devra partir avant trois mois à cause de la certitude de la guerre décidée par Bonaparte à la Russie.

J'espère que vous ne prenez pas tout cela comme dicté d'une âme enflammée de peur ou de vengeance, parce que vous connaissez mes sentiments, mis par écrit dans les papiers d'hier, mais je crois de vous les communiquer ces nouvelles, pour que vous sachiez comme les choses vont. Dieu doit faire le reste!

Tout à vous de cœur et d'âme.

### B) Письма испанскаго повѣреннаго въ дѣлахъ Франциска де-Зеа-Бермудезъ къ Р. А. Кошелеву *).

1.

Je vous envoie, mon respectable Monsieur de Kochéleff, la communication officielle ci-jointe, que je vous prie de soumettre à la connaissance de S. M. I.

Je ne puis m'empêcher de vous rappeler en même temps les autres objets intéressants qui ont été plus d'une fois le sujet de nos conférences confidentielles et proviennent des instructions secrètes qui m'ont été données par M. de Bardaxi, et que j'ai sans aucune difficulté déposées dans le sein de V. E. par la confiance que m'inspirent vos vertus, votre amour et votre zèle pour votre Auguste Souverain, à qui j'espère que vous n'en laisserez rien ignorer, afin que S. M. I. puisse se former une idée juste des vrais sentiments de mon gouvernement.

Voilà tout ce que je réclame de votre amitié, mon cher Monsieur, et soyez assuré du plaisir que je trouverai toujours à vous témoigner, par la loyauté de toutes mes opérations, la vérité avec laquelle je suis, etc....

---

*St-Pétersbourg, 12/24 novembre 1811*

J'ai reçu avec une satisfaction particulière l'office que V. E. m'a fait l'honneur de m'adresser en date du 17 octobre, par lequel Elle a la bonté de me communiquer qu'Elle a remis en mains de Son Auguste Souverain les lettres qui me furent confiées pour S. M. I., et sur le contenu desquelles je

*) Изъ Главнаго Архива Министерства Иностранныхъ Дѣлъ.

vois que V. E. attendait la Suprême décision pour m'en donner également connaissance. En présentant à V. E. les remerciements qui Lui sont dus pour l'exactitude avec laquelle Elle a correspondu dans cette circonstance aux intentions des deux gouvernements d'Espagne et d'Angleterre, je crois qu'il est de mon devoir de La prévenir que, si S. M. I. daignait répondre à ces lettres, et qu'Elle ne trouvât pas d'inconvénient à m'accorder la haute confiance de leur direction, ou je me chargerais de les remettre moi-même, ou je destinerais à cet effet une personne sûre et à mon entière satisfaction, me soumettant à cet égard à ce qui pourrait être le plus agréable à S. M. I.

Désirant en attendant prouver d'une manière non équivoque combien j'attache de l'importance aux insinuations que V. E. a bien voulu me faire dans l'audience dont Elle m'a honoré postérieurement, je profite de cette occasion pour Lui soumettre quelques explications que, dans l'état actuel des choses, je n'ai pas cru devoir tarder de produire, afin d'éclaircir tous les doutes qui pourraient se présenter dans une affaire d'une aussi grande délicatesse, en développant à V. E. sans déguisement et dans leur véritable jour les vues ingénues, mais vastes, d'après lesquelles le Conseil Suprême de Régence cherche à fonder sa réconciliation avec la Russie, vues qui, en conciliant l'intérêt des deux Empires, ont pour objet d'affermir leur sûreté et leur indépendance politiques sur des bases saines, comme étant les seules solides et durables. Je ne m'étendrai point ici sur l'empressement continuel avec lequel l'Espagne, depuis le commencement de sa lutte glorieuse contre la France, a sollicité l'amitié de la Russie; V. E. doit être plus que personne convaincue du zèle ardent avec lequel notre gouvernement, oubliant toute espèce de ressentiment, mais plutôt n'écoutant que la voix de l'humanité affligée et se reposant sur la magnanimité du digne Monarque de ce Grand Empire, l'a constamment réclamée. Qu'il me soit seulement permis de rappeler cette vérité à l'appui des sentiments de mon gouvernement.

La Régence d'Espagne, il n'y a pas de doute, désire avec la plus vive ardeur l'heureux moment de voir rétablies ses relations d'amitié et de bonne intelligence avec cet Empire; mais, pour y parvenir, son intention n'est point d'engager S. M. I. à une rupture prochaine et prématurée avec la France. Elle veut au contraire que la Russie, sans s'écarter d'une conduite sage et mesurée, mais ferme et soutenue, paraisse ménager pour le moment, autant que sa dignité le permette, le dominateur de cette puissance, gagne du temps pour faire la paix avec la Turquie et la Perse, et se donne par là les moyens d'augmenter et concentrer la force effective de ses armées, qui doivent essentiellement préserver l'Empire des risques également redoutables, ou d'une amitié perfide, ou d'une guerre ouverte de la part de la France.

Le gouvernement espagnol, en invitant la Russie au renouvellement de son ancienne amitié, ne lui demande aujourd'hui que l'assurance de ce qu'elle soutiendra et suivra avec énergie et constance le système d'armement et de défense que S. M. I. a jugé à propos d'adopter avec tant de générosité et de [illegible], du moment que ces négociations commenceront à prendre quelque consistance.

La Régence avouant avec sincérité le bien réel et véritable qui résulte pour la cause qu'elle défend, que S. M. I. maintienne sur Ses frontières d'Europe les forces respectables dont Elle a ordonné de les garnir, bien loin de méconnaître cet avantage, elle est toujours prête à en témoigner sa reconnaissance et disposée à faire les sacrifices possibles en numéraire pour aider la Russie à supporter les frais d'une mesure aussi dispendieuse. Elle se prêtera à ces secours sans exiger aucune condition ni garantie quelconque. La parole de S. M. I. sera pour mon gouvernement la caution la plus valable, comme Son amitié lui sera toujours la plus précieuse.

L'Espagne ne prétend point non plus que sa réconciliation avec la Russie ait une prochaine et pompeuse publicité. Elle souhaite et se glorifiera toujours d'être son amie, mais son intention est de n'en faire ostentation qu'au moment où cela conviendra aux deux puissances. Les intérêts de S. M. I., qu'elle considère depuis longtemps comme intimement liés aux siens, lui sont trop chers pour les exposer mal à propos à la provocation de l'ennemi commun. Le Conseil de Régence a bien prévu les inconvénients qui pourraient naître de la révélation hors de saison de transactions aussi délicates. Il a en conséquence usé invariablement de la réserve la plus étroite et de la circonspection la mieux combinée dans toutes ses démarches, et, si même l'état d'avancement de ces négociations, dont il était juste pour le bien général de faire part à une puissance formidable amie et alliée, ne l'eût commandé impérieusement, il n'aurait encore rien confié à la Grande-Bretagne. Il ne croit pas, au reste, devoir se repentir de cette confidence, puisque, comme il conste à S. M. I., il a rencontré de la part du gouvernement anglais le meilleur accueil et des dispositions décidément amicales, dont on peut à l'occasion tirer grand parti en faveur de la cause commune. Si cependant S. M. I. estime que le moment opportun n'est pas encore arrivé pour rétablir une communication directe avec le Cabinet de St-James, soit qu'Elle envisage les intérêts politiques ou mercantiles de la Grande-Bretagne opposés en quelque sorte à ceux de la Russie et de l'Espagne, qui sont les mêmes entre eux, ou soit pour tous autres motifs que S. M. I. puisse avoir de craindre que cela donnât lieu à découvrir avant le temps les progrès de ces transactions, le Conseil de Régence d'Espagne, constamment animé des intentions les plus pures, est prêt à adopter dès à présent, pour l'heureuse conclusion de ces négociations politiques, la marche que S. M. I., dans Sa sagesse, jugera la plus prudente et la plus convenable, afin que la Russie ne soit pas entraînée au dépourvu dans une rupture avec la France, et que l'Espagne ne soit pas non plus dans le cas de manquer à la loyauté qu'elle doit à la Grande-Bretagne pour les généreux efforts qu'elle a faits en sa faveur depuis le principe de sa noble résistance à la domination française: de manière à concilier heureusement par une sage combinaison d'opérations les sentiments et la situation des trois puissances, et conduire à sa fin la grande entreprise qui les intéresse également, et qui est de réduire à ses justes limites l'ambition démesurée de Napoléon Bonaparte, et rétablir en Europe l'équilibre du pouvoir qui a tant souffert depuis quinze ans.

Je crois donc indispensable, à cette occasion, de manifester à V. E. que je suis dûment autorisé par le Roi mon Maître, et, en son Royal nom, par le Conseil de Régence, pour traiter avec la personne que S. M. I. daigne nommer à cet effet de l'accord formel de paix et amitié entre les deux Couronnes, soit conjointement ou bien indépendamment de la Grande-Bretagne suivant que les circonstances l'exigeront, comme il conste de la traduction littérale ci-annexée du plein pouvoir dont je suis pourvu, et que j'ai déjà exhibé à V. E. en original. Par ce moyen, et d'après la bonne foi, la scrupuleuse prudence et la loyauté qui caractérisent la Régence d'Espagne, V. E. verra que la Russie peut, sans courir aucun risque, avancer et consolider le rétablissement de son amitié avec elle, et que les deux puissances gagneraient infiniment de concerter d'avance, à l'insu de la France, les moyens propres à réprimer les vues ambitieuses et déjouer les projets téméraires du perturbateur du monde. Le Conseil Suprême de Régence, voulant donner les témoignages les plus authentiques de l'attachement qu'il a voué à S. M. I., et démontrer jusqu'à quel point il aspire à resserrer ses rapports d'amitié avec la Russie, m'a autorisé expressément à déclarer en son nom à V. E., afin qu'Elle veuille l'élever à la connaissance de Son Auguste Souverain, que, si le Roi Don Ferdinand qu'il représente parvenait à être délivré de l'esclavage dans lequel il se trouve (ce qui ne doit pas être considéré comme impossible), la Régence ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour décider S. M. à demander pour épouse S. A. I. la Grande-Duchesse Anne Pavlovna, sœur de S. M. I., étant intimement persuadée, non seulement que cette union plairait infiniment au Roi mon Maître, mais encore qu'elle serait accueillie avec les applaudissements les plus exaltés de toute la Nation Espagnole.

Lorsque celle-ci prononça en 1808 sa noble résolution de défendre au prix de son sang la couronne de son Monarque chéri, elle résolut de la conserver intacte pour lui ou pour ses successeurs légitimes et la soustraire en même temps à toute influence étrangère qui pût lui être préjudiciable. Ce principe, que l'Espagne a adopté et soutenu avec dignité à la face du monde entier, étant inaltérablement établi, j'ai la plus grande satisfaction de pouvoir assurer à V. E. que l'espérance la plus flatteuse de la Régence est de renouer et perpétuer son amitié avec la Russie par le moyen de liens sacrés d'union des deux familles régnantes, parce que la Régence est pleinement convaincue de ce que l'alliance de la Russie est celle qui, sous tous les rapports et de préférence à toute autre puissance, convient le mieux à l'indépendance de l'Espagne, attendu l'analogie qui se trouve entre les intérêts des deux Empires.

Je ne doute pas que la franchise et l'importance de cet exposé ne méritent l'attention et la bienveillance de S. M. I. en faveur d'un gouvernement loyal, qui, au milieu des horreurs de la guerre la plus sanglante, et à la vue même des légions du plus cruel des tyrans, conserve assez de sérénité et de présence d'esprit pour s'occuper, en même temps qu'il déploie les moyens les plus efficaces de repousser la force par la force, d'objets politiques si profonds et transcendants, en recherchant avec sagesse et discernement l'amitié

précieuse du Souverain d'Europe qui, par les qualités éminentes qu'il réunit, la force et la situation de son Empire, est celui qui, plus qu'aucun autre, doit inspirer la plus grande confiance à l'Espagne et la porter à former avec lui l'union la plus heureuse et la plus durable.

En témoignant à V. E. la vive satisfaction que j'éprouve d'être l'organe des sentiments dévoués que mon gouvernement porte à S. M. I., j'ai encore celle de pouvoir Lui manifester, en opposition aux bruits faux et captieux que les ennemis de ma patrie et de la juste cause qu'elle défend se sont efforcés de répandre, que les Cortès, comme aussi la Suprême Régence d'Espagne, voulant présenter à toutes les nations une nouvelle preuve de la pureté de leurs principes, ont renouvelé publiquement et avec la plus grande solennité, le 24 septembre dernier, jour de l'anniversaire de l'installation des Cortès, le serment de maintenir les droits de S. M. le Roi Don Ferdinand VII et de conserver le gouvernement monarchique, en déclarant qu'ils répandront jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de renoncer au Roi qu'ils ont proclamé ou de manquer à la patrie et à la religion qu'ils professent.

### Traduction du plein pouvoir.

*Cadix, le 20 juin 1811.*

Don Ferdinand VII, par la grâce de Dieu Roi d'Espagne et des Indes, et, en son absence et captivité, le Conseil de Régence provisoirement autorisé,

Désirant avec la plus vive ardeur rétablir la bonne harmonie qui régnait précédemment et que diverses circonstances aussi imprévues qu'extraordinaires ont suspendues entre Ma Couronne et l'Empereur de toutes les Russies, et renouveler les relations d'amitié interrompues par l'esprit de discorde et de dissension suggéré par l'Empereur des Français au détriment des deux Nations, au moyen d'un traité solennel de paix et d'alliance offensive et défensive durant la présente guerre, dans laquelle Je me trouve malheureusement engagé par la conduite déloyale que l'Empereur des Français a observée et tenue contre Ma personne, la Souveraineté, les droits de Ma famille, l'intégrité de Mes Etats, et contre Mes sujets et vassaux, J'ai résolu, pour faciliter l'exécution de cette importante affaire, de nommer une personne qui réunisse les qualités requises pour entreprendre, suivre et conclure cette commission délicate.

En conséquence, ayant toute confiance en vous, Monsieur Don Francisco de Zea Bermudez, pour votre zèle et votre patriotisme, Je vous ai conféré, comme par la présente Je vous confère, plein pouvoir dans la forme la plus ample, pour que vous traitiez, avec la personne ou les personnes légitimement autorisées par l'Empereur de toutes les Russies, soit séparément, ou conjointement avec la personne que le Roi de la Grande Bretagne pourrait nommer pour un objet pareil, de l'accord formel de la paix et d'un traité d'alliance offensive et défensive durant la présente guerre, et pour que vous régliez, ajustiez et signiez tous les articles, pactes, conventions ou [illegible]

avantageux aux intérêts des deux pays et qui puissent conduire au but désiré; Nous obligeant, comme Nous Nous obligeons et promettons sur la foi et la parole du Roi, d'approuver, tenir et faire observer tout ce qui aura été par vous stipulé et signé.

En foi de quoi Nous avons fait expédier la présente, signée par le Président du Conseil de Régence, scellée de Notre sceau secret, et contresignée par Notre Conseiller et Secrétaire d'Etat et des Expéditions.

Pedro de Agar, Président.

Eusebio de Bardaxi y Azara.

Pour traduction conforme,

Francisco de Zea Bermudez.

---

## 2.

*St-Pétersbourg, 13/25 décembre 1811.*

Quoiqu'il y a un mois que j'eus l'honneur d'adresser mon dernier office à V. E., je n'ai pas cru devoir jusqu'à ce jour L'importuner derechef au milieu de Ses graves occupations, surtout pour ne pas donner lieu à distraire en aucune manière la suprême attention de Son Auguste Souverain dans les objets importants qui occupent le temps précieux de S. M. I., principalement dans une circonstance où l'on sait qu'il s'agit de la paix avec la Turquie, dont l'heureuse conclusion intéresse non seulement les deux parties contractantes, mais encore la cause de ma patrie, et peut-être même le salut de l'Europe entière.

Persuadé aujourd'hui, d'après les nouvelles qui circulent, qui paraissent fondées et que V. E. n'a pas démenties dans notre dernière entrevue, de ce que la paix est conclue ou qu'on la considère comme telle, je prends de nouveau la plume pour témoigner à V. E. la vive satisfaction que j'éprouve de cet événement si désiré, qui, en procurant à la Russie le moyen de concentrer ses forces immenses pour se prémunir contre les dangers d'une surprise de la part de la France, imposera peut-être au dominateur de cette puissance la nécessité de songer à sa propre conservation plutôt que de poursuivre ses projets d'usurpation et ses vues de conquête et de prépondérance.

J'avoue, Monsieur, que je sens d'autant plus de plaisir à cette occasion, que, dans l'ignorance et l'incertitude où l'on était du progrès et résultat de ces négociations de paix et le profond silence que V. E. a constamment gardé avec moi depuis le 17 octobre dernier, j'avais conçu des inquiétudes que j'ai supportées avec persévérance, mais qui néanmoins, comme V. E. n'ignore pas, m'ont placé quelquefois dans des circonstances embarrassantes pour m'acquitter de la commission qui m'a été confiée d'une manière sage et la plus conforme aux vues de mon gouvernement. A présent que l'horizon politique s'éclaircit davantage pour moi, et que chaque jour j'aime à entrevoir plus d'espérance sur le rétablissement de l'ancienne intelligence et bonne amitié qui régnaient

entre S. M. I. et l'Espagne, je prends la liberté de recommander encore à l'attention de V. E. le contenu de mes précédentes lettres, et notamment celui de la dernière du 12 du mois passé, La priant instamment de vouloir bien, si Elle ne l'avait déjà fait, l'élever à la Souveraine connaissance de S. M. I. Je me dispense au reste de revenir sur les objets qui y sont traités; ils y sont mis dans un jour si vrai, que je suis persuadé que, si S. M. I. daigne en prendre lecture, Elle ne pourra qu'applaudir à la sagesse des vues, à la bonne foi et à la modération des principes qui caractérisent le Gouvernement Espagnol.

En effet le Conseil de Régence d'Espagne ne désire rien avec plus d'ardeur que de convaincre S. M. I. de la pureté de ses intentions, de la sincérité et l'élévation de ses sentiments, lui prouver l'estime particulière qu'il a vouée à Son Auguste Personne et le prix qu'il attache à Son amitié. Il veut enfin faire connaître à S. M. I. que son grand but est de trouver les moyens de rétablir ses liaisons avec la Russie sur un pied qui puisse rendre cette alliance aussi stable que réciproquement avantageuse, autant que l'exigent l'intérêt, la sûreté et l'indépendance politique des deux Empires.

---

## 3.

*St-Pétersbourg, 15/27 janvier 1812.*

La paix avec l'Empire Ottoman n'étant point encore conclue, contre nos désirs et nos plus flatteuses espérances, je me trouve de nouveau dans le cas d'adresser quelques lignes à V. E. pour éviter, autant qu'il dépend de moi, toute négligence dans l'obligation que m'impose la commission importante qui m'a été confiée.

Je ne viens point, Monsieur, manifester aujourd'hui ma surprise du peu de fruit que paraissent avoir produit jusqu'à présent les négociations entamées avec la Porte. Mon intention n'est pas non plus de renouveler mes inquiétudes pour chercher quelle est actuellement la position respective du Cabinet de St-Pétersbourg à l'égard de la France. La haute sagesse de S. M. I. de commencer l'exécution de Ses plans par l'augmentation considérable de Ses forces militaires et la marche de Ses armées vers les frontières, cette combinaison, exécutée froidement et sans ostentation, qui fait honneur autant à Ses lumières qu'à Sa générosité, l'assurance avec laquelle la Russie peut soutenir ses raisonnements politiques moyennant cette contenance menaçante qu'elle a prise, la confiance que m'inspirent le caractère magnanime de S. M. I., Sa sollicitude paternelle pour le bonheur de Son peuple et les preuves non équivoques de bienveillance qu'Elle a daigné témoigner dernièrement à la nation espagnole, tout me fait espérer que S. M. I. est actuellement plus que jamais décidée à opposer une digue puissante à l'ambition illimitée du chef de la France, à ne pas souffrir qu'on ose porter atteinte aux droits de Sa Couronne, qu'on compromette le commerce, l'industrie et l'indépendance de Son Empire [illegible]

trouble davantage l'ordre et l'existence des autres puissances de l'Europe, qui, sans avoir eté subjuguées par Napoléon, sont les unes engagées contre lui dans une lutte sanglante et inégale, et les autres menacées du sort qui est échu en partage à celles qui se sont trop fiées à son amitié perfide ou qui ont manqué de moyens suffisants pour résister à son agression injuste.

Je suis de même intimement persuadé non seulement de ce que S. M. I. a connu le vrai moteur qui, presque sans paraître et sans y mettre rien du sien, au moyen d'intrigues et machinations iniques, a su exciter l'obstination de la Porte et amener les choses au point d'éloigner le moment de la réconciliation des deux Empires, mais encore que S. M. I. aura pris des mesures efficaces pour déjouer les intentions secondaires du perturbateur universel, soit qu'Elle doive continuer ou soit qu'Elle doive cesser les hostilités avec la Porte, suivant que l'exigeront Ses vrais intérêts. Aussi suis-je, dans cette grande crise, sur ces points importants et si intéressants pour la bonne cause, aussi rassuré que possible, me reposant sur la noblesse des sentiments et la prévoyance de S. M. I.

J'avoue que mes craintes et mes appréhensions actuelles proviennent des progrès que la finesse du Cabinet français pourrait faire dans un sens contraire pour prolonger l'illusion et poursuivre ses vues de domination et d'agrandissement: car, d'après la conduite qu'il tint avec l'Espagne au plus fort de son alliance et de son intimité avec elle, je crois qu'il n'y a rien que sa perversité et sa séduction ne soient capables d'entreprendre. Napoléon voit déjà avec trop de peine que la Russie a repris son énergie et déployé une fermeté qui l'atterre, une force effective supérieure à ce que personne ne pouvait imaginer. Il voit cela à une époque où la glorieuse résistance qu'éprouvent ses armées dans la Péninsule Espagnole exige les plus grands efforts. Il sait que ces efforts, tout formidables qu'ils paraissent être, lui sont toujours onéreux, pénibles, et même encore insuffisants pour faire face tout à la fois à la guerre d'Espagne et à une rupture avec la Russie. Donc, si dans ces circonstances, il a recours à des déclarations pacifiques au sujet de cet Empire, s'il lui fait des protestations d'amitié et d'union, on ne saurait douter de ce que ses caresses n'ont d'autre vrai motif que la conviction de cette insuffisance même, et par conséquent on ne peut plus attacher aucun prix, ni compter sur de telles déclarations, même les plus solennelles, qu'autant qu'on a pour garant de leur sincérité l'impuissance de les violer. Son but étant de gagner du temps, il fera les promesses les plus pompeuses, il paraîtra se prêter à toutes les indemnisations, à tous les avantages qu'on puisse désirer, et il proposera même d'entamer des négociations réelles pour terminer les différends, pour redresser les griefs. Mais cet appât n'est pas moins envenimé que les autres trames qu'il ourdit sont redoutables.

Le tyran a prévu les conséquences que pouvait produire une prompte réconciliation de la Russie et la Porte, à son égard et entre elle et ses ennemis réciproquement: il a calculé que, si la paix avait lieu, aucun autre obstacle ne pourrait peut-être les empêcher de s'unir contre lui. Son premier soin a donc été de se mettre à l'abri de cet orage, qui est celui qui le menaçait de

plus près. Mais, la Russie se montrant malgré cela toujours relevée, puissante et déterminée, tandis que de son côté il ne se trouve pas préparé pour l'attaquer, il se voit dans l'indispensable nécessité de tâcher de l'entretenir dans un état passif aussi longtemps que possible, afin de rejeter dans cet intervalle sur le Midi tout l'effort de ses armées, pour ensuite mieux atteindre ses vues d'ambition dans le Nord.

Il ne borne pas encore là le but qu'il se propose en prodiguant actuellement ses protestations et ses compliments vagues à cet Empire. Il veut le séduire jusqu'à l'engager dans une négociation, premièrement pour détourner le torrent d'un autre côté, et puis pour en imposer aux Cours de Vienne et de Berlin et les intimider, afin de leur tenir les mains liées jusqu'au moment où il pourra les conjurer toutes deux contre la Russie. Ne pouvant ignorer que la première de ces puissances et beaucoup moins la dernière ne sauraient être satisfaites de son alliance, et soupçonnant d'ailleurs que l'une et l'autre pourraient profiter de quelque occasion favorable pour secouer le joug de sa prépondérance, il veut d'avance les compromettre, les écarter des intérêts, de l'alliance et du secours de la Russie; il veut les réduire à un état et position où elles devront forcément suivre l'impulsion la plus contraire à leurs propres et plus chers intérêts, aux vues, aux projets et aux entreprises de la Russie, qui est la seule puissance dont elles peuvent espérer quelque protection. Il veut, en un mot, les isoler de la Russie, qu'il craint, leur interdire tout mouvement propre et, par conséquent, les rendre l'instrument de son ambition.

Des artifices de cette nature, des complots aussi iniques et d'une aussi grande transcendance, qui se tracent, s'exécutent et se colorent d'après le caprice, la méchanceté du Cabinet français, et suivant qu'il convient aux projets, ou formés ou éventuels, du dominateur de cette puissance, doivent exciter toute l'attention et les précautions de S. M. I. On ne doit pas perdre de vue que tous moyens sont bons pour Napoléon, qu'il lui importe peu qu'ils soient forcés, inconsistants et même contradictoires entre eux, pourvu qu'ils puissent remplir l'objet momentané. Le temps et l'expérience nous ont déjà fait connaître que sa politique est essentiellement occupée d'assoupir quelques puissances et semer la discorde entre les autres, tandis qu'il envahit et ravage les plus faibles pour successivement se procurer, avec les dépouilles d'un pays, les moyens d'entreprendre la conquête ou l'usurpation d'un autre. Telle est dans son vrai jour la politique atroce de Napoléon, et tel dans ses effets et son résultat nullement exagéré, son favori Système Continental, dont il abuse pour profaner et détruire les droits mêmes qu'il prétend et se vante de défendre.

D'après ce principe, qui ne peut être contesté, il faut convenir que, s'il existe pour un gouvernement indépendant quelque moyen de conserver la paix avec lui, c'est celui de se tenir toujours formidablement préparé pour la guerre. La fermeté, bien appuyée de la force, et non la déférence ni une négociation politique, peut seule le faire fléchir, lui inspirer du respect.

Mais cela ne suffit pas encore pour réprimer son ambition, la contenir dans ses justes limites, et s'assurer pour l'avenir une [illegible]

parvenir à remplir ces grands objets en Europe, il est on ne peut plus instant que les puissances qui réunissent le plus de force effective et de résolution politique adoptent un système de puissance fédérative, qui, dans ses combinaisons et ses effets, ait pour but d'arracher insensiblement de la dépendance de Napoléon les Etats jadis puissants, mais aujourd'hui humiliés par lui, qui néanmoins n'attendent que l'occasion de pouvoir recouvrer leur rang dans l'ordre politique, qui, vu leur infériorité actuelle, ne pouvant rien entreprendre par eux-mêmes, doivent se contenter du nom ou plutôt de l'ombre d'existence que ce tyran leur a laissée, mais qui, soutenus et appuyés par un système tel que celui dont il est question, peuvent ajouter beaucoup à la consistance de ce même système et contribuer puissamment au prochain croulement du pouvoir gigantesque dont il menace toutes les puissances.

Le gouvernement loyal que je représente croit fermement qu'on ne saurait s'y prendre trop tôt pour établir et affermir en Europe un système pareil, étant bien persuadé qu'à cet effet il ne serait pas très difficile de concilier bientôt les intérêts des différentes puissances qui désirent conserver leur indépendance politique, tant qu'il serait nécessaire pour s'assurer celle-ci et mettre fin aux conquêtes et aux usurpations de la France.

L'Espagne s'adresse à cet effet à la Russie et l'invite instamment à s'allier avec elle pour méditer, combiner et tenter les moyens de réaliser et consolider un plan si important. L'Espagne, dis-je, s'avance de bonne foi, et avec confiance, à proposer à la Russie d'y travailler de concert intime avec elle, non seulement parce qu'elle envisage comme communs les intérêts des deux Empires, mais encore parce que déjà elle se considère alliée de fait avec la Russie, quoiqu'elle ne le soit pas de nom. La reconnaissance de mon gouvernement n'a pu donner d'autre interprétation aux marques précieuses d'estime qu'elle a obtenues de l'Auguste Souverain de cet Empire, ni attribuer d'autre motif à sa noble, grande et digne résolution de persister à garnir ses frontières de forces suffisantes pour attirer l'attention de la France, et opérer par cette démarche une diversion en faveur de la sainte cause que défend la nation espagnole. La constance que celle-ci a montrée dans l'espace de près de quatre ans, mêlée de plusieurs revers de fortune, prouve à la face du monde que la détermination qu'elle a prise (et qui a tant d'affinité avec la cause des Souverains légitimes d'Europe) de défendre jusqu'à la dernière extrémité les droits de son Monarque chéri, est aussi pure que ferme et inaltérable. La glorieuse résistance que les armées françaises ont éprouvée et éprouvent encore sur tous les points de la Péninsule est une évidence infaillible de l'unanimité des sentiments de ses fidèles habitants; et les progrès lents et précaires que font les légions ennemies, au prix de sacrifices incroyables, démontrent qu'une nation dont la volonté est forte et décidée, quoiqu'elle éprouve des pertes, peut par degrés, à force d'expérience et quelquefois même de fautes, parvenir à perfectionner ses moyens de défense, au point de faire repentir ses ennemis de l'avoir injustement outragée et témérairement envahie.

L'Espagne, je le répète, se considérant dans une même communauté d'intérêts politiques avec la Russie, et de plus tacitement d'accord avec elle

pour soutenir une même cause, s'empresse de l'engager à concourir aussi avec elle à établir pour la défense de cette même cause un système qui, afin de tirer meilleur parti des forces effectives des deux Empires, réunisse tous les avantages d'une force fédérative bien constituée.

S. M. I. connaît la bonne foi qui caractérise le gouvernement espagnol, le bon jugement et la circonspection qu'il emploie dans les affaires et les transactions qui, par leur nature, exigent une prudente réserve. S. M. I. sait que, pour s'allier à la Russie et agir conjointement avec elle, il ne prétend publier cet avantage ni en faire ostentation que lorsque cela pourra convenir à cet Empire.

Donc, si tant de motifs aussi justes concourent à cimenter une confiance réciproque entre les deux gouvernements, pourquoi ceux-ci ne devraient-ils pas mettre le temps à profit pour s'entendre et préparer les moyens de détruire les plans de leurs ennemis? Et, ayant à faire à un Cabinet aussi astucieux que vigilant et dangereux, pourquoi négligeraient-ils de prendre des mesures opportunes pour parer le coup qu'il médite, et qui serait déjà porté s'il avait été prêt? Pourquoi ne se concerteraient-ils pas pour rendre illusoires les trames que Napoléon veut ourdir en sa faveur dans les Cours qui le craignent, ou qui lui sont soumises? Pourquoi enfin ne mettraient-ils pas en jeu tous les ressorts pour à la fois faire valoir les opérations militaires et politiques des deux puissances, pour augmenter leur importance et leur considération, affaiblir sous tous les rapports l'ennemi, et inspirer de la confiance et du courage aux nations qui veulent être amies?

L'Espagne, parce qu'elle est déjà engagée dans la lutte, la Russie, parce qu'elle est puissante et résolue, et toutes les deux parce qu'elles professent des principes loyaux et généreux, parce que leur situation topographique leur fournit plus d'avantages qu'à aucune autre pour nuire et diviser les forces de l'ennemi, pour tirer parti de leurs propres combinaisons et diversions simultanées, la Russie et l'Espagne, par toutes ces raisons et celle de ce que leur union et leur alliance reposent sur une base d'intérêt réciproque, sans lequel il ne peut y avoir d'amitié solide et véritable, la Russie et l'Espagne, je le réitère encore, doivent aux autres puissances continentales l'exemple des mesures sages, fermes et bien combinées qui, dans la crise actuelle, puissent amener et consolider la formation d'un système général qui, non comme celui de Napoléon, annihile tout, mais qui sauve au contraire le continent, rétablisse la tranquillité en Europe et mérite la reconnaissance du siècle actuel et des générations futures.

Je prie V. E. d'élever cet écrit à la connaissance de Son Auguste Maître, et de daigner en même temps témoigner à S. M. I. que je me trouve amplement autorisé par le Conseil Suprême de Régence d'Espagne et des Indes, au nom du Roi mon Maître, Don Ferdinand VII, pour traiter et concourir à tout ce qui est relatif aux intérêts mutuels des deux Empires.

S. M. I. ne trouvera point en moi un négociateur consommé, ni un plénipotentiaire décoré ni couvert de dignités. Elle trouvera [illegible] fidèle à son Roi et Maître légitime, honoré de [illegible]

pleins pouvoirs, un espagnol qui, guidé par les principes d'un désintéressement absolu, a toujours refusé de son généreux gouvernement toute espèce de récompense pour ses services, un espagnol enfin qui borne sa gloire à donner de nouvelles preuves de son zèle, de sa fidélité et de son patriotisme, et à redoubler d'efforts pour contribuer, s'il lui est possible, à ce que sa patrie et la Russie se réconcilient de manière à ce qu'elles ne cessent jamais d'être amies. En effet cet heureux événement, Monsieur, en mettant le comble à ma joie, serait pour moi la récompense la plus complète et la plus flatteuse, comme il est le seul objet de mon ambition.

## 4.

*St-Pétersbourg, 23 janvier/4 février 1812.*

Ayant une occasion favorable et à mon entière confiance pour écrire à Cadix, j'ai cru ne devoir pas omettre d'en donner d'avance avis à V. E., pour le cas où Elle se trouvât autorisée à me communiquer, en réponse à mes offices antérieurs, quelque chose qu'il intéressât à la cause générale de transmettre sans retard à la connaissance de mon gouvernement. Si le désir que j'ai de correspondre fidèlement à la confiance que m'accorde le Conseil de Régence d'Espagne m'impose l'obligation de lui rendre successivement un compte exact de ma conduite, je n'ai pas moins à cœur d'exposer à V. E. et à Son Auguste Souverain la loyauté qui préside à toutes mes opérations.

En considérant combien il importe à l'Europe entière que, dans la crise actuelle, on mette à profit le temps précieux qui reste pour se prémunir, et militairement et fédérativement, contre les nouvelles trames que le tyran de la France prépare pour achever de consommer son projet inique d'assujettir ou à son pouvoir ou à son influence toutes les puissances du continent, je ne puis manquer dans cette occasion de reproduire mes plus vives instances afin que V. E. veuille faire connaître à S. M. I. quels sont les projets, les intentions et les désirs les plus ardents de l'Espagne relativement à la Russie, ainsi que ses vues les plus intimes à vouloir accélérer le moment de resserrer son amitié avec elle. Déjà, soit par écrit, soit de vive voix, j'ai déposé sans déguisement dans le sein de V. E. tout ce que l'Espagne craint de la France pour soi-même et pour les autres puissances, tout ce qu'elle espère de la Russie, et finalement j'ai représenté à V. E. sous les couleurs les plus pures tout ce que la Russie et l'Espagne, d'après l'opinion de mon gouvernement, doivent à leur dignité, à leur propre conservation, à leur sûreté future, autant qu'à la [illegible] et tranquillité de l'Europe affligée. Jusqu'à présent j'ai donc [illegible] sacrée, mais douce en même temps, que me prescrivent mon amour pour ma patrie et ma fidélité envers mon Roi et Maître légitime: j'ai autant que possible fait briller la franchise et la bonne foi dans mes communications. J'ai été d'autant plus fidèle à ce principe, que le gouvernement que je représente a toujours cru que, dans ce temps orageux, la fermeté envers

ses ennemis et la sincérité avec ses amis pouvaient essentiellement le sauver des écueils qui l'entourent, donner de la consistance à ses entreprises, et lui acquérir, même dans le malheur, une renommée illustre et immortelle.

Il ne me reste plus actuellement qu'à solliciter et réclamer de nouveau la confiance de l'Auguste Souverain de V. E. en faveur d'un gouvernement qui s'est rendu digne des marques précieuses d'intérêt et de bienveillance que S. M. I. a déjà daigné lui témoigner, d'une nation qui a toujours prononcé avec enthousiasme et espérance le nom de l'Empereur Alexandre, qui reconnaît la Russie comme son alliée la plus naturelle, qui sait être fidèle à ses engagements, qui préfère périr plutôt que d'être infidèle au Roi qu'elle a proclamé, et qui actuellement enfin aspire à partager avec la Russie et son Monarque magnanime la gloire d'avoir sauvé l'Europe de la servitude et de la ruine dont elle est menacée.

## 5.

*St-Pétersbourg, 4/16 février 1812.*

Valence, cette ville qui, par son amour et sa fidélité pour son Roi légitime, était digne d'un meilleur sort, est enfin devenue la proie sanglante du barbare Suchet. Je sais que la légation française et ses partisans en cette Cour attendaient la nouvelle de cet avantage, que Napoléon a voulu remporter à quelque prix que ce fût, pour en imposer dans cette grande crise au Cabinet de S. M. I. Je sais qu'exagérant le ravage de leurs armes et augmentant encore le fruit et les résultats de cette victoire, ils avanceront que désormais la subjugation du reste de la Péninsule sera facile et inévitable. Je sais enfin que, pour détourner la Russie de sa réconciliation importante avec la Porte, pour l'empêcher de tendre une main puissante et bienfaisante à l'Espagne, pour l'éloigner d'offrir son appui à la Suède, à l'Autriche, et sa protection à la Prusse déjà menacée, je sais, dis-je, que Napoléon profitera avec avidité de ce coup bruyant pour renouveler et tâcher de tirer parti de ses propositions précédentes, dans l'apparence pacifiques, mais qui dans leurs effets sont plus à redouter que le poids même d'une guerre ouverte.

La confiance néanmoins que j'ai de ce que S. M. I., dans Sa Haute pénétration, saura ne donner au triomphe de Valence et aux circonstances dont captieusement on le colore que la valeur et le crédit qu'il mérite, me tranquillise entièrement. En effet, pour beaucoup que Napoléon et ses satellites exaltent leurs progrès lents et précaires dans la Péninsule, jamais ils ne parviendront à ternir la valeur et la constance de ses habitants, à obscurcir ni moins affaiblir la loyauté qu'ils conservent à leur Roi et la haine [illegible] qu'ils ont vouée à l'usurpateur. S. M. I. peut donc être bien persuadée que la nation espagnole, déjà accoutumée à affronter à chaque instant la désolation et la mort, loin d'être intimidée par ce revers ([illegible] douloureux, mais non désespéré), augmentera d'indignation et de patriotisme [illegible]

de sceller de son sang, dans mille autres occasions encore, le serment sacré qu'elle a fait de défendre à tout prix jusqu'au dernier pouce du territoire espagnol profané par les légions du tyran.

Les Espagnols ont prononcé cette grande résolution simultanément de leur propre mouvement, et avec la pleine connaissance de ce qu'ils ne parviendraient qu'au prix de torrents de sang à conserver leur honneur et à racheter leur liberté et leur Roi. Quatre années d'une lutte horrible ont confirmé à l'univers que les Espagnols ont senti la force de leur serment, et qu'ils savent s'acquitter de ce qu'ils ont promis. Leur fermeté inaltérable dans les moments les plus terribles et les plus périlleux prouve qu'ils sont déterminés à préférer la destruction et la mort à l'ignominie, et les exemples de la résistance épouvantable qu'ils ont opposée sans cesse démontrent qu'ils ont pris la résolution, ou de sauver l'indépendance de la Monarchie par une vengeance terrible des maux que souffre la nation, ou de voir de sang-froid la Péninsule entière se convertir en un immense désert.

Voilà, Monsieur, l'esprit et les sentiments de la nation que les lâches osent dépeindre comme dégradée et représentent comme abattue et intimidée; telle est la grandeur d'âme de ce peuple, et telle la fierté de ces cœurs héroïques qui ont fait et feront encore trembler le vil Corse qui veut les opprimer.

Je prie V. E. d'assurer de nouveau à S. M. I. qu'aucun revers ne peut faire désister l'Espagne de sa noble entreprise, et que, pour son accomplissement, elle n'écoutera jamais que la voix de son Roi outragé et captif, de ses enfants inhumainement traités et offensés, et de la juste vengeance que réclame la religion qu'ils professent, cette même religion que le tyran se vante de protéger, tandis qu'il renverse et foule aux pieds ses plus saintes institutions.

Je prie de plus V. E. de vouloir bien ajouter à S. M. I. que je suis à la veille d'expédier pour l'Espagne la personne dont j'ai fait mention à V. E. pour communiquer à mon loyal gouvernement le nouveau témoignage d'intérêt que S. M. I. a daigné lui donner, afin que, dans le cas que l'orage qui menace dans le Nord vienne à éclater, on puisse dans le Midi redoubler d'efforts les mieux combinés pour causer par tous les moyens possibles, directement ou indirectement, les plus grands désastres, les plus forts embarras et la plus puissante diversion aux forces du tyran, qui, dans ce cas, ne se croirait certainement pas en sûreté au centre même de son Empire.

## 6.

*St-Pétersbourg, 6/18 mars 1812.*

Déjà l'Europe conçoit la plus forte espérance de voir que le mépris absolu des principes de justice et de décence qui caractérise la conduite et les entreprises du dominateur actuel de la France, a intéressé la prévoyance et les précautions sages de l'Auguste Monarque de ce grand Empire, qui, se

dirigeant par des maximes les plus saines, sait en même temps respecter la foi des traités et protéger les droits sacrés de la justice et de la propriété.

Depuis quatre ans, le barbare Napoléon ne cesse d'inonder de sang le midi de l'Europe, et, non content d'y répandre la désolation et la mort parmi un peuple innocent et fidèle à son légitime Souverain et d'exiger que les autres nations le voient, se taisent et le tolèrent, il veut encore que tous les Souverains, que tous les peuples s'humilient devant lui, se soumettent ou à sa volonté directe ou à sa funeste influence. Trop prévenu de lui-même et orgueilleux de la supériorité de son génie militaire, la moindre contradiction, le soupçon, l'ombre même de la plus légère résistance le choque et l'irrite, et, dans son impétuosité, il ne met pas de bornes à son ressentiment.

Tel est l'état actuel de ce tyran relativement à la Russie, qui, pour n'avoir pas regardé avec une criminelle indifférence ses violations et ses usurpations multipliées, a mérité par là son indignation et sa fureur, dont il ne l'a pas déjà frappée, parce qu'il connaît le danger de déceler la faiblesse de ses moyens en faisant de ses forces un usage prématuré.

En effet, sa puissance factice et colossale étant principalement fondée, non sur les ressources propres de sa nation, qui le déteste, mais bien sur les dépouilles qu'il enlève et à ses ennemis et aux peuples à qui, pour leur malheur, il accorde le nom de ses amis, sur la prépondérance que lui donnent des traités d'alliance obtenus par intrigue ou arrachés par surprise, il en résulte qu'avant de porter le coup direct qu'il médite contre la Russie, il doit s'assurer des Cours de Berlin et de Vienne, en opprimant d'abord l'une, et en prenant les mesures nécessaires pour se jouer impunément de l'autre, afin de tirer ensuite parti de toutes les deux dans ses projets iniques.

Le gouvernement espagnol a toujours craint que le Cabinet prussien serait assez faible pour s'engager à rester témoin passif de tous les bouleversements que l'ambition de Bonaparte a produits et pourrait encore produire en Europe, et malheureusement il paraît qu'il ne s'est pas trompé, puisque même le cri de l'intérêt le plus chéri n'a pu réveiller cette puissance.

Il est cependant à espérer que l'Autriche, avertie par les maux que jadis elle a éprouvés, au lieu de suivre un exemple si honteux, avisera aux mesures les plus propres à se soustraire à de nouvelles humiliations. Mais ce qui vient d'arriver avec la Russie donne lieu à des réflexions qui semblent mériter l'attention de S. M. I. et devoir exciter toutes Ses précautions, d'autant plus que la conduite récente de l'Autriche d'encourager la Porte Ottomane à la continuation de la guerre a été peu délicate, et prouve combien elle est disposée à se laisser fasciner toutes les fois que le Cabinet français met en jeu son art favori de semer l'illusion et le prestige.

Si néanmoins ces deux Cours venaient enfin à s'oublier elles-mêmes, si, par un enchaînement inconcevable de mesures fausses, faibles ou inconsidérées, d'engagements précipités et honteux, elles achevaient de [illegible] parmi les autres puissances, si elles méconnaissaient enfin que leur liberté politique, leur indépendance et leur existence même [illegible] grande crise, du sort et de la puissante protection de la [illegible]

surcroît de gloire pour celle-ci d'avoir embrassé le parti de l'honneur en dépit de tant d'obstacles et de l'abandon des Etats faibles et dégradés.

Au reste l'Espagne, qui poursuit sans relâche la vengeance des outrages inouïs qu'elle a soufferts de Napoléon, n'abandonnera jamais la Russie généreuse qui lui tend une main bienfaisante dans cette lutte, et elle saura prouver au monde entier que, si sa haine pour l'ennemi commun est implacable, sa loyauté et sa reconnaissance sont aussi élevées envers ceux qui se déclarent ses amis.

L'Espagne, je le répète, redoublera d'efforts en voyant la Russie alliée avec elle; l'Angleterre également, loin de rester passive, déploiera et prodiguera certainement ses immenses ressources en faveur de la cause commune, et la Suède, par sa situation et ses dispositions manifestes, contribuera à augmenter le poids et à donner une plus vive impulsion aux efforts réunis.

Donc, si toute la puissance de la France et de ses alliés n'a pu parvenir, dans l'espace de quatre ans, à conquérir l'Espagne, malgré qu'elle ait été attaquée dans un moment où elle se trouvait sans défense et que ses principales forteresses aient été prises par trahison avant d'avoir tiré un seul coup de canon, quel motif peut-il y avoir pour craindre ces mêmes légions dans le Nord, où elles sont attendues par d'autres légions aussi nombreuses, pas moins aguerries, qui ont déjà montré qu'elles sont plus braves, et qui défendent une cause juste? Non, le résultat final de cette guerre ne pourra jamais être douteux, tant que l'union, la justice, la fermeté et la persévérance feront la règle de la conduite de la Russie et de ses alliés!

Ces vertus sont caractéristiques dans la personne de S. M. I., et leur exercice constant dans les circonstances présentes ne peut manquer de fortifier l'amour et la confiance qu'à tant de titres Elle mérite de Son peuple loyal. Le gouvernement, qui sait établir l'opinion publique à son avantage au point où elle l'est dans cet Empire, double avec l'idée de ses forces réelles les ressorts de l'enthousiasme, de la considération et du respect, qui ont été et seront toujours la sauvegarde la plus sûre des Etats et la marque la plus certaine de leur invincibilité. Or, il importe seulement que les puissances qui sont intéressées dans cette même cause mettent à profit les moments pour concerter les moyens de diviser les forces et déconcerter les combinaisons de l'ennemi.

S. M. I. ne peut douter de la sincérité, de l'intérêt et même de l'empressement avec lesquels la Régence d'Espagne concourra de son côté à ce grand but. Elle sentira que l'élection du Duc de l'Infantado (appelé à présider ce Conseil Suprême par la prévoyance et le sage discernement de l'Auguste Congrès des Cortès) ne pourra que donner encore plus d'énergie à ses opérations.

Mais, dans la présente situation critique qui s'aggrave de jour en jour, S. M. I. doit sentir aussi que, malgré toute la confiance bien méritée que mon gouvernement accorde à V. E., il y a des objets sur lesquels il ne m'est pas permis de traiter avec V. E., à moins qu'Elle n'y soit au préalable spécialement autorisée par S. M. I., d'autres que je ne saurais même confier au papier, et,

par cette raison, je me regarderais comme très heureux que S. M. I. voulût bien m'accorder l'honneur de consentir à les entendre personnellement de ma bouche. Mon amour pour la sainte cause à laquelle la Russie et ma patrie sont aujourd'hui également intéressées, mon zèle toujours actif pour le service de mon Roi chéri, et mon attachement respectueux pour la personne sacrée de S. M. I., sont les titres à la faveur desquels j'ose espérer que S. M. I. daignera accueillir avec bonté ces insinuations, que je supplie V. E. de porter sans retard à la Souveraine connaissance de S. M. I.

Je me repose à ce sujet sur l'exactitude de V. E., car, dans ce moment, où l'ennemi ne cherche qu'à se donner le temps indispensable de consolider et mûrir ses projets et d'augmenter ses forces pour passer ensuite à l'exécution, il est instant de s'occuper sérieusement ensemble des moyens de frustrer ses plans et d'en imposer à l'ambition et à l'orgueil du tyran, dont le génie est aussi téméraire qu'entreprenant.

---

## V.

## Письма и донесенія Лебцельтерна и Стадіона во время кампаніи 1813 года *).

### Rapports de Lebzeltern.

### 1.

*(Litt. B).* *Kalisch, le 8 mars 1813.*

S. M. daigna m'inviter à passer chez Elle ce soir vers les 8 heures. Pendant que je Lui fis la lecture de la plupart de mes expéditions, des instructions envoyées en décembre et janvier à MM. de Floret et de Bubna, et des lettres à M. le Prince Régent d'Angleterre et à lord Castelreagh relatives à l'offre de notre entremise, l'Empereur eut les yeux constamment fixés sur les miens, et il semblait par son regard scrutateur vouloir pénétrer dans le mien le degré de bonne foi de mes communications. Il doit y avoir rencontré l'expression de la plus parfaite assurance.

Rapporter à V. E. dans son intégrité et ses détails l'entretien que j'eus avec ce Prince depuis 8 heures jusqu'à minuit sonné, serait une tâche difficile, et je me bornerai à Lui indiquer ici les points essentiels de cette conversation, qui prit souvent la teinte d'une discussion vive.

Une méfiance prononcée sur nos intentions pour l'avenir régna constamment dans les propos de l'Empereur. Ce sentiment si essentiel à écarter dans l'esprit de S. M., puisqu'il ferme souvent chez Elle l'accès aux raisonnements les plus solides et Lui fait toujours soupçonner des arrières intentions, ce sentiment, dis-je, me parait excité premièrement par le contenu de la lettre confidentielle de notre Auguste Maître que l'Empereur Alexandre, de même que son secrétaire d'Etat, ont jugé comme une pièce diplomatique composée avec beaucoup de soin et de prudence, mais point conçue avec l'abandon de l'amitié ou de la confiance, et nullement répondant à l'effusion de cœur qui avait dicté la lettre adressée par ce Prince dès son arrivée à Vilna à l'Empereur d'Autriche. D'ailleurs elle passait sous silence les propositions du Souverain de toutes

*) Изъ Вѣнскаго Государственнаго Архива.

les Russies tendantes à la prospérité de l'Autriche, qu'il désire, et par profond intérêt pour l'Autriche même et parce que la réintégration de cette puissance à son ancienne force et splendeur serait le meilleur garant de la tranquillité de l'Europe et de son indépendance. L'attente prolongée où l'on a été de cette réponse a fait sentir davantage le contraste que l'on prétend trouver entre les deux lettres. Je dois ces détails à M. de Nesselrode, car l'Empereur, quoique visiblement affecté en parlant de celle dont j'ai été porteur, déclarait toujours qu'il passait sous silence ce qui lui était personnel, ne vouant d'attention qu'à l'utilité générale.

Un second motif de méfiance a été de me voir chargé de la simple proposition de notre entremise, de la question ostensible uniquement, tandis que, dans la dépêche de M. de Stackelberg du 25 janvier et surtout dans sa lettre particulière (que je n'ai lue qu'ici), l'on avait trouvé des nuances plus fortes et satisfaisantes que tout ce dont j'étais chargé de dire; que ce ministre avait exprimé qu'après mon départ très prochain, un négociateur autrichien serait incessamment chargé de toutes les explications de la Cour de Vienne, de celles surtout relatives aux offres de la Cour de Russie.

L'Empereur ne voit dans notre marche, dans l'espace qui s'est écoulé depuis cette dépêche, dans le cercle très restreint où je borne mes explications sur nos intentions à venir, dans la proposition de notre entremise sans dire un mot soit sur les bases que nous entendons être les plus convenables à assurer le bonheur de l'Europe, soit sur le parti que nous prendrons si la négociation n'avait point de succès, qu'un dessein prémédité de gagner du temps, de la méfiance dans les principes et les plans de l'Empereur Alexandre, point d'abandon envers lui, tandis qu'il ne rêve, dit-il, ne songe qu'à nos intérêts, et nous conjure de ne point perdre le moment unique de regagner tout ce que des années malheureuses nous ont fait perdre. Je ne doute pas que l'Empereur dans ce premier instant ne voie dans notre marche une tendance secrète favorable à Napoléon. S. M. rendit la plus grande justice aux qualités distinguées de M. le comte de Stadion et exprima qu'aucun choix ne pouvait Lui être plus agréable, mais, dit-Elle, „les intérêts sont aujourd'hui „trop majeurs pour s'arrêter à des considérations personnelles quelconques, „et que ce soit lui ou un autre, peu importe, l'essentiel est de ne pas perdre „un temps précieux, et c'est par vous que j'attendais quelque ouverture „amicale secrète, propre à exciter ma confiance en vos vues et en votre „marche. Je ne vous cacherai pas que M. de Knesebeck (dont je n'ai été „d'ailleurs guères content) m'a dit bien plus que vous; dans ses entretiens „secrets avec M. de Metternich, ce ministre lui a parlé de bases générales „qu'il divisait en maximum, une seconde medium, et enfin d'une troisième mini-„mum". L'Empereur me les détailla.

Je l'assurai n'avoir rien vu de pareil dans aucune pièce, que V. E. avait pu cependant dans le cours d'une conversation aborder des questions générales. La réaction à mon égard de tous ces sujets de méfiance est que l'Empereur et son secrétaire d'État, qui me supposent instruit de vos vues ultérieures, M. le Comte, conçoivent de l'ombrage [illegible]

taxent de réticence sur des objets dont V. E. a parlé plus ouvertement à M. de Stackelberg.

Il m'a paru essentiel d'exposer avant tout à V. E. la disposition de l'esprit de l'Empereur. Je m'attendais d'avance à une lutte difficile, et mes dernières lettres en font foi. Mes rapports précédents informent V. E. de cajoleries, de caresses même de tous les genres que l'Empereur et sa Cour m'ont prodiguées. Ce matin, S. M. avait été l'on ne peut plus gracieuse à dîner, mais n'omettant aucune occasion de m'adresser sur le ton le plus aimable des expressions indirectes relatives à notre attitude, à la coopération que l'Europe attend de nous, etc., etc. Lord Cathcart, le colonel Wrangel, aide de camp du roi de Prusse et porteur des ratifications du traité, le grand maréchal et M. d'Arakchéeff étaient les seuls à dîner. Je crois avoir repoussé constamment ces petits assauts d'une manière adaptée à la circonstance, gaie même, mais sans offrir soit à l'Empereur, soit à lord Cathcart, le moindre sujet à interprétation.

Lorsque l'Empereur eut connaissance du langage que nous avons tenu à la France dès le mois de novembre, il dut convenir (ayant surtout insisté sur ce qu'il se plaçât dans notre situation) qu'il offrait un caractère d'indépendance et de fermeté: „Mais", ajouta-t-il, „que pouviez-vous craindre, lorsque „Napoléon et son armée s'enfournaient dans mes Etats, que vous deviez lui „imposer par votre attitude et la facilité d'agir sur ses derrières, que la France „et l'Italie étaient vides de troupes?"

Je fis sentir à l'Empereur combien le résultat de la campagne était alors incertain, puisque la série des combinaisons avantageuses à sa cause, qui ont influé si puissamment sur le sort de ses armes, était hors de tout calcul raisonnable, et je lui exposai le nombre des motifs qui nous faisaient la loi, pour le bien même de la cause générale, de ne renforcer notre langage que par des nuances progressives, quoique prononcées, et de nous ménager les moyens d'articuler des vérités acerbes même, sans nous attirer des complications d'autant plus dangereuses, que nous ignorions les vues et les plans de l'Empereur de Russie soit dans le cas d'une fâcheuse issue de cette campagne, soit qu'elle prît une tournure décisive favorable à ses armées.

S. M. écouta attentivement la lecture des autres pièces; Elle réfuta avec vivacité toutes les assertions de l'Empereur Napoléon dans son premier entretien avec le général Bubna (seule partie que je lui en aie communiquée) relatives à la situation de la Grande Armée, aux seules pertes de traîneurs que ce Souverain avouait, à celles éprouvées par l'armée russe, etc., etc. L'Empereur Alexandre avait d'autant plus beau jeu, que S. M. se trouve établie sur l'Oder, renforcée par l'accession de la Prusse et ayant ses avant-postes aux portes de Dresde dans ce moment même.

J'appuyai avec affectation sur l'espèce d'incartade de l'Empereur des Français contre nous rapportée par le général Bubna dans sa dépêche du 3 février, en ce qu'elle prouvait à l'Empereur Alexandre: 1) que, malgré les ménagements que nous avions observés dans notre langage et notre maintien, l'un et l'autre alarmaient et agitaient déjà Napoléon, circonstance propre au double but d'encou-

rager l'esprit de l'Empereur Alexandre à notre égard, sans cependant lui rien dire de positif, et de lui faire pressentir la nécessité de conserver encore de notre côté les formes les plus amicales avec la France; 2) en ce qu'elle lui prouvait d'ailleurs à l'évidence que, dès que Napoléon redoutait de nous voir passer successivement du rôle de simple intermédiaire à celui de médiateur armé, il dictait par le fait aux autres puissances la marche qu'il leur convenait d'adopter envers l'Autriche.

Mais, M. le Comte, avant de passer à un autre objet, je dois placer ici l'observation que la Russie est loin de ne pas désirer que nous prenions le rôle et l'attitude de médiateur. Le cas est qu'elle veut aller trop vite en besogne; toutes les formes plus courtes et plus décisives ne peuvent qu'en être préférées, et c'est d'après ce principe qu'elle résiste à entrer dans celles que nous lui présentons et qu'elle nous soupçonne de ne viser qu'à gagner du temps, ce qu'elle juge devoir vulnérer et abîmer la cause générale, et avec elle nos intérêts et ceux de la Russie. D'ailleurs le mot du guet, quoique point prononcé par l'Empereur, mais qui n'en est pas moins le motif qui excite sa méfiance, qui paralyse d'après lui ses opérations militaires et détermine le séjour du corps d'armée principal à Kalisch, qui l'engagerait même à se retirer vers la Vistule (nuance qu'a laissé échapper, sans doute à dessein, le comte Nesselrode, mais qui ne m'en impose point, jugeant d'après ma faible opinion que la Russie est désormais trop engagée pour se tenir à cette rivière), le vrai motif enfin qui a dicté et la dépêche au comte Stackelberg du 31 janvier et tout ce que l'Empereur me charge de vous exposer, c'est l'attitude militaire que nous avons prise, ayant 80 mille hommes à flanc et à dos de son armée, tandis que, jetant le plus grand vague sur nos intentions pour l'avenir, nous hésitons à rassurer sur la destination de cette force, et contre quel parti elle se portera.

L'Empereur me dit: „Votre ministère ne parle que de la confiance illimitée „que nous devons placer en lui, mais quelle garantie nous offre-t-il de sa „sincérité?“ L'Empereur rappela, quoique à regret, ajouta-t-il, qu'une de nos dernières dépêches à St-Pétersbourg portait: *enfin le mot de neutralité est prononcé,* tandis que notre traité d'alliance se signait, que le corps dont la seule destination annoncée était de contenir les esprits en Galicie se trouvait être précisément celui qui devait agir contre la Russie.

Cette sortie m'engagea à éclaircir et réfuter cette assertion et à exposer le sens, la nécessité de notre traité et son but, d'après vos points de vue, M. le Comte. Assurément je n'ai point été stérile en arguments, mais l'Empereur y opposait la considération que le résultat n'en était pas moins que notre corps auxiliaire lui avait fait un mal immense, que lui seul avait empêché la destruction totale de l'armée française gênant toujours et occupant l'armée de Tchitchagoff, que c'était encore le prince Schwarzenberg qui, par le gain de plusieurs jours de temps, avait à dessein favorisé l'évasion du général Reynier, tellement que le corps de Winzingerode avait dû faire six marches forcées pour lui couper le chemin à Kalisch, etc., etc.

Je répondis à ces faits par les considérations suivantes: la nécessité d'agir loyalement en toute attitude, de soutenir l'honneur de nos armes, de

ne point nous exposer à des compromissions gratuites. D'ailleurs je rappelai à l'Empereur qu'il était convenu à Vilna de ne point regarder ce corps comme autrichien, mais comme de toute autre nation, de le considérer comme une espèce de gage donné à la France de notre neutralité, cette puissance ne pouvant jamais consentir, en portant ses forces en Russie, à laisser derrière sa ligne d'opérations toute notre population. J'exposai encore à l'Empereur que, grâce à son système défensif, peut-être utile à la Russie, mais dangereux pour les puissances intermédiaires, Napoléon était à même de ravager nos provinces, de se ménager des moyens d'attaque encore plus puissants, etc., etc., etc. Enfin j'interpellai l'Empereur, et le forçai de convenir que la force de notre corps auxiliaire était toujours restée au-dessous du complet, que pas un de ses ennemis n'avait traversé nos Etats, que pas un sac de farine n'avait été envoyé à l'armée, et cela lorsque les forces russes étaient en pleine retraite.

L'Empereur dut m'accorder ces points: „Mais", reprit-il, „de mon côté, „j'ai compensé ces services par celui, soit par un pur effet de la Providence, „soit par le froid, soit par les faux calculs de Napoléon, soit par la bravoure „de mes soldats, comme vous voudrez, d'avoir détruit 400 mille hommes des „anciennes troupes de la France. Laissons toute politique de côté: qui en „ressent et qui en ressentira plus efficacement le bénéfice que l'Autriche? „L'Empereur Napoléon m'attaquera avec une armée de nouveaux soldats, mais „les bandes guerrières sont disparues. Quant à votre confiance, je la mérite „par ma lettre écrite d'effusion de cœur, par mes vœux pour votre agrandis-„sement, par l'engagement solennel que je suis prêt à prendre avec vous, „de ne jamais poser les armes que de concert avec votre Souverain et jusqu'à „ce qu'il se trouve dans l'attitude forte, indépendante que nous désirions, „et dans le maintien paisible de ses anciennes possessions".

Déclarant à l'Empereur que, sensibles à ses intentions, nous préférerions cependant qu'il nous parlât des intérêts de l'Europe dans lesquels nous trouverions plus tard notre avantage, et qu'articuler des désirs personnels à l'Autriche serait nous dépouiller du caractère d'impartialité convenable à notre attitude, il répondit: „C'est parce que je veux le bien-être de l'Europe que je désire „votre prospérité; l'Autriche forte et indépendante offrira le plus sûr garant „à l'Europe de liberté et de repos".

L'Empereur me pressa vivement de lui en dire davantage, et il parut affecté de n'apprendre aucune nuance nouvelle par moi, loin de là, de me trouver moins ouvert que V. E. ne l'avait été envers M. de Stackelberg et envers la Prusse. Bref, se retranchant sur ce qu'il a fait écrire le 31 janvier à son ministre, il me répéta qu'avant d'accepter notre entremise, il devait connaître ce que l'Autriche entendait par une paix stable et qui portât avec soi la garantie de sa durée, quelles bases seraient celles qui conviendraient à l'Autriche, quel parti elle prendrait si son entremise ou médiation échouait. Il protesta de garder le plus grand secret sur nos confidences et de suivre avec notre marche dans tous les développements que nous voudrions.

Le pressant d'articuler plutôt lui-même un principe général préliminaire quelconque sur lequel [illegible] une négociation, puisque prononcer de notre côté

une base serait nous écarter du rôle que dans ce moment nous avions adopté, l'Empereur se révolta contre des formes qui ne tendaient qu'à laisser écouler un temps précieux: „Est-il possible que toujours renfermés dans le vague, vous „vouliez ou être devinés ou qu'on se jette dans vos bras sans que vous „daigniez nous dire une seule de vos pensées? Vous voulez le bien de la cause „européenne? Soit! Moi, avant tout, je désire que l'Autriche regagne son „ancienne attitude et toutes ses possessions, que la Prusse sorte de cette lutte „indépendante et avec un degré de consistance, que l'Allemagne soit affranchie „du joug français et libre, ou plutôt soumise comme auparavant à la domi-„nation de votre Souverain. Ce sont les seuls moyens de rétablir quelque „équilibre entre les puissances, de poser une barrière à la prépondérance acca-„blante de Napoléon. Etes-vous d'accord sur cela, vous personnellement?“

— „Moi? Oui, Sire, sauf mon ignorance sur les sentiments de l'Autriche „envers l'Allemagne, car je ne puis croire que nous voulions nous attirer des „gênes gratuites. Nous vouons le plus sincère intérêt à la Prusse, mais ma „Cour n'a rien prononcé et mon opinion n'a aucune valeur. Voulez-vous que „je transmette cette base comme la vôtre, Sire?

— „Dites-moi le plus secrètement si elle vous convient?“ reprit l'Empereur. „Donnez-moi celle-là ou une autre, je vous donne ma parole de la produire „comme la mienne, et vous en ferez l'usage qu'il vous plaira“.

— „Que V. M. accepte notre intervention aujourd'hui, et qu'Elle ne s'expose „pas à paralyser nos moyens et notre bonne volonté! Nous connaissons trop „bien la cause européenne et les forces des puissances belligérantes, et trop „bien nos propres ressources et les seules voies qui nous conviennent, pour „changer de marche. Animés du même but que V. M., ayant les mêmes prin-„cipes sains et conservateurs qu'Elle annonce être les Siens, qu'Elle nous „laisse agir! nous ne différons pas dans le but, mais dans les moyens de „l'atteindre. La méfiance envers nous, Sire, fera manquer à V. M. les choses „mêmes qu'Elle désire. D'ailleurs sur quoi porte la confiance que nous Lui „demandons? Sur un objet qui ne peut qu'améliorer Son attitude, jamais la pré-„judicier. Ses opérations militaires continuent et nous en sommes bien aises“.

L'Empereur ne voulut point accepter avant de connaître notre pensée et ce que nous entendions par ce *but commun*. Quelles que fussent mes tentatives, je ne pus lui faire séparer la question ostensible d'avec les autres.

— „L'Angleterre fera tout ce qu'elle pourra pour moi, la Suède va coopérer „activement en ma faveur, la Prusse marche sur la même ligne que moi, j'ai „des données que . . . .“ Il s'arrêta. „Enfin, j'ai et j'aurai des alliés. Vous nous „rendez le plus mauvais service et le plus préjudiciel à l'Europe: vous arrêtez „ma marche! J'ai 150 mille baïonnettes (je n'y compte ni officiers, ni musique, „ni autres) entre la Vistule et l'Oder; dans cette force ne sont point compri-„ses les troupes légères dont les services sont immenses, mais bien les corps „qui bloquent Danzig, Thorn et Modlin: tout cela tombera de soi-même sans „verser du sang. Aucune gloriole politique ou militaire n'a de prise sur moi. „J'ai 213 mille hommes entre le Niemen et la Vistule dans ce moment, prêts „à se porter où je voudrai; chaque régiment a un bataillon de 1000 hommes

„dans cette réserve parfaitement équipés; chaque régiment de cavalerie y a „2 escadrons de 200 hommes chacun. Le comte Tolstoï a 75 mille hommes, „dont 15 mille sont des Cosaques: c'est un superbe corps, et le 1^er^ mars il doit „être sur la Vistule. Voilà de quoi soutenir ceux qui voudront être secourus! „Votre réticence paralyse tout. N'étais-je pas le maître de rendre le Duché un „vaste désert et de me retirer en Russie? Qu'avaient fait l'Autriche et la „Prusse? Vers qui se serait tourné l'Empereur Napoléon? Mes projets dépen-„dent des autres: je n'en ai formé qu'un seul, celui d'offrir aux puissances „l'emploi de toutes mes forces. C'est à elles à me faire élargir ou rétrécir „mes plans. N'aurais-je pu, en entrant dans le Duché, m'y établir et donner „une autre direction à ma marche politique, et n'en avais-je pas toutes les „facilités? J'ai jugé ne devoir rien faire qui pourrait, je ne dis pas heurter „les intérêts des puissances, mais leur donner le moindre ombrage; n'est-ce „pas principalement l'Autriche pour qui j'ai eu ce ménagement? Et qui mieux „qu'elle peut apprécier ma conduite et mon langage, puisqu'elle connaît le „contenu de certains papiers qui lui sont tombés entre les mains!"

L'œil scrutateur de l'Empereur ne put apercevoir sur ma physionomie que mon ignorance à l'égard de ces pièces (ce sont sans doute les lettres interceptées, échangées entre l'Empereur et le prince Czartoryski).

— „Est-il possible que je doive me mettre à genoux pour vous conjurer de „sauver l'Europe dans ce moment unique, vrai bienfait de la Providence! et de „regagner votre ancienne prospérité! Non! vous ne pouvez croire que Napo-„léon veuille écouter des propositions raisonnables à moins d'y être forcé par „la nécessité; cela ne peut jamais être votre vraie pensée! Vous nous exposez „à perdre les avantages de cette campagne. Je ne me dissimule aucunement „que Napoléon puisse se placer devant moi à la tête de 200 ou 300 mille „hommes; sur un théâtre qui lui convient mieux, il peut me livrer bataille et „me battre, cette chance est très possible: quelle modération en attendez-vous „alors, où en seront vos négociations? J'ai derrière moi mes Etats où il n'est guère „probable qu'il songe jamais à me venir attaquer. N'aurez-vous pas perdu par „votre marche et vos formes diplomatiques, par vos distinctions subtiles entre „le rôle d'intermédiaire et de médiateur, le plus beau moment de sauver „l'Europe? Je suis bien aise que vous armiez, mais quelle sera la destination „de ces armements? Est-ce pour profiter de la faiblesse des deux partis s'ils „continuent à se battre? Si c'est pour regagner votre indépendance avec celle „de l'Europe, armez 250 mille hommes, j'en serai ravi: alors vous joueriez un „beau rôle de médiateur".

— „Sire, si nous avions 250 mille hommes, nous dicterions la paix et ne „nous bornerions pas à la démarche actuelle. Ne les ayant pas, c'est à V. M. „à favoriser le développement des forces nécessaires à regagner notre indépen-„dance et à pouvoir être utiles à la réalisation de grands principes conserva-„teurs qui nous animent tous deux".

— „J'ai un plan à vous offrir bien simple: ne faites pas plus d'armements, „s'ils vous gênent! Vous n'avez besoin que de 30.000 hommes aujourd'hui; „moi et la Prusse n'en demandons pas davantage, et vous aurez la gloire

„d'avoir sauvé la cause européenne. Personne n'est devant vous que le misé-„rable corps du général Bertrand. Vous ne pouvez rien craindre: toute mon „armée et celle du Roi agiront avec vigueur! Entrez en possession du Tyrol, „de l'Italie jusqu'à Mentone, à votre convenance! Déclarez que vous ne voulez „qu'entrer en possession de ce qui vous appartient, que vous ne voulez pas „faire la guerre à la France, que vous vous placerez contre les puissances qui „voudront l'attaquer; nous vous seconderons en tout. Ensuite parlez d'un „congrès général, et enfin alors vous négocierez dans les formes que vous „voudrez. Si l'Angleterre y amenait des prétentions exagérées, eh bien! nous „nous entendrions: les intérêts du continent avant tout! Je proteste que je „repasserai plutôt par toutes les horreurs et les calamités dont je viens d'être „témoin, que de poser les armes avant que l'Autriche et la Prusse ne soient „dans la possession libre et paisible de leurs accroissements nécessaires".

Je ne manquai point de raisonnements pour lui prouver ce que ce plan offrait d'inadmissible et ses côtés faibles, aisés à saisir, qu'il ne tendait qu'à nous faire franchir d'un bond toute la route où l'Empereur voulait nous entraîner, et où peut-être il nous eût engagés graduellement en se prêtant à nos formes et à notre marche invariablement fixée. Toutes les espérances pour l'avenir, tout ce que je lui laissai pressentir de favorable à ses vœux, fut constamment écarté par l'Empereur comme des illusions trop incertaines, vu l'urgence du moment, et il y répondit par le vœu qu'une bonne fois nous lui confiions notre pensée.

Je puis avancer, M. le Comte, que l'Empereur a rencontré une opposition forte de ma part en contre-arguments, et que, fidèle à l'esprit de vos instructions, j'ai tâché par ses propres expressions à le ramener à notre marche, mais en vain. Je dois néanmoins, rendant hommage à la vérité, exprimer ici que de la bonne foi, des vues plus larges, et surtout favorables à nos intérêts, me parurent constamment régner dans les discours que me tint l'Empereur. J'observai que ses succès ne lui ont point donné la jactance que j'avais lieu de lui supposer, et je le trouvai à beaucoup d'égards imbu de principes politiques bien plus modérés et plus avantageux à la cause générale qu'auparavant. Ce rôle peut sans doute être affecté, mais j'avoue néanmoins qu'il a de fortes teintes de vérité. Les officiers eux-mêmes, glacés d'horreur des scènes dont ils ont été témoins, n'en parlent qu'avec une sensation pénible: leur vanité naturelle cède à cette impression, et leurs vœux, malgré l'exaltation de leur esprit, ne tendent que vers une bonne paix.

Il est clair et naturel que la plus grande confiance existe entre l'Empereur et Lord Cathcart. Je soupçonne le dernier de contribuer à entraver les dispositions de l'Empereur à suivre notre marche jusqu'à ce que l'Angleterre soit entendue. Lord Cathcart, timide, peu versé, je crois, dans les questions générales, ne me paraît nullement l'homme à aplanir des difficultés. Une observation que je ne crois pas devoir omettre ici est, si je ne me trompe, que l'alliance avec la Prusse, personnellement agréable à l'Empereur, le rendra plus coulant sur ce qui pourrait regarder l'Angleterre, dont l'alliance est formée et conservée par la seule nécessité de son secours. Au reste, je me suis bien

abstenu de tout ce qui pourrait faire naître l'idée que nous ayons l'intention la plus éloignée de détacher la Russie de ses engagements avec la Grande-Bretagne.

Je me réfère à ce que j'ai dit au commencement de ce rapport: S. M. serait peut-être entrée dans nos vues sans la défiance et le déplaisir qu'a excités en lui la lettre confidentielle de S. M. Il sera difficile, M. le Comte, de diriger ce Cabinet tout à fait d'après nos vues sans le tranquilliser davantage. Le comte Romanzoff est mis de côté à jamais; il y a beaucoup d'ensemble dans les affaires, elles se concentrent en peu d'individus, et il est mal aisé d'agir sur leur esprit. L'on a la pensée (et je crois être sûr de mon fait) que nous visons moins à coopérer de bonne foi, soit par une voie ou par une autre, au bien de la cause européenne qu'à atteindre, par une attitude indépendante et relativement plus forte à mesure que nous aurons engagé davantage la lutte entre les principaux coalisés, une prépondérance dictée par des vues d'intérêt personnel, et point difficile à établir, avec des moyens circonscrits même, sur la consommation réciproque de leurs forces. Cette pensée devrait être complètement dissipée de notre côté, à ce qu'il me semble, quelles que soient nos vues.

---

## 2.

*(Litt. C).* *Kalisch, 10 mars 1813.*

.... En lisant la dépêche de V. E. à l'Empereur, il me parla de ses obligations envers le Prince Royal, qui avait été le premier à lui offrir sa coopération, tandis que toutes les puissances évitaient de se rapprocher de la Russie; qu'il avait ensuite refusé des ponts d'or pour lui rester fidèle, et que par là, loin de l'inquiéter lorsque les armées françaises étaient dans le cœur de son Empire, le Prince Royal avait facilité à S. M. de retirer les trois divisions de la Finlande. L'Empereur ajouta: „Il exigeait absolument la garantie „de la possession de la Norvège. J'aurais désiré l'éviter, mais le Danemark „était livré à la France; j'ai consenti, et l'Angleterre, entraînée par des vues „d'intérêt général, lui a enfin également garanti cette province. Le Danemark „pourrait être indemnisé ailleurs".

Je répliquai que le Roi proposerait avec raison que ces indemnités fussent tout aussi bien données à la Suède, le laissant tranquille possesseur de ce qui lui appartient, et je représentai à S. M. toutes les objections qui ressortent naturellement de cette question.

L'Empereur parut regretter de s'être engagé à l'égard de la Norvège, sans néanmoins le prononcer explicitement. Il me dit qu'il connaissait déjà les rapprochements entre la Cour de Copenhague et celle de Londres, et qu'il les supposait en négociation, que cette circonstance changeait beaucoup la thèse.

„Sire, si vous en profitez, cela fera un bon effet près de plusieurs Cabinets de l'Europe qui ont regretté la marche de V. M. dans cette affaire".

— „Si le Danemark change d'attitude, ce sera un grand moyen en sa „faveur; au reste, je serais bien aise que la chose puisse se réparer et qu'il „s'arrange avec la Suède; je verrai ce qu'il y a à faire, surtout connaissant „que votre Cour y voue de l'intérêt".

Je relevai soigneusement combien la démarche du Cabinet danois envers l'Angleterre, excitée par l'assurance et le courage que lui inspirait notre attitude, devait victorieusement militer en sa faveur aux yeux de S. M. et provoquer sa confiance, que ce résultat était loin d'être le seul favorable à Ses vues qui dérive de notre marche, et qu'elle paralysait déjà bien des efforts qui eussent été développés contre la Russie.

L'Empereur accueillit cette assertion avec un air de satisfaction, mais il dit: „Croyez que votre marche et vos ouvertures ne conduiront jamais à „l'effet que produiront 20 à 30 mille hommes réunis à nos forces!"

---

3.

*(Litt. D).* *Kalisch, 10 mars 1813.*

L'accession de la Prusse remplissait de joie tous les esprits au quartier général lorsque j'y arrivai. S. M. m'en ayant parlé aussitôt, je ne Lui dissimulai pas qu'Elle nous avait peut-être des obligations essentielles à cet égard, puisqu'Elle ne pouvait douter que notre attitude et la confiance de la Prusse en nous devaient avoir puissamment influé sur sa résolution.

L'Empereur me répondit: „Tout ce que vous me dites me fait plaisir. „Vous coûterait-il donc tant de me tranquilliser sur les points que je vous „ai témoignés? Du moins, n'entravez pas ma marche! Ce que je regarde „comme de plus heureux dans cet événement, c'est l'espoir qu'il vous engagera „plutôt à vous ranger du parti de la cause générale comme de la vôtre, et „qu'il prouvera à votre Cour quels sont mes principes et mes plans". Je Lui répliquai par des arguments déjà connus dont j'évite la répétition.

Le traité patent avec la Prusse que S. M. m'a fait communiquer a été l'ouvrage de trois jours entre le général Scharnhorst, les généraux Wolkonsky et Toll, et M. de Nesselrode. L'Empereur écrivit le mot *Approuvé* sur le premier projet de traité; on l'envoya à Breslau. Le Roi écrivit également le mot *Approuvé* en marge. De suite les ratifications furent échangées....

---

4.

*(Litt. F).* *Kalisch, 10 mars 1813.*

La complication désagréable dont fait mention la dépêche de V. E. du 24 février a causé ici beaucoup de sensation. Presque les premiers mots que m'adressa l'Empereur ont exprimé son déplaisir de ce que le corps auxiliaire autrichien eût consenti à donner, derrière la ligne que lui assigne [illegible], un asile au 5[e] corps.

Voici trois jours, M. le Comte, que cet objet occupe l'attention de S. M., des conseillers privés Nesselrode et Anstett et du quartier-maître général baron de Toll, et chaque moment l'on paraît y attacher plus d'importance, surtout depuis que le colonel prussien de Wrangel est venu réunir les doléances et les inquiétudes du Roi à cet égard. Outre les observations de V. E., j'en fis valoir plusieurs autres pour atteindre le but qu'Elle m'a dicté, mais en vain. Voici l'exposé de cette affaire.

J'établis d'abord l'impossibilité où M. le lieutenant général Frimont s'était trouvé de refuser au prince Poniatowsky de filer derrière notre ligne sur territoire varsovien: n'étant pas alors autorisé à divulguer l'armistice, de quel prétexte colorer un refus? C'eût été proclamer notre engagement, et il eût été odieux de voir écraser sous nos yeux un corps avec lequel nous avions agi la veille. L'embarras que devait éprouver le général Frimont a été senti par l'Empereur, mais il insista sur la nécessité de détruire ce noyau d'insurrection et de ne point lui laisser les moyens d'inquiéter ses derrières par des soulèvements.

Je lui observai que cette complication incidentelle nous était bien plus préjudicielle qu'à lui, qu'il s'agissait de débris et non d'un corps, de nouvelles levées point équipées, sans argent, et resserrées entre nos deux armées sur un rayon rétréci, borné sur le flanc droit par des troupes russes vers Lublin. En plaçant aussi vers Czenstochau quelques détachements, le corps polonais était complètement paralysé et nullement alarmant pour les Russes, tandis que sa situation nous gênait et inquiétait bien davantage, qu'il consommait les vivres derrière le corps auxiliaire, que le voisinage de têtes exaltées accumulées à Cracovie était dangereux pour notre Galicie, que la malveillance de plusieurs d'entre elles s'appliquerait à épier et envenimer nos plus simples démarches, qu'enfin tous les préjudices tombaient sur nous, mais que, leur ayant accordé cet asile, nous ne pouvions les livrer pieds et poings liés, surtout après leur avoir dissimulé l'existence de l'armistice, qu'enfin l'intérêt des deux parties exigeait à cette occasion de la complaisance du côté de l'Empereur Alexandre et l'application du principe consacré lors de la stipulation de l'armistice, d'user de ménagement envers le corps auxiliaire afin de ne pas l'entraîner dans une compromission qui pourrait devenir réciproquement fâcheuse.

L'Empereur déclara d'abord qu'il ne pouvait aucunement être question de Czenstochau. Cette forteresse se trouvait hors de notre ligne de cantonnements et en serait coupée non seulement sous des vues militaires, mais d'opinion, les Polonais attachant d'anciens souvenirs historiques à Czenstochau, qu'ils regardent comme leur Palladium.

Je reconnus que cette opération était déjà en pleine vigueur, et tout avis à M. le baron de Frimont prévenant le cas où les avant-postes de notre aile gauche s'étendissent encore au delà de Pilica eût été tardif. On attache une double valeur à s'emparer de ce fort à cause du voisinage des frontières silésiennes. J'observai à l'Empereur que, si l'on eût agi avec rapidité pendant la marche du prince Poniatowsky, on aurait pu facilement le séparer de notre ligne et nous épargner cet embarras.

L'Empereur ne le nia pas, mais il appuya sur l'utilité d'enlever Cracovie aux Polonais; il prétendit que je les faisais monter à 8 à 9 mille hommes seulement, tandis qu'ils étaient forts de 15 à 20 mille, qu'ils se renforçaient tous les jours, qu'enfin, sous des rapports politiques et militaires, il fallait s'en délivrer, les détruire ou les dissoudre.

Je répliquai que nous ne pouvions les forcer à se dissoudre, ni souffrir d'opérations derrière notre ligne, et bien moins les livrer nous-mêmes.

— „Eh bien", dit l'Empereur, „occupez la ville de Cracovie, changez de „position, placez-vous où vous voudrez, prenez la ville et eux tous, je ne „demande pas mieux, ou renfermez-les, mais de manière qu'ils n'entretiennent „pas des intelligences sur mes derrières et qu'ils ne se renforcent pas: enfin „restez garants de leur tranquillité à l'avenir! Je ne puis me séparer de con„sidérations touchant un intérêt militaire qui risquerait d'être sévèrement „compromis, quel que soit mon désir sincère de faire quelque chose d'agréable „à votre Cour".

— „V. M. peut croire", répondis-je, „que nous serions aises de nous „délivrer de cet embarras, mais avec décence et sans nous compromettre. „Toutefois il me paraît essentiel qu'Elle nous aide à éviter des écueils qui „vous intéressent autant que nous, Sire, celui de ne pas nous forcer à les „soutenir, celui de ne pas nous forcer à une déviation de la maxime de ne „point laisser passer des soldats étrangers par nos Etats, à laquelle nous „répugnons tant". Je lui confiai le sens des instructions qu'avait reçues le général Frimont, ajoutant mon ignorance sur le fruit de son entrevue avec le prince.

L'Empereur me dit qu'il chargerait le quartier-maître général baron de Toll et M. d'Anstett de tâcher d'arranger avec moi cette affaire.....

---

## 5.

*Kalisch, 10 mars 1813.*

..... S. M., à qui je présentai la lettre de l'Empereur mon Auguste Maître, m'accueillit avec infiniment de bienveillance. Dès que l'Empereur fut instruit de l'objet de ma mission, il exprima qu'il n'avait entrepris la guerre que pour sa juste défense contre une agression qu'il n'avait aucunement provoquée, que la Providence avait béni le sort de ses armes et protégé sa cause en lui offrant des alliés avec lesquels il avait contracté des engagements dont il était inséparable. La modération et la pureté de ses vues et de ses désirs, qui ne tendaient uniquement qu'au bien général et à profiter de sa position actuelle afin de procurer à l'Europe le repos stable dont elle avait un si urgent besoin à la suite d'horribles et longues calamités auxquelles elle n'a été que trop en proie, venaient de lui présenter un nouvel allié dans la Prusse, dont le Souverain était animé des mêmes sentiments. Quelque confiance qu'il pût placer dans son attitude militaire, l'Empereur n'hésitait pas à préférer les voies paisibles de la négociation en épargnant [illegible]

sujets et de nouveaux malheurs à l'humanité, si elles pouvaient atteindre le grand et noble but d'une paix qui ne fût plus une trêve, et qui portât avec soi la garantie de sa durée. Sa confiance dans les vues et les principes conservateurs et pacifiques de l'Empereur d'Autriche et dans la sagesse de son Cabinet, lui faisait agréer avec satisfaction les bons offices de S. M., quoiqu'il regrettât de ne point La voir, en Sa qualité d'intermédiaire, dépouillée de Ses liens actuels et dans une indépendance parfaite, qui seule pouvait imprimer à ses démarches un caractère d'impartialité nécessaire et inspirer le degré de confiance propre à fonder l'espoir d'une réussite. Néanmoins, si les alliés de la Russie, c'est-à-dire les Cours de Londres, de Berlin et de Stockholm étaient d'accord, l'Empereur acceptait notre entremise, premier pas indispensable avant de pouvoir s'entendre sur un principe général de négociation.

C'est la réponse que j'ai reçue, M. le Comte, et à laquelle je n'ai point réussi à faire donner plus de latitude. Il ne fallait rien moins pour la déterminer que le souvenir des antiques rapports qui ont existé entre les deux Cours Impériales d'Autriche et de Russie, et la confiance que l'on voue au caractère de loyauté et de franchise qui distingue S. M. l'Empereur d'Autriche...

---

## 6.

### Lettre de Lebzeltern à Metternich.

*Kalisch, 11 mars 1813.*

....Dès que l'Empereur me vit, il me demanda: „Etes-vous le même „Lebzeltern du Quai Anglais, ou venez-vous ici en diplomate?"

„Je suis Lebzeltern qui ne change point, Sire, ni de sentiments, ni „d'opinions, ni de manière franche et ouverte de les exprimer!"

Alors je reçus l'accolade Souveraine la plus expressive, et deux baisers Impériaux sur les deux joues; je ne suis ni fier ni cruel, je les rendis de bon cœur. Il me dit les choses les plus aimables sur mon retour près de lui, et sur le désir de me voir à Pétersbourg, où, par parenthèse, il a découvert plusieurs de mes petites allures, mais il a promis d'être discret. V. E. peut juger d'après l'accueil que me fit le Soudar de celui que me firent les personnes qui se règlent d'après ses gestes et l'expression de sa physionomie. Jusqu'à Mgr le Grand-Duc, qui trouva le secret de ne me rien dire, soit au bal chez le prince Koutouzoff-Smolensky, soit chez lui, qui ne fût aimable et gracieux pour l'Auguste Cour et pour la nation autrichienne: c'est tout dire!

---

## Rapports de Lebzeltern.

### 7.

*Kalisch, 11 mars 1813.*

..... Je ne pourrais assez exprimer à V. E. la haute bienveillance avec laquelle l'Empereur me reçut; la lettre ci-annexée *) en fait mention. Il voulut me voir le jour même, mais une conférence prolongée avec Lord Cathcart et l'expédition de trois courriers firent remettre au lendemain mon audience. L'Empereur daigna me faire exprimer des excuses, et M. le grand maréchal vint m'annoncer que le lendemain S. M. m'inviterait à dîner.

J'eus l'honneur de remettre à ce Souverain les lettres de mon Auguste Maître, et, après un court entretien, où il témoigna tous les sentiments d'amitié et d'attachement qu'il voue constamment à l'Empereur d'Autriche, le dîner étant servi, il me prévint que nous causerions d'affaires le lendemain ou le jour d'après. Le rapport *sub litt. B* **) soumet à V. E. le précis d'un entretien que j'eus le 8 au soir pendant quatre heures consécutives avec l'Empereur. S'il offre des parties point assez conformes à nos désirs, il présente en compensation des nuances intéressantes et nullement de nature à nous déplaire, à ce que j'ose croire....

---

### 8.

*(Litt. G).* *Kalisch, 11 mars 1813.*

..... J'eus l'honneur de dîner aujourd'hui pour la troisième fois chez l'Empereur. Me tirant à l'écart, il me parla encore de ses vœux et de ses instances pour que nous fixassions comme principe que la perte de temps serait aujourd'hui la perte de l'Europe, et afin que l'Auguste Cour eût de la confiance dans ses dispositions, qu'il dépendrait d'elle de le diriger tant qu'il s'agirait du bien de l'Europe et de l'Autriche. Exposer ce grand et noble but au sort d'une bataille serait par trop chanceux; le poids des forces autrichiennes même partielles, le poids de son opinion articulée clairement et distinctement déciderait tout, sans verser peut-être une goutte de sang.

Je saisis encore cette occasion pour conjurer S. M. de nous accorder Elle-même de la confiance, de se prêter à nos voies et à nos formes, et que je me flattais qu'Elle en serait contente en dernière analyse: „Toute entrave „de votre part, Sire, serait travailler contre la belle cause que vous déclarez „vous guider".

— „Votre marche arrête la mienne, elle me donne de l'embarras! „L'Empereur d'Autriche, dont la sagesse est si reconnue et si respectée, ne „pèse-t-il donc pas la valeur du moment, et peut-il se faire illusion sur [illegible]

---

*) См. выше, № 6, стр. 150.

**) См. выше, № 1, стр. 138.

„caractère de Napoléon et sur le langage qu'il tient peut-être, pliant aux „circonstances, jusqu'à ce qu'il se trouve encore à même de reprendre ses „anciens errements? L'Autriche, la Prusse, l'Allemagne, ce sont les objets qui „me tiennent à cœur, je vous l'ai dit; je suis loin de penser ou de vouloir „entamer la France, je ne me laisse aller à aucune idée chimérique: un repos „stable qui nous exempte de ruiner nos peuples par le maintien de forces „hors de proportion avec nos moyens, et je ne demande que ce résultat comme „prix de mes sacrifices! Afin d'y parvenir, l'Autriche doit sauver l'Europe par „les seules voies efficaces, sa coopération, quel que soit le cercle limité dans „lequel elle veuille agir".

A la suite de plusieurs observations de ma part, l'Empereur ajouta: „Au moins, qu'elle m'explique le plus secrètement à quel but elle vise, enfin „ce qu'elle entend par la paix stable et solide qu'elle désire, quel parti elle „prendra ultérieurement si ses tentatives pacifiques échouent, et il n'y a rien „à quoi je ne sois disposé de mon côté pour la satisfaire".

D'après ce que l'Empereur m'a dit itérativement, une confidence de notre part sur les points énoncés, satisfaisante, entraînerait de son côté l'abandon à notre marche, sans même qu'il fût question de concerts préalables avec l'Angleterre; cette dernière nuance, que j'ai excité M. de Nesselrode à articuler, me prouverait ou que des concerts préalables ont été pris avec le Cabinet de Londres, ou que la Cour de Pétersbourg n'est pas aussi liée ou dépendante de ses engagements avec cette puissance qu'on aurait lieu de le supposer, ce qui m'expliquerait plusieurs nuances de l'entretien de S. M. . . . . . .

---

9.

*Kalisch, 12 mars 1813.*

. . . . . L'Empereur Alexandre a prononcé assez positivement ses regrets d'avoir stipulé dans le traité d'Abo une condition dont les suites pouvaient devenir si fâcheuses à la cause qu'il soutient, en paralysant deux puissances qui auraient pu agir activement en sa faveur. L'Angleterre, s'il est vrai, ainsi que me l'a dit l'Empereur, qu'elle ait garanti la possession de la Norvège à la Suède, n'y aura consenti que dans un double but: celui de pousser le Prince Royal à une coopération dans le continent et à mériter par des services effectivement rendus un bénéfice auquel une simple conduite négative ne lui donnait qu'un faible titre, et celui d'amener le Danemark, par la vue d'un danger immédiat et l'espoir de l'éviter, à d'autres principes. . . . .

10.

*Kalisch, le 22 mars 1813.*

L'Empereur revint le 19 au soir de Breslau, n'ayant mis que 8 heures à parcourir une distance de 17 à 18 milles d'Allemagne. Le lendemain, je

profitai pour la première fois de sa gracieuse invitation d'assister à la parade, désirant lui marquer de l'empressement à lui faire ma cour. Je savais qu'il avait reçu à Breslau des nouvelles satisfaisantes de Vienne, et il était aisé d'apercevoir à son air qu'il était content. M'ayant pris à l'écart, il m'a dit: „J'ai reçu des „dépêches de chez vous; vous avez deviné juste, et effectivement le texte du „traité avec la Prusse a été bien accueilli à Vienne“.

— „Sire, il pose sur des principes larges et propres à inspirer de la „confiance; il rappelle les traités d'époques plus heureuses“.

— „Je ne suis pas mécontent de ce que mande Stackelberg. On s'est „tenu chez vous à la seconde alternative; il n'y a rien de stipulé, mais il y „a une promesse formelle, et je crois devoir m'y confier“.

— „Nous prononçons, Sire, difficilement des promesses, parce qu'il est „dans le cœur et dans les principes de l'Empereur mon Maître de les tenir, „et si l'on a promis à V. M., Elle peut s'y confier complètement“.

— „Nesselrode vous contera tout cela, je suis satisfait en général; „pourvu que cela finisse bien! On attend votre courrier; j'espère que son „arrivée ne gâtera rien: ce que vous avez écrit à mon égard ne me sera pas „défavorable, n'est-ce pas?“

— „J'ai écrit ce que j'ai pensé, Sire, et j'ai tâché de faire ressortir vos „principes et leur sincérité, tels que j'y crois“.

L'Empereur parla avec plaisir de la tenue des troupes prussiennes, du bon choix des généraux, de l'exaltation que manifestait le public, des attentions amicales enfin que le Roi avait eues pour lui. Ces sujets et des objets militaires furent remis sur le tapis à dîner; S. M. étant fort gaie, la conversation prit une tournure enjouée et se prolongea fort au delà de l'ordinaire.

Les dernières dépêches de M. de Humboldt, le langage à notre égard du ministère prussien et celui tenu à Breslau par l'ancien ministre de Hanovre à notre Cour, baron de Hardenberg, contribuèrent efficacement à tranquilliser l'Empereur sur les intentions de l'Auguste Cour, et particulièrement sur celles de V. E. ....

---

## 11.

*(Litt. D, Réservé).* *Kalisch, le 22 mars 1813.*

..... De fait, M. de Stackelberg s'est trouvé en opposition avec les vues de l'Empereur. Ce Souverain a par exemple trouvé parfaitement justes vos difficultés, M. le Comte, contre un commandement unique des armées, auquel on n'a pas songé ici: „Quand même nous serions des aigles ou des anges“, dit l'Empereur, „quel moyen de tenir tous ces fils entre les mains avec l'en„semble nécessaire, et sur une échelle si immense, tandis que les théâtres „des opérations seront vraisemblablement aussi éloignés l'un de l'autre! „L'Autriche aurait à agir dans la Basse Allemagne et en Italie, et le raison„nement du comte de Metternich à cet égard est complètement fondé.“

J'ai omis de vous dire, M. le Comte, que l'Empereur, dans le long entretien du 8 courant, en me parlant des affections de l'Empereur notre Maître envers son Auguste Fille, me dit que les relations de famille contractées en France devaient influer sur les opinions de S. M., mais qu'à cet égard, quoique toute idée d'entamer la France, quels que fussent les succès des coalisés, lui semblat chimérique et qu'il la rejetât comme telle, il était prêt à entrer dans toutes les considérations de S. M. à ce sujet, et dans tous les arrangements qu'Elle désirerait relativement à l'Impératrice de France ainsi qu'au Roi de Rome.

Je lui répondis que mon Auguste Souverain vouait la plus vive tendresse à l'Impératrice, mais que des liens ou intérêts personnels ne pouvaient influer sur la politique calculée sur le bien de l'Etat et de ses fidèles sujets....

L'Empereur a désapprouvé que le comte de Stackelberg de son chef parlât à V. E. au sujet de la Bavière, du Margraviat de Bareuth et d'autres questions d'intérêt particulier, puisque c'était s'écarter du grand principe adopté, de ne point agiter ni même aborder prématurément des objets de cette nature jusqu'à ce qu'une base générale fût établie et convenue, principe que j'ai tâché de développer dans mon rapport *sub litt. B.* Est-ce là le véritable et seul motif qui fait agir l'Empereur, c'est ce que je ne prendrai pas sous ma responsabilité de garantir.

---

## 12.

*Kalisch, le 25 mars 1813.*

*P. S.* L'Empereur a exprimé plusieurs fois devant moi le désir de revoir S. M. l'Empereur notre Auguste Maître, d'autres fois celui de connaître S. M. l'Impératrice, aujourd'hui celui de voir Vienne; j'y réponds toujours dans des termes polis, mais généraux. Comme ce désir se reproduit souvent sous des formes diverses, je crois de mon devoir de ne point le laisser ignorer à V. E....

## 13.

### Lettre de Lebzeltern à Metternich.

*Kalisch, le 30 mars 1813.*

.....Quant aux expressions de l'Empereur pour l'avenir, projets les plus beaux du monde, croyez, M. le Comte, que je ne suis ni assez présomptueux ni assez absurde pour y arrêter un instant, un seul instant, ma pensée: je les attribue à pure bonté et haute indulgence de S. M. Elle est plus aimable que jamais, et les seuls plaisirs que j'aie dans ce véritable trou de Kalisch sont les moments où Elle me permet de L'approcher. Je donnerais tout au monde pour que ce Prince et V. E. se connussent mieux; je ne connais pas deux êtres au monde qui se conviendraient davantage.

## 14.

*(Litt. A).* *Kalisch, le 30 mars 1813.*

..... Ayant eu l'honneur de rencontrer S. M. à la promenade, Elle daigna m'inviter à la continuer avec Elle. L'Empereur me parla de la conversation qu'il avait eue avec M. le baron de Hardenberg. Entrant ensuite en matière sur Son attitude et celle de l'Autriche dans un moment précieux pour l'Europe, qui présente les chances les plus belles et les plus probables de conquérir une paix qui mette un terme aux agitations et aux calamités qui l'ont déchirée et accablée, S. M. développa avec la plus grande précision les principes qui L'animent et les seuls buts qu'Elle a en vue. Je les ai soumis à V. E. dans mes rapports derniers. Ces principes, à la fois larges, sains et conservateurs, sont de nature à exciter toute confiance: ils tendent à resserrer dans des bornes modérées la puissance prépondérante qui n'a que trop abusé de sa force contre le repos du genre humain, et à établir la paix sur des bases solides et durables, sur un juste équilibre entre les Etats européens, dont l'indépendance serait assurée.

L'Empereur regarde constamment, et pose même comme principe fondamental, la restitution de l'Autriche à son ancien degré de force et de splendeur, comme le plus sûr garant de la tranquillité et du bonheur du continent, et ce vœu est également prononcé par les autres puissances coalisées. C'est assurément le plus bel hommage rendu à la sagesse et à la modération qui ont toujours caractérisé l'Auguste Cour, et qui fondent son système éminemment pacifique. L'Autriche est invitée et pressée à entrer immédiatement en possession des pays qui lui ont été ravis par plusieurs paix désastreuses, à tracer elle-même les limites qui seraient de sa convenance, et cela avant d'avoir aucunement participé jusqu'ici à la guerre actuelle. L'Empereur lui témoigne encore le désir qu'elle reprenne son ancienne prépondérance sur les Etats d'Allemagne, si cette situation peut se concilier avec ses vues et ses principes. Je suis persuadé que tout ce que S. M. l'Empereur mon Auguste Maître regarderait comme utile et avantageux afin d'obtenir le grand but, que les Confédérés du Rhin cessent d'être de simples instruments de destruction consommant la ruine des autres par la leur, et pour donner à ce Corps une constitution qui le fasse servir de barrière à l'influence française, serait écouté avec satisfaction. L'Empereur Alexandre offre encore le plus solennellement à l'Autriche de ne point poser les armes, dût-il passer pendant plusieurs années par les horreurs qui ont signalé cette dernière campagne, jusqu'à ce que cette puissance soit dans la paisible possession de ses accroissements, jusqu'à ce que l'Empereur François réunisse de nouveau sous sa domination douce et paternelle les provinces qu'il a dû lui être si douloureux de détacher de son Empire.

L'Empereur de toutes les Russies, dépouillé de toute [illegible] met aujourd'hui la sienne qu'à conduire la belle œuvre [illegible]

auspices si favorables à une heureuse fin. Il s'est attaché enfin au seul genre de gloire digne d'un grand Souverain, celui de vouer tous ses nobles efforts au bonheur des peuples de l'Europe, et de faire cesser leurs malheurs et les bouleversements qui menacent sans cesse l'existence de tous et de chacun en particulier. Ce sont les seuls vœux de notre Auguste Maître, ce sont les mêmes principes pour le maintien desquels il a combattu vingt années souvent seul dans l'arène par l'abandon de ses alliés, et l'Europe a longtemps admiré des efforts toujours renaissants qui puisaient leur développement dans la fermeté et la constance de S. M. Cette analogie de principes et de vues ne peut aujourd'hui que lier intimement les deux Souverains, tout comme la divergence momentanée d'opinions qui a existé dans leurs Cabinets a pu malheureusement affaiblir des liens formés par leurs anciennes affections et par leur intérêt réciproque, au détriment de leurs Etats.

L'Empereur Alexandre détailla de nouveau les forces russes qui sont aujourd'hui en activité, et dont l'évaluation numérique, calculée même sur une échelle de dépréciation, paraît plus que suffisante, réunie aux forces prussiennes, pour tenir tête aux efforts de la France. Plusieurs combinaisons heureuses se sont succédé à l'appui de la cause que les Alliés soutiennent, et paraissent en présager de plus favorables encore. Une complication était à craindre entre la Suède et le Danemark, qui eût paralysé ces deux Cours; aujourd'hui le Roi de Suède, moyennant la cession de la Guadeloupe, qui lui a été assurée par l'Angleterre, a renoncé à son projet d'envahir la Norvège, et le Prince Royal remplit ses engagements avec la Russie et débarque peut-être en ce moment en Poméranie. Le Danemark se rapproche de l'Angleterre, et le parti qu'il prendra ne paraît guère douteux; la partialité même qu'il vient de montrer aux troupes russes, et qui ont entraîné la défaite du corps du général Morand repoussé de la frontière danoise, tandis que l'admission des troupes russes est constatée, dit assez que le rôle du Danemark ne se bornera pas à celui d'une neutralité passive et qu'il deviendra actif. L'élan longtemps réprimé des peuples, fatigués de souffrances sans nombre, et qui voient les éléments d'un nouvel ordre de choses avec une satisfaction qui se manifeste hautement, offre à leurs Souverains le garant des sacrifices qu'ils seraient disposés à porter à une cause qui leur promet une meilleure perspective; la Prusse retire déjà tous les avantages de ces dispositions.

Quoique le Souverain de toutes les Russies sente la force de son attitude, et qu'il soit fondé à se reposer sur son armée, dont la confiance en elle-même et en ses chefs ont fort augmenté la force morale, ce Prince ne se dissimule point que le sort de la guerre est variable, que, devant combattre son ennemi sur un théâtre qui lui est plus connu et plus avantageux, et où il paraîtra sans doute avec des troupes nombreuses, les chances pourraient tourner en faveur de Napoléon.

Il est à observer que cette nouvelle lutte commence sous des auspices que jamais guerre entre les Puissances n'a peut-être présentés. La guerre primitive entre la France et la Russie est terminée, et l'eût été sans doute pour longtemps, puisque tout porte à croire que la France n'irait point attaquer

les Russes dans leurs frimas; elle a été terminée par des catastrophes qui ont coûté aux Français 350 à 400 mille hommes de leurs meilleures troupes. La guerre, changeant de but et de nature, est devenue une guerre de coalition où la Russie, par l'appareil de ses forces, paraît encore comme partie principale, et la France paraîtra de son côté avec une puissante armée dans la lice, mais contre une partie bien forte et avec des troupes nouvelles dont le premier courage ne sera plus animé et soutenu par l'exemple de vieux soldats, avec une cavalerie nouvelle qui devra s'opposer au choc d'une cavalerie aguerrie, et avec un défaut surtout de bons officiers.

Cependant l'Empereur n'a point voulu évaluer ces avantages, et il admet la chance d'avoir le dessous ou de voir prolonger la guerre en longueur avec des succès balancés, quoique les principes d'agir avec concentration et en masse, et d'empêcher autant que possible la réunion des forces ennemies, soient adoptés et sont propres à rassurer.

D'après ce Souverain, c'est de l'Autriche que dépend le sort de la guerre et le bonheur de l'Europe. L'Autriche peut, par le poids qu'elle mettrait dans la balance du côté de l'opinion, par celui de ses forces réelles et par sa position, décider la question de la paix, ou de la paix par la guerre. Elle déciderait la question de la paix, sur une large échelle et telle qu'elle forme le vœu général, par la seule attitude qu'elle est invitée et pressée de prendre; elle déciderait la question de la guerre parce qu'elle rendrait des revers pour les Alliés presque impossibles. Des revers dans une guerre ordinaire, continua l'Empereur, peuvent être balancés et ne pas tirer à conséquence pour celui qui les subit, mais dans une guerre tendante à obtenir la paix du continent, à contraindre la partie prépondérante à porter des sacrifices au bonheur du monde, le moindre succès du côté de Napoléon devrait complètement bannir tout espoir de le réduire à une ligne modérée; les chaînes des Etats européens seraient rivées à jamais; le fruit de la dernière campagne deviendrait nul.

Toute perte de temps peut être funeste et augmenter ces dangers, et c'est sous ce rapport que l'Empereur trouve les formes que nous avons adoptées trop lentes et point analogues à l'urgence du moment.

Soit pour la paix, soit pour la guerre, chaque jour que l'Empereur Napoléon gagne, ajoutant à ses forces et à sa confiance en elles, éloigne ses dispositions pour la paix telle qu'il la faut, supposé qu'il sente de pareilles dispositions avant d'y être forcé par la nécessité. L'Empereur des Français successivement frappé par l'accession de la Prusse, l'affaire de Hambourg, la tendance des peuples du nord de l'Allemagne, l'entrée des Russes en Saxe, apprenant enfin l'entrée des Autrichiens dans leurs anciennes possessions, que le Cabinet de Vienne pourrait aisément colorer par les mêmes raisonnements qui basent les instructions du prince de Schwarzenberg, et par tant d'autres que suggéreraient la position de l'Autriche envers les puissances coalisées et les considérations de l'Empereur François envers ses peuples; Napoléon, embarrassé dans un moment où ses moyens sont loin d'être disponibles, serait bien plus enclin à la paix que lorsque ces derniers seront activés, et qu'il espérera encore par des négociations neutraliser l'Autriche.

„Votre Souverain", ajouta l'Empereur Alexandre, „aurait ainsi bien „mieux atteint son noble but, et le sang humain serait peut-être épargné".

Supposant le cas hypothétique que les Alliés éprouvassent des revers, des difficultés pourraient s'opposer à ce que l'Autriche acquière ce degré de force que nous lui désirons, puisqu'elle ne peut douter que Napoléon dissimule aujourd'hui les ressentiments que lui a déjà inspirés la conduite de la Cour de Vienne pour les faire éclater à une meilleure occasion. Si des succès de la France venaient détruire l'effet de nos combinaisons et nos espérances, si cet orage contre l'Autriche se formait, enfin plaçant les choses au pis, elle se trouverait déjà en possession des pays qui lui appartenaient et de nouveaux accroissements qu'elle pourrait désirer, où elle se serait promptement consolidée, plus forte de leurs ressources et en état de mieux faire face à son ennemi. Dans tous les cas, l'Autriche se délivrera bien plus facilement et avec plus de célérité de ses embarras intérieurs par ces mêmes ressources que par des opérations financières, quelque bien conçues qu'elles puissent être, et quels autres moyens ne trouverait-elle pas dans ses provinces actuelles mêmes, lorsqu'elle aura ouvert à ses peuples de nouvelles sources de prospérité sans coup férir, et qu'elle aura donné à l'esprit national l'essor qui doit nécessairement en résulter!

Ce sont, M. le Comte, les points de vue de l'Empereur Alexandre articulés avec une effusion de cœur qui ne me laisse pas de doute sur leur sincérité. S'il s'éloigne en quelque sorte de notre marche actuelle par l'impulsion accélérée qu'il voudrait lui donner, l'on ne peut disconvenir qu'il y a la plus grande justesse dans la plupart de ses raisonnements; s'ils sont dictés par le bien général et par sa propre attitude, que la décision de notre Auguste Maître renforcerait doublement, sous les rapports de l'opinion et de ses forces réelles, ils sont également dictés par les plus heureuses dispositions envers l'Autriche particulièrement.

Je sais que cette dépêche ne contient point des nuances que notre Cabinet n'ait déjà saisies et calculées avec la sagesse qui le caractérise si éminemment; je sais encore que notre marche une fois fixée ne se développera que dans la progression que nous jugeons convenable aux intérêts de l'Europe, et à une immense question, où il ne faut rien donner au hasard et à des combinaisons seulement possibles, mais marcher à coup sûr, afin qu'elle soit effectivement la dernière de ce genre à laquelle l'on doive vouer tant de sacrifices. Mais j'ai cru devoir rapporter à V. E. cet entretien où j'ai été, je l'avoue, plus satisfait que jamais des principes et des sentiments de l'Empereur, et plusieurs de ses développements me paraissent de nature à fixer l'attention de V. E.

Les observations que j'ai objectées à S. M. ont été dirigées par vos instructions, M. le Comte, et par la connaissance que j'ai de notre position extérieure et intérieure. Au reste l'Empereur s'abandonne aux formes que nous jugerons convenables envers la France, et il est prêt à les seconder en tout, supposé toutefois qu'elles ne tendent pas à entraîner une perte de temps qu'il juge aussi compromettante pour la bonne cause.

Ce Souverain a regretté que M. de Stackelberg, par une suite de son activité et de son zèle, parfaitement appréciés d'ailleurs par S. M., soit entré envers V. E. en matière sur des détails militaires, lesquels auraient pu faire naître l'idée chez nous, que la Russie ne désirait pas de nous voir agir avec des forces trop considérables en Allemagne. Tout de même que l'Empereur croit que nous pouvons, avec les forces que nous avons déjà mobilisées, nous mettre en possession des accroissements que nous pouvons convoiter, et déterminer par cet acte même la paix avant d'attendre l'organisation de moyens majeurs, tout de même S. M., qui nous abandonne le midi de l'Allemagne et l'Italie comme théâtres d'opérations militaires dirigées d'après nos vues et tout à fait indépendantes, serait très satisfait que nous employassions non seulement les 80 mille hommes que nous destinons à l'Allemagne, mais le double, si cela peut nous convenir.

V. E. relèvera dans les rapports suivants, rédigés fort à la hâte, les parties de l'expédition du 23 courant qui excitent encore les inquiétudes de l'Empereur, et où il trouve que nous ne répondons que très imparfaitement à son abandon; les nuances renforcées que ce Souverain eût désiré trouver dans les instructions données à M. le prince de Schwarzenberg, qui seules auraient pu le rassurer, et des nouvelles preuves de sa confiance, de nature à être agréées et appréciées par S. M. notre Auguste Maître.

L'ensemble de l'intéressante expédition du 23 a néanmoins été agréable à l'Empereur Alexandre. Il a daigné me parler des lettres qu'il avait écrites de Breslau à S. M. et à V. E., et m'informer de leur contenu. La manière dont ce Souverain possède ses propres questions, la largeur et la bonté de ses principes et ses raisonnements, offrent des différences remarquables, et remarquées par tous ceux qui l'approchent, d'avec des époques antérieures. Il travaille seul, il donne à tout une impulsion forte et uniforme, il a pris beaucoup de confiance en lui-même. Soit qu'il jouisse de la satisfaction intérieure d'agir dans une ligne plus conforme à ses affections et à ses sentiments, soit la bienheureuse absence du chancelier dont la marche systématique était de tout attendre du bénéfice du temps et d'entraver tout, soit enfin d'autres motifs, mais il est certain que l'Empereur a changé bien avantageusement dans sa façon de traiter les affaires, et que les plus beaux résultats doivent en être espérés.

Le reste de l'entretien a été purement personnel, et, quoique très flatté des témoignages de haute bienveillance dont ce Souverain m'honore et des détails où il a daigné entrer relatifs à ma destination future, je connais trop mes forces et mon peu de mérite pour ne point attribuer ses expressions à sa seule indulgence: je n'ai d'autres titres à la mériter que la franchise inséparable de mon caractère et la manière dont j'ai su constamment apprécier les brillantes qualités de ce Prince.

## 15.

(*Litt. B*). *Kalisch, le 30 mars 1813.*

.... Après table, S. M. m'invita à passer chez Elle dans la soirée; Elle prêta une oreille attentive à ce que j'eus l'honneur de Lui communiquer. L'Empereur me dit que, sans vouloir nullement déprécier la valeur et le mérite du contenu de mon expédition et des preuves de confiance que lui donnait l'Auguste Cour, auxquelles il était d'autant plus sensible qu'il y distinguait une progression très prononcée dans notre marche, néanmoins il devait se référer aux observations qu'il m'avait faites hier sur les conséquences possibles, et pour l'Europe et pour l'Autriche, d'une perte de temps quelconque; l'Empereur se rapporta aux diverses alternatives que contient mon premier rapport. Il croit que le langage dicté à M. le prince de Schwarzenberg entraînera des explications et des pourparlers de plusieurs semaines, et laissera à Napoléon, sinon l'espoir de nous paralyser encore, du moins un temps précieux pour se fortifier et accélérer ses préparatifs avec l'activité qui le caractérise. „Si „vous aviez ajouté que les bases que vous proposiez exigeaient une réponse „prompte et immédiate, que vous y eussiez fixé un terme, que vous eussiez „déclaré que, dans le cas de non-acceptation, l'intérêt de l'Europe et de l'Autriche „vous obligeaient à changer de système, ainsi que vous le laissez pressentir, „vous appuyant aux arguments que vous faites déjà valoir, alors je serais tranquillisé, „et ce serait assurément le langage le plus propre à obtenir la paix en profitant „des premières impressions que donneraient coup sur coup à Napoléon des „événements de cette nature dans le moment où il n'est point préparé à s'y „opposer, voulant lui supposer l'intention de s'arranger, malgré ma conviction „que ce but ne s'atteindra que par la force des armes“.

L'Empereur répliqua à plusieurs de mes observations: „Vous pourriez „tout aussi bien suivre la même marche en prenant possession de vos anciens „Etats sous une couleur plausible quelconque. Vos opérations financières „seront plus facilitées par là que par tous les travaux dont votre Comité „pourra s'occuper. Vous n'avez que faire d'attendre le développement de vos „forces; celles que vous avez sont plus que nécessaires pour des occupations „auxquelles personne n'est en mesure de s'opposer, et pour donner enfin par „là une impulsion décisive pour la paix ou pour l'heureux succès de la „guerre. Vous dites déjà tant, que Napoléon ne peut que voir clair dans vos „intentions: ainsi, tout en vous étayant de la raison d'Etat et de toutes celles „que vous alléguez déjà, pourquoi ne pas dire le tout et sortir une bonne „fois d'une attitude qui doit être gênante pour vous comme pour nous? Bref, „mon principe et mon vœu sont que vous n'alliez à la rencontre de chances „possibles de l'avenir, que lorsque vous vous trouverez déjà forts par ces „acquisitions et par leurs ressources, et sûrs de votre fait. Au reste“, ajouta l'Empereur, „quelque degré de confiance que je voue personnellement aux „intentions de votre Cour et de votre Cabinet, vous persistez à me laisser „vous deviner; cette dépêche (№ 1) est parfaitement rédigée et forte en

„principe, mais il y a un vague dans vos expressions, quelque chose d'in-„défini que je ne puis m'expliquer, et je dois à ma position, à ma respon-„sabilité, d'en obtenir la solution; je l'excite par le plus grand abandon, mais „en vain. Vous vous plaigniez de ma méfiance; mettez-vous à ma place: avec „quel sentiment accueilleriez-vous vos hésitations à me tranquilliser sur l'avenir? „Je le répète, j'ai toute confiance en votre Souverain, telle qu'une promesse „positive de sa part la plus secrète me suffit. Le comte de Stackelberg arrache „une promesse vague, votre Cabinet hésite à la confirmer, il en élude soi-„gneusement le moment; ce ministre fait pressentir que vous en êtes chargé, „et vos communications n'abordent pas même de la manière la plus éloignée „cette question, quoiqu'elles portent en général un caractère beaucoup plus „décidé que les précédentes. Qui me répond que, la France vous offrant la „possession et la garantie de tous vos anciens Etats, pourvu que vous joigniez „vos armes aux siennes, vous ne l'acceptiez? Rien de positif, que ma confiance „dans votre sagesse, qui vous ferait regarder ces acquisitions comme un gage „que Napoléon saurait bientôt retirer s'il conservait sa prépondérance actuelle „et que vous restassiez seuls à défendre votre cause! Enfin, dites-vous, tout „nous rapproche de l'attitude de médiateurs: pourquoi ne pas me dire quel-„ques mots sur ce que vous ferez décidément? Les formes que vous avez „adoptées sont-elles de niveau avec l'immensité et l'importance du moment „actuel?"

L'Empereur développa successivement tout ce qui, dans notre hésitation à lui donner l'assurance qu'il désire, excitait sa méfiance et ses inquiétudes, entravait sa marche, influait sur ses opérations et l'empêchait enfin de porter son attention et ses forces vers le but principal qu'il poursuit. Il est possible, M. le Comte, et je le crois, que le doute exprimé dans mon *№ 1, Litt. A* subsiste dans son esprit, mais je suis persuadé qu'il se dissipera de lui-même, et suis tranquille à cet égard. Je n'ai point balancé à me référer, d'après les ordres de V. E. du 17 mars, à la dépêche de M. de Stackelberg, y ajoutant des éclaircissements propres à rassurer S. M., tels je les puise dans ma conviction personnelle, en attendant l'autorisation de l'Auguste Cour, qui seule peut y donner la valeur nécessaire aux yeux de l'Empereur.

## 16.

*(Litt. C).* *Kalisch, le 30 mars 1813.*

S. M. m'a exprimé combien Elle était satisfaite de la complaisance amicale avec laquelle l'Empereur notre Auguste Maître a réglé l'affaire relative au corps polonais commandé par le prince Poniatowsky. Le moyen proposé, auquel a trait la dépêche de V. E. № 2, a parfaitement rempli les vues de l'Empereur, qui coïncidaient d'ailleurs complètement avec les nôtres, ce qui prouve bien qu'une communauté de principes et d'intérêts base la marche des deux Cours Impériales, et qu'elles ne visent qu'au même but; si, pour l'atteindre, leurs formes sont différentes, c'est que leur attitude [illegible]

des deux côtés une conduite qui y soit analogue: mais chaque jour les rapproche davantage, et sous peu sans doute elles agiront avec une parfaite unité.

L'Empereur objecta seulement à la transaction précitée que le passage des Polonais et la facilité que nous leur offrions de rejoindre l'armée française était augmenter les forces de son ennemi. Je priai S. M. de réfléchir à l'improbabilité que ce corps consentît à se laisser désarmer et acceptât notre proposition pour aller s'assujettir à un sort inconnu et si précaire, au nombre d'individus qui sans doute préféraient de rester dans leur patrie, à ceux que les Russes pourraient habilement en détacher, à ceux enfin qui, dans leur marche à travers nos Etats, s'y arrêteraient. Et dès lors le petit nombre d'hommes qui, dégoûtés et dépourvus de moyens, parviendraient à se ranger de nouveau sous les drapeaux français ne formeraient qu'un renfort trop faible pour mériter quelque attention.

L'Empereur fit l'observation que précisément ce seraient les Etats-Majors qui, suivant toute apparence, rejoindraient les Français et que cela seul suffirait pour perpétuer le nom d'Armée de Pologne, nom illusoire peut-être, mais qui entretiendrait les espérances chimériques auxquelles ne cessent de se livrer plusieurs têtes exaltées dans le Duché, ou réveillerait celles des esprits dans ce moment découragés, et que cet effet était à regretter sous bien des rapports communs aux deux Cours Impériales. „Je conçois", répondit l'Empereur, „que vous ne pouvez les forcer à se dissoudre, ni sortir autrement „de cet embarras, mais il est vrai également que ce dernier a son origine „dans votre système temporisateur"....

## 17.

*(Litt. D).* *Kalisch, le 30 mars 1813.*

L'Empereur Alexandre avait été informé par la voie de M. le comte de Stackelberg des vues de notre Cabinet à l'égard du Royaume de Naples. S. M. a été sensible aux témoignages de confiance que contient la dépêche № 3 relative à la prochaine arrivée à Vienne du prince Cariati et à l'objet de sa mission secrète.

Ce Souverain, fidèle au principe général adopté par les Alliés, et que j'ai soumis à V. E. dans mes rapports *sub № 4,* de ne point croiser ou vulnérer la question principale par des questions secondaires et d'intérêts particuliers (principe qui paraît être en tout point celui de notre Cabinet), n'aurait guère donné de suite à des pourparlers isolés avec le Roi de Naples. Cependant, dès que l'Auguste Cour y voue quelque degré d'importance ou d'intérêts, et qu'elle juge utile au bien de la cause commune d'écouter les propositions du Roi, ou même d'y acquiescer, S. M. abandonne à la sagesse de notre Auguste Maître cette fraction du grand ensemble, quant au fond et aux formes. D'ailleurs, M. le Comte, ainsi que j'eus l'honneur de vous l'exposer par ma dernière expédition, tout ce qui regarde l'Italie nous est, pour ainsi dire,

exclusivement adjugé par les puissances alliées, comme un théâtre qui nous est mieux connu, comme y ayant enfin des intérêts directs, et elles pensent que la ligne de conduite à observer envers les Princes et les peuples de l'Italie ne peut être mieux fixée que par nous-mêmes.

C'est la réponse satisfaisante que j'ai reçue de S. M., et que M. le comte de Nesselrode transmettra sans doute à M. le comte de Stackelberg; elle offre à V. E. toute la latitude désirable à l'égard de la mission du prince Canali.

18.

*(Litt. E).* *Kalisch, le 30 mars 1813.*

L'Empereur accorde peu de foi aux dispositions du gouvernement bavarois rapportées à V. E. par M. de Hruby, et en accorde moins encore aux dispositions manifestées par M. de Senft à M. le prince Paul Esterhazy. Quant à la Bavière, le seul envoi du chevalier Bray paraît suspect à S. M.: il a été le véritable ministre de France et le directeur de M. de Lauriston à Pétersbourg; mais, indépendamment de sa conduite pendant sa mission, l'Empereur doit avoir eu des justes motifs de s'en méfier postérieurement à son départ de cette capitale. S. M. ne l'a point prononcé, mais, d'après de bonnes données, je ne crois pas me hasarder en assurant qu'Elle refuserait de le recevoir sous un caractère quelconque. Le mécontentement momentané du général Wrede contre les maréchaux français en suite de procédés qui auront blessé son amour-propre ne peut dissiper la conviction que l'on a ici sur ses principes.

L'Empereur voit uniquement dans le langage que tiennent ces Cours le désir de gagner du temps et de voir venir les événements et celui de se ménager les voies de persister dans leurs anciens errements sans s'être compromis par une démarche positive, ou de se ranger du côté des Alliés lorsqu'ils n'auraient plus rien à attendre de leur protecteur actuel. L'Empereur juge que les seconder dans ce cercle faible et vicieux n'aurait d'autre effet que de se priver de grands moyens qui peuvent être sagement mis à profit, et à temps, afin d'atteindre avec plus de sécurité le grand but.

......L'Empereur juge qu'il serait dangereux, sous des rapports d'opinion et militaires, de tolérer des individus de la trempe de M. de Senft soit derrière l'armée, soit dans les pays qu'elle occupe, à moins qu'ils ne prissent un parti clair et décisif, de leur propre gré ou obligés par la force des circonstances. Agir autrement serait, d'après S. M., s'exposer à des complications fâcheuses et à voir entraver les ressources qu'on peut activer dans les Etats désertés par leurs Souverains. En général, l'Empereur m'a paru moins bien disposé envers le gouvernement saxon qu'envers les autres.

## 19.

*Kalisch, le 5 avril 1813.*

......L'Empereur me prit à part avant la présentation et me dit: „Vous „n'êtes pas fâché, que ce soit moi qui vous présente, n'est-ce pas?"

— „Je ne pouvais être présenté, Sire, sous de plus agréables auspices".

— „Bon, mais dites-moi ce que je dois faire, car je me connais guère „en étiquette: dois je vous présenter avant le général Löwenhjelm ou après?"

— „Sire, mon rôle ici exclut des prétentions: V. M. fera ce qu'il Lui „plaira!"

„Bah! dites toujours, je ne veux pas que vous soyez mécontent du „maître de cérémonies".

— „Eh bien! Sire, puisque vous me le demandez avec tant d'amabilité, „présentez d'abord le comte Löwenhjelm: il est chargé d'une commission „extraordinaire d'un allié qui débarque dans ce moment; en faveur de cette „circonstance, je lui cède aujourd'hui le pas. Mais si mon rôle ici devient „plus prononcé, V. M. me rendra mes droits".

— „Ah! de tout mon cœur!"

Je voyais que je faisais plaisir à l'Empereur, et, n'étant revêtu d'aucun caractère public ici, je pouvais d'autant mieux m'y prêter. Je ne cite cette bagatelle à V. E. que pour Lui prouver tous les petits soins que S. M. daigne avoir à mon égard, et par conséquent pour l'Auguste Cour. Dans le courant de la journée et le soir, l'Empereur me témoigna toutes sortes d'attentions aimables, mais sans m'épargner des allusions qui me confirmèrent dans l'opinion reçue d'ailleurs, qu'il était derechef plus incertain et moins tranquille au sujet de notre marche....

---

## 20.

*Kalisch, le 6 avril 1813.*

......L'Empereur est très indisposé contre la Cour de Saxe et contre son ministère, et effectivement, à l'exception de principes généraux, l'on ne peut guère rien avancer en leur faveur. Une première démarche faite secrètement par l'Empereur a été repoussée; les formes employées par la Cour de Saxe en rappelant son ministre de Breslau et la déclaration aussi positive qu'inutile qui l'a accompagnée, le départ du Roi, et enfin le renvoi de Dresde de tous les objets d'art qui a heurté la délicatesse de S. M., sont autant de raisons qui irritent ce Souverain contre M. de Senft, dont il a fait d'ailleurs sonder les dispositions personnelles il y a peu. Le désir de ne point être entravé dans l'organisation des ressources que peut fournir la Saxe aux Alliés, la crainte d'établir derrière l'armée un foyer d'espionnage et de mauvaises volontés, augmentent la répugnance que l'on a déjà naturellement à rétablir pour le moment le Roi dans sa capitale. L'Empereur se rappelle que c'est ce

Prince qui, en toute occasion, a pris l'initiative de complaisances excessives et gratuites envers la France, et de défections, enfin S. M. trouve qu'il n'est pas de Sa dignité de récidiver des démarches et que ce serait plutôt au Roi à en faire de son côté pour se rapprocher des Cours Alliées. Néanmoins, M. le Comte, il va lui être encore adressé une invitation conciliante, et je crois assurément qu'elle a lieu uniquement en suite de la déférence que les Alliés veulent témoigner aux conseils de notre Cabinet. J'ai d'autant plus applaudi à cette résolution, que je soutiens constamment envers les individus qui entourent S. M. et envers Elle-même que toute démarche de ce genre, loin de déparer la conduite de ce Souverain, ajoute au contraire à la confiance que méritent ses principes et en fait ressortir la générosité, qu'il doit tâcher d'inspirer la plus grande sécurité sur l'avenir de chacun et employer les voies de la douceur, de l'oubli du passé et de la persuasion, afin de paralyser par là les Princes Allemands, ou de les intéresser à la cause, sans que cette marche doive aucunement influer sur les opérations militaires, quitte à agir avec plus de sévérité par la suite envers les Princes ouvertement récalcitrants...

## 21.

*(Litt. C).* *Kalisch, 6 avril 1813.*

J'avais rencontré le 31 mars au soir le prince Czartoryski en société; il était arrivé dans la matinée. Le lendemain, l'Empereur, après avoir causé avec moi sur l'entrée des Alliés à Dresde et sur la prochaine marche de l'armée du maréchal Koutouzoff vers l'Elbe, ajouta que nous devions être contents de lui, et de ce qu'il ne perdait pas de temps. Ensuite il me remercia du sens dans lequel j'avais dernièrement écrit à ma Cour, et de l'opinion que j'avais de sa sincérité, qu'il ne démentirait jamais:

„Je veux vous en donner une preuve, ainsi que de ma confiance. Vous „avez vu ici une apparition?"

„Le prince Adam, Sire?"

„Lui-même. Eh bien! soyez tranquille, rien ne me fera changer de „principes ni de manière d'agir, et chez vous on aura lieu d'être satisfait à „mon égard".

„En le voyant, Sire, je me suis figuré qu'il venait parler à V. M. „relativement au Duché".

— „Je ne suis pas encore entré en détail avec lui. Il dit que les Polonais „sont très calmés et tout à fait dégoûtés de l'Empereur Napoléon, qu'ils „voudraient voir finir cet état de choses; tout cela ne signifie rien".

— „Sire, je les crois effectivement dégoûtés aujourd'hui, mais les Polo„nais sont dans un état de fièvre habituel, et demain s'ils concevaient la „moindre espérance, ils recommenceraient de plus belle".

— „Je les connais, il n'y a que du vent dans ces têtes-là, il n'y a rien „à en faire. Je n'ai pas été à Varsovie exprès, et en [illegible]

„le Duché doit être approuvée par votre Cour; je n'ai pensé qu'à ne lui „donner aucun ombrage“.

„V. M. a jusqu'ici déployé un beau caractère de modération“.

Dépourvu d'instructions sur l'importante question polonaise, je n'ai pas cru devoir exciter de majeurs développements. L'ouverture précitée me prouve que la mission tardive du prince Czartoryski, quelle qu'elle soit, n'aura aucune suite, et il partira dans trois jours. . . .

## 22.

### Lettre de Lebzeltern à Metternich.

*Breslau, 11 avril 1813.*

. . . . . Une des raisons qui feraient vivement désirer à l'Empereur une entrevue avec notre Auguste Souverain, est la persuasion qu'il a que nous conservons d'anciennes préventions personnelles contre lui qu'il voudrait à tout prix détruire, et il les attribue principalement aux malheureux événements de 1805 et 09; cependant il n'articule rien à ce sujet et évite même de parler de ces époques. Un des résultats de cette entrevue, connaissant comme je le fais V. E. et ce Souverain, serait de donner pour longtemps à son esprit et à ses sentiments la tendance la plus favorable à nos vues, et que nulle autre Cour serait en état de balancer. S'il a de l'attachement pour la personne du Roi de Prusse, il en a assurément plus pour l'Autriche que pour la Prusse. Ce que j'ai rapporté à V. E. relativement aux changements en mieux de ce Souverain est réel; il a acquis beaucoup plus d'aplomb et de tact dans les affaires, et il agit avec plus de franchise et de droiture que lorsque le chancelier l'empoisonnait de son souffle pernicieux.

---

### Rapports de Lebzeltern.

## 23.

*(Lit. A)* *Reichenbach, le 21 avril 1813.*

. . . . . . . . L'Empereur Alexandre, arrivé à temps (peut-être plus tôt que Napoléon n'avait lieu de croire à la suite de rapports polonais) avec le corps du maréchal Koutouzoff sur l'Elbe, et présentant un noyau de 130 mille hommes de troupes de ligne, parmi lesquelles 20 à 25 m. hommes d'excellente cavalerie, sans compter les troupes légères, croit être en état de repousser avec succès une attaque de l'ennemi. Néanmoins, ne voulant se régler que par les lois de la prudence et de la plus grande circonspection, il ne se déterminerait point à accepter le combat et à hasarder les chances toujours incertaines aux-

quelles une bataille générale est assujettie, avant de connaître avec certitude ce que ferait l'Autriche au cas où les armées des Alliés auraient le dessous.

Quelque valeur qu'aient aux yeux de S. M. les assurances de l'Auguste Cour, Elle ne trouve point, dit-Elle, dans notre marche un assez grand développement, ni dans ces mêmes assurances encore bien vagues un motif d'être tranquillisée sur cette question et ses résultats. Si la perte d'une bataille pouvait augmenter nos hésitations, surtout après la déclaration de la Régence à Paris, au lieu de nous décider en faveur des Alliés, l'Empereur, quoiqu'il lui coûtât de faire des sacrifices pénibles sous bien des rapports, tels que serait un mouvement rétrograde, est résolu à adopter ce parti plutôt que de risquer une situation qui pût attiédir les bonnes intentions de l'Autriche; par contre, une assurance formelle et explicite de notre part lui ferait rencontrer l'ennemi et ne se guider que d'après les considérations d'intérêt militaire.....

L'Empereur disait ce soir à M. de Nesselrode: „Voilà ce que j'ai toujours prévu: grâce à la marche de l'Autriche, le sort de l'Europe est encore „joué sur les chances douteuses d'une bataille. Malgré la confiance que je voue „au Cabinet de Vienne, c'est néanmoins, je ne puis le dissimuler, le résultat „de ses lenteurs étudiées, surtout depuis que nous avons accepté son entre„mise et nous sommes prêtés à ses désirs". Cependant l'Empereur a été content de l'ensemble des dépêches de M. le comte de Stackelberg que M. de Koudriawsky a remises ici ce soir.

## 24.

*Dresde, le 24 avril 1813.*

..... L'expédition récente de V. E. avait fait plaisir parce que la moindre nuance favorable de notre part est saisie avec empressement, mais, mûrement réfléchie, elle laisse les premiers doutes et les anciennes inquiétudes. L'Empereur croit que nous ne l'avons excité à avancer que dans le dessein d'amener une action entre les deux partis, afin d'exercer la prépondérance que nous voudrons sur leur affaiblissement mutuel moyennant le poids de nos forces intactes, et dicter nos volontés, ou que nous voulons attendre l'issue d'une bataille pour nous décider d'un côté ou de l'autre, en nous conservant les voies ouvertes avec les deux partis.....

M. de Nesselrode me dit au nom de l'Empereur que S. M. regrettait beaucoup le parti que nous avions pris d'augmenter les forces de ses ennemis par le corps polonais, dont l'existence nominale même était nuisible, tandis qu'il se trouvait dans le Duché livré à sa disposition, néanmoins que, par déférence pour notre Cour, il s'était prêté à toutes les facilités que nous avions désirées, pourvu toutefois que le prince Poniatowsky ne [illegible] pour [illegible] notre Galicie ou autre partie de nos États, couvert soit par le corps du général Frimont, soit par notre frontière; que cette position était trop [illegible] aux intérêts des Alliés, et que S. M. ne saurait qu'y trouver une [illegible] de nos dispositions qui ne cadrerait nullement avec nos [illegible]. Il

me fut aisé de démontrer à évidence au comte de Nesselrode combien cette crainte était peu fondée, tandis que nous nous plaignions surtout de n'avoir pu encore faire passer notre corps en Bohême.....

M. de Nesselrode m'a exprimé itérativement que S. M. craignait que nous ne voulussions nous immiscer dans les affaires des Cours du Nord d'Allemagne, ce qui pourrait croiser tous les plans et les mesures des Alliés, principalement V. E. différant à dessein de semaine à semaine les explications qu'Elle a promises sur nos principes et notre façon d'envisager les affaires d'Allemagne, et observant un silence pénible et embarrassant, que c'était d'autant plus fâcheux, qu'une si belle ligne de démarcation avait été tracée, nous livrant la direction des Cours du Midi, etc., etc. Le secrétaire d'Etat désirait vivement que l'Auguste Cour laisse aux Alliés tout soin relatif aux Etats Septentrionaux de l'Allemagne.....

## 25.

*(Litt. C).* *Dresde, le 27 avril 1813.*

L'Empereur Alexandre, n'ayant point consenti à ce que S. A. I. Mme la Grande-Duchesse Marie se rendît à Dresde, et désirant vivement la revoir, vient de m'adresser M. le comte de Tolstoï pour me dire de la part de ce Souverain qu'il avait une telle confiance dans les sentiments de mon Auguste Maître, qu'il allait se constituer son prisonnier volontaire et se livrer à sa discrétion, qu'il me chargeait de transmettre ces expressions à S. M.: l'Empereur me fit témoigner qu'il voudrait partir cette nuit pour Töplitz, et qu'il se remettait à moi sur la manière de s'y rendre soit comme Empereur, soit incognito. J'ai cru, M. le Comte, ne pouvoir ni devoir opposer des obstacles à une course qui fait tant de plaisir à l'Empereur, et dont déjà à Breslau j'avais fait pressentir à V. E. la probabilité. Je représentai seulement qu'il convenait à l'attitude des deux Cours qu'il l'entreprît sous le plus strict incognito. Etant convenu de ce que je désirais, j'ai remis deux passeports à M. le comte de Tolstoï qui accompagne S. M., l'un pour M. le comte de Romanoff, général au service de Russie avec sa Suite (S. M. ne pouvant se résoudre à quitter l'uniforme), l'autre à son valet de chambre Jean Zinowieff. Craignant néanmoins que les douaniers de cette frontière, très sévères, ne fassent une recherche gênante et ne l'arrêtent à son passage, je me suis décidé à partir pour Peterswalde dans l'instant, afin de prévenir tout incident de ce genre. J'informe le commissaire de cercle à Töplitz de l'illustre hôte qui visitera les bains, lui recommandant le secret et de nullement paraître savoir son arrivée, mais de se prêter à tout ce qui pourra lui être requis. Je sens, M. le Comte, qu'il aurait été à désirer que l'Empereur n'eût pas témoigné ce désir dans ce moment, puisqu'il est impossible que son voyage à Töplitz soit ignoré, et qu'il pourrait donner lieu à diverses interprétations, mais tenter de l'en détourner n'eût fait que l'indisposer, V. E. sachant combien les prévenances ont de pouvoir sur son esprit, mais aussi combien de petites contrariétés lui

sont sensibles. Sans doute, à l'arrivée de Mme la Grande-Duchesse Catherine, cette visite se réitérera, si les opérations de la guerre le permettent.

S. M. a invité aujourd'hui à dîner les ministres et les membres de la Commission du Roi de Saxe. Elle s'approcha de moi, et, après s'être entretenue de plusieurs objets relatifs aux affaires, Elle me dit: „Vous rappelez-vous de „notre conversation dans le jardin de Kalisch? Eh bien! je l'avais prévu. Vous „avez laissé échapper le moment précieux: tout était fini sans effusion de „sang, si vous aviez voulu; il ne tenait qu'à vous. Aujourd'hui il faudra „encore risquer le sort des armes. Vous voilà arriérés de quatre semaines". S. M. me témoigna sa sensibilité à cet égard. Parmi plusieurs observations, je Lui objectai que je doutais fort, d'après notre attitude, que l'Empereur Napoléon Lui offrît une bataille dans ce moment, et que notre position était telle que nous ne pouvions rester en arrière des événements, quelque degré de développement qu'il nous convînt de donner à notre système, d'ailleurs, que nous les suivions pas à pas. S. M. regretta beaucoup ce système, et l'entretien, tenu à l'écart, mais devant cinquante personnes, se termina.

*Peterswalde, le 27 avril 1813.*

*P. S.* Les ordres nécessaires avaient été donnés à la douane frontière par le commissaire de cercle Noch; il me reste seulement le regret que les chevaux aient été commandés *pour l'Empereur*, et quoique j'attribue cette petite brèche à nos conventions à l'indiscrétion de subalternes, j'en adresserai le reproche à M. le grand maréchal comte de Tolstoï.

---

*Peterswalde, le 27.*

L'Empereur vient de me répéter les mêmes expressions à peu près ci-dessus. Néanmoins il dut avouer et prononcer que les développements progressifs de notre marche étaient très satisfaisants, mais seulement arriérés de quatre semaines, etc. S. M. exigea que Son passeport fût visé par le commissaire de cercle, regretta de n'avoir point un seul frac dans Sa garde-robe, sans quoi Elle ne serait point venue en uniforme, et s'entretint avec les paysannes du village accourues pour le voir, très gaiement. L'Empereur me dit mille choses obligeantes pour S. M. l'Empereur notre Auguste Maître, et les plus amicales. Ce Souverain a reçu la nouvelle ce matin que Spandau s'est rendue le 24 courant. Il a relevé avec satisfaction que notre frontière était complètement dégarnie et dans une parfaite sécurité du côté où son armée se trouve placée.

---

## 26.

### Lettre de Lebzeltern à Metternich.

*Dresde, le 30 avril 1813.*

...... L'Empereur me fit demander comment j'expliquais une expression peu claire d'une dépêche de M. de Stackelberg, où il disait que *dans trois mois* nous aurions 180 mille hommes prêts à agir; ce terme reculé éveilla toutes les inquiétudes de l'Empereur. Je me bornai à faire remarquer à M. de Nesselrode que, dans ces mêmes dépêches, M. de Stackelberg indiquait le terme rapproché de la fin de mai comme celui où nous pourrions agir. Les passages marqués au crayon dans ces pièces par le comte Nesselrode me firent connaître ses soins à faire valoir tout ce qui, de notre côté, était de nature à inspirer de la confiance à son Souverain.

---

## 27.

### Rapport de Lebzeltern.

*(Litt. F).* *Dresde, le 30 avril 1813.*

Me trouvant déjà à Peterswalde le 27, je poussai jusqu'à Töplitz, et, dans l'après-midi, lorsque j'étais sur le point de retourner à Dresde, l'Empereur me fit chercher et dire qu'il voulait me parler avant mon départ. C'était pour me présenter à Son Auguste Sœur et pour me charger de mille choses aimables et affectueuses envers S. M. l'Empereur mon Auguste Maître, auquel il n'écrivait point de Töplitz afin de ne pas multiplier des lettres, lui ayant récemment écrit de Breslau. S. M. recommanda à S. A. Mme la Grande-Duchesse Marie d'adresser de Sa part à l'Empereur par la voie de S. M. l'Impératrice les expressions que notre Auguste Souveraine aura sans doute transmises à S. M.

Je connais trop l'Empereur Alexandre pour n'avoir point lu sur sa physionomie, lorsqu'il dit qu'il avait déjà écrit à S. M. à Breslau, ses regrets de n'en point recevoir de réponse. M. de Nesselrode m'a parlé du retard qu'elle éprouvait, ainsi que celle de V. E. à la lettre que l'Empereur Alexandre lui a adressée, d'une manière à me prouver que ce Souverain a relevé avec déplaisir cette circonstance. J'assurai M. de Nesselrode que ce délai ne tenait qu'à l'indisposition de V. E., à la multiplicité de Ses affaires et à la remise de jour en jour du départ de M. le comte de Stadion, qui devait être porteur de ces réponses, mais que ce ministre ne pouvait tarder à arriver au quartier général, et que, dès le retour de M. le prince de Schwarzenberg à Vienne, il partirait sans doute à l'instant. Vous ne pouvez vous figurer, M. le Comte, avec quelle impatience S. M. attend M. de Stadion, qui, d'après ce que V. E. et

M. de Stackelberg ont marqué, doit être porteur de la Loi et des Prophètes et dissiper toutes les incertitudes que l'on a encore ici.

L'Empereur a été enchanté de son excursion à Töplitz et ne se lasse point d'exprimer l'admiration qu'ont excitée en lui les beaux sites qu'offre de ce côté l'entrée de la Bohême. Habitué aux plaines et à la nature monotone du nord de la Russie, la vue de hautes montagnes, leur belle disposition, une riche végétation dans son développement ne pouvaient que le frapper. L'Empereur voua cette journée aux plus tendres affections, aimant beaucoup Mme la Grande-Duchesse de Weimar. S. M. revint le lendemain matin à Dresde.

---

## Rapports de Stadion.

### 28.

*Gœrlitz, le 13 mai 1813.*

...... Ce qui a dû me frapper le plus à mon arrivée tant ici qu'au quartier général de l'Empereur, est le calme, la constance et cette espèce de prévoyance pour les malheurs qui pourraient encore survenir, que j'ai trouvés dans ce Souverain et dans toutes les personnes qui l'entourent. Les désastres de la dernière campagne qui ont fini d'une manière si glorieuse peuvent bien avoir eu cet effet sur l'esprit du Monarque. Toutefois la preuve la plus certaine de la fermeté dans les intentions et dans le conseil se trouve à l'occasion de cette retraite même qui a tant compromis les deux Souverains, dans le peu de conséquence que ce mauvais parti a eu sur la situation générale de l'armée des Alliés.

---

### 29.

*(Litt. A).* *Weissenberg, 16 mai 1813.*

...... A peine M. de Nesselrode était-il instruit de mon arrivée ici, que je fus cherché par un équipage de l'Empereur. S. M. me donna avant Son dîner, auquel j'eus l'honneur d'assister avec M. de Lebzeltern, une très longue audience. Il est impossible de parler avec plus de connaissance et avec plus de justesse qu'Elle le fit de l'histoire de la guerre, de ses causes, de ses principaux événements, de la situation actuelle des choses et des espérances et des craintes qu'on pouvait fonder sur la conduite de l'Autriche. Il était aisé de remarquer que, malgré le plaisir que M. de Nesselrode m'avait témoigné de mes communications, il était encore resté à son Maître des doutes sur des questions les plus essentielles, et que S. M. s'efforçait à tourner et à retourner la conversation de cent façons différentes pour se convaincre Elle-même si je parlais tout à fait sincèrement, et si je ne laisserais pas apercevoir l'endroit douteux ou faible.

Ses principales inquiétudes paraissaient porter sur les points suivants: si l'Autriche était irrévocablement décidée à commencer les opérations militaires contre la France dès que cette dernière n'aurait pas accepté du moins celles des conditions de la paix que j'avais indiquées moi-même comme étant plus ou moins autrichiennes, et du jour où, d'après les états que j'avais portés, nos troupes pouvaient être sur la frontière? Si les succès ou les revers des Alliés n'influeraient point sur les déterminations de notre Cour? Comment notre Cabinet parviendrait à forcer la France à se prononcer jusqu'au 1[er] de juin assez positivement et clairement pour que nous soyons en mesure de changer alors notre attitude de médiateur armé en celle de véritable état de guerre? Comment enfin nous éviterions le danger qui résulterait d'une déclaration française par laquelle les principales demandes des Alliés seraient acceptées en apparence, ce qui paralyserait momentanément les opérations militaires, retarderait ou éluderait tout à fait notre coopération et donnerait ainsi tous les avantages à Napoléon?

Je répondis de mon mieux à ces différentes questions, et j'espère avoir réussi à convaincre l'Empereur de la sincérité et de la fermeté de nos intentions, quoiqu'il m'eût été impossible de le satisfaire complètement sur toutes.

S. M. parla beaucoup des combats qui ont eu lieu entre le 2 et le 8 sur l'autre rive de l'Elbe. Elle convint avec franchise de la grande faute qu'on avait faite de ne pas poursuivre les avantages le 3, et de se laisser engager par des fausses suppositions à repasser la rivière. Cependant je L'ai trouvée non seulement très ferme dans la thèse entreprise, mais même toujours très montée dans Ses vues pour l'avenir. J'en citerai pour preuve qu'Elle paraissait étonnée et presque choquée de l'expression qui se trouve dans l'extrait que j'avais donné de mes instructions: „qu'il faudrait nuancer les conditions d'après „le plus ou moins d'embarras où Napoléon se trouverait". J'ai eu bien de la peine à Lui faire entendre la vérité incontestable de cette remarque, et encore n'ai-je pas réussi à l'en faire convenir.

---

## 30.

*(Litt. A)* *Gœrlitz, le 21 mai 1813.*

..... Ainsi que je l'ai marqué à la fin de ma dernière expédition du 19, ce même jour (le 19), à 5 heures du matin, un officier français s'était présenté avec une lettre au général commandant l'armée russe, qui contenait la demande du général Caulaincourt de voir l'Empereur. On avait retardé jusqu'à hier la réponse, sous le prétexte que, l'Empereur ayant été visiter ses troupes, il fallait d'abord chercher S. M. pour demander Ses intentions. M. de Nesselrode venait, au moment où j'entrai chez lui, de minuter le refus honnête dont ci-joint la copie. Il me la fit lire avant de la mettre au net et substitua même dans la phrase „S. M. s'étant prêtée *aux offres de médiation*" les mots soulignés à côté „*aux propositions de l'Autriche*" qui m'avaient paru présenter un sens trop vague et presque équivoque.

L'Empereur, ainsi que je l'ai déjà dit, étant au moment de monter à cheval à mon arrivée à Wurschen, le secrétaire d'Etat lui porta incontinent la lettre de M. de Bubna à lire. S. M., dans le court espace qu'Elle y resta, m'envoya deux fois M. de Nesselrode, d'abord avec la question générale de ce que je pensais de la communication que je venais de faire, puis avec celle, si je pouvais L'assurer que la non-acceptation de l'armistice n'influerait point sur les intentions et la marche de notre Auguste Maître, et sur les époques qu'il avait fixées. Je répondis qu'en ma qualité officielle, je ne pouvais que présenter à l'Empereur Alexandre la réponse que l'Empereur Napoléon avait faite aux ouvertures de M. le général Bubna, et, en invitant S. M. à donner les mains à tout ce qui pouvait contribuer à rétablir une véritable paix en Europe, offrir en même temps mes bons offices dans le cas où Elle voulût donner suite aux propositions que je venais de Lui communiquer; que, dans ma qualité d'envoyé au quartier général d'une puissance amie, je devais ajouter confidentiellement que, ces propositions n'ayant point leur origine à Vienne, mais ayant été faites par l'Empereur des Français sans avoir passé par notre Cabinet, il ne pouvait rien y avoir de désobligeant pour ce dernier dans un refus, pourvu qu'il fût prononcé dans des termes amicals et convenables; que, sous ce même rapport, je devais marquer le désir que les Cours Alliées ne considérassent dans leur détermination que uniquement leur propre situation et ce qu'elle pouvait exiger, assurant positivement que l'acceptation ou le refus de l'armistice proposée n'influerait aucunement sur les intentions et la marche de notre Cour, et qu'également les époques fixées ne dépendaient point d'un objet incidentel comme celui-ci, mais du plus ou moins de facilité ou de possibilité dans leur exécution.

Pendant ces explications, le combat devint toujours plus vif et l'Empereur partit, de sorte que nous convînmes que la première réponse que je donnerais à ma Cour et à M. le général Bubna serait celle que, sa lettre ayant été présentée au moment d'une bataille qui avait éloigné les deux Souverains du quartier général, je recevrais la réponse aussitôt que j'aurais pu prendre les ordres de LL. MM.

## 31.

### Lettre de Nesselrode à Stadion.

*Lauban, ce 10/22 mai 1813.*

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur les communications de M. de Bubna que V. E. m'a adressées au moment où la bataille du 21 s'est engagée; cette circonstance m'a empêché d'y répondre jusqu'aujourd'hui. S. M. I. ne peut que se référer à la note que, d'après Ses ordres, j'ai eu l'honneur de remettre à V. E. le 4/16 mai: Elle y a énoncé les conditions auxquelles la paix pourrait se conclure sur des bases solides et stables qui concilieraient l'intérêt de tous Ses alliés. Elle doit maintenant attendre les explications de la [illegible]

pour se convaincre en combien un congrès faciliterait le moyen de parvenir à un but aussi généralement désiré. Si, en attendant, un armistice pourrait préparer les voies à s'entendre sur les arrangements à arrêter relativement à cette grande question, S. M. I. sera toujours prête à saisir toute proposition qui, en suspendant l'effusion du sang, ne serait pas contraire à l'honneur de Ses armées.

## Rapports de Stadion.

### 32.

(N. 5[illegible]). *Goldberg, le 23 mai 1813.*

..... J'avais si fort envie de me convaincre de la tenue de l'Empereur et de ses sentiments personnels après trois jours de combats, une retraite commencée sous ses yeux, un revers enfin dont il avait été témoin oculaire, que je pris le prétexte de vouloir entendre moi-même la volonté de S. M. I. relativement à cet armistice pour demander de le voir dans le courant de la soirée d'hier. J'ai été on ne peut pas plus satisfait de cette entrevue. Le Souverain me reçut de la manière la plus amicale. Il me raconta les jours de combats avec beaucoup de détail et une très grande tranquillité d'âme, sans jactance, sans découragement, louant extrêmement ses troupes, médiocrement ses généraux, rendant grande justice aux Prussiens, mais convenant que les Alliés seraient toujours vaincus en bataille par le talent supérieur de Napoléon, à moins que des circonstances ne viennent à leur secours, et que ce n'était que de la constance et d'une fermeté et ténacité inébranlables qu'on pouvait attendre le succès final. Il me répéta là-dessus ce qu'il m'avait déjà dit à Wurschen, mais d'une manière bien plus persuasive, parce que cette fois-ci il n'était pas préparé et parlait du fond de son cœur. Toute son espérance était en nous, et dans la conviction qu'alors les ressources de Napoléon seraient plus tôt usées que celles des Coalisés, et qu'il succomberait non par une des batailles rangées, mais plus ou moins par le même genre d'épuisement qui l'avait mis l'année dernière à deux doigts de sa perte. Quand je lui fis la question au sujet de l'armistice, il parut n'y mettre aucune importance pour lui et ses troupes; c'était le vœu des Prussiens et peut-être le moyen de nous conserver des alliés plus intacts. Voilà comme il s'exprima là-dessus: La retraite continue à se faire sur deux routes, celle de Waldau et Bunzlau par où se retire le gros de l'armée, et celle par Lauban, Lœwenberg, etc. vers Breslau. Jusqu'ici on se retire toujours avec le meilleur ordre; hier il y eut un petit combat d'arrière-garde où les Russes firent 400 prisonniers. On est encore indécis si on doit se retirer simplement sur l'Oder ou si on veut prendre les camps retranchés qui dans la guerre du Roi Frédéric II ont été si utiles. L'Empereur couche cette nuit à Lœwenberg. Je me suis rendu ici, pour ne pas trop encombrer ce premier endroit et j'y attends demain l'arrivée de S. M. et de son ministre.

## 33.

*(№ 9).* *Schweidnitz, ce 28 mai 1813.*

.....Il me paraît tout à fait improbable que l'Empereur Napoléon consente aux conditions telles qu'elles sont énoncées dans l'instruction, et qui sont les seules auxquelles l'Empereur Alexandre a déclaré vouloir s'y prêter.

Ce Souverain m'a fait demander cette nuit par M. le comte de Nesselrode si je voulais m'occuper directement de cette affaire et y paraître comme envoyé de la Cour médiatrice. Il m'a semblé que ce ne serait pas à sa place, et au contraire que ce serait en contradiction avec la forme purement militaire sous laquelle on a résolu de traiter de l'armistice. L'Empereur a été d'accord avec mes observations à ce sujet, et S. M. y a pris de nouveau occasion de se déclarer contre le Congrès des puissances proposé par la France, qu'Elle regarde toujours comme la destruction de l'Alliance et l'anéantissement de tout espoir de réduire enfin le pouvoir de l'Empereur Napoléon à des justes bornes.

## 34.

*(№ 10, Litt. A).* *Schweidnitz, le 29 mai 1813.*

.....Une heure après, le comte de Nesselrode vint chez moi tout démonté. M. de Stackelberg lui avait écrit que M. de Bubna repartait pour Dresde avec l'ordre de faire valoir en cas de succès les conditions de la paix que les deux Cours avaient mises en avant, et de se borner à demander à Napoléon ses conditions dans la supposition contraire. Il me fit là-dessus d'abord la question si les dépêches que j'avais reçues s'expliquaient de même, et s'il était donc vrai que les événements contraires de la guerre avaient fait changer les intentions de la Cour de Vienne.

Je tâchai de le calmer en lui démontrant que ma Cour n'avait point changé de principe, mais qu'ayant déclaré de tout temps l'opinion qu'il devait y avoir des nuances dans les conditions de la paix d'après les résultats de la guerre, elle agissait dans ce moment en conséquence. Je lui communiquai là-dessus une copie ostensible que j'avais fait préparer de la dépêche de Vienne du 25 № 1 avec ses annexes, pour le mettre au fait de la question autant que je l'étais moi-même.

Cette dépêche, loin de le consoler, ne fit qu'augmenter son mécontentement. Il ne trouvait, dans ce que V. E. m'a écrit des ordres que M. de Bubna aurait reçus en partant de Vienne, que des paroles vagues et non concluantes; il n'y avait pas même là ni l'énoncé des conditions sur lesquelles la Cour d'Autriche appuierait avec force et dont elle ferait sa propre affaire, ni le terme jusqu'auquel toute négociation devrait être terminée pour faire place à la coopération de l'Autriche. C'était se dédire de tout ce que M. de [illegible] et moi avions annoncé et assuré, et de tout ce que les dépêches de V. E. [illegible]

de notre Auguste Maître avaient promis, ou du moins paru promettre si on les lisait dans le sens naturel qu'elles présentaient. Ses reproches étaient d'autant plus amers qu'il se voyait personnellement compromis vis-à-vis de l'Empereur, qui s'était toujours défié, et auquel il avait, pour ainsi dire, répondu de l'Autriche.

J'ai répliqué de mon côté de mon mieux à ses plaintes en lui faisant observer que mon Maître était attaché à la cause générale de l'Europe et au noble but des deux Cours alliées autant que jamais, mais que S. M. commençait à se persuader que le talent et l'ascendant militaire de Napoléon remporterait encore cette fois tous les avantages, et que, quels que fussent les forces et les moyens des Coalisés, leur but ne pourrait guère être obtenu dans toute son étendue par la guerre; que des exemples d'immenses moyens qui n'avaient cependant conduit qu'à des paix funestes étaient fréquents et ne se trouvaient que trop dans les campagnes de l'Autriche contre la France, et que donc les craintes de l'Empereur à cet égard n'étaient assurément pas sans raison, que si d'ailleurs S. M. voyait peut-être en noir la situation des Alliés, les déterminations qui avaient été prises à Vienne ne devaient cependant être regardées que comme des preuves de sa véritable sollicitude pour les Cours coalisées et pour les intérêts de l'Europe. M. de Nesselrode paraissant beaucoup craindre l'effet que feraient ces dépêches sur l'Empereur de Russie, je le priai du moins d'avoir soin que S. M. ne prît pas de résolution précipitée, et que, nous voyant éloignés à Lui faire obtenir la totalité de ce qu'Elle désirait, Elle ne pensât pas à abandonner le tout.

M. de Nesselrode alla de chez moi chez son Maître, et revint à peine après une heure pour me prier d'y passer moi-même. Je trouvai ce Souverain très calme, mais assez amer dans les expressions, quoique pas désobligeant. Une partie de la conversation fut la même qu'avec le secrétaire d'Etat. L'autre partie, à laquelle l'Empereur Alexandre parut mettre le plus de prix, roula sur sa conviction que la position présente des armées coalisées, loin d'être mauvaise, était telle à pouvoir regarder Napoléon comme perdu si en peu de jours l'Autriche se déclarait, et qu'elle ne deviendrait dangereuse pour les Alliés qu'autant que la Cour de Vienne manquerait en cette occasion; que nous avions bien perdu des moments précieux, qu'à l'heure qu'il est tout pouvait se remettre et presqu'à jeu sûr, et qu'il ne concevait pas comment on voudrait se refuser chez nous à cette évidence; qu'il était persuadé que la conduite que nous tenions en nous égarant dans le vague d'après chaque événement, et en offrant à Napoléon dans une position presque désespérée le moyen de gagner du temps et d'employer tous les ressorts d'une négociation perfide pour s'en tirer, que cette conduite devait mener la Monarchie Autrichienne à sa perte, que l'Empereur des Français lui-même l'avait dit presque en termes clairs à M. de Bubna, et dans ses lettres à notre Empereur, etc., etc., etc.

Quoique je doive avouer à V. E. que je partage dans mon âme une grande partie des arguments que S. M. employa contre moi, le sens de mon devoir m'a cependant suffi pour m'y opposer et pour rendre du moins très douteux les calculs militaires sur lesquels il les fondait. Je mis surtout un grand

poids au talent militaire de Napoléon et au peu d'aptitude des généraux russes et prussiens pour lutter contre un Souverain qui jouit de tous les avantages du génie et du pouvoir; vérités que l'Empereur reconnut, mais qu'il est persuadé pouvoir vaincre par la constance et la persévérance. J'engageai enfin de toute manière S. M. à se prêter encore à nos vues, et à ne pas rejeter une négociation à laquelle Elle était toujours maître de poser les conditions, quant à l'objet et quant au temps.

L'Empereur m'objecta que c'était justement là le plus grand défaut des communications que j'avais eu à faire aujourd'hui, qu'elles tournaient tout à fait dans le vide, que j'avais bien annoncé en conversation ce qu'on regardait à Vienne comme question autrichienne, mais que je n'avais pas même la faculté de prendre un engagement que ces questions, ou bien quelles autres, seraient soutenues par nos armes, que de même les dépêches parlaient du congrès, de négociation, sans y mettre aucun terme, que du moins ces deux points devaient être éclaircis positivement et sans équivoque avant que la Russie et la Prusse puissent entrer dans nos vues.

C'est en suite de cette dernière considération, sur laquelle je ne pouvais prendre sur moi de donner une déclaration formelle, que l'Empereur s'est décidé, sans que j'aie pu m'y opposer, à envoyer M. le comte de Nesselrode à Vienne. Le courrier porteur de cette dépêche le précède de quelques heures. A ce que l'Empereur m'a assuré, il a ordre de ne pas se refuser à l'idée d'une négociation, mais de demander des éclaircissements positifs sur les conditions et le temps auquel, en cas de refus de ces conditions, les Alliés pourront compter sur l'Autriche.

J'appréhende que l'apparition de M. de Nesselrode à Vienne ne sera pas agréable à S. M., et qu'elle pourrait embarrasser V. E. Il était cependant impossible que je résistasse à la volonté de l'Empereur Alexandre sans lui donner sujet à de nouveaux soupçons et sans augmenter à un degré dangereux l'effet qu'ont produit sur lui toutes les notions qui lui sont parvenues aujourd'hui de Vienne. C'était d'autant plus à craindre que la proposition que M. de Caulaincourt a faite deux fois en peu de jours de se rendre auprès de l'Empereur, et la facilité avec laquelle MM. de Schouvaloff et de Kleist ont été reçus, ainsi qu'on vient de l'apprendre, au quartier général français, indiquent à n'en pouvoir douter du désir de l'Empereur Napoléon de nouer des pourparlers directs avec le Souverain Russe, et de le détacher du système qu'il a poursuivi jusqu'à ce jour avec tant de fermeté et de constance. Je me permets de me référer sur cet objet à ma dépêche № 8 et aux réflexions que mon devoir m'a engagé à vous présenter, M. le Comte, sur les suites incalculables d'un tel état de choses. Malgré son mécontentement momentané, l'Empereur de Russie m'a cependant assuré aujourd'hui, sans que je l'y aie provoqué aucunement, que non seulement il continuera son système politique, mais de même sa marche militaire, que, malgré la faute commise par les généraux Blucher et Witgenstein, on avait trouvé que la direction de l'armée vers les forteresses de la Haute Silésie pouvait encore se soutenir huit à dix jours sans risque pour les communications et qu'on la tiendrait autant que

possible, qu'il craignait au reste tous les négociateurs français et les conférences avec les envoyés de Napoléon, et qu'il s'y refuserait constamment aussi longtemps qu'il n'aurait pas perdu tout espoir dans l'Autriche.

---

## 35.

### Lettre de Nesselrode à Stadion.

*Peterswaldau, le 31 mai 1813.*

Dès mon retour au quartier général, j'ai rendu compte à l'Empereur de communications que M. le comte de Metternich m'a faites pendant mon séjour à Gitchin. S. M. I. n'a pu y voir qu'avec une vraie satisfaction des preuves toujours plus prononcées que donne S. M. l'Empereur d'Autriche de son intention de renouer avec les Cours alliées les liens de la plus étroite union. S'il est resté un regret à mon Auguste Maître, c'est celui d'avoir trouvé que, dans le minimum des conditions de la paix à soutenir vis-à-vis de la France, les demandes en faveur de l'Autriche même répondent si peu à l'indispensable nécessité que cette puissance soit reconstruite dans une proportion assez étendue pour opposer à la France de véritables moyens de défense. S. M. a fait la même observation relativement au lot demandé pour la Prusse. Elle m'ordonne donc d'appuyer de la manière la plus formelle auprès de V. E. les observations que M. le baron de Hardenberg a faites dans la conférence d'hier, et plus particulièrement celles qui ont rapport à la situation future de l'Autriche et de la Prusse; car si les accroissements pour ces deux puissances n'étaient point calculés sur une plus grande échelle que ne le portent les conditions *sine qua non* de l'Autriche, le maintien de leur propre existence ne serait pas suffisamment assuré....

---

### Rapports de Stadion.

## 36.

*(N° 11. Litt. A).* *Reichenbach, le 5 juin 1813.*

Vous trouverez ci-joint la copie de l'armistice qui a été conclu hier entre les plénipotentiaires russes, prussiens et français, aux avant-postes des armées, et dont la ratification doit avoir été échangée à l'heure qu'il est ..... Ne voulant pas perdre du temps à faire parvenir à la Cour cette pièce importante, je ne me permets aujourd'hui que de l'accompagner de peu de mots pour rendre compte de la manière dont elle m'a été communiquée d'ordre de l'Empereur par M. d'Anstett. S. M. l'avait chargé, m'a-t-il dit, de m'entretenir des raisons qui l'avaient persuadée enfin à entrer dans un engagement dont elle ne méconnaissait pas le côté très dangereux, quant au terme, mais qui

sous d'autres rapports était utile et peut-être même nécessaire. En premier lieu la possibilité d'être forcé par une bataille ou par les manœuvres des Français de passer l'Oder, de continuer la retraite vers la Vistule et de perdre ainsi toute communication avec l'Autriche, avait été d'une trop grande importance pour ne pas influer d'une façon décisive sur la détermination de S. M., détermination que la dépêche de V. E. du 30 mai aurait renforcée par l'approbation qu'Elle a donnée aux derniers mouvements des armées. Les premiers temps, l'armistice, surtout jusqu'à l'époque à laquelle on s'était fixé d'abord ici, était évidemment non seulement favorable, mais du plus grand intérêt aux deux Cours alliées pour augmenter et pour doubler exactement leurs forces. Les Russes auraient jusqu'au commencement de juillet 73 mille hommes sous M. le comte de Tolstoï, et toutes les réserves de régiments de Gardes et autres montant à 26 mille hommes, troupe choisie de plus à réunir à 36 mille combattants qui se trouvent déjà rassemblés ici entre les frontières de la Bohême et l'Oder, sans compter des forces très considérables qu'on laissait en arrière pour imposer à la Pologne et tenir ce pays tranquille. Le Roi de Prusse augmentait dans le même terme son armée de 40 mille hommes de troupes de ligne, qu'on tirait des autres corps armés, et que dans ce moment-ci on était occupé à former. La place de Schweidnitz, qui, jusqu'à présent simplement fortifiée pour arrêter un coup de main, serait tombée en peu de jours au pouvoir de l'ennemi, serait dans le même temps de l'armistice mis dans un état respectable suffisant pour exiger un siège en règle, et servir d'appui à nos troupes si les événements les faisaient déboucher dans cette direction. Le Roi de Prusse, qui, en perdant par une retraite continuée temporairement à peu près tous ses Etats allemands, aurait dû abandonner tous les armements de ses sujets, la landwehr, le landsturm, etc., aurait, par cet armistice, qui lui sauverait la possession d'à peu près tout son pays, le moyen d'en achever la formation et d'en renforcer l'action. C'était donc des raisons de délicatesse envers son allié, et la confiance qu'il avait toujours encore dans l'Autriche, qui avaient été pour l'Empereur de plus grand poids dans sa décision à cet égard; aussi avait-il consenti que ce fût le Roi qui donnât les derniers ordres à M. de Kleist pour terminer. Au reste, on ne pouvait se flatter de surmonter le désavantage que le terme prolongé de l'armistice porterait évidemment à la position militaire des Alliés, et surtout à leurs espérances du côté de l'Autriche, qu'autant que l'on ne perdrait pas un moment pour fixer enfin le point de vue politique et d'intérêt commun entre la Cour de Vienne et les Cours coalisées d'une manière si positive qu'elle ne pût plus laisser lieu ni à des doutes, ni à des discussions quelconques.

Je répondis à ce dernier point des ouvertures de M. d'Anstett que, M. de Nesselrode arrivant apparemment dans une couple de jours avec les éclaircissements les plus francs et les plus étendus de V. E. sur les intentions de mon Auguste Maître au sujet de la paix et de la négociation qui devait y mener, je ne pouvais douter que nous ne remplissions là-dessus complètement les désirs de l'Empereur Alexandre, que j'étais d'avance assuré que mon Cabinet partageait entièrement l'opinion de celui de Russie; que ce n'était [illegible]

réunissant sur tous ces objets et en mettant ensuite une activité combinée et sans relâche dans l'exécution, qu'on ferait face à la circonstance et qu'on parviendrait à un état véritable de paix et de conservation politique, qui est le seul but digne des efforts des grandes puissances.

---

37.

*(№ 14, Litt. B).* *Reichenbach, le 5 juin 1813.*

...... Il est vraisemblable que le quartier général français voudra profiter de ce moment-ci de cessation des hostilités pour faire de ces envois de généraux et de personnes de la Cour dont il a toujours fait usage chez nous durant de pareilles époques. L'Empereur Alexandre s'est cependant prononcé ne point vouloir donner contenance à de semblables communications. Il m'a assuré au reste et fait assurer dans une occasion par M. d'Anstett que rien ne pourrait l'engager à consentir à une entrevue avec l'Empereur des Français.

---

38.

*(№ 15, Litt. A).* *Reichenbach, le 7 juin 1813.*

...... Jusqu'au moment où j'écris, il n'y a de même encore point de communication entre les quartiers généraux des Alliés et des Français qui aille au delà de l'objet simple de l'armistice, et j'ai tout lieu d'être convaincu que les deux Souverains, et surtout l'Empereur Alexandre, tiendront avec fermeté à leurs assurances plusieurs fois réitérées qu'ils n'accepteront aucune proposition au sujet de la paix que par l'organe de l'Autriche. Cependant je ne suppose pas que la fierté russe permettra que ce soient les puissances coalisées qui aient l'air de vouloir activer notre médiation dans cet intervalle, et je pense qu'elles attendront que l'initiative vienne de nous.

---

39.

## Lettre de Stadion à Metternich.

*(№ 15, Litt. B).* *Reichenbach, le 7 juin 1813.*

Le voisinage de notre établissement dans cette petite ville du château de Peterswaldau où l'Empereur de Russie a fixé sa demeure, est très avantageuse à mes communications avec le quartier général et aux habitudes que j'ai soin de m'y conserver. S. M. nous a invités aujourd'hui, M. de Lebzeltern et moi, ainsi que l'ambassadeur d'Angleterre et le comte de Löwenhjelm, à dîner, et, après table, Elle a eu avec moi dans Son cabinet une longue conversation, qui cependant ne m'a point donné de nouvelles informations sur les objets

importants du moment. L'Empereur a parlé très sagement de l'armistice et des raisons qui l'avaient engagé à y souscrire malgré le désavantage que le terme du 26 juillet entraînait après lui. Il m'a témoigné une forte confiance dans le poids politique que ma Cour pourrait ajouter à la décision de grands intérêts de l'Europe; il n'était en peine que de la crainte que notre Auguste Maître, en voulant trop céder à quelques circonstances moins heureuses du moment, ne souffrît trop facilement la destruction d'un système établi en grande partie par la Cour de Vienne elle-même, et sur lequel reposait uniquement l'espoir d'un meilleur avenir. Il convint franchement des fautes que les Alliés avaient commises dans leur marche politique et militaire, et il s'exprima avec vivacité sur le mal qu'ils avaient fait à leur propre cause par leur conduite dans les discussions entre la Suède et le Danemark, conduite qui a ajouté tous les moyens militaires de cette dernière Cour à ceux de la France. L'Empereur se montra au reste très impatient d'être instruit par M. de Nesselrode des déterminations finales de notre Cabinet. Je lui fis toutefois apprécier les fortes raisons qui devaient agir sur l'âme et sur les sentiments de notre Auguste Maître quand il était question d'exposer ses provinces à une nouvelle guerre, et je dirigeai tout l'entretien à préparer S. M. à ce que son secrétaire d'Etat pourra Lui apprendre là-dessus à son retour de Gitschin.

L'objet sur lequel Elle me donna la confirmation la plus positive, c'était Sa fermeté inébranlable dans la poursuite de la guerre aussi longtemps qu'Elle oserait compter sur la participation et sur le soutien de l'Autriche, et le redoublement de Ses efforts pour rassembler, activer et entretenir au complet les moyens les plus étendus que Son Empire pouvait Lui fournir dans un moment où il sentait lui-même que rien ne devait être épargné pour ne pas perdre tout le fruit de la campagne dernière et tout le but de la guerre.

V. E. verra dans le rapport *litt. D* les grandes augmentations qui arrivent déjà actuellement à l'armée russe et qui se succèdent de jour en jour.

Dans le courant de la conversation, l'Empereur me parla du peu de foi qu'on pouvait mettre dans les engagements contractés par les généraux français, et de la probabilité que Napoléon ne tiendrait les stipulations de l'armistice qu'autant qu'elles se trouveraient à son avantage. Il était résolu, me dit-il, à cet égard, de rester assez en position pour ne jamais devenir le sacrifice d'une manœuvre pareille, et pour se trouver à même de rompre alors lui-même le premier lorsqu'il y trouverait sa convenance, si même le terme n'était pas encore révolu.

## Rapports de Stadion.

### 40.

*(№ 16).* *Reichenbach, le 9 juin 1813.*

....Le comte de Nesselrode étant repassé cette après-midi chez moi et n'ayant pas trouvé dans les dépeches que V. E. m'a expédiées hier, S. M. les pleins pouvoirs dont il est question dans cette même pièce munies de commun[illegible]

accord entre V. E. et lui, il m'en a paru très alarmé, prétendant que ce retard d'instrument sur lequel l'Empereur son Maître avait compté, réuni à la modestie de nos conditions pour la paix, ne pourraient manquer d'exciter de nouveau les doutes et les soupçons de son Maître; ce qui effectivement ne laisserait point de pouvoir entraîner des suites désagréables surtout pour la personne du comte de Nesselrode, puisque l'Empereur ne s'était montré rien moins que content du résultat peu décisif de son voyage à Gitschin....

L'Empereur Alexandre a choisi le château d'Opotschna pour lieu de rendez-vous avec Ses Augustes Sœurs. J'aurai l'honneur de vous mander demain les détails relatifs au temps et aux arrangements que l'Empereur compte prendre pour cette course, et dont M. de Nesselrode s'est chargé de m'informer d'après les ordres de S. M.

## 41.

*(№ 17, Litt. A).* *Reichenbach, le 11 juin 1813.*

.... Vous trouverez, M. le Comte, la forme pour le congrès de la paix assez singulièrement fixée dans le protocole, et il est aisé à prévoir que des personnes accréditées par les deux puissances belligérantes pour aplanir les discussions et accélérer l'ouvrage de la paix deviendront sous peu de jours, si on le veut, de véritables plénipotentiaires. Mais il fallait se prêter ici à la manière de voir de l'Empereur Alexandre, qui ne veut absolument pas entendre parler encore d'aucune communication directe avec la France ni d'aucune démarche qu'il regarde comme directe pour une pacification sur des bases plus rétrécies que celles qui ont été déclarées à Wurschen. J'ai cru devoir admettre sans difficulté le biais, qui d'un côté flatte l'amour-propre du Souverain, et de l'autre pourra laisser l'Autriche plus le maître de la direction qu'elle voudra donner aux conférences.

## 42.

*(№ 17, Litt. C).* *Reichenbach, le 12 juin 1813.*

.... La différence que vous verrez, M. le Comte, dans la seconde partie du Protocole, „Formes à donner à la négociation", a été exigée par l'Empereur Alexandre, qui n'a absolument voulu accréditer que près de l'Empereur l'Autriche, et qui n'a pu être persuadé à permettre que les personnes accréditées fussent ailleurs que dans le lieu du séjour de S. M.

## 43.

### Lettre de Stadion à Metternich.

*Reichenbach, 14 juin 1813.*

Je vous envoie Bombelles l'expéditif pour vous prévenir, mon cher Comte, que l'Empereur Alexandre, qui m'avait promis de m'avertir trois jours avant son départ d'ici pour la Bohême, envoie tout à l'heure chez moi me dire qu'il compte partir après-demain, ce qui fera qu'il sera rendu de bonne heure dans l'après-midi de mercredi à Opotschna. Je ne doute pas que, dès qu'on a su à Prague que les Grandes-Duchesses partaient, on aura pris tous les arrangements, car sans cela mon avis viendrait tard, et il y aurait de la peine à se mettre en position pour recevoir S. M. En quelques heures d'ici, j'expédie le baron Marschall à Nachod pour prévenir la Duchesse du passage de l'Empereur par ses terres, supposant qu'elle sera charmée d'en faire les honneurs. Je laisserai Marschall sur les lieux pour avoir soin que tout s'y passe de la manière la plus satisfaisante, et que les arrangements de chevaux, etc., soient tout en ordre.

L'Empereur compte vous trouver à Opotschna, et il est important que vous le voyiez. Quelques conversations entre vous et moi et l'Empereur et Nesselrode seront très utiles et même nécessaires pour voir si on peut finalement se réunir sur la même marche dans une occasion qui l'exige impérieusement. Ce rendez-vous me tire aussi d'un grand embarras au sujet de la convention à conclure, et dans laquelle, à la suite des doutes et des soupçons et des humeurs de l'Empereur Alexandre, j'aurais été fort en peine comment gagner le temps qu'il fallait pour soumettre le projet de rédaction à la révision de notre Maître.

Le billet de M. de Nesselrode me fait voir que le chancelier a aussi la très grande envie de vous parler. Voyez comment vous arrangerez cela; je pourrai peut-être l'arrêter une couple de jours sous prétexte des logements, auxquels il tient beaucoup. Mais il sera difficile, et on le trouvera mal sonnant ici, d'éviter cette entrevue. Arrangez au reste, mon cher Comte, beaucoup de productions militaires, s'il est possible, quelque fête champêtre qui ait la forme d'un grand intérêt général à la personne de l'Empereur et sa Famille. Tout enfin fera plaisir, excepté des chasses, qu'on ne veut pas et dont on ne se soucie point; heureusement ce n'en est pas la saison.

Vous ai-je dit qu'un des grands motifs qui a déterminé l'Empereur de Russie à choisir Opotschna est le voisinage des deux forteresses, qu'il met un grand intérêt à voir?

44.

*(№ 18, Litt. A).* *Opotschna, le 22 juin 1813.*

.... Dans une conversation que j'eus ces jours-ci avec l'Empereur, S. M. me fit la remarque que, durant les conférences dont il s'agissait, il serait possible que la France, à qui l'on demandait des cessions sans lui offrir des objets qui les compensassent, voulût chercher ces compensations dans des diminuations du territoire russe, soit du côté des Turcs, soit du côté de la Suède, que le Cabinet français, qui n'avait d'autre intérêt que de diviser ces trois Cours et de détruire la confiance entre elles, ne croirait que trop trouver son compte à mettre de telles questions en avant, qu'on en voyait même déjà des traces dans quelques-uns des rapports de M. de Schouwaloff, que S. M. était persuadée que la Cour de Vienne ne prêterait l'oreille à aucune demande ou insinuation pareille, mais qu'Elle désirait toutefois être complètement assurée sur ce point.

Je n'ai pas balancé, non seulement à donner là-dessus les assurances les plus positives, mais, en faisant sentir à l'Empereur qu'il serait inutile de faire de cette promesse un article de traité, j'offris à S. M. d'en écrire à V. E. pour La prier de me répondre officiellement et par ordre de notre Auguste Maître que jamais notre Cour n'écouterait ni donnerait suite à aucune proposition ou insinuation qui aurait pour objet une diminution du territoire qui fait dans ce moment-ci partie des Etats de S. M. I. de toutes les Russies.

45.

*(№ 18, Litt. B).* *Opotschna, le 22 juin 1813.*

L'Empereur de Russie part demain d'ici et va dîner chez Mme la Duchesse de Sagan à Ratiborschitz; de là S. M. va coucher à Glatz où Elle trouvera le Roi de Prusse, qui a passé hier une partie de la journée ici avec la Famille Impériale. Après-demain Elle sera à Son quartier général de Peterswaldau. Je serai le même jour de retour à Reichenbach.

Malgré bien des fautes de détail de la part des personnes qui auraient dû avoir soin de la réception de l'Empereur, et dont V. E. a été Elle-même témoin, je puis cependant vous assurer, M. le Comte, que S. M. part d'ici fort contente de Son séjour à Opotschna et peut-être avec le seul regret de n'avoir pu rencontrer notre Auguste Souverain, ce qui paraît avoir été très fort dans Ses espérances.

C'est le prince Lichtenstein à qui nous devons principalement la bonne humeur de S. M.: les beaux spectacles militaires dont il a occupé Ses loisirs, et la manière franche et noble avec laquelle il a donné à S. M. toutes les informations qu'Elle demandait sur ces objets, ont fait la plus agréable impression

sur l'esprit de l'Empereur. Ce Souverain a été également très satisfait de la réception qu'on s'est empressé de lui faire à Josephstadt, de l'ordre parfait qui y règne, et des objets intéressants qu'il y a parcourus. L'Empereur Alexandre voulait d'abord faire distribuer à la troupe de garde au château le *Zulag* habituel à ses frais, mais le prince Lichtenstein, ayant été consulté à cet égard, s'y refusa, répondant que la troupe ne pouvait recevoir cette augmentation que de son propre Souverain.

---

## 46.

### Lettre de Stadion à Metternich.

*Opotschna, ce 22 juin 1813.*

L'Empereur m'a fait passer cet après-midi chez lui et il m'a enjoint de porter à mon Auguste Maître l'expression de son entière reconnaissance de la manière dont il a été reçu dans ce pays-ci, et de la façon amicale dont on l'avait accueilli ainsi que la Famille Impériale. Il a mis beaucoup de cordialité dans ses remercîments et je crois pouvoir assurer qu'ils ont été sincères.

Il m'a répété ce qu'il avait déjà fait entendre à plusieurs reprises au prince Lichtenstein, qu'il désirait beaucoup que notre Auguste Maître voulût donner la permission à un officier distingué d'infanterie ainsi qu'à un officier de cavalerie de venir à son armée voir l'état dans lequel elle se trouvait, et se convaincre sur les lieux de ce que dix mois de campagne avaient influé sur elle. S. M. a ajouté qu'ayant fait ici la connaissance du prince Louis Lichtenstein et appréciant tout son mérite militaire, Elle serait particulièrement charmée que ce fût lui qui obtînt un court semestre à cet effet, et Elle m'a prié itérativement de faire mention de ce désir à V. E. En m'acquittant des ordres de l'Empereur Alexandre, je dois observer que M. le prince de Lichtenstein avait déjà ici la même insinuation, à laquelle il a répondu de la manière la plus convenable, témoignant le plaisir qu'il aurait de se rendre à une destination aussi honorable dès que S. M. voulait attacher quelque prix au choix de sa personne, mais faisant apercevoir que, dans ce moment-ci, ses devoirs militaires pourraient l'appeler d'un autre côté. Comme cependant l'Empereur m'a répété aujourd'hui encore la même demande avec une sorte d'insistance, il paraît que S. M. n'a vu dans la réponse du prince qu'une excuse à laquelle Elle n'a pas cru devoir s'arrêter.

Entre plusieurs difficultés que le prince de Lichtenstein entrevoit dans un pareil voyage, qui cependant ne manquerait pas d'avoir de l'intérêt pour lui, une considération majeure se trouve dans la dépense inévitable qui en résulterait pour lui, puisque, servi par les gens et par l'écurie de l'Empereur, son nom et son grade même l'obligeraient à des frais qui, si même ils ne passaient pas quelque centaines de ducats, gêneraient [illegible]

Si notre Auguste Maître voulait se rendre à la demande de l'Empereur Alexandre, il est sûr que ce choix aurait assez d'avantages pour compenser les frais très modiques qu'il occasionnerait.

---

## Rapports de Stadion.

### 47.

*(№ 19, Litt. A).* *Reichenbach, le 26 juin 1813.*

. . . . . M'étant rendu hier soir auprès de S. M. pour Lui rendre mes respects à Son retour de la Bohême, j'eus l'occasion de me convaincre moi-même des impressions très favorables qu'Elle avait prises du compte que Son ministre Lui avait rendu de Ses conversations avec notre Souverain. Depuis mon séjour au quartier général, je n'avais jamais trouvé l'Empereur aussi ouvert et aussi complètement à son aise avec moi que dans cette conversation.

Il entra avec beaucoup d'étendue dans toutes les questions tant de la paix que de la guerre, dans les différentes chances que présentait la négociation ainsi que les opérations militaires, dans les mesures qu'il fallait suivre pour la première, et dans les plans qu'on pouvait adopter pour la seconde supposition. Quoique toute cette partie de mon audience chez S. M. n'ait point fourni de nouveaux aperçus ou des idées nouvelles dont j'aurais à vous informer, elle m'a néanmoins confirmé très fort dans l'opinion que j'ai énoncée plus d'une fois à V. E., que, dès que nous serons positivement déclarés dans les grandes affaires du moment, et que les Cours alliées se croiront certaines de notre conduite à leur égard, nous pourrons acquérir non seulement une grande influence, mais encore une influence décisive dans leurs conseils, et que la confiance de l'Empereur de Russie nous sera acquise tout entière et de la manière la plus avantageuse pour la Monarchie Autrichienne.

Le général Skjöldebrand, envoyé par le Prince Royal de Suède, ayant dû me suivre immédiatement à cette audience, je pris l'occasion de faire entendre à S. M. combien, dans le cas où nous dussions entrer en guerre, nous devions mettre de l'importance à la conduite de ce Prince, à la prompte décision de ses mouvements militaires, et à la direction du début de sa campagne. L'Empereur me parla très en détail sur ce point. En reconnaissant sans se faire illusion les grands inconvénients qui avaient résulté jusqu'à présent du caractère de ce Prince et des relations dans lesquelles les Cours alliées s'étaient placées vis-à-vis de lui, il parut sentir lui-même la nécessité de mettre plus d'aplomb dans les négociations futures avec la Suède et de partir dorénavant du principe (qui, adopté depuis les dernières communications, avait déjà fait quelque bien) que les promesses faites à la Cour de Stockholm n'avaient aucune valeur et ne seraient exécutées par les puissances coalisées qu'autant que le Prince Royal aurait rempli de son côté ses engagements et aurait déjà été effectivement utile à la cause. Je suppose que M. le comte de Nesselrode aura déjà informé V. E. d'une partie de ce que M. de Skjöldebrand a porté avec lui.

Les lettres du Prince Royal sont tout zèle et ardeur de servir les Alliés. Il ne demande strictement qu'un corps de 62.000 hommes, les Suédois y compris, pour entrer en campagne; ses plans me semblent cependant calculés sur 80.000 hommes effectifs. On me paraît résolu de lui donner ce dernier nombre qui, dès qu'on a mis les corps de Bulow, Wallmoden, Woronzow, Tettenborn, etc., sous son commandement, n'entraînera point après soi un affaiblissement quelque peu sensible de la grande armée. A ce que l'Empereur me dit, il propose trois manières d'ouvrir la campagne: l'une, de marcher tout droit en avant par la Lusace dans la direction de Bautzen, et de couper ainsi l'armée française en deux; la seconde, d'opérer sur la rive gauche de l'Elbe et de tomber ainsi au dos et dans les communications de l'ennemi; la troisième, de porter toutes les forces du côté de Hambourg, d'opérer sur le bas Elbe, le bas Weser et de tourner de cette façon toute la position militaire des armées françaises. L'Empereur me semblait incliner pour le second parti, qui, d'après les lettres de V. E., serait de même le plus conforme à nos vues militaires. Cependant le Prince Royal, dans ce plan ainsi que dans le premier, insiste toujours sur l'idée d'employer un corps de 15 à 20.000 hommes dans la direction de Hambourg pour masquer les Danois et leur rendre impossible de se réunir aux corps d'armée français. S. M., ainsi que je l'ai dit plus haut, n'ayant vu le général suédois qu'après moi, et toute la discussion sur la coopération suédoise devant seulement commencer, je ne puis vous transmettre aujourd'hui, M. le Comte, que ces notions générales, mais je ne doute pas que je ne serai tenu dans le courant et dans le détail de toute la négociation et que même je pourrai y prendre la part qui sera convenable aux intérêts de ma Cour. Le Prince Royal de Suède mettant, à ce qu'il paraît, un grand prix à une entrevue avec les deux Souverains, j'ai lieu de croire que l'on se rendra à ce désir, mais qu'on proposera une place de rendez-vous rapprochée de leur résidence actuelle.

---

## 48.

*(№ 19, Litt. B).* *Reichenbach, le 26 juin 1813.*

. . . . . M. le comte de Nesselrode a appris de l'Empereur son Maître que, pendant son séjour à Gitschin, il avait engagé M. le général Duka à venir au quartier général de S. M. pour voir M. son frère qui commande une division de cuirassiers, et pour prendre en même temps connaissance des troupes alliées, et que M. le général Duka, en ayant obtenu l'agrément de notre Auguste Maître, avait consenti à ce voyage. Mercredi prochain étant fixé pour une grande revue des Gardes et d'une partie des réserves qui viennent de recevoir leur complétement de l'intérieur de la Russie, l'Empereur Alexandre met un prix extrême à ce que ce général puisse assister à cette revue, et il m'a demandé avec instance de faire en sorte qu'il vienne jusqu'à ce jour. Ce courrier-ci arrivera chez V. E. dimanche de bonne heure. Si M. le général Duka part de Gitschin dans la journée de lundi, il [illegible]

le courant de mardi et nous aurions rempli les désirs de S. M. I. Demain M. de Duka aura les chevaux de l'écurie Impériale et n'a besoin d'aucun arrangement: il trouvera tout préparé.

Ayant dit à l'Empereur que le prince Louis Lichtenstein avait eu également la permission de se rendre ici, je suis chargé de même de l'engager à arriver jusqu'à mercredi. Je compte lui écrire à Opotschna à tout hasard, ne sachant point si ma lettre ne l'y trouvera encore. Si V. E. peut le faire avertir de son côté, je La prie de vouloir bien le faire.

---

## 49.

### Lettre de Lebzeltern à Metternich.

*Reichenbach, le 6 juillet 1813.*

V. E. a été témoin de la répugnance extrême avec laquelle je me suis chargé à Ratiborschitz de la commission de faire agréer à l'Empereur Alexandre la prolongation du terme de l'armistice convenue entre nous et la France, tandis que ce délai se trouvait en opposition avec le terme stipulé dans la convention signée avec les Alliés, et qui était, pour ainsi dire, le pivot de toutes les autres stipulations. Cet objet était propre à blesser l'Empereur dans le fond et dans les formes et, sous bien des rapports, très pénible à traiter, mais *tous* convinrent à Ratiborschitz de m'imposer cette tâche. V. E. l'a exigé comme intéressant le service de notre Auguste Maître, j'ai obéi, et ce n'est pas la moindre preuve de dévouement que je Lui aie donnée.

Il n'y avait qu'une voie d'obtenir de l'Empereur la ratification de l'article séparé qui annulait un des points de la convention auquel les Alliés tenaient plus fortement, et cette voie devait s'écarter de tout ce qui a été dit dans la conférence de Ratiborschitz relativement à cet objet, de tout ce qui y a été prononcé de réellement étranger à la question. Il ne fallait point exciter le doute que nous pussions refuser la ratification d'un acte non seulement convenu formellement et signé, mais arrêté avec V. E. même à Gitschin précédemment à son voyage à Dresde (circonstance que l'Empereur releva avec amertume): c'eût été effaroucher et éloigner de nous ce Souverain *à jamais,* vu les dispositions actuelles de ses sentiments; je devais, me réglant d'après elles, représenter ce nouvel incident de notre marche comme déterminé par des considérations purement militaires et, sous le rapport de l'intérêt et du danger de l'Autriche, liant étroitement l'un et l'autre à l'intérêt immense pour les Alliés de la voir en état de résister à un premier choc, et au danger qui résulterait pour les Alliés si, dès le commencement d'une lutte où l'Autriche allait se trouver engagée comme partie principale, elle succombait à des pertes qui entraveraient le développement de ses moyens et de ses ressources, abattraient l'esprit de la nation avant même qu'il n'eût été électrisé, et exposeraient enfin les Alliés à la possibilité d'être bientôt privés d'une coopération active,

utile, et dont ils attendent les plus heureux effets. Je fis sentir à l'Empereur Alexandre combien, après de si beaux procédés à notre égard, il aurait à se reprocher de nous avoir porté d'immenses préjudices pour n'avoir pas voulu saisir les questions sous un point de vue plus analogue à la situation et à l'intérêt de l'Autriche. Cette thèse était toutefois difficile et délicate à soutenir, et V. E. en trouvera les raisons dans mon rapport suivant.

Dans cet entretien, long et animé, toutes les questions furent abordées, et S. M., malgré l'amertume que plusieurs circonstances Lui causaient, ne cessa de témoigner le profond et très réel intérêt qu'Elle voue à notre Auguste Souverain et à la prospérité de la Monarchie. Je crois avoir atteint en dernière analyse le but principal de ma mission, et l'Empereur envoya M. le conseiller d'Anstett chez M. le chancelier de Hardenberg pour le prévenir que S. M. I. était d'avis qu'on se prêtât encore à nos vues et à nos désirs, et pour le charger d'écrire dans ce sens au Roi de Prusse, qui se trouve à Landeck. M. le comte de Stadion transmettra sans doute à V. E. l'acquiescement formel de l'Empereur et les ratifications de la convention du 27 et de l'article séparé additionnel. Cet objet est comme réglé, M. le Comte, et mon rapport devrait se terminer à cette ligne, si je ne croyais inséparable de mon devoir, au risque de m'attirer le reproche de prolixité, de soumettre à V. E. ci-joint plusieurs développements de mon entretien avec S. M.

---

## ANNEXE.

### Récit d'une conversation avec l'Empereur Alexandre à Peterswaldau le 5 juillet 1813.

Je n'ai guère entendu l'Empereur s'expliquer avec plus de chaleur qu'en cet entretien; cependant, si des reproches et des récriminations qu'il me défendit de transmettre à ma Cour furent exprimées plusieurs fois avec amertume, jamais S. M. ne prit l'accent du ressentiment ou de l'humeur. Après avoir récapitulé toutes ses prédictions de Kalisz, Elle demanda la lecture des papiers dont j'étais porteur; je La priai de lire d'abord la lettre de l'Empereur, sur laquelle je fixai principalement Son attention, ainsi que sur le rapport de Mgr le prince de Schwarzenberg. J'ai dit à V. E. dans ma précédente dépêche que la thèse à laquelle je m'appuyais était difficile et délicate à soutenir: en voici les raisons.

L'Empereur n'admettait pas l'existence d'un grand danger pour nos provinces du midi tandis que, ou Napoléon aurait à flanc et à dos 250 mille hommes des troupes alliées agissant vigoureusement, ou bien 100 et même 150 mille hommes d'élite pourraient se porter immédiatement sur les points de nos Etats que nous choisirions. „Mais admettant même un danger immi-
„nent pour l'Autriche qu'elle ne pouvait s'être dissimulé, et qui a dû entrer
„dans ses calculs, il y a quelques semaines, lorsqu'elle assurait à Dresde les
„Alliés qu'elle ne craignait pas la plus forte besogne et qu'elle [illegible]

„système sur la possibilité de leurs revers, mais dans tous les cas sur une „guerre prolongée, en admettant même ces dangers que tout à coup nous „accumulions aujourd'hui", dit l'Empereur, „comme un événement imprévu et „nouveau", il tendit à prouver que c'est l'Autriche même, grâce à sa marche politique qui a facilité l'accroissement des forces ennemies, qui dans ce moment, tandis qu'elle conclut un traité avec les Alliés et concerte avec eux ses opérations militaires, vient de faire passer aux Français des amas de grains considérables, améliorant en une partie si essentielle leur position; c'est l'Autriche qui veut laisser le temps à l'ennemi de se fortifier contre elle, de porter des corps où ils peuvent entamer avec plus d'avantage les frontières autrichiennes; c'est sa marche politique qui lui a fait négliger jusqu'à la dernière extrémité d'activer les moyens de résistance qu'offraient ses Etats; qui, embrassant l'illusion d'amener Napoléon à une paix supportable autrement que par la voie des armes, a laissé en venir les choses au point qu'aujourd'hui, embarrassée dans sa propre marche, elle visait pour s'en extraire, non à la paix solide et durable dont elle avait offert l'appât à l'Europe et qu'elle avait déclaré vouloir soutenir de tout son poids, mais à une paix quelconque, fermant les yeux sur les horribles conséquences qui résulteraient pour l'Europe, et pour l'Autriche la première, d'un état de choses si précaire et de l'abandon volontaire des avantages que présentaient d'heureuses combinaisons qu'on tenterait en vain d'amener à une autre époque. „Enfin", ajouta l'Empereur, „que l'Autriche se „place vis-à-vis d'elle-même dans sa position il y a trois mois, et dans celle „où elle se trouve actuellement, qu'elle compare ses paroles et ses assurances „à cette époque et à présent, et qu'elle juge si, pouvant alors avec de faibles „moyens décider de la lutte et assurer le bonheur de l'Europe, elle ne se place „pas aujourd'hui dans l'alternative ou d'avoir rendu vains les efforts des Alliés „en faiblissant malgré ses grands moyens militaires, ou de donner à l'Europe „une paix qui ne serait qu'une mauvaise trêve contre laquelle l'Autriche s'est „de tout temps récriée et d'avoir pour ainsi dire plus que jamais consolidé la „prépondérance française.

„C'est l'Autriche qui déploie une conduite si incertaine et si peu assurée, „tandis que seule elle a levé le bouclier en 1809, que presque seule elle „a combattu pour l'indépendance de l'Europe pendant vingt années, tandis „enfin que, forte d'un prestige que ses malheurs n'ont point détruit, toutes „les puissances rattachent à elle encore tout espoir d'un meilleur avenir. Quelle „serait la suite d'une mauvaise paix? La Russie, aujourd'hui entraînée avec „des forces immenses au milieu de l'Allemagne par vous-mêmes, par vos assu„rances et votre politique, animée des meilleurs dispositions pour une cause „à laquelle vous êtes bien plus intéressés qu'elle, se retirerait en suite de la „paix dans ses frontières, persuadée qu'elle y serait invulnérable; mais je con„serverais le chagrin d'avoir voué tant de sacrifices en vain, et d'avoir vu „déjouer tous mes efforts pour le bien de l'Europe, humilié de m'être retiré „devant un ennemi inférieur en force. La Prusse, qui aurait achevé de se „ruiner par ses dernières secousses et ses beaux efforts actuels, rentrerait dans „un territoire qui ne lui offre ni sûreté ni garantie, et serait sans cesse livrée

„aux empiétements d'un Souverain qui ne pardonne pas, d'un ennemi implacable. „L'Autriche n'aurait retiré de sa politique et des heureuses chances que lui „ont offertes les événements que tout au plus les Provinces Illyriennes: acqui-„sition qui sans doute lui est avantageuse sous les rapports de son commerce „extérieur et intérieur, mais qui augmente très peu sa force réelle, surtout „n'ayant pas le Tyrol. D'ailleurs qui lui en garantit la possession? Combien „de mois conserverait-elle un pays que la politique française a de tout temps „visé à lui arracher? La France enfin serait parvenue à son grand but, celui „de nous désunir pour ensuite avoir le meilleur marché de chacun de nous „séparément".

S. M. ajouta bien des raisonnements à ceux-ci délivrés avec la plus grande chaleur; Elle récapitula tous les progrès et les phases de notre marche politique depuis son commencement, toutes Ses propres prédictions articulées à Kalisz, nos assurances et nos expressions, la complaisance constante dont les Alliés s'étaient prêtés à nos désirs contre leur propre intérêt, adoptant notre langage et ne proférant jamais celui qu'ils auraient pu et dû employer envers toute autre puissance que l'Autriche, s'ils n'avaient songé qu'à leurs intérêts plus qu'aux siens, etc.

La lettre amicale de l'Empereur mon Maitre fit de l'impression sur l'esprit de l'Empereur Alexandre; elle le décida principalement à se prêter au nouvel incident de notre marche. Il impugna cependant avec vigueur l'expression où il est dit que le délai jusqu'au 10 août n'augmentait pas les forces de l'Empereur Napoléon: „Son attitude sera améliorée immensément, non seulement „à cause des fortifications qu'il achève le long de l'Elbe vers nos débouchés, „mais plus encore parce que quinze jours lui offrent la facilité de mieux exercer „ses nouvelles troupes et de leur donner de l'aplomb, objet important que „vous confirmeront des militaires; ce délai procure encore à l'ennemi la facilité „de donner une dislocation à ses corps à sa convenance et de faire arriver „ses transports, quoique à ce dernier article" (et ici l'Empereur s'anima prodigieusement) „je doive observer encore une fois, sans rappeler l'affaire des „Saxons, celle des Polonais, etc., que c'est vous, Autriche dans ce moment „menacée, qui venez, par une complaisance que je ne saurais m'expliquer, „surtout d'après votre attitude envers nous et envers vous-mêmes, de faire „passer à Napoléon des subsistances, détruisant ainsi notre travail de plusieurs „mois et un de nos calculs les plus importants pour l'avenir".

Je ne connaissais pas ce fait, sur lequel l'Empereur revint très souvent; j'en doutai, et je le rejetai, supposant même son existence, sur l'impartialité qui devait jusqu'au dénouement caractériser la puissance médiatrice. Mais l'Empereur s'écria que „c'était toujours sacrifier des avantages réels à des „chimères, et dans quelle circonstance!! Enfin", ajouta-t-il, „n'est-ce pas le „comte Metternich lui-même qui me dit à Opotschno que le vrai principe, le „seul salutaire à suivre envers Napoléon était de faire l'opposé de ce qu'il dé-„sirait? Tout nous a prouvé qu'il redoutait la rupture de l'armistice, la lettre „du prince de Neuchâtel sur l'odieuse affaire de Lutzow, la manière dont les „Français ont cédé dans la discussion relative au district et à la ville de Crossen,

„le langage de M. Caulaincourt et de Flahaut, et c'est vous qui prolongez „l'armistice sur les seuls désirs de Napoléon! Car ce rapport du prince Schwar-„zenberg, je l'avoue, il paraît bien être un ouvrage commandé après coup! „Vous y parlez du passage de 66.000 hommes sur le Tagliamento, mais pou-„viez-vous ignorer dernièrement qu'ils se rassemblaient, qu'ils allaient se porter „en avant? N'éclairez-vous pas tous les mouvements en Bavière? Auriez-vous „laissé jusqu'aux derniers moments vos frontières et votre capitale tout à fait „dégarnies?"

Ici, M. le Comte, je fis valoir en faveur de la prolongation notre position géographique et militaire, la nécessité de vouer tous nos efforts à mettre sur pied l'armée de Bohême par égard pour la position des Alliés eux-mêmes. J'alléguai encore d'autres raisons, l'argument très fort envers nous de Napoléon, en vous demandant ce délai, et la considération, que n'accorder que douze jours, du 8 au 20 juillet, pour une négociation de cette importance était véritablement énoncer que ni l'Autriche ni les Alliés avaient le désir réel d'atteindre à une pacification.

— „Et qui me garantit", interrompit l'Empereur, „que de nouveaux „incidents, des considérations nouvelles ne vous engagent pas à prolonger „encore le terme du 10 août? Qui m'assure que vous ne faiblirez pas sur les „quatre conditions?"

— „La convention ratifiée avec vous, Sire, et ce doute est aussi offen-„sant que peu mérité!"

L'Empereur commença alors la lecture de notre dernière convention avec la France et de la lettre de ratification de notre Auguste Maître, et il releva avec une extrême sensibilité, me fixant comme pour me dire que son doute n'était pas si mal fondé, que nous avons stipulé à Dresde *le 30 juin* et ratifié *le 3 juillet* la prolongation jusqu'au 10 août comme terme de négociation, tandis que la convention antérieure avec les Alliés *du 27 juin,* concertée et arrêtée avec V. E. même, fixait *le 20 juillet* pour ce terme. L'Empereur fit alors une comparaison bien pénible à entendre, entre nos procédés envers les Alliés qui n'avaient cessé de nous prodiguer des preuves de confiance, d'abandon et de déférence en toutes choses, et la complaisance que nous témoignons constamment à l'Empereur Napoléon, même à notre préjudice. Il paraissait blessé de ce fait, et je m'appliquai particulièrement à détruire la mauvaise impression qui agitait et affectait visiblement son esprit.

L'Empereur Alexandre, convaincu de l'insuffisance des conditions auxquelles nous nous sommes successivement bornés pour le rétablissement de la paix et comme celles dont la non-acceptation établirait pour nous le *casus foederis,* croit possible et probable que Napoléon les accepte dans le but de conjurer l'orage actuel et de désunir les puissances, ce qui lui offrirait un jeu aussi sûr que beau pour la suite, puisque la méfiance entre elles devra bientôt remplacer les liens qui les unissaient aujourd'hui, et la persuasion funeste que nul effort pourra désormais balancer la prépondérance française prévaudra sur toutes les considérations, sur celles mêmes de sauver sa propre existence; cette persuasion sera le voile dont à l'avenir on couvrira les effets de l'irréso-

lution et de la faiblesse. „Je vois“, ajouta S. M., „une perspective bien triste „pour les puissances de l’Europe, à moins que l’Autriche ne déploie un rôle „digne d’elle: le moment est encore beau et très favorable; s’il échappe de „nouveau, ce sera bien malheureux“.

L’Empereur me présenta alors l’état des forces actives des Alliés, beaucoup plus considérables que celles déclarées à V. E. à Ratiborschitz par M. le chancelier de Hardenberg, il est vrai comme *minimum*. Il faut sans doute calculer sur une échelle de dépréciation ce nouvel état exagéré auquel l’Empereur croit cependant lui-même, je n’en doute pas, mais, en le réduisant même d’un tiers, c’est-à-dire de *(à?)* 259 mille hommes, il présenterait encore un appareil imposant de forces. J’annexe ici ce tableau.

— „C’est avec cela“, dit l’Empereur, „que nous devons abandonner la „cause de l’Europe et l’honneur de nos armes, reculer enfin devant un ennemi „tellement inférieur en nombre, et qui fait ses derniers efforts!“

L’Empereur convint avec moi de la supériorité des talents militaires de Napoléon, de son génie, mais surtout de l’impulsion rapide, uniforme et unique qu’il donnait à tous les mouvements, ce qui constituait sa principale force.

— „J’accorde tout cela“, dit l’Empereur, „j’admets, ainsi que Napoléon l’a „dit à M. de Metternich, que, malgré nos forces, nous n’ayons pas une tête „capable de diriger une manœuvre, ce qui est cependant fort, car au moins ce „n’est pas le froid qui a dicté les marches de flanc en Russie et les retraites „exécutées avec un ordre parfait: eh bien! malgré cela je soutiens que l’on peut „balancer tous ces avantages en agissant toujours avec de grandes masses et „concentration, avec du courage, mais surtout de la persévérance et une intime „union entre les Alliés dans le soutien d’une cause où chacun milite aujourd’hui „pour assurer sa propre existence. Si je n’avais pas rejeté avec fermeté les „propositions de Napoléon, et cela lorsque de nombreuses armées fran„çaises se trouvaient dans le cœur de la Russie et la séparaient en deux, lorsque „mes préparatifs étaient loin d’avoir atteint leur développement, lorsque enfin, „ce que vous avez peut-être ignoré, des mouvements insurrectionnels s’étaient „manifestés dans plusieurs de mes provinces occidentales, où en seraient la „Russie et mon honneur?“

La satisfaction que ce Prince éprouve d’avoir bien agi alors, et d’avoir effacé par là et par son dévouement depuis à la cause de l’Europe, ce que sa politique avait présenté précédemment d’odieux, contribue beaucoup à son exaltation actuelle. Il continua avec le même feu: „Aujourd’hui Napoléon nous „a attaqués avec toutes ses forces, elles étaient supérieures aux nôtres, je vous „le jure, et après deux batailles rangées et plusieurs combats, a-t-il pu nous „ébranler? Cependant nos renforts n’avaient pas rejoint. Que ne m’eût-il point „offert pour que j’entrasse en négociation séparée avec lui! Fidèle à l’Autriche, „j’ai rejeté ses perfides insinuations, je les repousserai de même. Je suis prêt „à m’engager avec l’Autriche de la manière la plus solennelle de la soutenir „avec toute mon armée jusqu’à l’époque qu’elle fixera elle-même“.

Après avoir dû reconnaître avec moi que les Alliés trouvaient autant que nous leur intérêt à en agir ainsi, et que, depuis le commencement de la

guerre en 1812 jusqu'à ce jour même, nous n'avions fait que refuser des offres et des avantages, afin de ne point augmenter les complications des Alliés et au contraire les favoriser, l'Empereur établit les dangers que, d'après lui, l'Autriche courait en persistant dans sa marche actuelle. Il ajouta: „Au „reste, je dois, je veux être sans inquiétude à l'égard de votre Souverain. „Je n'admets pas la possibilité qu'il puisse ne pas joindre ses efforts aux „nôtres; ce serait l'offenser. Après notre confiance illimitée en lui, après nous „être laissé guider à sa volonté, après qu'il eut dicté toutes nos démarches, „ne pas se réunir à nous serait jouer un rôle aux yeux des nations qui ne „peut appartenir à la dignité, à la bonne foi et à la conscience de l'Empereur „d'Autriche: ce serait d'ailleurs signer la perte de sa Monarchie, soit immédiate, „soit prochaine. Il y a des griefs que Napoléon dissimule aujourd'hui, mais „qu'il n'omettra pas de faire valoir un jour contre vous, et peut-être serez- „vous obligés de faire alors seuls et avec précipitation ce qu'aujourd'hui vous „pouvez entreprendre sous des auspices réellement avantageux et avec une „meilleure apparence de réussite".

Je trouvai l'Empereur, ainsi que je l'avais prévu, d'une force dans la discussion et dans ses arguments bien supérieure à celle de tous les ministres qui ont conféré à Ratiborschitz avec V. E. Il me faudrait bien des feuilles pour vous marquer, M. le Comte, ce qu'il me dit encore sur notre situation et celle des Alliés, répétant toujours que cet entretien confidentiel entre lui et moi ne devait pas aller plus loin. J'aime à croire que S. M. l'Empereur mon Auguste Maître et V. E. me rendront la justice d'être persuadés que, guidé par le sens de mon devoir envers mon Souverain et par le sentiment de Sa dignité, j'ai opposé à l'Empereur Alexandre toutes les objections propres à nous décharger d'un tort quelconque, à justifier notre marche et à entretenir sa confiance en nos vues politiques.

Les engagements de l'Empereur avec ses Alliés rendront bien difficile de convenir d'autres formes à donner à la négociation que celles arrêtées dans le protocole de Opoczno avec V. E.

Les plans de M. le prince de Schwarzenberg coïncident parfaitement avec ceux de l'Empereur Alexandre. Il est prêt à envoyer un corps par Trautenau et à faire filer un second corps par Zittau en masquant ce mouvement par une attaque. Ces forces, que ce Souverain ferait monter à 100 mille hommes et au delà, si nous le jugions à propos, passeraient l'Elbe à Leitmeritz ou sur d'autres points, et, se réunissant à nous, iraient prendre les Français à dos et leurs fortifications sur l'Elbe à revers. Le plan arrêté avec le Prince Royal de Suède est qu'il s'avancera sur Berlin immédiatement comme un point d'où il peut se porter avec la même facilité dès la rupture de l'armistice, soit entre Bautzen et l'Elbe, soit sur la rive gauche de ce fleuve. „Napoléon se trouverait ainsi serré de près par trois armées considérables", dit l'Empereur, „il les battrait peut-être, mais en s'affaiblissant lui-même extrêmement, et tant qu'elles ne souffriraient pas de défaite, ce qui est hors de tout calcul et nullement à supposer, il n'y aurait rien de perdu: elles se rallieraient et reviendraient à la charge".

L'Empereur Alexandre écouta avec satisfaction et un intérêt particulier les détails de l'entretien de V. E. avec Napoléon; il applaudit à vos réponses, M. le Comte, et au maintien ferme, froid et décidé que vous avez opposé soit aux emportements de l'Empereur des Français, soit à ses moyens de persuasion.

Nous parlâmes ensuite du chancelier comte Romanzoff et de M. de Knesebeck, qu'il est indispensable de déplacer; il n'a la confiance de personne, et, quoique pensant, croit-on, dans un bon sens et étant peut-être un bon théoréticien, il est mou, pusillanime, point à la hauteur des circonstances, qui demandent de l'énergie, et son conseil sera toujours dans les moments difficiles dicté par la faiblesse et l'irrésolution. Une lettre interceptée du maréchal Davoust écrite lorsque M. de Knesebeck fut envoyé en 1811 à Pétersbourg, disait: „L'envoi de M. de Knesebeck en Russie, du seul général prussien sur „lequel nous puissions peut-être compter, nous offre le garant des bonnes „intentions du Roi". Cet éloge fait aux généraux prussiens au détriment de M. de Knesebeck n'a cependant point fait, et ne pouvait faire tort au dernier; il eût été trop cruel de condamner un homme sur une supposition de cette nature.

Permettez, M. le Comte, que je termine cette dépêche, qui ne rapporte qu'une moindre partie des discours de l'Empereur, par la seule observation que ce Souverain est encore animé des meilleures dispositions pour le soutien de la cause européenne et déterminé de même à la défendre de tous ses efforts, si nous y réunissons les nôtres. Mais si notre coopération lui manquait, s'il admet l'idée que nous pourrions ne point agir activement avec lui et n'agir que faiblement en négociant, il en serait découragé, et il ne serait nullement surprenant qu'il abandonnât les puissances à elles-mêmes, convaincu surtout qu'il a assez fait pour fixer l'opinion publique en sa faveur, et que le blâme ne serait pas rejeté sur lui. Nous désirons la paix et paraissons croire véritablement que, par la voie des négociations avec l'Empereur des Français, nous pouvons en atteindre une assez bonne et honorable pour ne point devoir risquer la chance incertaine des armes: l'Empereur Alexandre pense que l'on ne peut obtenir de Napoléon une paix passable que par la force des armes et par la persévérance dans la guerre, et il avait toujours cru que l'Autriche paraissait s'attacher à l'idée précitée uniquement comme moyen préparatoire et pour gagner le temps de faire ses armements sans danger. Cette divergence d'opinions est sensible, comme aussi le différent point de vue sous lequel l'Autriche et la Russie jugent qu'une paix serait bonne ou mauvaise; le temps peut seul déterminer quelle manière de voir est mieux appliquée à la position des choses et au caractère personnel de S. M. l'Empereur des Français.

## 50.

### Rapport de Stadion.

*(Nº 22. Litt. A).* *Reichenbach, le 7 juillet 1813.*

..... J'ai vu hier l'Empereur Alexandre dans une audience assez longue. S. M. s'est expliquée vis-à-vis de moi sur le nouvel incident de l'article additionnel avec beaucoup de calme et de décence, mais sans toutefois me cacher qu'après la marche qu'Elle avait vu suivre le Cabinet de Vienne uniformément depuis le jour de l'arrivée du chevalier de Lebzeltern à Kalisz jusqu'à celui de notre retour de Ratiborschitz, la confiance ne pouvait plus guère entrer dorénavant dans les rapports des Cours alliées avec la nôtre. C'est aussi la première fois que, dans Sa conversation avec moi, Elle m'a fait entendre que, dès que la conduite de l'Autriche deviendrait l'abandon total de la cause des Alliés et de l'Europe, il restait à la Russie, seule contre la France, des moyens de négociation séparée qu'Elle avait rejetés jusqu'à présent, mais sur lesquels elle se verrait forcée de vaincre enfin Sa répugnance.

Il serait superflu et il serait pénible pour moi de porter à la connaissance de mon Auguste Maître d'autres détails sur cette audience qui n'ont pas une relation pratique aux affaires du moment. Je dois cependant observer encore que l'Empereur Alexandre s'est exprimé très positivement sur la résolution de ne pas céder au sujet des formes adoptées par le protocole tenu à Opoczna pour les négociations de Prague. C'était, dit-il, ses rapports et ses engagements envers l'Angleterre qui lui en faisaient la loi, et, venant de se prêter par égard pour les intérêts de l'Autriche à la prolongation du terme des négociations, malgré un traité signé et malgré les grands inconvénients qui en résultaient pour la situation militaire des armées combinées, il croyait avoir droit de demander que l'Autriche eût pareillement égard à la situation particulière des Alliés dans un objet de forme auquel on ne pouvait vouer une importance réelle qu'autant que l'on se croyait dans le cas de servir uniquement les vues ou les demandes de Napoléon.

## 51.

### Lettre de Nesselrode à Metternich.

*Peterswaldau, 7 juillet 1813.*

Ce que vous avez désiré, M. le Comte, s'est fait. Les ratifications ont été échangées ce soir. Mais je ne puis vous dissimuler que ce fâcheux incident a fait une impression très profonde sur l'esprit de l'Empereur. Ses doutes, ses soupçons, enfin sa méfiance envers l'Autriche, que l'on était parvenu après tant de peine à effacer, est revenue entièrement. Il envisage les craintes

exagérées pour la conservation de Vienne comme des prétextes, le mémoire de Schwarzenberg comme fait après coup, et le désir de négocier à toute force et de nous entraîner à une paix quelconque comme le véritable motif de cette prolongation jusqu'au 1er août. Les conséquences d'une pareille impression sont incalculables, puisqu'elle pourrait nous jeter dans une fausse route, ce qui serait encore plus fâcheux pour vous que pour nous. Ne penseriez-vous pas, mon cher Comte, que, dans cette situation des affaires, une entrevue entre nos Souverains ferait beaucoup de bien? Vous m'en avez dit un mot à Ratiborschitz; je vous réponds que notre Empereur la désirerait vivement. Tâchez donc d'arranger cela: ce moyen serait certainement le meilleur pour rétablir la confiance au degré où elle était lors de votre séjour d'Opoczna.

## 52.

### Rapport de Stadion.

*(№ 22, Litt. B).* *Reichenbach, le 8 juillet 1813.*

....M. le chevalier de Lebzeltern a déjà marqué dans ses rapports séparés que l'Empereur Alexandre s'est déclaré, pour le cas de la guerre, fort enclin à suivre le plan du prince Schwarzenberg et à faire entrer un corps russe aussi considérable que nous pourrons le désirer en Bohême. Il m'en a parlé tout à fait dans le même sens, et je ne doute pas que ce sera un des premiers objets de la discussion avec le Prince Royal de Suède.......

Ayant passé hier la soirée à Peterswaldau, j'y ai appris que le choix du plénipotentiaire russe était tombé finalement sur M. Anstett. L'Empereur s'est absolument refusé à nous envoyer deux personnes, parce qu'il trouve que ce serait donner plus de formalité qu'il ne veut aux conférences de Prague; et, dès qu'il se bornait à une, il était difficile de la chercher ailleurs que dans la direction des affaires étrangères, qui seule est au courant des négociations qui ont eu lieu jusqu'à ce jour. Il est à regretter que S. M. I. n'ait effectivement personne autour ou près d'Elle qui soit instruit des affaires et propre aux emplois diplomatiques. Je crois qu'il aurait été fort possible d'obtenir M. le comte Razoumowsky, si le calcul du temps et des distances ne s'y était opposé. M. Alopéus le cadet, qui est ici, ne paraissant absolument pas convenable pour cette commission, et, dès que l'Empereur ne voulait envoyer qu'un négociateur, M. de Schouvaloff n'était pas de force à remplir les intentions de son Auguste Maître.

## 53.

### Lettre de Stadion à Metternich.

*(№ 31).* *31 juillet 1813.*

...... On est ici toujours de la meilleure volonté, et autant autrichien que nous pouvons l'être. L'Empereur veut absolument nous amener cent mille hommes au lieu des 70.000 combattants que nous prétendons être tout ce que nous pouvons nourrir, et on passe toute la journée d'aujourd'hui à chercher les moyens de pourvoir de la part des Alliés à la subsistance des 20 ou 30.000 qu'on veut nous donner au delà.....

Vos lettres partent de la supposition que les deux Souverains alliés fixeront leur séjour chez nous, c'est-à-dire avec *notre* armée combinée. Ce ne sera le cas que si les cent mille Russes nous viennent; sinon l'Empereur Alexandre n'a le projet de se rendre chez nous que pour une entrevue. Le séjour des Souverains chez nous a beaucoup d'avantage, mais il causera aussi beaucoup d'embarras, dont un, la quantité des bouches inutiles qui mangeront et qui parleront plus que cela ne nous conviendra. Nous avons beaucoup causé là-dessus, et nous sommes convenus que, si les Souverains sont près des armées, il est indispensablement nécessaire que le prince de Schwarzenberg au premier jour prenne sa place, et qu'il agisse seul comme chef de l'armée sans faire semblant de prendre des ordres du quartier général de LL. MM.

---

## 54.

### Rapport de Stadion.

*(№ 33, Litt. A).* *Reichenbach, le 7 août 1813.*

Le courrier Kemperle est arrivé avant-hier le soir, à 9 heures, et M. le comte de la Tour l'a suivi dans la nuit d'hier. Les communications dont il a été chargé ont été reçues ici avec joie, et je puis assurer V. E. qu'on y rend entièrement justice aux grands efforts que nous faisons dans ce moment pour une cause qu'on espère voir en peu de jours entièrement la nôtre. M. le comte de la Tour a employé la journée d'hier et la matinée d'aujourd'hui à régler tout ce qui devait être fait en conséquence des ordres qu'il a portés avec lui. On a répondu ici avec la meilleure volonté à son activité, et il a tout terminé au point d'en transmettre le soin de l'exécution à M. le général de Wacquant sans risquer des difficultés ou de nouvelles discussions sur les points qui ont été arrêtés. Il sera, peu d'heures après l'arrivée de cette dépêche, au quartier général de M. le prince de Schwarzenberg pour rendre compte de sa mission.

J'ai passé hier avec lui toute l'après-dînée, et la soirée à Peterswaldau pour décider les objets qui sont pour le moment les plus pressants à régler, ceux du commandement de l'armée, et de l'entrevue entre les Souverains. Quoique, sur le premier point, l'Empereur ait adopté d'abord la thèse de l'unité absolue du commandement, et ait même abondé dans ce sens, il eut cependant dans le courant de la soirée d'hier des secondes pensées qui menaçaient de détruire ce principe si essentiel à maintenir. La grande déférence que S. M. est habituée à témoigner au commandant général de Son armée en parut être le motif, et la crainte de désobliger M. de Barclay de Tolly lui fit proposer à cet égard des demi-mesures qui devaient ménager l'amour-propre du général, peut-être aussi la vanité russe, et que nous eûmes soin de rejeter comme en contradiction avec le principe mis en avant par ce Souverain lui-même, et devant nécessairement paralyser la plus belle force qui jamais ait encore été opposée à Napoléon. Voici enfin la dernière détermination de l'Empereur, que je lui fis répéter et que je répétai moi-même plusieurs fois à S. M. pour la transmettre à V. E. dans les mêmes paroles: „que ce Souverain ordonnera à „son général commandant en chef de se conformer strictement à toutes les „demandes de M. le feld-maréchal prince de Schwarzenberg, et de publier, au „jour même où les troupes russes se réuniront aux nôtres, l'injonction à tous „les commandants des corps russes d'obéir aux ordres qui leur parviendront „directement par M. le prince comme aux siens propres". Il s'entend au reste que le régime intérieur de l'armée russe resterait privativement au général Barclay. J'ai cru devoir me contenter de cette déclaration positive de l'Empereur qui remplit dans le fond ce que nous pouvons raisonnablement désirer pour ce point important, et qui, dans les formes, si nous le trouvons nécessaire, pourra encore être influée par nous pendant l'entrevue qui doit avoir lieu entre les deux Souverains en Bohême. Je suis même d'avis qu'il vaut mieux ne pas toucher cet objet dans les dépêches de V. E. pour n'en régler définitivement l'exécution que sur les lieux.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, toutes les incertitudes de l'Empereur ne paraissent provenir que de la crainte de désobliger M. le général Barclay, dont l'Empereur estime la personne, quoiqu'il n'ait pas grande idée de son talent. Nous avions proposé de ne faire accompagner les troupes russes que par les commandants de corps respectifs MM. les généraux de Wittgenstein et Miloradowitch. Mais S. M. nous objecta qu'Elle ne pouvait renvoyer le général commandant de l'armée, ni le laisser en Silésie avec le peu de troupes qui y restaient, à moins qu'il y commandât en chef, ce qui serait une trop grande raison de jalousie pour les Prussiens, qui y auraient la grande force. D'après ce que M. de la Tour a entendu dire aujourd'hui au général Sabaneeff, chef de l'état-major du général Barclay, il semble toutefois que ce général lui-même ne fera aucun embarras et se soumettra de bonne grâce et de bonne foi aux ordres d'un feld-maréchal à qui la direction est acquise par toutes les lois de la discipline militaire.

## 55.

### Lettre de Stadion à Metternich.

*(№ 33, Litt. B).* *Reichenbach, 7 août 1813.*

Depuis qu'on est convenu de faire suivre le 13 par les réserves russes les premiers corps des Alliés qui doivent entrer le 11 en Bohême, l'Empereur a résolu de fixer sa résidence chez nous, dans le voisinage de ses troupes. Le Roi de Prusse ne veut pas quitter son allié, et nous aurons donc les deux Souverains en Bohême. Le Roi étant établi dans un autre village que l'Empereur, et le chancelier Hardenberg encore dans un autre village, à un mille de son Maître, je n'ai pu régler les détails du voyage qu'avec S. M. de Russie. Je m'occuperai entre aujourd'hui et demain de ce même objet avec S. M. Prussienne, qui cependant, à ce que l'Empereur me dit, a l'intention de ne suivre que quelques jours plus tard.

L'idée de l'Empereur est d'aller le 13 au bain de Landeck auprès de Glatz, d'arriver le 14 à la frontière de Bohême, et de se rendre le 15 de là à l'endroit du rendez-vous avec notre Auguste Maître. Il pense vouer à cette entrevue deux ou trois jours et se porter de là dans un quartier général rapproché de ses troupes, sur lequel il attend les renseignements du prince de Schwarzenberg.

Il m'a paru que, pour l'entrevue entre les deux Souverains, la ville de Prague même ou un lieu fort rapproché de Prague serait le plus convenable. L'Empereur en est d'accord, et attend là-dessus les décisions de notre Auguste Maître. Mais il désire que le quartier général qu'il occupera ensuite ne soit point Prague ni un endroit trop rapproché de là, parce que, dit-il, une capitale donne trop de distractions aux individus qui sont employés auprès de lui.

S. M. ne voulant vouer le temps de l'entrevue qu'aux affaires et aux conversations avec notre Souverain, Elle ne veut aucune présentation, aucun cercle, rien qui puisse le distraire de ces occupations majeures.

V. E. voudra sans doute répondre aussi promptement que possible à cette dépêche pour pouvoir à temps régler tous ces détails.

L'Empereur ira avec des chevaux de poste en un jour de Nachod à Prague; je vous prie de vouloir bien faire donner des ordres pour qu'il se trouve à cette époque des chevaux en nombre suffisant à chaque poste. La quantité précise sera réglée ici et envoyée sans délai aux préposés des cercles par où l'Empereur avec sa Suite passera.

---

## 56.

### Lettre de Nesselrode à Metternich.

*Peterswaldau, 7 août 1813.*

Comme la meilleure manière de sonder les intentions de l'Empereur nous a paru être d'aborder directement la question, nous avons eu hier au soir avec lui une très longue et très aimable conversation sur la meilleure manière d'arranger une entrevue avec votre Auguste Maître. Le comte de Stadion vous donnera tous les détails de cette espèce de conférence, et, comme il n'oublie pas ses affaires, il a été arrangé que le premier jour nous irions à Ratisborschitz et le second à Prague. J'espère, mon cher Comte, que cet arrangement vous conviendra. Tout ce que je vous demande, c'est d'éviter dans cette entrevue toutes les cérémonies inutiles et en général tout ce qui pourrait faire perdre du temps, qui sera bien précieux la veille de la bataille. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle impatience j'attends le moment où j'aurai le plaisir de vous revoir. Comme on ne me fait pas changer facilement d'opinion sur le compte de mes amis, je n'ai jamais cessé de placer une entière confiance dans la marche du ministre des affaires étrangères d'Autriche, et maintenant je n'ai aucun doute qu'elle ne soit partagée.

Nous mettons à la disposition du prince de Schwarzenberg de bien beaux moyens. Il est impossible que les résultats ne finissent pas par être pour nous. Le génie de Napoléon ne pourra rien contre l'inébranlable persévérance que nous apportons tous dans cette dernière lutte.

Adieu, mon cher Comte, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de l'Empereur François. Quel beau moment pour nous que celui où il sera réuni à notre excellent Empereur!

---

## 57.

### Lettre de Stadion à Metternich.

*(№ 33).* *7 août 1813.*

Nous sommes enfin si bien entendus sur les principes et l'esprit de notre concert que mes dépêches n'ont plus d'objet que l'exécution matérielle: c'est là à peu près tout le contenu de mon expédition du jour. L'affaire du commandement se réglera tout à fait à nos souhaits; cela doit s'achever dans les premières vingt-quatre heures de l'entrevue. J'ajouterai quelques mots sur la dépêche au sujet du rendez-vous. L'Empereur passera le 14 à Ratisborschitz, si la Duchesse, à qui j'en écris aujourd'hui, veut bien l'y recevoir. De Ratisborschitz à Prague, par Königgrätz, Chlumetz, Kolin, il n'y a que huit postes et demie; si on fait un peu arranger les chemins, cela doit être une petite journée pour

l'Empereur, la moitié étant en bonne chaussée. Il me paraît, dès que les conférences de la paix sont finies, Prague est sans comparaison le meilleur endroit de rendez-vous pour les Souverains, parce que tout le monde s'y trouve sous la main, et qu'on y perdra dans les affaires moins de temps que partout ailleurs. Logé au Palais de Hradschin, il n'y aura pas de foule de visiteurs à craindre, surtout si on publie que les Souverains ne veulent voir qui que soit. Je m'occuperai de la liste des personnes et des voitures pour vous l'envoyer à temps.

Il faudra quelqu'un à la frontière pour recevoir S. M. et diriger Son voyage, et cela de haut parage, civil ou militaire. Je crois que vous feriez bien de lui offrir un service d'avance par moi, qu'il refusera positivement. Sur ce refus, je m'offre à être son maître des cérémonies tel que je l'ai été à peu près à Opotschna; seulement je vous prie de me faire faire un logement près de S. M., car, allant en poste et accompagnant l'Empereur, mes chevaux ne pourront arriver que quelques jours après moi.....

---

## 58.

### Rapport de Stadion.

*(№ 34, Litt. A).* *Reichenbach, 9 août 1813.*

La question du commandement de l'armée combinée en Bohême à mettre uniquement entre les mains de M. le prince de Schwarzenberg est enfin entièrement arrangée à notre satisfaction. L'Empereur a déclaré sa volonté à M. le général Barclay, lequel, à l'entrée des troupes russes en Bohême ou bien au moment de leur réunion avec les nôtres, fera connaître les intentions de S. M. par un ordre du jour à l'armée russe.

L'Empereur est occupé à former un état-major russe destiné à résider auprès du prince pour être à lui et expédier ses commandements. S. M. tient beaucoup à se trouver près du quartier général, et, sous plusieurs points de vue, je crois qu'il n'en pourra résulter que du bien, surtout si l'état-major dont je viens de parler est composé de personnes qui ont Sa confiance. Je tâche de faire tomber le choix sur MM. les généraux prince de Wolkonsky et Toll. Cependant, le commandement général n'étant point de leur bord, il se peut que le général Diebitsch soit mis à la tête. C'est un homme de mérite, et dont, je crois, on n'aurait pas raison d'être mécontent. M. Barclay de Tolly se montre au reste dans cette occasion très complaisant et fort galant homme, et je me flatte que les bonnes manières de M. le prince de Schwarzenberg le gagneront assez pour qu'il ne se repente point du sacrifice du commandement qu'il va faire.

L'Empereur étant aussi parfaitement disposé à entrer dans nos idées sur tous les détails résultant du concert qui vient d'être pris entre les deux Cours, je crois qu'il est très à propos de s'assurer dans ce moment de sa

volonté, et d'en remettre la dernière exécution à l'époque de l'entrevue entre les deux Souverains, où tout pourra être réglé définitivement sur-le-champ et d'un commun accord. Je pense pour cette même raison que l'entrevue ne devra jamais être retardée au delà du terme que S. M. I. de Russie y a mis, et je L'ai engagée, ainsi que V. E. le verra dans la dépêche suivante, à faire venir auprès d'Elle à Prague les personnes dont Elle pourra avoir besoin pour Ses expéditions, et même le commandant général, afin que rien ne s'oppose à ce que tout y soit terminé. Sans doute notre Auguste Maître trouvera à propos d'y appeler également au même effet M. le prince de Schwarzenberg.

---

## 59.

### Lettre de Stadion à Metternich.

*(№ 34, Litt. C).* *Reichenbach, le 9 août 1813.*

L'Empereur Alexandre a fixé son voyage définitivement de la manière dont je l'ai mandé par ma dernière expédition. Il partira jeudi 12 pour Landeck où il s'arrêtera le 13; le 14, il couchera à Ratiborschitz, et le 15 de bon matin il va de là à Prague. S. M. ne sera accompagnée, dans Sa route par Nachod à Prague, que du grand maréchal comte de Tolstoï et de moi. Il y aura en tout quatre voitures à six chevaux. Comme cependant il faut encore des chevaux de réserve pour des courriers et pour des cas imprévus, il me semble qu'il sera nécessaire d'ordonner 36 bons chevaux à chaque poste depuis Prague par Kolin, Chlumetz, Königgrätz et Jaromer. Le mieux sera, et je compte là-dessus, que l'ordre pour ces chevaux soit expédié de Prague, et je prie V. E. d'y faire ajouter une admonition aux maîtres de postes et aux autorités administratives pour que rien n'y manque au service de S. M. Peut-être que notre Auguste Maître trouvera bon de faire avoir soin d'un déjeuner à la fourchette ou d'un petit dîner à moitié chemin, à Kolin par exemple. V. E. voudra bien me faire savoir ce qui a été fait sur ces objets par la personne qui sera chargée de recevoir S. M. à la frontière, où je compte la rencontrer, voulant être rendu le 13 dans l'après-dînée ou le soir à Ratiborschitz. Je désire avoir là un courrier à ma disposition pour faire précéder l'Empereur sur la route de quelques heures.

La lettre ci-jointe signée par M. le comte de Tolstoï contient la désignation des personnes qui iront à Prague par le chemin de Trautenau et que l'Empereur veut y trouver à son arrivée, pouvant avoir besoin d'eux pour les affaires qu'il y aura à traiter. Je ferai commander les chevaux de poste sur cette route par ce courrier-ci. V. E. ordonnera sans doute de faire les logements à Prague pour ces personnes. J'observerai qu'il est indispensable que M. le comte de Tolstoï, M. le comte de Nesselrode, et, [illegible] M. d'Araktchéeff, demeurent sous le même toit avec S. M. I. [illegible]

qu'on fera arriver M. le général commandant Barclay de Tolly à Prague pendant le séjour de l'Empereur. Il faudra donc penser à le loger, ainsi que peut-être M. l'ambassadeur d'Angleterre, qui ne se laissera plus arrêter de voir V. E. dès qu'il saura les portes de la Bohême ouvertes. Quoique l'Empereur Alexandre ne voudra pas de service de chambellan, il est cependant de toute convenance qu'un homme de grande marque soit pendant tout le séjour de S. M. auprès d'Elle pour recevoir Ses commandements et L'accompagner.

---

## 60.

### Rapport de Stadion.

*Teplitz im Erzgebirge,*
*ce 23 août au soir 1813.*

J'ai dû faire hier beaucoup plus de chemin que je ne l'avais supposé. L'Empereur, ne voulant pas quitter le prince de Schwarzenberg d'un pas, s'était logé à son insu dans cette petite ville même déjà avant que le quartier général fût à couvert, tandis que le prince lui avait destiné Marienberg, à une petite lieue en arrière, pour demeure. L'encombrement qui a résulté de cette accumulation de quartiers généraux était extrême, et je n'ai été logé la nuit dernière que grâce à un des aides de camp du prince qui nous a cédé, à M. de Lebzeltern et à moi, la chambre qu'il occupait.

L'Empereur ayant voulu partir de grand matin pour le rendez-vous avec les deux Souverains à Comothau, dont je n'ai eu qu'ici la connaissance, je n'ai pas voulu dévier dans cette occasion de mon système de ne jamais me forcer dans sa présence et je n'ai pas demandé à le voir quoiqu'il soit parti bien plus tard qu'il ne se l'était proposé....

Quant aux relations personnelles, elles sont encore beaucoup meilleures que je n'avais osé l'espérer. Le bon esprit et les bonnes façons du prince maréchal ont complètement rempli ce que j'ai attendu. L'Empereur paraît lui vouer une grande estime, et lui témoigne beaucoup de bonté et de confiance...

A ce qu'on me dit, le général Moreau a déjà beaucoup perdu dans l'opinion de l'Empereur, et c'est son collègue transfuge qui a le plus de crédit auprès de S. M....

L'Empereur se sera expliqué sans doute lui-même sur la lettre de V. E. au duc de Bassano dans laquelle il a désiré voir une phrase changée. J'ai donc aussi gardé chez moi la lettre particulière au ministre des relations extérieures, et, supposant que vous m'enverrez une seconde fois la lettre d'office, j'expédierai alors les deux à la fois par les soins de M. le prince de Schwarzenberg.

---

# VI.

## Три документа, относящіеся къ пребыванію Императора Александра I въ Вѣнѣ въ 1814 г.

### 1.

### Собственноручное письмо Императора Австрійскаго къ Императору Александру I *).

*Persenbeug, le 16 août 1814.*

Monsieur mon Frère, Le moment approchant où j'aurai le bonheur de voir V. M. I. à Vienne, je désire La recevoir dans mes Etats, non seulement de la manière la plus conforme à mes anciens sentiments d'amitié pour Elle, mais la plus analogue à Ses convenances. J'envoie en conséquence à V. M. mon lieutenant général le Baron de Koller, qui est honoré depuis longtemps de Ses bontés, pour être entièrement à Sa disposition et prendre Ses ordres pour tout ce qui est relatif à Son voyage. Je prie V. M. de le recevoir avec bonté. Elle lui fera un mérite particulier à mes yeux en le mettant à même de m'informer d'avance de tout ce qui peut Lui être agréable pendant le séjour qu'Elle fera chez moi.

Veuillez être persuadée, Monsieur mon Frère, que je serai heureux de pouvoir cimenter dans le plus parfait accord avec V. M. et avec nos Alliés le grand œuvre que les succès de nos armes ont préparé, et que j'aurai une satisfaction infinie à Lui renouveler de vive voix les assurances de la haute considération et de l'inviolable attachement avec lequel je suis, etc.

---

### 2.

### Донесеніе генерала барона Коллера **).

*Petersburg, 7. September 1814.*

.....Am 4. nachmittags um 1/2 2 Uhr empfing mich der Kaiser in Kamenoj Ostrow. S. M. waren höchst erfreut über die Aufmerksamkeit dieser Sendung und über den Brief S. M. unseres Kaisers, und sagte: „Ihr Kaiser bietet mir

*) Изъ Вѣнскаго Государственнаго Архива.
**) Изъ Вѣнскаго Государственнаго Архива.

„so freundschaftlich die Hand zur Schlichtung der Verhältnisse von Europa; „er wird auch finden, dass von Mir aus kein Hinderniss entstehen, und Ich „von demselben Eifer für das allgemeine Wohl beseelt sein werde“.

Er fragte: „Est-ce que vous serez bien sage au Congrès? Est-ce que „vous ne ferez pas des propositions folles?“

Ich erwiderte ihm: „V. M. saura, avec Sa justice et la clairvoyance qui „Lui est innée, balancer scrupuleusement Ses idées et Ses volontés avec le „bien-être général, et nous ne pourrons être que sage et manifester les principes „libéraux comme jusqu'à présent“.

„Ja! was Ihren Kaiser betrifft, bin Ich überzeugt, werden Wir gleich einig „sein, aber Metternich wird mich feindlich behandeln; er ist es, der Alles für „Österreich und für einige andere behalten, und Uns Russen nichts zukommen „lassen will. Er will Uns mehr übel als je ein österreichischer Minister; Ich „glaube, er würde Uns noch nehmen wollen, was Wir schon haben“.

Ich entgegnete: „E. M. vorgefasste Meinung gegen den Fürsten Metternich „ist nicht gegründet, denn ich glaube, dass man ihm allgemein die Gerechtigkeit „widerfahren lässt, dass er den Zustand und die Bedürfnisse der Staaten genau „kennt und er vor allen Anderen am meisten von dem reinen Wunsche geleitet „wird, die Absichten der einzelnen Theile mit dem allgemeinen Wohl zu verein„baren und alles sorgfältig, ja sogar hartnäckig zu vermeiden und zu beseitigen, „was in diesen Friedensverhandlungen den Keim zukünftigen Kriegen zurück„lassen könnte. Ich bin zwar von den bisherigen Unterhandlungen nicht „unterrichtet, vermuthe aber, da es dem Wiener Kabinete eigen ist, mit der „schonendsten und zartesten Art zu verhandeln, dass von jenen Eroberungen, „die Russland gegen die Schweden und Türken in einem Zeitpunkte errungen „hat, wo alle anderen Mächte mit der Selbsterhaltung und Selbstvertheidigung „beschäftigt sein mussten, noch gar nicht die Rede war; folglich kann der „Vorwurf den Minister Metternich um so weniger treffen, dass er der Russischen „Nation selbst das streitig machen wolle, was sie schon besitzt“.

Der Kaiser sagte scherzhaft, dass ich nichts mehr tauge, seit ich von der Insel Elba zurückgekommen sei. Er hoffe, dass alles gut gehen und auch Er mit dem Fürsten Metternich sich einverstehen werde.

Den 13. wird der Kaiser von hier abgehen und seinen Weg über Witepsk, Minsk und Krakau nehmen; er hält weder Nacht- noch Mittagsstationen und gedenkt in 12 Tagen in Wien einzutreffen. Ich habe hievon die Generalcommanden in Galizien und Mähren zur Verständigung der Civilbehörden sowie von der Anzahl der erforderlichen Pferde durch Couriere unterrichtet. Fürst Constantin soll erst 5 Tage nach Ankunft des Kaisers in Wien anlangen, ich zweifle aber hieran, weil es mir bekannt ist, dass er sich nach Abreise des Kaisers nach Warschau verfügt, um dort nach Mass der Wiener Verhandlungen sogleich die Organisation der polnischen Truppen zu beginnen. Dombrowsky hat sich der besonderen Zuneigung des Kaisers nicht mehr zu erfreuen, weil er in einem Berichte an denselben sich die Bemerkung erlaubte, dass er nur die [illegible] des Kaisers Alexander und eine geringe Geldunterstützung [illegible] mit seinen Landleuten Polens Wiederherstellung gegen die

Widersacher zu verfechten, welches den Kaiser beleidigte, weil Dombrowsky dessen Mitwirkung entbehrlich glaubte. Seither ist Kraszinsky der besondere Günstling. Die Russen aller Klassen sind allgemein und einstimmig gegen die Wiederherstellung des Königreiches, und es sind ausschliesslich nur Polen, die diese wünschen und darauf antragen. Der Grossfürst Constantin, der kein Geheimniss für mich hat, General Arakscheieff, der besondere Freundschaft für mich hegt, und General Ouvaroff, der vollkommenes Vertrauen in mich setzt, haben mich versichert, dass der Kaiser von diesem für das Interesse Russlands so verderblichen Lieblingsprojekt ganz abgegangen sei und diesen Punkt beim Congresse schwerlich oder höchstens nur sehr oberflächlich berühren werde. Was diese Angabe noch mehr begründet, ist eine Äusserung des Kriegsministers Fürst Gortchakoff, der auf den Einwurf mehrerer Minister, dass durch die drohende Aufstellung zahlreicher Truppen nachtheilige Besorgnisse in Österreich und Preussen entstehen müssten, erwiderte: dass zwar die Zahl in etwas vermindert werden könne (welches seither auch geschieht), aber eine ungewöhnlich beträchtliche Aufstellung doch für den Fall nöthig sei, wenn die getäuschte Hoffnung für die Wiedergeburt des Königreiches die Polen zu tollen Unternehmungen verleiten sollte. Wenn sich auch der Kaiser mit anderen Mächten wegen der polnischen Angelegenheiten ins Einvernehmen gesetzt hätte, so erhellet doch, dass seine Anträge keinen Eingang gefunden haben konnten, denn der Obrist Woronoff, der durch den Erbprinzen von Oldenburg alles zu erfahren Gelegenheit hat, was in dem Zirkel der Kaiserlichen Familie gesprochen wird, eröffnete mir, der Kaiser habe der Kaiserin-Mutter gesagt: „Dieser „Metternich hat mir die Engländer auf den Hals gehetzt, er hat sogar die „Preussen die Dankbarkeit vergessen gemacht, die sie mir schuldig sind, ebenso „wird er die Kleineren beherrschen und alle werden nur das sprechen, was er „ihnen erlaubt. Wir müssen gestehen, dass er der erste Minister in Europa ist: „Russland würde glücklich sein, einen ähnlichen zu besitzen, aber um so „gefährlicher wird Uns auch sein Hass gegen die Russen". Ouvaroff versicherte mich, dass wenn man dem Kaiser durch die Minister Castlereagh und Hardenberg, welche er hasst, hart zusetzt, ihn dieses nur stutzig machen würde, und da er mit Metternich in gutem Einverständnisse zu leben wünscht, so ist es sehr wahrscheinlich, dass er den partiellen Vorstellungen derselben am geneigtesten Gehör geben wird, weil er natürlich den Schein menagiren will, aus eigenem Antrieb und nicht gezwungener Weise nachgegeben zu haben. Für die Rückgabe der Tarnopoler Landschaft werde man ihn leicht bereden können, wegen der Verzichtleistung auf Krakau aber äusserst hartnäckig finden. Von denen deutschen Mächten, die die Vermittlung ihres Privat Interesse bei dem bevorstehenden Congresse dem russischen Hofe empfohlen haben, sind der König von Würtemberg wegen Schwarzwald und einer Arrondierung in dortiger Ausdehnung; Herzog von Oldenburg wegen Meppen und Ost-Friesland; Baden, Weimar, Landgraf von Hessen-Cassel, Weilburg haben unbedingte Verwendung angesucht.

Es sind keine Italiener in St Petersburg, die sich um die Unterstützung des Kaisers Alexander bewerben. Der Kaiser aber hat in Verfolg einer Unter[illegible]

gesagt, dass Er Nachrichten aus Italien habe, wahrscheinlich durch den eben von daher zurückgekommenen Generalen Schuwaloff, die Ihn versichern, dass die Italiener äusserst unzufrieden seien; die Venetianer sollen sogar geäussert haben, dass sie unter Napoleon im Fegfeuer gewesen, sich nun aber unter Österreich in der Hölle befänden. Ich erwiderte, dass derlei Regungen der Jakobiner in allen durch die Revolution infektirten Länder hörbar sind; so habe man mir in der Durchreise durch Polen, wo ich sehr bekannt sei, mehrmalen geäussert, der Kaiser Alexander müsse die Krone Polens herstellen, weil Er kein anderes Mittel habe den unbesiegbaren Hass der Polen gegen die Russen zu mildern, und dass sie auch nur um diesen Preis sich für den Augenblick der schmerzlichen Nothwendigkeit unterziehen, vom russischen Einfluss gedrückt zu werden. Der Verdruss hierüber war in den Gesichtszügen des Kaisers sichtbar. Der Kaiser drang in mich, Ihm diejenigen zu nennen, die mir diese Mittheilung gemacht haben: ich lehnte es aber ab, weil ich mich an der freundschaftlichen Vertrautheit unedel vergehen würde. Der Kaiser sagte weiter: „Est-ce que vous „en ferez rapport chez vous? Si vous pouvez, n'en parlez pas à Metternich",— welches ich Ihm versprach.

Über die Verwaltung im Inneren, überhaupt in der Ostentation der russischen Nationalvorzüge herrscht hier viel Charlatanerie und wenig Realität. Leute von ausgezeichneter Bildung und vorzüglichen Ansehen finden in allen Zweigen der Staatsadministrationen sowie über das Betragen des Kaisers vielen Grund zu tadeln, z. B. den Einfluss des Laharpe, die Verwendung des unwissenden Staatssecretärs von Nesselrode, wobei der Kaiser die Absicht habe glauben zu machen, dass Er niemanden benöthige und Selbst Minister sei, seine in allen Gelegenheiten zur Schau ausgestellte philanthropische Grundsätze, wobei Er nur Sicherheit seiner Person berücksichtiget, und drückende Willkürlichkeiten und oft entbehrenden *) Eigensinn verschleiert. Ebenso missbilligt man, dass der Kaiser den Grafen Rostopchin Gouverneur von Moskau seiner bisherigen Anstellung enthoben und in Ruhestand versetzt hat.

Ich habe bei allen Bekanntschaften, die ich hier fand und gemacht habe, jeden Schein von Negotiation, von Neugierde, von Besorgnissen über die Massregeln des russischen Kabinets sorgfältig vermieden. Ich habe die aufgegebene Absicht von der Wiederherstellung Polens gleichgültig angehört, mich nicht um die Gunst des Hofes beworben und mit derselben Art und Höflichkeit auch die polnische Partie behandelt. Es ist mir daher vollkommen gelungen, die Meinung allgemein zu gründen, dass meine Sendung nach St-Petersburg nur die Überbringung des Briefes an S. M. zur Absicht hatte, wodurch ich accreditirt wurde, über die glückliche Rückkunft dem Kaiser Glück zu wünschen und für die bevorstehende Reise nach Wien dessen Befehle einzuholen.

Die Kaiserin Mutter kommt heute nach St-Petersburg und morgen um 2 Uhr werde ich Ihr vorgestellt.

---

*) [illegible] *empörenden*

## 3.

### Собственноручное письмо Императора Александра I къ Императрицѣ Маріи-Луизѣ *).

*Vienne, le 10/22 novembre 1814.*

J'ai reçu, Madame, la lettre que V. M. I. a bien voulu m'envoyer par le général Neipperg, et je m'empresse de Lui exprimer ma reconnaissance pour la confiance qu'Elle me témoigne dans cette occasion. Je La prie de croire que je ne négligerai aucun moyen pour la justifier. S. M. l'Empereur, son Père, en me nommant un des médiateurs pour soigner les intérêts de V. M., m'a donné une marque précieuse de son amitié. Mais indépendamment de la chaleur que je mettrai dans une cause qui touche si éminemment le bien-être de la Fille chérie du Souverain mon ami et mon Allié le plus intime, je me trouve personnellement intéressé au succès de cette cause, ayant signé le traité qui assure à V. M. la possession des Duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalle. C'est sur ce principe que sera fondée mon intervention dans cette affaire, et je me flatte que le résultat répondra à tout ce que V. M. a droit d'attendre. Je La prie d'agréer les assurances des sentiments de la plus haute considération avec lesquels je suis, Madame, de V. M. I. le bon frère.

---

*) Изъ Вѣнскаго Государственнаго Архива.

## VII.

## Переписка Императора Александра I съ Папой Піемъ VII.

### А) Письмо Папы къ Императору Александру I *).

*Castel-Gandolfo, le 22 juin 1817.*

Impériale et Royale Majesté,

Intimement convaincu de la magnanimité, de la justice et de la bonté de cœur de V. M. I., nous nous adressons directement à Elle dans l'amertume de notre âme par cette lettre confidentielle, fondant notre confiance, d'après l'assistance de Dieu, dans les qualités qui distinguent tant et caractérisent V. M., et nous osons espérer que V. M. l'accueillera favorablement. Nous aurions voulu l'écrire de notre propre main; mais l'état de notre faible santé ne nous permet pas de nous fatiguer trop, et le désir d'épargner à V. M. la peine de lire notre écriture un peu difficile nous a fait prendre le parti de dicter cette lettre à une personne de la plus grande confiance et sur laquelle nous pouvons compter comme sur nous-même.

Nous voici donc, pour ouvrir à V. M. I. tout notre cœur, priant vivement ce Dieu entre les mains duquel, selon les Saintes Ecritures, est le cœur des Rois et des Souverains, de rendre accessible celui de V. M. à la justice de nos raisons, non moins qu'à la ferveur de nos prières.

Quand notre cardinal secrétaire d'Etat nous annonça que le conseiller d'Italinski était chargé de V. M. à lui faire des communications confidentielles, nous fûmes aussitôt animés du plus vif désir de pouvoir les seconder, et l'espoir de contenter un Monarque si grand et qui a si bien mérité de toute l'Europe, nous faisait éprouver une satisfaction anticipée.

Quel a donc dû être notre découragement et la désolation de notre esprit, lorsque le résultat des conférences longues et réitérées que le digne ministre de V. M. I. a eues avec le nôtre fut mis sous nos yeux! Nous avons eu en notre vie des jours très amers, mais aucun ne le fut plus que celui

*) Изъ Государственнаго Архива.

dans lequel nous avons reconnu que la nature des demandes nous mettait dans la triste alternative de trahir notre conscience, ou de déplaire à un Souverain auquel nous devons tant.

Mais la voix de Dieu, par Sa sainte grâce, retentit toujours à nos oreilles: elle nous rappelle efficacement nos devoirs, et, dans le déclin de nos jours et de notre santé délabrée, elle nous avertit que nous serons bientôt appelés pour Lui rendre un compte exact de nos actions, en nous rappelant en même temps les paroles terribles du Saint-Esprit qu'un jugement très sévère sera rendu pour ceux qui gouvernent.

S'il était question d'intérêts temporels, quelle chose pourrait jamais nous empêcher de satisfaire les désirs de V. M., envers Laquelle nous conservons à tant de titres une éternelle reconnaissance? Mais les intérêts auxquels se rapportent les demandes qu'on nous fait sont ceux de la Religion et de l'Eglise, intérêts desquels nous sommes responsable non envers les hommes, mais directement envers ce Dieu qui, selon les avis des Saintes Ecritures, portant écrit sur Ses vêtements et sur Son flanc *Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs,* nous avertit par là même que tout égard humain, quoique dû, doit céder lorsqu'il se trouve en conflit avec Ses lois.

Comment pourrions-nous donc trahir notre conscience en sacrifiant les principes de cette Religion dont nous sommes chef? Après nous être fait spectacle au monde pour maintenir intacts ces mêmes principes, comment pourrions-nous nous en écarter au moment même où, nous le répétons, le poids de nos années et notre infirmité ne nous font que trop pressentir que la fin de notre vie s'approche et par conséquent l'instant où nous devons paraître au Tribunal d'un Juge Lequel est autant sévère qu'Il est juste.

Si l'on a fait croire à V. M. que nous pouvons seconder les demandes qui nous ont été faites, nous La prions et La conjurons dans le Seigneur de n'y ajouter aucune foi, parce que celui qui aurait dit cela à V. M., ou ne connaît pas les principes de la Religion Catholique, ou, s'il les connaît, a peut-être eu le dessein caché et coupable d'aliéner de nous le cœur bienveillant de V. M. Que V. M. croie plutôt à nous, qui, grâce au Seigneur, n'avons jamais dit que la vérité, et qui sommes bien moins capables de la trahir ayant le pied sur le bord du tombeau: la diversité des principes est malheureusement un obstacle à notre adhésion.

Accorder ce qui nous a été demandé, et l'accorder par une convention, serait la même chose que de sanctionner des principes et des maximes directement contraires aux principes et aux maximes de la Religion Catholique; ce serait détruire dans ses fondements la constitution de l'Eglise Catholique. V. M. est trop généreuse pour exiger que nous fermions nos yeux dans le déshonneur, et avec les remords d'avoir trahi les principes de cette Religion de laquelle, quelque indignes que nous en soyons, nous sommes chef.

V. M. croit-Elle que, si ces obstacles que nous rencontrons ne fussent pas d'une si haute importance, nous connaissions assez peu notre intérêt pour ne pas contenter Ses désirs et nous concilier ainsi de plus en plus Sa [illegible] bienveillance? Que gagnons-nous en ne secondant pas les [illegible]

puissant Monarque, l'appui duquel a été jusqu'à présent, et peut être à l'avenir, si avantageux à nos intérêts temporels? Cette seule réflexion devrait convaincre V. M. que, si nous ne le faisons pas, c'est une preuve évidente que vraiment nous ne le pouvons sans sacrifier à la face du Monde Catholique les devoirs sacrés de notre Ministère Apostolique et sans nous rendre très coupables devant Dieu, appelant sur nous Sa juste vengeance.

Nous ne cachons pas à V. M. que, dans l'impossibilité où nous sommes de seconder Ses vœux, notre esprit est très peiné par la crainte de causer à V. M. du déplaisir; cependant nous trouvons une raison de nous tranquilliser dans l'idée de la grandeur, de la magnanimité et générosité de V. M., Laquelle, ayant montré en tout temps combien Elle respecte les principes d'autrui, ne nous fera pas crime si nous respectons les nôtres et ne voudra pas, parce que nous remplissons un si strict devoir, nous priver de Sa bienveillance, à laquelle nous mettons un prix infini.

Si, par notre plus grande infortune, nous devons encore éprouver ce malheur, humilié devant le Très-Haut, nous plierons notre tête sous les imperscrutables décrets, et nous nous dirons à nous-même que cela seul manquait pour compléter la série de nos tribulations. Dans un cas si affligeant, espérant toujours dans la générosité de V. M., dans laquelle jamais aucun n'a mis sa confiance en vain, nous recommanderons à Sa magnanimité les catholiques qui sont répandus en Son vaste Empire, dans l'assurance qu'ils ne ressentiront jamais le contre-coup de notre malheur.

Mais, dans la plus profonde tristesse de notre cœur, nous conjurons par des prières et des larmes le Dieu de miséricorde d'éloigner de nous le funeste danger de perdre les bonnes grâces et la bienveillance de V. M., et, par Sa sainte assistance, nous espérons d'être garantis de ce malheur. Par la communication confidentielle que notre cardinal secrétaire d'Etat a faite par notre ordre au ministre de V. M. en réponse de celles qu'il avait faites audit cardinal, V. M. verra combien sont fondés et forts les motifs qui nous mettent dans l'impossibilité de donner notre adhésion à des choses qui sont diamétralement opposées aux maximes et aux lois de l'Eglise Catholique, et V. M. ne trouvera point que le Saint-Siège soit jamais convenu avec aucune puissance sur des choses semblables, quoique malheureusement il a dû en supporter plusieurs de la part de quelques Etats, non pas toutefois au même degré et mesure comme les communications reçues le présentent.

La justice et la sagesse de V. M., et cet amour du bien qui, à la plus grande gloire de V. M., caractérise Son règne, ne nous permettent pas d'abandonner l'espoir que V. M. I. accordera à la Religion Catholique la même liberté de suivre ses principes, qu'Elle accorde aux divers cultes qu'Elle admet dans ses Etats.

Nous désirons que V. M. mette à l'épreuve, dans les choses qui nous soient possibles, le désir que nous avons de Lui satisfaire. Nous pouvons assurer V. M. qu'Elle trouvera toujours en nous et en nos successeurs toutes les facilités que nos principes et nos devoirs ne nous défendent point, et que le Saint-Siège regardera toujours comme un très grand bonheur celui de jouir

de la très puissante protection et bienveillance de V. M. Dans l'espérance que le Dieu Très Miséricordieux parlera au cœur de V. M. I. en notre faveur, nous Le prions de La conserver pendant de longues années, de La combler de toute sorte de prospérités et de L'unir à nous par les liens de la charité la plus parfaite.

---

## Б) Отвѣтъ Императора Александра I на предыдущее письмо Папы Пія VII *).

*Отправленный въ оригиналѣ и въ копіи къ А. Я. Италинскому черезъ курьера Андреева.*

*3 décembre 1817.*

Très Saint Père, je n'ai pu être que profondément sensible aux témoignages de déférence, d'affection et de regret qui se trouvent consignés dans la lettre que V. S. m'a adressée par l'entremise de mon envoyé à la Cour, le conseiller privé d'Italinsky. Si je ne puis acquiescer aux motifs qui ont influé sur les déterminations de V. S. relativement aux diverses ouvertures qui Lui furent faites en mon nom, je n'en respecte pas moins la sollicitude pastorale pour le maintien en vigueur de certaines règles de conduite qui Lui semblent incompatibles avec la nature des propositions adressées à Son ministère Pontifical. Loin d'insister sur des concessions qui blesseraient Sa conscience, je n'ai en vue que le bien-être spirituel de ceux de mes sujets qui professent le Rit Romain dans mon Empire. Mes soins ont été dirigés vers ce seul but, à l'exclusion de tout autre, même dans les temps les plus désastreux pour l'Eglise Romaine. Je n'insisterai donc que sur les objets qui me paraîtront strictement exigés pour assurer sous mon sceptre à la Communion Romaine des avantages aussi légitimes qu'indispensables. Les communications itératives que mon envoyé sera bientôt dans le cas d'adresser au ministère de V. S. offriront la preuve non équivoque de cette vérité, à laquelle j'adhère comme Monarque et comme chrétien.

Par un juste retour, V. S. ne désapprouvera pas sans doute la fermeté avec laquelle je suis déterminé à exclure *de fait* toute ingérence d'autorité qui serait incompatible avec le système de protection, d'union et de fraternité sous les auspices duquel toutes les Eglises Chrétiennes jouissent d'une existence paisible dans toute l'étendue de la Russie.

Quant à l'invitation d'accéder à l'acte d'Alliance chrétienne et fraternelle du 14/26 septembre 1815, je n'ai pas cru devoir omettre de la faire à V. S. J'y ai été porté par une conviction profonde du bien qui serait résulté d'une telle accession, par conséquent dans une intention éminemment droite et pure.

Celui qui sonde les cœurs connaît les motifs qui m'ont prescrit l'accomplissement de ce devoir. *Il est rempli.* Ma conscience me

*) Изъ Государственнаго Архива.

me reproche point d'avoir négligé de faire participer un Etat quelconque à ce pacte de fraternité véritable. Néanmoins je regretterai toujours de n'avoir point réussi auprès de V. S.

C'est au Divin Médiateur à consommer l'œuvre qu'Il a daigné faire prospérer d'une manière aussi éclatante. L'homme, n'étant point initié aux impénétrables décrets de la Providence, peut éprouver des regrets d'en voir ralentir la marche. Mais le chrétien demeure inaccessible à tout ressentiment.

Recevez, Très Saint Père, cette expression franche de ma persuasion invariable, comme un hommage que je me plais à rendre à Vos vertus. Ce sont elles qui m'offrent la garantie des principes modérés et des vues conciliatoires qui présideront à la conclusion des affaires de juridiction relatives à l'Eglise Romaine en Russie. Les assurances positives que V. S. me donne viennent à l'appui d'une attente aussi légitime. Je m'y livre avec une entière confiance et je prie V. S. d'accueillir les vœux que je forme pour le rétablissement de Sa santé affaiblie, ainsi que les témoignages de la très haute considération avec laquelle je suis, etc.

## VIII.

## Письма баронессы Крюденеръ къ Императору Александру I и къ князю А. Н. Голицыну.

### A) Письма къ Императору Александру I.

1*).

*Vendredi, 23 juin 1815.*

Je commence par rectifier une erreur, Sire, qui m'a fait de la peine. Je ne sais si c'est dans une lettre ou dans les ordres que j'ai remis que je dis: *Le Seigneur ordonne que vous vous liiez étroitement à l'Eglise.* Ce mot m'a coûté de la peine depuis que je ne vous ai vu, car il est extrêmement essentiel, Sire, que je sois fidèle dans les plus petites nuances et dans chaque mot. Priez donc le Seigneur de me pardonner! J'aurais dû dire: *Le Seigneur vous invite*, et non: *Le Seigneur vous ordonne*. Ce qui est ordre sont les commandements nécessaires au salut de chaque homme, les Saintes Ecritures nous le montrent; mais, dans les voies intérieures et dans les voies d'amour où il conduit ses Elus comme vous, il prie, il demande avec le regard irrésistible de son amour, il invite, il conseille. Oh! si vous saviez, Sire, combien il vous aime, vous ne pourriez plus lui résister en rien! Mais cette grande conception peut être longtemps pensée avant d'être; cette profonde conviction du cœur qu'elle devienne, persuadez-vous, Sire, que tout ce que Christ désire le plus ardemment au monde est un cœur tout à lui sans aucune réserve, car il peut établir là son temple, et c'est alors le chef-d'œuvre de toutes les créations: un cœur régénéré ainsi est plus que tous les chérubins, il est l'ouvrage et le salaire du Sang de l'Homme-Dieu; mais, pour que ce chef-d'œuvre se réalise, il faut la pleine coopération et la libre volonté de la créature, il faut qu'il entre dans l'abandon entier de ce cœur le don le plus illimité, le plus pur de l'amour.

Et c'est ce qui a produit si souvent les tristesses déchirantes du Sauveur! Il voyait, et prévoyait combien cela était rare: c'est le plus grand miracle qui

*) Изъ Императорской Публичной библіотеки.

existe après celui de l'amour de Notre Dieu. Car il faut que le cœur de l'homme, pour devenir ainsi, soit tout rempli de la vie de Christ et qu'il meure aux plus subtils mouvements de son propre moi. Chacun croit aimer Dieu; ceux qui lui font, ainsi que vous, Sire, de grands sacrifices ne disent pas sans raison qu'ils l'aiment: c'est déjà l'Eternel qui agit en eux par son amour, mais ce n'est que le commencement de l'œuvre dont je parle, et dont St-Paul *(Epitre aux Corinthiens, 13)* est un si beau développement. Oh! Grand Dieu, qu'il est difficile d'aimer Dieu, et que nous en sommes incapables et que nous sommes encore loin de l'amour quand nous croyons en avoir! L'étude de mon misérable cœur me le montre chaque jour. De tous temps il y a eu des chrétiens qui ont même donné leur vie pour Notre Dieu Maître: il y a eu des solitaires qui, renonçant à tout ce qui peut séduire ou réjouir les hommes, n'ont vécu que dans le renoncement et la prière, il y a eu non seulement dans la Thébaïde, mais dans nos cloîtres, des Trappistes et des Chartreux, il y a eu des Saints se dévouant entièrement aux préceptes de l'Evangile et ne vivant que pour exercer la charité envers les hommes.... et enfin dans tous les Etats des modèles de vertus et de piété, et, malgré cela, tous ces cœurs, quoique aimant déjà Christ, pouvaient être bien loin de cette perfection si chère au cœur de Jésus qui identifie la créature et l'unit tellement au Créateur qu'il peut l'appeler son Epouse, et qu'il naît de cette union tant d'âmes acquises pour leur salut et la gloire du Sauveur.

Ces êtres privilégiés sont ses plus chers Elus, les objets de sa prédilection, les enfants de son cœur et de son choix, et ceux qui doivent composer le petit nombre de cette Eglise à laquelle Christ s'identifie pour régénérer le monde et le gouverner par eux durant ces mille ans de repos, du Grand Sabath. Vous êtes un de ces Elus, et votre cœur fut déjà préparé par de grands sacrifices et d'énormes douleurs à être capable de devenir la joie et les délices de Notre Dieu. Mais, Sire, savez-vous combien cette perfection si chère à Dieu coûte de combats, de courage, de persévérance, de douleurs? Sans doute on est puissamment aidé, on a des jouissances que le reste des hommes ne peut seulement deviner, et on devient pour les hommes un canal de grâce et de bénédictions, tel que votre noble cœur affamé du bonheur des autres peut le devenir. Mais, encore un coup, la réussite de cette œuvre est si rare, le dépouillement si entier, sa croix journalière à porter quelquefois si pénible, que le Seigneur n'a presque pas d'âmes de bonne volonté pour se dévouer ainsi à Lui, s'immoler par amour, ne pas penser seulement à son salut, penser à la gloire du Dieu qu'on aime. Ces êtres-là sont non seulement régénérateurs de peuples ici-bas, mais, en toute éternité, jusqu'à ce que tout soit conquis, ils sont les coopérateurs du Sauveur, ses amis, son conseil, la plus chère portion de son héritage.

Si vous ne pouviez, Sire, répondre à ces grandes vues, le Seigneur ne vous aurait point appelé à l'emploi éminent d'être le vainqueur du dragon et le conducteur des peuples.

L'amour seul peut vous rendre capable cependant de remplir le but du Sauveur. Il ne vous ordonne rien là-dessus, il vous montre ce cœur sanglant,

cœur qui veut verser sur vous et sur tout ce qui respire des torrents de charité; il vous invite, par cette âme même qui lui a déjà été si fidèle, à ne pas reculer, à ne pas vous décourager. Si vous voulez le suivre, tout sera facile: oh! combien il vous aimera, d'avoir cette enfance de cœur qui peut seule vous donner Christ en entier! Il ne peut se communiquer à vous, jusqu'à ce que vous puissiez distinguer sa volonté par l'influence de son St-Esprit immédiatement, que par les canaux qu'il s'est choisis à cet effet. Je ne parle pas de grandes opérations, il n'est plus question de cela, il vous a après montré comme il vous guidait; il n'est pas question non plus de grandes vertus chrétiennes ni de grands renoncements. Il s'agit de vous vider de toute la vie d'Adam pour vous remplir de la vie de Christ, afin que le corps de la Résurrection puisse se former en vous, que Christ puisse comme un Soleil se lever en vous et que par vous aussi il en éclaire, allume et réchauffe d'autres. Sire, il s'agit alors de sortir de bien des choses, de mourir à sa propre volonté, d'avoir une docilité d'enfant, une candeur, une ouverture de cœur, une confiance pour cet Etre auquel le Seigneur vous donne les titres de créance et qu'il légitime à vos yeux et légitimera toujours davantage. C'est cet Etre-là que l'Eternel instruit de moindres arrêts ou résistances qui se trouvent en vous, avec une fidélité incroyable. Vous pouvez compter sur le Dieu si grand: jamais il ne souffrira qu'on vous abuse ou qu'on abuse de votre confiance ou qu'on puisse vous mal guider. Ces êtres ont leurs pouvoirs, ils sont tellement possédés par leur Divin Maître qu'il leur est impossible, quelque faibles qu'ils puissent être par eux-mêmes, qu'ils ne préfèrent la gloire de Christ, qu'ils aiment si passionnément, à chaque intérêt de la terre, à leurs plus chères affections. Ces êtres si rares, formés avec tant de soin et à une école si sévère et si douce, suivent l'Epoux sanglant et ont laissé tout derrière eux.

Sire, avant les temps Dieu prépara chacune de vos voies: il le dit lui-même, qu'il donne des Nations pour un Elu. Jugez donc ce que lui est l'homme qui exécute les grands décrets qui décident des éternités et des régénérations de tous les univers! Ainsi il prépare par mille et mille douloureux apprentissages le cœur qui devait vous guider dans ces dificiles voies: j'y ai été trop exercée pour me méprendre; aucun subterfuge, aucune retraite de la nature ne m'échappe, quand il est nécessaire, car Dieu lui-même m'instruit, il me révèle votre cœur là où je dois lui être utile. J'ai guidé dans ces voies bien des âmes; elles m'ont fait souffrir beaucoup: presque toutes s'arrêtent et affligent le Seigneur par des réserves, des oppositions de volonté qui leur paraissent insignifiantes et qui font les grands retards. Si, au lieu de cela, on consultait Dieu, il montrerait bientôt ce qu'il y a à faire; l'abandon, la confiance, l'exposition des doutes, si l'on en a, sont nécessaires. Quant à la personne avec laquelle le Seigneur nous met en rapport, presque toujours j'ai vu que ceux que je devais conduire me supposaient des vues humaines ou de l'honneur, et s'entortillent ainsi; la souffrance alors remet les choses à leur place. Cependant j'ai toujours vu les plus grands malentendus, parce que l'orgueil ou la propre volonté veulent avoir raison. Ce qui fait que [illegible]

mille chrétiens, on peut hardiment dire que, s'il en arrive *un* à être dans les grandes voies de l'amour pur et du dépouillement entier, c'est beaucoup, et quand je vous ai vu entrer avec une si haute simplicité dans ces voies, mon étonnement a été extrême.

Mais, Sire, oserai-je vous parler à cœur ouvert? Vous me l'avez permis, vous m'avez promis une confiance sans réserve, et cette confiance a été altérée sous certains points. Vous avez été moins libre depuis quelque temps; il y a dans votre caractère, avec un degré d'élévation que je n'ai presque jamais rencontré, une retenue, une habitude de trouver les hommes méprisables qui est bien facile à expliquer dans votre situation. Vous n'en êtes que plus grand, Sire, d'être resté excellent pour chacun. Cependant, dans nos relations, cette réserve de prudence coupe tout. Involontairement et sans savoir pourquoi, mon cœur se serre, car enfin, en ne voyant que votre conduite avec moi, elle est parfaite, remplie de cette beauté qui vous distingue et au delà de tout ce que je pourrais prétendre. Mais, Sire, c'est en renonçant à tout ce qui est personnel que je puis être un instant l'instrument du Sauveur. Il le sait bien, et si mon cœur n'était pas ainsi, ce ne serait pas moi qu'il aurait choisie. Que de fois, que de fois je tire ces passages! Je suis seule, Eternel, à prendre la cause de ton peuple: ne me laisse pas! Que de fois je vois que ce n'est qu'avec la plus persévérante, la plus infatigable ardeur de braver tous les jugements qui pourraient s'élever contre moi, que je puis faire l'œuvre de Christ!

Dans ces voies intérieures si profondes où vous devez être conduit et auxquelles ne sont appelés que les plus grands cœurs, l'Eternel est sans cesse à solliciter que vous lui cédiez pas à pas tout votre être. Dans ses plus subtiles nuances, dans ses plus petites ramifications, il faut que la vie de Christ circule moralement dans tout votre corps spirituel. Il faut que vous deveniez un enfant, un organe si pur de la volonté du Seigneur, un être si vidé de la vie du monde, que vous ayez, pour ainsi dire, ce corps cristallin du premier homme par la pensée et l'action pure, avant que ce grand procédé de transmutation qui va s'opérer sur tout ce qui est à Dieu et qui est plus prochain qu'on ne pense, puisse s'effectuer.

Vous croirez peut-être que c'est une chose extrêmement difficile. Oui, à certains égards. Mais vous êtes si puissamment aidé, vous n'êtes ni le premier ni le dernier dans cette ligne. Enfin vous aimez, et vous êtes un de ces grands témoins, et, avec la même ardeur qui vous a fait vous jeter avec tant de courage dans la lutte temporelle, avec le même courage vous entreprendrez la grande lutte spirituelle. Etant à la tête du peuple de Dieu, devant être le Temple de l'Eternel, en vue à toute la Chrétienté, jugez combien vous devez être purifié par la Grâce! Enfant et héros à la fois, jetez-vous donc dans le cœur de Christ, laissez-le faire, demandez-lui, s'il le faut, un signe pour vous donner pleine conviction que je suis chargé par lui de cette mission du cœur, la plus honorable pour vous; la plus grande, puisqu'elle doit vous incorporer au Cœur du Sauveur. Toutes les voies humaines ne peuvent rien vous apprendre: il faut l'œil divin, une conduite divine, il faut cette femme habituée à vivre aux pieds de Christ, qu'il interroge et qu'il enseigne avec une telle fidélité.

Vous ne pouvez même connaître vos besoins; vous ne pouvez prier pour cela, ne sachant pas combien, de mourir à tout ce qui entrave la pleine possession de Christ en vous, est pernicieux et qu'est-ce qui l'entrave.

Prenez, Sire, un corps qu'on voudrait conserver: on injecte ses plus délicats vaisseaux d'un baume précieux et conservateur; il faut que tout soit imprégné de ce baume. De même, vous devez être tout rempli de la vie divine, qui est tout autre chose que les vertus. Souvent les vertus soi-disantes lui sont contraires: combien n'est-il donc pas essentiel d'avoir un guide! Aussi Dieu m'ôte-t-il toute autre affaire: tout est éloigné de moi, votre éducation spirituelle tient au cœur de l'Eternel; il s'y attache avec un amour infini, il me presse, me console quand je pleure, m'encourage dans mes souffrances, en m'attachant à vous comme une mère tendre qui surveille son enfant avec anxiété. Votre éducation entraîne celle de milliers d'individus. Cette perfection spirituelle n'est pas demandée de tous; de vous elle est absolument demandée, non ordonnée, mais Dieu même sollicite, prie, presse.

Secondez ma faiblesse! Un ange n'a pas à lutter contre le monde et ses tentations. Mille fois, si je ne vous aimais pas, Seigneur, et si l'histoire du peuple pour lequel vous m'avez élevée n'était pas tout pour moi, si je ne vous aimais pas passionnément, je le quitterais, tant il m'est pénible d'être attaché si étroitement aux destinées d'un homme à qui il est absolument égal que ce soit moi ou tout autre qui vienne à lui. Oh! Seigneur, qu'il est humiliant, qu'il est douloureux de s'attacher encore à un homme, et combien j'avais espéré en être délivrée à jamais! Je sens bien qu'il faut que cela soit ainsi, pour que je pleure ces larmes de mère: sans cela, où seraient les souffrances qui le feraient avancer et que vous comptez pour tort, où serait l'intérêt infatigable? Et enfin c'est le plus fort lien qui existe sous les cieux. Vous savez, Seigneur, si j'ai la folie ou la prétention d'une affection terrestre, si même je veux qu'il ait du charme seulement à me voir; je ne veux rien que Votre gloire. S'il pouvait avancer sans moi, je m'en irais: Vous l'avez voulu autrement. Je sais que Vous m'avez donné de la puissance sur *Lui* comme sur tous ceux que Vous unissez si étroitement à moi; est-ce que j'en use jamais? est-ce que je demande la moindre chose? fais-je une prière qui me regarderait, pourrait me satisfaire, moi? Vous connaissez la sainteté de ma prière et de mon invocation: renversez donc toutes les barrières qui peuvent empêcher l'avancement rapide et si nécessaire de Votre Enfant chéri Alexandre, le fidèle, le Bien-Aimé de Christ. Montrez-lui qu'il est bien plus que ces Chrétiens qui n'ont pas sa sphère, qu'il est ce grand soldat qui ne veut que lutter: parents, amis, sœurs et frères, opinion des hommes dans ses plus fines ramifications, tout doit Vous être sacrifié, on ne doit pas Vous dérober un seul instant. Les liens de la nature, ceux des Empires, ceux du cœur, ne sont que les secondaires lorsqu'il s'agit de Vous, Seigneur, et de cette grande union avec Vous de laquelle doivent résulter tant de magnificences. Oh! quand Vous m'avez envoyé une femme qui me rapprochait de Vous, qu'ai-je fait? j'ai tout bravé, j'ai été, non pas insensible aux larmes de ma mère, mais j'y ai résisté, j'ai obéi fidèlement, j'ose le dire, à cette

femme, quelquefois, il est vrai, avec résistance, mais, me prosternant ensuite en Vous implorant et obéissant, j'ai bravé le monde et ses railleries, je me suis prononcée hautement, j'ai passé pour fanatique et folle, et, avec Votre témoin, Seigneur, qu'ai-je fait quand l'enfer le poursuivait, ainsi que Vous le dites déjà dans Vos Livres Sacrés? je l'ai défendue seule, suivie partout: j'ai été accablée de toutes parts, j'ai vu les prisons et l'échafaud, j'ai soutenu, ce qui est plus, le jugement du monde, des imbéciles, les regards envenimés de ceux qui noircissaient mes plus saintes intentions, les propres injustices et aveuglements de cette âme elle-même qui devait me méjuger pour que je meure à tout, et vous m'avez fait la grâce pendant sept ans d'un martyre spirituel où tout a été brisé en moi, où, détruite et languissante, quelquefois près du désespoir, je me relevais de mes luttes pour étendre mes bras languissants vers votre croix et pour Vous dire: „Christ, Epoux de mon âme, ne me „laissez pas, soutenez-moi, je meurs de douleurs peut-être, mais je meurs pour „Vous, et en Vous restant fidèle!“ Et ce n'est qu'ainsi que pouvait s'opérer cette œuvre immense contre laquelle était tout l'enfer, et tous les hommes, même les meilleurs Chrétiens ignorants dans les voies de Dieu, car le nombre des Elus est petit, l'Eglise un noyau, et le cœur de Christ composé d'un peuple d'enfants dont vous devez faire partie, cher Empereur.

Où trouveriez-vous donc, j'ose vous le dire, l'être qui peut être pour vous ce que je suis? Où trouvez-vous ce cœur fait absolument pour vous comprendre, enlevé à tout ce qui n'est pas son Dieu, s'immolant sans cesse, qui sacrifie tout à la gloire d'un Sauveur passionnément aimé, pleurant, priant, gémissant pour vous et votre mission, s'attachant à vos pas, malgré tout ce qui mine et dévore et fait si mal à toutes les puissances de l'âme? Oh! que ce matin encore, quand j'ai lutté avec Christ, quand j'ai appris qu'il y avait entre vous et moi quelque chose qui arrêtait votre progrès momentané et que vous ne pouviez connaître vous-même (ce que j'avais déjà senti), quelles larmes j'ai versées! Quels déchirements éprouve cette nature qui a déjà tout souffert, qui sept ans a traversé toutes les ramifications de douleurs de ce genre avec son premier témoin, qui m'exerçait dans un genre tout contraire au vôtre, voulait toujours m'avoir avec lui, croyait que c'était rébellion contre les ordres de Dieu quand je suivais l'Esprit Saint qui m'appelait ailleurs dans de grandes missions, combien, dis-je, j'avais souffert! Il faut avoir passé par ces carrières de douleurs où la souffrance vous est donnée comme un état pour avancer les autres, où il ne reste qu'à souffrir sans se plaindre, qu'à se laisser dévorer par elle, qu'à mourir à tout pour savoir ce que c'est, et, quand cela revient sous mille formes avec tous les êtres qui vous sont confiés, oh! qu'il faut aimer Christ, j'ose le dire! Ah! lui, *Lui* seul, celui qui est si digne d'être aimé et qui aime tout, peut remporter les victoires. Mon cœur est brisé, je ne puis plus voir une affection! Celle de ma fille et Berckheim me fait souvent mal. Je me dis: C'est un homme! Ils ont l'affreuse et triste science de dévorer la vie. Toute la mienne l'a été par eux: elle est encore, quoique saintement, leur victime. Hélas, mon Dieu! pardonnez à la pécheresse, qui a mérité de souffrir mille et mille fois plus, mais Vous, Mon Dieu et Mon Bienfaiteur,

Vous m'avez tout pardonné! Eh bien! je me dévoue à Vous, je ne Vous demande plus: „Pourquoi m'avez-Vous attachée à cet Empereur?“ C'est mon bonheur de Vous dévouer ma vie, quoique souvent mon cœur, dans cette grande œuvre si difficile, si remplie de souffrance, j'ai besoin d'un cœur qui me soutienne, prie et pleure avec moi, et m'aime comme ceux qui, par attrait, sentant tout ce que j'étais pour eux, n'avaient pas besoin de penser s'ils se compromettaient ou non. Lui ne m'aime pas du tout, Seigneur, lui disais-je; je suis un être nul pour lui, un événement de sa vie devant lequel il s'observe sans cesse pour penser: „Lui dirai-je ce mot, lui écrirai-je cette phrase? Ne peut-on „pas l'interpréter autrement?“ Eh! que peut-il me donner, Mon Dieu, que je n'aie pas mille fois plus par Vous! Que veux-je de lui, moi qui pousse le scrupule avec chaque âme au point d'ensevelir dans mon cœur chaque confession qui regarde le premier comme le dernier, et qui doit me paraître sacrée. Vous qui m'avez élevée, donnez-lui donc de la confiance: il en avait dans les premiers jours. Ce n'est pas à moi qu'il nuit, c'est à lui-même. Montrez-lui donc, cher Seigneur, mes pouvoirs: tous ses Empires ne me sont rien, ni toutes ses vertus. Il ne m'est cher qu'autant qu'il est tout à Vous, qu'il peut remplir cette grande mission qu'il commence à peine à connaître. Grand Dieu! Vous le destinez à de si grandes choses et daignez me choisir pour Vous obéir dans cette éducation. Montrez-lui donc combien je Vous dois!

---

## 2 *).

*Безъ даты (1815?)*

Je vous remercie, Sire, d'avoir daigné penser à moi hier, au milieu de tant de choses qui vous occupent. S'il est possible, j'espère avoir le bonheur de vous voir ce soir. Mon âme est fortement occupée: j'ai passé par de grandes souffrances qui tiennent à la France, mais Dieu m'a donné, quelque indigne que j'en suis, aussi de grandes bénédictions et joies.

Mon âme se sent quelquefois si abattue, mais l'Eternel me redonne du courage, et j'espère de Sa miséricorde que ceux qu'il a choisis feront Sa volonté et que l'œuvre immense de ces temps ira.

La messe, pendant laquelle j'ai été prosternée en larmes et prières, m'a rendu de ces forces que je retrouve toujours là. J'y ai prié pour vous, Sire, qui m'avez tant occupée cette nuit encore, car j'ai senti et vu les entraves qui vous environnent, et je sais comme tout est près. Si tout votre courage, aidé par la force du Très-Haut, ne vous jette tout entier dans l'œuvre de votre entière régénération et ne passe de votre étroite union avec ce peuple de Juda qui doit manifester partout le Sion de Juda votre principale affaire, et tout le reste accessoire, car l'histoire sacrée de ces temps est tout et les Empires sont les accessoires, Sire, je ne puis alors que souffrir, mais j'espère dans le Dieu vivant qui m'attache à vos grandes destinées; il vous montrera

*) Изъ Императорской Публичной библіотеки.

que je vous dis la vérité: tout vous entravera, votre cœur généreux voit en d'autres de grandes espérances, mais ces autres ne sont encore rien. Des ministres astucieux, des peuples viciés, les soulèvements de l'Europe entière, retardent encore ces grandes régénérations des Empires qui vous sont montrés. Il faut sortir de toute œuvre particulière; il faut n'être qu'à l'Eternel: l'histoire de tous les siècles et des éternités, la manifestation de Jésus-Christ vainqueur dans les Siens va avant tout, le reste vous sera donné par-dessus. Il faut vous convaincre que ce peuple est celui qu'il vous a désigné, que Harr Golls est celui qu'il a choisi pour prier dès longtemps et être chef de l'Eglise, que chacun a sa Mission, que c'est dans ce grain de Sennevier qui doit devenir un grand arbre que l'Eternel a mis sa volonté, comme il fait toujours: les plus petites choses en apparence amènent les plus grands résultats, il cache son œuvre sous les voiles des mystères et les sages rient et se moquent des petits. C'est aux enfants qu'il se découvre: où sont-ils, ces enfants qui se font honnir et mépriser? Qu'ils sont rares ceux qui préfèrent leur Sauveur à tout, oublient leur bonheur personnel, abandonnent sans résistance chaque moment de la vie; publient ses voies, racontent ses merveilles, ne s'embarrassent plus des leurs, meurent à tout, et, en jetant le monde derrière eux, sont si forts, ainsi que le dit l'Apôtre, si forts, car leur Divin Maître est avec eux: ils sont honnis, méprisés, bannis, regardés comme fous, et sont le sel de la terre!

Sire, le mouvement extraordinaire dans Paris, les prières de quarante heures, les jeûnes, l'exposition du St-Sacrement où les Eglises pleines voient les fidèles et les repentants pleurer sur les outrages faits à la religion, ces prières demandées par le Roi, ne vous disent-elles pas beaucoup, sur ce peuple qui doit manifester ici cette Eglise que le Seigneur a choisie, qui doit être avec vous, faire votre œuvre avec Vous, l'incorporer, pour ainsi dire, à vos actions, à vos prières, et revenir avec vous élever cet autel au milieu de l'Egypte, ainsi que le dit Esaïe, chap. 19, tandis qu'une enseigne est dressée sur les frontières, dit encore Esaïe, cette enseigne et cette Eglise que vous devez former.

Quand j'arrivais ici, Sire, pour annoncer les châtiments, me croyait-on? Maintenant, Dieu ne s'est-il pas servi de nous tous pour porter le Roi à cet acte public qui doit faire tressaillir nos cœurs avides de la gloire de Christ, de ce Christ si outragé dans Babylone et auquel on va demander miséricorde maintenant? Quel triomphe pour ceux qui l'aiment! Oh! Sire, si vous saviez ce que chacun de nous a traversé, vous croirez que le Seigneur, quelque indignes que nous soyons, a voulu nous préparer à prêcher l'Evangile.

Vous verriez surtout dans Horr Golls son Elu, son grand instrument, cette foi d'Abraham qui lui fit tout quitter, et cet amour pour le Sauveur qui lui fit traverser en pardonnant toujours à ses ennemis des persécutions et calomnies dont on ne peut se faire d'idée, car l'enfer le connaissait bien le grand triomphe de voir l'Evangile pur prêché ici dès votre première arrivée. Le culte que vous célébrates publiquement, votre marche visiblement conduite par l'Eternel, votre conduite qui a manifesté en obéissant à l'Evangile, en vous séparant du monde, que vous aimez et suiviez Jésus-Christ, votre pratique

journalière qui montrait le respect pour le Sauveur que vous confessiez tout haut, l'inspiration générale du peuple qui attend de vous bien des choses encore, la connaissance que les initiés ont et ont reçue de vous, ma mission de vous montrer comme ce chrétien, qui est plein de son Divin Maître, cette foule qui accourt pour entendre l'Evangile, tout ne montre-t-il pas les grands desseins de Dieu sur tous les peuples par son Eglise?

Oh! Sire, je vous conjure, pénétrez-vous de ces idées. Les châtiments s'avancent sur la France, et des flots de peuples redoutables inonderont peut-être bientôt bien des pays.

Soyez tout à la Grande Œuvre et permettez à celle qui a été élevée dans toutes ces routes si grandes d'être pour vous cette voix que l'Eternel a choisie pour votre carrière spirituelle. Si vous saviez par combien de morts il a fallu que ces êtres passent pour entendre cette voix presque imperceptible de Dieu, de l'Esprit Saint, qui doit guider dans les replis les plus cachés et aider à la régénération d'un homme comme vous, faire éviter les choses qui arrêtent, entravent et qui paraissent souvent vertu même!

Vous qui êtes si grand, si enfant, je vous le dis sans crainte, vous ne pourrez avancer sans moi autant que Dieu veut que ce soit moi, je l'ai vu dans tant de conduites spirituelles.

Il a ses voies. Adorons-les et marchez, Sire, sous ces étendards de Dieu vivant, vous, son Elu, son Bien-Aimé, l'espoir des peuples, parce qu'il est avec vous, et son enfant si cher, parce que vous savez si bien vouloir l'aimer!

---

## 3 *).

*(Loué soit Jésus-Christ!)* *Leipzig, décembre 1817.*

Il faut, Sire, que le Seigneur ait voulu que je vous parle dans ce jour solennel, la veille de la fête de Noël et en même temps le jour de naissance de l'Elu du Seigneur, des profonds sentiments qui en Christ me lient à jamais à vous. Ce matin, en priant pour vous, en pensant au bonheur dont vous deviez jouir en voyant la Russie entièremeut fleurir sous les saintes lois de Jésus-Christ, et voir la Bible répandue et l'Eternel adoré dans vos vastes Etats, je désirais faire parvenir un seul son au milieu de tant de félicités et m'unir à toute cette famille des enfants de Dieu que vous êtes appelé à conduire, quand ce soir un courrier russe qui passe me fait demander si j'avais des lettres pour la Russie.

Je venais de regarder l'image du Christ, et d'adorer le Dieu de mon cœur dans une découpure qui m'était parvenue hier et m'offrait ces traits de souffrances et d'amour. Je pensais: si je pouvais l'envoyer à l'Empereur, à Lui, dont l'âme est toute à mon Dieu! et peu de minutes après, l'occasion se présente: je vois la trace qui m'est prescrite. Je joins ici la

*) Слѣдующіе №№ 3, 5, 6, 7 — по копіямъ [illegible] Его [illegible] Величества библіотеки, Рукописный отдѣлъ, шк. II, п. 2, к. [illegible] № 11[illegible]

découpure. En n'ayant qu'une seule lumière dans la chambre, et tenant le papier au-dessus, vous verrez se tracer ces traits, qu'aucune main à la vérité ne peut dépeindre, mais que les Anges reflètent dans les cœurs religieux comme le vôtre. Ils vous diront, Sire, que le sentier du chrétien n'est que combat et souvent douleur; mais vous savez déjà que la croix a ses délices. Ils vous diront que j'ai, ainsi que ma fille, le bonheur de suivre Jésus-Christ, pauvres, dénuées, à travers des persécutions, des insultes, des outrages, accusées de vues politiques, prisonnières, livrées d'un Etat à l'autre, en proie au jacobinisme des polices et de petits Princes d'Allemagne, mais heureuses, Sire, de n'avoir fait qu'obéir à notre Dieu. On a dispersé les nôtres, on nous a forcées de partir de Bade sans un sou d'argent, on nous a fait jeûner, on a maltraité nos gens, on nous a insultées publiquement, mais ce Dieu qui juge les reins et les cœurs manifestait notre innocence, et souvent et presque toujours, ce n'était qu'un triomphe, tout, tout se pressait autour de nous, assiste à notre culte et apprenait à adorer Christ.

Nous devions être honorées de la gloire de souffrir un peu pour notre adorable Sauveur, pour les pauvres qu'il aime, de dévoiler la honte de ces Etats qui ne pouvaient nous reprocher que de vivre d'après l'Evangile et d'avoir nourri par la grâce de Dieu des milliers d'affamés. Enfin on le demande, à quoi sert la Sainte Alliance, et si on ose croire qu'elle n'est qu'un simple son.

C'était ce que voulait le Seigneur. Certes, il effacera les trônes qui maintenant refusent le dernier moyen de salut, les Saintes Ecritures, sur lesquelles est fondé cet acte solennel. Il fallait un peuple qui ne voulût que souffrir et faire la volonté de son Dieu.

Longtemps il avait daigné me montrer ses voies. Sa mission a été reconnue comme divine par des prêtres et des prédicateurs de différentes confessions, les miracles constatés, et les jugements qui sont sur la terre suivent aussi. C'est un grand moyen de grâce au milieu de la défection générale; on n'a pas d'idée de l'état des choses, même les chrétiens dorment et ne viennent pas au banquet de noces où ils sont invités. Dans les communes moraves, il y a du mouvement, nous avons vu tout se rallier autour de nous, et convenir qu'on avait peu d'amour pour Christ, et qu'il fallait un feu nouveau. Les temps approchent où l'Eglise sortira jeune et victorieuse, parée par son divin Epoux; et Alexandre le Béni voit déjà les heureux fruits de cette Sainte Alliance, qui par lui est l'œuvre de l'Eternel.

La Suisse languit, des milliers de pauvres souffrent, les gouvernements sont terribles, la famine a dévoré des milliers: partout où la Mission a eu des membres, ces membres sont devenus des soleils. Schaffhouse a trois sociétés de Chrétiens, Bâle et ainsi de suite. Nous avons plaidé la cause des opprimés, et avons dû être persécutées. Mais partout le peuple de Dieu se forme, un peuple nouveau allume de nouvelles contrées, le jugement frappe celle-ci.

Le Roi de Saxe a été seul humain envers nous et m'a laissé quelques jours, et le Seigneur m'a envoyé une indisposition, afin que je puisse recevoir ici des fonds et obtenir au moins un peu de repos. En Prusse, on nous a traitées comme des malfaiteurs en passant sur son territoire, nous insultant, nous

chassant, ne nous laissant pas une nuit, et nous poussant avec nos cochers dans des chemins dangereux et inconnus: jamais nous n'avions été plus heureuses! Un vieux prédicateur nous reçut, il a 80 ans, et me dit: „Etes-vous „cette femme persécutée pour l'Evangile?“ Je lui dis que oui, et il nous combla d'amour. Nous venions d'Erfurt: le lendemain, tout ce qui pense bien se rendit là, et nous témoigna ses regrets; on imprima sur-le-champ un ouvrage pour moi, et il y eut beaucoup de conversions. C'est tout ce qu'il nous faut, que le Seigneur soit glorifié! Je l'adore et le remercie de ce voyage; jamais je n'avais senti le bonheur du Christianisme comme à présent: les honneurs ne me sont rien, et les outrages ma gloire. Que la primitive Eglise revive, et je suis heureuse! N'étant et ne devant être protégée par personne, les hommes et les siècles se sont prononcés. Le Seigneur prend notre défense, Il est notre Dieu, nous son peuple.

Je ne sais où je vais. Si on me pousse en Russie, si telle est la volonté du Seigneur, je passerai volontiers quelque temps paisible, s'il plaît à Dieu, au milieu de mes paysans, ou ailleurs. J'espère, Sire, que vous permettrez aux personnes qui m'accompagnent d'entrer en Russie. Que le Seigneur des Seigneurs vous bénisse!

Ma fille vous présente avec moi ses respectueux hommages.

B. Krudener.

Ces versets ouverts pour vous, Sire, *Lamentations de Jérémie,* chap. 1, peignent aussi l'état déplorable de la chrétienté châtiée. Le châtiment approche, les calamités seront grandes.

Puisse le Seigneur, si c'est Sa sainte volonté, vous inspirer quelque chose pour les malheureux Suisses! Je joins l'extrait de quelques lettres de curés; ce n'est pas aux gouvernements qu'il faut adresser les fonds, c'est à ces hommes pieux et aimant les pauvres. Il ne faut pas beaucoup; Dieu bénit les moindres choses, et Jésus-Christ vous comblera de ses dons.

Oh! que les Russes sont heureux d'avoir un Chrétien pour Souverain! Si vous aviez une idée des lois barbares de ces gouvernements, vous en gémiriez. Je devais connaître ces horreurs, c'était la voie du Seigneur, et la certitude que la Sainte Alliance est le grand et seul refuge des peuples.

Que le Seigneur Vous bénisse, Cher Empereur!

4 *).

*(Loué soit Jésus-Christ!)* *Mittau, 24 avril 1818.*

Je remets, Sire, sous le sceau de la confession, ces papiers: tant de personnes y sont intéressées, et les lettres que vous daignâtes m'écrire, de même que des journaux et copies de mes lettres, s'y trouvent. Si je vis, s'il plaît

*) Изъ Императорской Публичной библіотеки.

au Seigneur, l'Elu du Seigneur me les rendra, ces papiers. Si je meurs, vous voudrez, Sire, les remettre à ma fille, qui peut rendre à ceux qui sont intéressés à cela leurs lettres ou réclamations, après que vous aurez, Sire, repris ce qui vous regarde. Je parle au Monarque chrétien: sa charité m'entend, je n'ai rien fait que vouloir confesser Christ, Mon Dieu, devant les peuples et les Etats: je veux le confesser par Sa Grâce jusqu'à mon dernier souffle; priez, Sire, pour moi, que je sois fidèle à ma grande vocation. Ma vie vous a été dévouée, et je vous ai proclamé aux peuples et aux Etats comme l'Elu du Seigneur et le serviteur de Notre Dieu Tri-Un en Christ.

Pardonnez-moi si je vous ai jamais offensé. Le Seigneur des Seigneurs me justifiera; Il connaît mon cœur, ainsi que ceux des fidèles disciples avec lesquels j'ai eu le bonheur de prêcher l'Evangile, de nourrir en son nom des milliers de pauvres, de les défendre, les Saintes Ecritures à la main, devant leurs oppresseurs. Je ne me plains pas, je suis heureuse de vivre et de mourir pour Christ, Mon Dieu et le vôtre. Vous lui serez fidèle, Sire, je suis contente; j'implore le Sang de l'Alliance de l'Agneau sans tache, me reconnaissant comme indigne pécheresse. Il m'a pardonné, et j'attends du Père Céleste en Jésus-Christ seul grâce et pardon.

Je ne veux vivre que pour Christ et adore Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le St-Esprit. Je prie la Ste-Vierge de prier pour moi, pécheresse.

Le Seigneur vous bénisse! Vivez pour le règne de Jésus-Christ, qui a déjà commencé par sa Sainte Alliance. Jusqu'à mon dernier souffle, je vous dirai: „Sire, soyez fidèle à votre grand appel et confessez Notre Dieu Sauveur!"

Je baise vos mains qui répandent sur le pauvre le bien et s'élèvent pour adorer Mon Dieu et le vôtre.

Votre soumise,
Baronne Krüdener.

Je pardonne à tous mes ennemis et à tous les aveugles, à tous ceux qui ont écrit contre moi et interprété mes paroles à leur sens, à tous, et prie pour eux.

---

*Выдержка изъ письма баронессы Крюднеръ къ князю А. Н. Голицыну*

*Mittau, 24 avril 1818.*

. . . je déclare que j'ai adressé une grande caisse blanche à S. M. l'Empereur de toutes les Russies, contenant des lettres de lui, des papiers le concernant, des copies de lettres et tant et tant de lettres et papiers concernant le [illegible] confessions même de prêtre; je remets à celui qui est prêtre aussi et élu du Seigneur, ces papiers jusqu'à ce que je puisse les ravoir . . .

5 *).

*Petchour, 8/20 septembre 1819.*

Le temps est venu, Sire, où je dois vous parler, et les grands événements qui se préparent rendent l'entrevue que vous daignerez m'accorder de la plus grande importance. Le voile des malentendus et des faux jugements qui m'enveloppent à vos yeux se déchirera comme une toile d'araignée, et vous connaîtrez les grandes voies de l'Eternel, qui couvre toujours ses grands desseins d'une majestueuse obscurité. Lui-même, ce Sauveur adorable, que votre cœur adore, ainsi que le mien, vous montrera mon innocence.

Mais il ne s'agit point de moi, qui ne veux que de plus en plus disparaître aux yeux des hommes, et qui dois renoncer à tout, si je veux obéir à mon Dieu. Sa gloire seule est tout: le terrible jugement qui avance fait tomber tous les bras de chair, tous les appuis humains; et qui a trouvé le Paradis dans le cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ ne voit que sa croix et dédaigne tout le reste.

C'est aux pieds de cette croix, Sire, que ma voix vous appelle pour vous apprendre de grandes choses, qui regardent l'Elu du Seigneur, et pour apprendre de vous-même à ne voir que le Seigneur des Seigneurs.

Le temps est court, les grandes pénitences sont nécessaires, les grandes prières doivent être le seul objet de la vie, car les torrents de grâces veulent sauver des milliers et des milliers. Le salut de la Prusse et de son Roi rendent surtout nécessaires ces prières au cœur de Celui qui aime tant à prier, et j'ai des choses d'une grande importance à vous dire, Sire, au sujet de la Prusse.

Daignez m'assigner quelques moments, je suis inconnue ici; de grandes directions du Seigneur m'ont amenée dans ce lieu si remarquable par ses trésors de grâces et par ses souvenirs, si liés à l'histoire de Russie. C'est là que j'ai invoqué la protection de la Mère de notre Dieu pour vous et pour moi dans les grands combats qui commencent; c'est à Elle que j'ai voué le lieu dans lequel j'ai vu s'accomplir les vœux de ma jeunesse, et prononcé sa liberté, après avoir vu y vivre d'après les saintes lois du Seigneur, qui y est Roi, des sujets qui ne doivent connaître que l'Evangile et Sa sainte volonté. J'ai pu tout déposer pour ne rien avoir de ce bien considérable. Dieu merci, que le bonheur de suivre Jésus-Christ pauvre et vivant d'aumônes, ainsi qu'il le demande des siens. Heureuse du mépris du monde en suivant cette croix qui sera redoutable, si elle n'est un asile dans ces temps de désolation, j'ai suivi la volonté du Seigneur sans aucun plan humain, et l'Ordre Teutonique dont je descends m'avait frayé et tracé le chemin.

*) Lettre de Mme de Krudener à l'Empereur Alexandre [illegible] Petchour. S. M. passa la nuit à Neuhausen [illegible] sa demande l'heure fut indiquée [illegible] sa nuit en voiture, [illegible] d'une heure (*Примечание* [illegible] *Величества библіотеки*).

Je remets ces lignes sous la protection de la Sainte Mère de notre Dieu. Ce n'est pas sans un profond souvenir que je pense que, sous sa sainte protection, vous formâtes il y a quatre ans, dans ces jours à peu près, un acte si solennel.

Je ne veux que la volonté du Seigneur; alors tout est repos et tranquillité céleste: je l'éprouve, Sire, en vous écrivant. Veuillez prier pour moi, et puisse ma voix vous dire encore, comme je l'espère: Loué soit Jésus-Christ!

Que le Dieu Tré-Un vous bénisse, et que la Sainte Vierge intercède pour nous, avec tous les Saints!

Votre soumise et respectueuse servante,

B. de Krudener.

Je sais, Sire, que je vous importune, que je vous offense peut-être, mais vous êtes chrétien: dois-je offenser Dieu? ne faut-il pas que j'obéisse, que je vous dise ce que vous devez savoir au moment où tous les dangers pressent? Ma conscience sera tranquille; si vous ne voulez pas écouter, je dois accepter la Croix et les humiliations, je pourrai dire un jour dans l'Eternité que je ne vous offensais jamais volontairement. Votre grande destinée fut l'objet de mes vœux, et j'ai beaucoup souffert, mais que dis-je, beaucoup? j'ai eu le bonheur de souffrir un peu de cet opprobre qui doit être le sentier de chaque disciple: on ne peut servir le Seigneur sans braver les jugements du monde.

Veuillez, Sire, par un mot me faire savoir si vous voulez me donner un moment. Agréez mes respectueux hommages.

---

## 6.

*1821.*

Seigneur, ayez pitié de nous, ô! Jésus, ô! mon Dieu, ayez pitié de nous! Seigneur, Vous voyez ce que souffrent ceux qui veulent Vous aimer, Vous voyez les terribles douleurs de ceux qui Vous voient offensé sans cesse, Vous entendez mes gémissements, et mes sanglots ne Vous échappent pas. Je viens encore de me prosterner, d'implorer Votre miséricorde pour l'Empereur: ma voix, quelque indigne qu'elle soit, Vous a imploré par le Sang Sacré de l'Agneau sans tache, elle a attaqué Votre adorable cœur, ô! Jésus, elle a demandé que ses accents Vous touchent, que Vous brisiez les résistances, Vous qui êtes le Tout-Puissant, que Vous déchiriez le voile de l'aveuglement, et que Vous parliez à ce cœur qui est si cruellement déçu. Hélas! mon Dieu, il ne voudrait pas Vous résister, mais la séduction l'environne; ô! Seigneur, ouvrez ses yeux, paraissez comme l'irrésistible amour, avant de paraître comme un feu dévorant! Que son âme s'élance vers Vous! Qu'il embrasse cette croix offerte encore, et qui vient renverser tous les autres pouvoirs, qu'il pleure, qu'il frappe sa poitrine, qu'il se voie au milieu de cette politique dégradée,

et qu'il recule devant l'audace d'oser mêler la cause des rois à Votre cause, ô! mon Dieu! Quoi! ces rois coupables, que Vous appelez par le jugement à Vous rendre compte de leurs actions, ont-ils régné en Votre nom, comme ils l'avaient paru promettre? Votre longanimité les a encore épargnés; les fruits qu'ils ont portés ne sont qu'amertume et désobéissance; les peuples languissent, et leurs cris Vous demandent, ô! mon Roi et notre seule espérance, et, quand Vous apparaissez sur les ruines du monde, on veut Vous arrêter, Vous barrer le passage. On punit ceux qui volent vers Votre croix, que Vous montrez encore comme un moyen de salut; on frappe la jeunesse encore noble et généreuse, qui voit un peuple gémissant égorgé à ses yeux, et qui frémit de voir l'Eglise audacieusement insultée. On ne laisse pas seulement frapper la vie du corps, on veut tuer la vie de l'âme; la plus affreuse des politiques regarde les gladiateurs qui expirent dans un cirque, compte les têtes, comme le dit l'Angleterre, pour y placer des comptoirs, et des Princes chrétiens se couvrent de la honte ineffaçable dans l'histoire, de la honte qui fait pleurer les Anges qui voient le Seigneur des Seigneurs abandonné, et Mahomet ravageant le sanctuaire, nommant par ses descendants le Patriarche dans le conseil des impies et posant la main sur les droits de notre Sainte Eglise. En vain, Seigneur, en vain Vous avez fait traverser la mer au Patriarche, après son glorieux martyre; il a nommé les fils de l'Eglise, il a désigné la Russie; il appelait à la pénitence, il rassemblait les fidèles, nous avons été sourds!

Ô! mon Dieu, que répondrons-nous! La nature nous accable, le jugement nous poursuit par les rochers et les vagues, par les peuples et les témoignages sans nombre de nos péchés terribles.

Grand Dieu, ayez pitié de nous, quand le soleil pâlit et que l'orage gronde sur nos têtes. Seigneur! remuez les entrailles et faites pleurer d'amour celui que j'ai vu si grand par Votre grâce, que Vous avez déjà repris une fois avec Votre grande miséricorde sur les ruines de son Empire, et que Vous avez placé, comme David, au milieu des rois et des peuples pour leur apprendre à vous aimer. Ayez pitié, Miséricordieux Seigneur, de sa misère, montrez-lui ce qu'on lui cache. Il a repoussé cette sentinelle qui ne voulait que Votre gloire, qui n'ambitionnait que de le voir confesser Votre sacré nom, Jésus-Christ: son cœur noble et généreux a été même dur envers cette voix, qui ne lui demandait que de Vous aimer. Il a vu sans émotions mes larmes et mes douleurs, car je souffre de Vous voir outragé; il n'a pas écouté ma prière d'avoir à cœur la cause de la veuve et de l'orphelin, de marcher avec courage, de ne s'appuyer que sur Votre bras, Seigneur, et de penser que c'est là la prière qui Vous plaît.

Que répondra-t-il, Seigneur, au tribunal de Votre justice? Me reprochera-t-il, avec ceux qui me haïssent et me jugent, que je ne devais pas Vous suivre, Vous adorer ainsi, ambitionner Votre gloire, me réjouir de l'opprobre? Me dira-t-il que je ne devais pas venir ici, que Vous ne deviez pas avoir dans son vaste Empire une seule place où on annonçât Vos jugements qui s'effectuent, et Votre amour qui ne demande que la pénitence?

M'en voudra-t-il d'être entourée de ces pauvres qui devraient l'entourer, de leur prêcher l'Evangile, de mendier pour eux et de prier pour lui? Que répondra-t-il, Seigneur, à ces grands témoignages que je lui apportais aussi, et ces miracles dont vous légitimiez ce peuple que Vous envoyâtes aux rois et aux peuples? Pourra-t-il douter de la grandeur de cette mission, dont il était aussi, qui devait être un si grand moyen de salut et qui a amené tant de cœurs à la Croix, qui d'un bout de l'Europe à l'autre Vous a glorifié, ô mon Roi! et qu'il devait mieux connaître? Croira-t-il que tant de visions qui montrèrent cette femme aux peuples ne disaient point aussi qu'il ne devait pas se détourner d'elle, qui, heureuse du mépris du monde, ne voulait que le voir à Vos pieds.

O Seigneur! qu'avait-il à me reprocher? Depuis le premier moment que Vous m'envoyâtes vers lui, ai-je cessé d'être cette voix fidèle, cette femme qui, mettant de côté tout intérêt humain, ne voulait que sa gloire, qui le montrait partout comme l'espérance des peuples, qui priait, pleurait, souffrait pour lui, et qui, quoique persécutée par l'ennemi, cependant était si comblée de Vos grâces, qu'il n'aurait dû en croire les propos et les calomnies qui l'éloignèrent en cette opinion des Cabinets et de ce monde qui avait tant d'intérêt à cet éloignement.

Je luttai cependant, Seigneur, abandonnée par l'homme qui devait être du parti de la Croix, je traversai l'Europe, proscrite, dans la plus belle des causes sans un signe d'intérêt, et mon cœur resta dévoué, et, ne voulant que mon Dieu, humiliée, délaissée ici, en butte aux traits de la méchanceté et de l'aveuglement, je déposai tout, et l'amitié d'un homme qui m'avait comblée de tant de reconnaissance autrefois fut déposée sous la Croix aussi. Vous, ô mon Dieu! me dédommagiez grandement, Vous m'envoyâtes Vos bien-aimés, les pauvres, les larmes de la douleur et les miracles de votre amour dans tant de cœurs qui Vous adorèrent, ô mon Dieu! Je parcourais ces champs, ces campagnes, où je n'étais séparée que de quelques pas pour ainsi dire des demeures Impériales, et d'où une barrière impénétrable me bannissait; je pensais que, dans les grandes douleurs qu'il m'avait fallu traverser pour celui que Vous aviez appelé à de si grandes destinées, j'avais offert ma vie, Seigneur, pour qu'il remplît Vos profonds desseins de miséricorde sur lui, et qu'amenée dans son vaste Empire, il n'y avait pas seulement une seule fleur pour moi, ni un verre d'eau, qui est la seule chose que je puisse accepter. Mais, ô mon Dieu! je ne regrette nullement ces jours où j'avais vu son cœur chrétien et si grand me prodiguer tant de bienveillance; j'étais heureuse d'un bonheur auquel les hommes ne peuvent rien ajouter, et qu'ils ne peuvent ternir.

Mais je pleurais sur les maux de la Russie et les douleurs qu'il se préparait, je pleurais dans la plus belle des causes, et, voyant la Croix appeler tout ce qui respire pour l'amour, et la cause de mon Dieu jugée par la honteuse politique des cabinets, le ciel pleurait aussi, la famine s'avançait dans ces torrents de pluie, et la pénitence envoyée, prêchée par tant de voix, n'était point reçue

Mon cœur s'affligea, et je luttai avec la douleur. Autrefois j'aurais été droit au cœur qui Vous aimait, Seigneur, et j'aurais été comprise: mais tout me séparait.

Hélas! qui n'aurait fui cette ville d'iniquité, ces sépulcres blanchis, cette enceinte si frappée, où la dépouille du pauvre est entrée dans les palais, où on s'assoit sur des larmées changées contre des trames magnifiques, où la charité veille solitaire et voit tout pour la dévorante cupidité, pour l'orgueil insensé, et rien pour le cœur, où des milliers d'orphelins errent, où des veuves gémissent, où des comités de bienfaisance doivent tenir lieu de tout et remplacer les institutions sublimes de la charité, où des lois de fer poursuivent sans cesse le faible, l'opprimé, le malade que les passions emportent dans un siècle où tout est maladie, où le pouvoir échappe par la vénalité, et où les fautes sont punies dans l'imprudent d'après un code qui n'est point établi sur des lois divines, mais sur des lois humaines, adaptées à un autre siècle et n'allant plus au nôtre, parce que toutes les convenances sont changées: Seigneur, est-ce donc là Votre volonté? Cet homme si droit, cet homme dont l'âme est généreuse, et qui aime l'Evangile, doit-il être séparé ainsi de son peuple, doit-il paraître toujours sévère, doit-il ne point connaître la charité, qui actuellement surtout est si nécessaire au serviteur qui doit rendre compte au maître? Doit-il paraître aux yeux de son peuple froid et indifférent, laisser passer devant ses yeux les plaies qui le dévorent, et être jugé par la postérité même dans des impôts proposés qui effrayeraient le païen même, et que le génie seul aurait rejetés, sans parler du Christianisme? Est-ce à lui que des hommes aussi peu éclairés peuvent faire parvenir la ruine des Etats, et, quand tout s'écroule, éloigne-t-il ceux qui devraient prier avec lui? O mon Dieu! quand des Saints frémiraient de crainte, quand les Elus à peine seront sauvés, est-ce l'Empereur qui peut marcher seul, et avec tant de sévérité? car pour marcher avec Vous, Seigneur, il faut suivre Votre voix, et en vain elle devient si effrayante qu'elle renverse, il ne s'effraie pas, et ne travaille pas à ce qui Vous plaît, et quand Vous ne voulez que son bonheur, quand Vous lui dites sans cesse: „Mon fils, donne-moi ton cœur!“ quand Vous vouliez aider si puissamment, quand Vous daignâtes me montrer que Vous aviez des millions de prêts, sans qu'il coûte une obole à son peuple, quand il pourrait [illegible] cette guerre sainte ainsi, cette croisade qui autrefois aurait fait battre [illegible] cœur généreux, il ne daigne pas même accorder un moment! Quand Vous avez daigné me montrer, Seigneur, que Vous formerez ici tant d'institutions de charité, que Vous m'avez appelée pour cela, que cela doit devenir moyen de salut pour les riches sans coûter à l'Etat, quand on m'a déjà tant offert, je ne puis obtenir un moment pour l'intérêt de tant de milliers. Mon Dieu, ayez pitié de nous, Vous êtes plus grand que l'espérance, sauvez-nous encore sur les débris du monde!

## 7 *).

*Sainte-Marie du Côté de Viborg,*
*2 mai 1822.*

Après avoir vainement tenté d'exposer à vos yeux et ma situation, Sire, et mon désir de vous obéir, et avoir commencé plus d'une fois d'écrire, j'ai encore prié ce matin le Seigneur de m'aider, car c'est la veille de mon départ aujourd'hui. Alors en ouvrant un portefeuille, j'ai trouvé une prière que j'avais écrite, je crois, en novembre. Déjà mon cœur avait été brisé dans les douleurs qui me surprenaient au milieu de tant de combats où mon âme passait et pour vous et pour moi qui était environnée de tant d'assauts. Je vous l'envoie, Sire, cette prière qui est un résumé de ce qui occupait mon âme. Que dois-je ajouter? J'embrasse vos genoux pour vous prier de ne pas croire que mon cœur veuille vous offenser. Vous avez éprouvé mon dévouement, Sire, et savez qu'il a résisté à tout, mais, quant à ce qui regarde ma conscience, je ne puis répéter qu'avec le grand Ambroise: „Si Théodose veut faire l'Empereur, je lui „offre ma tête". O Sire! serez-vous moins grand que Théodose? Non! Vous déposerez ainsi que lui toute autre considération, et, mettant votre front sur le seuil du temple, vous verrez dans la pénitence du cœur la volonté du Seigneur, Ses voies et Son amour.

Le temps presse, Sire, il ne s'agit pas de moi ni de ma justification. Il y a quatorze ans que je fus appelée dans les Vosges à connaître la volonté du Seigneur sur moi: ce fut l'année 1808, sept années après je vous annonçai à Heilbronn que vous vaincrez en peu Napoléon, et que vous verrez les grâces du Saint-Esprit vivifier bien des chrétiens. Vous savez, Sire, que le Seigneur me légitima à votre cœur, que je vous revis peu après à Paris, que toute l'Europe vous regarda comme l'Elu auquel Dieu accordait de si grandes grâces, que les châtiments et le partage de la France annoncés aussi par Adam Muller furent suspendus par la miséricorde, que les victimes furent averties, que je fus en relation avec Mad. de Bourbon, que j'avertis Mad. Descars, qu'elle parla probablement au Roi, afin que la Famille Royale s'humiliât, que les jeûnes et les prières de quarante heures, l'adoration devant le Saint Sacrement commencèrent, que la France fut remise sous la protection de la Sainte Vierge, et que le vœu de Louis XIII fut renouvelé pour cela. Alors le Camp de Vertus, où vous vîtes aussi, Sire, le sang de l'Alliance sur sept autels implorer la miséricorde Divine, apporta les immenses bienfaits à la France. Le Seigneur se

*) Mme de Krüdener a été exilée de Pétersbourg en février 1822, à la suite d'un article de [illegible], mais comme les chemins étaient impraticables, S. M. permit de nous retirer dans [illegible] de la princesse Golitzyne, sur le chemin de Wibourg. Le prince Golitzyne [illegible] de l'Empereur dans laquelle il fut dit qu'elle fasse de petits voyages de temps [illegible] pour se rapprocher imperceptiblement des environs de Pétersbourg, où une [illegible] à tout le monde, et alors l'Empereur viendra la voir. Voilà ce que Mme de Krüdener écrivit avant son départ [illegible].

servit aussi de moyens humains: le ministère fut changé. Votre exemple Auguste prêcha au Roi et à Madame d'Angoulême, ainsi que vos conseils, et la France fut épargnée comme Ninive. Vous emportâtes l'amour et l'admiration des Français, car Dieu était avec vous, et, je vous le demande, Sire, n'étiez-vous pas plus heureux alors? Oui, je vous le dis en confiance: m'aviez-vous dit à Heilbronn et en me revoyant à Paris: „Pourquoi prophétisez-vous?“ Ne m'aviez-vous pas découvert les plus profonds replis de votre conscience, et peut-on regarder ceci simplement comme un mouvement de confiance, n'y a-t-il pas une plus haute direction dans ces circonstances? Le Seigneur ne prépare-t-Il pas les canaux de grâces, peut-on les prendre et les quitter sans Sa volonté? La souffrance et les élections forment les organes, et souvent avant la naissance, par les races même d'où elles sortent. J'avais beaucoup souffert, Sire, et à Paris inconcevablement, vous avez dû le voir plus d'une fois. Si bien des choses vous ont été difficiles à comprendre, les voies de Dieu ne sont-elles pas incompréhensibles? Dans la prière et l'union, bien des choses se développent. Vous avez été abordé par quelques personnes à Paris, elles vous sont inexplicables, mais pensez, Sire, que dans toutes les grandes œuvres le mal et le mélange ont sa part; le Seigneur laisse à l'ennemi cette part que la chute lui donne, mais c'est pour en tirer sa gloire avec magnificence et pour tout sauver. D'ailleurs les grandes destinées comme les vôtres doivent être élevées comme le chêne, et passer par beaucoup d'expériences et de connaissances. Je le répète, oh! que j'ai souffert! L'Eternité vous le montrera.

Je viens à un autre point de la note que vous avez remise au prince: mon séjour ici. Rappelez-vous, Sire, que j'ai été forcée par les Princes d'Allemagne à venir en Russie, que j'y suis venue forcément, que j'ai toujours craint ce séjour, et dès mon enfance, car j'ai beaucoup souffert et à Pétersbourg nommément.

Rappelez-vous, Sire, que vous me parlâtes de votre isolement ici, que je vous dis alors à Paris que je pourrais venir, que je pensais que le Seigneur me le permettrait. Vous demandâtes quinze jours de temps, après quoi vous me dîtes que vous n'aviez pas la persuasion que je vinsse, vous deviez frapper de grands coups et que vous craindriez que la haine ne se portât sur moi, mais que peu à peu je pourrais vous suivre. Rappelez-vous, Sire, ai-je répliqué quelque chose, n'étais-je pas résignée à tout, ne voulais-je pas seulement la volonté du Seigneur en tout? Vous me promîtes de faire un journal, et me quittâtes, Sire; je ne sais pas pourquoi en me quittant, vous me dites: „A trois mois!“

Quant à ma venue ici, tout vous prouvera que ce n'est pas la chair et le sang, Sire, quoique j'eusse ici toute ma famille, et que, quelque temps après mon arrivée à Russie, on m'engagea beaucoup à venir ici, et, je crois, parce que le marquis Paulucci désirait être débarrassé de sa surveillance. Enfin l'homme qui était chargé de mes affaires pécuniaires et en relation avec le gouverneur général m'apporta un passeport, une lettre de change et il fit arranger ma voiture. Je résistai, voyant évidemment que ce n'était pas la

volonté de Dieu encore; plus tard le Seigneur me fit connaître que je devais venir ici. J'eus des combats, je souffris, je me représentais les clameurs, la publicité, votre position, la responsabilité où j'étais si je n'étais pas fidèle, et je souffrais beaucoup; mais, me rappelant que les premiers chrétiens martyrs avaient été allumés comme des flambeaux dans Rome, j'eus honte de ma lâcheté, et je n'eus que le brûlant désir de glorifier Jésus-Christ, quand même j'irais à la rencontre de la haine et des poignards que le fanatisme agitait alors, et qui avaient cherché bien des victimes.

J'acceptai donc aussi ce séjour, mais je ne vins ici qu'après avoir été bien convaincue que je le devais; ni la douleur de ma fille, ni l'appel de Berckheim mourant, ni ce que me dit la princesse Golitzyne, qu'il n'avait selon les médecins que vingt-quatre heures de vie, ne me fit partir un jour avant que ce ne me fût permis par le Seigneur, et je le trouvai, Dieu merci, vivant: le Seigneur lui avait accordé la guérison dans la Sainte Communion, et nous n'avions qu'à adorer aussi pour ce miracle!

Je vous avais vu un moment, Sire, à Petchour. Malgré toutes mes craintes de vous donner ma lettre au milieu du couvent, je le dus, il ne me restait aucune autre possibilité et je fus tellement conduite pas à pas par le Seigneur que, si vous saviez les détails, vous ne pourriez qu'en être convaincu. Oh! Sire, il y avait dans cette entrevue qui pouvait vous heurter quelque chose de si grand, que vous ne pourriez qu'en être frappé, si déjà cela vous était découvert, et si vous aviez pu vaincre ce qu'il y avait d'embarrassant pour vous et me voir à Neuhausen, profiter, marcher à grands pas, car le jugement approchait de plus en plus, et minuit avait sonné aussi quand vous arrivâtes au monastère, les lampes devaient être allumées. Mais déjà bien des retards vous arrêtaient, et notre entrevue à Neuhausen n'aurait qu'augmenté la responsabilité.

Je me hâte de venir à mon séjour ici, et du reproche qu'on me fait de dire d'avance les châtiments, ce qui va toujours, et depuis les Prophètes et depuis St-Jean-Baptiste jusqu'à nos jours, ensemble avec la pénitence prêchée. Depuis l'an 1808, ce qui fait quatorze ans, on pourra suivre par les gazettes même si je n'ai pas dû dire avec d'autres ces jugements que tout le monde voit pourtant sur la terre, et, avant de vous connaître, Sire, j'ai annoncé la guerre et les fléaux en Suisse, à Genève, en Wurtemberg, à Riga, à Strasbourg, même l'année 11 la guerre des Français, jusqu'à l'année 21 que je suis venue à Pétersbourg. On pourra savoir si j'ai annoncé à la Reine de Hollande et à son frère le Prince Eugène l'an 14 que Napoléon reviendrait de l'Ile d'Elbe et que je prévins ce dernier de ne point prendre part à ce retour. Mais qu'est-ce qui prouve que ces annonces viennent du Seigneur? C'est quand l'annonce se vérifie; je puis, Sire, partout vous faire avoir les preuves [illegible]. Qui oserait douter de la volonté du Seigneur, quand dans tant [illegible] s'est formé un peuple de prières pour adoucir, détourner les coups qui devaient tomber sur Genève, où j'avais annoncé trois mois d'avance les Alliés qui, quoique battus à Bautzen, y vinrent? Empaytaz, à la tête de ces [illegible] où étaient tant d'âmes, [illegible]: Genève fut miraculeusement délivrée des Alliés, après qu'il eut fait la prière de Daniel. Ainsi il se forma,

à Genève et partout, de ces réunions; des aumônes furent données, la famine annoncée en Suisse vit d'abondantes grâces et des secours envoyés par Dieu; Bâle fut préservée, un grand peuple de prières s'assembla. Qui ne verrait pas dans cette réunion de tant de secours l'infinie miséricorde qui ne veut que corriger en punissant!

La gloire de Dieu ne va-t-elle pas avant tout? N'est-il pas de Sa gloire d'avertir, de montrer Sa majesté et Son amour, en même temps d'effrayer, d'appeler de toutes les manières à la conversion? Et s'il est prouvé que les événements ont suivi l'annonce, si tant de miracles ont attesté l'œuvre si grande de tant d'années, ne sera-t-on pas chargé d'une grande responsabilité en l'attaquant ou en éloignant ces âmes qui ont renoncé à tout? Certes, ce n'est pas imagination, ou pour faire parler de soi, qu'on passe par ces souffrances et s'expose à être lapidé!

Ce ne sera donc point le monde qu'on interrogera au jour du Jugement, mais cela sera la gloire de Dieu seule dont il sera question. Ce sont donc tous ces souffrants de tous les rangs, de toutes les conditions qu'il faudra aussi interroger à Pétersbourg.

Oh! Sire, vous n'avez pas d'idée tout ce qui s'y opère! Si je n'avais été qu'un tronc où les riches déposaient pour les pauvres, c'était beaucoup; car par combien de souffrances et d'apprentissages n'avais-je pas dû passer avant d'avoir cette grâce! Que de choses j'ai vues, que de larmes me sont encore présentes! On vous abuse donc, Sire, si on ne vous dit pas combien de regrets m'ont suivie, et, si vous pouviez avoir le temps de lire tant et tant de lettres, vous verriez que, dans la société aussi, tout ce qui a un cœur s'est prononcé, et dans ceux que les rangs, les places et tout distinguent. Mais qui ne craint pas? Les grands sacrifices sont rares! J'ai de puissantes voix contre moi; je ne veux pas dire des ennemis, je ne sais qu'aimer, et je crois que les profondes trames de l'ennemi sont la cause de toutes ces fables qu'on débite sur moi et qui abusent tant de personnes. Mais devait-on les écouter, et les scandales sont-ils causés par ceux qui ne veulent suivre que l'Evangile, ou bien par les faux rapports? Au reste, cela a été de tous temps; il n'y a pas eu un seul exemple, depuis que la chrétienté existe, qu'il n'y ait eu de l'ignominie, et toutes sortes d'inventions et de choses scandaleuses mises sur le compte des plus grands Saints même. Que ne dit-on pas du prince Golitzyne, qui est un être si rare, si pur! Oh! Sire, si vous saviez ce que dans l'étranger on débitait sur vous aussi! Au reste, vous le savez bien! N'espérons donc pas que d'aucune manière on se taise sur mon compte. Le Seigneur lui-même veut que vous vous prononciez hautement pour moi et cette grande cause; on sait que tout ce qui veut confesser Jésus-Christ se rallie à présent: tant de milliers et milliers se sont attachés à moi! Est-ce donc par envie de célébrité que je le dis? Il serait donc triste et fâcheux, si, pour tout ce qui pense bien, pour tant de chrétiens, pour tant d'âmes seulement liées à moi par des émotions généreuses, vous ayez l'air d'être opposé et mal pour moi. Non! je le sais, on ne se trompe pas, on connaît votre cœur, et croyez que j'ai souvent pensé avec tristesse que vous [illegible]

souffrir de tant de positions différentes. Oh! Sire, pardonnez-moi d'insister encore, de fixer vos regards sur les grands moments qui approchent, dites-vous aussi qu'il est impossible partout où je suis que je sois ignorée. D'ailleurs j'ai tout déposé; je suis étrangère à Kosse: on y apporte les malades, des milliers viennent de partout pour les aveux de cœur, je ne les appelle pas, mais je n'ose renvoyer personne, c'est aussi ce qu'ici j'ai dû faire; et je sais que j'ai été peu comprise, et que je vous ai déplu, Sire. Mais connaissez-vous ma terrible responsabilité, savez-vous ce que je souffre, quand je n'obéis en tout à Dieu, et que je m'écarte le moins du monde de mes devoirs. Pensez, Sire, que des prêtres catholiques et grecs ont reconnu cette grande et singulière apparition des temps, qui en est aussi un signe, et qui dit beaucoup, quand on voit toutes les confessions se réunir et reconnaître ces gens si persécutés des Etats, si comblés de grâces.

J'ai été en relation par un des nôtres avec le métropolitain Michel d'ici. Il est même apparu après sa mort en songe à un prêtre respectable; il s'est placé à côté de lui près de l'autel et lui a dit: „Priez pour les femmes". D'autres prêtres m'ont écrit, envoyé des âmes, des prêtres français de même. J'ai passé des journées entières presque à genoux plus d'une fois à entendre les aveux ailleurs, et j'ai beaucoup entendu ici, et n'était-ce pas pour cela aussi que le Seigneur voulait que vous connussiez tant de choses qu'on ne dit pas à ceux qui sont du monde? Ne fallait-il pas pour cela que j'eusse tout déposé, qu'aucun lien ne m'entravât? Oh! que d'immenses biens vous auriez pu faire, Sire, que de choses à redresser, dans ces temps où les réactions nous appellent, où il faut avoir en vue Dieu et Dieu seul! Alors il soutient les Etats et bénit tout, mais c'est ce qu'on craignit. Quel signe attendiez-vous donc pour me voir, Sire, quand je ne veux que la gloire de Jésus-Christ et votre félicité? Puis-je être dangereuse? J'ai vécu, j'ose le croire, d'après l'Evangile, à Kosse: du moins je l'ai cherché et j'ai été guidée pas à pas par le Seigneur; j'étais sans contact politique, sans voir la société. Comment y ai-je été épiée! Comment a-t-on parler, débiter des absurdités! Je n'en veux à personne, bien des choses ne pouvaient être comprises; mais devait-on juger? Enfin c'est pour dire que mes ennemis ne m'y laisseraient pas tranquille. Il faudrait m'enfermer et mon amie Hélène y consentirait de grand cœur, et serait avec moi quelque part, mais les bruits iraient encore! Je serais déchargée de responsabilité et heureuse, car rien ne me séparera, mon cœur l'espère, de ce qui peut seul me rendre heureuse, de la voie qui fait suivre le Seigneur.

Je sais que vous êtes loin, Sire, de vouloir me faire de la peine. On vous tourmente, on m'a séparée même de mon frère! Dieu veuille éclairer ceux qui me connaissent si peu! Je conçois comme votre cœur bienveillant voudrait encore adoucir mon départ, et vous croyez me revoir, et que je sois entièrement ignorée! Non, Sire, je crois cela impossible. Sans doute Dieu peut faire un miracle, mais le fera-t-il, peut-on le lui demander, permettra-t-il même toujours que je vienne, je ne le sais. Il demande des pas, et un dévouement sans limite de votre cœur, Sire, car il vous aime beaucoup et vous a beaucoup confié; ce n'est pas une faveur que je demande, je ne désire que la

volonté du Seigneur. Si cependant les grands moments qui approchent vous montraient la vérité de bien des choses qui s'avancent, c'est à vous, Sire, à demander au Seigneur dans la pénitence du cœur de vous éclairer toujours plus. Alors, Sire, dans une neuvaine faite à la Sainte Vierge, demandez pour signe que le cœur de l'Impératrice Mère soit changé pour moi: il le sera, Dieu est grand et miséricordieux! Vous portez cette sainte Image sur votre poitrine, elle vous la donna, alors Elle verra que depuis trente ou trente-cinq ans le vieux pasteur nommé Hiller de Wurtemberg lui envoya des papiers qui vous concernent; votre élection lui sera claire, le cœur généreux de l'Impératrice reconnaîtra la vérité, et distinguera de cette vérité les rapports qu'on lui faisait. Le Seigneur bénira son âme en lui faisant confesser Son Saint Nom dans une véritable conversion de cœur, et elle ne sera plus contre Son œuvre.

O Sire! quand vous vous verrez attaqué encore plus que l'an 12, dépouillé, pressé de toutes parts, que vous reconnaîtrez vos véritables serviteurs à leur fidélité à Dieu, alors, oh! puissiez-vous reconnaître dans une profonde contrition, en embrassant la Croix, que vous avez offensé l'amour éternel et incomparable, que vous avez résisté à tant d'invitations! Puissiez-vous, comme l'Enfant Prodigue, vous jeter dans les bras du plus tendre Père, et, couvert du sang de l'Alliance, éprouver que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il vive, éprouver combien Dieu nous aime, et puissent les rayons de la grâce, les flammes de l'amour adorable du St-Esprit incendier saintement votre noble cœur! Puissiez-vous vous relever plus grand que vous ne fûtes jamais, et suivre l'Epoux sous les étendards de la Croix, la voir placée sur l'Eglise de Sainte-Sophie, adorer Jésus-Christ sur les marches de la mosquée devenue le temple du Dieu vivant, rassembler les enfants de l'appel, et, à la tête de ceux qu'une conscription de cœur va sanctifier, voir le soleil de l'Orient éclairer votre front, et le soleil de tous les esprits régner en vous dans les murs de Constantinople après vous avoir fait reconquérir les Saints Lieux! Et puissent vos heureux regards voir fuir le sarrazin infidèle de ces lieux où vous adorerez les traces de notre adorable Sauveur dans chaque grain de sable. Que la Sainte Vierge, St-Joseph, le patron des temps, et tous les Saints et Apôtres et Martyrs prient pour cette grâce, et que mon adorable Sauveur m'accorde la grâce de vous voir ainsi! Je l'implore souvent par l'intercession de ma sainte protectrice, la Sainte Mère.

J'espère en Dieu que sa miséricorde vous offre encore tous les moyens de retour au nom du Seigneur. Pour l'amour de Jésus-Christ, profitez-en!

Si ma lettre ne parle pas à votre cœur, je n'ai qu'à gémir! Rien n'altérera mon dévouement personnel, mais je serai libre. Il ne me reste encore qu'à me dégager de toute responsabilité envers vous, Sire, qui à Paris exigiez que je vous parlasse des injustices, et m'avez même, une fois que je voulais cacher quelque chose, dit que vous mettiez sur ma conscience ce qui pouvait arriver à moi de ce genre.

Permettez-moi donc, Sire, que je fasse parvenir au prince ce qui à cet égard est encore sur ma conscience: vous jugerez vous-même. Je n'ai rien à

demander, et les personnes qui venaient, demandaient la prière, et c'est au pied de la Croix que je leur parlais aussi de ce qui regardait et leur âme et leurs affaires. Il est de mon devoir, puisqu'on m'accuse, de dire quels rapports j'ai eus. Ce n'est pas de moi dont il s'agit, mais de la vérité!

J'embrasse vos genoux, Sire, en vous priant de me pardonner tout ce qui a pu se mêler du moi dans cette lettre aussi! Que votre cœur généreux me pardonne et n'ait rien contre moi! O Sire! priez pour moi, je vous le demande instamment, et faites-moi savoir par un mot au prince que vous n'avez rien contre moi. Je pars dans cette espérance, je retourne avec joie dans les vallons de Kosse, j'emporte l'espoir que Dieu me ramènera encore une fois auprès de ce cœur grand et généreux qui ne peut être connu de personne comme de moi, qui l'ai vu si grand.

Que le Seigneur nous bénisse et que la Sainte Mère prie pour nous, St-Joseph et tous les Saints!

## Б) Нѣсколько писемъ баронессы Крюденеръ къ князю А. Н. Голицыну, 1821 и 1822 гг. *).

### 1.

*Cohirowa, Samedi, le 13/25 août 1821.*

Cher Prince, il faut travailler tant que dure le jour, car la nuit vient.

Or comme il n'y a qu'une chose de nécessaire, qui est d'avoir Jésus-Christ et de le confesser, et de chercher à le glorifier de toutes les manières, je vous répète ici ce que je n'ai pu vous dire qu'à la hâte, et qui est, je crois, utile pour l'Empereur, que l'Autriche est au moment d'être séduite, et peut-être même par une alliance avec les infidèles, mais enfin elle montrera son caractère à la Russie, quand même l'Empereur François a des intentions droites.

Montrez bien, cher Prince, que les plaies ont commencé, que partout où j'avais dû annoncer les châtiments, ils étaient suivis, à moins que la pénitence ne les détourne en invoquant la miséricorde du Seigneur; mais il faut une pénitence ostensible, des actes publics de prières, comme en l'an 12, et quand toute la chrétienté souffre, que la Grèce est si frappée dans les chrétiens, que tant de gouvernements souffrent de famine, de sauterelles, on peut bien faire des prières publiques, les prêtres peuvent bien prier et invoquer le sang de la croix et de la haute Victime, Jésus-Christ, et invoquer le Dieu Tri Un en Jésus-Christ en criant miséricorde et demander l'intercession de la Mère de Dieu, remettre la Russie sous sa Sainte Protection et demander les grandes intercessions de St-Joseph et des Saints.

*) [illegible]

Rappelez à l'Empereur que, l'an 19, à son passage à Pétersbourg, je lui rappelai la Prusse et le salut de son Roi. Le Roi avait été averti plusieurs fois par un homme envoyé par le Seigneur. Il avertit trois fois et fut renvoyé aux ministres. Trois secousses rappelèrent au Roi sa faute de ne pas avoir écouté et profité de la miséricorde du Seigneur, une émeute, sa chute où son nez fut fracassé et un attentat sur sa vie à cause d'une histoire où Hardenberg aussi fut impliqué: le Roi n'écouta pas encore.

J'eus en l'an 19 une vision où, entre autres, je vis, après beaucoup de pleurs de la Reine qui pleurait amèrement, le Roi. Je lui demandai: „Croyez-„vous aux visions?“ Il me dit: „Non! mais si elles sont appuyées sur les „Saintes Ecritures, alors oui!“ me dit-il. Je me levai alors pour lui représenter les devoirs que la Sainte Alliance lui imposait, mais, ne pouvant continuer, je lui dis: „Vous êtes arrêté“. Il se troubla et je vis qu'il voulait me le cacher; un jeune homme appelé Schwerin voulait ouvrir la porte, mais il ne put y réussir.

Je vis pourquoi en l'an 19, où le Roi aurait pu encore accepter la miséricorde du Seigneur, j'avais dû parler à l'Empereur. A présent la Prusse est tellement agitée que des personnes qui en viennent m'en ont fait un tableau effrayant; je le connais d'ailleurs, cet Etat, par de grandes sources. Des milliers et milliers ont entendu la parole de la vie et la grande prédication des châtiments des Etats et de l'immense amour, par la Mission, et, d'un bout de la Prusse à l'autre, la confession du seul Roi Jésus-Christ, qui veut régner dans ceux qu'il a choisis, retentit, et fut appuyée par des miracles assez connus. La voix qui m'apprit les désastres de la Prusse ici nouvellement, avait été émue aussi alors.

Montrez, cher Prince, la famine. Parlez où vous pouvez. Je l'ai vu en Suisse, Dieu préserve chacun du reproche de n'avoir pas agi en chrétien!

Le temps est court, les places ne sont rien, la faveur ou la défaveur une fumée, *Christ est tout.* Parlons, ne ménageons rien quand il s'agit de glorifier le Seigneur Jésus-Christ, ou nous serons renversés par les éléments mêmes! Il n'est plus temps de balancer, aimons nos Souverains en leur faisant nos rapports: vous vous rappelez de votre rêve et du rapport?

Dites à l'Empereur que je suis peinée de voir que personne ne vient de crainte de lui déplaire, tandis que les jugements les plus terribles avancent.

Enfin, cher Prince, les grands moments sont là, une personne à Odessa qui était de la Mission m'exprime aussi le mouvement général qui porte l'attention sur moi. Il en est de même en Allemagne et en Suisse. Je n'ose dire au Seigneur: „Pourquoi avez Vous choisi quelque chose de si vil?“ mais: ‚Parlez, Seigneur, je me prosterne, glorifiez Vous par le néant!“ voilà ce que je dis. Veut il m'employer, j'obéis, et l'humain a disparu pour moi: bras de chair, le sang et ses liens, amitié et pouvoir, je laisse tout pour voler aux pieds de mon Seul Amour.

Avant que les Grecs commencèrent, des amis à nous partirent, et ayant lu dans un ouvrage: *Que fait la comtesse* (c'est ainsi qu'ils m'appelaient)? *Elle nous dirait l'heure qu'il est*, je répondis à tous par [illegible]

qui me furent donnés le jour de la St-Michel, et je leur dis: „Le moment „est arrivé où vous devez vous prosterner, Allemands et Suisses, qui voulez „être du peuple sacerdotal, où vous devez tout quitter pour prier que Jésus-„Christ soit glorifié, et que la Croix soit posée sur la mosquée, car il vient, „le grand Roi, et les Sarrazins vont être vaincus! Quittez vos idoles, pleurez „pour les pécheurs, aimez, confessez le Seigneur; le soleil pâlit, nous le „voyons, cher Prince, la lune pleure, le Ciel pleure ici à présent". Voilà ce que j'écrivis l'année 20! Peut-être les grandes voies du Seigneur m'appellent bientôt ailleurs; avant de quitter l'Empereur, je voudrais le voir une fois encore, mais que la volonté du Seigneur seul se fasse! Il ne force personne, et je serai dégagée; le Seigneur sait si j'ai eu autre chose à cœur, avec lui aussi, que la gloire de mon Dieu et sa félicité à lui, et je lui ai été fidèle, comme mon grand-père le fut à Pierre, jusqu'au dernier moment, et je l'aimerai sans cesse en pleurant sur le voile qui lui cache la vérité maintenant.

Je n'ai rien à perdre, car j'ai tout. Tout lui parle, les morts et les vivants, car la vision de Pierre I[er], ici si occupé de ce qui concerne la Russie, m'a avertie aussi, les éléments parlent, tout l'appelle. Portez-vous bien, cher Prince, écrivez donc, j'ose vous en prier pour avoir les détails sur les provinces frappées; la famine vient, n'ayons pas de reproches qui font pâlir à nous faire. J'ai senti le printemps dernier comme en Suisse, c'est-à-dire la bénédiction. Prions, veillons et marchons sur l'opinion pour ne pas être séduit. Que le Dieu Tri-Un en Jésus-Christ nous bénisse et que la Sainte Mère nous protège et St-Joseph et tous les Saints!

J'espère rester encore un peu à Cohirowa, car vous savez comme j'aime ces arbres où je prie. Venez donc, cher Prince, mercredi, si nous vivons, s'il plaît à Dieu, vous savez si mon cœur sent le prix de ces moments *)

---

*) Quelque temps après, l'Empereur dit au prince: „J'ai la conviction que je dois voir la „baronne". L'entrevue avait lieu le 7 septembre dans une maison de paysan, S. M. attendant notre [illegible] et Mme de Krudener fut reçue avec beaucoup d'affection, l'Empereur prêtant la plus [illegible] attention [illegible] son humilité. En prenant congé, il dit: „Je pars pour la Pologne. [illegible] semaines je vous reverrai". Il dit au prince: „J'ai retrouvé ce même calme, comme „à Paris". Mais il y avait des intérêts trop puissants pour ne pas mettre tout en œuvre pour empêcher une autre entrevue. L'Empereur dit un jour au prince: „Voyez cette baronne qui a „[illegible] des royaumes, comme elle est tranquille à Cohirowa!" Et quelquefois il demandait: „Ne [illegible] vous rien de la baronne?"

L'Empereur voulut accorder une entrevue en hiver à Zarsko-Selo, et le prince, par sa [illegible], [illegible] le temps affreux pour Mme de Krudener, a gâté la chose en proposant le Palais.

Mme de Krudener, en parlant au prince sur son voyage en Allemagne et sur l'empressement [illegible] qu'on montrait de l'entendre, elle dit entre autres: „Nous leur dîmes que cette „Sainte Alliance que l'Empereur de Russie avait reçue comme un don superbe tombé dans son „cœur et venant des régions célestes et annoncée dans les Saintes Ecritures comme l'Alliance du „[illegible] le dernier moyen de grâces pour les trônes comme pour les peuples, qu'il „n'y avait plus de garantie pour les Etats et les familles qu'en Dieu et confessant hautement „Jésus-Christ, en vivant d'après l'Evangile et la Bible, que tout ce qui ne suivait pas cette „[illegible] que de nouveaux orages attendent l'Allemagne et l'Europe". *(Примѣчаніе къ самому оригиналу).*

## 2.

*Loué soit Jésus-Christ!* *Cohirowa, ce 19 d'août 1821.*

Cher Prince, que le Seigneur vous bénisse et se glorifie toujours plus en vous! Je ne vous demande pas pardon si je vous ai occasionné des peines et des douleurs. Le Seigneur, en nous unissant dans la connaissance de ses grandes voies et dans la prière, ne nous a unis ainsi que pour que nous voyions des fruits pour l'Eternité. Je vous aime du profond de mon cœur, quand je vous aime en Christ, et si j'avais la terre entière à vous donner, je ne vous donnerais qu'une poignée de vanité, et vous reculeriez devant moi au grand jour des rétributions.

Mais ces moments de douleurs, où j'ai été la cause que vous avez affligé, peiné, indisposé peut-être contre vous aussi, un homme que nous vénérons et chérissons à tant de titres, l'homme que le Seigneur a choisi, qu'il aime, en lequel il veut mettre sa complaisance, qu'il destine aux plus sublimes fonctions, cette douleur, Prince, d'être méjugée et accablée de l'inimitié même d'un Etre aussi distingué et aussi cher à mon âme, serait peut-être aussi poignante pour moi, et mes yeux en vous écrivant ont encore des larmes. Dieu qui est tout sait élever ceux qu'il destine au grand et souvent pénible emploi de dire la vérité, et sait leur donner le plus sublime partage, celui de préférer sa volonté à tout. Six années passées loin de l'Empereur m'ont appris à prévoir et à accepter ces situations. Je ne suis pas digne de souffrir un peu pour cet adorable Sauveur et Seul Maître qui mourut pour une si vile pécheresse. Dieu découvrira à l'Empereur si j'ai voulu autre chose que la gloire du Seigneur, si mon cœur demande avec larmes que cette belle destinée soit toute à Christ.

Quant à vous, cher Prince, tout ce que nous avons senti, vu et éprouvé, de tant de manières différentes par la miséricorde du Seigneur, c'est qu'il veut avoir un peuple d'amour et de souffrance qui meure à tout, le confesse et ne vive que pour sa gloire. Tout ce qui est grand passe par la douleur: souffrons avec joie, et ne voyons que la Croix, et la mort de l'amour dans un Dieu qui se fit homme!

Berckheim vous dira, Prince, que nous avons appris quelque chose de frappant et de bien remarquable, qui montre combien la pénitence est nécessaire. C'est jusqu'au 8 de septembre qu'est la fête de la Sainte Vierge qui sont les grands moments pour remettre sous sa protection la Russie, c'est le temps où les Bourbons et la France reçurent tant de grâces au Camp de Vertus, où l'Empereur déclara l'Alliance des Rois qui devait être si sainte et si grande. Quel jour de fête, le 30 août, qui précéda tout cela, et quel jour d'Alexandre il aurait pu avoir à présent, que de grâces m'ont été montrées pour lui, ce cher Empereur!

Je n'ai pas encore la permission de quitter Cohirowa. Ces dames sont peinées, ou l'ont été au premier moment, de ce que je pourrais [illegible]

un peu, mais en leur disant que la voie où je marche est, grâce à Dieu, celle qui peut être honorée de la prison, de l'échafaud et de tous les exils, elles l'ont bien senti. Hélas! quand des milliers périssent, ai-je mérité d'être à Cohirowa comme dans un palais et d'avoir tous les besoins de la vie, moi misérable!

Tout va se décider, cher Prince, bientôt; nous touchons à d'immenses moments. La Sainte Mère qui apparut à une femme paysanne avant que je partis de Kosse et lui dit qu'elle m'accompagnait, moi et Hélène, dans notre voyage ici, ne m'abandonnera pas. Peut-être mon séjour à Pétersbourg ne sera pas plus long: que la volonté du Seigneur soit faite! et si je ne voyais plus l'Empereur, vous, Prince, que mon cœur chérit toujours, vous demanderez à baiser pour moi cette main que j'arrose aussi à présent de larmes en pensée, et vous lui direz de me pardonner tout ce qui s'est mêlé du mien. Jamais je n'ai voulu l'offenser, je le respecte comme mon Souverain, je le vénère comme Celui que le Seigneur appela, je l'aime comme Celui qui m'a obtenu la grâce de souffrir un peu.

Veuillez, cher Prince, si vous voyez Mme Plechtchéef, lui demander pardon si je ne réponds pas à sa lettre; elle a eu un songe remarquable de moi, assurez-la de mon tendre dévouement et à tous ceux qui veulent aimer le Seigneur. Le luth qui était un bouleau dont je jouais tristement, sous les saules de Babylone, et les sons que je tirais ressemblaient à une chute d'eau, qui est douleurs aussi.

Toute à vous à jamais. Loué soit Jésus-Christ! Priez pour nous tous et pour votre misérable servante.

---

3.

*Sainte-Marie du Côté de Viborg,*
*16 mars 1822.*

Depuis trois jours que nous vous avons quitté, cher Prince, on dirait que vous nous manquez depuis bien longtemps. On voit bien que ce qui nous attache à vous n'est point du monde, et ne peut être jamais touché par l'oubli; aussi, malgré vos trois ministères, avez-vous encore des moments pour les absents, qui n'ont pas tort avec vous. Quoique la princesse vous écrive des volumes, je prétends vous occuper aussi; vous aurez peur en croyant que je deviens personnelle, mais vous vous rassurerez en voyant que c'est de mon bonheur que je veux vous parler. Effectivement je me trouve bien heureuse, mon cher Prince, et mon exil pourrait faire envie au monde même, si le monde pouvait être déshabillé; mais ses ambitions et les petits plaisirs sont vendus à l'aveuglement, et, pourvu que nous soyons amusés et considérés, il nous est égal d'être menés en poste à l'enfer même, car les péchés nous conduisent, et nous aimons les péchés.

Oh! que l'homme est misérable, disions-nous souvent, cher Prince, mais qu'il est heureux quand il est désabusé et que, regardant ses chaines à côté de lui, se voyant Roi après avoir été captif, il regarde le Ciel, et verse les premières larmes de bonheur, les larmes de la reconnaissance!

Ils se trompent bien, s'ils croient qu'ils m'empêcheront d'aimer, malgré tout ce qu'ils font pour cela: il n'y a point de haine qui tienne contre l'amour; c'est la première puissance! Je prétends être plus despotique que la Porte même, et tout subjuguer. Je vous vois d'ici, vous qui ne vivez que d'outrages, me dire que cela peut durer longtemps. Soit! mais nous avons l'Eternité pour nous: patience donc! Nous sommes de ces combattants qui sont à la solde du plus grand des Rois, et puisqu'il a tout vaincu, nous vaincrons!

Courage! La politique n'est pas immortelle, et de plus elle est bien malade; elle est comme le scorpion, qui, ne voyant plus d'issue, se tue lui-même. Laissons-la se démener, mais les malades qu'elle a dans son hôpital, ayons-en pitié!

La princesse est charmante, les grands événements lui font faire les plus petites choses avec une gaieté charmante. Imaginez, Prince, qu'elle chauffe tous nos poëles, après qu'elle vous a fait ses rapports. Sa maison serait réchauffée, si elle y mettait toute la chaleur de son amitié pour nous; mais on ne peut pas, comme elle le dit fort bien, chauffer l'air, et de plus nous avons, comme disent les allemands, des tirants; effectivement il paraît que tous les tyrans du monde sont venus habiter ici: cependant, rassurez-Vous, cher Prince, ils perdront tous la vie avant votre arrivée. On conspire si bien avec le feu et l'air que nous aurons chaud, et déjà nous avons des pièces très habitables; après avoir passé par les campagnes de Cohirowa, vous ne devez plus rien craindre.

Portez-vous bien, que Notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ nous bénisse et que Sa Sainte Mère, qui ici aussi est la mère du refuge pour nous prie pour nous et nous protège et celui que nous aimons tant.

J'étais si habituée de vous tout dire que je continue et vous parle encore.

Il neige et pleut, la mer a mis un voile, et les alouettes que j'aime tant font silence; je pense que ce sont les seuls espions que nous avons ici: si elles voient tout ce que nous faisons, au moins elles le verraient de la bonne manière, car elles étaient plus élevées que nous et la terre. Au reste vous savez que la princesse s'est constituée mon espion, elle veut vous écrire tout ce qui me concerne. Je ne trouve pas mon compte à vivre loin de la police; j'ai dit tout haut dans la ville des Césars que ce que j'avais à dire était pur, grand, utile à tous. Qu'ai-je à faire des souterrains! Ma mission a été aux aigles, et c'est sur les toits que je dis ce que j'ai à dire! C'est pour cela que je demandais à Miloradovitch tous les surveillants connus et inconnus, car il faut bien que la police se convertisse aussi. Fénelon a eu trois ans un homme payé pour le vendre et l'a gagné par ses prières; je ne suis pas Fénelon, mais j'ai le courage de tout espérer de Celui, qui est plus grand que l'Espérance et qui m'a déjà tant donné! Oui, Dieu est grand, et Sa miséricorde est inépuisable; louons, adorons, célébrons-Le à jamais!

C'est bien au coin du feu qu'on vous regrette, vous qui dites de si jolies choses, qui avez une mémoire de tant de siècles, et qui vous êtes promené pendant trois règnes avec toutes les illustrations sous les ombrages de Zarsko. Je suis si étonnée d'avoir du temps à moi, que je me craindrais si je n'étais exilée: quelle solitude effectivement, que celle où les pauvres et les affligés sont loin de moi! Il me semble que, quand je ne suis plus à leur service, je ne suis plus bonne à rien. Cependant il me fallait du calme: on me tuait à force d'amour, au lieu que les haines me rafraîchissent; je suis si heureuse partout, qu'on serait bien embarrassé de m'envoyer quelque part où je m'ennuie. *Dieu seul est grand, mes frères!* disait Bossuet. Moi je le dis sans cesse, tout me le fait dire, les misérables conceptions des hommes, leurs agitations, leurs craintes de perdre quelque chose quand ils ont tout perdu et qu'ils n'ont pas le seul bonheur, celui d'avoir Dieu.

Que nous sommes heureux, cher Prince, d'être chrétiens! l'amitié de Celui que nous aimons tant ne vous ôte pas une seule des épines que vous mettent vos ennemis. La faveur de Catherine vous damnait, ainsi du reste, mais au milieu des outrages, des calomnies, de la fatigue à mort où vous réduit l'enfer, quand vous attaquez les ennemis de notre Dieu Sauveur, que vous montrez ce que disait déjà Platon, que les hommes sans religion perdent les Etats et les Empires, au milieu de cette lutte où, d'une voix ferme et soutenue par la grâce, vous condamnez l'hérésie, vous bannissez des écoles de la jeunesse les instructeurs et les prôneurs du philosophisme, au milieu de cette lutte où toutes les séductions vous environnent et où tous les dangers vous menacent, vous êtes heureux, car la Croix vous enlève, la terre s'enfuit sous vos pas, et vous trouvez dans votre oratoire le ciel et les félicités éternelles.

Que de fois j'ai vu dans vos traits, quand vous veniez chez nous, les traces de ces grandes prières qui nous révèlent les secrets de l'Eternité! Courage donc! Armez-vous de la Cuirasse de la Foi, et dites avec l'Apôtre des Gentils qu'on doit se défier de la fausse philosophie. Notre siècle ne peut se vanter que de ses inerties. Apparemment, au lieu de découvrir d'immortelles splendeurs qui sont le résultat de la vérité, il ne découvre que sa honte: aussi toutes les chutes nous environnent, et c'est au bruit des orages que nous avons l'audace de disputer sur les droits de la raison.

Dieu nous préserve de la raison du siècle et des lumières qu'elle nous a fait parvenir et qui n'éclairent plus que des ruines! Qu'avons-nous eu autre chose, depuis que la raison se bat à outrance et que les systèmes se font la guerre, qu'un enterrement après l'autre dans toutes ces chaires de philosophie qui ont brouillé l'Europe? Assurément la vérité immuable et éternelle ne produit pas ces guerres de successions: au reste prouvez-leur par Kant même, que le mal est radical et que le seul Maître a dit: *C'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les meurtres, les fornications.*

Répondez-leur, Prince, par le Livre des Livres, par le seul Code qui puisse gouverner les Empires et les peuples. La logique n'est point du ressort de ceux qui veulent être sourds; la Croyance est la seule convenance de ceux qui doivent régner et de ceux qui doivent obéir, mais la raison du siècle ne

veut aucune autorité; voilà pourquoi elle crée et son pouvoir et sa fausse liberté, et creuse sa propre fosse.

Pourquoi admet-on donc des hommes qui avant tout ne veulent pas obéir à Dieu? Déjà, par le droit romain, l'athée était proscrit et ne pouvait avoir aucune part au gouvernement, il devait quitter le territoire qu'il envenimait par sa présence. Le déisme de nos jours est une peste qui tue l'âme et le corps. Admettre un Dieu sourd et froid comme les philosophes eux-mêmes, c'est livrer au mal les générations, après s'être grisé à la coupe des Vertiges, car la raison de nos jours appelée morale par les sages des écoles lâche la bride si commodément, qu'on reconnaît l'arbre aux fruits. Hélas! c'est bien à présent qu'on peut dire: *Il n'y a plus d'enfants*, et les ténèbres agitent jusqu'à l'âge qui autrefois avait encore de la candeur et des plaisirs innocents. Tout se bat, tout dispute, tout se révolte, et fait la guerre à ceux qui ont si peu su faire connaître la sagesse et l'amour: ainsi, par une juste réaction les écoles du paganisme sont des arènes où les combattants attaquent d'abord ceux qui les égarent, et ensuite tout ce qui les gêne.

Quand Charlemagne, si connu par ses grandes institutions, demanda à Alcuin un grand homme qui unît la foi aux lumières, celui-ci lui répondit que les siècles ne produisaient que lentement un Pacôme, un Augustin, un Jérôme. Sans doute, les flambeaux des siècles sont rares, ce sont des colonnes auxquelles se rattachent des générations entières, ce sont de grands végétaux transplantés, envoyés pour quelque temps dans nos régions pour vivifier et épurer ce qu'ils touchent, et porter la vie qu'ils ont puisée et qu'ils puisent dans les sources de la vie. Mais toujours les Chrétiens ont uni les grandes lumières aux grandes vertus, inspirées par le seul Maître; jamais on n'a vu cette multitude d'ignorants s'imaginer de pouvoir enseigner, quand ils ne savent pas même l'abc. Que sont les hommes de nos jours auprès de ces hommes du désert, de cette suite non interrompue de ces Saints, si illustres dans l'Eglise? Nous dirait-on que les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Ephrem n'avaient pas de lumières, ne connaissaient pas les sciences? L'Eglise n'a-t-elle pas toujours été dépositaire de toutes les vérités, de toutes les magnificences? Y a-t-il quelque chose de grand, de beau dont elle n'ait été le Séminaire? Où furent donc formés et les Basile et les Ambroise et les Chrysostôme, et tout ce qui formait les Césars? Nous dira-t-on que la jeunesse de tous ces grands athlètes de l'Orient, qui avaient à leurs ordres les sciences comme des missionnaires qu'ils envoyaient pour la gloire de Dieu porter de beaux fruits à l'humanité, que leur jeunesse, dis-je, n'ait pas été livrée aux plus profondes études? Mais la grâce les dirigeait, ces études. C'était aux pieds de la Croix qu'ils mouraient aux passions avant de se croire capables d'enseigner; ce n'était pas au milieu de toutes les velléités de la raison dégradée et du cœur corrompu qu'ils croyaient cueillir les fruits de la Sagesse.

Cette mère de l'Eternité n'a que des enfants qui avant tout glorifient la source de toute Sagesse et toute Beauté. Les sciences, si elles ne mènent point à Dieu, sont donc nuisibles, et il vaut mieux tirer le cordon pour couper accès à ce mal de nos jours bien plus terrible que la fièvre jaune. Ce mal

qui mêle à tout le venin de la chute, de cette antique et première Coulpe, cette affreuse indépendance qui a osé de tout temps détrôner le Dieu vivant et rendu ses ouvrages indépendants de Lui.

Toujours on a vu à côté du bien le mal, toujours l'Eglise même a été désunie par l'hérésie et le schisme. Adorons en nous prosternant les profondeurs d'une miséricorde qui, au lieu de frapper, ne veut que bénir, que voir l'homme revenir de ses longues erreurs, que sauver tout ce qui a jamais goûté la vie à l'Océan de l'amour, et croyons que Celui par Lequel et pour Lequel tout a été créé n'aura pas dit en vain à Son Père Céleste sur cette Croix où Il expia nos forfaits: *Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.* Aimons à son exemple ceux qui nous outragent et nous persécutent! Vous m'en avez souvent donné la leçon, cher Prince. Laissons en paix s'exercer sur nous l'arme du ridicule, la seule arme dont le monde a si peur; laissons déraisonner la raison: c'est avec des mots qu'on mène de tout temps les hommes, je parle des zéros qui se promènent partout et qui veulent gouverner l'opinion, et avoir pour eux l'opinion. Chacun, comme dit Montaigne, monte cette bête, elle est là toute bridée au service de tout le monde; mais elle se fatigue aussi, cette bête. Toutes les agitations, toutes les machinations humaines, tous les petits discours, toutes les bêtises enfin dont la langue et la plume de l'homme usent pour faire et défaire les réputations, vont se noyer au torrent infatigable du temps, qui entraîne tout: la vérité seule commande au temps, aux siècles et aux hommes de tous les âges. Aussi ne réside-t-elle pas dans les hommes, mais dans elle-même; assise sur l'Eternité immuable, voilée aux superbes, elle marche sur les soleils et gouverne les mondes sans s'embarrasser des rhéteurs qui fouillent dans la poussière et veulent prescrire une route aux astres, en s'éclaboussant de boue les uns les autres.

Ayons-en pitié, mais pas de cette pitié du monde qui elle-même n'est que péché encore, puisqu'elle se moque de ceux qu'elle veut plaindre; non! je parle de cette belle pitié de la connaissance de nous-même, qui, ayant aperçu ses propres misères, ne sait que s'humilier, frapper sa poitrine et dire avec contrition et l'ardent besoin de voir tout à Dieu: *Seigneur, que Votre Regne arrive!*

Alors l'Eglise, sous le grand Pasteur, ne formera qu'un seul faisceau de lumière, où toutes les immortelles beautés s'offriront à nos regards, produits du Ciel; les sciences, les arts nous montreront qu'ils n'étaient que de faibles rayons proportionnés ici à nos yeux terrestres, mais que leur foyer est au delà de la terre. Si les arts nous ont transportés ici-bas, c'est quand ils nous révélaient les secrets de l'Eternité; la Religion les appela et illustra ses serviteurs, comme nous l'avons vu dans les beaux siècles de Léon X et plus tard, dans les grandes Ecoles, toujours nous vîmes tout se rattacher, comme un fil indestructible, à la Croyance et à la Foi; les monastères furent sans cesse les dépositaires de tous les trésors, les archives du savoir, les conservateurs des lumières.

L'Enseignement toujours fut confié à ceux qui avaient pour base la Croyance, car l'homme doit avoir pour ses connaissances, comme pour sa conduite, des bases invariables. Il n'y a jamais eu qu'un Code inébranlable

et qui fait valoir ses titres à travers tous les temps, qui juge et absout l'homme. Il s'agit donc de le connaître, de le suivre; il renferme en lui seul tous les trésors, il conduit à toutes les sciences, elles sont positives puisqu'elles sortent du réservoir de la vie, et la même main qui lança les univers dispensa leurs lois et établit les rapports et les harmonies qui tiennent les mondes, traça à travers l'espace la route invariable et positive de toutes les sciences. L'éternelle sagesse en dispense seule la sublime révélation, et si l'homme est grand, c'est que lui seul, en rêvant l'infini et l'immortalité de tout ce qui meurt autour de lui, est l'archive vivante de toutes les traditions.

C'est donc de Dieu seul qu'il faut attendre et obtenir l'explication de tous les chiffres si inexplicables aux savants.

---

## IX.

## Донесе́нія французскихъ пословъ *)

(1816—1825).

### А) Донесенія графа Ноаль

(сентябрь 1816 г.—мартъ 1818 г.).

### 1.

*(№ 28).* *St-Pétersbourg, le 26 septembre 1816.*

....J'attache peu de prix aux hommages que le peuple rend à son Souverain; ils s'adressent en général plus à la dignité qu'à la personne, et ne sont pas une preuve bien certaine d'une opinion, qui, au reste, ne mérite pas fort d'être comptée. Il n'en est pas de même de celle des classes élevées de la société: elles doivent avoir nécessairement de l'influence sur le chef du gouvernement, et l'on ne doit négliger aucun moyen de la connaître.

Dans ma dépêche № 12, je vous ai parlé du jugement que les différentes classes de la société portaient sur l'état des affaires intérieures de la Russie. Depuis l'époque à laquelle je vous écrivais, rien ne s'est amélioré dans ce pays; je crois même que la gêne financière a augmenté, et le mécontentement qui en est la suite. L'orgueil que causent les succès militaires soutient l'opinion; mais, si, cette fumée se dissipait, je ne sais ce que deviendrait ce grand Empire; on assure que les contributions qu'il fournit ne suffisent pas même à l'entretien de l'armée.

Je joins à cette dépêche l'oukaze qui nomme M. Spéransky gouverneur de Penza; on regarde cette première grace comme le prélude du retour de la faveur dont il jouissait autrefois. Vous vous rappelez que Spéransky avait été soupçonné d'avoir reçu de l'argent de la France à l'époque des conférences d'Erfurt, et qu'en 1812, son goût pour les innovations lui ayant attiré la haine de la noblesse, il devint victime d'une intrigue dirigée par elle et fut exilé.

*) Изъ Архива французскаго министерства Иностранныхъ дѣлъ, въ Парижѣ.

L'Empereur, toujours occupé de son armée, semble vouloir essayer d'un nouveau genre de casernement qui, en rendant quelques bras à l'agriculture, formerait successivement des villages militaires et une population armée. Dans deux ou trois gouvernements, des maisons régulières et uniformément distribuées ont été bâties sur les propriétés de la Couronne. Ces maisons sont occupées par des soldats qui cultivent les terres et y formeront des familles. Le troisième bataillon des régiments d'infanterie compose cette troupe agricole, qui par la suite subviendra aux besoins de tout le régiment auquel elle appartient; elle pourra être mobilisée et renouvelée. Le drap seul est fourni à ces soldats; le reste des choses nécessaires à l'habillement ou à la vie doit être trouvé par eux sur la terre même qu'ils cultivent. Un pareil système, s'il est généralement adopté en Russie, peut avoir une grande influence sur les destinées de l'Europe....

## 2.

*(№ 29).* *St-Pétersbourg, 28 septembre 1816.*

.... En vous parlant de la diplomatie de ce pays, j'aurais dû commencer par l'Empereur, qui s'occupe si particulièrement des relations de son Empire avec le reste de l'Europe. Vous savez mieux que moi, Monsieur le Duc, qu'il est difficile de pénétrer le fond de la pensée de ce Souverain; pour la deviner, il faut avoir recours aux différents actes de sa vie politique, et en se les rappelant on ne peut douter de sa bienveillance pour la France. Les hommes aiment à se montrer conséquents au système qu'ils ont une fois adopté: l'union de la France et de la Russie à l'époque où Bonaparte gouvernait notre pays ferait presque rougir Alexandre de ne pas chercher aujourd'hui à resserrer ses liens avec la France Royale. On ne peut se dissimuler cependant que le principe sacré de la légitimité n'est pas de ceux qu'adopte franchement l'Empereur, et que, lorsqu'il a contribué si puissamment au rétablissement de l'Auguste Maison de Bourbon sur le Trône de France, il a cru plutôt agir librement dans l'intérêt du pays qu'obéir à un devoir.

Il est un autre genre d'hérédité qui n'est guère plus respecté par Alexandre que celle du sceptre. Il n'aime point la noblesse, n'est point aimé d'elle, et se croit assez fort avec son armée, non seulement pour se mesurer contre tout ennemi extérieur, mais aussi contre tout ennemi intérieur. Aussi cette armée est-elle constamment l'objet de ses soins comme de ses affections. En vain l'Angleterre, l'Autriche ont-elles montré leur surprise de voir la Russie tenir sur pied une armée d'un million de soldats à une époque où l'Europe entière a posé les armes et jouit des douceurs de la paix: les observations de ces deux puissances n'ont point fait licencier un seul régiment. On y a répondu par des protestations de modération, de bonne amitié, par des égards pour les agents diplomatiques autrichien et anglais, par une certaine libéralité dans la manière de traiter les affaires secondaires, sans rien laisser gagner sur le point principal.

L'Empereur Alexandre médite-t-il des conquêtes, je ne le crois pas: en conservant son énorme armée, il veut seulement continuer à jouer le rôle d'arbitre de l'Europe....

---

### 3.

*(№ 30).* *St-Pétersbourg, le 29 septembre 1816.*

J'ai eu l'honneur, dans ma dépêche № 28, de vous rendre compte de ce que j'avais pu recueillir sur un essai assez remarquable de colonisation militaire qui se fait dans cet Empire. Ayant obtenu quelques renseignements nouveaux et positifs sur cette importante innovation, je crois devoir vous les transmettre.

L'Empereur essaie dans ce moment deux institutions nouvelles. Tous ses régiments d'infanterie étant divisés en trois bataillons, il en prend un qu'il destine à former une espèce de colonie militaire. Ce bataillon est établi sur une terre de la Couronne non habitée: il est destiné à la peupler sans cesser d'être ce qu'il est, c'est-à-dire portion de l'armée et portion d'un tel régiment. Chaque soldat a sa maison; toutes les maisons sont isolées, et toutes arrangées symétriquement sur un plan qui doit être commun à tout l'Empire. Le nombre même des chambres est fixé; il doit y en avoir deux vides et disponibles à chaque instant, pour recevoir un soldat des deux autres bataillons, qui peuvent s'y trouver par deux raisons, ou comme simples passagers, ou pour résider plus ou moins longtemps, comme dans toute autre garnison de province. Le soldat ordinairement obtient difficilement la permission de se marier: tout soldat de nouvelles colonies militaires doit être marié, et tout enfant mâle naît soldat, ce qui ne doit point paraître singulier en Russie, où le fils d'un soldat est toujours soldat; on peut ajouter que cet engagement forcé est le prix de la liberté, puisque le service militaire affranchit. Ces troisièmes bataillons sont destinés à former une réserve ou une espèce d'arrière-ban toujours aux ordres du gouvernement, et qui ne lui coûtera presque rien, car, au moyen des terres et de toutes les avances qu'on fait au soldat colon, il demeure chargé de toute la fourniture militaire, le drap seul excepté pour l'habit proprement dit.

Le premier essai d'une de ces colonies militaires a été fait dans le gouvernement de Vitebsk; on dit que, dans le cours de l'année précédente, il en est résulté 144 enfants mâles et une quantité de blé évaluée à 80.000 roubles. Quoique l'essai ait commencé depuis une année, on n'en parlait point dans le monde, et les étrangers surtout n'en savaient rien: circonstance remarquable, et possible seulement en Russie. Le projet semble appartenir exclusivement à l'Empereur et au comte Araktchéeff, seul homme peut-être qui puisse s'honorer du nom de confident.

L'autre essai est d'une nature un peu différente, quoique fait dans le même esprit. S. M. I. envoie un de Ses régiments dans une de ces terres déjà peuplées: les soldats sont amalgamés avec les habitants, et le tout ensemble forme une espèce de peuple nouveau, que l'Empereur soustrait à toutes les

autorités administratives de l'Empire, voulant qu'il soit gouverné militairement par le chef du corps ainsi colonisé. Il est dit dans l'oukaze que S. M. I. fait cet essai pour voir si cette forme de gouvernement vaudra mieux que la forme actuelle.

Le but de ces deux institutions est manifeste. Il s'agit d'avoir la plus grande armée possible aux moindres frais possibles, et de créer une nation de soldats. Les dépenses de ce premier essai ont été considérables: je ne sais si son succès à venir donnera la possibilité de les recouvrer....

4.

*St-Pétersbourg, le 1er novembre 1816.*

J'ai eu l'honneur de voir ce matin l'Empereur à la promenade. Il a bien voulu m'aborder et me parler de la satisfaction qu'il avait des dernières mesures prises par le Roi, et particulièrement de son ordonnance du 5 septembre *). J'ai eu occasion de faire remarquer à S. M. I. tout le mérite d'un Souverain qui, dans sa volonté ferme de suivre une ligne de modération, sait au besoin arrêter le zèle inconsidéré de sujets fidèles. L'Empereur m'a semblé éprouver une sorte de reconnaissance, de la déférence que l'on vient de montrer pour ses idées sur la meilleure manière de conduire les affaires de France. S. M. craignant que le ministère n'eût pas exercé une assez grande influence sur les élections, j'ai cru devoir La rassurer sur la composition probable de la prochaine assemblée et lui ai répondu que le parti modéré y aurait certainement la majorité, ce qui la donnait au ministère et laissait l'exagération dans une minorité qui ne peut manquer de se trouver dans toute assemblée délibérante. L'Empereur m'a semblé prendre toujours un vif intérêt à la France. Ce que désire S. M., m'a-t-Elle dit, c'est que la tranquillité de notre pays réponde aux objections de ceux qui, pour continuer à le surveiller, le représentent comme une proie aux divisions intestines et mettent par là obstacle aux vues de l'Empereur Alexandre qui tendent toutes à nous affranchir du joug étranger.

J'ai causé assez longtemps avec le comte de Capo d'Istria. Il m'a laissé espérer que le repos de la France, qui lui semble assuré par la dissolution de la Chambre des députés, donnait la possibilité de diminuer bientôt le nombre des troupes d'occupation. La Russie se prêtera à toutes les démarches propres à amener pour nous cet heureux résultat. Comme preuve de ces bonnes dispositions, M. Capo d'Istria m'a laissé entendre que sa Cour avait déjà agi sur le Cabinet de Berlin, toujours difficile à manier lorsqu'il s'agit d'obtenir de lui quelque adoucissement aux maux de la France.

Vous avez connaissance de la lettre écrite par l'Empereur au Roi des Pays-Bas sur l'abus scandaleux qu'on fait de la liberté de la presse dans ses Etats. Il me semble que cette lettre a déjà eu d'heureux résultats, à en juger par la loi qui vient d'être rendue sur la presse.

*) Dissolution de la *Chambre Introuvable*

Je crois que l'on s'attend, d'ici à peu de temps, à de nouvelles relations commerciales de la Russie avec l'Europe. Je surveillerai tout ce qui, dans ces relations, pourra intéresser mon gouvernement. Il n'y a aucun fondement à ce que l'on a dit dans quelques journaux d'un prétendu traité de commerce entre la Russie et le Royaume de Naples.

M. de Lœwenhjelm, ministre de Suède, et M. de Zea, ministre d'Espagne, viennent d'arriver dans cette résidence.

---

## 5.

*St-Pétersbourg, le 8 novembre 1816.*

...... Il paraît que l'Empereur, ne voulant point faire de recrutement cette année, et pour porter néanmoins au complet les régiments qui ne sont pas entiers, a ordonné la dislocation du 6ᵉ corps d'armée, dont les soldats serviront à remplir les vides des divers régiments (les cadres des officiers seront conservés). En cas d'insuffisance, une mesure du genre de celle prise à l'égard du 6ᵉ corps d'armée pourrait être appliquée au 4ᵉ. Le prince Chtcherbatoff, qui vient d'être nommé aide de camp général, commandait ce 6ᵉ corps.

J'ai eu l'honneur de vous parler de la revue de plus de quarante mille hommes qui a eu lieu dans cette ville dimanche dernier. L'Empereur a été fort content de la tenue des troupes, et a fait distribuer un rouble à chaque soldat; ses régiments de Narva et d'Esthonie, que S. M. a inspectés en revenant de Varsovie, n'ont pas été si bien traités. Elle a exprimé fortement aux généraux Gelfreich et Moussine-Pouchkine, qui ont ces régiments sous leurs ordres, Son mécontentement de leur mauvaise tenue et du défaut d'instruction des soldats et des officiers.

Le comte de Walmoden, de la part de l'Empereur d'Autriche, M. de Iordan, de la part du Roi de Prusse, ont complimenté l'Empereur Alexandre à Varsovie. Ce Souverain vient d'envoyer le comte Ojarowsky, l'un de ses aides de camp généraux, à Vienne pour y féliciter l'Empereur à l'occasion de son mariage.......

---

## 6.

*St-Pétersbourg, le 14 novembre 1816.*

Le lendemain même du jour où je reçus votre lettre du 14 octobre et votre dépêche du 19, j'eus une conversation de près de deux heures avec le comte Capo d'Istria, et peu après une moins longue avec le comte de Nesselrode. Ces conversations portaient sur deux objets, la diminution du nombre des troupes qui occupent nos frontières, et le projet de ligue maritime renfermé dans le mémoire envoyé de Londres. J'ai revu encore aujourd'hui, pour la troisième fois depuis l'arrivée du prince Dolgorouky, M. de Capo d'Istria,

et je dois profiter du départ d'un courrier russe pour vous rendre compte de ma négociation et de son résultat.

Je n'entrerai pas dans le détail de toutes les bonnes raisons que j'ai trouvé à donner pour obtenir cette diminution de troupes que nous désirons: il est facile de s'entendre sur cette question avec ceux qui veulent sincèrement le rétablissement de la France, populariser le Roi, donner de la force à son ministère. J'ai fait sentir de mon mieux que, si l'on voulait les résultats, il fallait admettre les moyens et qu'il était étrange de parler toujours de la nécessité du repos de la France pour écouter ses réclamations, sans consentir aux mesures propres à augmenter la force du Roi et à satisfaire la nation, seule manière d'amener ce repos. J'ai été parfaitement écouté et compris, on est convenu de la justice de nos demandes: il n'a plus été question que de trouver le meilleur moyen d'en assurer le succès.

Les communications qui vous seront faites par le général Pozzo di Borgo vous feront connaître la marche que l'Empereur et son ministère croient devoir suivre pour atteindre le but désiré. Ils sont l'un et l'autre pénétrés de la nécessité d'user d'une grande réserve dans les expressions, et de négocier toujours plutôt que de trancher. L'inconvénient pour nous d'une pareille façon de procéder est d'entraîner des lenteurs. Je l'ai fait sentir: l'on m'a observé qu'ici on n'avait point perdu un moment pour répondre, et qu'à présent c'était à nous, par nos ministres et ambassadeurs, à presser la décision qui doit suivre les communications du Cabinet de Pétersbourg.

Le mémoire qui vous sera communiqué est accompagné d'une lettre de l'Empereur au duc de Wellington. D'après ce que l'on m'en a dit, elle doit agir fortement sur ce général; il est appelé à décider cette grande question de la diminution de l'armée d'occupation, et sentira probablement la terrible responsabilité qu'une pareille décision peut faire peser sur lui. Ce mémoire, remarquable par sa précision, sa clarté, la force des raisonnements qu'il renferme, est fort modéré dans les termes, mais il est impossible de ne pas deviner la pensée de celui qui l'a rédigé. Je tenais particulièrement à ce qu'on pût y apercevoir l'opinion de l'Empereur Alexandre, afin que le grand poids qu'elle doit avoir tournât à notre profit. J'ai témoigné quelques craintes que cette opinion exprimée avec tant de mesure donnât lieu à de nouvelles hésitations de la part de ces Cours qui n'attendent que la note de la Russie pour se décider: on m'a répondu que, d'après les règles qu'elle s'était faites, les engagements pris, les principes énoncés devaient toujours être rappelés, et sa conduite d'aujourd'hui se montrer conséquente à celle qu'elle a tenue ces dernières années. Il est toujours beau de raisonner ainsi, lorsqu'on a la force.

Mais il est un point sur lequel le comte Capo d'Istria a fortement insisté avec moi, c'est sur la nécessité de travailler l'Angleterre, le ministère anglais; je vous ai parlé dans ce sens il y a plusieurs mois. Voilà une belle occasion pour le marquis d'Osmond de montrer son habileté à servir le Roi! Il faut cacher soigneusement l'appui que nous prête l'Empereur Alexandre; en a[illegible] patemment, il exciterait des craintes qui pourraient troubler le repos de

l'Europe, que nous avons tant d'intérêt à maintenir. Telle est l'opinion du Cabinet de Pétersbourg.

J'ose espérer que mes conversations avec le comte Capo d'Istria, qui seront parvenues à l'Empereur, auront eu un bon effet. J'eusse aimé quelque chose de prompt, de tranchant, mais la diplomatie ne se fait plus avec le sabre, comme du temps de Bonaparte. Je désirais voir l'Empereur, causer avec lui de ces grandes affaires: je n'ai pu encore avoir cet honneur, cette satisfaction, quoique aucune occasion de le rencontrer n'ait été négligée par moi. J'ai au reste à me louer de la rapidité avec laquelle on a répondu à nos demandes confidentielles.

Quant aux dispositions présentes de l'Angleterre, des lettres du mois d'août du duc de Wellington et de Milord Castlereagh qui m'ont été montrées ne m'ont point laissé de doute sur la conformité du langage que tient aujourd'hui cette puissance avec celui qu'elle tenait il y a trois mois.

Le Corps diplomatique de cette ville doit recevoir d'ici à peu communication du mémoire dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler. Il est envoyé à Berlin, et le sera à Vienne et à Londres. Je crois devoir prévenir MM. de Bonnay et de Caraman de cet envoi afin qu'ils puissent presser auprès des Cours où ils résident la réponse aux questions renfermées dans ledit mémoire. M. de Capo d'Istria ne me semble pas favorable au projet de ligue maritime envoyé de Londres. Cette importante affaire, dont le Cabinet de Pétersbourg ne s'est pas encore sérieusement occupé, sera l'objet d'une dépêche que j'aurai l'honneur de vous adresser par M. de Saint-Victor, que je compte faire partir incessamment.

L'ambassadeur d'Angleterre a dîné avant-hier chez l'Empereur.

---

## 7.

*St-Pétersbourg, 13 décembre 1816.*

..... L'Empereur, depuis son retour, continue à s'occuper de son armée, à passer en revue les troupes de la garnison de Pétersbourg. Il donne quelquefois à dîner à des hommes marquants du civil, à ses généraux, à ses aides de camp; quelquefois aussi, il dine tête à tête avec le général Araktchéeff ou avec le prince Alexandre Galitzyne, président du Synode. Quelques visites à des dames remplissent ses soirées, sans que les gens des mœurs les plus graves puissent s'en alarmer. Il ne travaille guère qu'avec le comte Araktchéeff, les secrétaires d'état aux départements des affaires étrangères et le ministre des finances Gourieff. Ce dernier n'est pas dans de mauvaises dispositions pour la France et ne semble point animé par l'esprit fiscal qui domine ordinairement les hommes qui remplissent ses fonctions; il n'est pas avide de notre argent. L'espece de crédit dont il jouit pourrait être balancé par celui d'Araktchéeff, qui, plus puissant que jamais, se mêle de tout ce qui tient à l'intérieur militairement ou civilement, et qui n'est pas bien avec le ministre des finances.

## 8.

*St-Pétersbourg, le 14 décembre 1816.*

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dépêche № 38 de l'audience particulière que l'Empereur avait accordée au duc de Serra-Capriola. Il a bien voulu me faire part de tout ce qui, dans sa conversation avec S. M. I., avait eu trait à la France, et c'est d'après les détails mêmes qui m'ont été donnés par le duc qu'a été rédigé ce qui suit: je crois, d'après ma propre opinion et d'après le désir du ministre de Naples, devoir le faire parvenir à ma Cour.

Dans la conversation confidentielle que l'Empereur eut avec le duc de Serra-Capriola le jour de sa présentation, et qui dura plus d'une heure et demie, sur les véritables principes qui avaient dirigé S. M. I. dans la guerre de 1812, et en général sur toutes les affaires et sur toutes les circonstances qui en furent la suite en Europe, l'Empereur fit voir la nécessité de tenir encore une forte armée d'observation sur les frontières jusqu'à ce que tous les arrangements convenus entre les quatre puissances alliées fussent consolidés, etc. Il fut même jusqu'à dire que l'intérêt qu'il portait à la France avait fortifié les résolutions qu'il avait prises de ne point désarmer, etc.

La conversation se trouva ainsi tout naturellement amenée sur les affaires de France en particulier, et c'est alors que le duc, usant de cette espèce de liberté que l'Empereur voulait, de cette franchise qu'il ordonnait, profita de l'extrême bienveillance que S. M. I. lui a toujours montrée pour développer son opinion tout entière et établir que l'Empereur n'aurait point consommé son ouvrage tant que l'état de la France pourrait être un instant mis en question. L'Empereur fut parfaitement d'accord sur le principe que du repos intérieur de cette Monarchie devait naître la conservation de tout ce qu'on avait gagné en détruisant Bonaparte, l'unique cause de ces malheurs de l'humanité. Il convint aussi que le Roi actuel était véritablement le Monarque qui pouvait amener la fin d'une œuvre de si haute importance. S. M. I. s'exprima à peu près de la même manière au sujet du ministre duc de Richelieu, disant qu'il pensait que c'était le seul homme d'état capable de ramener les différents esprits, parce que, étranger à tous les partis qui ont divisé la France pendant la Révolution, il pouvait mieux qu'un autre les rallier tous, et que d'ailleurs son caractère personnel offrait toutes les garanties désirables. Enfin l'Empereur convint que l'union de la Russie avec la France pouvait seule consolider le repos général, et montra qu'il était disposé à se prêter à toutes les mesures nécessaires pour établir un tel système, lorsque ce Royaume serait sorti de la crise où il se trouve aujourd'hui.

Le duc observa alors que l'intérieur de la France était beaucoup plus calme que l'on ne le croyait à l'étranger.

Tout ce que S. M. I. dit donc, et tout ce qu'Elle fit sentir lorsqu'Elle ne le prononçait pas formellement, montra combien Elle était de l'avis du duc, et combien Elle approuvait ses principes et entrait dans ses vues. L'on peut ainsi résumer l'opinion de l'Empereur sur ses relations avec la France:

il croit que l'union de la Russie avec cette puissance rendue à son Souverain légitime et heureuse sous un gouvernement sage et nécessaire, est le moyen le plus assuré d'accomplir ses vœux, qui tendent tous à maintenir la stabilité de la paix. S. M. I. montra le désir de recevoir les nouvelles ultérieures qui doivent venir de France, et qui La fixeront bien sur l'état intérieur du pays.

Le duc de Serra-Capriola fut en général très satisfait des sentiments que l'Empereur manifesta pour la France, de l'intérêt particulier qu'il lui montra prendre à son avenir, et des projets qu'il parut avoir bien adoptés d'unir sa politique à celle du Roi Très-Chrétien, pour le bonheur même et le repos de l'Europe.

## 9.

*St-Pétersbourg, le 15 décembre 1816.*

Le 11 de ce mois, l'Empereur me fit l'honneur de m'admettre à sa table, et, d'après le désir que je lui avais témoigné de l'entretenir des affaires de mon pays, il me fit passer dans son cabinet à la suite du dîner, et la conversation commença. Je dis alors à S. M. que communication m'avait été faite du mémoire dressé par Son ordre sur la question de la diminution immédiate de l'armée qui occupa nos frontières, que j'aurais peut-être désiré que les paroles de la Russie sur cette grande affaire fussent encore plus décisives, mais qu'au moins j'avais vu avec satisfaction l'esprit dans lequel était rédigé ce mémoire, puisqu'il ne pouvait laisser ignorer à ceux qui en auraient communication les disposition favorables de l'Empereur à notre égard, dispositions sur lesquelles se fondaient toutes nos espérances.

S. M. I. m'a fait remarquer qu'Elle devait en user avec mesure avec Ses alliés, et qu'en tenant un langage moins modéré, Elle pourrait compromettre le repos de l'Europe, et faire courir de la sorte de nouveaux dangers à la France.

Je n'ai pu qu'applaudir à tant de sagesse, mais j'ai cru devoir insister sur le malheur de la situation présente de mon pays, en proie aux calamités suites de l'intempérie des saisons, gémissant sous le poids des tributs payés à l'étranger, et supportant avec calme ses infortunes. J'ai fait remarquer la nécessité de soulager immédiatement le peuple d'une légère partie du fardeau qui l'accable, ne fût-ce que pour le lui faire mieux endurer par l'espérance d'en être un jour entièrement débarrassé. Le bon esprit des Chambres, quoique le ministère ait été privé du plus puissant moyen d'agir sur elles que lui eût donné l'annonce d'une diminution obtenue par lui dans les charges imposées par les Alliés, a été aussi le sujet de mes observations.

L'Empereur m'a parlé ensuite de l'état intérieur de la France. Il est convenu avec moi de son amélioration, mais il a montré quelque inquiétude sur les dispositions des militaires licenciés, et m'a donné de la sorte occasion de lui faire observer que l'objection calomnieuse que cette espèce d'hommes et en général ceux de la Révolution avaient toujours eue à la bouche contre

l'Auguste Maison de Bourbon était que, tirant tout son appui de l'étranger, elle ne pouvait entrer dans l'intérêt français, et que la meilleure manière de répondre à cette objection, et en tout de placer dignement le Roi aux yeux des bons et des méchants, était de le laisser agir comme un utile intermédiaire entre les Alliés et la nation française plaidant avec succès sa cause auprès d'eux.

Ces réflexions ont paru frapper S. M. I. Elle m'a mis dans le cas, après Lui avoir parlé des souffrances physiques de la France, de L'entretenir de ses douleurs morales, douleurs qu'on ne peut lui reprocher d'éprouver puisqu'elles tiennent à ce sentiment de dignité nationale qui seul constitue un Etat.

L'Empereur est convenu avec moi que le rétablissement de l'ordre en Europe ne serait complet que lorsque la France y aurait repris son rang et redeviendrait puissance indépendante. Je me suis permis alors d'observer que je ne voyais que deux systèmes politiques pour l'Europe, l'un monstrueux qui tendrait à l'envahissement de tous les Etats par un seul, l'autre jadis universellement admis, et établissant un équilibre résultat du balancement égal des forces. S. M. m'a semblé en adopter un troisième, celui d'une alliance générale et d'une garantie mutuelle entre les divers Etats. Il serait donc dans Ses idées de faire entrer à une certaine époque la France dans l'alliance existante aujourd'hui entre les quatre grandes puissances: je n'étais pas tenu d'approfondir la matière, mais je me suis applaudi de l'avoir effleurée, puisque de la sorte j'ai eu occasion de connaître les idées de l'Empereur sur ces grandes questions qui se traiteront nécessairement à une époque plus reculée. J'ai cru devoir aussi me borner, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, à peindre tout ce qu'avait de fâcheux notre situation présente, à demander une diminution immédiate dans le nombre des troupes d'occupation, sans parler de la nécessité, si l'on ne veut nous détruire entièrement, de diminuer par la suite la masse des charges qui nous accablent; il ne faut pas que les demandes effrayent en s'accumulant: elles doivent se succéder.

L'Empereur m'a renouvelé à plusieurs reprises les assurances de son attachement pour la France, de sa confiance dans le Roi et son gouvernement. „L'union de mon pays avec le vôtre", m'a dit S. M. I., „ne peut qu'être „utile à tous les deux. Nous ne pouvons nous heurter, nous ne pouvons „avoir de prétentions l'un sur l'autre: en nous donnant la main, nous assu„rons le repos de l'Europe". Observant à l'Empereur qu'il y avait dans cette Europe des gens qui, sentant peut-être l'impossibilité de nous tuer, voudraient au moins que nous ne recouvrassions pas entièrement la santé: „C'est moi „qui dois vous la rendre et arrêter de pareils hommes!" me dit S. M. I. Elle sent parfaitement notre position présente et l'arme terrible qu'ont entre leurs mains les ennemis de la France, qui, disposant des moyens de prolonger les troubles chez nous, peuvent toujours se présenter comme les dangereux médecins des maux dont ils seraient la cause.

J'ai cru devoir aussi faire remarquer à l'Empereur combien la marche des affaires en France était aujourd'hui d'accord avec ses idées sur la meilleure manière de la gouverner, et je lui ai exprimé l'espérance fondée que non

devions avoir, que la Russie nous saurait gré de suivre si exactement ses conseils.

Cette première partie de ma conversation avec S. M. I. m'a satisfait complètement. J'ai dû en venir ensuite au projet de ligue maritime.

— „L'ambassadeur de France en Angleterre a signé le mémoire renfer„mant le projet de ligue maritime qui déplaît à votre gouvernement", m'a dit S. M. I.

— „Oui, Sire", ai-je répondu: „l'ambassadeur de Russie en a fait autant".

S. M. I. a désapprouvé alors positivement la conduite de Son plénipotentiaire. J'ai fait remarquer à l'Empereur tout ce qu'aurait de dangereux pour l'Europe l'union d'une partie de ses forces de mer sous le commandement d'un amiral anglais, les rivalités qui pourraient s'établir entre les pavillons, les difficultés qui pourraient s'élever entre les officiers de différentes nations, la suprématie que la première puissance maritime de l'Europe ne manquerait pas de chercher à établir en sa faveur en pareille occasion. Je lui ai fait sentir ce qu'aurait d'effrayant la réunion des forces de terre et de mer du continent sous des généraux anglais, j'ai montré des doutes sur l'efficacité des mesures proposées pour atteindre le but désiré et désirable.

S. M. I. m'a semblé entrer entièrement dans les idées que je Lui soumettais. Elle ne trouve point de raison pour lier les moyens de répression des pirateries des Barbaresques aux mesures à prendre pour l'entière abolition de la traite des Noirs. A l'occasion de cette traite qui occupe tant l'Angleterre et qu'en apparence des motifs d'humanité lui rendent odieuse, j'ai pu faire remarquer à l'Empereur que cette puissance insulaire n'exprimait guère des sentiments philanthropiques que pour masquer la profonde personnalité comme Etat qui la domine, et qu'ainsi, sous prétexte d'arrêter la traite, elle s'arrogeait le droit de visiter les bâtiments espagnols et portugais sur la côte d'Afrique, et qu'une conséquence du projet adopté dans cette septième conférence de Londres serait de consacrer et d'étendre ce droit prétendu de visite dont elle est si jalouse. J'ai dû alors montrer combien nous tenions à ces principes d'indépendance des nations qui fondent le droit public de l'Europe, car il est de toute vérité que les pays, pas plus que les individus, ne devraient chercher à se nuire.

Je suis convenu avec S. M. I. de la nécessité de mettre à la raison les Barbaresques, mais je n'ai pu Lui faire agréer les idées de mon gouvernement sur les moyens d'y parvenir. L'Empereur ne trouve aucune possibilité de lier les Barbaresques au système politique de la Porte. Cette puissance n'a plus aucune action sur eux et, dans le cas où elle en aurait, ne serait-il pas dangereux de compromettre les relations politiques de l'Europe avec le Turc, en le rendant responsable des actes de piraterie des beys de la Côte d'Afrique?

## 10.

*St-Pétersbourg, le 14 janvier 1817.*

..... Jamais, je crois, le Corps diplomatique n'a été plus nombreux à Pétersbourg que dans ce moment. Envoyés de toute l'Europe et même de l'Amérique s'y trouvent réunis. Il était beau de voir au bal d'hier le souverain de ce grand Empire au milieu de la foule de ses sujets de toutes les classes, auxquels il ouvre les portes de son Palais, et entouré d'hommages de l'Europe si complètement représentée et qui se plait à cultiver l'amitié de son Libérateur.....

## 11.

*St-Pétersbourg, le 4 février 1817.*

..... L'Empereur suit toujours avec le même intérêt tout ce qui tient à l'ensemble et aux détails de son armée. L'administration intérieure est aussi l'objet de son attention particulière. Si l'on cherche après cela sur quels objets se dirige son esprit, on doit jouir de le voir se fixer sur les idées religieuses. Elles prennent tous les jours plus d'empire sur lui, et cette disposition morale, heureuse pour S. M. I. à l'Europe, en lui donnant une nouvelle garantie de la fidélité de la Russie à tenir ses engagements et de son amour pour la paix....

## 12.

*St-Pétersbourg, le 4 février 1817.*

..... L'Empereur est souvent contrarié dans l'exécution de ses projets par l'ignorance ou les vices des hommes qui en deviennent les instruments. Ce qui s'est passé lorsqu'il s'est agi de réaliser la colonisation militaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dépêche № 30 est une preuve du fait que j'avance.

Dans un gouvernement que je ne saurais nommer, une population de mille paysans a dû être transportée pour faire place à des soldats. Ce déplacement s'est opéré avec une telle rapidité que ces malheureux habitants de la campagne n'ont pas eu plus de vingt-quatre heures pour se préparer à un long voyage. Femmes enceintes, malades, vieillards, enfants en bas âge, tout a été transporté à plus de..... verstes de ses foyers. Arrivée au terme de son voyage, la troupe infortunée était loin de présenter le même nombre d'individus qu'au départ: on assure qu'elle était reduite à trois cents personnes. L'Empereur, si bon, si humain, n'a pu que frémir en apprenant de quelle manière des hommes barbares avaient cru exécuter ses ordres. Des secours de tout genre ont été prodigués aux malheureux restes des mille paysans transplantés.

On a cherché à les consoler de leurs infortunes, et la partie du plan de colonisation militaire qui ne pouvait s'exécuter qu'en déplaçant entièrement la population d'un pays pour la remplacer par des soldats, a été abandonnée. On se borne à présent à mêler les soldats aux paysans en tenant toujours fortement au système qui tend à employer une partie de l'armée à la culture des terres. On suit aussi toutes les autres dispositions du plan de colonisation que j'ai eu l'honneur de vous développer précédemment.

Après les armées, ce grand moyen de puissance des Etats, il faut en venir à un principe non moins essentiel de leurs forces, les finances. M. de Gourieff, ministre de ce département, et qui l'a gouverné dans des temps très difficiles, n'a jamais eu recours à ces plans qui sortent des usages communs et dont on cherche à s'aider dans quelques pays. Le ministre pense qu'à côté des chances heureuses que présentent de semblables mesures, se trouve le danger que peut amener leur non-succès. C'est donc en suivant les anciens errements qu'il est parvenu au but, et qu'il a pu présenter à l'Empereur un rapport satisfaisant sur l'état de ses finances, rapport qui a été, dit-on, approuvé par S. M. et qui dans ce moment est examiné par le Conseil.

La grande dépense de l'Etat est l'armée. Le premier établissement de celle de Pologne avait coûté 25 millions de roubles; j'ai eu l'honneur de vous dire plus haut qu'à l'avenir cette dépense cesserait. L'augmentation de la paye des officiers et la dépense nouvelle qu'elle entraîne se trouve en partie compensée par la suppression d'un caisson dans chaque régiment à partir du 1er janvier 1817, par le retranchement de la somme d'argent qu'on passait aux colonels pour chevaux de charrois (ou pourvoir en temps de guerre au besoin qu'ils peuvent en avoir) et par le déplacement de plusieurs corps qui vont occuper des gouvernements où les denrées et fourrages sont d'un prix beaucoup moindre que dans ceux où ils étaient précédemment cantonnés. Il résulte de ces suppressions et déplacements que l'augmentation de paye en opère une dans les dépenses de l'armée seulement de 9 ou 10 millions de roubles. Cet accroissement de dépense serait encore moindre, si l'Empereur, dans son désir d'avoir près de lui toute sa Garde, qu'il se plaît à exercer et à passer en revue, ne lui faisait pas occuper Pétersbourg et les environs de cette capitale, où les moyens d'alimenter la cavalerie et l'infanterie sont d'un prix élevé par comparaison avec d'autres gouvernements de l'Empire......

---

## 13.

*St-Pétersbourg, le 4 mars 1817.*

. . . . Un rescrit de S. M. I. adressé le 21 décembre 1816 à M. le gouverneur de Kherson et publié en dernier lieu dans un journal de St-Pétersbourg mérite d'être remarqué par les principes de tolérance religieuse qui y sont établis. Ce rescrit a pour objet la secte des *Doukhobortzy*. Les individus qui la composent se trouvent réunis dans le district de Mélitopol, gouvernement

de Tauride, et, d'après les ordres de l'Empereur et au mépris des dénonciations dirigées contre eux, ne doivent être troublés en aucune manière pour leur croyance religieuse, mais au contraire traités et protégés comme les autres sujets de S. M. I., „la persécution n'étant jamais un moyen bon et chrétien de „ramener à la véritable église“: c'est ainsi que s'exprime le rescrit.....

---

## 14.

*St-Pétersbourg, le 30 mai 1817.*

L'Empereur arrive à cette époque de la vie où les penchants deviennent des habitudes, qui vont toujours se fortifiant jusque dans l'âge le plus avancé. Il serait donc superflu de vous reparler de son occupation de l'ensemble et des détails de son armée. Ils continueront à tenir une grande place dans la vie d'un Prince dont l'excellente constitution physique semble assurer la longue existence.

Mais à côté des avantages positifs qui résultent de la perfection de l'organisation de l'armée, de l'instruction du cavalier et du fantassin, se trouvent quelques inconvénients. Les soldats, surchargés d'exercices, ont montré du mécontentement de ne pouvoir jouir des fêtes de Pâques, que les Russes aiment tant à célébrer. Un colonel de l'artillerie de la Garde vient de se tuer, désespéré d'une réprimande sévère. Plusieurs militaires polonais ont été dégradés de noblesse pour avoir manqué à la discipline. Une semblable mesure, inusitée dans cette ancienne république, a produit une impression fâcheuse sur l'opinion publique, et fortifie un mécontentement sourd qui semble au reste inhérent au caractère de ce malheureux peuple.

Le militaire n'absorbe cependant pas entièrement l'Empereur. Les journaux vous auront informé de quelques mesures financières qui viennent d'être adoptées. Je ne sais si elles auront un heureux effet sur le cours du papier monnaie, qui reste toujours à peu près dans le même rapport avec l'argent. Un grand nombre de navires arrivent à Cronstadt.

L'Empereur semble se délasser des soins du gouvernement en se livrant aux sentiments religieux qui remplissent son cœur et dominent son esprit. Il continue à porter le plus grand intérêt à la Société Biblique. Le bref du Pape adressé à l'archevêque polonais de Gnesne et dirigé contre cette société, le refus qu'on dit avoir été fait par le Saint-Père d'accéder à la Sainte Alliance, ont irrité l'Empereur contre l'Église Romaine *). S. M. a donné 20.000 roubles à M. Stourdza, grec d'origine, jeune homme remarquable par l'étendue de son esprit et de ses connaissances, pour faire imprimer à Weimar un ouvrage renfermant une apologie de *l'Église Orthodoxe* et des attaques virulentes contre l'Église d'Occident **). Je n'ai pas lu cet ouvrage, on le dit écrit avec

*) См. выше, стр. 210—214.

**) См. примѣчаніе на стр. 207-й тома I.

talent, il fait un grand effet dans le monde, et devient un sujet de triomphe pour les grecs, qui, comme vous le savez, tiennent beaucoup à leur religion, encore plus peut-être par orgueil national que par profonde conviction....

---

## 15.

*St-Pétersbourg, le 27 juin 1817.*

J'ai déjà eu l'honneur de vous accuser réception de votre dépêche № 37. J'ai vu hier le comte de Nesselrode qui m'a fait part de la décision Impériale sur son contenu. L'Empereur a pensé *) que l'affaire n'était point tellement importante qu'il dût s'adresser directement à ses alliés pour les déterminer à faire porter par leurs ministres respectifs à Paris un vote conforme à la demande renfermée dans votre note du 9 mai 1817, remise à la conférence de Paris. L'Empereur, conservant toujours ses sentiments d'amitié pour la France, croit devoir réserver une démarche aussi signifiante que celle dont je viens de vous parler pour une occasion où les intérêts de notre pays seraient plus compromis que dans celle-ci et où nous aurions recours à son intervention. S. M. I. s'est donc bornée à ordonner au comte de Nesselrode d'écrire au général Pozzo di Borgo pour l'autoriser à se contenter des deux millions et demi par mois que nous offrons cette année pour la solde et l'entretien des troupes alliées, et lui recommander d'engager ses collègues à ne pas élever leurs demandes au-dessus de celles de la Russie.

Je n'ignorais pas que les arrangements financiers de cette puissance étaient contrariés par la demande que nous faisions, et que M. Gourieff n'avait pas manqué de l'observer; mais il paraît que l'Empereur a passé par-dessus ces considérations pécuniaires, et qu'il a trouvé, comme je n'avais pas manqué de le faire observer à MM. de Nesselrode et Capo d'Istria, que nous étions

---

*) Le mémoire que S. E. l'ambassadeur de France a fait remettre au ministère Impérial en date du 26 avril/8 mai a été mis sous les yeux de S. M. I. Elle y a vu avec une véritable peine les conséquences graves qui pourraient résulter pour la France, si l'on maintenait le principe [illegible] et suivi jusqu'ici relativement aux intérêts affectés aux créances étrangères et si l'on adoptait [illegible] qui tendraient à hâter les déchéances des prétentions formées à la charge de la France.

Le ministère Impérial, manquant de données suffisantes pour porter un jugement définitif sur [illegible] questions, a dû représenter à S. M. I. que ce n'est que sur les lieux, et en les discutant avec toutes les parties intéressées, qu'il serait possible de les approfondir suffisamment pour prendre des décisions à leur égard.

C'est donc dans cette vue que le mémoire de S. E. a été envoyé au général Pozzo di Borgo, avec l'instruction de représenter aux ministres des alliés, lorsqu'il s'ouvrira une discussion sur [illegible], combien il serait instant quel que fût le droit que donneraient aux puissances de l'Europe la lettre et le sens des conventions, de ne point exiger de la France des sacrifices qu'elle serait hors d'état de supporter.

Ces principes sont conformes à ceux que S. M. I. a constamment professés lors des négociations de Paris, et le général Pozzo di Borgo s'entendra avec M. le duc de Richelieu sur les moyens les plus propres à en assurer l'application à la question des déchéances et à celle des [illegible] des créances étrangères. *St-Pétersbourg, le 3 juin 1817.*

en droit d'espérer dans cette occasion que la Russie, comblée des bénédictions du Ciel, viendrait au secours de la France, accablée de tous les genres de calamités.

La décision de l'Empereur sur l'affaire dont je viens de vous entretenir m'étant parvenue un peu tard, et la dépêche au général Pozzo di Borgo sur cette même affaire ayant été expédiée par un courrier dont le départ précipité ne m'a pas permis de profiter, je suppose que les nouvelles que j'ai l'honneur de vous donner aujourd'hui vous parviendront bien après l'arrivée à Paris de la susdite dépêche au général Pozzo di Borgo.

— —

## 16.

*St-Pétersbourg, le 23 juillet 1817.*

.....J'ai négligé jusqu'à présent de vous parler d'un règlement fait depuis quelque temps par l'Empereur, et en vertu duquel les places de chambellans et de gentilshommes de la Chambre ne donnant plus de *rang*, tous ceux qui occupent ces places depuis une certaine époque ont été obligés de s'attacher soit au Collège des affaires étrangères, soit à celui de la justice ou des finances pour obtenir un *rang*, objet, comme vous le savez, de l'ambition de chacun.

Ce règlement mérite d'être remarqué, puisqu'il donne une nouvelle preuve de l'espèce de dégoût qu'a l'Empereur pour toute existence purement de Cour: il est certain que Ses goûts, concentrés plus que jamais dans le militaire, lui donnent de la déplaisance pour tout uniforme qui ne lui rappelle pas l'objet de sa passion. J'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion de vous faire remarquer que S. M. I., pour satisfaire cette passion, oubliait un peu les besoins auxquels la nature assujettit les hommes: il est certain que, dans ces longs jours, il y a tel régiment auquel on n'accorde pas plus de trois heures de sommeil dans la nuit.

Ce goût exclusif du Souverain pour l'état militaire précipite dans les rangs de l'armée la jeunesse ambitieuse; elle n'est point arrêtée par la nécessité de passer par le grade de bas-officier avant d'arriver à celui d'officier, et par les pénibles devoirs et les humiliantes privations auxquels ce premier grade oblige et expose. Nous avons vu en dernier lieu un prince Bariatinsky, âgé de 22 ans, débuter dans cette carrière laborieuse qui seule peut mener à la fortune, renoncer à la société, à la voiture, et mener la vie d'un sergent.

Au milieu des nombreuses incohérences que l'on remarque ici dans le caractère des hommes et dans l'état des choses, l'on doit compter les idées dites *libérales* répandues parmi une jeunesse qui sert avec zèle un gouvernement purement despotique. Les Russes en général s'occupent et recherchent en tout le superflu sans avoir même le nécessaire; ils ont une armée, des administrations où la corruption est poussée au dernier degré, ils sont courbés sous un joug adouci seulement par la générosité du caractère de leur Maître, ou par le droit qu'ils s'arrogent de s'en défaire s'il ne leur plaisait pas, et avec

un état de société si loin de la perfection, et qui rappelle sans cesse les gouvernements de l'Orient, un jeune officier russe, armé de son knout, soumis à un Souverain absolu, entouré de ses propres esclaves, vous parlera des droits des peuples, de la liberté, comme un citoyen des Etats-Unis! Comment pénétrer l'avenir que promet à l'Empire Russe un si étrange état de choses, et ce défaut d'équilibre entre les institutions, les idées dominantes et les moyens, physiques et moraux, de faire prévaloir ces idées?

Je vous ai souvent parlé, Monsieur le Duc, de mes relations avec les membres du Corps diplomatique. Je vous ai fait remarquer que, dans l'état présent des choses en Europe, elles ne pouvaient être intimes. Je dois ajouter que les événements de 1812 et ceux des années suivantes ont créé entre l'Empereur et plusieurs ministres étrangers des rapports presque intimes: une sorte de fraternité s'est établie entre tous ceux qui ont pris part à la grande croisade entre Buonaparte, militairement ou diplomatiquement. L'Empereur a bien voulu participer à cette fraternité; il aime aussi ce qu'on peut appeler la *camaraderie* militaire. C'est un sentiment de ce genre qu'il a pour Milord Cathcart, le général de Schöler et le comte de Lœwenhjelm; ces messieurs n'ont presque point quitté S. M. pendant les dernières campagnes. Le baron de Lebzeltern et le chevalier de Zéa furent eux-mêmes alors employés diplomatiquement: cet ambassadeur et ces ministres profitent d'un avantage de position qu'ils ont incontestablement sur moi, et établissent entre eux un degré de confiance qui a toujours pour principe cette croisade dans laquelle ils ont figuré, confiance que je ne puis obtenir puisque je ne saurais y avoir les mêmes droits.

## 17.

*St-Pétersbourg, le 28 octobre 1817.*

Il paraît que le plan de colonisation militaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler plus d'une fois se suit avec persévérance, mais ne reçoit son application que sur des terres occupées par les paysans de la Couronne.

Ceux des environs de Novgorod ont exprimé en dernier lieu au Grand-Duc Nicolas, lors de son passage en allant à Moscou, combien ils souffraient de l'exécution de ce nouveau plan, en lui demandant de remettre à l'Empereur une supplique renfermant leurs doléances. S. A. I. n'a point accédé aux demandes de ces paysans, et des mesures ont été prises par le gouvernement de la province pour que le projet qu'ils avaient de renouveler leurs supplications lors du passage des Impératrices ne pût être mis à exécution.....

## 18.

*Moscou, le 14 décembre 1817.*

.....Je suis dans de forts bons rapports avec l'aide de camp général Tchernycheff, que l'on peut toujours considérer comme une espèce d'organe diplomatique. Il cherche constamment à en entretenir de semblables avec M. de Malvirades; il me disait en dernier lieu après un diner chez l'ambassadeur d'Angleterre que, causant avec l'Empereur sur les affaires de France, S. M. lui avait parlé du désir qu'Elle aurait de nous voir reprendre en Europe la place que nous devons y occuper et de la disposition où Elle était, pour arriver à ce but, de faciliter autant qu'il serait en Elle l'évacuation complète de notre territoire par les troupes étrangères. Cet aide de camp général m'a ajouté, faisant probablement allusion à l'Angleterre: „On vous tient de beaux „discours; on vous annonce de bonnes intentions, mais ne vous fiez qu'à nous, „dont les intérêts ne peuvent jamais être en opposition avec les vôtres". Puis il a répété les arguments rebattus en faveur d'une liaison intime de la France avec la Russie. M. de Tchernycheff semble tenir à ce que l'on donne la confiance la plus entière aux paroles pacifiques, aux sentiments chrétiens que l'Empereur prononce et exprime, soit officiellement, soit particulièrement, dans toute occasion. Je n'ai pu qu'abonder dans le sens du général, qui n'a pas manqué de me faire observer combien toute cette conversation était confidentielle.....

## 19.

*Moscou, 11 janvier 1818.*

.....L'Empereur vient de faire publier deux oukazes où l'on retrouve ces sentiments de religion et d'humanité qui l'animent constamment. Par le premier, S. M. défend aux ministres de la religion de mêler dans les discours qu'ils lui adressent ses propres louanges à celles de la Divinité. Par le second, il ordonne à son Conseil de lui présenter un projet de loi ayant pour objet d'ôter aux peines corporelles prescrites par les codes de la Russie ce qu'elles peuvent avoir de trop rude et de peu conforme aux usages des nations les plus éclairées de l'Europe.....

## 20.

*Moscou, 11 janvier 1818.*

.....J'arrive à une affaire moins instante et qui a été aussi le sujet de ma conversation avec le comte Capo d'Istria, l'évacuation complète du territoire français par les troupes étrangères; événement si désirable sous le rapport financier et sous celui de l'influence heureuse qu'il pourra avoir sur l'opinion. Le comte Capo d'Istria m'a répété presque les paroles qui m'avaient été adressées

par l'Empereur lors de son retour à Pétersbourg en 1816: „Que le Roi de France „demande positivement la sortie des troupes étrangères qui se trouvent dans „son Royaume, et l'Empereur appuiera sa demande de tout son pouvoir!"

On n'a rien à ajouter à de pareilles paroles, et je dois, Monsieur le Duc, les abandonner à vos méditations.....

---

## 21.

*Moscou, le 5 mars 1818.*

Je dois vous rendre compte de ma dernière conversation avec l'Empereur. S. M. me faisant d'abord des questions sur l'époque de mon retour, j'ai eu l'honneur de Lui répondre que j'ignorais les ordres que je recevrais de mon gouvernement, mais que je supposais que ce retour n'aurait lieu qu'après celui de S. M. dans Sa capitale, c'est-à-dire après Son voyage sur les bords du Rhin. Cela a été pour l'Empereur l'occasion de me parler de ce que l'on ferait lors de la grande réunion de Souverains qui doit y avoir lieu.

— „Tout le monde sent", m'a-t-il dit, „la nécessité de débarrasser la France „du poids des armées étrangères, soit sous le rapport de l'intérêt financier „de votre gouvernement, soit sous celui de la considération dont il doit jouir „auprès des peuples, considération que ses relations avec les étrangers ne „peuvent manquer d'affaiblir. Je rencontrerai des obstacles; la négociation „sera difficile, mais vous me trouverez toujours constant dans la ligne que „j'ai suivie.

„La France et l'Europe renferment une espèce d'hommes dangereux", m'a ajouté l'Empereur: „elle se compose de ceux qui ont horreur de l'ordre, „de la stabilité, et qui s'accommodaient bien d'un régime qui satisfaisait toutes „les passions basses, toutes les inclinations vicieuses. Il ne faudra pas que votre „gouvernement, affranchi de la surveillance des armées alliées, s'endorme sur „les dangers que peuvent causer de pareilles gens".

J'ai fait alors observer à S. M., tout en entrant dans Son idée sur les hommes de la révolution, que l'on devait en général supposer les gouvernements éveillés sur leurs propres intérêts.

Cette dernière réflexion de l'Empereur et la manière dont il est revenu sur les difficultés que présenterait la négociation qui doit s'ouvrir l'automne prochain sur les bords du Rhin, rapprochée de l'unanimité sur le point principal de cette négociation, *unanimité* dont il me parlait aussi, et qui devrait écarter tous les obstacles, m'a fait rechercher sur quels points pouvait porter cette difficulté, et, en m'aidant des lumières du comte Capo d'Istria, je n'ai pu l'apercevoir que dans la rédaction de l'acte qui doit résulter de nouveaux rapports dans lesquels la France se trouvera placée avec l'Europe après l'évacuation de son territoire, et dans la stipulation de nouvelles garanties, soit de la tranquillité intérieure de notre pays, soit de l'acquittement des charges imposées par les traités qui doivent remplacer la sécurité que l'Europe tirait de l'occupation militaire. Il faudra aussi examiner alors plusieurs dispositions du traité

signé le 20 novembre 1813 entre les quatre Cours alliées et chercher ce qui doit subsister de ce traité après la cessation d'une de ses dispositions principales, relative à la surveillance que les troupes étrangères exercent sur la France.

L'Empereur, me parlant des négociations qui doivent avoir lieu sur les bords du Rhin, m'a exprimé clairement son désir de nous y voir jouer le rôle qui convient à une puissance indépendante et destinée à figurer dans les actes qui suivront la négociation, non plus comme une nation incertaine de son existence nouvelle et recourant pour l'assurer à un bras étranger, mais comme un peuple qui, sur le pied d'une parfaite égalité, s'unit à d'autres peuples pour discuter avec eux ses intérêts particuliers et les questions dont la solution peut se lier au bien général de l'Europe.

J'ai fait remarquer à l'Empereur, lorsqu'il m'a parlé des mécontents dangereux qui existent en France et en Europe, que l'ordre de choses établi chez nous pouvait satisfaire plus qu'aucun de ceux qui l'ont précédé depuis le commencement de la Révolution, les véritables amis des idées dites *libérales*. S. M. est convenue avec moi que le gouvernement actuel de la France devait contenter tous les bons esprits.

Je n'ai pas manqué, dans la conversation dont j'ai l'honneur de vous rendre compte, de remercier l'Empereur, au nom de mon gouvernement, du puissant secours dont il nous avait été dans l'affaire des liquidations. Trouvant ensuite S. M. dans de bonnes dispositions, j'ai pris la liberté de Lui parler du Roi de Prusse, qu'Elle doit voir au commencement de juin, et du désir que nous aurions qu'Elle usât de l'ascendant de l'amitié qui L'unit à ce Prince, dont le caractère est si respectable, pour le porter à tâcher de calmer ce sentiment de haine aveugle contre la France qui anime plusieurs de ses sujets, et que le Roi lui-même est loin de partager. L'Empereur, qui convient de cette haine et qui en connaît les effets, a accueilli ma demande, et exercera sans doute la meilleure influence sur son Auguste voisin pendant son séjour en Russie.

Je cherchai aussi à faire remarquer à l'Empereur combien il serait dangereux, en reconnaissant pour base de notre gouvernement la légitimité et l'hérédité, en rendant hommage au Roi mon Maître, d'ébranler la confiance que doit inspirer Son Auguste Famille. C'est alors que l'Empereur voulut bien me dire que l'amitié pourrait le porter à donner un conseil à un Prince qui ne partagerait pas ses opinions sur des questions de gouvernement, mais que le devoir, les engagements pris fixaient dans tout pays d'une manière invariable l'ordre naturel des successions. Cette profession de foi, conforme aux principes de morale chrétienne que l'Empereur a si solennellement proclamés, ne m'a point surpris dans sa bouche, mais m'a donné occasion de lui parler de la solide gloire qu'il avait acquise en unissant les peuples par le lien sacré de l'Alliance dite Sainte. L'Empereur ne veut plus en fait de gloire que de celle attachée à faire le bien. Il me le disait lui-même, et me faisait observer, en parlant du système politique actuel, la force extrême qui résultait de l'union de toutes les nations de l'Europe, union capable de déjouer tous les projets des méchants, et qui, si elle eût existé au congrès de Vienne, ajoutait S. M., aurait empêché Bonaparte de sortir de l'île d'Elbe.

Vous savez, Monsieur le Duc, qu'après cette intéressante conversation, l'Empereur m'a traité personnellement avec beaucoup d'obligeance.

Un long et dernier entretien que je viens d'avoir avec le comte Capo d'Istria m'a satisfait parfaitement; je lui trouve constamment les idées les plus justes sur nos affaires. Il m'a promis, pendant le séjour du Roi de Prusse en Russie, d'agir sur ce Prince de la manière la plus conforme à nos intérêts présents et à venir: j'espère qu'alors l'affaire des liquidations sera terminée. Le comte ne savait rien de nouveau sur les projets de ligue maritime. Il m'a semblé surpris de la réponse du ministre des affaires étrangères du Roi de Portugal à une note du ministre d'Espagne résidant à Rio-Janeiro, et relative à l'occupation de la rive gauche du Rio de la Plata; d'un autre côté, il n'approuve pas la conduite qu'a tenue en dernier lieu le ministère de S. M. Catholique dans la poursuite de la même affaire: il trouve maladroite la marche du Cabinet de Madrid.

Les comtes Capo d'Istria et Nesselrode doivent suivre l'Empereur, lors de la réunion des Souverains.

S. M. a quitté aujourd'hui Moscou pour se rendre à Varsovie. Elle avait assisté la veille à l'inauguration d'un monument en bronze élevé sur la place du Kremlin, en l'honneur de Minine et de Pojarsky, qui contribuèrent puissamment, il y a plus de deux siècles, à délivrer la Russie du joug des Polonais.

Le comte Gustave de Lœwenhjelm, arrivé ici depuis trois jours, a eu l'honneur de faire officiellement part à l'Empereur de la mort du Roi de Suède Charles XIII. Le frère du comte a reçu des lettres de créance comme ministre du nouveau Roi près la Cour de Russie. Quelques personnes trouvent étrange, depuis le rétablissement de l'ordre en Europe, de voir le trône de Suède occupé comme il l'est à présent.

J'ai présenté aujourd'hui M. de Malvirade au comte Nesselrode comme chargé d'affaires de France pendant mon absence. MM. de Malvirade et d'Horrer partiront incessamment pour Pétersbourg, où doivent à présent les suivre les affaires.

## 22.

*Moscou, le 6 mars 1818.*

Avant de quitter la Russie, je crois devoir consigner dans la correspondance que j'ai l'honneur d'entretenir avec vous quelques faits particuliers relatifs à ce pays et quelques observations générales sur les dispositions du Souverain qui le gouverne.

J'ai eu plusieurs fois l'honneur de vous parler du plan de colonisation militaire et de l'exécution de ce plan. Elle se poursuit avec activité, particulièrement dans le voisinage d'une terre que le comte d'Araktchéeff possède à 100 verstes de Pétersbourg. L'Empereur vient encore de s'occuper de ce plan et de discuter avec le susdit comte, un général et un colonel du

corps des Communications les moyens de donner à ce même plan la plus grande extension possible. Il a aussi été question dans cet espèce de conseil de la disposition matérielle des lieux destinés à devenir colonies militaires. Vous savez que les paysans de la Couronne sont seuls destinés à former la nouvelle population de soldats qui par la suite doivent fournir au recrutement de l'armée, mais ces paysans, comme tous les hommes, tiennent à leurs habitudes; ils les voient cruellement rompues par le régime militaire auquel on les soumet: couper sa barbe, renoncer à des vêtements chauds dont on sent si fortement le besoin dans ces climats rigoureux, n'est pas un petit sacrifice pour un paysan russe! On assure que, sur plusieurs points, ce sacrifice et bien d'autres les ont portés à une sorte de désespoir et mis dans un état voisin de la révolte; car il ne s'agit pas seulement dans l'exécution de ce grand plan de coloniser un troisième bataillon de chaque régiment d'infanterie, c'est-à-dire de faire des soldats rompus au service militaire des agriculteurs: il s'agit aussi de rendre soldats des hommes accoutumés seulement à cultiver la terre et de fondre ensemble les habitants d'un pays et une fraction de régiment pour en faire sortir une masse d'hommes capables à la fois de porter les armes, de fertiliser les terres et de pourvoir à tous ses besoins.

Si la colonisation militaire inquiète les paysans de quelques gouvernements, la possibilité de l'affranchissement des esclaves ne tourmente pas moins la noblesse; elle ne voit pas faire un mouvement à l'Empereur dans son vaste Empire, sans qu'elle lui suppose l'idée de tenter sur un point ou sur l'autre la libération des serfs: on n'a pas manqué de donner un but semblable au voyage que S. M. I. fera incessamment dans les gouvernements du midi. Cette noblesse inquiète vient cependant d'être rassurée dans un discours prononcé par le gouverneur de la Petite-Russie, prince Repnine. Des compliments y sont adressés aux nobles sur la douceur avec laquelle ils exercent leur puissance sur leurs sujets, tout en faisant pressentir à ces nobles que le bienfait répandu sur les peuples par suite de l'heureuse et accidentelle modération du caractère des seigneurs pourrait acquérir une sorte de fixité par des règlements ou des lois, qui, sans altérer essentiellement les rapports du maître et de l'esclave, donneraient cependant à celui-ci les moyens de résister légalement à une injuste oppression.

Ces phrases remarquables semblent préparer à un ordre de choses nouveau, intermédiaire entre l'état actuel et le complet affranchissement, et pouvant préparer plus tard cette grande mesure. La noblesse, qui la craignait, se trouvera prête à accepter avec une sorte de reconnaissance la nouvelle loi qui, en limitant sa puissance sur le serf, le laissera cependant dans l'état de vasselage qui convient aux intérêts de l'aristocratie.

L'esprit d'indépendance qu'on a remarqué de tout temps dans la noblesse de Moscou n'est pas éteint. Elle attache peu de prix à la présence du Monarque dans cette vieille capitale et serait même tentée de lui reprocher de gêner sa liberté. J'ai eu occasion de remarquer une différence sensible entre l'extrême réserve des discours à Pétersbourg, et la nuance de l'abandon qu'on observe dans ceux qui se tiennent ici.

Il est un point sur lequel les russes se livrent à toute la liberté de la conversation. Les affaires de France occupent souvent les salons de cette capitale, et, comme il arrive toujours, les opinions sur notre situation présente sont fort partagées: les uns, croyant que toute notre force tenait à ces victoires qui désolaient l'Europe, nous considèrent comme à la veille d'une ruine totale; d'autres, pensant qu'un sceptre de fer pouvait seul contenir la turbulence de nos esprits, s'étonnent de la douceur du gouvernement du Roi; d'autres enfin s'égarent dans les idées du siècle sur la liberté, la jugeant compatible avec la puissance de l'antique Maison qui nous gouverne, et oublient que la France, pendant les trente dernières années, n'a joui de cette liberté si vantée que depuis qu'elle est rentrée sous les lois des Bourbons. Enfin, oserai-je le dire, cette Auguste Famille est elle-même calomniée; on voudrait lui faire un tort de ses malheurs et l'on ne pense pas assez à ses vertus.

Je l'écrivais aux ministres en 1815: les gens malveillants pour nous font ici deux parts de la population française, l'une composée de coquins habiles, l'autre d'honnêtes gens maladroits; tel est le résumé de leur opinion sur l'état actuel de notre pays!

Celle de l'Empereur sur nos affaires vous est connue: ma dernière conversation avec S. M. I. dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte, me La montre invariablement attachée à l'ordre régulier de succession à la Couronne, base de la Restauration. Quelle que puisse être la divergence des opinions de cet Empire avec l'héritier présomptif du trône de France, l'Empereur continuera constamment à maintenir par son influence sur les affaires de l'Europe ce qui y existe et ce qui doit régulièrement exister dans l'avenir. Mais j'ai des raisons de croire que si, ce qu'à Dieu ne plaise, les factions triomphaient encore chez nous de la légitimité, ce ne serait point alors la Russie qui travaillerait à une troisième Restauration.

L'Empereur, pendant son dernier séjour à Pétersbourg, a vu trois fois Mme Narychkine, épouse du grand veneur. Il lui a annoncé positivement que ses rapports avec elle ne pouvaient plus être que ceux de l'amitié et a, dit-on, pris des mesures pour assurer le sort de deux des enfants de cette dame qu'il regarde comme les siens. Une semblable conduite est conséquente aux principes religieux du Souverain de cet Empire et à plusieurs faits parvenus depuis longtemps à la connaissance du public.

Quelques personnes disent que la manière d'être du Grand-Duc Constantin en Pologne pourrait faire supposer en lui des pensées en opposition avec ses devoirs. Ce Prince, si rude, si impétueux, semble s'adoucir, contenir sa fougue et employer les ressources d'un esprit qui ne manque ni de finesse, ni d'agrément, pour plaire aux Polonais et s'attacher une nation à l'aide de laquelle un jour il pourrait se créer une sorte d'indépendance. Je ne prétends point donner trop de consistance à ces observations, mais il ne faudrait pas les négliger, et les hommes en général se corrigent si peu qu'on est toujours frappé des modifications qu'éprouve leur caractère.

Je ne sais si les journaux de Petersbourg, que je ne reçois point depuis le commencement de l'année, auront parlé d'une nouvelle mesure finan-

cière dont le résultat sera l'échange d'ici à deux ans de toutes les assignations de banque aujourd'hui en circulation contre de nouvelles que l'on fabrique avec une grande activité.

---

## Б) Донесенie кавалера Мальвирадъ

(февраль — сентябрь 1819 г.)

### 23.

*St-Pétersbourg, 14 février 1819.*

..... En rendant compte ainsi confidentiellement à V. E. de quelques détails particuliers que ma position assez intime ici avec certains individus a pu seule me permettre de bien recueillir, je ne dois pas négliger cependant de consigner dans cette même dépêche l'opinion personnelle que je conserve. L'Empereur Alexandre est trop grand pour ne pas mépriser ces éléments impurs que tout Etat renferme sans doute et qu'on ne doit jamais confondre avec la nation même, et trop bien éclairé sur les véritables intérêts de la politique pour ne pas s'élever à des considérations plus générales et d'un ordre plus important. Il sent que la France indépendante est nécessaire à l'équilibre de l'Europe, et que son alliance avec la Russie peut seule conserver à cette dernière puissance l'influence très prononcée qu'elle a exercée et qu'elle exerce encore. C'est donc dans tous les principes de la saine politique que j'indique que nous devons trouver d'avance des gages certains des dispositions intimes que l'Empereur Alexandre éprouvera toujours pour la France, tant que la France mettra du prix, comme elle en met beaucoup aujourd'hui, à maintenir et à resserrer encore les liens qui subsistent en ce moment......

### 24.

*St-Pétersbourg, 5 mars 1819.*

..... Ce serait peut-être le cas de parler ici à V. E. de l'espèce de mécontentement que l'on remarque exister dans cette capitale parmi les membres les plus considérables de la noblesse. Tout ce que l'Empereur semble méditer pour la prospérité de ses peuples, se trouvant fondé sur l'affranchissement des esclaves et sur l'abolition des privilèges dont les anciens Boyards jouissaient, froisse trop d'intérêts et blesse trop l'amour-propre pour ne pas amener des regrets ou faire naître des plaintes; d'un autre côté, on blâme les goûts absolus que le Chef du gouvernement continue à montrer pour tout ce qui est militaire, ce qui entretient un esprit belliqueux, surtout parmi les jeunes officiers, peu analogue d'ailleurs avec l'état de paix dont jouit aujourd'hui l'Europe. On attaque sans cesse, et presque ouvertement, l'empire que les idées religieuses exercent ici sur le Monarque, au point qu'on le regarde comme

de la mysticité, ou qu'on les compare à une sorte de fanatisme. Il est certain que jamais la société de St-Pétersbourg ne s'est trouvée frappée par plus de privations que depuis que ces idées se sont développées avec la force où elles existent aujourd'hui. Elle se soumet, mais contre son gré, au ton que donne la Cour, et la Cour ne fait en Russie, bien plus encore qu'ailleurs, que ce que fait le Souverain lui-même. Or l'Empereur n'aime ni les bals, ni les spectacles, ni tout ce qui pourrait favoriser cette galanterie à laquelle autrefois il s'est trouvé si enclin. On revient donc, les femmes particulièrement, sur tout ce qu'offrait de brillant jadis le règne de Catherine II. On cite ensuite celui actuel, et comme d'illustres faits militaires ne font pas tout le charme de la vie et ne suffisent pas toujours au bonheur des familles, beaucoup de seigneurs russes fuient une résidence qui leur offre peu d'agrément, et, en allant voyager dans l'étranger, vont y chercher aussi des plaisirs qu'ils n'ont pas ici, ou même une liberté de conversation qui semble trop souvent bannie des salons de cette grande cité. L'un des hommes qu'on accuse le plus de maintenir l'Empereur dans les dispositions qu'il montre, et d'exercer une surveillance que plusieurs individus caractérisent d'espionnage, est le prince Alexandre de Golytzine, ministre des cultes et de l'instruction publique. Il est certain que son influence paraît aussi réelle que sa faveur bien établie......

## 25.

*St-Pétersbourg, le 26 mai 1819.*

..... Mme Narychkine, épouse du grand veneur, part dans deux jours pour se rendre à Moscou, et de là en France, où elle compte passer au moins trois ans. Quoique ses relations avec l'Empereur ne soient plus ce qu'elles ont été, cependant S. M. a conservé pour elle un attachement véritable; sa maison, qui était ouverte ici à une foule très considérable, était aussi constamment fréquentée par les individus les plus marquants. Elle aime la France, et tout ce que certains individus ont fait ou essayé auprès d'elle afin de la détourner de quitter son pays, n'a pu la décider à renoncer à se rendre chez nous et à s'y fixer pendant quelque temps......

## 26.

*St-Pétersbourg, le 8/20 juin 1819.*

..... Par sa lettre, l'Empereur fait aussi connaître au Roi sa bonne disposition pour M. le comte de La Ferronnays; ce ne sera point une nouvelle, puisque j'ai eu l'honneur de vous en instruire par ma lettre du 26 mai/7 juin. Il est bien nécessaire que le ministre de France à Pétersbourg se rende promptement à son poste; le public témoigne assez son étonnement de ce

qu'une mission si importante reste aussi longtemps abandonnée, ce que l'on pourrait prendre pour de l'indifférence de la part de la France, et l'on est susceptible ici. En cela, mon arrivée ici dans ce pays a peut-être fait quelque bien: au moins a-t-elle fait taire un essaim de mouches qui ne cessent de bourdonner en toute occasion sur le ton le plus défavorable à la France. Il serait utile que le nouveau ministre vînt avec sa femme, afin de pouvoir recevoir les dames de la haute société. Il est surtout bien nécessaire qu'il soit traité de manière à pouvoir soutenir dignement son rang. Je dois vous prévenir que tout est ici d'un prix exorbitant. Cependant, il faut absolument représenter. Il est difficile de s'imaginer combien une bonne maison peut amener de résultats avantageux; du moins est-il certain que les estomacs influent beaucoup sur les opinions. Il n'est pas douteux que la volonté de l'Empereur refait tout, et que c'est à lui qu'il faut plaire: mais dans une infinité de choses, l'opinion de la haute société influe plus ou moins sur la sienne. Il faut donc capter sa bienveillance. On aime ici passionnément les grands dîners, les bals, et tout ce qui est plaisir. En satisfaisant ce goût, on est sûr de réussir: pour cela, il faut de l'argent, et beaucoup d'argent, et une femme à la tête de la maison de l'ambassadeur, car sans cela les dames du pays s'en trouveraient exclues et le but serait manqué. Au reste, l'argent que l'on dépensera rapportera de gros intérêts; il y a ici un fond d'inclination pour la France qu'il faut cultiver avec soin.

Les événements antérieurs à 1814, et surtout la déplorable Révolution des Cent-Jours ont fait un grand mal: cependant il eût été possible de ramener l'opinion. Malheureusement la dernière ambassade n'a point réussi, et on ne peut se dissimuler que la France ne jouit pas de toute la considération à laquelle elle a droit.

Le dernier changement du ministère a d'abord occasionné un grand mécontentement. Mais, d'après des renseignements donnés par des gens que l'on devait croire des amis de M. le duc de Richelieu et qui ne l'ont pas ménagé pour se disculper eux-mêmes ou pour se mettre à couvert, on est revenu à penser que ce changement était peut-être nécessaire......

---

## 27.

*St-Pétersbourg, 21 juin 1819.*

..... En terminant ce rapport, je crois devoir faire mention du fait suivant: Un certain M. Bousse, pasteur protestant, âgé de 62 ans et père de plusieurs enfants, homme estimé à St-Pétersbourg par sa conduite et sa tolérance, a été destitué par oukaze de l'Empereur et déclaré incapable d'exercer aucun emploi en Russie, pour avoir introduit et répandu parmi ses paroissiens un catéchisme reçu et approuvé, dit-on, en Allemagne pour les individus de sa communion, mais sans en avoir reçu ici au préalable la permission du ministre des cultes. La sévérité de la punition qui lui a été infligée pour

une faute qui pouvait être pardonnée et, dans tous les cas, réparée, a singulièrement mécontenté le public. On a crié à la persécution; l'esprit de parti, surtout parmi les Allemands, s'en est mêlé. Ensuite on a plaint le pasteur destitué: on a pris fait et cause pour lui, et une quête qui a eu lieu en sa faveur a produit en huit jours près de 30.000 roubles; trois individus particulièrement délégués pour cet objet ont été chargés de lui faire agréer cette somme. On dit même que ses paroissiens se sont réunis pour lui assurer le traitement de 2000 roubles dont il jouissait, et le rendre réversible à sa femme.

Ainsi donc, Monsieur le Marquis, l'exagération de tout ce qui tient aux idées religieuses en général domine toujours S. M. I., et, loin de chercher à affaiblir ces dispositions, dont le principe ne saurait paraître que très louable sans doute, quelques individus animés par un faux zèle ou excités par une forte ambition les exaltent encore, et arment ainsi contre le Souverain des hommes qui souvent ne demanderaient pas mieux que de louer toutes les qualités qui le distinguent.

## 28.

*1er septembre 1819.*

..... J'ai eu trois conversations assez longues avec M. le comte de Nesselrode depuis mon audience de congé. En ressassant toutes les diverses affaires que nous avons traitées ensemble, j'ai cherché à le mettre sur la voie de différentes choses qu'il était intéressant de savoir. De temps en temps il s'est abandonné, et j'ai pu comprendre au sujet de M. Capo d'Istria que sa correspondance faisait connaître qu'il avait vu tout le monde pendant son séjour à Paris, et qu'en faisant la part de l'esprit de parti, de l'exagération des uns et de la malveillance des autres, il restait encore assez de sujets de défiance, que le gouvernement avait eu de très beaux moments pendant la session, que, sans approuver toutes ses mesures, sa marche serait rassurante si l'on n'avait pas à craindre qu'il ne fût entraîné malgré lui dans le tourbillon de libéraux qui l'entoure et qui a trop sa confiance, qu'il est surtout à redouter que ce parti n'influence trop les élections de cette année. L'Empereur est loin de vouloir protéger les idées libérales: il en a senti tout le danger, et ces doctrines ne trouveront pas d'appui auprès de lui. Mais au contraire on a tout à attendre et à espérer de lui comme soutien de la légitimité et de la monarchie selon la charte......

## 29.

*St-Pétersbourg, le 27 septembre 1819.*

..... Le recrutement qui a été ordonné pour la présente année continue à être l'objet des attaques de la noblesse. Comme l'oukaze qui a été rendu dans cette occasion laisse la faculté de se libérer en argent (à raison de [illegible] roubles par homme), on est mécontent de se trouver soumis à un

nouveau genre d'impôt, que la pénurie actuelle des finances rend cependant indispensable. J'ai déjà dit ailleurs que les dépenses pour 1819 ne seront pas couvertes par les recettes, au moins pour ce qui tient à quelques branches de l'administration publique. Au moment même où le système des douanes paraît donc devoir être changé en Russie, M. de Gourieff paraît aussi très occupé des moyens à employer pour établir de nouveaux impôts indirects, à l'instar des droits réunis en France. Il est évident que si, en 1820, les droits d'entrée pour les marchandises étrangères sont affaiblis ou annulés, la nécessité d'établir des droits de consommations dans l'intérieur de l'Empire pour ces mêmes objets se fera sentir, si on veut non seulement obtenir les mêmes produits, mais encore les augmenter, comme c'est le cas. Le gouvernement ici paraît n'avoir point encore fixé ses idées sur des déterminations aussi importantes.

La Pologne reproduit en ce moment toutes ses anciennes instances pour obtenir un régime de douane tout à fait séparé et distinct. Comment concilier ces prétentions avec les vues d'un système qu'on voulait d'abord rendre uniforme? Le voyage de l'Empereur à Varsovie amènera peut-être quelques déterminations sur ce dernier point. Ce voyage au demeurant paraît avoir un but plus militaire qu'administratif. S. M. s'est fait accompagner de beaucoup d'aides de camp généraux, dont trois, entre autres, commandent chacun à St-Pétersbourg une des divisions de ses Gardes.....

## 30.

*St-Pétersbourg, 25 septembre 1819.*

..... Par ma dépêche du 21 juin dernier, je vous avais fait connaître la détermination sévère que l'Empereur avait cru devoir prendre contre un certain pasteur protestant nommé Bousse. J'ai pu me procurer l'oukaze même qui a été rendu à l'occasion de toute cette affaire, ainsi que de l'établissement en Russie d'un consistoire protestant, et j'ai l'honneur de vous en envoyer ci-joint une copie traduite. Cet oukaze a produit une grande sensation parmi les religionnaires intéressés à le connaître. Quant au sieur Bousse, il a quitté la Russie pour se rendre en Allemagne, sa patrie.....

---

## B) Донесенія графа Лаферронэ

(декабрь 1819 г.—сентябрь 1820 г.).

## 31.

*St-Pétersbourg, le 6 décembre 1819*

..... Je crois inutile de fatiguer V. E. du détail peu intéressant du cérémonial de ma présentation; seulement j'ai déjà entendu des remarques [illegible]

prouvent que l'on se rappelle l'appareil et le fracas de celles de mes prédécesseurs, et comme, dans ce pays-ci, il y a des gens qui n'accordent d'importance et de considération qu'à l'habit que l'on porte, je ne doute pas que la modestie du cortège dans lequel je me suis rendu à la Cour n'ait produit dans quelques salons de Pétersbourg un effet peu flatteur pour mon amour-propre. Heureusement l'Empereur ajoute moins d'importance au titre, et bien certainement celui d'ambassadeur n'aurait pu me valoir un accueil plus flatteur ni une conversation plus intéressante que celle que j'ai eue avec S. M. I.

Après avoir remis les lettres de récréance de M. le comte de Noailles et celles qui m'accréditent en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, j'ai voulu, suivant l'usage, ajouter quelques phrases. L'Empereur m'a interrompu en me disant:

„Je suis bien aise, M. le Comte, de vous voir ici et d'avoir trouvé „l'occasion de vous prouver que je n'ai point oublié les rapports que j'ai „eus précédemment avec vous. Vous êtes précédé d'une réputation qui me „convient parce qu'elle me fait espérer que nous ne ferons point de politique „ensemble, et que, dans vos relations avec moi ou avec mes ministres, vous „mettrez cette franchise, cette loyauté, sans laquelle, avec moi du moins, on „ne fait aucune affaire ou l'on n'en fait que de mauvaises. Je vous donnerai „moi-même l'exemple de cette franchise".

Et alors, M. le Marquis, en me prenant la main avec bonté, l'Empereur a ajouté en élevant la voix:

„J'aime le Roi, je lui suis sincèrement attaché, je l'aime comme celui „qui admire le plus ses qualités et ses grandes vertus; et je crois aussi avoir „plus d'une fois prouvé que je porte de l'intérêt à la France. Mais je ne vous „cache pas que depuis longtemps ce qui se passe chez vous m'a donné „beaucoup d'inquiétude: elle est encore une preuve de plus de mon attache-„ment pour le Roi et de mon désir de voir son bonheur et celui de la „France ne plus être compromis. Les conférences d'Aix-la-Chapelle ont créé „entre les puissances une union qui est et qui doit rester indissoluble: qui-„conque chercherait à la rompre doit être regardé comme l'ennemi du repos „du monde, et justifierait les mesures de sûreté et de conservation générale „qu'alors il faudrait prendre contre lui. La France a été volontairement agrégée „à cette union d'abord formée contre elle; elle en a accepté les conditions et „les conséquences, et dès lors elle a pu compter sur le même appui, sur les „mêmes garanties que les autres. Ce serait un grand malheur pour la France, „M. le Comte, si elle cherchait à s'isoler, à séparer ses intérêts de l'intérêt „général, ou si, par de nouveaux bouleversements inquiétants pour la tran-„quillité commune, elle dirigeait derechef contre elle l'attention de l'Europe".

Le silence et le regard de l'Empereur paraissant m'interroger, j'ai répondu que je n'avais point d'expressions pour peindre à S. M. la vive et profonde reconnaissance que m'inspirait la confiance avec laquelle Elle daignait me parler, et combien il était consolant pour moi de m'assurer d'une manière si certaine et si positive que l'inquiétude de S. M. sur la situation de la France n'avait d'autre motif que Son attachement pour le Roi et Son intérêt pour

ma patrie, que j'espérais que le résultat justifierait une partie des mesures adoptées par les ministres du Roi, que l'Empereur ne pouvait ignorer les difficultés sans nombre qu'avait rencontrées le gouvernement, que souvent le Roi avait trouvé de la résistance et des adversaires là où il avait le droit d'espérer ne trouver que du secours et des amis, et que souvent aussi la violence des oppositions avait justifié et rendait nécessaire des mesures qui sans doute avaient leurs inconvénients; que, quant à l'union d'Aix-la-Chapelle, je pouvais garantir à S. M. que le Roi et ses ministres désiraient autant que l'Empereur lui-même et peut-être plus que bien d'autres que rien ne pût rompre cette union ni contrarier les résultats qu'elle doit avoir; qu'on ne pouvait supposer à la France le désir de troubler la paix de l'Europe, que, fatiguée de gloire et d'agitations, elle n'avait plus qu'un seul besoin auquel elle sacrifierait même ses passions, celui du repos; que je concevais que l'audace croissante des révolutionnaires eût éveillé en Europe bien des inquiétudes, mais que je ne doutais pas que les rapports faits à l'Empereur ne l'eussent prévenu que l'intention des ministres du Roi ne fût de prendre cette année des mesures qui, en déjouant les coupables espérances des factieux, prouveraient en même temps l'impuissance de leur parti et l'excellent esprit de la Nation.

— „Oui", m'a dit l'Empereur en m'interrompant vivement, „je sais que „l'on a ces intentions, mais pourra-t-on les exécuter? Ne fera-t-on pas, au lieu „de cela, de nouvelles concessions aux ennemis du Roi? Par exemple, vos „anarchistes civils vous laisseront-ils modifier la loi d'élection? Et vos anar-„chistes militaires ne chercheront-ils pas à désorganiser, en lui donnant de „nouveaux motifs de mécontentement, cette belle Garde, modèle des troupes „de l'Europe, cette Garde dont la fidélité, le dévouement et l'excellente com-„position font le désespoir des révolutionnaires, parce que dans cette formidable „barrière le trône est à l'abri et la dynastie régnante inébranlable? Au reste, „Monsieur le Comte, que des faits justifient les intentions de vos ministres, „et je leur rends toute ma confiance!"

L'Empereur m'a ensuite parlé avec bonté et fort longuement de choses absolument personnelles.

Voilà, Monsieur le Marquis, le récit, je puis dire, littéralement exact de ma conversation avec l'Empereur: celles que j'ai eues avec M. de Nesselrode et avec le comte Capo d'Istria ne sont que l'analyse ou le développement des mêmes idées, des mêmes sentiments et des mêmes inquiétudes. Seulement il m'a paru que les ministres de l'Empereur pensent qu'avec plus d'énergie et en suivant une marche moins incertaine, le ministre du Roi aurait beaucoup diminué les difficultés de sa position. Leur opinion, et c'est encore plus celle de l'Empereur, est que la nation française, malgré le désir et le besoin qu'elle a de liberté, est plus qu'aucune autre facile à gouverner, mais qu'elle veut l'être, et qu'elle s'emporte et se précipite, du moment où elle cesse de sentir la main qui doit la diriger. Au reste, ce que les deux ministres m'ont répété plusieurs fois, c'est que dans leur manière de juger les ministres du Roi il n'entre ni prévention ni antipathie personnelle, et que, s'ils obtiennent ce que

leur *prédécesseur* n'a pas achevé, c'est-à-dire s'ils assurent par une marche sage et ferme le repos de la France, ils auront droit à la confiance et à la reconnaissance des gouvernements, qui ne veulent que la tranquillité générale, mais sont décidés à tout faire pour la maintenir. Dans ma dernière conversation avec le comte Capo d'Istria, voici le sens exact de ce qu'il m'a dit et à peu près les termes dans lesquels il s'est exprimé.

„Loin de nous, M. le comte, l'idée de soupçonner les intentions de „personne, mais pour que vous puissiez bien concevoir et la nature de nos „inquiétudes et celle de nos rapports avec vous, il est nécessaire que vous „connaissiez notre pensée tout entière: c'est le meilleur moyen de vous „prouver notre estime pour vous, le seul aussi peut-être d'éclairer votre gou„vernement sur nos véritables dispositions à son égard. Nous trouvons donc „que, faute de plans, faute de s'entendre, faute surtout de connaître leurs forces, „vos ministres, de concessions en concessions, en sont venus à placer la „France dans une situation inquiétante pour l'Europe, et c'est ce qu'il y a de „plus malheureux pour elle. Vous me dites que nos inquiétudes sont sans „fondement, que le gouvernement prendra cette année une attitude qui, en „l'affermissant au dedans, calmera les inquiétudes du dehors. Entendons-nous, „nous ne redoutons pas la France, puisque malheureusement sa faiblesse et „l'incertitude de sa position sont précisément ce qui entretient contre elle „cette surveillance européenne, *cette union magique* qui se resserre en pro„portion de ce qu'elle croit voir renaître la cause qui la forma. Mais nous, „*gouvernement russe,* nous redoutons tout ce qui, en troublant la tranquillité „de la France, pourrait attirer sur elle des orages que nous ne pourrions, „que peut-être nous ne devrions pas conjurer. Tant que l'Empereur a eu „confiance dans votre gouvernement, il vous a donné des preuves non dou„teuses de sa bienveillance pour la France; et vous ne refuserez pas d'avouer „que tout ce qui est bon français, c'est-à-dire aimant son Roi et son pays, „doit quelque reconnaissance à l'Empereur de Russie: il a défendu vos intérêts „comme les siens. Ce qu'il fit alors, il ne le ferait pas aujourd'hui, et il ne „le fera que lorsque, par suite de la marche de votre gouvernement, il aura „repris une confiance que l'on a détruite".

Tel est, Monsieur le Marquis, le récit fidèle de mes premiers rapports avec l'Empereur et avec ses ministres. V. E. peut croire qu'en écoutant S. M., mon attention n'était distraite par aucune autre pensée: ma mémoire alors me trompe rarement. J'ai d'ailleurs pris soin chaque fois de rentrer immédiatement chez moi, et d'écrire ce que j'avais entendu. V. E. peut donc compter sur la parfaite exactitude, non seulement du sens et de l'esprit de ces conversations, mais aussi sur celle des expressions dont on s'est servi.

On pourrait peut-être se demander si cette sollicitude si vive sur nos affaires intérieures n'est bien en effet que le résultat de la bienveillance et de l'intérêt, ou s'il n'est pas plutôt celui de perfides insinuations, et dont le but, en excitant contre la France une méfiance sans motif, serait de la placer malgré elle dans une position isolée et de répandre sur sa situation intérieure des inquiétudes exagérées, afin d'avoir ou de se croire le droit de la repousser

sans son aveu de cette alliance européenne, dont peut-être le maintien n'est reconnu possible qu'autant qu'on ferait reparaître le but qui en donna l'idée et qui en facilitera l'exécution. Déjà à l'occasion des mesures prises vis-à-vis de la Suède relativement à son refus d'exécuter le traité de Kiel, on a feint de paraître inquiet et de croire que, dès la première occasion, la France refusait d'agir de concert avec ses nouveaux alliés. Bientôt les ministres du Roi vont recevoir l'invitation d'accéder aux résolutions prises par les quatre puissances sur le différend qui s'était élevé entre la Bavière et le Grand-Duché de Bade, et déjà aussi l'on m'a dit que la moindre observation de leur part serait regardée comme un refus, dans lequel on craint un motif ou du moins un prétexte pour regarder la France comme ne faisant plus partie de la Sainte Alliance, et sûrement V. E. est instruite que déjà, à la demande de l'Angleterre, des instructions ont été envoyées aux ministres des quatre puissances, et le général Pozzo doit aussi avoir reçu les siennes, sur les mesures à prendre dans le cas où la situation de la France deviendrait plus inquiétante. C'est-à-dire, Monsieur le Marquis, qu'à mon arrivée ici, je trouve que, sous les plus vains prétextes, les ennemis de la France sont déjà probablement parvenus à rendre secrètement l'existence à la quadruple alliance. Mes instructions avaient prévu ce cas, qui cependant alors paraissait peu probable. Je tâcherai du moins, dans mes entretiens avec les ministres de l'Empereur, de leur prouver combien la connaissance d'une mesure aussi inutile et, l'on peut dire, aussi hostile contre la France, pourrait avoir de conséquences fâcheuses. J'avais espéré pouvoir envoyer à V. E. la preuve matérielle que nos craintes à cet égard ne sont pas chimériques: je ne doute pas qu'Elle ne puisse s'en convaincre facilement à Paris. M. le comte Capo d'Istria m'avait d'abord fait espérer une copie des instructions envoyées au général Pozzo: l'Empereur n'a pas cru devoir consentir à ce que cette pièce me fût délivrée; mais il me paraît hors de doute qu'elle a été expédiée. Ainsi, en nous supposant dangereux pour l'Europe, on décide que l'Europe doit de nouveau se liguer contre nous, et plus d'un Cabinet aujourd'hui saisirait volontiers ce moyen de sortir d'embarras et de la position difficile dans laquelle tous se trouvent plus ou moins engagés.

V. E. est plus à même que moi de savoir à quel point ces réflexions sont fondées. Je crois qu'ici on regrette peut-être de n'avoir pas sur la marche et la direction de nos affaires intérieures une influence plus positive, mais j'ai l'intime conviction que l'on ne se prêtera qu'à regret à toute démarche collective qui porterait un caractère trop marqué de méfiance et d'hostilité. Je crois que les inquiétudes que l'on manifeste sont réelles, mais ne sont point un effet de la malveillance, qu'au contraire on désire, et qu'on nous en donnera la preuve dans toute occasion, être avec nous sur le pied de la plus parfaite intelligence: et si, comme je n'en doute pas, nous parvenons à détruire les prétextes sur lesquels on s'appuie pour nous témoigner méfiance et froideur, je suis persuadé que le ministre du Roi sera promptement ici dans une attitude plus satisfaisante.

Je dois dire aussi à V. E. que toute la société, et surtout ceux qui approchent plus particulièrement l'Empereur, témoignent presque avec indiscrétion

le désir de voir la mission de France prendre le premier rang. Je me tiens en garde contre les insinuations que je reçois de tous côtés; je crois que mon rôle me prescrit la réserve et de ne froisser inutilement personne: ce n'est qu'avec le temps et lorsque la confiance sera rétablie que je verrai à quel point il est utile de profiter de cette disposition du public.

Une observation très remarquable, et satisfaisante en ce qu'elle semble ne laisser aucun doute sur les intentions et la bienveillance de l'Empereur et de ses ministres, c'est que, dans le moment où l'on me parle si haut et avec tant de franchise des inquiétudes que font naitre la marche et les mesures du gouvernement, M. le comte Capo d'Istria ne parle au contraire de notre situation qu'en affectant la plus parfaite sécurité, et combat les inquiétudes et les critiques de ceux dont il me dit à moi partager la manière de voir: et c'est surtout en parlant avec les ministres étrangers qu'il s'attache à détruire les craintes que presque tous manifestent, et même souvent à défendre contre eux les mesures qu'ils condamnent. M. le chevalier de Malvirade n'a rien mandé à cet égard qui ne soit de la plus parfaite exactitude.

Je vais attendre avec impatience et non pas sans quelque inquiétude les réponses de V. E. à cette dépêche; ce seront elles seules qui détermineront la position dans laquelle je serai ici et le rôle que je devrai y jouer.

---

## 32.

*St-Pétersbourg, le 28 décembre 1819/9 janvier 1820.*

..... Le général de Witt est ici depuis trois semaines. C'est lui qui a été chargé de faire l'essai de ce projet gigantesque de colonisation militaire dont M. de Malvirade a adressé le plan au ministère. On assure que le succès de cette première tentative surpasse toute espérance, quoique cependant l'on ait eu à surmonter d'abord les plus grandes difficultés, à vaincre de la part du soldat et de l'habitant une résistance qui a presque été jusqu'à la révolte et contre laquelle il a été nécessaire de prendre des mesures rigoureuses. On assure que le rapport du général de Witt est aussi satisfaisant que possible; il a établi 12 régiments de uhlans, qui, dit-on, sont, ainsi que le paysan, déjà entièrement familiarisés avec leur nouveau genre de vie. On pourrait craindre peut-être qu'un premier rapport sur un projet auquel on sait que la Cour attache une haute importance soit dicté par la flatterie plutôt que par la vérité, mais l'habitude que l'Empereur a contractée de voir les choses par lui-même, la certitude que l'on peut avoir d'avance qu'il ira visiter ces nouveaux établissements compromettraient d'une manière trop grave l'imprudent qui oserait faire un faux rapport: on peut donc jusqu'à un certain point croire à l'exactitude de celui du général de Witt. Malheureusement il sera, je crois, bien difficile d'en avoir connaissance: l'opposition qu'a déjà rencontrée l'exécution de ce projet fait que l'Empereur n'aime point que l'on s'en occupe, et on veillera sûrement à ce que les étrangers surtout ne puissent que diffi-

cilement se procurer des renseignements. Il est encore difficile d'avoir une opinion sur cette immense entreprise, dont l'exécution suffirait seule pour illustrer le règne du Monarque qui en a conçu l'idée. Par sa grandeur même et par son originalité, elle a pu séduire son auteur au point de lui dissimuler une partie des inconvénients qu'elle présente: ce n'est qu'à l'application du système que l'on reconnaîtra la grandeur des obstacles. Peut-être la puissance de la volonté parviendra-t-elle à les surmonter; alors on aura fait beaucoup pour sa propre gloire et probablement préparé pour ses successeurs d'immenses difficultés et de grands dangers, mais on comprend que ce projet ait pu être paré des couleurs les plus séduisantes et ait fait espérer les plus beaux résultats. Cette zone militaire doit traverser la Russie dans toute sa largeur, depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire; elle doit devenir exclusivement la patrie de l'armée, et l'on calcule que, les provinces éloignées de ce cercle étant exemptes de fournir du recru, la population doit à la fin s'en accroître considérablement. La persévérance connue de l'Empereur peut faire supposer qu'il mettra à l'exécution de ce projet tout l'intérêt et toute la suite possible, et, par cette raison-là même que cette entreprise ne peut être exécutée qu'en Russie, elle est peut-être de nature à fixer l'attention de l'Europe.

## 33.

*St-Pétersbourg, 7/19 janvier 1820.*

.....Au cercle du matin, l'Empereur, après avoir demandé au baron de Lebzeltern des nouvelles de son Maître, a ajouté:

— „Vous nous avez envoyé de Vienne un tas de papiers, mais ils sont „tous fort bons à lire, et fort intéressants. Vous pouvez assurer l'Empereur „que je verrai toujours avec le plus grand plaisir des résolutions qui, étant „ainsi prises à l'unanimité, assurent le repos général".

Le baron de Lebzeltern, que j'ai complimenté après le cercle sur tout ce que ces paroles renfermaient de flatteur et d'approbateur, m'a répondu: „Oui! cela peut s'entendre comme on veut, mais ces gens-ci ne veulent jamais „croire à notre accord", indiquant par là, ce me semble, qu'il avait souvent reçu ici des reproches sur ce défaut d'unanimité, et qu'il ne considérait dans la publicité de ce propos, d'autant plus remarquable que l'Empereur ne parle jamais politique au cercle, qu'une sorte d'engagement formel à n'approuver que ce qui serait parfaitement unanime.

## 34.

*St-Pétersbourg, 7/19 janvier 1820.*

.....V. E. sait que depuis quelque temps l'Empereur évite le Corps diplomatique avec autant de soin qu'il en mettait à le rechercher. Le comte de Beroldingen, ministre de Würtemberg, quoique le mieux traité de nous tous,

s'est plaint à moi de son délaissement avec amertume, allant jusqu'à me dire qu'il voulait demander son rappel.

L'Empereur nous fuit de la sorte, parce qu'il n'aime pas ses amis de Chaumont et qu'il ne se fie pas encore à la France. Il ne veut sortir de son rôle de spectateur et marquer de préférence que lorsqu'il pourra connaître avec certitude le résultat des agitations qui troublent l'Angleterre, la France et les Etats d'Allemagne. Mais j'ai tout lieu de croire que ses inclinations sont pour nous et qu'il n'attend que le moment où il pourra avouer son amitié pour nous sans crainte de se compromettre et d'avoir ensuite à se rétracter. Je suis en outre informé qu'il a hautement approuvé dans son Conseil et dans son salon ma réserve avec ses ministres et mes collègues, et je suis entièrement fondé à espérer qu'aux premières nouvelles de succès des ministres dans les Chambres, ils s'empressera de me donner quelque démonstration de son affection pour la France et de sa bienveillance pour son ministre.

---

## 35.

*St-Pétersbourg, 22 janvier/3 février 1820.*

.....Je me bornerai ici à dire aujourd'hui à V. E. que le contenu des dépêches que m'a apportées M. Pontcarré produira la plus vive et la plus heureuse impression. L'Empereur désirait avec la plus vive impatience de connaître le résultat de ce que j'avais expédié à V. E. L'approbation donnée à la franchise avec laquelle je suis entré en communication avec le ministre Impérial et l'encouragement de S. M. à lui témoigner la même confiance, a causé au comte Capo d'Istria non seulement le plus grand plaisir, mais assez d'étonnement pour qu'il m'ait été facile de voir que l'on ne s'y attendait pas. C'est pour moi une preuve, ou du moins une forte présomption, pour croire que les rapports que l'on reçoit de Paris manquent souvent de franchise et d'exactitude et sont moins dictés par la bonne foi et la vérité que par le désir de nourrir d'injustes préventions. Sans indiquer ni désigner en aucune façon l'auteur des propos inconsidérés dont me parle M. le comte Decazes dans la lettre confidentielle que M. de Pontcarré m'a remise de sa part, je m'en suis plaint au comte Capo d'Istria. Il en est indigné et s'empressera d'en rendre compte à l'Empereur, et M. Pozzo di Borgo recevra l'ordre de démentir de la manière la plus formelle et la plus positive tous propos tendant à faire croire que l'Empereur ait l'intention ou le désir d'exercer la moindre influence, soit sur les mesures du gouvernement, soit sur les choix que le Roi a faits ou pourrait faire de ses ministres. Cet ordre sera un avertissement utile et salutaire pour celui qui le recevra.

Je crois de mon devoir de dire à V. E. que le comte Capo d'Istria a pris cette occasion de me répéter ce qu'il m'avait déjà dit souvent, que je me trompais, ainsi que beaucoup d'autres, sur les préventions ou les antipathies que je supposais à l'Empereur ou à ses ministres, que, quels qu'eussent été les choix du Roi, on aurait trouvé toujours dans le Cabinet de Pétersbourg

la même bienveillance pour la France, mais la même improbation sur les mesures qui ont été prises depuis un an et les mêmes inquiétudes sur le succès de celles que l'on se propose de prendre aujourd'hui et dont la nécessité n'est pas cependant sentie nulle part autant qu'ici.

— „Ce sont les choses bien plus que les hommes qui nous donnent de „la méfiance et de l'inquiétude. Cependant", a ajouté le comte Capo d'Istria, „je dois, non seulement ne pas vous cacher, mais vous prévenir avec franchise „que si le Roi votre Maître croyait devoir, contre sa conscience, appeler de „nouveau à la tête de son ministère le prince de Talleyrand, que dès lors „la nature des rapports que nous avons avec vous changerait entièrement: „notre bienveillance pour la France, nos vœux pour son bonheur seraient „toujours les mêmes; mais nous sommes trop éclairés sur les dispositions de „M. de Talleyrand à notre égard pour qu'il nous fût possible, du moins dans „le premier moment, d'ajouter foi aux communications que vous nous feriez „de sa part, ni de continuer à vous parler avec la franchise et l'abandon qui „mettent jusqu'à présent tant de facilité dans les rapports que nous avons „ensemble".

Quel que puisse être l'effet de cette communication, j'ai cru que mon devoir me prescrivait impérieusement d'en rendre compte à V. E.

---

## 36.

*St-Pétersbourg, 1/13 février 1820.*

Les dispositions dans lesquelles j'ai trouvé l'Empereur et ses ministres à mon arrivée à Pétersbourg sont toujours les mêmes, et la différence que l'on met entre la manière dont on me traite personnellement et la réserve que l'on observe encore avec le ministre du Roi est à peu près aussi marquée. Sans doute, Monsieur le Baron, il m'est difficile de ne pas éprouver un sentiment pénible, lorsqu'en lisant la correspondance de mes prédécesseurs, je compare ma position actuelle au rôle que jouait ici l'ambassadeur de France lorsqu'on s'empressait de souscrire avec la plus aveugle soumission à ses moindres désirs, ou même à ses caprices. Peut-être serait-il plus sage, ou du moins plus conséquent, de rendre la comparaison moins frappante pour le public et moins désagréable pour le ministre du Roi. Cependant, Monsieur le Baron, tout en regrettant de n'avoir à entretenir V. E. que des difficultés que je rencontre à mon début, je dois Lui répéter que cette réserve dont je m'afflige n'a rien qui doive personnellement m'offenser, puisque jusqu'à présent, tous mes collègues sans exception sont dans le même cas: soit que l'Empereur ait à se repentir des rapports plus intimes qu'il eut autrefois avec le Corps diplomatique, soit qu'il ait plus de mécontentement qu'il ne l'avoue d'avoir perdu une partie de l'influence qu'il exerçait sur les affaires d'Allemagne et de n'avoir plus sur les nôtres celle dont il s'est longtemps flatté, soit plutôt que, fidèle aux principes qu'il propose et de bonne foi dans le

désir de n'user de sa puissance et de ses formidables moyens que pour maintenir la paix et la tranquillité de l'Europe, il pense que des témoignages d'intérêt ou d'affection pour un de ses alliés pourraient peut-être faire concevoir aux autres de l'ombrage et de l'inquiétude, il est certain que l'Empereur semble s'être fait une règle d'éviter autant que possible les occasions de se trouver avec le Corps diplomatique. Rien n'est aussi difficile que d'obtenir une audience particulière; jadis les ministres étrangers dînaient fréquemment avec S. M.: cette faveur est très rare aujourd'hui, et, depuis mon arrivée, aucun d'eux n'a eu cet honneur. Cette difficulté de voir l'Empereur, qui veut avoir connaissance de tout et seul prononcer sur tout, doit rendre à l'avenir toute espèce de négociation ou d'affaires quelconques très lentes et difficiles à terminer. Une demi-heure de conversation avancerait sûrement plus une affaire que trois mois de correspondance avec M. de Nesselrode, mais cette conversation est presque impossible à espérer, même à la Cour, où l'Empereur évite avec soin tout ce qui pourrait faire tomber l'entretien sur la politique ou sur les objets dont on aurait intérêt à l'occuper. Informé d'ailleurs que les parades et les manœuvres sont des occasions presque journalières, et à peu près les seules, de voir S. M., j'avais eu soin de ne paraître à la Cour qu'en uniforme militaire, et, peu de jours après mon arrivée, je témoignai verbalement à M. le comte de Nesselrode que je serais heureux d'avoir cette occasion de faire ma cour à l'Empereur, que cependant je n'en faisais pas l'objet d'une demande formelle, mais que, les ministres de Prusse, de Danemark et de Wurtemberg jouissant de cette faveur comme militaires, j'espérais que S. M. ne verrait dans le désir que je témoignais aucune espèce d'indiscrétion. M. de Nesselrode me répondit avec une sorte d'embarras qu'il soumettrait ma demande, mais qu'il croyait devoir me conseiller de ne pas y mettre d'abord trop d'instances ni de témoigner un empressement trop marqué, qu'il devait m'avouer que la manière dont l'Empereur avait cédé aux demandes réitérées du général Hulot pour obtenir la même faveur n'avait rien de flatteur ni d'utile pour lui. Je me hâtai d'assurer le comte de Nesselrode que j'étais fort éloigné d'avoir l'intention d'obtenir par importunité le consentement de l'Empereur pour une chose que je me serais sûrement moins empressé de demander, si je n'avais pas cru que, de la part d'un étranger, ce désir d'assister aux manœuvres et parades n'eût été jusqu'alors agréable à S. M. Depuis lors, Monsieur le Baron, j'ai cru devoir m'abstenir de réitérer ma demande: il me paraît convenable d'attendre désormais une invitation précise et formelle. Si cependant V. E. pense que le bien du service du Roi exige que je m'expose au désagrément non pas d'un refus, mais à celui de solliciter longtemps une chose qui ne peut-être regardée comme une faveur particulière, je me conformerai aux ordres qu'Elle me donnera. Je dois cependant La prévenir que l'on a donné beaucoup trop d'importance à l'utilité de ces parades: elles sont bien loin d'offrir aux ministres qui y sont admis les ressources et les avantages que l'on suppose. Jamais l'Empereur ne souffre qu'on lui parle d'affaires ni de politique dans ces occasions, et souvent c'en est une pour lui de rendre le public témoin et confident de l'humeur ou du

mécontentement qu'il peut avoir momentanément contre tel ou tel ministre ou contre son gouvernement.

La correspondance de plusieurs de mes prédécesseurs qui ont eu avec l'Empereur des rapports beaucoup plus intimes que je ne puis espérer en avoir aujourd'hui, a dû apprendre à V. E. à connaître parfaitement le caractère de ce Prince. C'est à la manière dont il a été élevé, c'est plus encore à l'abus que l'on a fait plus tard de sa confiance et de sa bonté, que l'on doit attribuer la méfiance et la réserve que l'on remarque en lui, et dont il est impossible de le faire revenir s'il peut croire que l'on ait eu l'intention de l'influencer. Il tient à ses premières impressions, et c'est beaucoup pour moi d'avoir eu le bonheur de ne pas lui déplaire dans les premiers rapports que j'ai eus avec lui; aussi je crois devoir, non seulement ne pas me plaindre, mais paraître même satisfait de ma position actuelle, et me borner, au moins pour le moment, à tirer parti auprès des ministres, pour les affaires que j'aurai à traiter avec eux, de la bienveillance et de l'espèce de préférence dont ils m'assurent eux-mêmes que l'Empereur daigne m'honorer. Il est à croire aussi, Monsieur le Baron, que le souvenir si récent de l'immense influence qu'a exercée ici l'un de mes prédécesseurs est encore trop présent à la mémoire de l'Empereur, quels que soient les événements qui ont suivi cette époque: le souvenir de la dépendance, peut-être humiliante, dans laquelle on s'est longtemps placé vis-à-vis de la France, dépendance dont il existe des preuves indestructibles, froisse encore d'une manière trop sensible un amour-propre facile à irriter, et contribue à rendre encore plus délicate et plus difficile la position du ministre du Roi. Après avoir eu longtemps besoin d'être dirigé, et de l'être par une influence étrangère, après avoir cédé tour à tour à celle de l'Angleterre et de la France, l'Empereur aujourd'hui se sent affranchi; le rôle qu'il a joué dans les derniers événements politiques semble lui avoir révélé le secret de sa force et de sa puissance: il veut à son tour faire sentir son influence, et, partout où l'on voudra s'y soumettre, il cherchera à la rendre exclusive. C'est à cette prétention surtout qu'il faut attribuer le mécontentement que lui a donné la retraite du duc de Richelieu: il a cru y voir une intrigue dirigée contre lui, contre l'influence qu'il croyait exercer sur le ministère du Roi et dont on se vantait ici avec aussi peu de convenance que de mesure; il faudra beaucoup de temps pour que l'Empereur puisse revenir de cette impression, qui le portera à juger encore longtemps avec méfiance et prévention toutes les mesures du ministère du Roi. Cette disposition ne m'est pas avantageuse; néanmoins beaucoup de prudence et de réserve avec l'Empereur, beaucoup de tenue et de fermeté avec ses ministres, et j'espère pouvoir parvenir à me mettre un jour dans la situation favorable où me suppose déjà la jalousie de quelques-uns de mes collègues. Dans tous les cas, Monsieur le Baron, les difficultés que je rencontre ne lasseront point mon zèle; beaucoup, sans doute, serviraient le Roi avec plus de talent: je le dispute à tous pour le dévouement et l'abnégation de moi-même.

Les idées de gloire militaire et d'ambition que l'Empereur a pu avoir pendant quelque temps ont fait place à d'autres idées, et deux grands projets

absorbent aujourd'hui son attention. Peut-être le désir de pouvoir travailler sans trouble à leur accomplissement contribue-t-il beaucoup à fortifier cette volonté, si souvent rappelée, de tout sacrifier au maintien de la liberté européenne: peut-être aussi les grandes et difficiles occupations qu'il se prépare dans l'intérieur de ses Etats rendent-elles effectivement l'Empereur plus indifférent à tout ce qui se passe dans les autres pays.

Le premier de ces projets est celui de l'établissement de ces colonisations militaires dont j'ai déjà entretenu V. E., et dont M. de Malvirade a dû Lui envoyer le plan. Cette prodigieuse entreprise, dont il est encore difficile de prévoir les conséquences et le résultat, semble tous les jours sourire davantage à son auteur. Dans les rapports que le général de Witt vient de mettre sous les yeux de l'Empereur, il n'a rendu compte que du résultat définitif de sa mission, et a eu grand soin de ne pas rappeler les moyens qu'il a été dans le cas d'employer. V. E. a pu voir par la correspondance de M. de Malvirade que ce n'est qu'en usant de la plus excessive rigueur et en multipliant les exécutions, que l'on est parvenu à soumettre les troupes et les paysans au premier essai de ce nouveau système. On a trouvé que le rapport du général de Witt répondait d'une manière victorieuse à toutes les objections qu'une prévoyance sage ou timide voulait élever contre ce projet. V. E. peut voir par le mémoire qui Lui a été transmis que les paysans de la Couronne sont exclusivement destinés à recevoir les régiments colonisés et à devenir par conséquent par la suite le seul dépôt de recrutement de l'armée. Le nombre de ces paysans mâles est évalué à 7.000.000: le calcul des bras armés que doit fournir un pareil dépôt a quelque chose d'effrayant, et V. E. jugera jusqu'à quel point le goût et l'amour des idées libérales s'accorde avec la conception d'un projet qui met trois millions de soldats à la disposition de son auteur. Cette population guerrière fournira elle-même à sa subsistance, à celle de ses chevaux; des manufactures de drap seront même établies dans ces colonies, qui, loin de coûter au gouvernement, seront pour lui une source d'économie d'autant plus grande que les propriétaires de terres ne fourniront plus de recrues, mais seront obligés de payer par homme qu'ils eussent été dans le cas de livrer la somme de 2000 roubles, ce qui, par chaque recrutement ordinaire, versera dans les coffres de la Couronne 8.000.000, qui suffiront à l'entretien du matériel. D'un autre côté, les propriétés, auxquelles on enlèvera moins de bras, augmenteront bientôt en population et en valeur. Telle est une partie des avantages que l'on se promet de ce système, qui, bien entendu, ne trouve ici que des préconiseurs.

L'Empereur, qui ne voit dans l'exécution de ce grand projet qu'un moyen d'accroître rapidement la population et d'accélérer à la fin dans ses vastes Etats les progrès de la civilisation et ceux de l'agriculture, l'a adopté avec trop de chaleur et d'enthousiasme pour que qui que ce soit puisse ou ose lui faire [illegible] aucune réflexion sur l'influence que peut avoir un jour sur le sort de cet Empire cette masse de sept millions de soldats. Il est à croire cependant qu'une partie de ces réflexions et des conséquences que peut entraîner l'exécution de ce plan n'échappent ni à la pénétration ni à la prévoyance de

l'Empereur; mais il cède à ce que cette entreprise a de séduisant, et se flatte de prévenir les inconvénients. Il n'aime point que l'on parle ou que l'on s'occupe de ce projet dans le public, et ne dissimule point le mécontentement et l'ennui que lui cause la certitude qu'il a acquise depuis longtemps que les ministres étrangers font de cette entreprise l'objet particulier de leurs observations et de leurs rapports.

Le second projet est d'une nature toute différente, et tient à des idées d'un ordre si extraordinaire, que le respect et la convenance doivent s'interdire de les qualifier ou de les interpréter. Tout porte à croire que le désir de l'Empereur serait de réunir, au moins dans ses Etats, toutes les sectes chrétiennes, et de les fondre l'une dans l'autre. Etonné lui-même du rôle qu'il a joué dans les événements qui ont amené la chute d'un homme dont personne n'a jamais admiré d'aussi bonne foi le génie et la puissance, l'Empereur oublie toute la part que les circonstances eurent à ce grand événement politique, qui prend à ses yeux toute l'apparence du prodige, et, malgré la haute opinion qu'il a aujourd'hui de sa puissance militaire, il se considère comme n'ayant été dans ces événements que l'instrument d'une puissance et d'une volonté Divines. Cette idée s'est fortement gravée dans son esprit. De là cette inexplicable confiance avec laquelle il s'est laissé entraîner à croire aux mystiques inspirations de Mme de Krudener; de là l'idée de la Sainte Alliance, les encouragements donnés aux sociétés bibliques; de là enfin ce rêve d'une fusion de toutes les sectes chrétiennes dans une seule: celui-ci cependant peut avoir des conséquences un peu sérieuses, et, dans un pays où la volonté du Souverain est tout, il est permis de concevoir quelques craintes en voyant cette volonté se diriger vers un but qui peut conduire à l'intolérance religieuse, aux persécutions et aux désordres qui pourraient en devenir la conséquence.

Le prince de Galitzine, que l'Empereur a placé à la tête du ministère du culte, est un homme d'esprit, aimable, mais peu éclairé. Après avoir longtemps mené un genre de vie fort dissipé et peu conforme à l'importance et à la gravité du ministère qui lui est confié, il s'est prêté avec une merveilleuse facilité au nouveau rôle auquel l'a tout à coup appelé la volonté de l'Empereur; il s'est promptement persuadé de toute la sagesse et de la facilité d'une entreprise qu'il dit être inspirée par la Divinité elle-même, et travaille en effet de tout son pouvoir et avec zèle à l'achèvement de cette œuvre chimérique. Déjà le catholicisme, dont on redoute l'inflexibilité, trouve moins de protection que les autres cultes. Cette religion, que si peu de différence sépare de la religion grecque, semblait, il y a quelques années, devoir faire ici de grands progrès: plusieurs conversions trop éclatantes et l'imprudence de quelques Jésuites donnèrent l'alarme, servirent de prétexte et firent éloigner de la capitale des religieux que l'on y regrette beaucoup, du moins sous le rapport de l'instruction et de l'éducation publiques.

Depuis lors, la religion catholique a beaucoup perdu de l'influence qu'elle paraissait devoir acquérir dans ce pays, et, comme si le hasard voulait s'unir, pour conspirer contre elle, à la circonstance du moment, l'homme qui serait ici appelé par son état à en défendre les intérêts, paraît au contraire

travailler à leur nuire. Ancien officier de dragons, très instruit, excepté en matière de religion, parvenu au travers d'une vie aventureuse et assez intrigante, ce polonais se trouve aujourd'hui revêtu de la dignité de métropolitain, qui équivaut à peu près à celle de cardinal, dont il porte les signes extérieurs, et à laquelle il réunit des pouvoirs plus étendus qu'aucun autre de ceux accordés par le Pape. Malgré son extrême vieillesse, ce prélat conserve toute la force de sa tête, et travaille même sept ou huit heures par jour; il a été longtemps en correspondance avec notre abbé Grégoire, qu'il regarde comme une des lumières de l'Eglise et l'apôtre de la plus saine philosophie. Le prince de Galitzine trouve dans ce vieillard toutes les dispositions qu'il peut désirer pour seconder les vœux de l'Empereur et pour servir ses projets. Il tolère ici un prédicateur, soi-disant catholique, et qui prêche la plus franche doctrine de Luther: c'est un ancien curé bavarois, chassé de sa cure en raison de la hardiesse de ses principes; il est arrivé ici, il est doué d'assez d'éloquence, chose rare parmi ses confrères à Pétersbourg; son auditoire est toujours nombreux, et, à la grande satisfaction du ministre du culte, il se compose d'autant de luthériens que de catholiques.

D'un autre côté, un moine apostat devenu ministre de l'église réformée, revêtu aujourd'hui du titre de superintendant du culte luthérien dans les Etats de l'Empereur, et auquel on donne même le titre d'évêque, prêche dans les églises de son culte des dogmes qu'il devrait combattre comme étant ceux de la religion catholique.

Tout cela met dans les idées, dans les opinions, un désordre, une confusion, que quelques personnes feignent de regarder comme un chef-d'œuvre de sagesse et de politique, dont le résultat doit être de rapprocher deux croyances ennemies et de les déterminer à se fondre dans la religion grecque, à laquelle on ferait aussi, si on le jugeait nécessaire, subir des modifications. Ramener les hommes à une même croyance et à un seul culte, pour cela réduire la religion à la seule pratique de la morale et vouloir trouver les préceptes de cette morale uniquement dans la Bible: voilà le but que l'on semble s'être proposé; et, trompé par les intentions les plus louables et les plus pures, on ne craint pas de livrer cette Bible aux interprétations d'un peuple profondément ignorant et superstitieux.

On voudrait en même temps donner au clergé russe, non pas plus de puissance, mais plus de droits à la considération, en l'arrachant à la honteuse ignorance dans laquelle il est plongé. Peut-être ne prévoit-on pas que l'effet de l'instruction sera probablement contraire au but général que l'on se propose, et que, plus éclairés, les prêtres grecs se prêteront peut-être moins complaisamment qu'ils ne le feraient aujourd'hui aux mesures et aux concessions qui pourraient favoriser ce projet de réunion, dont au reste l'impossibilité est déjà démontrée d'avance.

Je ne sais, Monsieur le Baron, quel degré d'importance vous attacherez aux détails dans lesquels je me suis permis d'entrer, mais il m'a semblé que des dispositions qui peuvent avoir sur le sort futur de cet Empire une si grande influence méritaient d'être mises sous les yeux de V. E. et de fixer Son atten-

tion. Ces deux grands projets qui semblent aujourd'hui absorber toutes les pensées de l'Empereur sont du moins de nature à rassurer l'Europe sur l'emploi des formidables moyens d'action que ce Prince a dans ce moment à sa disposition: on peut se regarder comme assuré qu'à moins d'une provocation trop directe ou des événements imprévus, rien ne lui fera faire un pas hors de ses frontières. Je crois aussi que l'Empereur est aujourd'hui très éloigné de vouloir donner suite aux paroles qui lui échappèrent dans son discours à l'ouverture de la diète de Varsovie, et qui avaient pu faire croire que son intention était de donner un jour une espèce de constitution à ses Etats; ce qui s'est passé en Allemagne, l'état de fermentation continuelle dans lequel on nous suppose en France, les abus effrénés de la liberté de la presse, tout s'est réuni pour diminuer considérablement le goût des idées libérales et pour décider l'Empereur à ajourner d'une manière très indéfinie tous les projets qu'on lui supposait, et dont le but devait être de se démettre d'une partie de son autorité.

La division de l'Empire en grands gouvernements généraux est un moyen peut-être sage de remédier à une partie des graves inconvénients de l'administration intérieure, et de rendre moins vexatoire pour le peuple le brutal despotisme d'une foule d'employés: mais les pouvoirs immenses dont sont investis les gouverneurs généraux, l'étendue de la confiance qui leur est accordée, loin de diminuer la puissance du Souverain, ne feront que l'accroître et rendre son autorité plus absolue et plus effective.

V. E. doit connaître dans tous ses détails la constitution accordée au Royaume de Pologne. Dans une conversation fort longue que j'ai eue avec le Grand-Duc Constantin, il a daigné m'en entretenir d'une manière très particulière: d'après l'interprétation donnée par S. A. I. à cette constitution, dont l'exécution lui est confiée, j'ai dû conclure que la portion de puissance accordée à la nation polonaise n'avait rien qui dût trop alarmer le Souverain sur celle qu'il s'est réservée. Cependant, Monsieur le Baron, quelque peu libérale que cette constitution paraisse peut-être à bien des gens, elle suffit pour avoir rendu aux Polonais l'illusion de l'indépendance, et pour offrir par conséquent une séduction presque irrésistible aux provinces de ce Royaume soumises encore à la domination autrichienne ou prussienne: nul doute qu'elles n'envient le sort de ceux de leurs compatriotes auxquels l'Empereur de Russie vient de rendre une patrie et l'apparence du moins d'une existence politique; mais si les regrets et les vœux des habitants de ces provinces s'offrent quelquefois à la pensée de l'Empereur, ce n'est bien positivement que comme moyen en cas de circonstances imprévues dont il pourrait profiter, mais qu'il ne provoquera jamais.

On n'a pas encore de nouvelles du général Tchernycheff. Il est à craindre qu'il ne trouve beaucoup de difficultés dans l'exécution de la mission qui lui est confiée, et dont le but est de soumettre les Cosaques du Don à une administration régulière et à un partage plus égal des terres, surtout de celles qu'ont acquises ceux d'entre eux qui ont fait la dernière guerre, dans laquelle ils se sont prodigieusement enrichis. On veut aussi exiger d'eux, en raison

même de ces richesses, qu'ils fournissent deux régiments de plus à la Couronne. Plusieurs personnes ont osé, mais inutilement, faire à l'Empereur quelques observations sur ce projet, qui peut exciter des mécontentements et peut-être même de la résistance de la part de ces peuples fidèles et dévoués, mais qui chérissent leur indépendance. On semble craindre que des moyens ordinaires de persuasion ne soient pas suffisants pour les déterminer à changer leurs habitudes, et qu'on ne soit obligé d'avoir recours à des moyens de force et de rigueur. L'Empereur n'a point cru que cette considération fût assez puissante pour l'arrêter dans ses projets: sa volonté est de généraliser autant que possible dans ses Etats la civilisation, et de seconder ses progrès; il fera tout, il usera de tous ses moyens et de toute la puissance de sa volonté pour parvenir à ce but. Aussitôt que l'on aura quelques nouvelles du général Tchernycheff et des premiers essais de sa mission, je m'empresserai d'en faire un rapport à V. E.

---

## 37.

*St-Pétersbourg, 9/21 février 1820.*

....L'Empereur a vu avec la plus véritable satisfaction, Monsieur le Baron, la franchise avec laquelle V. E. aborde la question relative aux conclusions des conférences d'Aix-la-Chapelle, et toute l'importance qu'Elle déclare attacher à ce que la France reste étroitement unie aux puissances auxquelles l'ont associée ces derniers traités, à l'exécution desquels aucun gouvernement ne peut être plus intéressé que celui du Roi, puisqu'ils garantissent surtout deux grands principes si nécessaires à son indépendance et à sa tranquillité, celui de l'inviolabilité du territoire et celui de la légitimité. S. M. I., décidée à maintenir à tout prix cette grande association qui assure la tranquillité de l'Europe, ne pourrait voir qu'avec le plus grand déplaisir toute mesure ou tout système qui tendrait à isoler ou à séparer de cette association une ou plusieurs des puissances qui en font partie. Les ministres m'ont ajouté que les inquiétudes que l'on avait conçues en France sur le renouvellement de la quadruple alliance n'avaient pu avoir aucun fondement, que les principes et les conditions qui avaient déterminé à Aix-la-Chapelle le code du droit public de l'Europe étaient connus dans toutes leurs parties par le Cabinet des Tuileries, aussi bien que par toutes les autres puissances, que par conséquent on savait quelles étaient les seules combinaisons qui pourraient porter atteinte au système d'union qui caractérise l'alliance générale, et que, tant qu'une de ces combinaisons dépendantes de la volonté des gouvernements respectifs ne se présentait pas, toutes les suppositions étaient sans fondement....

---

## 38.

*St-Pétersbourg, le 24 février 1820.*

V. E. aura peut-être remarqué que toutes mes dépêches, depuis celle que j'ai eu l'honneur de Lui adresser en date du 10 décembre, n'ont généralement porté que sur des objets d'un faible intérêt. J'ose cependant espérer qu'Elle n'en aura point attribué la cause à un manque de zèle de ma part, et qu'indépendamment des inconvénients attachés à l'infidélité des postes, Elle aura pris en considération la position toujours délicate dans laquelle je me trouve ici, et la réserve à laquelle m'oblige nécessairement celle où l'on semble encore se tenir vis-à-vis de moi: je pense d'ailleurs que cette réserve est bien calculée dans l'intérêt du service du Roi.

Après les premières communications que j'ai eues avec l'Empereur et avec ses ministres, j'ai cru devoir attendre, ou que de nouveaux événements vinssent modifier les dispositions du Cabinet de St-Pétersbourg, ou qu'un motif quelconque me mît dans le cas de demander un nouvel entretien au comte Capo d'Istria: les occasions assez fréquentes que j'ai de le rencontrer dans la société me donnent bien celles d'avoir avec lui des conversations qui toujours sont intéressantes, mais qui n'ont cependant jamais ni le caractère ni l'importance de celles où, avec l'apparence du moins de la plus extrême franchise et de la plus entière confiance, tout ce qu'il me dit peut être regardé comme l'expression positive de la pensée et des sentiments de l'Empereur. J'ai donc cru, Monsieur le Baron, qu'il était de mon devoir de m'attacher à ne rendre compte à V. E. que de ces conversations qui portent en quelque sorte, comme le dit lui-même le comte Capo d'Istria, un caractère officiel. L'arrivée de M. de Pontcarré et le contenu des dépêches qu'il m'a apportées m'ont fourni une occasion de demander une audience particulière au comte Capo d'Istria: j'ai eu avec lui la conversation dont j'ai déjà fait mention, et dans laquelle je crois avoir coulé à fond toutes les questions que je m'étais proposé de traiter. V. E. m'ayant fait l'honneur de me mander qu'Elle avait approuvé la manière dont s'étaient rétablis mes rapports avec le ministère Impérial, j'ai cru devoir accepter sans hésitation la proposition que le comte Capo d'Istria m'a faite de suivre la même marche. Je suis plus que jamais convaincu que, tant que mes rapports avec le gouvernement russe resteront ce qu'ils sont aujourd'hui, cette confiance, cette franchise qui m'ont déjà réussi sont la seule bonne manière de traiter ici les affaires et de s'assurer la bienveillance de l'Empereur; c'est aussi le seul moyen de suppléer à l'avantage d'avoir avec S. M. I. communication plus directe. D'ailleurs l'indulgente bonté avec laquelle le Roi a daigné accueillir mon premier rapport et approuver ma conduite ne me permet plus de conserver aucune inquiétude: qu'il me soit permis, Monsieur le Baron, d'exprimer ici la profonde et respectueuse reconnaissance dont me pénètrent les témoignages de satisfaction que S. M. a bien voulu me faire donner. Cette approbation si honorable est sans doute, comme l'observe V. E., l'encouragement le plus puissant que puisse recevoir

mon zèle; mais je ne crains pas d'avouer qu'elle m'était bien nécessaire pour me donner en moi-même une confiance que je suis si loin d'avoir, et pour dissiper l'inquiétude avec laquelle j'attendais les réponses de V. E. à mes premières dépêches.

J'ai donc cru, Monsieur le Baron, faire une chose essentiellement utile aux intérêts du service du Roi, et ne rien hasarder qui ne fût conforme aux vues de V. E., en donnant au comte Capo d'Istria, ainsi que je l'avais fait il y a deux mois, un extrait de la partie de ma dépêche dans laquelle je rends compte de mes entretiens avec lui, et c'est en réponse à cette communication toute confidentielle que j'ai reçu la note que j'ai l'honneur de transmettre à V. E. et qui se trouve annexée à ma dépêche. Après avoir rendu compte à M. Capo d'Istria de la satisfaction avec laquelle le Roi avait reçu les nouvelles preuves d'attachement et de sincère bienveillance que j'avais été chargé de transmettre de la part de S. M. I., je lui ai donné communication non seulement de la plus grande partie de la dépêche officielle de V. E., mais je lui ai lu aussi presque en entier la lettre particulière qu'Elle m'a fait l'honneur de m'écrire par M. de Pontcarré, ainsi que celle que j'ai reçue de M. Decazes par la même occasion. Cette lecture a été écoutée avec la plus profonde attention, et j'ai déjà mandé à V. E. avec quel plaisir le comte Capo d'Istria avait reçu cette nouvelle preuve de confiance, tout en laissant cependant apercevoir un air d'étonnement, qui m'a prouvé que, d'après son opinion ou d'après les rapports qu'il avait reçus de Paris, il avait craint que ma conduite ne fût pas aussi hautement approuvée par mon gouvernement.

Dans la conversation que j'ai eue avec ce ministre huit jours après cette première entrevue, voici textuellement la manière dont il s'est exprimé:

— „J'ai rendu compte à l'Empereur de la communication importante que „vous m'avez faite. Elle lui a causé la plus vive satisfaction; S. M. attachait „beaucoup de prix à savoir quel effet avait produit à Paris l'arrivée de votre „premier courrier. Elle a appris avec le plus grand plaisir que le Roi et ses „ministres ont approuvé la franchise et la loyauté avec lesquelles se sont établis „vos rapports avec nous; c'est sur ce pied qu'il faut nous maintenir. L'Em„pereur vous propose, ainsi que je l'avais prévu, d'agir comme déjà vous „avez eu le bon esprit de le faire, de m'écrire une note, à laquelle je ferai „par écrit une réponse que vous serez autorisé, comme la première fois, à „transmettre à votre gouvernement".

M. Capo d'Istria ajouta alors sur la bienveillance dont l'Empereur m'honore personnellement et sur l'indulgence avec laquelle il daigne me juger des choses beaucoup trop flatteuses pour qu'il me soit permis de les répéter; je n'aurais pas même osé en faire mention à V. E., si je ne voyais dans cette disposition de S. M. I. un gage certain de Ses intentions amicales pour la France, et l'espoir de trouver dans cette prévention favorable un moyen d'aplanir les difficultés que je rencontre et de rendre à ma patrie plus de services qu'il ne m'était permis de l'espérer.

Le passage de la lettre de V. E. que le comte Capo d'Istria m'a fait répéter avec le plus de soin est aussi celui sur lequel je m'étais proposé de

fixer son attention d'une manière particulière, et j'avais de fortes raisons pour travailler à convaincre le ministère Impérial de la fausseté et de l'absurdité de l'opinion dangereuse que l'on avait, ou que l'on feignait d'avoir, et qui établissait que nous cherchions à nous isoler et à nous séparer de l'association européenne dans laquelle nous ont compris les traités d'Aix-la-Chapelle.

— „Cet article de la lettre de M. le baron Pasquier est d'un bien grand „intérêt pour la facilité de nos rapports avec vous. Votre gouvernement s'ex„prime franchement et clairement; il entre enfin de bonne grâce dans une question „bien importante pour la France, et que l'on avait toujours semblé craindre „d'aborder. Jusqu'à présent, il nous a presque été permis de supposer que la „France redoutait, plus qu'elle ne sanctionnait, les conséquences de l'associa„tion dite la Sainte Alliance, et qu'assez forte par elle-même, son intérêt était, „ou de s'en retirer, ou bien de travailler à s'unir exclusivement avec nous. „Ces deux idées eussent été également impolitiques, et de nature à donner à „l'Empereur de justes motifs de réserve et de méfiance: vous avez pu remar„quer que, dans votre première conversation avec lui, il a, plus particulière„ment que sur tout autre sujet, insisté sur la nécessité et sur la volonté de „maintenir de tout son pouvoir cette Sainte Alliance, ainsi que ses résultats; „et il est à la fois bien heureux et bien rassurant pour l'Europe que l'Empe„reur de Russie n'ait d'autre ambition que celle de la paix et ne s'irrite que „de ce qui pourrait la troubler. Je crois donc que rien ne pourrait être plus „important pour vous que ce que vous mande aujourd'hui votre gouverne„ment: il ne peut trop le dire ni le répéter, l'inviolabilité du territoire et le „maintien de la légitimité, voilà les deux grands principes que l'on a voulu „garantir à Aix-la-Chapelle! Il me semble que votre gouvernement est autant „et plus qu'un autre intéressé à maintenir cette disposition et à conserver le „droit qu'il a acquis par ce traité d'en appeler à ses alliés, si jamais chez lui „l'un ou l'autre de ces principes était menacé. Si, contre toute probabilité, je „dirais presque contre toute possibilité, l'incorrigible folie des hommes, l'ambi„tion et la fausse politique de quelques puissances, devaient rendre un jour „illusoires les intentions qui inspirèrent cette alliance philanthropique, votre „patrie du moins, et je suis heureux de l'entendre dire à vos ministres, a plus „de motifs qu'aucun autre pays pour prolonger cette illusion le plus possible; „et l'on peut être sûr que celle des puissances qui la première troublerait la „paix de l'Europe devrait compter l'Empereur parmi les ennemis qu'elle aurait „à combattre".

J'ai répondu au comte Capo d'Istria que j'étais heureux de le voir revenir d'une prévention qui avait toujours été injuste: que l'esprit et le sens des instructions que j'avais reçues répondaient victorieusement et prouvaient jusqu'à l'évidence que l'on s'était volontairement trompé sur les intentions de mon gouvernement et sur sa manière d'interpréter les rapports que nous donnaient avec les autres puissances les conventions d'Aix-la-Chapelle, qu'on avait effectivement pu croire et dire qu'occupée à réparer ses longs malheurs, la France devait autant que possible rester étrangère à tout ce qui se passait chez les autres et ne pas ajouter aux embarras de sa situation intérieure ceux

qui pourraient résulter de la part qu'elle voudrait prendre aux démêlés que d'autres puissances pourraient avoir entre elles ou avec leurs propres sujets, mais qu'aucun ministre du Roi n'avait jamais eu l'intention de s'isoler ni de rompre le lien qui depuis Aix-la-Chapelle nous unit au reste de l'Europe, qu'il n'y avait jamais aucun motif fondé ni aucun prétexte de croire un seul instant que le gouvernement français n'eût pas compris les avantages d'une longue paix et encore moins qu'il eût eu la folle idée de la troubler, qu'au reste, quelles qu'eussent été jusqu'à ce moment les préventions de l'Empereur sur la marche et sur les intentions de l'ancien ministre, j'avais le droit d'espérer que la communication pleine de franchise que je faisais à ses ministres achèverait enfin de détruire toute espèce de doutes sur les dispositions de mon gouvernement à l'égard des puissances étrangères et du traité d'Aix-la-Chapelle, que par conséquent je me croyais aussi en mesure de demander que l'on me mît à même de rassurer entièrement sur l'inquiétude que l'on avait eue de voir renouveler une quadruple alliance contre la France sous le prétexte des intentions que l'on avait faussement supposées à ses ministres ou sous celui de l'agitation prétendue de l'intérieur du Royaume, que peut-être on ne verrait plus d'inconvénient à me donner aujourd'hui communication des instructions éventuelles envoyées au général Pozzo, et dont on avait déjà paru disposé à me donner connaissance.

Le comte Capo d'Istria s'est empressé de me répondre que les inquiétudes sur le renouvellement de la quadruple alliance contre la France n'avaient jamais eu ni pu avoir le moindre fondement, que les principes et les clauses qui avaient déterminé à Aix-la-Chapelle le code du droit public de l'Europe étaient connus dans toutes leurs parties par le Cabinet des Tuileries comme elles l'étaient des autres puissances signataires de ces traités, que par conséquent on savait quelles étaient les combinaisons qui pourraient porter atteinte au système de cohésion qui caractérise l'alliance générale, que, tant qu'une de ces combinaisons connues et dépendantes de la volonté des gouvernements respectifs ne se présentait pas, toutes les suppositions étaient fausses et les craintes vaines et sans fondement, qu'il était vrai cependant qu'au moment de la retraite du duc de Richelieu et d'un changement de système, on avait pu craindre que la France ne fût malgré elle entraînée encore dans une des situations prévues par le traité d'Aix-la-Chapelle, c'est-à-dire que de nouvelles agitations ne lui donnassent encore une attitude hostile envers le reste de l'Europe, que ces craintes, qui n'avaient été suivies d'aucunes démonstrations ostensibles, avaient seulement motivé les instructions éventuelles qui avaient été envoyées au général Pozzo di Borgo: des raisons d'égard et de convenance que j'ai été obligé de reconnaître justes s'opposent à ce que l'on me donne ici connaissance de ces instructions; le général ne devait même les communiquer au Roi et à ses ministres que dans le cas où les événements auraient malheureusement rendu cette espèce de déclaration nécessaire: cependant, d'après ce que m'a fait entendre le comte Capo d'Istria, si V. E. déclare au général Pozzo qu'Elle sait que ces instructions lui ont été envoyées et témoigne le désir de les voir, il sera autorisé à les communiquer.

La manière dont le gouvernement du Roi considère les questions politiques et administratives qui se traitent en Allemagne paraît être jusqu'à présent entièrement conforme à celle dont elles sont envisagées par le ministre Impérial, et, tant que les mesures prises par les différents Etats de la Confédération Germanique n'intéresseront que leur administration ou leur police intérieure, lorsque surtout ces mesures, adoptées à l'unanimité, ne menacent l'indépendance d'aucun des Etats de la Confédération et n'excitent aucune réclamation, l'opinion du Cabinet de l'Empereur est que le rôle des puissances placées en dehors de cette Confédération doit se borner à faire des vœux pour que l'exécution de ces mesures produise en effet le maintien de l'ordre dans les pays où de dangereuses théories menaceraient de le troubler: c'est dans ce sens que se sont constamment exprimés les ministres de l'Empereur, c'est dans ce sens qu'ils ont répondu aux communications qui leur ont été faites à l'époque des conférences de Carlsbad, et qu'ils ont exprimé au baron de Lebzeltern leur opinion sur celles de Vienne. Le ministère Impérial continuera à suivre le même système de silence et de réserve et à tenir le même langage, à moins que des incidents imprévus, et qui alors agiraient sur la France et sur l'Angleterre autant que sur la Russie, ne leur donnent le droit et ne leur imposent le devoir d'intervenir d'une manière plus précise et plus directe dans les affaires d'Allemagne.

J'ai cru devoir encore rappeler au comte Capo d'Istria que, malgré l'explication que lui-même donnait à la réserve apparente dans laquelle on se tient vis-à-vis de moi, il était à craindre qu'elle n'eût sur notre situation intérieure une action toute différente et beaucoup plus grave qu'on ne le suppose, que cette réserve pouvait prendre, aux yeux de la malveillance, le caractère de la froideur ou de l'indifférence, et que les factieux du dedans, et même du dehors, ne manqueraient pas d'inférer de cette disposition supposée la possibilité d'agir avec moins de danger et d'attaquer, peut-être même de prétendre, à un trône à la conservation duquel ils se pressent de répandre que la Russie ne prend plus aucun intérêt. J'ai rappelé les espérances chimériques, les rêves insensés de ceux qui, associant le Prince d'Orange à leur fortune, semblaient supposer que leurs coupables projets trouveraient ici protection et appui. J'ai ajouté que si, comme tout portait à le croire, le bon esprit des Chambres secondait les intentions du ministère et faisait adopter les propositions qu'il médite dans l'intérêt de la Monarchie, j'espérais que l'on avouerait plus hautement la bienveillance dont on me parle souvent, que l'on distinguerait enfin les agitations dont le motif et le résultat pourraient être de troubler la tranquillité de l'Europe et donner par conséquent aux étrangers le droit d'intervenir dans nos affaires, de cette agitation toute naturelle et inséparable d'un gouvernement représentatif, et qu'alors j'espérais aussi que l'on ne manifesterait plus aucune inquiétude sur les intentions des ministres du Roi, ni sur la stabilité de son gouvernement.

Le comte Capo d'Istria m'a répondu que la réserve, le langage et souvent même le silence des ministres de l'Empereur n'avaient jamais pu être regardés par les esprits bien faits que comme une preuve de l'intérêt et de

la sollicitude de S. M. I. pour le bonheur de la France, que l'on n'avait point blâmé les mesures du gouvernement du Roi, que l'on s'était borné à demander du temps pour prononcer sur toutes celles qui ont été adoptées et pour s'assurer que les changements qu'elles ont amenés n'avaient aucun des dangers qu'ils pouvaient faire craindre, mais que, si les ministres triomphaient des oppositions qu'ils avaient à combattre et parvenaient à faire adopter les nouvelles mesures dont l'expérience et la situation actuelle de la France paraissaient leur avoir démontré la nécessité, la satisfaction qu'en éprouverait l'Empereur suffirait pour démentir les absurdités mensongères répandues par la malveillance, que, quant aux rêves insensés et coupables des soi-disant partisans du Prince d'Orange, on pouvait m'affirmer que depuis trois ans on n'avait plus entendu parler de ces ridicules projets, qu'à cette époque effectivement la conduite, la correspondance et les plans de quelques-uns de nos exilés donnèrent lieu à une dépêche en date du 26 février 1817, que le général Pozzo eut ordre de communiquer au duc de Richelieu, qu'on ne pouvait rien faire de mieux aujourd'hui que de me donner connaissance de cette dépêche, en me répétant que les principes de justice, d'énergie et de loyauté dont elle était l'expression sont et seront toujours ceux qui dirigeront le Cabinet de St-Pétersbourg, et que le langage qu'il tenait alors, il le tiendrait encore s'il y avait lieu, mais que, depuis cette époque, aucun des renseignements reçus ici n'avait pu faire croire à l'Empereur que ces folles et ambitieuses idées eussent été reproduites. Si V. E. recevait à ce sujet quelques informations nouvelles et précises, et qu'Elle jugeât convenable d'en donner connaissance au ministère Impérial, on serait assuré que, de quelque part que vinssent ces prétentions, elles seraient désavouées aujourd'hui aussi hautement qu'elles le furent il y a trois ans.

Quoique la dépêche ci-dessus mentionnée se trouve probablement dans les cartons du ministère, j'ai cru devoir cependant en envoyer une copie à V. E., d'autant que, dans celle que m'avait confiée le comte Capo d'Istria, il avait fait de sa main plusieurs marques au crayon. Je les ai indiquées, parce qu'il m'a semblé que son intention avait dû être de fixer plus particulièrement sur ces passages mon attention et peut-être aussi celle de V. E.

Indépendamment de cette dépêche, le comte Capo d'Istria m'a parlé d'une lettre écrite dans le temps au Prince d'Orange et dont le Roi et M. de Richelieu ont dû avoir connaissance. Dans cette lettre, l'Empereur déclarait que, sans égard pour aucune considération personnelle, on serait toujours sûr de le trouver dans les premiers rangs des ennemis qu'aurait à combattre celui qui, égaré par de perfides conseils, s'exposerait, par la séduction d'une coupable et chimérique espérance, à troubler la paix de l'Europe.

V. E. pourra, par la nature de mes rapports avec le ministère Impérial, et, maintenant, par le contenu de mes dépêches, juger d'une manière exacte et véritable la position dans laquelle je me trouve ici. Elle peut voir quelle est la ligne de conduite que s'est tracée le gouvernement russe, les préventions qui me restent à vaincre, et ce que je dois encore attendre avant de

compter sur une bienveillance moins muette et sur un intérêt plus avoué. Nul doute cependant, Monsieur le Baron, que cette bienveillance pour la France ne soit certaine et positive; les relations actuelles de la Russie avec l'Angleterre et avec l'Autriche suffiraient seules pour motiver cet intérêt et ne laisser aucun doute sur sa vérité. Partout où les autres se présentent comme envieux, jaloux et contendants, la Russie ne nous trouve que comme amis, ayant les mêmes causes à soutenir, les mêmes intérêts à défendre: ainsi sommes-nous d'accord avec elle pour les affaires d'Espagne, de Portugal, pour toutes celles où l'Angleterre voudrait exercer une influence exclusive et toujours tyrannique; de même en Allemagne, la manière absolument conforme dont la France et la Russie considèrent les questions qui s'y traitent peut paraître une barrière derrière laquelle, en cas de besoin, l'indépendance des petits Etats trouverait une garantie contre la politique adroite et ambitieuse de l'Autriche. Il faut donc conclure, M. le Baron, que si jamais j'ai le bonheur de remplir la partie de mes instructions qui me prescrit de faire mes efforts pour que nos rapports avec la Russie reprennent le degré de confiance et d'intimité qu'ils ont eu pendant les dernières années, je n'aurai aucune grande difficulté à vaincre, ni ne pourrai m'attribuer aucune espèce de mérite: la nature des choses et la sagesse du gouvernement du Roi peuvent et doivent seules amener ce résultat. Mais, il ne faut pas se le dissimuler, il reste beaucoup à faire pour arriver à ce but: le gouvernement russe a besoin de prendre dans la stabilité des choses en France une confiance qu'il est loin d'avoir et sans laquelle il serait inutile de compter sur des rapports plus intimes. Les changements de ministère que les circonstances ont trop souvent rendus nécessaires en France lui en font craindre de nouveaux, et cette crainte lui prescrit tout naturellement une réserve qui semble aller jusqu'à la méfiance.

Je ne puis trop répéter à V. E. que ce serait une idée injuste et très fausse, que celle de prêter à l'Empereur le désir de vouloir influer en rien sur la composition du ministère du Roi, ou de lui supposer des préventions contre aucun des ministres honorés aujourd'hui de la confiance de S. M. Tout ce qui peut se dire à ce sujet dans les salons de Paris est sans le moindre fondement et sera toujours désavoué; les regrets mêmes qu'a causés la retraite du duc de Richelieu ne peuvent ni ne doivent faire supposer que l'Empereur ait en aucune manière manifesté le désir de lui voir reprendre la direction des affaires; ce que l'on attend ici, c'est le succès des mesures proposées par le gouvernement, c'est de sa part une marche ferme et suivie qui en garantisse la force et la stabilité. La crainte de voir encore tomber, avec des systèmes qui ne pourraient se soutenir, les hommes chargés de la direction des affaires de la France enchaine la confiance du gouvernement russe. Il regarde encore comme passagers et transitoires les hommes et une partie de nos institutions: il ne veut donc pas se presser de prononcer une opinion sur rien; il garde le silence, dans la crainte de voir détruire ce qu'il aurait approuvé ou confirmer ce qu'il aurait blamé. Telle est, Monsieur le Baron, l'exacte vérité, et mon devoir comme ma conscience me commandent de la dire tout entière. Tout raisonnement pour faire changer ce système était inutile,

je dois me borner à diminuer les préventions, à expliquer autant qu'il est en moi des mesures ou des faits qui font accuser le gouvernement de faiblesse et supposer à l'opinion une direction trop dangereuse. C'est ainsi, par exemple, que j'ai dû défendre par des raisons de justice, d'impartialité et de clémence, le jugement du duc de Rovigo, la rentrée en grâce du maréchal Soult.

Les journaux des deux oppositions qui, dans la violence de leurs passions et celle de leur haine contre les hommes, ne craignent pas de calomnier leur patrie et nos institutions, contribuent aussi beaucoup à entretenir cette méfiance inquiète sur le sort de la France. Soit qu'ils attaquent ou défendent les choses existantes, tous semblent présager et même provoquer des troubles; ces coupables folliculaires semblent se faire un jeu cruel de déconsidérer à la fois et le gouvernement et la nation. La *Minerve* a du moins le mérite d'être conséquente dans les principes qu'elle professe, et, de sa part, les insultes et les calomnies contre le gouvernement et les intentions du ministère ne peuvent plus étonner: mais que penser des sentiments et comment défendre les intentions de M. de Chateaubriand dans un des derniers numéros du *Conservateur!* Tous ces écrits, auxquels on pourrait justement donner le nom de libelles, sont lus; ils représentent la France déchirée par les factions, menacée de nouveaux orages, le gouvernement sans force et sans système, et c'est malheureusement à ces sources impures et infidèles que bien des gens vont chercher leurs opinions. Il n'est donc pas douteux, Monsieur le Baron, que ces feuilles ennemies du gouvernement ne contribuent beaucoup à augmenter les difficultés que rencontrèrent les ministres du Roi à l'étranger. Voilà pourquoi il est si important que des faits viennent promptement calmer des inquiétudes qui ne sont encore que désagréables et qui pourraient devenir dangereuses, et que le succès des mesures projetées par le gouvernement justifie les espérances qu'il en conçoit. Ces espérances ne sont point encore partagées ici: on croit, par exemple, que l'opinion publique est telle que, quels que soient les changements que l'on pourra faire à la loi des élections, l'influence des mauvais esprits dans les départements sera toujours assez forte pour y diriger les élections dans le sens le plus hostile au gouvernement. Quelque hasardée et peu juste que soit cette opinion, il serait inutile de la combattre; les faits seuls pourront convaincre. Il faut être autant que je le suis pénétré de l'importance de mes devoirs, Monsieur le Baron, pour que l'utilité dont peuvent être les détails dans lesquels je viens d'entrer m'ait donné le courage de surmonter le sentiment pénible que j'ai éprouvé en les écrivant.

J'ai reçu il y a huit jours la dépêche chiffrée que V. E. m'a fait l'honneur de m'adresser, ainsi que la lettre confidentielle qui y était jointe, l'une et l'autre en date du 27 janvier. Je ne puis que remercier vivement V. E. des détails [illegible] dans lesquels Elle veut bien entrer. Ce que j'ai l'honneur de Lui mander aujourd'hui Lui fera encore mieux concevoir l'impatience avec laquelle j'attends le résultat des grandes propositions qui doivent être portées à la Chambre et tout le prix que je dois attacher à apprendre leur succès. Je vous dois encore des remerciements, Monsieur le Baron, pour avoir prévenu mes désirs en m'envoyant des explications précises sur la lettre de M. le duc de Vicence;

on les a écoutées avec intérêt, mais elles n'ont fait qu'ajouter au regret que l'on avait éprouvé ici en voyant M. de Caulaincourt, sans aucun motif, quitter tout à coup la voie de modération et de prudence qu'il s'était tracée, pour prendre celui d'agresseur et d'ennemi du gouvernement. Sa conduite a été hautement blâmée; elle détruit tout l'intérêt qu'il devait à des souvenirs qui donnaient une idée plus honorable de son caractère et de sa délicatesse. La preuve la plus convaincante que je puisse donner à V. E. du jugement que l'on a porté ici sur la conduite de M. le duc de Vicence, c'est l'empressement avec lequel tous les papiers officiels du gouvernement ont publié l'excellent article du 25.

---

## 39.

*Pétersbourg, le 25 février/8 mars 1820.*

.....Ma dépêche était terminée, j'allais fermer mes paquets pour expédier mon courrier dans la journée même, lorsque j'ai reçu l'invitation d'aller dîner chez l'Empereur. J'avais été prévenu dès avant-hier que le projet de S. M. était de me donner dans cette triste circonstance *) un témoignage non douteux de l'intérêt et de la part qu'Elle prend à la douleur de la Famille Royale; l'Empereur m'avait fait dire aussi qu'il n'aurait pas cru devoir m'inviter à un dîner de fête ou de cérémonie, mais qu'il espérait que je ne verrais aucun inconvénient à dîner avec lui en très petit comité. Je me suis empressé de me rendre à cette invitation faite si à propos et avec une grâce aussi parfaite. Il me serait impossible, Monsieur le Baron, de bien exprimer la vérité d'intérêt et le sentiment avec lesquels LL. MM. II. se sont exprimées en me parlant de la douleur du Roi, de celle de sa Famille, et de la leur même en apprenant le crime affreux qui vient d'être commis. Après m'avoir questionné sur toutes les personnes de la Famille Royale, sur la santé de Madame la Duchesse de Berry et sur l'état où elle se trouve, et qui, en laissant une lueur d'espérance à la France, ajoute encore cependant à nos inquiétudes, l'Empereur m'a conduit dans l'embrasure d'une fenêtre au fond du salon, et, après m'avoir encore parlé de sa douleur, après m'avoir fait répéter toutes les circonstances, tous les détails de ce grand crime, il a ajouté:

— „Mon Général, rappelez-vous notre première conversation! Dès lors je „vous parlai des craintes que me donnait la marche de votre gouvernement; „mon imagination, cependant, n'allait pas encore jusqu'à prévoir des assassi-„nats: aujourd'hui, je vous l'avoue, mes inquiétudes n'ont plus de bornes. „Voilà, mon cher Comte, les funestes conséquences des doctrines qui se prê-„chent avec tant d'impunité, et qui, je vous demande pardon, prennent toutes „leur source en France. Quand une nation s'écarte autant des principes et „de la morale, quand elle souffre que chez elle les apôtres de l'irréligion et „de l'anarchie se fassent chefs de parti et luttent avec succès contre le gou-„vernement, on peut s'attendre à tout; la main de Dieu se retire, il ne reste

*) Убійство Герцога Беррійскаго

„que sa colère. Il est impossible de ne pas frémir en lisant tout ce qui „s'imprime en France, et, après l'avoir lu, on ne peut plus être étonné du „crime qui vient d'être commis. Les poignards de Sand et de Louvet sont „trempés au même feu. Etes-vous bien sûr que ce dernier assassin n'ait pas „de complices forcenés comme lui, déterminés comme lui à braver l'échafaud „pour frapper encore d'autres victimes Augustes?“

L'obligation de parler très haut à l'Empereur me gênait pour donner à cette conversation autant de suite que je l'aurais désiré. Je lui ai répondu cependant que je ne croyais pas que Louvet eût effectivement de complices, que, s'il y avait eu complot, il est probable que le gouvernement en aurait découvert les traces et aurait su alors en prévenir l'affreux résultat, que je croyais plutôt que, comme Sand, la tête et l'imagination de l'assassin de M. le Duc de Berry s'étaient exaltées soit par la lecture des écrits incendiaires, soit par un reste de fanatisme pour son ancien maître, qu'il avait pu à lui seul concevoir la pensée de son crime, que l'horrible sang-froid avec lequel il l'avait commis, avec lequel il se félicitait de l'avoir exécuté, semblait prouver qu'il était en effet de caractère et d'âme à n'avoir besoin pour cette affreuse action ni de confident ni d'encouragement, que mon opinion était donc que ce crime abominable était celui d'un seul homme et que l'Empereur avait pu juger à la profonde et véritable consternation qui s'était aussitôt manifestée dans Paris, de l'horreur qu'avait inspirée ce détestable forfait, que le sentiment qu'avait exprimé la capitale serait général dans toute la France, et que S. M. avait trop de justice et surtout trop d'estime pour la nation française pour permettre que devant Elle on doutât de l'indignation générale qu'avait inspirée ce funeste événement.

— „Oui“, m'a répondu l'Empereur, „j'aime à croire que la masse de la „nation sera indignée, je sais qu'elle désavouera hautement le crime de „Louvet et les sentiments qui le lui inspirèrent: mais, mon cher Comte, que „sont les masses? Inertes et passives, elles souffrent, gémissent des fureurs et „du despotisme des factions, et toujours se soumettent à celle qui triomphe. „Le parti qui attaque le Trône s'est démasqué, il avoue ses vœux, ses espé„rances et ses projets; il vient d'apprendre quel peut être le résultat des doc„trines qu'il prêche et par quels moyens il peut arriver à son but. Il est „nécessaire, il est bien urgent que votre gouvernement prenne promptement de „fortes mesures. Je désire vivement pour la France, pour l'Europe, que ces „mesures soient efficaces. Répétez bien au Roi, mon Général, combien je par„tage sa douleur, combien j'en suis pénétré: vous ne direz jamais tout ce que „j'éprouve. Qu'il connaisse aussi les inquiétudes que mon attachement pour „lui me fait concevoir et la sincérité des vœux que je fais pour que mes „craintes ne soient pas fondées!“

Après le dîner, l'Empereur s'est rapproché de moi, et m'a dit presque à voix basse:

„Mon cher Comte, rendez bien justice au motif, au sentiment qui m'a „déterminé à vous voir et à vous parler; j'ai voulu que le Roi ne pût douter „de l'impression qu'a produite sur moi le malheur que nous venons d'apprendre;

„vous ne pouvez trop dire, trop répéter au Roi, tout ce que j'éprouve en „pensant à sa douleur; mais, je vous le demande encore, qu'il connaisse mes „inquiétudes et leurs motifs! Peut-être le sort de la France et de l'Europe „dépend-il encore une fois du résultat de la crise dans laquelle se trouve „engagé votre gouvernement. Il est temps d'arrêter le mal, j'espère qu'il n'est „pas trop tard".

L'Empereur ne m'a pas laissé le temps de lui répondre, et m'a quitté en me disant qu'il espérait que les premières nouvelles que nous recevrons de Paris dissiperaient les inquiétudes dont il ne pouvait se défendre.

L'Impératrice régnante m'a ensuite entretenu assez longtemps. Elle m'a parlé avec une si profonde émotion de Madame la Duchesse d'Angoulême et de Madame la Duchesse de Berry, elle a paru attacher tant de prix à ce que LL. AA. RR. fussent informées du vif intérêt qu'elle prend à leur douleur, que je prie V. E. de me mettre à même de prouver à S. M. I. que je me suis conformé au désir qu'Elle m'en a témoigné.

A dîner, j'ai eu l'honneur d'être assis à côté de l'Empereur. Les seuls convives étaient M. M. de Nesselrode, Capo d'Istria, de Kotchubey, de Galitzine, le prince de Razoumowsky et les aides de camp généraux de service. Je ne dois point laisser ignorer à V. E. que c'est le comte Capo d'Istria qui le premier a fait entendre à l'Empereur que, dans cette circonstance malheureuse, une preuve d'intérêt et de bienveillance de sa part aurait encore plus de prix pour moi, et doublerait d'importance aux yeux du public. L'Empereur a saisi cette idée avec un empressement devenu encore plus flatteur par la grâce parfaite qu'il a mise vis-à-vis du ministre du Roi, et par la chaleur et la franchise avec lesquelles il m'a parlé de son attachement pour le Roi et de son intérêt pour la France.

J'ai eu depuis une bien longue conversation avec le comte Capo d'Istria, et qui fera probablement plus tard le sujet d'un de mes rapports particuliers. Pour aujourd'hui, je me bornerai à répéter à V. E. que, dans cette conversation, le comte Capo d'Istria m'a de nouveau formellement assuré que rien n'était changé ni ne changerait à nos rapports, que chaque jour l'Empereur se confirmait davantage dans l'idée que la paix de l'Europe ne pouvait être assurée que par le maintien du traité d'Aix-la-Chapelle, que nous avions comme tous les autres le droit d'invoquer ces traités et que, tant que nos débats et nos agitations seraient pour ainsi dire des disputes de famille, nulle puissance n'avait le droit d'intervenir dans nos affaires; que les ministres du Roi seraient donc toujours instruits avant moi de l'époque et des causes qui pourraient détruire pour la France l'effet de ces traités et armer de nouveau contre elle les puissances qui sont aujourd'hui ses alliés.

---

40.

*St-Pétersbourg, le 5 mars 1820.*

..... Je me serais moins pressé de réexpédier un de mes deux courriers, si je n'avais pensé que vous désiriez sûrement être le plus promptement possible instruit de l'impression qu'avait produite ici le désastreux événement dont ils ont apporté la nouvelle. Cette impression, Monsieur le Baron, est encore beaucoup plus forte et beaucoup plus fâcheuse que je n'ai dû le dire dans ma dépêche. Non seulement elle confirme l'Empereur dans l'opinion qu'il a de la démoralisation générale de la nation et dans les inquiétudes que lui donnent la faiblesse et l'imprévoyance dont il accuse le gouvernement; mais je crois être sûr aussi que dans cette occasion il s'est exprimé, du moins dans le premier moment, de manière à laisser supposer des préventions personnelles qu'il avait soigneusement évité de manifester jusqu'ici. J'ai prié le comte Capo d'Istria de s'expliquer avec moi franchement sur cet article: il s'est pour la première fois renfermé dans des réponses vagues, mais qui ne me laissent aucun doute sur le très fâcheux effet que produit ici la peinture sombre que le général Pozzo fait de notre situation. Il m'est facile de voir que l'on accuse les ministres, et surtout le président du Conseil, de faiblesse et d'hésitation. On l'accuse surtout d'imprévoyance; on se plaît à faire des rapprochements, à faire coïncider avec le crime abominable de Louvet la lettre de M. de Caulaincourt, le credo du chevalier Tampesta, le livre de M. de Saint-Simon, les efforts par lesquels on cherche depuis quelque temps à ramener l'attention publique sur Napoléon, et, de tous ces rapprochements, on conclut que tant de motifs d'inquiétude, tant de sujets de soupçons, tant d'audace et d'insolence de la part des ennemis du Roi auraient dû redoubler la surveillance du gouvernement et de la police, et faire prendre des mesures qui auraient prévenu peut-être l'horrible attentat qui vient d'être commis. On rappelle avec affectation l'énergie que le gouvernement anglais vient de développer dans des circonstances moins graves [1]); on se presse de dire qu'il a trouvé dans le patriotisme des Chambres un secours, un auxiliaire, que les ministres du Roi ne peuvent espérer de celle des députés.

En résumé, Monsieur le Baron, on est sérieusement inquiet, on n'a aucune confiance dans la disposition de la Chambre, on en a moins encore dans l'influence des ministres sur elle; on s'attend à ce que toutes les propositions soient rejetées, ou du moins si fortement amendées que le résultat sera illusoire. Dès lors on prévoit ou des coups d'état, dont le succès ne paraît pas assuré, ou une nouvelle explosion révolutionnaire dont la conséquence serait probablement la ruine de la France.

Voilà en abrégé, Monsieur le Baron, l'idée que l'on se fait ici de notre situation, et comme on en parlait avant-hier chez l'Empereur. Il y aurait de l'inconvénient et aucune utilité à engager dans ce moment une discussion;

1) [illegible]

j'ai besoin d'avoir des faits positifs pour attaquer et détruire les préventions qui existent: c'est beaucoup déjà que ces préventions et les fausses idées qu'elles donnent sur la force du gouvernement du Roi ne déterminent cependant à aucune démarche, à aucune de ces mesures précipitées qui pourraient avoir une si funeste influence pour nous. C'est beaucoup aussi, Monsieur le Baron, d'être assuré que l'impression produite par les dernières nouvelles de Paris ne changera point la nature de mes rapports avec les ministres de l'Empereur, et n'influera pas non plus sur la bienveillance de S. M.: peut-être même, et j'ai quelques raisons de l'espérer, choisira-t-Elle cette occasion pour me donner une preuve beaucoup plus ostensible de cette bienveillance. Ce serait une manière pleine de délicatesse et de grâce: c'est une raison pour l'attendre de l'Empereur. J'y attacherai bien du prix de toute manière: d'abord ce serait une preuve de plus, et bien manifeste, de l'intérêt et de la part que S. M. I. prend à la douleur du Roi; cela me placerait aussi immédiatement dans une autre situation aux yeux du public, et me donnerait avant tout l'avantage inappréciable de pouvoir parler moi-même à l'Empereur et peut-être de diminuer ses préventions, ou du moins de changer la nature de l'impression qu'il vient de recevoir. Dans tous les cas, Monsieur le Baron, tout en me soumettant au rôle de patience et de résignation qui m'est prescrit, je fais bonne contenance; je me mets en position de ne rien entendre d'inconvenant ni de déplacé, et j'attends seulement avec un peu d'impatience que vous m'annonciez l'adoption des mesures du gouvernement. Comme dans ce cas-là je ne doute pas de leur succès, je me fais garant que nous regagnerons bien vite dans la confiance et dans l'opinion ce que nous y fait perdre aujourd'hui l'attentat qui nous consterne. Peut-être alors sera-t-il possible aussi, Monsieur le Baron, de revenir sur bien des choses, et d'obtenir qu'indication soit faite à qui de droit de mettre à l'avenir dans des rapports qui peuvent avoir une si funeste influence moins d'exagération et moins d'imagination. V. E. comprendra que, tant que notre situation semblera encore incertaine, tant que les Chambres ne se seront pas prononcées, que de sages et fortes mesures n'auront pas été prises pour calmer les inquiétudes et prévenir les craintes, tant que le gouvernement enfin n'aura pas donné des preuves de sa force et de sa fermeté, je ne puis rien faire ici que de me maintenir personnellement dans de bons rapports avec l'Empereur et ses ministres, et j'ose attendre de V. E. qu'Elle sentira la nécessité de me faire connaître le plus promptement possible toutes les améliorations que pourrait recevoir notre situation politique. Je dois vous répéter, Monsieur le Baron, que, malgré la grande inquiétude que l'on avoue, jamais le comte Capo d'Istria ne m'a parlé avec autant d'intérêt ni n'a mieux su me convaincre de son attachement pour la France, et j'ai plus que jamais la certitude que, si le résultat des mesures du gouvernement répond à son attente, si la terrible secousse que nous venons d'éprouver nous met enfin dans une situation plus calme, qu'alors les dispositions de l'Empereur pour la France n'auront plus rien d'équivoque ni de douteux. On attache, je le sais, beaucoup de prix à nous voir dans un état de force politique et morale qui en impose aux puissances plus voisines de nous, et, le jour où

la stabilité du gouvernement ne pourra plus être ni un doute, ni un motif ou prétexte d'inquiétude, nous trouverons dans le Cabinet de St-Pétersbourg un accord avec nous, une analogie de vues, d'intérêts et de conduite qui nous rendra bien promptement aux yeux du reste de l'Europe l'importance politique qui nous appartient et dont la Russie désire seule peut-être le retour.

Au moment de fermer ma lettre, je reçois l'invitation d'aller dîner chez l'Empereur. Je retarde de vingt-quatre heures le départ de mon courrier, afin de pouvoir ajouter à ma dépêche les détails de cette entrevue.

## 41.

*St-Pétersbourg, le 16/4 mars 1820.*

N'ayant été prévenu que très tard du départ du courrier russe qui portera cette dépêche, je ne pourrai écrire par cette occasion à V. E. avec autant de détail que je l'aurais désiré. J'en profiterai cependant pour Lui rendre compte d'une conversation que j'ai eue avec l'Empereur peu de jours après l'expédition de ma dernière dépêche. Le hasard m'ayant fait rencontrer S. M. à la promenade, Elle m'aborda et me dit:

— „Eh bien, Monsieur le Comte, nous avons reçu des nouvelles de Paris. „Le duc de Richelieu est rentré au ministère. Il se trouve dans une position „très difficile; il ne l'a acceptée que par dévouement pour le Roi. J'espère, „je désire beaucoup qu'il soit encore à même de rendre du service à la France, „mais, je le répète, sa position est bien délicate, car enfin, il ne faut pas nous „le dissimuler, votre pays se trouve dans une situation bien inquiétante et bien „dangereuse. Cependant il y a beaucoup de ressources. Si l'on me mande des „choses qui me tourmentent et qui m'affligent, il en est aussi qui doivent me „rassurer et qui me font grand plaisir. Dans cette dernière et affreuse circon„stance, la population de Paris s'est bien montrée: la consternation et l'indi„gnation ont été générales, la garnison très bien, la Garde excellente; la bonne „disposition du peuple et la fidélité des troupes sont deux grandes garanties „en faveur de la tranquillité. J'espère donc qu'il n'arrivera pas de nouveaux „malheurs. Vous manderez au Roi combien je suis occupé de sa douleur et „combien je fais des vœux pour que cette affreuse catastrophe n'ait pas la „suite malheureuse que l'on veut en redouter".

Je répondis à l'Empereur que la rentrée du duc de Richelieu au Conseil était un événement qui n'avait dû causer aucun étonnement à S. M. ni à Ses ministres, puisque j'avais moi-même, il y a plus de six semaines, donné à M. le comte Capo d'Istria connaissance d'une lettre particulière de M. le duc Decazes, dans laquelle ce ministre me mandait positivement, en date du 2 janvier, que si, après avoir fait toutes les concessions que l'on pourrait raisonnablement faire au côté droit, il était prouvé que la violence et la constance de cette opposition ne tenaient qu'à la haine contre la personne, qu'alors, comme le danger était positif, que les Jacobins ne laissaient plus de doutes sur leurs intentions ni sur leur audace, il n'hésiterait pas à faire aux passions

le sacrifice qu'elles réclamaient, mais que cette nouvelle combinaison ministérielle ne pouvait avoir lieu ni être utile qu'autant que M. le duc de Richelieu consentirait à rentrer au ministère; dans lequel cas M. le duc Decazes promettait que lui et tous ses amis le soutiendront de tout leur pouvoir, qu'ainsi S. M. I. devait avoir dans la retraite de M. le duc Decazes et dans la rentrée du duc de Richelieu dans ce moment critique une preuve égale d'attachement au Roi et de dévouement au bien général; que désormais, l'obstacle qui semblait s'opposer à l'adoption des dernières propositions du gouvernement n'existant plus, il était permis d'espérer que l'esprit de parti et les passions seraient moins aveugles, et que ceux qui se disent amis du Roi ne se refuseraient plus à prêter leur appui aux mesures que le gouvernement venait de proposer; que je croyais fermement que leur adoption et leur exécution rétabliraient la tranquillité et calmeraient une agitation qui d'ailleurs ne se manifestait encore que dans les indécentes et scandaleuses déclamations de quelques journaux; que S. M. pouvait être sûre que toute l'armée serait fidèle et dévouée au Roi comme la Garde, mais que j'avais l'intime conviction que cette fidélité et ce dévouement ne seraient mis à aucune épreuve dans cette circonstance, et qu'une loi sage sur la répression de la presse et une bonne loi d'élection rendraient entièrement inutile l'emploi du moyen de force et de rigueur dont le gouvernement était nanti.

— „Je le souhaite", m'a dit l'Empereur, „mais, Monsieur le Comte, il „est toujours bon, en cas de nécessité, d'avoir ces moyens à sa disposition, „et je suis très content de savoir que le Roi peut entièrement compter sur „ses troupes".

---

## 42.

*St-Pétersbourg, 1er avril/20 mars 1820.*

V. E. trouvera dans le supplément de gazette ci-joint un oukaze qui ordonne l'expulsion des Jésuites dans toute l'étendue de l'Empire de Russie.

Rien n'avait encore transpiré ici, ni de nouveaux griefs du gouvernement contre l'ordre, ni de la mesure projetée pour bannir cet ordre. Quelque subite et imprévue qu'elle soit donc arrivée pour tout le monde, on serait porté néanmoins à croire, d'après le dernier paragraphe du considérant, que, dès l'expulsion des Jésuites de la capitale en 1815, on avait projeté de les renvoyer entièrement et avisé aux moyens de pouvoir s'en passer. J'ignore encore jusqu'à quel point ces mesures prises pour les remplacer aient atteint leur but, et si l'exercice du culte et l'instruction de la jeunesse catholique ne souffriront pas de leur éloignement. Mais je ne manquerai pas de faire connaître à V. E. les détails qui pourront me parvenir à ce sujet.... Au cas que la censure des journaux ait été confiée au gouvernement et se trouve déjà établie, je crois devoir faire observer à V. E. qu'il sera très important de prévenir les attaques auxquelles les écrivains du côté droit pourraient se livrer contre l'edit qui vient de chasser les Jésuites, et qui seraient peut-etre redigees avec une virulence propre à indisposer l'Empereur à notre égard.

## 43.

*Pétersbourg, 11 avril/30 mars 1820.*

Retenu chez moi pendant près d'un mois par suite d'une indisposition assez grave, et n'ayant pas pu par conséquent voir les ministres ou l'Empereur, il m'a été impossible de réexpédier plus tôt le courrier Bucquet. Je sentais d'ailleurs l'importance, dans la circonstance actuelle, de ne pas m'en tenir à de simples conjectures, et de ne rien hasarder de douteux sur la véritable impression qu'avaient produite sur l'Empereur la retraite de M. le duc Decazes et la rentrée de M. le duc de Richelieu au ministère. Malgré l'espèce d'indifférence avec laquelle on a d'abord semblé apprendre le changement survenu dans le Conseil du Roi, j'ai été promptement informé que cet événement avait produit le plus grand effet et causé la plus vive satisfaction à l'Empereur. La froide réserve avec laquelle on s'est constamment expliqué avec moi sur M. le duc Decazes toutes les fois que j'ai cru devoir le défendre contre les inculpations et les calomnies que les haines aveugles dirigent contre lui, l'indifférence avec laquelle on a toujours reçu les communications que j'ai souvent faites des lettres de ce ministre, et qui cependant répondent d'une manière bien victorieuse à ses accusateurs, avaient déjà pu me permettre de croire que l'on était ici moins exempt de préventions et de partialité que l'on ne me disait. Si j'avais pu conserver des doutes à cet égard, le comte de Blome aurait achevé de les lever en me rendant compte d'une conversation qu'il a eue il y a peu de jours avec les deux ministres, et dans laquelle on a dû lui avouer très clairement toute la satisfaction que l'Empereur avait éprouvée du changement qui avait eu lieu dans le ministère de S. M., et que l'on ne s'était jamais expliqué avec moi comme on aurait dû le faire avec le ministre du Roi, mais que toujours on avait partagé les préventions dont M. Decazes était l'objet. Pressé de s'expliquer et de m'apprendre sur quels motifs se fondaient ces préventions et ces antipathies, le comte de Blome a fini par me faire entendre que les principaux motifs d'inquiétude et de méfiance que M. Decazes inspirait à l'Empereur sont d'abord l'opinion où l'on était ici que ce ministre était disposé à se rapprocher du système politique de M. de Talleyrand: soit par suite des rapports du général Pozzo, ou des informations reçues de M. de Lieven, on croit savoir qu'il y a eu entre Sir Charles Stuart et M. Decazes des rapprochements et des conférences dont on avait conçu ici beaucoup d'ombrage; on reproche encore à M. Decazes ce que l'on appelle l'instabilité et l'inconséquence de son ministère, et, surtout depuis le départ de M. de Richelieu, ces mesures contradictoires, ce continuel changement de système qui a fini par faire croire qu'il n'en suivait aucun; on lui reproche la violence avec laquelle il a combattu la proposition de la révision de la loi des élections, conduite qui, en rendant nécessaires les mesures subséquentes ainsi que de nouvelles et dangereuses concessions aux ennemis de la Monarchie, a fini par placer la France dans la position critique où elle se trouve aujourd'hui. Enfin on veut trouver dans l'article inséré dans le *Journal de Paris* au moment du départ de M. Decazes la justification des

préventions que l'on avoue avoir eues même contre la pureté de ses intentions; cet article a produit une grande sensation: on prétend y voir l'aveu de la haine de M. Decazes contre l'Héritier du Trône, et sa résolution, s'il revenait au ministère, de s'unir contre lui au parti qui combat et repousse le principe de la légitimité....

.... La connaissance positive que l'Empereur a de la jalousie et des sentiments peu bienveillants que lui portent les Cabinets de Vienne, de Londres et de Berlin, est sans doute, Monsieur le Baron, une garantie précieuse de ses bonnes dispositions pour nous: elle est peut-être même plus sûre que ne le serait celle de ce fameux traité si souvent rappelé. Cependant, en vivant dans ce pays, on apprend à devenir soupçonneux et méfiant. Le secret impénétrable avec lequel se décident les affaires importantes, la promptitude d'exécution qui suit la décision, l'inébranlable volonté avec laquelle l'on tient et l'on donne suite à des résolutions qui peuvent être prises dans vingt-quatre heures, sont de graves sujets de réflexions et d'inquiétude. Il existe ici bien peu de moyens de détourner les mesures qui pourraient être préjudiciables aux intérêts qui nous sont confiés, attendu qu'il n'en existe point d'être prévenus à temps. Dans aucun pays sans doute, la corruption n'est aussi générale que dans celui-ci; elle y est, en quelque sorte, organisée, et peut-être n'y a-t-il pas un employé du gouvernement qui n'ait son prix; mais que pourrait-on apprendre par ce moyen, souvent dangereux et toujours insuffisant? Des choses de peu d'importance, quelques mesures d'administration ou quelques inutiles intrigues: les choses réellement essentielles restent secrètes, parce que l'Empereur seul les décide, et ne les confie tout au plus qu'à deux ou trois de ses ministres, qui seraient irrévocablement perdus, si la moindre partie du secret de leur Maître venait à être connue avant ses ordres. Nous venons d'avoir un exemple frappant et remarquable du secret avec lequel se prennent les mesures que l'on veut tenir ignorées jusqu'au moment de leur exécution.

L'oukaze qui ordonne l'expulsion définitive des Jésuites est signé le 13; il a été publié dans la gazette du 20, et qui que ce soit, même les personnes vivant habituellement avec le prince Galitzine et travaillant avec lui, n'en ont eu connaissance avant le 19. Tous les diplomates les plus anciens, les plus habitués et les mieux servis, le duc de Serra-Capriola et le ministre d'Autriche, tous ont été aussi étonnés que moi-même de cette ordonnance, que rien n'avait fait prévoir, et qui, selon moi, ne pouvait être rendue dans un moment plus funeste.

Cette grande mesure va sans doute fournir un beau champ de déclamations à nos ultra-libéraux; leurs éloges ne seront pas sans effet, mais cet effet serait encore beaucoup plus certain, et surtout beaucoup plus fâcheux, si les journaux qui leur sont opposés n'en parlent pas avec une extrême réserve et se permettent des réflexions qui seraient d'autant plus déplacées que cette mesure a été déterminée par des circonstances et des motifs totalement étrangers à la politique; c'est la conséquence d'un système que l'on suit avec autant d'ardeur que de persévérance, et sur le but duquel je suis déjà entré dans quelques détails dans un de mes derniers rapports.

Il est possible que les Jésuites ne soient pas exempts de reproche, mais la plupart des griefs allégués contre eux dans l'ordonnance ne sont qu'une récrimination des motifs pour lesquels ils furent éloignés de la capitale. Quant aux nouvelles accusations, elles sont presque toutes sans fondement, et les torts qu'on leur reproche sont étrangement défigurés et augmentés. Il ne leur a pas été permis de se disculper: la mesure s'exécute avec une rigueur que des crimes justifieraient à peine. Dépouillés, sans secours, sans argent, transportés comme des malfaiteurs, ils sont livrés à la merci des autorités subalternes, dont le despotisme et les vexations ont toujours quelque chose de plus impitoyable et de plus cruel encore que l'intention de l'ordre dont l'exécution leur est confiée.

On assure aujourd'hui qu'un des motifs ou plutôt des prétextes de cette expulsion définitive des Jésuites, est un livre que M. le comte de Maistre, ancien ministre de Sardaigne, vient de faire imprimer à Paris, et dans lequel, en cherchant à justifier ces religieux des torts qui motivèrent leur renvoi de St-Pétersbourg, il cite des faits que l'on voulait tenir ignorés, et parle du gouvernement russe dans des termes qui ont irrité l'Empereur et l'ont enfin déterminé à signer cette ordonnance, pour la présentation de laquelle M. de Galitzyne n'attendait depuis longtemps qu'une occasion favorable.

Ce qui se passe en ce moment en Russie sous le rapport de la religion est tellement extraordinaire, peut et doit avoir des conséquences si importantes, que j'ai chargé M. de Gabriac de recueillir tous les renseignements authentiques qu'il pourra se procurer, afin d'en faire l'objet d'un rapport particulier *), qui pourra donner à V. E. une idée juste et exacte du délire auquel se laisse entraîner l'Empereur, et des résultats effrayants que peuvent avoir pour cet Empire ce bouleversement général, cette confusion d'opinions, de croyances et de sectes, projet effectivement monstrueux, et à l'accomplissement duquel, égaré par de perfides conseils, abusé par la plus dangereuse et la plus étrange illusion, l'Empereur semble toutefois vouloir prêter toute la force de sa puissance.

Il poursuit avec la même ardeur, et malgré les représentations que cependant on a osé lui faire, son projet favori des colonisations militaires; la violence, les mesures les plus rigoureuses, la plus dure inflexibilité continuent à être employées partout où les moyens ordinaires de persuasion sont sans effet. Dans ce moment même, quarante bataillons viennent de recevoir l'ordre de marcher dans les environs de Novgorod pour réduire par la force plusieurs districts habités par des *Raskolniks,* espèce de quakers composant une population d'environ 30.000 âmes, qui refusent de se soumettre au système de colonisation.

Ainsi cet immense Empire où tout, pour ainsi dire, reste encore à faire ou à créer, mais dont les ressources sont aussi prodigieuses, aussi incalculables qu'elles sont peu connues du reste de l'Europe, se trouve dans ce moment livré aux expériences les plus hardies et les plus dangereuses, expériences

*) См. № 44, стр. 311.

dont le résultat sera peut-être d'amener la décomposition de ce grand corps avant qu'il ait acquis le développement qu'une administration sage, patiente et véritablement éclairée aurait si facilement pu lui donner.

S'il est rassurant peut-être pour l'Europe de voir aujourd'hui les idées de l'Empereur se diriger vers un but qui l'éloigne de toute idée de guerre et de toute ambition militaire, il est impossible cependant de n'être pas inquiet de l'ardeur avec laquelle son imagination saisit, adopte et embrasse les idées qui lui plaisent, et de l'invincible opiniâtreté avec laquelle, pour arriver à son but, il renverse les obstacles et brave toutes les conséquences. Le silence qui règne autour de son Trône, au pied duquel aucune réclamation, aucune plainte ne peut arriver que par le canal d'un ministre intéressé souvent à tromper et toujours disposé à flatter son Maître, fait que l'Empereur ignore à quel prix ses volontés sont remplies; quand rapidement il parcourt son vaste Empire, partout il trouve ses ordres exécutés, il ne voit que les gouverneurs de ses divisions militaires, et n'entend par conséquent que des rapports flatteurs et consolants. Il prend le résultat de la force et de la violence pour celui de la sagesse et d'une bonne administration; il croit construire, et il désorganise, parce que nulle part il n'y a d'institutions, parce que tout est forcé, tout est exagéré, il se laisse lui-même éblouir par un brillant échafaudage sous lequel non seulement on n'a placé aucun fondement, mais dont on cherche encore à détruire la seule base sur laquelle il était peut-être possible de l'asseoir. Cette Société Biblique, qui ne tend à autre chose qu'à *universaliser* le protestantisme, doit faire naitre nécessairement et promptement des idées de liberté et d'indépendance dans des hommes accoutumés à voir jusqu'ici dans leur Empereur le chef suprême d'une religion qui ne leur enseigne que soumission, respect et admiration. C'est pourtant ce puissant véhicule, ce salutaire prestige que l'on veut détruire! Quand ces peuples encore demi-sauvages ne verront plus dans leur Souverain le préposé de Dieu, quand il aura lui-même arraché le voile mystérieux et sacré dont le couvre la religion, espère-t-il encore trouver la même soumission et la même obéissance? Et si, sans y être préparée, sans instruction, sans avoir, pour ainsi dire, aucune idée de la civilisation, cette nation encore abrutie par l'ignorance et par l'esclavage vient tout à coup à concevoir l'idée de la liberté et à en éprouver le besoin, peut-on calculer sans effroi pour ce pays-ci, et peut-être pour l'Europe, les conséquences que pourraient avoir les excès auxquels devrait nécessairement se porter cette population de quarante millions d'habitants encore à moitié sauvages, secouant ses chaînes et poursuivant, sans les connaître, l'indépendance et la liberté?

Si ces idées d'indépendance n'entrent pas encore dans la tête du peuple, elles occupent et échauffent déjà beaucoup celle de la classe supérieure: toute la jeunesse, et principalement les officiers, se nourrissent, se pénètrent des doctrines libérales. Les théories les plus hardies sont celles qui leur plaisent davantage; il n'y a guère d'officiers de la Garde qui ne lisent et ne relisent les œuvres de Benjamin Constant et qui ne croient les comprendre. Nos débats parlementaires les occupent autant que si leurs intérêts mêmes s'y discutaient; les discours les plus violents du parti libéral sont ceux qui trouvent

parmi cette jeunesse le plus d'admirateurs. Déjà elle conçoit, elle approuve les excès, les crimes mêmes que l'amour de la liberté peut faire commettre. L'infâme Louvel inspire ici, dans cette classe, bien moins d'horreur qu'il n'en inspire en France, et son crime détestable a trouvé des apologistes parmi des officiers chargés de la garde de l'Empereur!! Ce pays-ci, Monsieur le Baron, n'est donc pas plus qu'un autre peut-être à l'abri des orages qui semblent aujourd'hui menacer tous les Etats de l'Europe, et l'on peut craindre qu'il ne porte en lui, comme les autres, des germes presque certains d'agitation et peut-être même de dissolution. L'idée que l'on se fait de la Russie est généralement fausse; il faut l'habiter pour s'assurer que ce ne peut être qu'une longue étude, et en supposant encore que l'on ait tous les moyens possibles d'être bien informé, qui puisse apprendre à la connaître.

Il n'est pas plus facile de se faire une opinion juste du caractère de l'Empereur. Il se compose de trop de contrastes pour que l'on puisse le comprendre ni le saisir: tel l'a jugé, il y a quelques années, qui ne le reconnaîtrait sûrement pas aujourd'hui; la profonde dissimulation est peut-être chez lui moins une étude et un défaut qu'une suite nécessaire et, pour ainsi dire, une conséquence des inconséquences mêmes de son caractère. Il parle des droits de l'homme, de ceux des peuples, des devoirs d'un Souverain, comme peut et doit le faire l'élève d'un philosophe, mais il fait en même temps exécuter ses volontés les plus arbitraires avec plus de despotisme et plus de rigueur que ne l'eût fait Pierre Ier. Il saisit avec enthousiasme une idée qui lui plaît, il la suit avec ardeur, il la soutient par tous les moyens d'une autorité sans bornes et sans frein; mais cette idée peut elle-même faire place à une autre, à l'exécution de laquelle tout devra être de nouveau sacrifié, et voilà ce qu'il y a d'inquiétant dans le caractère de ce Prince. Connaissant ses forces, et disposé, s'il le croit nécessaire, à en abuser, si un jour la bizarrerie des rêveries religieuses qui semblent aujourd'hui l'absorber l'avertit enfin de leurs inconvénients et de leurs dangers, il s'arrêtera peut-être, mais alors sur quel autre objet se porteront ses idées? Ne voudra-t-il pas faire agir ce million de soldats que l'on tient toujours sur le pied de guerre, et, dans cette supposition, ses regards se tourneront-ils sur l'Europe ou vers l'Asie? Cette question peut devenir importante: elle sera décidée dans un jour et peut-être par un caprice ou un mauvais conseil.

Le rapport que prépare M. de Gabriac intéressera vivement V. E.: Elle aura peine à concevoir que des idées aussi extraordinaires aient pu trouver accès dans la tête d'un homme auquel les circonstances ont fait jouer un si grand rôle, et qui possède d'ailleurs d'aussi grandes et d'aussi éminentes qualités. Cependant tous les renseignements que nous nous sommes procurés sont authentiques, et il y a même une quantité de détails qui auraient encore pu ajouter à l'originalité du tableau, mais que j'ai cru devoir supprimer.

## 44.

### Rapport sur la situation des affaires de la religion en Russie *).

*Avril 1820.*

Depuis plusieurs années, l'on voit se développer en Russie un système de persécution contre le culte catholique romain, qui semble aussi opposé au caractère personnel de l'Empereur, que contraire aux véritables intérêts de son gouvernement. Si l'on considère d'un côté le système de tolérance universelle adopté comme principe d'économie politique par Pierre I^er et fidèlement suivi depuis par tous ses successeurs, et de l'autre la grande affinité de la religion catholique romaine avec la religion grecque russe, cette persécution prendra aux yeux de l'observateur un caractère plus remarquable encore. Ce phénomène s'explique cependant par l'histoire même de Pierre I^er, celle de ses successeurs, et plus encore par les événements extraordinaires du règne de l'Empereur Alexandre.

Avant Pierre I^er, les Souverains de la Russie, n'ayant que peu de relations avec le reste de l'Europe, ne s'alliaient point avec eux. Ils choisissaient leurs épouses parmi les familles les plus distinguées de leur Empire. Cet usage, fidèlement suivi pendant plusieurs siècles, avait pour principe la profonde aversion qu'inspiraient aux Russes tous les cultes chrétiens étrangers. Pierre I^er lui-même se conforma d'abord à cette coutume, qui avait en quelque sorte acquis force de loi: il épousa Eudoxie Lopoukhine. Mais, élevée dans les principes du temps et mécontente des innovations que son époux introduisait, il se dégoûta d'elle et se livra entièrement et sans réserve aux compagnons de sa première jeunesse. Le plus remarquable d'entre eux était Lefort, genevois attaché à la secte de Calvin, et par conséquent ennemi déclaré de la religion catholique. Il sut mettre à profit l'aveugle confiance que lui témoignait le jeune Czar, avide de connaître les mœurs étrangers. Il lui inculqua de bonne heure une profonde haine contre le catholicisme et généralement contre toutes les religions qui admettent dans leur culte le principe des cérémonies extérieures. Pierre I^er profita de ces leçons en disciple fidèle, et la ville de Moscou conserve encore le souvenir des scènes de scandale où, entouré de ses turbulents amis, revêtu comme eux des ornements du sacerdoce et de l'épiscopat, Pierre parcourait les rues de la capitale pour aller se livrer à tous les excès de la débauche la plus effrénée. Les panégyristes de Pierre-le-Grand ont inutilement cherché à ensevelir dans l'oubli ces faits qui entachent sa mémoire: ce sont eux qui aigrirent les esprits contre le Czar et firent le germe de toutes les conspirations, des révoltes, dont il pensa plus d'une fois être la victime. Des liaisons postérieures avec Catherine, fille adoptive ou véritable d'un pasteur luthérien, achevèrent ce que les conseils de Le Fort avaient si bien commencé; et Pierre songea bientôt sérieusement à abolir la hiérarchie ecclésiastique dans ses États. Il supprima la dignité de Patriarche, et, si le

*) Par M. de Gabriac.

mort ne l'eût surpris, il est difficile de prévoir jusqu'où l'aurait conduit son goût pour la réforme. Cependant, en élevant l'obscure Catherine au trône des Czars, il voulut s'assurer un successeur qui poursuivrait ses desseins, et la Russie vit alors pour la première fois la couronne placée sur la tête d'une Souveraine née dans une religion étrangère et dont elle nourrissait les principes dans le secret de son cœur.

L'exemple donné fut suivi par les successeurs de Pierre I[er]. On essaya vainement de faire revivre l'ancien usage en proposant pour épouse à Pierre II la princesse Dolgorouky; la mort prématurée du jeune Czar fit échouer ce projet, et les sanglantes persécutions qu'attirèrent sur l'illustre et malheureuse famille Dolgorouky les jalousies des grands firent que, sans cependant abolir par une loi l'ancienne coutume, on se conforma à celle généralement établie dans toutes les Cours de l'Europe. Cependant l'attachement à la religion de l'Etat n'était point encore éteint, et, pour ne point heurter ce sentiment toujours si puissant, il fut statué que les Princesses étrangères avec lesquelles la Maison Régnante contracterait des alliances embrasseraient préalablement la religion de l'Etat. Ce principe admis excluait de droit et nécessairement les Princesses catholiques et s'introduisait le protestantisme dans la Famille Impériale. L'effet fut ce qu'il devait être: les héritiers du trône des Czars suivirent avec rigueur les principes fondamentaux du protestantisme, et dès leur enfance se pénétrèrent des préjugés contraires à l'unité de la foi que prescrit la religion catholique. Ils se trouvèrent, par l'établissement du Synode Dirigeant institué par Pierre I[er], chefs suprêmes de l'Eglise dominante: leur intérêt politique s'accorda avec leurs principes secrets pour proscrire en quelque sorte une lutte qui seule érige en devoir et en dogme la soumission envers une chef universel de la foi chrétienne.

Cependant le besoin d'attirer des étrangers, principalement pour l'éducation de la jeunesse, exigeait que l'on étendît la tolérance politique à la religion catholique, ainsi qu'elle avait d'abord été accordée aux sectes protestantes. Le gouvernement le comprit; il dut céder à la nécessité, mais il usa de la plus grande circonspection dans les concessions qu'il fit aux catholiques, et ne se relâcha pas même de cette extrême réserve lorsque, par la réunion des provinces de la Russie Blanche à l'Empire, il eut acquis plus d'un million de sujets catholiques.

Ce fut à cette époque que, malgré le bref de Clément XIV qui avait supprimé les Jésuites, Catherine II les maintint dans les provinces nouvellement incorporées à l'Empire. Cette Souveraine obéissait en cela à une considération plus puissante pour elle que la méfiance et l'aversion que lui inspirait dans le fond cet ordre. Elle voyait l'impossibilité de les remplacer dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques, ainsi que dans l'éducation de la jeunesse: elle aurait craint en les renvoyant de mécontenter des nouveaux sujets dont elle voulait se concilier l'affection. Catherine aimait d'ailleurs à se distinguer par tous les moyens et trouvait de la singularité et même une sorte de grandeur à se déclarer en faveur d'un ordre qu'elle eût peut-être persécuté elle-même si toute l'Europe ne se fût pas alors déclarée contre ces religieux. Cet acte

de clémence ne provient point d'une estime secrète pour la religion catholique: élevée dans toute la licence des principes du protestantisme, elle ne pouvait que haïr la religion qui les condamne, et cette haine éclata surtout à l'époque où le démembrement définitif de la Pologne vint ajouter de si belles et de si vastes provinces à l'Empire de Russie. Sous prétexte que les grecs unis à l'Eglise Romaine *) devaient appartenir à la religion russe, à laquelle, disait-on, ils avaient été arrachés par artifice, on sait quelles violences furent employées pour faire rentrer dans cette religion les grecs unis qui peuplaient les nouveaux pays conquis. La résistance fut générale. Catherine fit marcher ses troupes, et c'est à coups de canon qu'elle travailla à la conversion des paysans **). Le clergé fut persécuté; un grand nombre de prêtres, transportés en Sibérie, succombèrent à la rigueur de leur exil. Telle fut cependant la conduite de Catherine, qui d'ailleurs se parait des dehors d'une philosophie douce et dont le code écrit de sa propre main proscrit l'intolérance. La marche effrayante et rapide que suivait alors la Révolution Française servit à détourner l'attention de l'Europe de ce qui se passait en Pologne. Mais le souvenir de ces scènes sanglantes est et restera longtemps gravé dans le cœur des Polonais soumis à la Russie.

Le règne de Paul I[er] mit fin aux malheurs de cette partie de la Pologne. Frappé de l'esprit d'indépendance qu'il voyait croître et se développer en Europe, ce Prince crut en avoir découvert la source dans la direction dangereuse qu'avait prise l'instruction de la jeunesse. Il appela les Jésuites à Pétersbourg, les autorisa à y établir un Collège. Il exigea même d'eux que la jeune noblesse du pays, quoique de la religion grecque, fût admise dans cet établissement. Portant même ses idées au delà du but qu'il avait dû se proposer, il accepta la dignité de grand-maître de l'ordre de Malte et fit bâtir dans l'hôtel dont il avait fait don à cet ordre une chapelle dans laquelle il voulut que l'on élevât un trône pour lui. Cette circonstance, l'estime particulière qu'il faisait des Jésuites, enfin le caractère entier et surtout extraordinaire de ce Prince ont fait croire que son projet avait été d'user de sa puissance et de son autorité pour effectuer la réunion des deux Eglises. Quels qu'aient été ses desseins à cet égard, sa mort tragique et inattendue en arrêta l'exécution.

Alexandre, jeune encore lorsqu'il monta sur le trône, se livra d'abord aux passions de son âge et rien n'annonçait de sa part les idées religieuses qui l'occupent aujourd'hui. Elevé sous la direction de Catherine par des instituteurs protestants et républicains, il paraissait destiné à être compté plutôt parmi les Princes philosophes que parmi les Souverains célèbres dans les fastes de la religion. Les événements de 1812 donnèrent tout à coup à son

*) Ces catholiques sont des grecs unis et ne diffèrent des grecs russes que par des dogmes que l'immense majorité ne comprend pas. *(Note du duc de Richelieu).*

**) J'ai moi-même été avec mon régiment de cuirassiers un des convertisseurs des habitants de Volhynie, et je puis assurer que tout s'est passé sans violence et que ces peuples ne se sont guère aperçus du changement qui s'opéra dans leur croyance. Ils l'ont d'autant plus facilement oublié que les paysans seuls ont été réunis à l'Eglise Russe; les gentilshommes qui étaient catholiques et non grecs unis sont restés ce qu'ils étaient. *(Note du duc de Richelieu).*

esprit l'impulsion religieuse qui lui est demeurée depuis, qui chaque jour semble prendre une nouvelle force et qui paraît devoir enfin l'absorber exclusivement. Moscou était pris et consumé par les flammes; l'Empereur consterné voyait la couronne chanceler sur sa tête, car, tout en accourant de tous les points de l'Empire au secours de la patrie, le peuple accusait hautement son Souverain d'incapacité et d'être seul cause de tous ses maux. Cette disposition des esprits était bien plus redoutable pour l'Empereur que les armées étrangères. Dans cet instant de crise, il se rapprocha de l'Impératrice, que depuis longtemps il avait délaissée, et, dans ce moment critique, le caractère énergique de son Auguste Epouse lui rendit l'espérance qui semblait l'avoir abandonné. Tout à coup la scène change de face: l'armée française, invincible tant qu'elle n'avait eu que des hommes à combattre, ne peut résister aux éléments ni aux rigueurs d'un hiver qui étonne les plus vieux habitants de ces tristes contrées. Tous les maux, toutes les souffrances qui affligent l'humanité semblent s'être réunis pour livrer à la destruction cette armée, la plus belle et la plus nombreuse, la plus intrépide qui eût été rassemblée dans les temps modernes. Alexandre alors reparaît à la tête de ses légions, tout étourdi encore du danger auquel il vient d'échapper. Il s'étonne de marcher en vainqueur à la poursuite du conquérant qui, si peu de jours auparavant, le faisait trembler dans sa capitale et que rien ne semblait pouvoir arrêter dans la conquête du monde. Alors éclata pour la première fois ce sentiment vif et profond qui maîtrisait son cœur; il ne sut attribuer qu'à un miracle de la toute-puissance divine son salut, dont il avait presque désespéré. Il publia un manifeste pour engager ses peuples à reconnaître et à célébrer cette preuve visible de la protection du Ciel. Cette reconnaissance pieuse et passionnée s'exprima par un autre manifeste encore à l'instant où il passait le Rhin, précisément le jour anniversaire de celui où il avait franchi ses frontières, singularité qui frappa beaucoup son imagination et le confirma dans l'idée qu'il n'était que l'instrument d'une volonté supérieure. Depuis lors, il n'a cessé de faire hommage à Dieu de tous ses succès, ainsi que de sa conservation au milieu des dangers auxquels il fut souvent exposé dans cette mémorable campagne. La fête de Noël fut à jamais consacrée à des actions de grâces pour le salut de la patrie et celui de l'Eglise. Un temple colossal élevé à Moscou et dont l'Empereur a posé la première pierre est destiné à rappeler aux générations futures le souvenir de cette délivrance miraculeuse et celui de la reconnaissance du Souverain.

Telle est la source des sentiments religieux qui, nés dans la source de son cœur au milieu du danger, parurent avec tant d'éclat à l'instant de salut, et qui probablement ne cesseront plus de remplir et de maîtriser l'âme de l'Empereur, sentiments nobles et dignes de respect quand ils sont contenus dans de justes bornes, mais qui peuvent conduire à de grands et fâcheux égarements lorsqu'ils s'emparent d'une imagination ardente et qu'ils sont plutôt l'effet de l'exaltation de l'esprit que celui d'une piété sage et véritablement éclairée. L'Empereur avait connu à Paris Mme de Krüdener; il avait même pris part aux exercices mystiques et religieux de cette femme dont les

extravagances ont fait la célébrité. Dès lors, il devint accessible à ces idées fantastiques, à cette religion mystique, qui lui inspirèrent la première pensée de la Sainte Alliance, et qui lui firent entrevoir comme une institution digne du siècle où nous vivons la réunion de tous les peuples civilisés dans une sorte de république chrétienne dont le fondement pourrait être une croyance universelle. Les conférences qu'il eut à Londres avec les chefs de la Société Biblique fixèrent des idées vagues encore et leur donnèrent un but déterminé. Il s'obligea à favoriser dans ses Etats l'établissement de la Société Biblique et à l'y propager de toute sa puissance.

Ici commence une époque nouvelle dans le règne d'Alexandre. Jusque-là il n'avait paru accorder une confiance exclusive à aucun de ses ministres. Le seul qui semblât jouir près de lui d'un crédit à l'épreuve des revers était M. de Spéransky, qui, né d'une famille peu distinguée, ne devait son illustration qu'à ses talents. Ce fut en sa faveur que l'Empereur créa la place de secrétaire de l'Empire qui n'avait pas existé jusqu'alors et qui depuis n'a été donnée à personne, place éminente, qui, mettant sous la direction de M. Spéransky toutes les affaires présentées aux délibérations du Conseil d'Etat, lui assurait l'importante prérogative de travailler presque journellement dans le cabinet de l'Empereur. Une disgrâce soudaine dont le motif est encore un mystère fit place à la faveur dont jouissait ce ministre. On croit que la Grande-Duchesse Catherine, à laquelle il avait eu le malheur de déplaire, fut une des causes de son éloignement. M. de Spéransky occupe aujourd'hui la place de gouverneur général de la Sibérie, où il a rendu les plus grands services au commerce et à la civilisation. Il est attendu incessamment à Pétersbourg; son arrivée pourra peut-être apporter des changements dans la disposition actuelle de l'Empereur: c'est du moins l'espérance de tous ceux qui veulent de bonne foi la prospérité de la Russie et la gloire de son Souverain. La disgrâce de M. de Spéransky avait privé l'Empereur d'un ministre digne de toute sa confiance. Beaucoup se présentaient pour le remplacer, mais l'éloignement de l'Empereur, qui combattait alors à la tête de ses armées, était peu favorable à leurs prétentions.

Parmi ceux qui aspiraient à la faveur était le prince Alexandre Galitzine, ministre des cultes étrangers et procureur général du Synode. Il avait été élevé avec l'Empereur, circonstance favorable pour lui, mais ce ministre, dépourvu de véritables talents, languissait dans l'oubli et dans l'obscurité. La voix publique accuse le prince Galitzine d'avoir secondé, encouragé et servi l'Empereur dans les égarements de sa jeunesse. Sa conduite particulière autorisa ce soupçon; et son caractère peut laisser supposer que, pour arriver à la faveur, toute espèce de moyen lui parait légitime. L'impulsion religieuse qu'avaient reçue les idées de l'Empereur pendant ses campagnes ne pouvait échapper à l'adroit courtisan: dès lors, il plia son caractère au rôle qu'exigeaient les nouveaux goûts de son Maître, il devint admirateur de ses pieuses idées, de ses grands desseins et s'empressa de se lier avec la Société Biblique, de s'en faire nommer d'abord membre et bientôt président de celle de Russie. Caressant la pensée favorite de l'Empereur, il chercha à faire des prosélytes

au nouveau système. Il voulut engager les archevêques, les évêques russes et catholiques à seconder les projets de l'Empereur et à coopérer au grand œuvre de la fusion générale. Le refus formel que fit le supérieur des Jésuites de se joindre à la Société Biblique fut la première cause de la violente persécution que le prince Galitzine exerça contre cet ordre. Peu satisfait de les avoir éloignés de la capitale, il fit donner l'ordre aux ambassadeurs et ministres de Russie près les Cours étrangères d'engager des prêtres séculiers et partisans zélés de la Société Biblique à se rendre à St-Pétersbourg pour y exercer leur ministère et surtout pour prêcher la Bible. Déjà il avait sévi contre le premier prélat de Russie pour s'être opposé à la traduction des Livres Saints en langue vulgaire, et la disgrâce subite de l'archevêque métropolitain de Pétersbourg, qu'il exila à Novgorod et qu'il remplaça par l'évêque de Tchernigoff, avait donné la mesure de son adresse et de son pouvoir. Le but de la Société Biblique, née parmi les méthodistes anglais, est la propagation du protestantisme, autant toutefois qu'il érige la Bible en règle unique et le lecteur en juge de sa foi. Ce principe, commun à toutes les sectes protestantes, est sans contredit un des plus pernicieux pour l'ordre social et plus dangereux peut-être pour la Russie que pour aucun autre Etat de l'Europe, puisqu'aucun pays ne renferme une aussi grande quantité de sectes, plus ou moins secrètes, et qui, toutes, déduisent leur croyance de l'interprétation arbitraire de l'Ecriture Sainte. Il est même une déjà très nombreuse, connue sous la dénomination de *soubbotniki,* qui observe avec rigueur les préceptes de Moïse et rejette la doctrine des Apôtres. Ce fut cette considération qui porta l'archevêque Ambroise à s'opposer de tout son pouvoir à la publication de la Bible en langue vulgaire, et ses alarmes redoublèrent encore, lorsqu'il eut connaissance d'un discours *) publié dans quelques gazettes anglaises et dont on croit devoir donner ici la traduction en entier.

---

*Extrait de la feuille publiée chez Tilling et Hughes. Imprimeur Gouverneur Rouchelsen, mai 1819, 13e anniversaire de la Société Biblique.*

Le mercredi 7 mai 1819, s'est tenu à l'hôtel des Francs-Maçons, à Londres, le 13e anniversaire de la Société Biblique, britannique et étrangère. Après différentes lectures et quelques discours sur les progrès, Richard Watson, ministre de la secte méthodiste, a pris la parole:

„Mylords, le rapport et les adresses que nous venons d'entendre ont „tourné notre attention sur l'Empire Russe. Ah! combien sont consolantes, et „les vues qui nous sont présentées, et les espérances qu'elles nous permettent „de concevoir! Désormais nous pouvons être assurés que, dans ce vaste pays, la „religion sera rétablie dans toute sa pureté, et cela par le seul effet de la „circulation des Saintes Ecritures, traduites dans les différents idiomes qui se „parlent dans cet immense Empire.

*) L'Empereur vient d'avoir connaissance de ce discours. *(Прим. графа Габріака).*

„Chez les Païens. nous sommes encore obligés d'envoyer des missionnaires „comme explicateurs de la Bible, mais partout où le Christianisme existe, „fût-il même dénaturé, la simple lecture des Livres Saints peut et doit suffire „pour redresser la foi. La consultation de la Bible peut seule rétablir l'Eglise „Grecque, et la relever de sa décadence actuelle. Les vertus du temple sub-„sistent: la Bible saura bientôt rallumer le feu des autels.

„Il existe dans ce pays plus qu'on ne le pense de ces ministres saints, „qui, quoique morts en apparence aujourd'hui, semblables aux témoins de „l'Apocalypse, se tiendront sur leurs pieds et prophétiseront aussitôt que „l'esprit de vérité entrera en eux.

„La circulation des Ecritures dans l'Eglise Latine a produit notre glo-„rieuse Réformation et nous a donné le Protestantisme, avec les bonheurs et „les bénédictions dont il est la source. Nous pouvons espérer aujourd'hui que „bientôt nous verrons l'Eglise Grecque jouir des mêmes avantages, avec cette „différence cependant que l'opposition faite par l'Eglise Latine contre la circu-„lation des Ecritures Saintes a produit des schismes terribles, des malheurs „sans nombre, et que, cette circulation étant au contraire encouragée comme „le sont dans l'Empire de Russie toutes les Sociétés Bibliques, nous pouvons „nous flatter que la libre diffusion de la vérité, en éclairant l'Eglise Grecque „sur les erreurs, ranimera sa foi et maintiendra l'union des fidèles.

„Cette espérance est bien douce et bien consolante pour les amis de „l'humanité. Notre Réformation, dans son origine, eut mille obstacles à sur-„monter et à vaincre: toutes nos Eglises Protestantes prirent naissance au „milieu des troubles et des dissensions politiques; leur berceau fut souvent „ébranlé par la tempête. Ce grand et nécessaire changement, au contraire, va „s'opérer en Russie sans aucune convulsion. Cet heureux pays a l'espérance „du bien et n'a ni inquiétude ni danger à redouter. La Réformation, pour cet „Empire prédestiné, sera semblable au beau soleil levant qui éclaire d'une „lumière égale et les chaumières de Sibérie et le Palais des Czars où le plus „sage comme le plus puissant des Souverains de la terre médite aujourd'hui „cette grande et sainte réforme".

---

La Société Biblique de Londres devait avoir des données bien certaines, être bien assurée de son triomphe, pour annoncer ainsi à l'Europe entière une révolution religieuse aussi importante, aussi remarquable que celle qui fait le sujet de ce discours.

Non moins riche en cérémonies pompeuses que l'Eglise Romaine, le rit grec est encore bien plus prononcé en faveur du culte des images. Il prescrit des jeûnes plus multipliés et bien plus austères que ceux des catholiques; et le peuple, plus ignorant qu'aucune des nations civilisées, ne sépare point l'idée de la religion de ces observances, auxquelles il est rigoureusement fidèle. La noblesse, beaucoup plus relâchée sur le culte extérieur, est cependant attachée à la religion de ses pères avec d'autant plus de force qu'elle la puise dans l'orgueil national qui la caractérise. Le clergé partage ce sentiment; mais

sa dépendance entière et absolue du Souverain ôte à l'ordre épiscopal toute son énergie, et les simples prêtres, nés dans la classe du peuple, dépourvus de toute instruction, bas et rampants comme des esclaves, ne sauraient opposer la moindre résistance aux volontés et même aux caprices de l'Empereur.

Les catholiques, trouvant dans leur soumission aux décrets du Saint Siège et dans l'unité de leur foi un point de résistance, pouvaient seuls arrêter les efforts des réformateurs. Ce fut donc contre eux qu'il fallut diriger les premières attaques. Le respect général que l'on portait aux Jésuites depuis leur établissement à St-Pétersbourg avait attiré à la religion catholique plusieurs personnes dont quelques-unes étaient connues et distinguées. Jusqu'alors le gouvernement s'était montré indifférent à ces conversions, et paraissait ne pas vouloir troubler les Jésuites dans la propagation de leur foi. On peut peut-être leur reprocher d'avoir abusé de cette condescendance, d'avoir compromis la religion et sacrifié la prudence à un zèle mal entendu et à l'amour du prosélytisme. La conversion d'un jeune Galitzine élevé chez les Jésuites et neveu du ministre des cultes fit un éclat qui, en donnant à la haine de celui-ci un prétexte plausible, commença la persécution dont ils ont fini par être victimes. L'Empereur, alors au Congrès de Vienne, reçut cependant encore avec beaucoup d'indifférence les plaintes du prince Galitzine et lui défendit même d'inquiéter les Jésuites, au mérite desquels il rendait justice.

Mais, peu de temps après, l'Empereur se rendit en Angleterre. Il eut à Londres plusieurs entrevues avec les chefs de la Société Biblique, qui, depuis plusieurs années, entretenaient des agents en Russie, et qui comptaient le prince Galitzine parmi les adhérents secrets de la secte. L'Empereur goûta leurs idées, se pénétra de leurs principes, et, revenu dans sa capitale, son premier acte d'autorité fut le renvoi des Jésuites. C'est de cette époque que datent la grande faveur et la puissance du ministre des cultes. Il fit admettre publiquement en Russie la Société Biblique, fit venir d'Angleterre un docteur Pinkerton, méthodiste zélé et habile prédicateur. Il engagea le haut clergé à prendre part à ses travaux, qu'il dirige comme président, et, en usant de tout l'ascendant que lui donne son crédit auprès de l'Empereur, il obligea même l'archevêque de Mohileff, métropolitain des Eglises Catholiques en Russie, à entrer dans cette société malgré les censures du Saint Siège. Composant ensuite le comité principal de la Société Biblique de ce prélat, du métropolitain russe et des surintendants de deux sectes protestantes, il ne laissa plus de doute sur son projet de réunir un jour en une seule religion tous les cultes différents et si disparates.

Cependant, malgré l'adhésion de l'archevêque de Mohileff à la Société Biblique, les catholiques attaquèrent ses doctrines, parlèrent de ses dangers et refusèrent généralement de s'associer aux idées nouvelles. Attribuant leur résistance aux conseils des Jésuites, le prince Galitzine vient de compléter leur ruine et de les faire chasser de Russie. Il songe en même temps à les remplacer par des ecclésiastiques étrangers, franchement dévoués aux nouvelles doctrines et à la réussite de ses projets. Déjà il a fait venir de Bavière un prêtre nommé Ignace Lindel, qui, depuis plusieurs années, s'était rendu célèbre par

ses prédications bibliques et ses efforts pour former en Allemagne une secte nouvelle. Cet homme paraissant destiné à jouer en Russie un rôle remarquable et peut-être même celui de novateur, il n'est pas inutile de le faire connaître d'une manière particulière.

M. Lindel était curé de la paroisse de Bindelkirche en Bavière, et, dans les sermons qu'il a fait imprimer depuis peu, il avoue que pendant longtemps il s'était borné à prêcher la doctrine catholique, s'attachant principalement à réformer les mœurs de ses paroissiens en les portant à la pratique des commandements de Dieu, lorsque, selon lui, un rayon de la lumière évangélique pénétrant tout à coup dans son âme, il comprit pourquoi les sermons avaient jusqu'ici fait si peu d'impression sur l'esprit de ses paroissiens et comment il avait échoué dans ses efforts pour réformer leurs mœurs.

M. Lindel, dans un voyage qu'il avait fait en Suisse, avait vu Mme de Krüdener et avait été par elle initié au mysticisme moderne. C'est d'elle qu'il avait appris que tout ce qu'il importe à l'homme de savoir, c'est que Jésus-Christ est le réparateur de la nature humaine déchue par le péché, que, cet objet de sa foi étant le seul explicitement annoncé par les Livres Saints, c'est le seul que l'on doive prêcher, que la Bible est l'unique lecture que puisse se permettre un chrétien et la seule dans laquelle il doive chercher la confirmation de sa foi. Fidèle à ce principe, M. Lindel se mit à prêcher dans ce sens. Il distribua des Bibles à ses paysans et autorisa par sa présence des assemblées nocturnes ayant pour objet la méditation des Ecritures. Le gouvernement bavarois, averti de cette conduite, le suspendit de ses fonctions, lui ôta sa cure et l'envoya à Gunderminen en Souabe, pour y desservir l'église de ce village, sous la surveillance de la police.

Ce premier avertissement ne corrigea point M. Lindel et sembla au contraire avoir donné plus de chaleur et d'activité à son zèle. Non content de recommander la lecture exclusive de la Bible, il attaqua publiquement en chaire des principes considérés comme articles de foi dans la religion catholique, et nommément les articles suivants:

1° l'autorité du Pape comme chef visible de l'Eglise;

2° l'infaillibilité de l'Eglise dans son enseignement et l'obligation de se soumettre à ses décisions;

3° la justification et la grâce, telles que l'Eglise les explique;

4° le culte de la Sainte Vierge et des Saints;

5° le purgatoire;

6° les indulgences.

M. Lindel s'efforça ensuite de rendre sa doctrine populaire et de la propager dans tout le midi de l'Allemagne, en composant et publiant à ses frais de petits ouvrages accommodés à l'intelligence des paysans, tels que *Voie de la conversion*, *Extraits des vies des enfants pieux*, *L'homme en la présence de Dieu*, etc. Ce fut alors que le gouvernement bavarois résolut de sévir contre lui. Mais M. Lindel, qui prévoyait l'orage, avait songé depuis longtemps aux moyens de le conjurer. Il s'était mis en relation avec les Sociétés Bibliques et nommément avec celle de Russie. Lorsqu'il allait être poursuivi pour se

doctrines, M. de Pahlen, ministre de Russie à Munich, le réclama comme placé sous la protection de l'Empereur son Maître: il lui fournit des passeports, de l'argent, et le fit partir pour Pétersbourg, où il arriva en novembre 1819.

M. Lindel débuta dans sa nouvelle carrière à Pétersbourg par un sermon dans lequel il annonça ouvertement qu'il avait été appelé par le gouvernement pour éclairer les catholiques et rectifier leurs erreurs. Déjà la communauté catholique était dans l'effroi sur le nouveau prédicateur. Cet exorde donna lieu à des réclamations générales, que le gouvernement éluda en assignant à M. Lindel pour ses prédications, non plus l'église paroissiale, mais la chapelle catholique de l'Ordre de Malte, considérée comme propriété du gouvernement. M. Lindel continue d'y prêcher tous les dimanches et de développer le système biblique et mystique qu'il s'était créé. Son nombreux auditoire, presque entièrement composé de protestants, applaudissait aux sermons de cet homme qu'ils assuraient être inspiré; mais pour que son triomphe fût complet, il fallait réussir à le réintégrer dans la chapelle paroissiale dont il avait en quelque sorte été banni. Le ministre des cultes fit ordonner aux religieux Dominicains qui desservent la paroisse de la laisser prêcher dans leur église tous les jeudis du carême. Cette concession, qui d'abord ne semblait devoir être que temporaire, a été depuis étendue à l'année entière. Les catholiques, profondément affligés, firent d'inutiles représentations: ils ne trouvèrent aucun appui dans leur chef spirituel, l'archevêque de Mohileff, qui, dirigé par les considérations personnelles, subjugué par le ministre des cultes, affectait d'ignorer jusqu'à quel point M. Lindel poussait l'audace, lorsqu'un incident inattendu vint accroître l'effervescence des esprits et forcer le métropolitain lui-même à avouer que le protégé du prince Galitzine était moins orthodoxe qu'il n'avait semblé le croire.

Le Jeudi Saint, M. Lindel avait été invité au repas solennel que l'archevêque a la coutume de donner annuellement à tout le clergé catholique. Dès le commencement du repas, M. Lindel éleva lui-même une discussion, qui bientôt dégénéra en dispute théologique, dans laquelle, emporté par sa violence naturelle, l'apôtre du mysticisme développa avec véhémence et sans réserve sa doctrine et ses opinions. C'est à la table et en présence de son juge ecclésiastique qu'il établit les 7 propositions suivantes:

1° que l'Eglise avait cessé d'être depuis le IIIe siècle de l'ère chrétienne et qu'elle ne se trouve plus nulle part;

2° que les conciles n'avaient nulle autorité pour juger en matière de foi, encore moins pour condamner, qui que ce soit, et que le Concile de Nicée nommément était condamnable lui-même pour avoir condamné l'erreur d'Arius;

3° que la Bible était la seule règle de foi pour les chrétiens, et que tout ce qui n'y était pas expressément ordonné, nommément le baptême des enfants, ne devait point être observé;

4° que chacun doit être pour lui-même seul et véritable interprète de l'Ecriture Sainte;

5° que l'homme qui a la foi ne saurait pécher, et que celui qui pèche n'a pas la foi;

6° que le prêtre en état de péché ou sans foi ne consacre pas, et que le chrétien qui n'a pas la foi ne reçoit point, le Corps de Jésus-Christ dans la communion;

7° que toutes les confessions chrétiennes qui admettent l'Evangile, sont également bonnes, louables et suffisantes au salut.

Malgré la hardiesse de ces propositions, malgré les protestations et les plaintes des témoins, tous juges compétents de ces sortes de matière, protégé par le prince Galitzine, qui fit défendre à l'archevêque de donner aucune suite à cette scène scandaleuse, M. Lindel monta en chaire le jeudi suivant et parla avec encore plus de véhémence. Depuis lors, il continue ses prédications, les dimanches à l'Eglise de Malte, et les jeudis à l'église paroissiale. Les catholiques se plaignent, mais leurs plaintes ne sauraient arriver jusqu'à l'Empereur.

Cependant, le système de religion que prêche M. Lindel, aussi contraire aux dogmes de l'Eglise dominante en Russie qu'à ceux de l'Eglise Romaine, est condamné avec autant de chaleur par les russes que par les catholiques. Le prince Galitzine brave l'orage. Il s'appuie sur les idées de son Maître, qui croit avancer vers le but qu'il s'est proposé, celui de réunir en une seule foi chrétienne les diverses sectes nées dans le sein du christianisme, et qui ne voit pas que le triomphe de la Société Biblique aigrit les esprits et réveille en eux le besoin de consention qui, dans d'autres pays, n'embrasse que les questions de haute politique.

Cet aveuglement de l'Empereur est entretenu par un personnage extraordinaire, un M. Kochéleff, vieillard visionnaire qui prétend avoir avec le Ciel des communications directes et visibles. Il est parvenu à s'emparer de la confiance de l'Empereur, à lui faire partager son délire, et son crédit pourrait peut-être l'emporter sur celui du prince Galitzine lui-même si jamais ils cessaient de s'entendre et de marcher vers le même but, celui d'établir une religion universelle et entièrement mystique.

En considérant la situation politique d'un Empire qui, sans lois fondamentales, n'est gouverné que par des actes journaliers de la volonté d'un seul, l'on sent assez qu'aucun Etat n'a plus que la Russie besoin du calme des opinions. Jusqu'ici elle jouissait de ce bonheur et pouvait se vanter d'en jouir exclusivement. Les questions abstraites et délicates de la haute politique ne s'agitaient que dans les deux capitales; encore n'était-ce qu'avec la plus extrême réserve. Le peuple des villes, comme celui des provinces, ne se fait aucune idée d'une législation stable et appuyée sur les premières notions de l'ordre social: il ne connait que Dieu et le Souverain, et se forme sur le rapport et l'analogie de ces deux puissances les idées les plus bizarres. Cependant nul peuple n'est susceptible d'une ardeur de foi plus grande et n'est plus accessible aux erreurs religieuses, même les plus extravagantes. Les deux capitales voient journellement se multiplier une secte dont les adeptes se mutilent volontairement *), croyant en cela obéir aux préceptes de l'Evangile.

*) Cette secte, nommée *Skoptsi*, prit naissance dans un de mes gouvernements et j'ai vu les effets les plus extraordinaires de ce fanatisme. *(Note du duc de Richelieu.)*

Un tel égarement donne la mesure de ce qu'il est possible de persuader au peuple russe et du danger qu'il y a de mettre entre ses mains la Bible, source de tant d'erreurs même parmi les hommes les plus instruits, et l'on ne peut assez s'étonner de la coupable témérité d'un ministre qui, séduit par son propre orgueil autant que par ses idées extravagantes, ose saisir le levier de la religion pour soulever cette masse énorme encore brute qui couvre la surface de la Russie. Tandis que les nations civilisées de l'Europe sont désolées par la maladie des peuples usés et vieillis, celle d'analyser les éléments de la société et de décomposer les pouvoirs, ne doit-on pas trembler en voyant des imprudents s'efforcer d'éveiller subitement dans une nation à demi-barbare le fanatisme religieux, cette durable frénésie qui, doublant les forces des individus comme celles des peuples, les rend irrésistibles dans leurs fureurs?

Si jamais malheureusement ce terrible incendie vient à éclater dans ces vastes régions, il n'est point de bras assez puissants, on ose le dire, pour en arrêter les ravages. Les brandons enflammés porteraient au loin l'embrasement et la destruction, et les débris de cet immense colosse couvriront l'Europe et l'Asie.

---

## 45.

*St-Pétersbourg, 13 avril 1820.*

Dans mon numéro précédent, j'ai annoncé à V. E., au sujet du renvoi des Jésuites, quelques nouveaux détails qui peuvent L'intéresser, parce qu'ils se rattachent à l'avenir religieux que prépare à cet immense Empire un Prince dont le cœur paraît épris de la gloire, nouvelle dans notre âge, d'être le réformateur tout à la fois des croyances du vieux temps et de l'irréligion de nos jours.

Catherine et Paul I<sup>er</sup>, qui n'avaient point cette ambition, favorisèrent singulièrement dans leurs Etats l'ordre des Jésuites pendant qu'il était proscrit dans le reste de l'Europe. Cet ordre secondait surtout les vœux de l'Empereur Paul, qui, au travers de ses caprices despotiques, appréciant les vices de la situation morale de son Empire et n'y voyant point de meilleur remède que la lumière du catholicisme, avait même entamé, de concert avec eux et par l'intermédiaire du duc de Serra-Capriola, des négociations avec Rome que sa mort seule interrompit. Son fils Alexandre se montra également bienveillant envers eux, tant qu'il se contenta du rôle éclatant d'Empereur que la Providence lui a décerné, mais, depuis qu'embrassant avec ardeur une nouvelle doctrine toute opposée à l'inflexibilité catholique, il s'est fait lui-même apôtre zélé de cette doctrine et réformateur des autres croyances, il s'est trouvé sur ce terrain tout naturellement en hostilité personnelle avec les Jésuites, et, étant excité par le prince Galitzine, qui leur a voué une animosité particulière et qui, profitant de la disposition de l'Empereur, n'a cessé d'insister sur les résistances qu'ils opposaient et faisaient naître aux conquêtes spirituelles du Gouvernement, S. M. I. a fini par ordonner leur renvoi. Voilà, Monsieur

le Baron, leur histoire en Russie, voilà le motif véritable et secret de leur expulsion. C'est ainsi qu'on a été entraîné aux fausses accusations dont on a grossi le rapport et aux fautes graves accumulées dans cette mesure.

C'est ainsi qu'on a renouvelé contre eux des reproches de prosélytisme épuisés en 1815. Car quoique, antérieurement à cette époque, séduits par le succès de leur maison d'éducation à Pétersbourg et par la vogue en faveur du catholicisme, ils eussent recherché des conversions et accueilli celles des femmes, dont la sensibilité religieuse aurait dû leur être extrêmement suspecte et qui effectivement bientôt après, se rétractant, fournirent des armes contre eux, quoique à Polotzk ils eussent amené à la foi catholique un enfant juif, et à Pétersbourg également un seul enfant grec, mais qui était neveu du prince Galitzine, ministre des cultes, qui ne leur a jamais pardonné cette conversion dans sa famille, il n'est pas moins certain que, rendus par leur expulsion à leur sagesse précédente, ils ne s'étaient plus occupés de conversions.

C'est ainsi qu'on les accuse de laisser dépérir leurs biens et mourir de faim leurs paysans, quoique rien ne soit plus faux, et que les paysans qu'on a fait venir pour se plaindre d'eux à l'Empereur ne prouvent pas plus contre leur administration que ceux qu'on a fait venir demander la colonisation ne prouvent en faveur de la popularité de cet établissement.

Ainsi, au sujet de leur emprunt, on jette sur eux un blâme et on se vante d'une générosité, tout aussi peu fondés l'un que l'autre. Ils n'avaient emprunté 200.000 roubles que de la manière la plus régulière et la plus économique, puisque c'était à 5 % et avec l'autorisation de l'Empereur, pour bâtir leur maison d'éducation à Pétersbourg. Le gouvernement, lors de leur expulsion de la capitale, a payé, il est vrai, cette dette, mais il s'est emparé de la maison, et ensuite s'est fait rendre l'argent par les Jésuites. On ne voit donc pas ce qu'il y a de généreux dans sa conduite.

Ainsi, à ces accusations officielles dont l'une est usée, l'autre sans fondement aucun, la troisième absurde, on ajoute des calomnies de conversations, comme l'assertion que leur religion était une religion particulière, et non celle de la catholicité, qu'ils autorisaient l'inceste et autres imputations de ce genre.

Ainsi, on se prive imprudemment des utiles services qu'ils rendaient au pays: car, dans ce vaste Empire, qui, sans classe studieuse, faute de tiers état, n'a pour l'instruction de la jeunesse que la médiocrité rebutée chez les nations plus civilisées, ils offraient une ressource précieuse dans les collèges de Polotzk et de Mohileff, où les belles-lettres, les sciences exactes, les arts libéraux et utiles étaient enseignés. D'ailleurs, répandus au nombre de 380 dans toute la Russie, leur zèle apportait jusqu'en Sibérie, à Tomsk et à Irkoutsk, aux catholiques l'avantage de l'exercice de leur culte, à tous le bienfait de l'instruction et de quelque progrès vers la civilisation, et, quoi qu'en dise le rapport, il n'y a point en Russie de prêtres pour les suppléer dans ces importantes fonctions.

Enfin c'est criant, que, par son ordonnance, l'Empereur, au moment même où il attribue à l'irréligion dans laquelle on a laissé tomber le peuple chez nous la démoralisation qu'il suppose régner en France et le crime même

de Louvel, chasse les prêtres les plus zélés et à peu près les seuls qui entretinssent chez les catholiques de ses Etats les croyances et les pratiques religieuses; que, pendant qu'il se fait célébrer comme répandant les lumières qui peuvent assurer la civilisation et l'affranchissement sans secousse de ses peuples, il détruit les établissements d'éducation les plus utiles; que, pour venger la tolérance, il proscrit, en les laissant calomnier, des hommes exemplaires n'ayant que des droits à la reconnaissance publique, et d'autre tort que du zèle pour leur religion; qu'au nom de l'humanité et de la justice, il les dépouille de grands biens sans leur assigner une ressource quelconque pour vivre, ce que n'a fait ni l'Assemblée Constituante, ni aucun gouvernement; qu'enfin, au moment même où il nous demande avec passion des mesures conservatrices, il parle comme la Minerve et agit comme la Révolution!

Et il n'est entraîné à ces calomnies, à ces fautes, à ces affligeantes contradictions que par le rôle de missionnaire dont il a compliqué depuis quelque temps celui de Souverain qu'il avait toujours si noblement rempli, et par le caractère haineux et opiniâtre de son ministre des cultes prince Galitzine, qui s'est emparé de toute sa confiance. Cet ancien confident des amours de son maître, aujourd'hui dépositaire de ses secrets et instrument de ses desseins religieux, n'a point inventé le système de l'Empereur, mais, l'ayant adopté, il a transporté dans son exécution la violence, l'entêtement, le despotisme, qui lui sont naturels. Une grande ignorance lui fait prendre le change sur les conséquences futures de ce système, et il est lui-même encouragé et excité à le suivre par M. Tourguéneff, son premier commis, courtisan mystique, athée biblique, espion diplomatique, qui y voit un acheminement vers la fortune, et qui effectivement vient de recevoir, à l'occasion de l'expulsion des Jésuites, un oukaze lui conférant l'ordre de St-Wladimir dans des termes qui expriment de la part de l'Empereur la plus haute estime et la plus grande satisfaction. Ces deux hommes réunis à un M. Kochéleff, faible, âgé et visionnaire, forment le conseil de l'Empereur en matière de religion. Aucun autre ministre n'y est admis. Le comte de Capo d'Istria et le ministre de l'intérieur lui-même, comte de Kotchubey, n'ont appris l'affaire des Jésuites que par la gazette: aussi n'ont-ils point paru être éloignés de partager le sentiment de désapprobation qui a universellement éclaté à l'égard de cette mesure.

C'est donc avec ces hommes, qui sont naturellement plus portés à entraîner qu'à retenir leur Maître, que l'Empereur travaille à un plan vaste d'innovation religieuse, qui, comme je l'ai marqué, peut seul expliquer tous les scandales qui se rencontrent dans l'affaire des Jésuites, et une foule d'autres faits dont je vais citer seulement quelques-uns à V. E.

Le précédent archevêque grec, Ambroise, a été destitué parce qu'il ne pouvait approuver la distribution des Bibles sans commentaires qui est aujourd'hui l'œuvre à laquelle le ministre des cultes attache le plus d'importance. Malgré la souplesse de la hiérarchie grecque, l'archevêque actuel Michel est menacé du même sort pour même opinion.

Notre métropolitain latin, grand partisan des Sociétés Bibliques et de la tolérance générale, est au contraire comblé de témoignages d'estime et de faveur,

qui contrastent assez singulièrement avec l'espèce de persécution dirigée contre son Eglise.

La protection du ministre des cultes s'arrête aussi spécialement sur un évêque grec de Tver, homme adroit, très instruit, courtisan et zélé bibliste.

L'abbé Nicolle, directeur et soutien du Lycée Richelieu, à Odessa, a dû donner sa démission pour ne pouvoir consentir à ce que dans ce collège, et sous la direction d'un archimandrite grec envoyé *ad hoc*, les enfants formassent une petite Société Biblique qui délibérerait gravement sur les moyens de répandre la Bible; et sa qualité de prêtre catholique, jointe au démérite d'un pareil refus, ont fait accueillir avec joie sa démission, quoiqu'il fût de la plus haute importance de conserver à l'établissement un directeur aussi sage et aussi habile. Lorsqu'on a remontré au prince Galitzine les inconvénients graves qui résultaient de l'ignorance, et du défaut de l'archimandrite en question dans l'inspection du collège, il a répondu: „Tout cela est vrai, mais avant „lui nous n'avions pas de Société Biblique à Odessa!"

On a transporté ici d'Angleterre un ardent ami de la diffusion biblique, nommé Pinkerton, membre de la Société de Londres; on lui a assigné un logement dans une maison de la Couronne. Par lui on correspond avec les Bibliques anglais, et on fait venir d'énormes approvisionnements de Bibles, sur lesquelles il gagne énormément d'argent. On a fait venir aussi des méthodistes anglais qu'on a envoyé *bibliser* les protestants des colonies allemandes vers Astrakhan.

Le prince Galitzine emploie l'autorité du gouvernement pour faire prêcher dans l'église catholique le curé bavarois Lindel, qui non seulement enseigne que le dogme d'exclusion du salut dans une seule Eglise est *une invention de l'Enfer*, mais qui attaque toutes les croyances dont il ne retrouve pas clairement l'origine dans la Bible, et celles par conséquent qui nous sont communes avec l'Eglise Grecque. Un si utile propagateur de la Bible, qui a même beaucoup d'affinité avec Luther par la grossièreté de ses invectives et la fougue de son zèle réformateur, allant être envoyé pour surveiller les prêtres et *bibliser* les fidèles catholiques dans la Russie Méridionale avec le titre de visiteur de ces églises qui appartenait précédemment à l'abbé Nicolle, on fait venir un prêtre bavarois nommé Gossner, catholique évangélique, qui prêchera ici en français les mêmes principes dont M. Lindel scandalise si hautement les fidèles en allemand.

Que plusieurs sièges épiscopaux sont vacants depuis cinq ans en Lithuanie et dans la Pologne Russe, parce que le prince Galitzine veut y nommer des gens aussi bibliques que notre métropolitain, et aussi disposés que lui à prêcher dans les églises catholiques, les Lindel qu'on pourra recruter en Allemagne et en Suisse, ce qui jusqu'ici ne peut convenir à la Cour de Rome.

J'aurais pu pousser plus loin, Monsieur le Baron, l'énumération des faits de cette nature, qui, par le choix des hommes qu'on chasse et de ceux qu'on recherche, des principes et des Bibles qu'on cherche à répandre, prouvent que le gouvernement Impérial ne veut point de notre croyance catholique, positive, inflexible, anti-biblique, qu'on veut opérer un grand changement dans

les opinions religieuses, non par conséquent au profit du culte national qu'on attaque avec nos dogmes, mais dans le but de substituer à toute foi trop dogmatique, avec la croyance des vérités générales enseignées par Jésus-Christ, une fraternelle indifférence sur les cultes particuliers qu'on suppose d'institution humaine, et à l'enseignement despotique de la tradition l'inspiration personnelle qu'éprouve chaque individu en lisant la Bible. Ce plan, qui effraie l'imagination, parce qu'il semble devoir amener l'anarchie religieuse et devoir être la Tour de Babel en fait de croyance, n'en est pas moins adopté par l'Empereur et son Conseil; et les effets s'en aperçoivent continuellement. Ils n'effraient pas le gouvernement pour deux raisons: la première, parce qu'il fait là un métier qu'il n'entend pas, et que son ignorance est complète en ces matières; la seconde, et la cause principale de cette étrange direction, est la doctrine mystique que l'Empereur a embrassée avec incroyable confiance et une passion d'autant plus forte qu'elle lui promet le rôle glorieux de réformateur du genre humain. Quoique tout ce qui est relatif à cette doctrine et à son adoption par l'Empereur soit déjà bien connu, je crois devoir retracer ici quelques détails principaux, parce qu'ils répandent du jour sur ce que j'ai marqué plus haut à V. E. du système d'innovation religieuse qui est manifestement suivi par le ministre des cultes.

V. E. sait déjà que l'Empereur a toujours eu une tendresse de cœur religieuse, que dans sa jeunesse il entremêlait aux transports les plus profanes des prières et des élévations à Dieu, que, fondé ou non, un grand remords secret lui faisait toujours un besoin d'actes religieux expiatoires, que, frappé de crainte en 1812, d'autant plus surpris de la grandeur de ses succès en 1814, ayant plus que jamais besoin de religion dans l'éclat de cette prospérité, au milieu de laquelle il reconnaissait n'être que l'instrument de Dieu, répugnant néanmoins par son éducation libérale au joug d'une religion aussi peu éclairée que la sienne ou aussi dogmatique que la nôtre, il a fini par trouver dans la doctrine de Mme de Krudener une religion selon son cœur et son amour-propre, que les extraordinaires flatteries de la Société Biblique à Londres lui ont encore fait goûter davantage. V. E. est encore informée que cette religion, réunissant au mysticisme de Mme Guyon le zèle pour la distribution de la Bible et le nivellement des croyances religieuses qui nous vient d'Angleterre et d'Amérique, établit: „que, l'amour divin d'où découle celui du „prochain renfermant *toute la loi,* exciter cet amour et tenir par lui son âme „en rapport et en union avec la Divinité est *tout le culte;* que, pour cette „œuvre surnaturelle, les doctrines des hommes et leurs vaines cérémonies „sont impuissantes, mais qu'elle ne s'opère que par la lecture des Divines „Ecritures données d'en haut pour retracer les perfections et les bienfaits de „Dieu avec une efficace qui embrase le cœur et ne peut jamais égarer l'esprit „de celui qui en fait la lecture avec foi et humilité; qu'ainsi, en répandant „la Bible, on prépare la chute de toutes les superstitions humaines, l'annulation de toutes les haines, et, avec la fraternité, la moralité sociale que la „religion seule peut fonder; que les grands événements de nos jours, les „bouleversements, le malaise du corps social par défaut de cette *religiosité,*

„mille faits singuliers, des circonstances extraordinaires aperçues seulement „de ceux que la Grâce éclaire, annoncent que Dieu, dans Sa miséricorde, en „faisant sentir aux hommes le besoin de cet accord et de ces sentiments „religieux, les prépare à une prochaine diffusion de cette foi, aussi bienfaisante „qu'épurée, et, par elle, à une régénération sociale qui aura lieu probablement „dans notre âge, et dont le grand Alexandre aura été le chef, et la Bible „l'instrument".

Il est en outre, Monsieur le Baron, des voyants qui, associant cet événement à ceux prédits dans l'Apocalypse, sont assurés de l'époque prochaine à laquelle il doit arriver: des luthériens mystiques comme on les recherche maintenant ici, venus de Souabe pour être colonisés en Russie, ayant été envoyés vers le Caucase, disaient s'en réjouir, parce qu'ils se rapprochaient ainsi de Jérusalem, centre prochain de la Chrétienté après la conversion des juifs. M. Panavonus auquel la rédaction de la gazette allemande de Pétersbourg est confiée, un des présidents du Synode, homme de confiance du prince Galitzine, a dit il y a peu de jours à une personne de ma connaissance que: „Du moins, par l'expulsion des Jésuites, lorsque l'Antéchrist allait apparaître, „il ne les trouverait pas pour auxiliaires en Russie!"

Enfin, Monsieur le Baron, je sais que l'attente générale des vrais croyants mystiques fixe l'époque de la grande fusion précisément *à l'année 1836*.

J'ignore si l'Empereur pousse aussi loin la foi. Ce qui est certain, c'est qu'il fait beaucoup caresser les juifs, et que le prince Galitzine soigne particulièrement certain rabbin biblique qui travaille probablement au Grand Œuvre. De toute manière, l'Empereur, je crois, ne demeure guère en arrière d'aucun croyant mystique, et il paraît certain que l'enchaînement des causes que je viens de rappeler, sa religiosité, son amour-propre, sa philanthropie, le besoin d'un appui surnaturel qu'il éprouve au milieu même de son énorme puissance, ses qualités enfin comme sa faiblesse, l'ont livré tout entier à ces croyances, vers lesquelles s'est tourné son désir de gloire, son besoin d'aimer tout ce qui peut exciter son cœur d'actif et d'impérateur. Je tiens de l'ancien objet de son culte que, lorsqu'elle revint ici, il ne lui parla que de croix et d'amour divin, langage assez neuf pour cette dame, qui se plaignit de n'avoir retrouvé qu'un confesseur dans son amant et ne songea qu'à retourner aussitôt que possible à Paris. En revanche, il s'est détourné en revenant de Varsovie de sa route, pour jouir pendant vingt-quatre heures des entretiens de Mme de Krudener retirée aux environs de Riga. Il est bien connu qu'il a pris en une extrême faveur ce M. Kochéleff dont ma mention précédente a déjà indiqué quelques traits à V. E.: personnage célèbre par des antécédents ridicules en diplomatie qui le firent disgracier par l'Empereur Paul, et dont l'étroit esprit ne peut être goûté par un homme qui, comme l'Empereur, lui est si supérieur que par les extraordinaires exaltations mystiques où l'imagination de M. Kochéleff est entraînée. J'ignore si, comme on le dit, il a des visions, et même des visions profitables, comme celle de la Sainte Vierge lui annonçant de la main d'un Prince jeune et beau un don de 120.000 roubles et prophétisant vrai, l'Empereur ayant cru à la vision et l'ayant voulu réaliser. Tout ce que je sais, c'est

que l'Empereur le voit tous les samedis, se rendant chez lui quand il ne peut venir au Château, et que ces réunions, auxquelles le prince Galitzine intervient, sont consacrées au règlement des affaires de religion et aux élévations vers Dieu dont sont particulièrement favorisés ceux qui ont le don de cette foi mystique.

D'ailleurs, Monsieur le Baron, comme, dans ce pays plus que dans tout autre, l'imitation des personnes de la Cour révèle les goûts du Maître, on peut remarquer à l'appui de mes assertions que plusieurs femmes de la société, réformées la plupart de la galanterie, recherchent maintenant les émotions du mysticisme. Elles écrivent à l'Empereur; elles se rassemblent pour lire le *Pur amour*, la *Théologie astrale* de Mme Guyon, les *Maximes des Saints* de Fénelon, les ouvrages de Stilling, illuminé bavarois, et ceux du célèbre Saint-Martin. Une Mme de Guastoff, qui, dans sa jeunesse, donna d'extrêmes preuves d'une sensibilité très peu religieuse, très zélée maintenant, compose de petits extraits de ces ouvrages, de petits catéchismes mystiques pour répandre plus facilement le principe de cette foi. Le libraire de la Cour Saint-Florent m'a dit ne pouvoir suffire aux demandes de ses ouvrages, et beaucoup regrettent trois exemplaires de Mme Guyon qui se sont noyés avec mes effets sur le brick le *Mercure*, d'autant plus qu'ils sont très difficiles à remplacer. Il en attend pourtant de Suisse. M. Karnéeff, directeur de l'université de Kharkoff, non seulement a sa bibliothèque remplie de ces livres, mais a placé le portrait de Stilling à côté de l'image de N. S. J. C., et a dit en les montrant à quelqu'un: „L'un vient tout de suite après l'autre: encore n'est-ce pas manquer à la Di„vinité que d'observer que l'un avait la force d'un Dieu, tandis que l'autre a „dû, pour être vertueux, dompter la faiblesse humaine".

Voilà donc, ce me semble, Monsieur le Baron, dans toute son étendue, le plan de cette réforme religieuse, à laquelle on travaille avec passion, maintenant et sauf meilleur avis, à soumettre la Russie. Admettre le salut dans toutes les croyances et éclairer le peuple par l'inspiration directe de l'Esprit Saint pendant la lecture de la Bible est un fondement commun à beaucoup de nouvelles doctrines; mais ce qui me semble particulariser la réforme russe, c'est l'intention de conduire par là à cette partie mystique à laquelle se rapportent les détails que je viens de donner, but et mobile premier du reste, et jusqu'ici la religion des parfaits, mais à laquelle on compte avec le temps amener le peuple. Il n'est donc déplacé ici de remarquer que, si la propagation de la Bible sans commentaire mène au bouleversement de toutes les croyances, désordre que l'intérêt social finit par repousser, le mysticisme auquel on doit arriver par ce biblisme, moins éclatant, mais non moins pernicieux dans ses conséquences, conduit à persuader que le repos parfait de l'âme dans l'amour de Dieu rend indifférentes les actions du corps, même celles que le vulgaire réputait les plus coupables, ainsi que l'ont conclu anciennement les Gnostiques, postérieurement Molinos, et enfin aujourd'hui, dit-on, quelques dames mystiques à Petersbourg.

Je n'examinerai pas maintenant si, comme le croient quelques personnes, le gouvernement pense servir en même temps son autorité par cette réforme,

en substituant aux religions dogmatiques qui, comme la nôtre, offrent, avec un centre commun, à une grande masse d'individus un intérêt général supérieur aux intérêts humains, des croyances plus individuelles et plus vagues. J'indiquerai seulement quelques faits qui, en faisant connaître le résultat de ces innovations en général, prouveront en même temps, je crois, que, s'il entre dans cette direction aussi un calcul particulier en faveur du pouvoir, il ne peut être nulle part aussi trompeur que dans ce pays-ci.

Il est difficile, Monsieur le Baron, après un aussi court séjour que le mien en Russie, de pénétrer d'ici la véritable situation morale et religieuse de cet immense pays; mais ce que j'ai pu recueillir de quelques observateurs éclairés démontre que la masse du peuple russe est dans la disposition la plus propre à être troublée par le fanatisme religieux. Tandis qu'un clergé dégradé et aussi ignorant qu'insouciant de ses devoirs délaisse le peuple dans une absolue privation d'instruction et d'exhortation religieuse, l'imagination vive, la crédulité extrême, l'avidité de foi de cette multitude à demi barbare la livrent aux croyances les plus extravagantes qu'on veut lui présenter, et d'autant plus dangereuses que des mœurs très corrompues peuvent les pervertir au gré des plus coupables passions. Or c'est en même temps que les popes grecs, qui ne prêchent jamais, ne catéchisent jamais et qui abandonnent le peuple à la plus profonde ignorance, se trouvent accroître ainsi par là les dispositions qu'il pourrait avoir à se séparer de l'Eglise Orthodoxe, que le gouvernement, mettant à chaque individu dans la main avec une Bible la décision de sa propre foi, tolère et approuve presque le changement de religion, pourvu que ce ne soit pas en faveur du catholicisme. Cette double impulsion que reçoit le peuple à la séparation par les vices de son clergé et l'activité des Sociétés Bibliques, parmi lesquelles celle de Moscou seulement a déjà distribué au delà de 45.000 Bibles, augmente nécessairement dans une proportion toujours croissante le nombre des *Raskolniks* ou dissidents grecs.

Toutes les histoires de Russie parlent de ces *Raskolniks*. Les premiers se séparèrent sous le Tzar Alexis à l'occasion de la réforme des Livres Saints par le patriarche Nicone. On sait qu'ils se subdivisèrent promptement en une foule de sectes, qui, suivant la marche naturelle des réformes, crurent s'épurer toujours davantage en diminuant le nombre des articles de leur créance, et se rendre plus saintes en devenant plus indépendantes. Il suffira donc ici, sans en faire un dénombrement aussi long que fastidieux, de remarquer que, la tendance des Russes à se séparer en matière de foi ayant toujours été très forte, le nombre de ces dissidents, non seulement s'est constamment accru, mais qu'ils ont promptement parcouru toute l'échelle de dégradation des croyances religieuses qui se trouve comprise entre la foi grecque et le plus pur déisme. En effet, Monsieur le Baron, après les *Starovertzy*, ou *hommes de l'ancienne foi*, qui ne différaient de l'orthodoxie que par la date des livres et la forme des signes de croix, vinrent sous le nom de *Popovchtchiny*, ou *ayant des prêtres*, diverses classes de presbytériens grecs ayant des prêtres particuliers et méconnaissant l'Église dominante, successivement les *Bespopovchtchiny* ou *sans prêtres*, qui choisissent cependant pour présider à leurs rites des anciens.

et préférablement des femmes, comme plus aisément inspirées de l'Esprit Saint; et enfin, sont maintenant assez nombreux les *Doukhobortzy*, ou *combattants aidés de l'esprit*, qui, en étant venus à secouer tout joug religieux et même civil, n'ont ni prêtres, ni rites, ni dogmes, ni familles, ni mariages, et vivent dans un état de solution et de désordres épouvantables. Mais, ce qui est très remarquable, c'est qu'armés de la Bible, c'est par de fausses interprétations de ses passages qu'ils justifient chacun de leurs excès. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que le gouvernement a donné à cette secte immorale, anarchique, la plus dangereuse de toutes, des marques de sa protection: en 1816, le comte de Langeron, gouverneur des provinces méridionales, où ils sont les plus nombreux, ayant cherché à restreindre leurs progrès, fut réprimandé par un oukaze Impérial très sévère et publié dans toutes les gazettes du pays, pour que personne n'ignorât la faveur accordée aux innovations religieuses de toute espèce.

Le gouvernement a également vu sans inquiétude des Juifs profiter à Kharkoff de l'ignorance de quelques paysans auxquels on avait donné des Bibles, et les convertir au judaïsme en leur prouvant par les Ecritures qu'Israël était le seul véritable peuple de Dieu.

Enfin, Monsieur le Baron, depuis que l'on travaille avec tant d'ardeur à répandre la Bible sans commentaire dans la chrétienté, les interprétations scandaleuses et funestes des passages des Livres Saints ont certainement été innombrables, mais, parmi celles qui ont eu lieu en Russie, je me restreindrai à la citation de deux d'entre elles qui m'ont paru plus dignes d'attention.

Un père, à Moscou, échauffé par la lecture de l'histoire d'Abraham, et se persuadant que Dieu veut mettre sa foi à une semblable épreuve, prend sa hache, la lève, en assène un coup à son fils, et le voit rouler mort à ses pieds, avec moins d'horreur encore que de surprise de ce que Dieu n'a point arrêté son bras.

Il est dit dans l'Evangile: *„Sient qui se castrarunt propter regnum Dei";* et des fanatiques, prenant à la lettre ce conseil de renoncement aux voluptés, d'autres plus fous encore prétendant devoir imiter la circoncision de Jésus-Christ, établissent qu'*après avoir obtenu un enfant ou deux, on doit se mutiler à la façon d'Origène!* Des femmes, partageant ce délire, cherchent à détruire en elles la faculté de se reproduire. Cette secte se nomme celle des *Scoptzy*. Elle fait du progrès: dernièrement encore on a découvert plusieurs malades parmi les soldats de deux régiments des Gardes, des suites de cette opération. Le gouvernement a rendu le 15 janvier dernier un oukaze contre les femmes, et a ordonné la publication d'un petit ouvrage destiné à dissiper cette erreur parmi le peuple.

C'en est assez, je pense, pour démontrer à V. E. toute la fausseté du calcul du gouvernement, s'il croit gagner en substituant l'autorité des sensations privées d'un individu à celle de l'enseignement et de la tradition chez un peuple susceptible d'une telle ardeur de foi pour les erreurs religieuses les plus incongrues, pour celles qui lui commandent même ou des crimes ou des sacrifices douloureux. Il est évident qu'ici le gouvernement, en effaçant l'ancien

dogme, ne fait que perdre et abandonner aux passions particulières la direction des sentiments religieux, que les débris de l'Eglise Orthodoxe ne peuvent que tourner au profit de sectes indépendantes, que l'inspiration individuelle est chez un peuple pareil l'élément le plus certain, non d'une religiosité philosophique, mais d'un fanatisme aveugle, et dont les effets sont incalculables.

En 1773, le nombre des dissidents était infiniment moindre: on sait que Catherine, malgré son célèbre amour pour la tolérance, les encourageait fort peu. Cependant le cosaque Pougatcheff, aidé des seuls *Raskolniks* des bords de l'Oural et du Don, leva contre elle une armée, battit des généraux et menaça la sûreté de l'Empire avec l'assistance des haines religieuses.

Ce sont encore aujourd'hui des *Raskolniks,* chez lesquels, ainsi que je le marque à V. E. dans mon №....*), on trouve une résistance plus compacte et plus opiniâtre à la colonisation, au point d'être obligé d'envoyer 40 bataillons pour réduire une population de 30 mille âmes.

Je crois être certain, Monsieur le Baron, qu'il existe entre les Presbytériens d'Amérique, les Méthodistes anglais et les Socimens de Genève un grand plan de nivellement religieux dont les progrès doivent marcher de front avec ceux du nivellement politique, qu'à cet effet ils envoient des missionnaires et distribuent des Bibles, pour répandre universellement le presbytérianisme avec le républicanisme. Je conçois ce projet: il est conséquent dans toutes ses parties. Mais ce qui est vraiment aussi effrayant qu'inconcevable et pourtant véritable, c'est qu'avec les doctrines de révolte qui circulent, avec un grand nombre de mécontents au midi surtout de la Russie, avec l'extrême exaspération que la colonisation cause en plusieurs endroits et les armes qu'elle fournit en même temps à ces gens irrités, dans un pays où la masse est esclave, où le despotisme est exorbitant et, pour subsister, a besoin de demeurer comme un dogme inaccessible aux raisonnements de la multitude, l'Empereur Alexandre, dans le ferme espoir de devenir en quelque sorte un nouveau Messie et le régénérateur de la chrétienté, poursuive un système qui ne peut que faciliter les plus étranges égarements en matière de foi parmi ses sujets, et fortifier, pour le remettre à la disposition des passions insurrectionnelles, ce levier religieux qui, dans les Etats despotiques et seulement à demi civilisés, est le plus ordinaire comme le plus fort instrument des révolutions.

Aussi, Monsieur le Baron, tous les gens sages et qui réfléchissent sur cette étrange direction éprouvent-ils de véritables alarmes. On m'assure que quelqu'un qu'on ne m'a pas nommé vient de faire à S. M. I. au sujet du renvoi des Jésuites des représentations sérieuses, que d'autres se préparent également à lui en adresser de très fortes. Cependant on espère peu de cette voie des remontrances: on attend davantage des éclats partiels qu'on suppose ne pouvoir manquer assez promptement d'avoir lieu, et qui agiront peut-être sur l'esprit de l'Empereur avec d'autant plus d'efficacité, que sa sagesse est très accessible à une raisonnable crainte, et que sa mobilité a plus d'une fois prouvé que, si des opinions erronées peuvent surprendre son jugement et

*) См. выше, стр. 308.

même enflammer son imagination, il sait en revenir, et finit même par penser ensuite d'une manière toute différente.

Mais en attendant, et en résumant cette série peut-être trop longue de détails et d'observations sur cette question, je ne puis qu'apercevoir:

1° une vive exaltation de foi mystique, cause principale et première d'une *direction religieuse* qui, dans le fait, ne peut pourtant qu'aboutir aux égarements les plus immoraux de la foi, pour finir un jour par le scepticisme et l'annulation de toute croyance;

2° un goût de despotisme que les résistances religieuses irritent, et que l'espoir de les supprimer à jamais encourage dans la direction que je viens de citer, qui prépare cependant pour le gouvernement la perte de son autorité religieuse et l'ébranlement de son autorité civile;

3° un très sincère vœu religieux et philanthropique d'unir tous les hommes dans une fraternité chrétienne, ne créant néanmoins que des éléments d'irréligion et de troubles;

4° enfin un vaste plan de démolition religieuse, suivi avec constance, parce que l'amour-propre de l'Empereur, l'obstination, le despotisme, et surtout l'ineffable ignorance du prince Galitzine, le prennent pour un admirable système d'édification révélé d'en haut.

Tel est, Monsieur le Baron, l'affligeant spectacle que les affaires de religion me paraissent présenter en Russie.

---

## 46.

*St-Pétersbourg, le 16/4 avril 1820.*

Depuis que mon numéro précédent sur les affaires religieuses en Russie est terminé, j'ai su que l'Empereur, sur les représentations, je crois, du comte de Kotchubey, avait d'abord ordonné de faire payer aux Jésuites à leur sortie, à la frontière, une somme qui pourrait s'étendre de 30 jusqu'à 50 ducats, suivant l'exigence de leurs besoins, et qu'ensuite des réclamations très vives venues de la Pologne Russe lui ont même fait surseoir provisoirement à leur renvoi.

J'ai appris positivement que le prêtre Lindel a pensé exciter un soulèvement dans l'église catholique, parce qu'il voulait prêcher un jour de la Semaine Sainte consacré à d'autres exercices, et que les protestants qui composent les deux tiers de son auditoire, et qui étaient rassemblés, voulaient employer la force pour qu'on laissât parler leur apôtre. Le lendemain, Lindel, discutant cette affaire à la table de l'archevêque, s'est emporté contre les ecclésiastiques qui attaquaient sa doctrine si chère aux protestants; il les a traités d'imbéciles et leur culte de momerie, déclarant qu'il n'était point catholique, mais prêtre de Jésus-Christ. L'archevêque n'a pu se dispenser de promettre d'en faire rapport au prince Galitzine, mais faiblement et avec la pusillanimité qui lui est propre; en attendant, le ministre des cultes a réprimandé le prieur

des Dominicains pour s'être opposé à la prédication de Lindel dans l'église catholique, et a fini en lui disant: „Prenez-y garde, ou il vous en arrivera „autant qu'aux Jésuites!"

Je ne puis ensuite omettre de marquer à V. E. qu'attendant au sujet du Saint-Sépulcre des instructions qui me sont annoncées depuis mon départ de Paris sans m'être encore parvenues, j'ai voulu pressentir à cet égard le comte de Nesselrode. L'étonnement mêlé de crainte avec lequel il m'a paru m'écouter, sa prière de ne point le mettre dans le cas, à moins d'ordre d'exprès, de solliciter une réponse de l'Empereur à ce sujet, m'ont fait penser que cette affaire était très délicate, et que quelques idées chéries et en même temps assez singulières devaient rouler dans la tête de l'Empereur touchant le Saint-Sépulcre. Effectivement je viens d'apprendre qu'entre autres plans que les imaginations mystiques qui gouvernent la Russie ne cessent d'enfanter, on venait de créer et d'adopter celui d'établir, s'il était possible, des pélerinages en Palestine, et qu'un M. Dachkoff a été chargé de faire un voyage dans ces contrées à cet effet. On a mis à sa disposition tous les bâtiments de l'Etat qui sont dans la Mer Noire, et tous les moyens qui peuvent faciliter le but de sa mission. J'en ignore l'étendue, mais le but principal en est, je crois, de vérifier l'état des dissensions des Grecs et des Latins à Jérusalem, de présenter ensuite des vues pour rendre faciles et sûrs ces pélerinages à la Terre Sainte. La protection et l'encouragement qui leur seraient accordés par l'Empereur, en attestant sa piété, attacheraient sur lui les regards et lui mériteraient la reconnaissance de tous les fidèles: en même temps, le mélange des diverses sectes dans ces Saints Lieux, sous sa sauvegarde, pourrait les disposer à reconnaître que ceux que l'amour de Jésus-Christ unit ne doivent pas être divisés par ce que les inventions humaines ont ajouté aux préceptes de ce Divin Maître, et ferait peut-être ainsi du tombeau du Sauveur le berceau de la fusion générale tant désirée.

Je n'entreprendrai point, Monsieur le Baron, d'accumuler de nouvelles preuves de cette disposition mystique, mais je ne puis terminer mes rapports sans ajouter à ce que j'ai déjà dit de la facilité de l'Empereur à goûter des déclamations contre ce qu'on appelle notre démoralisation, que MM. de Galitzyne et Kochéleff ont d'autant plus beau jeu à cet égard que véritablement rien chez nous n'est favorable au grand œuvre, et que personne n'y tient, à cette mysticité dont vit leur faveur, et qui occupe tant leur Maître. Sachant que nos bibliques sont des athées, nos raisonneurs des indifférents, nos croyants des catholiques zélés, ils nous représentent en conséquence comme n'étant composés que d'un petit parti de fanatiques religieux et d'une grande masse livrée à un indifférentisme mortel, à une dépravation profonde, accusation injuste quand on nous juge, et tout à fait absurde quand on nous compare.

Cependant, comme ces préventions entretenues par ces conseillers influent réellement sur les dispositions de l'Empereur, nous ne pourrions que gagner beaucoup le jour où, les nuages du mysticisme cessant d'offusquer sa vue, il pourrait considérer avec la droiture de jugement qui lui est naturelle.

la situation de la France, qui présente, il est vrai, une corruption véritable et une immoralité même systématique, mais rachetées cependant par les vertus les plus réelles, les talents les plus estimables, la religion la plus pratique et la plus éclairée, qui se rencontrent aujourd'hui en aucun pays du monde. Une connaissance exacte de la France sous ce rapport lui montrerait donc que la moralité qui lutte avec tant d'éclat chez nous contre l'empire du mal ne nous donne pas moins de droits à son estime que nos qualités brillantes nous en ont assuré à sa bienveillance, et notre situation géographique et politique à son intérêt. Aussi essayerai-je peut-être de faire insérer à ce sujet dans la gazette de Pétersbourg quelques articles propres à combattre les préventions défavorables trop généralement accréditées contre nous, et dont nos ennemis cherchent continuellement à se prévaloir.

---

*P. S.* On m'assure que le métropolitain latin a écrit par la voie d'un courrier russe au Pape, qui depuis longtemps ne répondait plus à aucune de ses communications. Sa lettre, très soumise, avait principalement pour but de se justifier d'être associé aux Sociétés Bibliques désapprouvées par le Pape, et d'assurer que l'accusation portée contre lui de s'opposer ici à ce que l'on reçût un nonce n'avait aucun fondement, puisqu'il faisait au contraire des vœux très ardents pour l'établissement d'une nonciature à St-Pétersbourg. On ne sait comment le Pape répondra, mais on suppose que la nouvelle de l'expulsion des Jésuites qu'il aura reçue depuis ne l'aura pas favorablement disposé.

## 47.

*St-Pétersbourg, 4/16 avril 1820.*

Un oukaze rendu par S. M. I. le 31 mars/12 avril dernier occupe en ce moment l'attention publique et est devenu le sujet des conversations de toutes les classes de la société. V. E. sait que le Grand-Duc Constantin, frère de l'Empereur et héritier présomptif de la Couronne, marié en 1796 à la Duchesse Anne de Saxe-Cobourg-Saalfeld, en vivait séparé et n'avait pas eu d'enfants de ce mariage. Entraîné par les contradictions d'une humeur inégale, qui tantôt l'éloignait de cette Princesse et tantôt l'en rapprochait brusquement, il avait plusieurs fois manifesté le désir de voir rompre une union contractée contre son gré, et ce désir était devenu plus vif en lui dans ces derniers temps, par suite de l'attachement qu'il avait conçu pour une jeune polonaise, Mlle Grudzinska, d'une des premières familles du pays. Aussi a-t-on attribué le voyage qu'il fit à Pétersbourg vers la fin de l'année dernière à l'espérance d'obtenir de l'Empereur et de l'Impératrice-Mère, qui lui porte une affection toute particulière, la permission de faire prononcer la cassation de son mariage.

Cependant, on avait cessé de s'occuper de cet objet, lorsque le Sénat fut convoqué extraordinairement, il y a peu de jours, pour entendre et enregistrer

un oukaze Impérial. On était si loin de s'attendre à la communication qui allait avoir lieu, que le bruit se répandit que l'objet de la séance annoncée devait être l'abolition de l'esclavage en Russie et la liberté rendue à tous les paysans, et l'on remarqua dans le public que plusieurs sénateurs qui depuis longtemps n'avaient pas paru dans cette assemblée y revinrent ce jour-là pour opposer leurs représentations à une mesure repoussée par l'opinion presque générale de la noblesse; mais leur attente fut trompée, et l'oukaze suivant, porté à la connaissance, fut enregistré sans observation. Cet oukaze prononce la cassation du mariage contracté par le Césarevitch et Grand-Duc Constantin Pavlowitch et la Grande-Duchesse Anne Théodorowna, son épouse. Il porte en substance que l'Empereur, après en avoir préalablement reçu la permission de sa mère, avait remis au Saint Synode la demande en séparation formée par son frère, que le Saint Synode avait prononcé cette séparation, en vertu du pouvoir que lui en donnait la législation ecclésiastique et d'après la déclaration de la Grande-Duchesse, qui, s'étant rendue en 1801 dans les pays étrangers pour cause de l'affaiblissement de sa santé, y était restée depuis cette époque et avait annoncé ne pouvoir jamais revenir en Russie, que ce même Synode autorisait le Grand-Duc à contracter un autre mariage, s'il en avait le désir, que l'Empereur avait confirmé cette décision et qu'il ordonnait de la reconnaître dans toute sa force.

A cette résolution du Saint Synode est jointe une détermination Impériale rendue comme loi organique de famille et portant que, *si un Prince de la Maison régnante épousait une personne qui ne fût pas de famille Souveraine, il ne pourrait lui donner le titre de Grande-Duchesse, ni celui d'Impératrice si par la suite il parvenait au trône; et que les enfants qui naîtraient de ce mariage ne pourraient former aucune prétention à la Couronne Impériale.* On rattache généralement dans le public l'idée de ce décret à celle de l'inclination que l'on connaît au Grand-Duc pour Mlle Grudzinska; mais les principales familles de l'Etat en considèrent plutôt les effets par rapport à elles-mêmes: plusieurs d'entre elles ont, dans des temps plus reculés, donné des Souverains à la Russie, et quoique cet exemple ne se soit pas renouvelé depuis bien des années, ce n'est qu'avec peine que l'on se détache de l'idée d'être par soi-même habile à posséder un avantage aussi glorieux et que l'on avait privé par une loi positive, et l'on se demande comment plusieurs siècles d'ancienneté ajoutés à l'illustration des familles les ont fait déchoir à ce point en les rendant aujourd'hui indignes d'un honneur qui plus d'une fois a été leur partage.

D'autres, considérant l'ensemble des dispositions de l'oukaze du 31 mars, y voient une condescendance et un scandale qu'ils ne trouvent pas suffisamment justifiés par la nécessité qu'on allègue.

Il en est aussi qui portent leur attention sur le changement que cet oukaze apporte dans la position du Grand-Duc Nicolas. En lui donnant sa fille en mariage, le Roi de Prusse, qui voyant le Grand-Duc Constantin sans enfants et sans espoir d'en avoir d'une femme pour laquelle il avait un éloignement connu de tout le monde, avait cru la donner, si ce n'est à l'héritier

présomptif de la Couronne, du moins à celui qui devait être la tige d'une nouvelle branche Impériale: et, d'après le cours ordinaire de la nature, cette Princesse pouvait espérer s'asseoir un jour sur le Trône des Czars. Tout cet avenir est rompu; si le Grand-Duc Constantin épouse une Princesse de Maison Souveraine, ses enfants hériteront de la Couronne sans aucune difficulté; il est vrai que, s'il épouse Mlle Grudzinska, le présent oukaze déclare déchus de tous droits au Trône les enfants qui sortiraient de ce mariage; mais s'il survivait à son frère, une fois environné de la souveraine puissance, un Prince d'un caractère aussi entier et aussi prononcé hésitera-t-il à faire déclarer sa femme Impératrice et à reconnaître ses enfants pour les héritiers légitimes de ses droits? Se sentira-t-il enfin davantage lié par l'oukaze de ce jour que Pierre-le-Grand, Paul Ier et l'Empereur régnant lui-même l'ont été par les oukazes antérieurs, lorsqu'ils ont réglé à leur gré le droit d'hérédité au mépris des usages de la nation et des lois rendues par leurs prédécesseurs?

Sans prétendre attacher une importance exagérée à ces considérations et sans vouloir pronostiquer de nouvelles révolutions dans un temps qui n'offre déjà que trop de sujets d'appréhension pour l'avenir, il m'a semblé utile, Monsieur le Baron, de fixer un moment votre attention sur l'oukaze du 31 mars et sur les impressions qu'il a produites dans le public; on ne saurait en effet rechercher et suivre avec trop de soins toutes les circonstances qui pourraient par la suite donner matière à des ébranlements quelconques dans un pays où les imaginations sont tellement disposées à recevoir les exaltations de tous genres, dans lequel on voit en même temps, par un bizarre assemblage, l'esprit de réserve et de flatterie à Pétersbourg, l'esprit d'indépendance et de critique à Moscou, les vices de la civilisation parmi les classes élevées de la société, la force déréglée d'une nature encore sauvage parmi les dernières classes du peuple, une vénalité générale parmi les employés publics, devenue pour ainsi dire légale et autorisée par la sanction du gouvernement qui s'en appuie comme d'une cause toute naturelle pour justifier l'insuffisance de leurs appointements, et, plus encore que cela, maîtresse de la seule force positive, elle sent qu'elle seule décide de tout avec un tel état de choses; enfin, l'inquiétude parmi la noblesse qui craint dans l'Empereur le désir souvent exprimé d'abolir la servitude sur laquelle reposent toutes les fortunes et le mécontentement des provinces où l'on introduit à main armée la colonisation militaire.

Il est donc malheureusement vrai de dire que, malgré la tranquillité dont elle jouit, la Russie présente aussi sa cause de fermentation et de désordre. Le garant le plus assuré qu'elle offre pour l'avenir est le caractère personnel d'un Souverain fort de glorieux souvenirs et de la confiance qu'il inspire par sa modération et son amour pour le bien, mais, si l'Empereur Alexandre venait à mourir, le Trône serait occupé par un Prince qui, comme lui, concentrerait en lui tous les pouvoirs et toute l'action du gouvernement et qui, dominé par le caractère inégal et fougueux qu'on lui connaît, briserait d'abord tout ce que l'impuissante volonté du Souverain qui ne serait plus aurait cherché à élever pour contenir ses passions. Sans doute qu'on le verrait alors interrompre [illegible] les [illegible] commencés, en former lui-même de nouveaux, s'y

livrer et les suivre avec violence et tout remuer dans un temps où tout renferme des principes de fermentation dont la répression et l'encouragement peuvent également produire des ébranlements que l'imagination ne peut suivre dans leurs conséquences et leurs effets.

48.

*St-Pétersbourg, 27 mai/8 juin 1820.*

J'ai marqué à V. E. par mon № 30 *) qu'une prodigue distribution de Bibles facilitait en Russie les conversions au Judaïsme. La résolution ministérielle approuvée par l'Empereur, ci-jointe sous le № 1, indique que le progrès de ces conversions a cependant fini par exciter l'animadversion du gouvernement, qui veut par la Bible accréditer une douce théologie morale, et non pas la croyance des Rabbins. Mais le besoin de foi et la simplicité de plusieurs paysans russes ayant au contraire pris au pied de la lettre les Ecritures suivant l'enseignement judaïque, la faveur dont jouissaient les juifs par opposition au catholicisme a cessé depuis qu'ils ont partagé avec lui le but du prosélytisme, et, leur mérite religieux ne couvrant plus leur iniquité usuraire, les contrats par lesquels ils avaient affermé les revenus d'un grand nombre de seigneurs polonais seront résiliés, comme V. E. le verra par le projet d'oukaze ci-joint sous le № 2, qui va être incessamment promulgué.

On suppose le voyage de l'Empereur toujours fixé au 15 juillet. Accompagné du seul comte Araktchéeff, il se rendrait par Tver, Moscou, à Kozloff, Voronèje, Koursk, Tchougouïeff, visiter les nouvelles colonisations formées par le comte de Witt dans la Russie méridionale et passer en revue les divisions de l'armée qui, réunies sur ces différents points, attendront son passage. Remontant ensuite par Pultawa et Kieff, il ouvrirait le 13 septembre la diète polonaise à Varsovie.

49.

*St-Pétersbourg, 13 août 1820.*

....Avant son départ, l'Empereur a adressé au ministre de l'intérieur une lettre très remarquable, qui doit être envoyée en forme de circulaire à tous les commandants de provinces. Dans cette lettre, l'Empereur s'étonne et se plaint de la fausse et très dangereuse interprétation que l'on cherche à donner à sa bienveillante sollicitude pour l'amélioration du sort de ses peuples. S. M. I. prescrit aux autorités la plus exacte et la plus sévère surveillance sur les esprits peu éclairés et les gens mal intentionnés qui égarent le paysan par des promesses trompeuses ou par l'appât dangereux d'une liberté à laquelle la nation n'est point encore préparée, et que, dans aucun cas, l'Empereur ne songerait jamais à lui donner qu'après s'être entendu avec les

*) См. № 45, стр. 330.

propriétaires et avoir obtenu leur consentement et leur aveu. Cette lettre, qui se termine par un très grand éloge de la noblesse et en rappelant ses grands sacrifices et le dévouement dont elle a fait preuve dans le moment où l'Empire était menacé, peut donner l'idée de l'impression que produisent sur l'Empereur les événements d'Espagne et d'Italie, et peut faire présumer le sens dans lequel il s'expliquera à la diète de Varsovie.

---

## 50.

*St-Pétersbourg, le 21 août 1820.*

....C'est à Tver que l'Empereur a reçu la première nouvelle des événements d'Italie. Il en a été beaucoup plus frappé encore que de la révolution d'Espagne, et ce n'est pas en effet sans de bien grands et bien justes motifs que l'Empereur de Russie voit avec irritation et avec inquiétude le pouvoir militaire se mettre à la tête des insurrections et donner seul de nouvelles constitutions aux Empires, et, s'il a bien connaissance de l'esprit qui règne parmi les officiers de sa trop nombreuse Garde, il doit y trouver plus d'une raison pour justifier ses inquiétudes.

Il n'est pas douteux, Monsieur le Baron, que, dans le premier moment, l'Empereur n'approuve et n'encourage fortement les mesures que prend le gouvernement autrichien, et, s'il était seul et sans conseil, il serait même permis de ne pas être sans crainte sur la détermination que pourrait lui faire prendre à lui-même la première impression qu'il a reçue de cette nouvelle preuve de la faiblesse des gouvernements. Heureusement le comte Capo d'Istria sera avec lui, et l'on peut espérer que ses avis préviendront des mesures trop précipitées et trop violentes, et dont les conséquences ne pourraient se calculer. J'attends avec une extrême impatience les nouvelles de Varsovie. J'expédierai alors mon courrier sans le moindre délai....

---

## 51.

*St-Pétersbourg, le 1er septembre 1820.*

....A l'époque de mon arrivée à Pétersbourg, le mécontentement, l'inquiétude et la méfiance étaient les sentiments prédominants et hautement avoués par le gouvernement Impérial à l'égard de la France. La retraite de M. de Richelieu immédiatement après les grands avantages et les importantes concessions qu'il venait d'obtenir à Aix-la-Chapelle avait fait accuser le gouvernement d'ingratitude, de légèreté, et semblait faire regretter à la Russie les services essentiels qu'elle nous avait rendus dans cette circonstance. La manière énergique dont les successeurs de M. de Richelieu s'étaient prononcés contre toute espèce de modification contre la loi d'élections avait fait croire que les

nouveaux ministres étaient dans la résolution de rentrer et de persister dans un système politique dont la Russie avait signalé les dangers, et dont les inconvénients avaient peut-être été avoués par les ministres du Roi eux-mêmes à ceux de l'Empereur. L'augmentation considérable et spontanée de la Chambre des Pairs, au moment où l'ordonnance sur les majorats semblait, en ajoutant à l'éclat et à l'importance de cette dignité, devoir aussi la rendre moins facile à obtenir, avait été taxée d'inconséquence, de mesure extrême et dangereuse, et avait paru une preuve de la faiblesse plutôt que de la force du gouvernement. Enfin, des préventions personnelles non fondées, mais soigneusement entretenues, et devenues désormais impossibles à vaincre, mettaient un obstacle insurmontable au retour de la confiance de l'Empereur dans la marche du gouvernement tant que M. Decazes et M. Dessoles restaient à la tête de l'administration.

Dans cette disposition, et convaincu en apparence que la France se préparait à de nouvelles révolutions, l'Empereur s'était rapproché de ses autres alliés. Tout ce qui était contraire au gouvernement du Roi était favorablement accueilli par le ministère Impérial et communiqué immédiatement aux trois autres Cabinets. Si des gens sages et qui ont des droits réels à notre reconnaissance avaient empêché l'éclat et les mesures funestes qui avaient pensé être la suite du premier moment d'irritation qu'avait causé à l'Empereur la retraite du duc de Richelieu, la France n'en était pas moins restée l'objet d'une inquiétude qui n'admettait aucun raisonnement, d'un mécontentement dont le véritable motif se cachait, et dont le prétexte était la crainte de voir de nouvelles commotions éclater dans l'intérieur de la France et rallumer en Europe le flambeau à peine éteint de la guerre et de la discorde. Les agents politiques de la Russie avaient reçu l'ordre de s'éloigner de ceux du Roi, et de se rapprocher au contraire de leurs collègues d'Autriche et d'Angleterre. Les discours de l'Empereur dans son intimité n'étaient qu'une censure amère et continuelle de la conduite des ministres du Roi. Tout enfin annonçait de la part du gouvernement russe les dispositions les moins favorables à la France.

Tel était l'état des choses à mon arrivée à Pétersbourg, et, dès ma première entrevue avec l'Empereur, il ne dissimula aucune de ses craintes, aucun de ses griefs ni aucune de ses préventions. J'osai répondre avec la plus extrême franchise et désavouer les soupçons injustes que l'on semblait avoir sur les intentions des ministres du Roi; je parlai avec une chaleur qui put paraître conforme à l'opinion que l'on avait donnée de mon caractère à l'Empereur: elle ne parut pas lui déplaire, et semblait m'acquérir au contraire des titres à sa bienveillance et à la confiance dont jusqu'à ce jour il a daigné me donner des témoignages flatteurs et réitérés. Mes rapports avec les ministres de l'Empereur, promptement établis sur le pied de la confiance et même de l'intimité, ne servirent qu'à me prouver combien peu nous étaient favorables les dispositions de l'Empereur, et combien mes ennemis mettaient de soins et d'activité à entretenir ces dispositions.

Cependant, bientôt je pus m'apercevoir que les sentiments des deux ministres pour la France et leur manière de la juger n'avaient rien de

semblable, et que le comte Capo d'Istria partageait peut-être quelques-unes des préventions de son Maître et de son collègue contre les personnes: loin de voir comme eux dans la France un pays perdu, démoralisé, et la cause de la désorganisation de la société européenne, il la considérait au contraire comme le seul Etat qui, sagement gouverné, devait, par la force de ses institutions et le génie de sa nation, servir d'exemple et de modèle à tous les peuples chez lesquels le mouvement ou le délire du siècle avait créé le besoin et la nécessité d'institutions libres. Ce fut donc au comte Capo d'Istria que s'adressa plus particulièrement ma confiance. C'est à lui à qui jusqu'à présent j'ai toujours parlé avec une franchise et un abandon dont j'ai eu tout lieu de m'applaudir.

La sanglante catastrophe du 13 février vint ajouter aux préventions de l'Empereur et nous les rendre encore plus défavorables. Non seulement il partagea hautement l'injuste opinion des ennemis de la France, qui osèrent l'accuser d'être complice de ce grand crime, mais il exprima avec plus de chaleur qu'il ne l'avait encore fait son opinion sur la France, son inquiétude d'apprendre bientôt de nouveaux forfaits, et la nécessité de prendre contre un pays qu'il croyait déjà livré à l'anarchie et contre les dangers dont il menaçait l'Europe des mesures énergiques et concertées avec les autres puissances. Si, à cette douloureuse époque, je reçus de la famille Impériale des marques plus particulières de bienveillance et d'intérêt, je ne les dus qu'à la profonde affliction dans laquelle ce terrible événement plongeait le Roi et son Auguste Famille, et la manière même dont s'exprima l'Empereur en me parlant de cette catastrophe laissa facilement pénétrer le degré d'exaspération où il était porté contre la France.

C'est cependant de ce moment que commence à dater le changement des dispositions de l'Empereur à l'égard de la France. Ce serait à tort toutefois que l'on attribuerait cette espèce de révolution uniquement au plaisir qu'a pu causer ici la rentrée de M. de Richelieu au ministère. L'empressement, indiscret autant qu'il était imprudent, avec lequel, malgré mes instances, on s'est obstiné dans le temps à donner aux trois autres. Cabinets connaissance et communication d'une lettre dans laquelle M. de Richelieu, encore accablé du grand malheur dont il venait d'être témoin, confiait à l'Empereur sa douleur et ses inquiétudes, cet empressement prouve assez quelles étaient alors l'intimité des quatre puissances entre elles, l'étendue de leur méfiance et la nature de leurs dispositions à notre égard. Mais, depuis lors, d'une part l'indignation générale et si hautement prononcée dans toute la France contre l'assassinat de M. le Duc de Berry a prouvé à l'Empereur que la nation n'était point, comme on le lui avait dit, complice de ce détestable forfait; d'une autre, la marche suivie par les ministres du Roi, les principes proclamés par eux à la tribune des Députés, l'énergie déployée par le gouvernement au moment des troubles passagers excités dans Paris pendant la discussion de la loi des élections, la belle conduite et la fidélité des troupes au moment de cette épreuve critique et dangereuse ont beaucoup diminué les inquiétudes de l'Empereur. Il avait critiqué hautement les mesures de l'ancien ministère: il a loué de même les gages de sécurité que venait d'offrir la conduite du gouvernement.

Son langage et celui de ses ministres, soit avec moi, soit dans le public, n'a plus été le même, et, si je n'ai pas eu la consolation de voir disparaître entièrement des préventions qui nous étaient si contraires, j'ai eu celle du moins de m'assurer que ces préventions étaient l'unique cause des dispositions qui m'avaient inquiété, et qu'elles n'étaient nullement l'effet d'intentions hostiles et contraires à l'indépendance de la France.

Tandis que, d'un côté, chaque courrier arrivant de Paris et les lettres de M. de Richelieu venaient diminuer la méfiance et les inquiétudes du Cabinet de St-Pétersbourg, la conduite des autres Cabinets contribuait aussi indirectement à faciliter un rapprochement auquel tendaient tous mes soins et tous mes efforts. Les conférences de Vienne, dont le but ou le prétexte n'avait point été approuvé par le gouvernement russe, et dont le résultat à peu près nul avait d'avance été annoncé par le comte Capo d'Istria, avaient mis entre les deux Cours une sorte de froideur et d'aigreur qu'ont encore augmentées les propos souvent peu mesurés de M. de Metternich, dans cette occasion par M. de Lebzeltern.

La révolution d'Espagne m'a donné depuis occasion de m'assurer que le gouvernement russe partage entièrement l'opinion de celui du Roi, tant sur la politique ambitieuse et peu franche que sur les intentions et les projets du ministère anglais relativement à la Péninsule et aux colonies espagnoles.

Le Cabinet de Berlin, depuis longtemps, c'est-à-dire depuis qu'il s'est mis dans la dépendance de l'Autriche, semble ne travailler qu'à aliéner chaque jour davantage l'esprit et les dispositions de l'Empereur. Ce gouvernement paraît sentir tout ce que sa situation a de précaire, et, comme tout ce qui est faible, il se montre exigeant sans motif et se plaint de tous et toujours hors de propos. J'ai eu l'occasion de voir plusieurs notes du général Schœler qui auraient été plus que suffisantes pour faire demander son rappel, si la prudence de M. de Nesselrode ne l'avait porté à exiger du ministre prussien de les retirer et d'en changer le ton. Le mariage du Grand-Duc Constantin, que je regarde d'ailleurs comme une des plus grandes fautes qu'ait pu commettre l'Empereur, a mis encore plus de froideur entre les deux Cours. Toutefois, Monsieur le Baron, la Prusse semble gênée, humiliée du rôle secondaire que lui fait jouer l'Autriche, et, si les événements d'Italie devaient rallumer une guerre générale, je suis disposé, d'après l'opinion de M. de Nesselrode, à croire qu'elle se trouverait heureuse de renouer ses anciens rapports avec la Russie et de recevoir d'elle sa direction.

Telles sont en abrégé, Monsieur le Baron, les causes principales qui ont contribué à changer la position dans laquelle je me trouvais à l'époque de mon arrivée au poste honorable, mais dangereux, que S. M. a bien voulu me confier. Souvent découragé de la difficulté de ma tâche, je n'ai dû la constance qui m'était nécessaire pour la continuer qu'à mon entière confiance dans la marche de mon gouvernement. Il m'est bien démontré que c'est de lui seul que je puis attendre l'appui dont j'ai incessamment besoin pour le maintien de nos bons rapports avec la Russie, et que, si le ministère peut se maintenir et se fortifier sur la ligne où il s'est placé pendant la dernière session, il me

sera facile de déjouer les intrigues qu'ont dirigées contre nous par habitude les ministres des autres puissances et de placer la mission du Roi à Pétersbourg dans la situation la plus avantageuse.

Cependant, Monsieur le Baron, si la marche du gouvernement, si les succès obtenus par le ministère pendant la dernière session ont dissipé une partie des inquiétudes et commencé à établir la confiance du Cabinet de St-Pétersbourg, si aucune prévention personnelle ne s'oppose aujourd'hui à l'entier rétablissement de cette confiance, il ne faut pas en conclure que l'on soit sans aucune crainte ni sans appréhension sur notre avenir. On considère les factions comme étonnées de la résistance qu'elles ont rencontrée, mais on est loin de les voir détruites ou moins irritées; on s'attend à les voir redoubler d'activité au moment des élections, on craint surtout qu'un parti qui devrait se signaler par une sage abnégation de ses prétentions autant que par son dévouement ne se montre trop exclusif, et qu'en refusant de suivre la direction du gouvernement, il n'abandonne encore le terrain aux ennemis les plus dangereux du Trône et de la tranquillité de la France. Je ne dois pas dissimuler à V. E. que la crainte la plus grande de l'Empereur, dans le cas où le résultat des élections tromperait l'espoir et l'attente du gouvernement, serait de voir changer les chefs du ministère; cette crainte suffit même pour laisser sur notre avenir des inquiétudes qui mettent encore dans mes relations un peu de gêne et de contrainte. Comme fidèle serviteur du Roi et comme bon français, je me suis déjà vu, Monsieur le Baron, plus d'une fois dans la pénible obligation de faire taire toute espèce de considérations et de déclarer quelles étaient les préventions de l'Empereur contre M. le duc Decazes. Ces préventions, loin d'avoir perdu de leur force, sont devenues d'autant plus prononcées aujourd'hui, qu'après les injustices auxquelles M. Decazes a été en butte, après l'exaspération des sentiments qui se sont élevés contre lui, on ne lui voit désormais d'autres moyens d'administrer que celui de changer entièrement le système actuel du gouvernement et de se mettre à la tête d'un parti dont les opinions ne sont plus douteuses et dont les intentions sont regardées comme aussi contraires à la Famille Royale qu'au maintien de l'ordre et de la tranquillité de l'Europe. Je suis donc obligé de répéter que, si les événements, la confiance du Roi, ou une combinaison quelconque ramenait M. Decazes à la tête de l'administration, tous nos rapports ici changeraient de nature, la méfiance renaîtrait, et toute l'influence sur l'esprit et les dispositions de l'Empereur serait rendue aux ennemis de la France.

La manière dont M. Decazes a été reçu à Londres, l'état qu'il se prépare à y tenir, sont déjà même devenus ici un sujet d'observation et d'inquiétude. On approuve hautement que le Roi multiplie les marques de faveur et de bienveillance qu'il accorde à l'homme qu'il honore de son amitié; mais on paraît craindre que l'éclat extraordinaire donné à l'ambassade de M. Decazes ne soit regardé comme un moyen de plaire à l'Angleterre; et l'on n'est pas sans inquiétude sur l'influence que pourra peut-être avoir sur l'esprit de ce ministre l'apparente confiance, l'extrême bienveillance que paraît vouloir lui témoigner le gouvernement anglais.

Je le répète, Monsieur le Baron, il n'y a que le sentiment le plus intime d'un devoir impérieux qui puisse me déterminer à entrer dans des détails aussi délicats; mais je me croirais indigne de la confiance du Roi, si je ne déclarais pas avec franchise tout ce qui arrive à ma connaissance et qui est de nature à intéresser le bien de son service. Jamais la crainte de déplaire ou le désir d'être agréable ne pourra me faire dissimuler une vérité, un fait, qui peut avoir une influence quelconque sur le sort et le bonheur de ma patrie.

---

## 52.

*St-Pétersbourg, 25 septembre 1820.*

....La révolution de Naples a été pour moi, Monsieur le Baron, une nouvelle occasion d'observer l'extrême différence d'opinion que j'ai souvent remarquée entre le comte Capo d'Istria et le comte de Nesselrode. Sans le rôle passif et à peu près muet auquel celui-ci semble s'être soumis, il serait difficile d'expliquer comment l'Empereur peut accorder une confiance en apparence égale à deux hommes entre lesquels il existe si peu d'analogie, et qui ont une manière si peu conforme d'envisager et de comprendre les grandes questions politiques du moment. Mais M. de Nesselrode, plus jaloux de sa place que de la confiance intime de son Maître, ne tient nullement à faire prévaloir ses opinions; elles ne sont connues que de ses amis intimes, et toujours il sera disposé à les sacrifier soit à des considérations personnelles, soit à la défiance qu'il a de ses moyens, soit enfin à l'ascendant que doit naturellement prendre sur lui dans le cabinet de l'Empereur un homme qui, comme le comte Capo d'Istria, joint à beaucoup de génie, à une immense capacité, le désintéressement le plus absolu, un homme que l'on peut quelquefois accuser de se livrer avec trop d'abandon peut-être à des théories dont l'application n'est pas toujours facile, mais dont les vues sont vastes et dont la conduite et les opinions n'ont jamais d'autre but ni d'autre base que l'intérêt général.

Dans les circonstances délicates où nous nous trouvons aujourd'hui, ce n'est donc pas une chose indifférente que la présence de l'un ou l'autre de ces ministres auprès de l'Empereur, si prompt à se livrer à ses premières impressions, et dont les déterminations peuvent quelquefois avoir de si grandes et de si funestes conséquences. Nous devons, je crois, regarder comme un grand bonheur que le comte Capo d'Istria se soit trouvé seul auprès de ce Prince lorsqu'il a reçu les premières nouvelles de la révolution de Naples; peut-être devons-nous à cette seule particularité la détermination si heureuse et si sage qu'a prise l'Empereur de n'agir que de concert avec *tous* ses alliés, et de ne pas céder aux pressantes invitations qu'il a reçues alors de faire cause commune avec l'Autriche. Le prince de Metternich avait tellement compté sur l'effet que produirait sur l'Empereur la première nouvelle de cette seconde révolution militaire, que V. E. a peut-être pu savoir que le bruit s'était répandu

à Vienne que la Russie faisait marcher trente mille hommes sur l'Italie. La Princesse de Salerne avait annoncé cette nouvelle comme positive au jeune duc de Serra Capriola.

M. le comte de Nesselrode est autant que le comte Capo d'Istria dévoué à l'Empereur. Ses intentions sont bonnes, mais sa vue est courte, ses opinions sont facilement influencées par les personnes de sa société, et le baron de Lebzeltern, qui a de bonnes raisons pour ne pas aimer le comte Capo d'Istria, a travaillé, je crois, avec succès à persuader au comte de Nesselrode que le système autrichien était le seul bon, le seul surtout auquel le Souverain Autocrate de la Russie dût et pût se rallier aujourd'hui....

..... J'avais bien pressenti, Monsieur le Baron, l'impression que produirait sur l'Empereur la nouvelle du dernier complot, et quoique le comte Capo d'Istria en tire des conséquences favorables à la force du gouvernement et à celle de nos institutions, il n'en est pas moins vrai que ce fâcheux événement a suspendu, pour ainsi dire, la confiance que notre situation commençait à inspirer. Ils sont bien coupables, ceux qui, dans leurs perfides et absurdes calculs, comptent pour rien la tranquillité et la considération de leur patrie! Il est bien important, M. le Baron, que l'on soit promptement instruit des suites de cette folle et criminelle machination et rassuré sur ses conséquences. Après avoir fait preuve de sagesse et de prévoyance, le gouvernement doit à sa considération de déployer une grande fermeté. Les gens toujours soigneux de pronostiquer pour la France des malheurs et des révolutions se pressent déjà d'annoncer que les élections seront toutes défavorables au gouvernement, auquel la droite refuse de se rallier. Dès que V. E. pourra prévoir le résultat de cette crise, il sera bien nécessaire que les ministres du Roi à l'étranger puissent être mis à même de calmer les inquiétudes qu'elle fait naître.

Le comte de Nesselrode m'a fait entendre qu'il était chargé de me dire que l'Empereur me verrait avec plaisir à Troppau, qu'il ne pouvait cependant pas m'engager formellement à m'y rendre, parce qu'alors il faudrait faire à l'ambassadeur d'Angleterre une semblable invitation, mais que, dans sa lettre à M. le duc de Richelieu, le comte Capo d'Istria ferait connaître combien les dispositions de l'Empereur m'étaient favorables. Sans oser me permettre de former à ce sujet aucun désir ni aucune prétention, j'attendrai respectueusement les ordres de V. E., et serai prêt à partir dans les vingt-quatre heures, si Elle croit que cela puisse avoir la moindre utilité pour le service du Roi...

..... Je sors de chez M. de Nesselrode, où j'ai appris que l'Empereur n'avait point encore fait de réponse à la lettre autographe du Roi d'Espagne apportée par M. de Salmon. Les nouvelles que l'on a de ce pays, et le désordre dans lequel il est représenté par l'agent russe me font présumer que cette réponse se fera encore attendre longtemps, d'autant que l'on répand ici comme certaine la nouvelle que le Roi Ferdinand VII a voulu s'évader et quitter l'Espagne.

## Г) Донесеніе графа Габріакъ *)

(ноябрь 1820 г.—іюнь 1821 г.).

### 53.

*St-Pétersbourg, 2 novembre 1820.*

Dans mon rapport d'avant-hier confié à la poste **), j'ai cru devoir vous prévenir et vous présenter l'insubordination d'un régiment de la Garde comme étant sans importance. Je m'exprimerai plus franchement aujourd'hui par un courrier prussien, quoique avec réserve, manquant absolument du temps nécessaire pour le chiffre. Je couvrirai seulement de son voile cette observation fondamentale, que la désobéissance du régiment de Sémenowsky a été occasionnée par les conséquences de cette fatale manie militaire commune à toute la famille Impériale, déplorable héritage de Paul Ier et de Pierre III, remarquable surtout chez les frères de l'Empereur, et qui n'a rien de commun avec le génie de la guerre, mais qui leur fait continuellement tourmenter les soldats pour des exercices, censurer leur tenue, inspecter leur caserne, encourager les chefs les plus durs et les plus exigeants, comme le cruel Schwarz, ce qui peut occasionner par la suite des désordres beaucoup plus grands encore par l'état de fatigue, et je dirais presque de désespoir, où ils réduisent les soldats.

Les deux bataillons du régiment de Sémenowsky qui ont été embarqués ont été transportés l'un à Svéaborg, l'autre à Kexholm. La première compagnie, dite de l'Empereur, qui se trouve avec le 3e bataillon renfermée ici à la citadelle, va être jugée par un conseil de guerre dont la sentence sera ensuite soumise à la sanction de l'Empereur.

La conduite du colonel Schwarz sera également jugée. Il commandait précédemment dans la ligne. L'Empereur, ayant remarqué la bonne tenue de son régiment, l'avait récompensé en le plaçant à la tête de celui de Sémenowsky en remplacement du général Potemkine, aide de camp général, mais réputé trop doux. Le colonel Schwarz crut donc ne pouvoir mieux faire que de rompre son nouveau régiment, par toute sorte d'exercices et de punitions, à la rigoureuse exactitude, et, si je puis m'exprimer ainsi, à la parfaite *automatie* tant appréciée par ses chefs. C'est de la sorte effectivement qu'on obtient de la Garde Impériale ces prodiges de régularité et de précision dans les manœuvres qui faisaient dire à des Anglais que ces régiments semblaient mus par une machine à vapeur. Mais en outre de l'inutilité de cette exactitude merveilleuse dans un jour de combat, il faut évaluer aussi l'inconvénient de l'exténuation et de la désaffection que ce régime occasionne dans les troupes.

La plupart des soldats de la Garde regrettent la ligne, où ils étaient moins payés, mais moins fatigués, et on le croira sans peine, si, comme on

*) За время пребыванія графа Лаферроне въ Троппау, въ Лайбахѣ и въ [illegible]

**) Этого донесенія въ Архивѣ не оказалось.

me l'assure, il en meurt 6000 sur 60.000, ou un dixième environ, annuellement par suite de l'excès de leurs travaux. Aussi, lorsque le Grand-Duc Michel a dit aux vétérans de Sémenowsky: „N'avez-vous pas honte de tenir une pareille „conduite?“ ils ont nettement répondu: „Et vous, n'avez-vous pas honte de „nous donner de pareils chefs?“ Les autorités militaires, fort alarmées dans le premier moment, ont mis sur pied la garnison, mais les chasseurs ont dit tout haut en prenant les armes: „Si on compte sur nous pour faire feu sur „nos camarades, on se trompe!“

La docilité avec laquelle les soldats réfractaires se sont laissé enfermer a prévenu tout désordre, mais elle a produit un autre mal réel, c'est celui de redoubler l'intérêt en leur faveur. D'où il résulte que le jugement qu'on va prononcer sur eux peut de toute manière entraîner de graves inconvénients: s'il est indulgent, et qu'on change leur chef, l'exemple sera très périlleux; mais si, au contraire, comme il est beaucoup plus probable, on déploie contre eux une grande rigueur, on rappellera encore plus vivement qu'on ne le fait maintenant la dureté de leur chef, la légitimité de leurs plaintes. Ils se plaignaient entre autres choses d'être privés par les exercices du dimanche d'entendre la messe depuis trois mois, de recevoir au visage des coups de poing et des crachats. Je n'affirme rien, je répète, et la tranquillité de leur conduite, d'après la chaleur avec laquelle chacun les défend en ce moment dans la société, je puis juger de l'intérêt qu'ils excitent dans les régiments. Leur châtiment l'accroîtra: l'irritation redoublera. L'année dernière, ce fut une seule compagnie du régiment d'Izmaïlowsky qui, par de semblables motifs, se mutina contre son capitaine: cette année-ci, c'est un régiment. C'est une progression effrayante!

Je n'ai parlé que du soldat. Aucun officier n'a été ostensiblement impliqué dans cette désobéissance. Cependant beaucoup de gens les croient complices. Ils supposent en outre qu'il existe parmi eux des associations maçonniques redoutables. Ils rappellent en preuve de l'influence de ces sociétés l'exemple d'un officier espagnol fuyant dans le temps de sa patrie comme complice de Portier, et qui, quoique dépourvu de lettres, et même de passeports, trouva par son affiliation aux loges ici assistance et secours, et finit même par être employé dans son grade de lieutenant-colonel à l'armée de Géorgie. Pour mon compte, j'ai peine à croire, je l'avoue, à une grande puissance des francs-maçons, dans un pays comme celui-ci, ni à celle des sociétés secrètes, quand il n'y a pas de grands mécontentements publics. Mais il est certain que beaucoup de jeunes officiers aux Gardes ont la tête remplie d'idées libérales, d'autant plus exagérées qu'ils sont fort ignorants et qu'ils vivent loin des inconvénients du libéralisme, qu'ayant apprécié le ton et la forme du commandement à l'étranger, ils les trouvent insupportables chez eux, que la continuité des exercices et la sévérité d'inspection pour les détails les plus minutieux leur pèsent et les fatiguent, qu'ils en discourent librement et tout haut devant les soldats, et que, dans l'affaire du régiment de Sémenowsky, ils n'ont marqué que de l'intérêt pour les soldats et de l'indignation contre le colonel. De telle sorte qu'en examinant tout ceci, on ne peut se défendre de penser qu'il serait utile, en punissant sévèrement un exemple dangereux, d'apporter en même temps

au système militaire de la Garde quelques adoucissements qui aideraient à prévenir le renouvellement de pareils désordres.

Le duc de Serra Capriola a reçu la nouvelle de l'ouverture du Parlement napolitain, et la note du duc de Campo Chiaro au prince de Metternich, par un courrier qui, ne pouvant traverser les Etats Autrichiens, a dû prendre par le Piémont, la Suisse et la Prusse, trois jours avant. Les pièces envoyées au duc étaient parties par un feldjäger envoyé par le comte de Stackelberg à Varsovie.

---

54.

*St-Pétersbourg, 8 novembre 1820.*

Le général Orloff a refusé, dit-on, de faire partie de la commission militaire dont je parle dans mon numéro précédent. Elle se trouvera placée entre l'extrême intérêt que témoigne pour le régiment réfractaire la société, dont les familles les plus considérables comptent leurs parents dans ce régiment, et l'Empereur, qu'on suppose très irrité.

S. M. I. aura effectivement lieu d'être alarmée en considérant que cette désobéissance, étant inouïe, prouve un changement remarquable dans les dispositions du soldat russe, qui précédemment obéissait constamment sans murmurer aux commandants les plus durs, que les officiers devaient connaître le mécontentement du régiment et le partager, et que l'un d'eux, invité à exhorter les soldats à la soumission, s'y est refusé, que l'autorité ne doit pas être discutée, et que cependant, notamment dans cette occasion, depuis les aides de camp généraux jusqu'aux sous-lieutenants, tous les officiers raisonnent sur la forme du gouvernement, regrettent tout haut qu'il n'y ait pas de garantie légale contre l'arbitraire, en sorte que, si autre part la nation a révolutionné l'armée, ici c'est l'état-major qui libéralise les soldats de la nation.

D'autre part, l'Empereur aurait cependant tort de se livrer à trop de ressentiment, attendu que le développement de ces opinions devait inévitablement être amené par le contact des étrangers, favorisé par l'Empereur lui-même, que, malgré ce libéralisme, son autorité repose encore inébranlablement sur une base immense qui pourrait se révolter, que néanmoins, même en Russie, on ne peut plus consommer, comme le faisait Schwartz, la paye du soldat, varier sa tenue, le faire travailler les pieds nus dans la caserne pour économiser sa chaussure, goudronner sa moustache, lui cracher au visage, l'exténuer de fatigue, l'assommer de coups, que ce sont les manies militaires de la Famille Impériale qui occasionnent tous ces excès, qu'il ne faut donc que les modérer et adoucir la rigueur du traitement des soldats pour se sauver de tout danger.

Ce qui est ensuite effrayant pourtant, c'est que beaucoup de gens prétendent que cet exemple ne corrigera personne, tandis que l'enseignement mutuel exécuté parmi les colonisations apprendra aux soldats à lire, à penser, à raisonner et à se communiquer leurs plaintes et leur mécontentement.

## 55.

*St-Pétersbourg, 11 novembre 1820.*

On croit ici que l'Empereur sera très empressé de venir connaître par lui-même les motifs de la désobéissance, inconnue jusqu'à présent, d'un régiment russe tout entier, d'un régiment, le premier de la Garde et spécialement chéri de l'Empereur, qui a désobéi avec ordre, résisté avec tranquillité suivant l'exemple du jour, et motivé son insubordination sur ce que son désespoir ne pouvait parvenir à être connu du Souverain que par cet éclat: un soldat qui s'était plaint il y a deux mois au général en chef, lorsqu'il passait l'inspection, est encore maintenant en prison.

On attend donc ici S. M. pour la fin du mois ou les premiers jours de décembre. La commission différera jusqu'à son retour ou la réception de ses ordres pour porter un jugement.

Mais malgré ce qu'on avait fait dire, et que j'avais mandé en clair, on m'assure qu'il règne une telle unanimité de dépositions et un tel esprit de corps parmi les soldats prisonniers, qu'on n'a pu encore découvrir aucun principal instigateur.

## 56.

*St-Pétersbourg, 17 novembre 1820.*

.....J'ai l'honneur de transmettre ci-joint à V. E. la traduction d'une circulaire du comte Kotchubey adressée aux gouverneurs généraux militaires au sujet de l'affaire du régiment de Sémenowsky. V. E. verra qu'elle attribue l'insubordination du régiment à la conduite du colonel, taxé d'inconsidération et d'excès de sévérité. Il a été destitué incapable. Un sentiment de justice, et peut-être une sorte de déférence pour l'opinion publique, ont pu dicter ces déclarations, mais il n'en devient que plus difficile d'user d'une grande rigueur envers des soldats qui n'auront résisté qu'à un colonel *incapable* à cause de sa conduite *inconsidérée* et *trop sévère*. Aussi, plusieurs personnes supposent que l'Empereur taxera d'imprévoyance la conduite des autorités pour n'avoir pas connu la disposition des soldats et prévenu leur désobéissance, de faiblesse pour n'avoir pas su déployer plus de rigueur pour les ramener à l'ordre lorsque le mouvement était éclaté, de précipitation enfin en se hâtant de prononcer, avant d'avoir pris les ordres de S. M., des décisions sur la conduite du commandant Schwartz, qui semble faire excuser jusqu'à un certain point la désobéissance de son régiment. On suppose même que ce mécontentement pourrait s'étendre jusqu'au général Potemkine, auquel l'Empereur reprochera peut-être d'avoir par sa douceur gâté l'esprit du régiment pendant qu'il le commandait, et qui, par une sorte d'affectation, a profité ces jours-ci de la permission qu'il avait reçue en quittant le régiment de continuer à en porter l'uniforme. On est ensuite impatient d'apprendre à l'égard des soldats le choix que fera l'Empereur entre les inconvénients de la rigueur, qui, attendu les

circonstances atténuantes qui ont accompagné la désobéissance de ce régiment et le peu de contentement des autres corps de la Garde Impériale, pourrait occasionner de l'irritation et préparer peut-être des résistances plus fâcheuses encore, et d'autre part les dangers de la douceur, qui pourrait rendre contagieux un pareil exemple. On ne prévoit pas qu'on puisse avoir de réponse aux premiers rapports qui ont été faits à S. M. I. à ce sujet avant une huitaine de jours. Je m'empresse d'informer V. E. de ce que j'apprends à cet égard, quoique je ne doute pas qu'à cette époque Elle n'ait reçu sur cet objet des informations plus directes de Troppau, par M. le comte de la Ferronnays....

## 57.

*St-Pétersbourg, le 30 novembre 1820.*

Les deux bataillons du régiment de Sémenowsky qui avaient été embarqués, l'un pour Kexholm, l'autre pour Swéaborg ont été contraints par le mauvais temps de se réfugier à Réval, et ne peuvent pour le moment se rendre à leur première destination. On vient d'envoyer M. Schipping, aide de camp de l'Empereur, à Réval, afin de prendre les mesures convenables pour pouvoir les garder dans cette ville jusqu'à nouvel ordre.

Quels que soient les pronostics fâcheux, dans un temps surtout où chacun aime à prédire des malheurs, et dans un pays assez dissemblable du reste de l'Europe pour que rien ne puisse y être préjugé par analogie avec ce qui se passe autre part, je ne dois pas omettre de faire remarquer à V. E. que l'affaire très minime en elle-même de la désobéissance d'un régiment acquiert ici de jour en jour plus d'importance, non seulement par la nouveauté de l'événement, mais surtout par la complicité, je puis dire, de la société et de l'armée.

En remontant en premier lieu à l'origine de cette insubordination, on est forcé de l'attribuer à la Famille Impériale et principalement au Grand-Duc Michel, qui avait fait placer Schwartz, et dont Schwartz offre de montrer les ordres comme lui ayant prescrit la conduite qui excite tant de mécontentement. On ne tarit pas, à cette occasion, sur les manies militaires de ce Prince, qui passe une partie de sa journée à faire marcher dans son salon des soldats la pointe basse et les pieds successivement placés sur la même direction, la jambe de derrière suspendue un moment lorsqu'on commande *Halte!* pour venir rejoindre plus vigoureusement celle de devant, et à faire exécuter d'autres innovations dans les mouvements et la tenue militaire, qui ne peuvent servir qu'à la parade et que nuire à la guerre. On rappelle tous ses emportements pour une présentation d'armes défectueuse, comme il quitte tout ce qui a droit à ses égards ou à son intérêt s'il aperçoit une sentinelle qui se tient mal sous les armes, enfin, mille traits de l'importance puérile et, pour ainsi dire, exclusive qu'il attache aux détails de ce genre, qui n'a pas seulement l'inconvénient de le déconsidérer aux yeux de la société, mais encore celui, beaucoup plus grave en ce moment, de le faire haïr du soldat par ses exigences.

Malheureusement ce tort ne lui est pas exclusivement personnel, et, tandis que cet événement nuit, par les examens auxquels il donne lieu, à la Famille Impériale, l'éclat fâcheux que la maladresse des chefs a fait acquérir à cette affaire, la rigueur du régime de Schwartz, la modération du soldat, l'étonnante unanimité de leurs réponses dans les interrogatoires, ont fixé l'intérêt de tout l'Empire sur ce régiment. Déjà les soldats du superbe régiment de Préobragensky témoignent la plus grande sollicitude pour ceux de Sémenowsky; ils ont été jusqu'à dire: „Ce sont des enfants! S'ils s'étaient „concertés avec nous, nous aurions bien trouvé moyen d'avoir un meilleur „chef!“ D'autre part, à Kalouga, les officiers de quelques régiments ont nettement refusé à leur général d'apprendre de nouveaux exercices auxquels on voulait les dresser eux-mêmes pour qu'ils les enseignassent aux soldats.

Ainsi, quoique je sois persuadé que la présence de l'Empereur à son retour fera tout rentrer momentanément dans l'ordre, je crois que, malgré la vénération que l'on a pour sa personne, si, après avoir puni les réfractaires, il ne contient pas ses frères et n'adoucit pas ce système militaire, qui, comme je l'ai fait observer à V. E., tue annuellement un dizième de la Garde, il s'exposera à des dangers plus grands encore que ceux que des concessions faites à la force armée peuvent entraîner dans le moment actuel.

Je ne puis m'étendre davantage; je manquerais de temps et d'occasion. Je ne puis me fier au courrier prussien: l'usage du chiffre avait fini par livrer ici tous ceux de M. de Noailles.

---

## 58.

*St-Pétersbourg, 30 novembre 1820.*

Voici le prikaze de l'Empereur à l'armée russe au sujet de l'affaire du régiment de Sémenowsky. Le noble langage tenu dans cet acte, sa juste sévérité, l'expression si vraie de l'amertume que la nouvelle de la désobéissance de ce beau régiment a causée à S. M. I., le regret avec lequel Elle le châtie, et le besoin de pouvoir promptement lui pardonner qui perce au milieu des reproches qui lui sont adressés, ont produit, à ce qu'il paraît, une grande impression aux casernes, où ce prikaze a été lu, et dans la société, qui l'a beaucoup loué.

Cette résolution sage et ferme a d'autant plus de mérite, qu'elle a été prompte, et accompagnée en même temps des instructions particulières les plus propres à témoigner une bienveillance paternelle de la part de l'Empereur pour ce régiment. S. M. I. a bien voulu faire Elle-même un travail pour assigner aux officiers qui sont répartis dans l'armée les régiments où la présence de leurs parents, la proximité de leurs terres, le séjour dans les provinces auxquelles ils appartiennent peuvent rendre leur exil de la capitale moins pénible. Le premier bataillon attendra, il est vrai, son jugement ici dans la forteresse; mais outre que l'unanimité des dépositions n'a pas, ce me semble, permis jusqu'ici de découvrir des coupables, l'Empereur a montré le désir d'en

trouver le moins possible. Quant aux soldats des deux autres bataillons, plusieurs personnes trouvent qu'ils ne sont pas même assez punis, parce qu'ils préfèrent pour la plupart au service de la Garde celui moins payé, mais plus doux, de la ligne.

Cependant, Monsieur le Baron, malgré un si juste mélange de sévérité et de douceur, le but ne sera pas encore atteint et l'esprit d'insubordination pas réprimé, au dire même des serviteurs les plus dévoués et les plus éclairés de l'Empereur, si un adoucissement aux exigences militaires, surtout dans la Garde, ne fait pas disparaître la source première de cet esprit de mécontentement qui, s'il continuait à exister et à être motivé, ne pourrait que rendre dangereuse la mesure de disperser dans les régiments de l'armée les soldats réfractaires et des officiers qui conservent d'autant plus de ressentiment des traitements du colonel Schwartz, qu'ils se trouvent punis par suite de cette même mauvaise direction dont ils avaient eu eux-mêmes à souffrir, et qui seront probablement plus irrités du reproche solennel d'incapacité qu'ils reçoivent dans le prikaze que ramenés par les attentions touchantes que l'Empereur a eues pour eux tout en les punissant. Mais, enfin, le colonel Schwartz va être jugé et probablement condamné. On sera donc conséquent, dans la conduite envers les troupes, à l'esprit qui aura dicté cette sentence, et l'on ne doute pas que cet exemple salutaire ne détermine la cessation de toutes les rigueurs qui ont pu seules occasionner un mouvement de désobéissance parmi des troupes aussi fidèles et aussi disciplinées.

---

## 59.

*St-Pétersbourg, 23 janvier 1821.*

Le travail de la commission chargée de juger le premier bataillon du régiment de Sémenowsky demeuré ici prisonnier à la citadelle est fini, mais la sentence a été soumise à la sanction de l'Empereur, et doit rester secrète jusqu'à ce que l'on connaisse la détermination de S. M. I. Il paraît cependant certain que les soldats convaincus d'avoir excité leurs camarades à la désobéissance seront passés aux verges, et le reste du bataillon dissous et dispersé dans la ligne, comme l'ont été les deux autres bataillons de ce régiment. On a limité, à ce qu'il semble, extrêmement le nombre des coupables, qui ne seront pas au delà de cinq ou six. V. E. trouvera dans la douceur de cette sentence l'effet des intentions clémentes témoignées par l'Empereur, de l'intérêt général qui s'est manifesté en faveur du régiment réfractaire, et du retard apporté à les juger, la sensation produite sur l'opinion par le châtiment étant dans un cas pareil d'autant plus pénible que l'impression occasionnée par la faute se trouve déjà par son éloignement plus affaiblie.

Le colonel Schwartz n'est pas encore jugé.

Le nouveau régiment de Sémenowsky, composé de grenadiers tirés de divers régiments de ligne, est formé. Le général Bystrom le commande provisoirement, en attendant la nomination du colonel par l'Empereur.

Le Grand-Duc Michel exerce ces nouvelles troupes, et les passait hier en revue, lorsque, voyant approcher l'heure où la musique du régiment devait prendre part à la célébration du service funèbre que je faisais exécuter *), il les a renvoyés hâtivement, leur recommandant l'exactitude à concourir à la célébration de ce service. Le prince Tufiakine, surintendant des spectacles, qui m'avait forcé à recourir à cette musique militaire, parce qu'il voulait conserver l'orchestre de l'Opéra à la répétition d'une nouvelle pièce, en a été, à ce qu'on m'assure, sévèrement réprimandé par M. le général Miloradowitch, gouverneur militaire de St-Pétersbourg, qui lui a dit qu'on ne pouvait trop favoriser des cérémonies religieuses qui avaient pour objet d'expier des attentats commis contre les Rois, et de recommander leur mémoire aux peuples.

M. Karazine, qui est toujours détenu à Schlüsselbourg, ainsi que j'en ai informé V. E., disait entre autres choses dans sa lettre à l'Empereur: „Tous „les ressorts par lesquels vous avez jusqu'ici gouverné votre Empire sont „usés: il en faut de nouveaux..... Souvenez-vous que vous êtes russe et „non polonais. Vous avez accordé à une nation ennemie des institutions que „vous refusez à votre peuple, et vous n'êtes assis que sur un trône de faux or".

## 60.

*St-Pétersbourg, 18/30 mai 1821.*

M. le comte de Nesselrode est arrivé ici hier matin.

L'Empereur est attendu à Tzarskoïe-Sélo pour le 23 mai/4 juin. Il trouvera encore ici le premier bataillon de Sémenowsky, qu'on retient dans la citadelle jusqu'à ce que la sentence rendue à son égard soit sanctionnée ou modifiée par S. M. I.

Toute la Garde est partie de St-Pétersbourg; le dernier corps d'artillerie s'est mis en marche le 26/14 de ce mois **). On croit que, malgré la pacifi-

*) Годовщина кончины Людовика XVI.

**) *Extrait d'une lettre au général Miloradovitch.*

*Laybach, le 10/22 mars 1821.*

L'état précaire dans lequel l'Europe se trouve à présent m'a obligé de donner ordre à une partie de mes troupes de se porter au delà des frontières de mes Etats. Une partie des deux corps de l'armée devra partir, ainsi que celui de Lithuanie, pour ne faire qu'un seul corps quand ils seront rendus sur les frontières.

En conséquence, les Gardes ont reçu ordre de se mettre également en marche sur-le-champ. Elles seront remplacées:

1° par la réserve de la cavalerie de la Garde,

2° par une division de Cosaques,

3° par la 1re brigade commandée par le général major Ridiger,

4° par les marins de la Garde,

5° par les détachements dits de la garnison de la Garde,

6° par les régiments de carabiniers qui se forment actuellement à St-Pétersbourg,

cation de l'Italie, les principales dépenses nécessaires pour ce mouvement intérieur des troupes étant faites, l'Empereur est bien aise qu'il s'effectue, en vue de la fermentation qui subsiste encore en Europe, et dans le but en même temps de corriger le mauvais esprit de beaucoup d'officiers en les occupant militairement, et en les éloignant de la capitale, où les censures à l'égard du gouvernement et les désirs d'innovations se développent davantage en raison des communications extérieures, d'une instruction plus étendue, de la réunion et du contact de ces officiers avec un plus grand nombre d'hommes de la même opinion. Quelques personnes ajoutent à ces motifs de déplacements de la Garde l'intention de faire exécuter la sentence portée contre le premier bataillon de Sémenowsky, et qu'on dit plus sévère qu'on ne l'avait cru d'abord, par des troupes de ligne plutôt que par des soldats de la Garde, très affectionnés à leurs anciens camarades, dont ils ne craignent même pas de louer la conduite, de telle sorte que les chefs de la Garde, tout en redoublant de vigilance, ont jugé nécessaire cependant depuis quelque temps, pour éviter de nouveaux désordres, de se montrer plus justes et plus condescendants envers les régiments qu'ils commandent.

---

## 61.

### Письмо графа Лаферронэ изъ Вѣны.

*Vienne, le 1er juin 1821.*

....Tout ce que je recueille pendant mon voyage, Monsieur le Baron, me prouve que, si l'idée d'attaquer chez nous des institutions que les trois Souverains du Nord paraissent décidés à ne plus laisser établir nulle part qu'avec les plus extrêmes modifications n'est pas encore avouée, on peut du moins se regarder assuré que le moindre ébranlement en France suffirait pour prouver qu'elle seule, par la nature même de ses institutions, excite la haine de l'Autriche, l'inquiétude de la Russie, et que ces deux sentiments, quoique bien différents, s'entendront encore longtemps pour agir de concert. Il est bien important pour moi, Monsieur le Baron, que le gouvernement du Roi se pénètre bien de cette disposition de l'Empereur de Russie. Je suis convaincu que, loin de vouloir la ruine de la France, il en désire au contraire la force et la prospérité; mais on est parvenu à détruire à peu près la confiance qu'il paraissait avoir dans la stabilité du gouvernement. La violence de nos discussions, l'insolente audace des principes que l'on ose quelquefois proclamer à nos tribunes, les crimes et les conspirations dont la France a été le théâtre

---

7° par un bataillon de la garnison présente,

8° par une brigade d'artillerie de cette même garnison,

9° par les détachements dits de la garnison de l'artillerie.

Toutes ces troupes seront placées sous les ordres du lieutenant général Fontonoff, adjudant général, et sous le commandement en chef du général Miloradowitch.

*Signé*: Alexandre.

depuis dix-huit mois, l'idée surtout bien établie que c'est à Paris que se sont préparées et conduites les révolutions de Naples, d'Espagne et de Piémont, tout est devenu entre les mains de M. de Metternich une arme puissante et dont il a su se servir avec la plus grande habileté pour exciter les craintes de l'Empereur Alexandre et lui représenter la France comme le seul et véritable foyer de ce volcan révolutionnaire dont les fréquentes et terribles explosions viennent d'ébranler l'Europe, et la menacent encore de sa ruine. C'est là l'opinion qu'avait l'Empereur en quittant Laybach: c'est dans cette disposition que je vais le trouver. Vous devez sentir, Monsieur le Baron, combien mon rôle devient délicat et embarrassant; cependant je ne m'effraie pas d'avance, et ce ne sera qu'après avoir vu l'Empereur que je pourrai juger et informer V. E. des difficultés que j'aurai à combattre.

Le comte Capo d'Istria, qui m'a rendu tant de services à ma première arrivée à Pétersbourg, ne pourra aujourd'hui m'en rendre aucun: traité toujours avec une extrême bonté, il n'a dans ce moment aucune part à la confiance de son Maître; peut-être même voit-on en lui un témoin incommode et importun de bien des inconséquences. Rien n'indique cependant encore qu'il doive quitter sa place; mais sa santé véritablement détruite sera probablement pour lui un prétexte de demander un congé qui ne lui sera sûrement pas refusé. Cependant, Monsieur le Baron, je suis persuadé que cette espèce de disgrâce sera de peu de durée, que l'estime bientôt fera renaître la confiance et que l'Empereur rapprochera de lui un homme qui l'a servi avec tant d'attachement et tant de désintéressement. Aussi suis-je bien décidé, tant qu'il sera à Pétersbourg, à conserver mes rapports avec lui.

Quant à M. de Nesselrode, je crois que son importance sera beaucoup moins grande dans son propre pays qu'elle ne l'a été à Vienne. Il y a eu de sa part plus de petitesse et de vanité que d'esprit à jouir comme il l'a fait de l'accueil qu'il a reçu dans les cercles de M. de Metternich pendant les trois jours qu'il a passés ici. L'Empereur d'Autriche l'a traité de manière à faire voir au public combien il avait eu à se louer de sa complaisance; il est parti d'ici comblé et ravi, mais les russes témoins de cette réception en ont un peu trop franchement exprimé leur opinion. Je ne dois m'attendre de sa part qu'à de la désobligeance, et je ne regarderai les désagréments que sans doute il me ménage que comme une suite de ses engagements avec M. de Metternich et une preuve de plus de sa reconnaissance envers lui. Au reste, le prince a droit effectivement à la reconnaissance de ceux qui ont suivi la direction qu'il a voulu leur donner; il est impossible de plus largement récompenser qu'il ne l'a fait: argent, titres, cordons de toute espèce, ordres petits et grands, il a donné tout à profusion. Il est vrai que lui-même a reçu plus que des remerciements de la part de son Souverain. Indépendamment du titre de Chancelier, d'immenses et magnifiques propriétés ont été ajoutées à celles qu'il possédait déjà....

## 62.

*St-Pétersbourg, 13/1^er juin 1821.*

L'Empereur a été incommodé par des coliques assez violentes, mais il en est aujourd'hui entièrement délivré. Il est venu ces jours derniers présider à une parade, et recevoir les hommages de sa Cour et de ses principaux officiers. Il s'est montré à tous affable, bienveillant et très satisfait de se retrouver au milieu d'eux et dans sa capitale. Il avait été très content de la tenue des régiments de sa Garde qu'il a rencontrés sur la route, et particulièrement du nouveau régiment de Sémenowsky; il a témoigné, à ce qu'il paraît, son approbation au général Vassiltchikoff sur sa conduite, et l'a soutenu dans tous les différends avec les aides de camp généraux subordonnés à ce général.

S. M. I. semble augurer favorablement, du moins d'après M. le comte de Nesselrode, de la stabilité de l'ordre en Italie, espérant que les gouvernements de Naples et de Sardaigne ne pousseront pas la rigueur au delà de ce qui est strictement nécessaire pour dégoûter de troubler l'ordre public dans ces pays. On paraît en outre satisfait des conseils modérés que l'Autriche donnait à ces puissances, de la réduction de ses troupes d'occupation, et de son désistement d'avoir garnison à Ancône. J'ignore seulement ensuite si l'on approuve également les résolutions qui ont été adoptées de n'accorder aucune institution véritablement constitutionnelle aux peuples de l'Italie. Je ne le crois pas.

Le comte de Capo d'Istria vient d'arriver et est parti pour Czarskoe Sélo. Le duc de Serra-Capriola a reçu de lui, ainsi que de M. le comte de Nesselrode, l'accueil le plus flatteur et les témoignages de la plus grande considération. Comme les dépêches du duc, ainsi que je l'ai mandé à V. E., ont été communiquées à Laybach par le prince Ruffo au Cabinet autrichien pour qui elles n'avaient rien de flatteur, le comte de Capo d'Istria lui a dit: „Vous „aviez fait d'excellents rapports, mais malheureusement vous avez cru les adresser „à votre Roi, et vous avez écrit à M. de Metternich!"

Il m'est ensuite agréable, Monsieur le Baron, de pouvoir ajouter que les dispositions à notre égard me semblent parfaitement bienveillantes et confiantes. Les bruits qui ont couru de quelques changements dans le Cabinet ministère m'ont donné lieu de voir qu'on regretterait fort la retraite de M. de Serres, dont on apprécie également les principes et les talents. La dernière discussion sur la dotation ecclésiastique a fait, à ce qu'il m'a paru, le plus grand honneur dans l'esprit de S. M. I. aux ministres qui ont défendu le projet de loi, et son adoption a également produit l'impression la plus favorable. Monsieur le comte de la Ferronnays arrivera donc ici sous de très heureux auspices, tant à l'égard des sentiments de l'Empereur pour notre pays que sous le rapport de ceux que S. M. lui porte personnellement, puisque tout me confirme dans l'opinion déjà bien établie que M. de la Ferronnays jouit à un haut degré de la bienveillance, de l'estime de S. M. I. et de la confiance de son ministère.

---

## 63.

*St-Pétersbourg, le 1/13 juin 1821.*

Je profite d'une occasion pour donner à V. E., sur la situation religieuse de ce pays, quelques informations nouvelles qui confirmeront celles précédemment transmises dans les rapports de la légation à ce sujet, et suffiront pour Lui indiquer que la marche suivie par le gouvernement Impérial dans les affaires de religion n'a subi jusqu'ici aucune déviation.

Les dames zélées pour la religion mystique continuent toujours à jouir de la même faveur. Entre autres on loge au Palais Michel Mme Tatarinoff, qui réunit chez elle des assemblées pieuses, où la ferveur des prières et l'agitation qu'elles causent sont, dit-on, extraordinaires. L'on ajoute que l'affluence des personnes qui s'y rendent est assez considérable pour qu'on ait été obligé de leur ouvrir de nouveaux appartements.

Mme Krudener, à son arrivée ici il y a quelque temps, voyait fort peu de monde, et l'on ne parlait point d'elle; mais depuis......, encouragée, à ce qu'il paraît, par l'autorisation, elle s'est remise à donner ses enseignements religieux accoutumés à tous ceux qui veulent en profiter. V. E. sait que, longtemps engagée dans le monde, Mme Krudener n'en a point dédaigné les hommages et en a même recherché les succès, que, vouée maintenant aux affections saintes et aux inspirations religieuses, elle se sent encore appelée, dans cette nouvelle situation, à un rôle qui n'est sûrement point sans éclat, puisqu'à l'époque actuelle, où le dégoût et l'horreur causés par le triomphe passager de l'impiété font prédominer un besoin de religion universellement senti, mais dans laquelle aussi beaucoup d'hommes ont conservé une grande répugnance à une soumission aveugle en matière de foi, Mme Krudener s'est faite apôtre d'une doctrine favorable à cette disposition du siècle, et qui unit l'homme à Dieu par les affections les plus vives, en n'assujettissant cependant pas sa raison à une croyance intolérante et dépendante, à ce que l'on suppose, d'un pouvoir humain. C'est cette religion, qu'elle nomme *catholique, mais point romaine,* qu'elle professe maintenant à St-Pétersbourg, et bientôt à une petite campagne où elle doit aller loger avec la princesse Mechtchersky, sur la route de Czarskoe Sélo. Beaucoup de personnes vont la voir, parce que, toute faible et indigne qu'elle est, dit-elle, elle a pourtant reçu de Dieu mission pour prêcher les vérités qu'Il lui inspire, et que tel qui vient pour se moquer d'elle peut s'en retourner converti.

La politique n'est point étrangère à ses entretiens religieux. Elle aime la France, car Dieu, dit-elle, a pris pitié de ce Royaume et a des vues particulières de miséricorde à son égard; elle n'est point aussi satisfaite de l'Autriche: mais ce sont surtout les Grecs révoltés qu'elle favorise, parce que leur cause est sainte et qu'il doivent ouvrir à l'Empereur les portes de l'Orient. De grands événements se préparent, suivant elle, car pour elle l'avenir n'a point de voile. L'Empire Ottoman va tomber en dissolution. L'Empereur Alexandre sera l'an 1823 à Constantinople, mais c'est plus tard, c'est à Jérusalem, c'est sur le Tombeau du Sauveur que la gloire de Dieu se manifestera, ainsi que le grand

dessein de sa miséricorde, car de là émanera une connaissance universelle de la révélation. Partout la croyance sera uniforme, il n'y aura plus qu'*un seul bercail et un seul Pasteur.*

Il existe, dit-on, une sorte d'union mystique entre elle et S. M. I., du moins on m'assure qu'à Paris, en 1815, elle demanda un jour à l'Empereur: „Sire, où étiez-vous donc hier au soir?" et, sur sa réponse qu'il se trouvait au spectacle: „Ah! je ne m'étonne plus", reprit-elle, „si je me sentais si mal à mon aise!" J'ai entendu dire qu'à cette époque M. Bergasse avait part à sa confiance, et avait quelquefois l'honneur de voir chez elle S. M. I. Quelques personnes ont supposé que la faveur de Mme Krudener était fort diminuée, mais je n'ai, je l'avoue, aucun motif pour le penser, et la publicité de son cours religieux, ainsi que l'assiduité chez elle du ministre des cultes et de M. Kochéleff ne me permettent point de croire à cette perte de son crédit.

D'ailleurs c'est toujours l'esprit de Mme Krudener qui semble présider à la direction qu'on donne ici aux affaires religieuses, et par laquelle le gouvernement Impérial persévère, à ce qu'il paraît, à procurer autant qu'il dépend de lui la fusion générale des croyances. Protégé par le ministre des cultes, M. Gossner, prêtre *catholique et non romain,* comme ceux qu'affectionne Mme Krudener, continue dans les églises catholiques de cette capitale son enseignement libéral en matière de foi, et se retourne en disant la messe pour en expliquer au peuple en allemand les prières et les cérémonies. De son côté, Lindel a triomphé ouvertement du syndic d'Odessa, qui avait interrompu ses prédications hétérodoxes et qui a dû être jugé par une commission dont Lindel lui-même, dit-on, était nommé président. L'année dernière, ce réformateur avait eu l'honneur de voir l'Empereur, qui lui demanda à quelle époque il avait renoncé à la doctrine de son Eglise pour embrasser celle qu'il professait maintenant, et, apprenant que c'était en 1812, S. M. I. répliqua: „La rencontre „est singulière, car c'est à la même époque que Dieu a commencé à exister „pour moi".

On recherche en Allemagne des pasteurs protestants animés des mêmes sentiments de conciliation envers le catholicisme *indépendant de l'autorité papale* que ceux que Lindel et Gossner éprouvent eux-mêmes pour le protestantisme actuel.

L'enseignement calviniste continue dans les séminaires et doit amener la réforme du clergé russe. V. E. sait quelle est la situation de ce clergé. Elle sait qu'il se recrute exclusivement par des fils de prêtre, que ce n'est point, dans ce pays, une vocation divine qui conduit au ministère sacré, mais le malheur d'être né dans une classe méprisée, d'où l'on peut très difficilement sortir pour entrer dans l'administration, et qui place dans la nécessité d'être ou prêtre ou soldat. Un prêtre, obligé de se marier au moment où il est nommé à une cure, et doté pour lors d'un petit fonds de terre qu'il doit la plupart du temps labourer lui-même, se voit souvent condamné de la sorte, et par le fait seul de sa naissance, au sacerdoce sans vocation, au mariage sans revenu suffisant, et à être livré au milieu de ses saintes fonctions aux soucis continuels d'un père de famille dans le besoin. V. E. peut imaginer,

d'après ces circonstances, l'avidité, la bassesse, la dépendance et la déconsidération de ces ministres des cultes et des autels.

En outre, à ces causes de dégradation parmi le clergé, s'ajoute d'ordinaire celle d'une profonde ignorance. On veut maintenant remédier à celle-ci par une instruction libérale, mais je ne sais en vérité si l'on y parviendra, et si, en attendant, l'opposition qui se trouve entre l'enseignement que les prêtres reçoivent et le culte qu'ils sont pourtant en devoir de professer peut les conduire à autre chose qu'à l'hypocrisie, au scepticisme, et par suite à une plus grande démoralisation.

La religion nationale, attaquée de la sorte à la fois dans le clergé par cet enseignement, et dans le peuple par le clergé et par les Bibles, sans force et sans vie parce qu'elle est sans unité et sans chef, ne pourra soutenir ces attaques et finira à la longue par crouler, ce qui est précisément, je crois, le désir du chef du département des cultes. Je n'ai point reçu de confidence de l'autorité à cet égard, mais il me paraît très évident que le prince Galitzine mésestime l'établissement religieux actuel et favorise par suite une réforme et les réformateurs.

Parmi ces réformateurs, il faut compter, je crois, en première ligne les agents de ces sociétés anglaises animées d'un zèle si ardent pour l'introduction de la foi chrétienne dans les pays infidèles et pour son épurement dans les contrées où ils la croient altérée par des pratiques superstitieuses ou des croyances intolérantes. Il paraît qu'en Angleterre, où le scepticisme régnait dans le dernier siècle, l'esprit religieux réagit maintenant avec beaucoup de vigueur, et l'on peut voir par les rapports adressés aux Sociétés Bibliques et à celles des missionnaires, avec quelle ardeur, quelle intelligence, quelle persévérance, quelle libéralité, et par suite quel succès, ces sociétés poursuivent leur entreprise. Toute froide et dépourvue de vie qu'est leur religion, leurs missionnaires, d'après leurs rapports, parviennent à l'implanter dans les régions les plus reculées, et le nombre des Bibles existant dans le monde, qui, en 1805, était de deux millions environ, a été triplé pendant ces seize dernières années et porté par les efforts de la Société Biblique à six millions. Leurs agents ici sont très actifs et très habiles: trouvant dans l'Empire de Russie un champ très favorable et immense pour leurs opérations, ils sont parvenus à faire seconder les trois Sociétés Bibliques mères établies à Kieff, Moscou et St-Pétersbourg par plus de 180 sociétés auxiliaires. Depuis Irkoutsk jusqu'à Pétersbourg, d'Arkhangel à Odessa, du pays des Ostiaks jusqu'en Pologne, du fond de la Finlande aux frontières de la Chine, on distribue des Bibles continuellement, et les demandes, disent-ils, s'accroissent toujours; de 1812 à 1818, ils en impriment et distribuent plus de 100 mille par année en trente-trois langues ou dialectes différents. Ce qui assure leur succès, c'est la protection du ministre des cultes, qui leur prodigue en toute circonstance des témoignages de faveur, qui, dans ses discours publics, exprime en style béat toute la consolation religieuse que les progrès de leurs sociétés lui font éprouver, qui leur procure la coopération des principaux personnages de chaque gouvernement, ainsi que celle des évêques russes, dociles à la voix de l'autorité et

devenus zélés fauteurs de ces sociétés, dont les progrès sont constants, malgré les partisans des *vieilles cérémonies,* comme l'écrivit l'évêque de Kazan.

Or, le progrès très avoué de ces missionnaires, qui ont foncièrement racine parmi les dissidents anglais et sont ennemis de la hiérarchie, est d'introduire ici, comme en tous pays, par la distribution des Bibles une foi qu'ils jugent plus épurée et un établissement religieux tout nouveau. Leurs rapports en ont souvent exprimé l'espoir, et, encore dans celui de 1820, ils disaient que „Dieu a marqué lui-même de son sceau cette œuvre de la distribution „des Ecritures, ce phénomène étonnant dans ce bas monde, et qui servira de „pierre fondamentale *aux changements les plus importants*". Je sais en outre qu'ils se promettent ici d'effectuer ce renversement de l'ordre religieux existant actuellement en Russie, du consentement du clergé, s'il veut y coopérer, mais, dans le cas contraire, en dépit de sa résistance, l'accomplissement de l'œuvre de Dieu ne pouvant être arrêté par des obstacles humains. J'ignore si le ministère russe partage véritablement toute leur foi à ce prétendu dessein de la Providence, mais il me paraît évident pourtant qu'il seconde leurs efforts pour changer la situation religieuse du pays, dans le but sans doute de la rendre plus sainte et plus épurée. Mais atteindra-t-il ce but en répandant sans commentaires un Livre Divin, dont les révélations doivent par conséquent être crues de préférence au témoignage des sens et les préceptes suivis lors même qu'ils seraient opposés à toutes les affections humaines, un Livre dont il est par suite d'une si grande importance de ne laisser aucun passage indécis, et un Livre cependant assez obscur pour que des esprits égarés et des cœurs corrompus aient cru y voir, ainsi que l'expérience l'atteste, la justification des plus coupables erreurs et des plus honteux égarements, un Livre enfin dont la qualité destinative étant éminemment de ne contenir que la vérité, a un besoin d'autant plus indispensable d'un commentaire exact que l'on a employé ses passages à prouver des assertions toutes contraires? En mettant avec tant de zèle dans les mains d'un infidèle un exemplaire de la Bible sans commentaire comme l'unique voie de salut, les missionnaires anglais ne lui disent-ils pas: „Dieu a parlé dans ce livre: tout ce qui y est renfermé est vrai. Il „est pourtant assez obscur pour que les uns y aient vu, par exemple, que les „peines de l'Enfer étaient éternelles, et d'autres qu'elles ne l'étaient pas, les „uns que Jésus-Christ est dans le pain de la communion, et d'autres qu'il n'y „est pas, les uns que le rédempteur des hommes était Dieu, et les autres „qu'il ne l'était pas. Vos opinions sont libres, soit que vous croyiez une de „ces assertions, ou que vous croyiez précisément celle qui lui est contraire. „Ecrivez toujours la vérité, et votre salut dépendra de cette croyance?" Il me semble que l'absurdité de ce raisonnement est assez frappante, et que l'on ne peut faire un devoir de croire à la vérité de ce que contient un livre sans préciser exactement ce qu'il contient, ni, lorsque l'expérience prouve que l'interprétation de ce livre bonne ou mauvaise peut donner la sainteté ou la mort, ne pas penser qu'il est indispensable que cette interprétation soit fixée, et troisièmement enfin, que, puisque Dieu a voulu que ce Livre du Salut fût à la fois obscur et divin, on doit croire qu'en rendant son exacte interprétation

indispensable, Il a donné à son Eglise un moyen certain et infaillible pour atteindre à ce but et pour faire un commentaire divin à ce texte divin.

Mais, sans m'arrêter à une plus longue discussion théologique à ce sujet, et en demandant excuse à V. E. pour celle à laquelle, malgré mon incompétence, je me suis laissé entraîner, j'ajouterai seulement ici aux faits dont il a été rendu antérieurement compte, pour faire connaître la situation morale des paysans russes que l'on veut rendre juges de leur foi, quelques nouveaux détails à cet égard qui s'offrent en ce moment à moi.

Les paysans de quelques villages avaient imaginé de renfermer la plupart de leurs filles dans un asile commun, par esprit de religion, et de les empêcher de se marier avant l'âge de 30 ans. Le seigneur de ce village, qui me racontait ce fait, a eu beauçoup de peine à abolir cette coutume, et a même été obligé d'imposer une amende sur chaque famille dont les filles ne seraient pas mariées avant d'avoir atteint l'âge de 20 ans.

Dans le gouvernement de Riazan, des Raskolniks avaient une prêtresse qui leur disait la messe; mais, pour se mettre dans un contact plus immédiat avec la Divinité, ils imaginèrent de faire d'un beau vieillard à cheveux blancs Dieu le Père, et d'un enfant de 14 ans Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils entretenaient ces deux individus dans un temple, leur offrant tout ce qu'ils pouvaient trouver de plus agréable, et les entourant d'hommages et d'adorations, en retour desquels ils recevaient l'absolution de leurs péchés. Le prince Dolgorouky, aide de camp de l'Empereur, à qui la terre appartient, a fini par faire enlever la prêtresse, qui en a d'abord perdu la raison; le vieillard est mort, et l'enfant, devenu menuisier, est cependant encore l'objet de la vénération des paysans.

Dans le gouvernement d'Orel, 300 mille paysans ont déclaré renoncer au culte de la religion dominante à cause de l'indignité de leurs prêtres. Ils ont pris la dénomination de *Sabatinsky*. Ils ne veulent pas même des rites qui consacrent le mariage: les filles deviennent mères sans bénédiction nuptiale, et les femmes sont communes entre elles.

On assure, Monsieur le Baron, que le nombre de ces schismes immoraux va toujours en augmentant. Il est difficile de ne pas croire que la direction donnée aux affaires de religion ne contribue à cette multiplication des sectes. Je ne sais si S. M. I. en portera le même jugement, si, aujourd'hui qu'Elle paraît plus inquiète à l'égard des révolutions politiques, Elle ne le deviendra pas également au sujet des révolutions religieuses, et si, de même qu'Elle a fait cesser l'enseignement mutuel pour sa Garde, Elle ne rétrogradera pas également pour la distribution des Bibles. Jusqu'ici cependant on n'en voit apparaître aucun indice, et cette dépêche a pour but de justifier auprès de V. E. cette opinion, que la situation des affaires de religion continue à être [illegible] la même que celle indiquée précédemment, c'est-à-dire que le gouvernement Impérial, mû par un zèle religieux et se confiant dans les promesses d'une foi mystique, travaille à répandre parmi ses peuples une religion éclairée et uniforme, par des moyens cependant qui ne procureront probablement d'autre résultat que celui d'augmenter les croyances hétérodoxes et les dissentiments religieux qui divisent et affligent déjà depuis longtemps ce vaste Empire.

## Д) Донесенія графа Лаферронэ

(іюль 1821 г. — августъ 1822 г.).

### 64.

*St-Pétersbourg, le 10 juillet 1821.*

J'avais espéré être dans le cas d'expédier beaucoup plus promptement un courrier à Paris, et c'est pourquoi j'ai différé jusqu'à ce jour de rendre compte à V. E. de la première audience que m'a donnée l'Empereur depuis mon retour, et dans laquelle j'ai eu l'honneur de remettre à S. M. mes nouvelles lettres de créance.

Connaissant les goûts de l'Empereur et son éloignement pour tout ce qui est grande étiquette et représentation, j'ai d'autant moins insisté pour obtenir l'audience solennelle d'usage, que je savais que l'ambassadeur d'Angleterre avait été reçu au Palais de Kamenny-Ostroff sans aucune espèce d'étiquette, et que cette condescendance de sa part avait été très agréable à l'Empereur. J'ai donc cru pouvoir et devoir accepter la proposition qui me fut faite de la part de l'Empereur par le comte de Nesselrode d'aller passer deux jours au Palais de Tzarsco Selo. „Dites au comte de la Ferronnays que, s'il veut se „contenter de cette réception, nous lui rendrons en témoignages d'estime „et d'amitié ce que nous lui ferons perdre en ennui et en formalités": c'est ainsi que l'Empereur avait chargé son ministre de me faire son invitation. Cependant, Monsieur le Baron, quoique cette forme de réception semblât devoir bannir toute espèce d'étiquette, je trouvai en arrivant à Tzarsco Sélo à 10 heures du matin M. de Narychkine, fils du grand chambellan, et lui-même grand maître du Palais, m'attendant sur le perron, une garde d'honneur à ma porte et un officier d'ordonnance. M. de Narychkine me conduisit dans l'appartement qu'occupe ordinairement le Grand-Duc Constantin et qui avait été préparé pour Madame de la Ferronnays et pour moi: 4 fourriers, 2 valets de chambre des coureurs et 8 valets de pied rangés dans mon appartement et destinés à mon service. On avait poussé la recherche au point de composer ce service de gens parlant parfaitement français. Un quart d'heure après mon arrivée, un aide de camp de l'Empereur vint de la part de S. M. s'informer des nouvelles de Mme de la Ferronnays et des miennes; quelques instants après, l'Empereur eut la bonté d'envoyer à Mme de la Ferronnays deux corbeilles de fruits superbes, et nous fit dire que des voitures étaient à notre disposition pour nous promener dans le parc et dans les jardins. A deux heures, M. de Narychkine vint me prendre et me conduisit jusqu'au cabinet de S. M., où je fus immédiatement admis.

Quoique accoutumé déjà aux bontés de l'Empereur, il m'est impossible de donner à V. E. une idée exacte de l'accueil que me fit S. M. après m'avoir dit les choses les plus flatteuses sur mon retour, sur la nouvelle qualité que m'accordaient la confiance et la bonté du Roi. L'Empereur me fit sur l'état de la France une foule de questions, sur lesquelles j'étais heureusement à

même de pouvoir répondre de la manière la plus satisfaisante et la plus vraie. L'Empereur m'écouta avec autant d'intérêt que d'attention; il se plaignit et s'étonna de la hardiesse des principes professés quelquefois à notre tribune. Je fis convenir S. M. que cet inconvénient, inhérent au gouvernement représentatif, était cependant contrebalancé et que l'état prospère de la France, la manière dont le gouvernement avait résisté aux secousses et aux attaques qu'il avait éprouvées depuis cinq ans, la conduite de l'armée au moment de la révolution du Piémont, enfin l'enthousiasme dont je venais d'être témoin à l'occasion du baptême de M. le Duc de Bordeaux étaient des faits qui répondaient mieux que tous les raisonnements à ceux qui toujours voulaient représenter la France dans un état précaire, ses institutions comme incompatibles avec le caractère de ses habitants, l'armée suspecte et disposée à la révolte, enfin la Famille Royale comme étrangère à la nation. Je pris la liberté de dire à S. M. qu'aujourd'hui que j'avais vu par moi-même la situation de la France et pu juger de la force du gouvernement, j'espérais qu'Elle me permettrait de combattre avec plus de force les inquiétudes que l'on cherchait trop souvent à Lui donner sur la stabilité des choses en France. L'Empereur me répondit que je ne devais attribuer l'inquiétude qu'il m'avait quelquefois témoignée qu'à son vif intérêt pour la France. S. M. me questionna ensuite sur la Garde Royale, et parut écouter avec autant d'intérêt que de satisfaction les détails que j'étais en mesure de donner sur l'admirable revue à laquelle j'ai eu le bonheur d'assister le 3 mai. Enfin, S. M. m'interrogea avec beaucoup de détails sur la cause et les particularités de mon voyage en Italie. Je crus plusieurs fois remarquer de sa part un peu de mécontentement contre l'Autriche et des doutes sur la franchise et la conduite de M. de Metternich, surtout en me parlant du refus du Roi Victor-Emmanuel de reprendre les rênes du gouvernement et de celui du Roi Charles-Félix de rappeler près de lui le Prince de Carignan. Il m'a paru, Monsieur le Baron, que, si les droits de ce jeune Prince étaient attaqués, l'Empereur serait disposé à les défendre. Cependant je remercie V. E. des pièces intéressantes qu'Elle m'a fait passer; j'ai déjà pu m'assurer qu'elles me seraient utiles pour répondre à des inculpations qui sont aussi injurieuses pour l'honneur du Prince, qu'elles pourraient devenir préjudiciables à ses intérêts. Malgré l'extrême bonté avec laquelle l'Empereur me traita pendant tout cet entretien, je ne pus m'empêcher de remarquer dans ses manières quelque chose de plus contraint que l'aisance et la franchise auxquelles il m'a accoutumé, et d'ailleurs, il était difficile de n'être pas frappé du soin avec lequel, dans une conversation de trois quarts d'heure, S. M. évita de dire un seul mot de la Grèce ou de l'Espagne.

En sortant de chez l'Empereur, M. de Narychkine me conduisit chez l'Impératrice, qui daigna me retenir assez longtemps et me parla de la Famille Royale et de la France avec un intérêt qui, depuis longtemps, est chez elle un sentiment connu et avoué.

M. de Narychkine fut ensuite chercher Mme de la Ferronnays et la conduisit chez l'Impératrice, qui la fit asseoir sur son canapé à côté d'elle. L'Empereur y arriva un instant après. LL. MM. rentrèrent dans le

salon où étaient réunis les dames d'honneur, les officiers du Palais et les personnes qui, ce jour-là, étaient admises à l'honneur de dîner avec l'Empereur. Peu après, on passa dans la salle à manger. L'ambassadrice fut placée au haut de la table, se trouvant de cette manière avoir à sa droite l'Empereur, et l'Impératrice à gauche; je fus placé à côté de l'Empereur.

Pendant le dîner, S. M. parla de ce qu'il appelait notre campagne de Laybach, et rappela d'une manière aimable et très flatteuse pour moi les occasions fréquentes que j'avais eues de lui faire ma cour. Elle ajouta: „Nous „avons peut-être droit, après nos travaux, d'espérer un peu de paix et de „tranquillité, mais les ennemis de l'ordre sont infatigables: cette insurrection „de la Grèce est encore leur ouvrage! Elle doit attirer sur la tête de ses „auteurs une terrible responsabilité, car elle compromet d'une manière bien „plus grave la paix générale, pour le maintien de laquelle je suis décidé à „tout essayer, et, si nous voulons continuer à nous entendre, nous pouvons „encore la conserver en dépit de toutes les intrigues des méchants".

Il est assez remarquable que l'Empereur ne m'ait dit ce jour-là que cette seule phrase sur la Grèce et ait attendu pour me l'adresser que nous fussions en public: c'était m'indiquer qu'en me faisant connaître une partie de son opinion, il désirait ne pas faire un sujet de conversation, encore moins d'explication. Aussi me suis-je borné à dire que la Providence n'avait sans doute permis ce grand événement que pour fournir à S. M. une occasion de donner une fois de plus la paix au monde.

Après le dîner, LL. MM. restèrent encore une demi-heure dans le salon, et se retirèrent dans leurs appartements, après nous avoir invités à parcourir les superbes promenades de Tzarsco Sélo, nous prévenant que des voitures étaient préparées à cet effet. M. de Narychkine fut chargé de nous accompagner. Nous passâmes la soirée chez le comte de Kotchubey, qui avait réuni tous les personnages de la Cour se trouvant à Tzarsco Sélo.

Le lendemain à 2 heures, une voiture de la Cour attelée de six chevaux, accompagnée de deux écuyers, nous conduisit à Pavlowsky, où l'Impératrice Mère nous avait aussi fait préparer un appartement, et le même service qui nous avait été destiné à Tzarsco Sélo. Il y eut dans la manière dont je fus reçu par l'Impératrice Mère plus d'étiquette peut-être, mais non moins de grâce et de bienveillance que la veille. Je fus introduit par M. de Kologrivoff, grand-maître des cérémonies chez S. M., qui me donna une audience assez longue, après laquelle Mme de la Ferronnays fut conduite de même par M. de Kologrivoff chez l'Impératrice, qui la fit asseoir sur un tabouret et s'assit Elle-même sur un autre. Cette audience se prolongea jusqu'à l'heure du dîner, où S. M. me fit asseoir à sa droite et Mme de la Ferronnays à sa gauche. Après le dîner, Elle eut la bonté de nous faire voir Elle-même son appartement et son jardin particulier. On fut ensuite se promener dans le parc sur des lignes; j'eus l'honneur, ainsi que l'ambassadrice, d'accompagner l'Impératrice au retour de la promenade. Il y eut jeu et souper, où nous fûmes placés comme au dîner. A minuit, S. M. se retira, et je repartis immédiatement après pour revenir à ma campagne à Kamenny Ostroff.

Quelque fastidieux que puisse paraître à V. E. le récit de cette réception flatteuse, elle a produit assez d'effet dans le Corps diplomatique et dans la société pour que je me sois cru obligé d'en donner le détail. L'Empereur a voulu me prouver que je n'avais pas lieu de regretter le cérémonial de l'audience solennelle.

---

## 65.

*St-Pétersbourg, 10 juillet 1821.*

V. E. attend déjà depuis longtemps, et sûrement avec impatience, mes réponses à Son expédition du 18 juin. Les graves inconvénients qui pourraient résulter d'un défaut d'exactitude dans les renseignements que je suis chargé de transmettre, la réserve dans laquelle les ministres de l'Empereur se tiennent vis-à-vis de moi et que doit encore augmenter celle que j'ai moi-même ordre d'observer, l'absence de S. M. I., que je devais avoir l'honneur de voir et qui n'est de retour que depuis deux jours, telles sont, Monsieur le Baron, les raisons qui m'ont forcé de retarder jusqu'à ce jour le départ de mon courrier, et une partie de celles qui me déterminent à expédier M. de Gabriac de préférence au courrier Fortier, que je ne ferai partir qu'après l'arrivée des nouvelles importantes que l'on attend incessamment de Constantinople. J'ai pensé, Monsieur le Baron, que dans des circonstances aussi graves et lorsqu'un voile qu'il est presque impossible de soulever couvre encore, si ce n'est la politique de la Russie, au moins les événements qui peuvent en être la conséquence, je ne pouvais rien faire de mieux ni de plus utile au service du Roi que de mettre V. E. à portée d'entretenir M. de Gabriac. Elle peut ajouter la plus entière confiance à ses rapports sur la situation de ce pays et sur les dispositions du gouvernement, au moins sur ce qu'il est possible d'en pénétrer. Avant son départ, j'ai mis M. de Gabriac à même d'entendre et de prendre part à une conversation que j'ai eue avec le comte Capo d'Istria, et dans laquelle, sans nous écarter de la réserve et de la prudence qui nous sont prescrites, nous sommes parvenus à connaître, si ce n'est l'opinion exacte du ministre de l'Empereur, au moins celle qu'il lui convient d'énoncer sur les affaires de Turquie et sur le rôle que, selon lui, la France devrait y jouer.

Les plus volumineuses dépêches ne pourraient porter à V. E. que des conjectures sur l'avenir et sur les dispositions respectives de chaque puissance sur les événements de Turquie. Il n'y a de fait certain que la résolution de la Russie, de but clairement indiqué que dans les déclarations qu'elle a fait faire aux autres puissances. La politique de tous les autres Cabinets est encore un mystère, et ce n'est que par supposition que l'on peut parler de ce que chacun d'eux peut faire espérer ou craindre à la Russie. M. de Gabriac sera à même de répondre à toutes les questions de V. E.; il me serait impossible de donner plus d'explications qu'il ne serait lui-même dans le cas de le faire. Observateur éclairé, il pourra vous donner, Monsieur le Baron, tous les renseignements possibles sur la situation de la Russie: une heure de conversation

avec lui inspirera plus de confiance à V. E. que ne pourraient le faire toutes mes recommandations, et je crois qu'Elle reconnaîtra promptement que, dans Son département, Elle a peu d'employés aussi capables, aussi instruits et d'un jugement aussi élevé. Il a fallu que je fusse convaincu comme je le suis de l'utilité dont sa présence peut être à Paris, pour consentir à me séparer de lui dans une circonstance aussi importante, et, quels que puissent être les projets de V. E. sur M. de Gabriac, j'ose La conjurer de les ajourner et de me le renvoyer le plus tôt possible. Il ne partira cependant de Paris que lorsqu'il pourra m'apporter sur les volontés du gouvernement des renseignements dont il comprend mieux qu'un autre l'importance et la nécessité.

Vous paraissez croire, Monsieur le Baron, que nos rapports avec la Russie devraient nous donner le droit d'attendre de sa part des explications plus franches et plus précises sur la nature et l'étendue de ses vues ultérieures, et certes peut-être n'avons-nous jamais eu plus de droits à cette confiance qu'au moment où nous venons de lui donner, à l'égard de l'Espagne, des preuves si irrécusables de la droiture de nos intentions et du désir du gouvernement du Roi de se trouver, autant que possible, d'accord de principes et d'action avec celui de l'Empereur. Je ne doute pas non plus que, sans les événements survenus en Turquie, nos rapports avec le Cabinet russe n'eussent été ceux de la plus intime confiance. C'était et c'est encore le vœu de tout ce qui entoure l'Empereur; c'est celui de l'armée et de la société, et je crois qu'il aurait fallu bien peu de temps pour effacer et détruire les impressions reçues à Laybach. Mais les troubles qui agitent la Turquie, le rôle que la Russie se prépare à y jouer, la quantité de combinaisons nouvelles que doit amener dans la politique européenne un événement aussi important que la destruction de l'Empire Ottoman, devaient nécessairement apporter quelques altérations dans nos relations avec la Russie, suspendre momentanément la confiance, et, avant de s'expliquer plus franchement avec nous, le Cabinet de St-Pétersbourg a dû attendre que nous lui fissions connaître notre opinion sur la guerre qu'il s'apprête à soutenir et sur la part que nous voulons y prendre.

En me recommandant d'user de la plus grande prudence et de la plus extrême réserve sur la question qui nous occupe, V. E., dans la partie chiffrée de Sa dépêche du 18 juin, me fait entendre aussi qu'Elle désire que toute discussion sur cet objet important soit, s'il se peut, renfermée entre l'Empereur et moi. Je suis pénétré, Monsieur le Baron, de la sagesse et de l'importance de cette recommandation, mais la réticence des ministres à mon égard et le caractère personnel de l'Empereur me mettent dans l'impossibilité de m'y conformer, sa défiance naturelle, l'incertitude où il est encore sur le parti que nous prendrons dans la crise actuelle, la crainte d'éveiller trop tôt et peut-être sans motif le soupçon et l'inquiétude des ministres des autres Cours, tout s'oppose à ce que, dans ce moment et pendant quelque temps encore, S. M., qui d'ailleurs, dans toutes les occasions, me traite toujours avec la même bonté, puisse me parler avec la confiance sur laquelle V. E. croyait que nous pouvions compter; et non seulement nous ne pouvons nous attendre dans ce moment à aucune proposition du genre de celles qui se trouvent indiquées

dans la dépêche de V. E., mais toutes celles qui, de notre part, pourraient faire croire à un désir de nous entendre isolément avec la Russie sur les affaires de Turquie seraient reçues avec d'autant plus de défiance que, comme on nous suppose encore très éloignés d'avoir les moyens de nous élever à la hauteur du rôle qui devrait nous appartenir dans cette occasion, on ne verrait dans cette démarche précipitée que la preuve d'une ambition aux projets de laquelle nous voudrions faire servir la Russie. Elle serait communiquée. Dès lors, nous nous trouverions compromis auprès de toutes les puissances de l'Europe et bientôt isolés au milieu d'elles. Ainsi, Monsieur le Baron, par des motifs différents, l'Empereur, ses ministres et moi, nous resterons réciproquement dans une attitude de réserve et d'observation qui durera tant que le gouvernement du Roi n'aura fait connaître son opinion et pris un parti sur les affaires du Levant. Jusque-là, je ne pourrai que tirer des conjectures plus ou moins fondées sur les dispositions et les vues ultérieures de la Russie, et par conséquent, Monsieur le Baron, ce premier rapport sera loin d'avoir le degré d'importance et d'utilité que j'aurais voulu pouvoir lui donner.

Il n'est pas naturel de penser que le Cabinet de St-Pétersbourg se soit décidé à se prononcer aussi hautement qu'il vient de le faire, sans avoir réfléchi sur sa position et sur la résistance qu'il peut rencontrer, soit de la part des Turcs, soit de celle des puissances dont la politique et les intérêts pourraient être d'apporter quelque opposition à l'entière exécution des vues de la Russie. La déclaration qu'elle vient de faire à l'Europe par l'organe de ses agents diplomatiques semblerait annoncer que ces réflexions ne laissent à l'Empereur ni doutes sur le succès, ni inquiétudes sur les conséquences définitives d'une entreprise à laquelle il se croit appelé malgré lui, et par une volonté supérieure.

Ce qu'il est bien important de connaître, Monsieur le Baron, c'est l'effet que produira sur les différentes Cours cette déclaration par laquelle la Russie annonce à l'Europe qu'elle ne croit plus l'existence du gouvernement turc compatible avec celles des autres gouvernements. La Cour de Londres, déjà si jalouse et si inquiète de l'accroissement de la puissance russe, ne peut voir qu'avec un extrême mécontentement la franchise avec laquelle, dans cette déclaration, la Russie avoue sa confiance dans ses forces et l'usage qu'elle veut en faire si les circonstances l'obligent à la guerre. L'ambassadeur d'Angleterre m'a dit qu'il ne doutait pas que son gouvernement ne répondît à cette déclaration en envoyant une flotte considérable dans l'Archipel. Y viendra-t-elle comme auxiliaire et alliée des Turcs, ou bien ne sera-ce de la part de l'Angleterre qu'une grande mesure pour se mettre à portée d'attendre le résultat des événements et d'obtenir ensuite, soit de plus grands avantages pour son commerce, soit d'utiles possessions? C'est ce que V. E. est à même de savoir beaucoup mieux que nous.

Dans les pièces qui ont dû être communiquées au ministère du Roi par le général Pozzo et dont, à tout événement, j'envoie la copie des plus importantes, V. E. aura sûrement remarqué, comme devant fixer d'une manière plus particulière son attention, non seulement la lettre et les instructions de

M. le prince de Metternich à son internonce à Constantinople, mais aussi la dépêche confidentielle en date du 22 juin aux agents diplomatiques russes près des quatre grandes Cours. Ce n'est pas sans dessein que, dans cette dépêche, on a pris soin de rappeler le langage énergique que le Cabinet de Vienne a fait tenir au Divan, et que l'on cite les propres expressions de M. de Metternich. On a prévu que cette concession faite par la Cour de Vienne au désir de maintenir encore l'intimité de rapports qui s'est établie à Laybach entre les deux Cabinets (et dont l'ambitieuse prudence autrichienne calcule probablement, en cas d'événements, l'avantage et l'utilité) serait peut-être suivie d'un prompt repentir, et l'on a voulu, autant que possible, compromettre le ministre autrichien tant auprès du gouvernement turc qu'auprès des autres Cours. Le langage que tient M. de Lebzeltern depuis son retour tendrait à justifier cette prévoyance; il dit bien, à la vérité, que, sous le rapport religieux, les affaires de Turquie ont été jugées à Vienne comme elles l'ont été à Pétersbourg, et que, si la Porte Ottomane refuse de modifier le système de férocité et de destruction qu'elle poursuit à l'égard des Grecs, elle mettra toutes les puissances chrétiennes dans l'impossibilité d'intervenir en sa faveur: mais il se montre très mécontent de la déclaration de la Cour de St-Pétersbourg et dit qu'elle causera à Vienne la plus étrange surprise, que l'Empereur d'Autriche partageait les vœux de l'Empereur Alexandre pour le rétablissement de l'ordre et de la paix dans les provinces de la Turquie Européenne, mais que jamais il n'a pu entrer dans ses vues de vouloir ni de croire nécessaire la destruction de l'Empire Ottoman, ni de penser qu'un résultat qui démentirait, pour ainsi dire, les principes proclamés par les Souverains à Laybach pût jamais être celui de l'insurrection des Grecs. Les réponses du Cabinet de Vienne à la communication que va lui faire M. de Golovkine nous apprendront ce que nous devons définitivement penser de sa politique. Sans doute, M. de Metternich ne peut désirer la destruction de l'Empire Turc, qui ne peut s'effectuer qu'en donnant au plus redoutable voisin de l'Autriche un énorme accroissement de force et de puissance, et peut-être M. de Metternich abandonnerait-il bien vite la Russie, s'il pouvait compter sur le concours de l'Angleterre, de la France et de la Prusse. Mais si cette coalition ne peut pas être immédiatement faite, si elle n'offre pas au ministre autrichien toutes les sûretés et toutes les garanties possibles, ou bien s'il a calculé que la décomposition de l'Empire Turc ne laissait plus le moyen de le défendre, ni à lui-même le moyen de le soutenir, alors il fera à la nécessité un sacrifice, pour lequel il cherchera au moins à se faire donner quelques belles et grandes provinces de la Grèce.

Quant à la France, Monsieur le Baron, c'est parce que le Cabinet russe sait très bien que tout changement dans la situation de l'Empire Ottoman ne peut être que contraire à nos intérêts que l'on craint de s'ouvrir à nous avant de connaître la direction que nous voulons prendre. La Russie peut redouter que les projets qu'elle vient d'annoncer ne donnent lieu contre elle à une alliance dont les résultats pourraient, malgré sa puissance, la jeter dans de grands embarras. Elle ne doute pas que l'Angleterre ne fasse tout ce qui dépendra d'elle pour renouveler les projets formés à Vienne par M. de Talleyrand.

Les ministres de l'Empereur croient être sûrs qu'en France, le parti dont l'opinion se rattache à ce système fera tous ses efforts pour le faire prévaloir, et comme en effet il y a peut-être aujourd'hui et dans cette circonstance beaucoup de choses à dire en sa faveur, V. E. peut s'expliquer facilement les motifs de froideur et de réserve que l'on montre à l'ambassadeur du Roi: elle n'est qu'un effet très naturel d'une prudence qu'on ne peut blâmer.

Dans la conversation que j'ai eue avec le comte Capo d'Istria, j'ai cru pouvoir lui faire quelques observations sur la dernière déclaration du ministère Impérial et lui témoigner la crainte qu'elle ne fît naître beaucoup d'inquiétudes et ne mît peut-être dans un grand embarras les gouvernements amis de la Russie, mais qui, en lui reconnaissant le droit incontestable d'exiger du gouvernement turc de justes réparations et l'immédiate cessation du système de cruauté et de profanation qu'il poursuit, ne pouvaient cependant admettre comme conséquence indispensable de cette guerre la destruction totale d'un Empire qui, depuis six siècles, *coexiste* avec le reste de l'Europe; que, d'ailleurs, animé comme l'était l'Empereur de l'amour de la paix et de l'humanité, il était impossible qu'il ne calculât pas avec inquiétude la mésintelligence et la désunion qu'un si grand événement pouvait mettre entre les puissances de l'Europe, aujourd'hui si étroitement et si heureusement unies.

Le comte Capo d'Istria m'a répondu que, par cette déclaration et en indiquant d'avance le seul terme que pouvait avoir, selon lui, une guerre avec la Turquie, l'Empereur donnait à ses alliés une preuve de plus de la loyauté de sa politique et de la pureté de ses intentions, que cette déclaration si franche n'était dictée, ni par l'irritation, ni par un dessein prémédité de chasser les Turcs d'Europe, mais que l'Empereur avait voulu faire connaître à ses alliés que son opinion était que les Turcs aujourd'hui ne pouvaient coexister avec les autres gouvernements européens, que son seul désir serait encore de prévenir la guerre ou d'en rendre pour les Turcs les conséquences moins funestes, mais qu'il croyait que désormais la Porte n'avait ni la volonté ni le pouvoir de contenir une population fanatisée par son propre gouvernement, ni celui de prévenir des profanations et des cruautés qui n'étaient plus dirigées seulement contre des révoltés, mais contre une nation entière que la religion et les traités plaçaient également sous la protection de l'Empereur de Russie, qu'enfin, la faiblesse du gouvernement turc, sa décomposition, et même son absurde religion paraissaient en effet rendre son existence incompatible avec les autres gouvernements et avec l'état actuel de la civilisation européenne, qu'au reste, l'Empereur avait fait un appel aux lumières autant qu'à la confiance et à l'amitié de ses alliés, que si, par leur intervention, il était possible d'amener les Turcs à accepter et à remplir les conditions justes et indispensables que le baron de Stroganoff était chargé de leur proposer, si l'on pouvait trouver un moyen quelconque de rendre désormais possible la soumission de la nation grecque au sceptre du Grand Seigneur, ou que celui-ci pût maintenir son autorité autrement que par les massacres et les exécutions arbitraires, que, dès lors, l'Empereur se ferait un devoir et un bonheur de maintenir l'ordre de choses existant, mais que la connaissance plus exacte que l'on a ici du

caractère de la nation turque ne faisait que trop prévoir qu'elle ne pourrait ni ne voudrait jamais accepter les moyens de salut qui lui étaient offerts, et que cette raison avait seule déterminé l'Empereur à fixer d'avance l'attention de ses alliés sur l'unique terme que pouvait avoir la guerre à laquelle il était forcé, afin de les engager à s'entendre promptement avec lui, de convenir et de régler d'un commun accord les mesures ultérieures qu'il conviendra de prendre dans l'intérêt commun de l'Europe et de l'ordre de choses qu'il sera nécessaire d'établir plus tard dans les provinces aujourd'hui soumises à la domination turque: „Pensez-vous donc", m'a dit le comte Capo d'Istria, „que „l'Empereur doive compter d'ailleurs pour rien l'opinion de son peuple et le „cri général de la nation russe? Non seulement il a dû s'expliquer franchement, „mais c'est avec peine que, dans son Conseil, on a vu qu'il laissait encore „aux Turcs la possibilité et même de grandes facilités pour éviter une guerre „demandée et attendue avec impatience par tout ce qui professe la religion „grecque!"

Je suis en effet bien convaincu, Monsieur le Baron, que des circonstances que l'Empereur n'a ni désirées ni secondées le forcent seules à s'écarter des dispositions pacifiques qui dirigeaient sa politique, mais aujourd'hui sa détermination est prise, il a mesuré la grandeur de l'entreprise dans laquelle il s'engage, et, loin d'en redouter les conséquences, il y marche avec confiance, persuadé qu'il remplit un devoir et obéit à la voix de Dieu. C'est dans la pieuse exaltation de son caractère qu'il trouvera l'énergie qu'il faut s'attendre à voir déployer dans cette occasion. C'est comme pontife plus encore que comme Empereur et général qu'il se croit appelé à être le chef de cette nouvelle croisade. L'ambition de l'Empereur est dans ce moment toute religieuse: c'est moins à l'Empire Turc qu'à la secte de Mahomet qu'il déclare la guerre, et c'est comme vengeur des Chrétiens qu'il a juré de repousser loin dans l'Asie les persécuteurs de la religion de Jésus-Christ. Le parti nombreux qui soutient ici la cause des Grecs a su profiter avec habilité de cette disposition religieuse de l'Empereur, et quoiqu'il ait été souvent forcé de reconnaître l'extravagance de la prophétesse Krudener, cependant, comme déjà depuis plusieurs années elle a prédit le grand événement qui semble se préparer, elle trouve plus de facilité pour se faire croire lorsque, dans ses moments d'inspiration, elle annonce aujourd'hui à l'Empereur qu'il sera à Jérusalem en 1823 et qu'à lui seul est réservé l'honneur de délivrer les Lieux Saints de la présence des Infidèles. C'est donc aux sentiments religieux de l'Empereur qu'il faut en grande partie attribuer l'empressement avec lequel il a voulu faire connaître à l'Europe quel sera pour lui le but et le terme de la guerre, s'il est forcé de l'entreprendre, et c'est parce qu'il se sent fort de la pureté de ses motifs qu'il serait difficile de tenter ou du moins inutile d'espérer que l'on puisse aujourd'hui changer sa détermination et arrêter la marche des événements.

La présence du comte Capo d'Istria dans le Conseil de l'Empereur, l'influence qu'il est censé y exercer, doivent nécessairement prêter beaucoup de force aux arguments de ceux qui veulent accréditer l'opinion que la Russie

n'est point étrangère au mouvement insurrectionnel de la Grèce, et qu'elle a sous mains soutenu et encouragé la révolte de ses coreligionnaires. Que cette supposition soit fausse ou fondée, le résultat en est le même aujourd'hui, et l'imprudente et inhabile conduite du Divan attache décidément la Russie à la cause des Grecs; dès lors, le comte Capo d'Istria est appelé à jouer un rôle d'une grande importance. Sans admettre qu'il ait eu des rapports directs avec les chefs de ce grand complot, il n'en est pas moins vrai qu'il voit avec plaisir et ne cherchera sûrement pas à modérer les dispositions actuelles de l'Empereur, et, malgré la réserve qu'il met avec moi-même dans ses conversations, il ne dissimule pas plus sa haine contre les Turcs que la joie avec laquelle il voit se grossir et s'avancer l'orage qui les menace. Quel que soit le sort réservé à la Grèce, il la voit du moins affranchie du joug insupportable des Turcs et se plaît à espérer que, sous un gouvernement moins despotique, sa patrie pourra recouvrer son caractère national et une sorte d'existence politique.

M. de Nesselrode est loin de partager la manière de voir de son collègue ni même, je crois, de penser que la guerre contre les Turcs ne puisse avoir pour la Russie que de grands et glorieux résultats. Il faut lui rendre la justice de dire que la déclaration de ce Cabinet qu'il est censé diriger a été entièrement faite contre son opinion; il a pu prévoir qu'elle mécontenterait l'Autriche ou donnerait à M. de Metternich un prétexte et un moyen de se séparer de la Russie et de se liguer contre elle avec le reste de l'Europe. Il n'en fallait pas tant pour que M. de Nesselrode ne vît que les inconvénients de la détermination prise par l'Empereur; il s'y est opposé autant qu'il a osé le faire, il a été soutenu dans son opinion par son beau-père, le ministre des finances. Les sentiments de l'Empereur, les vœux de la nation ont prévalu sur leurs conseils, et la guerre d'extermination a été résolue. Je ne puis cependant concevoir ce qui peut déterminer M. de Nesselrode et ses amis à faire passer dans ce moment des fonds en pays étrangers; c'est pousser un peu loin l'esprit de prévoyance et de précaution. Au reste, V. E. aura une idée juste de l'opinion de M. de Nesselrode sur la France et de sa confiance en moi, en apprenant qu'il me disait dernièrement avec ingénuité que la grande question de la Grèce n'intéressait essentiellement que la Russie, l'Autriche et l'Angleterre, et que, pourvu que l'on pût s'arranger avec ces deux puissances et se trouver d'accord avec elles, la paix générale ne serait pas troublée, attendu qu'il serait toujours facile de s'entendre avec les autres. J'ai su aussi par M. de Blome que, dans le partage éventuel de la Turquie dont on s'occupe probablement quelquefois dans le cercle de M. de Nesselrode, il était question de proposer à la France la Morée. V. E. avait prévu que cette proposition serait au nombre de celles qui pourraient nous être faites et que nous ne pourrions accepter. Quoique cette confidence de M. de Blome ne me paraît pas devoir mériter une grande attention, j'ai cru cependant devoir en parler à V. E., pour qu'Elle pût savoir dans quel cercle roulent les idées de M. de Nesselrode.

Le comte Capo d'Istria, dont les affections, les sentiments et les opinions n'ont que peu de rapports avec celles de son collègue, m'a parlé différemment du rôle que la France, selon lui, devait jouer dans cette grande occasion. Loin de

croire qu'elle doive être et se laisser compter pour rien, il trouve au contraire que ce serait pour elle une circonstance heureuse autant qu'elle est importante, pour reprendre d'autorité son rang dans la politique européenne. Il pense que, conservant le plus longtemps possible le titre et le rôle d'amis et d'alliés de la Porte, nous devrions nous présenter dans l'Archipel avec une flotte considérable et des vaisseaux de transport portant quinze ou vingt mille hommes de débarquement: l'ambassadeur du Roi devrait être à bord, conformément au désir qu'en témoigne la Russie, on ferait entendre aux Turcs le langage de la raison; on tâcherait de leur faire comprendre la nécessité de se soumettre aux conditions qui leur sont imposées par la Russie, et dont toute puissance chrétienne doit reconnaître et avouer la justice et la nécessité. Dans le cas où les Turcs, effrayés de l'imminence de leur danger, se rendraient aux conseils d'une puissance qu'ils doivent considérer comme amie, alors, d'accord avec eux et avec la Russie, la France prendrait des mesures pour réprimer et arrêter, si la chose est possible, l'insurrection de la Grèce, y établir l'ordre, et garantir à la masse de la nation la sûreté et la protection de sa religion. Dans le cas où, par le fait de la volonté ou de l'impuissance des Turcs, ou bien par la force des circonstances, le rétablissement de l'ordre serait reconnu impossible, si la France ne jugeait pas convenable de prendre une part active à la guerre, elle déclarerait vouloir veiller elle-même à la sûreté de ses sujets établis en Grèce et protéger leurs propriétés. Pour cet effet, elle laisserait plusieurs de ses vaisseaux en croisière et ferait débarquer ses troupes, soit en Morée, soit à Candie, et attendrait le résultat des événements dans une attitude qui lui garantirait qu'il ne serait pris ultérieurement aucune résolution sans qu'elle y eût une voix qui alors serait comptée pour quelque chose. „Si vous voulez „que l'on vous écoute comme on le doit, Monsieur l'Ambassadeur, croyez un „conseil d'ami, faites comme vos alliés, parlez justice et principes à la tête de „vos soldats: n'oubliez ni Troppau ni Laybach, et soyez persuadé que, si vous „eussiez eu une armée, bien des propositions que vous avez faites et qui n'ont „pas même été prises en considération auraient été acceptées et l'Italie ne s'en „trouverait que mieux".

Je n'examinerai point, Monsieur le Baron, ce que peut valoir le conseil du comte Capo d'Istria, s'il est exécutable, s'il est bien réellement donné dans l'intérêt de la France, et s'il nous place sur la ligne où nous voulons être, ou si son premier et plus sûr effet ne serait pas de nous mettre immédiatement en guerre avec l'Angleterre. J'ai seulement cité cette opinion du comte Capo d'Istria pour donner à V. E. une preuve de plus du peu d'analogie qui existe entre deux hommes qui sont censés partager la confiance de leur maître et travailler ensemble. Reste à savoir quel est celui des deux qui, dans cette circonstance, saura rallier l'Empereur à son opinion. Le comte Capo d'Istria pense aussi, et je suis entièrement de son avis, que, quel que soit le parti que prendra le gouvernement du Roi, il serait à désirer qu'il le fît connaître hautement et promptement.

Dans les communications faites à V. E. par l'ambassadeur de Russie, Elle aura trouvé de la part de cette puissance le désir énoncé d'un nouveau congrès

pour régler d'un accord commun le sort futur de la Grèce. L'Empereur paraît vouloir laisser à ses alliés la liberté de désigner le lieu où devraient se réunir les plénipotentiaires; mais, dans leurs conversations, les ministres de S. M. indiquent que l'Empereur, ne pouvant, dans des circonstances aussi graves pour lui, s'éloigner de ses Etats ni se séparer des personnes qui ont sa confiance, désirerait que ce nouveau congrès pût se rassembler le plus près possible du théâtre des événements: ils indiquent même Odessa ou Moscou, en ajoutant que l'Empereur s'est si fréquemment dérangé pour les autres, qu'il serait assez naturel que, dans cette circonstance, les autres se déplaçassent pour lui et pour des intérêts qui sont communs à tous. Le parti autrichien est entièrement opposé à cette idée. M. de Lebzeltern dit que, si cette réunion est décidée, elle ne peut avoir lieu qu'à Lemberg. J'oserai prier V. E. de me répondre le plus tôt possible sur cet article de ma dépêche, de me faire connaître quelle serait Son idée sur le congrès. Le plénipotentiaire honoré de la confiance du Roi dans cette circonstance devra être muni de pouvoirs si étendus, que, si je pouvais me permettre d'avoir une opinion, j'oserais renouveler la demande que j'avais faite au moment du congrès de Troppau, celle de voir les intérêts de la France défendus par M. le duc de Richelieu. Je n'ai point oublié la force des objections qui me furent faites alors; mais la circonstance est bien différente, les objets dont on aura à s'occuper sont d'une toute autre nature et d'une toute autre importance. M. de Richelieu se trouverait d'ailleurs ici sur un terrain qui lui est si connu et si familier, qu'il y aurait nécessairement plus d'avantages qu'aucun autre.

Voilà une dépêche bien longue, Monsieur le Baron, et qui cependant ne répond que d'une manière bien imparfaite et bien insuffisante encore à ce que V. E. avait le droit d'attendre. Je laisse à M. de Gabriac le soin de développer et d'éclaircir toutes les questions et toutes les idées qui auraient besoin d'explication. Sa parfaite intelligence et sa capacité, la connaissance exacte qu'il a des hommes et des choses de ce pays, le mettent à même de répondre de la manière la plus satisfaisante aux questions qui lui seront faites et de fournir les plus utiles et les plus précieux renseignements. Je crois que V. E. me saura gré d'avoir pris sur moi de Lui adresser M. de Gabriac; mais je Lui renouvelle avec instance la prière de me le renvoyer le plus promptement possible: il me sera absolument nécessaire si les affaires se compliquent.

En résumé, Monsieur le Baron, la guerre entre la Russie et la Porte paraît inévitable, et probablement, avant que V. E. ait reçu cette dépêche, nous aurons appris ici le départ du baron de Stroganoff de Constantinople ou sa mise aux Sept-Tours. La guerre une fois commencée sera poussée par la Russie avec toute l'énergie possible, et, à moins que l'Europe tout entière ne prenne fait et cause pour les Turcs, ils seront chassés d'Europe, et Alexandre, guidé par la religion ou son heureuse destinée, va réaliser le rêve qu'a fait si souvent l'ambition de son aïeule. La nation russe désire cette guerre, dont le résultat doit au moins ajouter les Principautés à l'immense Empire de Russie. Se croyant invulnérable et même inattaquable dans ses Etats, l'Empereur, après avoir consulté ses alliés et demandé leur coopération ou

*leur appui moral*, se décidera à tenter seul l'entreprise, si personne ne veut le seconder. Il se croit encore sûr de l'Autriche; il compte sur l'opposition de l'Angleterre et ne la redoute pas. Il se méfie de la France et croit qu'elle adoptera le système de M. de Talleyrand: cependant, si, contre son attente, nous suivions une ligne contraire, si le prétexte de défendre la cause de la religion et le désir de mettre des entraves à de nouveaux envahissements de la part de l'Angleterre nous déterminaient à nous unir franchement à la Russie et à coopérer avec elle à l'expulsion des Turcs, j'ai de bonnes raisons de croire qu'elle servirait ensuite nos intérêts, et comme, au milieu de toutes ces hypothèses, je manque absolument de directions et ne puis prévoir le parti auquel s'arrêtera le Conseil du Roi, V. E. doit comprendre tout ce que ma position a de difficile et de délicat. J'ose donc espérer qu'Elle la prendra en considération et me transmettra le plus promptement possible les instructions dont j'ai un si grand besoin.

---

## 66.

*St-Pétersbourg, 19 juillet 1821.*

Je sors de chez l'Empereur, et, quoique la conversation dont j'ai à rendre compte apporte plusieurs modifications à ce que j'ai déjà mandé à V. E., je laisserai cependant mes dépêches telles qu'elles sont; c'est à vous, Monsieur le Baron, à apprécier les causes auxquelles doit être attribué le changement qui semble s'être fait dans les dispositions de l'Empereur depuis la dernière fois que j'ai eu l'honneur de le voir, et si c'est seulement à la confiance avec laquelle j'ai parlé à S. M. que je dois celle qu'Elle m'a montrée aujourd'hui, ou si la manière dont l'ambassadeur d'Angleterre et M. de Lebzeltern s'expriment sur la déclaration russe a fait faire des réflexions à ce Cabinet et penser qu'il pouvait devenir important pour lui de se rapprocher de la France.

Depuis dix jours déjà, l'Empereur était prévenu que j'avais une lettre du Roi à lui remettre; depuis quatre, S. M. était à Kamenny Ostroff, où je suis moi-même établi à cinquante pas du Palais. Tous les jours, j'avais rappelé à M. de Nesselrode la demande que j'avais faite d'une audience: chaque fois de nouvelles raisons ou de nouveaux prétextes avaient fait éluder cette demande. Le départ de l'Empereur était annoncé pour aujourd'hui, et je devais croire que je serais obligé de rendre compte à V. E. par M. de Gabriac d'une conduite dans laquelle il m'était difficile de voir de la bienveillance. Hier au soir, enfin, le comte Capo d'Istria m'écrivit que l'Empereur me recevrait ce matin, et M. de Nesselrode vint lui-même hier au soir me prévenir de l'heure à laquelle je serais attendu chez S. M.

A midi, j'étais chez l'Empereur, chez lequel j'ai été immédiatement admis. Je m'attendais à un accueil froid et réservé. S. M. au contraire est venue à moi et m'a tendu la main avec sa bonté ordinaire:

„Monsieur l'Ambassadeur", m'a-t-il dit, „je suis charmé de vous revoir! „Ne m'en voulez pas si je ne vous ai pas reçu aussitôt que je l'aurais désiré, „ce n'a pas été ma faute, et depuis trois jours que je suis ici, je puis vous „donner ma parole d'honneur que je n'ai pas eu un moment de liberté; ce „n'est que pour avoir le plaisir de vous recevoir que j'ai prolongé mon séjour „ici, car à trois heures je retourne à Tzarsko Sélo. Vous avez une lettre à „me remettre. Savez-vous ce qu'elle contient?"

— „Je l'ignore, Sire. Je crois cependant que c'est une réponse à celle que „le général Pozzo a été chargé de remettre au Roi de la part de V. M. Dans „tous les cas, elle est bien précieuse pour moi, puisqu'elle me donne l'occa„sion de Lui faire ma cour".

— „Ce sera toujours pour moi un véritable plaisir de vous voir, mon „cher Général, et, comme vous, je suis enchanté que nous en ayons trouvé „un prétexte; profitons-en pour parler de toutes nos affaires. Vous m'avez fait „faire des communications très intéressantes, mais bien inquiétantes, sur la „situation de l'Espagne et principalement sur celle du Roi. Mon chargé d'affaires „nous donne à peu près les mêmes détails; il confirme ce que vous mande „M. de Laval du besoin de conseil qu'a le Roi et du désir qu'il aurait „d'en recevoir de vous et de nous. Certes, le Roi d'Espagne a raison de „compter sur mon intérêt et de croire que les conseils que nous lui don„nerions seraient dictés par le seul désir de lui être utile; mais, je vous „l'avoue, dans l'état actuel des choses et dans la position où se trouve ce „malheureux Prince, trahi par tous et n'ayant pas un seul être auquel il „puisse se fier, je ne vois pas quel conseil on pourrait lui donner, ou du „moins je n'en vois aucun qu'il puisse suivre. Lui dirons-nous qu'il ne peut „rien faire de mieux que de se rallier sincèrement à cette absurde constitution, „objet de nos justes critiques et qui ne sait enfanter que le désordre et „l'anarchie? Ce serait mentir à sa propre conviction et se rendre soi-même „complice des malheurs que cette fatale conception du génie révolutionnaire „peut attirer et sur le Roi et sur l'Espagne. Lui conseillerons-nous de ren„verser cette prétendue loi fondamentale? Certes, s'il le pouvait, il n'aurait „rien de mieux à faire; mais où sont ses moyens, où est son parti? A qui „peut-il se fier? La présence de Bardaxi complète les malheurs du Roi et le „laisse sans appui et sans espérance. Avant l'arrivée de cet homme, qui a „fait tant de mal au Piémont, qui avait tant espéré vous en faire, les nou„veaux ministres pouvaient espérer qu'il se rallierait à eux et les aiderait à „opérer sagement, sans secousses et dans le sens monarchique, les modifica„tions indispensables à l'ordre des choses actuelles; mais ils ont été promp„tement détrompés, et quoique, dans les premiers jours de son arrivée, „M. Bardaxi ait tenu un langage qui a pu faire croire que lui-même sentait „la nécessité de ces modifications, il est promptement revenu à son rôle et au „[illegible] qu'il a développé à Turin, et, d'après ce que l'on nous mande „aujourd'hui, il paraît qu'il figurera parmi les plus forcenés de son pays. Dès „lors, mon cher Comte, je ne vois aucune possibilité de conseiller ni d'aider „le Roi d'Espagne, et il paraît condamné à n'espérer de secours que des

„chances que pourra amener l'excès du mal, c'est-à-dire la guerre civile. Si „ce dernier fléau tombe sur l'Espagne, alors nous verrons s'il est des moyens „de lui être utile; jusque-là je crois qu'il faut abandonner ce pays à son „triste sort et n'attendre que de la Providence les moyens qui pourront sauver „le malheureux Ferdinand VII. Je n'ai jamais vu qu'une seule combinaison „qui eût pu sauver l'Espagne: c'est le cas où vous auriez été forcés de „repousser une attaque de sa part. J'ai cru quelque temps que, dans l'espoir „de susciter des troubles chez vous, les révolutionnaires espagnols vous décla„reraient la guerre; mais ils ont compris qu'en vous attaquant, ils s'adressaient „à l'Europe, et vous savez que j'aurais mis avec plaisir mon armée à la dis„position du Roi. Je vous l'ai dit dans le temps et je vous le répète: après „avoir été condamné au malheur de vous combattre, j'aurais été heureux de „me trouver réuni avec vous sur le même champ de bataille et combattant „ensemble pour la même cause; les choses se sont arrangées différemment, „et j'ai très bien compris que, cette guerre contre l'Espagne ne pouvant avoir „lieu qu'autant qu'elle serait provoquée par elle, vous n'auriez pas pu, dans „tout autre cas, consentir au passage des armées qui auraient marché pour „l'attaquer.

„Il paraît que le Portugal, qui semblait d'abord vouloir suivre une di„rection plus raisonnable et plus modérée, rivalise aujourd'hui d'excès et de „folie avec l'Espagne. Les dernières nouvelles de Lisbonne sont aussi mau„vaises que possible; le consul général et chargé d'affaires d'Autriche a été „insulté de la manière la plus grave, et, si le Roi commet l'imprudence de „venir se mettre entre les mains des factieux, il est sûr que bientôt il en sera „réduit au même point que le Roi d'Espagne.

„Croyez-moi, mon cher Comte, il n'y a ni espérance à avoir ni compo„sition à faire avec les révolutionnaires de tous les pays et dont le centre „est chez vous. Ils veulent la ruine de tous les trônes et le bouleversement „de l'ordre social. Ils y travaillent par tous les moyens et de tous les côtés: „car, ne vous y trompez pas, c'est encore eux seuls qui ont suscité l'affaire „de Grèce; elle a éclaté plus tôt qu'elle ne le devait, parce que les directeurs „ont cru que ce serait un moyen de venir au secours de leurs frères d'Italie. „J'ai su positivement qu'Ypsilanti allait partir pour Paris et chercher ses der„nières instructions lorsque, pressé par la tournure que prenaient les choses „en Italie, on a cru que le soulèvement de la Grèce jetterait les Souverains „alliés dans des embarras qui seraient utiles aux révolutionnaires des autres „pays, et l'on a décidé le mouvement. Le moyen devait, en effet, leur paraître „d'un succès certain; mais ils ont été trompés dans leur attente: ils croyaient „que je serais forcé de me prononcer en faveur de l'insurrection grecque, et „que, démentant ainsi les principes que je professais, je perdrais la confiance „de mes alliés en même temps que je leur donnerais de l'inquiétude sur les „projets ambitieux qu'ils pourraient me supposer. Vous avez su que ma pre„mière démarche avait été de désavouer Ypsilanti, et, *sans calculer ce que „l'on en penserait ici*, j'ai publiquement laissé imprimer dans tous les journaux „l'improbation dont j'ai frappé, dès le premier moment, l'insurrection de la

„Grèce. Déjoués dans leurs projets et dans leurs espérances, les chefs habiles „de ce complot permanent ont changé leurs batteries, et je crois avoir la „preuve que c'est par l'influence secrète qu'ils exercent sur le Divan au moyen „des drogmans qu'ils ont porté les Turcs à des excès et à des profanations „auxquelles il n'était plus possible de rester insensible. Toutefois, j'ai tout „fait, tout supporté pour conserver la paix, et, malgré les outrages de toute „nature, malgré la violation journalière de tous les traités, je suis encore prêt „à tout faire pour éviter la guerre. Elle ne se fera, je vous le déclare, qu'à „mon corps défendant: le Ciel m'est témoin que mon seul vœu, ma seule „ambition, est de conserver au monde une paix qui lui a tant coûté. Je de„mande à mes alliés de m'aider de leurs conseils, de faire entendre raison aux „Turcs, de trouver un moyen de ne rien changer à l'état actuel de l'Europe, „et, si ce moyen est introuvable, si, poussé à bout, je suis obligé d'avoir re„cours aux armes, je leur demande encore de s'entendre avec moi. Avant de „quitter l'Empereur d'Autriche, j'avais voulu fixer son attention sur les grandes „conséquences que pouvait avoir cette insurrection grecque; mais on n'aime „jamais à croire ce qui peut nous gêner et nous être désagréable: on s'est „figuré à Vienne que quelques phrases dans le *Beobachter* suffiraient pour „calmer une population exaspérée et faire entendre raison à un gouvernement „forcené. Les choses en sont venues aujourd'hui au point que des mesures „terribles sont, pour ainsi dire, devenues nécessaires. Cependant, mon cher „Comte, j'en atteste le Ciel, tel vous m'avez vu depuis que vous me con„naissez, tel je suis encore, tel je resterai: j'espère que mon caractère sortira „sans tache de la nouvelle épreuve à laquelle je suis condamné et que je „resterai pur aux yeux de Dieu, probe et conséquent à ceux des hommes. „Je n'ai et ne puis avoir d'ambition autre que celle d'assurer et de maintenir „la paix: c'est là mon plus beau titre, celui auquel je sacrifierai tous les gen„res de gloire. Croyez, Monsieur l'Ambassadeur, que non seulement je n'ambi„tionne pas, mais que j'ai horreur du métier de conquérant; depuis longtemps „la réflexion m'a appris la valeur de ce titre, et à quel prix il s'acquiert. Je ne „doute pas que l'on ne me soupçonne de sourire à la perspective que semble „offrir à mon ambition une guerre avec les Turcs. Je ferai tout pour l'éviter. „Je vous le répète encore, c'est pour la prévenir que je m'adresse à mes „alliés, et, si elle est inévitable, c'est encore avec eux tous que je veux régler „les mesures qui doivent en être la conséquence. On vous a donné commu„nication de toutes les pièces: j'ai voulu que ma position, comme ma conduite „et mes intentions, fussent mises sous les yeux de mes alliés; j'ai voulu qu'ils „vissent jusqu'où a été ma patience et tout ce que m'a fait supporter mon „amour pour la paix, et qu'enfin convaincus de mon droit et de la nécessité „où je suis de prendre les armes, ils vinssent s'assurer que, loin de vouloir „terminer seul cette querelle, comme l'ambition pourrait le conseiller, je les „appelle tous, soit pour m'indiquer et trouver un moyen de prévenir la guerre, „soit pour s'entendre avec moi sur ses conséquences. Mon cher Comte, il est „important que nous nous entendions. Votre ancienne politique vous attachait aux „Turcs: leur alliance aujourd'hui vous assure peu d'avantages. *Croyez-moi, mon*

„*cher Ambassadeur, et regardez la carte pour vous en convaincre, c'est la* „*Russie que la France doit avoir pour allié; nous serons pour vous des* „*amis plus sûrs et plus utiles que des Turcs. Tous nos rapports sont les mêmes;* „*les deux nations s'estiment, et j'aime à croire que la manière dont je me suis* „*conduit dans votre patrie peut me donner le droit d'espérer que je n'y suis* „*pas considéré comme ennemi.* Vous voyez avec quelle franchise je vous parle: „ce n'est pas là de la diplomatie, c'est de la confiance, et nous causons „ensemble comme gens qui se connaissent et s'estiment. Tout le monde, au „reste, est appelé au conseil: il faut que tous parlent et que l'intérêt général „se trouve composé de tous les intérêts particuliers. Si les Turcs, sourds à „leurs intérêts comme à la raison, obligent à leur faire la guerre, si la né- „cessité en est avouée par tous, il faut qu'ils soient repoussés très loin, parce „que leur voisinage serait tout aussi incommode que leur présence et qu'il „est nécessaire que tout le monde puisse s'arranger. *Plus vous resserrerez le* „*compas, plus vous vous gênerez; mais ouvrez-le depuis le Bosphore jusqu'à* „*Gibraltar, et dès lors chacun trouve sa place et sa convenance.* Mais ce „qu'il y aurait peut-être de mieux, c'est que personne ne prît rien, et je suis „le premier à déclarer que c'est ce que je désire. On pourrait s'entendre pour „l'arrangement du pays qui se trouverait sans gouvernants, et le constituer „d'une manière heureuse pour lui, conforme au degré de civilisation auquel „il est parvenu et en même temps cependant rassurante pour ses voisins; „mais, encore une fois, pour cela comme pour le reste, il faut s'entendre. „Votre gouvernement ne vous a sûrement fait encore passer aucune ins- „truction?"

„Non, Sire! Quand j'ai quitté Paris, et même au départ de mon „courrier, on était bien éloigné de savoir l'état actuel des choses, ni de croire „que cette question eût pu prendre un aussi grand développement: c'est de „moi que l'on espérait des renseignements. Les communications faites par „l'ambassadeur de V. M. auront éclairé les ministres du Roi, et peut-être le „premier courrier me mettra-t-il à même de faire connaître à V. M. leur dé- „termination. Cependant il est possible que l'on attende encore de mes nou- „velles, et c'est ce qui me détermine à envoyer à Paris M. de Gabriac, qui „pourra donner des informations bien plus précises que celles que peut con- „tenir une dépêche, et sera à même de répondre à toutes les questions que „je n'aurais pu prévoir".

— „J'ai été charmé", a répondu l'Empereur, „d'apprendre que vous „eussiez pris cette détermination: elle est une preuve de plus de votre bon „esprit. M. de Gabriac s'est acquis ici une juste considération. Il a eu le temps „de nous connaître; je suis sûr qu'il donnera des notions certaines et sera à „même de redresser bien des fausses idées, bien des préventions que l'on „va s'efforcer de donner. Je vous remercie pour mon compte d'avoir eu l'idée „d'envoyer quelqu'un de confiance à Paris. Je désire maintenant qu'on vous „le réexpédie le plus tôt possible, muni de bonnes et larges instructions. „J'ignore, si, pour cette circonstance, votre gouvernement voudra donner à un „autre qu'à vous la direction de ses intérêts, mais il n'a d'autres projets que

„celui de se bien entendre avec moi: certes, il ne peut les confier à un agent „plus propre que vous pour atteindre ce but.

„Adieu, cher Général; voilà une de ces bonnes conversations qui m'a „rappelé celles de Laybach. Je vous ai parlé avec toute la confiance que vous „m'inspirez, et comme j'aurais pu le faire devant mes ministres: j'en agirai „toujours de même, car j'ai de vous cette opinion, que, si votre devoir vous „obligeait à changer de manière avec moi, vous me quitteriez, mais ne me „tromperiez pas!“

Là-dessus l'Empereur m'a donné la main et m'a quitté en me disant: „J'espère que dans peu nous serons souvent dans le cas de nous entretenir „ensemble“.

Voilà, Monsieur le Baron, la conversation que je viens d'avoir. Elle ressemble si peu à celle sur laquelle je comptais, que je ne puis me l'expliquer, ni comprendre comment tant d'abandon a pu succéder si promptement à tant de réserve. Tout ce que je puis dire à V. E., c'est que, pendant toute cette conversation, tout annonçait dans l'Empereur, non seulement la plus grande franchise, mais que souvent même S. M. m'a parlé avec une émotion trop profonde pour être simulée et un abandon trop entier pour qu'il me soit possible de croire que ce qu'il m'a dit ne soit pas l'expression vraie de Sa pensée et de Ses sentiments.

## 67.

*St-Pétersbourg, le 10 septembre 1821.*

Je profite de l'occasion que m'offre le départ du courrier que le Cabinet Impérial expédie aujourd'hui au général Pozzo, pour accuser à V. E. la réception des dépêches qu'Elle m'a fait l'honneur de m'adresser en date du 21 août, et qui m'ont été remises par M. le vicomte de Brézé, arrivé ici avant-hier au soir. Je compte moi-même expédier d'ici à peu de jours le fils de M. Gamba, et c'est par lui que je me réserve de répondre avec détail aux dépêches de V. E.

Je crois cependant devoir dès aujourd'hui Lui rendre compte que, le hasard m'ayant fait rencontrer il y a trois jours l'Empereur dans les jardins de Tzarsko Sélo, S. M. m'a témoigné la plus vive satisfaction des lettres qu'Elle venait de recevoir du général Pozzo, et dans lesquelles cet ambassadeur, en rendant compte des dispositions du gouvernement du Roi à l'égard des affaires du Levant, s'exprime en effet de manière à ne laisser aucun doute sur la sagesse, la grandeur et la pureté des intentions des ministres de mon Auguste Maître sur cette importante et délicate question qui peut avoir une si grande influence sur les destinées de l'Europe, et sur laquelle cependant les intérêts particuliers, les ambitions, les espérances et les craintes de chacun font encore porter des jugements si différents. L'Empereur m'a répété à plusieurs reprises qu'il ne pouvait assez me dire combien il appréciait, dans une

circonstance aussi grave, cette unité de sentiments et d'intention qui paraissait s'établir entre son Cabinet et celui des Tuileries, qu'il espérait que sa modération achèverait de détruire les préventions, si l'on pouvait encore en conserver sur le désintéressement de sa politique, et que, quelles que fussent désormais les conséquences de la révolution de la Grèce et de la situation dans laquelle la Russie se trouve aujourd'hui vis-à-vis de la Turquie, on pouvait se flatter que le maintien de l'accord et de l'union entre les grandes puissances tromperait l'espoir de la malveillance et déjouerait les calculs qu'elle s'était si fort pressée de faire sur leur mésintelligence. S. M. m'a ajouté qu'Elle avait donné l'ordre à Ses ministres d'écrire immédiatement au général Pozzo pour lui exprimer toute la satisfaction qu'avaient causée ses dernières communications.

J'ai cru, Monsieur le Baron, devoir profiter du hasard auquel je devais le bonheur d'entretenir l'Empereur pour tâcher de découvrir quelle impression pouvait avoir produite sur lui un fait peut-être d'ailleurs dénué de toute vérité, mais qui cependant s'est trouvé inséré dans différents journaux, celui de l'arrivée de plusieurs généraux français en Grèce pour y servir la cause des insurgés. J'ai dit à S. M. que j'ignorais jusqu'à quel point cette nouvelle pouvait être fondée, mais que j'étais loin de la trouver invraisemblable, et que, si la lutte entre les Grecs et les Turcs se prolongeait, il fallait s'attendre qu'un grand nombre d'officiers aujourd'hui sans activité s'empresseraient d'en chercher en Grèce et d'aller prendre part à des événements qui pouvaient leur créer un avenir et sourire à leur ambition, que je craignais cependant que ces émigrations, auxquelles le gouvernement était étranger, mais ne pouvait mettre aucune opposition, ne fussent encore mal interprétées et que l'on ne voulût trouver la preuve de l'influence et part actives que la France est déjà accusée d'avoir prises à l'insurrection de la Grèce.

L'Empereur s'est empressé de me rassurer sur l'effet que ces nouvelles avaient produit sur lui, en me disant que, loin de regarder l'arrivée de ces officiers en Grèce comme un mal et de vouloir en faire un tort à la France, il considérait ces émigrations comme doublement heureuses pour le gouvernement, d'abord, parce qu'elles faisaient sortir immédiatement de France une certaine classe d'individus qui, mécontents d'eux et de leur position, entretenaient une agitation qui pouvait sinon compromettre la sûreté de l'Etat, au moins les compromettre eux-mêmes, que la cause des Grecs peut paraître juste et belle à défendre, et que, si, par suite des événements, l'Europe juge devoir les soutenir, ces officiers aujourd'hui ennemis de leur gouvernement pourraient, par la nature des services qu'ils rendraient à la cause commune, faire oublier d'anciens torts et mériter de nouveau la confiance de leur Roi et l'honneur de servir leur patrie, et qu'il serait à désirer que toutes ces têtes ardentes dont l'activité tourmente la France pussent se calmer en Grèce. Dans un moment où il est possible que cette espèce de croisade devienne la manie de nos officiers en demi-solde et de nos chercheurs d'aventures, j'ai pensé qu'il pouvait être utile de faire connaître à V. E. le véritable jour sous lequel elle serait considérée par l'Empereur.

S. M. m'a parlé avec éloge du mémoire de M. Ancillon*) et a paru étonné que Ses ministres ne m'en eussent pas donné communication; n'ayant connu cette pièce en effet que par les dépêches que j'ai reçues hier de V. E., je n'ai pu faire aucune objection ni observation. Je regrette cependant de n'avoir pas pu dire à S. M., qui l'ignore entièrement, que ce mémoire, d'ailleurs bien dirigé, est en quelque sorte désavoué par M. de Bernstorff, ou du moins n'était point regardé par lui comme l'expression de la pensée du gouvernement prussien.

---

## 68.

*Pétersbourg, le 15/3 septembre 1821.*

La dépêche par laquelle j'ai eu l'honneur d'accuser réception à V. E. de celles qui m'ont été remises par M. de Brézé ayant été confiée à un courrier russe, j'ai cru devoir attendre le départ du fils de M. Gamba, que j'expédie en courrier extraordinaire, pour La remercier de la profonde et lumineuse dissertation dans laquelle Elle a bien voulu entrer avec moi sur la grande question des affaires de Turquie: elle répand une grande clarté sur la route que j'ai à suivre, me montre le but vers lequel je dois marcher et m'indique les nombreux écueils dont est semé le terrain inégal et mobile sur lequel je dois me trouver. Plus je suis personnellement convaincu que l'avantage et l'intérêt de la France doit en effet lui faire suivre la direction qui m'est tracée, et plus je dois m'attendre à voir se multiplier les obstacles qu'élèveront contre moi l'intrigue, la malveillance et la jalousie. Je ne puis me dissimuler que, sans le secours des événements, dont le développement doit finir par éclairer l'Empereur sur ses véritables intérêts et lui apprendre où sont ses vrais alliés, ces obstacles seraient tels que je ne pourrais me flatter de les vaincre et que je serais forcé de reconnaître qu'au lieu de chercher à les combattre, il serait peut-être plus sage de renoncer aux avantages que peut nous promettre l'alliance avec la Russie, que de courir les chances dangereuses auxquelles nous expose le caractère indécis et variable de l'Empereur. V. E. aura trouvé dans mes dernières dépêches de nouvelles preuves de cette hésitation continuelle qui doit nécessairement arrêter la confiance, et qui oblige à une circonspection presque exagérée, laquelle ajoute encore elle-même aux embarras de la position délicate dans laquelle je me trouve. Et telle est en effet cette position, Monsieur le Baron, qu'en parlant avec confiance à l'Empereur, je dois craindre les plus dangereuses considérations, et que, d'un autre côté, trop de réserve de ma part ne fasse croire à un Prince si accessible aux soupçons et à la

---

*) Фридрихъ Ансильонъ, р. въ Берлинѣ въ 1766 г., † тамъ-же въ 1837 г., потомокъ древней французской семьи, извѣстный профессоръ, проповѣдникъ и историкъ, воспитатель сына [illegible] Фридриха-Вильгельма III, авторъ извѣстнаго *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du XV<sup></sup>e siècle*, Berlin, 1806 (на [illegible]).

défiance que nous cédons à une autre influence et que nous recherchons d'autres alliances. Quelque prudence que je mette dans ma conduite, et quoique mon langage ait toujours dû faire croire à mes collègues que nous envisageons les affaires de Turquie sous le même point de vue que l'Angleterre, je ne puis cependant me flatter d'avoir trompé la pénétration ni la sagacité de M. de Lebzeltern: il a trop de moyens d'être bien informé de ce qui se passe dans les bureaux d'un des ministres de l'Empereur, pour n'avoir pas eu immédiatement connaissance des dépêches de M. Pozzo di Borgo et des réponses qui lui ont été faites; il a trouvé dans les unes et dans les autres, sur le système politique que nous entendons suivre et sur la cause à laquelle, en définitive, nous pourrions nous rattacher, une indication qui lui a paru assez précise pour qu'il ait cru devoir expédier sans délai un courrier à son Cabinet pour prévenir que je reçois des personnes qui jouissent de la confiance de l'Empereur et auxquelles je ne puis me soustraire. Ces personnes sont d'ailleurs trop marquantes pour n'avoir pas été observées par M. de Lebzeltern, en voilà plus qu'il n'en faut pour exciter sa méfiance et lui faire tirer les conjectures sur lesquelles il a bien certainement basé les rapports qu'il vient de faire à M. de Metternich.

Cependant, Monsieur le Baron, vis-à-vis de M. de Capo d'Istria lui-même, j'ai cherché à me tenir dans une réserve qu'il est bien loin d'avoir avec moi. Il attache beaucoup de prix à connaître le sens des dernières dépêches de V. E.: je me suis borné à lui dire que les dispositions des ministres du Roi étaient celles qu'indiquaient les lettres de M. Pozzo di Borgo, c'est-à-dire que l'espérance et les vœux de mon gouvernement étaient que la modération de l'Empereur, unie aux conseils et aux démarches des autres Cabinets, finirait par faire entendre raison au Divan et par obtenir de lui les justes satisfactions réclamées par la Russie et auxquelles est attaché le repos des Européens, mais que, s'il en arrivait autrement, si la guerre seule devait terminer cette grande querelle, l'Empereur concevrait sûrement que la France ne pourrait rester entièrement passive dans une question qui toucherait de si près à ses plus chers intérêts, que, dans aucun cas, nous ne pourrions admettre l'idée d'une action exclusive confiée aux troupes russes et autrichiennes, qui, sous le nom d'armée d'exécution, commenceraient par envahir et s'emparer de la Turquie Européenne, sauf à satisfaire ensuite, comme on le pourrait, aux prétentions si différentes et aux intérêts si opposés des autres puissances, et que je ne pourrais lui cacher que nous avions quelque peine à concevoir l'approbation si entière donnée par l'Empereur au mémoire de M. Ancillon, devant l'imagination duquel s'étaient aplanies toutes les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de son plan, que, quant à nous, qui avions peut-être plus d'intérêt que l'Empereur à examiner froidement le projet de M. Ancillon, nous le trouvions d'abord impraticable en lui-même et déguisant mal des craintes sans fondement et des intentions qui devaient en faire concevoir, et trouver très naturelle l'opposition que nous mettrions, s'il était nécessaire, à l'adoption d'une semblable idée, et que le gouvernement prussien comprenait si bien quelle devait être à cet égard notre opinion, que M. de Bernstorff, informé que le mémoire

de M. Ancillon devait être communiqué au gouvernement français, s'était empressé de le faire en quelque sorte désavouer et de nous déclarer que ce mémoire ne pouvait être considéré que comme l'œuvre d'un simple particulier et nullement comme un document officiel ou comme la pensée du gouvernement prussien. J'ai ajouté au comte Capo d'Istria que ce qui avait été à peine tolérable pour l'arrangement des affaires d'Italie n'était ni proposable ni acceptable pour celles de Turquie, que, dans le premier cas, on avait commencé par reconnaître en principe l'intégrité du territoire des deux Royaumes où l'on voulait rétablir l'ordre, tandis qu'il s'agissait au contraire aujourd'hui de la destruction et du démembrement de l'Empire Ottoman, que les alliés de l'Empereur devaient être reconnaissants de ce qu'il eût voulu rendre l'Europe juge dans une question dans laquelle il aurait peut-être pu se considérer d'abord comme seul intéressé, mais que, du moment où il avait déclaré le but et le seul résultat que, selon lui, devait avoir la guerre, il avait par là même donné à l'Europe entière le droit d'intervenir et de prendre une part quelconque à cette querelle.

M. le comte Capo d'Istria m'a répondu en me donnant lecture de la dépêche qu'il écrit à M. Pozzo di Borgo et qu'il doit communiquer à V. E. Elle jugera jusqu'à quel point la manière dont s'exprime le Cabinet Impérial répond à l'objection que nous élevons contre l'idée d'une armée autrichienne et russe, et si le moyen que l'on nous indique de prendre part à ce grand événement et les chances que l'on nous fait entrevoir sont bien d'accord avec les idées qu'avait pu me faire concevoir la conversation que j'ai eue avec l'Empereur le 19 juillet. M. le comte Capo d'Istria m'a cependant rappelé cette conversation, en me disant qu'elle était l'expression de la pensée de l'Empereur, que des ménagements indispensables, suite de ses dernières relations avec les autres puissances, pouvaient encore gêner son action, mais que je ne pouvais ni ne devais oublier ce qui ne m'avait été dit qu'avec une forte intention.

J'ai répondu que cette conversation, dont j'avais rendu compte aux ministres du Roi [1]), était et resterait toujours gravée dans ma mémoire, que je la regardais comme la preuve la plus flatteuse que l'Empereur m'eût donnée de sa confiance et de son estime, et qu'il me tardait d'avoir à mander à mon gouvernement les suites des ouvertures si remarquables que S. M. I. avait daigné me faire dans cette circonstance, que nous Lui avions donné trop de preuves de notre confiance, qu'Elle avait trop de droit à notre reconnaissance, et qu'Elle était d'ailleurs trop éclairée sur nos véritables intérêts pour pouvoir douter de l'empressement que nous mettrions toujours à conserver les liaisons qui déjà nous attachaient à Elle, enfin, que la politique du Roi était, comme celle de l'Empereur, toute noble et toute désintéressée et n'aspirait qu'à ce qui pouvait assurer et garantir l'équilibre de l'Europe et la paix, que par conséquent toutes les fois que S. M. I. voudrait s'expliquer clairement et franchement avec nous, Elle pouvait être sûre d'être parfaitement comprise et de

[1]) См. выше, № 66, стр. 373.

nous trouver disposés à entrer dans Ses vues, mais qu'Elle devait aussi concevoir que, dans une telle occurrence et avec l'expérience des efforts continuels de la malveillance pour inspirer des craintes contre la France et pour la placer dans une situation isolée, nous devons attendre que l'on vienne au-devant de nous et veiller seuls, comme nous avions le droit et le pouvoir de le faire, à ce que nos intérêts ne fussent pas compromis.

Le comte Capo d'Istria s'exprime avec moi dans toutes les occasions avec une telle franchise sur la politique de la Cour de Londres et de Vienne, que je ne crois pas avoir rien dit dans cette conversation qui puisse me compromettre: la correspondance du général Pozzo s'exprime bien plus clairement sur nos intentions. D'ailleurs, Monsieur le Baron, en dépit de la prudence et des ménagements, dont je comprends la nécessité, il faut cependant bien que l'on soit assuré de ne pas être repoussé, s'il nous est fait de nouvelles ouvertures.

V. E. trouvera jointe à l'expédition que lui porte M. Gamba la totalité des communications que nous avait amassées le Cabinet de Russie, et qu'il nous a fait attendre trop longtemps pour que je puisse croire qu'elles soient aujourd'hui d'un grand intérêt: ce n'est pas cependant que quelques-unes de ces pièces ne soient d'une haute importance. Ayant été successivement transmises au général Pozzo di Borgo, je dois croire qu'il les a communiquées à V. E. et que dès lors les réflexions auxquelles ces communications ont pu donner lieu de ma part deviennent inutiles. Je ne dois cependant pas laisser ignorer à V. E. que, sous le prétexte de laisser plus de temps aux ministres qui sont à Constantinople pour agir sur le Divan, la dernière note du Cabinet Impérial au reis effendi n'est point encore expédiée, et ne le sera que dans quinze jours.

En me remettant ces différentes pièces, M. de Nesselrode, contre son usage, est entré en conversation, et m'a parlé de la situation des choses avec une apparence de confiance et d'abandon d'autant plus remarquable qu'il m'a depuis longtemps accoutumé à l'aridité de ses communications, et que, deux jours encore auparavant, dans une conversation que j'avais avec lui relativement au transit, je l'avais trouvé, comme je l'ai toujours connu, disposé à se montrer le plus difficultueux possible et le plus contraire à nos intérêts. Dans cette circonstance, au contraire, il s'est exprimé comme si nous avions l'habitude de nous entendre et d'être de la même opinion; il a été jusqu'à me dire qu'il était bien loin d'etre satisfait des dernières communications du Cabinet autrichien; il trouve qu'à force de vouloir bien faire le directeur de l'Empereur Alexandre et de sa politique.

„Je désire autant que lui", m'a dit M. de Nesselrode, „que l'on „puisse éviter la guerre: mais encore ne pouvons-nous pas l'acheter au prix „de notre considération et du sacrifice de tous nos intérets. M. de Metternich „semble vouloir absolument se rendre médiateur dans une question où l'Em-„pereur ne veut ni médiateur ni arbitres, ni d'autres juges que lui-meme; je „ne sais si son zèle conduira à d'heureux résultats, mais je n'en crois rien, et „les Turcs sont hors d'état d'entendre raison, meme par leur propres interets.

„Alors c'est probablement la guerre, et, dans ce cas“, a-t-il ajouté en souriant, „nous enverrons une armée occuper l'Asie, un autre par Bucharest, notre „flotte se dirigera sur Constantinople, et ce qu'il y aura de mieux, c'est qu'une „belle flotte française forcera le passage des Dardanelles et viendra nous donner „la main à Ste-Sophie. Puis ensuite, pour finir cette belle opération, la France „établira dans l'Anatolie et la Troade une colonie où elle enverra le trop-plein „de sa population et qui se chargera de tenir les Turcs à distance respectueuse“.

„Voilà“, ai-je dit sur le même ton, „un très joli roman et qui, je „n'en doute pas, a déjà reçu l'approbation de M. de Metternich et celle de „Lord Castlereagh!“

La conversation s'est alors terminée, et, si j'en ai rendu compte à V. E., c'est qu'elle semble indiquer sinon les dispositions de l'Empereur à la guerre, du moins que S. M. croit pouvoir compter sur nous, et que, si la guerre a lieu et que nous soyons dans le cas d'unir notre fortune à celle de l'Empereur Alexandre, il faut peut-être nous attendre à des propositions peu acceptables et toutes différentes de celles qui devaient nous être faites, si l'on veut compenser par des dédommagements réels les sacrifices qu'il nous faudra faire pour servir les intérêts de la Russie.

Dans cette même conversation, M. de Nesselrode m'a donné connaissance de la réponse de l'Empereur à Lord Castlereagh. Je n'ai pu en prendre copie, mais elle sera communiquée à V. E. par le général Pozzo: Elle jugera jusqu'à quel point a été utile cette démarche du Cabinet de St-James. La réponse de l'Empereur au Roi d'Angleterre sera portée par M. de Lieven, qui retourne sous peu à son poste. C'est une lettre de simple politesse et dans laquelle, pour ce qui est relatif à la question de la Grèce, on s'en réfère à celle de Lord Castlereagh.

Malgré tous les motifs qui se réunissent pour faire croire à la guerre, quoiqu'elle soit désirée par la grande majorité de la nation, les préparatifs que le gouvernement fait, bien qu'assez secrets, indiquent qu'il la regarde comme inévitable. Bien des gens cependant affectent de croire, ou du moins de dire, qu'elle n'aura pas lieu, et, leurs espérances ou leurs opinions étant fondées uniquement sur le caractère de l'Empereur, ils le supposent bien plus accessible à la crainte de compromettre sa réputation déjà faite, une gloire déjà acquise, que sensible à la perspective brillante, mais hasardée, que lui présente la guerre. Ils comptent sur l'hésitation naturelle de son caractère, sur l'influence que pourront avoir sur lui les remontrances, les conseils ou les menaces des autres Cabinets pour le porter à une temporisation pendant laquelle les choses s'arrangeront d'elles-mêmes; surtout on pense que l'espèce de fermentation que fait naître en Allemagne la cause des Grecs, pour laquelle se croisent aujourd'hui les jeunes gens que l'amour de l'indépendance et de la liberté fanatisait il y a deux ans, sera un moyen très puissant pour agir sur l'imagination, et par suite sur les résolutions de l'Empereur: en lui rappelant les engagements qu'il vient de prendre si récemment à Laybach et les principes qu'il y a professés, on pense qu'il sera facilement effrayé sur les conséquences que pourrait avoir pour sa gloire et sa réputation une combinaison qui le placerait, pour ainsi

dire, à la tête du parti révolutionnaire, et que cette considération est capable de lui faire faire le sacrifice de ses plus grands intérêts. Cette manière de voir, qui est celle de beaucoup de personnes fort raisonnables, prouve à V. E. combien est générale l'opinion que l'on a de l'indécision du caractère de l'Empereur. D'autres, au contraire, se pressent de dire que le rôle qu'il joue est profondément étudié et que son hésitation est feinte, et que, bien décidé à la guerre, il n'affecte la modération dont il se fait un mérite que pour mieux préparer ses moyens d'exécution et en rendre le succès plus assuré, que, tout en ne parlant que de son désir de maintenir la paix, il sait la mettre à des conditions inacceptables ou du moins inexécutables pour les Turcs. En un mot, sa pensée s'est dévoilée tout entière, son secret lui est échappé, lorsque, dans les premières communications, il a déclaré qu'il regardait comme impossible la plus longue existence de l'Empire Ottoman avec le reste de l'Europe. Cette opinion est répandue par le ministre de Saxe. Elle fait fortune auprès de quelques-uns de ses collègues, entre autres du chargé d'affaires de Prusse, qui, à force de dire du mal de la France, s'est acquis auprès de l'ambassadeur d'Angleterre et du ministre d'Autriche la réputation d'un homme de talent et d'une grande capacité.

Quant à moi, Monsieur le Baron, je crois toujours à la guerre, non pas parce que l'Empereur la veut, je crois au contraire qu'il la redoute, mais parce que les dernières déclarations de l'Empereur annoncent encore qu'il ne peut et ne veut se départir aucunement des demandes qu'il a faites à la Porte Ottomane. Or de deux choses l'une: ou bien la révolution grecque fera de nouveaux progrès et mettra le gouvernement turc dans de plus grands embarras, ou bien celui-ci, déployant toutes ses ressources, parviendra à arrêter l'effet de la révolution grecque, et, si on veut, à exterminer les Grecs. Dans le premier cas, comment l'autorité du Grand Seigneur, déjà méconnue aux portes de Constantinople, sera-t-elle suffisante pour remplir les conditions exigées par la Russie? Dans le second cas, au contraire, de la défaite et de la destruction des Grecs, sera-ce au milieu de leur triomphe et lorsque l'enivrement de la victoire aura doublé leur orgueil et leur fanatisme, que l'on obtiendra des Turcs d'humiliantes conditions? Il n'est pas permis de le croire, et la force des choses doit finir par entraîner nécessairement l'Empereur Alexandre dans une guerre qu'il ne désire certainement pas, qu'il voudrait sincèrement éviter, mais dans laquelle il sera porté, comme en 1812, par les événements et par un mouvement si général et si national qu'il se croira, comme alors, l'instrument de la volonté de Dieu; et plus il aura résisté à la guerre, plus alors il croira céder à la volonté du Ciel et obligé de la terminer par l'expulsion totale des Turcs. Il me semble que, dans les calculs que j'entends faire, on oublie trop l'influence prodigieuse que la religion doit finir par avoir sur les résolutions de l'Empereur. Or, Monsieur le Baron, comme, dans tous les cas, il paraît bien décidé qu'aucune opération ne peut avoir lieu pendant l'hiver et que tout semble ajourné au printemps, il est impossible d'asseoir une opinion juste sur la tournure que peuvent prendre les événements, et, parmi toutes les suppositions qui doivent être faites, il faut bien

aussi admettre celle d'une conciliation. La Russie ne s'y refuse point; elle consent à recevoir, à traiter avec un plénipotentiaire turc. Il n'est donc pas impossible que la paix soit maintenue: cependant comment s'y prendre pour que la protection due aux Grecs ne soit pas illusoire? et quelle espèce de garantie les Turcs peuvent-ils consentir à donner? Plus on examine cette question, moins on voit le moyen de sortir de l'incertitude dans laquelle elle est encore enveloppée et plus je comprends la nécessité de me renfermer dans les limites de la plus stricte réserve et de la plus sévère prudence.

Sur des lettres venues d'Odessa, le bruit s'était répandu qu'après le départ du baron Stroganoff et la levée de l'embargo mis sur les vaisseaux russes, le gouvernement turc avait publié une amnistie générale, et les Turcs commençaient déjà à évacuer les Principautés. Cette nouvelle, quoique fortement accréditée par M<sup></sup>r de Lebzeltern, ne s'est point encore confirmée; elle serait d'une très haute importance, puisqu'elle remplirait deux des principales conditions voulues par la Russie: mais il paraît qu'elle est au moins très anticipée. Les dernières nouvelles reçues par le gouvernement apprennent au contraire que les Turcs ont signalé une victoire qu'ils ont remportée sur les Grecs près de Salonique. Par des actes de cruauté inouïe, et qui font frémir l'humanité, non seulement ils ont mis à mort tous leurs prisonniers, mais, après avoir passé au fil de l'épée tous les hommes habitants des villages voisins du champ de bataille et emmené en esclavage les femmes et les enfants, ils ont égorgé tous les bestiaux, brûlé tous les villages et toutes les maisons à plus de deux lieues à la ronde. Ces mêmes lettres annoncent aussi que le Grand Seigneur avait fait connaître que son intention était de changer définitivement l'administration des Principautés et d'en faire des pachaliks. Si ces nouvelles étaient fondées, elles n'annonceraient pas, de la part du Grand Seigneur, une disposition à se soumettre aux conditions exigées d'eux; mais elles ont besoin d'être confirmées, et je ne les rapporte à V. E. que pour Lui prouver combien il est difficile de se procurer ici des informations exactes, et que celles que l'on répandait portent plus ou moins la couleur des opinions des vœux des personnes qui le transmettent.

L'Empereur doit partir le 15 ou le 16 (vieux style) pour se rendre à Vitebsk et y passer la revue des Gardes et des différents corps qui se trouvent dans les environs de cette ville. On croit que S. M. y restera quinze jours; les ordres que recevront ensuite ces troupes fixeront du moins l'opinion et la marche immédiate des événements.

Le général Ermoloff, destiné à jouer un des premiers rôles si la guerre se décidait, part sous trois jours pour retourner dans son gouvernement de Géorgie. Tout prouve qu'il n'entre pas dans les projets de l'Empereur de rien précipiter et qu'il adoptera, par suite de son caractère, le système de temporisation qui lui est si fortement conseillé et qui doit en effet donner aux agents des Cabinets à Constantinople le moyen de détourner l'orage qui menace l'Europe, si toutefois ce moyen existe.

V. E. sait peut-être déjà, ou du moins apprendra par ma dépêche confidentielle, quelle activité déploie dans ce moment le Cabinet autrichien et

combien il a su prendre d'influence à Constantinople et de prépondérance. Je ne crois pas inutile, à cet égard, d'observer à V. E. que l'Empereur a témoigné quelque regret que, dans ces circonstances, l'ambassadeur du Roi n'ait pas été à son poste. Il m'a paru que, si M. de Latour-Maubourg se rendait à Constantinople, et surtout s'il pouvait y prendre quelque influence, le Cabinet russe désirait que je puisse me mettre en rapport avec lui: ce serait peut-être pour l'Empereur un moyen de rompre l'espèce de chaîne qui le lie à l'Autriche et qu'il commence à trouver pesante, et peut-être serait-il possible encore, si les événements traînaient en longueur, que nous puissions y devenir, du choix de la Russie, un moyen de conciliation; indépendamment de ce que ce rôle pourrait avoir de brillant pour la France, il serait possible aussi qu'il eût quelque autre avantage. Je soumets cette idée à V. E.: si Elle jugeait convenable d'y donner suite, Elle aurait la bonté de m'envoyer des moyens de correspondance avec M. de Latour-Maubourg et de me faire savoir si, en cas de besoin, Elle m'autorisait à lui expédier des courriers.

M. de Stroganoff est attendu à chaque instant. Je ne crois plus que son arrivée change rien à l'état des choses: il sera même obligé, je crois, de mettre une extrême modération dans ses opinions et dans les conseils qu'il pourra donner. Si toutefois sa présence avait plus d'influence que je ne le suppose, j'aurais soin d'en prévenir V. E.

---

69.

*(Confidentielle).* *St-Pétersbourg, le 19 septembre 1821.*

M. de Caraman et M. de Viela auront sûrement rendu compte à V. E. qu'immédiatement après le départ du baron de Stroganoff, M. de Lutzow, qui probablement avait reçu d'avance des instructions éventuelles, avait repris avec succès les négociations rompues par le départ du ministre de Russie, et que le gouvernement turc avait déclaré qu'il se soumettrait autant qu'il dépendait de lui de le faire aux conditions exigées par la Russie et qui pourraient prouver aux puissances européennes que, du côté de la Porte, tout ce qui avait pu être la conséquence des événements survenus en Grèce n'était en aucune façon le résultat d'un système adopté contre la religion chrétienne, ou même contre la nation grecque prise en masse, mais l'effet naturel du droit incontestable qu'elle avait de sévir contre des sujets révoltés. En conséquence, un firman, auquel les Turcs donnent le titre d'amnistie, avait été adressé à tous les pachas et commandants militaires des forces ottomanes, par lequel il leur est enjoint de diminuer autant que possible les horreurs de la guerre dans les pays qu'ils ont commission de soumettre, *d'épargner les innocents* et de ne traiter en coupables que les grecs qui seront pris les armes à la main et qui essaieraient d'opposer de la résistance aux troupes de Sa Hautesse. La Porte s'engage en outre à réparer et à reconstruire dans le plus court délai possible toutes les églises qui, contre son intention et sa volonté, ont été dévastées et détruites dans un premier moment d'exaltation populaire

impossible à contenter. Enfin, les Principautés devaient être immédiatement évacuées et le Grand Seigneur devait y envoyer de nouveaux hospodars, ou plutôt les choisir dans les familles moldaves et valaques sur la fidélité desquelles il pouvait compter, et dont le premier devoir, d'accord avec leurs intérêts, serait d'achever de pacifier ces contrées et d'y rétablir l'ordre. Une seule condition exigée encore par les Turcs rendait illusoires ces dispositions en apparence pacifiques: c'était celle de l'extradition des grecs réfugiés en Russie. M. le prince de Metternich, avant de donner au Cabinet russe connaissance des démarches de M. de Lutzow et de leurs résultats, avait expédié un nouveau courrier à Constantinople, pour faire savoir au Divan que le seul moyen de prévenir une guerre qui réunirait contre la Turquie toutes les puissances chrétiennes était de se soumettre sans restrictions aux demandes modérées de la Russie et surtout de renoncer à une prétention à laquelle ni l'Empereur Alexandre ni aucun de ses alliés ne se prêteront jamais. C'est après cette seconde démarche, dont le résultat n'est point encore connu, mais sur le succès de laquelle le prince de Metternich ne paraît pas avoir de doutes, qu'un courrier a été expédié à M. de Lebzeltern. En faisant connaître au Cabinet russe les espérances fondées que l'on peut avoir aujourd'hui de faire entendre raison aux Turcs, le ministre d'Autriche devait sonder les intentions de l'Empereur et savoir si, pour consolider la tranquillité en Orient et aviser aux moyens de garantir à la nation grecque une protection assurée, S. M. I. ne croirait pas convenable de convoquer un nouveau congrès, où toutes les questions que peut présenter la situation actuelle et l'avenir de la Grèce seraient abordées, discutées et résolues d'un commun accord.

Le baron de Lebzeltern ne devait rien négliger non plus pour déterminer l'Empereur à désigner Vienne comme lieu de ce nouveau congrès, et, supposant que, dans les circonstances actuelles, S. M. ne voudrait pas s'éloigner de Ses Etats, il devait proposer que les ambassadeurs et les ministres étrangers résidant à Vienne fussent investis de pleins pouvoirs. Dans le cas où Vienne ne conviendrait pas à l'Empereur, le baron de Lebzeltern devait au moins obtenir que le congrès fût réuni dans une ville autrichienne et proposer Lemberg. J'étais informé que, depuis dix jours, les communications et les propositions du Cabinet autrichien étaient sous les yeux de l'Empereur et que les unes et les autres étaient restées sans réponse. Cette circonstance et la manière dont M. de Nesselrode s'était exprimé avec moi sur ces communications m'ont porté à croire qu'elles avaient déplu à l'Empereur; cependant, ni M. de Nesselrode, ni M. Capo d'Istria lui-même ne pouvant me donner des éclaircissements suffisants sur les dispositions réelles de S. M., convaincu de l'inconvénient de laisser V. E. dans le doute à cet égard, j'ai cru pouvoir profiter du séjour de S. M. à Kamenny Ostroff pour demander une audience. Elle m'a été accordée hier au soir.

J'ai été admis, à 8 heures, dans le cabinet de l'Empereur. S. M. m'a accueilli avec Sa bonté ordinaire et m'a fait asseoir à côté d'Elle.

„Eh bien! Monsieur l'Ambassadeur, avez-vous quelque bonne communication à me faire?“

— „Sire, les dépêches que m'a apportées mon dernier courrier sont „entièrement conformes, quant à l'esprit, à celles que V. M. a reçues dernière- „ment du comte Pozzo di Borgo, et du contenu desquelles Elle a déjà daigné „me témoigner Elle-même Son entière satisfaction sur les dispositions du gou- „vernement du Roi, qui sont et resteront les mêmes. Nous avons trop appris „à connaître les principes qui dirigent la politique de S. M., pour n'avoir pas „compté d'avance sur cette modération qui lui donne aujourd'hui tant de nou- „veaux titres à la reconnaissance de l'Europe. Nous savons que tous les efforts „de Son Cabinet tendent en ce moment à seconder les vœux de ses alliés et „à éviter, s'il est possible, une guerre dont les suites et les conséquences „sont aussi redoutables peut-être pour le monde moral que pour le monde „politique. Tous les vœux du gouvernement du Roi sont aussi pour la con- „servation de la paix et pour le maintien de cette grande alliance sur laquelle „la sûreté de l'ordre social peut encore reposer si longtemps; c'est pour que „rien ne puisse troubler cette harmonie ni porter la moindre atteinte à la con- „fiance sur laquelle repose l'heureux accord qui règne aujourd'hui entre les „grandes puissances qu'il est si nécessaire que leurs ambassadeurs et ministres „puissent toujours transmettre à leurs gouvernements des renseignements po- „sitifs et tous les éclaircissements qui peuvent être nécessaires pour calmer et „prévenir les craintes que peut faire naître l'orage qui menace l'Orient, et qui „de loin peut paraître encore plus effrayant qu'il ne l'est aux yeux de ceux „qui ont le bonheur d'être témoins des efforts de V. M. pour le détourner. „C'est cette raison, Sire, qui m'a engagé à solliciter de V. M. l'audience „qu'Elle veut bien m'accorder. J'ose compter sur toute Son indulgence, et „les bontés dont Elle m'a comblé, les preuves d'estime et de confiance dont „Elle a si souvent daigné m'honorer m'ont permis d'espérer qu'Elle me par- „donnerait de ne m'adresser qu'à Elle et n'attendre que d'Elle seule les ren- „seignements que je dois transmettre au Roi mon Maître.

„Sire, les bruits les plus contradictoires ont circulé dans le Corps diplo- „matique sur les communications que V. M. a reçues du Cabinet autrichien. „Je n'ai rien su de plus positif que mes collègues, et les ministres de S. M. „eux-mêmes ont paru ne pouvoir me donner les éclaircissements que je leur „ai demandés. C'est par le ministre d'Autriche lui-même que j'ai su une partie „des démarches faites par M. de Lutzow depuis le départ du comte de Stro- „ganoff. C'est aussi le baron de Lebzeltern qui m'a parlé de la possibilité „d'un nouveau congrès et qui m'a fait entendre quels seraient à cet égard „les idées et les vœux de son Cabinet: quant aux premières, si elles sont con- „formes à ce qui m'a été dit, elles sont de nature à faire espérer les plus „heureux résultats, et sans doute les ministres des autres puissances seconde- „ront de tous leurs efforts ceux de l'internonce. Quant à l'idée d'un nouveau „congrès, sans examiner d'abord jusqu'à quel point, dans les circonstances „actuelles, cette réunion pourrait être nécessaire ou avantageuse, le gouverne- „ment du Roi pense que c'est une proposition dont l'initiative semble devoir „appartenir à V. M.: dès qu'Elle aura manifesté quelle est à cet égard Sa dé- „termination, si Elle désire la réunion d'un congrès, la France est toute

„disposée à y concourir et à y porter toutes les dispositions qui seront les plus „propres à concilier tous les intérêts, et nous serons toujours prêts à nous „entendre avec nos alliés sur toutes les questions que peut faire naître la „situation de la Turquie".

L'Empereur m'a interrompu. S. M. m'a d'abord confirmé sur les démarches de M. de Lutzow tout ce que j'ai eu l'honneur d'en mander à V. E. dans le commencement de cette dépêche. Elle a ajouté:

— „Sans pouvoir partager toutes les espérances que semble déjà concevoir „le Cabinet autrichien sur l'effet des démarches de M. de Lutzow, je ne puis „cependant qu'applaudir à ses efforts, et je ne saurais non plus être trop „reconnaissant du langage que Mylord Strangford a tenu dans cette circons- „tance. Ce n'est point ici, Monsieur l'Ambassadeur, que l'action diplomatique „est nécessaire: c'est à Constantinople! c'est là où il est important de prou- „ver par l'unanimité des efforts que l'accord des cinq puissances, que les „révolutionnaires s'étaient tant flattés de rompre dans cette circonstance, est „plus intime, plus indissoluble que jamais. Ce n'est qu'en nous unissant plus „fortement que nous parviendrons à sauver le monde moral des dangers dont „il est menacé. La moindre désunion entre nous qui pourrait faire croire que „les intérêts particuliers pourraient un instant prévaloir sur l'intérêt général, „serait pour les révolutionnaires de tous les pays un triomphe dont ils sau- „raient profiter.

„Quant à moi, Monsieur l'Ambassadeur, aucune considération quelconque, „aucune convenance particulière, et pas même ce qu'on appelle *un vœu na- „tional,* ne pourront un instant me faire dévier de la ligne politique que je „me suis tracée! J'ai déjà donné, je crois, et je donnerai longtemps encore, „des preuves de ma modération. Tout mon désir est de pouvoir éviter la „guerre, et plus le Ciel a réuni de force et de puissance entre mes mains, „plus je crois qu'il est de mon devoir d'éviter tout ce qui pourrait rendre „cette puissance inquiétante pour l'Europe et la faire peser sur elle. Les de- „mandes que je fais aux Turcs sont certainement bien modérées. Ils m'ont „donné bien plus que des prétextes pour leur faire la guerre. Dans toutes „les circonstances, ils m'en auraient imposé le devoir, mais je suis tellement „pénétré des malheurs que peut amener une guerre, que j'ai cru aujourd'hui que „le premier de mes devoirs était de faire à cette considération puissante le „sacrifice de mon ressentiment, de celui de tout mon peuple. J'irai, je vous „le déclare, au delà des bornes de la patience, peut-être même de la sagesse, „et, si la guerre est inévitable, si les Turcs veulent rester sourds à leurs inté- „rêts, j'aurai tellement mis tous les droits de mon côté, que personne ne „pourra y trouver à redire, et j'y emploierai assez de forces pour que le „résultat ne soit pas douteux. Mais avant d'en venir là, je laisse aux Turcs „bien du temps pour réfléchir et à mes alliés tout celui qu'ils peuvent désirer „pour exercer l'effet de leurs conseils et de leur influence. La saison seconde „en ce moment mes résolutions et les vœux de l'Europe. Il est impossible, dans „ces contrées, de faire la guerre en hiver: il faut non seulement y porter des „vivres, mais aussi du bois ou des roseaux; ce sont des approvisionnements

„qui doivent être faits longtemps d'avance et dont le transport cause autant „d'embarras que de dépense. Les opérations militaires ne pourraient donc dans „aucun cas commencer avant le printemps. Vous voyez donc, Monsieur l'Ambassadeur, qu'il était inutile de me recommander la temporisation et que les „Turcs ont tout le loisir de s'épuiser de leurs propres convulsions et d'en „revenir à la modération que leur commande leur intérêt. Je sais bien que, „pendant ces sept ou huit mois, l'on peut craindre, ou que les forces ottomanes „n'écrasent la Grèce ou n'y commettent d'épouvantables excès, ou que les „Grecs ne viennent eux-mêmes, et seuls, à bout de vaincre les Turcs et „d'arriver à Constantinople, ce qui serait loin d'être un bonheur pour l'Europe. „Cependant je ne partage point ces inquiétudes: les Grecs sont trop désunis, „trop mal conduits, pour que l'on puisse redouter d'aussi grands effets de leur „désespoir; ils sont, militairement parlant, encore plus ignorants que les Turcs, „qui sont eux-mêmes incapables de mettre de la suite dans leurs opérations. „Il en sera de cette affaire comme de celle d'Ali-Pacha, de celle de Passavan-„Oglou: ils se tueront, mais n'auront point de résultat.

„Vous désirez que je fasse connaître ma façon de penser à l'égard d'un „nouveau congrès? D'abord l'Autriche ne m'a fait aucune proposition formelle; „j'ai répondu à l'idée qui en a été mise en avant ce que je vous répondrai „à vous-même: tout le monde sait que je fais mes affaires moi-même, et „jamais je ne les fais par procuration. Quelque confiance que je puisse avoir „dans mes ministres, il n'en est aucun à qui je consente jamais à donner la „latitude de pouvoir qui lui serait nécessaire dans une circonstance pareille, „et comme je ne crois pas aujourd'hui que ce soit possible de m'éloigner de „mes Etats, c'est vous dire que je ne regarde pas, non seulement qu'il soit „nécessaire, mais même qu'il soit possible qu'un congrès puisse avoir lieu „dans ce moment hors de Russie. Certainement, si mes alliés m'en témoignent „le désir, je ne m'opposerais pas à ce qu'ils envoyassent ici des plénipo-„tentiaires; mais, je vous le répète, ce n'est point ici, c'est à Constantinople „qu'il faut agir, parler tous ensemble et tous le même langage; que les Turcs „soient bien avertis que, s'ils me forcent à faire la guerre, ce ne sera pas, „comme en 1812, avec soixante-dix mille hommes, mais avec cinq cent „mille que je marcherai. Il dépend d'eux de détourner l'orage. Il faut bien „s'attendre cependant que la Grèce, même en se soumettant, réclamera et „aura le droit d'avoir une protection: pourquoi toute la Grèce ne serait-elle „pas administrée par des hospodars comme la Moldavie et la Valachie, ou „comme la Serbie qui a payé aussi par des flots de sang l'avantage d'être „gouvernée d'une manière moins arbitraire?

„En tous cas, Monsieur l'Ambassadeur, on ne peut se le dissimuler, „c'est une affaire bien compliquée, et, je le répète, l'Europe ne s'en tirera „qu'en restant unie.

„Ainsi, pour me résumer, point de campagne avant le printemps, point „de congrès dans ce moment hors de Russie, et, de ma part, engagement de „pousser jusqu'à l'extrême la modération, de ne me séparer d'aucun de mes „alliés, et l'espérance que leurs efforts amèneront une conciliation que je

„désire autant qu'eux: voilà ce que vous pouvez dire, répéter et mander! „Puis-je vous donner d'autres éclaircissements?“

— „Sire, je ne puis assez exprimer à V. M. toute ma reconnaissance „pour les nouvelles explications qu'Elle daigne donner. Il est cependant encore „un point sur lequel je Lui demande la permission de lui faire une observa-„tion. V. M. m'a parlé dernièrement avec un très grand éloge du mémoire de „M. Ancillon: alors je ne l'avais pas encore lu. Depuis mon gouvernement „me l'a fait passer.

„Ce mémoire ayant mérité l'entière approbation de V. M., ayant été „communiqué par Son ordre aux ministres du Roi, a dû nécessairement acquérir „à leurs yeux un degré d'importance qu'il aurait d'autant moins eue sans „cela, que non seulement on ne pouvait le regarder que comme l'ouvrage „isolé d'un homme privé, mais que M. de Bernstorf, informé que V. M. faisait „donner aux ministres français communication de cette pièce, s'empressa de „la faire, en quelque sorte, désavouer, du moins comme document officiel, „et dans le fait, Sire, le désaveu de la part du ministre de Prusse était assez „nécessaire. On ne peut refuser à M. Ancillon un très beau talent, et sans „doute il serait difficile de traiter d'une manière plus brillante et plus lumineuse „la grande question qui fait l'objet de son mémoire, et nous aimons à croire „que c'est à l'ensemble de cet ouvrage que V. M. a accordé une approbation „aussi flatteuse; car, sans doute, l'Empereur n'a jamais pensé qu'une guerre „dont le résultat peut être la destruction de l'Empire Ottoman, ne dût être „fait que par deux puissances seules, que les autres n'eussent de droit de s'en „mêler que passivement et qu'ainsi que le demande M. Ancillon, on dût se „faire une obligation de donner leur procuration à l'Autriche et à la Russie „pour décider une question qui touche de si près et si directement les inté-„rêts des deux grandes puissances maritimes de l'Europe. V. M., sans doute, „n'admet pas non plus que l'on puisse La regarder comme chargée de la haute „police de l'Europe, ni que la France, qui tient de son Roi des institutions „auxquelles V. M. Elle-même rendra hommage, puisse être mise sur la ligne „des pays qui, comme Naples et l'Espagne, viennent de donner le scandaleux „exemple de la révolte érigée en législation. Toutes ces idées cependant se „trouvent dans le mémoire de M. Ancillon et peuvent faire concevoir à V. M. „que le ministre prussien ait cru devoir se presser de nous faire savoir qu'elles „ne sont pas l'expression de sa pensée“.

— „Je vous avoue“, m'a répondu l'Empereur avec un peu d'embarras, „que je n'ai vu que l'ensemble de l'ouvrage. Les idées générales m'en ont „paru bonnes, et voilà pourquoi je vous ai fait communiquer ce mémoire. „Quant à l'espèce de crainte de votre part de voir la guerre exclusivement „confiée à l'Autriche et à la Russie, elle n'est pas fondée, et j'ai déjà fait „dire au comte Pozzo di Borgo qu'il eut à rassurer vos ministres. Je n'em-„pêcherai pas l'Autriche de prendre fait et cause avec moi et pour moi dans „la guerre entre les Turcs. Nos Etats sont limitrophes et le sont aussi de ceux „du Grand Seigneur: il est donc tout simple que nos troupes se trouvent „sur le même théâtre; mais nous ne nous chargeons pas pour cela de la

„procuration des puissances, qui toutes peuvent et doivent venir veiller à leurs „intérêts. Vous êtes trop loin pour envoyer des troupes par terre; elles seraient „inutiles sur les points où se trouveront les miennes ou celles des Autrichiens. „Pourquoi ne pas envoyer vos flottes? Je vous l'ai dit une fois, il y a du „Bosphore à Gibraltar de la place et du terrain pour tout le monde. Ce qu'il „faut, mon cher Ambassadeur, c'est beaucoup d'ensemble, beaucoup d'union, „et surtout d'éviter de croire et de faire croire à des alliances séparées. L'Europe „serait toute en confusion, le jour où le lien qui nous unit viendrait à se rompre".

L'Empereur a changé alors le sujet de la conversation et m'a parlé de nos affaires intérieures comme il ne l'avait pas fait depuis mon retour, me témoignant beaucoup d'inquiétude sur nos prochaines élections et combien il était à craindre que le parti libéral n'eût le dessus et que la France ne donnât encore de nouvelles inquiétudes à l'Europe.

J'ai prié S. M. de se rappeler que depuis six ans, on se plaît à nous représenter toujours à la veille d'une catastrophe, et que cependant notre situation et nos finances présentaient plus de garantie, de confiance et de prospérité que bien d'autres Etats de l'Europe, que nos ennemis avaient intérêt à entretenir des craintes et des méfiances contre nous, mais que S. M. ne se laissera pas surprendre par des bruits mensongers, et que je m'en rapportais à ce que lui manderait Son ambassadeur.

L'Empereur m'a ensuite parlé de son voyage, de la durée de son absence, et m'a congédié après une heure et demie de conversation.

En comparant cette conversation avec celle que j'ai eue le 19 juillet, il est sans doute étonnant de ne pas trouver de modification dans les dispositions de l'Empereur. Ce serait peut-être cependant en tirer une conclusion exagérée que de croire que ses dispositions sont entièrement changées et qu'il faut renoncer à toutes les idées qu'avaient dû faire naître ses premières ouvertures: je crois même que nous aurions tort d'accuser dans cette circonstance la mobilité et l'hésitation de son caractère; seulement il est nécessaire d'ajourner tout projet d'union plus directe et plus intime, et d'attendre le développement que doivent prendre les événements pendant les sept mois qui vont s'écouler jusqu'à l'époque fixée par l'Empereur pour commencer les opérations s'il y a lieu. Je dois même avouer à V. E. que la conversation que j'ai eue hier me place dans une situation plus facile en ce qu'elle rend toute naturelle la réserve qui m'est recommandée et que rendent si nécessaire non seulement le caractère de l'Empereur, mais aussi les dispositions si différentes de ses deux secrétaires d'Etat. Elle laisse une entière liberté à notre action et à l'influence que nous pouvons exercer sur le Divan, et ne change rien à nos rapports avec les autres puissances: nous pouvons, sans porter atteinte à la confiance de l'Empereur, unir tous nos efforts à ceux de l'Autriche et de l'Angleterre, et, du moment où notre intérêt le mieux démontré serait le maintien de l'ordre de choses tel qu'il a existé jusqu'à ce jour, toutes les démarches que nous ferons pour obtenir ce but et prévenir une guerre dont les chances pour nous sont en effet si peu certaines doivent nous donner à la reconnaissance de l'Empereur autant de droit que vient d'en acquérir Mylord Strangford par le langage qu'il

a tenu au Divan. Quelles que puissent être des arrière-pensées ou les désirs du Cabinet russe, ses déclarations l'obligent à avouer toutes les démarches qui tendront à éteindre l'incendie et à renouer ses relations avec la Turquie. Ainsi, sans nuire à nos rapports avec la Cour de Pétersbourg, nous pouvons agir d'un parfait accord avec les deux autres Cabinets et prendre comme eux toutes les mesures que notre situation nous prescrit de prendre, soit pour donner plus de poids à notre influence, soit pour veiller à ce que nos intérêts dans l'Orient ne soient pas compromis. Mais ce qu'il y aurait de plus malheureux, Monsieur le Baron, serait de rester dans l'inaction, d'accoutumer l'Europe à n'entendre nommer que l'Autriche et l'Angleterre dans les transactions auxquelles les affaires de la Turquie peuvent donner lieu cet hiver. Il paraît que la guerre ne commencera pas avant le printemps. Il est probable que l'ambassadeur du Roi se rendra à Constantinople: c'est à V. E. à juger s'il peut être utile de me faire connaître les instructions qu'il recevra, et si Elle croit nécessaire pour le bien du service que je me mette en rapport avec M. de Latour-Maubourg.

V. E. considérera sûrement comme une chose avantageuse pour nous le refus de l'Empereur d'accepter les propositions que vient de faire le Cabinet autrichien, car si, comme me le demandait M. de Metternich, les affaires se fussent traitées à Vienne, il est difficile de prévoir quel aurait pu être l'effet de cette influence dont l'Empereur commence à sentir la gêne, mais à laquelle il a bien de la peine à se soustraire. Quoique la correspondance se suive ici avec une grande activité, cette influence est bien moins grande, et si les ministres du Roi veulent me seconder, il n'est pas impossible de la combattre.

V. E. est sans doute informée qu'indépendamment des troupes que les Anglais ont envoyées soit à Malte soit dans les Iles, et de leur force maritime, ils ont en outre un grand nombre d'agents secrets dans la Grèce, qui y répandent beaucoup d'argent, s'il faut en croire le rapport des personnes qui m'ont assuré la vérité de ce fait. Le but de cette mesure est de diviser les Grecs entre eux; on assure même que c'est à ce moyen que doit être attribuée en partie la défection des troupes du prince Ypsilanti. Il ne m'appartient pas, Monsieur le Baron, de savoir jusqu'à quel point, dans une intention différente, il conviendrait au gouvernement du Roi d'user d'un moyen semblable. Je pense seulement qu'il pourrait être utile de n'en négliger aucun pour conserver à la France la popularité et la confiance dont elle jouit parmi les Grecs, et qui s'est bien augmentée encore depuis qu'une partie des Iles est soumise à l'administration anglaise.

La détermination de la Russie de retarder jusqu'au printemps le commencement des opérations sera considérée par les uns comme une preuve de plus de la modération de l'Empereur, et par le plus grand nombre comme la suite de l'hésitation de son caractère. Peut-être ce jugement est-il hasardé. Je crois, Monsieur le Baron, que l'Empereur préfère la paix à une guerre qui ne devrait avoir d'autre résultat que celui d'obtenir quelques réparations ou de conclure quelque arrangement temporaire avec la Turquie, et que, si telle doit être en effet la conclusion de ses différends actuels avec la Porte, il aime mieux la

devoir aux négociations de ses alliés et éviter ainsi les frais d'une campagne dont le but ne serait pas plus important. Si les négociations échouent, si l'hiver se passe sans que la Russie ait obtenu toutes les satisfactions qu'elle exige, l'Empereur sera censé avoir épuisé tout ce que l'on pourra attendre de sa modération: il pourra dire avoir mis tous les droits de son côté, et c'est alors qu'à la tête de quatre cent mille hommes, il commencera une guerre dont le but sera celui que nous ont annoncé ses premières déclarations. Voilà, je crois, Monsieur le Baron, le vrai, le seul secret de la conduite de l'Empereur.

En résumé, je pense qu'il est de notre intérêt de tout faire pendant cet hiver pour acquérir de l'influence, non seulement à Constantinople, mais aussi dans la Grèce, et de nous mettre en position, si la guerre a lieu, de pouvoir y prendre une part active, et, pendant que notre flotte sera dans l'Archipel, peut-être serait-il possible de rassembler dans le midi de la France un corps d'armée qui, au moment où la guerre se déciderait, pourrait être embarqué et porté sur la partie de ce vaste théâtre où il nous conviendrait d'agir. Cette mesure ne pourrait causer d'ombrage à personne; elle serait même moins remarquable que celles que prennent les Anglais.

Quant à moi, Monsieur le Baron, je ne néglige rien pour me conformer aux sages instructions de V. E., et pour entretenir les heureuses relations dans lesquelles je me trouve avec l'Empereur. Le comte Pozzo di Borgo peut contribuer puissamment à maintenir ses bonnes dispositions à l'égard de la France et la confiance qu'il paraît enfin avoir aujourd'hui dans les ministres du Roi. Je ne puis donc que demander à V. E. de faire tout ce qui dépendra d'Elle pour que les rapports que fera cet ambassadeur continuent à entretenir cette confiance; c'est un grand moyen pour paralyser les efforts constants de M. de Metternich, ainsi que l'effet que produisent toujours les mémoires dont on accable l'Empereur, qui a la constance de les lire et souvent la faiblesse d'y croire.

---

## 70.

*St-Pétersbourg, 28 septembre 1821.*

....Vous trouverez, Monsieur le Baron, dans les réponses que le comte de Golovkine est chargé de faire aux propositions du Cabinet autrichien, la confirmation, ou plutôt la répétition, de ce que l'Empereur m'avait fait l'honneur de me dire relativement au congrès. Il m'est prouvé que cette mesure, qui semblait d'abord avoir été proposée par S. M. I. Elle-même, ne Lui convient plus, et je ne dois pas laisser ignorer à V. E. que le baron de Lebzeltern croit trouver dans les réponses du Cabinet russe une disposition moins pacifique que ne l'annoncent les déclarations répétées de l'Empereur. V. E. remarquera peut-être en effet un peu de sécheresse et d'esprit de chicane dans la lettre où l'on répond, en les analysant, aux dernières communications de M. de Metternich, celle-ci surtout où il est question de tirer une ligne entre le passé et le présent. Elle trouvera de même dans les observations du Cabinet

russe sur les communications faites le 5 août par le reis effendi à l'internonce un peu plus d'exigence qu'on ne devait en attendre peut-être d'un véritable désir de conciliation, et l'on aurait voulu que, sans se montrer entièrement satisfait des promesses et des engagements de la Porte, l'Empereur eût cependant témoigné moins de défiance dans l'exécution de ses promesses et des efforts des ministres des puissances alliées....

....M. de Stroganoff est ici depuis quatre jours. Il a rencontré l'Empereur, qui l'a retenu une demi-journée avec lui. J'ai eu occasion de voir déjà deux fois ce ministre; V. E. doit le connaître par les rapports qu'Elle a reçus sur son compte. C'est un homme de beaucoup d'esprit; il se tient en ce moment sur la plus grande réserve et ne parle de sa mission qu'avec la plus extrême circonspection....

## 71.

*St-Pétersbourg, 6/18 novembre 1821.*

V. E. aura suivi pendant le congrès de Laybach les progrès de l'influence autrichienne sur l'Empereur de Russie, influence qui avait fini par dominer entièrement ce Monarque. Depuis la rentrée de S. M. dans Sa capitale, les rapports entre les deux Cours Impériales ont continué à être d'une intimité que celle d'Autriche a soigneusement entretenue par les lettres particulières de l'Empereur François et par celles que le prince de Metternich envoie fréquemment à M. de Lebzeltern, rédigées de manière à pouvoir être communiquées au Cabinet de St-Pétersbourg. Il n'aura cependant pas échappé à V. E. que, cette influence étant établie contre le sentiment presque unanime qui prédomine en Russie, elle ne pouvait se soutenir également lorsque S. M. serait éloignée de l'Empereur d'Autriche dont le caractère personnel agissait puissamment sur Elle, et lorsque, à la place du conseil paternel de ce Monarque, Elle entendrait autour d'Elle des voix soigneuses de faire ressortir tous les inconvénients de cette position, et qu'Elle se trouverait environnée d'une opinion qui, toute comprimée qu'elle semble dans ce pays, ne laisse pas d'y exercer assez d'empire. En effet, la vivacité des souvenirs de Laybach pâlissant chaque jour, et chaque jour dévoilant davantage une opposition de désirs et d'intérêts entre les Russes et les Autrichiens, on a vu bientôt se refroidir la ferveur du zèle et l'excessive confiance à laquelle on s'était livré: les notes du ministre russe sont devenues graduellement moins amicales, et l'Autriche, n'espérant plus pouvoir par la seule confiance entraîner l'Empereur Alexandre, a cherché à le surprendre et à l'embarrasser dans ses propres paroles en lui rappelant sans cesse ses dernières déclarations et les engagements qu'on lui avait fait prendre à Laybach. Ce moyen a eu d'abord le succès que l'on en espérait, mais, si l'Empereur cédait encore à ce genre d'entraînement, il était facile de reconnaître que, s'y laissant porter malgré lui, chaque pas qu'il faisait aussi forcément dans le sens de l'Autriche l'éloignait de cette puissance.

On a vu les premiers indices de désunion se manifester lors de la demande que fit l'Empereur Alexandre pour la réunion d'un nouveau congrès, demande qui fut rejetée par l'Autriche, refusée elle-même bientôt après, lorsqu'à son tour elle proposa de se réunir à Vienne pour s'entendre à l'amiable sur les affaires de Turquie. Les personnes qui sont à même de suivre de plus près cette situation nouvelle en remarquent tous les progrès; mais plus les deux alliés s'éloignent l'un de l'autre, plus ils se croient encore obligés de compenser par l'éclat de leurs démarches extérieures la confiance qu'ils sentent s'affaiblir en eux. Le baron de Lebzeltern met plus d'affectation à répéter dans toutes les occasions que son pays est le seul, le véritable allié de la Russie, et, dans tout ce qu'il dit de la politique de Laybach, les noms des deux Souverains sont toujours unis et inséparables dans la même action et la même volonté! A l'époque où l'Empereur fit passer à Vitebsk la revue de sa Garde, ce même ministre, attentif à profiter de toutes les occasions, s'est pressé d'y envoyer, sous prétexte d'un voyage de plaisir, le comte de Bombelles, son premier secrétaire de légation. M. de Bombelles s'est trouvé en effet, et par le hasard le plus inattendu, comme il prend grand soin de le répéter, arriver au camp Impérial au moment même où commençait la grande manœuvre. La manière dont il se présenta ne permit pas à l'Empereur d'ignorer sa présence: S. M. l'invita à L'accompagner, le fit asseoir à Sa table, et, là, au bruit de cent coups de canon, en présence de tous les chefs de l'armée, l'Empereur d'Autriche fut solennellement proclamé le plus fidèle allié de l'Empereur Alexandre. Malgré un tel éclat, S. M. s'est montrée peu satisfaite de l'espèce de violence qui Lui était faite, et l'on a évité de parler de M. de Bombelles dans le journal ministériel qui a rendu compte des manœuvres de Vitebsk; mais l'effet avait été calculé pour la multitude et pour arracher publiquement un témoignage qui devait ajouter à l'embarras et à la difficulté de rompre une alliance aussi solennelle, et, content du succès de sa démarche, le comte de Bombelles s'est hâté d'en instruire directement le prince de Metternich. Les mêmes dehors de bonne intelligence se sont encore manifestés lorsque M. de Stroganoff est parti de Constantinople et M. de Thuyll de Lisbonne, quoique, en cette dernière circonstance, S. M. n'ait pas dissimulé combien Elle désapprouvait son ministre de s'être cru obligé de suivre l'exemple du baron de Sturmer. Ce dernier, en laissant les sujets autrichiens sous la protection du consul de Russie, a complété l'effet produit par la démarche du baron de Stroganoff, qui avait laissé les sujets russes sous la protection du ministre d'Autriche.

Cependant le Cabinet russe a cru pouvoir tirer à son tour quelque parti d'une amitié tant vantée, qui jusqu'à présent n'a été marquée que par ses condescendances répétées pour la Cour de Vienne. Il a demandé au Cabinet autrichien de se rendre garant de la pureté des intentions de l'Empereur dans l'affaire de Turquie: V. E. sait que le Prince de Metternich a décliné cette proposition.

L'entrevue de Hanovre vient encore d'augmenter le déplaisir que l'on a ressenti de ce refus. Quelle qu'ait été, selon les diverses époques, l'opinion

de la Russie à l'égard de la politique autrichienne, cette opinion est toujours restée la même envers la Cour de Londres, le peu de bienveillance du Cabinet de St-James pour celui de St-Pétersbourg est connu, et toute la conduite des ministres anglais à Laybach et depuis le congrès a prononcé davantage encore cette disposition. On ne voit donc ici qu'avec peine la Cour de Vienne former avec celle de Londres un concert intime, auquel il est évident que la Russie est étrangère. Malgré toutes les invitations que l'on a pu faire à son ministre accrédité près de S. M. Britannique, il paraît certain que M. de Lieven avait reçu de l'Empereur l'ordre de régler sa marche de manière à n'arriver à Hanovre qu'après le départ du Roi: ce départ devait avoir lieu le 25, et le 24 M. de Lieven n'était encore qu'à Berlin, après avoir employé trente jours pour y arriver. Une lettre pressante du marquis de Londonderry, qui lui annonçait que le Roi différait son départ de plusieurs jours uniquement pour lui l'a forcé de continuer sa route; mais, près d'arriver à Hanovre, sa voiture ayant cassé, il n'a pu voir le Roi que dans la soirée qui précéda le départ de S. M.

En suivant tous les détails de cette marche progressive, on voit, Monsieur le Baron, combien il s'en faut déjà que l'alliance formée à Laybach se soutienne aussi intime. Le ministre d'Autriche ne déguise pas le dépit qu'il en éprouve, surtout depuis l'envoi des instructions adressées à M. de Lieven, et, comprenant même dans son ressentiment le ministre sur lequel l'Autriche a basé sa politique et son influence en Russie: „Même Nesselrode", me disait-il, „ne sait plus ce qu'il dit. Il a commencé par approuver la démarche de „Lord Strangford, et le voilà qui se déchaîne contre!"

Quant au comte Capo d'Istria, le baron de Lebzeltern regarde toujours que l'influence autrichienne dominera ou cédera à St-Pétersbourg selon que l'on verra son crédit baisser ou se soutenir.

---

## 72.

*St-Pétersbourg, 14/26 novembre 1821.*

J'ai l'honneur d'adresser à V. E., d'après le désir qu'Elle m'en a témoigné, quelques faits isolés et quelques discours détachés, tant sur les événements politiques que sur l'administration intérieure de l'Empire, et qui n'ont pu trouver place dans le cours de ma dépêche.

Il vient de s'opérer dans la Garde plusieurs changements qui ont attiré l'attention de la Cour et de l'armée. On a surtout remarqué le déplacement du général Vassiltchikoff qui la commandait et qui a été remplacé par le général Ouvaroff, premier aide de camp de l'Empereur. On prétend que S. M. a trouvé que le général Vassiltchikoff n'avait pas montré toute la fermeté désirable dans l'affaire du régiment de Sémenowsky. L'Empereur, voulant cependant montrer à ce militaire qu'il savait apprécier et reconnaître la distinction avec laquelle il l'a servi et les services qu'il lui a rendus, l'a nommé membre du Conseil

La même faveur a été accordée à M. le prince Dmitri Galitzine, gouverneur de Moscou, à M. Pachkoff, grand veneur, à M. de Kankrine, intendant général de l'armée, et M. de Lamsdorff, ancien gouverneur des deux Grands-Ducs Michel et Nicolas.....

## 73.

*St-Pétersbourg, 26 novembre 1821.*

La marche du Cabinet de St-Pétersbourg semble tout à coup s'être arrêtée: du moins la plus complète stagnation paraît avoir subitement succédé à son extrême activité, et il devient plus que jamais difficile de prévoir comment la Russie, tout en paraissant encore vouloir éviter la guerre, pourra y parvenir sans nuire à la considération ou à l'influence qu'elle exerçait à Constantinople, et à laquelle elle ne peut ni ne veut renoncer. L'embarras de cette situation s'augmente encore de la manière fausse dont elle se trouve aujourd'hui placée à l'égard des autres Cabinets de l'Europe. J'ai déjà eu occasion de le mander à V. E., il n'est pas facile de suivre dans sa marche et dans ses projets la politique d'un Cabinet qui n'a aucune direction déterminée, dont le système, les plans et les résolutions sont incertains, mobiles et variables comme le caractère et les opinions d'un Prince animé sans doute des plus nobles sentiments et des intentions les plus pures, mais qui, dans la crainte exagérée de se laisser influencer ou dominer, voulant tout voir et tout faire par lui-même et par lui seul, se perd dans l'immensité des détails, qui, pour éviter de mal placer sa confiance, se promet de ne l'accorder à personne et met en conséquence à la tête de son Cabinet des hommes qui sont en opposition manifeste et connue d'opinions, de principes et de sentiments, un Prince enfin qui croit pouvoir soumettre la politique et les ambitions de son siècle aux règles abstraites et mystiques qu'il prend lui-même pour base de sa conduite particulière; faiblesse respectable, mais dont les hommes habiles et pratiques qui dirigent les autres Cabinets savent se jouer et profiter pour amener l'Empereur contre ses propres intérêts. Ils savent avec art grossir à ses yeux les objets dont il s'effraie, et lui montrer sans cesse le grand fantôme du *Libéralisme* partant de France et menaçant de bouleverser de nouveau toute la société européenne. Tous ces ressorts de l'intrigue sont mis en jeu avec d'autant plus de succès, que jamais l'Empereur n'accueillit avec plus d'activité les écrits et les révélations de toute espèce; jamais il n'y attacha plus d'importance, quels que soient d'ailleurs les auteurs de ces mémoires, ordinairement anonymes et probablement fabriqués souvent dans les ateliers de M. de Metternich. De là cette inconséquence dans les propos, cette irrésolution dans les projets, ce chaos qu'il est impossible de débrouiller, et qui pourrait passer pour de l'habileté, s'il n'était tout naturellement l'effet d'une faiblesse positive de caractère. Plus il m'est donné de l'observer avec soin, moins j'y trouve les garanties que la prudence aurait le droit d'exiger; et plus je suis à même de sonder le terrain sur lequel je me trouve, plus je suis forcé de reconnaître

l'imprudence et le danger réel qu'il y aurait à vouloir y fonder à l'avance rien de solide: quelles qu'aient été à cet égard mes espérances, il m'est démontré aujourd'hui que, si jamais ces espérances se réalisent, ce ne sera que par l'effet forcé des circonstances et seulement quand, après avoir essayé par beaucoup de sacrifices de maintenir l'intimité de ses relations actuelles, la Russie sera obligée de reconnaître que son intérêt lui prescrit de se rapprocher de la France et de s'unir à elle. Jusque-là, Monsieur le Baron, V. E. peut être sûre que l'on nous considère toujours ici comme placés en dehors de la grande politique de l'Europe, ou comme n'y pouvant prendre une part réellement importante et active qu'en nous mettant ouvertement à la tête des idées nouvelles, c'est-à-dire en donnant à l'Europe par notre impulsion un choc et un mouvement dont le premier effet serait probablement d'ébranler de nouveau les Trônes de la Maison de Bourbon. Voilà, Monsieur le Baron, l'idée que l'Autriche et son parti entretiennent avec soin dans l'esprit de l'Empereur, déjà si bien disposé d'ailleurs à l'accueillir et à nous regarder toujours comme cause première et toujours agissante de toutes les révolutions dont nous sommes témoins; ni les progrès visibles et avoués que nous faisons tous les jours vers l'ordre et la stabilité, ni l'état de nos finances, preuve si manifeste de la sagesse de l'administration et de la confiance publique, rien ne peut éclairer l'Empereur sur l'exagération et l'absurdité des rapports qu'on lui fait sans cesse sur l'état de la France: toujours, il nous voit placés sur un volcan! Convaincu que nous sommes menacés incessamment d'une nouvelle révolution, il serait plus disposé peut-être, si on lui en offrait un prétexte, à s'unir à l'Autriche pour combattre en France le fantôme imaginaire dont on lui fait peur, qu'à s'allier avec nous pour soutenir la cause à laquelle l'attachent ses premiers intérêts politiques et religieux, et que déjà il doit sans doute regretter d'avoir trop abandonnée. Avec un caractère aussi mobile, il est donc impossible de compter sur rien de certain et par conséquent de former aucun projet. Tous les arguments d'une politique sage et raisonnée, tous ceux mêmes d'un intérêt bien entendu viendront toujours échouer devant les considérations les plus vaines ou les appréhensions les moins fondées. V. E. peut remarquer que je suis bien désabusé des premières impressions que j'avais reçues en arrivant ici, mais l'expérience a forcément détruit l'illusion, et, avant les instructions nouvelles que je viens de recevoir, j'étais bien déterminé à me tenir dans la ligne de l'extrême réserve qu'elles me tracent et dont tout me fait une loi de ne plus m'écarter. La politique de l'Empereur doit être assez éclairée, et l'intimité de ses relations avec les autres Cabinets lui a trop bien appris à connaître leurs dispositions à notre égard, pour qu'il ne sache pas à quoi s'en tenir sur les nôtres: c'est donc à lui seul désormais à faire toutes les avances et les ouvertures. V. E. peut compter que je ne les recevrais même qu'avec une extrême circonspection, et seulement lorsque des garanties certaines m'assureraient que je puis les accueillir sans me compromettre.

C'est encore à cette mobilité d'idées, à cette irrésolution de caractère qu'il faut attribuer aujourd'hui la différence frappante que l'on remarque entre le langage que l'Empereur tient au Corps diplomatique et les actes qui

émanent de son Cabinet, et dans lesquels on est loin de trouver cette volonté d'aplanir les difficultés et de prévenir la guerre, si fortement et si fréquemment énoncée dans ses conversations particulières. Dans une de celles que l'Empereur a dernièrement accordées au général Scholler, après lui avoir répété ce qu'il nous a si souvent dit à tous, que rien ne pourrait fatiguer sa patience ni sa modération, qu'il donnerait aux Turcs tout le temps nécessaire pour réfléchir au danger de leur position et pour profiter des conseils de leurs alliés, il a ajouté que, dans le cas même où les Musulmans seraient sourds au langage de la raison et à celui de leurs intérêts, il ne leur ferait la guerre qu'autant que tous ses alliés la feraient avec lui et seraient d'accord sur les résultats qu'elle devrait avoir. Cette phrase a fait grande fortune auprès de l'ambassadeur d'Angleterre; il croit y trouver la preuve d'une volonté arrêtée d'éviter la guerre. Pour mon compte, Monsieur le Baron, je n'y attache aucune espèce d'importance, et je suis bien convaincu que l'Empereur n'a, dans ce moment encore, aucune détermination prise. Peut-être il ne calcule pas sans inquiétude toutes les chances possibles d'une guerre qui, dans ses conséquences, peut amener des combinaisons d'autant plus compliquées, qu'il ne peut déjà plus se flatter aujourd'hui d'obtenir ni la coopération, ni même l'entier assentiment de ses alliés. Mais, d'un autre côté, cependant, son ambition, qui peut à ses yeux se cacher sous le voile de la religion, son amour-propre, compromis d'abord par l'attitude qu'il a prise et qu'il lui devient indispensable de soutenir, plus offensé peut-être encore par l'espèce d'opposition qu'il rencontre déjà dans ce Cabinet autrichien auquel il vient de rendre gratuitement de si importants services, la conviction qu'il peut acquérir chaque jour de l'intimité des rapports et de l'identité des vues de ce Cabinet avec celui de Londres, voilà, Monsieur le Baron, bien des causes, sans compter celles qui peuvent naitre encore de la situation actuelle des choses, qui doivent faire craindre que, malgré les dispositions pacifiques de l'Empereur et malgré les efforts des puissances pour prévenir la guerre, elle ne soit malheureusement inévitable.

Le comte Capo d'Istria, qui, dans la question actuelle, se trouve juge et partie, déguise mal l'irritation que lui cause l'opposition qu'il rencontre dans les autres Cabinets. Il est évident qu'il avait su persuader à l'Empereur qu'il serait facile d'entraîner dans sa querelle plusieurs des grandes puissances. En énonçant avec aussi peu de prudence qu'il l'a fait dans sa première déclaration le but de la guerre, le développement qu'on voulait lui donner, il s'était persuadé que la crainte de laisser la Russie acquérir une trop grande augmentation de puissance et de territoire suffirait pour engager les autres Cabinets à prendre part à cette guerre afin d'avoir droit ensuite au partage des dépouilles de l'Empire Ottoman. Son opinion était aussi que le gouvernement turc n'avait plus la force d'arrêter le mouvement que lui-même avait donné à ses peuples, que par conséquent, avec la volonté d'accéder aux premières demandes de la Russie, il n'en aurait pas le pouvoir, et que dès lors, après s'être donné tout le mérite de la modération et le temps de préparer ses moyens d'attaque, la Russie se serait fait reconnaître par toute l'Europe le droit et, pour ainsi dire, le devoir de faire

la guerre à la Turquie. Dans ce cas-là, le comte Capo d'Istria espérait bien que cette guerre ne se terminerait en effet que par la destruction de l'Empire Ottoman. Voilà pourquoi le Cabinet de St-Pétersbourg avait demandé aux grandes puissances d'entrer en pourparlers avec les Turcs et de faire collectivement auprès d'eux des démarches pour les amener à satisfaire à ses demandes. Jamais le parti qui, dans le Cabinet de l'Empereur, voulait et veut encore la guerre n'aurait eu l'idée de réclamer cette intervention des puissances, s'il n'avait été bien convaincu de l'inutilité de leurs efforts pour faire adopter aux Turcs des principes plus pacifiques et plus modérés. Aujourd'hui cependant que tout peut faire croire que les Turcs se soumettraient aux conditions que l'on exige d'eux, le comte Capo d'Istria et son parti se trouvent dans un assez grand embarras, et l'on voudrait établir que les concessions déjà faites, ou que les Turcs se montrent encore disposés à faire, ne sauraient être regardées que comme des arrangements préliminaires qui peuvent faciliter un rapprochement entre les Turcs et la Russie, laquelle alors réglerait seule dans son intérêt et celui de ses coreligionnaires les conditions auxquelles pourraient se rétablir ses relations avec le Divan. C'est dans ce sens que s'est exprimé le comte Capo d'Istria dans une conversation que j'ai eue récemment avec lui, et dans laquelle je lui exprimais avec beaucoup de modération la crainte que la dépêche adressée à M. de Lieven à l'occasion de la communication faite par l'ambassadeur d'Angleterre ne produisît un mauvais effet et ne fît naître des inquiétudes sur les dispositions de la Russie, qui semblait aujourd'hui ne plus se satisfaire des concessions auxquelles elle avait d'abord paru attacher le maintien de la paix, et vouloir au contraire exiger des Turcs des sacrifices dont elle ne faisait plus même entrevoir le terme ni l'étendue.

— „Avez-vous donc pu croire", m'a répondu le comte Capo d'Istria avec une extrême vivacité, „qu'avec des intérêts aussi précieux et aussi sacrés „que ceux que la Russie doit défendre, avec sa puissance et son million de „soldats, elle resterait spectatrice oisive et impassible de ce qui se ferait à „Constantinople, qu'elle y laisserait régler et décider ses intérêts par d'autres „que par elle, et que, satisfaite de négociations dans lesquelles on se serait „surtout occupé de ménager les Turcs, elle regarderait comme non avenu tout „ce qui s'est passé depuis le mois de mars, le tort immense déjà fait à son „commerce, les épouvantables cruautés exercées sur une nation qui se croit „protégée par elle, les outrages faits à la religion et encore tant d'autres „griefs? L'Empereur avait le droit de déclarer immédiatement la guerre: il est „peut-être déjà dans le cas de regretter de ne pas l'avoir fait! Il a cru devoir „faire à son désir de ne pas troubler la paix de l'Europe, à celui de resserrer „encore les liens qui l'attachent à ses alliés, le sacrifice de ses vrais intérêts, „[illegible] même celui de ses devoirs. Aujourd'hui l'on travaille à l'en faire „repentir. On lui suppose des vues d'ambition et de désordre, on cherche à „détruire sa considération et l'influence à laquelle il a droit de prétendre en „Turquie; on veut, pour ainsi dire, lui dicter des conditions, exiger qu'il s'y „soumette: bientôt sans doute on lui fera entendre le langage de la menace, „et [illegible] nous attendre à voir quelques-uns des membres de la

„Sainte Alliance la déserter pour s'unir au Croissant! Tout le monde se trompe „sur cette question, qu'il était facile de simplifier en s'entendant de bonne „foi. On croit embarrasser la Russie en la laissant seule: il est possible peut-„être que l'on retarde la guerre, mais il est impossible qu'elle n'ait pas lieu. „Elle n'en sera que plus longue et plus terrible. En un mot, il convient „mieux apparemment à certains alliés de l'Empereur de seconder les vues de „l'Autriche et de l'Angleterre que de s'unir à lui pour défendre la cause de „la religion et celle de la civilisation. On pouvait s'emparer de la révolution „de la Grèce, en modifier les écarts, la régler et même la comprimer: on „préfère la laisser exploiter par tous les radicaux, libéraux et carbonari de „l'Europe. Nous verrons quel sera le résultat de cette politique! Mais l'on se „tromperait si l'on croyait que l'Empereur doive se trouver satisfait des vaines „promesses des Turcs, si l'on pensait que des engagements sans garanties „puissent le désarmer, et si l'on supposait que des réparations verbales soient „de nature à le dédommager des torts qu'on lui a fait déjà supporter. J'ai peine „à comprendre comment la phraséologie de M. de Metternich et les ergoteries du „marquis de Londonderry pourraient replacer la Russie à Constantinople dans „la situation où elle était avant le mois de mars: c'est cependant ce qu'elle „a le droit d'exiger, et la seule condition qui puisse la satisfaire; c'est celle „qu'elle a toujours fait connaître, et c'est à l'Empereur seul à juger et à décider „quand cette condition sera réellement remplie. Au reste", m'a ajouté le comte Capo d'Istria, „je ne vous parle ici que de mon opinion personnelle; j'ignore „encore ce que fera l'Empereur; il est maître, et puisqu'on lui a déjà fait faire „tant de choses contraires à ses intérêts et à sa considération, il est très „possible que, dans cette circonstance, il cède encore aux mêmes influences. „Dans tout ceci, le ministre d'Autriche et l'ambassadeur d'Angleterre ont pour „but principal de renverser *le comte Capo d'Istria* et je désire autant pour „moi que pour eux-mêmes qu'ils y réussissent!"

Il y a des moments, Monsieur le Baron, où la discussion devient impossible avec le comte Capo d'Istria, et, au degré d'irritation où il était porté, j'ai cru qu'il était prudent de ne pas prolonger la conversation. Il m'en avait dit assez d'ailleurs pour ne me laisser aucun doute sur ses dispositions et sur sa résolution de faire tout ce qui dépendra de lui pour rendre la guerre nécessaire: c'est là le but où vont tendre tous ses efforts. Il mettra toute son habileté à prolonger les discussions diplomatiques pendant tout l'hiver et, s'il peut gagner le mois d'avril sans qu'aucun arrangement ait été convenu entre les deux gouvernements, il pense que l'Empereur sera trop compromis pour pouvoir reculer et qu'il sera malgré lui forcé de commencer la guerre. Il se flatte alors que, plutôt que de laisser la Russie seule décider cette grande querelle, les autres puissances se joindront à elle. Si par hasard le comte Capo d'Istria était trompé dans tous ses calculs, il me paraîtrait difficile qu'il pût conserver la confiance de l'Empereur, et je regarderais alors sa retraite comme inévitable.

Mon opinion personnelle est encore que l'Empereur ne veut pas la guerre. Il en calcule, il en redoute toutes les chances, qu'il est loin de croire

certaines, et, si l'on pouvait sauver son amour-propre, je suis sûr qu'il se prêterait facilement à tout arrangement qui serait raisonnable. Peut-être, Monsieur le Baron, pourrait-on atteindre ce but en joignant un peu d'adresse à la franchise des négociations qui ont eu lieu jusqu'à ce jour à Constantinople, et, si l'on pouvait amener les Turcs à traiter directement et sans intermédiaires avec le gouvernement russe, je crois que l'on détruirait beaucoup des objections ou des prétextes qui s'opposent aujourd'hui à un accommodement. Il serait indispensable avant tout de les forcer à repasser le Danube. La Russie s'est expliquée assez franchement avec ses alliés pour que l'on soit en droit de rassurer entièrement le Divan sur sa crainte de voir les Russes pénétrer dans les Principautés au moment où il en retirerait ses troupes. Si ensuite le gouvernement ottoman, décidé d'avance à souscrire aux premières demandes de la Russie, envoyait un plénipotentiaire soit à Iassy, soit à Bukarest, et demandait à l'Empereur d'en envoyer un de son côté, peut-être alors l'obligation de s'expliquer catégoriquement, celle aussi de se montrer d'accord avec ses déclarations et par conséquent de ne pas mettre la paix à des conditions impossibles, donneraient-elles enfin quelques moyens d'éviter la guerre. On aurait du moins fait tout ce qu'il eût été possible de faire pour la prévenir, et placé le Cabinet russe dans une situation beaucoup plus puissante encore que celle où il se trouve aujourd'hui.

J'ai quelques raisons de croire, Monsieur le Baron, que le Cabinet de Berlin s'est expliqué ici avec beaucoup plus de réserve que ne semble le supposer V. E. Je connais la déclaration dont les ministres du Roi ont eu communication. Le général Schœler en a donné lecture aux ministres des trois grandes puissances; mais, indépendamment de cette communication entièrement officielle, je sais que le ministre de Prusse a de fréquents entretiens avec M. de Nesselrode, et que, depuis son arrivée, il a même expédié secrètement plusieurs courriers à sa Cour. V. E. aura sans doute été informée que M. de Bernstorff, qui avait reçu de M. de Metternich l'invitation pressante de se rendre à Hanovre, a eu l'ordre formel du Roi de Prusse de n'y pas aller et de rester dans ses terres. Une personne attachée ici au Grand-Duc Nicolas et qui prétend être parfaitement instruite des rapports secrets qui subsistent entre l'Empereur et le Roi de Prusse, assure que ce Monarque, qui, par sa reconnaissance et l'ancienneté de ses rapports avec l'Empereur, lui est constamment resté dévoué et très attaché, se voit avec regret entraîné à la suite de l'Autriche et supporte avec impatience l'influence despotique qu'elle exerce sur la Prusse, que toute l'ambition du Roi serait de renouer ses rapports avec la Russie, de s'allier avec elle, et de s'assurer ainsi une protection contre la France, objet constant de son inquiétude et de son effroi, et que peut-être, dans cette circonstance, il travaille à l'insu même de ses ministres à se rapprocher de l'Empereur. M. de Bernstorff, qui trouve dans le Cabinet autrichien un appui contre le parti qui lui est opposé en Prusse, serait sans aucun doute contraire à cette alliance, et M. de Hardenberg ne lui serait pas plus favorable; mais il est possible toutefois que le Roi la désire et s'occupe de l'effectuer. J'ignore, Monsieur le Baron, jusqu'à quel point l'Empereur serait disposé à

répondre aux avances du Roi de Prusse; mais la personne qui a cherché à élever mes soupçons sur ce projet d'alliance assure que, regardant la Prusse comme son ouvrage, l'Empereur de Russie se prêterait volontiers à une idée qui lui rendrait une partie de l'influence qu'il exerçait naguère en Allemagne, et diminuerait au moins celle de l'Autriche. Il ne faut plus nous dissimuler, Monsieur le Baron, que, soit jalousie, soit prévention, soit crainte de l'instabilité des choses en France, l'Empereur ne se prêtera à une alliance avec nous que lorsqu'il y sera absolument forcé par les circonstances. Il serait donc possible qu'il vît dans le moment quelque avantage à s'unir avec la Prusse. Il l'arracherait ainsi à la direction autrichienne, et, sans réclamer son assistance matérielle qui lui est inutile pour soutenir la guerre contre la Turquie, il pourrait du moins s'en servir pour garantir ses provinces polonaises; et d'un autre côté, Monsieur le Baron, serait-il impossible que l'Autriche, en supposant qu'elle ait quelque soupçon d'un pareil projet, le laissât suivre son cours sans chercher à y mettre opposition? Cette puissance a peu à redouter de la Prusse, qui se trouve paralysée par l'effet de sa situation intérieure, et l'alliance de la Cour de Berlin avec la Russie rassurerait le Cabinet autrichien sur celle qu'il redoute bien plus de voir former entre cet Empire et la France. Peut-être même serions-nous alors forcément entraînés dans l'alliance de l'Angleterre et de l'Autriche, ce qui rendrait impossible, pour longtemps du moins, tout rapprochement entre nous et la Russie. Dans tous les cas cependant, cette combinaison, peut-être entièrement imaginaire, ne pourrait se réaliser qu'autant que, par suite des événements du moment, la quintuple alliance viendrait à se rompre et à se dissoudre. Sans attacher ni beaucoup d'importance ni beaucoup de foi aux confidences qui m'ont été faites sur les prétendus rapports secrets entre la Prusse et la Russie, j'ai cru cependant devoir en rendre compte à V. E.: Elle est plus que moi à même de juger du prix qu'il en faut faire. Je dois ajouter seulement que le général Schœler, qui, à son retour d'Allemagne, s'exprimait avec une extrême violence et une franchise peu mesurée sur ce qu'il appelait la conduite équivoque et tortueuse de la Cour de Russie, a subitement changé de ton et est devenu infiniment plus modéré dans ses propos.

V. E. me témoigne le désir de savoir si la lettre à laquelle on fait allusion dans le projet d'adresse aux Grecs est effectivement du comte Capo d'Istria. Il m'a souvent parlé de cette lettre et de plusieurs autres du même genre dont il connaît particulièrement les auteurs. Quant à lui, appréciant toute la délicatesse de sa situation, sachant que sa correspondance était surveillée et que presque toutes ses lettres tombaient entre les mains de M. de Metternich, il m'a assuré n'avoir jamais rien écrit qui ne pût être imprimé dans toutes les gazettes, et que, loin d'exciter ses compatriotes à l'agitation, il leur avait toujours dit qu'ils ne pouvaient attendre que du temps et de Dieu quelque adoucissement à leur sort, mais que, s'ils étaient assez malheureux pour se révolter contre l'autorité à laquelle ils étaient légalement soumis, ils seraient abandonnés par la Russie et que l'Europe entière s'armerait contre eux.

En terminant la conversation dont j'ai l'honneur de rendre compte à V. E., le comte de Nesselrode m'a dit en souriant: „Adieu, mon cher Comte, „espérons encore que nous conserverons la paix; travaillons dans ce but. En „tout cas, s'il faut absolument faire la guerre, *Pozzo ne nous laisse pas igno-„rer les bonnes dispositions de vos ministres, et nous sommes au moins sûrs „de ne pas avoir toute l'Europe contre nous dans une guerre dans laquelle „nous ne nous engageons que forcément, et où, en maintenant nos droits, „nous défendrons la cause de la religion et celle de la civilisation*".

J'ai lieu de craindre que V. E. ne remarque dans mes rapports, même dans ceux qui se suivent aux distances les plus rapprochées, une contradiction souvent frappante, et peut-être serait-Elle en droit de me reprocher de laisser les ministres du Roi dans une incertitude aussi grande sur les véritables intentions et sur les projets ultérieurs de la Cour de Russie. Cependant la connaissance si généralement acquise des inconséquences et des hésitations, peut-être calculées, de ce Cabinet doit suffire, je l'espère, pour me justifier. V. E. comprendra que, quelque soin que je puisse mettre dans mes observations, il m'est impossible de suivre avec précision une marche aussi incertaine et qui chaque jour semble suivre une autre direction; il m'est tout aussi difficile de prévoir des intentions qui se cachent avec tant de soin et qui attendront pour se manifester les conseils des circonstances et des événements. Il y a deux et même trois opinions différentes et très distinctes dans le Conseil de l'Empereur: la sienne, qui n'a rien d'arrêté et qui varie journellement, celle du comte Capo d'Istria qui veut la guerre et ses conséquences les plus exagérées, celle enfin du comte de Nesselrode qui veut la paix, et qui, pour l'obtenir, ferait de bon cœur le sacrifice du dernier des grecs. Il est donc réellement impossible, Monsieur le Baron, de pénétrer les vues d'un Cabinet aussi singulièrement dirigé. Je ne puis mander avec certitude que les faits, qui eux-mêmes n'offrent aucune suite et ne permettent de tirer aucune conséquence: ce qui semble positif aujourd'hui peut demain n'être pas vraisemblable; mes réflexions, justes peut-être au moment où je les fais, cessent de l'être lorsqu'elles arrivent sous les yeux de V. E.; il en est de même des conjectures que je puis tirer de la situation des choses et de la disposition mobile des esprits. C'est ainsi que, jusqu'au dernier moment, à moins d'événements imprévus, nous resterons dans la même incertitude sur la guerre et sur la paix. Placée au centre où aboutissent toutes les informations, V. E. est à même de rectifier ce que mes observations peuvent avoir de fautif et d'hasardé, et Son indulgence me permet de croire que la situation singulière dans laquelle je me trouve ici suffit pour expliquer et justifier les erreurs que je puis commettre et qui ne peuvent avoir d'influence sur la conduite que je dois tenir, et qui m'est trop bien tracée pour que je puisse m'en écarter.

---

## 74.

*(Confidentielle).* *St-Pétersbourg, le 14 janvier 1822.*

Hier Premier Janvier (vieux style), après avoir avec tout le Corps diplomatique offert mes hommages et félicitations à la Famille Impériale à l'occasion du premier jour de l'an, j'ai été admis en audience particulière dans le cabinet de l'Empereur. S. M. a daigné m'accueillir avec la bonté à laquelle Elle m'a accoutumé. Après m'avoir parlé quelque temps avec intérêt de l'état de ma santé et de la part qu'il a bien voulu prendre à ma longue maladie, l'Empereur s'est pressé d'engager la conversation et de la mettre sur le changement du ministère.

— „Vous connaissez trop", m'a-t-il dit, „mes sentiments personnels pour „le Roi et l'intérêt que je porte à tout ce qui peut assurer son bonheur et la „prospérité de la France, pour douter de la sincérité de mes vœux pour que „l'événement que nous ont appris les dernières nouvelles de Paris puisse con„tribuer à l'un et à l'autre. Le caractère moral, les opinions constamment pro„fessées par les nouveaux ministres, sont les garanties les plus sûres de la „pureté des intentions qui dirigeront leur conduite, et je désire vivement qu'à „tous les titres qu'ils réunissent déjà pour justifier la confiance du Roi, ils „joignent aussi l'expérience et la sagesse qui leur sont si nécessaires dans la „direction des affaires difficiles et si compliquées à la tête desquelles ils vont „se trouver. Je dois vous avouer cependant avec franchise que ce n'est pas „sans beaucoup de regrets et un peu d'inquiétude que, dans la situation cri„tique où se trouve aujourd'hui l'Europe, je vois la France livrée encore à „de nouvelles expériences. Le renversement de l'ancien ministère est accom„pagné de circonstances qui le rendent difficile à expliquer, et qui m'ont, je „vous l'avoue, profondément affligé. L'état de prospérité non douteux de la „France, celui de sa tranquillité, la situation admirable de vos finances, vos „rapports avec tous les Cabinets étrangers, la confiance de ceux-ci dans la „fixité de la marche de votre gouvernement, tous les avantages reconnus par „nous tous, confirmés et proclamés dans le discours remarquable prononcé par „le Roi à l'ouverture de la Session, tout semblait devoir faire croire plus que „jamais à la stabilité de l'ancien ministère: rien n'avait pu préparer au chan„gement que nous venons d'apprendre, et, quand on cherche les causes, mon „cher Général, il est vraiment triste d'être obligé de s'avouer que c'est à de „bien petites considérations, à ce que l'on appelle le jeu du gouvernement „représentatif, que l'on sacrifie l'intérêt général, et de voir, au moment où „toute l'Europe applaudissait à la situation de la France, cette situation remise „encore en question et devenue de nouveau le motif des inquiétudes et des „craintes de tout ce qui s'intéresse à sa prospérité. Sans doute, je le répète, „le caractère des hommes aujourd'hui honorés de la confiance du Roi donne „à la morale, à la religion, à la Monarchie les plus puissantes garanties, mais „en espérant même tous les biens, toutes les améliorations imaginables de „cette nouvelle administration, il faut cependant attendre que le temps et l'expé-

„rience soient venus justifier ces espérances, et n'est-ce pas un grand mal „d'avoir encore ajourné une sécurité, une confiance qui commençait si bien „à s'établir, ou, pour mieux dire, qui l'était entièrement? Habitué à vous parler „avec franchise et confiance, mon cher Général, je ne vous dissimulerai point „la peine profonde que m'a fait éprouver la monstrueuse alliance qui s'est „faite dans cette circonstance entre les royalistes et les libéraux les plus „exagérés. Je sais bien qu'elle n'est qu'accidentelle, momentanée, et qu'au- „jourd'hui chacun est rentré dans son camp, plus décidé que jamais à se battre „à outrance. Mais n'importe! Ce moment d'union est une tache, et la cause que „prétendent défendre aujourd'hui exclusivement les amis du nouveau ministère „devait rester pure: les principes que professent ses avocats ne devaient dans „aucun cas admettre de composition, ni cette alliance qui permet de douter „du désintéressement de leurs intentions et qui prouve que, dans leur achar- „nement à poursuivre les anciens ministres, il y a eu plus de passion et de „vues personnelles que de patriotisme et de bonne foi.

„Quant aux discours prononcés dans la Chambre des Députés et dans „lesquels on s'est exprimé avec tant de véhémence contre la Russie, ils m'éton- „nent, et je m'attriste de trouver encore sur le même terrain ceux qui se „disent amis des Bourbons et leurs ennemis les plus acharnés. Je méprise les „propos, ou, pour mieux dire, les insultes qui, indirectement, mais cepen- „dant très clairement, ont été dirigées contre moi: l'excès de leur violence „les empêche d'arriver à leur but, et ces propos attestent l'ignorance ou „l'injustice de ceux qui les tiennent. Je crois avoir prouvé, quelquefois plus „que par des paroles, l'intérêt que je prends à la prospérité de la France; „depuis Châtillon jusqu'à Aix-la-Chapelle, les actes dont votre nouveau mi- „nistre peut aujourd'hui prendre connaissance, pourront le convaincre que mon „influence n'a pas été aussi funeste à la France qu'on paraît supposer. Ne „croyez pas, mon cher Général, que je veuille rappeler pour les reprocher „les services que j'ai pu avoir le bonheur de rendre à votre pays et au Roi: „ce que j'ai fait il y a sept ou huit ans, je le ferais encore si la Providence „me plaçait dans des circonstances analogues. Indépendamment de mes senti- „ments personnels pour le Roi, je défendrais sa cause, parce qu'elle est celle „du droit et des principes dont je crois le maintien nécessaire à la conserva- „tion de l'ordre social, et je défendrais les intérêts de la France, non pas „seulement par inclination particulière, mais tout naturellement parce que je „crois qu'il importe à l'Europe et surtout à la Russie que la France soit forte „et puissante. Je vous l'ai dit quelquefois, la distance qui nous sépare est „précisément ce qui nous rapproche, et quand, entre deux aussi grands Empires „et deux nations aussi fortes, il n'y a ni causes ni prétextes de contestations, „ni antipathie nationale, qu'il y a au contraire communauté d'intérêts et peut- „être conformité de génie, il faut des circonstances extraordinaires comme „celles dont nous avons été témoins pour diviser momentanément ces nations. „C'est dans l'estime que s'accordent réciproquement les Russes et les Fran- „çais, c'est surtout sur la carte de géographie, qu'il faut chercher les raisons „qui s'opposent à ce que nous soyons ennemis. Je comprends cependant que

„vos révolutionnaires, qui connaissent et l'horreur et l'effroi que m'inspirent „leurs détestables principes, me signalent comme ennemi de la France. C'est en „Espagne et en Portugal que sont leurs amis et leurs véritables alliés, mais, „j'én conviens, j'ai été surpris d'entendre les cris qui viennent de s'élever „contre moi partir des bancs où devraient siéger les amis de l'ordre et des „principes monarchiques, et affligé qu'aucune voix de ce côté ne se soit élevée „pour reprocher à ces orateurs volontairement exaltés leur injustice et peut-„être leur ingratitude. Cela m'a donné l'idée de ce que peuvent l'audace et la „violence sur les assemblées publiques, et m'a expliqué l'empire des minorités „factieuses dans les temps de révolution.

„Voilà, mon cher Ambassadeur, les raisons qui m'ont fait voir avec dou-„leur et avec un peu d'inquiétude les changements qui viennent d'avoir lieu „dans votre ministère. D'ailleurs, je vous le déclare, loin d'avoir aucune espèce „de prévention contre les personnes qui composent aujourd'hui le Conseil du „Roi, j'ai pris, avec l'habitude de lire leurs discours, celle de les estimer; seu-„lement, je désire qu'ils trouvent les moyens et la possibilité d'exécuter ce „que leur zèle pour l'affermissement de la Monarchie sur des bases morales et „religieuses leur fera entreprendre. Je désire qu'ils trouvent la nation française „disposée à accepter les améliorations que ce zèle pourra conseiller et à „sanctionner des principes sans doute conservateurs et nécessaires, mais qui, „dans bien des circonstances, doivent être propagés avec prudence, réserve, „et qui seraient peut-être violemment repoussés s'ils étaient imposés avec vio-„lence et trop de précipitation. Tout ce que je viens de vous dire, mon cher „Général, m'est uniquement dicté par mon attachement pour le Roi et mon „véritable désir de voir la France heureuse, tranquille et l'exemple de l'Europe. „Si j'étais sûr que vos ministres actuels puissent se maintenir quatre ans en „place, j'applaudirais à leur nomination, et je croirais l'avenir de votre patrie „assuré; mais, je l'avoue, je suis inquiet des résultats d'une expérience nou-„velle et aussi forte: peut-être n'est-il pas sage, dans la crise terrible où se „trouve aujourd'hui l'Europe, d'avoir inopinément donné lieu à cette inquiétude!"

— „Sire, c'est parce que j'ai prévu en partie la première impression „que produirait sur V. M. la nouvelle que nous venons de recevoir, que j'ai „désiré pouvoir Lui donner communication des lettres que M. de Montmorency „m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle y trouvera expliquées avec franchise et „bonne foi les causes qui ont amené le changement de ministère, celles de „cette alliance effectivement monstrueuse et désavouée par les ministres du Roi „d'hommes n'ayant qu'une seule et même opinion, ayant toujours professé „la même foi, les mêmes principes, les heureux rapprochements qu'elle doit „produire et la digue qu'un semblable concours doit élever contre les „progrès et les tentatives des révolutionnaires. Je donnerai de même à V. M. „lecture d'une lettre que m'écrit M. le baron Pasquier: dans l'opinion qu'il „énonce sur le caractère et les intentions du nouveau ministère, V. M. „trouvera la preuve que, s'il y a eu déplacement, il n'y a à craindre pour „les vrais amis de la France et de la Monarchie ni séparation ni désunion, „et que les anciens ministres et leurs amis soutiendront de tout leur pouvoir

„et de tous leurs moyens ceux auxquels le Roi vient d'accorder sa confiance „et dont le zèle, quelque vif qu'il puisse être, sera nécessairement dirigé par „la sagesse et la prudence, et, si le résultat de cette révolution ministérielle „est de ne plus laisser au gouvernement monarchique constitutionnel qu'une „seule opposition à combattre, V. M. trouvera sans doute que cette nouvelle „et dernière crise aura été heureuse pour la France".

Après avoir écouté avec une grande attention la lecture des différentes lettres que j'avais prises avec moi, l'Empereur m'a dit:

— „Je vous ai déjà fait connaître mon opinion sur ce que M. de Mont- „morency qualifie de jeu du gouvernement représentatif, jeu terrible et dangereux „où les intérêts de l'Etat sont si souvent risqués contre des intérêts personnels „de parti. Du reste, dans tout ce qu'on vous mande, dans cette justice ren- „due par M. de Montmorency lui-même à ses prédécesseurs et dans les lettres „que vous écrit M. Pasquier, je ne vois, je vous l'avoue, que de nouveaux „motifs de regretter que l'on ait mis tant de précipitation dans un changement „qui ne paraissait pas indispensable, puisque la nouvelle administration semble „se préparer à suivre en grande partie la même route que celle du ministère „qui vient d'être renversé.

„Quant à ce que M. de Montmorency écrit à l'égard du duc de Richelieu, „je suis bien aise de m'expliquer encore une fois avec vous sur ce chapitre, „qui ne peut jamais avoir été qu'un prétexte et non une cause légitime de „cette inquiétude que paraissait causer l'influence supposée que l'on prétendait „que je devais exercer sur lui. Mieux qu'un autre, Monsieur l'Ambassadeur, „vous pouvez apprendre à vos ministres quel a été ce genre d'influence, ou „plutôt si jamais elle a existé, puisque vous-même avez plus d'une fois défendu „avec chaleur près de moi la conduite de celui qui était accusé de ne recevoir „sa direction que de moi. Une habitude de bien des années m'a donné celle „d'aimer et d'estimer le duc de Richelieu. C'est la connaissance intime que „j'ai de la noblesse et de l'indépendance de son caractère qui me le faisait „voir avec plaisir à la tête du Conseil du Roi: le duc de Richelieu est incapable „d'aucune transaction avec ses devoirs, et nulle espèce de considération ne „pourrait, non pas lui faire vouloir, mais même lui faire supporter un conseil „contraire aux intérêts ou à la gloire de son pays. C'est parce que cette con- „fiance que j'ai en lui, il l'inspire de même à toutes les puissances, que j'ai „pensé qu'il pourrait être utile à la France, dans le moment où elle devait „désirer se réconcilier avec l'Europe, et certes il y aurait bien de l'ingratitude „à désavouer ou à vouloir oublier les importants services que ce fidèle serviteur „du Roi a rendu à son pays. Du reste, je vous l'atteste, j'ai été plus que „qui que ce soit étranger à la seconde rentrée de M. de Richelieu au ministère. „Depuis le moment où le Roi lui a rendu la direction de ses affaires, j'ai „cessé avec lui toute correspondance. Tout ce qu'on pourra dire ou penser „contre cette assertion est faux, et telle est l'opinion que j'ai du duc de Richelieu, „que, si j'avais été capable de former aucun projet contraire aux intérêts de „la France, j'étais sûr qu'aucun ministre du Roi ne lui aurait conseillé contre „moi des mesures plus énergiques, et cependant jamais je n'aurais douté de

„ses sentiments pour moi. Ainsi tous les propos et les insultes que prodiguent „contre lui des imprudents ou des gens en délire ne peuvent l'atteindre, non „plus que moi, et ne font tort qu'à l'âme et au bon sens de ceux qui les „tiennent.

„Mandez donc, mon cher Général, tout ce que je viens de vous dire „aux nouveaux ministres du Roi, renouvelez à S. M. l'assurance de mes senti- „ments pour Elle et celle des vœux que je fais pour Son bonheur, et qu'Elle „soit bien convaincue que les craintes que je vous manifeste aujourd'hui n'ont „d'autre motif que ma véritable et continuelle sollicitude pour la tranquillité „de la France.

„Avant de nous quitter", a continué l'Empereur, „il faut bien vous parler „un peu de cette grande question de l'Orient que personne ne semble pouvoir „ou vouloir bien comprendre. Je suis d'autant plus aise de vous en entretenir, „qu'en vous rappelant les conversations que nous avons eues ensemble au mois „de juillet, je crois nécessaire de vous répéter, afin que vous le fassiez bien „comprendre aux ministres du Roi, ce que je vous disais alors et quelle était „ma véritable pensée, que l'on a étrangement dénaturée depuis. Alors comme „aujourd'hui, je voulais avant tout la paix, et par conséquent tous les moyens „convenables qui pouvaient la rendre possible. Mais, raisonnant dans la supposi- „tion où rien ne pourrait faire entendre raison aux Turcs et où par conséquent „la guerre deviendrait inévitable, je croyais que, pour la rendre moins fâcheuse „pour l'Europe, moins difficile dans ses conséquences, mes alliés reconnaîtraient „avec moi la nécessité de nous entendre, d'agir de concert et de régler d'avance „et d'un commun accord tous les arrangements auxquels les grands résultats „de cette guerre pourraient donner lieu. Je vous développai alors les premières „idées d'un plan très vaste, susceptible sans doute de bien des modifications „et présentant de fort grandes difficultés, mais qu'avec de la franchise et de „la bonne foi, il était cependant possible d'aborder. Mais je ne vous parlai „jamais que dans la seule supposition où la preuve de l'inutilité des négociations „serait acquise à tous, et où il serait démontré que les Turcs n'auraient ni „la volonté ni la possibilité de remplir leurs engagements, ni celle par conséquent „de se maintenir comme gouvernement. Ou mes intentions n'ont pas été bien „comprises, ou mon opinion n'a pas été partagée: tous les Cabinets se sont „refusés à mes propositions, aucun n'a cru devoir s'entendre avec moi sur „le cas de la guerre; plusieurs se sont même refusés à la croire possible. „Ma position a pu paraître en devenir plus difficile; cependant, fort de mes „intentions, décidé à ne faire la guerre que lorsqu'elle sera effectivement devenue „pour moi inévitable, mes résolutions ne changent pas. Je me chargerai, seul „et sans inquiétude, de la tâche qu'il plaira à la Providence de m'imposer. „Mes alliés, dont je ne me séparerai jamais le premier, me trouveront toujours „prêt à leur expliquer ma conduite, mes intentions, et à m'entendre avec eux, „comme je le proposai au mois de juillet. Voilà ce que je désire faire bien „connaître aux ministres du Roi. Mais en même temps, répétez avec confiance „que je désire la paix, que je la veux, et pour que la tranquillité de l'Europe „ne soit pas troublée et parce que je crois qu'un chrétien doit avoir horreur

„de la guerre, quand il peut l'éviter. Je ne crois pas la paix encore impossible; „je ferai de mon côté de nouveaux sacrifices, s'il le faut, pour la rendre plus „facile. Nous avons de meilleures nouvelles de Constantinople: j'ai reçu offi-„ciellement celle que l'évacuation des Principautés est déjà commencée et sera „bientôt effectuée, et, dès que les Turcs commencent à se soumettre aux con-„ditions que j'ai dû mettre à un rétablissement de relations avec eux, il est „probable que la note que nous attendons d'eux nous permettra d'entrer en „négociation directe".

Croyant voir dans cette dernière phrase de l'Empereur l'expression de la pensée du comte Capo d'Istria et la volonté d'attacher une importance réelle à une déclaration formelle à laquelle la situation critique où se trouve le gouvernement turc semble attacher les plus graves inconvénients et qu'elle rend peut-être même impossible, j'ai cru pouvoir soumettre à l'Empereur l'idée dont j'avais parlé au comte de Nesselrode et que V. E. trouvera détaillée dans ma dépêche № 2. L'Empereur n'a pas paru la rejeter.

— „Je comprends votre pensée", m'a-t-il dit. „Croyez que je ne me mon-„trerai pas difficile, et que, pourvu que les Turcs fassent quelques avances, „je saurai leur éviter plus de la moitié du chemin. Je crois déjà, mon cher „Comte, avoir donné bien des preuves de ma modération, je finirai peut-„être par en convaincre les plus incrédules; à force de tomber sur le rocher „le plus dur, une goutte d'eau finirait par le percer".

Tel est, Monsieur le Vicomte, le résumé exact et textuel de cette conversation. Elle donnera à V. E. une idée juste des dispositions de l'Empereur et de mes rapports avec S. M. I. Je ne me permets pas d'y ajouter tout ce qui ne m'a été que personnel; mais l'Empereur a paru vouloir me convaincre dans cette longue audience que jamais ses bontés pour moi et sa bienveillance ne m'avaient été plus assurées.

*P. S.* J'apprends dans l'instant par une voie que je crois très sûre que le ministre d'Autriche a eu hier une conférence secrète avec les ministres de l'Empereur, dans laquelle il a dû, par ordre de sa Cour, appeler l'attention du Cabinet Impérial sur les inquiétudes que peut faire naître la situation actuelle de la France, et pour chercher dans cette situation des raisons de détourner l'Empereur de faire la guerre à la Turquie. Sans garantir la parfaite vérité de ce fait remarquable, je l'ai cependant cru d'une assez grande importance pour devoir fixer l'attention de V. E.

## 75.

**Précis de la conversation du 14 août entre S. M. I. l'Empereur de Russie et M. le comte de la Ferronnays, ambassadeur de France.**

*L'Empereur.* Je regrette, Monsieur l'Ambassadeur, d'avoir été dans le cas de craindre de ne pas pouvoir vous recevoir, mais, si vous pouviez savoir combien sont multipliées les affaires dont je me trouve accablé au moment de mon départ, vous seriez bien convaincu, j'espère, que l'impossibilité seule aurait pu me faire renoncer au plaisir de vous voir.

*L'Ambassadeur.* Je dois craindre en effet, Sire, que S. M. ne m'ait accusé d'importunité et d'indiscrétion; cependant Elle m'a jusqu'à ce jour comblé de tant de preuves d'indulgence et de bonté, que j'ai peut-être le droit d'espérer que, lorsque S. M. I. connaitra les motifs qui m'ont déterminé à Lui demander une audience, Elle concevra combien je devais attacher d'importance et de prix à Lui soumettre la position dans laquelle je me trouve et à Lui demander Ses conseils. Les dernières lettres que j'ai reçues de M. de Montmorency me prouvent qu'il ne met pas en doute que je ne doive accompagner S. M. au congrès: cependant les instructions qu'il m'envoie me laissent dans une entière incertitude sur le rôle que je dois y jouer. V. M. n'ayant fait à aucun de mes collègues l'invitation de La suivre à Vienne, j'ai craint, en y allant sans être préalablement assuré d'y remplir les fonctions de plénipotentiaire, de me trouver dans une situation embarrassante et pénible pour moi-même, et peut-être même gênante pour V. M. Cette réflexion m'a fait prendre la résolution d'aller moi-même au-devant des instructions nouvelles que le ministre peut m'avoir adressées, et, s'il est nécessaire même, d'aller jusqu'à Paris chercher des explications qui me paraissent indispensables. C'est cette résolution que j'ai cru devoir soumettre à V. M., désirant avant tout ne rien faire dans cette circonstance qui ne puisse Lui convenir et mériter Son approbation.

*L'Empereur.* Je vous avoue, mon cher Ambassadeur, que je suis à présent charmé que vous ayez insisté pour avoir avec moi cette explication. J'avais été bien étonné d'apprendre que vous partiez pour Vienne sans être sûr d'être un des plénipotentiaires du Roi: il me semblait que le rôle que vous aviez rempli aux congrès de Troppau et de Laybach vous appelait de droit, pour ainsi dire, à paraître revêtu du même caractère à celui de Vienne ou de Vérone, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une suite et qu'une conséquence prévue des deux premiers. Je ne craindrai même pas de dire aux ministres du Roi que le zèle avec lequel vous avez servi les intérêts de la France dans la première circonstance doit nous autoriser à croire que vous serez dans celle-ci investi de la même confiance. Il me semble que le rôle que vous avez rempli et le rang que vous occupez aujourd'hui rendrait votre présence au congrès non seulement inutile, mais aussi très inconvenante, si vous ne deviez pas prendre part aux conférences. J'ajouterai même que ce changement de position pourrait me

placer moi-même dans une situation très embarrassante. On pourrait, on devrait même supposer que vous n'êtes venu à Vienne que sur une invitation de ma part: il me serait très pénible de répondre négativement aux questions qui me seraient faites à ce sujet, et cependant, je ne pourrais agir autrement, puisque je n'ai fait cette invitation ni à l'ambassadeur d'Angleterre ni aux ministres d'Autriche et de Prusse. Ainsi, non seulement j'approuve entièrement votre projet de vous rendre à Paris pour y demander des instructions plus précises, mais si vous n'en aviez pas eu l'heureuse et sage idée, je vous en aurais donné le conseil. Partez donc, mon cher Comte. Je ne doute pas que le Roi ne vous envoie immédiatement à Vienne, j'en ai la ferme espérance et le désir. Je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit: c'est que la confiance et l'estime dont je crois vous avoir donné des preuves à Laybach vous garantissent que je serais heureux de me trouver, dans des circonstances devenues plus graves, dans le cas d'avoir avec vous de nouveaux rapports.

*L'Ambassadeur.* L'approbation de V. M. me délivre, je ne crains pas de le dire, d'une bien grande inquiétude, et ne me laisse plus de doute ni d'incertitude sur le parti que je dois prendre. C'est aussi pour moi une bien douce récompense et un grand encouragement d'entendre S. M. rendre justice au zèle avec lequel j'ai servi au dernier congrès. Les sentiments que j'ai eu plus d'une fois occasion de bien manifester dans cette première circonstance, et qui m'ont peut-être mérité l'estime de V. M., sont ceux qui m'animent encore aujourd'hui. En cherchant toujours à éclairer mon opinion sur les grandes questions dont la politique doit aujourd'hui s'occuper, V. M. sait que je n'aurai jamais d'autre intérêt, d'autre but, d'autre désir, que de servir les véritables intérêts de la France, qui, plus que ceux de tout autre pays, se trouvent indissolublement liés à l'affermissement de la paix générale et au triomphe des principes conservateurs qui trouvent dans V. M. un si sûr et un si noble appuî. Puisqu'Elle me fait l'honneur de me dire qu'Elle approuve mon voyage à Paris, elle concevra sans doute combien le Roi et ses ministres attacheraient de prix à connaître l'opinion personnelle de V. M. sur les questions si graves qui vont être soumises aux délibérations de ce nouveau congrès. L'Empereur est déjà informé que l'ambassadeur du Roi à Vienne a reçu l'ordre de seconder de tous ses efforts, et, dans l'intérêt de la justice et de l'humanité, les vues bienveillantes et pacifiques de V. M. à l'égard de la Grèce.

Quant aux affaires de l'Espagne, les événements qui viennent de se passer à Madrid et qui doivent peut-être en faire présager de plus funestes encore fixent dans ce moment l'attention et toute la sollicitude du Roi et de son gouvernement. Je dois à cette occasion donner connaissance à V. M. de ce que m'écrit M. de Montmorency *(ici j'ai fait lecture de la fin de la dépêche confidentielle du ministre sous la date du 14 juillet).* V. M. voit qu'avec le désir et la ferme résolution, si les circonstances le permettent, de sauver S. M. de l'effroyable situation dans laquelle Elle se trouve, le Roi ainsi que les ministres savent, et V. M. sans doute partage leur opinion, qu'une intervention intempestive serait non seulement inutile au Roi d'Espagne, mais ne pourrait qu'accroître les dangers et hâter peut-être le moment d'une épouvan-

table catastrophe. Cependant, d'un instant à l'autre, les événements peuvent nous contraindre à de fortes mesures. V. M. voit même par les lettres de M. de Montmorency que nous sommes préparés à tout, et, si nous sommes forcés d'avoir recours à des moyens extrêmes, la fidélité dont nos troupes ont donné tant de preuves depuis un an garantit à l'Europe que le Roi peut désormais compter sur l'armée et sur son dévouement.

*L'Empereur*. Pour ce qui regarde la question de la Grèce, je ne crois pas avoir besoin de m'expliquer plus que je l'ai fait. De toutes les machinations tramées par le génie révolutionnaire, aucune n'a été préparée avec plus d'art ni conduite avec plus d'adresse; aucune n'a pu lui faire espérer mieux le succès de leurs plans et la réalisation de leurs criminelles espérances. Ils ont pu se flatter que cette question compliquée et difficile, en rompant le lien qui unit les Souverains, briserait la barrière qui s'oppose à l'invasion de leurs détestables principes. Nous avons eu, grâce au Ciel, le bon esprit de pressentir leurs intentions, et la sagesse de les déjouer. Loin d'avoir relâché le nœud de la grande alliance, nous sommes peut-être plus unis que nous ne l'avons jamais été, plus éclairés sur les projets des libéraux, et mieux instruits sur la manière de les combattre. Sans doute, cette insurrection grecque a déjà fait un bien grand nombre de victimes; elle en fera beaucoup encore. L'humanité gémit des horreurs et des abominables cruautés qui se commettent de part et d'autre, et dont la Grèce est le théâtre; le sang qui coule dans ce malheureux pays retombe tout entier sur ceux qui ont eu l'imprudente témérité de préparer, de provoquer cette funeste révolution. Eux seuls en sont responsables. Quant à moi, je suis bien convaincu que la guerre, en jetant l'Europe dans d'immense embarras, ne ferait qu'ajouter aux malheurs des Grecs et que multiplier le nombre des victimes. Je suis décidé à maintenir la paix, à moins d'être contraint à faire la guerre par des provocations directes. Certes, on ne peut pas dire que les prétentions que j'émets aujourd'hui soient exagérées. Elles sont bien fondées sur la justice et sur le droit, et je ne tiens encore à l'exécution des conditions que j'ai fait connaître que parce que je crois que sans mon intervention jamais la Porte ne peut espérer la paix avec ses provinces. Je ferai donc tout pour obtenir par des négociations un rapprochement entre moi et les Turcs, et, si leur obstination rendait la chose impossible, je ne leur ferai encore la guerre que lorsque tous mes alliés m'en reconnaîtront le droit, l'obligation, et se joindront à moi par l'assistance unanime de leur appui moral.

Quant à la question d'Espagne, mon cher Ambassadeur, elle est d'une nature plus grave encore peut-être et plus alarmante. C'est sur elle surtout qu'il est d'une haute importance que nous soyons tous d'accord et que l'action soit commune. Ce n'est donc qu'au congrès, lorsque nous serons tous réunis, que nous pourrons tous nous communiquer nos idées, qu'il sera possible de juger s'il est moyen d'être utile au Roi d'Espagne sans le compromettre. Je ne vous cache pas que je blâme fortement le mouvement contre-révolutionnaire, intempestif et mal calculé, qui vient d'échouer d'une manière si malheureuse à Madrid. Je crains, je vous l'avoue, qu'il n'ait été provoqué

par des gens qui sont chez nous et qui sont aussi prompts à concevoir des espérances que légers et irréfléchis dans leurs calculs. C'est un bien grand malheur que cette folle et maladroite tentative, qui prouve de la part de ses auteurs une ignorance entière du caractère du Roi. On l'a placé ainsi dans une situation presque sans remède.

*L'Ambassadeur.* Je ne pense pas que le reproche de V. M. puisse s'adresser aux ministres du Roi. Ils sont trop éclairés et connaissent trop bien les dangers de ces mouvements ne produisant que des victimes, pour être soupçonnés d'avoir excité celui de la garde espagnole surveillance active et ennemie des révolutionnaires et d'ailleurs beaucoup trop grande pour que la moindre complicité de la part du gouvernement du Roi leur eût échappé, et certes, ils n'en auraient pas fait mystère: leur silence à cet égard servirait donc de justification, si elle pouvait être nécessaire.

*L'Empereur.* Non, mon cher Ambassadeur, ce ne sont certainement pas vos ministres, dont la conduite est pleine de sagesse et que j'aime; mais il est des personnes que leur zèle égare, qui ne savent ni calculer les difficultés d'une situation ni préparer les moyens de la modifier. Le Roi d'Espagne entretient auprès de tous les Souverains une agence secrète qui ne peut que lui faire tort, et dont les conseils l'auraient déjà perdu, si nous eussions eu l'imprudence de les suivre. Ne faudra-t-il, en dernière analyse, avoir recours à de grandes mesures? J'aimerais à partager la confiance de vos ministres dans les dispositions des troupes: cependant je n'hésite pas à vous avouer que je crains encore que le voisinage de cette terrible révolution n'ait été contagieux pour elles et que les efforts des révolutionnaires à cet égard n'aient pas été sans succès. Les souvenirs que l'armée française a laissés en Espagne sont encore bien récents, et je vous avoue que je ne sais pas si la nature de ces souvenirs ne nuirait pas à l'utilité dont pourrait être pour le Roi d'Espagne une armée française, ou, pour mieux dire, si son apparition ne réunirait pas contre elle tous les partis.

*L'Ambassadeur.* Sire, la conduite de nos troupes, depuis plus d'un an qu'elles forment le cordon sanitaire et sont en contact immédiat avec les Espagnols, l'exactitude de la discipline, la fidélité avec laquelle elle est servie, enfin le peu de succès des tentatives qui peuvent avoir été faites pour les séduire, tout semble répondre d'une manière satisfaisante aux craintes que manifeste V. M. Quant aux souvenirs que l'armée a laissés en Espagne, ils sont de plus d'un genre, et si nos soldats combattant contre Ferdinand ont trouvé autant d'ennemis que d'habitants, il ne serait pas impossible que ces mêmes soldats, combattant avec le Roi et la partie fidèle de la nation, fussent bien accueillis. La manière dont l'armée anglaise l'a été prouve qu'il est des circonstances où la fierté espagnole peut accepter pour auxiliaires et pour alliés même des ennemis naturels.

*L'Empereur.* Je désire vivement, mon cher Ambassadeur, que les événements justifient votre confiance. Au reste, c'est une grande question, qui va incessamment nous occuper. Je suis charmé d'apprendre qu'il est possible que M. de Montmorency vienne lui-même au congrès. Je suis fort aise aussi

que Rayneval soit des nôtres: c'est une ancienne connaissance, un bon esprit, connaissant bien son Europe, et je présume que vous serez bien aise vous-même de l'avoir pour collaborateur.

*(Le reste de la conversation a été plein d'obligeance pour l'Ambassadeur et a roulé sur des objets qui lui étaient personnels).*

---

## 76.

### E) Донесенія графа Буальконтъ *)
(августъ 1822 г.—мартъ 1823 г.).

*St-Pétersbourg, le 29 août 1822.*

J'ai l'honneur d'adresser à V. E. la décision de S. M. l'Empereur du 1/13 août relative aux sociétés secrètes, que je Lui avais annoncée par ma dépêche du 7/19. Je Lui envoie également la circulaire publiée le 5/17 août par M. le ministre de l'intérieur, en transmettant le rescrit Impérial aux principales autorités du pays et les déclarations qui doivent être souscrites, la première par ceux qui ont fait partie d'une société secrète, la deuxième par ceux qui n'en ont jamais fait partie, la troisième par tous les sujets de S. M. qui à l'avenir voudront obtenir une place quelconque dans l'administration. Quoique déjà mises à exécution, ces dispositions n'ont pas encore été publiées, et peut-être même ne sont-elles pas destinées à l'être, mais, connues deux jours après le départ de S. M., elles font depuis ce moment le sujet de toutes les conversations et sont devenues l'intérêt principal qui attire l'attention de la société de St-Pétersbourg, dont elles atteignent un grand nombre de familles.

Les Russes ont en effet été de tout temps portés aux associations secrètes. On voit cependant se manifester à toutes les époques de leur histoire, aussi bien par les nombreuses conspirations qui ont couronné le Trône que par les sectes religieuses qui retiennent encore 5 à 6 millions d'individus séparés de l'Eglise Orthodoxe. Soumis longtemps à une nation étrangère, puis à l'autorité sévère d'un gouvernement absolu, il leur était naturel de chercher dans des réunions où l'influence du pouvoir devenait moins sensible une liberté de parler qui leur était refusée ailleurs. Aussi longtemps que les principes révolutionnaires n'eurent pas pénétré dans la nation, ou que le système suivi en politique se trouva d'accord avec l'opinion publique, les inconvénients de ces sortes d'associations étaient moins sensibles et le gouvernement ne craignit pas en 1807, lors du séjour de S. M. le Roi de Prusse en Russie, d'encourager lui-même les francs-maçons, qui, soumis à une surveillance rigoureuse pendant tout le cours de la Révolution Française, reprirent alors l'importance qu'ils avaient eue du temps de Catherine II. Mais une fois que

*) За время пребыванія графа Лаферронэ въ Вѣнѣ и въ Веронѣ.

S. M. eut pris la résolution de combattre ouvertement les idées qu'Elle avait d'abord entrepris de diriger, Elle sentit l'obstacle que Lui opposaient les sociétés secrètes formées dans Ses Etats et Elle s'occupa des moyens de les réprimer. La disposition des esprits et les idées répandues dans la nation inspiraient déjà des inquiétudes sérieuses; mais en même temps que le gouvernement s'occupait de réprimer les idées, il se trouvait leur donner une force plus grande en choquant plus ouvertement toutes les opinions et les sentiments nationaux. Les discours sur l'assujettissement à la politique autrichienne, sur l'inconvenance des fréquents voyages du Souverain, sur les inconvénients de ses absences si souvent répétées, sur l'abandon des Grecs, sur les dangers et les maux attachés au pouvoir absolu, devenaient habituels et se reproduisaient sans cesse; mais ce qui inquiétait plus vivement le gouvernement, c'était surtout dans l'armée et plus particulièrement encore parmi les officiers de la Garde Impériale que cette disposition séditieuse et chagrine se manifestait avec plus de force.

Sans qu'il soit ici besoin d'entrer dans de longs détails, quelques faits suffiront. Les révoltes des paysans sont devenues plus fréquentes, et, en 1819, la ville de Taganrog vit des rassemblements de plusieurs milliers d'insurgés réunis près ses murs. Lors de l'établissement des colonies militaires en Ukraïne, on ne put contraindre que par l'emploi de la force armée plusieurs régiments cosaques à s'y soumettre. L'année dernière, on parla beaucoup à St-Pétersbourg d'une conspiration d'un colonel Orloff, à l'armée du Pruth; on n'en a pas bien connu les détails, mais elle paraissait s'être déjà étendue assez loin. Au mois de juin dernier, S. M. étant allée visiter les établissements de colonisation formés près de Novgorod, on lui signala plusieurs officiers comme tellement dangereux par les opinions qu'ils professaient, qu'Elle les fit aussitôt enlever au milieu de la nuit et transporter à la forteresse de Schlusselbourg.

Dans la Garde, l'extravagance et la répétition des mauvais propos est telle, qu'un officier général très à même de l'apprécier nous disait dernièrement que l'on était quelquefois tenté de croire qu'il ne manquait plus qu'un chef pour décider un mouvement. On faisait, le mois dernier, circuler publiquement dans la Garde une parodie du couplet connu: *J'ai longtemps parcouru le monde,* qui renferme les allusions les plus criminelles sur S. M. Elle-même et sur Ses voyages aux congrès, et qui y était répétée par beaucoup d'officiers. Ce qui se passa récemment dans une réunion de jeunes officiers de ce corps indique l'esprit qui les anime d'une manière trop frappante pour n'être pas rapporté. Après s'être mutuellement excités par la manifestation d'opinions également coupables, cinquante officiers réunis se levèrent, et, défilant devant une image de l'Empereur, chacun d'eux dut lui adresser une injure particulière.

Lorsque ces dispositions de résistance à l'autorité se montrent dans toutes les classes des habitants, et lorsque les esprits commencent à prendre une telle tendance dans une Garde de 60.000 hommes, ou, ce qui est la même chose, dans la jeune noblesse du pays, toute institution qui offre à ces jeunes gens des occasions plus fréquentes de se réunir porte en elle-même des dangers véritables. L'institution des francs-maçons dans laquelle la plupart sont entrés

contribuait sans aucun doute à entretenir et à développer ces dispositions et à les égarer par de funestes erreurs, lors même qu'elle ne leur offrait qu'une réunion de plaisir. Cette réunion était en effet basée sur l'idée de l'égalité *personnelle* naturelle, sur celle de dépouiller toutes les supériorités sociales et de jouir de la vie en rejetant l'étiquette et les rangs que la civilisation a introduits parmi les hommes, et il était facile de reporter ensuite dans le monde ces mêmes idées, que les loges professaient comme l'expression d'une raison plus pure et plus dénuée de préjugés. Plusieurs loges avaient donc dégénéré en clubs révolutionnaires, d'autres en clubs mystiques; et, pour beaucoup de jeunes gens, l'idée seule de se trouver rassemblés en grand nombre, d'être environnés de secrets et de mystères et engagés par un serment, et le désir de se donner à eux-mêmes plus d'importance en relevant le but de leur association, exerçait une influence dangereuse sur leurs discours, et le faible avantage de répandre dans les loges des espions de police était loin de compenser le mal qui en résultait.

Le gouvernement Impérial avait déjà pu faire ces réflexions. Il trouvait que les mœurs nationales rendaient peu admissible l'idée pratiquée en d'autres pays d'annuler le danger des réunions maçonniques en leur donnant une telle extension que l'apparence même du secret en fût détruite; mais l'inconvénient qu'il voyait à prononcer l'abolition d'une institution qu'il avait protégée, et de proscrire indistinctement toutes les loges, dont un grand nombre n'étaient qu'une association de plaisir et souvent de bienfaisance, le faisait encore hésiter à prendre une mesure générale, lorsqu'il y fut déterminé par ce qui se passa à Riga et à Varsovie.

Si la marche du gouvernement contrariait en quelques points l'opinion nationale en Russie, une opposition d'une nature bien autrement grave existait entre l'opinion nationale polonaise et la marche, on peut même dire l'existence, du gouvernement russe en Pologne. Outre que la nation polonaise ne se verra jamais qu'avec les regrets les plus amers soumise à une domination étrangère, cette constitution, qui portait en elle plusieurs des dangers des institutions libres, en refusant aux peuples leurs principaux bienfaits, offrait des griefs sans cesse reproduits et toujours repoussés, et les inconvénients attachés à manifester son mécontentement faisaient que les Polonais se réfugiaient en foule dans les réunions secrètes des francs-maçons, où ils pouvaient parler plus librement de leurs accusations et de leurs vœux. L'Empereur, instruit de la tendance de la franc-maçonnerie polonaise, avait dès 1821 fait fermer plusieurs loges à Varsovie, et y avait préparé l'entière abolition de l'association, lorsque l'on découvrit une correspondance établie entre les francs-maçons de cette ville et ceux d'Angleterre. Cette correspondance, qui passait par Riga, était conçue dans un esprit qui ne pouvait convenir au gouvernement. Elle fut interceptée, et le Vice-Roi enjoignit à ceux auxquels elle était destinée de cesser les communications avec les personnes qui la leur adressaient. Le prince Zaïonciek, peu satisfait de la réponse qu'il reçut, en fit part au Grand-Duc, qui ordonna la clôture définitive de toutes les loges maçonniques et fit son rapport à l'Empereur.

S. M. avait reçu de Riga des rapports également défavorables sur la tendance des réunions maçonniques, et le gouverneur général de la province, homme très éclairé et assez indépendant dans sa conduite, avait aussi pris le parti de faire fermer toutes les loges et rendu compte à St-Pétersbourg des motifs importants qui l'avaient déterminé à cette mesure.

L'Empereur, se trouvant sur le point de partir pour Vienne, ne voulut pas laisser cette inquiétude derrière lui; il signa, deux jours avant de quitter sa capitale, l'abolition de la société des francs-maçons, et, dès le lendemain de son départ, cette mesure fut mise à exécution à Czarskoe Sélo même, et notifiée par le ministre de l'intérieur aux chefs des diverses administrations. On s'attendait à voir éclater une vive agitation parmi les francs-maçons, et en effet leur mécontentement fut grand. Ceux qui préféraient les intérêts de leur ambition au plaisir passager de se plaindre et d'accuser le gouvernement le renfermèrent en eux, mais ce fut le très petit nombre, et la plupart des employés et presque tous les militaires et ceux qui n'étaient pas au service de l'Etat le manifestèrent en termes peu mesurés; et l'on disait ouvertement à Czarskoe Sélo que l'on reconnaissait l'influence de l'Autriche, que la Cour de Vienne pouvait prendre envers ses sujets telle mesure qu'elle voulait, mais qu'il était trop humiliant pour des russes de subir son influence jusque dans leur propre pays. Plusieurs réunions eurent lieu; aussitôt que l'on eut connaissance du rescrit Impérial, la résolution de se soumettre à l'autorité y fut mise en délibération et adoptée.

Cependant, l'opinion de ceux qui sont restés étrangers à la société des francs-maçons ne confirme généralement pas ses plaintes et ses regrets: il existe d'abord ici, comme partout un préjugé fortement caractérisé contre des hommes qui cherchent à cacher leur conduite et leurs actions, contre ce serment que l'on commence par prêter à des obligations que l'on ne connaît pas. Parmi les catholiques, cette opinion est clairement et invariablement établie par la bulle de Benoist XIV qui condamne les réunions maçonniques, et, parmi les russes vraiment nationaux, il y a des préjugés vagues, mais très puissants, contre les francs-maçons. Un grand nombre de gens du peuple les repoussent avec un sentiment d'horreur, et il est assez singulier qu'il y en ait qui les regardent comme ayant des affinités avec les Jésuites, et que cette opinion soit partagée par plusieurs francs-maçons: l'on m'a cité à cet égard différentes démarches faites par des francs-maçons russes auprès du supérieur des Jésuites, du temps qu'ils existaient en Russie, pour qu'ils se découvrissent mutuellement leurs secrets, et l'on a entendu plusieurs personnes dire à ce sujet que l'Empereur, ayant déjà supprimé les Jésuites, avait bien fait d'en détruire les restes. Aussi la franc-maçonnerie ne s'est-elle répandue avec un grand succès que parmi les jeunes gens qui ont perdu par l'éducation, par les voyages et par les usages européens de la société une grande partie de leur nationalité, parmi les allemands et les protestants établis dans le pays, et parmi les classes marchandes qui ont des rapports plus habituels avec les étrangers. J'ai eu occasion de voir une liste de francs-maçons russes rédigée il y a cinq ans, et portant déjà environ 10.000 noms affiliés aux dix ou douze loges de

St-Pétersbourg; on ne voyait sur cette liste aucun ministre ni aucun sénateur, nom qu'il n'y eût ni ministre ni sénateur qui soient entrés dans cette société, mais parce que les personnes les plus marquantes avaient refusé de rendre publique leur adhésion. Les officiers faisaient le plus grand nombre avec les marchands et artistes allemands et étrangers, et avec ceux des marchands russes qui ont quitté le costume national; on y voyait aussi beaucoup d'employés civils, tous les pasteurs protestants, un seul prêtre catholique, qui est mort depuis, et pas un seul ecclésiastique grec. Il s'est depuis cette époque formé une loge polonaise à St-Pétersbourg.

Il est à espérer que le gouvernement s'y est encore pris à temps pour arrêter les progrès d'une société qui n'a pas ses racines dans la partie véritablement nationale du peuple russe, et qu'il pourra encore vaincre cet esprit raisonneur et insoumis qui a fait de si grands progrès en Russie, mais on ne peut se dissimuler que la mesure qu'il a prise porte en elle des dangers qui demandent de sa part l'attention la plus sérieuse. On ne doute pas qu'il ne se réunisse encore des sociétés de francs-maçons, et, par le seul fait qu'elles devront éviter les regards du gouvernement, elles se trouveront placées dans une attitude hostile vis-à-vis de lui, et toutes leurs délibérations ne le considéreront que comme une puissance oppressive. Il est aussi bien pénible pour un grand nombre de personnes qui ne sont entrées dans les loges maçonniques que par le désir de rechercher une société et des réunions agréables, quelquefois même dans des vues de bienfaisance de se voir portées sur des listes qui seront remises à S. M., de se sentir placées désormais sous un soupçon inquiet et fatigant, et de savoir que, toutes les fois que l'on trouvera quelques indices d'associations ou de pratiques secrètes, leurs noms se présenteront d'abord à l'Empereur, frappés d'une défaveur indestructible.

Les discours qui ont été tenus et l'agitation qui s'est manifestée à cette occasion sont aussi un mal très réel, et l'on peut regretter que la mesure n'ait pas été prise avant l'arrivée des Gardes à St-Pétersbourg. Ce n'est pas en effet sans crainte que l'on peut recevoir ces discours, ces menaces et tous les signes de l'esprit destructeur qui est répandu dans un pays où l'opinion ne se manifeste que par des catastrophes, où l'on a vu les personnes les plus polies et les plus élégantes de la société célébrer les meurtriers de Paul Ier, et où il a pu être du bon ton dans le monde le plus brillant de donner à entendre que l'on avait aussi contribué en quelque chose à cet affreux attentat. Mais il vaut mieux, sans doute, aller au-devant du danger, qui peut encore être détourné, que d'en attendre le développement; aussi, ceux même qui ont le plus regretté que l'Empereur ait adopté une marche politique contraire à l'opinion nationale, approuvent-ils la mesure qu'il a prise aujourd'hui, et assurent-ils qu'elle n'aura pas les tristes résultats et ne produira aucun des malheurs que ceux qui en sont atteints veulent en faire présager.

Parmi les sociétés secrètes proscrites par l'oukaze du 1/13 août, les francs-maçons sont à la vérité ceux que l'on avait plus spécialement en vue; mais ils ne sont pas les seuls, et il en est une autre secte qui est également digne d'être mentionnée, tant par sa tendance politique que par la qualité des

personnes qui la composent. Les Martinistes, venus d'Orient, commencèrent sous le règne de Catherine II à exercer en Russie une grande influence. Ils y forment une société mystique qui, sous l'apparence de ne s'occuper que des intérêts religieux, a constamment travaillé à s'emparer du pouvoir et à étendre son influence dans le gouvernement. Ils ont suivi ce projet avec une persévérance étonnante; ils obsédaient tous les fonctionnaires publics, ils les environnaient de personnes à eux, ils faisaient même élever des jeunes gens à leurs frais pour en faire ensuite des instruments de leurs projets, et plusieurs littérateurs des plus distingués du pays leur doivent leur éducation. Comptant parmi eux des personnes des plus considérables de la Cour, ils se regardent comme la noblesse des illuminés et méprisent les francs-maçons, qu'ils disent en être la populace. Après leur avoir longtemps laissé une entière liberté d'action, l'Impératrice Catherine les persécuta parce qu'ils avaient fini par s'attacher à son fils. Elle en envoya plusieurs en Sibérie et rompit leurs sociétés dont personne n'osa plus se déclarer grand maître. Ils s'étaient formés de nouveau sous le règne actuel et sont également condamnés par l'oukaze du 1/13 août.

Le gouvernement russe, tout en poursuivant ainsi les associations auxquelles il suppose quelque tendance politique, ne paraît pas disposé à changer envers les sectes religieuses le système de tolérance qu'il a adopté. Le rescrit Impérial cependant prohibe en général toute association secrète, et plusieurs de ces sectes en portent tous les caractères. Sans doute que cette ressemblance pourra donner lieu à des actes arbitraires de la part des autorités locales, comme on s'y attend pour les sociétés politiques; mais, en système général, les sectes religieuses tiennent à un ordre d'idées qu'il est trop dangereux de remuer en Russie; elles existent surtout dans les dernières classes du peuple, et par là elles ont des affiliations dont on ne peut mesurer l'étendue; enfin, c'est par la tolérance dont il a toujours usé à leur égard que le gouvernement russe a préservé du fléau des guerres de religion ce pays où les opinions religieuses ont produit tant de dissensions et de schismes partiels, et où elles exercent encore tant d'empire sur les esprits.

---

*P. S.* On cite dans le Corps diplomatique M. le général Schœler, ministre de Prusse, et M. le baron de Tuyberglisenberg, chargé d'affaires de Bavière, comme ayant pris part aux réunions maçonniques de St-Pétersbourg.

---

## 77.

*St-Pétersbourg, 30 août 1822.*

La Société Biblique de St-Pétersbourg, après avoir tenu sa 9e séance annuelle, vient de faire connaître aux personnes qui y sont associées le résultat de ses opérations depuis 1812, année de sa fondation, jusqu'à l'année 1821. D'après l'exposé présenté par S. E. le ministre des cultes, la Société, partagée

en 55 sections principales et 177 sections secondaires, a durant cet espace de temps distribué gratuitement ou vendu 464.000 exemplaires des Saintes Ecritures, en 40 langues ou idiomes différents. Ses recettes, jointes au montant des souscriptions des membres et protecteurs, se sont élevées à 2.138.608 roubles; ses dépenses ont été de 2.078.139. L'énumération des traductions qui ont été faites pour procurer à tous les sujets de S. M. l'avantage de lire la Bible, rappelle la diversité et la multitude des peuples réunis sous le sceptre de l'Empereur Alexandre. Cette variété d'idiomes est un des traits caractéristiques de la Société Biblique de St-Pétersbourg. On y voit, outre les dix principales langues vivantes et les langues mortes de l'Europe, toutes les langues savantes de l'Asie, un grand nombre de dialectes finnois, turcs, tartares: les Kalmouks, les Kirghises, les Lapons, les Mongols, les Mordvins, les Ostiaks, les Tchérémisses, les Votiacs, les Vogoules ont pour la première fois pu recevoir et lire les Saintes Ecritures, et les 5 Livres de Moïse ont été traduits en sanscrit. Un grand nombre de païens ont acheté ou reçu gratuitement nos Livres Saints: le seul comité d'Astrakhan leur en a distribué 11.097 exemplaires; celui de Simbirsk a établi des écoles parmi les enfants des Tchouvaches pour les mettre en état de jouir de ses bienfaits. Ce sont les résultats que présente le rapport du président.

Il m'a semblé convenable d'en rendre compte à V. E., parce que la Société Biblique n'est pas en Russie, comme dans les autres pays, formée et soutenue par le zèle de quelques individus. C'est ici une œuvre de gouvernement, et par là, un indice qui aide à reconnaître et à suivre les dispositions et sentiments de l'Empereur Alexandre, dont les opinions dirigent la politique et exercent une si grande influence sur celle de l'Europe entière. Cette considération m'engage, Monsieur le Vicomte, à ajouter quelques détails à ceux que je viens d'avoir l'honneur de donner à V. E.

La Société Biblique de St-Pétersbourg fut décrétée par l'oukaze du 6/18 décembre 1812. Au milieu de la guerre terrible que soutenait alors la Russie, la pensée de S. M. s'était tout entière tournée vers le Ciel, dont Elle attendait Son secours et Elle crut faire une œuvre agréable à Dieu en répandant les lumières de la foi parmi ceux de Ses sujets qui étaient encore dans les ombres de l'idolâtrie et en travaillant à rendre moins sensibles les différences de rite qui divisent les peuples chrétiens. Le ministère de l'intérieur, qui voyait dans ces dispositions du Souverain le gage de son importance politique, donna à cette idée une prompte exécution et un grand développement. Formée ainsi par une influence qui s'étendait également sur tous, la Société Biblique se trouve réunir les chefs de toutes les communions chrétiennes existant en Russie, image de la réunion plus vaste projetée entre tous les cultes chrétiens. Présidée par le ministre des cultes, elle compte parmi ses 22 vice-présidents le ministre de l'intérieur, le gouverneur général de St-Pétersbourg, les évêques grecs, le métropolitain catholique, le métropolitain des grecs-unis, l'archevêque des Arméniens en Russie et l'évêque évangélique de St-Pétersbourg. On peut juger par ce singulier assemblage du genre d'influence que le gouvernement Impérial exerce sur le clergé de ses Etats, puisque tous

ces cultes, excepté peut-être celui des protestants, sont également opposés au travail pour lequel on les réunit. L'archevêque catholique n'a pu y prendre part qu'en bravant la bulle adressée à l'archevêque de Gnesne pour condamner toutes les sociétés bibliques en général, et les autres catholiques s'excusent d'avoir adhéré à celle de St-Pétersbourg en y montrant plutôt un but de civilisation qu'un but de religion. L'archevêque grec de St-Pétersbourg et Novgorod, Ambroise, qui devait en être le principal personnage, s'étant opposé à ce que l'on répandît parmi les Tatares des traductions imparfaites de la Bible, vit son diocèse partagé en deux parties: on le relégua à Novgorod et l'on mit à St-Pétersbourg l'évêque de Tchernigoff, Michel, qui bientôt après partagea l'opposition de son prédécesseur et qui est aujourd'hui remplacé par l'archevêque Séraphin, prélat âgé, faible et dévoué.

Lorsque les idées de l'Empereur commencèrent à se modifier toutes en même temps, on vit se ralentir le zèle de la Société Biblique. La réunion solennelle qui doit se tenir chaque année n'eut pas lieu en 1821; celle de cette année a été à la vérité autorisée, mais elle s'est passée très froidement et l'on croit généralement que S. M., qui a semblé à Laybach revenir des préventions qu'Elle avait contre les idées catholiques, renonce à un projet dont l'exécution engendre plus de disputes et d'erreurs dans Son Empire qu'elle n'y produit de conversions, et répand au hasard le judaïsme ou un christianisme grossier, n'arrache quelques païens à leurs superstitions que pour les livrer à des croyances plus embrouillées encore qu'ils tirent confusément des Livres Sacrés, qu'ils sont hors d'état de comprendre. Les missionnaires que les méthodistes ont envoyés d'Angleterre pour aider l'intelligence encore brute de ces peuples ont fait peu de conversions, et il est remarquable que, tandis que le gouvernement russe les secondait de tout son pouvoir, il ne voulait pas permettre aux missionnaires catholiques de pénétrer parmi les peuples mahométans du Caucase.

L'édit qui prononce l'abolition de toutes les sociétés secrètes a ramené dans ce moment l'attention publique sur la Société Biblique. Sortie du sein d'une secte révolutionnaire anglaise, rejetée même par l'Eglise dominante du pays où elle a pris naissance, et travaillant à un but secret et ayant des affiliations en tant de pays, la Société Biblique porte en effet plusieurs des caractères des sociétés proscrites par le rescrit Impérial, et c'est ce qui faisait dire plaisamment à l'un des généraux les plus distingués de ce pays, lorsqu'on exigea de lui la déclaration prescrite par l'oukaze du 1/13 de ce mois: „Je ne „suis pas franc-maçon ni illuminé, ni martiniste, pas même de la Société „Biblique". Et d'autres ajoutaient qu'il ne restait plus maintenant à S. M., pour compléter Son ouvrage, qu'à abolir cette société.

Peu d'années après la formation de la Société Biblique de St-Pétersbourg, le gouvernement voulut aussi en créer une en Pologne. Il y rencontra une opposition très naturelle dans un pays catholique; les évêques polonais finirent par céder, mais moyennant qu'on les laisserait se conformer aux pratiques catholiques en ne donnant la Bible qu'à ceux qui ont reçu de leur curé la permission de la lire, et, lorsqu'ils firent imprimer les Saintes Ecritures,

ils demandèrent et obtinrent de l'Empereur la permission de n'employer que la version de la Vulgate et d'y joindre les notes qui expliquent d'après les conciles le sens des passages les plus obscurs. Ces deux distinctions ont donné à la Société Biblique de Varsovie un caractère particulier, et l'un des chefs principaux des méthodistes anglais, M. Pederson, étant venu la visiter, il déclara qu'il ne lui accorderait aucun des secours qu'il était chargé de répandre, si elle ne renonçait aux usages qui la distinguaient des autres sociétés et si elle ne se conformait à l'article 1 de l'oukaze du 6 décembre, qui établit que le but de l'association est de répandre la Bible en Russie sans aucunes notes ni explications quelconques. Les évêques polonais s'y étant refusés, la Société Biblique de Varsovie est regardée comme une institution étrangère par celle de St-Pétersbourg et par celle d'Angleterre, et n'a que peu de rapports avec ces associations.

## 78.

*St-Pétersbourg, 10 mars 1823.*

..... Depuis que le Grand-Duc Constantin est dans cette capitale, S. M. a résidé constamment à St-Pétersbourg. Elle avait passé à Tzarscoe Sélo les premiers temps de Son arrivée, tantôt s'y établissant pour plusieurs jours, tantôt y faisant seulement des voyages de vingt-quatre heures, ainsi que depuis plusieurs années. Elle le pratique habituellement en hiver, malgré la rigueur de la saison. S. M. ne travaille avec Ses ministres que lorsqu'Elle revient dans Sa capitale. Pendant les séjours qu'Elle fait à Tzarscoe Sélo, Elle se trouve entièrement seule et livrée à Elle-même; Ses idées, s'exaltant par l'effet même de la solitude, acquièrent cette force et cette chaleur que l'on retrouve dans le système politique qu'Elle poursuit, comme dans les mesures qu'Elle prend pour l'administration intérieure de l'Etat......

## 79.

### 3) Донесенія графа Лаферронэ

(мартъ 1823 г. — іюль 1825 г.).

*St-Pétersbourg, 24 mars 1823.*

L'Empereur n'est revenu de Tzarscoe Sélo que mardi soir; je n'ai pu avoir l'honneur de lui faire ma cour que jeudi 20 mars. S. M. a daigné m'accueillir avec la plus extrême bonté et avec tout l'empressement et la bienveillance que devaient me faire attendre et espérer les communications que m'avait déjà faites M. le comte de Nesselrode. En m'attachant à rendre compte le plus exactement possible de la très longue audience que m'a accordée S. M. I. et de la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Elle, je crains d'être

obligé de faire partager à V. E. les regrets que j'éprouve d'avoir déjà acquis la conviction que, bien que les dispositions personnelles de l'Empereur nous soient aujourd'hui entièrement favorables et qu'il rende toute justice à la marche énergique et sage des ministres du Roi, cependant le charme qui depuis deux ans exerce un si grand pouvoir sur l'esprit de ce Prince conserve encore toute sa force, et je suis forcé de reconnaître qu'il est toujours soumis et prêt à céder aux influences qui nous sont le plus contraires et qui jamais peut-être ne furent aussi perfides que dans le moment actuel. Toutefois, Monsieur le Vicomte, l'attitude que prend aujourd'hui la France et ce que V. E. m'a fait connaître des résolutions du gouvernement me placent ici dans une situation si différente de celle où je me suis trouvé jusqu'à ce jour, que l'on mettra beaucoup plus de ménagement à me laisser voir des inquiétudes et des préventions que l'on travaille continuellement à faire naître et à entretenir, et peut-être le langage que je me trouve autorisé à tenir me donnera-t-il quelques moyens pour confondre la malveillance et déjouer ses efforts.

Après m'avoir demandé avec un intérêt véritable des nouvelles du Roi et de la Famille Royale, L'Empereur a désiré que je lui rendisse compte de tout ce qui s'était passé à Paris depuis mon départ de Vérone.

„Ce sont des détails", m'a dit S.M., „que j'ai déjà reçus par différentes „voies, mais ma confiance en vous me fait désirer les connaître de vous-même. „Expliquez-moi donc encore les motifs de la retraite de M. de Montmorency. „Vous avez su, et sans doute vous n'avez pas été étonné d'apprendre, com„bien cet événement, auquel nous étions si loin de nous attendre, nous avait „causé d'inquiétude. Elle était légitime, puisqu'il devait nous faire craindre „un changement de système de la part de la France et par conséquent la „ruine de toutes les espérances que devraient nous donner pour le rétablis„sement de la tranquillité en Espagne les résolutions prises au congrès de „Vérone. Cette inquiétude s'est promptement calmée, et les actes du gouver„nement qui ont presque immédiatement suivi la retraite de M. de Montmo„rency ont achevé de nous rassurer, quoique rendant cette retraite plus „inexplicable encore. Je regretterai toujours qu'un homme d'un caractère aussi „loyal se soit éloigné des affaires dans les circonstances graves où se trouve „la France. Cependant, je suis forcé de reconnaître qu'il est possible que „cette démarche de M. de Montmorency ait eu le grand avantage de mieux „éclairer le Conseil du Roi sur le vœu général de la majorité de la chambre, „et de déterminer d'une manière plus prompte les grandes déterminations „qu'il vient de prendre. D'ailleurs le successeur de M. de Montmorency a „immédiatement pris une attitude à la fois si noble et si énergique, il a mis „dans sa conduite depuis son entrée au ministère tant de franchise et tant de „conséquence, que nous ne pouvons tous que nous féliciter de le voir appelé „à exercer de l'influence dans le Conseil du Roi. Cependant, mon cher Ambas„sadeur, donnez-moi toutes les explications que je désire, dites-moi ce qui „a motivé les incertitudes, les hésitations, les divergences d'opinion qui ont „paru momentanément diviser le ministère; enfin vous m'avez fait espérer „dans la lettre que vous avez écrite à Nesselrode de revenir muni de tous les

„éclaircissements que nous pourrions désirer: j'en suis avide, et, je vous le „répète, ma confiance dans votre franchise est entière".

— „Monsieur de Montmorency s'est chargé, Sire, d'expliquer lui-même „à V. M. les motifs qui l'ont déterminé à donner sa démission. Cet acte a „été de sa part non seulement entièrement volontaire, mais bien réellement „contre le désir et la volonté du président du Conseil, et, malgré tous les „efforts du ministre actuel des affaires étrangères. M. de Montmorency s'est „exagéré la nature des engagements qu'il avait pris au congrès de Vérone: „il s'est persuadé qu'une différence dans l'exécution d'une mesure commune „le mettait dans l'obligation de se retirer. Il a emporté avec lui l'estime et „les regrets de ses collègues, et tous ont trouvé bien simple et bien naturelle „l'impression momentanée que cette démarche a dû produire sur les personnes „à l'estime et à la confiance desquelles il venait d'acquérir de si nobles titres. „C'est là surtout, Sire, le mal réel que pouvait causer la retraite de ce mi- „nistre, puisqu'elle a fait supposer de la part du gouvernement un changement „de principes et de système. Toutefois je ne crains pas de dire à V. M. que „les ministres du Roi avaient peut-être le droit d'espérer que l'on serait plus „juste envers eux et que l'on se presserait moins de juger leur conduite. „V. M. se rappelle que souvent, à Vérone, Elle me témoignait Ses inquiétudes „et Ses appréhensions sur ce qu'Elle appelait l'incertitude et l'indécision du „ministère. J'avais souvent le regret de Lui voir adopter les préventions que „l'on cherchait à Lui donner contre des hommes dont les principes et les „intentions étaient garantis par la vie politique la plus noble et la plus dé- „vouée. Peut-être, Sire, mes efforts pour détruire ces injustes préventions „n'ont-ils pas toujours été aussi heureux qu'ils auraient dû l'être. Aujourd'hui, „je serai plus fort pour combattre une malveillance que rien ne semble pou- „voir fatiguer: les faits parlent d'eux-mêmes et répondent victorieusement „aux assertions mensongères et aux prédictions sinistres.

„Le rappel de M. le comte Delagarde, le discours du Roi à l'ouverture „de la session, voilà la réponse des ministres à ceux qui les ont représentés „comme capables de transiger avec les principes conservateurs de l'ordre social, „ou avec ce que pouvaient exiger l'honneur et la sûreté de la France. On a beau- „coup répété, Sire, et peut-être on a beaucoup écrit à V. M. que les ministres „du Roi, et surtout le président de son Conseil, préféraient l'isolement aux „avantages et aux conséquences de l'alliance continentale: c'est avancer une „absurdité, et ce serait supposer aux ministres du Roi des vues politiques „bien étranges et bien nouvelles, que de leur croire la volonté de repousser „les avantages incontestables de cette alliance dans le moment où la nécessité „les oblige à commencer une guerre dont les conséquences peuvent devenir „si graves et amener des combinaisons si variées. L'admirable discours que „vient de prononcer le ministre des affaires étrangères répond à ceux qui ont „tant répété à V. M. que la France ne voulait ni reconnaître les principes de „la grande alliance, ni se soumettre à ses conséquences; et c'est encore par „des faits que nous prouvons notre volonté de rester inviolablement attachés „à cette alliance.

„Sire, en rappelant encore à V. M. les inquiétudes qu'Elle me témoignait „à Vérone et la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui la France, qu'il „me soit permis de Lui demander d'être en garde contre d'autres préventions „que sans doute on cherche encore à Lui donner contre les ministres du Roi. „Nous croyons avoir conquis et mérité la confiance de nos alliés; il est néces„saire, il est indispensable au succès de l'entreprise dans laquelle nous sommes „au moment de nous engager et qui intéresse toute l'Europe, que l'on nous „donne des gages irrécusables de cette confiance, et nous avons le droit „d'attendre que cet assentiment moral qui nous fut si solennellement offert „et promis à Vérone soit rendu aussi manifeste que possible par les déclarations „de nos alliés. Je le répète à V. M., rien n'a jamais pu motiver ni justifier „ce reproche si souvent adressé au président du Conseil sur ce que l'on „nomme son indécision et ses inconséquences. La conduite de ce ministre „a été pleine de sagesse, de mesure, de prudence et de fermeté; tout en pré„voyant depuis longtemps et ayant toujours dit, que la situation de l'Espagne „devait finir par rendre inévitable une guerre entre elle et nous, il a cependant „toujours dû faire, et prouver qu'il ferait, tout ce qui dépendrait de lui, c'est„à-dire tout ce qui ne serait pas incompatible avec l'honneur et la sûreté „de la France, pour éviter à elle et à l'Europe cette nouvelle crise. On a trop „oublié, dans les jugements qui ont été portés sur la conduite des ministres „du Roi, que la prudence, la circonspection et la prévoyance qui doivent toujours „accompagner les actes et diriger la conduite des hommes auxquels sont „confiées les destinées des Etats sont bien plus impérieusement commandées „encore à des ministres d'un gouvernement représentatif, à ceux du Roi surtout, „qui sont si positivement comptables de leurs actes devant une assemblée „aussi exigeante que celle des députés, et une opposition à la fois si hostile „et si habile. On oubliait trop, quand on accusait les ministres du Roi de „timidité et d'hésitation, quand on semblait leur reprocher de trop tarder à „prendre une grande détermination dont le résultat devait immanquablement „amener la guerre, on oubliait, dis-je, que cette guerre ne pouvait s'entreprendre „que du consentement des Chambres et avec l'appui de la plus grande majorité: „or était-il donc tellement sûr que cette guerre qui, en nous condamnant à „d'immenses sacrifices, en arrêtant le cours de notre prospérité, ne nous promet „cependant ni gloire militaire, ni accroissement de richesse, ni augmentations „de territoire, qui ne nous fait espérer, en un mot, qu'un dédommagement „moral, très grand sans doute pour tout homme qui réfléchit et qui pense „bien, mais qui, aux yeux de beaucoup, peut n'être regardé que comme une „idée abstraite, ou tout au plus comme un bienfait négatif, était-il bien sûr, „dis-je, que cette guerre rencontrât l'assentiment général, et, j'ose le demander „à V. M. Elle-même, pense-t-Elle que l'opinion s'y fût plus facilement ralliée, „si l'on avait pu supposer par une volonté étrangère, ou par l'exigence irré„fléchie de quelques têtes ardentes de la Chambre? Non, Sire, et V. M. peut „s'assurer par ces discussions depuis l'ouverture de la session, combien il eût „été dangereux de mettre une pareille arme entre les mains de l'opposition. „C'est parce qu'il connaît bien la disposition actuelle des esprits, c'est parce

„qu'il a le sentiment intime de ce que la nation française peut accepter et „de ce qu'elle repousserait, que le président du Conseil a dû borner les causes „de rupture avec l'Espagne aux seuls cas où l'honneur, la dignité et la sûreté „de la France seraient compromis par la prolongation de ses rapports avec „ce pays, ou celle de la déplorable situation dans laquelle il se trouve. „D'ailleurs, Sire (et j'aborde avec d'autant plus de confiance une considération „qui prescrivait impérieusement la plus extrême circonspection aux ministres „du Roi, que seul j'ai osé, à Vérone, en parler confidentiellement à V. M. „et que j'ai le bonheur de La retrouver aujourd'hui dans les mêmes dispositions „où Elle était alors), la première pensée des ministres du Roi mon Maître, „dans le cas où la guerre éclaterait entre la France et l'Espagne, n'a-t-elle pas „dû se porter sur le parti que prendrait alors l'Angleterre? Sans rappeler à „V. M. ce qui s'est passé à Vérone, la conduite du duc de Wellington à Paris, „celle de tout le ministère anglais depuis l'ouverture de nos sessions réciproques, „et particulièrement celle de M. Canning, les discours prononcés dans la Chambre „des communes, non seulement par les membres de l'opposition, mais par les „ministres eux-mêmes, tout cela, Sire, et tant d'autres choses qui ont dû arriver „à la connaissance de V. M. Lui permettent-elles de croire encore que les craintes „du ministre du Roi fussent exagérées et sa prévoyance trop grande? Ce sont „cependant les hommes que l'on accuse de timidité, d'incertitude, ce sont „ceux que l'on a représentés à V. M. comme capables de transiger avec leurs „devoirs, de composer avec la révolte, ce sont ceux-là, Sire, qui, sans avoir „contre le danger très grand auquel pourrait nous exposer l'opposition de „l'Angleterre d'autre caution, d'autre garantie que leur entière confiance dans „la franchise et la loyauté des alliés, n'hésitent pas à se prononcer comme „ils l'ont fait dans le mémorable discours du Roi, à l'ouverture de la session, „comme chaque jour ils le font aux tribunes des deux Chambres, et je ne „sais pas, Sire, dans quels actes on trouverait une profession de foi politique „plus noble, plus franche, plus clairement énoncée, que celle que vient de faire „M. le ministre des affaires étrangères à la Chambre des députés. Eh bien! „Sire, ces principes sont ceux de tous ces hommes qu'aujourd'hui peut-être „on représente encore comme désunis, comme tremblants devant leur propre „ouvrage, comme prêts à faire avec le crime et la révolte quelque honteux „arrangement, ou bien encore comme ayant des vues ambitieuses et cachées; „car (et cela peut prouver que des préventions que V. M. a crues quelquefois „injustes et trop exagérées n'étaient cependant pas sans fondement) plusieurs „de ceux qui nous accusaient, il y a trois mois, d'hésitation ou de timidité „trouvent déjà aujourd'hui que nous allons trop loin, que nous aurions dû „nous borner au simple rappel de notre ministre sans prendre d'autres mesures, „et l'on aurait presque voulu que le discours et les résolutions du Roi fussent „préalablement soumis à la censure des Cabinets étrangers! Dans tous les cas, „Sire, les appréhensions que l'on affecte de concevoir aujourd'hui sur l'énergie „de nos mesures sont tout aussi peu fondées que l'étaient les soupçons que „l'on cherchait naguère à faire naître sur nos intentions. Nous remplirons „la tâche que notre sûreté et la tranquillité de l'Europe nous imposent; nous

„espérons le faire sans être dans l'obligation de réclamer les engagements „pris par nos alliés; mais nous demandons du moins qu'aucun d'eux ne désavoue „les principes qui nous dirigent, ni ne désapprouve les mesures que nous „prenons: ce serait, sans cela, accréditer l'opinion propagée avec tant de soin „par les libéraux, que la désunion règne parmi les puissances.

„Voilà, Sire, quels ont été les principes d'après lesquels ont constamment „agi les ministres du Roi depuis leur entrée au ministère. Voilà les motifs „de leur conduite expliqués; voilà enfin, je l'espère du moins, toutes les accu- „sations si souvent portées contre eux détruites par des faits positifs.

„Il me reste maintenant à confirmer à V. M. ce que sans doute on Lui „mande de Paris sur l'excellent esprit qui anime l'armée. Jamais nos soldats „n'ont montré plus de zèle ni plus d'ardeur, et pourtant ils savent qu'on les „conduit à une guerre qui leur promet beaucoup de fatigues, de privations et „ne leur fait espérer aucun des dédommagements sur lesquels ordinairement „le soldat croit pouvoir compter: ils savent que la discipline la plus sévère „sera maintenue, que non seulement le pillage serait puni, mais qu'il ne sera „levé aucune espèce de contribution sur le pays, et qu'il ne sera fait aucune „consommation qui ne soit exactement et rigoureusement payée.

„Nous croyons avoir pris de notre côté, et pour le succès d'une entreprise „qui intéresse toute l'Europe, toutes les mesures que conseillent la prudence et „l'énergie; la justice de notre cause, la pureté de nos vues et la valeur de nos „troupes doivent nous rendre pleins de confiance dans les résultats. Cepen- „dant, et quoique nous aimions à nous persuader que l'Angleterre, en nous „tenant un langage aussi élevé qu'elle s'est permis de le faire, n'a eu d'autre „intention que celle de nous détourner d'une entreprise dont le succès déran- „gerait peut-être quelqu'une de ses combinaisons politiques, quoiqu'il nous „paraisse encore impossible d'admettre que le gouvernement anglais puisse dans „aucun cas prêter ouvertement son appui et son assistance aux révolutionnaires „d'Espagne, cependant, Sire, le langage des ministres anglais a quelquefois „été si extraordinaire, nous les avons vus si près de la menace, que nous „croyons très nécessaire que, le plus promptement possible, les alliés du Roi „fassent savoir, amicalement, si on le veut, mais de la manière la plus formelle, „au gouvernement britannique, que les trois grandes puissances continentales, „se considérant comme alliés du Roi engagés à soutenir par tous les moyens „qui sont en leur pouvoir la guerre dont la France semble destinée en ce „moment à supporter seule le fardeau, sont décidées à regarder comme ennemie „toute puissance qui, dans la circonstance actuelle, se déclarerait en faveur „de l'Espagne".

Pendant cette longue explication, que j'ai cru devoir rapporter en entier à V. M., parce que j'avais acquis la preuve qu'elle était devenue nécessaire et qu'on l'attendait avec impatience, l'Empereur a paru me prêter la plus grande attention et n'a pas une seule fois essayé de m'interrompre. Sa physionomie, que j'observais avec soin, n'indiquait pas que sa confiance dans ce que je lui disais fût aussi entière que je le désirais; plus d'une fois même, j'avais pu y saisir l'expression du doute. Prenant enfin la parole, S. M. me dit:

— „Je vous ai écouté avec autant de plaisir que d'attention. Vous m'avez „donné sur beaucoup de choses que j'avais peine à comprendre des éclair- „cissements qui sont satisfaisants. Je vous avouerai toutefois, Monsieur l'Am- „bassadeur, que ma conviction dans le parfait accord des ministres du Roi „n'est pas encore aussi entière que la vôtre. Je crois que M. de Villèle, aux „talents et aux intentions duquel personne ne rend autant de justice que „moi, n'en rend pas une égale aux sentiments et aux dispositions des alliés „du Roi: je le crois accessible à toutes les craintes chimériques, à toutes les „préventions de la vieille politique contre telle ou telle puissance. Il ne peut „encore se persuader ni de la réalité, ni du désintéressement des vues de la „grande alliance, et se plaît à lui supposer des intentions contraires, soit à „l'indépendance, soit à la prospérité de la France, afin d'avoir au moins un „prétexte qui puisse motiver cette volonté de rester dans l'isolement et de „n'agir, pour ainsi dire, qu'à l'insu de ceux auxquels il veut ensuite, comme „alliés, prescrire sans explications préalables le rôle et la conduite qu'il lui „convient de leur faire suivre. Il prend le désir d'une franche coopération avec „la France pour celui de gêner son indépendance et la liberté de son action; „il nous demande de le laisser faire, d'avoir en lui la plus aveugle confiance, „et nous prouve en même temps qu'il est décidé à n'en point avoir en „nous.

„Il faut cependant bien s'entendre, mon cher Comte, et les circonstances „deviennent assez graves pour que, de part et d'autre, on s'explique avec entière „franchise et sans ambiguïté. La France veut-elle agir seule? vos ministres veulent- „ils faire de la guerre d'Espagne une opération exclusivement française? alors „nous ferons des vœux pour vos succès, et nous prendrons entre nous les „mesures que la prudence nous prescrira, pour que les événements ne nous „trouvent pas sans moyens de prévenir ou d'arrêter ce qu'ils pourraient avoir „de fâcheux ou d'inquiétant pour la tranquillité de l'Europe. Vous vous trou- „verez alors placés dans la situation où l'Angleterre désire vous voir, où elle „ne cesse de vous engager à vous mettre et où elle nous presse de vous „laisser. Voulez-vous au contraire que cette grande et salutaire entreprise soit „une affaire européenne, à la tête de laquelle vous resterez, dont toute la di- „rection et la gloire ne cessera pas de vous appartenir? alors restez donc „dans l'alliance, marchez avec elle, parlez en son nom, et, dans ce cas, tracez- „nous notre conduite: dites-nous quand et comment vous voulez que nous „vous soyons utiles. Etes-vous dans l'alliance? alors vous avez le droit de „nous demander, et nous, l'obligation de faire, toutes les démarches, de prendre „toutes les mesures qui peuvent hâter le succès ou prévenir les dangers d'une „entreprise faite au nom de tous, mais dans laquelle vous avez la principale „action, et dont, je le répète, vous devez conserver la principale direction. „Etes-vous hors de l'alliance? dès lors tout ce que nous pouvons faire, c'est „tout au plus de vous reconnaître le droit de détruire en Espagne un ordre „de choses qui menace votre tranquillité: mais alors nous devons prévoir le „cas où cette guerre aurait pour nous de fâcheuses conséquences, prendre „des mesures pour notre propre sûreté, et je ne vois plus sur quel droit vous

„vous appuieriez pour nous demander, par exemple, de faire vis-à-vis de l'Angleterre des démarches qui pourraient nous compromettre avec elle. Si vous „voulez que nous fassions ces démarches, si vous pensez que notre assistance, „que notre coopération morale ou matérielle puisse vous être utile, acceptez „donc franchement les avantages de l'alliance et ses conséquences; laissez „dire à vos enragés de l'opposition que nous conspirons contre le bonheur „et la liberté des peuples, et, de bonne foi, travaillez avec nous à assurer „leur tranquillité, leur véritable indépendance et la sûreté des trônes; songez „que celui du Roi est le but principal des attaques des révolutionnaires. „Acceptez donc notre appui et une solidarité qui est toute dans vos intérêts. „Vous me parlez de la franchise et de la loyauté de vos ministres, et certes „j'aime à y croire: leur vie politique est trop belle et trop illustrée pour „craindre qu'ils la compromettent. Mais peuvent-ils douter de la nôtre? Mon „ambassadeur à Paris n'a-t-il pas reçu l'ordre de leur dire avec quelle vive „satisfaction je voyais la marche du ministère depuis l'ouverture de la session? „J'ai fait plus: je n'ai attendu ni votre arrivée ni vos demandes pour adresser „à l'Angleterre des représentations au moins aussi fortes que vous pouviez le „désirer. J'ai engagé les Cours d'Autriche et de Berlin à en faire autant. Croyez, „mon cher Comte, que si réellement vous êtes des nôtres, vous ne serez jamais „dans le cas de solliciter de ma part les démarches ou les mesures qui pourront „seconder les vôtres. J'irai au devant de vos desirs, et ma conduite sera celle de „l'allié le plus franc et le plus fidèle. Mais nous avons le droit d'espérer et „d'attendre de vous une égale franchise. Vous réclamez notre assistance, et vous „nous refusez les moyens de nous entendre avec vous! Je ne sais sous quel vain „prétexte, par exemple, vos ministres persistent à ne pas vouloir admettre les „conférences que nous demandons et qui avaient été convenues à Vérone. „Quoi! c'est à une conférence présidée par vous, tenue chez les ministres du „Roi, c'est lorsque vous auriez le droit d'initiative sur toutes les questions, „c'est lorsque vos succès en Espagne vous donneraient en Europe une si „grande force et une si véritable considération, que vous pourriez craindre que „nos ministres voulussent gêner la liberté de votre action, conspirer contre votre „indépendance, ou vous entraîner dans des démarches qui pourraient vous „compromettre? Permettez-moi, mon cher Comte, de ne pas croire à la réalité „de ces appréhensions et de ne les regarder que comme un prétexte ou un „bien faible motif pour refuser ces conférences, que nous persistons cependant „à demander, parce qu'elles sont, à ce que je crois, le véritable et le seul „moyen de nous entendre; et je ne puis comprendre, je l'avoue, que vos ministres ne soient pas frappés de tous les avantages qu'ils y auraient".

— „Sire, je sais toute l'importance que V. M. attache à ces conférences. „J'ai été témoin à Paris des desirs et des continuelles sollicitations du général „Pozzo pour les obtenir, et, dans la communication que m'a faite M. de Nesselrode, j'ai vu l'instance nouvelle que V. M. met à ce qu'elles aient lieu. „Il m'est facile de voir, par le prix qu'Elle attache à me convaincre de leur „utilité, que M. de Nesselrode Lui a fait part des réflexions que j'ai cru devoir lui faire à ce sujet. Je ne crains point de les soumettre à V. M. Elle-

„même: Elle y verra la preuve, je crois, que les motifs des ministres du Roi „pour s'être refusés jusqu'à ce jour à ces conférences sont tout autres que „ceux de l'injuste méfiance que leur suppose V. M. Il est impossible qu'Elle „ignore le mauvais effet qu'a produit longtemps en France l'opinion fausse „ou vraie de l'influence étrangère sur la marche du gouvernement. J'ai entendu „V. M. Elle-même regretter que cette influence, malgré le zèle et la pureté des „motifs de ceux qui cherchaient à l'exercer, fût aussi apparente. Le souvenir „de ce temps agit encore fortement sur les esprits. Avoir l'air de se soumettre „de nouveau à une direction étrangère aurait infailliblement pour résultats de „compromettre la dignité du Roi, d'affaiblir la position des ministres, de don„ner des armes bien dangereuses à l'opposition, et d'accréditer tous les bruits „que répand la malveillance sur les intentions qu'elle suppose aux ministres „actuels de vouloir tôt ou tard porter atteinte à nos institutions. Tout ce que „V. M. me fait l'honneur de me dire sur l'utilité des conférences qu'Elle nous „propose est rempli de force et de justesse, et je puis L'assurer que les mi„nistres du Roi sont autant qu'Elle-même convaincus des avantages qu'elles „pourraient avoir. Mais, Sire, dans un pays où l'opinion publique se prononce „avec une si grande liberté, et où elle exerce un si grand empire, n'est-il pas „de devoir de ne pas la braver entièrement, et serait-il sage de multiplier les „moyens d'enflammer des passions déjà si ardentes? D'ailleurs, Sire, sommes„nous bien sûrs que, dans toutes les questions qui pourraient être soumises „aux délibérations de ces conférences, nous serions toujours unanimement „d'accord? Ne pourrait-il donc se présenter aucun cas où il y aurait divergence „d'opinions et de fortes oppositions? et ces oppositions, par la formalité même „des conférences, n'acquerraient-elles pas plus d'importance, plus de publicité, „et ne deviendraient-elles pas dès lors d'un très grand danger? Que V. M. me „permette de supposer, par exemple, que, par suite des événements militaires „en Espagne, nous pensions qu'il fût utile de faire avancer les troupes qu'Elle „rassemble sur les frontières occidentales de son Empire: sommes-nous sûrs, „dans ce cas-là, de ne trouver de la part de la Prusse et de l'Autriche aucune „opposition? J'admettrai volontiers la supposition contraire, celle où le mou„vement de troupes étrangères jugé nécessaire par les autres serait considéré „par nous comme dangereux. Dans l'un et l'autre cas, il y aurait discussion, „opposition et peut-être division d'autant plus fâcheuse qu'elle se manifesterait „dans cette conférence, qui perdrait tous ses avantages si l'accord le plus par„fait cessait un instant de régner parmi ceux qui la composeraient. Enfin, „Sire, s'il est décidé que ces conférences doivent avoir lieu, quelle conduite „tiendra-t-on à l'égard de l'Angleterre? Sera-t-elle ou non invitée à y prendre „part? Si elle accepte, ne savons-nous pas d'avance que ce ne sera que pour „protester contre toutes les mesures que nous croirons nécessaires, et pour „rendre publics peut-être des actes que la prudence voudrait tenir secrets. „Si elle refuse, ne donnons-nous pas plus d'éclat à son opposition, ne causons„nous pas plus d'irritation encore dans le Cabinet britannique; enfin, n'ajoutons„nous pas des difficultés inutiles peut-être à une tâche par elle-même déjà si „difficile? Les ministres du Roi, Sire, ont le plus sincère désir et la ferme

„volonté de s'entendre avec ceux de ses alliés; rien ne sera caché, on connaîtra „tout ce que nous voudrons, tout ce que nous croirons devoir faire. Mais ne „peut-on s'entendre que dans une conférence formelle, régulière, et à laquelle „bientôt la malveillance donnerait le nom de tribunal dont nous passerions „pour n'être que l'instrument et les simples exécuteurs de ses volontés? Tout „ce que nous demandons, c'est que l'on sauve les formes, parce qu'elles „peuvent compromettre la dignité du Roi, et avoir par conséquent de forts „grands dangers“.

— „Je ne tiens nullement à la forme, ni au nom“, m'a dit l'Empereur, „mais je tiens à ce que nous trouvions un moyen régulier de nous entendre; „cela me semble absolument indispensable, puisque nous agissons de concert. „Aujourd'hui même, vous réclamez de notre part des démarches et des mesures „vis-à-vis de l'Angleterre, qui sont loin d'être sans importance: cette demande „prouve donc que vous croyez que nous agissons d'accord, dans le même „but et pour obtenir les mêmes résultats. Dès lors, devons-nous et pouvons-„nous agir chacun de notre côté? Non! Faudra-t-il, pour chaque circonstance „qui demanderait une communauté d'efforts et d'action, envoyer des courriers „à Pétersbourg, à Vienne et à Berlin? Je crois que vous seriez les premiers „à réclamer avec toute raison contre cette manière de procéder. Voudriez-vous „davantage que ces conférences s'établissent dans une de nos capitales? Je „ne le pense pas. Et cependant, il faut indispensablement trouver un moyen „de s'entendre. Croyez-moi, il faut pour la tranquillité du monde que la grande „entreprise à la tête de laquelle se trouve la France porte le cachet européen. „Il peut se présenter plusieurs cas qui rendraient nécessaires des signatures: „il faut donc que nos ministres soient autorisés à les donner, et à quoi leur „servirait cette autorisation, si les vôtres refusaient de s'entendre avec eux? „Il faut donc nécessairement que vous imaginiez ce moyen d'entente. Je vous „le répète, je ne tiens ni à la forme ni au nom, pourvu que le résultat soit „de prouver que l'union des Souverains est intime et leurs vœux entièrement „conformes. Quant au désir que vous aviez que des démarches fussent faites „auprès de l'Angleterre, vous avez vu que je l'avais prévenu, et j'ai lieu „d'espérer que le Roi et ses ministres seront satisfaits des communications „que leur fera mon ambassadeur. Je crois qu'il serait inutile et même dan-„gereux de vouloir faire davantage. Ce serait s'exposer à donner plus d'humeur „encore au très irascible M. Canning, et peut-être lui fournir un prétexte pour „nous chercher querelle, comme ayant voulu compromettre la dignité et la „fierté de la nation britannique. Que la France persévère dans sa noble entre-„prise, qu'elle reste irrévocablement unie à l'alliance et fidèle à ses principes: „dès lors elle n'a plus besoin d'autre garantie et peut compter sur mon zèle „pour la défendre envers et contre tous“.

— „Sire, la France a rempli noblement la tâche que lui imposent „ses devoirs envers elle-même et envers l'Europe. Elle sait tout ce qu'elle „peut attendre des généreuses dispositions de V. M., mais, pour donner une „garantie de plus aux ministres du Roi, pour leur donner surtout le moyen „de répondre victorieusement à ceux qui affectent une si grande terreur de

„l'Angleterre, V. M. ne pourrait-Elle pas dès à présent prendre l'engagement „formel de déclarer franchement la guerre à l'Angleterre, si elle-même nous la „déclarait par suite des mesures que nous sommes dans la nécessité de prendre „à l'égard de l'Espagne? V. M. observera que cet engagement n'aurait de force „et de valeur qu'autant d'abord que nous aurions commencé la guerre en „Espagne, et que, par suite de cette guerre, l'Angleterre, sans aucune autre „provocation de notre part, nous la déclarerait elle-même. Cette arme entre „les mains des ministres du Roi serait bien forte, bien utile et bien puissante".

Après un moment de réflexion, l'Empereur m'a dit:

— „Non, ce serait nous jeter dans le chapitre des hypothèses et des éven-„tualités, ce serait *courir deux lièvres à la fois* et ajouter sans nécessité de „grandes difficultés à beaucoup de difficultés. Tous les engagements de ma „part que vous pouvez désirer se trouvent déjà dans les dépêches qui ont été „adressées au général Pozzo et qu'il communiquera à M. de Chateaubriand. „Il est impossible qu'elles ne rassurent pas entièrement vos ministres et leur „laissent encore le moindre doute sur le parti que nous prendrions, si les „événements venaient justifier vos craintes à l'égard de l'Angleterre. Etes-vous „bien sûrs d'ailleurs que ces craintes soient aussi motivées que vous le sup-„posez, et ne vous a-t-on pas exagéré la hauteur, ou, si vous le voulez, „l'inconvenance, du langage des ministres anglais?"

— „Cette question me prouve, Sire, que V. M. n'a eu qu'une connais-„sance bien imparfaite et bien inexacte des conversations que M. de Canning „a eues avec le chargé d'affaires du Roi, ou que l'Angleterre trouve près de „V. M. des défenseurs bien zélés, bien peu véridiques ou bien mal informés. „Prévoyant que peut-être nous serions encore dans cette circonstance accusés „de nous laisser aveugler par la prévention, M. de Chateaubriand a voulu que „j'emportasse la copie d'une des conversations de M. Canning avec M. de „Marcellus; je l'ai sur moi, et je demande à V. M. la permission de Lui en „faire la lecture".

J'ai lu alors l'extrait de cette conversation, dans laquelle M. Canning, protestant contre les principes énoncés dans le discours du Roi, déclare à M. de Marcellus que ce que les Espagnols auraient de mieux à faire serait d'imiter l'exemple que donne l'Angleterre quand les Princes se refusent à donner aux peuples ce qui leur convient, d'expulser leur Roi et de couronner un Prince de la Maison de Bragance, etc., etc.

L'Empereur a paru indigné.

„C'est abominable! c'est tout ce que pourrait dire le plus fougueux „révolutionnaire! De la proposition de M. Canning au régicide, il n'y a qu'un „pas. C'est affreux!"

— „V. M. voit donc que nous sommes loin de nous exagérer les torts „des ministres anglais. Lorsqu'on ose tenir un pareil langage, on autorise, „on légitime bien des inquiétudes et des appréhensions, et je ne vois pas, „Sire, pourquoi l'on se croit obligé à conserver encore tant d'égards et tant „de ménagements avec ceux qui ne gardent aucune espèce de mesure et se „mettent tellement au-dessus de toutes les convenances.

– „Mon cher Comte“, m'a dit l'Empereur, „ce que vous venez de me „lire est bien fort; mais il faut considérer M. Canning comme un fou, furieux „dans ce moment du rôle dont vous vous emparez, et disant dans son délire „des extravagances que sans doute il s'empresserait de désavouer s'il était de „sang-froid. En tout cas, il ne peut vous faire la guerre à lui seul: croyez „qu'en Angleterre personne ne la désire. N'allons donc point, par des mesures „ou des arrangements intempestifs et prématurés, ranger du côté de M. Canning ceux qui, dans le Conseil des ministres britanniques, peuvent très utilement balancer ses opinions et tempérer son extrême chaleur. Je vous le „répète, tout ce que vous demandez se trouve assez clairement indiqué dans „les communications qui vous ont été faites, pour que vous ayez lieu d'être „content“.

Sans me donner le temps de faire aucune réflexion, l'Empereur alors m'a parlé de la situation de la France sous le rapport de l'opinion et de l'effet qu'avait dû produire le discours du Roi à l'ouverture des Chambres.

„Quant à moi“, m'a dit S. M., „j'ai rarement éprouvé de surprise qui „m'ait été plus agréable.

„Cependant“, a ajouté l'Empereur avec un ton de voix tout différent de celui qu'il avait eu jusqu'alors, „il est peut-être à regretter *que le Roi se „soit autant avancé et qu'il ait aussi clairement énoncé la nécessité de faire „la guerre, car après tout, ce n'est pas la guerre que vous allez faire à „l'Espagne: vous y allez au secours du Roi, appuyer le parti national qui „veut le sauver, et vous pouviez soutenir ce parti sans faire la guerre*“.

Mon étonnement en entendant l'Empereur me tenir un tel langage a été si grand et si marqué, qu'il s'est arrêté en me regardant avec une sorte d'embarras. J'ai aussitôt pris la parole.

„Sire“, ai-je dit, „je répondrai avec d'autant plus de franchise et de „liberté à la réflexion que vient de me faire V. M., que je sais bien qu'elle „ne peut pas être d'Elle: j'ai trop présentes à l'esprit les paroles que V. M. „m'a si souvent fait entendre à Vérone, j'ai gardé un souvenir trop profond „de Ses conseils et des arguments qu'Elle employait alors pour me démontrer „la nécessité et la sainteté de la guerre à laquelle Elle voulait nous engager, „pour admettre que ce soit Elle qui regrette aujourd'hui que le Roi ait exprimé „avec franchise et noblesse ses résolutions à l'égard de l'Espagne. Non certes, „nous n'allons point faire la guerre à la nation dont nous voulons l'alliance „et l'amitié, et dont le bonheur nous importe presque autant que le nôtre: nous „l'avons dit et nous le répéterons, nous n'allons conquérir en Espagne que „la paix; mais nous allons faire la guerre au gouvernement révolutionnaire „qui livre ce malheureux pays aux fureurs de l'anarchie. Nous appuierons les „royalistes, s'ils se présentent: nous achèverons notre tâche sans eux, s'ils „ne répondent pas à notre attente; mais, dans tous les cas, nous faisons la „guerre à son gouvernement. Nous la faisons, Sire, comme on la fait, avec „des soldats et du canon, et le Roi devait le déclarer ainsi qu'il l'a fait: il le „devait, parce que c'était un fait et que la nation ne pouvait apprendre que „par son Roi que cette guerre était devenue nécessaire. C'est par lui seul

„qu'elle devait apprendre que cette guerre pouvait avoir des conséquences „graves et nous condamner à de grands sacrifices, et à nous à répondre à „son appel; et je suis bien sûr que V. M., jugeant seule ce discours mémo- „rable, en a admiré surtout la franchise et la précision. Aurait-on voulu que „nous bornions nos efforts, pour sortir de la crise dans laquelle nous place „la situation de l'Espagne, à soutenir le zèle impuissant de quelques milliers „de royalistes, que notre or et nos armes ne leur fussent donnés que pour „s'entr'égorger? Sire, c'est alors que ceux qui nous reprochent aujourd'hui „trop d'ardeur se seraient pressés de dénoncer notre insouciance et notre „pusillanimité. Un gouvernement qui se respecte réprouve de semblables me- „sures. Il fait ce que vient de faire celui du Roi, et, je le répète à V. M., j'ai „l'intime conviction qu'Elle a rendu dans le fond de Son cœur pleine et entière „justice au discours du Trône, à la conduite ferme qu'a tenue le ministère de- „puis cette époque, et au discours si remarquable que vient de prononcer à „la Chambre des députés M. le ministre des affaires étrangères“.

— „Oui“, m'a dit vivement l'Empereur, et avec le désir manifeste d'échapper à l'embarras visible que lui avait causé ma réponse, „oui! ce dis- „cours de M. de Chateaubriand est parfait. Il aborde tout avec franchise, il „répond à tout victorieusement, et si, comme je n'en doute pas, la conduite „du gouvernement est conforme aux déclarations que vient de faire M. de „Chateaubriand, alors nous n'avons rien à nous demander réciproquement, „vous êtes avec nous et vous devez compter sur nous: rien ne doit être „aussi facile dès lors que de nous entendre. Les principes de l'alliance n'ont „jamais été mieux définis que dans ce discours: qu'il soit, je vous le dis encore, „la règle de votre conduite politique, et vous pouvez compter que vous me „trouverez toujours d'accord avec vous. J'ai trouvé très juste que M. de Cha- „teaubriand se fit fort du langage que je lui ai tenu à Vérone; ce que je disais „alors, je le répète et le confirme aujourd'hui“.

Passant ensuite à un autre sujet, l'Empereur m'a dit:

„On vous a parlé, mon cher Comte, de l'armée d'observation que je „rassemble sur les frontières de la Pologne. Je désire qu'elle prenne le nom „d'armée de l'alliance; elle n'aura de mouvement, d'action, de destination que „celle que voudra lui donner la conférence de Paris: c'est de là seulement „qu'elle recevra des ordres, si jamais elle devait marcher. Vous m'avez cité „plusieurs fois la grandeur des sacrifices que fait la France dans cette circon- „stance: je suis loin de les nier, mais croyez-vous qu'il ne m'en coûte rien „pour réunir cette armée? Vos finances sont dans le plus admirable état du „monde: je suis loin d'en pouvoir dire autant des miennes, et les rapports „de M. de Gourieff sont forts différents de ceux de M. de Villèle. Toutefois „je ne calcule rien, je saurai faire et supporter tous les sacrifices que l'intérêt „de l'alliance pourra rendre nécessaires; en un mot je justifierai sa confiance. „Cette armée sera considérable. Elle va recevoir tout ce qu'il lui faut pour „se mettre en campagne et sera en état de partir vingt-quatre heures après „en avoir reçu l'ordre: *car enfin je ne puis pas admettre que tout ce que* „*vous faites en ce moment ne soit qu'une comédie, et que l'intention de vos*

*„ministres ne soit que de faire faire une promenade militaire à votre armée „pour lui montrer de loin les Pyrénées“.*

Cette phrase très remarquable a paru échapper à l'Empereur; il l'a accompagnée d'un sourire significatif. J'ai répondu très sérieusement que je trouvais dans ce que me faisait l'honneur de me dire S. M. une preuve de plus des efforts de nos ennemis pour lui donner contre nous toute espèce de préventions, que je ne répondrai à ce dernier soupçon qu'en lui apportant d'ici à peu de jours la nouvelle de l'entrée de nos troupes en Espagne.

— „Quant à l'armée que V. M. rassemble en ce moment“, ai-je ajouté, „j'ai vu bien du monde dans mon voyage s'effrayer de sa destination, et en „apparence bien déterminés à faire tout ce qui dépendra d'eux pour que cette „armée ne sorte pas de ses cantonnements. Pour nous, Sire, loin de concevoir „le moindre ombrage sur le rassemblement ou sur la destination de cette armée, „nous ne la voyons qu'avec le plus extrême plaisir et la plus véritable reconnaissance: autant nous sommes convaincus que la marche trop précipitée „des armées étrangères nous eût été préjudiciable et aurait eu pour nous „les conséquences les plus funestes, autant nous sommes heureux de voir „V. M. prouver par une démonstration aussi grande et aussi manifeste l'assentiment qu'Elle donne à la résolution que nous venons de prendre, et la „détermination de prêter à la cause pour laquelle nous combattons, et si nous „le jugions nécessaire, tout l'appui que Sa puissance Lui permet de nous offrir“.

Avant de quitter l'Empereur, je lui ai parlé du désir que V. E. avait qu'il voulût bien faire demander à la Cour des Pays-Bas d'empêcher ses sujets d'envoyer aux révolutionnaires d'Espagne des armes et des approvisionnements et de lui faire entendre aussi qu'il serait à désirer qu'on ne reçût pas à Bruxelles, ou du moins que l'on traitât très froidement, le ministre espagnol qui doit y arriver.

— „Il y a moins d'inconvénient à s'exprimer nettement avec cette Cour „qu'avec le Cabinet de St-James“, m'a répondu l'Empereur. „Votre demande „est parfaitement juste et je vous promets que je donnerai des ordres pour „que cette communication soit immédiatement faite à la Cour des Pays-Bas“.

Voilà, Monsieur le Vicomte, le récit, trop long peut-être, mais qui a du moins le mérite de la plus stricte exactitude, d'une conversation qui a duré une heure et trois quarts. Je m'abstiens de toute espèce de réflexion. V. E. y verra seulement la preuve que, malgré toute notre bonne foi, notre loyauté, malgré la franchise avec laquelle nous épousons cette cause dont l'Empereur s'était déclaré le chevalier, nous ne pouvons encore vaincre les préventions que la malveillance la plus insigne a su, avec tant de perfidie, lui donner contre nous, et qu'à moins d'événements que l'on ne peut encore prévoir, le bandeau qui lui cache la lumière et la vérité restera sur ses yeux et que longtemps encore il sera soumis à une influence ennemie de ses intérêts autant que les nôtres.

La situation des affaires au moment de l'arrivée de cette dépêche déterminera le degré d'importance qu'elle peut avoir. Si, par quelques raisons qu'il est impossible de prévoir d'ici, la guerre n'avait pas lieu, il faudrait s'attendre que l'on trouverait dans ce résultat la confirmation de tous les soupçons et

de toutes les préventions qu'on m'a laissé voir. Si la guerre est déclarée, nous avons ici tout l'avantage de la position, jusqu'à ce que de nouvelles machinations ou dénonciations viennent rendre à l'esprit de l'Empereur toutes ses idées sombres sur nous et toutes ses inquiétudes.

---

## 80.

*St-Pétersbourg, 25 mars 1823.*

J'avais demandé à remettre moi-même à l'Empereur la lettre que lui adresse V. E.: M. de Nesselrode m'a dit qu'il avait pris à cet égard les ordres de S. M., qu'Elle me faisait témoigner ses regrets de ne pouvoir me recevoir, mais que, le lendemain, jour de l'anniversaire de la mort de l'Empereur Paul, devant faire ses dévotions, l'Empereur avait l'usage de ne recevoir personne et de passer cette journée, ainsi que la suivante, anniversaire de son avènement au Trône, entièrement dans sa Famille, et que, le jour d'après, S. M. devait partir pour aller faire une tournée dans les colonies militaires et ne revenir que dans cinq ou six jours, qu'en conséquence, Elle me faisait prier de Lui envoyer la lettre de V. E. Tout ce que m'a dit M. de Nesselrode est parfaitement exact; l'Empereur a effectivement passé dans la retraite la journée d'hier et d'avant-hier, et il est parti ce matin pour Czarskoe Sélo, d'où il se rendra à Novgorod et ne reviendra que samedi. Je n'ai donc pas cru devoir refuser d'envoyer, en rentrant chez moi, la lettre de V. E.; mais, en l'adressant au comte de Nesselrode, j'y ai joint pour lui-même une lettre dont j'envoie la copie. Cette lettre a causé quelque embarras à M. de Nesselrode, d'autant plus qu'il s'est trouvé obligé de la mettre sous les yeux de l'Empereur; on a même voulu me faire croire qu'elle déplairait à S. M. J'ai répondu au comte de Nesselrode que je ne demandais pas mieux que de m'en expliquer avec l'Empereur et avec lui, que nous nous trouvions aujourd'hui dans une situation très forte et des circonstances trop graves pour qu'il me fût possible de me contenter de communications équivoques et de m'abonner, comme j'avais dû le faire jusqu'ici, à supporter des méfiances sans motifs et des réticences peu convenables, que nous parlions et agissions avec toute franchise, et que nous avions le droit d'attendre que l'on se conduisît de même avec nous, que je ne demandais rien que de juste, que de raisonnable, et que je ne pouvais supposer que l'Empereur, qui portait lui-même si loin les idées de justice, pût être étonné de la réclamation que je faisais.

Cette conversation a été assez vive, mais s'est bien terminée. Toutefois, Monsieur le Vicomte, je n'ai point encore de réponse, ni à la lettre de V. E., ni aux questions que j'ai faites relativement au Portugal. Si je ne les reçois pas avant demain matin, je n'en expédierai pas moins le sieur Diancourt, sachant avec quelle impatience il doit être attendu. Si plus tard les communications qui me sont faites me paraissent mériter l'expédition d'un courrier extraordinaire, je n'hésiterai pas à profiter de l'autorisation que me donne V. E. de lui en envoyer toutes les fois que le bien du service l'exigera.

## 81.

*St-Pétersbourg, 26 mars 1823.*

L'expédition de mes dépêches était à peu près terminée, j'avais même écrit hier matin au comte de Nesselrode pour lui demander les passeports de Diancourt et le prier de vouloir bien me faire savoir en même temps s'il lui serait possible de me donner connaissance avant le départ de mon courrier de l'opinion de l'Empereur sur la note du chargé d'affaires de Portugal à mon gouvernement, et si la lettre que j'avais eu l'honneur de lui transmettre de la part de V. E. me mettait dans le cas d'attendre une réponse; M. de Nesselrode, que je rencontrai peu d'heures après à un dîner chez le ministre de Sardaigne, vint à moi avec un très grand air d'empressement et me dit:

— „Je ne vous ai pas répondu ce matin, parce que je devais vous voir. „Je suis chargé de la part de l'Empereur d'une communication particulière „pour vous, et, si vous voulez passer chez moi dans la soirée, je m'acquitterai „de la commission que m'a donnée S. M. avec d'autant plus de plaisir que „j'ai lieu d'espérer que vous en serez satisfait".

En sortant de table, je me rendis chez le secrétaire d'Etat.

— „L'Empereur est parti ce matin", me dit-il, „et S. M. ne reviendra pas „avant samedi. J'ai travaillé hier longtemps avec Elle, et je ne vous cache „pas que la lettre que vous m'avez écrite il y a trois jours et que j'avais „dû transmettre à l'Empereur a fixé son attention".

- „Vous m'en aviez déjà prévenu", ai-je répondu: „vous m'avez même „fait craindre que cette démarche de ma part ne fût pas agréable à S. M. Je „vous avoue, Monsieur le Comte, que j'ai une trop haute idée de la justice „de l'Empereur pour craindre que, dans cette circonstance, il n'en rende pas „une entière aux motifs qui me font un devoir d'insister autant que je le fais „pour connaître positivement le parti que prendrait la Russie si l'Angleterre „nous déclare la guerre, et, loin de craindre à cet égard une explication avec „S. M., je lui demanderais comme une faveur de vouloir bien me l'accorder".

- „Je m'étais entièrement trompé", m'a répondu le comte de Nesselrode, „sur l'effet que devait produire cette lettre: j'avais craint, je vous l'avoue, que „cette insistance à nous faire nous prononcer sur un sujet sur lequel nous „croyons avoir dit tout ce que nous pouvons dire ne déplût à l'Empereur. „S. M., au lieu de cela, rend, ainsi que vous le pensez, toute espèce de justice „à vos intentions: Elle conçoit tout le prix que vous devez mettre à ne laisser „aucun doute à votre gouvernement sur la conduite que tiendraient les alliés „du Roi dans la supposition que vous faites. L'Empereur m'a cependant „chargé de vous dire qu'il ne pense pas qu'il lui soit possible de s'expliquer „plus clairement, ni d'une manière plus précise, sur ce qui fait l'objet de vos „inquiétudes, qu'il ne le fait dans la dépêche que j'ai adressée de sa part au „général Pozzo, dépêche dont je vous ai donné communication et qui a de même „été communiquée aux ministres du Roi. Mais, par ordre de S. M., je vais vous „relire cette dépêche: vous verrez qu'elle répond mot à mot à ce que vous

„me demandez depuis votre arrivée ici. Je suis même autorisé, si cela peut „vous convenir, à vous laisser prendre copie de l'article de cette dépêche qui „vous intéresse et à vous dire que vous pouvez mander à M. de Chateaubriand „*que l'Empereur regarde cet article comme un engagement formel vis-à-vis* „*de la France et de ses alliés*".

Le paragraphe cité semble en effet répondre clairement à ce que nous demandons, mais n'a pas cependant toute la force ni l'importance que j'aurais désiré lui donner en faisant de ce paragraphe et de ces mêmes paroles de l'Empereur le texte d'un engagement formel et signé. J'en ai fait l'observation au comte de Nesselrode; il m'a répondu, ainsi que je m'y attendais, qu'une telle forme serait entièrement contraire aux principes de l'alliance et à la nature des rapports qui existent entre l'Empereur et les autres Cabinets, que ce que je demandais serait tout au plus ce que l'on pourrait faire si l'Autriche et la Prusse se déclaraient contre la France, ce qui n'était pas à redouter, qu'il m'invitait à relire tout ce que je lui avais écrit et à voir si la dépêche au général Pozzo n'y répondait pas de la manière la plus satisfaisante.

Voici, Monsieur le Vicomte, la copie exacte de ce paragraphe.

Après avoir dit que l'Empereur espère encore que la modération prévaudra dans les conseils de S. M. Britannique et que S. M. I. ne peut pas admettre que l'Angleterre voulût désavouer dans cette circonstance des principes au triomphe desquels elle a jusqu'à présent si glorieusement contribué, cependant, ajoute M. de Nesselrode, „Si tel devait être le cas, si, contre toute „attente, la Grande-Bretagne déclarait la guerre à la France pour empêcher „S. M. Très-Chrétienne de rendre à l'Espagne le plus essentiel des services, „l'Empereur vous autorise, Monsieur l'Ambassadeur, à assurer dès à présent „le Cabinet des Tuileries que ses intentions ne changent point, que, pour sa „part, il regarderait l'attaque dirigée contre la France comme une attaque „générale contre tous les alliés, et qu'il accepterait sans hésiter les conséquences „de ce principe . . . . . "

Cette communication, Monsieur le Vicomte, la manière surtout dont elle a été faite, et tout ce que M. de Nesselrode était chargé de me dire de la part de l'Empereur sur son entière confiance dans la marche du gouvernement, indiquent une modification frappante dans les dispositions dans lesquelles j'avais d'abord trouvé l'Empereur et son ministre; mais, dans un pays où les idées sont aussi mobiles, il faut s'attendre à ces sortes d'inconséquences et je crois qu'il est de mon devoir de faire en sorte que ma correspondance indique toujours, autant que possible, cette perpétuelle variation du terrain sur lequel je me trouve. Il paraît toutefois que des dépêches au général Pozzo arrivées dans la journée du 25 ont servi d'une manière efficace à appuyer et à justifier l'attitude que les circonstances me prescrivaient de prendre à mon arrivée ici et la démarche que j'ai faite en adressant par écrit à M. de Nesselrode les explications que j'avais encore à demander, ce qui devait les faire parvenir immédiatement sous les yeux de l'Empereur, et que ces dépêches ont beaucoup contribué, avec la dernière lettre de V. E., à faire naître l'heureuse disposition à notre égard dans laquelle S. M. paraît être aujourd'hui.

M. de Nesselrode m'a dit et répété que le général Pozzo ne cessait de se louer de la nature de ses rapports avec V. E. et de la franchise des communications du gouvernement. Il paraît aussi que c'est d'après ce qu'il mande que l'on commence à ne plus autant croire et à se montrer moins effrayé de la prétendue division d'opinions que l'on supposait exister entre V. E. et le président du Conseil. En un mot, Monsieur le Vicomte, au départ de mon courrier, j'ai la satisfaction de pouvoir mander à V. E. que les dispositions de l'Empereur et de son Cabinet nous sont entièrement favorables et telles que nous pouvons le désirer, ou du moins que le permet la manière dont l'Empereur envisage la nature de ses devoirs envers la grande alliance.

M. de Nesselrode compte lui-même expédier demain ou après-demain un courrier; c'est lui qui sera porteur de la réponse à la lettre que V. E. a écrite à l'Empereur. Ce courrier se rendra à Londres. Il porte à M. de Lieven, avec des instructions qui sont telles que je les avais demandées, une dépêche dans laquelle M. de Nesselrode rend compte de la demande *verbale* que Sir Charles Bagot a faite au gouvernement russe, tendant à obtenir que l'Empereur se joigne au Cabinet de St-James pour empêcher la France de faire la guerre à l'Espagne. M. de Lieven a ordre de ne pas dissimuler aux ministres anglais tout l'étonnement qu'une pareille proposition a causé à l'Empereur, de rappeler les principes que S. M. I. a si souvent, si hautement proclamés depuis 1820, et de répéter enfin que, loin de vouloir arrêter la France dans la marche qu'elle suit aujourd'hui, l'Empereur ne pourrait lui donner d'autre conseil que celui de la précipiter et lui offrir de nouveau, dans la noble cause qu'Elle soutient, toute son assistance et son appui. Une copie de cette dépêche sera envoyée au général Pozzo; il a ordre d'en donner communication à V. E. L'ambassadeur d'Angleterre doit aller aujourd'hui chez M. de Nesselrode, qui, pour toute réponse à la demande qu'il a faite, a ordre de lui lire ce que l'Empereur fait écrire à M. de Lieven.

Dans cette dernière conversation que j'ai eue avec M. le comte de Nesselrode, il m'a dit que, d'après le désir que j'en avais témoigné, il avait insisté de nouveau auprès de l'Empereur sur le désir que le Roi avait d'établir un résident ou agent diplomatique à Varsovie. Il ne m'a point caché que S. M. I. verrait avec peine que l'on voulût dans ce moment donner suite à cette idée, que ce serait une sorte d'innovation que, dans les circonstances actuelles, l'Empereur ne pourrait voir volontiers, que les consuls d'Autriche et de Prusse n'étaient à proprement parler que des agents de commerce, à l'établissement desquels l'Empereur n'avait consenti que parce qu'ils étaient chargés de commissions spéciales, que les raisons qui avaient rendu le séjour de M. d'Hédouville à Varsovie utile et nécessaire n'existaient plus, puisque le prince Lubecki se rendait à Paris pour y terminer l'affaire des liquidations, enfin, que l'Empereur espérait que le Roi voudrait bien encore ajourner ce projet. J'ai dit à M. de Nesselrode que je rendrais compte à V. E. du vœu de S. M. I. et que j'attendrais de nouvelles instructions.

Dans la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec l'Empereur, il m'a été prouvé, ainsi que me l'avait déjà fait pressentir M. de Nesselrode,

que S. M. I. était entièrement étrangère à l'idée de faire jouer un rôle quelconque au Roi de Naples dans les affaires d'Espagne: l'Empereur m'a paru au contraire plutôt frappé des inconvénients que des avantages que pourrait avoir une pareille mesure. S. M. m'avait dit qu'Elle croyait, d'après ce qu'avait mandé M. de Metternich, que c'était M. de Caraman qui avait eu ordre d'en faire la proposition à M. le prince Ruffo et de soumettre cette idée au Cabinet autrichien, qui s'en montrait très effrayé, M. de Metternich n'ayant d'autre désir que de voir le Roi de Naples retourner dans ses Etats. M. de Nesselrode m'a dit depuis que l'Empereur s'était trompé et que l'idée de ce projet était venue du baron Vincent. Il me paraît donc bien prouvé, Monsieur le Vicomte, que l'Empereur ne donnera d'importance à l'idée d'appeler aux conférences les ministres napolitains et de donner un rôle marquant à S. M. Silicienne, qu'autant que le Roi notre Maître en manifesterait positivement le désir. Je prierai donc V. E. de m'indiquer la conduite que j'ai à tenir et ce que j'ai à dire sur ce projet.

Relativement à la note portugaise, M. de Nesselrode m'a dit que l'Empereur pensait que ce n'était point encore le moment pour les puissances alliées de prendre aucune détermination, et qu'il paraissait convenable, avant de faire aucune démarche, de voir quelle suite le Portugal donnerait à sa protestation, et d'attendre que la France eût fait connaître aux cours alliées le parti qu'elle prendrait elle-même à l'égard du gouvernement portugais. Le comte de Nesselrode m'a ajouté que l'Empereur trouvait d'ailleurs la réponse de V. E. au chargé d'affaires de Portugal parfaitement convenable et à la fois sage et très ferme.

## 82.

*St-Pétersbourg, 7 avril 1823.*

M. de Lagrenée, que V. E. m'a expédié, est arrivé ici le 31 mars.

Ayant eu l'honneur de recevoir hier chez moi l'Empereur, qui a daigné me faire la grâce de tenir un de mes enfants sur les fonts de baptême, j'en ai profité pour demander à S. M. une audience qu'Elle a bien voulu m'accorder pour aujourd'hui même, et dans laquelle je dois Lui donner lecture des dépêches qui m'ont été apportées.

Si je ne reçois pas moi-même très prochainement un courrier, je pourrai ensuite, selon les circonstances, expédier à V. E. M. Valade, que j'ai déjà, l'année dernière, chargé de mes dépêches et qui s'est acquitté de sa mission à l'entière satisfaction de M. de Montmorency.

## 83.

*St-Pétersbourg, 12 avril 1823.*

Dans une audience que l'Empereur m'a accordée le 5 de ce mois, S. M. m'a témoigné recevoir avec une entière approbation la proposition que je lui

faisait de la part de V. E. relativement à la convocation du Conseil de Castille et à la nomination des ambassadeurs près du gouvernement qui serait établi par ce Conseil. Quoique cette communication ait paru être extrêmement agréable à l'Empereur, je n'obtiendrai cependant de réponse définitive que lorsque l'on saura ici la manière dont elle a été accueillie à Vienne. Je ferai partir alors un courrier, qui portera en même temps à V. E. le précis de la conversation que j'ai eue à ce sujet avec S. M. I.

---

*P. S.*—M. le consul général a soumis, dans sa dernière dépêche à V. E. l'idée d'envoyer à Elseneur deux ou trois vaisseaux de la marine Royale, dont la destination serait de protéger le commerce et de rassurer les négociants sur les inquiétudes que leur donne l'armement des corsaires espagnols. Si cette proposition était agréée par le ministère du Roi, je prierais V. E. de vouloir bien m'en donner connaissance le plus promptement possible, et je m'empresserais alors de notifier officiellement aux négociants français établis en Russie l'adoption de cette mesure.

---

## 84.

*St-Pétersbourg, le 18 mai 1823.*

L'arrivée de M. le colonel Boutourline à Paris ne précédera que de très peu de jours celle de cette dépêche. Il porte au général Pozzo des lettres dont, sous quelques rapports, les miennes ne seront que le duplicata. Cependant, le motif principal de mon expédition de ce jour étant de rendre compte à V. E. de la conversation que j'ai eue avant-hier avec l'Empereur, je n'hésite pas à expédier immédiatement M. de Billecocq. J'ai pris la précaution de faire écrire d'avance à M. de Rayneval pour que M. de Cussy se tînt prêt à partir, et que l'arrivée de cette dépêche éprouve le moins de retard possible.

Avant de donner le précis de cette nouvelle conversation, je crois devoir rappeler à V. E. celle que, dans ma dépêche du 5 avril, j'annonçais devoir obtenir de S. M. I. le lendemain du jour où Elle m'a fait l'honneur de tenir sur les fonts de baptême un de mes enfants. Dans sa lettre du 13 mars, V. E. me prescrivait d'avoir avec l'Empereur quelques explications relativement aux reproches et aux plaintes qu'avait fait faire M. de Metternich sur la conduite du gouvernement et l'attitude qu'il avait prise dans les affaires d'Espagne, aussi bien que sur les observations auxquelles avaient donné lieu de la part de ce ministre la correspondance particulière de V. E. avec M. Canning et la dépêche confidentielle adressée au comte Delagarde dans les derniers moments de son séjour à Madrid.

Ces éclaircissements ont été dans le temps d'autant plus précieux que M. le comte de Lebzeltern, ainsi que l'avait si bien prévu V. E., tenait ici un langage entièrement conforme à celui de son Cabinet, et trouvait, selon l'usage, une étonnante facilité à faire partager ses méfiances et ses préventions. Si je

n'ai pas rendu plus tôt compte de cette conversation, c'est que d'abord son résultat ne m'a pas paru d'une importance assez grande pour motiver seule l'expédition d'un courrier extraordinaire, et que depuis lors le langage du ministre d'Autriche a totalement changé. Il met aujourd'hui dans les louanges qu'il donne à la conduite et aux principes du gouvernement du Roi une sorte d'affectation et de pédanterie dont je ne puis certainement pas m'offenser, mais dont il m'est impossible cependant de lui témoigner ma reconnaissance. La France me paraît trop forte et trop puissante, et la conduite des ministres est trop noble et trop franche pour que je paraisse par ma conduite admettre que l'opinion publique sur les actes du gouvernement doive se régler sur le blâme ou l'approbation de quelques ministres étrangers. Je suis plus que personne disposé à savoir gré d'un langage qui serait l'expression sincère d'une véritable bienveillance; malheureusement une longue expérience m'a donné peu de motifs de croire à celle de M. de Lebzeltern, et, lorsque les faits et l'évidence l'obligent à rendre hommage à la justice et à la vérité et lui font avouer que *son Cabinet est content de la conduite des ministres du Roi,* je ne crois pas qu'il soit utile au service de S. M. ni convenable à la dignité de l'un de ses ambassadeurs de se montrer ni étonné ni trop flatté de ce témoignage.

La correspondance très active et toujours confidentielle de M. de Metternich avait donc disposé l'Empereur à concevoir les mêmes inquiétudes, à partager les mêmes défiances que celles que M. de Vincent avait été chargé d'exprimer à V. E., et, dans ma conversation du 6 avril, S. M. I. me fit entendre les mêmes plaintes, les mêmes reproches, accompagnés de nouvelles récriminations sur les relations peu convenables et dangereuses que l'on devait avoir eues avec Bertrand de Lys et les révolutionnaires d'Espagne, enfin, sur la conduite en général du gouvernement, qui paraissait vouloir s'isoler de l'alliance, tout en réclamant son appui. Il était bien évident qu'aucune de ces idées n'était réellement personnelle à l'Empereur, et que ces reproches étaient l'effet d'une suggestion étrangère, puisque alors la marche des événements, les discours de V. E. devaient avoir plus que détruit les méfiances et rassuré sur les intentions et les principes des ministres du Roi. Il me fut donc facile, avec l'appui des faits, de donner encore plus de valeur aux éclaircissements déjà si satisfaisants que je tenais de V. E. Cependant, la conversation, sans cesser d'être, de la part de l'Empereur, toujours remplie d'expressions de bienveillance, s'était graduellement animée; il me paraissait d'autant plus pénible de n'avoir jamais d'autre rôle à jouer que celui de défendre des actes du gouvernement du Roi, que j'avais la conviction et, pour ainsi dire, la preuve que les dispositions que j'étais sans cesse dans le cas de combattre étaient étrangères à l'Empereur, dont l'opinion sur nous paraissait ne se régler que sur celle du Cabinet autrichien. Je ne pus m'empêcher de le témoigner et de supplier S. M. I. de vouloir bien à l'avenir ne s'en rapporter qu'aux faits, et de Lui dire que, puisque, depuis le congrès de Vérone, tous nos actes avaient successivement démenti toutes les assertions et les suppositions que l'on s'était permis de faire, je Lui demandais de se tenir en garde contre des suggestions trop souvent renouvelées, et qui prouvaient de la part de leurs auteurs une

disposition peu bienveillante et une sorte de crainte dont il était difficile d'expliquer le motif, que l'Empereur nous accordât enfin la confiance que nous réclamons, non seulement parce que nous en avons le droit, mais parce que nous la regardons comme l'appui le plus utile que puissent nous prêter nos alliés.

— „Non", me répondit S. M. en souriant, mais avec assez de vivacité, „non, mon cher Comte, je ne cède à aucune impulsion étrangère; je ne vous „dis que ce que je pense réellement. Souvent déjà vous avez paru croire que „j'écoutais trop des rapports qui pouvaient vous être contraires: cette idée n'est „pas juste. Je sais sur qui portent vos soupçons, mais mon opinion est en „tout conforme à celle de mes alliés, parce que nous n'avons qu'un seul but „en vue et que nous y marchons franchement, ouvertement, sans détour: „*vous chercheriez donc en vain à trouver le défaut de la cuirasse;* je pense, „je dis, j'agis comme les Cours de Vienne et de Berlin, parce que, je vous „le répète, nous savons clairement ce que nous voulons. Nous ne serions pas „plus confiants pour celui de nous qui semblerait s'écarter du principe de „l'alliance, et nous le lui dirions avec autant de franchise que nous en met- „tons à provoquer de vous des explications, lorsqu'elles nous paraissent né- „cessaires".

Je répondis à l'Empereur en le priant de ne pas se méprendre sur nos intentions, non plus que sur le sens des observations que j'avais pris la liberté de lui faire. Je lui dis qu'aucun Etat n'était autant que la France intéressé au maintien de l'étroite union des Souverains ainsi qu'à la durée de cette alliance dont elle faisait partie et dont le but était de combattre un ennemi commun dont, plus que tout autre, elle avait à redouter les attaques, que seulement, lorsque tout prouvait que nous comprenions la réalité des dangers dont pouvaient nous menacer les révolutionnaires et que nous avions la ferme volonté de les combattre, nous demandions qu'on ne leur donnât plus des armes contre nous en nous témoignant des inquiétudes et une défiance que rien ne pouvait justifier.

La phrase que j'ai soulignée suffit pour prouver à V. E. à quel point le caractère de l'Empereur est méfiant, combien est forte encore l'influence qu'exerce sur lui le prince de Metternich, et, en même temps, combien il est souvent délicat de traiter avec ce Souverain. Dans le courant de cette même conversation, et à propos des motifs qui pouvaient faire que V. E. trouvât quelque inconvénient à accorder les conférences auxquelles le Cabinet russe semblait attacher tant d'importance, je crus devoir rappeler tous les ménagements que nous devons à l'opinion et le soin que nous devions mettre à ne pas fournir à la malveillance et aux révolutionnaires des armes dont ils savaient se servir avec tant de succès pour exciter les passions. Je dis entre autres à l'Empereur que l'opinion que l'alliance n'avait de but que celui de faire triompher partout les doctrines du pouvoir absolu, était un des moyens dont la faction se servait avec le plus de succès pour effrayer sur les dispositions des Souverains, et que, tout en combattant les révolutionnaires, nous devions éviter surtout de donner des inquiétudes aux gouvernements qui jouissent de constitutions légalement obtenues.

- „Ces inquiétudes“, me dit l'Empereur, „sont toutes gratuites. Nous „ne sommes pas payés pour croire à la grande utilité ni aux bienfaits des „gouvernements constitutionnels, mais nous respecterons toujours ce qui est „légitimement établi, et nous ne ferons jamais aucune proposition contraire à „l'indépendance des nations. *Nous nous bornerons à prêter notre appui et „notre secours à ceux de ces gouvernements qui pourraient les réclamer, si, „par suite des concessions faites par les Princes, leur sûreté et leur indé„pendance personnelles étaient menacées“.*

N'ayant point eu l'occasion de voir l'Empereur depuis cette conversation, j'avoue que je n'étais pas sans quelque inquiétude sur l'impression que pouvait en avoir conservée S. M. I. Les nuances de ce caractère sont si difficiles à bien saisir, qu'il n'est pas aisé de concilier toujours ce qu'on leur doit de ménagements avec la nécessité de défendre convenablement les intérêts qui me sont confiés. Cependant toutes les nouvelles reçues depuis ont été constamment si bonnes, les preuves de la franchise et de la loyauté du gouvernement du Roi ont été si multipliées, que le prince de Metternich lui-même, forcé d'y rendre hommage, ne trouve plus aujourd'hui d'expressions trop fortes pour faire l'éloge des ministres de S. M. Aussi n'ai-je remarqué aucune trace de l'impression que je craignais: jamais au contraire je n'ai vu l'Empereur aussi favorablement disposé qu'il l'était avant-hier; dans aucun temps non plus, il ne m'a reçu avec plus de bienveillance, et jamais sa conversation n'a été aussi animée.

— „Eh bien! cher Ambassadeur“, m'a dit S. M., „je crois que nous „avons aujourd'hui vous et moi plus de plaisir encore à nous voir que d'ordi„naire. Nous n'avons rien que de bon et de consolant à nous dire: tout est „bien pour le présent, tout est plein d'espérance pour l'avenir. Je suppose „que M. de Chateaubriand vous mande à peu près ce que m'écrit Pozzo, et „j'ai lieu de croire que votre gouvernement sera satisfait des réponses que je „fais à mon ambassadeur. La proclamation de M. le Duc d'Angoulême est un „chef-d'œuvre: la conduite de ce Prince est au-dessus de tout éloge, celle de „votre armée admirable, les dispositions du pays surpassent tout ce que nous „pouvions espérer. Le début de cette glorieuse campagne en assure le résultat, „et la facilité de vos premiers succès vous en garantit la durée. La Providence „se range du côté de la justice et du bon droit; Elle veut prouver, en apla„nissant pour vous tous les obstacles, en faisant disparaître toutes les diffi„cultés que la prévoyance humaine pouvait redouter, qu'Elle approuve, qu'Elle „sanctionne la noble et généreuse entreprise dont, pour le bonheur du monde, „la gloire est confiée à la France. Cette protection accordée à l'intention, il „la faut mériter par la persévérance, Mon cher Comte. Vous n'avez rien fait, „si vous n'achevez pas tout; et, sans être prophète, je vous prédirais des „revers et des malheurs incalculables, si vous laissiez cette grande œuvre „incomplète. Le quartier général de la révolution est ambulant et n'est plus à „Madrid; il est à Séville, il sera à Cadix, il sera aux Iles Baléares. Quelque „part qu'il soit, si le gouvernement français veut se montrer digne de sa noble „mission, si vos ministres veulent véritablement mériter les hautes destinées

„auxquelles ils semblent appelés, il faut qu'ils ne donnent aucun repos, aucun „relâche à l'ennemi qu'ils poursuivent aujourd'hui dans ses derniers retranche- „ments et qui, cessant d'être attaqué, cesserait aussi bientôt de trembler, „croirait encore que l'on peut le craindre et reprendrait bientôt une nouvelle „audace. Point de pacte avec l'impiété, point de transaction avec les révolu- „tionnaires! Votre intérêt vous le commande autant que votre gloire. Votre „armée est excellente, rendez-la meilleure encore en la conduisant à une vic- „toire plus complète, rattachez-la pour jamais au Trône en la montrant impla- „cable à ceux qui l'attaquent. La rébellion cherchait son appui, croyait trouver „ses ressources dans les rangs de soldats factieux: montrez-la à l'Europe „fuyant lâchement et sans combattre, devant des troupes fidèles guidées par „le drapeau de l'honneur! Voulez-vous au contraire courir le risque dangereux „de changer l'excellent esprit de vos soldats, les rendre incertains sur leurs „devoirs, diminuer à leurs yeux le prix et l'éclat de leur fidélité et des senti- „ments que vous avez su leur inspirer: montrez-vous incertains vous-mêmes „ou effrayés d'une tâche que l'armée ne regarde plus que comme facile. Bien- „tôt, en voyant leurs chefs s'arrêter devant la révolution ou composer avec „elle, ils commenceront à la croire plus redoutable et moins méprisable qu'elle „ne l'est; ils ne la croiront plus flétrie de l'opinion générale et repoussée par „toute une nation, dès qu'ils verront que l'on peut encore la considérer comme „une puissance, et, comme telle, traiter avec elle. Je sais que les sacrifices „dans lesquels vous engage cette entreprise sont immenses; le plus grand „de tous, cependant, pour le cœur du Roi, celui du sang français que peut „faire couler cette guerre, sera bien moins considérable qu'il ne l'eût été dans „toute autre circonstance. Rappelez-vous, Mon cher Comte, de combien de „torrents de sang français furent inondées les terres d'Espagne, et pour quelle „cause! Ces mêmes lieux si souvent témoins de vos exploits et de vos mal- „heurs, vous les parcourez aujourd'hui en vainqueurs, presque sans coup férir, „et reçus avec acclamations et transports là où vous attendaient jadis des cris „de fureur et de vengeance. Quant à vos sacrifices d'argent, ils sont considé- „rables, sans doute; mais, à côté de ces sacrifices, calculez l'intérêt qui vous „en doit revenir: jugez ce qu'était votre position en Europe et ce qu'elle „est, ce qu'elle doit être dans quelques mois, et de bonne foi dites-moi si „des ministres de la France légitime peuvent balancer un instant sur le parti „qu'ils ont à prendre. C'est en n'achevant pas ce qu'ils ont si heureusement „commencé que les sacrifices seront en effet incalculables, car ils seraient „inutiles, et vos millions jetés en Espagne ne sauveraient ni elle ni vous, et „laisseraient l'Europe encore livrée aux mêmes agitations.

„Si je vous parle sur ce sujet avec quelque chaleur, voyez-y la preuve „la plus certaine de mon intérêt pour la France et de la sincérité de mes „vœux pour la gloire du Roi et le bonheur de sa vieillesse. Le sort du monde „est entre vos mains; au nom du Ciel, ne le compromettez pas! et cependant, „je le crains, M. de Chateaubriand semble regarder votre entrée à Madrid „comme le terme de votre entreprise. Là, parce que vous n'aurez éprouvé „aucune résistance, vous croirez avoir vaincu, et, si le faible et méprisable

„parti qui emmène le Roi vous fait des propositions, ce qu'il ne manquera „pas de faire, parce que c'est le seul moyen que les factieux aient d'assurer „leur impunité, vous les accepterez! En reconnaissant un gouvernement provi-„soire et très monarchique, vous commettrez peut-être la dangereuse inconsé-„quence de traiter avec le gouvernement révolutionnaire! Vous exposerez le „Roi à se voir encore entouré de ceux qui l'abreuvent d'outrages et qui „seront ses bourreaux! Par le fait même d'une transaction quelconque avec „les Cortès, vous frapperez de nullité tous les actes du gouvernement provi-„soire à l'organisation duquel vous allez travailler! Vous vous exposerez même „à voir ce gouvernement, votre propre ouvrage, protester contre vos conven-„tions et les désavouer!!! Mon cher Comte, si vous avez le crédit de faire „entendre la vérité aux ministres du Roi, répétez-leur avec franchise tout ce „que je vous dis, et qui n'est que l'expression la plus franche de mon intérêt „pour la France et ne m'est inspiré que par le sentiment le plus intime de „ce qui convient au bonheur et à la gloire du Roi. Permettez-moi de vous „rappeler une époque déjà éloignée, mais toujours mémorable; en 1813, si „j'avais écouté les conseils timides d'une fausse prudence, j'aurais fait la paix „à Francfort, je l'aurais faite à Bâle, à Langres, à Chatillon: si j'avais écouté „de tels conseils, nous étions perdus, et l'Europe serait aujourd'hui bouleversée. „J'ai été à Paris; Napoléon, bien autrement fort que les tristes Cortès, est „tombé, et Louis XVIII règne. Vous avez moins d'obstacles à vaincre que „moi, *car vous êtes seuls;* suivez mon exemple, et j'ose vous garantir les „mêmes succès et le même résultat. Que Madrid ne soit point pour votre „armée une nouvelle Capoue! Marchez sur Séville avec confiance, allez à „Cadix, et ne craignez point de montrer à toute l'Espagne ses libérateurs: „partout vous serez accueillis comme vous l'avez été depuis le passage de „la Bidassoa".

D'après ce commencement de conversation dont j'atteste la parfaite exactitude, V. E. peut juger que l'Empereur était bien fortement préoccupé de l'espèce d'inquiétude qu'Elle avait remarquée Elle-même dans Ses entretiens avec les ambassadeurs d'Autriche et de Russie, et que la crainte qui agite aujourd'hui l'esprit de l'Empereur est celle de nous voir traiter isolément avec les Cortès, et faire la paix sans avoir préalablement obtenu la liberté du Roi. L'Empereur, toujours frappé des négociations avec Bertrand de Lys, m'a encore répété à différentes reprises: „Au nom du Ciel, rien d'occulte, plus de „transactions *mystérieuses!* Nous ne pourrions plus nous entendre". J'avoue franchement à V. E. que je ne m'attendais pas à une attaque aussi vive et qui même semblait avoir été préparée. Cependant, le regard de l'Empereur paraissant demander une réponse, j'ai pris la parole.

— „Sire, je puis d'abord assurer V. M. que je rendrai compte avec la „plus scrupuleuse exactitude et textuellement, si je le peux, ce qu'Elle vient „de me faire l'honneur de me dire. Je n'aurai ni embarras ni mérite, Sire, à „faire connaître aux ministres du Roi l'opinion de V. M., puisque, dans chacune „de Ses paroles, je trouve la sincère expression d'un sentiment de bienveillance „et d'intérêt que le cœur du Roi sait vivement apprécier. J'ai recueilli avec

„bonheur et reconnaissance les vœux que l'Empereur fait pour la gloire de „mon Maître et celle de la France. Ce sera pour moi, Sire, une tâche bien „douce à remplir que celle d'avoir à faire connaître au Roi l'hommage que „V. M. vient de rendre aux qualités de M. le Duc d'Angoulême et à la con- „duite de nos braves et fidèles soldats. Sire, les ministres du Roi apprécient „dans toute son étendue l'importance de l'immense entreprise dont la France „est chargée. Sensibles à la gloire et aux avantages que le succès d'une telle „entreprise peut assurer à leur patrie, ils n'ont cependant commencé cette „guerre que parce qu'elle était commandée par la nécessité, prescrite par „l'honneur, et urgente pour le repos de la France et la tranquillité de l'Europe. „En combattant pour notre propre sûreté, Sire, nous attaquons en même „temps un principe et des factieux qui menacent tous les Trônes et toutes les „existences politiques légitimes. Nous devons donc avoir pour nous tous les „vœux de nos alliés, et ils nous sont d'autant plus assurés que nous avons „déjà prouvé que nulle espèce de calcul, d'ambition ou d'intérêt quelconque „ne nous avait mis les armes à la main. Tout ce que nous avons promis, „nous le tiendrons. Il s'agit de sauver l'Espagne de l'anarchie, de rendre au „Roi sa liberté, de l'entourer sur son trône de conseils sages, d'arriver à ce „but en resserrant autant que possible le cercle de la guerre et en abrégeant „sa durée, de tout faire avec, pour et par les Espagnols. Voilà, Sire, les „engagements pris par le Roi dans son discours, par M. le Duc d'Angoulême „dans sa proclamation. C'est à ces engagements, qui ont mérité l'approbation „de tous nos alliés, que nous serons fidèles, et, si la Providence continue à „protéger nos armes, tout peut nous faire espérer aujourd'hui cet heureux et „prompt résultat de nos efforts pour être utiles à l'Espagne et à l'Europe.

„V. M. paraît craindre que les ministres du Roi ne transigent trop facile- „ment avec le parti révolutionnaire qui tient à sa disposition les jours de „Ferdinand VII: je garantis d'avance à V. M. qu'il ne sera question d'aucune „transaction occulte et mystérieuse. Les ministres du Roi peuvent se trouver „forcés de prendre conseil des circonstances et saisir les moyens qui pour- „raient abréger les hostilités et arrêter l'effusion du sang; mais ils ne pourront [illegible] des propositions quelconques qu'autant qu'elles seraient faites à M. le Duc d'Angoulême par des hommes qui présenteraient des garanties certaines. „Ces propositions, d'ailleurs, ne pourraient avoir d'autre effet que celui d'une „suspension qui pourrait conduire à des arrangements; mais la paix définitive „et les questions relatives aux mesures à prendre pour l'affermissement de la „tranquillité en Espagne demeureraient entièrement soumises à l'examen de „l'alliance. Il n'en est peut-être pas, Sire, de la révolution d'Espagne comme „de celle de Naples, qui, dès son origine, a été flétrie par l'Europe entière, „près de laquelle les puissances n'ont eu aucun ministre et dont les agents [illegible] de toutes les Cours. Je sais que, dès le mois de mars „1820, V. M. a seule protesté contre la révolution d'Espagne: c'est un malheur, „sans doute, qu'alors toute l'Europe n'ait pas suivi le même exemple, mais „au contraire toutes les Cours ont accepté les agents diplomatiques des Cortès; [illegible] envoyé des ministres près d'eux, et dernièrement encore

„ces ministres ne se sont retirés qu'après avoir fait à ce même gouvernement „des propositions qui, si elles eussent été acceptées, auraient évité la guerre. „Cependant, l'on aurait transigé avec des révolutionnaires! Si ces mêmes „hommes qui entourent encore le Roi, près desquels une grande puissance „conserve encore un ministre, proposaient de se soumettre aux conditions qui „leur furent imposées il y a cinq mois, et dont la première serait de modifier „ce que la constitution actuelle a de contraire au libre exercice de la puis-„sance du Roi, V. M. pense-t-Elle que, par la raison seule que cette propo-„sition viendrait des geôliers actuels de Ferdinand VII, elle dût être refusée „et que l'on dût plutôt prolonger la guerre, en rendre les chances inévitables, „exposer les jours du Roi, faire dire aux factieux et croire à la nation que la „France prétend à beaucoup plus qu'elle ne l'a dit, puisque l'acceptation de „ses propres demandes ne suffit plus pour la satisfaire ni pour l'arrêter, et „s'exposer enfin à fatiguer les partisans mêmes de la Royauté par la prolon-„gation indéfinie d'un état de choses qui, malgré tous nos soins et nos „sacrifices, est nécessairement onéreux et gênant pour l'Espagne?

— „Ce que je pense, Mon cher Comte, est que, de tous les inconvénients „que vous pouvez craindre, de tous les dangers que vous pouvez supposer, „il n'en est qu'un de redoutable, celui de laisser penser, en traitant avec la „révolution, qu'elle est encore une puissance. Quoi que vous puissiez dire, „une telle transaction, en la supposant même toute à l'avantage de la monar-„chie, ou, si vous le voulez, du despotisme, n'en sera pas moins un acte „positif de faiblesse. Un état de choses, quel qu'il fût, s'il était le résultat „d'un compromis avec les révolutionnaires, serait du plus funeste effet pour „vous, contraire à l'esprit de l'alliance, et ne remplirait nullement son vœu. „Au reste, cette question se présente dans ce moment à l'improviste: je n'ai pu „m'entendre sur elle avec aucun de mes alliés, j'ignore quelle serait leur opinion, „ni si je pourrais être amené à leur faire le sacrifice de la mienne et de ma con-„viction; mais, si mon avis devait prévaloir, je ne crains pas, Mon cher Comte, „de vous déclarer que cet avis bien prononcé serait de ne jamais reconnaître „aucun acte qui serait le résultat d'une transaction avec les révolutionnaires".

Cette question importante paraissant épuisée, j'ai pensé que, sans avantage, une discussion plus longue pourrait avoir des inconvénients. Je me suis donc borné à dire que j'espérais que les circonstances et les événements simplifieraient la question, et que j'étais bien sûr que S. M. rendait trop de justice aux sentiments et aux opinions des ministres du Roi pour les croire capables de prendre aucune détermination qui pourrait mériter justement l'improbation des alliés. J'ai rappelé à l'Empereur comme une preuve de plus de notre bonne foi le consentement que V. E. venait de donner à deux mesures proposées par son ambassadeur malgré l'inconvénient très réel que l'une et l'autre peuvent avoir pour nous, c'est-à-dire les conférences ou réunions de Paris, et la reconnaissance sous le nom d'armée de l'alliance de l'armée russe rassemblée sur les frontières de Pologne.

„Quant à la première de ces mesures", m'a dit l'Empereur, „je la crois „d'une utilité réelle pour vous-mêmes; cependant, d'après les observations que

„vous avez faites à Nesselrode, Pozzo recevra l'ordre de ne pas insister pour „que ces réunions soient trop fréquentes. Je m'en rapporte à M. de Cha-„teaubriand pour ne pas s'y refuser lorsqu'elles seront nécessaires. Quant à la „seconde mesure, Nesselrode m'a de même fait part des objections que vous „aviez élevées dans le temps contre cette reconnaissance de l'armée de l'alliance. „Elles m'ont paru justes et fondées. Lorsque j'ai fait cette proposition, on „pouvait encore avoir des doutes sur la conduite que tiendrait votre armée et „sur la manière dont vous seriez reçus en Espagne. Aujourd'hui qu'il n'y a „plus d'inquiétudes ni sur un point ni sur l'autre, et que tout va si bien, la „démonstration de la mesure proposée peut ne plus avoir la même utilité, „et, puisqu'elle paraît avoir de l'inconvénient pour vous, je retire ma propo-„sition et je vais faire mander à Pozzo de s'entendre avec vos ministres et „de ne rien faire insérer dans les journaux, si cela ne vous convient pas. „Ne voyez dans cette condescendance qu'une preuve de mon désir de vous „donner un gage de plus de ma confiance. Cependant, comme il faut prévoir „tous les événements et même celui où vous seriez dans le cas de réclamer „des secours, ne croyez pas que je retire un seul homme de mon armée: „il y a toujours là si vous le désirez, 100 mille hommes prêts à marcher".

Après avoir exprimé comme je le devais combien j'étais touché de cette preuve de condescendance de l'Empereur, je lui ai parlé de la reconnaissance du gouvernement provisoire et de l'envoi des ambassadeurs. J'ai fait valoir les très bons arguments de V. E. pour démontrer l'utilité de cette mesure.

L'Empereur a réfléchi quelque temps, puis, prenant la parole:

— „Eh bien! je veux encore vous donner une preuve de plus de ma „déférence à vos désirs. J'avais désigné Bulgary comme devant retourner en „qualité de chargé d'affaires à Madrid: je ne reviens point sur cette disposi-„tion, mais je vais envoyer des pleins pouvoirs à Pozzo pour qu'il s'entende „sur ce point avec M. de Chateaubriand et qu'il se rende lui-même à Madrid „en qualité d'ambassadeur extraordinaire, si cette grande mesure est jugée „nécessaire. En désignant Pozzo, je crois faire une chose agréable aux Bour-„bons; ses conseils n'ont pas été étrangers aux déterminations qui ont rendu „au Roi de France sa couronne: il sera beau pour lui d'aider ceux qui vont „raffermir celle de Ferdinand VII. D'ailleurs, il connaît mieux qu'un autre mes „intentions. Sa nomination toutefois ne serait que provisoire, et je nommerai „plus tard un autre ambassadeur à Madrid".

Parmi les avantages qui peuvent résulter de la reconnaissance du gouvernement provisoire et de la présence des ambassadeurs près de lui, j'avais surtout insisté sur la possibilité de forcer ainsi l'ambassadeur d'Angleterre à rougir de son rôle et à revenir à Madrid.

— „Ce que vous regardez comme un avantage", m'a répondu l'Empe-„reur, je le regarde, moi, comme un véritable inconvénient. Sans doute l'Angle-„terre, jalouse du rôle que joue la France, fera son possible pour ne pas le „lui laisser achever seule; ainsi je crois avec vous qu'il nous sera facile „d'amener l'ambassadeur d'Angleterre à Madrid. Je crois même que, dans „l'intérêt de la paix, il est de notre devoir de tout faire pour l'y attirer, et le

„comte de Lieven recevra des instructions dans ce sens; mais croyez-moi, un „ambassadeur d'Angleterre ne paraîtra parmi nous que pour y apporter le „trouble et la désunion. Rien n'est plus scandaleusement honteux et dégradant „que la conduite que vient de tenir le ministère anglais. *Cela salit une nation „tout entière,* etc., etc.".

De là, pendant plus d'un quart d'heure, l'Empereur m'a parlé contre l'Angleterre, ses agents, M. Canning, avec une vivacité, je pourrais même dire avec une violence, que je n'avais jamais remarquée, et qui aujourd'hui est assez digne d'attention. L'Empereur m'a parlé avec le plus grand éloge de la résolution du Roi de ne point donner de lettre de marque.

— „Cette détermination", m'a dit S. M., „est digne du grandiose sur „lequel est conçue toute la marche actuelle du ministère du Roi; mais il faut „qu'il persévère jusqu'à la fin.

„Quant aux corsaires espagnols", m'a ajouté l'Empereur, „quelle que „soit, d'ailleurs, la nation à laquelle pourrait appartenir l'équipage, rapportez- „vous en à moi pour la réception qui leur sera faite s'ils se présentent sur „mes côtes ou dans mes ports; les ordres sont déjà donnés à cet égard".

L'Empereur a de même approuvé hautement la démarche du prince de Carignan. Il m'a paru que S. M. attachait beaucoup moins d'importance à la présence du ministre de Naples aux conférences de Paris. S. M. I. semble croire que, quels que soient les liens de parenté qui unissent les deux Couronnes, ce n'est ni l'exemple du Roi de Naples, ni ce qu'il a fait pour son pays, que l'on peut proposer aux Espagnols pour les engager à se soumettre et à rendre à Ferdinand VII toute la plénitude de sa puissance.

Je joins à cette longue dépêche les copies des différentes notes auxquelles ont donné lieu les dernières relations de la Porte Ottomane avec la Cour de Russie, par l'intermédiaire de Lord Strangford. Ces pièces sont restées si peu de temps à ma disposition que j'ai à peine eu le temps d'en faire prendre copie et que celle des observations de la Russie sur le nouveau firman relatif à la marine turque n'a pas même pu être entièrement achevée. Elles sont au nombre de quatre, savoir: la réponse de M. de Nesselrode à la dernière lettre du reis effendi, la traduction de cette même lettre, copie d'une de M. de Nesselrode à Lord Strangford, observation sur un firman accordant des privilèges à la marine marchande ottomane. J'y ajoute un projet de note à M. Canning.

### 85.

*St-Pétersbourg, 9 juin 1823.*

J'ai reçu, sous la date du 19, la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'adresser par le dernier courrier de M. Pozzo di Borgo. Bien qu'elle ne soit qu'une confirmation des dépêches de cet ambassadeur, je n'ai pas hésité à la faire mettre sous les yeux de l'Empereur. Je ne puis assez remercier V. E. de continuer à me fournir ainsi le meilleur, le seul moyen de maintenir

S. M. I. dans les excellentes dispositions où Elle paraît être dans ce moment à l'égard de la France.

Vous êtes étonné, Monsieur le Vicomte, et peut-être mécontent, de n'avoir pas reçu plus promptement les réponses du Cabinet russe relativement à la nomination et à l'envoi des ambassadeurs à Madrid. J'ai eu l'honneur de vous mander dans le temps que nulle part l'importance et l'utilité de cette mesure n'avait été mieux comprise qu'ici; l'Empereur, dès le premier moment que j'eus l'honneur de lui en faire la proposition, s'est empressé d'y donner son assentiment. J'avais même quelques raisons de croire que le choix de S. M. tomberait sur le comte de Stroganoff, ancien ambassadeur à Constantinople, qui se trouve en ce moment à Dresde. Je crois que nous aurions eu toute espèce de raisons de nous féliciter de cette nomination pour le moment actuel et pour l'avenir, et je ne doute pas qu'elle n'eût été faite si la détermination eût été prise promptement. Malheureusement, le courrier de Vienne arrivé presque à la même époque que celui de V. E. garde un silence absolu sur votre proposition. Il n'eût pas fallu davantage pour donner de l'inquiétude à l'Empereur et suspendre l'effet de ses bonnes dispositions; on savait cependant, et je m'étais empressé d'informer M. de Nesselrode, que M. Rayneval avait reçu des instructions conformes aux miennes, et que le Cabinet prussien montrait à cet égard les dispositions les plus favorables. Mais les résolutions de Berlin ne sont d'aucun effet sur celles que l'on peut prendre à St-Pétersbourg: c'est de Vienne que doit encore venir *le mot d'ordre*. J'ai pris sur moi d'affirmer que la même proposition devait avoir été faite au Cabinet autrichien. M. de Nesselrode trouvait dans la lettre de V. E. la preuve la plus positive qu'il s'agissait d'une mesure commune, mais plus elle avait d'importance, moins il était possible d'expliquer le silence de M. de Metternich et celui de M. de Tatichtcheff.

V. E. connaît aujourd'hui l'Empereur aussi bien que moi, et ne s'étonnera pas qu'avant de passer outre, il ait voulu avoir des explications. Le comte de Tatichtcheff, en réponse aux éclaircissements qui lui ont été demandés, a positivement assuré que M. de Caraman n'avait fait à Vienne aucune démarche pour demander l'envoi d'un ambassadeur ou d'un ministre auprès du gouvernement provisoire. Le prince de Metternich a confirmé le même fait, et le marquis de Caraman ne m'a rien mandé qui pût me faire supposer qu'il eût des ordres à ce sujet. Cette énigme est donc encore entièrement inexplicable pour moi aussi bien que pour le Cabinet russe, et, si l'extrême insistance que j'y ai mise n'avait pas été appuyée par les lettres de M. Pozzo di Borgo, je ne sais pas encore si j'aurais pu vaincre l'hésitation de l'Empereur.

Il est probable que, dans les communications qui ont été faites à Vienne, l'Empereur aura indiqué que son choix pourrait tomber sur M. de Stroganoff. C'est un homme que M. de Metternich ne peut désirer de voir reparaître sur la scène politique; les observations qu'il n'aura pas manqué de faire auront suffi pour faire renoncer à l'idée de l'employer, et l'impossibilité de trouver ici un autre que lui capable de remplir cette mission a déterminé la nomination de M. Pozzo di Borgo. La vérité m'oblige, au reste, de déclarer

à V. E. qu'il est impossible de présenter sous un jour plus favorable que ne l'a fait cet ambassadeur toute la marche des ministres du Roi.

L'inquiétude que l'on juge convenable de manifester aujourd'hui, celle qui sert en quelque sorte de correctif aux éloges que l'on donne à la marche du gouvernement et à la conduite de l'armée, et dont l'Empereur parle à tous ceux qu'il rencontre, c'est celle de nous voir traiter avec les révolutionnaires d'Espagne au lieu de leur imposer la loi, et je ne vois plus une personne du nombre de celles qui approchent de S. M. I., de quelque sexe qu'elle soit, qui ne me répète que l'armée française ne doit pas s'arrêter à Madrid, et qu'il faut qu'elle marche à Séville, à Cadix et même plus loin. Je vous avoue, Monsieur le Vicomte, que j'ai reçu ces conseils donnés par des femmes ou de plats courtisans, de manière à ne pas encourager ceux qui se les permettent à les renouveler. La France me paraît aujourd'hui assez puissante, par la force des choses, par la situation de ses affaires, pour ne pas admettre que sa conduite lui doive être tracée, et pour laisser croire que les résolutions qu'elle serait dans le cas de prendre, dans une crise dont elle supporte seule tous les dangers, puissent céder à des considérations ou à des convenances qui seraient étrangères à son honneur, à sa dignité ou à ses véritables intérêts. Au reste, j'ai acquis ce matin même la certitude que l'Empereur avait fort approuvé la manière dont j'avais répondu aux donneurs d'avis, et leur avait témoigné qu'il était fort mécontent de leur indiscrétion.

Quelle que soit la difficulté que l'on met à nous accorder une entière confiance et le peu de dispositions que l'on montre à nous abandonner la principale direction dans la réorganisation de l'Espagne, comme cependant elle nous appartient, et de droit, et de fait, et que les ministres du Roi ne peuvent vouloir autre chose que le rétablissement et l'affermissement de la tranquillité dans la Péninsule, je crois qu'il faut apprécier à sa juste valeur le blâme ou l'approbation, ne point trop s'en mettre en peine et travailler franchement en Espagne à l'établissement d'un ordre de choses raisonnable, et qui sera du goût de tout le monde, du moment où nous aurons pu le faire désirer et demander par le Roi.

L'Empereur part de Pétersbourg le 28 août pour aller faire une tournée dans le midi de son Empire et inspecter ses deux armées et ses colonies militaires. L'absence de S. M. sera longue; nous ne pouvons espérer son retour avant le mois de novembre. J'espère que, d'ici au départ de l'Empereur, les affaires en Espagne seront terminées, ou du moins tellement avancées que nous n'aurons plus à craindre que des méfiances sans motifs, que d'inconséquentes inquiétudes viennent nous opposer les seuls obstacles sur lesquels nous n'avions pas dû compter lorsque nous avons entrepris de sauver l'Espagne.

## 86.

*St-Pétersbourg, 5 juillet 1823.*

..... Malgré tous les soins et les efforts que s'est donnés M. de Lebzeltern, et en dépit des sophismes et des mauvais raisonnements entassés dans le long travail que le prince de Metternich avait fait remettre à l'Empereur pour appuyer la proposition soi-disant napolitaine, le bon esprit de S. M. I. a jugé cette question comme le bon sens et la loyauté voulaient qu'elle le fût. L'Empereur fait écrire aujourd'hui à Vienne pour déclarer que son opinion est que la prise en considération de cette mesure ne pourrait avoir dans les circonstances actuelles que les plus graves inconvénients, et pour demander au Cabinet autrichien d'employer toute l'influence qu'il peut exercer sur le Roi de Naples pour le déterminer à retirer la proposition. Les lettres du comte Pozzo di Borgo, mes réclamations, mais plus que tout, la communication que j'ai donnée à l'Empereur des dernières lettres que j'ai reçues de V. E., ont déterminé cette résolution, qui ne peut manquer de causer beaucoup d'humeur à Vienne: M. de Nesselrode ne m'a pas laissé ignorer qu'il s'y attendait.

Le comte Pozzo di Borgo recevra incessamment un courrier pour lui donner connaissance de cette détermination: il la communiquera confidentiellement à V. E., mais sera invité à ne rien insérer de plus dans le protocole du 7 juin. V. E. connaît trop bien la nature et la force des liens qui unissent encore les deux Cabinets, pour ne point comprendre le motif de ce ménagement, qui prouve plus que tout que, dans cette circonstance, l'Empereur a fait un véritable sacrifice à la franchise et à la loyauté de ses principes et de ses sentiments.

## 87.

*St-Pétersbourg, 12 juillet 1823.*

Je me suis empressé de porter à la connaissance de M. le comte de Nesselrode la lettre dans laquelle V. E. me fait part de Ses dispositions à l'égard de M. le comte de Cordoue. Après avoir pris les ordres de l'Empereur, le secrétaire d'Etat vient de me faire connaître que S. M. I., ayant égard aux motifs déduits dans la lettre de V. E., et prenant en considération ceux sur lesquels j'avais moi-même établi la nécessité pour nous d'avoir à Varsovie un agent consulaire dépendant du consulat général de St-Pétersbourg, a donné l'ordre d'en écrire immédiatement à Mgr le Grand-Duc Constantin pour connaître ses dispositions personnelles relativement à l'établissement de cette nouvelle agence à Varsovie et lui faire connaître en même temps que l'Empereur n'y trouvant aucun inconvénient, est prêt à y donner son consentement. Il n'est donc pas douteux que la réponse de S. A. I., qui ne peut se faire

beaucoup attendre, ne soit entièrement conforme à cette disposition de l'Empereur et favorable aux intentions de V. E. Je m'empresserai de la Lui transmettre: Elle pourra alors déterminer l'époque de l'arrivée de M. le comte de Cordoue à Varsovie. Malgré la réponse que m'a faite le comte de Nesselrode, j'ai cependant cru convenable d'engager M. de Malvirade, auquel je n'ai remis la lettre de V. E. qu'après m'être assuré des dispositions de l'Empereur, à suspendre toute espèce de démarches relativement à *l'exequatur* jusqu'à l'arrivée des réponses de Mgr le Grand-Duc Constantin.

M. de Nesselrode m'a fait sur les qualités personnelles de M. de Cordoue, et de la part de l'Empereur, des questions auxquelles il m'a été impossible de répondre, n'ayant pas l'avantage de le connaître. L'Empereur aurait désiré que le choix de ce nouvel agent fût tombé sur quelqu'un qui sût se rendre aussi agréable que l'était M. d'Hédouville. Le Grand-Duc Constantin se plaît à avoir autour de lui une sorte de Corps diplomatique; il aime la conversation, et, si M. de Cordoue est par son esprit et son instruction en état de tenir tête à S. A. I., il se trouvera à Varsovie dans une situation non seulement très agréable, mais qui peut encore le mettre à même de donner à sa place beaucoup d'intérêt et d'utilité. S'il a le malheur, au contraire, de ne pas convenir au Grand-Duc, il doit s'attendre à tous les désagréments possibles.

....L'Empereur est malheureusement, dans ce moment, occupé des manœuvres de sa Garde, ce qui rend ses voyages ici moins fréquents et diminue pour moi les occasions de le rencontrer. J'espère cependant assister la semaine prochaine à une grande manœuvre où je trouverai sûrement l'occasion et le moyen de l'entretenir.

## 88.

*St-Pétersbourg, 14 juillet 1823.*

..... Il paraît que de fortes raisons ont déterminé l'Empereur à placer pendant son absence sous l'autorité et la surveillance directe de Mgr le Grand-Duc Constantin les provinces polonaises faisant partie de l'Empire et composant les gouvernements de Volhynie, Podolie, Bialistock, Minsk, Vilna et Grodno. En vertu de l'oukaze dont j'ai l'honneur d'envoyer copie à V. E., S. A. I. se trouve investie de pouvoirs extraordinaires et de l'autorité presque discrétionnaire que l'oukaze du mois de février 1812 donnait aux généraux commandant un corps d'armée en action. M. le comte de Nesselrode n'a pas pu ou n'a pas cru devoir me faire connaître les raisons qui ont motivé cette grande mesure.

V. E. est informée que la permission de se rendre aux eaux d'Ems. Ce ministre ne sera par conséquent pas dans le cas d'assister au Congrès. Il compte partir incessamment et son départ précédera probablement celui de S. M. I.

Je joins à cette dépêche la copie d'une déclaration des Grecs aux puissances chrétiennes. La date de cette pièce pourra faire supposer qu'elle doit être connue de V. E. Cependant, comme Elle n'en a fait mention dans aucune

de Ses dépêches, et qu'elle n'est arrivée ici que très récemment, j'ai pensé qu'elle pourrait n'être pas parvenue à Paris, et que V. E. pourrait la lire avec intérêt.

J'attends journellement M. Valade: j'espère recevoir par lui les ordres de V. E. et savoir si les intentions du Roi sont que j'accompagne l'Empereur en Italie. S. M. I. a daigné récemment encore m'en faire témoigner le désir, et sans doute il est inutile de dire à V. E. combien j'attacherais de prix moi-même à prendre part à des conférences dont les résultats doivent être d'un aussi grand intérêt.

L'Empereur pense que, lord Londonderry assistant à ce congrès, il serait important et convenable à la dignité autant qu'aux intérêts de la France qu'un membre du Conseil du Roi y parût aussi comme principal plénipotentiaire ayant pour adjoints des ambassadeurs de S. M. près de différents Souverains, ainsi qu'étaient au congrès de Vienne M.M. de Dalberg, de la Tour du Pin et de Noailles, avec M. de Talleyrand.

Je profite pour transmettre cette dépêche à V. E. d'un courrier russe qui part demain.

---

## 89.

*St-Pétersbourg, 13 août 1823.*

J'ai reçu la lettre particulière et la dépêche sous le № 12 que V. E. m'a fait l'honneur de m'adresser le 26 juillet. J'ai fait part au gouvernement Impérial des détails qu'elles contiennent sur la marche des affaires en Espagne, et je continue de recevoir de sa part les mêmes témoignages de satisfaction et de la sincérité de ses vœux pour l'heureux et prochain accomplissement de cette grande entreprise.

Depuis mes dernières lettres à V. E., je n'ai eu l'occasion de voir l'Empereur qu'une fois, à la fête de Péterhof, le 3 août/22 juillet. Je crois inutile de donner à V. E. de nouveaux détails sur la beauté et la magnificence de cette solennité, qu'un temps superbe a surtout favorisée. L'Empereur m'a fait l'honneur de m'entretenir longtemps au sujet des affaires d'Espagne, et m'a exprimé de la manière la plus vive toute la satisfaction que lui causent nos succès et la marche du gouvernement du Roi. Il m'a de plus témoigné combien il approuvait la réponse sage que V. E. a faite au comte de Palmella. J'ai de même reçu les félicitations les plus bienveillantes de la part de S. M. l'Impératrice Elisabeth.

Depuis lors, retenu chez moi par indisposition, je n'ai vu que rarement les ministres de l'Empereur, et je n'ai pu encore communiquer à M. le comte de Nesselrode ce que V. E. me fait l'honneur de me mander au sujet du Roi de Wurtemberg, j'en ferai l'objet d'un entretien particulier avec ce secrétaire d'État, aussitôt qu'il me sera permis de sortir de chez moi.

Je n'ai d'ailleurs rien de nouveau à mander à V. E. Le départ de S. M. I. est toujours fixé au 28 d'août; son absence se prolongera jusqu'à la fin d'octobre.

M. de Nesselrode m'a annoncé hier par écrit que l'Empereur verrait avec plaisir M. de Cordoue exercer les fonctions de consul de France à Varsovie. Si ce fonctionnaire n'avait pas encore quitté Paris, je crois qu'il serait utile au service que V. E. lui donnât l'ordre de passer par Pétersbourg afin d'y prendre des renseignements qui lui seraient nécessaires avant de se rendre à sa destination....

---

## 90.

*St-Pétersbourg, 29 août 1823.*

J'ai eu l'honneur d'annoncer à V. E. par ma dernière dépêche que la lettre particulière qu'Elle m'avait écrite par le courrier de M. Pozzo di Borgo m'avait fourni le prétexte plausible de demander une audience à l'Empereur. Pour mieux faire connaître à V. E. combien je devais en effet attacher d'importance à pouvoir entretenir sans intermédiaire S. M. I. avant Son départ, il est nécessaire que je La mette exactement au fait de la situation dans laquelle je me trouve aujourd'hui à Pétersbourg, et que je l'entretienne, bien à contre cœur, d'intrigues, perfides sans doute dans leurs intentions, mais si misérables dans les moyens dont elles font usage, que j'aurais bien certainement continué à les mépriser, si je n'avais eu enfin la preuve qu'elles commençaient à produire quelque effet, et que, si elles n'avaient pu encore parvenir à rien changer au fond des dispositions généreuses du Prince dont elles s'efforçaient d'altérer le caractère véritablement loyal, elles pouvaient obtenir que, dans la manifestation de ces sentiments et surtout dans celle de sa confiance à notre égard, l'Empereur mît beaucoup plus de réserve. Ce changement, d'abord remarqué par les personnes de la Cour et les aides de camp, dont les opinions, les goûts et les sentiments se règlent exclusivement sur ceux qu'ils supposent à leur Maître, a été présenté avec un imprudent empressement par ceux qui avaient eu l'habileté de le provoquer comme un commencement d'inquiétude et de défiance sur la marche et les intentions du gouvernement du Roi, et surtout sur le résultat de nos opérations en Espagne. Ce premier effet de leurs efforts était une espèce de succès, dont les auteurs de ces pitoyables machinations n'ont pas manqué de se glorifier ici auprès de leurs amis et confidents, et de s'en faire un mérite auprès de leur Cour.

Sans avoir jamais eu recours à certaines ressources d'espionnage que je crois généralement plus dangereuses qu'utiles, je paye cependant fort cher le moyen d'être quelquefois assez exactement informé de ce qui, dans la conduite ou dans la correspondance de mes collègues, peut véritablement intéresser le service du Roi. J'ai donc été informé très promptement de tout le mouvement que se donnait M. de Lebzeltern, et j'ai pu m'assurer, par des communications qui m'ont été faites, qu'en travaillant avec toute l'activité dont il est susceptible à nuire ici à nos intérêts, il ne faisait que suivre ses instructions et pouvait se flatter, en cas de réussite, d'être agréable à sa Cour.

La connaissance de ces faits, ne m'ayant rien appris de nouveau sur les dispositions de ceux que, depuis quatre ans, j'ai eu tant d'occasions de connaître, ne m'a, je l'avoue, causé aucune inquiétude. La conduite du gouvernement du Roi et la correspondance particulière de V. E. me mettaient en mains des armes trop fortes pour redouter de pareilles attaques. J'ai donc laissé à mon collègue le plaisir de s'agiter tout à son aise dans sa petite coterie, abandonnant aux journaux et aux courriers que nous recevons de Paris le soin de démentir ses assertions et ses sinistres prophéties. En évitant soigneusement toute espèce de discussions, je n'ai jamais cessé cependant d'être avec lui sur le pied le plus convenable, et j'ai toujours reçu comme si j'étais convaincu de leur sincérité les félicitations que l'arrivée de chaque courrier le mettait dans l'obligation de me faire sur nos succès en Espagne. Aussi, dans sa correspondance, fait-il bon marché de moi et de ma bonhomie.

L'affaire du Roi de Naples est venue cependant fort à propos lui prouver qu'il n'avait pas fait encore sur l'esprit de l'Empereur tout l'effet dont il se flattait et dont il s'était vanté. La manière dont cette singulière proposition a été accueillie ici a causé à M. de Lebzeltern d'autant plus d'humeur et de dépit que, bien qu'il ait affecté depuis de convenir que cette mesure aurait pu en effet ne pas avoir toute l'utilité que l'on se proposait, il n'a pu cependant se dissimuler que, sans ces rapports et sans la confiance qu'il avait donnée à Vienne sur le degré de son influence à Pétersbourg, on n'aurait jamais risqué pour nous susciter des embarras un moyen aussi grossier et dont la proposition seule aurait dû suffire pour éclairer l'Empereur et ne plus lui laisser aucun doute sur les intentions et le peu de bonne foi du Cabinet autrichien. M. de Lebzeltern, en attribuant le rejet de cette mesure à ce qu'il appelle *mon intrigante activité*, m'a fait beaucoup plus d'honneur que je ne le mérite: l'Empereur n'a eu besoin que de consulter son excellent esprit pour condamner d'abord tout ce qu'avait d'absurde l'intervention du Roi de Naples dans l'affaire d'Espagne et pour la repousser. Les lettres de M. Pozzo di Borgo d'ailleurs, qui, dans cette circonstance, s'est expliqué avec la plus dure franchise, ne laissaient rien à ajouter aux arguments qu'il était si facile de multiplier contre cette proposition. Depuis lors, cependant, M. de Lebzeltern, fort mécontent d'un échec connu ici de tout le Corps diplomatique et qui probablement lui aura attiré quelques reproches de sa Cour, a fait son possible pour reprendre, au moins en apparence et aux yeux de ses affidés, l'avantage que cette faute pouvait lui avoir fait perdre. Quoique je n'aie jamais fait part qu'à l'Empereur et à M. de Nesselrode de mes réflexions sur la proposition du Roi de Naples, et que je ne l'aie fait que d'une manière convenable et très modérée, M. de Lebzeltern a su faire croire cependant, surtout aux personnes qui pouvaient le répéter confidentiellement à l'Empereur, que je travaillais à persuader au Corps diplomatique et au public que S. M. I. commençait à se détacher de la grande alliance pour s'unir plus particulièrement avec la France, qui, reprenant chaque jour plus d'importance et plus de poids dans la politique de l'Europe, offrait à la Russie, par les vues ultérieures qu'elle pouvait avoir sur la Turquie, une force qui pouvait contrebalancer l'avantage que l'Autriche et l'Angleterre retirent

de leur étroite union, et que je donnais comme première preuve de ce changement de système du Cabinet russe le rejet qu'il venait de faire d'une proposition qui n'avait été appuyée fortement par l'Autriche que dans la vue de diminuer, en plaçant à la tête de la Régence un Prince qui n'aurait agi que sous la direction du prince de Metternich, l'influence que les succès militaires de la France pouvaient lui donner en Espagne.

J'espère, Monsieur le Vicomte, n'avoir pas besoin de justification. Je savais bien en effet que M. de Lebzeltern, en discutant avec M. de Nesselrode la proposition du Roi de Naples, s'était surtout appliqué à démontrer la nécessité de *défranciser* le plus promptement possible l'affaire d'Espagne et de réduire notre rôle, en plaçant la Régence sous la tutelle de l'Autriche et de la Russie, à n'être que les instruments ou les exécuteurs des volontés de l'alliance. Mais V. E. me rend sans doute assez de justice pour être bien sûre que je connais trop la délicatesse de ma position et l'entière dépendance dans laquelle les ministres allemands et italiens se trouvent vis-à-vis de l'Autriche, pour avoir fait à aucun membre du Corps diplomatique la moindre confidence sur la prétention de la Cour de Naples: tous cependant m'en ont parlé! Je me suis borné à répondre que cette prétention, qui ne me paraissait pas entièrement fondée en droit, aurait peut-être pu être prise en considération si elle eût été mise en avant dans d'autres circonstances, mais que, dans la situation où se trouvaient les affaires en Espagne, la proposition du Roi de Naples ne me paraissait ni utile ni acceptable. C'est dans ce sens que j'en ai parlé au comte de Lebzeltern lui-même. Mais ce ministre, qui sait qu'il reste toujours quelque chose de la calomnie, savait aussi que, dans le langage qu'il me faisait tenir, il touchait les deux points sur lesquels l'Empereur, naturellement défiant, est le plus susceptible. Il pouvait donc, avec quelque apparence de raison, se promettre un grand effet de cette manœuvre, mais, pour en assurer le succès, il fallait tâcher surtout de m'empêcher de voir l'Empereur avant son départ, et prévenir l'impression toujours favorable que produit sur S. M. I. l'entière franchise et la chaleur avec lesquelles j'ai l'habitude de Lui parler dans les entretiens qu'Elle veut bien m'accorder.

Alors prévenir par tous les moyens la possibilité de cet entretien et trouver en même temps celui de mieux accréditer encore le bruit d'un refroidissement de la part de l'Empereur, furent le but auquel durent tendre les nouvelles intrigues qui furent mises en jeu. Nous approchions de l'époque des grandes manœuvres, auxquelles j'ai l'habitude d'assister. M. de Nesselrode, intimement lié avec M. de Lebzeltern, et dont toutes les affections sont autrichiennes, qui, d'ailleurs, avait ajouté foi ou fait semblant de croire aux propos que me faisait tenir le ministre d'Autriche, affecta d'oublier d'avertir l'Empereur, comme il était d'usage de le faire, du désir que j'avais d'assister aux manœuvres, et le comte de Blome, très humble serviteur du comte de Nesselrode, vint me prévenir très confidentiellement que l'Empereur, moins satisfait cette année de l'instruction des régiments de sa Garde, désirait n'avoir aucun témoin étranger des manœuvres qui allaient avoir lieu, et qu'il paraissait donc convenable de ne faire aucune démarche et d'attendre l'invitation directe qui

ne manquerait sûrement pas d'arriver, si par hasard l'Empereur, après les dernières manœuvres, changeait d'opinion, que, quant à lui, il se tiendrait sur cette réserve, mais qu'à tout événement il enverrait ses chevaux s'établir dans un village du terrain sur lequel étaient les troupes. Il ne me fut pas difficile de comprendre le but du message de M. de Blome et du conseil amical qu'il me donnait. Je le remerciai, j'eus l'air de partager entièrement son opinion et de ne pas savoir qu'au moment où il me donnait ce conseil, il s'était fait inviter à se trouver à la manœuvre qui devait avoir lieu le surlendemain. Je jugeai convenable de donner dans le moment cette satisfaction à ceux dont M. de Blome s'était fait l'émissaire. Je savais que le bruit et le mouvement d'une grande manœuvre seraient peu faits pour la conversation que je voulais avoir avec l'Empereur, et qu'il me serait beaucoup plus difficile, après avoir passé trois ou quatre heures à côté de S. M. I., d'obtenir ensuite l'audience particulière que je voulais Lui demander. Je me déterminai donc, non seulement à ne faire aucune démarche pour assister aux manœuvres, mais même à ne pas paraître à la dernière grande parade, qui devait ensuite avoir lieu à Pétersbourg. J'étais sûr que l'Empereur remarquerait mon absence et qu'il s'en suivrait une explication, que, considérée de manière ou d'autre, j'étais fermement décidé à provoquer avant le départ de S. M. I.

Sur ces entrefaites, M. de Nesselrode expédia un courrier à Paris sans m'en donner la moindre communication. Je n'aurais pas pu profiter de cette occasion pour entrer avec V. E. dans les détails que je Lui donne aujourd'hui: je n'avais d'ailleurs alors rien de nouveau à Lui mander. Cependant je crus devoir me montrer excessivement choqué de ce manque d'égard du secrétaire d'Etat, et, le comte de Blome, qui n'est pas difficile à intimider, étant venu chez moi, je lui parlai sur un tel ton de mon mécontentement et de ma détermination de m'en expliquer avec l'Empereur, qu'il courut tout effrayé, ainsi que je m'y attendais, chez le comte de Nesselrode, qui, le soir même m'écrivit le billet que j'envoie à V. E., ainsi que la copie de ma réponse *). Deux jours

*) *Billet du comte de Nesselrode au comte de la Ferronnays.* *Mardi.*

On prétend, mon cher Comte, que vous êtes dans une terrible colère contre moi. Pour [illegible] je vous envoie ci-joint deux pièces qui ne sont pas sans intérêt pour vous, et qui ont pour but de modérer un peu les dispositions trop constitutionnelles du ministère portugais. C'est dans cette intention que vous avez envoyé M. Hyde de Neuville à Lisbonne; nous sommes donc parfaitement d'accord sur ce point. Veuillez maintenant me faire restituer ces pièces.

Le général Pozzo a eu ordre d'ici de vous envoyer à M. de Chateaubriand.

Quant à ce malheureux courrier, je vous avoue que j'étais dans la ferme persuasion de [illegible] de son expédition il y a juste huit jours, lorsque je passai chez vous avec [illegible], d'autant plus que c'était là un des objets de ma visite, indépendamment de [illegible] de votre santé.

Veuillez, mon cher Comte, m'en donner par le porteur, car on dit que vous avez été encore [illegible].

[illegible] et tout à vous.

après, la parade eut lieu. Je n'y parus pas; l'Empereur en fut étonné et manifesta hautement son mécontentement en apprenant que je n'y avais pas été invité. Le même jour, je reçus de M. de Nesselrode un billet pour me prévenir que S. M. me recevrait le surlendemain au château de Kamenny Ostroff.

Cet exposé, dans lequel je me suis abstenu de rendre compte à V. E. d'une foule de petites tracasseries qui sont souvent inévitables dans notre état, peut cependant Lui donner une idée de la situation dans laquelle je me trouve et de l'activité constante avec laquelle on travaille à entretenir, ou plutôt à reproduire, dans l'esprit de l'Empereur la méfiance et les préventions dont on a su si longtemps tirer avantage pour placer la France sous une espèce de contrôle européen que nos malheurs nous ont obligés de supporter trop longtemps, mais qui ne serait plus tolérable, au rang où doit nous replacer, lorsqu'elle sera heureusement terminée, la noble entreprise dans laquelle nous sommes engagés. Cependant il ne faut pas nous faire illusion: c'est avec un regret mal dissimulé que, même ici, l'on prévoit que le premier effet de notre changement de situation sera de nous affranchir d'une tutelle qui, en réduisant la France au rôle d'une puissance secondaire, flattait l'ambition, la haine des uns et la vanité des autres; et, si l'intérêt commun oblige de faire des vœux pour nos succès, il m'est facile de juger par l'affectation que l'on met, soit à témoigner des doutes sur l'accord et l'union des ministres du Roi, soit à critiquer ce que l'on appelle la mollesse et l'inhabileté de nos généraux en Catalogne, que l'on ne pourrait se défendre d'une secrète joie si quelques revers venaient ternir l'éclat de nos armes et donner le prétexte de blâmer nos opérations. Si l'on est obligé de rendre justice à la belle conduite de notre armée, à son admirable discipline et aux nobles vertus de son Auguste Chef, on affecte de regretter que, sous les rapports politiques et du rétablissement de l'ordre en Espagne, nous n'ayons encore obtenu que des résultats aussi peu satisfaisants. On veut bien avouer les nombreuses difficultés dont se compose cette grande question; mais en reconnaissant la nécessité de s'exprimer

*Réponse du comte de la Ferronnays au comte de Nesselrode.* — *Août 1823. Mardi.*

Je ne conserve aucune espèce de rancune, mon cher Comte, et, depuis que j'ai l'avantage d'être en relation avec vous, je crois vous avoir souvent donné la preuve que mon caractère n'est ni susceptible ni trop exigeant. J'ai pu me plaindre, ou du moins paraître étonné, d'un oubli auquel votre obligeance si reconnue ne m'a point accoutumé; j'ai regretté de savoir que M. de Chateaubriand, qui attend de mes nouvelles, n'en recevrait pas par votre courrier, mais je ne suis point dans une aussi terrible colère que l'on a bien voulu vous le dire, d'ailleurs votre aimable billet répare tout, ainsi qu'il n'en soit plus question. J'en serai quitte pour expédier incessamment un courrier, que je mets d'avance à votre disposition.

Je vous envoie les deux pièces que vous avez bien voulu me communiquer. Je les ai lues avec intérêt. Je pense que vos instructions à M. Borel sont en effet conformes à l'esprit de celles que doit avoir reçues M. Hyde de Neuville.

Le paquet que je viens de recevoir par votre courrier contient une lettre particulière dont il m'importe de donner connaissance à l'Empereur. Veuillez donc, je vous prie, me faire savoir quand S. M. I. pourra me recevoir et m'indiquer aussi l'heure à laquelle je pourrai vous trouver chez vous et vous donner communication de mes dernières nouvelles de Paris.

Agréez, cher Comte, l'assurance de mon dévouement et de ma haute considération.

avec beaucoup de prudence et de modération, on répète souvent qu'il est bien à craindre que les fidèles royalistes, dont l'exaltation est si compréhensible, ne confondent cette modération avec un secret penchant à protéger les partisans des idées libérales, et que, si malheureusement cette fâcheuse prévention s'emparait de l'esprit des royalistes, elle ferait nécessairement naître entre eux et nos armées des mésintelligences dont les conséquences deviendraient effrayantes. J'aimerais à pouvoir persuader, Monsieur le Vicomte, que tant de sollicitudes prennent leur source dans un intérêt véritable pour nos succès: malheureusement je ne puis m'abuser sur les dispositions de ceux qui les manifestent, et, chez la plupart, elles sont bien plutôt l'expression d'un vœu que celle de la crainte.

Tant que l'Empereur est à Pétersbourg, je redoute peu l'effet que cette disposition assez générale des esprits peut produire sur lui: une seule conversation et la communication franche des lettres que je reçois de V. E. suffiront pour déjouer tous les efforts de la malveillance; mais, au moment où S. M. va faire une longue absence, lorsqu'Elle n'est accompagnée que de M. de Nesselrode, lorsque par conséquent personne n'est auprès de lui pour lui donner les explications que des interprétations toujours fausses rendent souvent si nécessaires, j'ai cru qu'il était peut-être important de faire connaître franchement et avec exactitude ma situation et l'impossibilité où je vais me trouver jusqu'au retour de l'Empereur de veiller utilement aux intérêts qui me sont confiés et que j'ai peut-être le bonheur de défendre quelquefois avec succès. Heureusement, Monsieur le Vicomte, il vous est très facile de remédier aux inconvénients de cette situation; peut-être même le voyage de l'Empereur, en l'éloignant du foyer d'intrigues qui se trouve à Pétersbourg, pourrait sous plusieurs rapports devenir utile à nos intérêts. V. E. a reçu de l'Empereur l'autorisation de correspondre directement avec lui: vos lettres, Monsieur le Vicomte, ne manqueront jamais leur effet; elles produisent une impression toujours forte et quelquefois durable. J'ose donc prendre la liberté de supplier V. E. d'écrire plusieurs fois à l'Empereur pendant son voyage. Je ne crains point de Lui garantir que Ses lettres seront toujours lues avec le plus grand intérêt et détruiront l'effet que produiraient d'autres correspondances que l'on entretient avec autant de soins que d'activité. Les rapports du comte Pozzo di Borgo font aussi sur l'Empereur une impression qui peut être d'autant plus utile, ou d'autant plus dangereuse, qu'il a su inspirer à son Maître la plus entière confiance dans ses jugements et dans ses opinions; on en peut voir la preuve dans la latitude des pouvoirs dont il est investi. J'ai trop reconnu, dans ces derniers temps, combien nous ont été utiles les relations qui existent entre lui et V. E., pour ne pas désirer vivement qu'elles se maintiennent sur le même pied; cet accord et la conformité des rapports de cet ambassadeur avec les lettres de V. E. nous garantissent [illegible] que tout le maintien et la durée des bonnes dispositions de l'Empereur. Du moins, elles le mettront en garde contre les moyens de tous genres que l'on se [illegible] d'employer pour le placer vis-à-vis de nous dans une attitude de réserve et de défiance qui, jusqu'à ce que nos affaires en Espagne soient terminées, pourrait avoir de graves inconvénients. Le comte Pozzo di Borgo expédiera ses courriers directement à l'Empereur. V. E. pourrait donc lui remettre

les lettres qu'Elle jugerait utile d'écrire à l'Empereur, mais je lui aurais une bien grande obligation si Elle voulait bien me faire connaître en même temps l'esprit de cette correspondance, afin de pouvoir en faire ici la règle de ma conduite et de mon langage.

Il me reste à rendre compte à V. E. de ma conversation avec l'Empereur. S. M. m'a reçu vendredi 22, deux heures avant Son départ pour Tzarskoe Sélo, qu'Elle a quitté le 28 pour commencer son voyage. L'Empereur m'a reçu avec une grande bonté et une sorte d'empressement qui aurait suffi pour me rassurer, si j'avais partagé l'opinion que l'on s'efforçait de répandre d'un changement de disposition que l'on indiquait de sa part. Après avoir daigné me dire qu'il regrettait d'avoir été si longtemps sans me rencontrer, l'Empereur a ajouté que, ne m'ayant vu ni aux manœuvres ni à la dernière grande revue des Gardes, il avait craint que je ne fusse malade. J'ai saisi ce moment pour exprimer à S. M. combien j'avais regretté d'avoir été privé de ces deux occasions de lui faire ma cour, mais que, n'ayant point eu l'invitation, ou du moins l'avertissement, que j'avais toujours eu l'habitude de recevoir en pareille circonstance, soit de M. de Nesselrode, soit du chef de l'état-major de la Garde, j'avais cru devoir écouter les conseils et partager l'opinion de plusieurs personnes auxquelles j'avais parlé de mon désir d'assister aux manœuvres et qui m'avaient assuré que des démarches de ma part à cet égard seraient contraires à l'usage et pourraient paraître indiscrètes, que la crainte de faire une demande inconvenante m'avait donc seule empêché de témoigner à M. le comte de Nesselrode le désir que j'avais de me trouver auprès de S. M. pendant les dernières manœuvres.

L'Empereur, qui me fixait avec beaucoup d'attention, a gardé le silence pendant quelques instants. „Je ne puis trop m'expliquer ce qui s'est passé „dans cette circonstance", m'a-t-il dit, „ni comprendre les motifs de ceux qui „vous ont empêché de témoigner un désir d'autant plus naturel, que, portant „l'uniforme, il était très simple que vous eussiez la curiosité de voir de grandes „manœuvres, qui, pour un militaire, ne sont jamais sans intérêt. Quant à ce „qui me regarde, tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai regretté que „vous ne fussiez pas des nôtres, et que j'ai craint que votre santé n'en fût „la cause. Je me suis plaint qu'on ne vous eût pas fait prévenir, au moins „de la dernière parade. Pour éviter à l'avenir de nouveaux malentendus, tenez-„vous une bonne fois pour invité à toutes les grandes manœuvres ou parades, „et contentez-vous de prévenir le chef d'état-major général toutes les fois „que vous aurez l'intention d'y venir. S'il arrivait, ce qui peut être le cas „lorsqu'il s'agit de manœuvres de détail et d'instruction, que nous préférions „ne pas avoir de témoins étrangers, je vous le ferais dire franchement. Que „cela reste donc ainsi convenu entre vous et moi!"

Sans me donner le temps de faire aucune réponse, l'Empereur a immédiatement ajouté: „Eh bien! mon Général, nous continuons à avoir de bonnes „nouvelles, et, quoique les affaires ne marchent pas encore en Espagne aussi „vite que nous pourrions le désirer, il faut cependant convenir qu'elles vont „miraculeusement; et si nous n'avions à combattre et à vaincre que les

„obstacles que rencontre votre armée, nous serions bien tranquilles et bien „sûrs de devoir à sa valeur et à son excellente conduite le résultat le plus „prompt et le plus heureux. Mais il est des difficultés plus embarrassantes „que celles qu'oppose la résistance des troupes constitutionnelles, et les désa-„gréments que Mgr le Duc d'Angoulême a éprouvés à Madrid, et l'impossi-„bilité jusqu'à présent de calmer l'irritation et la fureur des partis, de faire „prévaloir le langage de la raison sur celui des passions, nous présagent „encore de bien grands embarras, dont la prolongation de l'état actuel des „choses ne peut qu'augmenter le nombre et la complication. Voilà pourquoi „la prompte délivrance du Roi serait d'une si grande importance. Votre armée, „plus concentrée et réunie dans les environs de Madrid, vous donnerait une „bien plus grande force, et vous mettrait à l'abri des dangers que la dissémi-„nation actuelle pourrait faire craindre avec le temps. Il vous serait peut-être „possible de mieux concevoir et d'espérer, avec le Roi, quelque chose d'utile „pour le rétablissement de la tranquillité de l'Espagne, que nous ne pouvons „le faire avec une Régence composée d'hommes peu capables, incertains sur „la nature et l'étendue de ses pouvoirs, déjà jalouse de son autorité et maîtrisée „par des passions qu'elle ne sait ni calmer ni diriger. Votre rôle à Madrid „est aujourd'hui d'autant plus difficile qu'obligés de contenir les passions et „de prévenir de funestes réactions, les conseils de la raison et le langage de „la modération peuvent facilement vous rendre suspects à ceux qui vous ont „vus arriver avec joie et qui vous ont reçus avec acclamations, plus encore „parce que vous veniez délivrer le Roi, que par l'espérance de pouvoir enfin „se venger de ceux qui les opprimaient. Ils sont trop irrités pour pouvoir „apprécier les motifs de votre modération, et, dans l'opposition que vous mettez „à leur fureur, ils ne voient qu'une injuste protection accordée à leurs ennemis „et à leurs oppresseurs. La vue de ceux qui les ont fait souffrir entretient „leur irritation; l'impunité leur paraît un crime, et, dans un peuple chez lequel „il est si facile de porter les passions à l'excès, cette disposition des esprits „peut devenir d'autant plus fâcheuse, que les révolutionnaires, qui, pour faire „le mal, ne manquent jamais d'habileté, peuvent s'en servir avec succès pour „changer l'opinion nationale et la tourner contre vous. Je crois, je vous l'avoue, „que la prolongation du séjour du quartier général de Madrid fait beaucoup „de mal à vos officiers qui, sur le champ de bataille, n'ont qu'un même „sentiment et qu'une seule opinion; mais il est à craindre qu'il n'en soit pas „de même lorsque l'inactivité leur donnera le loisir de s'occuper de questions „politiques. Cette liberté qu'ils ont à Paris de raisonner sur tous les actes du „gouvernement et sur toutes les opinions qui divisent encore chez vous la „France, il est à croire qu'ils l'auront portée à Madrid; dès lors on peut „craindre que les exagérations de tous les partis n'aient trouvé dans l'état-„major de Mgr le Duc d'Angoulême des gens qui aient enflammé leurs passions „et encouragé leurs espérances en partageant leurs opinions. C'est donc, „selon moi, un grand bien que le départ de Mgr le Duc d'Angoulême pour „Cadix. Sa présence et les renforts qu'il y va faire arriver vont presser les „opérations, et je partage avec vous l'espérance et la ferme conviction d'ap-

„prendre avant mon retour que cette grande entreprise est aussi heureusement „terminée qu'elle avait été glorieusement commencée. Quant à moi, mon cher „Général, mandez à M. le vicomte de Chateaubriand que je connais la nature „et la multitude des obstacles qu'il est dans le cas de combattre, que je ne „puis que lui répéter ce que déjà je lui ai souvent fait dire par vous et par „Pozzo: c'est que la persévérance dans la conduite ferme et prononcée que „suit le gouvernement peut seule lui faire surmonter toutes les difficultés et „recueillir le fruit de tous ses sacrifices. Tant qu'il suivra cette ligne, il peut „hardiment braver les tracasseries du dedans et mépriser celles qui peuvent „survenir du dehors. Ajoutez que, quant à moi, ma confiance dans votre „gouvernement et dans la sagesse du Roi est pleine et entière, que, dans „toutes les occasions, j'en donnerai des preuves qui pourront lui être utiles; „la conduite de mon ambassadeur à Paris et les instructions que je lui ai „données sont, il me semble, une garantie sûre de mes dispositions et de ma „confiance. Je n'ajouterai plus qu'un mot, et je vous prie de ne le considérer „que comme un simple conseil d'ami, et nullement comme un reproche: tâchez „que vos communications avec les ministres des Cours alliées augmentent „à Paris, et soient plus fréquentes et plus intimes. Réfléchissez que votre „situation est telle que ces communications ne peuvent avoir pour vous aucun „inconvénient, parce qu'il est impossible de vouloir gêner votre action, que „vous devez sur presque toutes les questions avoir l'initiative, et que vous „pouvez ainsi prévenir beaucoup d'embarras et rassurer des inquiétudes, volon-„taires peut-être et sans motifs, mais enfin auxquelles il est plus sage de ne „laisser aucun prétexte. Surtout évitez que l'on puisse croire ou dire que vous „avez l'intention de traiter et de transiger avec les révolutionnaires: si l'on „parvenait à faire supposer que vous en avez l'intention, on ferait naître des „inquiétudes et des craintes qui ne pourraient que multiplier les difficultés de „votre situation et finir par la rendre très dangereuse. J'ai voulu, mon cher „Comte, vous parler avec franchise, même avant d'avoir entendu les communica-„tions que vous avez à me faire, afin de vous convaincre que, quoique nous „ayons été bien longtemps sans nous voir, ma façon de penser et mes sentiments „sont toujours les mêmes; et je vous réponds que je ne changerai jamais".

Rien, en effet, Monsieur le Vicomte, ne pouvait m'être plus agréable que d'entendre l'Empereur s'exprimer avec cette franchise. Sa dernière phrase me prouverait qu'il avait eu connaissance des motifs que je pouvais avoir eus de craindre quelque changement dans ses dispositions et que son intention avait été de me rassurer avant de recevoir de moi une nouvelle preuve de confiance. Si V. E. a pris la peine de lire tous mes rapports depuis que je suis à Pétersbourg, Elle a pu se convaincre de l'exactitude fidèle avec laquelle j'ai toujours rendu compte de mes conversations avec l'Empereur. Je puis Lui garantir que jamais peut-être je n'ai répété aussi textuellement les paroles de S. M. I., et, si Elle n'eût pas été absente, je n'aurais pas hésité à soumettre à Son approbation la partie de cette dépêche destinée à donner à V. E. la connaissance de l'entretien que j'ai eu avec l'Empereur. Je serai aussi exact en répétant ici ce que j'ai eu l'honneur de répondre à S. M.

„V. M. est trop exactement informée de tout ce qui se dit à Péters-„bourg pour que j'aie besoin de m'expliquer avec Elle sur les motifs qui me „font recevoir avec tant de bonheur et de reconnaissance la nouvelle assurance „qu'Elle daigne me donner de la continuation de Ses dispositions bienveil-„lantes à l'égard de la France et de Son entière confiance dans les intentions „des ministres du Roi. Ce n'est pas, Sire, que j'aie jamais craint que ce que „l'on a pu faire pour diminuer cette confiance ait pu produire une impression „quelconque sur les dispositions de V. M.: Elle ne partagera jamais, je le sais, „des méfiances sans motif, et ne se pressera point d'admettre des suppositions „que l'on peut s'étonner de voir encore reproduire, après les garanties non „équivoques que nous ne cessons de donner de notre bonne foi et de notre „attachement aux véritables principes de l'alliance, à laquelle nous ne tenons „ni par crainte ni par intérêt, mais de bonne foi, parce que, franchement et „loyalement interprétée comme elle n'a jamais cessé de l'être par S. M., elle „repose sur les bases qui peuvent seules assurer et garantir le maintien et la „durée de la paix. Je sais que nous avons conquis la confiance de V. M., et „nous sommes reconnaissants des preuves qu'Elle nous en donne, Elle peut „être assurée que les résolutions du Roi et de son Conseil sont inébranlables, „et que nous remplirons sans autre ambition que celle d'assurer le repos et „la tranquillité de l'Europe, tous les engagements que nous avons pris.

„Mais, Sire, lorsque pour étouffer la dernière des révolutions, lorsque, „pour la poursuivre dans son dernier retranchement, nous prodiguons notre „sang et nos trésors, lorsque, pour une cause qui intéresse tous les Trônes, „le Prince, aujourd'hui l'orgueil de la France et sur lequel reposent ses espé-„rances, expose journellement ses jours précieux, nous pouvons peut-être nous „étonner que cette confiance qui nous est nécessaire, mais qui nous est due, „mais que vous nous accordez, ne soit pas partagée encore par tous nos „alliés. Il est pénible pour les ministres du Roi d'avoir encore à rassurer sur „leurs intentions et de rencontrer dans la lutte qu'ils soutiennent avec tant „d'énergie des difficultés et des embarras étrangers à ceux que leur opposent „les révolutionnaires. Que V. M. veuille bien se rappeler toutes les supposi-„tions démenties par les faits, toutes les inquiétudes que l'on a cherché à don-„ner sur nos intentions depuis le discours prononcé par le Roi à l'ouverture „de la session! On ne craignait pas alors d'assurer que nous reculerions devant „les conséquences, que nous ne passerions pas les Pyrénées, que nous ne „passerions pas l'Ebre, que nous n'irions jamais à Madrid, que notre armée „trahirait ses devoirs et nous abandonnerait. Aujourd'hui, Sire, que cette armée, „moins encore par sa valeur et sa fidélité que par son admirable discipline, „donne au monde un exemple tout nouveau, lorsqu'au milieu de tous les „partis qui divisent la Péninsule, cette armée traverse toute l'Espagne et occupe „toutes ses provinces sans avoir encore excité une seule plainte, aujourd'hui „enfin que nous sommes devant Cadix et décidés à y rester jusqu'à ce que „nous ayons délivré le Roi, n'avons-nous pas le droit, Sire, de nous étonner „que l'on ne soit pas encore rassuré sur nos intentions, et nous est-il possible „de croire à la bienveillance et à la sincère coopération de ceux qui, dans

„ce moment, ne craignent pas d'accuser le Prince Auguste qui commande „nos armées d'avoir passé à Madrid son temps à *libéraliser* et de n'aller devant „Cadix que pour y transiger avec la faction révolutionnaire? V. M. sait que „ce sont les propres expressions dont on s'est servi. Si V. M. n'était pas au „moment de Son départ, si Son absence ne devait pas être aussi longue, „j'aurais méprisé de pareilles accusations comme j'en ai méprisé tant d'autres: „les faits se seraient encore chargés de donner de nouveaux démentis à nos „accusateurs. Mais lorsque je vais être pour si longtemps privé du bonheur „de faire ma cour à V. M., j'ai cru qu'il était de mon devoir d'avoir avec „Elle une explication pour Lui demander de faire enfin partager à Ses alliés „la confiance qu'Elle nous accorde. Cette confiance, Sire, nous la réclamons, „non pas seulement parce que le sentiment contraire est injuste et outrageant, „mais aussi parce qu'elle nous est nécessaire. Les ministres du Roi, sans en „être intimidés, ne se font point illusion sur les difficultés de l'entreprise dans „laquelle la France se trouve engagée. Mais, si les révolutionnaires de tous les „pays, si quelque puissance jalouse peut-être du rôle que les circonstances „nous mettent dans le cas de jouer, pouvaient croire que la France reste isolée „dans la situation où elle se trouve et voit dans la défiance qu'on lui témoigne „la preuve que ses alliés l'abandonnent, cette seule opinion suffirait pour „rendre aux factieux toute leur audace et leur énergie et pour détruire en „Espagne la confiance que nous avons inspirée à la majorité de la nation. „Alors, Sire, les difficultés que nous avons à vaincre deviendraient des dangers „réels, non pas pour la France seule, mais pour l'Europe entière, et une guerre „entreprise dans la seule intention d'assurer son repos deviendrait probablement „le signal d'un embrassement général, dans lequel la sûreté de tous les trônes „serait plus compromise que jamais. Ce n'est donc pas, Sire, un sentiment „d'amour-propre blessé, mais bien celui d'une nécessité absolue, qui me met „dans le cas de prier V. M. de vouloir bien, avant son départ, faire encore „donner à tous Ses ministres près les Cours étrangères l'ordre de s'exprimer „de la manière la plus franche et la plus précise sur la confiance qu'Elle „accorde aux ministres du Roi, et sur l'assentiment qu'Elle donne à toutes les „mesures qu'ils ont prises jusqu'à présent.

„V. M. trouve que nous n'avons pas été assez communicatifs envers les „ministres des Cours alliées. Je demande à ceux qui se plaignent de notre ré- „ticence de vous bien citer depuis le commencement de la guerre, non pas „un fait, non pas un acte, mais une parole des ministres du Roi qui n'ait „pas été rigoureuse dans le sens des principes et des vœux de la grande „alliance. Si donc, pour l'organisation d'une nation à laquelle on demande de „si grands sacrifices, pour éviter des discussions inutiles et peut-être dange- „reuses, si le Conseil du Roi a cru devoir s'écarter de quelques formes et „ne pas rendre trop fréquentes des conférences auxquelles on attache tant „d'importance, peut-on de bonne foi en savoir mauvais gré aux ministres du „Roi, leurs actes n'ont-ils pas suffisamment justifié leurs intentions, et ce qu'ils „ont fait ne répond-il pas assez de ce qu'ils feront? V. M. m'a souvent fait „l'honneur de me dire combien Elle était satisfaite des rapports qui existaient

„entre Son ambassadeur et les ministres du Roi: pourquoi d'autres se montre-„raient-ils plus exigeants? V. M. peut être sûre que tous ceux qui mettront „dans leurs rapports avec nous de la franchise, de la loyauté et un désir „sincère de nous seconder n'auront jamais à nous reprocher un manque „de confiance.

„J'ai apporté avec moi la lettre particulière que je viens de recevoir de „M. de Chateaubriand. Je demande à V. M. la permission de la Lui lire: „Elle y verra une preuve nouvelle de la loyauté d'un gouvernement qui ne „cherche pas à se faire illusion, qui dit tout, parce qu'il n'a rien à cacher, „et qui, ferme dans ses résolutions comme dans ses principes, se croit le „droit d'espérer de ses alliés une confiance égale à celle qu'il leur témoigne".

L'Empereur a écouté la lecture de cette lettre avec autant d'attention que d'intérêt et m'en a fait relire plusieurs passages.

— „Cette lettre, comme toutes celles que vous m'avez communiquées, „est parfaite et ne laisse rien à désirer, et je ne puis que vous répéter que „ma confiance dans la marche de votre ministre est aussi entière que mes „vœux pour le succès définitif de la guerre sont vifs et sincères. Persévérez, „je vous le répète, dans la même conduite; suivez sans en dévier la ligne „que vous vous êtes tracée, et soyez sûrs qu'en dépit de toutes les jalousies „et de toutes les susceptibilités, vous triompherez et que vous affermirez le „trône des Bourbons sur une base mille fois plus solide que celle qu'auraient „pu lui donner dix années de guerre et de victoires. Maintenez-vous, surtout „vis-à-vis de ceux qui peut-être voient vos succès avec chagrin et jalousie, „dans cette modération noble dont vous avez retiré jusqu'ici de grands avan-„tages. *Lorsque vous aurez atteint votre but et que, du haut de son trône, „le Roi reverra autour de lui l'armée fidèle et dévouée qui se couvre aujourd'hui „de tous les genres de gloire, alors, si les circonstances l'exigent, vous „pourrez prouver que cette modération, appuyée sur la force et la puissance, „s'arrête aux limites que lui tracent la prudence et une sage politique.*

„Je vois par la conversation que nous venons d'avoir, que vous avez „eu à peu près connaissance de quelques inquiétudes qui ont en effet été ma-„nifestées. Elles n'ont pas été cependant aussi loin que vous le supposez, et „vous auriez tort de les attribuer à des intentions malveillantes. On a peut-„être, comme je vous l'ai dit, regretté que vous n'ayez pas été plus commu-„nicatifs, et craint qu'entraînés par quelqu'un et pressés de terminer une guerre „dispendieuse, les ministres du Roi ne consentissent à quelques transactions „auxquelles nous ne pourrions, sans danger pour nous-mêmes et sans incon-„séquence, donner notre assentiment. Mais je crois pouvoir vous garantir qu'en „ne vous écartant point des principes que vous avez proclamés, vous pouvez „compter que les vœux des Cours de Vienne et de Berlin sont aussi sincères „que ceux que je forme moi-même pour vos succès. Au reste, je ferai ce que „vous désirez, et mes ministres continueront de s'exprimer comme ils ont „ordre de le faire, et travailleront à détruire les inquiétudes, si elles se re-„nouvelaient. En un mot, mon cher Général, je me ferai avec le plus grand plaisir „votre défenseur et votre avocat. Vous avez su que, dans l'affaire de Naples,

„je ne vous ai point abandonnés: croyez que vous me trouverez toujours le „même dans toutes les occasions.

„Je ne me permettrai aucune réflexion sur l'excellente lettre de M. de „Chateaubriand. Sans doute, si, en accordant la vie, et de l'argent s'ils sont „assez vils pour en accepter, on pouvait décider quelques individus des Cortès „à délivrer le Roi, il ne faudrait pas négliger ce moyen d'accélérer la conclu-„sion de ce grand drame. Cependant mon opinion bien positive est que, dans „cette transaction, on ne doit jamais promettre à ceux avec lesquels on trai-„terait autre chose que la vie et de l'argent, mais exiger en même temps que, „pendant quelques années au moins, ils fussent exilés de Madrid et peut-être „de l'Espagne. Il serait trop affreux pour le Roi de le condamner au supplice „de voir libres sous ses yeux ceux qui l'ont abreuvé de tant d'outrages et „qui n'ont épargné ses jours que parce que leur intérêt leur en faisait un devoir".

L'Empereur a terminé ce très long entretien en me parlant avec détails de son voyage, dont le but est d'inspecter l'armée, réunie pour cet effet dans les environs de Brzescz et les corps d'armée qui se trouvent dans le midi de l'Empire, ce qui compose une force de près de 300.000 hommes. Il visitera ensuite les colonisations de la cavalerie qui sont en Podolie.

M. de Nesselrode se rend directement à Odessa. Il se fait suivre par les principaux chefs de sa chancellerie, ce qui peut faire supposer que le résultat de ce voyage pourra être d'un grand intérêt pour les affaires de Turquie. Cette opinion paraît d'autant plus fondée, que l'on assure que M. de Tatichtcheff a reçu l'ordre de rejoindre l'Empereur pendant son voyage. Je prie V. E. de se rappeler que je Lui ai demandé depuis longtemps de ne pas me laisser sans instructions sur le langage que je dois tenir et la direction que je dois suivre, lorsque les événements que doit amener la situation actuelle des choses dans cette partie de l'Europe viendront à occuper la scène politique.

En résumé, Monsieur le Vicomte, je crois que nous pouvons espérer que l'Empereur part d'ici dans des dispositions qui nous sont favorables, et qu'une correspondance directe de V. E. avec S. M. doit suffire pour l'y maintenir et déjouer tous les efforts que l'on ne cessera de faire pour nous nuire auprès de lui. J'ai de même la conviction que ces efforts seront contrariés par M. de Nesselrode autant qu'il lui sera possible: mais son influence est heureusement peu redoutable. J'espère que V. E., rendant justice à la difficulté de ma situation, excusera la longueur de cette dépêche et celle des détails dans lesquels j'ai cru devoir entrer. Je prends le parti de les chiffrer, non que je n'aie une entière confiance dans celui que j'en charge et que je recommande aux bontés de V. E., mais parce que je sais par expérience tout ce qu'il est possible d'attendre et tout ce qu'il est permis de craindre du grand savoir-faire de M. de Lebzeltern.

---

## 91.

*St-Pétersbourg, 31 août 1823.*

Conformément au désir que m'avait exprimé V. E. dans Sa dépêche du 26 juillet, j'ai saisi la première occasion qui s'est offerte pour entretenir M. de Nesselrode au sujet du Roi de Wurtemberg et pour savoir exactement quelle impression le rappel de M. de Wangenheim avait produite sur l'Empereur. J'ai appris avec regret, Monsieur le Vicomte, que, bien que cette démarche soit appréciée et considérée comme une première concession du Roi qui peut conduire à un prompt rapprochement, cependant, cet acte de sévérité ou de justice étant plutôt l'effet de nouvelles imprudences de M. de Wangenheim que celui des démarches faites par les trois Cours du Nord, l'Empereur n'a point encore jugé convenable de lever l'espèce d'interdiction prononcée sur le Wurtemberg, ni de renvoyer immédiatement de ministre à Stutgard. Déjà, depuis plusieurs jours, on avait expédié le courrier qui devait faire connaître à Vienne la détermination de l'Empereur et que, dans cette occasion, S. M. partagea entièrement l'opinion que le Cabinet autrichien s'était empressé de transmettre ici sur la nécessité de tenir encore quelque temps rigueur au Roi de Wurtemberg. M. de Nesselrode m'a cependant fait entendre qu'il était probable que cet état de choses ne se prolongerait pas longtemps, et que, selon toute vraisemblance, l'époque du départ de la jeune Princesse Paul de Wurtemberg pour Pétersbourg serait celle d'une entière réconciliation. M. le baron d'Anstett a reçu l'ordre de se rendre de Francfort à Stutgard pour signer le contrat de mariage: c'est un homme habile, conciliant, qui probablement a des instructions éventuelles, et si, dans cette circonstance, la Cour de Wurtemberg ne fait pas quelques fausses démarches, il est vraisemblable qu'en quittant Stutgard, M. d'Anstett pourra annoncer le retour prochain du ministre de Russie. Les choses en étant à ce point, Monsieur le Vicomte, et le comte de Nesselrode me parlant d'une décision prise et d'ordres déjà expédiés, j'ai pensé que, l'intervention du Roi ne devant jamais être employée qu'avec une certitude probable de réussite, il était de mon devoir de ne pas insister davantage. Je me suis borné à dire au comte de Nesselrode que, bien que mon gouvernement eût peut-être plus de raisons qu'un autre de se plaindre de celui de Wurtemberg, j'étais cependant sûr que le Roi apprendrait avec satisfaction la cessation d'une mesure méritée peut-être, mais qui, par sa sévérité même, plaçait le Roi de Wurtemberg dans une position très fausse, en ce qu'elle jetait sur lui une sorte de discrédit et de déconsidération qui ne pouvait être que préjudiciable à la dignité des trônes.

V. E. ne m'ayant point encore donné d'instructions sur le langage que je dois tenir sur les affaires d'Allemagne, je me suis toujours tenu dans une réserve d'autant plus grande, que je ne voulais donner aucune espèce de prise aux [illegible] observations de M. de Lebzeltern. Rien peut-être ne prouve plus l'abandon que l'Empereur a fait de la grande influence qu'il a pendant quelques temps exercée en Allemagne et sa crainte d'être soupçonné de vouloir la reconquérir, que l'empressement avec lequel il se prête à toutes les mesures,

à toutes les exigences qui peuvent paraître convenables au Cabinet autrichien. Pour ce qui regarde la police intérieure de l'Allemagne, l'Empereur n'est plus qu'un utile instrument entre les mains de M. de Metternich; son influence alors est pleine et entière, et il n'y aurait que de l'inconvénient sans espoir de succès à vouloir la contrebalancer....

## 92.

*St-Pétersbourg, 1er octobre 1823.*

V. E. aura sans doute été fort étonnée de n'apprendre que par Vienne la nouvelle de l'entrevue des deux Empereurs, et de ne pas même en trouver le moindre soupçon dans aucune de mes dépêches.

Il m'est encore impossible d'expliquer les motifs du secret absolu que l'on a cru devoir garder ici envers tout le Corps diplomatique sur un événement qui devait être connu si peu de jours après le départ de l'Empereur, et qui, en raison même de son importance et du mystère que l'on a voulu y mettre, devait nécessairement donner lieu à toute espèce de conjectures, à celles même que jusqu'à ce jour le Cabinet russe s'était particulièrement montré soigneux d'éviter.

Il est difficile en effet de concilier cette excessive réserve avec l'extrême importance que l'Empereur paraît attacher à une confiance sans bornes de la part de ses alliés, et, si quelque grande résolution, telle par exemple que la convention du partage des provinces de la Turquie Européenne, devait être effectivement le résultat de cette entrevue, on pourrait se demander ce que sont devenus les grands principes de l'alliance si souvent invoqués depuis la guerre d'Espagne. Certes, il serait difficile de justifier une preuve aussi manifeste d'inconséquence et de mauvaise foi, dans le moment surtout où toute l'étendue de notre confiance, celle de nos sacrifices, la franchise et la loyauté de notre conduite parviennent à peine à rassurer sur nos intentions.

Il m'est facile d'expliquer aujourd'hui les motifs qui faisaient attacher tant d'importance à prévenir une entrevue entre l'Empereur et moi. M. de Lebzeltern pouvait craindre que S. M. I. ne me parlât d'un projet que probablement M. de Metternich désirait encore tenir secret; et peut-être en effet l'Empereur m'en aurait-il fait part, si la réserve à laquelle m'oblige le défaut de toute espèce d'instructions ne m'avait pas prescrit de me borner à ne parler à S. M. que des affaires d'Espagne sans lui faire aucune question sur celles de Turquie. Il paraît prouvé aujourd'hui que la première idée de cette entrevue a été conçue à Vienne, et que même elle n'avait pas été d'abord favorablement accueillie ici. J'ai du moins quelques raisons de croire que le comte de Nesselrode avait été plus frappé de ses inconvénients que de son utilité; mais il aura mis dans ses observations, s'il s'est permis d'en faire, l'extrême réserve que lui commande plus que jamais sa position, et l'on assure que M. de Tatichtcheff, convaincu que le moment de prendre une grande détermination à l'égard de la Turquie était arrivé, a su faire consentir son Maître à cette

entrevue. V. E. sait que ce ministre a reçu l'ordre de rejoindre l'Empereur sur les frontières de Pologne.

Je voudrais, Monsieur le Vicomte, pouvoir vous donner des éclaircissements certains sur le véritable motif de la réunion des deux Empereurs; il ne peut sans doute être que très important, mais nous manquons aujourd'hui à Pétersbourg de tous moyens d'informations exactes: les personnes desquelles je puis ordinairement en espérer accompagnent l'Empereur ou sont absentes. Je ne puis donc faire part à V. E. que de conjectures fondées sur mes propres observations et sur les communications qui m'ont été faites par mes collègues.

J'ai déjà eu l'honneur, Monsieur le Vicomte, de vous mander que mon opinion était qu'aussitôt que la guerre d'Espagne serait terminée, toute l'attention de l'Empereur se tournerait immédiatement du côté de la Turquie et qu'il ne tarderait pas à prendre les mesures que lui commandent son intérêt, sa politique et sa dignité, mesures que l'on n'a jamais dû considérer que comme suspendues et auxquelles il a nécessairement fallu s'attendre, dès que l'esprit de l'Empereur cesserait de concevoir ou d'admettre les inquiétudes qu'avaient données pour la tranquillité de l'Europe les téméraires entreprises des révolutionnaires.

Cette opinion, fondée d'ailleurs sur la connaissance des intérêts de la Russie et sur la nécessité pour elle de sortir d'une situation qui les compromet, semblait entièrement partagée par le ministre d'Autriche, qui m'avait souvent répété, en me complimentant sur la continuité et la rapidité de nos succès, que, sans inquiétudes désormais sur le résultat de la guerre d'Espagne, il en concevait de très grandes sur les dispositions de l'Empereur à l'égard de la Turquie, qu'il était facile de remarquer que les idées que l'on était parvenu avec tant de peine à écarter commençaient à se reproduire, que le langage de M. de Tatichtcheff à Vienne, s'il était conforme à ses instructions, indiquait clairement que l'Empereur croyait que le moment était arrivé de faire succéder au rôle de patience et d'attente auquel il s'est soumis depuis trois ans des mesures d'un autre genre et plus efficaces que celles des négociations, qu'il était donc bien à craindre qu'au lieu de la tranquillité dont l'Europe pouvait espérer jouir après l'affaire d'Espagne, l'agitation et l'inquiétude ne fissent que changer de place et de nature.

Le caractère de M. de Lebzeltern suffit pour garantir que, du moment où il émet une opinion, elle est aussi celle de son Cabinet. Il est donc vraisemblable que M. de Metternich, éprouvant les mêmes appréhensions sur les dispositions de l'Empereur et craignant de ne pouvoir plus retarder une action contre laquelle il a jusqu'à ce jour opposé tant d'habileté, n'ait pris la résolution de tenter cependant encore un dernier effort pour prévenir la crise, ou bien, dans le cas où elle serait inévitable, faire du moins valoir la nécessité où se trouve la Cour de Vienne de surveiller l'Italie, surtout au moment d'une guerre nouvelle, s'affranchir ainsi de l'obligation d'y prendre une part active et laisser l'Empereur s'y engager seul, sans toutefois renoncer aux avantages et compensations qui devront dédommager l'Autriche dans le cas où elle ne pourrait plus s'opposer au nouvel agrandissement de son formidable voisin.

Dans cette double hypothèse, le voyage de l'Empereur d'Autriche s'explique, et l'on voit un motif très important, mais très personnel et très intéressé, à l'entrevue des deux Souverains. D'un autre côté, M. de Tatichtcheff, que l'on doit supposer informé des résolutions de son maître, convaincu d'ailleurs comme il devait l'être il y a six semaines que lord Strangford avait perdu toute son influence et que le Divan ne ferait aucune nouvelle concession, a probablement jugé que, dans le cas d'une guerre qu'il désire et qu'il croyait inévitable, la Cour de Vienne se soumettrait à la nécessité et ne chercherait qu'à s'assurer les conditions les plus avantageuses possible, et qu'alors l'entrevue des deux Souverains hâterait une décision qu'il appelle de tous ses vœux, parce qu'il se flatte, peut-être avec raison, que, dans ce cas, M. de Nesselrode sera forcé de s'éloigner et de lui céder une place qui fait le principal objet de son ambition, et à laquelle le porte un parti déjà puissant, soutenu par toutes les intrigues imaginables.

Toutefois, Monsieur le Vicomte, il devient aujourd'hui vraisemblable que M. de Tatichtcheff se sera encore une fois trompé dans ses calculs. Depuis que la réunion des Souverains a été décidée, les affaires à Constantinople ont tout à coup pris une tournure bien différente, et qui permet de croire que les choses pourront encore s'arranger à l'amiable, ou, du moins, que, si la Russie se déterminait à la guerre, non seulement elle n'aurait plus le droit de compter sur la coopération de ceux auxquels elle paraissait avoir confié ses intérêts, mais se mettrait dans la position d'avoir à craindre de la part de l'Angleterre un entier abandon, peut-être même plus tard une opposition qui ne laisserait pas de compliquer la question et d'en rendre la solution assez incertaine.

L'ambassadeur d'Angleterre s'occupait depuis longtemps de fixer l'attention de son gouvernement sur les résolutions qui, d'un instant à l'autre, pouvaient être prises par l'Empereur Alexandre. Il avait indiqué le moment où le résultat de la guerre d'Espagne ne serait plus douteux, comme l'époque d'une crise qui ne pouvait plus être retardée et que l'on ne pouvait prévenir qu'en obtenant du Divan des concessions de nature à satisfaire la Russie, ou du moins à donner aux Cours dont elle avait accepté l'intervention le droit d'insister auprès d'elle pour le retour immédiat de son ambassadeur à Constantinople. Les craintes et l'opinion de Sir Charles Bagot étaient tellement partagées par M. Canning, que ce ministre n'avait pas balancé à envoyer à Lord Strangford de nouvelles instructions et à lui donner une latitude de pouvoirs très étendue. Cet ambassadeur, qui, dans ses dernières lettres à Sir Charles Bagot, se plaignait d'avoir perdu avec son influence tout l'avantage de sa position, et qui ne prévoyait plus aucun moyen d'éviter la guerre, a su profiter avec autant d'habileté que de succès des ressources et des grands moyens d'action que lui donnaient ses nouvelles instructions. Il a commencé par adresser au reis effendi une note d'une extrême énergie, faite pour intimider le Divan, et, afin de frapper le Cabinet turc d'une terreur encore plus grande, après avoir demandé une dernière conférence, il a fait immédiatement embarquer et partir sa famille pour Marseille, en faisant connaître que, si la Porte se refusait

à se soumettre aux conseils de la raison, il quitterait lui-même sans délai Constantinople. Cette énergie et cette attitude menaçante, qui ont pu faire craindre au Divan d'avoir à la fois la guerre avec l'Angleterre et la Russie, ont produit tout l'effet que l'on pouvait s'en promettre. Sir Charles Bagot vient de recevoir par courrier extraordinaire une lettre de Lord Strangford, qui, sans entrer encore dans le détail de tout ce qui s'est passé dans sa conférence avec le reis effendi, se hâte cependant de lui annoncer qu'il a eu le succès le plus complet, qu'il a reconquis tout le terrain qu'il avait perdu, et que sa position était aujourd'hui plus forte qu'elle n'avait jamais été. Il ajoute, il est vrai, que toutes les concessions qui lui ont été promises devaient encore être soumises à la sanction du Sultan, dont l'indifférence pour les affaires a souvent produit un aussi mauvais effet qu'aurait pu le faire une mauvaise volonté prononcée.

Mais Lord Strangford ne doute pas que les ministres turcs ne fassent partager à leur Maître la frayeur dont ils sont eux-mêmes saisis, et que le Grand Seigneur ne ratifie les engagements pris par le reis effendi dans la conférence. Ce qui doit faire croire que cette espérance est fondée et qu'il y a réellement une grande modification dans les dispositions du Cabinet turc, c'est que le gianib effendi, connu par la violence de ses opinions et par sa haine contre les Chrétiens et surtout contre les Russes, a été destitué et remplacé de nouveau par Seydaa effendi, qui avait lui-même été exclu du Conseil à cause de son extrême modération. Les concessions obtenues par Lord Strangford acquièrent aujourd'hui d'autant plus d'importance que le comte de Nesselrode, après avoir eu connaissance des dernières instructions envoyées à cet ambassadeur, s'était empressé d'écrire à M. de Lieven une lettre qui aurait été communiquée à M. Canning, comme elle l'a été ici à Sir Charles Bagot, et dans laquelle le secrétaire d'Etat donne à entendre que, si le Divan consent à révoquer ou à modifier ses dernières ordonnances, qui, gênantes pour le commerce de toutes les nations, sont plus particulièrement encore contraires aux relations commerciales de la Russie, non seulement avec la Turquie, mais même avec tous les ports de la Méditerranée, l'Empereur, regardant cette révocation comme une preuve certaine des dispositions pacifiques de la Porte, se montrerait alors plus disposé à renouer ses relations avec le gouvernement turc.

Sir Charles Bagot s'est empressé d'expédier les importantes nouvelles qu'il vient de recevoir au comte de Nesselrode, auquel elles vont prêter une très grande force; elles arriveront précisément au moment où les Souverains seront réunis. M. de Metternich, qui ne peut désirer la guerre, profitera sans doute avec habileté de l'avantage que doit lui donner ce grand changement dans les dispositions de la Porte. L'Empereur lui-même saisira probablement avec plaisir un prétexte plausible de temporiser encore; il comprendra que si, après de telles concessions, il persistait à vouloir en obtenir immédiatement de plus grandes, il pourrait se trouver seul engagé dans une guerre fort coûteuse, et dont le succès pourrait être toujours ou longtemps contesté: la saison d'ailleurs s'oppose à ce que l'on puisse agir dans ce moment. Ainsi, malgré

toutes les probabilités d'une rupture et les efforts du parti qui désire la guerre, il serait possible et même vraisemblable que les dernières nouvelles de Constantinople apportassent de grandes modifications aux résolutions qui peut-être étaient arrêtées lorsque l'Empereur a quitté Pétersbourg, et que le projet, probablement convenu, du démembrement des provinces de la Turquie Européenne, fût encore ajourné.

Dans tous les cas, Monsieur le Vicomte, il me semble que nous ne pouvons regarder que comme un événement heureux tout ce qui peut retarder l'explosion d'une guerre à laquelle nous ne pourrions aujourd'hui prendre aucune part, et dont les résultats cependant pourraient avoir pour nos intérêts de forts graves conséquences. Je crois donc que nous ne pouvons faire que des vœux pour le succès de ceux qui travaillent à la prévenir. Dès lors, et bien que nous ayons le droit d'être étonnés et de nous plaindre d'un silence qui annonce au moins de la défiance et peu de bonne foi de la part de nos alliés, nous ne devons cependant, dans la circonstance actuelle, redouter, je crois, aucune conséquence fâcheuse de la réunion des Souverains, et, selon toute apparence, le prince de Metternich, dont l'influence sur l'esprit de l'Empereur est toujours très grande, n'y plaidera que dans l'intérêt de la cause que nous aurions défendue nous-mêmes.

Cependant, Monsieur le Vicomte, la situation de l'Orient et la prépondérance que l'Angleterre s'est assurée à Constantinople ne manqueront sûrement pas de fixer l'attention de V. E.; et, lorsque l'affaire d'Espagne, glorieusement terminée, nous aura rendu dans la politique de l'Europe l'importance et la considération que nous étions condamnés à regretter encore longtemps, je ne doute pas que l'on ne m'envoie des instructions qui m'apprendront enfin quelle est l'opinion de mon gouvernement sur cette grande question de la Turquie, sur le sort de laquelle trois puissances semblent déjà s'être reconnu le droit de prononcer.

L'ambassadeur d'Angleterre, en me donnant communication des lettres de lord Strangford, me disait: „Maintenant que nous avons rempli notre tâche, „nous avons obtenu dans l'intérêt commun et dans celui de la Russie en parti- „culier tout ce qui était possible d'espérer et raisonnable de demander. Si „l'Empereur n'est pas encore satisfait, il peut envoyer M. de Tatichtcheff „à Constantinople pour se disputer seul avec la Porte. Il ne doit cependant „pas oublier que nous devons avoir égard aux concessions que nous venons „d'obtenir, et, si la guerre se déclarait, nous avons aujourd'hui acquis le droit „d'en examiner, d'en juger les motifs, et même celui de protéger les Turcs, „si nous pensions que la raison fût de leur côté. Après tout“, a ajouté l'ambassadeur, „il n'y aurait peut-être pas grand inconvénient, ni pour vous ni „pour nous, à laisser à cet Empereur le plaisir et l'occasion de faire tuer „trois ou quatre cent mille de ses soldats et à l'occuper ainsi de ses propres „affaires, de manière à ne plus lui laisser le temps de se mêler de celles des „autres. Dans tous les cas, l'essentiel pour l'Europe était d'empêcher ce colosse, „déjà si gênant pour tous, de s'étendre jusque sur la Méditerranée, et nous „pouvons vous garantir qu'il n'y mettra pas le pied“.

Je ne sais, Monsieur le Vicomte, jusqu'à quel point nous devons nous féliciter de cette sécurité donnée par l'Angleterre, et si c'est pour l'Europe, et surtout pour nous, un si grand avantage de voir cet autre colosse étendre et assurer sa domination sur la seule mer où il eût peut-être encore été possible de la lui disputer; mais cette phrase de l'ambassadeur semble indiquer la résolution prise par le Cabinet anglais de protéger par la suite les îles de la Grèce, comme elle protège déjà les Iles Ioniennes, c'est-à-dire en y établissant un grand gouverneur et une flotte permanente.

Le consul d'Angleterre, qui est ici depuis trente ans, et qui est souvent mieux informé que l'ambassadeur lui-même, disait il y a peu de jours à M. de Pontcarré, en lui parlant de l'entrevue des deux Souverains: „Cela „ressemblerait assez à l'affaire de Pologne. Il y a longtemps qu'en Angleterre „nous avons prévu que c'est ainsi que se déciderait le sort de la Turquie, „et nous en prendrons notre parti, pourvu que l'on donne à l'Autriche un „grand accroissement de force et de territoire, et qu'il soit bien irrévocable- „ment convenu que ni les Russes ni les Américains n'auront jamais aucune „espèce d'établissement quelconque dans la Méditerranée“.

Cette franchise rappelle la naïveté avec laquelle M. le comte de Nesselrode me disait il y a deux ans que, pourvu que la Russie s'entendît avec l'Autriche et l'Angleterre, le reste de l'Europe avait peu de chose à voir dans cette question, parce qu'elle n'avait rien à opposer à ce qui serait décidé sur le sort de la Turquie. Ce ministre, s'expliquant aussi avec moi sur la situation de la Grèce et sur l'abandon dans lequel la Russie laissait un pays qui paraissait avoir tant de titres à sa protection, me disait: „Pour protéger effica- „cement, il faudrait conquérir: or c'est une très mauvaise politique que celle „qui conseille de prendre ce que l'on ne saurait conserver. Toute entreprise „que nous ferions du côté de la Grèce mettrait l'Europe en feu et nous con- „damnerait à une guerre interminable. Si les Grecs se défendent seuls, ou ils „assureront leur indépendance, ou bien ils trouveront une protection aussi utile „que la nôtre; et quant à nous, nous avons sous la main les moyens de „nous dédommager sans troubler la paix du reste de l'Europe“. Il est donc permis de croire, Monsieur le Vicomte, que, tacitement au moins, tout est déjà convenu entre les trois puissances, et que chacune d'elles sait d'avance ce qu'elle doit espérer et prétendre, lorsque le moment de prononcer sur le sort de la Turquie sera arrivé.

Au milieu de toutes les intrigues dont je suis ici le témoin, ma position personnelle ne laisse pas que d'être assez embarrassante et me prescrit la plus extrême réserve. Ce que l'on appelle ici le parti russe, à la tête duquel se trouve le comte Araktchéeff, travaille dans ce moment à renverser le comte de Nesselrode, qui, depuis la retraite de M. de Gourieff, se trouve presque entièrement isolé, et, n'étant soutenu désormais que par la longue habitude que l'Empereur a de ses services et cette entière abnégation de volonté qui le rend commode, est son véritable appui, c'est le Cabinet autrichien: ainsi, par intérêt comme par affection, M. de Nesselrode reste tout dévoué à l'Autriche, et le peu d'influence qu'il peut exercer sur l'esprit de l'Empereur sera toujours

employé à maintenir et à accroître celle du prince de Metternich. L'intimité qui existe entre la Cour de Vienne et celle de Londres fait que tout naturellement le comte de Nesselrode, malgré l'antipathie apparente de son Maître contre les Anglais, se trouve disposé à faire tout ce qui peut dépendre de lui pour modifier ce sentiment. Ses relations avec M. de Lebzeltern facilitent beaucoup celles que l'ambassadeur d'Angleterre est dans le cas d'avoir avec le secrétaire d'Etat, et souvent le ministre d'Autriche se trouve servir, très utilement pour tous, de conseil et d'intermédiaire. V. E. peut donc concevoir que, bien que je vive avec le comte de Nesselrode sur le pied d'une sorte d'intimité, je ne puis jamais espérer ni la même confiance ni les mêmes dispositions que celles qu'il doit témoigner à mes deux collègues, qui font et feront tout ce qui dépendra d'eux pour le soutenir.

Cependant, Monsieur le Vicomte, quoique j'aie plus d'une preuve des dispositions peu bienveillantes de M. de Nesselrode à l'égard de la France, et que je le sache très généralement ennemi de nos intérêts, toutefois il a si peu d'influence, et son intérêt lui prescrit tellement la tranquillité et la conciliation, que je ne sais si nous ne devons pas le préférer à celui qui, selon toute vraisemblance, serait appelé à lui succéder. M. de Tatichtcheff professe beaucoup de haine pour les Anglais aussi bien que pour les Autrichiens, mais il a trop souvent prouvé qu'il n'hésite pas à sacrifier à son intérêt ses sentiments et ses opinions, pour pouvoir considérer les uns ou les autres comme une garantie de la conduite qu'il tiendrait s'il arrivait au ministère; ce qui ne pourrait jamais être que si l'Empereur se déterminait à faire la guerre. D'ailleurs son esprit inquiet et remuant a un tel besoin d'intrigues et d'activité, qu'il est permis de croire que l'influence qu'il pourrait acquérir ne serait que funeste à la tranquillité de l'Europe.

Je conserve donc une attitude entièrement neutre et passive. Je me borne à observer en silence toutes les intrigues qui sont en jeu dans ce moment pour supplanter le comte de Nesselrode. Il ne pourrait croire à la sincérité des vœux que j'affecterais de faire pour qu'il se maintienne, mais au moins il ne pourra pas me reprocher d'avoir manifesté aucune partialité pour son compétiteur. Si, comme il est permis de le croire, les dernières nouvelles de Constantinople préviennent ou font ajourner la guerre, et que la Russie se détermine à renouer ses relations avec la Porte, il est probable que M. de Tatichtcheff sera envoyé à Constantinople, et M. de Nesselrode verrait encore une fois se dissiper l'orage qui l'a souvent menacé. Je reste alors avec lui sur le pied où je suis depuis mon arrivée à St-Pétersbourg. Dans le cas contraire, je prendrais conseil des circonstances et j'attendrais les instructions de V. E.

L'Empereur arrivera le 4 à Kameniec-Podolsk, y restera deux jours, se rendra ensuite à Khotine, qui n'est qu'à une fort petite distance de Czernowitz. C'est là seulement que sera positivement décidé le lieu de l'entrevue. On assure que les deux Souverains ne resteront ensemble que quarante-huit heures. Cependant quelques personnes pensent qu'en raison des nouvelles de Constantinople, cette entrevue pourrait se prolonger. Il paraît que l'Empereur abrège son voyage et que S. M. sera de retour le 28 de ce mois.

## 93.

*St-Pétersbourg, le 5 octobre 1823.*

..... Je regrette de ne pouvoir encore me livrer qu'à des conjectures sur le véritable motif de l'entrevue des deux Empereurs et de ne pouvoir donner à V. E., sur cet important événement, et qui peut avoir d'aussi graves conséquences, d'autres informations que celles contenues dans ma dépêche № 24. Ce ne sera qu'au retour de l'Empereur que je pourrai avoir, soit avec S. M., soit avec le comte de Nesselrode, des explications qui ne seront pas satisfaisantes, mais qui me mettront cependant peut-être en mesure de mieux connaître la vérité. J'userai bien certainement du droit que j'ai de demander connaissance des motifs du silence extraordinaire que l'on a cru devoir observer envers moi. Cette réserve a été portée au point de me garder le secret même sur la communication qui a été faite par le Cabinet de Vienne aux ministres du Roi, et dont je n'ai connaissance que par la dépêche № 15 de V. E. Il est assez remarquable qu'en faisant à l'Empereur Alexandre une sorte d'obligation d'une réserve si peu conforme à la nature des rapports qui existent entre nos gouvernements, M. de Metternich ait voulu se donner seul le mérite d'une apparente confiance; car, d'après les lettres de V. E., je dois croire que le général Pozzo n'a été chargé de Lui donner aucune espèce d'explication, ni même de La prévenir de la possibilité de cette entrevue.

Je ne pense pas cependant que vous ajoutiez une foi entière aux communications que vous avez reçues de Vienne, ni que V. E. admette qu'un événement qui doit fixer l'attention et faire naître les inquiétudes de presque tous les Cabinets de l'Europe n'ait d'autre motif que celui de répéter à l'Empereur Alexandre ce que les Cabinets de Londres et de Vienne n'ont cessé de dire depuis l'insurrection de la Grèce. Cette nécessité de séparer les griefs particuliers de la Russie de ce qui peut être relatif à la pacification des Grecs a été non seulement reproduite dans presque toutes les notes qui ont été adressées au Cabinet russe depuis trois ans, mais elle a même été en quelque sorte admise par la Russie, qui a plus d'une fois déclaré qu'elle renouerait ses relations avec la Porte dès que les Principautés seraient *effectivement* évacuées et que les entraves que le Divan a jugé convenable de mettre au commerce, et qui sont contraires à l'esprit et à la lettre des traités, seraient détruites. Ce fait paraît tellement admis et convenu, que V. E. remarquera que Lord Strangford, dans la note qu'il vient d'adresser au reis effendi et dans la conférence où il a obtenu des concessions qu'il pense avec raison devoir pour le moment satisfaire la Russie, n'a rien dit qui eût directement rapport à la pacification de la Grèce. Il est donc probable que M. de Metternich a écrit confidentiellement à l'Empereur et à M. de Nesselrode. Il est encore possible qu'il ait renouvelé la proposition de séparer les intérêts de la Grèce de ceux de la Russie, et que l'idée de faire admettre son projet ait servi de prétexte à l'entrevue, mais certes il a fallu d'autres motifs et des raisons plus importantes pour déterminer l'Empereur d'Autriche à faire le voyage de Kameniec-Podolsk. Les conversations que j'ai eues avec l'ambassadeur d'Angleterre, qui

est avec moi aussi communicatif que M. de Lebzeltern est réservé, les pièces dont il m'a donné connaissance, mes observations et les renseignements que j'ai pu recueillir, tout me confirme, Monsieur le Vicomte, dans l'opinion que, lorsque cette entrevue a été décidée, on avait renoncé, à Vienne ainsi qu'à Londres et à Pétersbourg, à tout espoir de pacification, et qu'il ne devait plus être question que de s'arranger et de s'entendre sur le résultat d'une guerre que l'on croyait positivement inévitable. M. de Metternich cependant était loin de la désirer, mais Marie-Thérèse n'avait pas voulu non plus ni désiré le partage de la Pologne, et n'avait accepté la Galicie que lorsqu'il était devenu impossible de retarder un événement qu'elle ne pouvait plus prévenir. La même raison déterminerait l'Autriche à s'emparer de la Bosnie, mais bien sûrement ce ne sera qu'après avoir tout essayé pour empêcher la guerre. Je crois donc que M. de Metternich saura tirer grand parti des nouvelles qui sont arrivées de Constantinople. Sous ce rapport, et en supposant que nous ayons nous-mêmes grand intérêt à ce que les relations de bonne intelligence se rétablissent entre la Porte et la Russie, je le répète à V. E., nous pouvons espérer que cette remarquable entrevue n'aura pas dans le premier moment les conséquences fâcheuses que nous pouvions justement redouter.

On peut supposer encore, Monsieur le Vicomte, qu'un autre motif est venu se joindre à celui auquel j'attribue principalement l'entrevue des deux Souverains. M. de Metternich a su jusqu'à ce jour tirer un trop grand avantage de l'intimité des rapports de son Maître avec l'Empereur pour ne pas employer tous ses efforts et toute son habileté à la maintenir le plus longtemps possible et à prévenir longtemps d'avance tout ce qui pourrait lui porter atteinte ou changer les dispositions, d'ailleurs assez variables, de l'Empereur Alexandre. La franchise, la chaleur et la bonne foi avec lesquelles ce Prince nous a soutenus et secondés dans l'affaire d'Espagne contrastent trop avec la conduite qu'ont suivie le Cabinet autrichien et ses agents pour ne pas avoir fait naître quelques appréhensions dans l'esprit de M. de Metternich sur la nature des rapports qui pourraient s'établir entre la France et la Russie après la conclusion de l'affaire d'Espagne, et lorsque ce grand événement, heureusement terminé, aurait donné au gouvernement du Roi une stabilité et une fixité de système dont le défaut jusqu'à ce jour a été le motif ou le prétexte de la défiance que l'on nous témoigne et de l'espèce d'isolement dans lequel on nous tient depuis la seconde Restauration. Cette affaire d'Espagne, malgré tout ce qu'a pu faire dire une impatience irréfléchie, a marché beaucoup plus vite et a été conduite avec bien plus de sagesse et d'énergie que ne le supposaient les Cours alliées. En la voyant approcher de son dénouement, M. de Metternich, connaissant toute l'influence qu'il peut exercer, par lui-même d'abord, et surtout par l'espèce d'ascendant que son Maître a su prendre sur l'esprit de l'Empereur, peut avoir pensé qu'il devenait important pour lui de resserrer encore une intimité qui, tant qu'elle subsistera sur le pied où elle est, prévient la possibilité de rapports plus directs et plus confidentiels avec la France. Il est donc permis de croire, sans trop de préventions, qu'indépendamment de la Turquie, il sera question de nous et de l'Espagne dans cette entrevue. Il me

suffit de connaître la manière dont M. de Lebzeltern s'exprime ici, pour ne pas avoir de doute sur celle dont M. de Metternich parlera de nous à l'Empereur, et pour préjuger les moyens qu'il emploiera pour faire naître dans l'esprit de ce Prince de nouvelles inquiétudes, ou du moins, diminuer la confiance que, dans ce moment, il serait disposé à nous accorder. Le chancelier rendra justice et donnera les plus grandes louanges à la manière dont l'armée s'est conduite, sous le rapport de la valeur comme sous celui de la discipline; mais il ne manquera pas de trouver dans les capitulations qui ont été faites par nos généraux, dans l'indulgence avec laquelle ont été traités les chefs des révolutionnaires, dans les garanties d'impunité qu'ils ont obtenues, enfin dans tout ce que M. de Brunetti aura eu soin d'écrire, et qui se trouve à certains égards confirmé par les lettres du colonel Boutourline, mille moyens pour effrayer l'esprit de l'Empereur sur le résultat définitif de l'affaire d'Espagne. Il représentera l'œuvre que nous croirons avoir achevée lorsque nous aurons délivré le Roi, comme incomplète, parce que, la force que nous avons laissée aux Constitutionnels armés mettant Ferdinand VII dans l'impossibilité d'agir librement ni de maîtriser le parti révolutionnaire, nous serons obligés de maintenir longtemps un corps d'armée en Espagne, et que, tant que dureront les agitations auxquelles ce malheureux pays est encore condamné, la France peut être considérée elle-même dans un état de parfaite tranquillité. Il dira que cette question d'Espagne divise encore chez nous tous les esprits; il n'oubliera pas surtout d'élever de nouveaux doutes sur l'union des ministres, et si malheureusement nous sommes destinés à voir dans le parti royaliste la désunion et la violence qui se sont fait remarquer dans la dernière session, il faut s'attendre que nos ennemis et nos envieux en sauront habilement tirer avantage.

Il ne faut pas nous le dissimuler, Monsieur le Vicomte, M. de Metternich trouvera malheureusement l'esprit de l'Empereur trop disposé à accueillir une partie de ses craintes et à partager ses défiances. La dernière conversation dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à V. E., et généralement toute ma correspondance depuis mon retour de Paris, prouvent combien l'esprit de ce Prince est accessible à toutes les inquiétudes que l'on cherche à lui donner sur notre compte. Ce qui est déplorable, mais malheureusement trop vrai, c'est qu'il est d'autant plus disposé à les admettre et à nous témoigner de la défiance, que chez lui l'intérêt bien raisonné de sa politique est dominé par un petit sentiment de jalousie qu'il dissimule mal et qui le dispose à se refuser à l'évidence même, ou du moins qui lui fait suivre avec une sorte de regret les progrès que la France fait chaque jour vers le rétablissement de tout ce qui doit lui rendre force, puissance et considération. Je ne puis oublier que M. de Nesselrode, qui semble quelquefois ne sortir de sa réserve que pour s'exprimer avec la plus naïve franchise, me disait à l'occasion de la proposition napolitaine:

„Puisque nous vous avons fortement engagés à faire la guerre, nous „sommes en quelque sorte obligés de vous appuyer un peu plus ouvertement „que ne le font les autres Cabinets, mais je ne vous cache pas que l'Empereur

„partage une partie des inquiétudes que l'on conçoit à Vienne sur les idées „que vous paraissez avoir pour la réorganisation de l'Espagne".

M. de Metternich trouvera donc le terrain tout préparé pour fortifier les germes de défiance qu'il a mis tant de soin à entretenir. D'ailleurs l'espèce de complicité qui doit unir les deux Souverains dans le cas où les circonstances décideraient le partage des provinces turques, duquel nous sommes nécessairement exclus, doit encore contribuer à resserrer les liens qui unissent les deux Cabinets et prolonger l'espèce de tutelle morale qu'ils se supposent le droit d'exercer sur nous. Personne dans ce moment n'est malheureusement auprès de l'Empereur pour détruire ou du moins combattre l'effet des préventions que l'on va probablement s'occuper de lui donner, et les explications que je serai peut-être dans le cas d'avoir avec lui ne changeront probablement rien aux engagements que M. de Metternich a toujours le talent et l'habileté de lui faire prendre.

V. E. jugera facilement par ma dépêche № 24 et par tout ce que j'ai eu l'honneur de Lui mander précédemment, combien je dois regretter que, dans le moment où la question de la Turquie peut tout à coup prendre une tournure si grave et si importante, Elle n'ait pas cru devoir m'envoyer par M. de Fontenay des instructions précises, ou du moins me faire connaître Sa propre opinion sur un sujet aussi intéressant. C'est une charge, Monsieur le Vicomte, d'une bien grande responsabilité, que de me laisser en quelque sorte le droit d'agir dans une circonstance aussi délicate d'après mes seules lumières, et sans autres guides que mon zèle et mon dévouement; j'aurais employé l'un et l'autre à suivre exactement la direction que je demandais: privé de cette direction, je puis m'égarer dès le moment du départ. Il m'importe donc de soumettre à V. E. mon opinion personnelle sur cette question, qui, sous quelque côté que je la considère, me semble ne laisser à la France qu'un rôle passif, insignifiant et malheureusement trop semblable à celui qu'elle a joué à l'époque des deux partages de la Pologne.

Au moment où l'insurrection de la Grèce éclata, et lorsque, par suite de cette révolution, la Russie rompit ses relations avec la Porte, la France, alors maîtresse de toutes ses ressources, n'ayant point de guerre ni de complications extérieures, était libre de prendre à cette grande question une part active et directe. Elle y était invitée comme toutes les autres Cours par la Russie, qui déclarait alors l'impossibilité de la coexistence de l'Empire Ottoman avec le reste de l'Europe. Toutes les Cours, effrayées, protestèrent contre ce projet de l'Empereur de refouler les Turcs en Asie: toutes semblaient croire que l'exécution d'un pareil projet devait être la cause immédiate et le signal d'un embrasement général. La France partagea les mêmes craintes. L'Autriche et l'Angleterre, paraissant persuadées que la Porte était en mesure de châtier les Grecs et de les asservir, ou voyant dans leur insurrection un moyen de détruire l'influence religieuse et politique que la Russie exerçait depuis si longtemps sur ces contrées, les déclarèrent rebelles et demandèrent leur abandon. On assimila la révolte des Grecs à celles de Naples et de Turin, et la cause d'un peuple chrétien opprimé par le plus absurde despotisme

à celles des carbonari et des factieux de tous les pays. Le Cabinet autrichien, bien secondé par celui de Londres, sut faire adopter ces idées à l'Empereur. On lui représenta que la religion ne pouvait servir de motif ni de prétexte pour soutenir des sujets révoltés contre leurs maîtres *légitimes* et que l'appui ou protection qu'il lui prêterait serait considéré comme un désaveu des principes qu'il avait si hautement proclamés, et assurerait le triomphe de tous les révolutionnaires. La France n'opposa rien à cette logique: l'Empereur fut persuadé; les Grecs furent abandonnés à eux-mêmes. L'insurrection n'en fit que plus de progrès; sans discipline, sans chefs, presque sans armes, les Grecs résistèrent et battirent successivement sur terre et sur mer tous les généraux turcs envoyés pour les soumettre. La Porte cependant, qui d'ailleurs n'est pas payée pour croire aux vues désintéressées de la Russie, apprécia peu la générosité de l'Empereur, et n'en crut pas moins que la révolte de la Grèce était l'œuvre de ses agents. Les Principautés furent occupées, ravagées par les troupes turques. Les représentations de l'ambassadeur de Russie restèrent sans effet: il fut obligé de quitter Constantinople.

L'Empereur Alexandre supporta tout et fit preuve d'une patience et d'une longanimité qui honorent au moins son caractère. Frappé de l'idée des maux dont l'audace des révolutionnaires semblait menacer l'Europe, il ne parut sensible qu'à ce danger, et crut devoir faire à la nécessité d'y porter remède le sacrifice de ce que lui demandaient sa politique et les intérêts de sa nation. Il en confia la défense à l'Autriche et à l'Angleterre.

La France alors n'avait point d'ambassade à Constantinople, et, lorsque M. de Latour-Maubourg y arriva, ses instructions ne lui permirent pas de prendre l'attitude qui aurait pu lui donner une grande influence, ou du moins lui faire partager celle qu'il fut obligé d'abandonner entièrement à ses collègues, bien déterminés d'ailleurs à l'écarter. La présence de notre ambassadeur à Constantinople ne servit donc qu'à mieux constater encore que les trois Cours regardaient la France comme entièrement en dehors de la question, et d'avance obligée d'admettre le résultat des négociations confiées aux ministres d'Autriche et d'Angleterre, mais plus spécialement à Lord Strangford. C'est ainsi que graduellement, et ne rencontrant aucun obstacle, les Cours de Londres, de Vienne et de Pétersbourg se sont accoutumées à se reconnaître seules le droit de prononcer sur le sort de l'Empire Turc, ou du moins de ses provinces européennes, et que, sans convention écrite, la connaissance mutuelle qu'elles ont de leurs forces, de leurs intérêts réciproques et directs, et de leurs convenances, les a préparées d'avance à un arrangement tacite, qui les trouvera d'accord le jour où le démembrement de la Turquie Européenne sera prononcé par elles.

Cependant le pavillon de France s'était fait plus qu'aucun autre estimer et respecter dans l'Archipel. Les sentiments que les Grecs témoignaient à nos officiers de marine, la considération que les Turcs eux-mêmes avaient pour eux, semblaient indiquer que le gouvernement aurait peut-être pu faire jouer à la France un rôle moins secondaire. On n'a point voulu profiter de cet avantage ni des souvenirs pleins de reconnaissance et d'attachement qu'avait

laissés dans l'esprit des Grecs l'administration sage et protectrice du général Donzelot.

Abandonnés de la Russie, ne trouvant du côté de la France qu'une compassion stérile, sans aucune assistance, les Grecs, déjà forts de leurs victoires et devant à l'avenir se croire affranchis du joug ottoman, ont cependant senti le besoin d'une protection. En désespoir de cause, ils ont tourné leurs regards du côté de l'Angleterre. Déjà, la constance de leurs efforts avait changé les dispositions de la nation anglaise à leur égard, et la politique prévoyante du Cabinet anglais n'a pas tardé à reconnaître qu'il pouvait s'assurer un point d'appui de plus dans la Méditerranée. Lord Strangford a dû désavouer les secours de tout genre qui d'Angleterre ont été envoyés en Grèce, mais il n'a certainement persuadé personne, et, si les Grecs aujourd'hui ne peuvent se flatter d'une entière indépendance, ils savent au moins qu'une existence politique plus supportable que l'esclavage dont ils se sont affranchis leur sera garantie par l'Angleterre.

Si la France, avant la guerre d'Espagne, et lorsque tant d'occasions lui étaient offertes d'élever sa voix dans la question de la Grèce, dont le dénouement devait depuis si longtemps être prévu, a cru devoir garder le silence et se prescrire un rôle entièrement passif, peut-elle changer ce rôle aujourd'hui, au milieu des embarras non seulement d'une guerre dispendieuse, mais de ceux du rétablissement de l'ordre dans un pays où tous les éléments d'une organisation quelconque semblent entièrement manquer? Notre armée se couvre de gloire; elle prépare au Trône un formidable appui, à la France un brillant avenir: mais tous ces avantages, elle les conquiert pour nous au delà des Pyrénées. Est-ce dans le moment où elle est occupée et au milieu d'une action dans laquelle nous sommes seuls engagés, que nous pouvons avec espoir de succès demander aux trois plus grandes puissances de l'Europe compte de leurs actions et de leurs intentions sur un fait sur lequel toutes les trois ne craignent pas d'établir qu'elles ont seules le droit de prononcer? Il est difficile de le penser, et cependant on ne peut se dissimuler que rien ne serait plus malheureux pour le gouvernement français que de voir se renouveler sous ses yeux l'histoire inique et honteuse du partage de la Pologne. Dans cet état de choses, Monsieur le Vicomte, il me semble que tout ce qui peut retarder le dénouement de ce grand événement ne peut que nous être avantageux. Le temps peut nous donner l'espoir et nous assurer les moyens de pouvoir élever au moins des réclamations, qui aujourd'hui ne seraient que vaines et par conséquent dangereuses. D'ailleurs, si les dernières nouvelles de Constantinople ne déterminent pas à un nouvel ajournement, la résolution de faire la guerre doit être déjà prise; il faudrait alors nous soumettre à en attendre le résultat. Mais si au contraire, comme tout porte à le croire, le succès que vient d'obtenir Lord Strangford amène une modification dans les résolutions qui peut-être étaient prises avant le départ de l'Empereur, alors, bien que tôt ou tard il faille s'attendre à une rupture ouverte et à ses conséquences, cependant je crois que ce serait déjà un grand avantage pour nous qu'elle fût retardée. Si, par exemple, notre affaire d'Espagne pouvait être

militairement et politiquement terminée cet hiver, et si le grand événement qui menace encore la tranquillité de l'Europe était seulement différé jusqu'au printemps, ne serions-nous pas plus en mesure qu'aujourd'hui de demander des explications à la Russie? L'ambassadeur de France à Constantinople ne pourrait-il pas, dans le sens qui serait jugé le plus convenable à nos intérêts, élever des réclamations et leur donner plus de poids en faisant paraître dans l'Archipel la flotte qui bloque aujourd'hui les ports d'Espagne? Enfin la Prusse, qui semble ainsi que nous destinée à rester étrangère à ce qui se prépare en Orient, ne pourrait-elle être amenée à unir sa voix à la nôtre? En un mot, Monsieur le Vicomte, aujourd'hui nous ne sommes en mesure de rien, car une protestation sans effet serait pire que le silence: dans six mois, nous pourrons être en position de demander au moins que, si le démembrement de la Turquie est inévitable, que ce soit d'accord avec toutes les puissances et que des arrangements soient pris pour que l'agrandissement exclusif de deux ou trois d'entre elles ne détruise pas entièrement toute espèce d'équilibre politique en Europe.

Croirait-on peut-être que, si la guerre était immédiatement déclarée, elle donnerait à l'Empereur une occupation qui, détournant son attention de ce qui se passe en Espagne, nous assurerait d'être moins contrecarrés dans les idées que nous pouvons avoir sur la réorganisation de ce royaume? Je crois que, dans les circonstances actuelles, cette idée ne saurait plus être parfaitement juste et que ce serait désirer un mal très réel pour en éviter un qui n'est peut-être qu'imaginaire. Nous devons en effet nous attendre à avoir à lutter contre des intrigues de toute espèce, à des discussions vives et désagréables avec nos alliés. J'aurai probablement des moments très pénibles à passer à Pétersbourg.

Mais jusqu'à présent, en dépit de toutes les méfiances, de toutes les intrigues, nous n'avons cependant fait en Espagne que ce que nous avons cru utile et nécessaire de faire; il en sera de même encore. Et en définitif, puisque nous ne pouvons vouloir que ce qui peut assurer le bonheur, ou du moins la tranquillité de l'Espagne, nous sommes à peu près sûrs de pouvoir agir comme nous jugerons convenable de le faire pour atteindre ce but. Il suffit à l'Europe de savoir que nous ne voulons en Espagne ni la souveraineté du peuple, ni celle de la Camarilla. On intriguera beaucoup sans doute pour détruire ou diminuer l'influence que nous avons acquise; mais après tout, on ne nous fera pas la guerre pour nous forcer d'adopter telle ou telle nuance entre le despotisme absolu et la constitution des Cortès.

En attendant, nous avons rempli avec honneur tous les engagements que nous avons pris et la tâche que notre propre sûreté nous avait imposée; et nous aurons acquis avec une admirable armée la force et la considération qui donnent le droit de parler et assurent les moyens de se faire écouter.

Je crois donc, Monsieur le Vicomte, que, dans la situation où la France se trouve aujourd'hui, il est de son véritable intérêt que la guerre d'Orient soit ajournée et que l'Empereur se maintienne encore longtemps dans ses dispositions pacifiques. Au reste, il est de mon devoir de déclarer à V. E.,

quelles que puissent être les vues des ministres du Roi, que je ne suis nullement en mesure de prévenir la guerre ou de déterminer l'Empereur à la faire; il faut beaucoup de temps et des événements que l'on ne peut encore prévoir, pour détruire et remplacer l'influence qui domine aujourd'hui le Cabinet de St-Pétersbourg, et c'est déjà beaucoup d'empêcher une partie du mal que cherchent à nous faire ceux qui exercent cette influence.

Je ne suis entré dans ce détail si long, Monsieur le Vicomte, que pour bien faire connaître à V. E. mon opinion personnelle sur l'affaire de Turquie, sur les conséquences qu'elle me semble devoir entraîner pour nous, et Lui indiquer le langage que je tiendrai ici, ainsi que les vœux que j'émettrai jusqu'à ce qu'Elle m'ait fait connaître Ses intentions.

J'ai déjà eu l'honneur de mander à V. E. le peu de succès qu'avait eu l'ouverture qu'Elle m'avait donné l'ordre de faire relativement au Roi de Wurtemberg. Sur cet article plus que sur aucun autre, l'Empereur ne fera rien que d'accord avec la Cour d'Autriche, et M. de Metternich, dont les projets sur les petits Etats d'Allemagne qui ont reçu des Constitutions sont très étendus, est bien loin de penser que le rappel accidentel de M. de Wangenheim soit une garantie suffisante des dispositions du Roi de Wurtemberg et des complaisances que l'on voudrait obtenir de lui. C'est donc une corde très délicate à toucher ici, et un sujet sur lequel les ambassadeurs du Roi ne peuvent s'expliquer franchement que lorsqu'ils en auront reçu l'ordre et qu'ils connaîtront bien positivement jusqu'à quel point ils doivent porter leur opposition, lorsque les vues du Cabinet autrichien seront plus clairement indiquées. On peut d'avance se tenir pour assuré qu'à moins qu'il ne survienne de grands changements dans les dispositions de l'Empereur, il appuiera de tout son assentiment les projets de la Cour de Vienne, et que ses ministres recevront l'ordre de s'expliquer dans ce sens.

On assure qu'après l'entrevue de Czernowitz, M. de Metternich passera par Berlin en retournant à Vienne.

Il est assez curieux de savoir quelle espèce de communication on jugera convenable de nous faire.

Dans le cas où M. de Beaurepaire n'aurait pas pu se procurer la note de Lord Strangford au Divan, j'ai l'honneur d'adresser à V. E. copie de cette pièce, dont je dois la communication aux dispositions de confiance et d'intimité de l'ambassadeur d'Angleterre à mon égard.

---

## 94.

*St-Pétersbourg, le 15 octobre 1823.*

La Princesse de Wurtemberg est arrivée avant-hier à Gatchina, où la Cour s'était réunie pour la recevoir. Elle avait été précédée de vingt-quatre heures par S. A. I. le Grand-Duc Michel, qui avait été au devant d'elle jusqu'à la frontière. LL. AA. II. resteront à Gatchina jusqu'au retour de l'Empereur; ce n'est qu'alors que toute la Cour reviendra à Pétersbourg.

Le Prince Guillaume de Prusse est arrivé et doit faire ici un séjour de six semaines. S. A. R. est de même établie à Gatchina. On croit que le mariage du Prince Royal de Prusse avec la Princesse de Bavière rendra possible celui du Prince Guillaume avec une des filles du prince Antoine Radzivill. Le Roi, jusqu'à ce jour et malgré son extrême tendresse pour son fils, avait refusé son consentement à ce mariage.....

---

## 95.

*St-Pétersbourg, 22 octobre 1823.*

.....L'Empereur Alexandre, en quittant Czernowitz, s'est rendu à Tulchina, d'où il ira visiter les colonies militaires de la cavalerie. Il paraît que S. M. I. ne sera ici que le 2 novembre.

La nouvelle de l'arrivée d'un négociateur turc à Bucharest ne s'est pas confirmée. On a seulement rappelé de Trébizonde à Constantinople celui que l'on prétendait devoir être chargé de cette mission, et ce rappel seul suffit pour donner de justes espérances sur les dispositions actuelles du Divan.

La Cour est toujours à Gatchina. Il y a eu plusieurs jours de fête pour la jeune Princesse Charlotte de Wurtemberg, qui, malgré son extrême jeunesse, a su captiver tous les suffrages. Elle réunit à une extrême modestie beaucoup de grâce, d'esprit et de tact. Elle a su en très peu de temps apprendre la langue russe, non seulement de manière à pouvoir la lire et la comprendre, mais elle s'exprime avec grâce et facilité, et s'est adressée dans cette langue à plusieurs officiers qui lui ont été présentés et qui ne parlaient pas français. Selon l'usage, le Corps diplomatique n'a point été admis aux fêtes qui ont eu lieu à Gatchina: les ministres de famille, c'est-à-dire ceux de Prusse et de Wurtemberg, ont seuls été invités. Nous ne serons probablement pas dans le cas de voir ni de faire notre cour à la Princesse avant la fête de l'Empereur, le 24 décembre.

---

## 96.

*St-Pétersbourg, 18 novembre 1823.*

L'Empereur est arrivé le 15 au Château de Gatchina, où la Cour se trouve encore retenue par suite de l'accident arrivé à Madame la Grande-Duchesse Alexandrine [1]). On assure que S. M. I. jouit de la meilleure santé et ne paraît nullement fatiguée du long voyage qu'Elle vient de faire.

L'arrivée du comte de Nesselrode, qui s'était séparé de l'Empereur à Vosnessensk, colonie militaire, a précédé de vingt-quatre heures celle de S. M.

[1]) См. Великій Князь Николай Михаиловичъ, „Императрица Елисавета Алексѣевна“, т. III, стр. 259.

J'ai déjà eu avec ce ministre une conversation qui n'est que le prélude de celle que je dois avoir avec l'Empereur, auquel je compte demander une audience dès que j'aurai reçu le nouveau courrier qui m'est annoncé. Je crois cependant devoir rendre compte de ce premier entretien à V. E., afin de ne pas La laisser trop longtemps sans nouvelles et Lui donner au moins un premier aperçu des dispositions dans lesquelles le comte de Nesselrode est revenu de Lemberg. Je crois d'ailleurs prévenir l'intention de V. E. en ne retenant pas plus longtemps un aussi grand nombre de courriers, dans un moment où leur service doit vraisemblablement redoubler d'activité.

Aussitôt que j'ai été informé de l'arrivée de M. de Nesselrode, je me suis rendu chez lui pour le complimenter sur son heureux retour. Son accueil a été plein d'obligeance et de cordialité; il a paru sensible à ma démarche, et, quoiqu'elle fût toute naturelle et toute conforme aux rapports qui existent entre lui et moi, cet empressement de ma part a semblé le surprendre. M. de Nesselrode, en effet, ne pouvait ignorer l'étonnement et la peine qu'avait causé au Corps diplomatique en général, et à moi en particulier, le secret extraordinaire que l'on avait cru devoir garder vis-à-vis de nous sur l'entrevue de Czernowitz; il pouvait de même savoir que les éclaircissements tardifs que nous avions reçus de Lemberg n'avaient pas dû nous paraître bien satisfaisants ni même entièrement d'accord avec les communications en apparence plus franches qui nous avaient été faites par la Cour de Vienne. M. de Nesselrode pouvait donc croire que chacun de nous provoquerait des explications qui ne pouvaient être pour lui que fort embarrassantes. Cependant, Monsieur le Vicomte, mon opinion étant qu'en affaires importantes, il faut toujours marcher au but et ne pas attacher trop d'importance aux formes et aux moyens lorsque les résultats sont satisfaisants, j'ai cru qu'il était convenable, dans cette circonstance, d'aller au devant du comte de Nesselrode, de le rassurer d'avance sur les explications auxquelles il devait s'attendre, et de lui prouver par mon empressement que les observations que je pourrais être dans le cas de lui faire n'auraient rien de gênant pour lui. Il fut convenu qu'il se rendrait chez moi le jour suivant, et que nous parlerions alors de tout ce qui s'était passé pendant son absence.

Le comte de Nesselrode commença la conversation que nous eûmes effectivement le lendemain par me donner communication de nouvelles qu'il venait de recevoir de Port-Ste-Marie par un courrier qui avait passé par Paris, et m'annonça en même temps celui que V. E. avait dû m'expédier. Il me donna sur la retraite du duc de Bellune et sur la démission de M. de Caraman des détails qui expliquaient d'une manière satisfaisante ce double événement et détruisaient les bruits et les conjectures qui n'avaient pas manqué de trouver déjà crédit parmi les oisifs de St-Pétersbourg. Il m'a paru, quoique le comte de Nesselrode se soit généralement exprimé avec assez de réserve, que les lettres du colonel Boutourline lui donnaient lieu de regretter que M. le Duc d'Angoulême n'eût pas témoigné un peu plus de confiance à cet officier.

„En tout“, m'a-t-il dit, „je dois vous avouer que cette expédition est „un peu plus espagnole que française“.

„Reste à savoir“, lui ai-je répondu, „si les réflexions qu'elle renferme „en sont plus justes et plus raisonnables; et je ne pense pas, par exemple, „que vous soyez plus disposés que nous à admirer la sagesse des décrets de „Ste-Marie, de Xérès et de Séville“.

— „Non, certes!“ m'a répondu le comte de Nesselrode, „ce sont des „actes de démence!“

„Alors permettez-moi donc de vous faire observer que des dépêches „datées des lieux mêmes où ont été lancés les décrets que vous trouvez si „peu raisonnables ont tort d'exprimer les sentiments ou les opinions dont „vous me parlez“.

— „Vous avez raison“, m'a dit le comte de Nesselrode, „mais tout cela „est déjà vieux, n'en parlons plus! Vous avez terminé cette entreprise noble„ment, largement; l'Europe entière vous doit reconnaissance et admiration. „Maintenant le plus difficile reste à faire: c'est de donner au Roi d'Espagne „sagesse, prudence et modération“.

„Nous y parviendrons, Monsieur le Comte“, ai-je répondu, „si nous „voulons avec franchise et bonne foi nous entendre sur la nature des conseils „qu'il s'agit aujourd'hui de donner à Ferdinand VII. Mais il faut pour cela „accord parfait et unanimité; il faut étouffer sous le grand intérêt général „toutes les petites jalousies, toutes les rivalités, toutes les fausses inquiétudes; „il faut enfin parler le même langage et vouloir le même but: une seule opi„nion différente des autres entretiendrait les passions, les exaspérations, et „détruirait tout l'effet que l'on peut se promettre de l'influence que, pour le „bonheur de l'Espagne, les Souverains alliés doivent vouloir exercer sur les „déterminations que prendra Ferdinand VII“.

Le comte de Nesselrode m'a appris alors qu'étant encore à Lemberg, et par conséquent avec le prince de Metternich, il avait reçu une longue dépêche du général Pozzo, qui, en soumettant à l'Empereur son opinion sur la nature des mesures qu'il convenait de conseiller au Roi d'Espagne, rendait en même temps compte d'un long entretien qu'il avait eu avec V. E., dans lequel Elle s'était trouvée entièrement d'accord avec lui et avait approuvé ses vues et ses idées, à tel point que l'espèce de travail qu'il adressait à l'Empereur pouvait en quelque sorte être considéré comme le résultat de cet entretien, et par conséquent comme la règle de conduite que se proposait de suivre le gouvernement du Roi. M. de Nesselrode m'a ajouté que M. de Metternich, auquel il avait communiqué la dépêche de l'ambassadeur, l'avait approuvée entièrement et sans aucune restriction, qu'il s'était empressé ensuite de rejoindre l'Empereur, et que, S. M. ayant de même donné Son approbation la plus entière aux idées présentées par le général Pozzo, on lui avait immédiatement expédié, et dans le sens où il le désirait, de nouvelles instructions. On y a joint un rescrit Impérial dans lequel toute la conduite de cet ambassadeur est approuvée de la manière la plus honorable et la plus flatteuse pour lui. M. de Nesselrode, en me témoignant combien il était satisfait de la confiance qui s'était si bien établie entre le général Pozzo et les ministres du Roi, m'a exprimé ses regrets qu'il n'en fût pas de même avec le général Vincent: il trouve que

nous nous sommes trompés sur les dispositions réelles du Cabinet autrichien, et que nous avons pris pour de la mauvaise volonté ou pour des intentions peu bienveillantes ce qui n'était tout simplement, de la part de l'Autriche, que l'expression de la crainte que lui causaient les vœux avoués d'un parti qui, pressé de terminer l'affaire d'Espagne, voulait le faire à tout prix et même en transigeant avec les révolutionnaires, que c'est à la crainte seule de cette transaction dangereuse qu'il fallait uniquement attribuer la conduite de l'Autriche et de ses agents, et que les choses auraient été tout différemment si les ministres du Roi eussent mis moins d'opposition aux conférences sur lesquelles on avait toujours inutilement insisté, quoique cependant elles fussent le seul moyen de prévenir les dissidences et de réunir les opinions.

J'ai répondu au comte de Nesselrode que j'avais déjà combattu et détruit trop souvent ces mêmes raisonnements, pour m'y arrêter encore; d'autant que toute notre conduite depuis le passage de la Bidassoa jusqu'à la prise du Trocadéro et à la délivrance du Roi, avait suffisamment démontré le peu de justice et de fondement de toutes ces inquiétudes dont on s'était fait un titre ou un prétexte pour nous susciter toutes sortes d'embarras. J'ai prié M. de Nesselrode de se rappeler que l'expérience qui avait été faite de ces conférences avait plutôt servi à justifier l'idée que l'on avait de leur inconvénient qu'à prouver leur utilité, et que la discussion désagréable qu'avait amenée la proposition napolitaine, si fortement appuyée par les ministres autrichiens, me semblait avoir démontré jusqu'à l'évidence la nécessité où le gouvernement du Roi s'était trouvé d'écarter autant que possible tout ce qui pouvait donner lieu à de semblables discussions, dont les conséquences pouvaient devenir si graves. J'ai observé que personne ne rendait plus de justice que V. E. au caractère conciliant et modéré de l'ambassadeur d'Autriche à Paris, et que bien certainement, si les instructions de M. le baron Vincent lui eussent permis de se placer sur la même ligne que le général Pozzo, la confiance des ministres du Roi eût été la même pour les deux ambassadeurs. J'ai ajouté que M. de Nesselrode n'ignorait point que V. E. et le général Pozzo s'étaient trouvés longtemps en opposition d'idées et de vues comme hommes politiques, mais que, supérieurs l'un et l'autre aux petites considérations, vous aviez su les soumettre aux grands intérêts du moment et vous rapprocher dès que vous aviez été sûrs de vos intentions réciproques, que le général Pozzo, avec la supériorité d'esprit qui le distingue, avait promptement jugé la question d'Espagne comme nous la jugions nous-mêmes, qu'il avait vu et mesuré dans toute son étendue les grandes et nombreuses difficultés de notre situation, et que, loin de partager les préventions absurdes, les bruits ridicules semés par la crédulité, la malveillance et la jalousie, il avait compris le danger de nous susciter de nouveaux embarras, et la nécessité de nous soutenir de tous ses moyens et de tout l'appui que lui donnaient les nobles et loyales intentions de l'Empereur, que c'était donc uniquement par sa conduite franche, habile et soutenue que le général Pozzo avait conquis aujourd'hui l'entière confiance du ministère du Roi, et que V. E. avait trop bien compris la force et l'utilité de l'appui que lui aurait prêté une semblable coopération de la part des ministres des

autres Cours, pour n'avoir pas vivement regretté de trouver si rarement en eux cette unanimité de confiance que la conduite de la France et la générosité de ses sacrifices lui donnaient le droit d'espérer de la part de ses alliés.

Après cette première explication, nous avons abordé avec la même franchise la question de l'entrevue de Czernowitz, et le comte de Nesselrode a dû me savoir gré de n'avoir point cherché à augmenter l'embarras qu'il paraissait éprouver.

„Vous avez dû recevoir“, lui ai-je dit, „la lettre que j'ai eu l'occasion „de vous écrire et dans laquelle je vous témoignais le regret que j'éprouvais „d'être dans l'impossibilité de donner à mon gouvernement les éclaircissements „qu'il était en droit d'attendre de moi sur les motifs et le but de l'entrevue „de Czernowitz. Vous avez pu vous attendre, Monsieur le Comte, surtout „lorsque, par la franchise et la générosité de sa conduite, la France croyait si „bien avoir acquis des droits à l'entière confiance de ses alliés, que les „ministres du Roi seraient nécessairement affligés d'une réticence dont il m'est „encore impossible de comprendre le motif, mais qui a dû leur faire craindre „de n'avoir pas encore obtenu le prix de leurs efforts. Quelles que dussent „être les questions politiques qui devaient être agitées à Czernowitz, il m'est „difficile d'admettre qu'il pût y avoir de l'inconvénient à en faire part aux „ministres des puissances alliées de l'Empereur. Si, comme on nous l'a dit „depuis, il ne devait être question que des affaires d'Orient, il me semble „qu'ayant été jusqu'à ce jour appelés à y prendre part et à joindre nos efforts „à ceux des Cours qui travaillent entre la Russie et la Porte, nous pouvions „peut-être prétendre à être informés des résolutions de l'Empereur, qui, dans „cette circonstance comme dans celles qui l'ont précédée, allait encore donner „à l'Europe une nouvelle preuve de la magnanimité de son caractère et de la „modération de ses prétentions. S'il devait être question des affaires d'Espagne, „alors, Monsieur le Comte, j'avais plus qu'un autre le droit d'être affecté d'un „silence qui pouvait me faire craindre d'avoir involontairement cessé de mériter „la confiance dont l'Empereur a jusqu'à ce jour daigné m'honorer. Mais au „reste, cette entrevue s'est terminée le plus heureusement du monde; l'Europe „a plus que jamais l'espoir de voir s'arranger d'une manière convenable et „satisfaisante pour la Russie les différends qui semblaient devoir encore troubler „sa tranquillité. Ne pensons donc qu'aux résultats, oublions ce qui s'est passé, „et ne voyez dans les sentiments que je viens de vous exprimer que la ma„nifestation d'un regret que vous comprenez sûrement et dont il est impossible „que vous n'appréciiez pas le motif. Permettez-moi seulement d'ajouter encore „à cette franche et amicale explication, qu'il m'a été pénible de ne devoir „qu'au hasard et à la confiance d'un de mes collègues la connaissance de la „dépêche relative aux affaires d'Espagne, et que vous avez adressée à vos „ministres près de petites Cours d'Allemagne. Je vous le demande, Monsieur „le Comte, quelle opinion voulez-vous que mon gouvernement prenne de la „nature de nos relations avec vous, sous le rapport de la confiance, lorsque „c'est par Dresde, Stuttgart ou Copenhague qu'il aura connu l'existence d'une

„pièce sur laquelle il est impossible que vous ayez pu vous flatter du secret? „Bien que vous paraissiez vous attacher, dans cette note, à ne représenter la „France que comme agent d'une volonté étrangère, prétention dont vous „n'ignorez pas le danger sur l'opinion publique, cependant l'esprit de cette „pièce, en général, aurait pu m'engager, surtout dans les circonstances actuelles „et lorsque la tâche que nous nous étions imposée est si glorieusement ter-„minée, à l'approuver entièrement si elle m'eût été communiquée. N'était-ce „pas à craindre, qu'en me faisant un mystère de cette pièce, en l'expédiant à „l'insu de l'ambassadeur de S. M., vous fissiez naître la supposition que son „contenu n'était peut-être pas entièrement d'accord avec le langage du gou-„vernement du Roi?"

Le comte de Nesselrode n'a répondu à la première partie de mes observations que d'une manière évasive, comme il était forcément obligé de le faire. Il m'a rappelé ce qui nous avait été dit sur cette entrevue, qu'elle n'avait eu d'abord aucun but politique, mais qu'elle avait été convenue entre les deux souverains au moment de leur séparation à Inspruck, qu'il était vrai que M. de Metternich avait pensé qu'il était possible de profiter de cette réunion pour faciliter encore l'arrangement des affaires entre la Russie et la Turquie, que l'entrevue des deux Souverains pouvait avoir eu l'heureux effet d'intimider les Turcs et de leur faire comprendre qu'il était temps enfin de prévenir le danger dont pouvait les menacer une plus longue obstination, que d'ailleurs cette entrevue s'était terminée de la manière la plus rassurante pour le repos de l'Europe, et que sans doute mon gouvernement serait le premier à s'applaudir du résultat qu'elle avait eu, que, si les nouvelles de Constantinople eussent été moins favorables et de nature à faire cesser tout espoir d'arrangement par les voies de conciliation, les alliés de l'Empereur avaient reçu trop de preuves de la franchise et de la loyauté de sa politique pour avoir pu douter que, dans cette supposition, son premier soin n'eût pas été de leur donner connaissance de leurs intentions et de s'entendre avec eux sur les mesures que les circonstances l'auraient obligé de prendre.

— „Mais", a ajouté le comte de Nesselrode, si vous vous croyez en „droit de nous faire quelques reproches sur le secret dont vous vous plaignez, „nous aurions peut-être aussi celui de nous étonner de l'empressement avec „lequel vous vous êtes rapprochés de l'Angleterre à l'occasion de cette entrevue „de Czernowitz?"

— „J'ignore, Monsieur le Comte", ai-je répondu, „à quoi vous voulez faire „allusion. Je serais assez disposé à croire que vos renseignements ne sont „pas très exacts; mais, en admettant que le fait dont vous parlez fût vrai, il „serait une preuve de plus de l'inconvénient attaché au silence observé à „notre égard. Quels que soient nos rapports avec l'Angleterre, laissés dans la „même ignorance qu'elle sur un fait qui pouvait avoir de graves résultats, il „eût été naturel que nous cherchions près l'un de l'autre les explications qui „nous étaient refusées ailleurs. Mais, je vous le répète, je doute que mon „gouvernement ait eu à cet égard avec le ministère britannique aucune com-„munication dont vous ayez le droit d'être étonnés et de vous plaindre".

„Votre second grief contre moi", a repris le comte de Nesselrode, „ne saurait vous donner un sujet raisonnable de mécontentement. La pièce dont „vous parlez n'était ni une instruction ni une circulaire; je n'en ai envoyé „copie ni à Vienne, ni à Paris, ni à Berlin: c'était tout simplement une sorte „de relation de ce qui se passait en Espagne, et qu'au moment de quitter „Pétersbourg, j'ai jugé convenable d'adresser à tous nos ministres près les „petites Cours, uniquement pour leur information particulière et pour les mettre „à l'abri de tous les commérages. Si j'avais pu prévoir que vous y eussiez „attaché la moindre importance, je n'aurais pas manqué de vous la com- „muniquer".

C'est ainsi, Monsieur le Vicomte, que s'est terminée cette explication. J'ai lieu de croire que M. de Nesselrode a été satisfait de ma modération, et j'ose espérer que V. E. approuvera ma conduite. En résumé, j'ai tout lieu d'être satisfait de la disposition dans laquelle j'ai trouvé le comte de Nesselrode, et surtout des communications qu'il m'a faites; elles m'ont prouvé que nous pouvons compter toujours sur le même appui de la part de l'Empereur, et que les instructions envoyées au général Pozzo sont entièrement conformes aux vues et aux intentions du gouvernement du Roi.

—

## 97.

*St-Pétersbourg, le 28 novembre 1823.*

Le comte de Nesselrode, revenu de Tzarscoe Sélo dimanche 23, me prévint par un billet que l'Empereur viendrait en ville le lendemain et me recevrait le mardi 25, à onze heures du matin. Il m'envoyait en même temps une petite lettre de S. M. en réponse à celle que, par ordre de V. E., j'avais eu l'honneur de Lui écrire pendant Son voyage pour Lui faire part des heureux événements de Cadix; j'en joins ici la copie. Je me rendis au Palais mardi à l'heure indiquée, et au moment même où S. M. revenait de la parade. Dix minutes après, je fus introduit dans Son cabinet. Je suis resté chez l'Empereur deux heures et demie. Je vais faire mon possible pour rendre compte à V. E., avec la plus scrupuleuse exactitude, de cette longue et intéressante conversation. L'attention que j'ai dû lui prêter et la fidélité de ma mémoire me donnent le droit de garantir à V. E. que je n'omettrai rien d'essentiel et que je rendrai même, en général, textuellement les paroles que j'ai entendues.

Au moment où j'entrai dans le cabinet de S. M., Elle était debout, appuyée sur un bureau. Elle vint à moi avec un empressement marqué, et, me prenant les deux mains: „J'attendais avec impatience, Monsieur l'Ambas- „sadeur, le moment de vous féliciter du fond de mon âme sur les grands et „heureux résultats de l'entreprise que la France vient d'achever d'une manière „si glorieuse. Ce ne sont point ici des félicitations banales que personne ne „peut vous refuser: vous avez trop connu l'intérêt que je n'ai cessé de prendre „à cette cause si noble et l'importance que j'attachais à vos succès pour „n'être pas, plus qu'un autre, convaincu que la satisfaction que je vous en

„témoignais est bien la franche expression de mes sentiments. Jamais, vous „le savez, je n'ai douté un instant du succès de cette entreprise, et j'aime „à me rappeler avec vous que, dès Vérone, je n'ai pas hésité à vous pro- „mettre le résultat et la gloire que vous venez d'obtenir. Cependant, pour que „ce succès fût aussi complet, pour que les conséquences en fussent réellement „utiles à la France et à l'Europe, il fallait que l'attaque fût aussi franche, „aussi loyale qu'elle l'a été; il fallait cette noblesse de principes proclamée et „soutenue par le gouvernement du Roi; il fallait cette générosité, cette admi- „rable modération jointe à tant d'énergie, qui a dirigé toute votre conduite „pendant cette courte et si mémorable campagne. Aussi la gloire qui en „rejaillit sur la France est tellement pure, qu'elle impose à la jalousie elle- „même l'obligation de vous rendre hommage. Ce dont je veux m'applaudir „avec vous, Monsieur l'Ambassadeur, ce sont des avantages sans nombre, „des bénéfices immenses qui vont résulter pour la France des nobles et „généreux sacrifices qu'Elle vient de faire. Une armée qui répond à ceux qui „voulaient douter de sa fidélité en donnant à toutes les armées de l'Europe „un exemple inimitable peut-être de dévouement, d'honneur, de bravoure et de „discipline, et qui, désormais irrévocablement unie à l'Auguste Famille de vos „Maîtres, assure la stabilité et la gloire de leur Trône! Un Prince qui, par sa „conduite, ses vertus, ses talents, la noblesse et l'énergie de son caractère, „est devenu l'idole, la gloire et la plus sûre garantie de l'avenir glorieux du „Royaume qu'il est appelé un jour à gouverner! Je partage avec tout le „monde aujourd'hui l'admiration qu'inspirent les grandes qualités de M. le Duc „d'Angoulême, mais j'ai de plus la satisfaction d'avoir présagé sa noble con- „duite et prévu ses succès: l'estime que depuis longtemps m'inspiraient son „caractère et ses vertus avait d'avance commandé ma confiance. Il tire sa force „de Celui qui la donne, et reçoit de plus haut ses nobles inspirations. J'ai la „consolation d'être du nombre de ceux qui ont suivi avec admiration, mais „sans étonnement, la conduite sage et la marche glorieuse de M. le Duc „d'Angoulême depuis le passage de la Bidassoa jusqu'à la délivrance du Roi.

„La France vient de reprendre avec éclat le rang élevé que lui assignent „en Europe sa puissance et ses lumières, et l'Europe aujourd'hui la voit „remonter à ce rang sans crainte et sans inquiétude. Nous avions le secret „de sa force et celui de ses ressources: elle vient de nous rassurer sur son „avenir et de nous garantir de la manière la plus noble que cette force et „ces ressources vont affermir le repos de l'Europe et ne plus le troubler. Une „administration forte, sage, guidée par des vues élevées, puisant une force „prodigieuse dans le résultat des événements qu'elle a dirigés avec tant „d'habileté, tels sont, Monsieur l'Ambassadeur, quelques-uns des avantages „que la France recueille immédiatement de sa conduite et de ses sacrifices. „Les sentiments d'estime et d'attachement que j'ai toujours professés pour „votre patrie, les vœux sincères que je fais pour sa prospérité et pour sa „gloire, ceux, non moins vifs, que je forme pour le bonheur du Roi et de sa „Famille, enfin l'extrême satisfaction que me fait éprouver le grand résultat de „cette noble guerre d'Espagne, voilà, Monsieur l'Ambassadeur, mes titres pour

„joindre mes sentiments à ceux que vous éprouvez vous-même. J'étais pressé „de vous les exprimer; c'était un véritable besoin pour moi, et je compte „assez sur votre exactitude, pour espérer que vous ne laisserez point ignorer „au Roi la part sincère que je prends à son bonheur. Ce moment doit le „consoler de bien des peines, le dédommager bien amplement des épreuves „cruelles auxquelles il a été condamné. Dites bien à S. M. que personne ne „se réjouit plus que moi de tout ce qui lui arrive d'heureux. Que M. le Duc „d'Angoulême sache aussi la profonde estime que je porte à son caractère et „toute la part que je prends à la gloire dont il vient de se couvrir. J'ai déjà „écrit à M. de Chateaubriand pour lui faire mon compliment et pour lui dire „combien j'ai applaudi à la constance avec laquelle il s'est maintenu sur la „ligne de conduite qu'il s'était tracée dès le commencement: répétez-lui bien, „Monsieur l'Ambassadeur, que ma confiance en lui est sans bornes et sans „réserve, parce qu'indépendamment de celle que doivent inspirer son caractère „moral et la noblesse de ses principes, il a su justifier et peut-être même „aller au delà des espérances que pouvaient donner ses talents et son habileté „comme homme d'Etat. Je vous le répète donc, et avec le désir que tout le „monde le sache, ce ministre me paraît l'homme des circonstances, celui qui „a bien connu l'esprit, les forces de sa nation et la situation des choses au „dehors. Tant que les principes dont le triomphe jette aujourd'hui tant d'éclat „sur le ministère du Roi seront la règle de sa conduite, je signerai les yeux „fermés tout ce qu'il demandera, je serai avec lui de vœux, d'intentions et „d'actions. Et je vous dis plus, Monsieur l'Ambassadeur: c'est qu'en se main-„tenant sur cette ligne, en se promettant de n'en pas dévier, la France force „l'Europe (au moins le continent) à se serrer derrière elle et à la suivre. Je „le dis avec confiance parce que je sais, dans ce cas, quelle sera ma conduite, „et que, lorsque nous nous entendrons bien, *Vous et Nous,* les motifs ou les „prétextes de divergence ou d'inquiétude cesseront d'exister ou n'oseront plus „se manifester, et force sera à tous de faire faisceau avec nous.

„Maintenant, Monsieur l'Ambassadeur, que j'ai satisfait le besoin que j'avais „de vous exprimer mes sentiments, asseyons-nous. Je sais que vous avez „d'intéressantes communications à me faire; notre conversation peut être longue: „mettons-nous à notre aise, cela nous rappellera nos entretiens de Vérone".

En disant cela, l'Empereur s'est assis auprès de son bureau, en me faisant signe de prendre place auprès de lui. J'avais apporté avec moi la lettre de S. M. au Roi d'Espagne et la lettre particulière de V. E. Après avoir exprimé avec une émotion véritable la reconnaissance et le bonheur que devait me faire éprouver une profession de sentiments si noblement déclarés, si justes pour le Roi, et en même temps si flatteurs pour mon pays, j'ai donné à l'Empereur lecture entière de la lettre de S. M. Il l'a écoutée avec une attention marquée, m'en a fait relire plusieurs passages, entre autres celui où la lettre du Roi d'Espagne est rappelée.

„La lettre du Roi votre Maître est à la fois un modèle de sagesse, de style et de nobles sentiments", m'a dit l'Empereur. „Comme chef de la Maison de Bourbon et parent du Roi d'Espagne, S. M. donne à son neveu

„les conseils dont ce double titre lui fait un droit. Le bonheur de l'Espagne, „la tranquillité de l'Europe exigent que ces sages conseils soient écoutés. „C'est notre devoir à tous de faire entendre au Roi d'Espagne, avec les mo-„difications convenables, le même langage. Si vous n'y trouvez point d'incon-„vénient, je vous prierai de confier cette lettre au comte de Nesselrode: j'y „puiserai les idées principales de celle que je suis moi-même dans le cas de „répondre au Roi d'Espagne".

— „Loin d'y voir de l'inconvénient, Sire, V. M. prévient l'un des désirs „de M. de Chateaubriand, qui pense que cette première occasion de donner „d'utiles conseils au Roi d'Espagne est de la plus haute importance, et qui „ne doute pas que cet accord des pensées et des vœux de tous les Souve-„rains alliés ne produise le plus heureux effet. Je m'empresse donc de re-„mettre cette lettre à M. de Nesselrode".

J'ai commencé alors la lecture de la lettre de V. E. L'Empereur qui, pendant tout le temps, m'a prêté la plus grande attention, m'a interrompu pour la première fois après le passage où V. E., en me parlant du nombre de troupes que nous laissons en Espagne, explique les motifs qui Lui font penser que quarante mille hommes disséminés dans le grand nombre de places que nous gardons sont suffisants pour maintenir la tranquillité en Espagne.

— „Je ne puis pas partager sur ce point", m'a dit l'Empereur, „l'opinion „de M. de Chateaubriand. Je crains, au contraire, que ce nombre de quarante „mille hommes ne soit pas, à beaucoup près, suffisant. Je pense que, quand „il s'agit de précautions militaires, le superflu n'est jamais inutile et peut sou-„vent être nécessaire. Je crois comme lui que le coup que vous venez de „frapper en Espagne y a tué la révolution: il est possible cependant qu'elle „n'y soit qu'étourdie, qu'il soit nécessaire de comprimer longtemps encore les „éléments qu'elle y a laissés et qui pourraient lui rendre le mouvement et la „vie. D'ailleurs, ce que M. de Chateaubriand dit lui-même avec tant de vérité „sur le caractère du Roi et la bizarrerie de cette nation qui ne ressemble à „aucune autre, chez laquelle le besoin de la vengeance l'emporte sur tout „autre et rend inutiles les armes de la raison, doit appeler très sérieusement „votre attention. J'admets que vous vous fassiez auprès du Roi d'Espagne un „moyen d'action et de persuasion de cette menace de vous retirer et de vous „concentrer derrière l'Ebre s'il annonçait la volonté de suivre un système „absurde de réaction; mais vos ministres sont trop sages sans doute pour „songer à donner réellement suite à cette menace. Supposons que le retour „d'une explosion révolutionnaire devienne en effet possible, soit par les efforts „des associations secrètes, soit par les intrigues de la jalouse Angleterre, soit „enfin par la conduite imprudente du Roi et la folie de ses conseils: ce ne „sera pas, je le pense, dans une pareille supposition que vous songerez à „vous dessaisir des points importants que vous occupez en Espagne, qui vous „rendent maitres du pays et vous assurent la facilité de comprimer les mal-„veillants, les factieux, quels que soient leurs noms ou leur couleur. Je pense „donc que, pour l'entière consolidation du grand œuvre à l'achèvement du-„quel vous avez fait de si grands sacrifices, vous devez, tant que vous restez

„en Espagne, y conserver une attitude dont l'aspect seul suffise pour déjouer „toute espèce de tentative qui pourrait être funeste à son repos. J'aimerais „bien mieux, je vous l'avoue, savoir que vous avez laissé quatre-vingt mille „hommes en Espagne, et que même, dans le premier moment, vous n'eussiez „pas trop éloigné des frontières de ce Royaume les quarante mille que vous „auriez rappelés.

„Je vous ferai encore une observation à laquelle donne lieu une des ré-„flexions de M. de Chateaubriand. Il pense que l'Europe ne doit pas vouloir „votre établissement chez vos voisins. Il a toute espèce de raison; mais mon „opinion est que ceux qui veulent trouver quelque prétexte d'inquiétude dans „l'usage que vous pourriez faire de la victoire se montreront bien moins „inquiets de savoir que vous avez 80 mille hommes disséminés sur la surface „de l'Espagne qu'ils n'affecteraient de l'être si l'on vous voyait, maîtres déjà „des principales places de la Catalogne et de la Navarre, concentrer une armée „de quarante mille hommes dans ces provinces limitrophes, et sur lesquelles la „France pourrait être soupçonnée de ne pas être sans prétentions. Quant aux „sacrifices que vous seriez obligés de faire pour l'entretien de ces quarante „mille hommes de plus, je vous répéterai ce que j'ai déjà eu occasion de „vous dire: c'est que le seul moyen de ne pas rendre ces sacrifices onéreux „à la France est de ne rien négliger de ce qui peut vous assurer les bénéfices „certains que vous devez vous en promettre.

„Ceci, Monsieur l'Ambassadeur, n'est point une discussion: je vous confie „mes réflexions, et je continuerai de le faire dans le cours de cette conver-„sation avec une franchise qui vous prouvera, mieux que ne le ferait toute „espèce de protestation, que je considère toute cette question en me mettant „à votre place, en confondant mes intérêts avec les vôtres, et, pour ainsi dire, „en m'identifiant à votre gloire. Je suis sûr que le Roi et ses ministres rendront, „ainsi que vous, justice à mes intentions".

L'Empereur, m'interrompant plus tard, après un autre article de la lettre de V. E., m'a dit: „Je suis heureux que M. de Chateaubriand rende justice „à mon ambassadeur, et que le Roi soit satisfait de sa conduite. Pozzo est „en effet du petit nombre d'hommes qui jugent les affaires avec calme et „réflexion, qui savent promptement en voir toutes les faces, en saisir l'ensemble, „en calculer les difficultés et par conséquent en faciliter la marche. Je lui „sais gré d'avoir bien compris mes intentions, et, nouvellement encore, en lui „faisant témoigner la satisfaction que me donne sa conduite, je lui ai fait „savoir qu'il ne pouvait rien faire qui me fût plus agréable ni qui répondît „mieux à mes intentions que de continuer à se maintenir avec les ministres „du Roi sur ce pied de parfait accord et d'harmonie. Vous le trouverez prêt „à toujours s'entendre avec vous et à agir de concert. J'ai prévenu le désir „de M. de Chateaubriand: les ordres sont donnés à Pozzo de rester le moins „possible à Madrid; mais j'ai l'espoir que sa présence n'y aura pas été inutile. „Un homme de sa capacité, et qui, par la part active qu'il a eue aux grandes „affaires qui ont eu lieu depuis dix ans, doit nécessairement avoir acquis „de la considération, peut espérer que ses conseils seront écoutés. D'ailleurs

„il est nécessaire qu'il donne au jeune chargé que j'ai à Madrid une direction „bien déterminée; mais il est probable qu'avant six semaines il pourra revenir „à Paris.

„Je remarque“, m'a ajouté l'Empereur, „que M. de Chateaubriand voudrait „que les conférences fussent exclusivement établies à Paris, et que celles de „Madrid fussent entièrement supprimées. Je consentirai à cet égard à ce qui „sera jugé le plus convenable et le plus utile: cependant je ferai une obser- „vation sur laquelle je vous demanderai d'appeler l'attention de M. de Chateau- „briand. Il me semble qu'en établissant, comme il le désire, les conférences „à Paris, on pourrait encore maintenir celle de Madrid; seulement, il faudrait „bien déterminer ses fonctions et lui tracer les limites dans lesquelles elle „devrait toujours se tenir. Ainsi, par exemple, tout ce qui aurait rapport aux „intérêts généraux de la politique, aux résolutions collectives à prendre relati- „vement aux colonies ou toute autre question de cette nature et de cette „importance, serait exclusivement du ressort de la conférence de Paris, et nos „ministres à Madrid ne pourraient à cet égard prendre qu'*ad referendum* et „pour les transmettre à Paris, les communications qui leur seraient faites par „le ministère espagnol. S'il s'agissait au contraire de prévenir de la part de „ce ministère quelques mesures d'administration intérieure dont on craindrait „l'effet et les conséquences, alors il me semble que des représentations immé- „diates et collectives de nos ministres auprès du Roi d'Espagne seraient plus „efficaces, plus promptes, et présenteraient même quelque chose de spontané „qui paraîtrait moins contraire à l'indépendance que l'on veut respecter, et „moins humiliant pour l'orgueil castillan, qu'il importe de ménager, que ne „le seraient des représentations venues de Paris: celles-ci auraient l'inconvénient „ou d'être tardives et sans effet, ou de laisser supposer que le Roi n'est pas „entièrement libre et qu'il ne peut agir que d'après le bon plaisir de la con- „férence de Paris. Il peut arriver encore que, pendant la durée de l'occupation „militaire et malgré l'excellente discipline de vos troupes, il survienne quelques „différends entre elles et les autorités locales, différends provoqués par ces „autorités mêmes: ces représentations de nos ministres à Madrid peuvent „encore dans ce cas être d'une très grande utilité, et avoir de plus l'avantage „de bien établir que l'Europe, en reconnaissant qu'à la France seule appartient „la gloire de l'avoir garantie contre l'invasion d'une nouvelle révolution, reconnaît „en même temps qu'Elle considère la portion de l'armée française restée en „Espagne comme la sauvegarde de la tranquillité européenne, et placée par „conséquent sous la protection spéciale de toutes les puissances du continent. „Je crois donc, Monsieur l'Ambassadeur, qu'en admettant l'idée de M. de Cha- „teaubriand, celle d'une conférence principale à Paris, il ne peut être que très „utile à l'intérêt général de prévoir et de spécifier certains cas où nos ministres „à Madrid devraient se réunir en conférence et agir en commun. Il sera néces- „saire seulement de leur donner des instructions bien précises. Vous pouvez „compter sur celles que recevrait M. de Bulgary; je m'emploierai avec plaisir „et avec tout espoir de succès pour en faire donner de semblables à M. de „Brunetti“.

L'Empereur ne me présentant cette idée que comme une opinion qu'il me chargeait en quelque sorte de soumettre à V. E., je ne me suis point cru en droit de la discuter. J'ai pensé d'ailleurs que le général Pozzo recevrait l'ordre de la produire, et que V. E. serait plus à même que moi de la combattre. Dans la disposition favorable où je voyais l'Empereur, j'ai dû chercher à le convaincre qu'il nous trouverait toujours disposés à céder à son opinion, lorsque la chose serait possible: je me suis donc borné à lui répondre que je m'empresserais de faire connaître exactement à V. E. les motifs qui faisaient désirer à S. M. I. le maintien de la conférence de Madrid; j'ai ajouté cependant qu'il était possible qu'à la distance où nous sommes, nous ne nous fissions pas une idée exacte des inconvénients de ces conférences, qui tenaient peut-être en partie au caractère et aux dispositions personnelles de ceux qui seraient appelés à y prendre part, mais que le général Pozzo, étant sur les lieux, serait à même de rendre compte à l'Empereur de l'utilité ou du danger de cette mesure, et que je pouvais garantir à S. M. que, sur cette question comme sur toutes les autres, V. E. serait disposée à s'entendre et à s'accorder avec Son ambassadeur.

Passant alors à la lettre de V. E., l'Empereur a remarqué ce qu'elle mande de l'esprit de rivalité et de jalousie qui s'est quelquefois manifesté contre nous parmi les agents de nos alliés à Madrid, et, rattachant cet article à celui où V. E. parle de la conduite du Cabinet autrichien pendant toute la guerre: „Je conviendrai franchement avec vous", m'a dit S. M., „que Metternich „aurait pu et aurait dû vous moins contrarier, et que j'ai été étonné et affligé „de lui voir faire ou soutenir une proposition dont son bon sens seul devait „lui faire juger l'inutilité et l'absurdité. Mais, je vous parlerai encore avec „franchise, cette proposition et toutes les petites chicanes dont vous vous „êtes plaints n'étaient nullement l'effet d'une disposition hostile, mais simple„ment le résultat des inquiétudes que donnait chez vous la division des „opinions sur la manière de terminer la guerre d'Espagne. Les propos indis„crets et imprudents qui se tenaient à Paris et à Madrid revenaient à Vienne, „et ont souvent pu faire craindre à ceux qui voulaient tuer la révolution que „l'on ne fût au contraire disposé à transiger avec elle. C'est à cette crainte „seule, croyez-en ma parole, que vous devez attribuer toutes les petites dissi„dences et les petites oppositions que vous avez rencontrées. Je suis loin de „les justifier; elles m'ont paru déplorables: je nous en indique seulement la „cause. Il est possible que M. de Metternich eût préféré que les circonstances „ne missent pas si promptement la France dans le cas de se présenter de „nouveau sur les champs de bataille, et peut-être M. de Chateaubriand ne se „trompe-t-il pas en supposant que quelques regrets se seront joints à la joie „qu'a certainement fait éprouver à Vienne la délivrance du Roi d'Espagne; „mais l'importance du résultat et la modération de votre gouvernement le „consoleront d'abord de vos succès et le rassureront ensuite sur l'usage que „vous ferez de la victoire. Il devait désirer avant tout la destruction du parti „révolutionnaire en Espagne; il ne pouvait y envoyer ses armées, et l'Empereur „d'Autriche ne vous a pas laissé ignorer à Vérone qu'en faisant des vœux

„pour vous, il ne pourrait cependant jamais vous donner un seul homme. „L'inquiétude qu'a causée à M. de Metternich la seule idée du rassemblement „d'une de mes armées sur les frontières de Pologne, tout le mouvement que „son ministre ici s'est donné pour que cette armée ne marchât pas, vous ont „prouvé suffisamment que l'on avait encore bien moins envie de voir mes „soldats en mouvement que les vôtres. Ainsi, soyez sûr que l'on se réjouit „à Vienne de vos succès et que l'on vous y pardonne votre gloire. Tenez, „Monsieur l'Ambassadeur, voulez-vous être sûrs de ne plus avoir à vous plaindre „des méfiances, des soupçons que l'on a eu le tort de vous témoigner? Restez „inébranlables, je vous le répète, sur la ligne où vous êtes: que rien ne „vous en fasse dévier, et moi je vous promets d'empêcher les autres de „s'écarter de nous. Croyez que l'on ne me verra jamais faire à aucune consi„dération d'intérêt personnel ou d'amour-propre le sacrifice même momentané „d'un seul de mes principes. Je vous le dis encore, ma confiance dans votre „gouvernement est entière aujourd'hui, le langage, les actes, toutes les mesures „que prend M. de Chateaubriand, la lettre intéressante que nous lisons dans „ce moment, tout me prouve qu'il a parfaitement compris la situation de „l'Europe et la manière de combattre les ennemis de son repos. Comptez „donc que je vous appuierai de tout mon pouvoir, et soyez sans inquiétude „sur les autres. *Entente et Union*, voilà ma devise! Mon devoir est de veiller „à ce que nous ne nous séparions pas, et de ramener à nous ceux qui seraient „tentés de nous abandonner.

„La grande affaire aujourd'hui", a tout de suite ajouté l'Empereur, „celle „sur laquelle, n'en déplaise à l'Angleterre, je suis bien décidé à ne pas me „séparer de vous, c'est celle des colonies. La réponse de votre Cabinet aux „insinuations de celui de Londres est parfaite, comme toute votre conduite „en général vis-à-vis de l'Angleterre; mais, comme le dit M. de Chateaubriand, „cette question des colonies est immense et pleine de complications. La pre„mière chose à faire, selon moi, est de ne point s'écarter du principe et de „ne pas plus sanctionner une révolution en Amérique qu'en Europe. C'est au „Roi d'Espagne seul à prononcer sur ses droits, mais qui que ce soit ne peut „ni directement, ni indirectement, les lui contester. Or c'est entièrement les „méconnaître que de reconnaître sans son aveu l'indépendance de l'Amérique „Méridionale. D'ailleurs, que prétend-on faire de cette Amérique où tout est „dans le plus épouvantable chaos? Reconnaître l'indépendance de qui, de „quoi? Où sont les chefs? Où sont les gouvernements? Quel est le parti qui „domine? Avec qui veut-on traiter, car enfin la conséquence de la reconnais„sance d'un pays est des traités? Voudrait-on comparer la situation actuelle „de l'Amérique Méridionale à ce que fut l'insurrection de l'Amérique du „Nord contre l'Angleterre? Il n'y a aucune analogie! Là, il n'y avait qu'un „seul parti se révoltant contre une oppression devenue insoutenable: on voyait „un peuple, des chefs, et des chefs estimables. On eut tort en principe de „soutenir une insurrection, mais enfin on savait ce que voulait cette insur„rection: elle était une; tous les colons des États-Unis ne voulaient qu'une „seule et même chose. Que veulent aujourd'hui toutes ces populations se

„déchirant mutuellement? Quelle est celle qui doit être regardée comme régu-„latrice du mouvement insurrectionnel? Où sont les Francklin, les Washington, „les Jefferson de l'Amérique Méridionale? Connaissez-vous rien de plus absurde „et à la fois de plus révolutionnaire que ces agents de commerce anglais „accrédités auprès des autorités qui auront le pouvoir, par conséquent auprès „de tous les bandits qui auront quelques moments de succès, que d'autres „bandits leur enlèveront le lendemain. Ne reconnaît-on pas dans cette démarche „précipitée de l'Angleterre cette politique avide, toujours prête à sacrifier tout „principe moral à son insatiable cupidité? Je n'ai pas encore eu le temps de „bien examiner cette grande question. Comme M. de Chateaubriand, je trouve „qu'elle se compose de grandes difficultés qu'il faudrait d'abord résoudre; mais „je le répète, rien ne peut ni ne doit nous engager à nous départir de nos „principes. L'idée d'un nouveau congrès peut sans doute être prise en consi-„dération. Quant à moi, si le Roi d'Espagne le demande, si mes alliés le „désirent, je n'y mettrai aucune opposition. Je ne me dissimule pas que ces „déplacements, ces longs séjours à de grandes distances de chez soi, peuvent „avoir de grands inconvénients, pour moi surtout qui me trouve au bout de „l'Europe. Mais de grands avantages contrebalancent ces inconvénients. „Ceux-ci ne regardent que moi; les avantages sont pour tous: je n'hésiterai „donc pas, si on le croit nécessaire et si tous les autres Souverains y con-„sentent, à me rendre à un nouveau congrès quand et où l'on voudra. Mais, „en attendant, je vous le répète, je suis bien décidé à ne pas me séparer „de l'alliance et à m'entendre avec vous sur la question des colonies comme „sur toutes les autres. Je ne suis pas encore persuadé, malgré tout ce que „l'on dit, tout ce que l'on fait en Angleterre, que M. Canning ose donner au „monde le nouveau scandale dont il nous menace. S'il a cette audace, je „n'hésite pas à vous le dire, mon opinion est que nous devons protester „tous de la manière la plus éclatante contre toutes les mesures et contre toutes „les résolutions que pourra prendre l'Angleterre. Croyez-moi, Monsieur l'Am-„bassadeur, indépendamment de ce qu'exigent de nous l'honneur et la morale, „la prudence seule nous engage à ne rien précipiter. Tout est encore dans le „désordre en Amérique; laissons un peu ce chaos se débrouiller. L'Angleterre „peut-être paiera cher et se repentira de sa précipitation à s'associer à cet „ordre de choses si monstrueux. Qui sait si ce n'est pas là que commencent „à se préparer pour elle de grands malheurs? Ce Cabinet, surtout depuis que „ce M. Canning le dirige, semble frappé d'aveuglement et de cet esprit de „vertige, funeste avant-coureur de la chute des Etats. Sa conduite dans toute „l'affaire d'Espagne a été pitoyable; son rôle est à la fois perfide et ridicule, „et je ne passe pas à M. de Chateaubriand", m'a ajouté l'Empereur en souriant, „le reste d'affection qu'il semble conserver pour un homme qui lui ressemble „si peu. Au reste, Pozzo sera préparé sur la question des colonies comme sur „les autres, et j'espère qu'il saura s'entendre encore avec M. de Chateaubriand".

Cette phrase de la lettre de V. E.: *L'Angleterre ne nous trouvera pas sur le champ de bataille, l'honneur n'y est pas. . .* a été vivement applaudie par l'Empereur:

„C'est parfait!“ s'est écrié S. M. „C'est admirable! Voilà le langage „du ministre d'une grande puissance qui sait se faire craindre et respecter! „Avec de tels principes, Monsieur l'Ambassadeur, la France ne peut manquer „d'amis ou d'alliés quand ils lui seront nécessaires, car on sait qu'elle ne „combattra jamais que pour l'honneur et la justice“.

L'Empereur savait que la conduite de la Suède avait été fort hostile et toute anglaise pendant la crise d'Espagne.

— „Cela n'a pas dû vous étonner“, m'a-t-il dit. „L'homme qui est là se „trouve encore déplacé en bonne compagnie; au reste, il n'est pas à redouter: „il sait que son intérêt lui commande la sagesse, et je suis là pour en répondre“.

„Un autre Souverain du second ordre dont vous n'avez certainement pas „eu à vous louer, c'est un cher beau-frère à moi, le Roi de Wurtemberg. „On est toujours sûr de le trouver du côté de la déraison, et vous pouvez „compter qu'il est celui de tous qui se sera le moins réjoui de vos succès. „Dieu sait quelles idées ont pu lui passer par la tête, car il se croit quelque- „fois *un petit Napoléon*“.

L'Empereur m'offrait lui-même l'occasion d'aborder une question que V. E. avait déjà plusieurs fois recommandée à mon attention. Je l'ai fait cependant avec la plus grande réserve, et seulement parce que les dispositions et le moment m'ont paru favorables.

„C'est précisément, Sire, parce que nous avons peu à nous louer „des dispositions du Roi de Wurtemberg que M. de Chateaubriand a pensé „que V. M. apprécierait mieux que personne les motifs qui nous font désirer „que sa conduite à l'égard des autres Souverains puisse faire bientôt cesser „les mesures justes et sévères qu'ils ont cru devoir prendre. La prolongation „indéterminée de cet état de choses pourrait peut-être avoir plus d'inconvé- „nients que d'avantages. Cette espèce d'interdiction jette sur le Roi de Wur- „temberg une sorte de déconsidération dont les libéraux se réjouissent. M. de „Chateaubriand avait espéré que peut-être le rappel de M. de Wangenheim, „le renvoi de M. de Wintzingerode, la nomination de M. de Beroldingen dont „V. M. connaît le bon esprit et les principes, enfin le mariage de la Princesse „Charlotte, seraient des motifs et peut-être une occasion de rapprochement. „Nous ne faisons à cet égard, Sire, aucune demande. Les ministres du Roi „s'en rapportent entièrement à la sagesse de V. M., et, si j'ai hasardé de Lui „dire quelques mots sur ce sujet, c'est qu'Elle-même m'en a donné l'occasion, „et que je serais heureux de pouvoir mander à mon gouvernement l'opinion „de V. M. sur cette question, étrangère sans doute aux grands intérêts du „moment, mais qui cependant sert comme tant d'autres d'aliment aux passions „et de sujet de disputes aux partis“.

„Mon Dieu“, m'a répondu l'Empereur, „je n'ai contre le Roi de „Wurtemberg ni animadversion ni haine personnelle. Il a eu l'imprudence et „l'indiscrétion de vouloir me compromettre en donnant à l'entrevue que j'ai „eue avec lui à Mittenwalde des motifs très contraires à la vérité. Son amour- „propre, qui est le plus susceptible que je connaisse et qui le conseille tou- „jours mal, lui a fait croire qu'il fallait faire un peu de scandale pour prouver

„qu'il ne se laissait pas régenter. Ses ministres ont fait des folies. Nous avons „cru devoir lui en marquer notre mécontentement en rappelant nos agents; „mais si les autres Cours pensent que nous devions mettre fin à cette mesure, „je n'y fais aucune opposition, et suis tout disposé à renvoyer mon ministre. „Cependant, croyez-moi, je connais mon homme: il est nécessaire de lui im„poser un peu. Il a déjà fait quelque chose; en lui tenant rigueur un peu „plus longtemps, il fera davantage et sentira mieux la nécessité pour lui de „ne pas se placer sur une ligne d'opposition et de ne pas se faire chef des „brouillons d'Allemagne. Mais, je vous le répète, je suis prêt à faire ce que „les autres jugeront convenable.

„Revenons à la lettre de M. de Chateaubriand. Le renvoi de M. le duc „de Bellune m'a fait un peu de peine, je vous l'avoue; cependant je connais„sais les raisons qui rendaient cette mesure nécessaire: ainsi elle ne m'a pas „étonné. Toute ma crainte était que cette place si importante ne fût donnée „à quelqu'un d'un dévouement moins éprouvé et dont la fidélité n'offrirait „pas les mêmes garanties. Il y a des hommes qu'il faut savoir et qu'il faut „toujours employer comme instruments, et, quand on est content de leurs „services et de leurs talents, s'empresser de satisfaire largement leur intérêt et „leur amour-propre. Mais, dans la situation où vous êtes encore, on ne saurait „être trop circonspect sur le choix de ceux auxquels on confie des adminis„trations, où les opinions personnelles du chef, ses habitudes, ses affections, „ses souvenirs peuvent tellement influer sur le sort de l'Etat. Sous le rapport „du dévouement et de la fidélité, le baron de Damas, que je connais person„nellement et que j'estime, ne laisse certainement rien à désirer; je sais qu'il „s'est bien conduit dans le commandement de sa division à Marseille et qu'en „Catalogne il s'est particulièrement distingué. Il est donc probable que, sous „le rapport de la capacité, il justifiera aussi la grande marque de confiance „que vient de lui donner le Roi. Cependant je crains qu'il ne soit peut-être „encore un peu jeune, que surtout il ne connaisse pas assez bien le personnel „de l'armée; en un mot, je ne le considère encore que comme transitoirement „placé et devant céder bientôt à un autre ce poste important. Voilà ma crainte. „Vous savez que j'ai toujours regardé la place de ministre de la guerre chez „vous comme une des plus importantes; il ne faudrait qu'une seule erreur „dans ce genre, aujourd'hui, pour changer bientôt l'excellent esprit de l'armée. „Croyez-moi et ne m'accusez pas de vouloir faire naître des soupçons sur des „officiers qui viennent de servir avec distinction, mais, je vous le répète, j'ai „de bonnes raisons pour désirer vivement que le Roi et que le Duc d'Angou„lême ne se trompent pas sur la nature de la confiance qu'ils pourront accorder „à quelques-uns des généraux dont les services ont été les plus utiles à „l'armée pendant cette dernière guerre.

„La grande mesure dont s'occupe dans ce moment le ministère", a ajouté l'Empereur, „celle de casser la Chambre et de faire adopter le renouvellement intégral et septennal, est de la plus haute importance. Je la crois indispensable à votre tranquillité; mais je vous avoue que je ne suis pas entièrement sans inquiétude sur l'ébranlement que va causer l'exécution de

„cette mesure. Je conviens que le moment est heureusement choisi, que jamais „le ministère ne sera plus fort qu'il doit l'être dans ce moment: mais c'est „une crise violente, et je ne serai tranquille que lorsque le résultat aura prouvé „que l'on a eu raison de ne pas le craindre".

L'Empereur a de lui-même ensuite abordé la question de l'entrevue de Czernowitz. A cet égard, S. M. ne m'a rien dit de plus satisfaisant que ce qui a été écrit de Lemberg. Cette entrevue ne devait avoir aucun but ni motif politique; elle avait été convenue, mais non fixée, à Inspruck: c'est le hasard plus que l'intention qui en a déterminé l'époque et le lieu. Seulement M. de Metternich en avait habilement profité pour en faire un sujet d'effroi pour les Turcs, et que, sous ce rapport, cette entrevue avait réellement eu plus d'importance qu'on ne devait le supposer, puisqu'il paraissait que, plus encore que les menaces de Lord Strangford, elle avait enfin déterminé les Turcs à faire quelque chose de raisonnable.

„Vous avez su", a ajouté l'Empereur, „que j'avais envoyé à Constanti„nople un homme fort, intelligent et d'un très bon esprit. Il connaît bien le „pays et les hommes, et j'espère qu'il parviendra à arranger les choses de „manière à ce que je puisse bientôt le faire remplacer par un chargé d'affaires, „un ministre, et renouer mes relations avec mes voisins.

„J'ai su", m'a dit l'Empereur, „que vous aviez été affectés de n'avoir pas „été mis dans la confidence de cette entrevue. C'est qu'en vérité, elle n'était „pas assez décidée quand je suis parti pour pouvoir vous en parler comme „d'un fait. Au reste, je puis vous affirmer que, pendant les trois jours que „j'ai passés avec l'Empereur d'Autriche, nous n'avons pas parlé d'affaires, que „nous n'avons rien prévu, rien arrêté, et vous devez me connaître assez pour „être sûr que je n'aurais jamais pris aucune détermination quelconque, si les „circonstances m'y avaient forcé, sans m'entendre préalablement avec mes „alliés et agir de concert avec eux".

V. E. m'ayant recommandé de ne pas insister d'une manière trop pressante sur les explications que cette entrevue aurait pu rendre nécessaires, j'ai écouté en silence celles que l'Empereur a cru convenable de me donner, et, sans me permettre aucune réflexion, je me suis borné à répondre que S. M. I. avait donné trop de preuves de la magnanimité de Son caractère et de Son attachement aux principes de l'alliance pour que mon gouvernement eût jamais conçu le plus léger ombrage, la moindre inquiétude sur le motif de cette entrevue, que ma seule crainte avait été que le secret que l'on avait gardé vis-à-vis de moi ne fût une preuve que j'avais cessé de mériter la confiance dont jusqu'alors l'Empereur m'avait honoré, mais que j'acquerrais aujourd'hui une preuve trop flatteuse du contraire pour conserver aucun souvenir du moment d'inquiétude et de peine que j'avais éprouvé.

Cette partie de la conversation me conduisant à parler de la situation de la Grèce, j'ai rappelé à l'Empereur la dépêche adressée par M. le comte de Nesselrode à Londres et à Paris pour demander que des pleins pouvoirs et des instructions fussent adressés aux ambassadeurs à St-Petersbourg, afin de s'occuper, d'accord avec le gouvernement russe, du sort de la Grèce.

„Je ne doute pas", ai-je dit, „que M. de Chateaubriand ne s'empresse „d'accéder aux désirs de V. M. dès qu'il aura connaissance du mémoire annoncé „dans la lettre de M. le comte de Nesselrode et qui doit nous indiquer les „idées du Cabinet de V. M. sur cette intéressante question, et je serais heureux „de pouvoir dès aujourd'hui faire connaître à mon gouvernement le principe „sur lequel V. M. pense qu'elle doive être examinée".

Après un moment de réflexion, l'Empereur m'a dit:

— „Cette affaire a quelques rapports avec celle des colonies espagnoles, „et je n'ai, je vous l'avoue, aucune espèce d'idée arrêtée sur ce qui peut „être proposé de raisonnable pour la pacification de la Grèce. Tout est encore „dans le vague. Il faut attendre, et que d'abord le premier acte soit fini avant „de vous occuper du second: c'est-à-dire il faut avant tout que les relations „politiques soient renouées entre la Porte et moi, et, malgré ma bonne vo„lonté, cela pourrait bien ne pas marcher aussi vite que je le désire. Dans „tous les cas, engagez M. de Chateaubriand à s'occuper de cette question. „Je lui aurai beaucoup d'obligation s'il me fait connaître ses idées: j'en ferai „autant de mon côté; en réunissant tous nos lumières, nous finirons peut„être par voir plus clair dans ce dédale".

L'Empereur alors s'est levé, et, me prenant encore la main:

— „Je suis charmé", m'a dit S. M., „du moment que nous venons de „passer ensemble. Je vous ai parlé sans réserve et avec une franchise que „vous trouverez toujours en moi. Adieu, Monsieur l'Ambassadeur, vous m'avez „plus d'une fois donné des preuves de votre excellente mémoire et de la „fidélité avec laquelle vous rendez compte au Roi de mes conversations. Je „compte donc sur votre exactitude ordinaire, et vous demande de ne rien „oublier des sentiments que je vous ai exprimés sur l'heureux résultat des „affaires d'Espagne. Comptez que toutes les instructions qui seront envoyées „au général Pozzo continueront à être conformes à celles qu'il a reçues jusqu'à „ce jour et d'accord entièrement avec les désirs de votre gouvernement".

C'est ainsi, Monsieur le Vicomte, que s'est terminé un entretien dans lequel je dois avouer que j'ai cru trouver encore plus d'abandon et de franchise que dans aucune des conversations que j'ai été dans le cas d'avoir avec l'Empereur. Je ne me suis attaché dans ce rapport qu'à rendre compte exactement des idées et des paroles de S. M. I.; mon rôle était surtout d'écouter: mes réponses, toutes puisées d'ailleurs dans les lettres et les instructions de V. E., n'auraient fait que rendre plus longue cette dépêche déjà si volumineuse, et n'auraient rien ajouté à son importance ni à son intérêt.

P. S. J'ai l'honneur de joindre à cette dépêche la copie du projet de dépêche aux ambassadeurs de l'Empereur et celle d'une lettre de Mavrocordato à M. Canning, mais dont je ne garantis pas l'authenticité.

## 98.

*St-Pétersbourg, 17 février 1824.*

.... La santé de l'Empereur, quoique meilleure et pouvant faire espérer sa convalescence, ne lui permet cependant pas encore d'accorder d'audience. Ce n'est même qu'avec peine et rarement qu'il peut travailler avec ses ministres. Cette convalescence sera longue encore, et, tant que l'Empereur ne pourra sortir de sa chambre et s'habiller, il serait indiscret de demander et inutile d'espérer la faveur d'une audience particulière. J'ai donc un double motif de regretter aujourd'hui les raisons qui me privent de l'honneur de voir l'Empereur. Il eût été de la plus haute importance pour moi de pouvoir connaître, de la bouche même de S. M. I., Son opinion sur les grandes questions du jour et notamment sur celle des colonies. Privé de cet avantage, dont l'expérience m'a appris à connaître toute la valeur, j'ai d'autant moins hésité à confier au comte de Nesselrode, pour qu'il en donnât communication à l'Empereur, la dépêche de V. E. au prince de Polignac, que, cette pièce ayant été apportée par un courrier russe, je ne puis guère douter qu'elle n'ait été lue et copiée avant de m'être remise. M. de Nesselrode me fera connaître d'ici à quelques jours l'opinion de l'Empereur sur cette communication, ainsi que l'effet qu'aura produit sur l'esprit de S. M. I. le refus de l'Angleterre d'entrer dans la médiation que l'Espagne demande à l'alliance, et quelle conduite croira devoir tenir le Cabinet Impérial dans cette circonstance: c'est alors seulement que j'expédierai un courrier....

## 99.

*St-Pétersbourg, 27 février 1824.*

L'espérance de voir lever l'espèce d'interdit sous lequel le Roi de Wurtemberg est placé, et dont j'avais flatté V. E. dans l'une de mes dernières dépêches, ne peut plus aujourd'hui se réaliser aussi promptement que j'avais d'abord eu lieu de le croire. L'espérance cependant était fondée sur un grand nombre de probabilités; elle était partagée par M. de Nesselrode, dont l'opinion avait fixé la mienne. Les instances réitérées et soutenues de l'Impératrice-Mère en faveur du Roi son neveu, l'attachement et le vif intérêt que la jeune épouse du Grand-Duc Michel a su inspirer à l'Empereur, pouvaient faire croire en effet que S. M. saisirait l'occasion d'un mariage dont Elle avait Elle même pressé la conclusion, pour rétablir Ses relations politiques et amicales avec Son beau-frère. J'avais donc pensé qu'aucun moment ne pourrait être plus favorable pour faire connaître à l'Empereur l'opinion et les vœux de V. E. relativement à l'affaire du Wurtemberg. Ne pouvant espérer d'audience de S. M. I., j'avais eu à ce sujet une explication confidentielle avec M. de Nesselrode, dont l'opinion personnelle de cette affaire me parait entièrement conforme à celle de V. E. La manière dont il avait accueilli cette communication avait encore augmenté l'espérance qu'il partageait avec moi du bon effet de cette démarche.

Cependant, Monsieur le Vicomte, soit qu'on ait quelque nouveau grief à reprocher au Roi de Wurtemberg, soit que l'Empereur persiste dans la résolution d'attendre de son beau-frère une démarche plus directe que celles qu'il a faites jusqu'à ce jour pour calmer le mécontentement des trois Cours alliées, M. de Nesselrode, qui a travaillé hier avec S. M., m'a dit le soir même qu'il L'avait trouvée inabordable sur cette question, qu'Elle l'avait chargé de me dire que, si le Roi de Wurtemberg éprouvait quelque malaise de la situation dans laquelle il se trouve, il savait très bien qu'il ne dépendait que de lui de la faire cesser, que le premier but de la mesure de rigueur qu'on avait été dans le cas de prendre envers lui avait été de sa part de lui inspirer des mesures plus sages et plus prudentes, qu'avec du temps et une volonté ferme, on en obtiendrait d'autres qui seraient à la fois utiles aux intérêts du Roi de Wurtemberg et au repos de l'Allemagne, que dans tous les cas l'Empereur ne pourrait admettre isolément aucune espèce d'intervention, et, de même que la résolution du rapport des ministres avait été prise d'accord avec ses alliés, il ne reviendrait sur cette résolution que d'accord avec eux, que, quant à ce qui regarde la France, c'était aux ministres de S. M. à savoir jusqu'à quel point l'absence ou la présence d'un ministre du Roi à Stuttgard importait au bien de son service, mais qu'il apprendrait cependant avec plaisir que le retour de M. de Caraman à son poste fût encore retardé.

J'ai fait observer au comte de Nesselrode que, dans la conversation que j'avais eue avec lui, je n'avais jamais donné à entendre que les ministres du Roi fissent l'offre de leur intervention, que je m'étais borné à faire quelques observations sur les inconvénients que pouvait avoir la prolongation indéterminée d'un état de choses qui semblait compromettre d'une manière fâcheuse la dignité d'une tête couronnée, et à faire connaître les motifs qui pourraient obliger les ministres du Roi à renvoyer M. de Caraman avant l'ouverture de la session. Je rappelai au comte de Nesselrode que nous étions étrangers, ou du moins très indirectement intéressés, à ce qui excite le ressentiment des trois Cours, et qu'une plus longue interruption de relations avec le Wurtemberg pourrait provoquer de la part de l'opposition des questions ou des demandes d'éclaircissements, auxquelles il pourrait devenir très embarrassant de répondre. M. de Nesselrode m'a dit que cette considération n'avait pas échappé à l'Empereur, et que, plein de confiance dans les intentions de V. E. et dans son désir de rester toujours, autant que possible, uni de principes et d'action à l'alliance, il s'en rapportait entièrement à ce que Sa prudence Lui dicterait dans cette occasion. Je crois donc, Monsieur le Vicomte, que vous êtes entièrement libre de suivre la marche qui vous paraîtra la plus convenable: seulement, si vous vous déterminez à renvoyer M. de Caraman à Stuttgard, je crois qu'il serait utile que vous voulussiez bien m'écrire une lettre ostensible dans laquelle vous feriez connaître les raisons qui vous ont engagé à ne pas différer plus longtemps cette démarche.

M. de Beroldingen, qui me parle souvent et avec beaucoup de chaleur de la situation très pénible dans laquelle il se trouve, croit cependant que les dispositions de l'Empereur à l'égard de son Maître sont plus favorables qu'il

ne le témoigne. Il pense que l'on n'est plus arrêté que par l'embarras de revenir convenablement et sans avouer aucun tort sur la démarche qu'on sera peut-être forcé de reconnaître aujourd'hui avoir été prise avec trop de précipitation, et sur laquelle on ne veut revenir que graduellement. Je crois qu'il se flatte: cependant le choix de M. de Benckendorff, qui part dans trois jours pour porter à Stuttgard la nouvelle du mariage, pourrait faire concevoir quelque espoir; mais il a l'ordre de se rendre premièrement à Carlsruhe et d'y résider jusqu'à nouvel ordre. Une lettre convenable du Roi de Wurtemberg à l'Empereur mettrait fin à toute cette affaire: mais M. de Beroldingen paraît croire que jamais il ne se déterminera à l'écrire avant d'en avoir lui-même reçu une de l'Empereur. Si M. de Caraman parvenait à changer cette détermination, ce serait un succès véritable.

L'ambassadeur d'Angleterre n'a encore fait aucune communication officielle relativement à l'affaire des colonies. On paraît ici ne pas renoncer entièrement à l'espérance d'obtenir le consentement de l'Angleterre à la demande du Roi d'Espagne, mais on croit être sûr que le véritable motif qui pourra déterminer le refus du gouvernement anglais d'entrer dans la médiation, c'est la crainte que les conférences auxquelles cette médiation donnerait lieu ne se tiennent à Paris, où les ministres anglais redoutent l'influence du général Pozzo di Borgo. M. de Nesselrode m'a témoigné le désir de savoir si V. E. mettrait opposition à ce que ces conférences eussent lieu à Londres, si, par ce moyen, on pouvait espérer la coopération de l'Angleterre. M. Bagot me paraît très persuadé que ce n'est point cette considération qui arrête son gouvernement, et il ne croit nullement que cette concession pourrait changer les résolutions de M. Canning.

L'Empereur a été on ne peut pas plus satisfait de la dépêche de V. E. au prince de Polignac.

Ce n'est plus l'ordre de St-Georges, mais le grand cordon de St-Wladimir, qui sera envoyé aux quatre maréchaux et au Prince de Hohenlohe; celui de St-Alexandre aux autres lieutenants généraux, et la croix de St-Georges de 3e classe aux généraux Valin et Saint-Priest.

Le Grand-Duc Constantin s'est conduit pendant son séjour ici avec esprit, sagesse et beaucoup de tact. Surpris par le mariage de son frère, qu'il avait dû croire différé jusqu'au mois de mai, il a pris son parti de bonne grâce, a paru charmé de la figure et des qualités de sa belle-sœur, et n'a donné au Grand-Duc Michel, sur l'esprit duquel il a le plus grand ascendant, que d'excellents conseils. J'ignore si cette conduite sage et modérée, bien différente de celle que devait faire craindre l'opinion que le Grand-Duc Constantin a si hautement manifestée sur ce mariage, aura disposé l'Empereur et l'Impératrice Mère à se rendre aux vœux du Grand-Duc Constantin et à reconnaître à sa femme actuelle le titre et le rang d'Altesse Royale; cette condescendance, qui ne serait pas sans inconvénients, paraît peu probable.

Le Grand-Duc, selon son usage, n'a voulu ni recevoir ni entendre parler du Corps diplomatique pendant son séjour à St-Pétersbourg. Il n'a fait d'exception qu'en ma faveur. Dans toutes les occasions, S. A. I. m'a témoigné

constamment une bienveillance toute particulière. Il m'a reçu deux fois, m'a retenu fort longtemps chez lui et m'a parlé de la manière la plus convenable de la guerre d'Espagne et de la situation de la France. J'ai profité des bonnes dispositions que m'a témoignées le Grand-Duc pour lui présenter et lui recommander M. de Cordones: S. A. I. l'a accueilli avec beaucoup de bienveillance. Je regarde cette circonstance comme très avantageuse pour M. de Cordones. Il part dans trois jours pour sa destination, et est, je le crois, par son zèle et par son intelligence, en état d'y rendre de vrais services. Il a bien employé son temps pendant son séjour ici: je lui ai donné tous les conseils et tous les renseignements qui pouvaient lui être utiles; mais je ne puis m'empêcher d'observer à V. E. qu'il serait peut-être convenable d'élever un peu plus la situation politique de M. de Cordones et de la mettre plus en harmonie avec celle qu'il occupe dans la société. Le Grand-Duc m'a fait à ce sujet des observations qui m'ont prouvé qu'il a été lui-même étonné de voir une place aussi inférieure confiée à un homme qui a l'honneur d'être parent de V. E.

## 100.

*St-Pétersbourg, 1er mars 1824.*

J'ai eu l'honneur d'adresser à V. E. une dépêche datée du 27 février, mais, le paquet ayant été confié à un courrier qui passait par Stuttgard, je dois croire que, ma dépêche de ce jour allant directement à Paris, elle parviendra à V. E. avant celle du 27 février.

Je mandais à V. E. que, sur le rapport d'une personne qui a de l'influence dans les chancelleries des affaires étrangères de Pétersbourg, je devais croire que l'Empereur était pleinement satisfait de la note de V. E. au prince de Polignac. Cette personne avait même ajouté que S. M., en parlant de cette pièce, l'avait qualifiée de haute diplomatie: mais la conversation que je viens d'avoir avec M. de Nesselrode me donne lieu de penser que j'avais été mal informé. Je ne puis avoir aucun doute sur l'intention qu'a S. M. de faire plusieurs observations sur cette note, et je crois, Monsieur le Vicomte, qu'il faut nous attendre à ce que l'Empereur ne lui donne pas une entière approbation. J'ai cru voir dans ce que M. de Nesselrode m'a dit à ce sujet que S. M. avait trouvé que, dans cette occasion, la France n'avait pas tenu un langage assez ferme, assez décidé, qu'elle aurait dû, surtout dans le commencement d'une négociation de ce genre, sentir toute l'importance et tout l'avantage qu'il y avait à se prononcer le plus fortement possible, que S. M. regrettait aussi que, dans cette occasion où il s'agissait de faire à l'Angleterre des observations d'un intérêt général, ces observations n'eussent pas été collectives, qu'elles en auraient acquis nécessairement plus de force.

Le paragraphe commençant par ces mots: *Soit donc que les colonies espagnoles doivent rester unies à leur mère patrie sous un régime, etc.....* paraît avoir surtout fixé l'attention de l'Empereur, et, d'après la nature des

observations que M. de Nesselrode semblait me répéter de la part de son Maître, j'ai cru devoir lui faire remarquer que S. M. I. s'était trompée sur le sens de la rédaction de la note, aussi bien que sur les intentions de V. E., que je ne pensais pas que vous eussiez jamais eu celle de faire entendre que les nations ne pouvaient être heureuses qu'autant qu'elles étaient gouvernées par des institutions libérales, mais seulement de mettre en opposition le sort de colonies soumises au gouvernement d'une métropole éloignée et celui d'une nation d'abord colonisée et ayant mérité ou conquis son indépendance, et qu'il me semblait que l'on ne pouvait nier que l'Amérique du Nord, par exemple, ne fût aujourd'hui plus libre et plus heureuse qu'elle ne l'était comme colonie anglaise. J'ai fait également remarquer à M. de Nesselrode que, la note dont il était question étant de nature à être portée à la discussion des Parlements de France et d'Angleterre, les ministres qui l'avaient rédigée n'avaient pas dû perdre de vue cette importante considération.

M. de Nesselrode a saisi cette occasion pour m'exprimer la pensée de son Maître sur ce sujet en relevant les inconvénients qui peuvent résulter de la publicité des pièces diplomatiques et en général du système par lequel les ministres sont responsables. Je n'ai pas pu douter que M. de Nesselrode ne fût dans cette sortie le fidèle interprète de l'opinion de l'Empereur. S. M. paraît croire qu'en montrant plus de fermeté, on amènerait l'Angleterre à ne point se séparer de ses alliés au sujet de la médiation. Ce Prince tient plus que jamais à l'établissement des conférences à Paris; il attribue la plus grande partie des embarras qu'on éprouve en Espagne au peu d'ensemble qui jusqu'à présent a régné parmi les membres du Corps diplomatique de Madrid, qui, recevant leurs instructions de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg, les ont souvent ou mal comprises, ou mal exécutées. S. M. regarde les conférences de Paris comme le seul remède à ces graves inconvénients.

M. de Nesselrode m'a assuré que le courrier qu'il expédie aujourd'hui ne porte rien qui ait rapport à la note de V. E. à M. de Polignac, mais il m'a annoncé qu'il en partirait un au premier jour qui porterait la pensée de l'Empereur à ce sujet. J'ai donc cru nécessaire, Monsieur le Vicomte, de donner à V. E. connaissance de ce que j'ai appris des dispositions de S. M. I.: il est de mon devoir surtout d'attirer l'attention de V. E. sur les opinions ultra-monarchiques qui, dans ce moment-ci, semblent occuper exclusivement ce Souverain. Cette disposition n'a pu échapper à l'observation des personnes qui l'approchent et qui en sont toutes également frappées. Cette tendance politique est habilement entretenue chez l'Empereur par sa correspondance de Vienne; j'ai là-dessus des données certaines. C'est donc, Monsieur le Vicomte, principalement dans un moment où la France, profitant d'un ministère et d'une Chambre royalistes, va s'occuper de questions importantes, qu'il est de mon devoir de signaler à V. E. les arrière-pensées qui occupent le Cabinet de Pétersbourg. V. E. est loin peut-être de soupçonner toute l'étendue des vues de l'Empereur, lorsqu'il dit qu'Elle a deviné toute sa pensée. Je serai dans le cas d'écrire plus en détail sur cet objet important la première fois que j'aurai occasion d'expédier un courrier.

Le comte de Tatichtcheff part décidément cette semaine pour Vienne. On assure toujours qu'il est destiné à se rendre plus tard à Constantinople; mais il est à remarquer cependant qu'il vient de louer à Vienne un fort grand hôtel.

La santé de l'Empereur est beaucoup meilleure: S. M. est même sortie hier en traîneau. Elle n'a cependant point donné d'audience particulière.

---

## 101.

*St-Pétersbourg, le 4 juillet 1824.*

Les dernières dépêches que j'ai été dans le cas d'expédier par courrier ont dû préparer le ministère du Roi au résultat des conférences proposées par le Cabinet russe et dont le but devait être d'ouvrir à St-Pétersbourg entre les cinq Cours alliées des délibérations relatives aux affaires du Levant et plus particulièrement à la pacification de la Grèce.

J'ai l'honneur d'adresser aujourd'hui à V. E. la copie du protocole de la première conférence et celle de propositions nouvelles portant le titre de déclarations, dont M. de Nesselrode nous a donné lecture dans une seconde réunion à laquelle on ne peut donner le nom de conférence, puisque ces propositions, à la demande même du ministère Impérial, devant être transmises à nos gouvernements respectifs, n'ont pu donner lieu de la part des plénipotentiaires à aucune observation. Il a été convenu que les conférences resteraient suspendues jusqu'à l'arrivée des réponses aux communications que chacun de nous transmet aujourd'hui à sa Cour. Ces réponses ne peuvent être reçues avant six semaines ou deux mois: à cette époque, l'Empereur et le comte de Nesselrode seront absents. Il est donc manifeste que les conférences ne pourront être reprises avant l'hiver, et d'ici là, il est plus que probable que l'état des choses en Turquie sera fort différent de ce qu'il est aujourd'hui, et devra donner lieu à de nouvelles combinaisons.

J'ai cru d'après cela, Monsieur le Comte, aller au devant des intentions de V. E. en imitant la réserve de mes collègues, et en ne donnant aucune suite à la partie de mes instructions qui me prescrivait de correspondre directement avec l'ambassadeur du Roi à Constantinople et de lui donner connaissance du résultat des conférences de St-Pétersbourg. J'ai dû craindre que le comte de Guilleminot n'attachât beaucoup trop d'importance à ces communications: d'ailleurs, étant seul à les recevoir à Constantinople, elles n'auraient pu que gêner sa marche et le mettre à l'égard de la Porte et de ses propres collègues, dans une situation fausse, dont un des inconvénients les plus graves eût été de faire supposer entre les puissances alliées un défaut d'accord et d'ensemble qui seul aurait suffi pour faire échouer vis-à-vis des Turcs toute espèce de négociations nouvelles et peut-être même pour entraver la marche de celles qui se suivent dans ce moment à Constantinople.

La facilité avec laquelle le ministère Impérial se prête à ajourner cette grande et difficile question de la pacification de la Grèce, à laquelle son dernier

mémoire devait cependant faire supposer qu'il prenait un si grand intérêt, ne peut étonner que ceux qui n'ont pas suivi la marche du Cabinet russe depuis le commencement des troubles de l'Orient. Sa conduite dans cette circonstance est parfaitement conforme à celle qu'il suit depuis la retraite du comte Capo d'Istria, et n'est qu'une conséquence très naturelle du système de temporisation que l'attitude des puissances, et surtout celle de l'Angleterre et de l'Autriche, l'a forcé d'adopter. Le langage du Cabinet russe a constamment été le même; mais, depuis le mois de janvier 1821, il n'y a eu aucune espèce de rapport entre les notes et la conduite de ce Cabinet, et la déclaration dont j'envoie aujourd'hui copie à V. E. Lui prouvera que, de concessions en concessions, la Russie en est venue au point d'admettre la possibilité de l'existence d'un de ses agents diplomatiques à Constantinople même avant l'évacuation des Principautés. Tout semble donc prouver que le mémoire russe sur la pacification de la Grèce, publié d'une manière si étrange et si indiscrète dans les journaux anglais et dans les nôtres, n'a jamais été de la part de ceux qui l'ont rédigé qu'une sorte d'acquit de conscience en exécution des engagements pris à Czernowitz, et que l'on a toujours été convaincu à Pétersbourg, comme à Londres et à Vienne, que cette pièce diplomatique ne serait suivie, au moins dans les circonstances actuelles, d'aucune espèce de résultat et resterait dans les archives, ainsi que tant d'autres pièces du même Cabinet, comme un nouveau témoignage du désintéressement et de la modération de la politique de l'Empereur. Voici, Monsieur le Comte, comment S. M. I. s'est exprimée dans l'audience de congé qu'Elle m'a accordée il y a quelques jours:

— „Je vois avec plaisir que les conférences auxquelles vous deviez
„prendre part ne vous empêcheront pas de profiter de votre congé, ni d'aller
„prendre les eaux qui vous sont si nécessaires. Il m'est facile de voir que
„tout le monde n'est pas encore aussi disposé que nous l'étions, vous et nous,
„à s'occuper du sort de la Grèce: il faudra cependant bien tôt ou tard en
„venir là, et je ne sais pas si, en retardant le moment, nous simplifierons la
„question. Quoi qu'il en soit, il paraît que, malgré toutes les preuves de
„patience et de modération que je donne depuis quatre ans, tout le monde
„n'est pas encore rassuré sur les projets d'agrandissement que l'on a voulu
„me supposer. Eh bien! s'il le faut, j'en donnerai de nouvelles. Certes, depuis
„quatre ans, les occasions et les prétextes de faire usage de mes armées ne
„m'ont pas manqué: le droit et les traités étaient de mon côté, et je ne
„suppose pas que l'on pense que le succès pût être douteux. Mais j'ai prouvé
„et je prouverai encore que je ne veux agir que d'accord avec mes alliés.
„La grande idée pour moi, la seule ambition que je me reconnaisse et dont
„je me fais gloire, c'est le maintien de cette alliance à laquelle l'Europe doit
„la paix dont elle jouit. Je vous l'ai dit souvent, je vous le répète encore:
„jamais je ne ferai seul la guerre aux Turcs, et, si leur déraison, si la conti-
„nuation des troubles de l'Orient, menaçant de porter atteinte à la tranquillité
„générale, forçaient enfin à avoir recours à des mesures plus sérieuses, je ne
„prendrais les armes qu'avec tous mes alliés, ou du moins je n'agirais que
„d'accord avec eux. Jusque-là je m'inquiéterai peu de ce que l'on dira de ma

„politique, et laisserai aux uns la liberté de m'accuser de faiblesse, aux autres „celle de me soupçonner de vues ambitieuses. Je vous le répète, Monsieur „l'Ambassadeur, maintenir la paix, combattre les révolutionnaires et les atta„quer partout, voilà toute mon ambition et la seule gloire à laquelle je „prétende".

Parlant ensuite du changement qui vient d'avoir lieu dans le Conseil du Roi, l'Empereur m'a ajouté:

„Je ne puis voir qu'avec le plus vif regret, et même avec inquiétude, „cette désunion entre des hommes si estimables et qui ont toujours professé „les mêmes opinions et les mêmes sentiments. Je crains, je vous l'avoue, que „cette division dans le parti royaliste n'entraîne de funestes conséquences et „ne rende aux libéraux la force et l'espérance qu'ils avaient perdues. Du „reste, vous savez mieux que personne combien sont sincères les vœux que „je fais pour le bonheur et la prospérité de la France: le regret que je vous „témoigne n'est donc motivé que sur la crainte que j'ai de voir l'un et „l'autre compromis. Je reçois d'ailleurs avec la plus vive satisfaction l'assu„rance que vous êtes chargé de me donner que, quant à la politique extérieure, „le gouvernement du Roi ne changera rien aux principes qui dirigent sa marche „et sa conduite depuis dix-huit mois, et qui avaient mérité à M. de Chateau„briand la confiance et l'estime de tous les Cabinets de l'Europe".

—

## 102.

*St-Pétersbourg, 10 décembre 1824.*

...... Vous savez, Monsieur le Baron, combien, depuis longtemps, l'esprit de l'Empereur est frappé de tout ce qui a quelque rapport avec les sociétés secrètes: vous ne serez point surpris de toute l'importance que S. M. met et mettra à justifier l'arrestation du sieur Cousin.

Les préventions de l'Empereur sur ce point, loin de diminuer, semblent s'accroître tous les jours davantage, et sont entretenues par M. Araktchéeff, qui semble les partager et ne néglige pas cette occasion d'accroître l'immense crédit dont il jouit. Il ne faut pas non plus se dissimuler que l'esprit révolutionnaire qui anime les universités de Pologne et un grand nombre de sujets russes est bien fait pour donner des inquiétudes sur les mauvais principes qui fermentent en Allemagne, et fortifier la sollicitude de l'Empereur.

C'est à la crainte que le gouvernement russe témoigne pour toute espèce de réunion ou d'association qu'il faut attribuer la suppression récente et complète de la Société Biblique, si longtemps protégée par l'Empereur. Enfin, une société qui s'était formée le jour de l'inondation *) et à la tête de laquelle on voyait les noms les plus dignes d'inspirer de la confiance, a été représentée comme le germe d'une association et a dû cesser, par ordre, ses pieuses fonctions, deux jours après sa fondation.

*) Наводнение 7 ноября 1824 г.

Il n'est donc point étonnant que l'Empereur, dont les idées à ce sujet sont fortement arrêtées, n'ait pas compris d'abord les ménagements auxquels des ministres responsables sont obligés d'avoir recours. Je me suis donc appliqué à faire valoir verbalement auprès de M. de Nesselrode les motifs développés dans la dépêche de V. E., et ce ministre m'a promis de les porter à la connaissance de S. M. I., qui saura sans doute apprécier dans ces éclaircissements toute la modération du gouvernement du Roi. Mais comme tout ce qui a rapport à cette affaire ne regarde directement que les relations de la France avec la Prusse et la Saxe, je pense qu'après avoir donné à S. M. I. cette preuve de déférence, il devient inutile, d'après ce que j'ai eu l'honneur d'expliquer à V. E., de provoquer des explications ultérieures......

---

## 103.

*St-Pétersbourg, le 10/22 février 1825.*

Le désir de rendre cette première expédition aussi complète que possible m'a obligé à retarder de quelques jours le départ de mon courrier. Je le fais partir aujourd'hui avec tous les documents que j'ai pu recueillir depuis mon arrivée; j'ai lieu d'espérer que V. E. les trouvera généralement satisfaisants et conformes aux vœux du ministère du Roi.

J'ai eu l'honneur d'annoncer dans une de mes précédentes dépêches que, conformément aux intentions de V. E. et d'après le désir que j'avais exprimé à M. le comte de Nesselrode, l'Empereur avait décidé qu'il me recevrait en audience solennelle mercredi 16 de ce mois. Je joins à ma dépêche la copie du procès-verbal de cette cérémonie, dans laquelle on a observé toutes les formalités usitées à la Cour de Russie en pareille occasion. Je me bornerai donc à rendre compte de ma conversation avec l'Empereur dans cette audience. V. E. peut d'autant plus compter sur l'exactitude de ce rapport, que, selon l'usage que j'ai presque toujours observé jusqu'ici, je communiquerai au comte de Nesselrode si ce n'est à l'Empereur lui-même, cette partie de ma dépêche, afin de mieux m'assurer encore d'avoir rendu fidèlement, et, pour ainsi dire, textuellement la pensée et les paroles de S. M. I.

Admis seul, selon l'usage, dans le cabinet de l'Empereur, je me disposais, en présentant mes lettres de créance, à lui adresser la parole, lorsque, venant à moi et me prenant la main, S. M. m'a dit:

„L'étiquette et toutes ces cérémonies vous ont accompagné jusqu'à „la porte de mon cabinet: elles vous y attendent encore pour vous reconduire „à votre hôtel, mais elles ne sont point entrées avec vous. Laissons donc de „côté les phrases et les discours d'usage, revoyons-nous comme d'anciennes „connaissances, et laissez-moi vous exprimer tout simplement la vive satisfaction „que me fait éprouver votre retour. Il ne vous est plus permis de douter du „plaisir que j'ai à revoir un homme qui non seulement a su m'inspirer une

„confiance entière, mais qui, j'aime à le dire, a su mériter ma plus sincère „affection. Le plaisir que j'ai à vous revoir, mon cher Comte, s'accroît encore „de tout celui que j'éprouve à vous exprimer combien je suis personnellement „heureux de la situation brillante dans laquelle la France se trouve aujourd'hui, „et des heureux auspices sous lesquels le Roi arrive au Trône. Il y monte „entouré de l'amour de ses sujets, appuyé sur l'honneur et la loyauté, et, s'il „est vrai que c'est par les qualités qu'Elle accorde aux Rois que la Providence „manifeste aux peuples sa miséricorde et sa protection, la France trouve dans „les vertus du Prince qui la gouverne la garantie la plus sûre de son bon-„heur. Soyez de nouveau mon interprète auprès du Roi, Monsieur l'Ambassa-„deur. Dites-lui combien j'ai partagé la douleur et les regrets que lui a fait „éprouver la perte de ce Monarque dont la sagesse, en préparant le bonheur „et la gloire de la France, a si puissamment contribué au repos de l'Europe. „Dites à S. M. que mon premier désir est de conserver avec Elle et de rendre „plus intimes encore les heureux rapports d'amitié qui m'unissaient au feu „Roi. Je crois vous avoir fréquemment donné des preuves de l'intérêt que je „porte à la France, à sa gloire, à sa prospérité, et vous devez plus que per-„sonne être convaincu et pouvoir garantir la sincérité des vœux que je forme „pour que la Providence protège toujours et répande d'abondantes bénédictions „sur le règne du Roi. Tous les premiers actes du Roi et du règne de S. M. „sont marqués au coin de la sagesse et surtout de cette loyauté si bien faite „pour lui assurer l'amour et la confiance de ses sujets. Il me semble qu'au-„jourd'hui il peut encore y avoir chez vous quelque divergence dans les opi-„nions, mais qu'il ne peut plus en exister dans les sentiments.

„J'ai été profondément sensible aux témoignages d'intérêt que j'ai reçus du „Roi à l'occasion de l'épreuve cruelle qu'il a plu à la Providence de m'envoyer. „Je le lui ai déjà exprimé; mais je vous prie de lui en parler encore et de „bien répéter à S. M. et à Ses ministres qu'il ne tiendra pas à moi que nous „ne soyons toujours, et sur tous les points, parfaitement d'accord. Le bonheur „de nos pays, la tranquillité de l'Europe le veulent ainsi, et ces motifs se „trouvent aujourd'hui en parfaite harmonie avec mes sentiments particuliers. „Les impressions de la jeunesse sont les plus durables, et vous pouvez dire „au Roi que mon attachement pour sa Personne et mon admiration pour son „caractère datent déjà de l'époque où, bien jeune encore, j'eus le bonheur de „le voir à Pétersbourg".

„Vous avez des papiers", ajouta l'Empereur. „Remettez-les moi, et par-„lons un peu affaires".

Je présentai alors à S. M. mes lettres de créance, la lettre particulière du Roi, et, selon l'ordre que m'en avait donné V. E., la copie de la dépêche dans laquelle le Roi déclare adhérer au traité fraternel du 26 septembre 1815. L'Empereur me témoigna immédiatement la satisfaction que lui faisait éprouver la remise de cette pièce. S'appuyant ensuite sur le dos d'un fauteuil:

„Eh bien! Monsieur l'Ambassadeur", me dit S. M., „nous voilà encore „avec de grandes affaires sur les bras! Elles sont d'une nature assez grave „pour nous faire mieux que jamais sentir la nécessité de nous entendre, de

„marcher parfaitement d'accord. N'oublions pas que, depuis dix ans et au travers des plus grandes difficultés, nous conservons la paix à l'Europe, qu'elle „ne doit ce bonheur qu'à l'étroite union des Souverains et, s'il faut le dire, „à cette alliance qui, faisant partout tête à la révolution, déjoue en même „temps toutes les ambitions particulières et ne laisse à la politique d'autres „soins, d'autres occupations, que de veiller à la conservation de ce qui existe „et au maintien des droits sacrés de la légitimité".

„L'Angleterre seule, paraissant oublier ou vouloir renier les grands et généreux exemples que pendant vingt ans elle a donnés au monde, semble „aujourd'hui vouloir déserter la cause qu'Elle a si puissamment servie, et „vouloir passer dans les rangs de ceux qu'elle a si longtemps combattus. „La politique du Cabinet anglais est difficile à comprendre. Elle est dirigée „par un homme d'esprit, sans doute, mais qui, n'ayant ni la confiance du Roi „ni celle de la partie éclairée de la nation, court, n'importe par quelle route, „après une popularité quelconque et s'expose à faire payer cher à son pays „et à l'Europe la faiblesse et la fausseté de sa position. Toujours extrême „dans ses irritations, il menace sans cesse et frappe rarement. Son langage „et sa conduite au commencement de la guerre d'Espagne nous ont révélé le „secret de son caractère et celui de son impuissance. Il en sera de même „peut-être dans cette occasion. Dans tous les cas, les exemples qu'il donne „ne trouveront point d'imitateurs, et nous ne nous fatiguerons pas plus à „suivre les aberrations de cet esprit faux et violent, que nous ne serons intimidés de ses menaces. Je regarde que l'affaire des colonies espagnoles est plus „importante encore peut-être que celle de la Grèce, et je ne puis vous dire „quelle a été ma satisfaction en apprenant les réponses à la fois calmes et „fermes que le ministère français a faites à la déclaration qui lui a été faite „par Lord Granville.

„Les communications que j'ai donné l'ordre à mon ambassadeur de faire „à M. de Villèle et à M. de Damas auront prouvé au Roi qu'il y avait entre „sa manière de voir et la mienne sur cette question une identité parfaite. „Les dépêches que j'ai reçues par votre courrier m'ont apporté les protocoles „des dernières conférences qui ont eu lieu à Paris. J'y ai retrouvé, dans „l'opinion des ministres du Roi, la répétition presque littérale des instructions „que nous nous sommes pressés d'envoyer dès que nous avons eu connaissance de la détermination de l'Angleterre. J'ai donné au comte de Nesselrode „l'ordre de mettre sous vos yeux toutes les dépêches qui ont été à cette „occasion adressées au général Pozzo, à M. Oubril et au comte de Lieven: „il vous sera facile de vous convaincre que, pour le fond comme pour la „forme, je me trouve, sur tous les points, d'accord avec votre gouvernement, „c'est-à-dire inébranlable sur le principe, mais comprenant la nécessité de „mettre beaucoup de calme et aucune espèce d'irritation dans le langage. „Vous verrez aussi quels sont les conseils que je donne au Roi d'Espagne. „Ils sont tels que je suis convaincu que vos ministres n'hésiteraient pas à „les signer. Je suis persuadé que M. Canning, qui ne peut guère douter de „la véritable impression qu'a produite sur moi sa détermination de reconnaître

„l'indépendance des colonies espagnoles, sera fort étonné de la modération des „communications que mon ambassadeur a été chargé de lui faire. Vous pourrez „lire cette pièce chez Nesselrode.

„Ne point imiter les Anglais; ne pas les repousser, les inviter au con-„traire à se rallier à nous, mais leur prouver qu'il ne dépend pas de leurs „caprices de rompre l'alliance; leur parler un langage digne et ferme, sans „leur donner une cause juste d'irritation, leur montrer partout les quatre „grandes puissances continentales étroitement unies: voilà, j'en suis convaincu, „la véritable manière de déjouer les intentions de M. Canning, de rendre „inutiles les armes qu'il essaie d'employer contre nous! Et peut-être est-ce „aussi le vrai moyen de le placer devant la nation anglaise dans une situation „embarrassante. La reconnaissance de l'indépendance américaine, sans compter „ce qu'elle a d'injuste et d'odieux, ne me paraît qu'un coup de tête, une „mesure de précipitation prise sans nécessité pour les intérêts de l'Angleterre. „Il n'est pas impossible et il serait curieux que, sur quelques points de „l'Amérique méridionale, les agents britanniques partis pour aller traiter avec „les rebelles fussent reçus par les généraux royalistes; et s'il est prouvé que, „sans utilité pour le commerce anglais, M. Canning a compromis la dignité „de sa nation et s'est placé sans but dans une sorte d'hostilité contre l'Europe „continentale, il est possible que la majorité qu'il achète si cher lui échappe; „et dans ce cas, il ne sera certainement pas soutenu par le Roi.

„Vous vous êtes arrêté à Vienne: vous savez que l'on s'y est montré „*indigné* de la conduite du Cabinet britannique, que l'on s'est exprimé, soit „avec l'ambassadeur d'Angleterre et M. Canning, soit dans les dépêches adres-„sées au prince d'Esterhazy, avec une très grande énergie, et vous aurez été „étonné d'entendre Metternich tenir un langage encore plus prononcé que le „nôtre. Cela s'explique par le degré d'irritation auquel en sont arrivés l'un „contre l'autre les chefs des deux Cabinets. Ils ne peuvent se souffrir: c'est „une querelle personnelle, et, depuis que vous avez quitté Vienne, l'humeur „de Metternich se sera encore augmentée en recevant la note aigre et piquante „que M. Canning a adressée en réponse à la demande des explications sur „la conduite du gouverneur des Iles Ioniennes à l'occasion du blocus.

„Mais", a ajouté l'Empereur, „vous connaissez assez les affaires *pour „savoir que, sans beaucoup d'inconvénients, Metternich peut se fâcher contre „Canning: cela n'ira pas plus loin. Nous sommes, vous et moi, obligés à „plus de réserve, et, de notre part, des personnalités contre le ministre „anglais pourraient avoir de sérieuses conséquences, ce qui ne sera jamais „le cas de la part du ministère autrichien.* L'attitude que l'Angleterre vient de „prendre relativement aux affaires d'Orient mettait d'ailleurs Metternich dans „le cas de ne pas laisser M. Canning dans l'illusion et croire que, dans cette „circonstance, il pourrait entraîner le Cabinet autrichien à sa suite.

„Cette question d'Orient", a continué l'Empereur sans me donner le temps de parler, „est une autre grande affaire. Je sais par le général Pozzo „que vous revenez muni de bonnes et larges instructions pour vous en occuper „avec nous, et je retrouve, dans cette circonstance, cette franchise d'intentions,

„cette ferme volonté du bien qui ne reculent pas devant les obstacles et qui, „depuis quelque temps, signalent d'une manière bien remarquable tous les „actes du ministère du Roi. Il est nécessaire de bien nous entendre, et j'espère „que vous nous apportez aussi sur cette question difficile quelques bonnes „idées". L'Empereur paraissant, pour la première fois depuis mon entrée dans son cabinet, attendre ma réponse, j'ai pris la parole.

— „Non, Sire, je n'apporte point d'idées. Les ministres du Roi recon- „naissent que, plus cette question est hérissée de difficultés, plus il est de „devoir de laisser à V. M. seule le droit d'initiative sur les propositions qui „peuvent nous conduire au but où tous nous désirons parvenir. Mais „j'arrive, Sire, muni d'instructions qui me donnent le droit, non seulement de „prendre part à la conférence et d'y discuter avec franchise toutes les idées „qui seront soumises à ses délibérations, mais aussi celui de déclarer, au nom „du Roi mon Maître, que la France est prête à seconder de tous ses vœux „et de tous ses efforts les mesures que l'Empereur et ceux de ses alliés qui „ont répondu à son appel jugeront propres à conduire le plus efficacement à „l'accomplissement des vues généreuses de V. M. Le Roi mon maître saisit „avec empressement, dans cette circonstance, l'occasion de reconnaître la „loyauté avec laquelle les alliés de la France lui ont prêté leur assentiment „et leur appui moral dans la guerre d'Espagne. Mais, Sire, le premier désir „du Roi, et je l'exprime avec d'autant plus de confiance, que je sais mieux „que personne que c'est aussi le vœu de V. M., c'est de pouvoir arriver au „but que nous nous proposons par la seule voie des négociations et d'éviter „surtout une guerre, qui, par sa nature, pourrait amener les complications les „plus funestes pour le repos d'Europe. Je m'énoncerais peut-être, Sire, avec „moins de franchise si V. M. ne m'avait pas mis si souvent Elle-même dans „l'heureuse position de connaître à cet égard Sa façon de penser, et si les „preuves multipliées qu'Elle nous a données de la noblesse et de la générosité „de Ses vues n'avaient pas appris à l'Europe tout ce qu'elle peut encore „espérer et attendre de Sa longanimité. Toutefois, Sire, le Roi mon Maître, „en faisant connaître à V. M. les vœux ardents qu'il fait pour la conservation „de la paix, ne met aucune condition à sa franche coopération à l'œuvre „généreuse que l'on se propose, et, quelles que puissent être les mesures que „l'on croira devoir employer pour arriver à son accomplissement, du moment „où elles seront arrêtées par la conférence, je suis autorisé à y souscrire et „à déclarer que la France les secondera de tout leur pouvoir".

„Vous savez, Monsieur l'Ambassadeur, si je veux la paix: c'est au „désir de la conserver que, depuis quatre ans, j'ai fait toute espèce de sacri- „fices. Non seulement je n'ai écouté aucun des conseils qu'auraient pu me „donner l'ambition et le désir des conquêtes, mais j'ai même fait taire des „voix plus puissantes; et vous n'ignorez pas qu'en me déclarant le défenseur „de la cause des Grecs et leur libérateur, j'aurais non seulement flatté l'opi- „nion de la Russie, mais que je n'aurais pas manqué non plus d'admirateurs „dans le reste de l'Europe. C'est une cause qu'il m'eût été facile de rendre „tellement populaire que je ne sais pas s'il eût été possible à aucun gouver-

„nement de se déclarer contre moi. Croyez, mon cher Comte, que je connais-„sais très bien la force de la position dans laquelle je pouvais me placer, „et que je n'ignore point l'étendue et la réalité des sacrifices que j'ai dû faire „pour rester dans celle que ma conscience m'a fait un devoir de choisir. Non „seulement je n'ai recherché aucune occasion de guerre, mais j'ai dû repousser „sans cesse toutes celles qui, depuis quatre ans, m'ont été journellement „offertes par les Turcs. J'ai eu bien souvent le droit et j'ai toujours la pos-„sibilité d'aller moi-même à Constantinople dicter des conditions au Divan. „Consultez ici l'opinion publique, car nous avons aussi la nôtre, consultez „celle de l'armée, voyez par vous-même si la voix de la religion, si puissante „sur mes Russes, serait contraire ou favorable à une guerre à laquelle je „pourrais donner un motif et un but entièrement religieux, et vous convien-„drez que je ne suis plus dans le cas de craindre que l'on me reproche „le désir de guerroyer. Loin de regretter aucun des sacrifices que j'ai faits, „je suis prêt encore à faire tous ceux qui seront possibles. Déjà mes relations „politiques avec la Porte seront renouées: j'ai un chargé d'affaires à Constan-„tinople, et M. de Ribeaupierre se dispose à partir pour y aller. J'ai donné „toutes les garanties, je fais toutes les avances, et j'ai bien l'espérance encore que „les choses s'arrangeront à l'amiable. Cependant, avec des Turcs, on ne peut „jamais répondre de rien. Leur Sultan est un homme entêté, violent, auquel il est „difficile de faire entendre raison. Il ne faut pas oublier que nos situations à „Constantinople ne sont plus ce qu'elles étaient, que, tous tant que nous som-„mes, nos intérêts sont plus ou moins froissés. L'arrogance des Turcs est ex-„trême, et il est possible que, quelque modérées et justes que soient les propo-„sitions que nous aurons à leur faire, elles soient repoussées. Il faut donc pré-„voir tous les cas. Ne pas aborder une question difficile est un mauvais moyen „de la résoudre. C'est précisément parce que les conséquences d'une guerre „pourraient devenir très graves et très compliquées qu'il est nécessaire d'aviser „ensemble aux moyens de l'éviter, et, dans le cas où elle deviendrait inévi-„table, prendre de concert toutes les mesures qui pourraient ne pas la rendre „trop funeste à la tranquillité du reste de l'Europe. Voilà pourquoi j'appelle „tous mes alliés, que je leur demande leurs lumières, leurs conseils et leur „coopération. Vous pensez peut-être que, dans les conférences, nous tiendrons „à marcher en première ligne, à paraître à votre tête: détrompez-vous! Qui „veut le but veut les moyens. Je vous ferai faire quelques propositions, „puisque vous voulez que je prenne l'initiative; mais, dans la négociation à „Constantinople, je ne paraîtrai qu'avec vous, et en dernière ligne si cela est „nécessaire pour ne pas donner d'inquiétude et ne pas choquer l'orgueil mu-„sulman. Mais il faut tâcher de faire quelque chose et ne pas laisser croire „à l'Angleterre que sa défection a obtenu le but qu'elle se propose, celui de „nous désunir. Au reste, les conférences vont s'ouvrir, et les bonnes idées „ne manqueront pas sans doute aux bons esprits qui vont y prendre part".

C'est ainsi, Monsieur le Baron, que s'est terminée la partie politique de cette conversation. L'Empereur, sans me laisser le temps de faire aucune réponse à ce qu'il venait de me dire, m'a parlé avec émotion des désastres

causés par l'inondation, et, avec un sentiment de douleur encore bien plus marqué, il m'a entretenu des inquiétudes que lui avait données et que lui donne encore la santé de l'Impératrice. La voix de l'Empereur était émue; les larmes étaient dans ses yeux.

— „La Providence m'a cruellement éprouvé cette année", me dit S. M. „La religion nous ordonne de nous soumettre quand la main de Dieu pèse „sur nous; mais Elle ne défend pas, au cœur de l'homme de „sentir. Souffrir sans se plaindre, c'est ce qu'Elle nous prescrit. Je tâche de „me soumettre, mais je ne crains pas, mon cher Comte, de vous laisser voir „ma faiblesse et mes peines, parce que je sais que vous en avez connu une „partie, et que je compte sur votre affection". Cherchant immédiatement à se remettre de son émotion, l'Empereur me dit:

— „Avant de nous séparer, mon cher Comte, je dois encore vous prier, „d'abord, de faire savoir à M. le Dauphin combien sont sincères et profonds „les sentiments d'estime que je porte à son caractère. Vous savez avec quelle „admiration mes vœux l'ont accompagné pendant sa glorieuse campagne. Je „vous disais alors qu'il recevait du Ciel les inspirations qui dictaient sa con- „duite et son langage. On voit que c'est à la même source qu'il va chercher „les conseils qui le dirigent, et que c'est à elle encore qu'il reporte ses mé- „rites et ses succès. La France voit dans lui la certitude d'un long avenir „de gloire et de bonheur, et je ne sais pas, en vérité, si vous avez „beaucoup de français qui s'en réjouissent plus que moi. Veuillez, mon cher „Comte, si vous en avez l'occasion, être auprès de M. le Dauphin l'interprète „des sentiments que je viens de vous exprimer, et, si jamais les circonstances „l'exigent, je saurai prouver la sincérité de ces sentiments et de ceux que je „porte au Roi.

„Je dois aussi vous parler de M. le comte de Villèle. Vous savez, mon „cher Comte, que je n'ai jamais cessé de rendre aux talents, aux principes „et au caractère du président du Conseil du Roi la justice qui leur est due; „mais je ne vous ai pas caché non plus les regrets que m'ont fait éprouver „pendant quelque temps les inquiétudes que M. de Villèle semblait concevoir „sur les vues et les intentions de cette alliance, dont le but et la véritable „utilité ne sauraient aujourd'hui être mieux prouvés que par les déclamations „dont elle est l'objet dans tous les journaux et pamphlets révolutionnaires. „Ils ont raison de se plaindre, car c'est bien contre eux en effet que doivent „toujours et uniquement tendre nos efforts. C'est là le seul but de cette „alliance, dont l'Angleterre se sépare, et à laquelle je vois avec tant de „plaisir la France se rattacher. Autant j'ai mis de franchise à vous faire con- „naître, dans le temps, combien je regrettais que M. de Villèle pût se „méprendre sur nos intentions et nos vues, autant je dois aujourd'hui mettre „d'empressement à vous exprimer la vive satisfaction que j'éprouve en trou- „vant dans tous les actes du président du Conseil du Roi la preuve la plus „certaine qu'il comprend notre marche, qu'il se rallie franchement à l'alliance „et lui prête l'utile appui de ses talents et de son caractère. J'ai déjà chargé „mon ambassadeur de faire à M. de Villèle cette espèce de profession de foi

„de ma part; mais je me fais un devoir et un plaisir de vous la renouveler. „Je suis sûr que, si les circonstances me mettaient dans le cas d'avoir des „rapports directs avec M. de Villèle, nous nous entendrions parfaitement sur „le chapitre de l'alliance et la politique en général".

L'Empereur alors m'a congédié, en me répétant tout ce qu'il m'avait déjà dit de flatteur et en ajoutant: „Toutes les fois que vous aurez à me „parler ou quelque communication à me faire, *je suis à vos ordres,* et serai „toujours heureux des occasions que nous aurons de causer ensemble".

En sortant de chez S. M., j'ai été conduit chez l'Impératrice Mère et successivement chez toute la Famille Impériale, excepté chez l'Impératrice régnante, qui ne peut recevoir personne. Partout j'ai reçu un accueil aussi flatteur pour moi que satisfaisant pour l'ambassadeur du Roi. Le soir, il y a eu bal masqué à la Cour et souper à l'Hermitage. J'ai eu l'honneur de faire la partie de l'Impératrice et de souper à sa table; et, dans cette circonstance où la ville entière se trouve réunie dans les appartements du Palais, l'Empereur, la Famille Impériale et toute la Cour ont traité l'ambassadeur de S. M. avec une distinction qui a été remarquée de tout le public et surtout du Corps diplomatique.

---

## 104.

*St-Pétersbourg, le 24/12 février 1824.*

Je sors de chez l'Empereur, où je suis resté une heure et demie. Je n'avais point sollicité cette audience qui, d'ailleurs, a été remplie d'intérêt. Le comte de Nesselrode m'avait dit hier que l'Empereur désirait me voir ce matin, pour s'entretenir avec moi des questions qui doivent occuper la conférence, et savoir en même temps plus en détail qu'il ne m'avait été possible de le lui dire dans ma première audience quelle était la manière de voir de mon gouvernement sur la question d'Orient.

Au moment où j'ai été admis chez l'Empereur, il est venu à moi, m'a fait asseoir près de sa table et à côté de lui, en me disant:

„J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir un moment „dérangé de vos occupations, mais, indépendamment du plaisir que j'ai à mul- „tiplier les occasions de vous voir, j'éprouvais aussi le besoin de causer un „peu à fond avec vous sur les affaires auxquelles vous êtes appelé à prendre „part. Je trouve que, lorsque deux pays qui sont faits pour être si étroitement „unis que le vôtre et le mien ont de plus l'avantage d'être représentés par „des hommes qui, comme vous, savent à la fois inspirer confiance et affection, „il est nécessaire, il est de devoir de s'expliquer avec pleine et entière fran- „chise. Sûrs désormais, vous et moi, que nous n'avons ni l'un ni l'autre „aucune arrière-pensée, que nous ne disions réellement que ce que nous „pensons, j'ai la certitude que, tant que nous traiterons ensemble, nous nous „entendrons toujours bien. La justice que je rends à la loyauté de votre

„caractère, vous devez la rendre à la franchise du mien: nous avons, si je „puis le dire ainsi, *mangé ensemble le pain et le sel.*

„Vous allez incessamment commencer à vous occuper d'une affaire très „difficile, si difficile peut-être, qu'avec toute notre bonne volonté, nous aurons „de la peine à la mener à bien. Cependant, il ne faut pas en désespérer: dans „tous les cas, s'en occuper franchement et avec bonne foi ne peut avoir „aucun inconvénient, et aura l'avantage de donner une nouvelle preuve de „cet accord, de cette intelligence qui unissent les Souverains et forment, pour „ainsi dire, cette voûte sur laquelle nous avons établi la paix de l'Europe, „et contre laquelle viendront se briser les efforts de la malveillance et, je „l'espère bien aussi, le machiavélisme de l'étroite et singulière politique de „M. Canning. Je ne vous rappellerai plus ce que j'ai fait depuis quatre ans „pour maintenir la paix en Europe et pour écarter de ma marche tout ce qui „très naturellement aurait pu me forcer de dévier de la ligne que je m'étais „tracée. J'ai eu constamment et uniquement en vue le bien général, l'intérêt „commun, c'est à eux que j'ai sacrifié sans balancer toute espèce d'intérêts „particuliers et de considérations personnelles. Je ne me suis jamais abusé „sur les conséquences fâcheuses que pouvait avoir pour le repos de l'Europe, „dans les circonstances actuelles, une guerre entre la Porte et moi.

„Quelle que soit la modération dont je crois avoir donné des preuves, „quelle que soit mon inébranlable résolution de ne rien ajouter au territoire „actuel de l'Empire, résolution qui m'est commandée autant par l'intérêt réel „de la Russie que par les considérations morales que j'ai prises pour règle „de ma conduite, je n'ai jamais pu cependant me flatter que l'on ajouterait „une foi entière à mes dispositions, et j'ai toujours dû avoir en vue l'idée „que le premier mouvement armé que ferait la Russie serait un signal d'effroi „pour l'Europe, éveillerait à la fois toutes les inquiétudes et les jalousies, „enfin ajouterait aux causes de malaise que renferme déjà cette pauvre Europe „un principe de plus de désordre et d'agitation. Voilà, je vous le répète, la „seule idée qui, depuis quatre ans, me fait fermer les yeux et les oreilles „à tout ce que ma longanimité ne veut ni voir ni entendre. Je vous l'ai dit „dernièrement, je vous le redis encore aujourd'hui, l'opinion de toute la Russie „est contraire à la mienne; elle voudrait me pousser dans un sens tout „opposé: eh bien! cette opinion n'agit pas plus sur moi que toute autre consi-„dération, et je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'est pas là le moindre „sacrifice que je fais au bien général. Ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, je suis „encore décidé à le faire: c'est-à-dire, tout avec mes alliés et rien sans eux! „Ainsi, ce mot doit vous rassurer sur les projets guerriers et ambitieux dont „peut-être on m'a soupçonné chez vous comme ailleurs.

„Non! je ne ferai jamais la guerre isolément, à moins que l'on ne m'y „force absolument. Mais, mon cher Comte, et c'est ici que je réclame votre „attention, je suis un homme, je suis mortel, et peut-être entre-t-il dans les „vues de la Providence de ne pas m'accorder une longue vieillesse: comment „se fait-il que cette réflexion semble échapper à tant de monde et surtout „à M. Canning? Rien ne me donne une plus pauvre idée de sa prévoyance

„politique. Comment en effet ne pas penser un peu à l'avenir, et, puisque „l'on connaît ma modération, que peut-être on l'attribue à des causes peu „flatteuses pour moi, mais qui ne sauraient m'atteindre, comment, au moins, „ne sent-on pas la nécessité d'en profiter pour faire que cette modération, „qui est toute volontaire chez moi, devienne obligatoire pour ceux qui me „succéderont? Est-on sûr que celui qui après moi doit s'asseoir sur le trône „de Russie sera dans les mêmes dispositions que moi? Sait-on même si, avec „une volonté pareille, il aura la possibilité de résister aux impulsions qui n'ont „pu m'ébranler? Pourquoi donc ne pas profiter de cette volonté que l'on me „connaît, léguer imprudemment à l'avenir des inquiétudes et des causes d'agi„tation dont il est possible de l'affranchir? Je vous le déclare encore, je ne „veux prendre ni accepter un pouce de terrain. Je veux détruire toute espèce „de cause de guerre entre moi et cet Empire Turc qui tombe de toutes parts. „Je veux plus: je veux tâcher de le soutenir en portant remède à cette cause „de destruction qu'il ne peut maîtriser et qui menace doublement son existence. „*Je ne veux ni l'indépendance ni le triomphe absolu des Grecs:* l'un serait „funeste à l'Europe; ils sont trop barbares encore pour mériter ou pour ne „pas abuser de l'autre. Mais il existe là un foyer qu'il faut éteindre. C'est „parce que je prévois l'incendie qu'il pourrait allumer que j'appelle à moi tous „mes alliés, que je leur demande de s'entendre avec moi, de prévoir et de „prévenir une rupture. Ce n'est point par la guerre, je le répète, que je veux „mettre un terme à la guerre, mais il est nécessaire d'aviser par d'autres „moyens à la cessation d'un mal dont plus tard on déplorerait de ne pas „s'être occupé.

„Vous allez vous réunir en conférences. Nesselrode vous soumettra quelques „idées nouvelles; mais elles ne sont pas plus que ne l'était le mémoire du „9 janvier des idées arrêtées, ni auxquelles je tienne plus qu'à d'autres: c'est „un canevas que je présente pour que chacun y mette du sien. Si tous nous „mettons la même bonne foi, si, sans trop nous laisser effrayer des difficultés, „nous cherchons franchement le moyen de les aplanir, nous y parviendrons „peut-être, mais, je le dis encore, M. Canning n'a pas une grande portée „dans la vue: il est possible que sa conduite paralyse nos efforts et les rende „inutiles; mais je ne crois pas qu'il ait à s'applaudir des conséquences. Dans „tous les cas, je m'en lave les mains: j'aurai tout fait pour les prévenir.

„Vous m'avez dit, je crois, que votre gouvernement ne vous avait chargé „d'émettre aucune idée nouvelle sur cette question, mais que vous étiez „seulement autorisé à discuter celles qui seraient soumises à la conférence?"

„Oui, Sire, et nous sommes à cet égard, je crois, dans le même „cas que l'Autriche et la Prusse. Les ministres du Roi ont trouvé plusieurs „objections à faire aux idées présentées dans le mémoire que V. M. nous a fait „remettre au mois de janvier dernier; mais ils ont inutilement cherché des „combinaisons à substituer à celles dont l'exécution leur paraît impossible. „Toutes ces combinaisons semblent offrir les mêmes dangers et les mêmes „inconvénients. Mais les ministres du Roi espèrent que les conférences pour„raient éclaircir cette grande question et que, chaque Cabinet apportant à cette

„discussion une égale bonne foi et le même désir du bien, on trouvera peut-„être les moyens de préparer la pacification de la Grèce sans s'exposer au „danger de troubler la paix de l'Europe“.

— „Nesselrode m'a dit que vos instructions vous laissaient en effet „une assez grande latitude de pouvoir, et Pozzo m'a mandé la même chose“.

J'avais prévu que l'Empereur me ferait une question, et j'avais apporté avec moi un extrait de mes instructions. J'ai proposé à S. M. I. de Lui en faire lecture. Après l'avoir écoutée, l'Empereur m'a dit:

— „C'est tout ce que nous pouvions désirer; c'est vouloir aborder la diffi-„culté avec franchise. Espérons donc que nous ferons quelque chose de bon. „Je sais que nous serons bien secondés par le général Guilleminot: tout ce „qui me revient sur son compte prouve qu'il est homme d'esprit et homme „conciliant. Il pourra nous rendre de grands services“.

J'ai cru devoir profiter de cette occasion pour dire à l'Empereur que les instructions envoyées à l'ambassadeur du Roi, ses dispositions personnelles, ses talents et l'excellente attitude dans laquelle il s'était placé à Constantinople pouvaient en effet faire du général Guilleminot l'instrument le plus utile de la négociation que nous voulions entamer, et que je pouvais me rendre garant de son dévouement et de son zèle.

— „Eh bien“, me dit l'Empereur, „il aura dans ce cas des droits réels „à la reconnaissance de l'Europe“.

Il me semble, Monsieur le Baron, que c'est une première idée mise en avant qui pourra conduire plus tard à la proposition de notre médiation, mais il faut y aller avec prudence: elle ne serait pas agréable à tout le monde.

L'Empereur m'a parlé ensuite de la dernière révolution ministérielle de Lisbonne. Il en est très mécontent, surtout qu'elle se soit opérée à la demande impérieuse du ministre d'Angleterre. S. M. I. a paru regretter que M. Hyde de Neuville eût quitté son poste en pareilles conjectures.

„L'ardeur de son zèle“, m'a dit l'Empereur, „et son activité ont „peut-être eu l'inconvénient de trop exciter la jalousie et l'humeur des Anglais. „Mais M. de Neuville a sauvé le Roi, et l'aurait peut-être encore sauvé dans „cette circonstance; ou, s'il n'eût pu lui donner le courage de résister à „M. Acourt, et que le ministère eût dû être sacrifié, M. de Neuville aurait empêché „du moins que les choix du Roi tombassent sur des hommes dont les noms „seuls sont faits pour effrayer le Portugal et inquiéter l'Europe“.

J'ai demandé à l'Empereur si son chargé d'affaires à Lisbonne recevrait à cette occasion l'ordre de faire quelque réclamation.

— „Aucune“, m'a répondu S. M. „Ce sont des détails dont je ne dois „pas me mêler; mais M. Borel se bornera à profiter de l'accès qu'il a auprès „du Roi pour lui dire que je déplore la nécessité où il s'est trouvé de prendre „cette mesure, et ne lui cachera pas que j'en redoute les conséquences“.

L'Empereur m'a entretenu pendant quelque temps de la santé de l'Impératrice, qui donne un peu moins d'inquiétude, et m'a congedié en me prodiguant les témoignages les plus flatteurs d'estime et de bienveillance.

## 105.

*1825 г. (Безъ даты)* *).

L'Empereur, dans toutes les occasions, et notamment dans l'audience particulière que j'ai eue hier, m'a parlé avec chaleur de son désir de conserver les relations les plus amicales et de s'entendre avec la France, ne concevant pas, dit-il, d'autres rapports entre ces deux Etats. Il m'a chargé spécialement de le réitérer au Roi, et je ne manquerai sûrement pas de m'acquitter d'un message aussi agréable qu'honorable pour moi, mais, comme mon retour ne sera peut-être pas si prompt, vu qu'il me reste encore à régler quelques affaires domestiques, j'ai pensé, mon cher Baron, devoir vous le communiquer, dans le cas où vous jugeriez à propos de faire connaître au Roi le résultat de cette conversation.

Je trouve, au reste, l'Empereur assez préoccupé depuis quelque temps, et l'occupation qu'il va trouver à Varsovie **) fait peut-être partie des nombreux motifs qu'il a de réfléchir. Il souffre aussi de sa jambe, dont la plaie, à ce qu'il m'a dit lui-même, est encore ouverte et lui rend la moindre fatigue très sensible. Il se porte bien d'ailleurs, mais cette incommodité-là est encore assez sérieuse pour quelqu'un que sa situation oblige à une activité continuelle.

---

## 106.

*St-Pétersbourg, 3 avril 1825.*

.... Il rappela à M. de Lebzeltern que, lorsqu'à Laybach, la révolution du Piémont causa un moment de vives inquiétudes à l'Autriche, l'Empereur non seulement ne songea point à faire à son alliée de vaines remontrances sur les dangers que pouvaient avoir les moyens de répression que l'on juge nécessaire d'employer, mais qu'il n'hésita pas un seul instant à offrir trois cent mille hommes à l'Empereur François, et qu'il fit même partir un de ses aides de camp généraux pour donner à ses armées l'ordre de se tenir prêtes à marcher, qu'après des garanties aussi généreuses et aussi positives de la franchise et de la pureté de ses intentions, il était cruel pour l'Empereur, lorsqu'à son tour il se trouvait dans le cas de réclamer l'assistance de ses alliés, ou plutôt lorsque, pour leur donner une nouvelle preuve du désintéressement de sa politique, il les appelait pour s'entendre avec eux sur une question qui touchait directement ses intérêts et qu'il avait le pouvoir de décider seul, de ne trouver en eux que de la tiédeur ou de la méfiance, et qu'il était au moins extraordinaire, pour ne rien dire de plus, de voir aujourd'hui l'Empereur Alexandre soupçonné en quelque sorte par le ministre d'Autriche de vouloir prêter un appui aux révolutionnaires d'Europe!

---

*) См. ниже слѣдующее примѣчаніе.
**) Въ Варшаву Государь отбылъ 1-го апрѣля.

M. de Lebzeltern repoussa avec force une pareille inculpation. Il s'efforça de prouver que ses observations et ses craintes lui étaient inspirées autant dans l'intérêt véritable de la Russie que dans celui de l'Europe.....

---

## 107.

*St-Pétersbourg, 3 avril 1825.*

**Résumé** *).

* M. de Lebzeltern repousse cette inculpation et se prépare à récriminer.

* L'ambassadeur du Roi essaie d'arrêter cette discussion, en s'efforçant de faire voir qu'il y a du malentendu dans les intentions supposées. Il demande liberté pour chacun à énoncer ses opinions.

* Il dit qu'il espère que le comte de Lebzeltern modifiera le passage qui a le plus affecté M. de Nesselrode. M. de Lebzeltern s'empresse d'y consentir.

* Ce passage concluait à dire que la guerre aurait aujourd'hui le même danger qu'il y a quatre ans, etc., que cette raison devait commander une extrême circonspection dans le choix des moyens pour obtenir des concessions de la Porte.

* M. de Nesselrode paraît satisfait de cette suppression.

* M. de Lebzeltern lit deux aperçus confidentiels. L'ambassadeur du Roi lit nos observations sur le mémoire du 9 janvier.

* M. de Nesselrode demande la suppression de ces deux conditions à obtenir des Grecs, savoir, qu'ils consentissent à laisser aux Turcs Patras, Corfou et Modon, et qu'ils démolissent les places actuellement en leur pouvoir.

* On répond que ce travail est un aperçu susceptible de rectifications.

On fait cependant remarquer qu'il faut laisser aux Turcs le moyen d'exercer le droit de Souveraineté, et en second lieu, que de laisser des places fermées et armées aux Grecs, ce serait les exciter à de nouveaux soulèvements.

---

## 108.

*St-Pétersbourg, 3 avril 1825.*

**Résumé.**

* Les raisonnements que le comte de Nesselrode expose font encore mieux sentir à l'ambassadeur du Roi que, comme le dit S. E., nos idées sont en contradiction avec nos consciences.

*) Подъ этимъ заглавіемъ помѣщаются за №№ 107, 108, 109, 110, 112 и 113 нѣкоторыя сужденія, происходившія на международныхъ совѣщаніяхъ, созванныхъ въ С.-Петербургѣ Императоромъ Александромъ I въ 1825 г. по восточному вопросу.

* On consent à supprimer la condition de la démolition des places. Mais le comte de Lebzeltern demande qu'elle fasse au moins partie des instructions faites aux agents qui seraient envoyés aux Grecs.

* M. de Lebzeltern communique un mémoire sur la Grèce, d'après lequel l'influence russe et l'influence anglaise seraient également nulles en Grèce.

* Cette pièce est de nature à froisser l'amour-propre du Cabinet russe, à lui donner de la défiance de ses alliés et à lui persuader d'agir seul.

* Le comte de Nesselrode a demandé copie des pièces fournies, pour les soumettre à l'Empereur.

---

## 109.

*St-Pétersbourg, le 13 avril 1825.*

### Résumé.

* Les préventions du Cabinet russe contre le général Guilleminot ont pour origine la connaissance que ce Cabinet a eue d'une dépêche de cet ambassadeur, *où le moment était regardé comme favorable pour diminuer l'influence russe en Orient,* dépêche qui a été imprudemment *envoyée à Vienne.*

* On accuse notre ministère d'avoir fait passer en Grèce le mémoire du 9 janvier; ce qui a donné lieu à cette supposition, c'est que M. d'Anstett s'est plaint du secret que la Cour lui a fait de cette pièce, qui lui a été communiquée par le ministre du Roi à Francfort.

* Il faudrait plus de circonspection dans l'envoi des pièces diplomatiques.

---

*St-Pétersbourg, le 15 avril 1825.*

### Résumé.

* On rend compte des motifs de l'inactivité des travaux, de la situation où est l'Empereur et du changement de ses dispositions.

* .... L'Empereur Alexandre, ne croyant pas encore en avoir assez fait pour calmer les jalousies et rassurer sur ses intentions, veut encore consulter l'Europe.

* .... Il ne veut entreprendre une guerre à laquelle tout l'invite, qu'avec l'assentiment de ses alliés, et il trouve chez eux une résistance unanime.

* .... L'Angleterre se sépare de lui; l'Autriche n'admet pas même que la guerre soit possible. La France ne conteste pas le droit de la faire, mais, effrayée de ses conséquences, elle s'efforce de l'éviter.

* .... L'Empereur s'aperçoit dès l'ouverture des conférences que ses alliés s'entendent pour paralyser son action; au lieu d'obtenir l'exécution de l'entreprise, il reconnaît qu'on veut ne lui laisser qu'un rôle passif. Il voit partout la méfiance et l'inquiétude sous l'apparence de l'admiration qu'on lui prodigue.

« .... L'Empereur juge les hommes et leurs intentions. L'indécision de son caractère l'empêche de prendre une détermination sans y être entraîné par les événements.

« Plusieurs causes, et, entre autres, le manque de confiance dans les hommes qui l'entourent et l'état de ses finances, contribuent à arrêter le développement de cette immense puissance vers la Turquie.

« .... Les vertus et les défauts de l'Empereur, tels sont les explications et le gage de sa modération.

« Mais, comme c'est une seule volonté qui arrête tout, un changement de volonté pourrait tout mettre en action, et ce changement serait conforme aux vœux des peuples et de l'armée.

« L'opinion publique croit et s'attend à la guerre.

« Mais l'Empereur sait que le mouvement de ses armées ébranlerait l'Europe; et il demande à ses alliés leur coopération ou leur aveu.

« .... Leur refus le place dans une situation difficile et compliquée. Il sent l'inefficacité des moyens proposés, et, d'autre part, il n'est pas assez pressé par les événements pour prendre une détermination, ni assez oublieux de sa gloire pour accepter le rôle qu'on lui offre.

« .... Enfin il prend le parti de reculer encore devant la difficulté. Un protocole vient d'être signé, qui constate que, depuis quatre ans, les puissances n'ont pu parvenir à s'entendre.

« Ce résultat était facile à prévoir, mais, à aucune époque, la conduite du Cabinet russe n'a été ni plus réfléchie, ni plus légère.

« .... L'Empereur devait connaître les dispositions de ses alliés. Dès lors, comment s'engager dans une question si délicate, déclarer qu'elle ne peut être décidée que par les armes et, en même temps, qu'il ne veut rien entreprendre sans ses alliés?

« .... Ce n'est qu'à un congrès européen que de semblables intérêts peuvent être discutés et décidés.

« .... En attendant, voilà la guerre retardée: il faut songer à conjurer l'orage. Nous ne pouvons compter sur des amis qu'autant que nous serons forts et puissants. Jusque-là, n'attachons pas beaucoup d'importance à des démonstrations qui se bornent à des paroles.

« Tout se réunit pour démontrer à l'Empereur que, dans la situation actuelle des choses en Europe, la France est le seul allié sur lequel il devrait pouvoir compter.

« .... Cependant, il n'éprouve pour elle que de l'éloignement, de la méfiance et de la jalousie. Il n'aime pas plus les Princes qui la gouvernent, et tout fait craindre que, si un événement quelconque pouvant encore servir de prétexte à une coalition, il ne retrouvât son activité et ne mît en mouvement ses armées pour la traiter avec moins de générosité qu'il ne l'a fait.

« Tout cela peut paraître exagéré, mais on ne fait que répéter ce que l'Empereur dit dans son intimité.

« Il est vrai que ces dispositions sont soigneusement entretenues par nos ennemis. Ils ont cherché à tirer parti du voyage de M. de Metternich à

Paris, des rapports de M. de Polignac avec M. Canning, de l'uniformité de langage aux conférences entre l'ambassadeur du Roi et M. de Lebzeltern, enfin l'envoi d'une lettre du général Guilleminot à Vienne.

* .... Toutes ces circonstances disposent l'Empereur à croire moins à notre bonne foi qu'à notre intention de renouveler le traité secret de 1815 avec l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre.

* .... Au lieu d'être satisfait de notre empressement à nous rendre à ses désirs, il est gêné et contrarié de nous trouver plus près de lui que ne l'est l'Autriche. Il ne veut point de notre intimité, et peut-être aimerait-il mieux, plutôt que de s'unir à nous, sacrifier ses intérêts en s'accordant avec les autres contre nous.

* .... Le reproche fait à la France d'éclairer la Porte sur les dangers auxquels l'expose la guerre contre les Grecs dans une conférence où l'on essaie d'éviter cette guerre, est au moins aussi singulier que les éloges donnés à l'Angleterre pour s'être jouée de la Russie.

* .... Si les rôles étaient intervertis entre la France et l'Angleterre, l'Empereur n'aurait point songé à suspendre les négociations. C'est à la crainte que l'Empereur sacrifie......

* Les effets de la crainte en politique sont préférables à ceux de cette prétendue bienveillance qu'on nous prodigue.

Il y a longtemps que l'ambassadeur est désabusé des témoignages d'affection pour la France que l'Empereur a donnés dans des conversations particulières.

## 111.

*St-Pétersbourg, le 9 juillet 1825.*

.... Le comte de Nesselrode garda un moment le silence, puis en se levant il me dit:

„Eh bien, mon cher Comte, puisque vous savez et voyez ce qui „est, pourquoi ne pas chercher à vous rapprocher davantage de nous? Je vous „déclare que M. de Metternich ne nous comprend point, dans cette affaire „d'Orient; c'est une question sur laquelle il laisse écrire à Genz des choses „qui n'ont pas le sens commun, et je suis tellement convaincu aujourd'hui „de l'inutilité des conférences et même de leur danger, que je ne conseillerai „jamais à l'Empereur de les renouer, à moins que ses alliés ne se rapprochent „de lui".

Tel est, Monsieur le Baron, le résumé d'une conversation dans laquelle j'ai cru devoir m'attacher à prouver au comte de Nesselrode qu'il était difficile désormais de nous abuser. Je ne lui ai rien appris sans doute; mais j'ai voulu qu'il sût qu'il ne pouvait rien me cacher. Cela ne changera rien à notre position [illegible], mais on nous donnera du moins en égards et en ménagements ce que l'on nous refuse en confiance et en intimité.

Le comte de Nesselrode ne me dissimule point que la nouvelle de la mesure que le gouvernement vient de prendre à l'égard de St-Domingue avait surpris et affecté l'Empereur. J'étais loin cependant de penser qu'elle ferait sous le rapport politique le sujet *exclusif* de la conversation que je devais avoir le lendemain, et dont il me reste à rendre compte à V. E.

L'Empereur m'a accueilli avec une extrême bienveillance et a bien voulu me dire les choses les plus flatteuses sur la faveur que le Roi a daigné m'accorder. Il m'a ensuite entretenu longuement et très en détail des solennités du Sacre de S. M., et, à cette occasion, il s'est exprimé comme il a l'habitude de le faire avec moi lorsqu'il me parle du Roi, de la Famille Royale et de ses vœux pour le bonheur de la France. Après avoir répondu comme je le devais à ces témoignages très vifs d'attachement, d'intérêt et de bienveillance, j'ai dit à l'Empereur que, bien que ma santé parût rendre nécessaire le voyage que j'allais entreprendre, je ne m'étais cependant décidé à partir qu'après avoir été assuré par son ministre et de la part de S. M. Elle-même que mon absence ne pouvait en aucune manière retarder la reprise des travaux qui nous avaient occupés pendant l'hiver, que la permission que le Roi m'avait accordée d'aller aux eaux n'était même que conditionnelle et que depuis que je pensais avoir acquis la certitude que les conférences sur les affaires d'Orient ne pouvaient être reprises avant le mois d'octobre.

— „Peut-être même plus tard", m'a répondu l'Empereur, „et dans tous „les cas, votre santé avant tout! Vous vous devez à votre Roi, à votre pays „et vos enfants. Ainsi partez, mon cher Comte. L'on m'a fait espérer que „Mme de La Ferronnays reviendrait avec vous: le plaisir que j'aurai à la „revoir sera d'autant plus grand que son retour me donnera l'espérance de „vous conserver plus longtemps parmi nous".

Changeant tout à coup de sujet, l'Empereur me dit:

„J'ai reçu hier un courrier de Pozzo, et je vous avoue que la nou„velle qu'il m'a apportée m'a bien affligé. J'ai depuis longtemps pris avec „vous une habitude dont je ne me déferai pas tant que nous serons ensemble, „puisqu'elle est une preuve de l'estime que je vous porte: c'est celle de vous „parler avec une entière franchise et pleine confiance. Dans nos conversations, „j'oublie volontiers l'ambassadeur, et ne vois en vous que le serviteur plein „de zèle et dévoué à son Roi. Ne voyez donc dans mes réflexions, dans „l'expression de mes regrets et de mes appréhensions, qu'une preuve certaine „de mon sincère attachement pour S. M. et de mon estime pour vous. Vous „devinez sans doute que je veux parler de la résolution que les ministres du „Roi viennent de prendre de reconnaitre l'émancipation de St-Domingue. Je „vous avoue que, dans l'intérêt seul du Roi et de la France, je suis d'autant „plus surpris et affligé de cette démarche, qu'il m'est impossible de comprendre „les motifs impérieux qui ont pu contraindre les ministres à abandonner la „ligne sur laquelle ils s'étaient si noblement placés l'année dernière, lorsque „les émissaires du prétendu président d'Haïti furent envoyés en France, ce „qui avait donné à M. le comte de Villèle l'occasion de faire une réponse „à la fois si belle et si ferme à Lord Granville, lorsque celui-ci était venu

„lui déclarer que son gouvernement reconnaîtrait l'indépendance des colonies „espagnoles. Ce n'est pas lorsque tout proclame et atteste la prospérité de „la France, l'admirable état de ses finances, l'activité de son commerce et „le rapide développement de son industrie, que l'on peut invoquer la loi de „la nécessité. Jamais pays ne fut plus admirablement placé que le vôtre pour „attendre les événements, et j'ai la conviction qu'en conservant encore pen- „dant un an ou deux l'attitude que vous aviez prise vis-à-vis des nègres de „St-Domingue, et qui, sans rien coûter à la France, les tenait dans un état „de gêne et d'inquiétude qu'ils n'auraient pu supporter longtemps, vous les „auriez amenés à se soumettre aux conditions que vous leur auriez imposées, „c'est-à-dire à reconnaître la souveraineté de la France, sauf ensuite à leur „accorder le droit de se gouverner eux-mêmes, par eux seuls, et selon leur „convenance.

„Remarquez d'ailleurs que, dans l'acte que vous allez faire et dont je „redoute bien pour vous les conséquences, c'est vous, c'est la France qui „accepte les conditions de cette espèce de traité: ce n'est point elle qui les „dicte. Les propositions que M. de Mackau est chargé de faire aux Haïtiens „sont, à quelques millions près, celles qu'ils avaient faites eux-mêmes; la „condition à laquelle ils n'ont jamais voulu se soumettre, qu'ils ont toujours „repoussée avec hauteur, est une insolence ridicule, puisqu'elle est allée „jusqu'à la menace: c'est celle de la soumission à l'autorité souveraine, suze- „raine ou même protectrice de la France. C'est cependant cette clause impor- „tante dont, sans nécessité, vous faites l'abandon, et les nègres révoltés de „St-Domingue peuvent avec quelque raison se vanter d'avoir forcé leurs maîtres „à accepter le marché qu'ils leur ont proposé.

„Je regrette de vous le dire, Monsieur le Comte, mais j'appréhende des „conséquences bien funestes de cette malheureuse transaction. On ne dévie „jamais impunément d'un principe: la révolte sanctionnée et couronnée d'un „si brillant succès invite à la révolte. Les nègres des autres colonies connais- „sent maintenant les voies et les moyens qui conduisent à l'indépendance, „et c'est une terrible responsabilité que les ministres du Roi viennent de „prendre sur eux à l'égard des colonies de la Martinique et de la Guadeloupe.

„Je vois avec une véritable peine, je vous le répète, les ministres du „Roi, dont la conduite a été si ferme, si noble, dont les principes sont si „bien ceux que doivent professer les dépositaires de l'autorité d'un Roi légi- „time, rentrer en quelque sorte dans les voies bien moins nobles de la politique „étroite et intéressée de M. Canning, politique désavouée dans son propre „pays par tout ce qui est honnête, et même par une partie de ses collègues.

„Pour juger la mesure que vous venez de prendre, attendez que l'opi- „nion en France se soit prononcée: vous verrez de quel bord partiront les „applaudissements, de quel côté seront les regrets; alors vous saurez mieux „quels sont les intérêts et les passions que vous avez servis, quels sont les „sentiments que vous avez froissés.

„Je n'ai jamais pensé qu'il fût possible de soumettre St-Domingue par „la force, ou du moins qu'il fût sage de le tenter, puisque sa conquête ne

„pourrait jamais laisser entre vos mains qu'un pays désert ou réduit en cendres; „mais vous pourriez lasser l'obstination des Haïtiens, les forcer à accepter vos „conditions et leur accorder ensuite la liberté de s'administrer eux-mêmes, „prendre même l'engagement de ne jamais leur envoyer de français. D'ailleurs, „le résultat de l'expédition que vous venez d'envoyer n'est point encore sûr, „et, s'ils se refusent aux propositions que M. de Mackau est chargé de leur „faire, s'ils se décident à la résistance, vous voilà condamnés à bloquer indéfi- „niment leurs ports, et entraînés successivement à la nécessité de les conquérir „et de les soumettre par la force, c'est-à-dire à renouveler les expéditions „dispendieuses que la France a déjà inutilement tentées contre St-Domingue.

„Tout ce que je vous dis, mon cher Comte, ne m'est inspiré que par „mon attachement pour le Roi, pour lequel je prévois que cette mesure sera „cause de beaucoup de peines et de beaucoup de regrets. Je ne conteste „point le droit que la France a de reconnaître l'indépendance de St-Domingue, „mais je trouve que c'est faire un dangereux usage de ce droit que de couvrir „la révolte de son autorité sacrée.

„D'ailleurs, ce qui ajoute encore à mes regrets, c'est que, dans la lutte „que nous soutenons du bien contre le mal, du droit contre le fait, de l'ordre „contre la licence, ce grand exemple qui va prêter tant de force à nos adver- „saires est bien dangereux et bien inquiétant. La reconnaissance de l'indépen- „dance de l'Amérique du Nord a été le signal de la Révolution Française. „La matière à révolution est loin d'être épuisée en Europe: elle est en pleine „fermentation; il faut peu de chose pour provoquer de nouvelles explosions. „Voilà, mon cher Comte, pourquoi vous m'avez toujours trouvé si opposé à „la reconnaissance de l'indépendance de l'Amérique méridionale, pourquoi „encore je persiste à donner au Roi d'Espagne le conseil de ne jamais la re- „connaître, et le motif qui peut-être peut vous faire concevoir les sentiments „et les craintes que je vous exprime, et dans lesquels je supplie le Roi de „ne voir qu'une preuve de plus de mon bien véritable attachement à sa Per- „sonne et de ma sollicitude pour le bonheur et la tranquillité de son règne".

Je vous avoue, Monsieur le Baron, que, convaincu que l'Empereur me parlerait surtout des papiers que je lui avais fait remettre par le comte de Nesselrode et dont je savais qu'il avait pris connaissance, j'étais peu préparé à cette attaque. Il a cependant fallu répondre.

— „Les opinions de V. M. me sont assez connues pour que j'aie pu „pressentir en partie la première impression qu'Elle éprouverait en apprenant „la nouvelle que vient de Lui annoncer le général Pozzo. Je ne croyais pas „cependant, Sire, entendre prononcer sur la mesure que les ministres du Roi „ont cru nécessaire de prendre un jugement aussi sévère, ni manifester des „craintes et des inquiétudes qui, j'ose l'avouer à V. M., me semblent au moins „bien exagérées. Il me paraît, Sire, que c'est sur le moment que les ministres „ont choisi pour reconnaître l'émancipation de St-Domingue, que porte la vé- „ritable objection de V. M. contre cette mesure. Elle ne conteste point d'ail- „leurs au Roi le droit de traiter comme bon lui semble avec une partie de „ses sujets. Elle reconnaît qu'une expédition pour soumettre St-Domingue

„même en lui supposant un succès complet, que d'autres expériences du même „genre étaient cependant loin de garantir, n'aurait pour résultat que l'entière „dépopulation et la totale dévastation de l'île, que cette expédition serait donc „au moins imprudente. Elle admet encore que les habitants de St-Domingue, „quelle que soit d'ailleurs leur couleur, sont parvenus à un degré de civilisation „et d'ordre qui leur permet de se gouverner et de s'administrer eux-mêmes, „puisqu'Elle aurait voulu qu'on leur en accordât le droit pour prix de leur „soumission. Tout cela, Sire, sont des concessions qui me paraissent simplifier „beaucoup la question et rendre la conduite des ministres beaucoup plus facile „à expliquer que V. M. ne semble le croire.

„La situation de St-Domingue à l'égard de la France ne peut point être „assimilée à celle dans laquelle les colonies espagnoles se trouvent vis-à-vis „de leur mère patrie. Depuis plus de vingt ans, St-Domingue est émancipé de „fait. De nombreuses âmes françaises ensevelies dans cette île attestent que „son climat destructeur la garantit à jamais contre toute expédition qui serait „tentée contre elle. L'île, d'ailleurs, ne contient plus un seul colon européen: „tous ont péri ou ont été obligés de fuir, et cette belle possession est „aujourd'hui au pouvoir de ces nègres, dont la force, la violence, la cupidité „avaient fait nos esclaves, mais qui peut-être auraient quelque droit pour ré-„cuser le titre de français, celui de sujets du Roi de France, et dont la ter-„rible insurrection est sans contredit une de celles que la religion et l'huma-„nité ne peuvent condamner.

„Dans la situation où se trouve aujourd'hui St-Domingue, Sire, que fait „donc la France? Elle abandonne un droit illusoire; elle renonce à une pos-„session dans laquelle elle ne peut rentrer qu'en faisant périr plus d'un million „d'hommes. Elle leur reconnait un droit qu'une prescription de vingt années „et plus semble leur avoir assuré. Elle obtient en retour des avantages dont „elle était au moment peut-être de se voir frustrée au profit d'une autre puis-„sance. Elle ouvre un débouché à son commerce; elle obtient les moyens de „venir au secours et de soulager l'infortune de ceux de ses sujets ruinés par „la perte de St-Domingue. Ce sont des considérations, Sire, qu'il est possible „que les ministres du Roi aient trouvées puissantes et impérieuses, et, j'ose „le dire avec respect à V. M., eux seuls ont le droit d'être juges du moment „où cette transaction, devenue nécessaire, devait être terminée. Si, depuis dix „ans, cette question est restée suspendue, V. M. doit croire que ce n'est pas „sans de fortes raisons que le Roi se sera décidé à la trancher. V. M. parle „de l'activité du commerce en France, du développement de l'industrie; mais „Elle n'ignore pas non plus que ces deux grandes sources de la prospérité „de l'État sont aussi des causes de mouvement et d'agitation: il les faut „nécessairement porter au dehors, si l'on ne veut s'exposer à en souffrir au „dedans. V. M. craint que la reconnaissance de l'indépendance de St-Domingue „ne soit un triomphe pour les révolutionnaires. Sans doute ils le diront, puis-„qu'ils ont intérêt à le faire croire, mais cette prétention de leur part n'est „pas plus fondée que beaucoup d'autres; et l'émancipation de St-Domingue „n'est que l'ouvrage du temps et de la nécessité. Sans doute aussi, plusieurs

„anciens propriétaires de St-Domingue regretteront les rêves dont ils aimaient „encore à se bercer; mais, Sire, pour les satisfaire, il ne fallait rien moins „que la conquête de l'île et l'asservissement de sa population: V. M. est „convenue que l'une et l'autre étaient impossibles.

„Enfin, Sire, V. M. semble craindre que la mesure que vient de prendre „le ministère du Roi ne soit le signal de nouvelles explosions révolutionnaires „en Europe. Je me plais à croire que de si tristes pressentiments ne seront „pas vérifiés. Il est possible qu'ouvrant un débouché au commerce, présentant „un but nouveau aux imaginations ardentes, à l'active industrie, cette mesure, „au contraire, contribue beaucoup à mieux assurer encore la tranquillité en „France, et c'est d'elle que dépend celle de l'Europe. Dans les vastes Etats „de V. M., lorsque les plus belles parties de son Empire attendent encore la „population qui doit le féconder, lorsque chaque jour de nouvelles décou„vertes semblent ouvrir à la Russie, et dans son propre sein, de nouvelles „sources de richesses et de prospérité, il est facile de donner un aliment aux „esprits spéculateurs et aventuriers. Les 52 millions de sujets de V. M. se „trouvent à l'aise dans un Empire qui peut en contenir le double. Il n'en „est pas de même en France, Sire, où toutes les places sont prises, où toutes „les terres sont exploitées, et où une population surabondante peut devenir „dangereuse si une sage administration néglige les moyens de lui trouver un „écoulement et d'user son activité.

„Si V. M. m'avait moins accoutumé à Ses bontés, je pourrais craindre „qu'Elle ne trouvât que je mets peut-être un peu de chaleur dans cette espèce „de défense; mais l'Empereur, qui connaît, et qui rend si bien justice à mes „sentiments, trouvera simple que, fort aujourd'hui de la situation de la France, „de la force du gouvernement, j'attache quelque importance à ne pas laisser „porter sur ses actes un genre de critique qui semblerait accuser les intentions „des ministres du Roi".

L'Empereur m'écoutait avec une grande attention et sans m'interrompre; seulement son regard fixé sur le mien exprimait une sorte d'étonnement. Lorsque j'ai eu cessé de parler, il a gardé un moment le silence; puis, avec un sourire et un mouvement d'épaule, il m'a dit:

„Eh bien, mon cher Comte, l'avenir nous apprendra qui de nous deux „a mieux jugé les conséquences de ce qui vient d'être fait chez vous. Dans „tous les cas, n'oubliez pas que c'est au comte de La Ferronnays, et point à „l'ambassadeur de France, à qui j'ai ouvert mon cœur. Celui-ci aurait le droit „de s'étonner de ma franchise: le premier ne peut plus se méprendre sur mes „intentions, et je vous prie très positivement de bien dire au Roi que je „compte trop sur son amitié pour craindre que, dans cette conversation dont „je présume que vous lui rendrez compte, il puisse voir autre chose qu'une „preuve de plus de mon inviolable attachement pour sa Personne".

Je devais m'attendre qu'après cette première explication, l'Empereur me parlerait des dernières dépêches de V. E. relatives aux affaires d'Orient, et que S. M. avait lues la veille. Vous n'apprendrez pas sans étonnement, Monsieur le Baron, que, quoique je sois resté encore près de trois quarts d'heure chez

l'Empereur, non seulement il ne m'a pas dit un seul mot sur ces dépêches, mais qu'il a même, avec une affectation marquée, détourné la conversation que, deux fois, j'ai essayé de mettre sur le chapitre des conférences.

Prenant occasion de la course qu'il va faire dans ses colonies militaires *), il m'en a développé, dans le plus minutieux détail, le plan depuis la première idée qu'il en a conçue jusqu'aux conséquences qu'il attend de son entière exécution. Il s'est attaché à me montrer ce système sous son côté le plus brillant et à me convaincre des immenses avantages qu'il en espère sous le double rapport de l'organisation militaire et de la civilisation. Il ne m'appartenait pas de rechercher les ombres qui obscurcissent ce beau tableau.

Rappelant ensuite ce que je lui avais dit des nouvelles sources de richesse que les versants des Monts Ourals semblent promettre à la Russie, il m'a parlé fort au long du voyage qu'il a fait l'année dernière à Orenbourg, de la richesse de ce sable d'or, de la facilité de son exploitation.

Enfin, Monsieur le Baron, l'Empereur a paru vouloir me dédommager de son silence sur les affaires de Turquie en donnant à cette dernière partie de la conversation tout le charme que pouvait lui prêter le sujet même qu'il traitait, et celui que donne à tous ses entretiens l'élégance et la facilité avec lesquelles il s'exprime dans notre langue. Après m'avoir ensuite fait remarquer quelques vues de Crimée qui décorent son Cabinet, il m'a conduit près de la porte, m'a souhaité un heureux voyage, et m'a congédié. Je suis resté avec l'Empereur depuis 11 heures du matin jusqu'à midi trois quarts.

En cherchant à m'expliquer les motifs du silence de l'Empereur sur un sujet qui semblait devoir être plus que tout autre celui de mon entretien avec S. M., il m'est impossible d'en imaginer un autre que la volonté de ne point se prononcer sur ses intentions ultérieures avant d'avoir reçu les réponses de toutes les Cours alliées aux questions que ses ministres ont été chargés de leur adresser. Celles du Cabinet de Vienne sont arrivées hier seulement; mais l'Empereur ne les avait point vues lorsqu'il m'a donné mon audience. Elles sont telles que nous pouvions le supposer: c'est une amplification de la lettre de M. de Caraman.

Il est possible aussi que, par son silence, l'Empereur ait voulu me manifester le peu de satisfaction que lui avaient donné nos réponses, et qu'il n'ait pas jugé convenable d'ouvrir une discussion sur ce sujet. Il lui a paru plus facile de traiter la question de St-Domingue. Le temps rendra peut-être plus compréhensible ce qui ne l'est pas encore entièrement pour moi. En attendant, Monsieur le Baron, je crois nos conférences......

*) [illegible]

## И) Донесенія французскаго министра де-Фонтенэ (за октябрь 1825 года).

### 112.

*St-Pétersbourg, 8 octobre 1825.*

**Résumé.**

* L'assassinat d'une femme qui gouvernait la maison du général Araktchéeff *) a influé sur la retraite de ce dernier. La douleur du général a été si extrême qu'il a écrit à l'Empereur pour résigner ses emplois.

* On a pu voir combien ce personnage était détesté.

* On a répandu que l'auteur de l'assassinat d'Anastasie était l'instrument des adversaires des colonies militaires.

* On dit que le général la consultait sur ses affaires, et que, s'il persiste à quitter les affaires, l'Empereur pourrait abandonner les colonies militaires et être moins éloigné de la guerre.

* La réponse de l'Empereur est attendue avec impatience. Cet événement occupe l'Empire.

### 113.

*St-Pétersbourg, 22 octobre 1825.*

**Résumé.**

* En l'absence de l'Empereur, M. de Nesselrode se garde d'exprimer une pensée un peu importante. Tout est dans la plus grande stagnation.

* M. de Lebzeltern a été longtemps à s'apercevoir du système de réserve et de silence adopté par le Cabinet russe, dont le résultat des conférences a enchaîné les résolutions.

* Il ne soutient plus que la Russie ne peut pas faire la guerre, il redoute la possibilité d'une résolution spontanée.

* L'Empereur a été cependant peu satisfait de ses alliés, desquels il attendait plus de condescendance.

* Les personnes qui approchent du ministère répandent que la Russie agirait encore plutôt qu'elle ne parlerait.

* Elles ajoutent que l'Empereur sent un esprit d'hostilité dans ses alliés, qu'il attribue à la crainte de l'agrandissement de ses vastes Etats.

* On affirme que le voyage de M. de Metternich à Paris lui a concilié le Cabinet français, et les intentions du ministère français sont sans doute calomniées à St-Pétersbourg.

*) Объ Анастасіи Федоровнѣ Минкиной, см. „Русскіе Портреты", изданіе Великаго Князя Николая Михаиловича, томъ V, №№ 78—79.

* Rien n'annonce cependant une résolution spontanée. Le caractère de l'Empereur donne même des garanties.

* Cependant il ne faut pas se reposer sur des dispositions variables. Il est important de ménager l'amour-propre de l'Empereur et de reprendre les conférences.

## 114.

*St-Pétersbourg, 22 octobre 1825.*

.... Tel est, Monsieur le Baron, le langage de ceux qui paraissent avoir la confiance du ministre des affaires étrangères, et qui ont peut-être des raisons pour chercher à donner quelques craintes sur les résolutions ultérieures de l'Empereur Alexandre. Cependant ils ajoutent en même temps que rien n'annonce, pour le moment, l'adoption d'une détermination spontanée, qu'heureusement le caractère du Souverain donne des garanties qui sont du plus grand poids, et que la légère influence que peuvent exercer les personnes qui font les affaires sous la direction de l'Empereur, est toute dirigée dans l'intérêt de la paix, mais que, malgré de si puissantes considérations, il y aurait de l'imprudence à se reposer entièrement sur des dispositions variables comme le sont la volonté des hommes, qu'il est important de ménager l'amour-propre de l'Empereur, de ne pas le pousser à bout, et que, si les alliés sentent la nécessité de renouer le plus tôt possible les conférences qui lient les résolutions de Russie à leurs intérêts, ils ne doivent pas regarder, dans cette occasion, à faire les premières démarches pour faire cesser un état de défiance et de silence qui, s'il se prolongeait de la part de la Russie, nuirait singulièrement à la conclusion des affaires.....

X.

## Исторія въ л.-гв. Семеновскомъ полку, въ октябрѣ 1820 года.

1.

### Донесеніе князя Илларіона Васильевича Васильчикова Императору Александру Павловичу *).

Государю рапортъ.

Спѣшу всеподданнѣйше донести Вашему Императорскому Величеству, что въ ночь съ 16 на 17 число сего Октября мѣсяца л.-гв. Семеновскаго полка рота имени Вашего Величества, въ 11 часу ночи, самовольно собралась въ коридорѣ казармы, по вызову нѣкоторыхъ голосовъ на перекличку. Фельдфебель сей роты закричалъ, дабы рядовые возвратились въ свои мѣста; но они, не исполняя того, отвѣчали ему, что желаютъ говорить съ ротнымъ командиромъ. Фельдфебель, видя невозможность укротить ихъ, принужденъ былъ исполнить ихъ требованіе. Капитанъ Кошкаровъ, пришедъ къ нимъ, спросилъ что имъ надобно, и какъ осмѣлились они собраться въ столь позднее время и при томъ самовольно. На сіе объявили, что они вынуждены были, притѣсненіями разнаго рода отъ полковаго командира, рѣшиться на таковой поступокъ и просить его довести до свѣдѣнія высшаго начальства о непомѣрной строгости и нестерпимой взыскательности полковника Шварца. Капитанъ Кошкаровъ приказалъ имъ разойтиться по своимъ мѣстамъ; они же хотя съ перваго раза не повинулись, однакоже вскорѣ то исполнили. Немедленно донесено было о семъ по командѣ, и я, бывши на тотъ разъ въ болѣзненномъ положеніи, тотчасъ послалъ начальника корпуснаго штаба **) въ Семеновскія казармы

*) „Русскій Архивъ", 1875 г., кн. № 6. Первоначальное донесеніе Государю. Нами помѣщаемое, сохранилось въ черновой рукописи.

**) Графа А. Х. Бенкендорфа.

собрать означенную роту и на мѣстѣ изслѣдовать происшествіе. Найдя изъ донесенія его нижнихъ чиновъ той роты виновными въ ослушаніи и своевольствѣ, я приказалъ арестовать ихъ всѣхъ и подъ карауломъ двухъ ротъ л.-гв. Павловскаго полка препроводить въ Петропавловскую крѣпость для содержанія въ тамошнихъ казематахъ и для производства тамъ военнаго надъ ними суда.

Въ ночи съ 17 на 18 число, первая, вторая и третья фузильерныя роты перваго баталіона, также самовольно выбѣжавъ изъ казармъ, толпами бѣгали во всѣ прочія роты остальныхъ баталіоновъ и принуждали ихъ выходить на парадное мѣсто полковыхъ казармъ для соединенія къ выручкѣ арестованной роты; притомъ насильно вламывались они въ комнаты нѣкоторыхъ ротъ, отбивали двери и требовали, дабы непремѣнно всѣ безъ изъятія нижніе чины сего полка присоединялись къ нимъ и противящихся вытаскивали насильно, угрожая въ случаѣ сопротивленія бить. Приказанія, угрозы и увѣщанія офицеровъ для обращенія къ порядку не имѣли никакого успѣха, хотя наружное почтеніе къ ихъ званію было солдатами соблюдаемо. Они безпрестанно твердили объ отягощеніяхъ, претерпѣваемыхъ ими по службѣ отъ полковника Шварца и о томъ, чтобы имъ отдана была арестованная рота. Въ такихъ обстоятельствахъ, взявъ всѣ мѣры предосторожности, по совѣщанію съ генераломъ графомъ Милорадовичемъ, положили мы, чтобы онъ сперва поѣхалъ на сборное ихъ мѣсто и поговорилъ бы съ ними. Они, не преставая толпиться въ безпорядкѣ, объявили ему: что какъ угодно начальству поступить съ ними, они готовы на всѣ наказанія, но не могутъ болѣе сносить притѣсненій полковника Шварца; строиться же во фрунтъ не могутъ потому, что нѣтъ при полку первой роты, которая находится подъ арестомъ. Послѣ того послалъ я начальника корпуснаго штаба сказать имъ, что я самъ къ нимъ пріѣду, и чтобы для сего они построились во фрунтъ; но и сіе осталось безъ исполненія. Видя одни и тѣ же отзывы ослушныхъ, я, отрѣшивъ полковника Шварца отъ исправленія его должности, которую онъ уже исправлять не могъ, далъ повелѣніе г.-м. Бистрому 1-му принять весь полкъ въ свое командованіе и приготовить оный къ инспекторскому моему осмотру. Г.-м. Бистромъ съ объявленіемъ сего повелѣнія моего, по прибытіи на Семеновское парадное мѣсто, началъ было выстраивать 2 и 3 баталіоны; но три роты перваго баталіона тому воспрепятствовали, расталкивая становившихся въ порядокъ и отзываясь, что безъ роты имени Вашего Величества, какъ безъ головы, пристроиться имъ не къ чему. Наконецъ, я самъ пріѣхалъ и объявилъ имъ: что рота сія ослушаніемъ противу начальства и своевольствомъ содѣлалась виновною, что за сіе я арестовалъ оную, велѣлъ предать суду и до Высочайшаго разрѣшенія Вашего Императорскаго Величества ни подъ какимъ видомъ не освобожу ея ни отъ ареста, ни отъ суда, ни отъ наказанія; что теперь, равнымъ образомъ, и они сдѣлались ослушниками, а потому приказываю, чтобы и они сей же часъ шли подъ арестъ въ крѣпость. Таковое приказаніе мое было исполнено безпрекословно, они пошли, но не въ томъ видѣ и порядкѣ, каковые должны

быть въ благоустроенныхъ войскахъ. Въ продолженіе времени какъ я съ ними разговаривалъ, г.-м. Бистромъ, по предварительному распоряженію моему, занялъ л.-гв. Егерскимъ полкомъ Семеновскія казармы и тѣмъ отдѣлилъ ихъ отъ оружія, въ оныхъ находившагося.

Не могу не доложить всеподданнѣйше Вашему Величеству, что офицеры Семеновскаго полка при семъ случаѣ не оказали той твердости, которая необходима въ подобныхъ обстоятельствахъ. Зачинщики сего дѣла не открыты, и я впредь до разрѣшенія Вашего Императорскаго Величества приказалъ 1-й баталіонъ, какъ болѣе всѣхъ виновный, судить военнымъ судомъ въ Петропавловской крѣпости; 2-й баталіонъ при шт.-, оберъ- и унт.-офицерахъ онаго отправленъ сего числа на судахъ, отъ морского министра присланныхъ, въ кр. Свеаборгъ, 3-й баталіонъ препроводилъ я такимъ же порядкомъ сухимъ путемъ, по прилагаемому при семъ маршруту, въ кр. Кексгольмъ. Оба сіи баталіона отправлены безъ прикрытія, въ полной походной амуниціи, но безъ ружей и тесаковъ. При семъ я принялъ нужныя мѣры предосторожности и распорядился такимъ образомъ, что о поведеніи ихъ буду имѣть безпрерывно вѣрнѣйшія свѣдѣнія. Къ послѣднимъ двумъ баталіонамъ оказалъ я снисхожденіе потому, что они, дѣйствительно, почти силою вовлечены были въ участвованіе съ первымъ баталіономъ. Сверхъ того, при отправленіи ихъ внѣ столицы, замѣтилъ я въ нихъ истинное раскаяніе и смиренное повиновеніе.

Основываясь на полученныхъ мною офиціально и частно свѣдѣніяхъ, относящихся до сего происшествія, я положительно смѣю донести Вашему Величеству, что единственною причиною онаго есть полковникъ Шварцъ, и что обстоятельство сіе не заключало въ самой сущности никаковой опасности, ниже какой другой причины, кромѣ того, что нижніе чины выведены были изъ терпѣнія отъ неблагоразумнаго и неосторожнаго поведенія его, полковника Шварца. Впрочемъ, нужнымъ считаю тоже донести, что примѣръ ослушанія Семеновскаго полка имѣлъ болѣе хорошее вліяніе на прочія войска: ибо всѣ сіи, въ продолженіе непріятнаго происшествія, оказали сугубое усердіе въ исполненіе своихъ обязанностей по службѣ.

Дальнѣйшія подробности изложеннаго здѣсь обстоятельства буду имѣть счастіе вслѣдъ за симъ представить Вашему Императорскому Величеству, чрезъ нарочно посылаемаго отъ меня адъютанта моего, л.-гв. Гусарскаго полка ротмистра Чаадаева.

---

## 2.

## Секретныя замѣчанія собственно для свѣдѣнія одного генералъ-адъютанта Васильчикова *).

(Писаны собственноручно Императоромъ Александромъ Павловичемъ.)

1) По многимъ замѣчаніямъ, на школы взаимнаго обученія желательно бы было, чтобы обращено было особенное вниманіе насчетъ тѣхъ людей, кои обучались въ общей школѣ, бывшей въ казармахъ Павловскаго полка, какъ со стороны нравственности и поведенія ихъ, такъ и дисциплины и военнаго повиновенія, и не сохранили ли какихъ сношеній съ г. Гречемъ?

Вниманіе обращено съ самаго начала сей исторіи. По свѣдѣніямъ, люди сіи ведутъ себя хорошо; но удаленіе г. Греча нахожу нужнымъ и представлю къ пріѣзду Государя новое образованіе симъ школамъ.

2) Узнать также для любопытства, не былъ ли въ той же школѣ рядовой Московскаго полка, съ которымъ было происшествіе въ лагерѣ, и также о тѣхъ, кои были зачинщиками въ лейбъ-ротѣ Павловскаго полка противу капитана Либерта и бывшаго фельдфебеля той роты?

Не были.

3) О сихъ двухъ пунктахъ отнюдь никому не сообщать, что они отсюда писаны, но какъ бы сами пришли на мысль генералъ-адъютанту Васильчикову.

4) По дошедшимъ свѣдѣніямъ, оказалось, что, когда полкъ, предъ церковью собравшійся, не хотѣлъ строиться, тутъ же на площади находилось много и полковыхъ кантонистовъ, на коихъ нужно также обратить особенное вниманіе, и не возможно ли чего и чрезъ нихъ открыть?

По вѣрнѣйшимъ свѣдѣніямъ, полковые кантонисты не участвовали и не выходили изъ своихъ казармъ, а были на площади всѣ флейтщики.

5) У фельдфебеля и унтеръ-офицеровъ лейбъ-роты Семеновскаго полка пораспросить, не замѣтили ли они предъ симъ въ разговорахъ людей между собой чего похожаго на сіе происшествіе, и не показывали ли негодованія на командира; ежели было, то когда именно, и между кѣмъ болѣе оное негодованіе или разсужденіе оказывалось, въ гренадерахъ ли, или въ стрѣлкахъ? И не помнятъ ли, кто именно таковые были? Также не замѣтили ли, чтобы солдатскія дочери, изъ школы взаимнаго обученія приходящія, приносили бы какія-либо бумажечки или записки къ рядовымъ той роты?

По нѣкоторымъ свѣдѣніямъ, полагать должно, что фельдфебель лейбъ-роты не былъ въ числѣ, но изъ первыхъ зачинщиковъ, то и невѣроятно отъ него что-либо [illegible] отъ унтеръ-офицеровъ, коихъ также невинными полагать нельзя.

*) Напечатанные здѣсь мелкими буквами отвѣты на замѣчанія писаны карандашемъ на [illegible] рукописи Государя княземъ И. В. Васильчиковымъ.

6) Справедливо ли, что будто, когда полкъ шелъ въ крѣпость, то Московскаго полка люди, встрѣчаясь съ ними, цѣловались, и прощаясь, изъявляли имъ сожалѣніе?

Не справедливо, но сожалѣніе изъявляютъ во всѣхъ полкахъ.

7) Правда ли также, что будто и въ Преображенскомъ полку были нѣкоторые разговоры на счетъ ареста Семеновскаго полка, чтобы и съ ними того же не случилось?

Отъ полиціи много было разныхъ вздоровъ, но вѣрить имъ никакъ нельзя. По вѣрнѣйшимъ свѣдѣніямъ, толки насчетъ Семеновской исторіи есть во 2-мъ и 3-мъ баталіонахъ. Пирхомъ *) довольны; но, по несчастію, Великаго Князя **) не любятъ.

8) Почему начальникъ штаба гвардейскаго корпуса, въ отсутствіе генералъ-адъютанта Васильчикова, не зналъ въ подробности, что дѣлалось въ Семеновскомъ полку, говоря часто, что, по свѣдѣніямъ его, вездѣ тихо и хорошо идетъ?

9) Ежели зналъ, что полковникъ Шварцъ обходился съ нижними чинами незаконнымъ образомъ и дѣлалъ излишнія противозаконныя отъ нихъ требованія, особенно на то, чтобы многія вещи покупали на свои деньги, почему тотчасъ не доносилъ о томъ, какъ корпусному командиру, такъ и начальнику Главнаго Штаба Его Императорскаго Величества? Тѣмъ болѣе, что была доставлена записка военнаго генералъ-губернатора о явившемся въ ордонансгаузъ рядовомъ, показывавшемъ, что принуждали его дѣлать разныя вещи на собственныя его деньги, о чемъ приказано было сдѣлать строгое изслѣдованіе. Но и по сіе время никакого еще отвѣта на то не получено. Тѣмъ сожалительнѣе, что если бъ на оное во̀-время было обращено вниманіе, то, можетъ-быть, сего приключенія съ полкомъ не случилось.

Сіе теперь полкъ показываетъ; но извѣстно, что полковникъ Шварцъ отдалъ всѣ деньги, слѣдующія на дрова и освѣщеніе, и что въ каждой ротѣ болѣе 2000 рублей оставалось отъ онаго экономіи: то и невѣроятно, чтобы солдаты употребляли свои деньги на чистку. Вещей же покупать на свои деньги никакого повелѣнія отъ начальства не было, что судъ, вѣроятно, откроетъ.

Записка доставлена о рядовомъ, который не болѣе пяти дней состоялъ въ полку и переведенъ изъ гарнизоннаго баталіона, почему и обращенъ былъ въ полкъ, и слѣдствіе представлено начальнику Штаба Его Императорскаго Величества. Тѣмъ менѣе можно было обратить вниманіе на слова сего рядового, что вновь поступающій рядовой во всѣхъ полкахъ обязанъ пополнить артельныя деньги.

10) Наконецъ, нельзя оставить безъ замѣчанія дошедшіе сюда слухи, что будто нѣкоторые полковые командиры гвардейскихъ полковъ, у коихъ было спрашиваемо, могутъ ли они отвѣчать за своихъ людей, отвѣтствовали, что не могутъ. Сіе не можетъ совсѣмъ быть терпимо въ службѣ.

*) Пирхъ — командиръ Преображенскаго полка.

**) Михаила Павловича, не задолго передъ тѣмъ назначеннаго командиромъ бригады, въ составъ которой входилъ Преображенскій полкъ.

Начальники на то поставлены, чтобы они отвѣтствовали за своихъ подчиненныхъ и принимали такія мѣры, которыя бы давали способъ оное исполнить. Таковое пагубное понятіе не должно допускать въ войскѣ.

Всѣ надѣялись, но рѣшительно отвѣчали двое только: Орловъ и Бистромъ, Карлъ Ивановичъ. (Сначала было написано и потомъ зачеркнуто: „Никто не отвѣчалъ, что не могутъ отвѣчать").

---

## 3.

## Копія собственноручнаго письма Императора Александра I графу М. А. Милорадовичу *).

*Лейбахъ, февраля 8-го 1821 года.*

Графъ Михаилъ Андреевичъ. Съ откровенностью, мнѣ сродною, я долженъ вамъ сказать, что я нахожу поведеніе корпуснаго начальника съ полковникомъ Корсаковымъ въ надлежащемъ порядкѣ по службѣ. Въ тѣ времена, когда службою надлежащимъ образомъ занимались, то не позволялось, даже въ театрѣ и во всѣхъ публичныхъ мѣстахъ, офицерамъ разстегиваться, и многіе за подобное сиживали подъ арестомъ, во дворцѣ же, на балѣ, сему и примѣра не было.—Какимъ же образомъ можно попустить, чтобы полковникъ, долженствующій быть примѣромъ офицерамъ своего баталіона, давалъ подобный образецъ? Къ сему же долженъ я присовокупить, что полковникъ Корсаковъ замѣченъ уже давно съ весьма невыгодной стороны своими правилами и вольнодумствомъ, въ происшествіи Семеновскаго полка, его поведеніе и разсужденіе достойны были, чтобы надъ нимъ примѣръ сдѣлать. Вообще, зная ваши столь почтенныя правила и неоцѣненное усердіе къ службѣ и къ общему благоустройству, я надѣюсь, что вы, вникнувъ въ смыслъ сихъ строкъ, удостовѣритесь въ необходимости поддержать чинопочитаніе, на коемъ основана единственно военная служба, и безъ коего она существовать не можетъ, кольми паче, въ нынѣшнія превратныя времена. Пребываю къ вамъ искренне доброжелательнымъ. Александръ.

---

*) Изъ [illegible] графа Милорадовича.

## XI.

# „Собственноручные рескрипты Государя Императора Александра I графу Аракчееву съ 1796 по 1825 годъ“ *).

## Рескрипты, писанные до восшествія Его Величества на Всероссійскій престолъ.

### 1.

*С.-Петербургъ, сентября 23-го дня 1796 г.*

Алексѣй Андреевичъ! Маіоръ Купрѣяновъ пишетъ мнѣ, что мое позволеніе нужно, касательно отставки капитана Зарембы, подпоручика Палицына и подпрапорщика Горяинова; но я не вижу, какъ оно можетъ быть надобно послѣ соизволенія Его Императорскаго Высочества. Впрочемъ, если оно потребно, то, безъ сомнѣнія, я позволяю.

Пользуясь симъ случаемъ, прошу васъ, Алексѣй Андреевичъ, если оное возможно, произвесть изъ младшихъ унтеръ-офицеровъ въ унтеръ-офицеры: Алексѣя Иванова, Луку Левонтіева и Ивана Жукова, которые всѣ три поведенія исправнаго, чѣмъ весьма меня одолжите.

*) Напечатано по рукописи изъ бумагъ графа А. А. Закревскаго. Провѣрено по печатному экземпляру изъ Собственной Его Величества библіотеки. Графъ А. А. Аракчеевъ напечаталъ, безъ указанія мѣста и времени, всѣ эти рескрипты, а также особо 12 рескриптовъ Императора Павла I, безъ разрѣшенія Государя Николая Павловича, чѣмъ вызвалъ сильное неудовольствіе послѣдняго. Замѣчательно, что эти книжечки имѣютъ двойное заглавіе, а именно: „Собственноручные рескрипты Государя Императора Александра I къ графу Аракчееву съ 1796 г. по 1822 годъ“, потомъ „съ 1822 по 1824 годъ“. Другая книжка носитъ такое заглавіе: „Собственноручные рескрипты покойнаго Государя Императора, Отца и Благодѣтеля Александра I, къ Его подданному графу Аракчееву, съ 1796 года до кончины Его Величества послѣдовавшей въ 1825 году“. Очевидно, печатаніе начато при жизни Александра I и закончено послѣ его кончины. Экземпляры этого изданія чрезвычайно рѣдки. По преданію, оригиналы и печатные экземпляры были заложены Аракчеевымъ въ колонны колокольни Грузинскаго собора.

Я не знаю также, смѣю ли я напомнить Его Императорскому Высочеству объ унтеръ-офицерѣ Крестьянѣ Бекманѣ, котораго, онъ изволилъ говорить, что можно будетъ произвесть въ офицеры за его доброе и исправное поведеніе. Оно бы весьма теперь кстати было, потому что будетъ недостатокъ въ одномъ офицерѣ; а я вѣрно думаю, что онъ не хуже будетъ, по крайней мѣрѣ, Воронкова. Я бы весьма радъ былъ знать на сіе ваше мнѣніе. Пребываю, впрочемъ, вамъ навѣкъ доброжелательнымъ

Александръ.

---

## 2.

*С.-Петербургъ, сего 1 октября 1796 г.*

Алексѣй Андреевичъ! Имѣлъ я удовольствіе получить письмо ваше и сожалѣю весьма, что маіоръ и офицеръ мои подвергаются наказаніямъ, особливо въ столь легкихъ вещахъ. Надѣюсь, что впредь будетъ рачительнѣе. Чувствительно васъ благодарю, Алексѣй Андреевичъ! за стараніе, которое вы приложили къ моей просьбѣ; мнѣ отмѣнно сіе лестно. Пребываю навѣкъ вамъ доброжелательнымъ

Александръ.

---

## 3.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Сожалѣю душевно о твоей болѣзни и благодарю тебя искренно за письмо. Если у меня будетъ минута времени, то, конечно, зайду къ тебѣ.

---

## 4.

При семъ посылаю записку о знатномъ выборѣ Его Императорскаго Величества въ бригадъ-маіоры. Саханской, я думаю, и во снѣ не грезилъ того.

---

## 5.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Сдѣлай мнѣ одолженіе побыть тутъ, когда будутъ спускать мой караулъ, чтобы они чего-нибудь не напутали; а я ѣду въ полкъ. Извини, что я тебя безпокою. Государь приказалъ, чтобы полкъ былъ передъ дворцомъ въ 11 часовъ.

---

## 6.

Я тебѣ пріятную вѣсть скажу. Мнѣ не прежде выступать, какъ 5-го февраля, или 7, у меня все готово къ 30 генваря. Гренадерскія роты идутъ, всякая при своемъ баталіонѣ. Итакъ, ты остаешься здѣсь до отъѣзда въ Павловское, и всѣ плацъ-адъютанты также. Я внѣ себя отъ радости: только не говори объ этомъ.

---

## 7.

*Павловское, сего 4 марта 1797 г.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Получилъ вчерась письмо твое, за которое чувствительно тебя благодарю. Только жаль мнѣ видѣть, что ты недоволенъ своею грудью. Желаю искренно, чтобы она поправилась, и прошу тебя, побереги себя, ради Бога. Когда тебѣ совсѣмъ свободно будетъ, то пріѣзжай сюды, мнѣ, право, скучно безъ тебя.

У насъ разводныя ученья всякій день, и надобно справедливость отдать, что для столь короткаго времени отмѣнно хороши. Сравненія никакого нѣтъ ни съ Лейбъ-гренадерами, ни съ Кексгольмскими. Они все дѣлаютъ; только видно, что люди замучены. Въ одномъ Павловскомъ гошпиталѣ 80 человѣкъ больныхъ. Ружьемъ дурно дѣлаютъ; маршируютъ прекрасно. Федорову дана шпага; Вадковскому лента 1-го класса. Вотъ всѣ наши вѣсти. Сегодня мы были въ Царскомъ Селѣ и нашли караулы въ великой неисправности. Офицеръ арестованъ и выключенъ изъ службы. Онъ изъ старыхъ нашихъ: Ландсбергъ. Прощай, другъ мой Алексѣй Андреевичъ! я жду тебя съ крайнимъ нетерпѣніемъ и пребываю на весь вѣкъ твой искренній и усердный Александръ.

---

## 8.

*Новгородъ, сего 11 августа.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Не хочу никакъ пропустить случая тебя поблагодарить за два письма, которыя я съ чувствительнымъ удовольствіемъ получилъ, и тебя увѣрить въ искренней моей привязанности и дружбѣ. Я, слава Богу, здоровъ и желаю, чтобы и ты таковъ же былъ. Прощай, другъ мой. Не позабывай старыхъ друзей. Но смотри, ради Бога, за Семеновскими.

---

## 9.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Что тебѣ сдѣлалось? Отпиши мнѣ подробнѣе о своемъ здоровьѣ. Мнѣ всегда грустно безъ тебя, и если бы не праздники, я бы къ тебѣ заѣхалъ. Дѣла всѣ вчерась ввечеру кончилъ. Въ Москвѣ.

## 10.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Я пересказать тебѣ не могу, какъ я радъ, что ты съ нами будешь. Это будетъ для меня великое утѣшеніе и загладитъ нѣкоторымъ образомъ печаль разлуки съ женою, которую мнѣ — признаюсь — жаль покинуть. Одно у меня безпокойство, это твое здоровье. Побереги себя ради меня.

## 11.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Я къ тебѣ не письмо пишу, а цѣлую грамоту и надѣюсь, что ты простишь, по дружбѣ своей, что я тебя безпокою въ недоумѣніи моемъ, и снабдишь меня совѣтомъ. Я получилъ бездну дѣлъ, изъ которыхъ тѣ, на которыя я не знаю, какія дѣлать рѣшенія, къ тебѣ присылаю, почитая лучше спросить хорошаго совѣта, нежели надѣлать вздору. № 1. Отъ Мордвинова, который прописываетъ, что, по неимѣнію аудитора, нельзя послать другого офицера для пріема жалованья. Я думаю за лучшее предписать ему, чтобъ онъ выбралъ изъ унтеръ-офицеровъ способнаго къ сей должности, представилъ бы объ немъ ко мнѣ, а покамѣсть отправилъ бы его для пріема. № 2. О разныхъ раскомандированныхъ у него людяхъ, о которыхъ я совсѣмъ не знаю, какое дать рѣшеніе и испрашиваю твоего совѣта. № 3, глупые формулярные списки и, наконецъ, ихъ ротное, еще глупѣе, росписаніе, которое, я думаю, можно ему назадъ отослать, съ приложеніемъ нашей формы. № 4, о старшинствѣ одного маіора передъ другимъ, отъ него же, о которомъ, я думаю, надлежитъ и Государю доложить: буду ждать твоего совѣта. № 5, о маіорѣ отъ воротъ, о которомъ я не помню въ уставѣ ничего, а помнится положенъ капитанъ. Я думаю и о семъ надобно доложить же Государю. № 6, объ образцѣ мундира его полку. Я удивляюсь, какъ ему не выданъ образецъ вмѣстѣ съ прочими отъ князя Долгорукова, Кексгольмскаго полковника. Я не знаю также, можно ли мнѣ безъ докладу отпустить его офицеровъ для обмундированія въ Петербургъ; и что по этому рѣшить, прошу тебя снабди меня совѣтомъ. № 7-й и 8-й, отъ Колюбакина изъ Шлиссельбурга, о неимѣніи совсѣмъ своего полка: о чемъ также не знаю, какъ рѣшить; испрашиваю твоего мнѣнія. № 9, отъ Набокова. № 10, списокъ по старшинству, въ которомъ онъ показываетъ штабсъ-капитановъ

выше капитановъ, и они у него выбраны въ самомъ дѣлѣ изъ старшихъ, повидимому, капитановъ, въ чемъ я думаю надобно ему растолковать надлежащій порядокъ. № 11. Глупое ротное росписаніе, въ которомъ онъ показываетъ много неявившихся офицеровъ. № 12, дневной рапортъ по формѣ. № 13, вѣдомость объ унтеръ-штабѣ отъ Ламберта, въ которой онъ показываетъ одного подпоручика при мнѣ. Я совсѣмъ не помню, кого онъ разумѣетъ. № 14, его же ротное росписаніе, въ которомъ показано въ подполковничей ротѣ пустое мѣсто подпоручика, повидимому, того же, котораго онъ числитъ при мнѣ. № 15, отъ Бѣлозерскаго полку о причисленіи поповичей въ полкъ безъ позволенія моего, котораго, кажется, онъ могъ и ожидать; какъ ты думаешь? № 16, изъ Нарвы отъ Тизенгаузена, ротное глупое росписаніе. № 17. Списокъ по старшинству офицеровъ по формѣ. № 18, его же рапортъ. № 19, отъ Военной Коллегіи о лѣкарѣ Набокова полка. Спрашиваю твоего совѣта. № 20, отъ Буксгевдена объ обозѣ его полку. Что ты объ ономъ думаешь? № 21, отъ Салтыкова, о полотнѣ фламскомъ. № 22. Указъ о спискахъ. Я думаю, что сіе излишнее и посылать, потому что я подаю мѣсячный рапортъ, и такъ я могу и списки вмѣстѣ подавать; какъ ты думаешь? По счастію, мы рано пріѣхали на ночлегъ, и я все успѣлъ кончить. Прочія бумаги я самъ разрѣшилъ, которыхъ было, конечно, вдвое столько же, если не болѣе. Прости мнѣ, другъ мой, что я тебя безпокою; но я молодъ, и мнѣ нужны весьма еще совѣты: итакъ, я надѣюсь, что ты ими меня не оставишь. Прощай, другъ мой, не забудь меня и будь здоровъ.

Александръ.

---

## 12.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! При семъ сообщаю рѣшеныя три дѣла, мѣсячный рапортъ и списокъ офицеровъ отъ Вадковскаго; рапортъ отъ ген.-отъ-инф. Каховскаго о генеральскомъ адъютантѣ, желающемъ служить въ Бѣлозерскомъ полку; отъ Свистунова изъ Военной Коллегіи сообщенія, касательно до ружей Павловскаго гренадерскаго полка, и требованіе изъ Вязьмитинова полка сторожа въ Академію. Отъ Архарова три рапорта о полученіи моихъ ордеровъ и печатныя копіи изъ Военной Коллегіи двухъ указовъ.

Впрочемъ, другъ мой, у насъ все благополучно. Сегодня только у насъ невеселое получили извѣстіе, что свадьба съ Шведскимъ Королемъ совсѣмъ разорвалась. Я, по счастію, не выду сегодня; насморкъ все меня мучитъ. Каковъ-то ты въ своемъ здоровьѣ и скоро ли будешь къ намъ. Я въ отмѣнномъ нетерпѣніи тебя видѣть. Твой искренній Александръ.

---

## 13.

*Городъ Гатчина, іюня 1.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Съ вчерашняго числа я получилъ 3 твоихъ письма, что меня весьма порадовало: первое, отъ 22 мая изъ Ковны, 2-е, отъ 27 мая изъ Вильны и 3-е, того жъ числа, вмѣстѣ съ дѣлами, за обработываніе которыхъ тебя, любезный другъ, чувствительно благодарю. И скажу тебѣ, что мнѣ отмѣнно утѣшно видѣть, что ты меня не забываешь; ибо во мнѣ же тебѣ нечего сумнѣваться: я не перемѣнчивъ.

Я приказалъ снять со всевозможною точностію рисунки со всѣхъ повозокъ и тебѣ пришлю, какъ скоро готовы будутъ.

При семъ препровождаю къ тебѣ бумаги отъ Мелисины, которыя Государь мнѣ приказалъ къ тебѣ отослать, чтобы ты, по мнѣнію своему, отвѣты учинилъ. Я радъ очень видѣть, что не я одинъ прибѣгаю къ твоему мнѣнію.

У насъноваго, что Архаровъ въ немилости, и запрещено ему къ Государю прямо адресоваться, а приказано все черезъ меня иттить, что мнѣ навалило много работы, но, благодаря Бога, понемногу справляюсь; что уже будетъ очень мудрено, то спрошусь твоего совѣта, любезный другъ.

Жаль мнѣ очень, что Екатеринославской полкъ тебѣ много хлопотъ надѣлалъ. За твое же стараніе искренно благодарю и прошу тебя, что если тебѣ какая нужда будетъ, то пиши всегда ко мнѣ; я съ радостію буду ее исправлять. Прощай, другъ мой! Будь здоровъ. Шикададъ вскорѣ къ тебѣ пришлю, а если успѣю, то и сегодня.

Александръ.

## 14.

*Петергофъ, 6 іюля 1797 г.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Нѣсколько разъ сбирался тебя поблагодарить за послѣднее письмо твое, но всегда какая-нибудь помѣха отвлекала меня отъ сего для меня пріятнаго упражненія. Наконецъ, рѣшился ночь на оное употребить, и теперь, во второмъ часу ночи, къ тебѣ пишу. Завтре, другъ мой, ѣдемъ на море. Желаю искренно, чтобы противный вѣтеръ принудилъ насъ скорѣе назадъ возвратиться.

Отвѣтъ твой и письмо на артиллерійскія бумаги очень полюбились Государю, и съ оныхъ посланы повелѣнія къ Мелисинѣ. Я ему отдалъ долгой отвѣтъ, а короткаго не показывалъ. Ты мнѣ крайне недостаешь, другъ мой, и я жду съ большимъ нетерпѣніемъ той минуты, когда мы увидимся. Прощай, другъ мой! При семъ посылаю егерскаго волторниста, котораго ты просилъ.

Александръ.

## 15.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Какъ я радъ, что ты пріѣхалъ. Съ отмѣннымъ нетерпѣніемъ жду той минуты, въ которую съ тобой увижусь.

---

## 16.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Письмо твое получилъ, за которое чувствительно и благодарю. Касательно до полковаго караула, я напишу повелѣніе Голицыну о учрежденіи караула. Оный сдѣлай по твоему разсмотрѣнію. Прощай, другъ мой! Будь здоровъ. Александръ.

---

## 17.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Государь мнѣ приказалъ дать знать Карпову, что онъ давеча замѣтилъ, что у нѣкоторыхъ офицеровъ темляки золотые съ чернымъ; то чтобы они носили настоящіе темляки, если они имѣютъ офицерскіе чины, а ежели не имѣетъ кто офицерскаго чина, то бы не носилъ темляка. Пожалуй, пошли объ этомъ ему дать знать.

---

## 18.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Я такъ давно къ тебѣ писемъ не писалъ, что не хочу пропустить сего случая, что за болѣзнію задержанъ дома.

У насъ чудеса дѣлаются. Тревога за тревогой; вчерашняя имѣла дурныя послѣдствія: два офицера Преображенскіе были разжалованы въ солдаты; но послѣ, слава Богу, опять прощены.

Государь мнѣ также приказалъ тебѣ сказать, что бы ты изобрѣлъ, что удобнѣе будетъ: присоединить гвардейскій баталіонъ артиллерійскій къ большому ученію всей артиллеріи, или особо Канабиху заставить сдѣлать въ Гатчинѣ для одного онаго баталіона.

Теперь, другъ мой, у меня есть моя просьба до тебя. Пожалуй, пиши ко мнѣ, каковы бываютъ мои разводы и ученья, и въ чемъ ошибки и неисправности состоятъ? Я слышалъ, что Голицынъ не умѣлъ сдѣлать каре. Я объ ономъ уже писалъ Корсакову, чтобы впредь сего не случалось. Отпиши мнѣ о семъ приключеніи и, пожалуй, впредь муштруй ихъ хорошенько въ ученьяхъ, чѣмъ ты крайне обяжешь того, который на весь вѣкъ свой останется твоимъ истиннымъ другомъ, и который желаетъ нетерпѣливо, чтобы ты пріѣхалъ въ Павловское. Александръ.

## 19.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Чувствительно тебя благодарю за письма, а особливо за твою довѣренность, которая для меня весьма лестна; а надѣюсь, что ты увѣренъ въ полной моей къ тебѣ. Я божусь, что это наговорилъ каналія Вадковской, которому я подобнаго не видывалъ.

Одно мнѣ непріятно было въ письмѣ твоемъ, это то, что ты боишься наскучить мнѣ своими письмами. Ты, я думаю, довольно долженъ быть увѣренъ, сколько онѣ мнѣ пріятны. Итакъ, я всегда тебѣ буду благодаренъ, когда въ свободный часъ ты мнѣ что-нибудь напишешь.

Еще я могу тебѣ попреку сдѣлать въ томъ, что ты не отвѣчалъ на мой вопросъ, касательно до ошибки въ строеніи каре. Я признаюсь тебѣ, что похвала, которую ты дѣлаешь о моемъ полку, походитъ немного на критику. Итакъ, по дружбѣ, прошу тебя, объясни мнѣ подробнѣе о недостаткахъ и неисправностяхъ.

Завтре у насъ маневръ. Богъ знаетъ, какъ пойдетъ? Я сумнѣваюсь, чтобы хорошо было. Я хромой. Въ проклятой фальшивой тревогѣ помялъ опять ту ногу, которая была уже помята въ Москвѣ, и только что могу на лошади сидѣть, а ходить способу нѣтъ; и такъ я съ постели на лошадь, а съ лошади на постелю. Ты говоришь, другъ мой, что отъ меня зависитъ пріѣздъ твой въ Павловское. Если такъ, такъ пріѣзжай неотмѣнно какъ можно скорѣе. Пребываю навѣкъ тебѣ вѣрнымъ другомъ Александръ.

## 20.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Пожалуй, сдѣлай мнѣ одолженіе и отошли содержавшагося Семеновскаго гренадера Стрелябина въ полковой онаго полку караулъ, чтобы тамъ его содержать и объ немъ не рапортовать, потому что онъ оставленъ только для одной справки, а другова мушкатера Луку Леонтіева прикажи не прежде надъ нимъ экзекуцію дѣлать, какъ въ субботу, а содержать его подъ именемъ рядового генералъ-маіора Колюбакина полку, въ который я его опредѣлилъ. Пребываю навѣкъ твой искренній другъ Александръ.

## 21.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Съ крайнимъ сокрушеніемъ долженъ тебѣ сказать, что Государь приказалъ тебѣ принять полкъ отъ Голицына, котораго отпустилъ въ отставку. Я говорю *съ сожалѣніемъ* потому, что ты мнѣ говорилъ, что ты этого боишься. Впрочемъ, для полка это отмѣнно хорошо, и я предвижу, что онъ перещеголяетъ всѣ наши.

Теперь я долженъ твое желаніе исполнить и сказать тебѣ, что меня очень хорошо сегодня приняли и ничего о прошедшемъ не упоминали. Еще вчерась мнѣ милостивые отзывы были, чрезъ мою жену, такъ, какъ

напримѣръ: *чтобы я не сердился на него,* и тому подобные. Впрочемъ, сіе не перемѣняетъ моего желанія иттить въ отставку, но, по несчастію, мудрено, чтобы оно сбылось.

Отпиши мнѣ, каково учился мой баталіонъ, да, пожалуй, не шутя, а скажи сущую правду, безъ обиняковъ: это одна благодарность, которую я требую за пару штановъ, которую я подарилъ на твой баталіонъ.

Прощай, другъ мой! Будь здоровъ и не забудь меня.

Твой вѣрный другъ Александръ.

---

## 22.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Я нѣсколько разъ собирался тебѣ писать, но всегда отвлеченъ былъ какой-нибудь помѣхой. Наконецъ, сегодня нашелъ случай.

Вчерашняго числа Государь мнѣ отдалъ присланный отъ тебя счетъ, объ обмундированіи полка и приказалъ, чтобы я съ тобой описался, чтобы шить мундиры своими солдатами, что и убавитъ счетъ.

Я нашелъ, впрочемъ, цѣны отмѣнно дешевы, о чемъ и донесъ Государю. Въ осторожность тебѣ предувѣдомляю, что однѣ пуговицы дороги, и что мнѣ за 14 копѣекъ портище дѣлаютъ. Ты отъ меня спроси у Путилова, онъ тебѣ скажетъ, кто мнѣ ихъ дѣлаетъ.

Я приказалъ Апрѣлеву вчерась тебѣ отписать, чтобы ты погодилъ дѣлать басонъ на нашивки и кисточки, потому что Государь заказалъ другого фасона для образца. На музыкантовъ, однакоже, можно дѣлать.

Для уплаты за пуговицы уговорись съ купцомъ, чтобы онъ взялъ старыя, которыя гораздо больше.

У насъ, впрочемъ, довольно смирно идетъ. Я жду съ нетерпѣніемъ возвращенія въ городъ; тамъ чаще, другъ мой, будемъ вмѣстѣ. Прощай, будь здоровъ.

Твой вѣрный другъ Александръ.

---

## 23.

*Августа 12.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Генералъ-маіоръ Талызинъ [1]) просилъ меня его рекомендовать тебѣ, что я и дѣлаю съ отмѣнною охотою, потому что онъ человѣкъ отмѣнно хорошій и офицеръ рѣдкой исправности. Я прошу тебя, прійми его хорошенько и снабжай его нужными совѣтами, которые, я увѣренъ, онъ потщится исполнить съ обычайною его ревностію, чѣмъ ты отмѣнно меня одолжишь.

Пребываю навѣкъ твой искренній Александръ.

---

[1]) Петръ Александровичъ (1767—1801), командиръ Преображенскаго полка.

## 24.

Алексѣй Андреевичъ! Государю угодно, по моему докладу, чтобы выранжированныя лошади Кавалергардскаго полку были приняты въ Преображенской полкъ и употреблены, которыя годятся, во вьючныя, а другія въ подъемныя, о чемъ уже отъ меня и писано къ Дотишану *).

Вчерашняго числа ушелъ человѣкъ изъ Его Величества роты. Чертковъ ко мнѣ приходилъ и спрашивалъ, что ему дѣлать? Такъ какъ сегодня ученье, то я боялся, если онъ доложитъ, чтобъ Государь не разсердился, и тѣмъ бы испортило ученье. Я ему говорилъ, чтобы онъ не докладывалъ; а тебя объ ономъ нарочно увѣдомляю для того, чтобы ты, если хочешь, можешь показать его въ дневномъ большомъ рапортѣ не ночующимъ изъ тѣхъ людей, которые остались въ Петербургѣ въ околодкѣ больными, или совсѣмъ объ немъ ничего не сказывать.

Прощай, другъ мой! Будь здоровъ. Твой вѣрный другъ

Александръ.

## 25.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Искренно сожалѣю, что ты нездоровъ, а особливо, что кровью харкалъ. Ради Бога, побереги себя, если не для себя, то, по крайней мѣрѣ, для меня. Мнѣ отмѣнно пріятно видѣть твои расположенія ко мнѣ. Я думаю, что ты не сумнѣваешься въ моемъ и знаешь, сколь я тебя люблю чистосердечно.

Александръ.

---

## 26.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Государь приказалъ, чтобы попрежнему ходило во внутренній караулъ два Конной гвардіи офицера, съ тѣмъ различіемъ, чтобы одинъ, съ половиною людей, становился на старомъ мѣстѣ, а другой, съ другой половиной, на мѣстѣ Кавалергардовъ, и посты бы между ними раздѣлить, включая и Кавалергардскій постъ.

Гренадерамъ стать на прежнемъ мѣстѣ, возлѣ Большой Церкви, гдѣ зимой стояли; унтеръ-офицерскій постъ передъ этой комнатой, что все и учредить завтре къ пріѣзду. Встрѣчи никакой не надобно, гусаровъ поставить попрежнему же возлѣ параднаго крыльца.

Фронтъ Конной гвардіи, которая будетъ стоять въ Кавалергардской, надобно поставить *спиною къ новой стѣнѣ*, между двухъ дверей, *лицомъ* къ той ширинѣ, на которой они прежде стояли. Фронтъ же тѣхъ, которые возлѣ Императрицы, поставить, гдѣ самъ лучше изобрѣтешь.

*) [illegible] (17[illegible]—1831), командиръ Кавалергардскаго полка.

Прощай, другъ мой! Будь здоровъ. Я съ нетерпѣніемъ жду тебя увидѣть и радуюсь отмѣнно, что по старому часто вмѣстѣ будемъ.

Твой вѣрный другъ Александръ.

---

## 27.

*Валдай, 7 мая 1798 г.*

Любезный другъ Алексѣй Андреевичъ! Подъѣзжая къ Вышнему Волочку, душевно бы желалъ тебя увидѣть и сказать тебѣ изустно, что я такой же тебѣ вѣрный другъ, какъ и прежде. Признаюсь, однакоже, что я виноватъ передъ тобою и что давно къ тебѣ не писалъ; но, *ей Богу,* отъ того произошло, что я не имѣлъ минуты для себя времени, и я надѣюсь, что ты довольно меня коротко знаешь, чтобы могъ усумниться на минуту обо мнѣ. Если же ты сіе сдѣлалъ, то, по чести, согрѣшилъ и крайне меня обидѣлъ, но я надѣюсь, что сего не было. Прощай, другъ мой! Не забудь меня и пиши ко мнѣ, чѣмъ ты меня крайне одолжишь. Также поболѣе смотри за своимъ здоровьемъ, которое, я надѣюсь, поправится, по крайней мѣрѣ, желаю онаго отъ всего сердца и остаюсь навѣкъ твой вѣрный другъ Александръ.

---

## 28.

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Богъ мнѣ даровалъ дочь и очень счастливо *).

## 29.

*Петергофъ, 29 іюля 1798 г.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Я имѣю порученіе отъ Государя тебѣ написать, что онъ имѣетъ нужду до тебя и чтобы ты пріѣхалъ къ нему. Я отмѣнно радуюсь сему случаю, который мнѣ причинитъ веселіе тебя видѣть, чего уже я давно желаю. Исполнивъ волю Государя, не остается мнѣ другого, какъ пожелать тебѣ отъ искренняго сердца здоровья и хорошаго пути.

Прощай, другъ мой! Твой вѣрный другъ Александръ.

---

*) Великая княжна Марія, р. 18 мая 1799 г., † 27 іюля 1800 г.

## 30.

*Гатчино, 31 августа 1799 г.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Искренно тебя благодарю за письмо твое и за поздравленіе, и если что одно меня могло обезпокоить, то, конечно, сумнѣніе, которое ты имѣешь обо мнѣ, и котораго я никогда не заслуживалъ моею привязанностію къ тебѣ. Жаль мнѣ, что давно тебя не видалъ, но, зная причины, нахожу весьма нужно имъ повиноваться.

Прощай, другъ мой! Пребываю навсегда къ тебѣ искренній

Александръ.

---

## 31.

*Гатчино, 15 октября 1799 г.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Я не хотѣлъ прежде тебѣ отвѣчать, нежели исполню желаніе твое. Вчерась я говорилъ Васильеву объ лѣкарѣ, и онъ согласился его опредѣлить попрежнему въ Ораніенбаумъ, а такъ какъ у меня тамъ уже есть одинъ, такъ онъ и будетъ оставаться въ твоемъ расположеніи, и ты можешь его везти, куда хочешь.

Я надѣюсь, другъ мой, что мнѣ нужды нѣтъ тебѣ при семъ несчастномъ случаѣ возобновлять увѣреніе о моей непрестанной дружбѣ; ты имѣлъ довольно опытовъ объ ней, и я увѣренъ, что ты объ ней и не сумнѣваешься. Повѣрь, что она никогда не перемѣнится.

Я справлялся вездѣ о помянутомъ твоемъ ложномъ донесеніи; но никто объ немъ ничего не знаетъ и никакой бумаги такого рода ни отъ кого совсѣмъ въ Государеву Канцелярію и не входило; а Государь, призвавши Ливена, продиктовалъ ему самъ тѣ слова, которыя стоятъ въ приказѣ. Если что-нибудь было, то съ побочной стороны. Но я вижу по всему дѣлу, что Государь воображалъ, что покража въ арсеналѣ была сдѣлана по иностраннымъ наученіямъ. И такъ какъ уже воры сысканы, какъ уже я думаю тебѣ и извѣстно, то онъ ужасно удивился, что обманулся въ своихъ догадкахъ. Онъ за мною тотчасъ прислалъ и заставилъ пересказать, какъ покража сдѣлалась; послѣ чего сказалъ мнѣ: *я былъ все увѣренъ, что это по иностраннымъ проискамъ.* Я ему на это отвѣчалъ, что иностраннымъ мало пользы будетъ въ пяти старыхъ штандартахъ; тѣмъ и кончилось. Про тебя же ни слова мнѣ не говорилъ, и видно, что ему сильныя внушенія на тебя сдѣланы, потому что я два раза просилъ за Апрѣлева, который и дѣла совсѣмъ съ тѣмъ не имѣлъ, но онъ ни подъ какимъ видомъ не хотѣлъ согласиться, не по чему иному, кажется, какъ потому, что Апрѣлевъ отъ тебя шелъ.

Прощай, другъ мой Алексѣй Андреевичъ, не забывай меня, будь здоровъ и думай, что у тебя вѣрный во мнѣ другъ остается.

Александръ.

32.

*12 декабря 1799 г.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Чувствительно благодарю тебя за твое письмо и за поздравленіе меня съ рожденіемъ. Твоя дружба всегда для меня будетъ весьма пріятна, и повѣрь, что моя не престанетъ навѣкъ. Я самъ боленъ. Когда же тебѣ получше будетъ, то пріѣзжай ко мнѣ; мнѣ крайняя нужда съ тобою видѣться и переговорить о довольно значущихъ вещахъ, касающихся до тебя.

## Рескрипты, писанные по восшествіи Его Величества на Всероссійскій престолъ.

33.

*10 мая 1802 г.*

Съ великою радостію исполняю я желаніе твое, Алексѣй Андреевичъ, и завтре же дамъ по оному нужныя повелѣнія, желая искренно, чтобы сіе помогло къ поправленію твоего здоровья. Александръ.

34.

*26 апрѣля 1803 г.*

Алексѣй Андреевичъ! Имѣя нужду видѣться съ вами, прошу васъ пріѣхать въ Петербургъ.

35.

Сейчасъ получилъ письмо твое, Алексѣй Андреевичъ, и сей же часъ далъ предписаніе министру вынять Космачева изъ Департамента, не объясняя другой причины, кромѣ извѣстныхъ мнѣ обстоятельствъ.

36.

Обстоятельства таковы, что полезнѣе будетъ, если ты, Алексѣй Андреевичъ, перемѣнишь планъ поѣздки своей и, вмѣсто Казани, осмотришь по границѣ тѣ изъ своихъ полковъ, которые назначены въ маршъ.

## 37.

*Въ С.-Петербургѣ, 8 іюня 1805 г.*

Господинъ Генералъ-Лейтенантъ Графъ Аракчеевъ!

Осмотрѣвъ Санктпетербургскій Арсеналъ, съ совершеннымъ удовольствіемъ видѣлъ я успѣхи въ приведеніи онаго, ревностнымъ и дѣятельнымъ попеченіемъ вашимъ, во всѣхъ отношеніяхъ до желаемаго устройства и улучшенія. Таковое всегдашними опытами доказываемое усердіе ваше къ службѣ поставляетъ меня въ пріятную обязанность изъявить вамъ симъ особенное мое благоволеніе.

Пребываю вамъ благосклоннымъ. Александръ.

## 38.

*Въ С.-Петербургѣ, марта 8 дня 1806 г.*

Графъ Алексѣй Андреевичъ! Новый доводъ неутомимыхъ трудовъ вашихъ о приведеніи ввѣренной вамъ части въ желаемое усовершенствованіе нахожу я въ сочиненныхъ подъ вашимъ руководствомъ чертежахъ полковымъ и батарейнымъ артиллерійскимъ орудіямъ, съ ихъ принадлежностью, а въ описаніи, къ тому присовокупленномъ, весьма нужныя ясности на пользу служащихъ въ артиллеріи и самой службы; а потому не упускаю и сего случая, съ новымъ же удовольствіемъ, изъявить вамъ за оное особенную признательность мою и благоволеніе,

пребывая всегда благосклоннымъ Александръ.

Контрасигнировалъ: Министръ Военныхъ Сухопутныхъ силъ Вязьмитиновъ.

## 39.

*Въ С.-Петербургѣ, февраля 8 дня 1807 г.*

Графъ Алексѣй Андреевичъ! Съ большимъ удовольствіемъ видѣлъ я сегодня при посѣщеніи здѣшняго арсенала изготовленную вновь полевую и осадную артиллерію, со всѣми къ ней принадлежностями, распоряженія работъ, занятіе мастеровыхъ, подручность каждому въ способахъ и достойный всякаго уваженія порядокъ. Все сіе и получаемыя отъ главнокомандующаго дѣйствующими арміями донесенія объ исправности находящейся при оныхъ артиллеріи обязываютъ меня отдать усердію вашему на пользу службы совершенную справедливость и симъ засвидѣтельствовать достойно пріобрѣтаемую признательность пребывающаго къ вамъ благосклоннымъ Александръ.

Контрасигнировалъ: Министръ Военныхъ Сухопутныхъ силъ Вязьмитиновъ.

## 40.

*Въ Таурогенѣ, 28 іюня 1807 г.*

Господинъ Генералъ-Лейтенантъ Графъ Аракчеевъ!

Доведеніе до превосходнаго состоянія артиллеріи и успѣшное дѣйствіе оной въ продолженіе сей войны, также исправное снабженіе оной всѣмъ нужнымъ, обязываетъ меня сдѣлать достойное воздаяніе заслугамъ вашимъ; почему приказомъ моимъ, вчерашняго дня, произведены вы въ генералы-отъ-артиллеріи. Пріймите сіе знакомъ моей признательности и особеннаго моего благоволенія, съ коими пребываю вамъ благосклонный

Александръ.

## 41.

*Близъ Митавы, въ Доблене, іюля 1 дня 1807 г.*

Господинъ Генералъ-отъ-Артиллеріи Графъ Аракчеевъ!

Со вступленія вашего въ службу сдѣланныя вами распоряженія по Артиллерійскому Департаменту, при нынѣшней кампаніи, исправнымъ дѣйствіемъ артиллеріи и достаточными во всѣхъ частяхъ онаго Департамента запасами, оправдали мою къ вамъ довѣренность, а симъ самымъ уже вы и получаете собственное ваше и мое удовольствіе. По случаю же нынѣшняго новаго распоряженія арміи, препоручаю вамъ по Артиллерійскому Департаменту исполнить слѣдующее:

1) Всѣ артиллерійскія бригады составить изъ равнаго количества ротъ, а именно: двухъ батарейныхъ, двухъ легкихъ, одной конной и одной понтонной, включая въ оное положеніе и три резервныя бригады.

2) Число бригадъ долженствуетъ быть по числу двадцати трехъ дивизіевъ, включая въ оное число и Сибирскую, да трехъ резервныхъ, а всего двадцать шесть артиллерійскихъ бригадъ.

3) Укомплектованіе бригадъ въ корпусахъ генералъ-лейтенантовъ: Тучкова 1, князя Горчакова, Докторова и графа Толстова, произвесть въ самихъ лагеряхъ, составя при каждомъ корпусѣ особый артиллерійскій лагерь, имѣя всѣ оные въ собственной вашей командѣ.

4) Сформированіе вновь двадцать второй артиллерійской бригады и недостающаго числа батарейныхъ, конныхъ и понтонныхъ ротъ произвесть вамъ по удобности уже въ квартирахъ, представя непродолжительно о числѣ требуемыхъ рекрутъ.

5) Понтонныя роты, въ каждой бригадѣ нынѣ полагаемыя, должны быть употребляемы, по вашему назначенію, однѣ — къ услугѣ понтоновъ, другія къ содержанію и услугѣ запасныхъ парковъ, а третьи къ приготовленію для артиллеріи фейерверкеровъ, гдѣ должны быть заведены и нужныя для онаго артиллерійскія школы.

6) У всѣхъ орудіевъ, батарейныхъ, легкихъ и конныхъ, прибавить по двѣ строевыя артиллерійскія лошади, съ конскою упряжью, и всѣ зарядные ящики имѣть въ три лошади.

7) На семъ положеніи, переправя нынѣшніе артиллерійскихъ ротъ штаты, представить къ моему утвержденію.

8) Во всѣхъ бригадахъ, въ батарейныхъ, легкихъ и конныхъ ротахъ, выключая Сибирской и трехъ резервныхъ, содержать число лошадей по военному времени, впредь до повелѣнія, укомплектуя, однакоже, нынѣ всѣ роты на прежнемъ положеніи, а понтонныя роты оставить на военномъ положеніи только двѣ.

9) Для зависящаго исполненія по Военной Коллегіи, имѣете представить съ онаго моего повелѣнія копію Министру Военныхъ Сухопутныхъ силъ.

Александръ.

---

## Рескрипты, писанные въ бытность графа Аракчеева Военнымъ Министромъ.

### 42.

Слава Тебѣ, Господи, слава Тебѣ! Можно поздравить, особливо если тотъ порядокъ точно таковъ былъ, какъ оный описываетъ графъ Буксгевденъ. Орденъ, который онъ проситъ для Вадковскаго, приготовь, пожалуй, такъ, чтобъ можно завтре и отправить было.

Сей журналъ можно весь тотчасъ напечатать, кромѣ подчеркнутыхъ мною мѣстъ.

Я самъ къ тебѣ завтре пріѣду.

---

### 43.

Вотъ все, что онъ прислалъ. Вздору бездна, а дѣла мало. Завтре побывай у меня.

Декларации, о которыхъ онъ упоминаетъ, уже отправлены третьяго дня.

---

### 44.

Уже теперь слишкомъ 4-го четверть, а, повидимому, представленіе у сестры еще не кончилось; мнѣ же надобно обѣдать у матушки и не позже быть въ Таврическомъ, какъ въ 4 часа: то пріѣзжай, пожалуй, ко мнѣ въ Таврической дворецъ въ 8 часовъ, послѣ обѣда.

Сію записку хотѣлъ я отправить къ тебѣ, какъ мнѣ сказываютъ сейчасъ, что ты самъ пріѣхалъ. Все, мнѣ кажется, намъ поздно начать работать, а послѣ обѣда болѣе гораздо времени будетъ.

---

## 45.

Нужно приготовить фельдъегеря для отправленія въ Етинъ къ герцогу Голштинскому, отцу того принца, который находится здѣсь, котораго и прислать сюда прошу въ теченіе же утра.

---

## 46.

Мнѣ нужно отправить куріера въ Етинъ къ герцогу Голштинскому, отцу того принца, что ген.-губер. въ Ревелѣ. Пришли мнѣ для сего хорошаго фельдъегеря.

---

## 47.

Дежурство нарядить, но съ уменьшеніемъ, по просьбѣ Короля, для убавленія расходу на подарки. Именно быть: Ливену, Клейнмихелю, Гогелю и Горголію.

---

## 48.

Вины совсѣмъ нѣтъ; оно было для одного дежурства.

Рапорты отъ Голицына въ слѣдъ за симъ пришлются отъ гр. Румянцова, которому я ихъ послалъ для прочтенія.

---

## 49.

Я забылъ вчерась на ученьѣ тебѣ сказать, Алексѣй Андреевичъ, что я уѣду въ Царское Село. И для того прошу тебя отложить работу нашу до завтрево.

---

## 50.

Австрійскій повѣренный въ дѣлахъ разсказывалъ за столомъ у Французскаго посла, что онъ званъ завтре на артиллерійское ученье. Отпиши мнѣ, какое это ученье, и правда ли, что онъ званъ или солгалъ?

---

## 51.

Надобно будетъ нашъ комитетъ отложить до воскресенья, потому что посолъ Французской имѣетъ дѣло до меня, то послѣ обѣда онъ, конечно, все займетъ. Куракину я уже сказывалъ объ ономъ.

---

## 52.

Алексѣй Андреевичъ! Извини меня, что нельзя мнѣ тебя принять сегодня. Посолъ имѣетъ дѣло до меня. Оно насъ займетъ долго, то лучше намъ отложить до другого дня, о которомъ завтре условимся.

---

## 53.

Нужно приказать сдѣлать переводъ для графа тотчасъ. Но не менѣе нужно, чтобы онъ былъ сдѣланъ съ толкомъ и знающимъ ремесло военное, въ то же время и испытанной скромности офицеромъ. Кажется, лучшій для сей комиссіи есть ген.-маіоръ Гогель, находящійся при пажахъ. То съѣзди къ нему и, показавъ ему мою записку, скажи ему, чтобы тотчасъ приступилъ къ работѣ. Сего же дня она можетъ быть кончена и отправлена съ фельдъегеремъ къ графу.

---

## 54.

*23 февраля 1808 г.*

Алексѣй Андреевичъ! Письмо твое изъ Фридрихсгама мнѣ весьма пріятно было. Я желаю, чтобы и вездѣ подобное нашелъ.

Пятьдесятъ подводъ Министру внутреннихъ дѣлъ приказано нарядить въ Выборгѣ, о чемъ онъ самъ тебѣ сообщитъ.

Графъ Буксгевденъ просилъ къ нему прислать инженера для осады Свеаборга, а именно Шванебаха. Я было предпочелъ Опермана *); но онъ боленъ и ѣхать не можетъ: то не остается иного, какъ Шванебаха **), нарядить. Онъ въ Финляндіи осматриваетъ свои роты, то и дай ему нужное повелѣніе.

Пребываю навѣкъ къ тебѣ доброжелательнымъ

Александръ.

---

*) Карлъ Ивановичъ, позднѣе графъ, † 2 іюля 1831 г.

**) Христіанъ Ивановичъ, артиллерійскій генералъ.

## 55.

Если не было другихъ рапортовъ по военной части отъ Буксгевдена, то никакой нужды нѣтъ пріѣзжать, потому что наше вчерашнее предположеніе весьма кстати приспѣетъ къ Буксгевдену и подкрѣпитъ его въ томъ, чтобы не подаваться на капитуляцію, безъ полученія 3-хъ крѣпостей.

---

## 56.

Въ Вильманстрандѣ находятся 12 канонерскихъ лодокъ, совсѣмъ вооруженныхъ. Чичагову нужно на нихъ, по крайней мѣрѣ, по одному хорошему артиллеристу, да въ запасъ человѣкъ 8, итого 20. Если можно, то доставь ему сіе число изъ находящихся ли въ Финляндіи, или отсюда, но хорошихъ, которые бы могли командовать орудіями. Онъ посылаетъ туда курьера, то съ нимъ и можешь свое повелѣніе отправить.

---

## 57.

Слава Всевышнему! Кажется должно весьма довольну быть. А Барклай-де-Толли часъ отъ часу мнѣ болѣе нравится.

Я думалъ баталіоны найтить по отдѣленіямъ; но въ самомъ дѣлѣ лучше, чтобы они были во фронтѣ, то прикажи имъ стоять, какъ большой разводъ; а самъ береги себя, чтобы совсѣмъ выздоровѣть, и не забывай, сколь ты мнѣ нуженъ.

---

## 58.

Одна бумага вчерась забыта была къ отправленію къ Прозоровскому; то пришли, пожалуй, ко мнѣ готоваго фельдъегеря, котораго я и отправлю въ догоню за Ставицкимъ.

---

## 59.

При семъ прилагаю рапортъ отъ морскаго капитана Роде изъ Вильманстранда. Нужно, кажется, послать на всякій случай копію съ онаго къ Барклаю, хотя онъ уже долженъ все оное знать.

---

## 60.

При семъ прилагаю бумагу, полученную мною отъ Кнорринга. Онъ, кажется, мнѣніе свое совсѣмъ перемѣнилъ.

---

61.

Нужно сохранить сіи извѣстія въ тайнѣ; а курьера отъ Корсакова можно либо отправить сего же вечера, или приказать ему дожидаться повелѣнія въ Гатчинѣ, но отнюдь не въ Петербургѣ.

---

62.

Тотъ самый Куткинъ, о которомъ писалъ Пестель, пріѣхалъ изъ Тобольска. Прикажи его арестовать. Ужо при нашей работѣ я дальное о немъ приказаніе дамъ.

---

63.

При семъ прилагаю рапортъ французскаго инж.-полк. Дюпонтона. Прикажи его списать исправно, а оригиналъ возврати ко мнѣ.

---

64.

Справься, пожалуй, съ прежними примѣрами, что выдавалось генералъ-адъютантамъ при отправленіяхъ въ армію. По онымъ и сдѣлай.

---

65.

При семъ присылаю копію съ предписанія моего къ Барклаю-де-Толли.

---

66.

При семъ прилагаю полученныя депеши отъ Прозоровскаго и мой отвѣтъ въ копіи.

---

67.

Вчерась, когда Кноррингъ былъ у меня, выходя, онъ оставилъ для моего любопытства письмо, которое онъ писалъ къ Тучкову. Я сейчасъ его прочелъ и при семъ прилагаю. Прикажи перевести его. Увидишь, сколь всегдашнее мое мнѣніе—дѣйствовать нашимъ правымъ флангомъ, сколь можно сильнѣе, согласно и съ мыслями Кнорринга, которому нельзя отказать въ справедливости, что военное ремесло ему извѣстно. Ужо объ ономъ подробнѣе переговоримъ.

---

## 68.

При семъ прилагаю письмо мое къ Шувалову. Прочти его и послѣ, запечатавъ, отправь. Равномѣрно прилагаю здѣсь партикулярное письмо Шувалова къ Толстому, изъ котораго ты яснѣе еще увидишь всѣ обстоятельствы. Желаю тебѣ покойной ночи.

---

## 69.

*Кенигсбергъ, 8 сентября.*

При семъ прилагаю письмо Долгорукова, которое болѣе пояснитъ причину его болѣзни и мой на оное отвѣтъ, который, запечатавъ послѣ прочтенія, препроводи, пожалуй, къ нему. Прочія дѣла, всѣ кончивъ, препровождаю обратно. У насъ, слава Богу, все хорошо, и дорога наша была до сихъ поръ весьма счастлива.

---

## 70.

*Эрфуртъ, 1 октября 1808 г.*

При семъ прилагаю Долгорукова письмо. Изъ онаго увидишь, что онъ добрый слуга. Мы, слава Богу, здоровы, и все идетъ по желанію. Завтре выѣзжаю въ обратный путь.

---

## 71.

Слава Господу Богу за всѣ его благодѣянія! Искренно тебя поздравляю съ толь пріятнымъ извѣстіемъ. Знамена провести во время парада по обыкновенію, а молебенъ будетъ въ Зимнемъ дворцѣ, какъ бывало всегда.

---

## 72.

*На возвратномъ пути, городъ Лейпцигъ, октября 5.*

Всѣ заключенія и по онымъ предписанія послѣдовавшія нахожу совершенно основательными. Буксгевденъ продолжаетъ все глупости дѣлать. Поступокъ Тучкова противъ Долгорукова подлъ до крайности и доказываетъ завистливую душу.

Мнѣ кажется, полезно бы было, въ награду за одержанныя побѣды, произвести Каменскаго въ генералы-отъ-инфантеріи, равномѣрно и Багратіона, который старѣе его и, кажется, исполнилъ хорошо ему препорученное. Долгорукова произвести въ генералъ-лейтенанты. Такимъ образомъ мы бы подвинули людей, отличающихся отъ прочихъ, и которые принесутъ

несомнѣнную пользу, бывъ начальниками. Тучкова я бы думалъ смѣнить, а весь его корпусъ препоручить Долгорукову, который лучше все исполнитъ. Если въ душѣ своей ты согласенъ съ симъ мнѣніемъ, прикажи тотчасъ отдать въ приказѣ; если же имѣешь какое возраженіе на оное, то погоди моего пріѣзда; я не замедлю долѣе трехъ или четырехъ дней послѣ сего курьера. Впрочемъ, я довольно не могу нахвалиться тобою и имѣю отличнаго въ тебѣ помощника.

---

## 73.

*Кенигсбергъ, октября 11.*

Сужденіе Комитета и предпринятое рѣшеніе нахожу весьма основательными. Буксгевденъ доказываетъ часъ отъ часу болѣе свою неспособность. Я бы желалъ, чтобы Комитету предложено было отъ меня его отозвать, тѣмъ болѣе, что въ своихъ письмахъ къ графу Румянцову онъ безпрестанно изъявляетъ свое желаніе проситься прочь. Мое мнѣніе было бы препоручить команду Сухтелену, который уже на мѣстѣ и коему извѣстны всѣ обстоятельства. Рѣшеніе же Комитета не приводить въ дѣйство до моего пріѣзда.

Кажется, Кронштадтъ, бывъ по позднему времени безопасенъ отъ атаки, полки Виленской, Волынской и Тобольской дѣлаются уже не нужными. Переговоря о семъ съ Морскимъ министромъ, если онъ на оное согласится, то можно имъ тотчасъ дать предписаніе выступить въ Финляндію, что и составитъ резервъ изъ шести баталіоновъ. Я не замедлю за симъ курьеромъ и самъ пріѣхать, выѣзжая отсюда нѣсколько часовъ послѣ его.

---

## 74.

*Санктпетербургъ, февраля 26, 1809 г.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Благодарю тебя за письмо твое и за всю откровенность твоихъ изъясненій. Ты знаешь, сколь я на тебя надѣюсь.

При семъ прилагаю полученные мною рапорты отъ главнокомандующаго. Я подчеркнулъ важнѣйшія мѣста и предоставляю тебѣ судить объ истинѣ его показаній.

Нужно удостовѣриться о показуемыхъ невозможностяхъ, что и надѣюсь, что ты и исполнишь, и посему уже взять дальнѣйшую рѣшимость послѣ Аландской экспедиціи.

Насчетъ Шувалова никогда подобныхъ нареканій я не слыхивалъ. Мнѣ кажется, Кноррингъ приписалъ ему пороки покойнаго брата его.

Если бы, паче чаянія, Кноррингъ отказался отъ исполненія своей обязанности, какъ въ концѣ письма онъ объ ономъ упоминаетъ, то не

можетъ ли Сухтеленъ на время его замѣнить, чтобъ не лишиться Багратіона назначеніемъ Барклая-де-Толли. Бывъ на мѣстѣ, ты объ ономъ можешь лучше судить.

Я ѣду отсюда 13 марта, то и предоставляю тебѣ на волю, воротиться ли совсѣмъ въ Петербургъ, или пріѣхать ко мнѣ навстрѣчу въ Борго? Мнѣ необходимо надобно будетъ имѣть тебя съ собою.

Изъ показаній схваченныхъ въ плѣнъ около Умео, кажется, недостатокъ въ припасахъ у шведовъ не столь великъ, какъ описываетъ оный Кноррингъ. Лишь бы удалось намъ схватить ихъ магазейны.

Другая несообразность въ его рапортѣ та, что онъ невозможнымъ находитъ соединенное дѣйствіе Улеаборгскаго корпуса съ Вазовскимъ; въ то же самое время говоритъ, что первый можетъ дойти безъ сопротивленія до самаго Умео; слѣдовательно, уже и нѣтъ невозможности перейти Вазовскому корпусу чрезъ Кваркенъ, хотя бы послѣ и взломало ледъ для того, что, бывъ соединены сіи два корпуса, они довольно будутъ сильны, чтобы держаться на шведской сторонѣ, а, можетъ-быть, и податься впередъ будутъ въ состояніи.

Отпиши мнѣ обо всемъ поподробнѣе. Мнѣ ничуть не скучно читать твои письма.

Тебѣ навѣкъ привязанный искренно Александръ.

Получ. въ Або 2 марта.

---

## 75.

*Марта 7, 1809 г.*

Другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Я тебя не могу довольно благодарить за все твое усердіе и привязанность къ себѣ. Но и моя къ тебѣ нелицемѣрна, и ежедневно болѣе чувствую всю твою цѣну.

Поведеніе Кнорринга безстыдное, и одно твое желаніе, чтобы я не сердился, удерживаетъ меня вымыть ему голову, какъ онаго онъ заслуживаетъ.

Перемѣна въ Швеціи весьма важна для насъ, но не могу воспретить себѣ сомнѣніе: не есть ли сіе военная хитрость удержать наши дѣйствія.

Ты, бывъ ближе на мѣстѣ, можешь лучше объ ономъ судить. Мнѣ непонятно, какъ Кноррингъ, бывъ съ ними въ переговорахъ, не спросилъ у нихъ подробныхъ свѣдѣній о происшествіяхъ Штокгольмскихъ и не отписалъ мнѣ о нихъ подробно, потому что, если они и справедливы, то нужно намъ необходимо знать: съ какимъ мы правительствомъ въ Швеціи входимъ въ переговоры, признано ли оно всенародно, или оно есть дѣйствіе частныхъ партій и по оному можетъ еще разъ перемѣниться.

Я графу Румянцову приказалъ написать Алопеусу, чтобы онъ просилъ у новаго правительства паспорта, для пріѣзда въ Штокгольмъ,

чтобы лично узнать ихъ намѣренія, а въ то же время и меня извѣстить подробно о всемъ, что тамъ дѣлается.

Покамѣсть нахожу нужнымъ перемирія не заключать, а продолжать наши дѣйствія.

Я не могу довольно нахвалиться твоею рѣшимостью, и оною ты мнѣ оказалъ настоящую услугу. Богъ да поможетъ намъ и впредь. При семъ прилагаю указъ на твое имя, удовлетворяющій желанію твоему.

Твой вѣрный другъ Александръ.

---

## 76.

*С.-Петербургъ, марта 7, 1809 г.*

Господину Военному Министру и Кавалеру Графу Аракчееву.

Нахожу нужнымъ симъ моимъ указомъ ввѣрить вамъ власть неограниченную во всей Финляндіи и право представлять сей указъ вездѣ, гдѣ польза службы онаго востребуетъ. Александръ.

---

## 77.

*Понедѣльникъ 8 марта.*

Отнюдь не безпокойся, другъ мой Алексѣй Андреевичъ! Я нахожу, что весьма ты хорошо поступилъ, и спѣшу симъ тебя объ ономъ увѣрить.

Только желалъ бы я, чтобы, вмѣсто присылки съ ихъ стороны полномочныхъ на Аландъ, съ нашей стороны бы къ нимъ отправился Алопеусъ въ Стокгольмъ, такъ, какъ я объ ономъ вчера къ тебѣ писалъ. И для того, если еще оное можно, то заставь его написать къ шведскому правительству объ испрошеніи пашпорта, объявляя, что онъ на оное отъ меня повелѣніе получилъ.

Если еще Барклай-де-Толли и Шуваловъ не извѣщены о происшедшемъ, то необходимо нужно ихъ извѣстить, съ такимъ предписаніемъ, чтобы они отнюдь не переставали свои дѣйствія, хотя бы парламентеры къ нимъ и были присланы, до рѣшительнаго повелѣнія отъ тебя о прекращеніи военныхъ дѣйствій.

Въ случаѣ, что предложенія наши будутъ отброшены, мнѣ мудрено отсюда рѣшить о переходѣ на шведскую сторону. Но вотъ что нужнымъ нахожу тебѣ предписать: 1-е. Стараться узнать, сколь можно достовѣрнѣе, какое число войскъ Шведы могутъ поставить на своемъ берегу для своего защищенія противу насъ, присоединя къ оному и то, что предуспѣетъ ретироваться съ Аланда? 2-е. Узнать, сколь долго ожидать можно, что ледъ простоитъ? По симъ двумъ соображеніямъ ты въ состояніи будешь судить, довольно ли мы сильны, чтобы перейтить, и, въ случаѣ неудачи, будемъ ли имѣть время перейтить черезъ ледъ назадъ?

Прежде Сейма мнѣ никакъ нельзя поспѣть въ Або, потому что онъ открывается 16, а я ѣду отсюда 13. Но я въ Боргѣ не заживусь и 18 или 19 выѣду въ Або. Вся моя надежда на Бога. Прощай, другъ мой. Надѣюсь скоро съ тобою видѣться.

---

78.

Миръ, слава Всевышнему, заключенъ на мною предложенныхъ основаніяхъ. Чтобы не терять времени, я, отступя отъ порядка, приказалъ адъютанту заѣхать въ крѣпость, съ повелѣніемъ выстрѣлить 101 пушку. При семъ прилагаю то, что, по всей справедливости, тебѣ слѣдуетъ, а чтобы болѣе изъявить мою благодарность за всю твою службу и чтобы пріятнѣе тебѣ было оный носить, прилагаю здѣсь мой собственный, который я носилъ.

Получено 6 сентября 1809 г., съ флигель-адъютантомъ Твороговымъ, въ 12 часу дня. При ономъ приложенъ былъ орденъ св. Андрея, который и находился у графа до 7 часовъ вечера.

---

79.

*30 августа 1808 г.*

Въ доказаніе признательности Его Императорскаго Величества къ ревностной службѣ и неусыпной дѣятельности Военнаго Министра гр. Аракчеева повелѣваемъ Ростовскому мушкатерскому полку носить его имя.

Александръ.

---

80.

*7 сентября 1809 г.*

Въ воздаяніе ревностной и усердной службы Военнаго Министра гр. Аракчеева войскамъ отдавать слѣдующія ему почести и въ мѣстахъ Высочайшаго пребыванія Его Императорскаго Величества.

Александръ.

---

81.

Нѣкто здѣсь сдѣлалъ предложеніе, чтобы завтре, послѣ иллюминаціи въ верхнемъ саду, пустить букетъ изъ ракетовъ. Мысль не дурна, но думаю, что мало времени осталось на пріуготовленія. Я не знаю, есть ли у насъ готовые ракеты, швермеры, лустькугели и тому подобные, и сколько оныхъ? Также сколько оныхъ найти можно на вольной продажѣ?

Отпиши мнѣ, находишь ли сіе все возможнымъ? Моя мысль, чтобы, кромѣ букета, ничего другого бы не было, и то не иначе оный дѣлать, какъ когда число ракетъ будетъ довольно значительно. Для указанія же мѣста, гдѣ ставить, офицеру прикажи явиться къ Торсукову, которому я оное назначилъ.

---

## 82.

При семъ препровождаю, Алексѣй Андреевичъ, копіи съ моихъ рескриптовъ. Содержаніе оныхъ покажетъ причину, понудившую меня оные отправить.

---

## 83.

Мнѣніе наиблагоразумнѣйшее и которое честь дѣлаетъ разсудку писателя.

---

## 84.

Мнѣ вздумалось Кавалергардской полкъ вывесть въ разводъ, и я Уварову уже приказалъ, чтобы полкъ былъ готовъ; но для соблюденія порядка, чтобы ждалъ повелѣнія отъ тебя; то, получа сію записку, пошли своего дежурнаго адъютанта въ Новую Деревню, съ повелѣніемъ полку быть къ разводу.

---

## 85.

Пришли мнѣ письмо Имп. Наполеона. Посолъ ко мнѣ будетъ, и мнѣ нужно ему показать.

---

## 86.

Благодарю тебя, Алексѣй Андреевичъ, за хорошее извѣстіе. Завтре, поутру, побывай у меня.

---

## 87.

Пришли мнѣ обѣ депеши, полученныя вчера отъ Багратіона объ Измаилѣ, также которая съ знаменами прислана, и самъ пріѣзжай ко мнѣ пораньше въ Зимній дворецъ.

---

## 88.

Прикажи списать и оставь у себя копію, а оригиналъ съ пакетомъ, какъ есть, возврати ко мнѣ.

---

## 89.

Остальныя я отослалъ къ гр. Румянцову для прочтенія.

---

## 90.

Не могу скрыть отъ васъ, Алексѣй Андреевичъ, что удивленіе мое было велико при чтеніи письма вашего.

Чему долженъ приписать я намѣреніе ваше оставить мѣсто, вами занимаемое? Говорить обинями было бы здѣсь не у мѣста. Причины, вами изъясняемыя, не могу я принять за настоящія. Если до сихъ поръ вы были полезны въ званіи вашемъ, то при новомъ устройствѣ Совѣта, почему сія полезность можетъ уменьшиться? Сіе никому не будетъ понятно.

Всѣ, читавшіе новое устройство Совѣта, нашли его полезнымъ для блага Имперіи. Вы же, на чье содѣйствіе я болѣе надѣялся, вы, твердившіе мнѣ столь часто, что, кромѣ привязанности вашей къ отечеству, личная любовь ко мнѣ вамъ служитъ побужденіемъ, вы, невзирая на оное, одни, забывъ пользу Имперіи, спѣшите бросить управляемую вами часть, въ такое время, гдѣ совѣсть ваша не можетъ не чувствовать, сколь вы нужны оной, сколь невозможно будетъ васъ замѣнить. Вопросите искренно самого себя, какое побужденіе въ васъ дѣйствуетъ? И если вы будете справедливы на свой счетъ, то вы сіе побужденіе не похвалите.

Но позвольте мнѣ, отложа здѣсь званіе, которое я на себѣ ношу, говорить съ вами, какъ съ человѣкомъ, къ которому я лично привязанъ, которому во всѣхъ случаяхъ я доказалъ сію привязанность. Какое вліяніе произведетъ въ глазахъ публики ваше увольненіе отъ должности въ такую минуту, гдѣ преобразованіе, полезное и пріятное для всѣхъ, введено будетъ въ правительствѣ? Конечно, весьма дурное для васъ самихъ. Устройство Совѣта будетъ напечатано; всякой судить будетъ, что не отъ чего было вамъ оставлять своего мѣста, и заключенія будутъ весьма не выгодны на вашъ счетъ.

Въ такую эпоху, гдѣ я право имѣлъ ожидать отъ всѣхъ благомыслящихъ и привязанныхъ къ своему отечеству жаркаго и ревностнаго содѣйствія, вы одни отъ меня отходите и, предпочитая личное честолюбіе, *мнимо* тронутое, пользѣ Имперіи, настоящимъ уже образомъ повредите своей репутаціи.

Если все вышеписанное, противъ чаянія моего, надъ вами дѣйствія никакого не произведетъ, то по крайней мѣрѣ я въ правѣ требовать отъ

васъ, чтобы до назначенія преемника вашего вы продолжали исполнять обязанность вашу, какъ долгъ честнаго человѣка онаго требуетъ. При первомъ свиданіи вашемъ вы мнѣ рѣшительно объявите, могу ли я въ васъ видѣть того же графа Аракчеева, на привязанность котораго я думалъ, что твердо смѣлъ надѣяться, или необходимо мнѣ будетъ заняться выборомъ новаго Военнаго Министра.

---

91.

Меня дома не было вчерась, какъ я получилъ письмо твое. Сегодня же далъ я надлежащее повелѣніе о г. Мертваго Военному Министру, который мнѣ сказалъ, что и до него подобное дошло. По всему я вижу, что онъ большой подлецъ.

---

92.

Самъ назначь, сколько надобно, столько и пришлю тотъ же часъ.

---

93.

По обѣщанію моему увѣдомляю, что Совѣта въ понедѣльникъ не будетъ.

---

94.

изъ 23-й
Екатеринбургской
изъ 24-й
Иркутской драг.
Ширванской
Томской.
19-й Егерской
изъ 19-й
Нижегородской драг.
изъ 20-й
Кавказской.
Севастопольской.

---

## 95.

1. О переходѣ чрезъ заливъ.
2. О числѣ на оное нужнаго войска.
3. О поѣздкѣ Военнаго Министра.
4. О моей собственной.
5. О числѣ войскъ въ Кронштадтѣ и на судахъ.
6. О приготовленіи двухъ полковъ къ выступленію.
7. О Дюпонтонѣ.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | 3. | 21. | 6. | 5. |
| 21. | 3 полк. | | | 11.000 |
| 17. | 6/9 полк. | | | 12.000 |
| | 2/11 пет. | | | |

## 96.

*Каменный Островъ, 31 іюля.*

Вслѣдствіе моего обѣщанія, спѣшу тебя извѣстить, Алексѣй Андреевичъ, что сестра пріѣдетъ въ Грузино 13-го августа ночевать.

## 97.

*16 ноября.*

Въ одной копіи сей бумаги вкралась ошибка. Не зная, нѣтъ ли подобной въ твоей, присылаю новый свѣренный экземпляръ.

## 98.

*21 ноября.*

Я зналъ, что есть ошибка, но только не въ той бумагѣ, которую я прислалъ прошлый разъ, а въ прилагаемыхъ нынѣ.

## Рескрипты, писанные въ продолженіе войны 1812, 1813 и 1814 годовъ.

*А) До отбытія Его Величества въ армію.*

### 1812 годъ.

### 1.

При семъ посылаю рапорты, поправленные для печати. Также извѣстное письмо отъ Барклая и вчерась въ вечеру полученное отъ Винценгерода, которое можно приказать Чернышеву, или Волконскому, перевести и мнѣ прислать. Я также его приправлю и послѣ пойдетъ въ печать.

У меня недостаетъ главнаго рапорта отъ Барклая о занятіи Смоленска, и потому находящіеся два я еще удержалъ, дабы сообразить съ тѣмъ. Сколько помню, онъ начинается сими словами: Послѣ отправленныхъ моихъ донесеній произошли въ арміяхъ важныя послѣдствія, и прочее.

Получена въ августѣ.

### 2.

Пришли мнѣ французскій рапортъ Военнаго Министра, который я получилъ въ Гельзинфорсѣ, и въ которомъ онъ пишетъ, что онъ брата отправилъ по извѣстнымъ мнѣ причинамъ, и что армія въ хорошемъ положеніи.

Получена въ августѣ.

### 3.

Два письма, прочтя и запечатавъ, отправь по почтѣ.

### 4.

1. Съ Г. Кригсъ-Комиссаромъ:
   a) О Петербургскомъ в.
   b) О Финляндскомъ в.
   c) О Клейнмихел. д.
   d) О Арзамаск. п.
   e) О Муромскихъ Гвар. Кав. Рез.
   f) О Муромск. Кав. Рез.
   g) О Артиллер. Рез.

2. Указъ Его Высочества о эскад.
3. Башуцкому.
4. Куріера къ Главнок.
5. Извѣстить Витгенштейна о Горбунц. Бригады.
6. О отправленіи ружей въ Арзамасъ.
7. Вѣрную перечень находящихся въ Артиллерійскомъ вѣдѣніи ружей.

1. Инструкціи Витгенштейну и Эссену о высадкѣ.
2. О средоточеніи корпуса Лобанова.
3. О рекрутскомъ распредѣленіи.
4. О назначеніи оныхъ въ Финляндію.
5. О награжденіяхъ по корпусу Витгенштейнову.

Переговорить со мною при первомъ свиданіи. *„Дана для памяти къ исполненію въ августѣ“.*

---

5.

Къ канцлеру мое отправленіе готово; можно бы здѣсь справиться о кратчайшей дорогѣ въ Великія Луки. Кажется, на Смоленскъ не для чего ѣхать, а изъ Дорогобужа свернуть на Духовщину и Велижъ, если другой ближней дороги нѣтъ.

Получена въ августѣ.

---

6.

Прикажи тотчасъ отослать въ печать.

Получена въ августѣ.

---

7.

Скажи мнѣ по сему дѣлу свое мнѣніе.

---

8.

Если бы Чернышевъ уже отправленъ былъ къ Чичагову, прикажи фельдъегерю ѣхать за нимъ, онъ можетъ сказать, что имѣетъ депеши къ Волынскому и Подольскому губернаторамъ.

Получена въ 10 часовъ вечера 5 сентября

---

## 9.

Чтобы нѣсколько публику приготовить къ печальнымъ извѣстіямъ, мнѣ кажется, нужно напечатать сегодня же послѣдній рапортъ Кутузова, котораго печатаніе было оставлено, но пошли тотчасъ, чтобы могъ онъ разойтиться въ публикѣ сего же дня.

Получена 7 сентября.

## 10.

Письмо къ генералъ-адъютанту Волконскому я распечаталъ. Оно по службѣ, и нужно все сдѣлать, какъ требуетъ Винценгеродъ; другія два письма, къ женѣ его и отъ Сергѣя Волконскаго къ сестрѣ, я читалъ, и должно отослать. Я еще написалъ письмо Винценгероду, которое при семъ же приложено.

Получена 9 сентября.

## 11.

Прочтя бумаги къ Балашову, пришли назадъ ко мнѣ для доставленія къ матушкѣ.

Получена 14 сентября.

## 12.

Сію бумагу, переписанную, привези завтре съ собою, дабы съ куріеромъ, который оную повезетъ, могъ я отправить еще одну бумагу, о которой я намѣренъ съ тобою переговорить.

Получена 16 сентября.

## 13.

При семъ прилагаю нѣкоторыя дополненія къ прежней бумагѣ.

## 14.

У меня рескриптъ къ Кутузову написанъ въ сходствіе нашего разговора. Но, по внимательному разсмотрѣнію на картѣ, нахожу я, что сіе дѣло, дабы могло быть полезно, требуетъ почтеннѣйшаго *) соображенія, особливо по неравнымъ дистанціямъ, въ коихъ окружныя губерніи лежатъ отъ Москвы; для сего необходимо сей проэктъ обдѣлать внимательнѣе, чего успѣть нельзя сегодня. А потому я полагаю куріера отправить, а съ симъ планомъ пошлемъ другого.

Получена 17 сентября.

*) Въ рукописи исправлено карандашомъ „точнѣйшаго“.

## 15—16.

Эссеновъ рапортъ пошли напечатать обыкновеннымъ порядкомъ къ завтрему.

Получена 20 сентября.

## 17.

Прикажи разослать по надписямъ.

## 18.

Перваго четверть; я былъ дома безвыходно до сихъ поръ, и потому считаю, что ты уже не будешь до обѣда. Я поѣду прогуливаться и въ 3-мъ часу опять буду дома.

Получена 24 сентября.

## 19.

Краснымъ означено то, что должно быть выкинуто, если приказъ будетъ безъ присяги. Прикажи сперва сдѣлать по одной письменной копіи и пришли мнѣ съ оригиналомъ.

Получена 28 сентября.

## 20.

Прикажи переписать снова; я забылъ поправить одно слово, безъ котораго и смыслу не было. Хотя на чистомъ выскоблить, продралъ бумагу.

Получена 29 сентября.

## 21.

Совсѣмъ у меня никакой бумаги нѣтъ; а я слышалъ, что партикулярное есть письмо.

Получена 30 сентября.

## 22.

| | |
|---|---|
| Олонецкой | 1.936 |
| С.-Петербургской | 700 |
| Новгородской | 2.493 |
| | 5.129 |

1. О переформированіи.
2. О времени на посаженіе на суда.
3. О кавалеріи.
4. О соединеніи отрядовъ на Ригскомъ рейдѣ.
5. О старшинствѣ генераловъ.
6. О счетѣ людей.

| | |
|---|---|
| Въ Под. г. | 6 |
| „ Старой Руси | 6 |
| „ Холму | 6 |
| „ Торопцѣ | 6 |
| „ Бѣломъ | 6 |
| „ Вязьмѣ | 6 |
| „ Дорогобужѣ | 4 |
| „ Рославлѣ | 5 |

Получена для памяти, при исполненіи въ сентябрѣ.

## 23.

Я нахожу, что лучше не перемѣнять слово дружинъ, а то скажутъ, что для того перемѣнено, что оно русское.

Списокъ Кутузовъ мнѣ показывалъ, и я аппробовалъ его, онъ взялъ назадъ къ себѣ.

Получена въ сентябрѣ.

## 24.

Всего короче сказаться больнымъ тебѣ, или сказать, что я тебя звалъ къ себѣ обѣдать, а мой обѣдъ, право, лучше тамошняго.

Получена въ сентябрѣ.

## 25.

Какъ бумагу мою къ Кутузову считаю нужнымъ показать графу Н. И. Салтыкову, чего сегодня ввечеру нельзя будетъ исполнить, то полагаю, немедля нимало, отправить куріера съ печатными бумагами, а завтре поутру можетъ другой ѣхать съ моимъ рескриптомъ.

Получена 1 октября.

## 26.

Я жалѣю, что ты нездоровъ, и, если только возможно будетъ, пріѣду самъ къ тебѣ.

Получена 9 октября.

## 27.

Напиши ей, что въ первый разъ сіе замедленіе случилось, но отъ того, что второй день боленъ, въ постелѣ лежишь.

Получена 10 октября.

## 28.

Пришли мнѣ выписку изъ писемъ Французской арміи, сдѣланную у графа Румянцова, которую я тебѣ доставилъ третьяго дня.

Получена 11 октября.

## 29.

Прикажи приготовить ящикъ деревянный для Австрійскихъ штандартовъ такъ, чтобы они могли быть довезены сохранно. Я послѣ обѣда самъ буду къ тебѣ. Не понимаю я, какъ мы не имѣемъ никакихъ извѣстій ни отъ Витгенштейна, ни отъ Штенгеля, ни отъ Эссена.

Получена 11 октября.

## 30.

Можно всѣ сіи рапорты напечатать тотчасъ, каковы они есть.

Получена 12 октября.

## 31.

Прикажи разсылать, тѣмъ больше, что я знаю, что многіе ждутъ сихъ писемъ.

Получена 12 октября.

## 32.

Нужно приказать выдать, если можно, то сего же дня еще, полковнику Рапателю подробную карту Россіи до Москвы и обыкновенную карту.

Получена 12 октября

## 33.

Бумагу къ Витгенштейну объ укомплектованіи нужно передѣлать, о чемъ я завтре объяснюсь съ тобою, а отправить ее можно съ другимъ куріеромъ. Теперь же поспѣшить отправить къ нему бумаги отъ Чичагова и Кутузова.

Получена 24 октября.

## 34.

Кажется, можно дозволить, о чемъ извѣстить его съ сегодняшнимъ куріеромъ.

Получена 26 октября.

## 35.

Отослать сіи три пакета. А переводъ англійскихъ писемъ доставить по прочтеніи графу Салтыкову.

Получена 26 октября.

## 36.

Мнѣ пришло на умъ, лучше не посылать сего письма, чтобы не произвесть напраснаго раздору. Необходимо нужно препроводить къ Витгенштейну копію съ послѣдняго рапорта Кутузова, теперь полученнаго.

Вслѣдъ за симъ пришлю я письмо къ Чичагову.

Получена 26 октября.

## 37.

Я имѣлъ терпѣніе прочесть всѣ сіи бумаги. Много весьма интереснаго, и я желаю, чтобы самъ ихъ прочелъ.

Получена 29 октября.

## 38.

Я давиче включилъ въ приказъ производство Гарпе, за взятіе Витебска, въ генералъ-маіоры. Но я вижу, что онъ уже генералъ-маіоръ, а не полковникъ, какъ я думалъ.

Получена 31 октября.

## 39.

Полковника Мишо я опредѣлилъ въ флигель-адъютанты къ себѣ.

Получена въ октябрѣ.

## 40.

Прочтя, вороти ко мнѣ всѣ сіи бумаги на имена разныхъ министровъ; я самъ ихъ разошлю, а то на тебя еще въ состояніи будутъ сердиться.

Получена 1 ноября.

## 41.

Вороти мнѣ письма къ Нессельроду. Хорошо бы мнѣ съ тобою повидаться передъ твоимъ отъѣздомъ завтре. Я въ 7 часовъ и даже въ 7-мъ уже одѣтъ.

Получена 2 ноября.

## 42.

У меня былъ Финляндскій комитетъ, и для того только теперь могу читать.

Получена 2 ноября.

## 43.

Сказанное Ковнацкимъ правда, только въ журналѣ не помянуто, что гвардія.

Получена 6 ноября.

## 44.

Жаль, дешево цѣны положилъ.

Получена 5 ноября.

## 45.

Сей пакетъ такимъ же образомъ забытъ или выпалъ при дѣланіи больного вчера.

Получена 8 ноября

## 46.

При дѣланіи пакета вывалилось сіе письмо.

Получена 8 ноября

## 47.

Надобно поскорѣе отправить къ фельдмаршалу куріера съ копіями Витгенштейнова рапорта, а также и Чернышева.

Получена 9 ноября.

---

## 48.

Кажется, Всемогущій обратилъ на главу сего изверга всѣ тѣ бѣдствія, которыя онъ намъ готовилъ.

Получена ночью 9 ноября.

---

## 49.

Я видѣлъ, что Чернышевъ будетъ огорченъ, если его сдѣлать просто генералъ-маіоромъ, то онъ, кажется, заслуживаетъ, чтобы его произвести прямо въ генералъ-адъютанты, что и исполнить.

Получена 11 ноября.

---

## 50.

Прикажи его оставить до завтраго у себя.

Получена 12 ноября.

---

## 51.

Пришли мнѣ имена двухъ генераловъ, взятыхъ Кутузовымъ. А завтре привези справку, какіе онъ ордена имѣетъ.

О куріерахъ Шведскихъ надобно дать повелѣніе у шлагбаума, прямо ихъ отправлять къ Левенгельму.

Получена 13 ноября.

---

## 52.

Прикажи списать точныя копіи съ писемъ вицъ-короля, даже до подписи. Мнѣ надобно ихъ отослать въ Швецію.

Получена 14 ноября.

---

## 53.

Пошли куріера къ Паулуччи съ симъ аппробованнымъ бюллетенемъ, равномѣрно и оригиналомъ, шифрованные, при семъ приложенные рапорты Макдональда. Они ему докажутъ, что его корпусъ не такъ силенъ, и что онъ самъ страшится. Прикажи ему, списавъ копіи, если ему нужно, оригиналы назадъ прислать.

Получена 16 ноября.

## 54.

Сей рапортъ заслуживаетъ всякое вниманіе.

Получена 18 ноября.

## 55.

По прочтеніи, доставь отъ меня къ графу Румянцову.

Получена 19 ноября.

## 56—57.

Вся ошибка выходитъ отъ того, что письмо, которое я читалъ, къ *Татищевой*, а въ реестрѣ написано *Житисьреревь*, что ничуть не похоже, потому я и подумалъ, что къ какой-нибудь француженкѣ.

Получена 20 ноября.

## 58.

Сейчасъ матушка мнѣ сказывала, что она писемъ никакихъ не имѣетъ отъ брата. Я не понимаю, отчего Лагода такъ долго держитъ давишнее письмо.

Получена 20 ноября.

## 59—60.

Помнится мнѣ, что во вчерашнемъ рапортѣ Витгенштейна, говоря о своей побѣдѣ, называетъ онъ ее *неслыханною*. То, если оно такъ, и еще есть время сіе слово выкинуть изъ печатныхъ листковъ, то прикажи оное исполнить.

Получена 21 ноября.

## 61.

Письмо Чичагова прикажи перевести, а потомъ мы выкинемъ, что не нужно.

Получена 22 ноября.

## 62.

Канцлеръ думаетъ, что прилично бы было завтрешній молебенъ пропѣть и за сію побѣду, то-есть, лучше сказать, прочесть и Ртищеву реляцію за Витгенштейновой. Прикажи изъ нея сдѣлать выписку и ко мнѣ доставь.

Получена [illegible] ноября.

## 63.

Прикажи сдѣлать двѣ копіи, одну для прочтенія въ церкви, а другую для отсылки въ печать.

Получена 24 ноября.

## 64.

Переговори съ нимъ (Пренделемъ) самъ, и, если мнѣ нужно будетъ, увидясь завтре съ тобою, назначу ему время.

Получена 26 ноября.

## 65.

Отправь тотчасъ фельдъегеря другого съ симъ письмомъ къ Беннигсену.

Получена 2 декабря.

## 66.

Пришли мнѣ письмо къ Влодекшѣ, которое я тебѣ вчера отдалъ. Оно было въ пакетѣ Несельрода, то мнѣ надобно его ему отдать.

Получена 3 декабря.

## 67.

Кажется, можно такъ выдать, какъ я поправилъ. Если найдешь какое сдѣлать примѣчаніе, то напиши на бумажкѣ и пришли мнѣ.

Получена 5 декабря.

## 68.

Для прочтенія въ церкви. Написать всѣ три рапорта на одной бумагѣ.

Получена 6 декабря.

## 69.

За стужею, для сбереженія людей, можно отмѣнить отвозъ трофей въ Казанскую.

Получена 6 декабря.

*В) Во время Высочайшаго Его Величества присутствія въ арміи.*

## Продолженіе 1812 года.

1.

Сіи три бумаги доставь послѣ къ фельдмаршалу.

Получены въ Вильнѣ 12 декабря.

2.

Душевно тебя благодарю за поздравленіе. Я давно привыкъ считать на твою любовь ко мнѣ; но и моя къ тебѣ давно и непреложно существуетъ. Я искренно сожалѣю о твоемъ нездоровьѣ, и если удастся, то самъ побываю у тебя.

Тогожъ числа.

3.

Поставь число вчерашнее на твоемъ письмѣ къ Вязьмитинову, потому что всѣ мои письма отъ вчерашняго числа.

Тамъ же, 14 декабря.

4.

Можно послать сію копію, не переписывая.

Тогожъ числа.

5.

Прикажи переписать и отправь для печатанія къ Вязьмитинову; фельдъегерь зайдетъ скоро къ тебѣ.

Тогожъ числа.

6.

Съ Багратіономъ были привезены въ Петербургъ и оттуда назадъ доставлены.

Тамъ же, 16 декабря.

7.

Надобно узнать, зачѣмъ Багратіонъ проѣхалъ въ Петербургъ, не исполнивъ даннаго мною повелѣнія, изъ Витебска ко мнѣ поворотить?

Тогожъ числа.

## 8.

Прикажи переписать и отправь къ Вязьмитинову для напечатанія.

Тамъ же, 19 декабря.

---

## 9.

Фельдъегерь Михайловъ, приносившій сіи пакеты, сказывалъ, что Витгенштейнъ разбилъ Макдональда, но въ рапортахъ ни слова о семъ нѣтъ. Не знаешь ли чего объ ономъ?

Тамъ же, 23 декабря.

---

## 10.

Нужно тебѣ сіи рапорты показать лично фельдмаршалу, дабы услышать, какъ онъ сіе судитъ?

М. Mеречь, 31 декабря.

---

## 11.

Препроводи мое письмо къ Беннигсену.

Того жъ числа.

---

# 1813 годъ.

## 12.

Платовъ продержалъ меня до часу, и я признаюсь, что крайне усталъ; то фельдъегеря отправлю завтре, послѣ обѣда, а съ тобою буду работать прежде.

г. Іоганенсбергъ, 11 генваря.

---

## 13.

Пришли мнѣ письмо мое къ Витгенштейну.

г. Виленбергъ, 13 генваря

---

## 14.

Сестра Марія Павловна прислала.

Герцогство Варшавское, г. Млава, 20 генваря.

---

15.

Напиши Вязьмитинову, чтобы ключи отвезти въ Казанскую обыкновенною церемоніею съ двумя эскадронами. г. Плоцкъ, 31 генваря.

16.

Еще нужно сдѣлать короткое донесеніе отъ фельдмаршала, для прочтенія при молебнѣ, о занятіи Варшавы и Пиллавы, извлеча оное изъ журнала. Того жъ числа.

17.

Прикажи сдѣлать переводъ Винценгеродову письму по-русски и пришли мнѣ. Кладово, 4 февраля.

18.

Пошли съ нарочнымъ фельдъегеремъ къ брату.

Вышково, 6 февраля.

19.

Отошли завтре сіи бумаги поранѣе поутру къ Волконскому.

Кронголла, близъ Конина на Вартѣ, 7 февраля.

20.

Съ 7-и часовъ, до сихъ поръ, я не зажималъ по несчастію рта своего съ этою проклятою политикою. Мòчи нѣтъ. Если ничего необходимаго у тебя нѣтъ, то я завтре поутру съ тобою увижусь.

Тамъ же, 9 февраля.

21.

Сегодня разводъ съ двухъ полковъ, Астраханскаго и Фанагорійскаго. По порядку слѣдуетъ ихъ строить въ два баталіона, какъ обыкновенно въ большихъ разводахъ дѣлается. Но, мнѣ кажется, для избѣжанія распросовъ, отчего съ двухъ полковъ, и заключенія по сему о слабости оныхъ,

лучше построить въ одинъ баталіонъ, о чемъ и прикажи коменданту. Если двѣ музыки, то одну отпустить или слить вмѣстѣ.

Г. Калишъ, 17 февраля.

## 22.

Поздравляю съ Берлиномъ: Чернышевъ его занялъ и Репнинъ уже съ авангардомъ вступилъ въ оный.

Тамъ же, 22 февраля.

## 23.

Сказать, что отправленъ поутру 10 числа.

Тамъ же, 11 марта, въ 12 часовъ пополудни.

## 24.

Фельдъегерю показать, что отправленъ былъ съ 12-го на 13-е число.

Тамъ же, 13 марта.

## 25.

Если у тебя нѣтъ необходимыхъ дѣлъ, то я займусь весь вечеръ политическими бумагами, коихъ мнѣ наслали бездну. Если же есть что, не терпящее время, я готовъ принять.

Тамъ же, 15 марта.

## 26.

Отошли къ Вязьмитинову для напечатанія и прочтенія при молебнѣ.

Тамъ же, 25 марта.

## 27.

Отправлять фельдъегеря отсюда способа нѣтъ, потому что съ тѣхъ поръ, что ты вышелъ, я и секунды одинъ не оставался. Разница будетъ въ нѣсколькихъ часахъ только, а я непремѣнно его отправлю сегодня послѣ обѣда.

Тамъ же, 26 марта.

## 28.

Нужно куріера отправить съ тѣмъ, чтобы проходящихъ войскъ не останавливать, тѣмъ больше, что резервная армія на сихъ мѣстахъ формироваться будетъ, и ее достаточно будетъ для удержанія спокойствія въ семъ краѣ. Въ семъ бы смыслѣ и Корсакова извѣстить.

Важнѣе всего отъ захваченныхъ лицъ добраться до настоящихъ зачинщиковъ.

М. Кроточинъ, 27 марта.

## 29.

Можно оригиналами послать для избѣжанія переписки. Все переправлено.

Шлезія, м. Трахенберхъ, 1 апрѣля.

## 30.

Прикажи, пожалуй, переписать. Непонятно, что съ подобными ошибками отъ Министра Юстиціи бумаги присылаются. Оригиналы вороти ко мнѣ.

Дрезденъ, 25 апрѣля.

## 31.

Сдѣлай мнѣ записку и съ артиллеріею. Также у Лаврова прикажи взять записку о числѣ 5-го корпуса, въ которомъ много прибыло. Да также Барклаевъ корпусъ внеси.

Саксонія, м. Вурженъ, 2 мая.

## 32.

Прикажи переписать одинъ перемаранный только листъ и отправь для напечатанія. Фельдъегерю прикажи сказать, что онъ отправленъ съ 12 на 13 изъ Гольдберга.

Шлезія, г. Яуеръ, 14 мая.

## 33.

Прикажи куріеру сказать, что былъ отправленъ вчера, въ утро.

Д. Оберъ-Гредицъ, 22 мая.

## 34.

Сегодня четвергъ, то-есть обѣщанный день для образцовыхъ киверовъ. Не знаешь ли, готовы ли?

Д. Петерсвальдъ, 22 мая.

## 35.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ 30 поутру, и прикажи выбрать хорошаго, дабы скорѣе ѣхалъ.

Пакетъ на имя жены особо, потому что она живетъ въ Царскомъ Селѣ, и фельдъегеря ѣздятъ прямо въ Павловское, и потомъ въ Петербургъ.

Тамъ же, 31 мая, ночью въ 1 часу.

## 36.

Отослать для напечатанія.

Фельдъегерю приказать сказать, что отправленъ 2 іюня поутру.

Тамъ же, 3 іюня.

## 37.

Прикажи фельдъегерю сказать, что былъ отправленъ вчера, поутру, то-есть 7-го.

Богемія, м. Опочна, 8 іюня.

## 38.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ сегодня ночью.

## 39.

Побывай у меня завтре, послѣ развода, дабы принять по сему предмету нужныя мѣры.

Шлезія, д. Петерсвальдъ, 13 іюня.

## 40.

Цѣлое послѣ обѣда занято было у меня: княземъ Чарторискимъ, пріѣхавшимъ изъ Варшавы, потомъ Нессельродомъ, воротившимся изъ Гатчина отъ Австрійскаго императора, потомъ гр. Стадіономъ, продержавшимъ меня слишкомъ часъ, за нимъ Левенгельмомъ, получившимъ

куріера, и, наконецъ, пріѣхавшимъ Шведскимъ генераломъ Скіольдебрандомъ, присланнымъ отъ Наслѣднаго Принца. Сей послѣдній сію минуту лишь вышелъ. Я полагаю лучше обоимъ намъ лечь теперь спать, а завтре поутру, тотчасъ послѣ разводу, приняться за работу.

Того жъ числа.

## 41.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ изъ Петерсвальда 3 числа.

Изъ Шенберга, получена 6 іюля, въ Петерсвальдѣ.

## 42.

Прикажи переписать и внизу Марченкѣ подписать: съ подлиннымъ вѣрно.

Петерсвальдъ, 7 іюля.

## 43.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ сегодня, рано поутру. А пріѣхалъ въ Павловское 22, поутру же.

Пакеты къ графу Румянцову не отправляй до будущаго куріера.

Тамъ же, 12 іюля.

## 44.

Прочитай, пожалуй, сію печатную бумагу; я время не имѣлъ ее прочесть: сейчасъ только получилъ отъ главнокомандующаго. Если можно, то вороти ее ко мнѣ, дабы дорогой могъ я ей заняться.

Тамъ же, 15 іюля.

## 45.

Прикажи фельдъегерю сказать, что былъ отправленъ вчера, 16-го, поутру. Пакеты къ канцлеру всѣ отправь.

Тамъ же, 17 іюля.

## 46.

Пришли мнѣ послѣдній рапортъ дѣйствующей арміи и рапорты Лобанова, сегодня полученные съ артиллеріею.

Тамъ же, 18 іюля.

## 47.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ изъ Петерсвальда поутру въ понедѣльникъ, 28.

Въ Шлезіи, Бладдорфъ, 29 іюля.

---

## 48.

Прикажи перевести скорѣе сіи бумаги такъ, чтобы къ 5 часамъ поспѣли.

Если можно, то на французскій языкъ, если же долѣе, то на русскій.

Прага, 7 августа, въ $4\frac{1}{2}$ часа утра.

---

## 49.

Отправь фельдъегеря въ Петербургъ и прикажи сказать ему, что онъ отправленъ сегодня поутру изъ Грушева, гдѣ мы ночевали.

Въ Богеміи, г. Кометау, 9 августа.

---

## 50.

Поздравляю съ блистательной побѣдой: 66 пушекъ, начальствующій генералъ Вандамъ и 7 другихъ генераловъ и до 7000 плѣнныхъ.

Куріеру прикажи сказать, что отправленъ въ ночь съ 18 на 19.

Прилагаемый листъ пошли къ Вязьмитинову для напечатанія и прочтенія при молебнѣ.

Теплицъ, 19 августа.

---

## 51.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ рано поутру 23 числа.

Тамъ же, 24 августа.

---

## 52.

Прикажи переписать для отданія въ приказѣ.

Того жъ числа.

---

## 53.

Напиши мнѣ: сколько желаешь для Марченка пансіону? Я по сему и исполню.

Тамъ же, 30 августа.

---

## 54.

Въ кавалерійскихъ печатныхъ рапортахъ сдѣлали непростительную ошибку, не назнача графы для лошадей.

Того жъ числа.

---

## 55.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ сего вечера, и пріѣхать ему въ Гатчину или Павловское, гдѣ матушка будетъ, 14-го, рано поутру. А ѣхать ему, кажется, ближе будетъ съ Праги на *Траутенау, Лангсутъ, Бреславль, Калишъ, Торнъ или Плоцкъ,* куда лучше дорога, потомъ на Ригу, что сократитъ путь.

г. Альтенбургъ, 1 сентября, ночью, въ два часа.

---

## 56.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ рано сего утра.

Того жъ числа.

---

## 57.

Фельдъегерю прикажи сказать, что отправленъ сего вечера, а его отправь, когда Волконскій пришлетъ реляцію для напечатанія; въ ней дѣлаютъ малыя поправки.

---

## 58.

*Собственноручное письмо Ея Императорскаго Высочества Маріи Павловны.*

*Вѣна, 7/14 сентября 1813 года.*

Графъ Алексѣй Андреевичъ! съ особеннымъ удовольствіемъ получила я письмо ваше отъ 22 августа и благодарю васъ усердно за стараніе ваше, въ разсужденіи Веймарскихъ плѣнныхъ офицеровъ, коимъ слѣдуетъ ожидать до будущаго времени перемѣну судьбы ихъ, гдѣ они находятся: а между тѣмъ, прошу васъ меня увѣдомить впередъ, ежели что восполѣдуетъ въ пользу ихъ; я, конечно, всегда сочту вниманіе ваше къ ихъ участи доказательствомъ особой услуги, относящейся къ моей особѣ. Примите увѣреніе, что я съ отличнымъ уваженіемъ пребываю Вамъ доброжелательною

Марія.

Въ Богеміи, Теплицъ, 11 сентября.

---

## 59.

Въ приказахъ сихъ объ Кутузовѣ ничего нѣтъ.
Прежде, нежели ихъ отдавать, переговори со мною объ нихъ.

Тамъ же, 11 сентября.

---

## 60.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ 13 рано поутру.

Тамъ же, 14 сентября, въ 2 часа пополудни.

---

## 61.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ въ середу, 17 поутру.

Тамъ же, 19 сентября, въ четыре часа утра.

---

## 62.

Прикажи переписать Клейнмихелю бумагу, писанную мелкою рукою.

Тамъ же, 20 сентября.

---

## 63.

Поздравляю съ побѣдою. Блюхеръ перешелъ Эльбу и разбилъ Бертрана и взялъ 2000 плѣнныхъ и 16 пушекъ.

Г. Кометау, 25 сентября, въ 10 часовъ утра.

---

## 64.

Фельдъегерю прикажи сказать, что отправленъ сего вечера. А ѣхать ему прикажи, когда отъ Волконскаго получишь журналъ дѣйствій для напечатанія и ключи Кассельскіе, которые, по привозѣ въ Петербургъ, прикажи представить матушкѣ, а потомъ Вязьмитинову отдать для отвозу обыкновеннымъ порядкомъ въ Казанскую.

При семъ большой ящикъ, который отправь завтре съ особымъ фельдъегеремъ въ Петербургъ къ камердинеру моему. Сему фельдъегерю нечего спѣшить, а можетъ ѣхать, какъ тяжелая почта.

Г. Хемницъ, 29 сентября, въ 2 часа утра.

---

65.

Фельдъегерю прикажи ѣхать ближнимъ трактомъ, а не черезъ Варшаву.

Г. Лейпцигъ, 7 октября, ночью въ 12 часу.

---

66.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ вчера, 14 ввечеру. А ѣхать на Гофъ Прагу и потомъ ближнею дорогою на Гатчино и Петербургъ.

М. Кранишфельдъ, 15 октября.

---

67.

Герцогиня здѣшняя проситъ выправиться, находятся ли помянутые офицеры въ спискахъ нашихъ о плѣнныхъ?

Г. Мейнунгенъ, 18 октября.

---

68.

Отправленіе куріера къ принцу Шведскому и собственноручная переписка съ нимъ задержали меня до сего часа. Мнѣ кажется, поздно намъ начинать нашу работу, а завтре въ Швейнфуртѣ надѣюсь ее кончить.

Г. Митерштадтъ, 20 октября, въ 10 часовъ вечера.

---

69.

Если обозу моему дано повелѣніе дойти только до Амафенбурга, то пошли ему повелѣніе тотчасъ слѣдовать сюда, въ одинъ переходъ.

Франкфуртъ на Майнѣ, 25 октября, поутру въ 5 часовъ.

---

70.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ ночью съ 26 на 27 число, а ѣхать прямѣйшею дорогою.

Тамъ же, 27 октября, ночью въ 2 часа

---

## 71.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ сегодня поутру, очень рано.

Тамъ же, 31 октября, ночью въ 12 часу.

## 72.

Всегда за удовольствіе себѣ поставляю содѣйствовать столь полезнымъ побужденіямъ.

Тамъ же, 5 ноября.

## 73.

Прикажи фельдъегерю сказать, что былъ отправленъ вчера поутру.

Тамъ же и того же числа.

## 74.

Прикажи фельдъегерю сказать, что былъ отправленъ въ воскресенье 9, рано поутру.

Тамъ же, 11 ноября, пополудни въ 3 часу.

## 75.

Равными случаями отправка сего куріера была задержана. Письма еще изъ Карлсру. Прикажи ему сказать, что отправленъ былъ фельдъегерь изъ Карлсру 18 поутру, а 19 изъ Франкфурта. Ѣхать же ему прикажи на Лейпцигъ, Ахенъ, Берлинъ и Кенигсбергъ, дабы скорѣе пріѣхать. Писемъ, поступившихъ позже 19, не брать и отложить до другого куріера.

Тамъ же, 21 ноября, пополудни въ 8 часовъ.

## 76.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ въ ночь на 23 число, и поступившихъ писемъ позже 22 не брать. Ѣхать же ему на Лейпцигъ и Берлинъ.

Тамъ же, 26 ноября, пополудни въ 3 часа.

## 77.

*Собственноручное письмо Ея Императорскаго Высочества Маріи Павловны.*

Присланное мнѣ вами, Алексѣй Андреевичъ, изображеніе памятника, сооруженнаго въ честь покойнаго родителя моего, мнѣ служитъ весьма драгоцѣннымъ знакомъ вашего ко мнѣ вниманія; я принимаю его съ отмѣннымъ удовольствіемъ и буду его сохранять въ Веймарѣ, гдѣ оно найдетъ свое мѣсто, какъ доказательство вашей преданности къ предмету вѣчнаго нашего почтенія.

Благодарю васъ искренно за оное и пребываю всегда вамъ всеусердною

Марія.

Получено тамъ же 26 ноября.

---

## 78.

Прочти со вниманіемъ прилагаемый Манифестъ. По моему мнѣнію, онъ не соотвѣтствуетъ нашей цѣли и слишкомъ длиненъ и высокопаренъ. Когда прійдешь ко мнѣ, принеси назадъ.

Тамъ же, 29 ноября.

---

## 79.

Фельдъегерю прикажи сказать, что отправленъ изъ Франкфурта въ четвергъ 27, поутру рано; а ѣхать на Берлинъ.

Письма брать уже сходно съ симъ числомъ.

Г. Дармштадтъ, 1 декабря.

---

## 80.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ изъ Дармштадта въ понедѣльникъ, 1 декабря, поутру. Ѣхать на Берлинъ.

Письма брать сходно съ симъ числомъ.

Г. Карлсру, 3 декабря

---

## 81.

Кажется, теперь хорошъ. Скажи мнѣ, какъ онъ тебѣ нравится? И пришли назадъ.

Тамъ же, 8 декабря

---

## 82.

Я совсѣмъ забылъ, отправлены ли съ прошедшимъ куріеромъ Модлинскіе ключи и знамя, или поѣдутъ съ нынѣшнимъ?

При семъ прилагаю Манифестъ, который ты отправишь по порядку. Я карандашемъ написалъ, какъ помѣтить число и мѣсто.

Тамъ же, 9 декабря, въ 7 часовъ утра.

---

## 83.

Ключи Дрезденскіе для помѣщенія въ Казанской церкви съ прочими.

Тамъ же и того жъ числа, въ 7 часовъ утра.

---

## 84.

Прикажи Березовскому сказать, что отправленъ 6 числа, а стараться пріѣхать прежде Рождества Христова, дабы молебенъ, вслѣдствіе Манифеста, можно было пропѣть въ сей день.

Тамъ же и того жъ числа, въ 8 часовъ утра.

---

## 85.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ 11 поутру, и письма по сему взять.

Великое герцогство Баденское, г. Фрейбургъ, 14 декабря.

---

## 86.

Фельдъегерю прикажи сказать, что отправленъ 15, въ понедѣльникъ поутру, и письма уже по сему брать.

Тамъ же, 16 декабря, въ 7 часовъ пополудни.

---

## 87.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ 19 числа, въ пятницу поутру, и письма брать по оному.

Тамъ же, 21 декабря, въ 3 часа 15 минутъ пополуночи.

---

## 88.

Скажи мнѣ свое мнѣніе о семъ приказѣ. Я велѣлъ напечатать его, дабы напомнить войскамъ, чтобы не думали, что въ правѣ грабить и мстить въ непріятельской землѣ.

Тамъ же, 24 декабря.

---

# 1814 годъ.

## 89.

Отправь съ нарочнымъ фельдъегеремъ къ Королевѣ Баварской, въ Мюнхенъ.

Швейцарія, г. Базель, 2 генваря.

---

## 90.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ въ ночь субботы 10 на воскресенье 11 числа.

Фельдъегеря Визгалова отправь. Ему можно отсюда вмѣстѣ ѣхать съ тѣмъ, который поѣдетъ въ Петербургъ, ибо въ лошадяхъ на почтахъ большой недостатокъ.

Франція, г. Лангръ, 13 генваря, пополудни въ 2 часа.

---

## 91.

Фельдъегерю прикажи сказать, что отправленъ изъ Лангра въ ночь съ 15 на 16 число.

Г. Шомонъ, 20 генваря, поутру въ 3 часа.

---

## 92.

Нужно приказать сказать фельдъегерю, который отправится отъ 30 генваря, что отправленный 26 изъ Баръ-сюръ-Сенъ занемогъ въ дорогѣ, и онъ отобралъ отъ него письма.

Г. Труа, 31 генваря.

---

## 93.

Прикажи фельдъегерю сказать, что отправленъ былъ въ среду, 4 февраля, изъ Понъ-сюръ-Сенъ, и письма по сему уже брать.

Бургъ Тренель, 7 февраля, въ 3 часа утра.

---

# 94.

Нужно приказать, дабы куріеры изъ Петербурга болѣе уже не ѣздили на Шатиліонъ, Баръ-сюръ-Сенъ и Труа; но съ Лангра на Шомонъ и Баръ-сюръ-Объ.

Г. Труа, 10 февраля.

# 95.

Отправленіе изъ Шомонъ отъ 21 февраля, въ субботу поутру.

Г. Шомонъ, 25 февраля, поутру въ 2 часа.

# 96.

Отправленіе отъ 25 февраля въ среду поутру, и прочія письма по сему брать.

Тамъ же, 28 февраля утромъ.

# 97.

Отправленіе изъ Баръ-сюръ-Объ, отъ 2 марта, въ понедѣльникъ поутру. Фельдъегерь задержанъ былъ недостаткомъ лошадей. Письма брать сходно сему числу.

Г. Труа, 6 марта, въ 3 часа утра.

# 98.

При семъ посылаю большой пакетъ, въ которомъ находятся разныя любопытныя бумаги, до военныхъ обстоятельствъ 1812 и 1813 годовъ касающіяся. Ихъ можно препроводить въ Петербургъ, гдѣ въ свободное время нескучно будетъ ими заняться.

Д. Пужи, 10 марта.

# 99.

Отправленіе изъ Парижа въ понедѣльникъ, 30 марта, поутру; и письма по сему брать. Сей фельдъегерь догналъ предъидущаго отъ 25 числа, за недостаткомъ лошадей, и взялъ оба отправленія.

Парижъ, 1 апрѣля, въ 5 часовъ утра.

## 100.

Отправь двухъ фельдъегерей и приказать имъ въѣхать въ Петербургъ часовъ 12 спустя одинъ отъ другого. Первому сказать, что былъ задержанъ недостаткомъ лошадей и болѣзнію.

Тамъ же, 19 апрѣля.

## 101.

Отправленіе въ среду, 29 апрѣля. Фельдъегерь былъ задержанъ, развозя повелѣнія разнымъ корпусамъ арміи.

Тамъ же, 7 мая.

## 102.

Отправленіе во вторникъ поутру, 5 мая.

Пріѣхать обоимъ въ разстояніи нѣсколькихъ часовъ одному отъ другого. Ѣхать же скорѣе.

Тамъ же и того жъ числа.

## 103.

Графъ Алексѣй Андреевичъ! Удовлетворяя просьбѣ вашей, я увольняю васъ въ отпускъ на все то время, какое нужно вамъ для поправленія здоровья вашего. Пребываю вамъ благосклонный

Александръ.

Парижъ, мая 13 дня 1814 года.

## 104.

При семъ прилагаю отправленія въ Петербургъ отъ понедѣльника, 18 числа мая. Фельдъегеря выбери поисправнѣе и прикажи скорѣе ѣхать.

Письма брать только по то число; остальныя же можно отправить съ фельдъегеремъ, который поѣдетъ съ братомъ, или особаго на то нарядить.

Съ крайнимъ сокрушеніемъ я разстался съ тобою. Пріими еще разъ всю мою благодарность за столь многія услуги, тобою мнѣ оказанныя и которыхъ воспоминаніе навѣкъ останется въ душѣ моей. Я скученъ и огорченъ до крайности: я себя вижу послѣ 14-лѣтняго тяжкаго управленія, послѣ двухлѣтней разорительной и опаснѣйшей войны, лишеннымъ того человѣка, къ которому моя довѣренность была неограничена всегда. Я могу сказать, что ни къ кому я не имѣлъ подобной, и ничье удаленіе мнѣ столь не тягостно, какъ твое. Навѣкъ тебѣ вѣрный другъ.

St Leu 22 мая 1814

## 105.

*Ротердамъ, 19 іюня/1 іюля 1814.*

Сдѣлай одолженіе, Алексѣй Андреевичъ, если тебѣ не въ тягость, пріѣзжай въ Колонъ (Kologne) 22 поутру, я тамъ буду часу въ 12-мъ и отобѣдаю. Оно не такъ далеко для тебя, а мнѣ будетъ отмѣнно пріятно съ тобою видѣться. Пребываю навсегда тебѣ искренно привязаннымъ.

Александръ.

Пол. въ г. Ахенѣ (Эксъ-ла-Шапель) 20 іюня.

---

## Рескрипты, писанные по возвращеніи Его Величества изъ арміи.

## 1814 годъ.

### 1.

*Царское Село, 26 іюля 1814 г.*

При семъ прилагаю бумаги, которыя были препоручены Энгелю отъ гр. Салтыкова, также и отъ Пестеля. Главнѣйшія изъ нихъ мнѣ Энгель прочелъ.

Ты будешь имѣть все удобное время прочесть оныя въ твое пребываніе въ Грузинѣ, и по возвращеніи мнѣ сказать свое мнѣніе. Навѣкъ искренне тебѣ привязанный.

---

### 2.

*Таврическій дворецъ, 6 августа 1814 г.*

Я надѣюсь, что ты будешь доволенъ мною, ибо, кажется, довольно долго я тебя оставилъ наслаждаться любезнымъ твоимъ Грузиномъ. Пора, кажется, намъ за дѣло приниматься, и я жду тебя съ нетерпѣніемъ.

Пребываю навѣкъ тебѣ искреннимъ и преданнымъ другомъ.

Александръ.

---

### 3.

*7 августа 1814 г.*

При семъ прилагаю поданную отъ Министра Финансовъ бумагу, которая, можетъ-быть, пригодится къ той работѣ, что Шишкову поручена.

---

## 4.

*С.-Петербургъ, 30 августа 1814 г.*

Графъ Алексѣй Андреевичъ! Доказанная многократными опытами въ продолженіе всего времени Царствованія Нашего совершенная преданность и усердіе ваше къ Намъ, трудолюбивое и попечительное исполненіе всѣхъ возлагаемыхъ на васъ государственныхъ должностей, особливо же многополезныя содѣйствія ваши во всѣхъ подвигахъ и дѣлахъ, въ нынѣшнюю знаменитую войну происходившихъ, запечатлѣвая заслуги ваши Намъ и Отечеству, обращаютъ на нихъ въ полной мѣрѣ вниманіе и признательность Нашу, во изъявленіе и засвидѣтельствованіе которыхъ препровождаемъ Мы къ вамъ для возложенія на себя портретъ Нашъ.

Пребывая навсегда къ вамъ благосклонны. Александръ.

---

## 5.

1) О росписаніи войскъ.
2) О размѣщеніи по казармамъ гренадерскихъ полковъ.
3) О требованіяхъ изъ комиссаріата для нихъ.
4) Объ Ораніенбаумскихъ инвалидахъ.
5) О Зубовскомъ заведеніи.
6) О дорогахъ.
7) Объ образѣ ихъ поправленія.
8) О перестройкѣ Петергофа.
9) О перестройкѣ Ораніенбаума.
10) Объ откупныхъ дѣлахъ.

*Дана для памяти въ августѣ 1814 года, на Каменномъ Острову.*

---

## 6.

*1 сентября 1814 г.*

Пришли назадъ ко мнѣ въ Царское Село. Сіе письмо никакой важности не имѣетъ.

---

## 7.

*2 сентября 1814 г. Изъ Царскаго Села.*
*(Передъ отъѣздомъ въ Вѣну.)*

При семъ прилагаю:
1) Бумагу объ Унгер-Штер-Бергѣ, которую отдать князю Салтыкову.
2) Рапортъ Ольденбургскаго для храненія.
3) Рапортъ отъ Министра Юстиціи, для разсмотрѣнія и извѣщенія меня о твоемъ мнѣніи по оному.

4) Два поданныя представленія отъ бывшихъ здѣсь депутатовъ, для разсмотрѣнія же.

5) Просьбу несчастнаго, для взятія справки.

6) Рескриптъ, заготовленный еще Чарторискимъ Ланскому, который, кажется, можно отправить безъ неудобства.

7) Въ двухъ запискахъ четыре пункта, которые, кажется, также можно привести въ исполненіе.

8) Рапортъ Домбровскаго, для соображенія съ Министромъ Финансовъ и пособія, доколѣ Варшавскіе доходы достаточны будутъ. Рапортъ же послѣ возвратить брату.

9) Письмо ген.-лейтенанта Левиза ген.-маіору Бельгарду съ извѣщеніемъ о милости, но которую и доселѣ онъ не получилъ.

Прощай, любезный Алексѣй Андреевичъ. Я проработалъ насквозь всю ночь и ѣду сейчасъ.

Побывай отъ меня у фельдмаршальши граф. Пушкиной *) и узнай отъ нея, какое она дѣлаетъ предложеніе о спасеніи ея отъ разоренія, или найди другое средство отъ нея оное узнать, хотя и не ѣздя самъ.

Не забудь рескрипта кн. Салтыкову, объ извѣщеніи министровъ касательно суммъ, удѣляемыхъ на каждое министерство на будущій годъ.

---

## 8.

*Пулава, 9 сентября 1814 г.*

Благодарю тебя, любезный Алексѣй Андреевичъ, за твои желанія отъ 3-го числа. Ты знаешь, сколь искренно я тебя люблю.

Сейчасъ ѣду далѣе.

Получена въ Грузинѣ 19 сентября.

---

## 9.

*Вѣна, ноября 16.*

Съ душевнымъ прискорбіемъ узналъ я, любезный Алексѣй Андреевичъ, что ты былъ жестоко боленъ. Всемогущій Богъ услышалъ молитвы любящихъ тебя, особливо того, котораго довѣренность къ тебѣ и надежда на твое пособіе въ многотрудныхъ его обязанностяхъ есть неограниченна. Поберегите себя, ради пользы отечества нашего и ради пребывающаго навѣкъ тебѣ вѣрнымъ другомъ.

Александръ.

---

*) Графиня Прасковья Васильевна Мусина-Пушкина, рожд. княжна Долгорукова, 1751—1826.

## 1816 годъ.

### 10.

*24 генваря 1814 г.*

Въ которомъ часу будетъ ко мнѣ графъ Румянцовъ?

---

### 11.

1) О некомплектѣ, съ прибавкою отставки.

2) Оставя основаніе полковъ 2 корпуса, сколько затѣмъ излишнихъ?

3) Въ первомъ корпусѣ и въ 4 корпусѣ, сколько поступившихъ изъ шести Польскихъ губерній?

4) Въ Литовскомъ корпусѣ сколько некомплекту и выслужившихъ къ отставкѣ?

5) Исчисленіе, сколько составитъ убавки отъ 2-го корпуса.

---

### 12.

*Записка для памяти.*

I. По гошпиталю.

1) Классъ перемѣнить.

2) Принимать оружейниковъ.

3) Пріискать домъ помѣстительнѣе.

4) Ген.-криг.-комисс., о постеляхъ и одинаковомъ содержаніи больныхъ во всѣхъ гошпиталяхъ.

5) Копію съ онаго къ Военному Министру.

II. По заводу.

1) Ремонтъ отпускать попрежнему на старыя машины.

2) Число отдѣлываемаго оружія въ годъ убавить.

3) Образцы дурного укладу послать къ Министру Финансовъ, дабы взыскано было съ начальниковъ Сибирскихъ заводовъ.

4) Потребовать вѣдомость о числѣ отпущенныхъ съ 1812 года ружей 8 линейнаго калибра, и въ какіе полки именно?

5) По пріѣздѣ въ Петербургъ заняться выпискою искуснаго ружейнаго заводчика.

6) Устроить новое заводское отдѣленіе, совсѣмъ особое, въ маломъ видѣ, которое бы служило образцомъ для приведенія исподволь всей фабрики въ тотъ же порядокъ.

7) Пріискать надежнаго артиллерійскаго штабъ-офицера, или генерала, для замѣщенія Воронова.

8) Привести въ исполненіе всѣ новыя постановленія касательно до оружейниковъ.

### III. Нѣкоторыя общія правила для городовъ.

1) Запрещается улицы громоздить и на нихъ складывать, развѣ при случаѣ постройки дома и то временно.

2) Все находящееся на улицахъ, въ кучахъ или разбросаннымъ, какъ-то: камни, доски, бревна, скамьи, всякій ломъ и прочее, прибрать съ улицъ, дабы оныя чисты были.

3) Улицы планировать, дабы ямъ или бугровъ не было, и до самыхъ домовъ.

4) Неопрятства никакого на улицахъ не терпѣть.

Получена во время вояжа въ Тулѣ,
въ сентябрѣ мѣсяцѣ 1816 г.

---

## 13.

*Варшава, 20 сентября 1816 г.*

Благодарю тебя искренно, любезный Алексѣй Андреевичъ, за попеченія твои по Смоленской губерніи. Мѣры, предполагаемыя тобою, нахожу весьма основательными и подписалъ всѣ нужныя бумаги для исполненія, кои при семъ препровождаю для разсылки по принадлежности.

Остается еще тебѣ представить мнѣ мысли твои о пособіяхъ, нужныхъ для экономическихъ и удѣльныхъ крестьянъ, о чемъ и буду ожидать твоихъ соображеній; по пріѣздѣ ли моемъ въ Петербургъ, или и прежде, если признаешь сіе нужнымъ.

За чистосердечіе же, съ коимъ объясняешься со мною, нимало не пеняю, а напротивъ искренно благодарю.

Здѣсь, слава Богу, все хорошо, и я весьма доволенъ. Надѣюсь чрезъ 15 дней отправиться обратно въ Петербургъ.

Пребываю навсегда искренно тебя любящимъ. Александръ.

---

## 1817 годъ.

## 14.

*20 генваря 1817 г.*

Прочти со вниманіемъ сію бумагу. Она, кажется, заслуживаетъ уваженія.

---

## 15.

*Царское Село, четвертокъ 8 марта.*

Пришли, пожалуй, отвѣтъ къ матушкѣ на отчетъ по ея заведеніямъ.

---

## 16.

*11 марта, въ 10 часовъ вечера.*

Прикажи къ завтрему перебѣлить, дабы я могъ поутру подписать. Нужно приступить къ сему дѣлу, далѣе не откладывая.

---

## 17.

Была ошибка въ копіи, ибо написали въ заглавіи *Указъ* чего въ Совѣтъ не пишется. Я поправилъ, выскобля.

---

## 18.

Завтра лично я объясню, по какой причинѣ я посылаю сіи бумаги 10 апрѣля.

---

## 19.

*4 мая, пятница, въ 7 часовъ утра.*

Я предлагаю, вмѣсто утра, заняться нашею работою сегодня послѣ обѣда, въ 6 часовъ ровно. Я въ 6-мъ уже буду въ городѣ.

Завтра разводное ученье твоему баталіону.

---

## 20.

*12 мая.*

Пришли ко мнѣ записку Министра Юстиціи по извѣстному дѣлу о женитьбѣ гр. Разумовскаго *) съ графинею Шенкъ-де-Кастель, равномѣрно и копію съ рескрипта моего къ нему по сему дѣлу, писаннаго изъ Москвы.

*) Графъ Григорій Кирилловичъ, 1759—1837.

21.

*Москва, 25 октября.*

Сегодня у меня отмѣнно много дѣла. Пріѣзжай ко мнѣ отобѣдать. Послѣ обѣда будемъ работать до самаго вечера. А утро я уже употребилъ на окончаніе моихъ занятій.

---

22.

*Москва, 3 декабря, въ 12 часовъ ночи.*

Не получилъ ли какихъ извѣстій изъ Холынской волости. Мнѣ мудрено, какъ такъ долго нѣтъ развязки.

---

## 1818 годъ.

23.

*Царское Село, 7 іюля 1818 года.*

Третьяго дня ввечеру король Прусскій отъ насъ уѣхалъ, любезный Алексѣй Андреевичъ. Вчерась цѣлый день я занимался дѣлами Иностраннаго Министерства съ гр. Несельродомъ и Каподистріясомъ. Сегодня воскресенье. Завтра ѣду въ городъ, а во вторникъ, послѣ обѣда, буду готовъ тебя принять.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ.

Александръ.

---

24.

*Ахенъ, 23 сентября 1818 года.*

При семъ прилагаю, любезный Алексѣй Андреевичъ, бумаги, полученныя мною отъ Козодавлева. Изъ оныхъ видно, что нѣкто Градовскій, содержащійся за доносъ, жалуется на притѣсненія, имъ претерпѣваемыя, и потомъ сообщаетъ какую-то записку по-польски и заключаетъ изъ оной, что существуетъ заговоръ важный.

Мнѣ кажется, нужно его съ фельдъегеремъ привести и разсмотрѣть все дѣло въ томъ Комитетѣ, который учрежденъ на подобные предметы.

У насъ, благодареніе Богу, все идетъ успѣшно и отмѣнно.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ.

Александръ.

## 25.

*Ахенъ, 24 октября 1818 года.*

При семъ прилагаю записку Воен. Ген.-Губернатора о случившемся происшествіи въ театрѣ.

Наглость сія мнѣ крайне не нравится. Я нахожу, что слабо было поступлено по сему дѣлу. Перваго виновнаго нахожу я жандармскаго офицера, не пошедшаго на мѣсто, дабы лично видѣть, что происходитъ. Второго,—унтеръ-офицера, не умѣвшаго заставить себя слушать и не вытолкнувшаго за плечи того, котораго слѣдовало вывесть, чѣмъ бы, вѣроятно, все происшествіе и кончилось.

Какъ уже довольно времени протекло, то, мнѣ кажется, вновь возобновлять сію исторію не у мѣста. Но я никакъ не намѣренъ попускать впредь подобныя наглости. По сему объяви Воен. Ген.-Губернатору и Министру Полиціи, дабы строго было надсматриваемо за поведеніемъ сихъ трехъ актеровъ, и даже и прочихъ, и при первой дерзости, арестовавъ виновнаго и посадя въ смирительный домъ, уже не иначе изъ онаго выпустить, какъ съ выключкою изъ труппы и съ отсылкою на житье въ Вятскую, Пермскую или Архангельскую губерніи, въ примѣръ другимъ, весьма мало заботясь, что устройство труппы отъ сего потерпитъ. Я предпочитаю имѣть дурной спектакль, нежели хорошій, но составленный изъ наглецовъ. Въ Россіи они терпимы не должны быть. При томъ нахожу нужнымъ, чтобы жандармскій унтеръ-офицеръ разжалованъ былъ въ рядовые за то, что не умѣлъ заставить себя слушать; а офицеръ арестованъ на недѣлю за то, что не пошелъ самъ прекратить безпорядокъ.

## 26.

*Ахенъ, 29 октября 1818 года.*

Сія бумага также заслуживаетъ уваженія и должна быть внесена въ Комитетъ. Плачевно, что Комиссіи, учрежденныя для поправленія безпорядковъ, сами впадаютъ въ столь грубыя и тяжкія ошибки.

## 27.

*Ахенъ, 29 октября 1818 года.*

Сія бумага, кажется, заслуживаетъ уваженія, и можно ее внести въ Комитетъ.

## 28.

*Вѣна, 4 декабря 1818 года.*

Кажется, сію бумагу должно внести въ Комитетъ. Но въ случаѣ малѣйшаго сумнѣнія, дождись моего возвращенія.

---

## 1819 годъ.

## 29.

*31 генваря 1819 г.*

Если проэктъ Указа, который я отдалъ поутру, уже готовъ, то, пожалуй, пришли ко мнѣ: онъ будетъ мнѣ нуженъ ужо̀, въ 7 часовъ.

---

## 30.

*19 апрѣля 1819 г.*

При семъ записка Кампенгаузена по Комбурлееву дѣлу. Нужно мнѣ завтре, послѣ обѣда, въ 6 часовъ работать съ тобою. Привези съ собою и сіи записки и проэктъ Указа по сему дѣлу.

---

## 31.

*Царское Село, 16 октября 1819 г.*

Съ большимъ нетерпѣніемъ желаю я тебя видѣть, любезный Алексѣй Андреевичъ! Почти три мѣсяца мы были разлучены. Но и кромѣ личнаго удовольствія побесѣдовать съ тобою, нужно мнѣ по нѣкоторымъ дѣламъ съ тобою переговорить. Кончина Сергѣя Козмича *) меня весьма опечалила и разстраиваетъ въ моихъ соображеніяхъ.

Сегодня я тебя не позвалъ въ Царское Село, потому что утромъ ѣду въ Гатчину, гдѣ и обѣдаю, а возвращусь не прежде вечера. Но весьма пріятно мнѣ будетъ, если ты пріѣдешь завтре поутру и отобѣдаешь у меня. Надѣюсь, что въ комнатѣ твоей будетъ тепло.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящій. Александръ.

---

*) Вязмитиновъ, † 15 октября 1819 г.

## 32.

*4 ноября 1819 г.*

Еще нуженъ одинъ Указъ Совѣту, о продолженіи присутствовать въ ономъ ген.-адъютанту Балашову.

(По случаю соединенія Министерствъ Полиціи и Внутреннихъ Дѣлъ).

## 33.

*Того же числа.*

Можно уже всѣ разомъ отослать по принадлежности.

## 1820 годъ.

## 34.

*9 генваря 1820 г.*

Пришли мнѣ, пожалуй, письмо, къ тебѣ писанное Паулучіемъ, дабы могъ я на оное сдѣлать отвѣтъ *).

## 35.

Съ душевнымъ прискорбіемъ получилъ я твою записку, любезный Алексѣй Андреевичъ! Мнѣ нельзя не согласиться на желаніе твое, ибо оно есть исполненіе священнаго долга къ матери; но надѣюсь еще съ тобою увидѣться завтре.

## 36.

*16 марта 1820 г.*

Пришли мнѣ, пожалуй, отвѣтъ для матушки съ копіями прежнихъ, также и грамоту на орденъ Вульфу.

## 37.

*Царское Село. 1 апрѣля 1820 г.*

Если ты расположился проѣхать чрезъ Царское Село въ субботу, любезный Алексѣй Андреевичъ, то я надѣюсь, что, по условію нашему, ты отобѣдаешь у меня. Но если ты поѣздку свою назначилъ завтре, въ пят-

*) Объ этомъ см. т. I, стр. 262—263.

ницу, то сдѣлай одолженіе такъ распорядись, чтобы чаю у меня напиться, т.-е. пріѣхать въ Царское Село въ осьмомъ часу послѣ обѣда. Сего же дня, въ четвергъ, если ты уже въ пути, то и обѣдать и къ чаю, все къ твоимъ услугамъ. О причинѣ сей записки предоставляю лично тебѣ объяснить.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ. Александръ.

---

## 38.

*20 апрѣля 1820 г.*

Вчерась, говоря про журналъ Совѣтскій, я забылъ, что завтре именины Александры Ѳедоровны и потому братія не будутъ къ чтенію. То журналъ могъ бы остаться не раздѣленнымъ для прочтенія завтре поутру намъ двумъ вмѣстѣ, въ 9 часовъ.

---

## 39.

*Вторникъ, 8 іюня 1820 г.*

Смотръ завтре будетъ послѣ обѣда. Итакъ, ничего не помѣшаетъ нашей утрешней работѣ.

---

## 40.

*Петергофъ, 25 іюня 1820 г.*

Такъ я свое время учредилъ, любезный Алексѣй Андреевичъ, что я въ Грузино къ обѣду пріѣду, выѣхавъ завтре изъ Петергофа рано поутру, и уже къ графинѣ Строгановой не заѣду. О семъ почелъ я нужнымъ тебя извѣстить, желая, чтобы погода лучше была, нежели здѣсь продолжается уже нѣсколько дней.

Пребываю навсегда тебя искренно любящимъ. Александръ.

---

## 41.

*Липецкъ, 23 іюля 1820 г.*

Съ душевнымъ прискорбіемъ, любезный Алексѣй Андреевичъ, получилъ я письмо твое и печальное извѣстіе объ отчаянной болѣзни матушки твоей. Я весьма умѣю цѣнить все то, что ты долженъ чувствовать, и грѣшно бы тебѣ было не быть увѣрену въ искреннемъ моемъ участіи въ твоей печали.

Двадцать пять лѣтъ могли тебѣ доказать искреннюю мою привязанность къ тебѣ, и что я не перемѣнчивъ. Душевно я желаю, чтобы Богъ подкрѣпилъ и сохранилъ твое здоровье такъ, чтобы ты могъ долгіе еще годы продолжать Отечеству столь полезную твою службу. Но и послѣ

оной, я надѣюсь, что опытъ тебѣ докажетъ, сколько твои сумнѣнія несправедливы и неосновательны.

Прискорбно мнѣ весьма, что ты не будешь со мною въ сіе путешествіе, и что столь долгое время пройдетъ до нашего свиданія. Побереги свое здоровье, я убѣдительнѣйше объ ономъ прошу.

Поручаю тебя благословенію Всевышняго и пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ.

Александръ.

---

## 42.

*Варшава, 9 сентября 1820 г.*

Съ самаго принятія рапортовъ, я занимаюсь отправленіемъ въ С.-Петербургъ и до сихъ поръ еще половины не кончилъ. Посему я полагаю, что намъ удобнѣе будетъ работать тотчасъ послѣ обѣда, ибо у меня сегодня другихъ занятій не много будетъ.

---

## 43.

| | | |
|---|---|---|
| I. | 1. Кав. кор. . . . . . . . . | 1 Кир.<br>1 Улан.<br>Гвар. легк. |
| II. | 2. Кав. кор. . . . . . . . . | 2 Кир.<br>2 Улан.<br>2 Гусар. |
| III. | 3. Кав. кор. . . . . . . . . | 3 Кир.<br>3 Улан.<br>3 Гусар. |
| IV. | 4. Кав. кор. . . . . . . . . | 1 Драг.<br>1 Кон.-егер.<br>4 Драгун. |
| V. | 5. Кав. кор. . . . . . . . . | 2 Драгун.<br>2 Кон.-егер.<br>1 Гусар. |

---

## 44.

*Троппау, 14 октября 1820 г.*

Благодарю тебя, любезный Алексѣй Андреевичъ, за письмо. Мы, слава Богу, здоровы и соединились въ Троппавѣ. Занятія важныя. Помоги, Боже, устроить къ лучшему. При семъ возвращаю журналъ Комитетскій съ подписанными указами.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ.

---

## 45.

*Троппау, 25 октября 1820 г.*

Написать губернатору, чтобы принялъ въ свой надзоръ и покровительство дочь, оставшуюся послѣ отсылки матери на поселеніе. Отецъ же умеръ.

---

## 46.

*Троппау, 27 октября 1820 г.*

Причина ненагражденія Слободскаго есть прилагаемое при семъ дѣло. Но какъ уже симъ оно окончено, то препоручаю тебѣ, Алексѣй Андреевичъ, ближе удостовѣриться о его состояніи, поведеніи и дѣйствіи по сему дѣлу, и мнѣ, по возвращеніи, представить.

---

## 47.

*Троппау, 27 октября 1820 г.*

Я полагаю нужнымъ дать Розенкампфу способъ продолжать изданіе свода законовъ, и для того предлагаемую покупку отъ него экземпляровъ для присутственныхъ мѣстъ можно дозволить.

---

## 48.

*Троппау, 2 ноября 1820 г.*

Для храненія; а отвѣтъ уже отосланъ.

---

## 49.

*Троппау, 2 ноября 1820 г.*

Отсылая рапорты и партикулярныя письма Чернышева, я забылъ включить при семъ прилагаемыя, которыя нашелъ въ своихъ бумагахъ.

Онѣ слѣдуютъ къ храненію съ прочими.

---

## 50.

*Троппау, 5 ноября.*

Тебѣ должно уже быть извѣстно, любезный Алексѣй Андреевичъ, неожиданное, но въ то же время и постыдное приключеніе, случившееся въ Семеновскомъ полку. Легко себѣ можно вообразить, какое печальное

чувство оно во мнѣ произвело. Происшествіе, можно сказать, неслыханное въ нашей арміи. Еще печальнѣе, что оно случилось въ гвардіи, а для меня лично еще грустнѣе, что именно въ Семеновскомъ полку. Но съ тобою привыкнувъ говорить со всею откровенностію, скажу тебѣ, что никто на свѣтѣ меня не убѣдитъ, чтобъ сіе происшествіе было вымыслено солдатами, или происходило единственно, какъ показываютъ, отъ жестокаго обращенія съ оными полковника Шварца. Онъ былъ всегда извѣстенъ за хорошаго и исправнаго офицера и командовалъ съ честію полкомъ. Отъ чего же вдругъ сдѣлаться ему варваромъ? По моему убѣжденію, тутъ кроются другія причины. Внушеніе, кажется, было не военное, ибо военный умѣлъ бы ихъ заставить взяться за ружье, чего никто изъ нихъ не сдѣлалъ, даже тесака не взялъ. Офицеры же всѣ усердно старались пресѣчь неповиновеніе, но безуспѣшно. По всему вышеписанному заключаю я, что было тутъ внушеніе чуждое, но не военное. Вопросъ возникнетъ: какое же? Сіе трудно рѣшить; признаюсь, что я его приписываю тайнымъ обществамъ, которыя по доказательствамъ, которыя мы имѣемъ всѣ въ сообщеніяхъ между собою, и коимъ весьма непріятно наше соединеніе и работа въ Троппау. Цѣль возмущенія, кажется, была испугать. Если къ сему присовокупить, что день былъ выбранъ тотъ самой, въ который Императрицы возвратились въ городъ, то, кажется, довольно ясно обнаруживается, что желали ихъ встревожить, дабы сими опасеніями меня принудить бросить занятія наши въ Троппау и воротиться поспѣшнѣе въ Петербургъ. Но Божіему Промыслу угодно было помѣшать сему и прекратить зло въ началѣ его. Мѣры, на которыя рѣшился корпусный командиръ съ полкомъ, впослѣдствіи были необходимы; но симъ полкъ погубленъ и уже не можетъ далѣе существовать въ его нынѣшнемъ составѣ. Я почти увѣренъ, что если бы съ 1 гренадерскою ротою приличнѣе поступили при самомъ началѣ, ничего другого важнаго бы не произошло. Но уже когда всѣ три баталіона возмутились, болѣе не оставалось дѣлать какъ то, что было исполнено. Сожалѣю еще, что выбрали крѣпости Финляндскія для отправленія въ оныя баталіоновъ. Лучше было бы ихъ отправить въ Псковъ, Нарву, или тому подобныя мѣста.

Какъ мнѣ ни грустно, но теперешній составъ полка нельзя уже такъ оставить. Онъ потерялъ всякую довѣренность. Ты усмотришь изъ приказа, при семъ прилагаемаго, какъ я счелъ приличнымъ поступить, послѣ здраваго размышленія.

Для укомплектованія же вновь полка я предполагаю единственнымъ способомъ взять первые баталіоны полковъ: Имп. Австрійскаго, Кор. Прусскаго и Наслѣдн. Принца. Симъ самымъ полкъ сей опять будетъ хорошъ, но все не старый, котораго мнѣ всегда будетъ жаль. Жаль также и сіи три гренадерскіе полка разстраивать; но нечего болѣе сдѣлать. Для поправленія же сихъ трехъ полковъ полагаю третьи ихъ баталіоны раздѣлить надвое, чѣмъ опять будетъ по 8 ротъ, и укомплектовать, взявъ по одной ротѣ отъ каждаго гренадерскаго и карабинернаго полка 2 и 3 гренадерскихъ дивизій, что и составитъ 12 ротъ, которыя по 4 роты

и раздѣлятся на каждый полкъ. Симъ ротамъ уже послано повелѣніе итти. Я хотѣлъ тебя извѣстить обо всемъ, привыкнувъ разсуждать съ тобою обо всемъ, что меня занимаетъ.

Прощай, любезный Алексѣй Андреевичъ! Кромѣ несчастнаго происшествія, у насъ, слава Богу, все хорошо идетъ. Но сіе происшествіе надѣлаетъ довольно толковъ. Напиши мнѣ, что ты про все сіе узнаешь.

Тебя навѣкъ искренно любящій.

---

## 51.

*Троппау, ноября 14.*

О сей бумагѣ нужно намъ переговорить при личномъ свиданіи.

---

## Рескрипты о военныхъ поселеніяхъ, писанные съ 1810 года.

## 1810 годъ.

### 1.

*Каменный Островъ, 28 іюня 1810 г.*

Домашнее несчастіе, со мною случившееся, помѣшало мнѣ съ тобою увидѣться въ послѣднее твое пребываніе въ Петербургѣ; потеря горячо любимаго ребенка *) лишила меня дня три всякой возможности заниматься дѣломъ. Возвратясь изъ Царскаго Села, не нашедъ уже тебя въ городѣ, ждалъ твоего пріѣзда. Но, кажется, сестра моя причиною, что ты еще остался въ Грузинѣ. Чтобы не терять болѣе времени, я приказалъ Лаврову ѣхать къ тебѣ въ Грузино для личнаго съ тобою переговору. Я ему подробно весь планъ изъяснилъ. Военный Министръ извѣщенъ, что сію часть я исключительно поручаю твоему попеченію и начальству. Теперь остается начать. Чертежи твои весьма мнѣ нравятся и, мнѣ кажется, лучше придумать мудрено. Лаврову покажи, пожалуй, все твое сельское устройство и, какъ скоро будешь свободенъ, пріѣзжай въ Петербургъ. За симъ, съ помощію Божіею, уже приступимъ къ дѣлу.

При семъ прилагаю всѣ бумаги по сему предмету.

Навѣкъ пребуду тебѣ искренно привязанный. Александръ.

---

*) [illegible] Дмитревна Нарышкина

## 1812 годъ.

### 2.

*4 марта 1812 г.*

4-й баталіонъ для того и сформированъ не въ три, а въ четыре роты, чтобы при заселенномъ 3-мъ баталіонѣ можно было имѣть гренадерскую роту. Но старую гренадерскую роту сего баталіона нужно отправить вмѣстѣ съ дѣйствующими двумя, а безъ онаго въ одномъ сводномъ гренадерскомъ баталіонѣ будетъ только двѣ роты. Заселенной же баталіонъ предпиши раздѣлить на четыре роты, изъ которыхъ одна будетъ гренадерская, составленная изъ лучшихъ людей поведеніемъ, прочія три укомплектовать изъ 4-го баталіона, а сему баталіону состоять уже изъ трехъ ротъ.

---

## 1817 годъ.

### 3.

*Царское Село, 19 іюня 1817 г.*

Благодарю тебя искренно, любезный Алексѣй Андреевичъ, за все, тобою сдѣланное. Также чистосердечно и Бога благодарилъ. Начало наилучшее и, дѣйствительно, превосходитъ всякое ожиданіе. Нетерпѣливо желаю тебя видѣть, чтобъ лично поблагодарить и о многомъ изустно переговорить. Мнѣ весьма пріятно будетъ изъявить мою признательность твоимъ сотрудникамъ. У насъ, благодаря Бога, все хорошо. Принцесса пріѣхала вчера въ Касково; сегодня будетъ въ Павловское, а завтра парадный въѣздъ въ городъ.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ. Александръ.

---

## 1818 годъ.

### 4.

*Москва, 7 генваря 1818 г.*

Съ почтою вчерась получилъ я прилагаемыя два прошенія. Одно лишь повтореніе тѣхъ, которыя были поданы Михайлѣ Павловичу; а другое уже жалоба на образъ обращенія съ военными поселянами полковника Степанова. Все сіе заслуживаетъ вниманіе, дабы не испортить столь хорошо начатое дѣло. На сихъ дняхъ надѣюсь съ тобою самъ увидѣться въ Бронницахъ и подробнѣе поговорить.

Пребываю навсегда тебѣ искренно привязанный. Александръ.

---

## 5.

*Варшава, 27 марта 1818 г.*

Шесть дней тому назадъ получилъ я письмо твое, любезный Алексѣй Андреевичъ, отъ 10 марта и возвращаемыя при семъ бумаги. Я нахожу рѣшеніе весьма основательнымъ и въ то же время совершенно въ духѣ того милосердія, съ коимъ мы поступали съ самаго начала дѣла. Кажется мнѣ, дабы сохранить всю строгую справедливость, можно возвратить изъ Сибирскихъ полковъ Варшавскихъ посланныхъ, которые, по моему мнѣнію, болѣе принадлежатъ къ третьему или ко второму разряду, нежели къ первому. Если ты согласенъ будешь съ симъ моимъ мнѣніемъ, то тѣ унтеръ-офицеры, которые повезутъ нынѣ туда 5 человѣкъ перваго разряда, могутъ назадъ привезти трехъ Варшавскихъ посланныхъ. Сіе предоставляю я твоему лучшему собственному соображенію.

Съ несказаннымъ удовольствіемъ видѣлъ я изъ письма твоего отъ 6 марта, что и остальные полки 1 гренадерской дивизіи поступили уже въ новое положеніе поселенныхъ войскъ, и что все сіе произошло съ желаемымъ порядкомъ, тишиною и устройствомъ. Да будетъ, во-первыхъ, хвала Всевышнему Богу, безъ коего ничего хорошаго не дѣлается; а потомъ, обязанъ я твоимъ бдительнымъ попеченіямъ въ успѣхѣ дѣла, для меня столь близко къ сердцу лежащаго.

Здѣсь, благодаря Бога, все идетъ отмѣнно хорошо. Земля видимымъ образомъ поправляется и устраивается. Городъ украшается. Войска прекрасныя. Умы въ самомъ лучшемъ направленіи. Открытіе сейма произведено съ желаемымъ успѣхомъ. При семъ прилагаю рѣчь, мною говоренную при семъ случаѣ, и съ нее переводъ порусски. Сеймъ продолжается съ удивительнымъ порядкомъ.

Я предпочелъ отправить сіе письмо съ первымъ фельдъегеремъ, ѣдущимъ въ Москву, разсчитывая, что оно симъ образомъ скорѣе дойдетъ до тебя. Фельдъегерь имѣетъ повелѣніе ѣхать вслѣдъ за тобою.

Прощай, любезный Алексѣй Андреевичъ. Будь здоровъ и совершенно увѣренъ въ искренней моей привязанности къ тебѣ. Если ты немного постарѣлъ, то и я не помолодѣлъ, любя тебя и умѣвъ цѣнить всѣ заслуги, тобою Отечеству и мнѣ оказанныя.

Александръ.

---

## 6.

*Ахенъ, 20 сентября 1818 г.*

Благодаря Бога, я благополучно прибылъ, любезный Алексѣй Андреевичъ, къ своему назначенію и весьма доволенъ расположеніями, найденными мною въ нашихъ союзникахъ. Итакъ, съ помощію Божіею, надѣюсь, что мы успѣшно и безъ потери времени довершимъ занятія наши.

Извѣщай меня, пожалуй, о теченіи дѣлъ по нашимъ военнымъ поселеніямъ, хотя въ короткихъ словахъ, дабы я зналъ, все ли благополучно продолжается.

При семъ прилагаю нѣсколько бумагъ. Нужно узнать отъ Никол. Иван. Депрерадовича, что за человѣкъ сей его двоюродный братъ? И вообще справиться о подробностяхъ сего дѣла.

Маіору Эммѣ, кажется, можно помочь, ибо его предпріятіе полезно быть можетъ.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящій. Александръ.

---

## 7.

*Ахенъ, 24 октября 1818 г.*

Съ большимъ удовольствіемъ читалъ я письмо твое, любезный Алексѣй Андреевичъ, и донесенія о продолжающихся успѣхахъ по нашимъ поселеніямъ.

Благодареніе Богу, у насъ также идетъ все хорошо и успѣшно; можно сказать, даже сверхъ ожиданія.

Я ѣздилъ въ Валансьенъ осматривать нашъ корпусъ и большую часть прочихъ войскъ, составляющихъ армію союзную. Потомъ ѣздилъ въ Парижъ; но единственно отобѣдать къ королю, и тотъ же часъ, послѣ стола, выѣхалъ назадъ.

Матушка, слава Богу, совершенно здорова и довольна своимъ путешествіемъ, и 21 проѣхала здѣсь, отобѣдавъ у меня. Я ее провожалъ до Мастрихта, гдѣ и ночевали съ ней. Теперь она въ Брюкселѣ.

Я надѣюсь, мы не замедлимъ здѣсь все привести, съ помощію Божіею, къ окончанію.

Пребываю навсегда тебя искренно любящимъ. Александръ.

*P. S.* Объяви, чтобы бывшему тамбовскому вице-губернатору Вейсу, признанному невиннымъ, выдали удержанное у него жалованье за все время.

---

## 8.

*Ахенъ, 1 ноября 1818 г.*

Съ несказаннымъ удовольствіемъ получилъ я письмо твое, любезный Алексѣй Андреевичъ, изъ Губарева отъ 12 октября. Никакъ тебѣ не пеняю, что оно длинно, и если бы вдвое еще длиннѣе было, то съ тою же пріятностію оное бы прочелъ.

Благодарю искренно Бога, что у насъ по военному поселенію все такъ успѣшно идетъ. Послѣ же Бога, искренняя моя обязанность тебя благодарить, ибо твоихъ стараній въ семъ дѣлѣ исчислить трудно.

Черезъ два дня надѣюсь отсюда выѣхать въ Брюксель, гдѣ полагаю пробыть три дня; потомъ ѣду въ Бруксаль, гдѣ полагаю пробыть два

дня; потомъ въ Стутгартъ, гдѣ останусь три дня; оттуда въ Веймарнъ, гдѣ пробуду три дня. Потомъ чрезъ Богемію въ Вѣну, куда надѣюсь прибыть 30 ноября, а 10 декабря выѣзжаю и, съ Божіею помощію, надѣюсь быть въ Петербургѣ 23 декабря ввечеру.

По милости Всевышняго, здѣсь мы кончили свои дѣла по желанію моему, и лучшимъ образомъ.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ. Александръ.

*P. S.* Бумага при семъ отъ Военнаго Губернатора по мосту.

---

## 9.

*Маріенбургъ, 27 ноября 1818 г.*

Съ новымъ удовольствіемъ читалъ я твой рапортъ, любезный Алексѣй Андреевичъ, объ успѣхахъ по нашему военному поселенію. Я уповаю на Бога, что поможетъ намъ благополучно и довершить.

У насъ все идетъ какъ нельзя лучше. Чрезъ три дня я буду въ Вѣнѣ; а 10, съ помощію Божіею, отправлюсь въ путь домой.

Пребываю тебя искренно любящимъ. Александръ.

---

# 1819 годъ.

## 10.

*Боровичи, 8 сентября 1819 г.*

Смотрѣлъ я вчерась, съ большимъ удовольствіемъ, три баталіона подъ Новымъ-Городомъ. Я ими былъ весьма доволенъ, особливо учебнымъ, что и въ порядкѣ вещей. Погода была отмѣнно вѣтреная; невзирая на оную, исполненіе было весьма точное.

Медвѣдскимъ поселеніемъ я былъ весьма доволенъ. Мѣстоположеніе прекрасное. Баталіоны же такъ учились, что многимъ полкамъ должно быть стыдно стать возлѣ нихъ. Старанія и усердія отмѣнно много.

Не скрою отъ тебя, что, уже садясь въ коляску, четыре женщины жаловались мнѣ на насильное отданіе ихъ замужъ за солдатъ; о чемъ Борису Яковлевичу *) приказалъ я строго изслѣдовать и тебѣ подробно донести для представленія мнѣ.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ. Александръ.

---

*) Генералъ Княжнинъ.

## 11.

Издавна тебѣ извѣстны, любезный Алексѣй Андреевичъ, искренняя моя къ тебѣ привязанность и дружба, и посему ты легко повѣришь тѣмъ чувствамъ, кои ощущалъ я при чтеніи всѣхъ твоихъ бумагъ. Съ одной стороны, могъ я въ надлежащей силѣ цѣнить все, что твоя чувствительная душа должна была претерпѣть въ тѣхъ обстоятельствахъ, въ которыхъ ты находился. Съ другой, умѣю я также цѣнить и благоразуміе, съ коимъ ты дѣйствовалъ въ сихъ важныхъ происшествіяхъ. Благодарю тебя искренно, отъ чистаго сердца, за всѣ твои труды.

Происшествіе, конечно, прискорбное; но уже когда, по несчастію, случилось оное, то не оставалось другого средства изъ онаго выйти, какъ давъ дѣйствовать силѣ и строгости законовъ.

Съ большимъ вниманіемъ читалъ я просьбу, отъ тебя оригиналомъ мнѣ присланную и которую здѣсь включаю, дабы строго, искренно и безпристрастно намъ самихъ себя вопросить: выполнено ли нами все, нами обѣщанное полку? Не имѣвъ съ собою положенія и грамоты, данной полку, сего я теперь рѣшить не могу. Но прошу тебя искренно, обрати свое вниманіе на сей предметъ и, при личномъ со мною свиданіи, представь мнѣ опять сію оригинальную просьбу, съ своими по оной замѣчаніями. Я нѣкоторыя мѣста карандашомъ отмѣтилъ.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ. Александръ.

## 12.

*Боровичи, 8 сентября 1819 г.*

Конфирмованъ, по желанію твоему, прилагаемый журналъ; я долгомъ почитаю сообщить тебѣ искренно два замѣчанія, кои мнѣ представились по оному:

1. Ловко ли будетъ, распустивъ уже нѣкоторыхъ содержащихся подъ арестомъ по домамъ, опять ихъ собирать для отсылки, и не произведетъ ли сія мѣра новаго недовѣренія и опасенія? Относящееся въ журналѣ мѣсто до сего обстоятельства, означено мною карандашомъ.

2. Въ Оренбургѣ наказывать преступниковъ будетъ ли имѣть пользу? Ибо всякое наказаніе дѣлается для примѣра, а сего наказанія участники видѣть не будутъ. Согласно ли оно будетъ въ строгомъ смыслѣ съ тѣмъ прощеніемъ, которое тобою объявлено, особливо когда изъ злѣйшихъ 40 преступниковъ трое избавлены наказанія во время экзекуціи.

Посему я полагаю, разослать всѣхъ еще одержимыхъ, по твоему назначенію, но уже не наказывая въ Оренбургѣ никого. Распущенныхъ по домамъ уже не собирать, а наблюдать строго за ихъ поведеніемъ и при малѣйшей шалости поступить съ ними строго.

Но какъ мѣстныя обстоятельства тебѣ ближе извѣстны, то съ довѣренностію предоставляю тебѣ поступить по журналу конфирмованному или по мнѣнію, здѣсь изложенному. Александръ.

## 13.

*Боровичи, 8 сентября 1819 г.*

Читалъ я со вниманіемъ судное дѣло о адъютантѣ Тарѣевѣ. Совершенно былъ бы я согласенъ съ твоимъ мнѣніемъ, если бы я былъ болѣе увѣренъ въ безпристрастіи и непоколебимой твердости своего Генералъ-Аудиторіата. Но, отославъ дѣло въ оный по обыкновенному порядку, если Аудиторіатъ, представляя оное мнѣ, положитъ мнѣніе еще слабѣе Лисаневича, тогда дѣло будетъ испорчено. Не послать же оное въ Аудиторіатъ и отдать мою конфирмацію просто въ приказѣ, произведетъ шумъ большой. Посему, оставя подъ строгимъ арестомъ Тарѣева, полагаю я лично съ тобою объясниться по сему и предложить два средства. Либо на правѣ главнокомандующихъ утверждать твои конфирмаціи; либо опредѣлить долгое продолженіе лѣтъ на содержаніе подъ арестомъ какъ-то: на десять, пятнадцать или болѣе, какъ сіе дѣлается въ Царствѣ Польскомъ и въ Финляндіи.

## 14.

*Боровичи, 8 сентября 1819 г.*

Въ Фридрихсгамѣ получилъ я твое отправленіе съ фельдъегеремъ Графою, любезный Алексѣй Андреевичъ! За почту предъ тѣмъ, получилъ я отъ матушки нарочнаго фельдъегеря, съ извѣщеніемъ о трудной болѣзни, случившейся внезапно съ братомъ Михайломъ Павл. и съ просьбою прислать Виллія. По сему обстоятельству, нельзя уже мнѣ было остановиться въ Фридрихсгамѣ, и я, взявъ всѣ бумаги съ собою въ дрожки, прочелъ ихъ одинъ дорогою. Пріѣхавъ въ Петербургъ, нашелъ я, благодареніе Всевышнему, брата уже гораздо въ лучшемъ положеніи. Но матушка, бывъ въ Петербургѣ, дабы за больнымъ братомъ присматривать, принужденъ былъ и я большую часть краткаго сего моего пребыванія провести въ Петербургѣ и тѣмъ самымъ лишился я спокойныхъ часовъ для работы, на которые считалъ въ Царскомъ Селѣ. Три раза принимался перечитывать вновь всѣ твои бумаги, на сочиненіе отвѣтовъ, и всякій разъ былъ оторванъ отъ моего упражненія другими встрѣчающимися занятіями. Посему уже рѣшился я приказать фельдъегерю выѣхать ко мнѣ сюда, въ Боровичи, разочтя, что здѣсь мнѣ единственное спокойное мѣсто

кончить къ тебѣ мое отправленіе, включа въ оное и нѣсколько строкъ о смотрахъ моихъ въ Новгородѣ и Медвѣдѣ.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ. Александръ.

*P. S.* За болѣзнію фельдъегеря Графы, отправляется Іогансонъ.

---

15.

Я неважныя сдѣлалъ перемѣны и нахожу отмѣнно хорошо.

---

## 1820 годъ.

16.

*1 іюня 1820 г.*

При семъ возвращаю назадъ, любезный Алексѣй Андреевичъ, письмо барона Кампенгаузена. Я былъ напередъ увѣренъ, что наши военныя поселенія, какъ скоро ему въ подробности извѣстными сдѣлаются, непремѣнно должны полюбиться.

Искренно тебя благодарю за участіе, которое ты принялъ въ приключеніи, случившемся въ Царскомъ Селѣ. Благодареніе Всевышнему, что еще не хуже кончилось. При семъ прилагаю бумаги, отъ Чернышева и Атамана полученныя. Кажется, наши послѣднія писанія подѣйствовали.

Надѣюсь лично съ тобою увидѣться чрезъ нѣсколько дней. Пребываю навсегда тебя искренно любящимъ. Александръ.

---

17.

*Чугуевъ, 31 іюля 1820 г.*

Не могу я оставить Чугуева, не написавъ тебѣ, любезный Алексѣй Андреевичъ, нѣсколько строкъ. Мѣстоположеніе прелестное; видъ изъ занимаемаго мною дивизіоннаго командира дома прекраснѣйшій. Я нашелъ здѣсь много порядку и начала весьма удовлетворительныя. Все обѣщаетъ наилучшій успѣхъ. Искренно тебя благодарю за всѣ твои труды въ семъ полезномъ дѣлѣ и крайне соболѣзную о причинѣ, помѣшавшей тебѣ быть со мною здѣсь. Твой начальникъ штаба опишетъ тебѣ всѣ подробности.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ. Александръ.

---

## 18.

*Умань, 10 августа 1820 г.*

За совершенное удовольствіе поставляю себѣ, любезный Алексѣй Андреевичъ, извѣстить тебя, что вообще я былъ весьма доволенъ всѣмъ, что я видѣлъ въ уланскихъ дивизіяхъ. Много очень сдѣлано. Но многое нужно еще поправить и улучшить. Подробныя замѣчанія я сообщилъ г.-м. Клейнмихелю и самому гр. Витту. Въ сравненіи съ первой арміей я нашелъ нужнымъ сдѣлать нѣкоторыя награжденія, ибо въ Чугуевѣ и въ Вознесенскѣ поболѣе потрудились, чѣмъ во всѣхъ корпусахъ.

Я ожидалъ, что ты меня извѣстишь о себѣ и о твоемъ домашнемъ положеніи, но донынѣ ничего не получилъ. Пребываю съ искреннею привязанностію тебя любящимъ. Александръ.

---

# Рескрипты съ 1822 года.

## 1822 годъ.

## 1.

Пришли мнѣ общую карту предполагаемаго поселенія всей арміи.

Также и общую карту поселенія 1 гренадерской дивизіи и равномѣрно подробную полка имени твоего.

Получено 14 генваря.

---

## 2.

Я ѣду рано поутру, любезный Алексѣй Андреевичъ, между 7 и 8 часовъ, то пришли мнѣ бумаги тѣ, которыя могу я кончить безъ тебя. Жаль мнѣ весьма, что ты нездоровъ, и прошу убѣдительно поѣздку твою въ Царское Село располагать по возможности твоего здоровья.

Получено 22 генваря.

## 3.

*Царское Село, генваря 14.*

Въ бытность свою здѣсь ген.-адъют. Храповицкой говорилъ мнѣ о тульскихъ оружейникахъ. Другого прокормленія они не имѣютъ, какъ отъ задѣльной платы. Такимъ образомъ, когда нарядъ для дѣла оружія черезъ мѣру уменьшается, они остаются почти безъ способа пропитанія. Нынѣ сей случай произошелъ по разнымъ убавленіямъ въ смѣтѣ Военнаго

Министерства. Я лично говорилъ по сему предмету съ г.-м. Штаденомъ, который здѣсь еще находится. Я бы желалъ, чтобы и ты съ нимъ по сей матеріи объяснился.

Надѣюсь, любезный Алексѣй Андреевичъ, что твое здоровье поправилось? Также тебя извѣщаю, что матушка, сестра и принцъ завтра ко мнѣ пріѣдутъ сюда обѣдать. Такимъ образомъ мнѣ будетъ мало досуга. То если ты предполагалъ пріѣхать ко мнѣ, то лучше въ четвергъ или пятницу, а не завтра.

При семъ присылаю довольное число дѣлъ Совѣтскихъ, пребывая навѣкъ тебя искренно любящимъ.

---

## 4.

Кажется, благодареніе Богу, не о чемъ много безпокоиться, ибо происшествіе не весьма важное. А фельдъегерю я думаю просто сказать, чтобы онъ пустого не болталъ. Другое средство, отправить его завтра же поутру опять къ графу Витту, дабы онъ нѣкоторое время при немъ и остался, написавъ ему, что онъ посылается къ нему потому, что замѣченъ склоннымъ ко вранію, дабы онъ его тамъ держалъ, гдѣ, кромѣ хорошаго, не о чемъ было бы говорить, и потомъ черезъ нѣкоторое время съ рапортами или съ какимъ-нибудь извѣстіемъ благопріятнымъ прислалъ сюда.

Получено 31 генваря.

---

## 5.

Если еще бумаги и указы по Сибирскому Комитету не разосланы къ исполненію, то повремени, пожалуй, до завтрашняго утренняго нашего свиданія. Если уже отосланы, то не возвращай ихъ назадъ.

Получено 2 февраля.

---

## 6.

*Царское Село, февраля 9.*

Искренно сожалѣю, любезный Алексѣй Андреевичъ, о твоемъ нездоровьи, и что оно лишило меня удовольствія тебя видѣть здѣсь. Надѣюсь на Бога, что оно не будетъ имѣть дальнихъ послѣдствій.

При семъ возвращаю присланныя отъ тебя бумаги.

По дѣлу о питомцахъ Воспитательнаго дома я почитаю приличнѣе соединить все въ одинъ рескриптъ, какъ сіе мною поправлено карандашомъ.

Рескриптъ на имя князя Лопухина немного мною поправленъ. Но, отсылая его по подписаніи мною, объяви волю мою князю Лопухину,

чтобы онъ былъ прочтенъ въ полномъ собраніи, и бумага тутъ же возвращена Г. Литтѣ.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ.

Копію французской бумаги гр. Литты прикажи оставить у насъ, при дѣлахъ.

---

## 7.

Сдѣлай одолженіе, лучше выслушай Сперанскаго. Онъ будетъ говорить, стало, ты будешь только слушать, что для тебя не вредно; долгихъ переговоровъ съ твоей стороны я бы не возложилъ на тебя въ теперешнемъ твоемъ состояніи. Но считаю нужнымъ замѣтить на слова, сказанныя уже Сперанскимъ тебѣ, что тутъ личной довѣренности никакой быть не можетъ допущено. Сперанскій докладывалъ по должности и читалъ журналъ Совѣтской съ приложенными при ономъ разными мнѣніями. Между прочими и сіе тутъ было. Слѣдовательно, никакого слѣда мнѣ не было разницы дѣлать между симъ мнѣніемъ и прочими. Оно же было прочтено передъ всѣми членами въ засѣданіи. И при томъ Сперанскій никакого особаго замѣчанія или оговорки по оному мнѣ не сдѣлалъ, даже когда я довольно колко сказалъ насчетъ сей бумаги мое сужденіе.

Получено 13 февраля.

---

## 8.

Матушка будетъ въ пятницу, о чемъ тебя извѣщаю, любезный Алексѣй Андреевичъ.

Получено марта 1.

---

## 9.

Привези съ собою сіи бумаги въ первый разъ, какъ будешь ко мнѣ съ докладомъ.

Получено марта 4.

---

## 10.

Жаль мнѣ весьма, любезный Алексѣй Андреевичъ, что здоровье твое опять разстроено. Я молю Бога всякой день, дабы Онъ подкрѣпилъ силы твои, какъ душевныя, такъ и тѣлесныя.

На приглашеніе Баранова въ Комитетъ я весьма согласенъ.

Получено 6 марта.

---

## 11.

При семъ возвращаю краткую меморію, изъ коей, кажется, нечего выкидывать. Но полагаю, что завтра еще общаго чтенія не будетъ, и потому привези подробную меморію на всякій случай; если мы останемся вдвоемъ, то уже сію меморію можно будетъ почесть оконченной.

Получено 7 марта.

## 12.

Благодарю тебя за извѣщеніе о Кочубеѣ. Я писалъ къ нему, чтобы онъ ко мнѣ не ѣздилъ, а былъ бы въ Комитетѣ.

Также тебя извѣщаю, что матушка будетъ ко мнѣ въ середу обѣдать въ Царское Село, то въ четвергъ или пятницу я тебя ожидать буду.

Получено 13 марта.

## 13.

По симъ бумагамъ въ первое наше свиданіе объяснимся.

Получено изъ Царскаго Села, 19 марта.

## 14.

Сіи бумаги были мною вручены Министру Финансовъ для прочтенія, по коимъ и представилъ онъ прилагаемую записку.

Получено апрѣля 15.

## 15.

*Царское Село, апрѣля 19.*

Братъ Николай Павловичъ ѣдетъ послѣзавтра ввечеру. Онъ меня просилъ, чтобы я къ нему пріѣхалъ завтра отобѣдать въ послѣдній разъ до разлуки, ибо послѣ завтра именины его жены и, вѣроятно, будетъ большой столъ. Такимъ образомъ, любезный Алексѣй Андреевичъ, я возвращусь до обѣда завтра, и потому, дабы не дѣлать тебѣ 10 верстъ натощакъ, предлагаю тебѣ работать послѣ обѣда въ Зимнемъ дворцѣ, въ 6 часовъ. У меня весь вечеръ свободенъ, и можемъ безъ помѣшательства употребить его на наши занятія.

## 16.

Яковъ Васильевичъ *), съ которымъ я обстоятельно говорилъ насчетъ твоего здоровья, желаетъ настоятельно, чтобы ты нѣсколько дней въ Грузинѣ попокоился и не ѣздилъ бы на смотръ баталіоновъ пришедшихъ. Я также присовокупляю мою просьбу къ его; поберегись, пожалуй.

Получено 22 апрѣля.

---

## 17.

*Царское Село, апрѣля 24.*

Извѣсти меня, любезный Алексѣй Андреевичъ, каковъ ты съ пріѣзду въ Грузино, и грудная боль уменьшилась ли? Кажется, должно сіе быть родъ повѣтрія, ибо очень много людей тѣмъ же жалуются; но чрезъ нѣсколько дней проходитъ.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ.

---

## 18.

*Царское Село, мая 1.*

Не бывъ нимало успокоенъ послѣднимъ отвѣтомъ твоимъ, любезный Алексѣй Андреевичъ, насчетъ здоровія твоего, я желаю знать, не произвели ли протекшіе нѣсколько дней какого улучшенія въ твоемъ состояніи, и грудная боль уменьшилась ли? У насъ стоитъ погода довольно свѣжая, и даже было два ночныхъ мороза.

Пребываю навсегда искренно тебя любящимъ.

По военнымъ поселеніямъ все ли благополучно?

---

## 19.

*Островъ, 16 мая.*

Совершенная невозможность помѣшала мнѣ писать къ тебѣ, любезный Алексѣй Андреевичъ, вчерась, прежде отъѣзда моего, по множеству обыкновенныхъ занятій моихъ, о чемъ я поручилъ ген.-маіору Клейнмихелю тебя извѣстить.

Извѣстія о продолжительномъ нездоровіи твоемъ крайне меня печалятъ. Яковъ Васильевичъ большую надежду полагаетъ въ употребленіи тобою кобыльяго молока и желаетъ, чтобы не отлагать начатіемъ онаго; а я еще большую надежду кладу на Всемогущаго Бога. Напиши мнѣ въ

*) [illegible]

отвѣтѣ, какъ ты себя чувствуешь въ сіи послѣдніе дни, послѣ отъѣзда Петра Андреевича?

Не имѣя времени сегодня отвѣчать тебѣ насчетъ Кіевскаго губернатора, при первой свободной минутѣ сіе исполню.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ.

---

## 20.

*Середа, 7 іюня.*

Послѣднія два письма твои, любезный Алексѣй Андреевичъ, несказанно меня порадовали, и я искренно Бога благодарилъ. Надѣюсь, что Онъ продолжитъ теперешнее поправленіе здоровья твоего и укрѣпитъ оное.

Сіе письмо посылаю къ тебѣ, дабы узнать въ точности день твоего пріѣзда, ибо 10-е число есть суббота.

Если ты будешь сей день, то я уже условился съ Нессельродомъ и переложу его работу на другой, о чемъ, желая знать предварительно, пишу тебѣ сіи строки, дабы по оному распорядиться.

Напиши мнѣ, какъ ты себя чувствуешь во время поѣздки по поселеніямъ? Здѣсь приготовлена будетъ для тебя кобыла съ молокомъ, и если нужно тебѣ верхомъ ѣздить послѣ принятія молока, то и надежная смирная верховая лошадь.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ.

---

## 21.

*Царское Село, іюня 25.*

При семъ прилагаю 10.000 руб., слѣдующіе въ уплату. Напиши мнѣ, любезный Алексѣй Андреевичъ, каково твое здоровіе послѣ нашихъ смотровъ? Не забудь также прислать инвалидовъ за приготовленной скотиной.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ.

---

## 22.

*Царское Село, іюня 30.*

При семъ препровождаю меморію Комитетскую точно въ томъ состояніи, въ коемъ я ее получилъ, т.-е. открывъ пакетъ, я въ сихъ бумагахъ другого не нашелъ, какъ *краткую* меморію, указы и особую статью, выписанную для справокъ. *Пространной* же меморіи, кою должно читать вмѣстѣ съ братомъ, тутъ приложено не было. Но и чтенія самаго не было, ибо я провелъ Петровъ день на Каменномъ Острову, а братъ былъ въ Павловскомъ. Поясни мнѣ, отъ чего сіе случилось? Также напиши мнѣ, какъ

ты себя чувствуешь, любезный Алексѣй Андреевичъ, и продолжаешь ли свое молочное лѣченіе?

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ.

Ни Клейнмихеля, ни инвалидовъ, для принятія скота, еще у меня не было.

---

## 23.

*Царское Село, іюля 15.*

Крайне сожалѣю я, любезный Алексѣй Андреевичъ, о вздорныхъ слухахъ, дошедшихъ до тебя. Они совершенно ложны, ибо, кромѣ похвалы, никто изъ моего рта другого не слыхалъ. Я знаю навѣрно, что братъ и иностранные тоже весьма хвалили ими видимое. Для составленія приказа я ожидалъ Клейнмихеля и оттого запоздалъ, о чемъ я искренно сожалѣю, ибо оно произвело тебѣ нѣкоторую непріятность, отъ чего я бы желалъ всѣми средствами тебя уберечь.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ.

---

## 24.

Прочти сіи бумаги и послѣ принеси ихъ съ собою, когда я позову тебя съ работою.

Получено августа 1.

---

## 25.

*Борисовъ, августа 9.*

Сіе прошеніе нужно внести въ Комитетъ Министровъ, ибо, кажется, сему человѣку не оказана должная справедливость. Но сіе исполнить не оригиналомъ, а засвидѣтельствованнымъ экстрактомъ, ибо въ прошеніи помѣщены укоризны на Сенатъ.

---

## 26.

*Борисовъ, августа 9.*

Сіе прошеніе равномѣрно внести въ Комитетъ, дабы справка была сдѣлана, почему просительницу не вводятъ во владѣніе имѣніемъ, когда ей уже 33-й годъ отъ роду?

---

## 27.

*Ченстоховъ, августа 22.*

Мнѣ кажется, сіе прошеніе должно удовлетворить, о чемъ и снесись съ Министромъ Финансовъ и управляющимъ Министерствомъ Внутреннихъ дѣлъ.

---

## 28.

*Вѣна, сентября 12.*

Съ душевною признательностію получилъ я, любезный Алексѣй Андреевичъ, письмо твое отъ 30 августа. Доказательства твоей привязанности ко мнѣ принимаю я всегда съ искреннимъ удовольствіемъ, ибо знаю, сколь они чистосердечны и посему драгоцѣнны для меня. Ты не сомнѣваешься также въ искренности моей любви къ тебѣ.

Пріятно мнѣ было видѣть, что ты провелъ именины мои въ военныхъ поселеніяхъ, и что въ нихъ все, благодареніе Богу, благополучно.

На сей недѣлѣ отправляемся мы въ Италію, т.-е. въ Верону, но не далѣе, и я надѣюсь, съ помощію Божіею, воротиться къ назначенному мною сроку въ Петербургъ.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ.

---

## 29.

*Верона, октября 19.*

Я предпочитаю утвердить предположенія Ярославскаго губернатора. Касательно же ресторацій, то удобно ихъ отдѣлить въ томъ строеніи брандмауерами, и тогда не нужно ихъ выводить изъ общаго зданія.

## 30.

*Верона, ноября 6.*

При семъ прилагаю присланныя мнѣ бумаги отъ Кожухова. Постарайся, любезный Алексѣй Андреевичъ, чтобы дѣло не было испорчено. Кажется мнѣ, и гр. Кочубей долженъ дорожить, дабы труды Комитета, въ коемъ онъ засѣдалъ, остались въ своемъ настоящемъ видѣ. Другая бумага отъ Кампенгаузена, дабы приложить ее, когда мы будемъ разсматривать Совѣтскія бумаги по сему предмету. Наконецъ, просьба, по которой нужно собрать надлежащія справки; а Балашовъ и самъ въ Петербургѣ.

---

## 31.

*Верона, ноября 6.*

При семъ три прошенія.—Если по первому, отъ Депрерадовича, окажутся по взятой справкѣ всѣ обстоятельства справедливо показанными, то, кажется, можно пріостановить исполненіе, по его желанію.—Второе, отъ Паулучія, слѣдуетъ на разсмотрѣніе въ Комитетъ Министровъ. — Третіе дождется моего возвращенія.

---

## 32.

*Верона, ноября 6.*

Благодарю тебя, любезный Алексѣй Андреевичъ, за письмо твое отъ 13 октября. Рапортъ г.-м. Клейнмихеля былъ мнѣ весьма пріятенъ, и благодарю Бога искренно, что у насъ все исправно и тихо.

Наши дѣла здѣсь подвигаются къ концу, и я надѣюсь въ первыхъ числахъ генваря, съ помощію Божіею, быть въ Петербургѣ, чего ожидаю нетерпѣливо.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ.

---

## 33.

*Верона, ноября 12.*

При семъ прилагаю письмо отставного маіора. Я не понимаю, какъ онъ могъ остаться безъ награжденія и пропитанія. Письмо и печать доказываютъ, что онъ не изъ молодыхъ вольнодумцевъ. Посему и прошу тебя, любезный Алексѣй Андреевичъ, возьми въ Инспекторскомъ Департаментѣ справки объ немъ и потомъ, посредствомъ Комитета о раненыхъ, устрой его участь.

---

## 34.

*Верона, ноября 12.*

При семъ прилагаю два прошенія, которыя мнѣ кажутся поважнѣе прочихъ, и для того оныхъ не отослалъ къ Кикину.

---

## 35.

*Верона, ноября 19.*

Сіе прошеніе слѣдуетъ быть внесено въ Комитетъ Министровъ, гдѣ и Военный генералъ-губернаторъ присутствуетъ.

---

36.

*Верона, ноября 27.*

Не знаю я выборъ сенатора Мертваго весьма ли удаченъ. Мнѣ кажется предпочтительнѣе можно бы употребить было къ сей должности изъ Московскихъ же сенаторовъ *Постникова*, Кушникова, фонъ-Брина, Гермеса или *Арсеньева*. Первый и послѣднiй мнѣ извѣстны съ весьма хорошей стороны. Но сiе мое заключенiе предоставляю на твое собственное сужденiе. Если считаешь, что неловко будетъ отмѣнить представленiе Комитета, не сдѣлавъ пустой огласки, то пропусти сей особый журналъ; а иначе, можно, если бы ты случился въ Петербургѣ, переговорить о сихъ лицахъ съ Министромъ Юстицiи и рѣшительно объявить вновь назначаемаго изъ мною указанныхъ *Главнымъ директоромъ Межевой Канцелярiи*.

---

37.

*Верона, ноября 29.*

При чтенiи сего положенiя пришли мнѣ на мысль нѣкоторыя замѣчанiя, кои я и отмѣтилъ. Какъ, съ помощiю Божiею, я надѣюсь къ половинѣ генваря быть въ Петербургѣ, то на словахъ удобнѣе будетъ объясниться по симъ предметамъ. Впрочемъ, положенiе сiе весьма я одобряю.

---

38.

*Пильзенъ, декабря 24.*

Сей докладъ также подать по возвращенiи.

---

39.

*Пильзенъ, декабря 24.*

Докладъ я не конфирмовалъ, и можно оный отложить до возвращенiя моего, ибо Пушкинъ и Будбергъ представляются къ повышенiю, а я помню, что ты оными не былъ доволенъ.

---

40.

*Пильзенъ, декабря 25.*

Съ искреннею благодарностiю получилъ я, любезный Алексѣй Андреевичъ, письмо твое отъ 30 ноября и поздравленiе съ днемъ рожденiя моего. Всегда драгоцѣнны для меня чувства и привязанность твоя. Но и мое

сердце тебѣ извѣстно, и не ново для тебя, сколь чистосердечно я самъ тебя люблю и уважаю.

Непріятно мнѣ было извѣстіе о твоемъ здоровіи. Прошу Бога, дабы послалъ тебѣ настоящее облегченіе. Не покинулъ ли ты молочную пищу свою или, лучше сказать, питіе? Тогда легко станется, что отъ недостатка питательнаго и въ то же время мягчительнаго сего напитка груди твоей хуже стало.

Прискорбная мнѣ была также кончина Сухопрудскаго. Онъ былъ достойный человѣкъ, особливо въ нынѣшнемъ вѣкѣ. Надобно помыслить о его замѣщеніи.

Благодарю тебя за безпрерывное твое помышленіе о исполненіи моихъ намѣреній. При семъ возвращаю письмо Сперанскаго. Бумагъ я еще разсматривать не могъ, а пришлю съ будущимъ курьеромъ.

По милости Божіей, я уже на возвратномъ пути. Чрезъ недѣлю надѣюсь быть въ Варшавѣ, а потомъ и къ вамъ.

Прощай, любезный Алексѣй Андреевичъ! Навѣкъ искренно тебя любящій.

---

## 41.

*Тешенъ, декабря 29.*

Сей случай есть первый. Я увѣренъ, что уже давно сіи люди отосланы въ штабъ поселенныхъ войскъ, и что личное твое примѣчаніе обращено было, дабы изслѣдовать отъ самихъ отъ нихъ о причинѣ, побудившей оныхъ къ побѣгу.

---

## 42.

*Тешенъ, декабря 29.*

Бывъ уже на возвратномъ пути, я считаю излишнимъ дѣлать на сіи бумаги письменныя замѣчанія, а предоставляю себѣ, Богъ дастъ, при личномъ свиданіи, прочесть ихъ вмѣстѣ и тогда на словахъ пояснить мои возраженія.

---

# 1823 годъ.

## 43.

*Варшава, генваря 2.*

Съѣхавшись здѣсь въ Варшавѣ съ графомъ Виттомъ, подалъ онъ мнѣ приложенную записку.

Получено въ С. Петербургѣ 1[illegible] генваря 1823 г.

---

## 44.

*Варшава, генваря 3.*

Сія просьба довольно уважительна. Прикажи по ней собрать всѣ нужныя справки и приготовить къ докладу, къ моему возвращенію.

Получено въ С.-Петербургѣ 15 генваря 1823 г.

---

## 45.

*Варшава, генваря 3.*

Сію просьбу слѣдуетъ уважить.

Получено въ С.-Петербургѣ 15 генваря 1823 г.

---

## 46.

*Варшава, генваря 3.*

Сію просьбу нужно прочесть въ Комитетѣ Министровъ.

Получено въ С.-Петербургѣ 15 генваря 1823 г.

---

## 47.

*Четвертокъ, февраля 8.*

Чтеніе съ братіями сегодня будетъ.

Получено въ С.-Петербургѣ 8 февраля 1823 г.

---

## 48.

Привези, пожалуй, съ собой завтре оба письма Манцевой объ дочери, отданной изъ Смольнаго Монастыря ея мужу.

Получено изъ Царскаго Села въ С.-Петербургѣ 4 марта 1823 г.

---

## 49.

*Царское Село, марта 14.*

Благодарю тебя, любезный Алексѣй Андреевичъ, за подробное извѣщеніе. Было время уже мнѣ привыкнуть къ дурнымъ дорогамъ, и я оныхъ не страшусь, особливо когда предпринимаю путь, дабы погостить у столь

любимаго мною хозяина и осмотрѣть предметъ, столь много меня занимающій, каковъ есть поселеніе военное. Я надѣюсь выѣхать отсюда въ 12 часовъ пополудни и, употребя, по словамъ твоего присланнаго, 7 часовъ для переѣзда, прибыть къ тебѣ въ 7 часовъ вечера.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ. Александръ.

Получено въ Грузинѣ 15 марта.

---

## 50.

При семъ прилагаю рапортъ Константина Павловича, съ принадлежащими къ нему бумагами. Необходимо нужно оный прочесть въ сегодняшнемъ Комитетѣ со всѣми приложеніями. Также и образецъ хлѣба показать.

Получено въ С.-Петербургѣ 23 марта 1823 г.

---

## 51.

Сей проэктъ хорошъ. Переписанный набѣло, пришли ко мнѣ для подписи. А Атаману объяви, дабы копію съ онаго, при своемъ повелѣніи, отправилъ на Донъ съ фельдъегеремъ, котораго и препроводи къ нему.

Получено въ С.-Петербургѣ 26 марта 1823 г.

---

## 52.

*Царское Село, апрѣля 11.*

Бывъ занятъ другимъ дѣломъ и намѣреваясь сегодня послѣ обѣда употребить на сіе занятіе, я, развернувши бумаги, только теперь увидѣлъ, что ты мнѣ доставилъ прежніе отвѣты, а не прислалъ проэкты новыхъ. Посему возвращаю всѣ сіи бумаги для составленія новыхъ проэктовъ. По изготовленіи пришли мнѣ обратно равномѣрно и старые.

Получено въ С.-Петербургѣ 12 апрѣля 1823 г.

---

## 53.

Съ старымъ Министромъ Финансовъ надобно снестись, не поздно ли будетъ сей указъ теперь выпустить, такъ какъ уже май мѣсяцъ насталъ?

Получено въ Грузинѣ 25 апрѣля 1823 г.

---

## 54.

*Царское Село, апрѣля 24.*

Христосъ Воскресе, любезный Алексѣй Андреевичъ! Желаю тебѣ отъ искренняго сердца всѣхъ благъ душевныхъ и тѣлесныхъ.

При семъ посылаю тебѣ указы для отсылки по обыкновенію въ Сенатъ. Я имѣлъ изъясненіе съ Министромъ Финансовъ, и вслѣдствіе онаго написаны сіи указы. Богъ помоги новому, дабы онъ управилъ сею важною частію ко благу общему.

Равномѣрно посылаю тебѣ одинъ изъ докладовъ аудиторіатскихъ. Прочти его. Мнѣ кажется, что сіе такое дѣло, что слѣдуетъ ему итти чрезъ Военный департаментъ Совѣта. Скажи мнѣ свое мнѣніе послѣ.

По условію съ начальникомъ Морскаго штаба, Миницкаго назначаю я въ генералъ-губернаторы на мѣсто Клокачева, то попекись о заготовленіи нужныхъ бумагъ, сходно съ тѣми, кои были писаны для Клокачева *).

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящій. Александръ.

Получено въ Грузинѣ 25 апрѣля 1823 г.

---

## 55.

Чтобы не задерживать исполненія по сему полезному дѣлу, я докладъ утвердилъ, но при семъ нахожу нужнымъ сдѣлать замѣчаніе, что по отдѣленію Министерства Удѣловъ отъ Министерства Финансовъ нужно, кажется, будетъ еще прибавить одного чиновника вѣдомства Удѣловъ. Притомъ я не убѣжденъ, что Яма по земской части состоятъ подъ вѣдѣніемъ Почтоваго Департамента, а болѣе полагаю, что они подъ Министерствомъ Внутреннихъ дѣлъ.

Получено въ Грузинѣ 27 апрѣля 1823 г.

---

## 56.

*Царское Село, апрѣля 25.*

Въ прошедшую работу съ начальникомъ Морского штаба я съ нимъ рѣшилъ назначеніе Миницкаго, но не думалъ, что онъ возьметъ на себя заготовить и указъ въ Сенатъ. Сегодня, съ прочими бумагами, онъ мнѣ прислалъ и при семъ прилагаемыя, въ коихъ находятся два проэкта указовъ Сенату. Загнутый мною не годится. Если другой написанъ въ надлежащей формѣ, то вороти мнѣ всѣ сіи бумаги для подписки и отправленія къ начальнику Морского штаба. Тѣмъ, кажется, и окончится вчерашнее мое препорученіе.

Получено въ Грузинѣ 26 апрѣля 1823 г.

---

*) Алексѣй Өедотовичъ Клокачевъ, адмиралъ, б. начальникъ придворной флотиліи, архангельскій, вологодскій и олонецкій генералъ-губернаторъ, † въ Вологдѣ 7 января 1823 года.

## 57.

*Царское Село, апрѣля 26.*

При семъ препровождаю рапортъ, изъ котораго видно, что открыты бѣглые въ довольномъ числѣ изъ уланскихъ полковъ подъ начальствомъ графа Витта, о чемъ отъ него нужно подробно узнать.

Получено въ Грузинѣ 27 апрѣля 1823 г.

## 58.

*Царское Село, апрѣля 26.*

Извѣстный намъ голова Чудовскаго яму, пріѣхавъ сюда съ обыкновеннымъ поздравленіемъ съ праздникомъ, извѣстилъ меня, что Богъ даровалъ ему сына въ Страстную Пятницу, и просилъ меня окрестить его, бывъ намѣренъ и ребенка сюды привести, на что однакоже я не согласился, за отдаленіемъ. Такимъ образомъ, условились мы, что я тебѣ препоручу въ проѣздъ твой за меня его окрестить. Не пеняй на меня, любезный Алексѣй Андреевичъ, за сей трудъ; онъ у тебя отыметъ только четверть часа: иначе я не умѣлъ устроить.

Получено въ Грузинѣ 27 апрѣля 1823 г.

## 59.

Если тебѣ досужно, любезный Алексѣй Андреевичъ, то мнѣ будетъ удобнѣе, чтобы ты у меня отобѣдалъ сегодня, вмѣсто завтрешняго, и привезъ бы вмѣстѣ и дѣла. Но не торопись къ обѣду и не прежде уѣзжай, какъ по окончаніи Комитета. Ты мнѣ привезешь увѣдомленіе о томъ, что происходить будетъ въ засѣданіи.

Получено въ С.-Петербургѣ, въ Комитетѣ гг. Министровъ, 15 мая 1823 г.

## 60.

*Царское Село, маія 22.*

При семъ препровождаю просьбу ямщиковъ Петербургскихъ. Надобно строго изслѣдовать, какимъ образомъ до сего времени не удовлетворены.

Получено въ Грузинѣ 23 мая 1823 г.

## 61.

*Каменный Островъ, іюня 9.*

Какимъ образомъ до сихъ поръ еще конца нѣтъ сему дѣлу и безпрерывнымъ просьбамъ сего казака?

Получено 13 іюня 1823 г.

## 62.

*Царское Село, іюня 6.*

Прочти со вниманіемъ сіе письмо. Обстоятельства, до меня касающіяся, всѣ справедливы. Мнѣ кажется, заслуживаетъ сей крестьянинъ помилованія. Можно будетъ за нимъ послать фельдъегеря.

Получено въ Царскомъ Селѣ 14 іюня 1823 г.

## 63.

*Царское Село, іюня 21.*

По разнымъ, происшедшимъ въ Казани, обстоятельствамъ, я бы желалъ прежде нежели принять Нилова къ себѣ, чтобы ты на досугѣ увидѣлся съ нимъ.

Получено въ Грузинѣ 23 іюня 1823 г.

## 64.

*Царское Село, іюня 21.*

Кажется, сіе есть третіе письмо въ теченіе одной недѣли.

Получено въ Грузинѣ 23 іюня 1823 г.

## 65.

*Царское Село, іюня 22.*

При семъ письмо отъ ген.-адъют. Левашова. При нашемъ свиданіи скажи мнѣ на оное свое мнѣніе.

Я рѣшительно пріѣду ночевать въ Грузино 3 іюля, ибо 2-е послѣдній маневръ въ Красномъ Селѣ.

Будь здоровъ, любезный Алексѣй Андреевичъ, кланяюсь тебѣ искренно.

Получено въ Грузинѣ 23 іюня 1823 г.

## 66.

Справиться: 1) Въ которомъ полку служилъ Прокофьевъ?
2) Котораго полку были барабанщикъ и рядовой?
3) Было ли показано сіе происшествіе въ рапортахъ дневныхъ отъ Военнаго Генералъ-Губернатора?

Получено 24 іюня 1823 г.

---

## 67.

*Красное Село, іюня 21.*

Весьма согласенъ.

Сія резолюція послѣдовала на докладную записку графа Аракчеева о составленіи въ Комитетѣ Министровъ особой комиссіи для разсмотрѣнія дѣлъ купца Зубчанинова.

---

## 68.

*Красное Село, іюня 26.*

Прикажи сдѣлать выписку, ибо такъ пространно пишетъ, что право мнѣ время нѣтъ всѣ сіи подробности читать.

Получено въ Грузинѣ 28 іюня 1823 г.

---

## 69.

*Царское Село, іюня 28.*

Въ послѣдній докладъ гр. Кочубея, читалъ онъ мнѣ при семъ приложенныя двѣ записки. По прочтеніи, по общему совѣщанію, послѣдовали резолюціи, на полѣ отмѣченныя, и были приведены въ исполненіе подписаніемъ указовъ.

Вчера получилъ я письмо кн. Лобанова, при семъ также приложенное. Немедля потребовалъ я отъ гр. Кочубея тѣ бумаги, по коимъ онъ мнѣ докладывалъ. Сегодня онъ мнѣ ихъ прислалъ при письмѣ, здѣсь же приложенномъ. Нарочно я ихъ къ тебѣ всѣ присылаю, любезный Алексѣй Андреевичъ, дабы ты ихъ прочелъ до моего пріѣзда въ Грузино, гдѣ мы объ нихъ подробно переговоримъ.

Во весь мой вѣкъ не привыкну я къ подобному ходу дѣлъ и къ людямъ, дѣйствующимъ по таковымъ побужденіямъ.

Захаржевскій сказывалъ мнѣ твою комиссію объ обѣдахъ; но я не могу согласиться, чтобы такъ далеко возилъ свою кухню. Подѣлимся: ты накорми насъ, какъ прошлый годъ, въ гренадерскихъ полкахъ; а я вышлю

кухню свою въ карабинерные; она меня также накормитъ и въ день возвращенія отъ маркиза.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ. Александръ.

Получено въ Грузинѣ 28 іюля.

---

## 70.

*Петергофъ, іюля 21.*

При семъ прилагаю годовые отчеты по Александровской мануфактурѣ и по карточной фабрикѣ, равномѣрно и другія бумаги, отъ матушки полученныя. Привези съ собою проэктъ отвѣта, по примѣру прошлыхъ годовъ. Также и черные сихъ прошедшихъ лѣтъ.

Получено въ С.-Петербургѣ 21 іюля 1823 г.

---

## 71.

*Петергофъ, іюля 26.*

Между бумагами, отъ матушки доставленными и нѣсколько дней тому назадъ отъ меня къ тебѣ присланными, находится записка по Александровской мануфактурѣ о льняномъ пряденіи. Пришли ее ко мнѣ.

Получено въ С.-Петербургѣ 26 іюля 1823 г.

---

## 72.

*Царское Село, іюля 28.*

По сей бумагѣ должно дать повелѣніе Министру Финансовъ о продленіи платежа процентовъ еще на нѣсколько лѣтъ, по представленію матушки.

Получено въ Грузинѣ 29 іюля 1823 г.

---

## 73.

*Царское Село, августа 2.*

По условію нашему, извѣщаю тебя, любезный Алексѣй Андреевичь, что я въ Петербургъ, на Каменный Островъ пріѣду въ субботу, 4 августа, ввечеру, и пробуду до 10-го.

Получено въ Округѣ Короля Прусскаго полка 3 августа 1823 г.

---

## 74.

*Черновицъ, 25 сентября 1823 г.*

Благодарю тебя, любезный Алексѣй Андреевичъ, за письмо твое отъ 21 сентября изъ Кіева. Печальное извѣстіе о кончинѣ достойнаго барона Кампенгаузена, которое уже съ недѣлю до меня дошло, крайне меня огорчило. Я много въ немъ потерялъ и умѣлъ всегда цѣнить его похвальныя качества. Подобныхъ людей въ семъ вѣкѣ мало, и замѣнить его будетъ трудно. Всѣ сіи дни объ ономъ думалъ, но не пріискалъ еще никого.

Вчерась прибылъ я сюды, Бога благодарю, благополучно. Нужно необходимо прибавить будетъ два дня къ здѣшнему пребыванію. Баронъ Дибичъ о семъ тебя подробно извѣщаетъ. Все остается по старымъ распоряженіямъ, но двумя днями позже.

Прощай, любезный Алексѣй Андреевичъ. Навѣкъ искренно тебя любящій. Александръ.

Получено въ Новомиргородѣ 28 сентября 1823 г.

---

## 75.

*Новомиргородъ, 9 октября 1823 г.*

Я предпочитаю завтре въ Петриковкѣ работать съ тобою, мы будемъ имѣть болѣе свободнаго времени, ибо я еще не кончилъ съ начальникомъ штаба, а уже довольно поздно.

---

## 76.

*23 декабря 1823 г.*

При семъ препровождаю доклады, поданные отъ Герцога; я ихъ всѣ читалъ. Первый, въ которомъ отчетъ за прошедшій годъ, я полагаю нужно будетъ прочесть въ Финансовомъ Комитетѣ. Прочіе, кажется, можно пустить къ исполненію. Просмотря ихъ, возврати ко мнѣ съ твоимъ мнѣніемъ. Кажется мнѣ, ему желается, чтобы вышли разрѣшенія къ 1-му генваря.

Боюсь я, что тебѣ холодно было ѣхать.

Навѣкъ искренно тебя любящій Александръ.

Получено въ Грузинѣ 21 декабря, въ 6 часовъ утра.

---

## 77.

*28 декабря 1823 г.*

Заготовь грамоты на Александровскія ленты Канкрину и Оленину къ 1-му генваря и пришли ко мнѣ.

Получено въ Грузинѣ 28 декабря 1823 г.

## 1824 годъ.

### 1.

1) О Волхонскомъ.
2) О Храповицкомъ.
3) О Стесселѣ.
4) О контролерѣ.
5) О графѣ Виттѣ.
6) О Хованскомъ.
7) О Балашовѣ.
8) О Тимофеевѣ.

Получено 8 генваря.

---

### 2.

О сихъ двухъ вѣдомостяхъ лично со мною переговорить.

Получено 9 генваря.

---

### 3.

Указы переписать съ сдѣланными мною поправками.

Въ объявляемыхъ указахъ на семъ же основаніи исключить всѣхъ принадлежащихъ къ Виленскому университету и училищамъ Польскихъ губерній. Равномѣрно и принадлежащихъ къ Царскосельскому Лицею и Пенсіону.

Получено 12 генваря.

---

### 4.

Прочти сіе мнѣніе, а потомъ въ удобное время будемъ о немъ говорить вмѣстѣ.

Получено 1 февраля.

---

### 5.

Прочти сіе мнѣніе, а послѣ въ удобное время объ ономъ поговоримъ.

Получено 2 февраля.

---

### 6.

Сіи бумаги оставь у себя до перваго свиданія нашего.

Получено 3 февраля

---

## 7.

Я съ Голицынымъ работалъ слишкомъ полтора часа, и уже при концѣ работы онъ мнѣ началъ говорить о сей бумагѣ. Я подумалъ, что она того же содержанія, что и присланная отъ Шульгина, и приказалъ ее отдать тебѣ. Надобно необходимо послать за унтеръ-офицеромъ и бомбардиромъ, также и за Гагинымъ. Дубовицкой здѣсь, то прикажи его арестовать чрезъ оберъ-полицмейстера. Сіи же бумаги нужно прочесть въ Комитетѣ Министровъ и потребовать отъ Балашова и Московскаго военн. ген.-губернатора ими полученныя.

Получено 5 февраля.

---

## 8.

*21 февраля 1824 г.*

Лично со мною объясниться по сей бумагѣ.

Получено въ С.-Петербургѣ 21 февраля.

---

## 9.

Бумаги, поданныя Московскимъ Военн. ген.-губернаторомъ и которыя нужно мнѣ представить при первомъ докладѣ.

Получено въ С.-Петербургѣ 24 февраля.

---

## 10.

Оберъ-полицмейстеру объявить, дабы непремѣнно сысканы были и доставлены къ тебѣ, хотя бы было послѣ твоего отъѣзда; но на пересылку ихъ въ Грузино чтобы употребленъ былъ надежный чиновникъ.

Получено въ С.-Петербургѣ 27 февраля.

---

## 11.

*С.-Петербургъ, 2 марта 1824 г.*

При семъ препровождаю по извѣстному займу проценты и 10.000 въ уплату капитала.

[illegible] бумаги, поступившія въ пятницу ко мнѣ отъ Паулучія. Въ одинъ изъ первыхъ дней нашей работы мы ихъ разсортируемъ, иныя для поступленія въ Комитетъ, а другія для немедленнаго окончанія.

Напиши мнѣ, любезный Алексѣй Андреевичъ, какъ ты себя чувствуешь, и каковъ твой кашель?

Также имѣешь ли извѣстія изъ Старой Руссы, и какое дѣйствіе произвело уничтоженіе кабаковъ?

Ген.-маіоръ Ешинъ пріѣхалъ, что я видѣлъ изъ записки о пріѣзжающихъ, не знавъ совсѣмъ, что онъ будетъ сюда.

Наша больная Герцогиня *) безъ всякой надежды, что насъ всѣхъ весьма печалитъ. По сему обстоятельству принужденъ я былъ остаться въ Петербургѣ.

Навѣкъ искренно тебя любящій. Александръ.

Получено въ Новгородѣ 3 марта.

---

## 12.

*3 марта 1824 г.*

Замѣтить статсъ-секретарю Оленину, что писецъ сей меморіи не соблюдаетъ даннаго правила: болѣе оставляетъ промежутковъ между словами. Лучшаго примѣра ему поставить нельзя, какъ здѣсь же прилагаемое положеніе о доходахъ и расходахъ города Одессы, равномѣрно и записки отъ Оленина, при коей оно приложено.

Получено въ г. Старой Руссѣ 4 марта.

---

## 13.

Обращая бдительное вниманіе на все, что относится до нашихъ военныхъ поселеній, глаза мои нынѣ прилежно просматриваютъ записки о проѣзжающихъ. Всѣ выѣзжающіе въ Старую Руссу дѣлаются мнѣ замѣчательны. 2 марта отправились въ Старую Руссу отставной ген.-маіоръ Веригинъ, 47 Егерскаго полка полковникъ Аклечеевъ, служащій въ Департ. Государственныхъ Имуществъ форштмейстеръ 14 класса Рейнгартенъ для описи лѣсовъ, Инженернаго корпуса штабсъ-капит. Кроль.

Можетъ-быть, они поѣхали и по своимъ дѣламъ, но въ нынѣшнемъ вѣкѣ осторожность не безполезна.

Если сей Веригинъ есть тотъ самый, котораго я знаю, то-есть братъ Плещеевой и Данауровой, то я въ него вѣры большой не имѣю, человѣкъ весьма надменный. Но онъ въ вечернемъ вчерашнемъ рапортѣ показанъ уже воротившимся изъ Старой Руссы, что довольно странно, и время такъ коротко было, что, кажется, ему нельзя было успѣть туда и доѣхать. То воротился ли онъ съ дороги, или какая другая причина произвела сію странность, остается загадкою.

Полковникъ Аклечеевъ довольно замѣтенъ. Онъ служилъ въ гвард. Финляндскомъ полку и перешелъ съ бат. сего полка въ гв. Волынской

*) Антуанетта, супруга принца Александра Вюртембергскаго, рожд. Саксенъ-Кобургская, р. 1779 г., † 3 марта 1824 г.

въ Варшаву. Тамъ, за содѣйствіе съ другими офицерами въ нѣкоторой неуважительности къ начальству своему, братомъ былъ отставленъ и шатался здѣсь по Петербургу. Полиціею онъ былъ замѣченъ между либералистами во время происшествій Семеновскихъ въ 1820 году.—Послѣ просился въ службу и, по общему совѣщанію съ братомъ, написанъ въ его Литовской корпусъ. Нынѣ здѣсь въ отпуску. Можетъ-быть, онъ помѣщикъ того уѣзда, но отъ него станется, что онъ и изъ любопытства поѣхалъ въ Старую Руссу, посмотрѣть, что тамъ будетъ. Объ инженерномъ ничего не знаю. О форштмейстерѣ нужно узнать, по твоему ли требованію или губернаторскому присланъ онъ описывать лѣса въ теперешнюю пору, или по распоряженію Министерства Финансовъ, что довольно странно будетъ?

Вообще прикажи Марковникову и военному начальству обратить бдительное и обдуманное вниманіе на пріѣзжающихъ изъ Петербурга въ вашъ край.

Первой мой фельдъегерь отъ тебя еще не воротился; но я посылаю сего, не ожидая перваго, дабы бумаги не накоплялись и также дабы, съ возвращеніемъ ихъ, я имѣлъ случай получить извѣстія, что у тебя дѣлается?

Прощай, любезный Алексѣй Андреевичъ! Мы всѣ здѣсь въ грусти искренней о кончинѣ доброй Герцогини.

Навѣкъ тебя любящій.

Получено въ Старой Руссѣ 4 марта.

---

## 14.

*С.-Петербургъ, 6 марта 1824 г.*

Поручить статсъ-секретарю Оленину выправиться, когда фамилія Болховскихъ сдѣлалась княжескою?

Получено въ г. Старой Руссѣ 8 марта.

---

## 15.

*7 марта 1824 г.*

Не задерживая Меморіи, единственно по сему мнѣнію лично со мною объясниться.

Получено въ г. Старой Руссѣ 10 марта.

---

## 16.

*Царское Село, 8 марта 1824 г.*

Получа письмо твое, любезный Алексѣй Андреевичъ, отъ всей души [illegible] я Бога за всѣ твои неусыпныя старанія и труды. Я умѣю [illegible] по всемъ ихъ достоинствѣ. Надѣюсь на Всемогущаго, что [illegible] и поможетъ привести сіе дѣло къ желаемому концу.

Допросъ, снятый съ крестьянина, нимало меня не удивляетъ. Я полагаю, что необходимо Петербургская работа кроется около нашихъ поселенiй, и что на настоящiй слѣдъ мы еще не попали, ибо отвѣтъ двухъ лицъ, помянутыхъ въ допросѣ, кажется, отводитъ отъ нихъ подозрѣнiе въ ихъ участiи. Посему мое мнѣнiе есть то, чтобъ продолжать доискиваться истины. Нужно будетъ также снять допросъ съ крестьянина Васильчикова, который прiѣзжалъ въ Наговскую волость, дабы узнать, кто его научилъ на сiе дѣло?

Жаль мнѣ очень тебя, что по такой дурной погодѣ, а особливо по испортившейся дорогѣ, надобно было тебѣ разъѣзжать. Искренно желаю, чтобы здоровье твое онаго не почувствовало.

Съ нетерпѣнiемъ буду ожидать увѣдомленiя твоего о довершенiи начатаго дѣла.

Прощай, любезный Алексѣй Андреевичъ. Навѣкъ искренно тебя любящiй. А.

Получено въ г. Старой Руссѣ 9 марта.

---

## 17.

*16 марта 1824 г.*

При семъ возвращаю показанную Я. В. Виллiемъ мнѣ бумагу объ осмотрѣ гошпиталей Володимiрскихъ.

Получено въ Грузинѣ 17 марта.

---

## 18.

*С.-Петербургъ, 16 марта 1824 г.*

Съ наиживѣйшею благодарностiю къ Всемогущему Богу получилъ я, любезный Алексѣй Андреевичъ, письмо твое съ извѣстiемъ о благополучномъ окончанiи начатаго дѣла, и благоустройствѣ при ономъ сохраненномъ. Умѣю я цѣнить всѣ твои труды и неусыпныя попеченiя, и благодарность моя къ тебѣ столь же искренна, какъ и неограниченна.

Одно меня сокрушаетъ и безпокоитъ, именно твое здоровье. Усердно прошу Бога, чтобы Онъ подкрѣпилъ твои силы для пользы государственной и лично моей.

Рапортъ твой формальный препроводилъ я въ Главный Штабъ и нашелъ приличнымъ на оный сдѣлать тебѣ должный отвѣтъ.

При семъ съ добрымъ твоимъ Шумскимъ *) посылаю много другихъ бумагъ. Съ нетерпѣнiемъ ожидаю лично тебя увидѣть. Сегодня ѣду я въ Царское Село и пробуду въ немъ до 26 марта.

*) Михаилъ Андреевичъ (1803—1851), флигель-адъютантъ, мнимый сынъ Аракчеева и Минкиной, кончилъ жизнь печально, за пьянство и буйный нравъ сосланъ въ Соловецкiй монастырь.

По словамъ Шумскаго, ты намѣреваешься пріѣхать въ середу или четвергъ, то найдешь меня мимоѣздомъ въ Царскомъ Селѣ, куда я приказалъ въ середу пріѣхать и Виллію, дабы онъ былъ тутъ къ твоимъ услугамъ.

Навѣкъ искренно тебя любящій. А.

Получено въ Грузинѣ 17 марта.

---

## 19.

*Царское Село, 4 маія 1824 г.*

При семъ препровождаю довольно знатное количество бумагъ, особливо по Государств. Совѣту.

Я надѣюсь, что ты извѣщенъ, любезный Алексѣй Андреевичъ, что смотръ назначенъ въ четвергъ.

По извѣстному дѣлу Минист. Духовнаго нужно мнѣ будетъ съ тобою увидѣться. Вторникъ я буду весь занятъ съ Нессельродомъ и Грабовскимъ, а въ середу я ѣду въ Петербургъ, то мнѣ бы казалось кстати, если ты пріѣдешь къ смотру въ середу ввечеру. Послѣ смотра я тебѣ дамъ мои препорученія, а въ пятницу мы займемся уже бумагами по исполненію оныхъ. Я пробуду нѣсколько дней на Каменномъ Острову послѣ смотра, въ которые мы будемъ имѣть время кончить наши дѣла.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ. А.

Получено 5 мая.

---

## 20.

*30 мая.*

Недѣли двѣ назадъ выдано, по повелѣнію моему, изъ Царскосельскаго Правленія симъ ямщикамъ 6000 р. въ заемъ, который они обязались заплатить по полученіи денегъ изъ Министерства Внутреннихъ дѣлъ.

Получено въ военномъ поселеніи 31 мая.

---

## 21.

*30 мая.*

Нужно, кажется, объявить Комитету указъ словесный о присутствіи [illegible] Голицына въ ономъ, по званію Главноуправляющаго Почтовымъ Департаментомъ.

Получено въ военномъ поселеніи 31 мая.

---

## 22.

*Царское Село, 7 іюня 1824 г.*

При семъ прилагаю меморію Совѣта о новомъ банкѣ.

Хотя я и утвердилъ мнѣніе большинства членовъ, но признаюсь, что внутренне я согласенъ съ кн. Салтыковымъ насчетъ уравненія Москвы съ Петербургомъ.

Скажи мнѣ по сему свое заключеніе.

Получено въ Великопольѣ, за Новымъ-Городомъ, 8 іюня.

## 23.

*7 іюня 1824 г.*

Узнай, пожалуй, представилъ ли сосѣдъ твой Путятинъ просьбу о принятіи дочери его въ Смольный Монастырь? Если помянутая просьба дѣйствительно того Путятина, который на дорогѣ къ военнымъ поселеніямъ, то матушка хочетъ непремѣнно ее удовлетворить.

Получено въ Великопольѣ, за Новымъ-Городомъ, 8 іюня.

## 24.

При семъ прилагаю остальныя Меморіи, у меня бывшія.

Искренно сожалѣю, любезный Алексѣй Андреевичъ, о томъ, что ты мнѣ пишешь насчетъ своихъ глазъ. Но я надѣюсь, что оно пройдетъ. Гемороидальные припадки иногда производятъ подобное послѣдствіе.

Въ субботу я не могу еще пріѣхать въ Царское Село, ибо и матушка остается до вечера на Елагиномъ, а буду въ воскресенье, послѣ обѣда.

Моя личная печаль часъ отъ часу увеличивается, ибо больная ежедневно хуже становится.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ. А.

Квартира тебѣ будетъ въ Красномъ Селѣ весьма добрая, въ томъ же домѣ со мною.

Получено въ Царскомъ Селѣ 14 іюня.

## 25.

Не слѣдуетъ ли сіе заглавіе перемѣнить?

## 26.

*Царское Село, 23 іюня 1824 г.*

Не безпокойся обо мнѣ, любезный Алексѣй Андреевичъ. Воля Божія, и я умѣю ей покоряться. Съ терпѣніемъ переношу я мое сокрушеніе и прошу Бога, чтобы Онъ подкрѣпилъ силы мои душевныя.

Съ нетерпѣніемъ ожидаю я удовольствіе съ тобою увидѣться завтре и надѣюсь, что поѣздка моя и предметы, коими въ оной заниматься буду, разсѣятъ нѣсколько печальныя мои мысли. Навѣкъ тебя искренно любящій и благодарный за твое участіе въ моей скорби. Александръ.

Получено въ Грузинѣ 23 іюня.

## 27.

Лично по сему дѣлу со мною объясниться.

Петергофъ, 23 іюля 1824 г.

## 28.

*Пенза, 1 сентября 1824 г.*

Обоихъ разрѣшить.

Получено 15 сентября.

## 29.

*Симбирскъ, 5 сентября 1824 г.*

Внести въ Комитетъ Министровъ, дабы обращено было вниманіе на безпорядки, происшедшіе въ незаконномъ награжденіи Высоцкаго.

Получено 5 сентября.

## 30.

*Симбирскъ, 5 сентября 1824 г.*

Благодарю тебя, любезный Алексѣй Андреевичъ, за поздравленіе съ днемъ Ангела моего и за желанія твои. Они мнѣ драгоцѣнны, зная твою любовь ко мнѣ и всю искренность твоихъ чувствъ. Но и ты знаешь, сколь чистосердечно я тебя люблю и почитаю.

Благодаря Бога, путь мой весьма былъ счастливъ. Погода наипрелестнѣйшая безпрерывно продолжается, и дороги прекрасныя. Край, черезъ который я проѣхалъ, наибогатѣйшій и любо на него смотрѣть. Войсками [illegible] я весьма доволенъ, но однакоже, по истинѣ сказать, не дошли [illegible] совсѣмъ до тѣхъ, кои собраны въ округѣ 1 гренадерской дивизіи.

Противу 5 корпуса, который ты видѣлъ годъ назадъ подъ Москвой, 2 корпусъ лучше, равенствомъ и правильностію въ шагѣ.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ. Александръ.

Получено въ Округѣ Гренадерскаго графа Аракчеева полка 15 сентября.

---

## 31.

*Вологда, 17 октября 1824 г.*

При семъ прилагаю, любезный Алексѣй Андреевичъ, новый мой маршрутъ, изъ котораго ты увидишь, что я ѣду на Новгородъ, а не на Тихвинъ. Посему надѣюсь тебя увидѣть въ Новѣ-городѣ 22 ввечеру, если ты еще не уѣхалъ въ столицу.

Пребываю навѣкъ искренно тебя любящимъ. А.

Получено въ Округѣ Наслѣднаго Принца Прусскаго полка 22 октября.

---

## 32.

*Суббота, 8-го.*

Мы совершенно сошлись мыслями, любезный Алексѣй Андреевичъ, и твое письмо несказанно меня утѣшило, ибо нельзя мнѣ не сокрушаться душевно о вчерашнемъ несчастіи, особливо же о погибшихъ и оплакивающихъ ихъ родныхъ. Завтре побывай у меня, дабы все устроить.

Навѣкъ искренно тебя любящій. А.

Получено 8 ноября 1824 г., на другой день бывшаго наводненія въ С.-Петербургѣ.

---

## 33.

Пришли мнѣ еще одинъ экземпляръ инструкціи ген.-адъют., назначеннымъ временными воен. губернаторами.

Получено 11 ноября 1824 г. въ С.-Петербургѣ.

---

## 34.

Сейчасъ я получилъ отъ матушки извѣщеніе, что похороны Политики *) назначены завтре, то она желаетъ, чтобы разрѣшеніе отъ митрополита могло послѣдовать сего вечера или завтре поутру рано.

Получено 8 декабря 1824 г., въ 10 часовъ вечера.

---

*) Михаилъ Ивановичъ, [illegible] (р. 1768 г., † [illegible] октября 1824 г.)

## 35.

*Царское Село, понедѣльникъ, 22 декабря.*

Пріѣзжай ко мнѣ въ Зимній дворецъ, любезный Алексѣй Андреевичъ, завтре, въ одиннадцать часовъ. Я въ десять выѣду отсюда.

Получено въ С.-Петербургѣ 23 декабря 1824 г.

---

## Рескрипты, писанные въ послѣднее время жизни Государя Императора, въ 1825 году.

## 36.

*С.-Петербургъ, 1 генваря 1825 г.*

Не хочу я провести новаго года, не поздравя тебя, любезный Алексѣй Андреевичъ, и не пожелавъ тебѣ всякихъ благополучій на сей начинающійся годъ или, лучше сказать, не испрося на тебя истиннаго благословенія Божія.

При семъ прилагаю довольное число бумагъ.

Будь здоровъ и не забывай любящаго тебя искренно.

Получено въ г. Старой Руссѣ 2 генваря 1825 г.

---

## 37.

Оставить подворіе въ нынѣшнемъ состояніи, о чемъ я лично объяснялся съ обоими игуменами. Они того же мнѣнія.

Получено въ С.-Петербургѣ 13 генваря 1825 г.

---

## 38.

Отправить его въ Таганрогскій греческій монастырь, съ предписаніемъ настоятелю имѣть за нимъ строгое смотрѣніе.

Получено въ Царскомъ Селѣ, 20 генваря 1825 г.

---

## 39.

*С.-Петербургъ, 22 генваря 1825 г.*

Сей докладъ не выпускать, до личнаго объясненія со мною.

---

## 40.

Жаль мнѣ очень, любезный Алексѣй Андреевичъ, что твоему здоровью не лучше. Сто лѣтъ праздновалось отъ созданія Петербурга, какъ пріятное напамятованіе. Кажется, неловко принять сіе за образецъ для печальнаго воспоминанія, тѣмъ больше, что подобное воспоминаніе о Петрѣ Первомъ чинится ежегодно, наканунѣ его именинъ, т.-е. Петрова дня. Къ сему присовокупляется еще причина, не позволяющая подобный поминъ исполнить 28 генваря, ибо въ сей день рожденіе Михаила Павловича, что, кажется, лучше оставить сіе въ молчаніи.

Навѣкъ тебя искренно любящій.

Получено въ С.-Петербургѣ 26 генваря 1825 г.

---

## 41.

*Воскресенье, 1 февраля 1825 г.*

Изъ получаемыхъ ежедневно записокъ отъ Якова Васильевича Вилія, съ удовольствіемъ вижу, любезный Алексѣй Андреевичъ, что здоровье твое постепенно поправляется. Но въ полученной сегодня онъ меня извѣщаетъ, что ты собираешься завтре сюда пріѣхать. Я убѣдительно тебя прошу сего не дѣлать, ибо послѣ столь сильной лихорадки поѣздка сюда будетъ не въ мѣру, и ты подвергаешься опять простудиться.

Итакъ, я настоятельно требую отъ тебя, завтре не ѣздить. Послѣзавтре я самъ поутру буду въ Петербургѣ, въ будущую же поѣздку въ Царское Село я надѣюсь, что ты будешь совсѣмъ здоровъ, и тогда я отмѣнно буду радъ тебя здѣсь видѣть.

Искренно тебя любящій.

Получено 1 февраля 1825 г., въ 9 часовъ вечера.

---

## 42.

Взять справку, какой породы сей князь Ходжеминосовъ? Какой губерніи помѣщикъ, и давно ли родъ сей въ княжескомъ достоинствѣ?

Получено въ С.-Петербургѣ изъ Царскаго Села 17 февраля 1825 г.

---

## 43.

*1825 г. февраля 25 дня.*

1) Причины, побудившія правительство приступить къ установленію военныхъ поселеній.

2) Пользы, которыя правительство старалось соединить въ семъ установленіи.

3) Правила, на которыхъ сіе установленіе учреждено.

4) Выгоды, предоставляемыя поселянамъ, взамѣнъ обращенія ихъ въ военную службу.

---

## 44.

*С.-Петербургъ, Воскресенье, 1 марта 1825 г.*

Напиши, пожалуй, митрополиту Кіевскому, что я его желаю принять къ себѣ сегодня, въ 6 часовъ съ половиной.

---

## 45.

1) О Соймоновѣ.
2) О Гладковѣ.
3) О Шульгинѣ.
4) О Комитетѣ.
5) О фасадахъ.

Получено въ С.-Петербургѣ 20 марта 1825 г.

---

## 46.

Нужно заготовить отвѣтъ на обыкновенномъ основаніи, а по представленіямъ о наградахъ исполнить.

Получено въ С.-Петербургѣ 1 апрѣля 1825 г.

---

## 47.

Христосъ Воскресъ! Любезный Алексѣй Андреевичъ! Не зная твоихъ расположеній касательно нашихъ бумажныхъ занятій, считаю лучшимъ тебя извѣстить о расположеніи моего времени. Не оставалось у меня другого времени, какъ сего утра, для принятія съ дѣлами Московскаго генералъ-губернатора, онъ будетъ ко мнѣ въ 8 часовъ; затѣмъ я приму Воронцова съ его бумагами, не располагаясь иттить къ разводу. Потомъ схожу къ матушкѣ и сестрамъ; послѣ аудіенція двумъ Англинскимъ министрамъ, новому и старому, графу Сенъ-При, прусскому маіору Туну; потомъ въ часъ начальникъ Морского штаба, то я бы желалъ, чтобы ты ко мнѣ пріѣхалъ въ половинѣ второго, но безъ бумагъ, ибо у меня, право, времени нѣтъ, а я тебѣ передамъ которыя у меня находятся. Послѣ обѣда отправляюсь я въ Царское Село.

Получено 1 апрѣля 1825 г., на третій день Пасхи.

---

## 48.

Здѣсь должна быть ошибка, ибо 2-й *корпусъ* въ 1-й *арміи.* Если точно онъ 2-й арміи, то не можетъ быть 2-го корпуса, а долженъ быть 6-го или 7-го.

Получено въ Грузинѣ 23 апрѣля 1825 г.

---

## 49.

*Варшава, 15 апрѣля 1825 г.*

Твое письмо, любезный Алексѣй Андреевичъ, душевно меня опечалило насчетъ твоего здоровья. Я прошу Бога, отъ всего сердца, чтобы Онъ подкрѣпилъ и исцѣлилъ тебя. Не забывай кобылье молоко, оно тебѣ уже много помогло. Я сегодня, благодарю Бога, благополучно пріѣхалъ. Но свободнаго время долѣе тебѣ писать вовсе не имѣю.

Тебя искренно любящій навѣкъ.

Получено въ Грузинѣ 23 апрѣля 1825 г.

---

## 50.

*Варшава, 1 мая 1825 г.*

Внести въ Комитетъ Министровъ, дабы строгое вниманіе было обращено на сіе гнусное происшествіе, для открытія виновныхъ и должнаго примѣра надъ оными, такъ и надъ безсовѣстными игроками.

Получено въ Грузинѣ 13 мая 1825 г.

---

## 51.

*Варшава, 1 мая 1825 г.*

Кромѣ оной статьи, я согласуюсь въ прочихъ съ рѣшеніемъ Совѣта.

По сей же статьѣ отмѣчено мною, что рѣшеніе послѣдуетъ впредь, съ тѣмъ намѣреніемъ, дабы списаться съ Минскимъ губернаторомъ и отобрать у него объясненія по сему дѣлу. Вообще нужно собрать всѣ меморіи Совѣтскія, въ которыхъ подобныя отмѣтки: *что рѣшеніе послѣдуетъ впредь,* существуютъ.

Я ихъ дѣлалъ въ намѣреніи послѣ объясниться по симъ статьямъ, не задерживая исполненія по меморіи.

Получено въ Грузинѣ 13 мая 1825 г.

---

52.

*Варшава, 22 мая 1825 г.*

По пріѣздѣ моемъ, лично по сей бумагѣ со мною объясниться.

---

53.

*Варшава, 23 мая 1825 г.*

Немедля по полученіи письма твоего отъ 30 апрѣля, любезный Алексѣй Андреевичъ, далъ я нужныя повелѣнія начальнику штаба и поручилъ ему, объ оныхъ тебѣ сообщить, дабы ты съ Герцогомъ устроилъ размѣщеніе 13-й дивизіи такимъ образомъ, чтобы она не мѣшала поселеннымъ войскамъ, и дабы не было между ними сообщенія.

Самъ же я въ тотъ день не имѣлъ времени писать. Посему я надѣюсь, что ты уже и распорядилъ къ лучшему, какъ слѣдуетъ.

Здѣсь, благодаря Всевышняго, идетъ все по желанію, и я отмѣнно доволенъ общимъ расположеніемъ.

Попекись о своемъ здоровьѣ, оно мнѣ драгоцѣнно.

Навѣкъ тебя искренно любящій.

Получено въ Грузинѣ 31 мая 1825 г.

---

54.

*Сувалки, 3 іюня 1825 г.*

Какими вздорами заставляютъ заниматься и отрываютъ отъ дѣлъ, гораздо важнѣйшихъ.

Получено 10 іюня 1825 г.

---

55.

*Царское Село, 17 іюня 1825 г.*

Я самъ сбирался тебѣ писать, любезный Алексѣй Андреевичъ, когда я получилъ письмо твое. Я намѣреваюсь быть на Каменный Островъ въ пятницу поутру, то я тебѣ предлагаю, пріѣзжай ко мнѣ въ два часа. Часъ мы поработаемъ съ тобою до обѣда, потомъ отобѣдаемъ вмѣстѣ и послѣ обѣда будемъ продолжать работу нашу. Завтре же мнѣ необходимо на-[illegible] [illegible] политическія бумаги, которыя навалили на меня во время послѣдняго пути.

Навѣкъ тебя искренно любящій.

Получено въ С.-Петербургѣ 17 іюня 1825 г.

---

## 56.

*Царское Село, іюня 24, въ 10 часовъ вечера.*

Сейчасъ получилъ я письмо твое, любезный Алексѣй Андреевичъ.

Весьма мнѣ прискорбно, что дожди столь много повредили въ военныхъ поселеніяхъ. Сегодня въ Петербургѣ и Царскомъ Селѣ дождя не было. Я ѣздилъ на Каменный Островъ поутру, и грязь была большая, а послѣ обѣда воротился назадъ и уже большая пыль была отъ вѣтру, который весьма скоро сушитъ. Если сегодня у васъ дождь пересталъ и, по милости Божіей, завтра и послѣзавтра, то-есть день моего пріѣзда въ Грузино, его не будетъ, что уже составляетъ три дня, а къ сему можно еще причесть четвертый, то-есть день пріѣзда принца въ Грузино и на ночлегъ въ твой полкъ, что и составитъ тѣ четыре дня, которые ты желаешь для обсушки. Перемѣнять же весьма будетъ затруднительно, по причинѣ разсчета времени въ лагерѣ, который при семъ прилагаю и который докажетъ тебѣ, что упражненія въ ономъ хватаютъ до Петергофскаго житья. При томъ и крестины отложены до моего возвращенія изъ поселенія. Но если, по несчастію, дождь завтра будетъ итти сильно, то я рѣшусь отложить, о чемъ подробно тебѣ напишу съ другимъ фельдъегеремъ.

Навѣкъ тебя любящій.

Получено въ Грузинѣ 25 іюня 1825 г.

## 57.

*Царское Село, 13 іюля 1825 г.*

Я неудобства никакого не вижу принять Магницкаго, только надобно такъ распорядиться, чтобы не вмѣстѣ было съ Карамзинымъ, и лучше, ежели бы и не встрѣчались. Карамзинъ готовится просить дозволенія пріѣхать, то Магницкому можно назначить время послѣ отъѣзда Карамзина.

При семъ прилагаю отношеніе Московскаго военнаго генералъ-губернатора къ Дибичу, оно, кажется, писано прежде полученія моихъ послѣднихъ повелѣній насчетъ Мамонова. Но чтеніе сихъ бумагъ даетъ довольно странный видъ сему дѣлу. Не кроется ли тутъ чего другого? Мамоновъ вызывается прислать какую-то бумагу, которую его хотѣли заставить подписать. Сличая сіе съ приложеннымъ объявленіемъ его офицерамъ и солдатамъ, даетъ какое-то странное понятіе объ сей бумагѣ и содержаніи оной. Я подчеркнулъ краснымъ карандашомъ примѣчательнѣйшія мѣста. Для сего нужно мнѣ бы было съ тобою увидѣться, то не пріѣдешь ли въ Петергофъ, къ матушкиному празднику? Симъ случаемъ будешь имѣть способъ проститься съ принцемъ Оранскимъ, который ѣдетъ послѣ праздника.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящій.

Получено въ Грузинѣ [illegible] 1825 г.

## 58.

*Петергофъ, 2 августа 1825 г.*

Весьма согласенъ, чтобы отказать сему знаменитому прожектеру, раздѣляя совершенно опасеніе на его намѣренія.

## 59.

Прикажи мнѣ списать сію записку отъ знака № В до самаго конца.

Получено на Каменномъ Острову 29 августа 1825 г.

## 60.

*Велижъ, 4 сентября 1825 г.*

Спросить по сему дѣлу мнѣніе митрополита Серафима. Одно обстоятельство по оному довольно примѣчательно, то именно, что епископъ былъ братъ *второй* жены просителя.

Получено въ полку графа Аракчеева 10 сентября 1825 г.

## 61.

*Таганрогъ, 16 сентября 1825 г.*

Благодаря Бога, я достигъ до моего назначенія, любезный Алексѣй Андреевичъ, весьма благополучно, и могу сказать даже пріятно, ибо погода и дороги были весьма хороши. Въ Чугуевѣ я полюбовался успѣхамъ въ построеніяхъ. Объ фронтовой части не могу ничего сказать, ибо, кромѣ разводу и пѣшаго смотра поселенныхъ и резервныхъ эскадроновъ и кантонистовъ, я ничего не видалъ.

Петра Андреевича Клейнмихеля я съ удовольствіемъ нашелъ въ Чугуевѣ. Я кое-что препоручилъ ему тебѣ написать.

Здѣсь мое помѣщеніе мнѣ довольно нравится, воздухъ прекрасный, видъ на море, жилье довольно хорошее, впрочемъ, надѣюсь, что самъ увидишь.

При семъ прилагаю прежній проэктъ повѣстки по городу отъ военнаго губернатора, и поданную послѣ отъ начальника Морского штаба, съ необходимыми перемѣнами.

Теперь то время, что пора сдѣлать сіе оповѣщеніе, то условься вмѣстѣ съ Моллеромъ и Милорадовичемъ, и приведи оное въ исполненіе.

Пребываю навѣкъ тебя искренно любящимъ.

Получено послѣ смерти благодѣтеля моего Императора Александра Благословеннаго 10 декабря 1825 года.

## 62.

*Таганрогъ, 19 сентября 1825 г.*

При семъ прилагаю бумаги, поданныя мнѣ графомъ Воронцовымъ. Прочти ихъ со вниманіемъ. Онѣ заслуживаютъ уваженія. Мнѣ кажется, слѣдуетъ ихъ разсмотрѣть въ Комитетѣ Финансовъ. Но я бы желалъ, чтобъ сіе послѣдовало въ твое присутствіе, дабы обращено было должное вниманіе при разсужденіяхъ объ сихъ предметахъ. Для сего я полагаю, что ты побываешь на время въ Петербургѣ, до отъѣзда твоего въ Таганрогъ. Такимъ образомъ, ты самъ мнѣ и привезешь рѣшенія Комитета по симъ бумагамъ.

Пребываю навсегда тебя искренно любящій.

Получено въ Грузинѣ 1 октября 1825 г.

## 63.

*Таганрогъ, 22 сентября 1825 г.*

Любезный другъ! Нѣсколько часовъ, какъ я получилъ письмо твое и печальное извѣстіе объ ужасномъ происшествіи, поразившемъ тебя.

Сердце мое чувствуетъ все то, что твое должно ощущать. Но, другъ мой, отчаяніе есть грѣхъ предъ Богомъ.

Предайся слѣпо Его святой волѣ. Вотъ единая отрада, одно успокоеніе, которое въ подобномъ несчастіи я могу тебѣ указать, другихъ не существуетъ, по моему убѣжденію.

Искренне раздѣляю я твою печаль. Хотя я не зналъ и не видывалъ особы, тобою оплакиваемой, но она тебѣ была искреннимъ и давнишнимъ другомъ, сего довольно, чтобы потеря ея была для меня прискорбна. Къ сему присоединяется еще ужасная мысль объ образѣ сей кончины. Я живо воображаю все, что въ тебѣ, любезный другъ, должно было произойти. Твое положеніе, твоя печаль крайне меня поразили. Даже мое собственное здоровье сильно оное почувствовало. Но еще разъ тебѣ повторяю, съ чувствомъ живѣйшей любви къ тебѣ, отчаяніе есть грѣхъ и сильный грѣхъ. Покорность совершенная волѣ Всевышняго есть нашъ общій долгъ, и чѣмъ грусть сильнѣе, тѣмъ болѣе должны мы преклонить главы наши, съ умиленіемъ и повиновеніемъ Его святой волѣ. Покорись ей, и Богъ самъ тебя поддержитъ, тебя подкрѣпитъ.

Ты мнѣ пишешь, что хочешь удалиться изъ Грузина, но не знаешь, куда ѣхать? Пріѣзжай ко мнѣ: у тебя нѣтъ друга, который бы тебя искреннѣе любилъ. Мѣсто здѣсь уединенное, будешь здѣсь жить, какъ ты самъ расположишь. Бесѣда же съ другомъ, раздѣляющимъ твою скорбь, нѣсколько ее смягчитъ.

Но заклинаю тебя всѣмъ, что есть свято, вспомни отечество, сколь служба твоя ему полезна, могу сказать необходима, а съ отечествомъ и я неразлученъ. Ты мнѣ необходимъ. Я далекъ отъ того, чтобы желать отъ тебя продолженія трудовъ твоихъ въ первое время твоей грусти. Дай себѣ все нужное время на нѣкоторое успокоеніе душевныхъ и тѣлесныхъ своихъ силъ,—вспомни, сколь много тобою произведено и сколь требуетъ все оное довершенія. Я Бога усердно прошу, чтобы Онъ подкрѣпилъ твои силы и здоровье, и вселилъ бы въ тебя необходимую твердость, съ повиновеніемъ Его святой волѣ.

Пришли мнѣ подробное описаніе ужаснаго сего происшествія, показаніе преступниковъ и твое по всему оному предположеніе.

Объяви губернатору мою волю, чтобы старался дойтить всѣми мѣрами, не было ли какихъ тайныхъ направленій или подущеній?

Любезный другъ, жаль мнѣ выше всякаго изреченія твоего чувствительнаго сердца. Я представляю себѣ, что оно должно чувствовать, и скорблю съ нимъ искренно.

Прощай, любезный Алексѣй Андреевичъ, не покидай друга, вѣрнаго тебѣ друга.

Получено въ Грузинѣ 1 октября.

## 64.

*Таганрогъ, 3 октября 1825 г.*

Твое здоровье, любезный другъ, душевное и тѣлесное, послѣ таковаго несчастія, крайне меня безпокоитъ. Я нарочно вызвалъ сюда Петра Андреевича Клейнмихеля, человѣка тебѣ преданнаго, дабы съ нимъ посовѣтоваться насчетъ твоего положенія, и, по довольномъ разсужденіи, положили мы, чтобы ему отложить до другого времени осмотръ войскъ, находящихся подъ начальствомъ графа Витта, дабы могъ онъ возвратиться немедленно къ тебѣ. А я буду имѣть возможность получать подробное свѣдѣніе какъ о твоемъ здоровьѣ, такъ и о подробностяхъ всего несчастнаго приключенія. Признаюсь тебѣ, мнѣ крайне прискорбно, что Даллеръ ни одной строки о тебѣ не пишетъ, когда прежде онъ всякій разъ исправно извѣщалъ о твоемъ здоровьи. Неужели тебѣ не придетъ на мысль то крайнее безпокойство, въ которомъ я долженъ находиться о тебѣ, въ такую важную минуту твоей жизни? Грѣшно тебѣ забыть друга, любящаго тебя столь искренно и такъ давно! И еще грѣшнѣе усумниться въ его участіи въ твоей печали. Убѣдительно тебя прошу, любезный другъ, если самъ [illegible], то прикажи меня подробно извѣщать на свой счетъ, я въ [illegible] безпокойствѣ.

Пребуду искренно тебя любящій.

Получено въ Грузинѣ 13 октября 1825 г.

## 65.

*Таганрогъ, 3 октября 1825 г.*

Отецъ Архимандритъ Фотій!

По всѣмъ извѣстіямъ, до меня доходящимъ, графъ Алексѣй Андреевичъ послѣ несчастія, его поразившаго, находится въ крайнемъ упадкѣ духа, близкомъ даже отчаянія. Зная искреннее уваженіе его къ духовнымъ добродѣтелямъ вашимъ, я увѣренъ, что вы, съ помощію Всевышняго, много можете подѣйствовать на душевныя его силы. Подкрѣпя ихъ, вы окажете важную услугу Государству и мнѣ, ибо *служеніе графа Аракчеева драгоцѣнно для отечества.*

Христіанинъ обязанъ съ покорностію переносить удары, рукою Господнею ему наносимые. Мы всѣ въ волѣ Его. Испрашивая благословенія вашего, поручаю себя молитвамъ вашимъ.

*Письмо сіе хранить въ тайнѣ.*

---

## Два рескрипта и Указъ Комитету Министровъ Царствующаго Государя Императора Николая Павловича.

### 1.

*С.-Петербургъ, 20 декабря 1825 г.*

Графъ Алексѣй Андреевичъ!

Посылаю къ вамъ черновую записку двухъ моихъ къ вамъ отношеній, насчетъ перевода Канцеляріи *Собственной* Моей въ Мое непосредственное завѣдываніе и объ увольненіи васъ отъ завѣдыванія Канцеляріею Комитета Министровъ. Я ожидаю отъ васъ вашихъ на оную замѣчаній, вмѣстѣ съ возвращеніемъ ко мнѣ оной. Я желаю симъ исполнить долгъ мой и удовлетворить справедливому желанію вашему. Николай.

---

### 2.

*С.-Петербургъ, 20 декабря 1825 г.*

Графъ Алексѣй Андреевичъ!

Желая сохранить здоровье ваше, столь сильно потерпѣвшее отъ поразившаго насъ общаго несчастія, и столь мнѣ и отечеству нужное, я, согласно желанію и просьбѣ вашей, увольняю васъ отъ занятій дѣлами

по *Собственной* Моей Канцеляріи, которая посему и будетъ находиться въ непосредственномъ Моемъ завѣдываніи, равномѣрно, удовлетворяя желанію вашему, предоставляю вамъ и Канцелярію Комитета Министровъ поручить управляющему дѣлами сего Комитета, дѣйствительному статскому совѣтнику Гежелинскому, о чемъ Указъ Комитету сего числа послѣдовалъ.

Съ истиннымъ уваженіемъ пребываю къ вамъ навсегда доброжелательнымъ. Николай.

---

*С.-Петербургъ, 20 декабря 1825 г.*

Комитету гг. Министровъ.

По желанію и просьбѣ генерала графа Аракчеева, увольняю его отъ завѣдыванія дѣлами Комитета гг. Министровъ, а Канцелярію онаго повелѣваю поручить управляющему дѣлами сего Комитета, дѣйствительному статскому совѣтнику Гежелинскому. Николай.

---

## XII.

## Письма графа Аракчеева къ Императору Александру I *).

### 1810 годъ.

### 1.

*Изъ Грузина, 29 іюня.*

Я не имѣю столько ни разума, ни словъ, чтобъ изъяснить Вамъ, батюшка, Ваше Величество, всей моей благодарности, но Богу извѣстно, сколь много я Васъ люблю и на какихъ правилахъ я Вамъ преданъ, одно оное только меня и утѣшаетъ. Доставляйте мнѣ случай доказывать все сіе на опытахъ, тогда Вы меня болѣе полюбите.

Вашу потерю слышалъ я и знаю, что оная должна быть Вамъ тяжела, но извѣстная мнѣ Ваша вѣра на Всевышняго должна укрѣпить Васъ.

Приказаніе Ваше застало меня совсѣмъ готоваго ѣхать въ С.-Петербургъ, ибо Ея Высочество **) вчерась, только въ 4 часа пополудни, изволила пріѣхать въ Грузино и сегодня, въ 1 часъ пополуночи, въ совершенномъ здоровіи отправилась далѣе. Сіе самое меня здѣсь и удерживало, но, получа фельдъегеря отъ Васъ, батюшка, и увѣдавъ, что г. Лавровъ долженъ ко мнѣ, кажется, сегодня пріѣхать; я остался здѣсь, дабы, не терявъ времени, показать ему все нужное къ его свѣдѣнію и съ нимъ же вмѣстѣ немедленно возвратиться въ С.-Петербургъ, почему и прошу приказать ему скорѣе ко мнѣ пріѣхать, если, паче чаянія, онъ еще не выѣхалъ.

Ихъ Высочества отмѣнно ко мнѣ были милостивы и всѣмъ довольны, и я получилъ письмо для врученія Ея Императорскому Величеству Государынѣ Императрицѣ, которое, батюшка, осмѣливаюсь представить къ Вамъ, прося покорно Ваше Величество представить уже оное къ Императрицѣ и объяснить причину, почему я не самъ оное представляю, дабы не изволила прогнѣваться и принять сіе въ другомъ видѣ.

Ихъ Высочества расположены ѣхать и по ночамъ, дабы скорѣе прибыть въ С.-Петербургъ, и предполагаютъ успѣть въ нынѣшнюю пятницу ввечеру быть въ С.-Петербургѣ. Однако, запретили мнѣ Государынѣ Императрицѣ, Ваше Величество, объ ономъ сказывать, располагая увѣдомить о пріѣздѣ своемъ изъ Ладоги.

*) Архивъ канцеляріи Военнаго Министерства. XVI. 21.
**) Великая княгиня Екатерина Павловна съ супругомъ.

## 1812 годъ.

### 2.

*Изъ С.-Петербурга, 28 генваря.*

Батюшка, Ваше Величество! изволите увидѣть изъ письма Лаврова, что дѣла его идутъ хорошо.

Я же опять прибѣгаю къ Вамъ съ просьбами; адъютанты мои: Названовъ вышелъ въ отставку и нечѣмъ доѣхать домой, и даже здѣсь заплатить; онъ бѣденъ, но очень хорошій былъ слуга; другой, Перренъ, женится. Пожалуйте имъ обоимъ по тысячѣ рублей, оное будетъ служить награжденіемъ мнѣ, а дабы не безпокоить того, кого я болѣе всего на свѣтѣ люблю, то и адъютантовъ брать къ себѣ не буду.

## 1814 годъ.

### 3.

*Отвѣтъ графа Аракчеева, сдѣланный Государю Императору 22 мая 1814 года изъ Парижа, на полученное отъ Его Величества изъ С. Пе.*

Всемилостивѣйшій Государь! Чувствую всю цѣну милостиваго Вашего письма, оно будетъ для меня на всю жизнь утѣшеніемъ. Позвольте, Всемилостивѣйшій Государь, и мнѣ сказать съ прямою откровенностью, что любовь и преданность моя къ Вашему Величеству превышали въ чувствахъ моихъ все на свѣтѣ, и что желанія мои не имѣли другой цѣли, какъ только заслужить одну Вашу довѣренность не для того, чтобъ употреблять ее къ пріобрѣтенію себѣ наградъ и доходовъ, а для доведенія до Высочайшаго свѣдѣнія Вашего о несчастіяхъ, тягостяхъ и обидахъ въ любезномъ отечествѣ. Вотъ была другая цѣль моя! Но почувствовавъ слабость здоровья и замѣтя въ себѣ неспособность, которая не дозволяла меня употребить въ дѣлахъ и быть Вамъ, Всемилостивѣйшій Государь, полезнымъ, долженъ былъ просить себѣ увольненія. Не, смѣю скрыть также предъ Вами, Государь, и того, чтобы меня не тяготило душевное огорченіе.

Вашего Императорскаго Величества вездѣ и всегда буду благодарнымъ и вѣрнымъ подданнымъ и слугою.

### 4.

*(Писанное съ В. Р. Марченкою 3 сентября).*

Повелѣнія Ваши въ точности будутъ исполнены, и отвѣты мои изволите усмотрѣть изъ прилагаемой записки.

По [illegible] Сената, мое мнѣніе, что оное дѣло должно быть разсмотрѣно въ Совѣтѣ, почему и проектъ указа я отдалъ г. Марченку.

Въ ономъ дѣлѣ виноватъ министръ финансовъ тѣмъ, что позволилъ своему департаменту выдавать откупщикамъ деньги тогда, когда должно было дѣлать въ С.-Петербургской казенной палатѣ, и тогда бы сего упущенія не послѣдовало, а если бы что и случилось, тогда бы Сенатъ взыскалъ съ казенной палаты. Касательно ассигнованія суммъ гг. министрамъ для будущаго года, то указу никакого не надобно; я оное все объявилъ князю Николаю Ивановичу Салтыкову, и онъ приказалъ уже объ ономъ сообщить министрамъ, равнымъ образомъ объявилъ волю Вашу и г. министру финансовъ объ уменьшеніи его смѣты, а теперь займусь съ министромъ военнымъ и дамъ ему наставленіе, на какіе предметы должно будетъ требовать суммы на будущій годъ по Военному Министерству.

## 1816 годъ.

### 5.

*Изъ Смоленска, 10 сентября.*

Вашему Императорскому Величеству представляю одинъ примѣръ объ оказанномъ вспоможеніи отъ правительства экономическимъ и удѣльнымъ крестьянамъ Смоленской губерніи.

Послѣ прогнанія непріятеля изъ губерніи, въ началѣ 1813 года, до новаго урожая хлѣба, правительство принуждено было крестьянъ своихъ кормить; и для сего отпустило денежныя суммы, на кои разными чинами покупанъ былъ хлѣбъ, показанный цѣною отъ 10 до 19 руб. за четверть, овесъ по 13 рублей. Изъ онаго хлѣба, напримѣръ, отпущено крестьянину одна четверть или 8 четвериковъ съ тѣмъ, чтобъ онъ черезъ три года возвратилъ правительству. Но чѣмъ же отъ него требуютъ возврата? Не хлѣбомъ, а деньгами. Въ нынѣшнемъ году, по благости Божіей, цѣна хлѣбу не прежняя, а отъ 6 до 8 рублей за четверть, слѣдовательно, чтобъ выручить тѣ деньги, которыя казна съ него требуетъ, бѣдный крестьянинъ долженъ продать овса 21 четверикъ, что составляетъ болѣе нежели въ 2½ раза противу выданнаго ему хлѣба. Сей примѣръ представляю человѣколюбивому сердцу Вашего Величества и испрашиваю собственнаго Вашего заключенія: прилично-ли правительству брать съ подданныхъ своихъ низшаго класса людей, именно съ крестьянъ, столь неблаговидный и закону христіанскому противный прибытокъ? Народъ же, любящій и обожающій своего Государя, долженъ оное переносить, полагая въ мысляхъ своихъ, по невѣдѣнію въ дѣлахъ, и сей распорядокъ волею Вашего Величества.

## 1817 годъ.

### 6.

*19 мая.*

Батюшка, Ваше Величество!

Два дня я находился (17 и 18 числа) въ военномъ поселеніи Высотской волости, и по возвращеніи въ Грузино, исполняю Вашу волю и дѣлаю мое донесеніе:

1. Послѣ извѣстнаго Вашему Величеству сдѣлавшагося въ одной деревнѣ безпорядка, всѣ крестьяне оной деревни въ то же время скрылись въ лѣсъ, но какъ съ военной стороны ничего не было противу нихъ дѣлано, дабы ихъ болѣе не настращать и не озлобить, то они на третьи сутки собрались обратно домой и принялись за свои работы, окромѣ восьми человѣкъ начинщиковъ.

2. Изъ нихъ четыре человѣка 17 числа уже представлены крестьянами другихъ деревень, куда они пришли просить хлѣба, и находятся нынѣ подъ карауломъ.

3. Остальныхъ же четырехъ, самыхъ дурныхъ людей, еще по сіе время нѣту въ своихъ домахъ, и неизвѣстно, гдѣ находятся, а должно полагать, что и они также шатаются въ окружныхъ селеніяхъ, о чемъ и дано знать гражданской земской полиціи.

4. По соображенію моему на мѣстѣ о разныхъ разговорахъ между жителями сей вотчины, найдено, что въ числѣ ихъ находятся и, окромѣ вышеписанныхъ осьми преступниковъ, еще десять человѣкъ въ разныхъ деревняхъ, дурного поведенія и худо отзывающихся о семъ новомъ устройствѣ, чѣмъ самымъ отвращаютъ всѣхъ прочихъ крестьянъ отъ настоящей цѣли къ ихъ устройству; почему я всѣхъ оныхъ, записавъ въ солдаты, отправлю на почтовыхъ, подъ присмотромъ надежныхъ унтеръ-офицеровъ, въ Оренбургской корпусъ на службу къ генералъ-лейтенанту Эссену *).

5. Формальнаго же суда по бывшему безпорядку я не спѣшу начинать, дабы дать время остальныхъ четырехъ преступниковъ имѣть въ своихъ рукахъ.

6. Касательно же строенія, то доношу Вашему Величеству, что оное начато и будетъ продолжаться съ успѣхомъ по всѣмъ частямъ, и я ничего не упущу изъ виду, чтобы только все оное новое устройство шло въ порядкѣ.

Оканчиваю симъ, что желаю и молю Бога, дабы Ваше Величество были здоровы и спокойны.

---

*) Петръ Кирилловичъ, позднѣе графъ.

## 7.

*Іюня 6.*

Въ военномъ поселеніи, слава Богу, все благополучно, и дѣти военныхъ поселянъ, отъ 6 до 18 лѣтъ, всѣ обмундированы.

Обмундированіе, по распоряженію моему, началось въ одинъ день, въ 6 часовъ утра, при ротныхъ командирахъ въ четырехъ мѣстахъ, вдругъ, и продолжалось такимъ образомъ къ центру изъ одной деревни въ другую, при чемъ ни малѣйшихъ непріятностей не повстрѣчалось, кромѣ нѣкоторыхъ старухъ, которыя плакали, думая, что вмѣстѣ съ обмундированіемъ возьмутъ отъ нихъ дѣтей, но когда увидѣли, что, одѣвши, отдали имъ дѣтей и приказали въ то же время заниматься попрежнему крестьянскою работою, то и онѣ успокоились. Касательно же обмундированныхъ дѣтей, то на нихъ я любовался; они стараются покончить поскорѣе свои работы, а возвратясь домой, умывшись, вычистятъ и подтянутъ свои платья и немедленно гуляютъ кучами изъ одной деревни въ другую; а когда съ кѣмъ повстрѣчаются, то становятся сами уже во фрунтъ и снимаютъ шапки.

Крестьянамъ же, главное, полюбилось то, что дѣти ихъ всѣ почти въ одинъ часъ были одѣты, говоря, что отъ онаго одному противъ другого не обидно.

Окончивъ, съ Божіей помощью, сіе, я приступлю скоро и къ слѣдующему окончательному распоряженію. Судъ надъ бунтовщиками оконченъ, и я уже сдѣлалъ свою конфирмацію. Четырехъ только главныхъ зачинщиковъ гражданское вѣдомство высѣчетъ на мѣстѣ преступленія плетьми и возьметъ къ себѣ для отсылки ихъ на поселеніе, а остальныхъ двухъ человѣкъ, менѣе виновныхъ, высѣкутъ батогами и оставятъ военными поселянами, и симъ самымъ окончится оное дѣло, окромѣ находящагося одного зачинщика въ бѣгахъ, и о коемъ не можемъ узнать, гдѣ онъ по сіе время находится.

Какъ скоро оное будетъ окончено, то во всѣхъ деревняхъ розданы будутъ мундиры, и всѣмъ крестьянамъ до 46 лѣтъ приказано будетъ въ одинъ день, во всѣхъ деревняхъ одѣться въ мундиры и остаться въ оныхъ навсегда, употребляя оные уже ежедневно во всѣхъ своихъ работахъ. Волосы же стричь и бороды брить я не велю, а оставлю ихъ въ нынѣшнемъ положеніи, ибо сіе само по себѣ временемъ сдѣлается.

Окончивъ оное, я не премину донести особо объ ономъ Вашему Величеству.

## 8.

*Іюня 17.*

Всеподданнѣйше доношу Вашему Величеству, что всѣ годные на службу люди въ Высотской волости обмундированы и работаютъ уже въ мундирахъ. Сіе окончено столь тихо и успѣшно, что я и самъ не ожидалъ. Многое число жителей уже остригли бороды, а другіе и выбрили.

говоря, что непристойно уже въ мундирѣ быть въ бородѣ. — Итакъ, Всемилостивѣйшій Государь, я, кажется, не праздно жилъ здѣсь; успѣлъ сдѣлать въ новомъ и необыкновенномъ дѣлѣ хорошее начало, послѣ чего, кажется, вездѣ пойдетъ легко и успѣшно, когда здѣсь ближніе къ столицѣ крестьяне (235 человѣкъ) и ихъ дѣти (165 человѣкъ) надѣли военный мундиръ. Признаюсь вамъ, Государь, что я очень за оное благодарю Бога и чрезвычайно утѣшаюсь въ упованіи томъ, что оное и Вашему Величеству будетъ пріятно.

20 числа сего мѣсяца я располагаюсь явиться къ Вашему Величеству и буду просить, дабы Вы всемилостивѣйше пожаловали подарки моимъ помощникамъ: г.-м. Бухмееру, баталіонному командиру фонъ-Фрикенъ и адъютанту Мартосу.

---

## 1818 годъ.

### 9.

*Городъ Змієвъ, 18 апрѣля.*

Всеподданнѣйше приношу Вашему Императорскому Величеству глубочайшую благодарность мою за милостивое письмо Ваше отъ 27 марта, которое я удостоился получить 9 сего апрѣля, въ округѣ военнаго поселенія 3 уланской дивизіи.

Дѣйствительно, Всемилостивѣйшій Государь, человѣку, истинно вѣрующему, вездѣ можно видѣть Божію милость къ себѣ, какъ и письмо сіе доказало мнѣ оное.

Письмо сіе достигло до меня въ то самое время, когда я начиналъ было скорбѣть здѣсь отъ всѣхъ обстоятельствъ, мною тутъ встрѣченныхъ.

Но оно, поистинѣ, обновило унывающій мой духъ и придало мнѣ новыя силы трудиться почти день и ночь во все здѣсь мое пребываніе.

Всевышнему благодареніе! Съ Его святою помощію, мнѣ кажется, я сдѣлалъ хотя нѣчто полезное, и это самое меня совершенно успокоило.

При отъѣздѣ Вашего Величества изъ Москвы, извѣстны Вамъ были безпокойства, въ здѣшнемъ поселеніи возникавшія, такъ же, какъ и мое по сему случаю предписаніе, сколько можно менѣе военному начальству тревожить коренныхъ жителей, до моего пріѣзда къ нимъ. Но полученное мною дорогою извѣстіе о буйствѣ сосѣдственныхъ экономическихъ деревень, о коемъ донесено Вашему Величеству отъ генералъ-лейтенанта Лисаневича и харьковскаго гражд. губернатора, приводило меня въ то опасеніе, чтобы въ одно время вдругъ не открылось подобнаго духа неповиновенія и въ самыхъ военныхъ поселеніяхъ. Къ крайнему моему прискорбію, вскорѣ догадки сіи подтвердились: дорогою изъ Москвы я [illegible] извѣстіе о происшедшемъ безпорядкѣ въ округѣ Таганрогскаго [illegible]. Но, по милости Божіей, безпокойство сіе окончилось безъ всякаго [illegible], взятьемъ только 5 человѣкъ военныхъ поселянъ

подъ караулъ и объявленіемъ жителямъ о скоромъ моемъ къ нимъ пріѣздѣ, изъ коихъ четырехъ, найдя невинными, я немедленно освободилъ обратно въ свои домы.

Дабы имѣть мнѣ полное понятіе о положеніи здѣшнихъ дѣлъ и, сколько возможно, времени не теряя, употребить и самый путь свой въ пользу, я назначилъ генералъ-маіору Александрову выѣхать къ себѣ навстрѣчу въ городъ Орелъ, и оттуда уже, ѣхавши съ нимъ вмѣстѣ, поставилъ себя въ извѣстность обо всемъ, что было для меня нужно.

По пріѣздѣ сюда, дѣйствительно, я было унылъ духомъ, когда увидѣлъ 16/т. человѣкъ коренныхъ жителей въ страхѣ, печали и нѣкоторомъ родѣ онѣмѣлости, то-есть въ такомъ расположеніи, въ какомъ пребываетъ человѣкъ, когда онъ, будучи недоволенъ своимъ состояніемъ, страшится, но не знаетъ, что ему предпринять къ улучшенію своей участи, и отъ сей неизвѣстности переходитъ въ нѣкоторое вредное ко всему равнодушіе. — Коренные жители недовольны военнымъ поселеніемъ, а военное начальство жалуется на ихъ ослушаніе: однимъ словомъ, каждая сторона говоритъ свое и защищаетъ только себя, не думая о цѣли общей.

Въ семъ положеніи дѣлъ, единственный способъ къ поправленію оныхъ — прибѣгнуть къ Богу и просить Его о наставленіи, какъ и всегда я сіе дѣлаю. Въ то самое время, вдругъ, получаю Ваше письмо, яко благоволеніе ко мнѣ Божіе, и съ твердымъ упованіемъ на Святой Промыслъ, приступилъ къ слѣдующимъ мѣрамъ:

1. Дозволилъ каждому округу выбрать изъ каждаго селенія самимъ между собою по два человѣка депутатовъ и быть ко мнѣ въ дивизіонную штабъ-квартиру.

2. Выслушалъ прежде отъ нихъ только одни жалобы и желанія каждаго округа особо. Они показали мнѣ, что желаемое ими, есть у всѣхъ общее, и что оное можно допустить, нисколько не разстроивъ чрезъ то общаго плана поселенія, какъ Ваше Величество изволите ясно сіе усмотрѣть въ прилагаемыхъ здѣсь отданныхъ мною приказахъ.

3. Послѣ того депутаты каждаго округа были мною вторично выслушаны уже въ присутствіи генераловъ, полковаго командира и командира поселенныхъ эскадроновъ. Я объявилъ имъ свое согласіе на ихъ просьбы и возможность удовлетворенія оныхъ.

4. Отпустилъ депутатовъ по своимъ селеніямъ и при семъ велѣлъ имъ слышанное отъ меня объявить жителямъ, обѣщая, что все оное будетъ отдано въ приказѣ, котораго экземпляры раздадутся имъ печатные.

Симъ самымъ способомъ, кажется, успѣлъ я успокоить жителей, если только будетъ исполнять военное начальство сдѣланное мною распоряженіе, и если дастся время совершенно забыть имъ прошедшее и, такъ сказать, освободиться отъ нынѣшняго ихъ страха и онѣмѣлости.

Послѣ оной, позвольте сказать, Всемилостивѣйшій Государь, весьма трудной для тѣла и души работы, я объѣхалъ всѣ округи военнаго поселенія, разстояніемъ слишкомъ 200 верстъ составляющіе, подтвердилъ на мѣстѣ сдѣланное мною обѣщаніе и услышалъ отъ депутатовъ, что

объявленное имъ мое приказаніе кореннымъ жителямъ принято ими съ удовольствіемъ.

Вотъ главныя черты моего Вашему Величеству донесенія о здѣшнихъ моихъ занятіяхъ; подробности же онаго изволите усмотрѣть, если удостоите прочтенія, изъ бумагъ, здѣсь прилагаемыхъ, въ коихъ найти также изволите мѣры, принятыя мною, дабы ничего въ полкахъ не дѣлалось безъ моего позволенія и дабы самое росписаніе поселенныхъ и резервныхъ эскадроновъ было присылаемо ко мнѣ съ ихъ командирами, полагая симъ средствомъ побудить частныхъ командировъ, отъ коихъ зависитъ внутреннее спокойствіе жителей, заняться болѣе и понимать важность плана поселенія.

Если все, мною предпринятое, изволите Вы, Всемилостивѣйшій Государь, найти исполненнымъ сходно съ Вашими намѣреніями, тогда уже я тѣмъ паче удостовѣрюсь въ покровительствѣ къ себѣ Божіемъ. Его же святой волѣ угодно было съ 1796 года сблизить меня съ Наслѣдникомъ, а потомъ оставить и при моемъ Государѣ.

Наконецъ, всеподданнѣйше доношу Вашему Величеству, что безпорядки и въ Саввинской экономической отчинѣ прекращены, и что 17 человѣкъ зачинщиковъ взяты губернаторомъ въ Харьковъ къ суду.—Я же на сихъ дняхъ выѣзжаю отсюда и, проѣхавъ чрезъ поселенія графа Витта, явлюсь въ городъ Кишеневъ къ Вашему Императорскому Величеству, а тогда, во время самаго вояжа, возможно и должно будетъ въ подробности объясниться съ Вашимъ Величествомъ о всѣхъ здѣшнихъ дѣлахъ, требующихъ ближайшаго къ себѣ Вашего вниманія.

## 10.

*Сентября 29.*

Всеподданнѣйше доношу Вашему Императорскому Величеству, что во всѣхъ округахъ военныхъ поселеній, по полученнымъ донесеніямъ, все идетъ заведеннымъ порядкомъ и даже бывшіе, извѣстные Вашему Величеству, безпорядки въ 3 уланской дивизіи, что нынѣ вторая, въ Таганрогскомъ полку, приходятъ въ должный порядокъ, какъ доноситъ генералъ-лейтенантъ Лисаневичъ. Выписка изъ сего донесенія при семъ прилагается.

Объ успѣхѣ ученья въ поселенныхъ полкахъ 11 дивизіи, Елецкомъ и Полоцкомъ, Ваше Величество изволите усмотрѣть въ донесеніи генерала-лейтенанта Цвиленева, равномѣрно въ копіи при семъ прилагаемомъ.

Касательно прочихъ приказаній Вашего Величества, при Высочайшемъ отъѣздѣ Вашемъ мнѣ данныхъ, всеподданнѣйше доношу:

Генералъ-лейтенантъ Эссенъ увѣдомляетъ меня чрезъ посланнаго къ нему фельдъегеря, что безпорядки между уральскими казаками въ [illegible] окончились, и нынѣ все находится спокойно, и что посему [illegible] надобности вводить къ нимъ постороннихъ войскъ.

О московскомъ экзерциргаузѣ генералъ-лейтенантъ Бетанкуръ лично мнѣ объявилъ, что онъ послѣ осмотра своего въ проѣздъ свой чрезъ Москву донесъ уже Вашему Величеству, что никакой опасности онъ не предвидитъ, а прежнее донесеніе основалъ на словахъ пріѣхавшаго тогда изъ Москвы къ нему, извѣстнаго Вашему Величеству Боде.

О комитетѣ для разсмотрѣнія почтоваго дѣла я объяснялся съ министромъ внутреннихъ дѣлъ и, согласясь на составленіе онаго изъ членовъ, означенныхъ въ прилагаемомъ у сего рескриптѣ, всеподданнѣйше представляю оный къ Высочайшему подписанію.

По дѣламъ о переходѣ эстляндскихъ крестьянъ въ свободное состояніе Высочайше повелѣли мнѣ заготовить указъ о дворовыхъ людяхъ; но какъ по сему нужно было прежде сдѣлать сношеніе съ бывшимъ гражданскимъ губернаторомъ Икскулемъ, то нынѣ оный указъ всеподданнѣйше представляю къ подписанію.

Для поправленія бѣдныхъ жителей Стараго Крыма, армянъ, требовано было, по Высочайшему Вашему повелѣнію, отъ таврическаго гражданскаго губернатора мнѣніе о средствахъ, какія къ тому предполагаются, почему онъ въ донесеніи своемъ предполагалъ даровать имъ, съ наступающаго новаго года, право на винную въ ихъ городѣ продажу и отпустить въ пользу ихъ безденежно изъ озеръ Крымскихъ 50/т. пудовъ соли.

Ваше Величество повелѣли спросить у армянъ, довольны ли они симъ предложеніемъ, вмѣсто назначенной имъ въ жалованной грамотѣ земли?

Нынѣ, прилагается у сего доставленное чрезъ губернатора письменное ихъ показаніе, которое свидѣтельствуетъ ихъ собственное желаніе на предоставленіе имъ таковой продажи и отпуска соли.

Вслѣдствіе сего всеподданнѣйше при семъ подношу на имя министра финансовъ къ подписанію указъ.

---

## 11.

*Деревня Губарево, 12 октября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Октября 2 числа я выѣхалъ изъ Грузина для осмотра военныхъ поселеній 1 гренадерской дивизіи и сего числа окончилъ только оный въ баталіонахъ Короля и Принца Прусскаго, потому что я осматриваю всѣ деревни и всѣ земли, дабы знать подробно положеніе оныхъ, ибо, съ помощію Божіею, на будущее лѣто я приступлю уже къ строенію домовъ и въ баталіонѣ Короля Прусскаго.

Милостивыя ваши письма отъ 20 и 23 сентября я получилъ вчерашній день въ округѣ поселенія Наслѣднаго Прусскаго принца, принесъ душевно Богу за оныя благодарность и Вамъ оную же съ чистѣйшимъ сердцемъ повторяю, что Вы не забываете стараго своего слугу, который безпрестанно думаетъ о Вашемъ Величествѣ.

Осмотръ мой продолжается съ большимъ мнѣ удовольствіемъ, ибо вездѣ я нахожу удовольствіе жителей, тишину и спокойствіе, какъ съ ихъ стороны, такъ и отъ военныхъ ихъ товарищей, и во всѣхъ ротахъ нашелъ я неожидаемую новость: караулы представлены во время моего пребыванія какъ офицерскіе, такъ унтеръ-офицерскіе, изъ однихъ коренныхъ новыхъ военныхъ поселянъ, по доброй ихъ волѣ обучавшихся; я всѣхъ ихъ благодарилъ отъ имени Вашего и выдалъ каждому отъ лица Вашего денежное награжденіе.

Въ деревнѣ Есьянахъ вспомнилъ я мысленно про себя, что прошлаго года жители сей деревни дѣлали Вашему Величеству много заботы и неудовольствія, а нынѣ стоятъ въ ружье и дѣлаютъ все, что должно знать солдату. Вотъ что дѣлаетъ попеченіе Государя о своемъ народѣ.

Въ прочихъ военныхъ поселеніяхъ все, слава Богу, также смирно и спокойно, и генералъ-лейтенантъ Лисаневичъ донесъ мнѣ чрезъ нарочно присланнаго 8 числа сего мѣсяца, что и въ Таганрогскомъ полку всѣ жители обмундированы по положенію, и тѣмъ оное также, слава Богу, пріятнѣе, что все сіе окончено тихо и смирно; почему теперь, по возвращеніи моемъ, и находящихся въ округѣ моего полка 8 человѣкъ отправлено обратно въ ихъ семейства, во 2 уланскую дивизію.

Сего числа ночевалъ я въ деревнѣ Губаревой, на большой дорогѣ, и буду осматривать селенія, по Вишерѣ рѣкѣ расположенныя, а къ ночи переѣду ночевать въ имѣніе г-на Сперанскаго, а завтра отправлюсь въ Медвѣдскую волость и такъ далѣе.

Всѣ прочія приказанія Ваши исполню въ точности; но простите меня великодушно, что я много написалъ, и вѣрьте неизмѣнной моей къ Вамъ чистѣйшей преданности, съ коею до конца жизни пребудетъ.

## 12.

*Штабъ-квартира 1 Карабинернаго полка поселеннаго баталіона.*

*Село Медвѣдь, 18 октября.*

Графъ Аракчеевъ всеподданнѣйше испрашиваетъ:

1) О переводѣ въ гвардіи Саперный баталіонъ адъютанта моего инженеръ-поручика Шестакова, съ оставленіемъ въ прежнемъ званіи, который употребленъ мною былъ въ округахъ поселенныхъ баталіоновъ перваго и втораго Карабинерныхъ полковъ, при строеніяхъ госпиталей и домовъ баталіонныхъ командировъ, и все оное окончилъ успѣшно и хорошо, и [illegible] военные поселяне избавились нынѣ содержанія больныхъ [illegible]

2) Во время нынѣ моего здѣсь пребыванія явился ко мнѣ находящійся [illegible] въ отпуску у брата своего, военнаго поселянина, рядовой лейбъ-

гвардіи Финляндскаго полка Ѳедоръ Артемьевъ съ просьбою о переводѣ его въ 1 Карабинерный полкъ, въ поселяемый баталіонъ, для жительства съ роднымъ своимъ братомъ.

---

## 13.

*4 ноября.*

Дѣла Комитета Министровъ идутъ своимъ порядкомъ. Требующихъ неотложнаго Вашего Величества разрѣшенія по сіе время не представилось, потому Васъ оными теперь и не обезпокоиваю. Но считаю за нужное нынѣ же довесть до свѣдѣнія Вашего Величества о касающемся происшедшаго ослушанія крестьянъ въ войскѣ Донскомъ, за которое наказано большое число людей, хотя по суду, но безъ Высочайшаго утвержденія, чрезъ ошибку Сената, что изволите увидѣть въ прилагаемой запискѣ.

По поселенію войскъ вездѣ, слава Богу, смирно и спокойно, и идетъ своимъ порядкомъ. Я осмотрѣлъ поселенные баталіоны 1 гренадерской дивизіи и подношу о томъ Вашему Императорскому Величеству особый мой рапортъ. Прошу милостиваго Вашего утвержденія представляемымъ мною наградамъ. Ибо извѣстно Вамъ, Всемилостивѣйшій Государь, что я на оныя весьма скупъ, и ходатайствую не иначе, какъ о людяхъ, дѣйствительно достойныхъ Вашихъ милостей.

Напрасно безпокоилъ Васъ г. Марченко. Я уже прежде объявилъ Высочайшую Вашу волю, что ему должно присутствовать въ комитетахъ: о недоимкахъ и театральномъ; что дѣла же Государыни Императрицы, я зналъ прежде Вашу волю, дабы они находились въ Вашей канцеляріи. Нынѣ же и дѣла г. Сперанскаго я велѣлъ сдать камердинеру Мельникову, коего я призывалъ къ себѣ и объявилъ ему Ваше мнѣ приказаніе.

Молю Бога, да сохранитъ Ваше здоровье и да устроитъ скорое Ваше къ намъ возвращеніе! Сего желаетъ старый вашъ слуга и вѣрноподданный.

---

## 14.

*С.-Петербургъ, 18 ноября.*

Приношу Вашему Императорскому Величеству мою всенижайшую благодарность за всемилостивѣйшее письмо Ваше отъ 26 октября. Ежечасно молю Бога, чтобъ сохранилъ здоровье Ваше; ежечасно считаю дни, приближающіе Ваше къ намъ возвращеніе. Въ душевной, никогда неизмѣнявшейся моей къ Вашему Величеству привязанности, въ пріятной привычкѣ, болѣе чѣмъ двадцатилѣтней, нелицемѣрно служить Вашему Величеству, чувствительно скучаю безъ Васъ!

Повелѣніе Ваше по поводу случившагося безпорядка въ театрѣ отъ наглости актеровъ и упущенія жандармскаго офицера я исполнилъ, объявивъ

Ваше Монаршее замѣчаніе управляющему министерствомъ полиціи и военному генералъ-губернатору, обоимъ вмѣстѣ, равномѣрно и князю Тюфякину.

Объ опредѣленіи двухъ гражданскихъ губернаторовъ указы при семъ представляю къ Высочайшему подписанію, о господинѣ же Будбергѣ объяснялся лично съ барономъ Кампенгаузеномъ и получилъ на сіе его желаніе. И равномѣрно представляю при семъ и извѣстный Вашему Величеству указъ на имя министра финансовъ о ссудѣ денегъ Слободскому Украинскому гражданскому губернатору Муратову, который принимаетъ эту милость со всеподданническою благодарностію, и поведеніемъ котораго къ поспѣшествованію устройства военныхъ поселеній я отмѣнно доволенъ.

Дѣла Комитета Министровъ идутъ своимъ порядкомъ, и особаго вниманія Вашего или неотложнаго разрѣшенія Вашего требующихъ не случилось.

На прошедшей недѣлѣ были, однако, въ немъ два примѣчательныя засѣданія по дѣламъ Сибирскаго генералъ-губернатора, въ которыхъ, послѣ продолжительныхъ и жаркихъ разсужденій и преній, единогласно положено уволить и гражданскаго губернатора Трескина и генералъ-губернатора. По сему и разсудилъ я представить здѣсь проэктъ рескрипта къ Сперанскому, ежели изволите найти оный выражающимъ тотъ смыслъ, въ которомъ угодно было Вашему Величеству приказать къ нему написать.

Считаю нужнымъ довесть до свѣдѣнія Вашего, что, по представленію министра финансовъ объ увеличившейся по всему государству до 96/милл. руб. недоимки денежныхъ податей и сборовъ, изъ Сената публикованъ указъ, коего экземпляръ у сего прилагаю. По сему случаю происходятъ, кажется, въ публикѣ различные толки, какъ я слышалъ о томъ отъ нашего канцлера гр. Румянцева. Хотя гр. Румянцевъ, какъ извѣстно Вашему Величеству, и имѣетъ привычку видѣть вещи въ черномъ цвѣтѣ, однако, я счелъ за нужное обстоятельство сіе довесть до Вашего свѣдѣнія. Дѣло это разсматривано было въ Комитетѣ Министровъ во время моего послѣдняго объѣзда военныхъ поселеній.

Въ Государственномъ Совѣтѣ происходило жаркое разсужденіе по дѣлу о долгахъ графа Огинскаго. Болѣе же примѣчанія достойнаго ничего не случилось.

Оренбургскій военный губернаторъ Эссенъ прислалъ ко мнѣ нарочнаго съ рапортомъ къ Вашему Величеству, у сего представляемымъ. Онъ въ то же время прислалъ мнѣ списки и съ его рапорта и съ его отношенія къ статсъ-секретарю графу Несельроду. Изъ нихъ я увидѣлъ, что требованіе его принадлежитъ разсужденію Комитета Министровъ, и все дѣло [illegible] въ оный.

По Высочайшемъ Вашего Величества утвержденіи мнѣнія Государственнаго Совѣта, 12 прошедшаго августа, о бывшемъ тамбовскомъ вице-губернаторѣ Вейсѣ, я тогда же, по приказанію Вашему, объявилъ Высо[illegible] о выдачѣ ему утвержденнаго жалованья. Почему же неисполн[illegible] я тотчасъ справлюсь и, ежели нужно будетъ, дамъ [illegible]

Во всѣхъ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, тихо, смирно и благополучно. А я съ душевною всеподданнѣйшею привязанностію пребуду навѣкъ Вашего Императорскаго Величества.

---

## 15.

*Ноября 25.*

Батюшка, Ваше Величество!

Милостивое Ваше письмо отъ 1 ноября я получилъ. Служба моя посвящена единожды привязанности моей къ Вамъ, Государь, слѣдовательно и будетъ вѣчно она одинакова, несмотря на всѣ разные толки, партіи и непріятности.

Слава Богу, что пріѣздъ Вашъ къ намъ рѣшительно опредѣленъ; помоги Вамъ Богъ оное выполнить.

Требуемое позволеніе Оренбургскаго военнаго губернатора генералъ-лейтенанта Эссена о выводѣ войскъ въ киргизскую степь Комитетомъ отмѣнено и рѣшительно ему запрещено.

По дѣлу о постройкѣ судовъ для моста я, лично объяснившись съ г. Бетанкуромъ, объявилъ волю Вашу о препорученіи сей постройки г. Бетанкуру и объ отпускѣ на первый случай 25 тысячъ рублей.

Прилагаю не вложенный въ прежнемъ моемъ письмѣ указъ о выдачѣ денегъ Слободско-Украинскому гражданскому губернатору.

Въ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, все благополучно. Я 28 числа поѣду въ свое Грузино къ празднику Андрея Апостола помолиться и проѣду опять по нашимъ селеніямъ.

---

# 1819 годъ.

## 16.

*Августа 24, гор. Чугуевъ.*

Батюшка, Ваше Величество!

Представляя мои донесенія о здѣшнихъ дѣлахъ формальными бумагами, я пишу сіе письмо уже не къ Государю, а къ Александру Павловичу, слѣдовательно, и открываю здѣсь расположеніе моего духа.

Происшествія, здѣсь бывшія, меня очень разстроили. Я не скрываю отъ Васъ, что нѣсколько преступниковъ, самыхъ злыхъ, послѣ наказанія, законами опредѣленнаго, умерли; и я ото всего онаго начинаю очень уставать, въ чемъ я откровенно признаюсь передъ Вами.

По важности дѣла, я расчелъ о времени, что никакъ не могу поспѣть въ С.-Петербургъ къ отъѣзду Вашего Величества, а потому и отправилъ всѣ мои донесенія чрезъ сего нарочнаго, прося на оныя обратить Ваше

вниманіе и удостоить меня, прежде отъѣзда Вашего изъ С.-Петербурга, отвѣтомъ, чѣмъ самымъ успокойте мои мысли и душу.

Я осмѣливаюсь равномѣрно просить Васъ осмотрѣть, по предположенію Вашему и безъ меня, войска генералъ-маіора Княжнина и поселенные карабинерные баталіоны, чѣмъ самымъ Вы изволите имъ показать участіе Ваше въ семъ новомъ заведеніи, безпорядка же тамъ, и въ отсутствіе мое, никакого не будетъ; впрочемъ, буди воля Ваша, какъ Вамъ угодно, а я изъяснилъ свои мысли, по моему слабому понятію.

Окончивъ здѣсь осмотръ, я располагаю выѣхать обратно въ первыхъ числахъ сентября; слѣдовательно, разрѣшеніе Ваше получу въ дорогѣ, а можетъ-быть здѣсь еще и на мѣстѣ.

До конца моей слабой жизни пребуду вѣрноподданный Вамъ.

## 1820 годъ.

### 17.

*Село Грузино, 2 апрѣля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Милости ко мнѣ Ваши я чувствую въ полной ихъ цѣнѣ и прошу Бога ежедневно, дабы Онъ даровалъ мнѣ только здоровье служить Вамъ чистою душою. Дорога такъ худа, что въ одинъ день поспѣть къ обѣду въ Царское Село невозможно, а потому и ночую сегодни въ Померанье, дабы завтра, т.-е. въ субботу, имѣть счастіе обѣдать въ Царскомъ Селѣ и поздравить Васъ съ праздникомъ.

Болѣзнь Ваша испугала меня, но спасибо Муравьеву, что онъ меня успокоилъ. Государь! И Ваши лѣта приближаются къ нашимъ, то нужно беречь здоровье, худо безъ него; я оное каждый день чувствую надъ собою.

Вашего Императорскаго Величества
вѣрноподданный Г. А.

---

### 18.

*Изъ Могилева, отъ 8 августа.*

Батюшка, Ваше Величество!

Милостивыя письма Вашего Величества изъ Липецка и Чугуева я получилъ. Они каждый разъ даютъ мнѣ новыя силы посвящать всѣ дни моей жизни на службу Вашу. Я, по кончинѣ моей матери, исполнилъ послѣдній долгъ и прожилъ при ея гробѣ 2 недѣли, проведя оное время [illegible] и душевномъ размышленіи, а 1 августа отправился оттуда въ здѣшнее военное поселеніе пѣхотныхъ полковъ, Полоцкаго и Елецкаго, [illegible] здѣсь оные, беру смѣлость воспользоваться позволеніемъ Вашего

Величества и 17 августа выѣду отсюда въ Варшаву, дабы лично принесть мою вѣрноподданную благодарность за Ваше принятое обо мнѣ участіе и дабы равномѣрно окончить въ присутствіи вашемъ нѣкоторыя дѣла, какъ-то:. о рекрутскомъ наборѣ и учрежденіи фурштадтскихъ баталіоновъ.

---

## 19.

*30 сентября, Округъ поселенія графа Аракчеева полка.*

Батюшка, Ваше Величество!

Простите меня, что я обезпокою Васъ моею душевною благодарностію за милости Ваши, оказываемыя мнѣ во время моего пребыванія въ Варшавѣ. Я, по пріѣздѣ въ поселеніе 1 гренадерской дивизіи, нашелъ все благополучно, спокойно и смирно, окромѣ случившихся двухъ довольно важныхъ пожаровъ въ поселеніи 1-го Карабинернаго полка, что изволите усмотрѣть изъ прилагаемой у сего особой записки. Впрочемъ, слава Богу, въ баталіонахъ на работѣ находящихся больныхъ мало, и теперь я, осмотря оные, распущу ихъ по зимнимъ квартирамъ.

Прошу ежедневно Бога о сохраненіи Вашего здоровья и пребуду навѣки вѣрноподданный.

---

## 20.

*28 октября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Благодарю Васъ за милостивое Ваше письмо отъ 14 октября. Вы, батюшка, бывъ заняты дѣлами, обезпокоиваете себя еще и письмами къ подданному своему; мнѣ за сіе заслужить Вамъ невозможно, а долженъ только молиться за васъ Богу.

Какъ мнѣ скучно, больно и досадно, что случившееся въ Семеновскомъ полку происшествіе огорчитъ Ваше Величество; я, можетъ-быть, грѣшу, но думаю, что оно не отъ солдатъ.

Слава Богу, въ военныхъ поселеніяхъ вездѣ благополучно, тихо и смирно, и сего 31 числа вступаютъ въ округи поселенія дѣйствующіе баталіоны полка моего имени; но только, батюшка, нападаетъ Вашъ министръ духовныхъ дѣлъ кн. А. Н. Голицынъ. Я къ нему, по волѣ Вашего Величества, сдѣлалъ отношеніе, въ копіи у сего прилагаемое, а какой отъ него получилъ отвѣтъ, то оный въ оригиналѣ также при семъ прилагаю. Я уже привыкъ къ его расположенію, то и могу оное переносить; но, мнѣ кажется, неловко, что онъ изволитъ нападать на старика митрополита, дабы и его заставить быть непріятелемъ военнаго поселенія.

Уставъ, имъ упоминаемый не что иное, какъ молитвы, напечатанныя въ типографіи военной единственно для священниковъ военнаго поселенія, въ 1 гренадерской дивизіи находящихся, дабы они, переписывая, не сдѣлали ошибокъ, котораго одинъ экземпляръ у сего прилагаю

Я признаю самъ себя виноватымъ, что послалъ къ нему печатные, а не письменный, но можно ли въ нашихъ званіяхъ и мѣстахъ другъ къ другу придираться и дѣлать подобныя непріятности, дабы видѣли служащіе въ канцеляріяхъ, тѣмъ болѣе, когда его сіятельству видно было, что на все сіе была Высочайшая Ваша воля.

Цензурѣ довольно дѣла смотрѣть за сочинителями.—Извѣстнаго Вамъ Пушкина стихи печатаютъ въ журналахъ, съ означеніемъ изъ Кавказа, видно для того, чтобы извѣстить объ немъ подобныхъ его сотоварищей и друзей. Навѣкъ чистымъ сердцемъ и душою преданный Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 21.

*2 ноября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Слава Богу, во всѣхъ военныхъ поселеніяхъ благополучно, смирно и тихо. Въ прошедшее воскресенье, т.-е. 31 октября, вступили дѣйствующіе баталіоны гренадерскаго моего имени полка и расположились въ домахъ военныхъ поселянъ хозяевъ.

Извините меня, батюшка, что я при важныхъ Вашихъ занятіяхъ прилагаю при семъ порядокъ вступленія сихъ баталіоновъ и приказъ мой, въ полку отданный. Можетъ-быть, хотя не много, сіи бездѣлки мои развлекутъ трудную Вашу работу и тѣмъ самымъ облегчатъ душевныя занятія Ваши.

Чистымъ сердцемъ преданный Вашему Императорскому Величеству.

---

## 22.

*Грузино, 18 ноября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Очень много чувствую, какъ непріятно и печально было Вамъ получить извѣстіе о безпорядкахъ въ Семеновскомъ полку. Я узналъ объ ономъ въ своемъ Грузинѣ, и первое чувство моего сердца было о Вашемъ Величествѣ, что сіе происшествіе тяжко опечалитъ Васъ и сильно подѣйствуетъ на душу Вашу.

Я совершенно согласенъ съ мыслями Вашими, что солдаты тутъ менѣе всего виноваты и что тутъ дѣйствовали съ намѣреніемъ, но кто и какъ, то нужно для общаго блага найти самое оное начало. Я могу ошибиться, но думаю такъ, что сія ихъ работа есть пробная, и должно быть осторожнымъ, дабы еще не случилось чего подобнаго.

[illegible] Вашъ приказъ такой, какой необходимъ при семъ случаѣ; [illegible] о переводѣ офицеровъ прежнихъ и помѣщеніи новыхъ, но съ [illegible], весьма полезно.

Я, батюшка, живу въ Грузинѣ и поселеніи, и нѣтъ охоты ѣхать безъ Васъ въ городъ; то здѣсь, слава Богу, мало свѣдѣній доходитъ до меня; а слышалъ только отъ г.-м. Петрова, который съ Шварцомъ знакомъ, что онъ полагаетъ, сіе происшествіе случилось по неудовольствію на него офицеровъ.

Вы позволите мнѣ все говорить и писать. Не лучше ли будетъ если семеновскихъ солдатъ распредѣлить въ полки только 2 и 3 гренадерскихъ дивизій, чѣмъ самымъ Вы бы ихъ лучше сохранили, а о поведеніи ихъ имѣли бы вѣрное всегда свѣдѣніе.

Въ военныхъ поселеніяхъ вездѣ, слава Богу, смирно и благополучно. Молю Бога, да сохранитъ Ваше здоровье и даруетъ Вамъ скорѣе окончить общія дѣла и возвратиться къ намъ на труды своего государства.

---

## 23.

*Грузино, 30 ноября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Получа приказаніе Ваше отъ 9 ноября о присылкѣ по нѣсколько меморій, я исполняю оное, и съ первымъ послѣ сего повелѣнія ѣдущимъ фельдъегеремъ отправлю при семъ три меморіи.

Во всѣхъ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, благополучно, смирно, тихо. Я вчера возвратился изъ Есьянъ, смотрѣлъ тамъ 6 фузелерную роту, которая составлена по большей части изъ тѣхъ людей, которые при поступленіи своемъ въ военное поселеніе дѣлали извѣстные Вамъ безпорядки, но, признаюсь, былъ отмѣнно ими восхищенъ: люди прекрасные, здоровые, веселые и съ самымъ яснымъ на лицахъ душевнымъ усердіемъ.

Утѣшаясь душевно онымъ, я сдѣлалъ еще первую слѣдующую пробу: по нахожденіи роты въ экзерциръ-гаузѣ, я велѣлъ, неожиданно никому, выйти по командѣ моей всѣмъ штабъ и оберъ-офицерамъ и унтеръ-офицерамъ вонъ изъ экзерциръ-гауза, и заперъ двери; оставшись съ ними одинъ, спросилъ ихъ, нѣтъ ли у нихъ какихъ до меня просьбъ, и всѣмъ ли они довольны? Признаюсь, батюшка, я, по милости Божіей, былъ награжденъ за сію пробу; они всѣ, въ одинъ ясный и твердый голосъ, отвѣчали мнѣ, что всѣмъ довольны и ни о чемъ не имѣютъ причины ни жаловаться, ни просить. Я поблагодарилъ Бога, отпустилъ роту, сказавъ имъ, что обо всемъ ономъ буду писать къ Вашему Величеству, и былъ весь день очень веселъ.

## 24.

*С.-Петербургъ, 17 декабря*

Батюшка, Ваше Величество!

Милостивое Ваше письмо отъ 19 ноября я получилъ въ карабинерныхъ поселенныхъ баталіонахъ, куда ѣздилъ осматривать до выѣзда мосто

въ С.-Петербургъ, и по сей причинѣ не успѣлъ донесть Вамъ, батюшка, 10 декабря.

Кажется, пришедшіе мои баталіоны довольны своимъ расположеніемъ, и въ полку смирно, тихо и спокойно; штабъ-офицеры Чевакинской и Воронцовъ очень понимаютъ все устройство и находятъ оное для полка очень полезнымъ; о прочихъ офицерахъ ничего не могу сказать, ибо все люди молодые.

Баталіоны дѣйствующіе оба расположены въ округѣ своего полка и въ тѣхъ самыхъ поселенныхъ ротахъ, какъ Вы изволили назначить. Тѣсноты никакой нѣтъ, доказательствомъ чему служитъ прилагаемый рапортъ полковника Фрикена, изъ коего изволите усмотрѣть, что, по желанію самихъ постояльцевъ, всѣ мезонины остались незанятыми. Во всѣхъ поселеніяхъ, слава Богу, смирно, тихо и спокойно. При осмотрѣ карабинерныхъ баталіоновъ я нашелъ людей довольными своимъ положеніемъ, а особливо, какъ они увидѣли на опытѣ, что послѣ бывшихъ въ сентябрѣ пожаровъ милосердіемъ Вашего Величества всѣ они устроены и помѣщены въ домы на жительство, какъ обыкновенно экономическіе крестьяне при таковыхъ случаяхъ терпятъ всевозможныя нужды.

Въ Могилевскомъ поселеніи продолжается строгое слѣдствіе по принесеннымъ мнѣ жалобамъ, о коихъ я докладывалъ Вамъ, батюшка, въ Варшавѣ, и, къ неудовольствію моему, оказываются злоупотребленія ротныхъ командировъ отъ несмотрѣнія г-на Насѣкина, который, кажется, по получаемымъ мною донесеніямъ будетъ виноватъ. Я осмѣливаюсь опять послать къ Вамъ, батюшка, правила отправленія ежедневной службы, приспособленныя уже къ мѣстному расположенію поселеннаго полка, и одинъ экземпляръ ежедневнаго рапорта дежурнаго штабъ-офицера въ поселенномъ полку.

Я теперь, батюшка, нахожусь въ большомъ свѣтѣ и истинно признаюсь Вамъ, что отмѣнно безъ Васъ скучаю.

Осмѣливаюсь приложить записку по собственной моей просьбѣ, ибо мнѣ хочется сего молодого человѣка отъ нынѣшнихъ вольнодумцевъ, и занять по способности его продолжать далѣе математическія науки.

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный

---

## 1821 годъ.

### 25.

*С.-Петербургъ, 28 генваря.*

Батюшка, Ваше Величество!

Милостивыя Ваши письма отъ 16 декабря изъ Троппау и отъ [illegible] генваря изъ Лейбаха я получилъ, за которыя и приношу мою вѣрноподданную благодарность.

По первому письму я не доносилъ Вамъ, батюшка, потому что разсмотрѣніе годовой смѣты окончено въ Комитетѣ гг. Министровъ только сего генваря 25 числа. Убавка въ суммахъ сдѣлана, по согласію военнаго

министра, въ такихъ артикулахъ, въ которыхъ нашли возможность сократить; потомъ исключили нѣкоторыя суммы на новыя строенія, которыхъ начало удобно можно еще повременить, и, наконецъ, прибавкою 3/мил. руб. отъ министра финансовъ, по его согласію, и, однимъ словомъ, дѣло сіе окончено единогласно и хорошо. Вы, батюшка, напрасно безпокоились. Этотъ страхъ бываетъ ежегодно и всегда кончится возможностію выполненіемъ онаго дѣла.

По второму письму Вашему, я долженъ себя винить, что сдѣлалъ Вамъ, батюшка, безпокойство въ отеческой Вашей заботливости о размѣщеніи дѣйствующихъ баталіоновъ. Простите великодушно оному, но вѣрьте Богу, что я оныя дѣла очень горячо принимаю къ сердцу, а потому прежде, нежели я допустилъ сію мѣру, очень много ее разсматривалъ и обдумывалъ и, доводя ее до Вашего свѣдѣнія, напередъ зналъ, что я получу о семъ Ваше справедливое замѣчаніе. Но рѣшился дозволить оное по обоюдному самихъ солдатъ желанію, и дабы вдругъ не огорчить рядовыхъ хозяевъ, которые, получая полное число своихъ постояльцевъ, и такъ много уже должны заботиться въ содержаніи ихъ пищею, какъ, напротивъ того, я разсуждалъ, что если бы постояльцы почувствовали тѣсноту въ своемъ размѣщеніи, то отъ нихъ скорѣе я могу услышать неудовольствіе, потому что они видятъ въ каждомъ домѣ находящійся въ готовности устроенный для нихъ пустой покой, нежели отъ хозяевъ, которые бы молчали, но при началѣ сего важнаго дѣла могли бы возъимѣть къ постояльцамъ отвращеніе, и тогда возродилось бы между ними общая холодность и неудовольствіе, какъ, напротивъ того, нынѣ, по милости Божіей, до сего времени еще не было ни одной ссоры и жалобы между ними. Вотъ, батюшка, мои бывшія разсужденія при расположеніи симъ образомъ людей въ домахъ, но я оныя пишу не для того, чтобы оправдывать себя предъ Вами. Всякое Ваше мнѣ наставленіе есть священный для меня законъ, но если мои разсужденія были не хороши, то я человѣкъ, могу при всемъ моемъ усердіи ошибаться и прошу въ ономъ Вашего извиненія. Порядокъ сей, при наступленіи весны, самъ собою исправится по той причинѣ, что въ оное время хозяйки должны будутъ имѣть въ покояхъ болѣе мѣста для работы холста, и тогда сами пожелаютъ перемѣстить постояльцевъ въ верхніе покои.

Число больныхъ, замѣчаемое Вами, батюшка, кажется, не велико, ибо дѣйствующіе баталіоны перемѣнили образъ своей жизни и самую воду, да и принесли модныя болѣзни, коихъ должно было помѣстить непремѣнно въ госпиталь.

Мнѣ чрезвычайно больно, что я отнимаю у Васъ время на мои объясненія, и вторично въ ономъ прошу Вашего отеческаго прощенія.

Милосердіе Божіе ко мнѣ продолжается. Вездѣ въ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, смирно, тихо и благополучно, хотя недоброжелатели наши продолжаютъ истощать всѣ способы ухищренія къ помѣшательству онаго. Слѣдствіе о злоупотребленіяхъ въ Могилевскомъ поселеніи окончено, и я скоро донесу Вашему Величеству во всей подробности.

## 26.

*С.-Петербургъ, 11 февраля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Милостивое Ваше письмо отъ 15 генваря я получилъ и о капитанѣ Шишкинѣ сдѣлалъ мое отношеніе къ барону Сакену. Здоровье мое собственно для меня очень плохо, но для усердія моего и душевной привязанности къ Вамъ, батюшка, оно неизмѣнно и еще крѣпче молодыхъ моихъ лѣтъ.

По милости Божіей, во всѣхъ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, смирно, тихо и благополучно; на веселые дни наступающей масленицы я отъѣзжаю въ мое Грузино, дабы лично объѣхать баталіоны 1 гренадерской дивизіи.

О злоупотребленіяхъ въ Могилевскомъ поселеніи посылаю мое донесеніе. Я поступилъ по всей строгости начальника, что изволите усмотрѣть подробно изъ посылаемыхъ бумагъ.

Ваше Величество еще нынѣ получаете въ пакетѣ подъ № 1 особый журналъ Комитета гг. Министровъ по продовольствію въ Черниговской губерніи, изъ коего изволите увидѣть личное неудовольствіе военнаго губернатора, которое, кажется, во время голода можетъ сдѣлать упущеніе въ распоряженіяхъ, и отъ онаго будетъ болѣе вреда бѣдному народу. Я осмѣлился приложить проэктъ указа, если онъ излишній, то изорвите его, батюшка, и примите оное за мое обыкновенное въ дѣлахъ усердіе.

Здѣсь нехорошіе слухи о недостаткѣ продовольствія у жителей въ губерніяхъ: Курской, Смоленской, Орловской и Пермской.

Вашего Императорскаго Величества на всю мою жизнь преданный и вѣрноподданный.

## 27.

*Журналъ, требующій особаго Вашего, батюшка, занятія, о чемъ и записка моя прилагается.*

Записка.

*25 февраля.*

Я, батюшка, вмѣсто отъѣзда въ Грузино и поселеніе, сдѣлался боленъ и лежу въ постелѣ масленицу и первую недѣлю, а потому и не былъ въ Комитетѣ при разсужденіяхъ влагаемаго журнала.

Прочитавъ же оный, опасаюсь, не сдѣлано ли сіе представленіе на пробу, дабы само правительство согласилось на прибавку цѣнъ, которыя существовали уже нѣсколько лѣтъ сряду въ одномъ положеніи, а потому и полагаю, что нужно обратить Вамъ, батюшка, вниманіе В. М., дабы непремѣнно цѣны удержаны были, позволя въ поставкѣ вещей наблюдать и прежніе сроки, чѣмъ изволите отнять и причину, имъ выставленную.

Касательно же требуемыхъ суммъ, то мое мнѣніе такое, что В. М. можетъ всегда оными заимствоваться по возможности изъ прочихъ ему подчиненныхъ департаментовъ; что и я дѣлалъ во время моего управленія министерствомъ.

Въ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, благополучно, смирно и тихо.

Дѣла Государственнаго Совѣта получены и отосланы по принадлежности.

---

## 28.

*Марта 4.*

Мнѣ, батюшка, полегче, но я еще не могу никуда выѣзжать. Мой Даллеръ, во время моей трудной болѣзни, пригласилъ господина Миллера, а они теперь оба меня вмѣстѣ лѣчатъ.

Въ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, вездѣ благополучно, а въ Новгородскомъ и масленицу провели смирно и тихо.

---

## 29.

*Марта 11.*

Батюшка, Ваше Величество!

Здоровье мое хотя нѣсколько поправилось, но я еще такъ слабъ, что не могу никуда выѣзжать и хочу только сію минуту выѣхать въ первый разъ въ крѣпость къ панихидѣ, ибо исполненіе сего душевнаго долга всегда поставляю въ моей жизни первѣйшею пріятною обязанностію.

Благодарю Бога, во всѣхъ военныхъ поселеніяхъ благополучно, смирно, тихо и спокойно, а въ моемъ полку и вывозка камня скоро окончится. Посылаемая сего числа одна бумага успокоитъ Васъ, батюшка, что Ваше намѣреніе солдаты понимаютъ и начинаютъ оное чувствовать.

Отправленное нынѣ къ Вамъ, батюшка, образованіе штаба много меня занимало и, кажется, оно обработано довольно хорошо и во всѣхъ частяхъ согласно съ общими правилами прочихъ корпусныхъ штабовъ.

Полученное мною вновь письмо отъ губернатора Муратова, я почелъ долгомъ моимъ отослать при семъ къ вамъ, батюшка, въ оригиналѣ.

Молю Бога о сохраненіи здоровья Вашего, чего желаетъ вѣрноподданный Вашего Величества Г. А.

---

## 30.

*Марта 13.*

Батюшка, Ваше Величество!

Я не смѣлъ съ нынѣшнимъ фельдъегеремъ безпокоить письмомъ моимъ, слыша о воспослѣдовавшихъ отъ васъ указахъ по движенію арміи, и зналъ, что Вы, батюшка, нынѣ очень заняты по дѣламъ италіянскимъ.

а теперь еще и по дѣламъ молдаванскимъ, но пріѣздъ г-на Сперанскаго заставилъ меня обезпокоить Васъ сею бумагою. Сперанскій при личномъ свиданіи просилъ меня, дабы его письмо отправлено было къ Вашему Величеству въ моемъ пакетѣ. На оное я ему объяснилъ, что онъ можетъ сіе сдѣлать самъ, отославъ письмо свое дежурному генералу, но онъ желалъ, дабы я сдѣлалъ ему сіе въ одолженіе, почему уже я и рѣшился отъ него принять и при семъ оное прилагаю. По перепискѣ моей съ нимъ я не могъ его встрѣтить въ Грузинѣ по двумъ причинамъ: во-первыхъ, по моей болѣзни, а во-вторыхъ, что и увѣдомленіе его о проѣздѣ Новгорода я получилъ отъ него изъ Москвы наканунѣ его пріѣзда самаго сюда, въ Петербургъ. Но надѣюсь, что онъ будетъ у меня въ Грузинѣ, а потомъ увидитъ со мною вмѣстѣ и военное поселеніе. О подробностяхъ нашего здѣсь свиданія прилагаю особую записку.

Благодарю, батюшка, за милостивое письмо Ваше отъ 24 февраля. Дай Богъ, дабы Вы могли о возвращеніи своемъ поскорѣе выполнить ваше намѣреніе.

Представленную къ Вашему Величеству бумагу отъ министра просвѣщенія представляю при семъ обратно, потому что я уже 4 марта по сему дѣлу донесъ Вамъ, батюшка, запретивъ немедленно, по требованію кн. Голицына, продажу таблицъ; при обученіи же въ школахъ военнаго поселенія употребляются, по Вашему данному мнѣ повелѣнію, тѣ самыя таблицы, которыя напечатаны въ Министерствѣ Народнаго Просвѣщенія, слѣдовательно, дѣло сіе по моей части совершенно окончено, кажется, сходно желанію министра просвѣщенія.

*При семъ письмѣ приложена особая записка, отъ 25 марта, слѣдующаго содержанія:*

Г-нъ Сперанскій пріѣхалъ въ Петербургъ 21 числа, послѣ обѣда, къ вечеру.

Поутру 22 числа, рано, прислалъ ко мнѣ д. с. с. Цейера съ объявленіемъ о своемъ пріѣздѣ и съ просьбою назначить ему того же утра часъ, въ который бы онъ могъ пріѣхать къ первому ко мнѣ.

Въ первомъ часу, по назначенію моему, онъ пріѣхалъ ко мнѣ и между прочими разговорами сдѣлалъ мнѣ слѣдующіе три вопроса, на кои просилъ убѣдительнѣйше моего мнѣнія:

1 вопросъ: Представляться ли мнѣ во дворцѣ къ Императрицамъ?

Мой отвѣтъ: Вы пріѣхали сюда Сибирскимъ генералъ-губернаторомъ, а всѣ генералъ- и военные губернаторы обыкновенно въ первое воскресенье представляются, слѣдовательно, я не нахожу причины, дабы и Вы не должны были слѣдовать сему же общему порядку.

2 вопросъ Сперанскаго: Писать ли мнѣ о пріѣздѣ своемъ къ Государю?

Мой отвѣтъ: Государю о пріѣздѣ вашемъ будетъ извѣстно чрезъ [illegible] рапортъ военнаго губернатора о всѣхъ пріѣзжающихъ въ столицу; но если вы разсудите и сами особымъ письмомъ донести Государю Императору о своемъ пріѣздѣ, то сіе никакъ не противно общему [illegible]

3 вопросъ г-на Сперанскаго: Какъ ему вести себя: принимать ли къ себѣ всѣхъ, кто будетъ пріѣзжать, или по собственной моей склонности вести жизнь уединенную.

Мой отвѣтъ: Сей вопросъ очень трудный, и его рѣшить можете одни сами вы, сходно вашему желанію, а можетъ-быть, и по опытамъ, сдѣланнымъ къ вамъ первымъ посѣщеніемъ.

Анекдотъ разсказываетъ мнѣ Сперанскій.

Дорога его была изъ деревни его, близъ Пензы находящейся, на Тамбовъ—Рязань въ Москву.

Въ Рязань онъ пріѣхалъ въ 6 часовъ утра, такъ что еще немногіе въ городѣ вставши были.

Онъ узналъ, что Балашевъ въ Рязани, то и началъ бриться, дабы, одѣвшись, съѣздить къ нему, какъ чрезъ полчаса по пріѣздѣ его во время туалета отворяются двери и входитъ къ нему Балашевъ, съ адъютантами.

Балашевъ просилъ его къ себѣ обѣдать, дабы онъ могъ ему представить всѣхъ чиновниковъ губерніи ему ввѣренной.

Сперанскій упрашиваетъ его объ отмѣнѣ онаго и соглашается обѣдать у него, но не иначе какъ съ отмѣною сего представленія.

---

## 31.

*Грузино, 6 апрѣля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Милостивое Ваше письмо отъ 10 марта получилъ. Я приношу мою душевную благодарность какъ за оное, такъ и за препорученіе мнѣ резервовъ; истинно я всякое отъ Васъ мнѣ поручаемое дѣло принимаю Вашею себѣ наградою и считаю для себя удовольствіемъ быть Вамъ, батюшка, хотя мало въ чемъ полезнымъ. Труды Ваши тяжки для Васъ, я онаго не могу никогда иначе себѣ вообразить и молюсь только Богу о подкрѣпленіи Вашего здоровья. Раздѣлить же сего размышленія въ нынѣшнемъ расположеніи людей ни съ кѣмъ невозможно; я очень обрадовался и благодарилъ Бога, что Августѣйшая родительница Ваша уже нѣсколько разъ удостоила меня своею откровенностію; ее очень безпокоитъ Ваше отсутствіе, но, что дѣлать, надобно повиноваться опредѣленной Вамъ отъ Бога сей тяжкой судьбѣ.

Я, батюшка, къ 1 апрѣля переѣхалъ въ свое Грузино; былъ въ поселеніи; нашелъ, слава Богу, все хорошо; люди уже живутъ въ мезонинахъ. Выставка камня окончена, и происходитъ теперь сдача оному; и, слава Богу, никакого при сей работѣ несчастья не случилось; да и въ прочихъ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, все благополучно, смирно и тихо.

О резервахъ прилагаю къ свѣдѣнію Вашему, батюшка, особую записку. Движеніе гвардейскому корпусу весьма будетъ полезно, если еще займутся хорошенько во время онаго господами офицерами.

О недостаткѣ въ продовольствіи по губерніямъ хотя послѣ онаго и затихло, но г. Кочубей послалъ чиновниковъ узнать объ ономъ, а нынѣ получилъ я письмо изъ Орловской губерніи отъ больного Бухмеера, въ коемъ онъ повторяетъ мнѣ о нуждахъ народа въ продовольствіи, съ коего выписку я послалъ немедленно къ графу Кочубею.

О Мордвиновѣ доложу Вамъ, что я съ нимъ знакомъ, какъ и со всѣми, ему подобными, и считаю его пустымъ человѣкомъ, который изъ личности къ Мин. Фин. подаетъ свои мнѣнія, а выполнить ихъ самъ не въ состояніи, но при первомъ удобномъ случаѣ поговорю съ нимъ по всѣмъ Вашимъ, батюшка, замѣчаніямъ, но напередъ знаю, что добраго ничего не услышу.

Я сію недѣлю говѣю и, при душевной моей исповѣди, не имѣю грѣха противу Васъ, батюшка, а поздравляю Васъ, съ наступающимъ праздникомъ, въ которомъ первая моя мысль обратится къ Вамъ, ибо я теперь не имѣю родительницы, слѣдовательно, все на свѣтѣ у меня замѣняете собою.

Окончу мое письмо короткими словами о болѣзни моей; она должна быть въ какомъ-нибудь внутреннемъ моемъ около сердца поврежденіи, ибо припадки мои продолжаются, и ихъ облегчить не могутъ; но усердіе мое къ Вамъ, батюшка, при всякомъ біеніи сердца моего увеличивается, и будетъ неизмѣнно до конца моей жизни.

## 32.

*Грузино, 20 апрѣля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Милостивое Ваше письмо отъ 31 марта мною получено. Я прошу Бога ежедневно, дабы дѣла иностранныя позволили Вамъ скорѣе возвратиться къ намъ.

Вопросъ Вашъ, батюшка, весьма важный, и я другого ничего не могу придумать, какъ совершенно съ Вами согласенъ, что необходимо должно Вамъ окончить иностранныя дѣла, на которыя, конечно, и всѣ наши карбонари, вѣрно, глядятъ пристально, и ожидаютъ развязки оныхъ.

Я, батюшка, ведя съ Муратовымъ переписку о поселеніи, нарочно ни слова въ оной не упоминалъ ему въ отвѣтъ на его присланное письмо ко мнѣ и отосланное къ Вамъ. Но, несмотря на оное, я получилъ на Святой недѣлѣ вновь довольно важное письмо, которое не смѣю, чтобъ къ Вамъ не послать; оно, можетъ-быть, совершенно и пустое, но въ такихъ дѣлахъ и въ расположеніи моемъ кажется я не долженъ онаго таить отъ Васъ, батюшка.

По недостатку продовольствія въ Черниговской губерніи истинно, батюшка, одни личныя неудовольствія, но, кажется, теперь видно изъ донесеній, что закупкою хлѣба жители довольно обезпечены, и оное дѣло не должно много Васъ безпокоить; а письмо графа Разумовскаго единственно [illegible] его алчность къ доходамъ, ибо съ его состояніемъ [illegible] не только прокормлять своихъ крестьянъ, но и всѣхъ прочихъ

нуждающихся въ оной губерніи, и оно, кажется, также не стоитъ въ нынѣшнее время Вашего занятія.

Въ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, вездѣ смирно и спокойно; но только у насъ, въ Новгородской губерніи, очень большой разливъ рѣки Волхова, которому давно уже подобнаго не было, но по сіе время еще ничего вреда отъ сего не видно.

Замѣчаніе ваше, батюшка, объ офицерѣ, представленномъ мною къ отставкѣ за присылку просьбы, мимо начальства, въ Инспекторскій Департаментъ, я совершенно признаю справедливымъ и прошу въономъ извиненія; а его приказалъ судить военнымъ судомъ.

По болѣзни моей, которая кроется въ груди, легко я могу быть подверженъ скоропостижной смерти, то осмѣливаюсь у сего приложить поясненіе духовному моему завѣщанію. Прошу, батюшка, Высочайше оныя утвердить.

Вашего Императорскаго Величества вѣчно преданный вѣрноподданный.

---

## 33.

*Грузино, 26 апрѣля.*

Повелѣніе Ваше, батюшка, отъ 9 апрѣля я получилъ, и въ точности будетъ все исполнено, послано вторичными предписаніями въ отмѣну первыхъ, отъ меня уже разосланныхъ бумагъ.

Слава Богу, что время приближается Вашему къ намъ возвращенію; да услышитъ Всевышній желаніе Вашихъ вѣрноподданныхъ!

Просьбу г-на Мандрыки я читалъ, и Ваше замѣчаніе весьма справедливо. Почтъ-директоромъ въ Черниговѣ уже опредѣленъ подписнымъ Вашимъ, батюшка, указомъ 13 марта дѣйств. статск. сов. Мельниковъ, слѣдовательно, опредѣлить его туда уже невозможно; то я полагалъ бы, не угодно ли вамъ будетъ, батюшка, предоставить его просьбу разсмотрѣть въ Комитетъ раненыхъ, а ему предоставить опредѣлить мѣру удовлетворенія оной. Въ семъ смыслѣ я осмѣлился приложить два проэкта указовъ: въ одномъ препровождается его просьба, а въ другомъ просто безъ оной.

Въ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, вездѣ благополучно, смирно и тихо. Погода съ 10 апрѣля у насъ прекрасная, и весь лѣсъ уже распустился. Войска, на работу назначаемыя, уже собираются въ свои биваки. Навѣки преданный душою и сердцемъ вѣрноподданный.

---

## 34.

*Грузино, 2 іюля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Вчерашній день цѣлое утро провелъ я на осмотрѣ и слѣдствіи поселеннаго баталіона Наслѣднаго Принца Прусскаго полка, и, слава Богу,

ничего не оказалось, о чемъ Вамъ, батюшка, донесетъ подробно г.-м. Клейнмихель. Я цѣлые три часа былъ между солдатами, безъ офицеровъ, и все время разговаривалъ, до того, что уже не могъ говорить отъ усталости. О наградахъ представляю записки; онѣ всѣ по назначенію Вашего Величества.

Я опять чувствую себя нездоровымъ, а болѣе всего скука и тоска меня одолѣваютъ, и я на сихъ дняхъ на четыре дня думаю ѣхать въ Тихвинскій монастырь помолиться.

Полученное мною вчерашній день письмо отъ Ник. Ник. Новосильцова при семъ къ вамъ, батюшка, въ оригиналѣ прилагаю.

---

## 35.

*Грузино, 11 іюля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Благодарю Васъ, батюшка, за милостивое письмо и доношу, что въ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, все благополучно, и дѣло въ баталіонахъ Наслѣднаго Принца дѣйствительно окончилось, но думаю, что и отсылку къ генералу Эссену людей уменьшу и, вмѣсто шести человѣкъ, отошлю троихъ, но и тѣхъ еще отправленіемъ спѣшить не буду.

Порядокъ въ отчетахъ требуетъ подписного указа о пожалованной Вами, батюшка, за смотръ суммѣ, на отпускъ оной изъ капитала военныхъ поселеній, который при семъ и прилагаю.

## 36.

*Корпусная квартира, 7 августа.*

Батюшка, Ваше Величество!

Въ военныхъ поселеніяхъ все благополучно, но скотской падежъ въ 4 ротѣ Е. В. Короля Прусскаго продолжается. Дурная и дождливая погода сдѣлала военнымъ поселянамъ весьма много убытку, ибо самая большая часть ихъ сѣнокосовъ разлившеюся въ рѣкѣ Волховѣ водою потоплена; да и самый хлѣбъ началъ примѣтнымъ образомъ портиться. Но какъ всему оному есть власть Божія, то и сѣтовать на оное невозможно.

Осмотрѣвъ здѣшніе округи, я сего числа, батюшка, отправляюсь въ поселеніе карабинерныхъ полковъ, гдѣ пробуду до 13 числа сего мѣсяца. Если угодно будетъ Вашему Величеству посѣтить строго военныя поселенія, то, кажется, не иначе оное можно сдѣлать, какъ дать время установиться хорошей погодѣ, дабы успѣло хорошенько вездѣ просохнуть, что не прежде можетъ быть, какъ послѣ 20 числа августа, а безъ онаго теперь всѣ дороги сдѣлались не только дурны, но почти неспособны; и во всѣхъ работахъ нашихъ сдѣлалась большая остановка.

Въ какомъ же порядкѣ я нахожу возможнымъ представить Вамъ, батюшка, предполагаемый смотръ, то на усмотрѣніе прилагаю особую записку и прошу утвержденія Вашего.

## 37.

*14 августа.*

Батюшка, Ваше Величество!

Возвратясь изъ поселенія карабинерныхъ полковъ, я ничего иного, слава Богу, не могу донести Вашему Величеству, какъ все нашелъ хорошо, смирно и спокойно; о чемъ донесу и формально, вслѣдъ за симъ.

О побѣгахъ изъ раскольниковъ я съ ними имѣлъ большой разговоръ, и кажется, и ихъ усовѣстилъ, обѣщавъ имъ ходатайствовать у Васъ, батюшка, по ихъ просьбамъ; о чемъ впредь особо донесу Вашему Величеству. Побѣги же ихъ въ общемъ числѣ также неважны, ибо бѣжало ихъ изъ обоихъ полковъ восемь человѣкъ мущинъ и женщинъ. Разобравъ сіе дѣло, я только двухъ необмундированныхъ поселянъ и одну жену бѣжавшаго унтеръ-офицера отправилъ въ Новгородъ къ губернатору въ рабочій домъ.

Теперь приступаю къ донесенію вамъ, батюшка, объ общемъ здѣсь несчастіи, происшедшемъ отъ безпрерывныхъ дождей, отъ коихъ рѣка Волховъ разлилась до самой той же высоты, какая была нынѣшнею весною, а еще хуже, что вода и по сіе время ежедневно прибываетъ и, затопивъ всѣ луга, теперь затопляетъ уже и самыя поля съ хлѣбомъ. Ото всего онаго должно опасаться недостатку большого не только въ прокормленіи скота, но и самыхъ людей, а продолжающіеся дожди не позволяютъ ни готоваго хлѣба убирать, ни вновь для будущаго года сѣять. Дороги сдѣлались такъ дурны, что не только я слегъ въ постелю отъ несносной боли въ боку, но самая даже коляска Ваша почти сдѣлалась негодною. Сообщеніе сухопутное, по разлитію водъ, отъ Чудова въ Грузино и изъ округа Гренадерскаго моего имени полка въ Спасскую Полисть совсѣмъ прекратилось; а по всѣмъ онымъ причинамъ, я осмѣливаюсь предложить Вамъ, батюшка, объ отмѣнѣ Вашей поѣздки въ военное поселеніе.

Прилагаю при семъ полученный пакетъ въ моемъ письмѣ отъ генералъ-адъютанта Чернышева, какъ и самое его ко мнѣ письмо.

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

## 38.

*Грузино, 16 августа.*

Батюшка, Ваше Величество!

Приношу Вамъ, батюшка, мою вѣрноподданную благодарность за милостивое письмо Ваше, я отдохнулъ уже послѣ своей поѣздки и завтра ѣду въ военное поселеніе.

Прилагаю при семъ нѣсколько бумагъ, касающихся до военнаго поселенія; изъ нихъ нѣкоторыя, кажется, будутъ пріятны Вамъ, батюшка. Я нарочно объяснилъ желаніе крестьянъ въ формальномъ рапортѣ, дабы если угодно Вамъ будетъ отдать оный къ исполненію въ разсужденіи Высочайшаго приказа, то видѣли бы невѣрующіе и вредящіе намъ. Пріѣздъ Вашего Величества я всегда считаю особою себѣ наградою, а потому я и буду ожидать рѣшительнаго приказанія Вашего, но, дай Боже, чтобы погода началась хорошая, которая у насъ все и по сіе время продолжается еще очень дождливая, то и нужно, чтобъ хотя нѣсколько просохнуло. Прибыль воды все еще продолжается, и сообщеніе изъ Чудова въ Грузино очень плохое. Если же сія несносная погода помѣшаетъ пріѣзду сюда Вашему, батюшка, то я уже пріѣду, съ позволенія Вашего, къ 25 числу въ Царское Село.

## 39.

*Грузино, 23 сентября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Во всѣхъ военныхъ поселеніяхъ обстоитъ благополучно. Какіе произведены были мною смотры и ученья въ присутствіи генераловъ: графа Витта, Ешина и полковника Криднера, то объ ономъ всеподданнѣйше представляю особую записку и испрашиваю милостиваго Вашего вниманія, дабы Вы изволили объ оныхъ спросить какъ у г. Витта, такъ и у полковника Криднера, изъ коихъ послѣдній не осмѣлится предстать къ Вашему Величеству безъ особаго Вашего ему приказанія.

## 40.

*Грузино, 20 октября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Мои занятія Вамъ должны быть извѣстны: Грузино и военное поселеніе; вотъ мои прогулки. Но для чего оное? Единственно для того, чтобъ угодить моему Государю Александру Павловичу, съ коимъ я провелъ мою молодость, а теперь и старость ему же посвящаю.

Лѣто было худое, отчего и работы шли неуспѣшно, то хотѣлось оное наградить хорошею осенью, почему и оставался здѣсь, пока всѣ войска пошли по квартирамъ. Вчера только изъ поселенія возвратился и располагалъ было завтра ѣхать совсѣмъ уже на шумное городское житье, но, не знаю отъ чего, прошедшую ночь въ поселеніи, да и сію въ Грузинѣ, имѣлъ сильные болѣзненные свои припадки, такъ что долженъ былъ посылать будить своего Даллера; то отдохнувъ сегодня и завтра, а въ субботу къ ночи переѣду въ городъ, и если Вы, батюшка, будете находиться

въ Царскомъ Селѣ, то я осмѣлюсь вечеромъ увидѣться съ Вашимъ Величествомъ.

Капиталъ военнаго поселенія составился Вашимъ, батюшка, распоряженіемъ, слѣдовательно и употребленіе его совершенно зависитъ отъ воли Вашей, а мое мнѣніе о деньгахъ такое, что онѣ учреждены, кажется, не для того, чтобъ лежать, но для употребленія, а особливо для помощи въ нуждахъ добрымъ людямъ.

Слѣдовательно, назначаемую Вами, батюшка, сумму 500/т. рублей, очень возможно выдать изъ капитала военнаго поселенія.

Но денегъ я къ Вашему Величеству не могу съ симъ фельдъегеремъ прислать, ибо я никогда казенныхъ денегъ не держу у себя ни одного рубля, а на мелкія употребленія для раздачи въ поселеніяхъ, безъ чего обойтись нельзя, издерживаю по возможности свои собственныя, разумѣется небольшія суммы, потому что и весь мой годовой доходъ состоитъ изъ 70/т. рублей, включая въ оное число и получаемое мною отъ Васъ жалованье и столовыя, 18/т. рублей. Всѣ денежныя суммы находятся всегда въ Экономическомъ Комитетѣ, но оный, по моему приказанію, не смѣетъ у себя держать наличныхъ денегъ болѣе, какъ для необходимыхъ расходовъ, что показываетъ прилагаемая у сего послѣдне мною полученная дневная записка, и прочія всѣ суммы находятся въ Ломбардѣ; то я нынѣ же предписалъ Комитету требовать изъ Ломбарда въ нѣсколько пріемовъ означенную сумму 500/т. рублей, и по мѣрѣ полученія изъ онаго я буду представлять лично къ Вамъ, батюшка. А первые 200/т. рублей можно будетъ изъ наличныхъ въ Комитетѣ, немедленно по пріѣздѣ моемъ къ Вамъ, представить, и обо всемъ ономъ я донесу Вамъ, батюшка, при первомъ личномъ моемъ представленіи.

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный Г. А.

(Послано съ поручикомъ Блюменталемъ).

---

## 1822 годъ.

### 41.

*Февраля 9.*

Батюшка, Ваше Величество!

Я во вторникъ въ Комитетѣ гг. Министровъ занемогъ и насилу могъ пріѣхать домой, и лежалъ въ постелѣ цѣлый вчерашній день. Сегодня, хотя мнѣ немного и легче, но я не могу ѣхать въ Царское Село ни сегодня, ни завтра, въ чемъ и прошу Вашего себѣ извиненія.

## 42.

*Апрѣля 24, въ 10 часовъ вечера.*

Батюшка, Ваше Величество!

Я болѣе бы ни для чего не желалъ себѣ здоровья, какъ только для того, батюшка, чтобъ мнѣ служить Вамъ; вѣрьте истинному Богу, что я чувствую Вашу къ себѣ милость и цѣню ее, какъ вѣрный Вашъ сынъ и слуга.

Боль моя въ груди не проходитъ, а особливо ввечеру я чувствую жаръ и потъ, а ночью имѣлъ и лихорадку съ ознобомъ. Я безпрестанно вчера и сегодня былъ почти весь день на воздухѣ и стараюсь себя перемогать; сегодня ѣздилъ съ Даллеромъ въ дрожкахъ, но при семъ движенiи чувствую боль сильнѣе. Молюсь Богу, дабы Онъ меня облегчилъ для службы моему отцу и благодѣтелю Александру Павловичу.

---

## 43.

*Грузино, 5 мая.*

Батюшка, Ваше Величество!

Благодарю Васъ, батюшка, за присылку ко мнѣ Якова Васильевича Вилье; онъ меня успокоилъ, что я, отдохнувъ, буду въ состоянiи опять служить моему благодѣтелю Александру Павловичу, и сiе самое уже меня чрезвычайно порадовало.

Молюсь Богу, дабы сохранилъ Ваше здоровье при безпрестанныхъ трудахъ Вашихъ.

Пребываю навѣкъ чистою душою преданный Вамъ вѣрноподданный.

---

## 44.

*Грузино, 11 мая.*

Батюшка, Ваше Величество!

Имѣя по нѣкоторымъ дѣламъ, касающимся до военныхъ поселенiй, а особенно по полученному отъ гр. Витта донесенiю, доложить Вашему Величеству, я отправилъ оныя съ генералъ-маiоромъ Клейнмихелемъ, прося Васъ, батюшка, принять его съ оными; онъ не займетъ Васъ болѣе получаса. Простите меня великодушно, что я осмѣливаюсь приложить къ Вамъ копiи съ писемъ, полученныхъ мною изъ Кiева отъ брата моего; я не знаю г. губернатора, а слышалъ много хорошаго о вице-губернаторѣ, но все сiе предаю въ Ваше мудрое соображенiе и во всемъ совершенно съ Вами, батюшка, буду согласенъ.

Желая скораго и благополучнаго возвращенiя, остаюсь до конца жизни преданный Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 45.

*Грузино, 31 мая.*

Приношу Вамъ, батюшка, вѣрноподданническую благодарность за милостивое Ваше письмо изъ Острова, ко мнѣ писанное. Я не хотѣлъ безпокоить Васъ, батюшка, письмомъ своимъ, зная, что Вы во время Вашего вояжа были много заняты.

Употребляемое мною кобылье молоко дѣлаетъ мнѣ пользу, и я съ оного времени имѣю свои припадки слабѣе, но только еще не могу хорошо спать; но со всѣмъ онымъ чувствую себя, слава Богу, лучше, и завтра же поѣду смотрѣть свои полки, а послѣ сего осмотрю округи Императора Австрійскаго, Короля Прусскаго и Наслѣднаго Принца, на что и употреблю 6 дней, а по возвращеніи въ Грузино, намѣренъ пріѣхать, около 10 числа іюня, въ Царское Село поклониться Вамъ, батюшка, ибо мнѣ очень скучно, что я такъ долго не видалъ моего единственнаго въ свѣтѣ благодѣтеля.

Во всѣхъ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, благополучно, смирно и тихо.

---

## 46.

*Грузино, 2 іюня.*

Батюшка, Ваше Величество!

Милостивое Ваше ко мнѣ расположеніе превышаетъ всякую благодарность, и я со всѣмъ душевнымъ чувствомъ моего желанія не знаю, чѣмъ и когда могу за оное заслужить. Къ одному Всемогущему Богу обращаюсь ежеминутно съ молитвою, да подкрѣпитъ Его святая десница мое здоровье, которое ни для чего иного не будетъ употреблено до конца моей жизни, какъ къ истинному и усердному служенію моему отцу, благодѣтелю и Государю Александру Павловичу.

Сейчасъ поѣду въ поселенія, ибо я назначилъ осматривать войска, а потомъ, на будущей недѣлѣ, пріѣду въ Царское Село съ моею благодарностью къ моему благодѣтелю.

---

## 47.

*Грузино, 25 іюня.*

Батюшка, Ваше Величество!

Приношу мою вѣрноподданную благодарность за милостивое Ваше письмо; я возвратился изъ военнаго поселенія въ пятницу, т.-е. 23 числа, и признаюсь, батюшка, я усталъ и теперь отдыхаю, а къ удивленію своему замѣчаю, что старость иногда оспариваетъ и самое усердіе. Но утѣшаю себя тѣмъ, если я угодилъ Вашему Величеству. Деньги 10 т. рублей мною получены, а я навѣкъ пребуду вѣрноподданный.

---

## 48.

*Грузино, 1 іюля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Я виноватъ, батюшка, передъ Вами. Послѣ возвращенія моего изъ военнаго поселенія, по обыкновенію печатавъ самъ пакетъ къ Вашему Величеству, позабылъ вложить пространную меморію, которая и оставалась здѣсь у меня; въ чемъ и прошу у Васъ, батюшка, милостиваго прощенія, ибо я себя за оное уже наказалъ лишнимъ припадкомъ, дабы впредь онаго не случилось. При семъ отправляю вновь приготовленныя меморіи. Инвалиды за скотомъ, я полагаю, уже прибыли въ Царское Село; а Клейнмихеля я, батюшка, не отправляю потому, что съ 25 числа іюня ожидаю всякой день генерала Рауха, и коль скоро покажу ему военное поселеніе, то вслѣдъ за нимъ и генерала Клейнмихеля отправлю съ дѣлами, которыя всѣ уже приготовлены. Молоко я, батюшка, регулярно пью каждый день, и оно мнѣ дѣлаетъ примѣтную пользу. Повторяя мое извиненіе, пребуду навѣкъ Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 49.

*Грузино, 17 іюля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Благодарю, батюшка, за милостивое награжденіе Ваше поселеннымъ войскамъ отряда Новгородскаго; они по усердію своему достойны Вашей милости. Въ прошедшую субботу я возвратился изъ карабинерныхъ поселеній и нашелъ тамъ, слава Богу, все хорошо и смирно. Ученьемъ былъ также доволенъ; оба баталіона учились съ порохомъ, въ 3 рядовъ.

Урожай хлѣба не хорошъ, но, слава Богу, тамъ нѣтъ скотскаго падежа; а во всѣхъ прочихъ гренадерскихъ полкахъ оный очень свирѣпствуетъ.

---

## 50.

*Августа 30.*

Батюшка, Ваше Величество!

Великой сей день для меня по чувствамъ приверженной души моей къ особѣ Всеавгустѣйшаго моего благодѣтеля провожу я въ военномъ поселеніи, какъ въ мѣстѣ, Вами, батюшка, вновь сотворенномъ, и сейчасъ, [illegible] изъ храма Божія, гдѣ съ чистою вѣрою и усердною молитвою [illegible] Бога о продолженіи здоровья Вашего и о совершеніи всѣхъ желаній Вашихъ, а здѣсь осмѣлился обезпокоить Васъ, батюшка, сими строками, не [illegible], но усердными, дабы поздравить моего Государя и благодѣтеля [illegible] его Ангела.

Въ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, все благополучно и смирно, и тихо. Генералъ-маіора Клейнмихеля отправилъ я во 2 уланскую дивизію.

Знатные посѣтители мои, графъ Кочубей и Сперанскій, были въ поселеніяхъ. Я имъ показалъ устройство двухъ полковъ моего имени и Его Величества Короля Прусскаго, и гр. Кочубей объяснился, что какое произвело на него чувствіе осмотръ военныхъ поселеній, то будетъ объ ономъ писать къ Вашему Величеству.

Отправлено 1 сентября изъ С.-Петербурга.

---

## 51.

*Гатчина, 13 октября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Генералъ-маіоръ Клейнмихель возвратился изъ Харькова. Онъ нашелъ въ поселенной 2 уланской дивизіи, благодаря Бога, все въ хорошемъ положеніи, какъ изволите усмотрѣть изъ прилагаемаго при семъ оригинальнаго его рапорта. Мелкія же, сдѣланныя имъ, замѣчанія есть мое дѣло исправить, о коихъ я и не безпокою Вашего Величества.

Генералъ Ешинъ, слава Богу, выздоровѣлъ и вступилъ въ командованіе дивизіею, чему я очень радъ.

Урожай хлѣба въ оныхъ поселеніяхъ былъ очень хорошій. Впрочемъ, слава Богу, батюшка, и во всѣхъ поселеніяхъ благополучно, смирно и тихо. Благодарю, батюшка, за милостивое Ваше письмо и молюсь ежедневно, дабы поскорѣе къ намъ обратно возвратились.

Вашего Императорскаго Величества до конца жизни вѣрноподданный.

---

## 52.

*Грузино, 31 октября.*

Письмо Вашего Императорскаго Величества отъ 25 октября, съ приложеніемъ къ оному прописей солдатскихъ дочерей и литографированныхъ картинъ глухонѣмыхъ, я имѣлъ счастіе получить, но я успѣхомъ симъ не удивлялся, ибо, находясь подъ покровительствомъ Вашего Императорскаго Величества, тѣ заведенія всегда будутъ процвѣтать въ наукахъ, и симъ успѣхамъ обязаны воспитанники единственно материнскому Вашего Императорскаго Величества попеченію, а молитвы, ими возсылаемыя, ко Всевышнему Творцу, единственною ихъ будутъ благодарностію за Монаршее Ваше къ нимъ вниманіе.

Чувствуя въ полной мѣрѣ сіе особенное Монаршее благоволеніе Ваше ко мнѣ, примите, Ваше Императорское Величество, изъявленіе моей всеусерднѣйшей благодарности и глубочайшей признательности, съ коими до конца жизни дней моихъ пребуду

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 53.

*Ноября 3.*

Зять статсъ-секретаря Муравьева Картмазовъ, находившійся въ Лугѣ городничимъ, а послѣ предсѣдателемъ Новгородской гражданской палаты, переведенъ, по несогласію съ губернаторомъ, въ Херсонскую гражданскую палату. Но какъ онъ, дѣйствительно, сдѣлался боленъ, то и увольняется нынѣ отъ должности съ пенсіономъ. Г-нъ Муравьевъ проситъ о назначеніи ему пенсіона, вмѣсто опредѣленнаго Комитетомъ Министровъ 840 рублей, то жалованье, какое онъ получалъ въ Новгородской губерніи, 1375 рублей.

(Послано Государю при меморіи Комитета 12 сентября).

---

## 54.

*Грузино, 30 ноября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Приближающійся день Вашего рожденія есть въ мірѣ семъ день моего благополучія. По сему-то и не могу удержать желанія моего и не принести Вамъ, батюшка, мое отъ истиннаго сердца поздравленіе. Прошу Господа Бога, да продлитъ жизнь Вашу, да укрѣпитъ здоровье Ваше, на перенесеніе тяжкихъ трудовъ при нынѣшнихъ лукавыхъ человѣческихъ мысляхъ и дѣяніяхъ. Во всѣхъ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, батюшка, все благополучно, смирно и тихо, за что ежедневно приношу благодареніе Богу. Я увѣренъ, что Вы, батюшка, въ теченіе моей службы изволили замѣтить во мнѣ всегда истинное желаніе въ исполненіи приказаній Вашихъ, почему и нынѣ, уладивъ съ г. Сперанскимъ объ учрежденіи комиссіи для пересмотра положеній о военныхъ поселеніяхъ, представляю при семъ, въ пакетѣ подъ № 1, общій нашъ о семъ докладъ, а одобреніе его изволите усмотрѣть изъ прилагаемаго при семъ въ оригиналѣ письма.

При представленіи сего доклада я долженъ просить у Васъ, батюшка, о награжденіи извѣстныхъ Вамъ трехъ человѣкъ, изъ коихъ, батюшка, г. Самбурской, дѣйствительно, заслуживаетъ представленной награды, ибо во все время несчастнаго и безвиннаго его терпѣнія, онъ всею душою трудился при составленіи всѣхъ положеній, до Военнаго поселенія касающихся, то и нахожу нужнымъ ободрить его, дабы не лишиться нужнаго и способнаго человѣка.

На сихъ дняхъ умеръ управлявшій дѣлами Комитета Министровъ Сухопрудской; я въ немъ потерялъ добраго себѣ помощника; теперь мнѣ и по симъ дѣламъ надобно будетъ обращать особый надзоръ.

Позвольте, батюшка, сказать нѣсколько словъ и о себѣ. Боль моя въ груди возобновилась во всей ея силѣ съ наступленіемъ сырой погоды и не даетъ мнѣ ночью пользоваться нужнымъ для подкрѣпленія силъ сномъ. Но надежда и упованіе мое Богъ, и утѣшеніе обожаемый мною Монархъ и благодѣтель Александръ Павловичъ.

## 1823 годъ.

### 55.

*Грузино, 13 марта.*

Батюшка, Ваше Императорское Величество!

Я почелъ нужнымъ донести Вашему Величеству чрезъ нарочнаго офицера о слѣдующемъ:

1) Дорога до Чудова очень хороша на колесахъ.

2) Дорога отъ Чудова до Грузина очень дурна. На саняхъ невозможно, а на колесахъ весьма грязно: по новой дорогѣ послѣднія пять верстъ, а по старой дорогѣ цѣлая половина.

3) Самая рѣка Волховъ въ такомъ положеніи, что по оной въ коляскѣ переѣхать опасно, а должно перейти пѣшкомъ по дѣланнымъ мосткамъ.

4) Дорога изъ Грузина до военнаго поселенія хороша и безопасна, а должно только будетъ въ двухъ мѣстахъ, по множеству снѣга, для лучшей удобности проѣхать, верстъ пять, въ одну лошадь на саняхъ, которыя мною и приготовлены. Въ военномъ поселеніи все, слава Богу, благополучно, и солдаты всѣ желаютъ видѣть Ваше Величество. Желаніе Грузинскаго хозяина имѣть у себя почитаемаго имъ всѣмъ сердцемъ своего Государя и благодѣтеля есть безпредѣльно, только бы по дурной вышеописанной дорогѣ не было безпокойно Вашему Величеству.

### 56.

*Грузино, 25 апрѣля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Приношу мою вѣрноподданную благодарность за милостивое письмо Ваше; я не смѣлъ писать къ Вашему Величеству, но сердце и мысли мои всегда заняты моимъ Государемъ и благодѣтелемъ.

Присланный Вашимъ Величествомъ аудиторіатскій докладъ, дѣйствительно, долженъ быть разсмотрѣнъ въ Военномъ департаментѣ Совѣта, почему, дабы не обременить Васъ, Государь, особымъ приказаніемъ, я и вставилъ оный у себя для внесенія заведеннымъ порядкомъ. При семъ представляю Вашему Величеству положеніе о Тульскомъ оружейномъ заводѣ, съ выпискою изъ онаго, которую, прочитавъ, Вы изволите увидѣть все содержаніе онаго, тѣмъ болѣе, что оно не заключаетъ ничего касающагося до оружейниковъ. Въ военныхъ поселеніяхъ все, слава Богу, благополучно.

Вашего Императорскаго Величества до конца жизни вѣрноподданный.

## 57.

*Грузино, 28 апрѣля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Представляю при семъ проэктъ Указа о госп. Миницкомъ, вновь написанный сходно съ тѣмъ, который былъ писанъ для Клокачева, въ копіи у сего также прилагаемый.

Я получилъ на сихъ дняхъ письмо барона Кампенгаузена, которое показалось мнѣ приличнымъ довести и до Вашего, батюшка, свѣдѣнія. Оно прилагается въ копіи единственно для того, чтобъ удобнѣе можно было оное прочитать. Приказаніе Ваше о крестинахъ на яму будетъ мною исполнено.

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 58.

*Грузино, 28 іюня.*

Батюшка, Ваше Императорское Величество!

Сегодня пріѣхалъ изъ поселенія; все готово къ принятію нашего Всемилостивѣйшаго Государя Императора; но боюсь, батюшка, дождей, которые у насъ сдѣлали ужасную грязь, такъ что дѣлать линейнаго ученья на парадныхъ новыхъ мѣстахъ совсѣмъ невозможно. Въ воскресенье, 1 числа, остаюсь здѣсь у обѣдни и буду просить Бога о хорошей погодѣ, а послѣ обѣда поѣду въ поселеніе и возвращусь въ понедѣльникъ ввечеру.

Грузинской хозяинъ испрашиваетъ позволенія кормить своего благодѣтеля своею кухнею, какъ въ Грузинѣ, такъ и въ поселеніяхъ.

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 59.

*Грузино, 29 іюня.*

Батюшка, Ваше Величество!

Отдавъ въ храмѣ Божіемъ чувства душевной благодарности памяти сегодняшняго именинника, который, предстоя у Престола Божія, конечно, видитъ истинную любовь и преданность къ Августѣйшему его преемнику того подданнаго, котораго угодно ему было еще при жизни своей къ нему приблизить, съ приказаніемъ быть ему вѣрнымъ слугою. Я исполняю оное въ полной мѣрѣ душевнаго моего расположенія и благодарю ежедневно Бога за милостивое Вашего Величества ко мнѣ расположеніе. Присланныя бумаги гр. Кочубея и кн. Лобанова прочиталъ. Я всегда удивляюсь симъ [illegible], что они не могутъ отвыкнуть отъ интригъ и обмановъ. Видно, справедлива старинная пословица, что привычка у человѣка вторая есть его натура. Я безпрестанно молюсь Богу о погодѣ, ибо проливные дожди

помѣшаютъ въ настоящемъ видѣ представить усердные наши труды моему благодѣтелю.

Прошу, батюшка, отмѣнить присылку Вашей кухни въ Карабинеры, ибо я уже все распорядилъ, и вы меня онымъ изволите обидѣть, а прикажите ей только выѣхать въ день возвращенія Вашего Величества отъ маркиза.

---

## 60.

*Грузино, 16 іюля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Приношу, батюшка, Вамъ вѣрноподданную и истинную благодарность за милостивое вниманіе Ваше къ трудамъ моимъ, которые и впредь будутъ посвящены Вамъ, батюшка, до самой крайней возможности моего здоровья. Посылаю съ начальникомъ штаба всѣ бумаги, касающіяся до смотра, къ Высочайшему Вашему усмотрѣнію. Я долгъ имѣю просить Ваше Величество о награжденіи генералъ-маіора Клейнмихеля, какъ усерднаго слугу Вашего, орденомъ св. Анны первой степени, чѣмъ самымъ Вы изволите усугубить его стараніе.

Вашего Императорскаго Величества до конца жизни вѣрнѣйшій Вашъ вѣрноподданный.

---

## 61.

*Округъ Гренадерскаго Его Величества Короля Прусскаго полка. 3 августа.*

Батюшка, Ваше Величество!

Присланный фельдъегерь нашелъ меня въ военныхъ поселеніяхъ. Какъ Вы, батюшка, утро 6 числа изволите быть заняты Преображенскимъ праздникомъ, то я и пріѣду въ С.-Петербургъ, на Каменный Островъ, пополудни въ 6 часовъ.

---

## 62.

*Кіевъ, 21 сентября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Во-первыхъ, приношу мою вѣрноподданную благодарность за милостивое Ваше обо мнѣ попеченіе во время пребыванія моего въ свитѣ Вашего Величества.

Во-вторыхъ, представляю при семъ полученную мною записку о послѣднихъ дняхъ жизни почтеннаго барона Каменгаузена, въ которой изволите усмотрѣть просьбу его къ Вашему Величеству, препорученную имъ моему у Васъ ходатайству. По честности правилъ сего человѣка мы съ нимъ были друзьями, слѣдовательно, полученное мною о его смерти извѣстіе (въ Гомелѣ, у дряхлаго канцлера) меня очень огорчило.

Ваше Величество потеряли въ немъ также хорошаго слугу. Истинно, по нынѣшнимъ дурнымъ временамъ, Вы мало изволите имѣть такихъ людей, что и болѣе по моей къ Вамъ, батюшка, привязанности печалитъ, особливо наслышавшись въ сіе же время отъ старика Румянцова о нынѣшнемъ времени извѣстныхъ Вамъ, обыкновенныхъ черныхъ его мыслей.

Я долженъ былъ до 17 числа пробыть въ Могилевскомъ военномъ поселеніи, а потому и пріѣхалъ сюда вчера ввечеру, гдѣ проведу у брата 23 число сентября, а 24 числа, въ первый день 55 года моей жизни, поѣду къ графу Витту.

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 63.

*Грузино, 24 декабря.*

Батюшка, Ваше Величество!

На присланные отъ Вашего Величества доклады я заготовилъ проэкты указовъ, каковые при семъ и представляю. Я не нашелъ ничего болѣе замѣтить, какъ исключилъ отъ полученія орденовъ тѣхъ чиновниковъ, коихъ чины ниже титулярныхъ совѣтниковъ, о коихъ и можно будетъ отнестись къ герцогу для назначенія имъ другихъ наградъ. Если позволите удостоить подписаніемъ указовъ, то о подаркахъ и производствѣ мелкихъ статскихъ чиновниковъ я объявлю волю Вашего Величества, чѣмъ самымъ дѣло сіе и будетъ окончено. Изъ представленныхъ къ наградамъ не нужно ли будетъ исключить господъ: Борейшу, о коемъ не очень идетъ хорошая слава, и Бахтурина, который былъ въ связи съ Вельяшевымъ, до будущаго времени, пока они заслужатъ лучшую о себѣ репутацію. Благодарю, батюшка, за милостивое Ваше ко мнѣ вниманіе; я, слава Богу, доѣхалъ хорошо и сегодня молился Богу въ своей церкви, прося Его о сохраненіи Вашего здоровья. Поздравляя Васъ, батюшка, съ завтрашнимъ праздникомъ, остаюсь навѣкъ неизмѣннымъ

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданнымъ слугою.

---

## 1824 годъ.

## 64.

*Село Медвѣдь, 4 марта.*

Батюшка, Ваше Величество!

Благодарю покорно за милостивое Ваше письмо. Кашель мой еще продолжается, но по крайней мѣрѣ не дѣлается сильнѣе; да теперь я, [illegible] объ немъ и не думаю, а все мое воображеніе обращено на [illegible] поселеніе; дабы и сію мою службу окончить добрымъ [illegible], куда сейчасъ и отправлюсь.

Уничтоженіе кабаковъ ничего особаго не произвело; и они всѣ закрыты, и продажа прекращена. Впрочемъ, по сіе время доносятъ мнѣ, что довольно смирно, окромѣ одной Наговской волости, гдѣ начались было оказываться безпорядки, а потому и расположили въ оной немедленно излишнее число баталіоновъ. Губернаторомъ я отмѣнно доволенъ; онъ исполняетъ свой долгъ, какъ вѣрный слуга своему Государю, и, кажется, мы откроемъ работу надъ симъ дѣломъ петербургскихъ жителей.

О просьбѣ генералъ-маіора Ешина пріѣхать въ С.-Петербургъ я докладывалъ вамъ, батюшка, еще въ самое то время, когда вы изволили наградить его орденомъ.

Я здѣсь нашелъ генералъ-маіора Палицына совершенно не способнымъ быть бригаднымъ командиромъ въ округахъ Карабинерныхъ полковъ, по ограниченности его головы, а онъ самъ убѣдительно меня проситъ о помѣщеніи его бригаднымъ командиромъ вторыхъ баталіоновъ, на работѣ находящихся. Увидя, что онъ въ теченіе двухнедѣльнаго здѣсь пребыванія ничего не могъ сообразить въ своемъ понятіи, то я и испрашиваю посылаемою у сего особою докладною запискою о перемѣнѣ его генералъ-маіоромъ Самбурскимъ, который можетъ занять сіе мѣсто, а полковникъ Захарловскій не можетъ здѣсь оставаться и потому, что онъ моложе полкового командира 1 Карабинернаго полка полковника Леонтьева.

Вашего Императорскаго Величества до конца моей жизни пребуду истинно вѣрноподданный.

## 65.

*Старая Русса, 4 марта.*

Благодарю, батюшка, Ваше Величество, за милостивое Ваше наставленіе касательно осторожности противо пріѣзжающихъ сюда гостей. Она, дѣйствительно, весьма въ нынѣшнія времена нужна; доказательствомъ сему послужить можетъ какъ Вашему Величеству, такъ и мнѣ самому, посылаемый у сего къ Вамъ, батюшка, подлинный допросъ одного крестьянина, поступающаго нынѣ въ военное поселеніе, въ коемъ изволите найти высшаго и нижняго класса людей, знакомыхъ Вашему Величеству.

Инженернаго корпуса штабсъ-капитанъ Кроль и форстмейстеръ Рейнгартенъ назначены мною для здѣшняго поселенія и, по моему приказанію, пріѣхали сюда.

Г-нъ Веригинъ долженъ быть самый тотъ, котораго Вы изволите именовать. Я его также знаю съ весьма нехорошей стороны, но только его здѣсь, кажется, не было, а я приказалъ узнать, не пріѣзжалъ ли онъ въ Новгородъ.

Г-на полковника Аклечеева я лично не знаю, но уже одна фамилія сія заставляетъ меня опасаться его, ибо покойный сего имени извѣстенъ Вамъ, батюшка, по участію своему въ происшествіи 11 марта. Генералъ-маіоръ Аклечеевъ былъ, говорятъ, сему полковнику родной дядя, и

оставшееся послѣ его имѣніе, сказываютъ мнѣ, находится въ здѣшнемъ уѣздѣ, то я и приказалъ обо всемъ ономъ порядочно развѣдать.

Съ Божіею помощію, на Коего всегда во всѣхъ производимыхъ мною дѣлахъ возлагаю упованіе мое, сего числа въ двухъ волостяхъ, Наговской и Спасской, при собраніи жителей прочитанъ былъ указъ и объявлено имъ дѣйствительное поступленіе ихъ въ военное поселеніе.

Сія церемонія окончилась тихо, смирно и безъ малѣйшаго безпорядка и происшествія. Я благодарю Бога, что Онъ наставилъ меня въ сей новой мысли, не дѣлать вдругъ обмундированія и бритья бородъ, что въ свое время исподоволь исполнится, а симъ самымъ сохранится надлежащая тишина и спокойствіе.

Завтра поутру, въ 6 часовъ, поѣду я въ другія двѣ волости, по самой дурной, испортившейся дорогѣ, но со всѣмъ тѣмъ долженъ буду въ одинъ день сдѣлать 120 верстъ въ пошевняхъ, въ одну лошадь, ибо иначе уже никакъ ѣхать нельзя.

Отправляю при семъ къ Вамъ, батюшка, три указа къ подписанію, ибо оное распоряженіе нужно нынѣ же сдѣлать.

Болѣе теперь ничего не имѣю донести Вамъ, батюшка, какъ только окончу тѣмъ, что всякое трудное для меня дѣло легко мнѣ выполнять, если я оное исполняю по предпорученію Вашему.

Пребываю до конца жизни истинный вѣрноподданный.

## 66.

*Г. Старая Русса, 13 марта.*

Съ душевнымъ благодареніемъ къ Богу, помогающему мнѣ исполнять намѣренія Государя моего, я съ пріятнымъ удовольствіемъ имѣю счастіе Вамъ, батюшка, донести, что указъ о поступленіи всѣхъ жителей въ военное поселеніе, съ раздѣленіемъ оныхъ на 12 округовъ поселенныхъ полковъ 2 и 3 гренадерскихъ дивизій, во всѣхъ десяти волостяхъ объявленъ.

Воля Вашего Величества во всѣхъ оныхъ волостяхъ мною была растолкована, а равно и собственная польза ихъ, состоящая въ сохраненіи при себѣ безотлучно семействъ своихъ, послѣ чего я не имѣлъ надобности не только употребить какое-либо военное принужденіе, но даже и сдѣлать строгаго выговора добрымъ русскимъ подданнымъ.

Восемь волостей я лично самъ объѣхалъ, послѣднія же двѣ, Ляховицкую и Воскресенскую, по причинѣ боли въ груди, происшедшей отъ сильнаго сотрясенія при ѣздѣ въ пошевняхъ по испорченной дорогѣ, гдѣ должно было ѣхать объѣздами, по канавамъ и кочкамъ, я уже объѣхать не могъ, но выборные жители оныхъ волостей, по объявленіи указа, были мною лично въ Старой Руссѣ успокоены въ семъ новомъ состояніи.

Объявленіе сіе окончено 9 марта, но я съ намѣреніемъ промедлилъ симъ моимъ до сего числа Вамъ, батюшка, донесеніемъ, дабы удосто-

вѣриться въ спокойномъ расположенiи жителей, и въ теченіе сихъ трехъ дней ни откуда донесеній о безпокойствахъ не получено; а вездѣ, слава Богу, все смирно и тихо.

Окончу мое донесеніе тѣмъ, батюшка, Ваше Величество, что весьма много труднаго дѣла будетъ довести сіе поселеніе, по обширности его, до той степени, въ каковой находится нынѣ 1 гренадерская дивизія, и я, при всемъ моемъ желанiи, сумнѣваюсь, по слабости моего здоровья, дабы я могъ увидѣть лично оное въ подобномъ положенiи.

Донесеніе сіе отправляю къ Вамъ, батюшка, съ воспитанникомъ моимъ, гвардіи конной артиллеріи подпоручикомъ Шумскимъ. Онъ вездѣ при объявленiи указа лично находился. Я приготовляю его, если угодно будетъ Богу, себѣ вмѣсто сына и надѣюсь, что онъ будетъ вѣрный слуга Государю, а потому и желательно мнѣ при жизни своей видѣть его при подобныхъ серьезныхъ занятіяхъ, дабы онъ могъ заслужить вниманіе своего Государя.

Я представляю Вамъ, батюшка, объ окончанiи сего дѣла особый мой по формѣ рапортъ на тотъ случай, что, можетъ-быть, угодно Вамъ оный будетъ отдать въ Главный Вашего Величества Штабъ, дабы прекратить С.-Петербургское праздноглаголаніе.

---

## 67.

*7 апрѣля.*

Христосъ Воскресе,

Батюшка, Ваше Величество!

Сейчасъ получилъ я извѣстіе объ оказанной мнѣ милости назначеніемъ моего Шумскаго флигель-адъютантомъ. Первое мое дѣло было идти въ церковь и пасть на колѣни въ храмѣ Божіемъ за Государя моего, коему посвятилъ всю мою жизнь и тѣломъ, и душею.

Примите, батюшка, мою сыновнюю Вамъ благодарность. Я буду всегда просить Бога, дабы Онъ, Всевышній, увѣрилъ Васъ, батюшка, что нѣтъ въ мірѣ другого человѣка, который бы болѣе меня былъ Вамъ преданъ.

Цѣлую Ваши руки. Остаюсь навѣкъ Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный графъ Аракчеевъ.

---

## 68.

*Округъ поселенія Гренадерскаго Его Величества Короля Прусскаго полка.*
*1 іюня 1824 г.*

Батюшка, Ваше Величество!

Присланный отъ Вашего Величества нашелъ меня въ военномъ поселенiи, гдѣ я дѣлаю смотръ всѣмъ войскамъ. Вчера оное происходило

въ полку моего имени, а сегодня въ полку Его Величества Короля Прусскаго. И такимъ образомъ я буду объѣзжать до 13 числа сего мѣсяца, а къ 15 числу располагаю пріѣхать въ Царское Село, донести Вамъ, батюшка, по дѣламъ службы и получить приказаніе Ваше въ разсужденіи пріѣзда, батюшка, Вашего.

---

## 69.

*Округъ поселенія Гренадерскаго Наслѣднаго Принца Прусскаго полка.*

*9 іюня.*

Батюшка, Ваше Величество!

Полученныя мною бумаги всѣ окончены и отправлены съ симъ же фельдъегеремъ по принадлежности, куда слѣдуетъ.

Замѣчаніе Ваше, батюшка, по новому банку, сдѣланное насчетъ уравненія Москвы съ Петербургомъ, весьма справедливо, и я совершенно съ онымъ согласенъ. Но, кажется, лучше оное исправить особымъ дополнительнымъ положеніемъ, нежели передѣлывать сіе, утвержденное уже Вашимъ Величествомъ, положеніе; что самое будетъ сходно и съ правиломъ, о семъ упоминаемымъ въ самомъ положеніи банка, то я меморію Совѣта со всѣми бумагами не удерживаю, отправляю съ симъ же фельдъегеремъ къ г. Оленину въ особомъ пакетѣ.

Сосѣдъ мой Путятинъ дочерей не имѣетъ, окромѣ двухъ сыновей, слѣдовательно, и просьба, поданная о принятіи дочери, должна быть не его, а другого Путятина.

Окончивъ Ваши, батюшка, приказанія, скажу нѣсколько словъ и о военныхъ поселеніяхъ. По милости Божіей, вездѣ, слава Богу, все хорошо, смирно и спокойно. Я самъ ѣздилъ и въ Старую Руссу, гдѣ новые поселяне, кажется, довольны своимъ положеніемъ. Перепись продолжается съ большимъ вниманіемъ и разборчивостію. Я тружусь съ удовольствіемъ, ибо сіе пріятно тому, кому я продолжаю мое служеніе близко тридцати лѣтъ.

Подвигаясь къ шестидесятымъ годамъ своей жизни, человѣкъ долженъ всегда ожидать разныхъ въ своемъ физическомъ положеніи перемѣнъ. Окромѣ моихъ обыкновенныхъ грудныхъ припадковъ, открылась у меня слѣпота въ глазахъ; каждое утро я не могу около получаса видѣть и читать, но послѣ оное проходитъ. Я не ропщу на оное, ибо глаза мои довольно работали, а и о Васъ, батюшка, я увѣренъ, что Вы стараго слугу своего и слѣпого будете любить.

На сей недѣлѣ окончу мое путешествіе, а въ субботу къ ночи намѣренъ пріѣхать въ Царское Село.

Вашего Императорскаго Величества до конца моей жизни.

---

## 70.

*Грузино, 10 іюля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Приношу Вамъ, батюшка, мою душевную благодарность за милостивое Ваше ко мнѣ вниманіе во время смотра Вашего Величества. Истинно увѣряю Васъ, батюшка, что я все, что только могу, то сдѣлаю съ усердіемъ.

Дабы Ваше Величество были довольны симъ новымъ заведеніемъ, отправляю къ Вамъ, батюшка, съ разными дѣлами начальника штаба генералъ-маіора Клейнмихеля, прошу его принять милостиво, ибо онъ, по своему усердію, сіе заслуживаетъ.

Вашего Императорскаго Величества до конца жизни пребуду истинно вѣрноподданный.

---

## 71.

*Грузино, 20 іюля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Вчера возвратился ко мнѣ генералъ-маіоръ Клейнмихель и объявилъ мнѣ о милостивомъ Вашего Величества меня награжденіи производствомъ Шумскаго. Я спѣшу, батюшка, принесть Вамъ мою вѣрноподданную благодарность. Сего числа пріѣхалъ ко мнѣ преосвященный митрополитъ Серафимъ, котораго, по желанію его, завтра везу самъ по военнымъ поселеніямъ, гдѣ онъ располагаетъ 22 числа служить самъ въ округѣ Его Величества Короля Прусскаго полка, въ новой церкви. Я въ оный день буду въ новомъ семъ храмѣ молиться Богу о Вашемъ, батюшка, и дражайшей Вашей родительницы здоровьѣ, поздравляя Ея Императорское Величество съ наступающимъ днемъ Ангела.

Вашего Императорскаго Величества до конца жизни.

---

## 72.

*Г. Старая Русса, 24 августа.*

Батюшка, Ваше Императорское Величество!

Отъ усерднаго сердца и чистаго помышленія поздравляю Васъ, батюшка, съ днемъ Вашего Ангела, прося Всевышняго Бога, дабы Онъ сохранилъ Васъ во всякое время и на всякомъ мѣстѣ и ниспослалъ бы Ангела Своего хранителя подкрѣпить здоровье Ваше для перенесенія трудовъ Вашихъ, кои мнѣ болѣе всѣхъ другихъ Вашихъ подданныхъ извѣстны.

Я день Вашего Ангела еще проведу въ здѣшнихъ военныхъ поселеніяхъ гдѣ, слава Богу, смирно, спокойно и начинаетъ показываться въ людяхъ

уже военный видъ. Извѣстные Вашему Величеству бѣглые являются, и весьма мало остается еще не возвратившихся, а извергъ человѣческій, покусившійся на жизнь своихъ дѣтей, о коемъ я докладывалъ Вашему Величеству, найденъ въ болотахъ умершимъ, какъ полагать должно, отъ голода.

Урожай хлѣба и льна въ здѣшнемъ военномъ поселеніи нынѣшній годъ очень хорошъ, такъ что давно такого не было. Сія милость Божія, утѣшая военныхъ поселянъ, споспѣшествуетъ новому сему учрежденію; но, напротивъ того, изъ представленныхъ отъ меня записокъ изволите, батюшка, усмотрѣть, что саранча опустошаетъ поля и луга не только у графа Витта, но и даже оказалась и въ Слободско-Украинской губерніи, въ поселеніи 3 уланской дивизіи.

Я здѣсь теперь занимаюсь трудною работою о расположеніи полковыхъ штабовъ и буду онымъ заниматься столько, сколько уже силъ моихъ будетъ, дабы учредить оное самымъ лучшимъ образомъ, какъ только мѣстоположеніе онаго позволитъ.

Навѣкъ Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 73.

*Округъ поселенія Гренадерскаго Его Величества Императора Австрійскаго полка.*

*18 сентября.*

Ваше Императорское Величество,

Всемилостивѣйшая Государыня!

Удостоясь получить при милостивомъ рескриптѣ Вашего Императорскаго Величества безцѣнный для меня подарокъ, кедровыхъ орѣховъ, созрѣвшихъ на деревѣ, посаженномъ въ годъ рожденія въ Бозѣ почивающаго Государя Императора, моего истиннаго благодѣтеля, я священнымъ долгомъ поставляю себѣ принесть за оный Вамъ, Всемилостивѣйшая Государыня, мою вѣрноподданническую благодарность. Подарокъ сей будетъ мнѣ, въ моемъ Грузинѣ напоминать два предмета, всегда пріятные моему сердцу: память покойнаго Государя и милостивое Вашего Императорскаго Величества ко мнѣ вниманіе. Но, дабы сохранить его и на будущія времена, то я не премину сѣмена онаго посѣять въ Грузинскомъ моемъ садикѣ, вблизи находящагося въ ономъ бюста покойнаго моего благодѣтеля Государя Императора, куда я ежедневно хожу покланяться душою и тѣломъ, и благодарю его, что онъ, еще при жизни своей, пріучилъ меня къ нынѣ Царствующему Государю Императору Александру Павловичу, коему вся моя жизнь посвящена навѣки.

Счастіе имѣю быть

Вашего Императорскаго Величества.

## 74.

*С.-Петербургъ, 8 ноября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Благодарю Васъ, батюшка, за память обо мнѣ. У меня ничего не случилось, ибо вода не доходила до моего дома; но я не могъ спать всю ночь, зная Ваше душевное расположеніе, а потому и увѣренъ самъ въ себѣ, сколь много Ваше Величество страдаете теперь о вчерашнемъ несчастіи. Но Богъ, конечно, иногда посылаетъ подобныя несчастія и для того, чтобы избранные Его могли еще болѣе показать страдательное свое попеченіе къ несчастнымъ. Ваше Величество, конечно, употребите оное нынѣ въ настоящее дѣйствіе. Для сего надобны деньги, и деньги неотлагательныя для поданія помощи бѣднѣйшимъ, а не богатымъ. Подданные Ваши должны Вамъ помогать, а потому и осмѣливаюсь представить Вамъ мои мысли.

Вашимъ, батюшка, благоразумнымъ расположеніемъ съ моими малыми трудами составленъ довольно знатный капиталъ военнаго поселенія. Я, по званію своему, не требовалъ изъ онаго даже столовыхъ себѣ денегъ. Нынѣ испрашиваю въ награду себѣ отдѣлить изъ онаго капитала одинъ милліонъ на пособіе бѣднѣйшимъ людямъ. За что, конечно, Богъ поможетъ дѣлу сему съ пользою для отечества и славою Вашего Величества еще лучшимъ образомъ въ исполненіи своемъ продолжаться.

Учредите, батюшка, Комитетъ изъ сострадательныхъ людей, дабы они немедленно занялись помощію бѣднѣйшимъ людямъ. Они будутъ прославлять Ваше имя, а я, слыша оное, буду имѣть лучшее на свѣтѣ семъ удовольствіе.

Вашего Императорскаго Величества
до конца моей жизни вѣрноподданный.

---

## 1825 годъ.

## 75.

*Старая Русса, 3 генваря.*

Батюшка, Ваше Величество!

Приношу Вашему Императорскому Величеству изъ глубины души моей истинную и нелицемѣрную христіанскую благодарность. Сіе Ваше къ подданному своему вниманіе обновляетъ у него притупляющіяся его силы и дѣлаетъ еще для Вашего Величества полезнымъ работникомъ.

Въ военныхъ поселеніяхъ 2 и 3 гренадерскихъ дивизій, слава Богу, все благополучно, смирно и тихо, но со всѣмъ онымъ сія огромная машина требуетъ сильнаго труда и крѣпкаго здоровья.

Я здѣсь нахожусь съ 28 числа декабря и не прежде 5 генваря могу выѣхать, послѣ чего долженъ еще осмотрѣть поселенные полки 1 гренадерской дивизіи, такъ что я въ мое милое Грузино не прежде могу возвратиться, какъ 10 генваря.

Молю Всевышняго Бога, да благословитъ Онъ Ваше Императорское Величество на сей наступающій Новый Годъ новымъ здоровьемъ, новыми вѣрными подданными, къ облегченію многотруднаго Вашего прехожденія, и да ниспошлетъ Онъ Духа Святаго съ новымъ увѣреніемъ о нелицемѣрной преданности стараго слуги Вашего Императорскаго Величества, вѣрноподданнаго.

---

## 76.

*С.-Петербургъ, 8 апрѣля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Представляю къ Вашему Величеству письмо князя Лопухина, которое онъ просилъ меня отправить къ Вашему Величеству, и вмѣстѣ съ онымъ проситъ князь Лопухинъ позволенія отлучиться ему изъ С.-Петербурга, то я и прилагаю проэктъ ему рескрипта. Сенаторъ Соймоновъ весьма, кажется, чувствуетъ вашу милость въ назначеніи 25/т. рублей, о чемъ я и прилагаю проэктъ указа.

Припадки мои увеличиваются въ такомъ градусѣ, что съ 6 на 7 число ночью, окромѣ своего Даллера, долженъ былъ послать просить Геирота. Сегодня положили они сдѣлать консиліумъ, приглася еще г-на Елизена. Я одного боюсь, что, если мои припадки доведутъ меня до такого положенія, что я не въ состояніи буду исполнять моихъ обязанностей, кои я всегда съ удовольствіемъ и полнымъ раченіемъ, по душевной моей привязанности къ Вашему Величеству, исполняю. Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 77.

*С.-Петербургъ, 17 апрѣля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Въ военныхъ поселеніяхъ, слава Богу, вездѣ смирно и тихо. Но графъ Виттъ доноситъ, что въ первыхъ числахъ сего мѣсяца продолжались еще морозы и снѣгъ въ такомъ количествѣ, что существуетъ санная дорога. Обстоятельство весьма важное: ибо послѣдствіемъ онаго есть совершенный недостатокъ корму для скота во всей Херсонской губерніи, и отъ того пропадаетъ онаго большое количество; а между людьми свирѣпствуетъ [illegible]. Новороссійскій генералъ-губернаторъ графъ Воронцовъ [illegible] подтверждаетъ о семъ въ Комитетѣ Министровъ, о чемъ нынѣ же [illegible] мною особый журналъ въ числѣ Комитетскихъ дѣлъ.

Я послалъ нарочнаго фельдъегеря къ графу Витту, чтобъ получить обо всемъ ономъ подробное свѣдѣніе, приказавъ удержать его у себя до тѣхъ поръ, пока откроется тамъ весенняя погода.

По Новгородскому поселенію на сихъ дняхъ произошло слѣдующее: гренадерскаго Его Величества Короля Прусскаго полка два человѣка рядовыхъ 1 гренадерской роты, 9 апрѣля отлучились изъ полку и 14 числа явились въ С.-Петербургѣ у военнаго генералъ-губернатора графа Милорадовича, съ жалобою на своего ротнаго командира, состоящею въ томъ, что будто онъ наказываетъ ихъ очень строго. Графъ Милорадовичъ немедленно пріѣхалъ ко мнѣ и представилъ сихъ людей. Я лично обо всемъ ихъ разспрашивалъ и отправилъ ихъ къ дивизіонному начальнику Угрюмову для преданія военному суду, предписавъ самому ему отправиться въ округъ Короля Прусскаго, сдѣлать ротѣ инспекторскій смотръ и, что окажется, донести мнѣ для представленія рапорта его въ оригиналѣ Вашему Величеству. Ротою сею командуетъ штабсъ-капитанъ Дзерожинскій, который командовалъ оною еще до вступленія дѣйствующихъ баталіоновъ въ военное поселеніе.

Простите меня, батюшка, если я скажу и о себѣ нѣсколько словъ: врачи мои принялись за меня лѣкарствами, но я отъ него не имѣю облегченія и чувствую очень часто ночью свои припадки и большую слабость. Я прошусь у нихъ, дабы они меня отпустили въ Грузино, гдѣ мнѣ нужно быть и по дѣламъ военнаго поселенія. Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 78.

*Новгородъ, 30 апрѣля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Хотя здоровье мое еще очень плохо поправляется, но я уже другую недѣлю объѣзжаю военное поселеніе, въ коихъ, слава Богу, все хорошо, смирно, тихо, и я могу Бога благодарить, что любуюсь успѣхомъ Вашего Величества учрежденія. Но теперь обращаюсь, батюшка, къ Вамъ съ покорною просьбою, обратите Ваше вниманіе. Я слышу, что идетъ на работу на шоссе къ Новгороду 13 пѣхотная дивизія, и нѣкоторые полки будутъ стоять возлѣ самаго нашего поселенія, почти вмѣстѣ съ моими войсками; я не ручаюсь теперь, чтобъ не вышло какой важной перемѣны въ поселенныхъ войскахъ; будетъ, навѣрное, слабый присмотръ и самое взысканіе, безпорядокъ въ работахъ, вольнодумство между офицерами. И всѣ сіи болѣзни столь прилипчивы, что я Вашему Величеству откровенно докладываю, что они поселятся и въ военныхъ Новгородскихъ поселеніяхъ, и тогда труды Вашего Величества шестилѣтніе пропадутъ. Я пишу сіе не столько для себя, ибо мое здоровье истинно худо; то мнѣ командовать долго не придется, но желаніе мое состоитъ въ томъ, чтобъ и послѣ меня оное молодое и несозрѣлое еще государственное заведеніе было оставлено

въ истинномъ добромъ духѣ и расположеніи, а не раскрашенное и вычищенное только снаружи, и на время какого-либо смотра; я всѣ сіи мысли Вамъ доношу не одинъ, а и генералъ Угрюмовъ совершенно согласенъ съ моими, и самъ даже началъ мнѣ объ ономъ здѣсь говорить.

Желаю Вамъ, батюшка, Ваше Величество, болѣе всего здоровья, которое дороже всего на свѣтѣ, что я знаю на опытѣ, и остаюсь навѣки Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 79.

*Старая Русса, 27 мая.*

Батюшка, Ваше Величество!

Я здѣсь въ Старой Руссѣ живу съ 23 числа и доношу Вашему Величеству, что, слава Богу, все смирно, тихо и благополучно. Прилагаю при семъ оригинальной рапортъ дивизіоннаго начальника генералъ-маіора Угрюмова, по слѣдствію бѣжавшихъ людей, и явившихся въ С.-Петербургѣ у военнаго генералъ-губернатора, изъ коего усмотрите, что сіе происшествіе случилось единственно по дурному поведенію людей. Равномѣрно представляю при семъ бумаги графа Витта и письмо графа Кочубея, по коимъ видно, что по существующему въ Херсонской губерніи бѣдствію военные поселяне терпятъ менѣе прочихъ жителей.

Вашего Императорскаго Величества до конца жизни вѣрноподданный.

---

## 80.

*Грузино, 13 іюля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Всеподданнѣйше доношу Вашему Императорскому Величеству, что посыланный фельдъегерской офицеръ Лангъ привезъ сего числа отъ графа Витта 3 Украинскаго уланскаго унтеръ-офицера Шервуда, который объявилъ мнѣ, что онъ имѣетъ дѣло донести Вашему Величеству, касающееся до арміи, а не до поселенныхъ войскъ, состоящее будто въ какомъ-то заговорѣ, которое онъ не намѣренъ никому болѣе открыть, какъ лично Вашему Величеству. Я его болѣе и не спрашивалъ, потому что онъ не желаетъ онаго мнѣ открыть, да и дѣло не касается до военнаго поселенія, а потому и отправилъ его въ С.-Петербургъ къ начальнику штаба генералъ-маіору Клейнмихелю съ тѣмъ, чтобъ онъ его содержалъ у себя въ домѣ и никуда не выпускалъ, пока Ваше Величество изволите приказать, куда его представить. Приказалъ я Лангу и на заставѣ унтеръ-офицера Шервуда не записывать, обо всемъ ономъ всеподданнѣйше Вашему Императорскому Величеству доношу. Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

---

## 81.

*Грузино, 27 іюля.*

Батюшка, Ваше Величество!

Прилагаю Вашему Императорскому Величеству вновь полученное изъ Москвы отъ князя Голицына о графѣ Мамоновѣ письмо и вмѣстѣ съ онымъ прошу Васъ, батюшка, разсмотрѣть проэкты моихъ отношеній къ г-ну Мамонову и князю Голицыну, дабы мнѣ быть увѣрену, что они написаны въ томъ смыслѣ, какъ угодно было Вашему Величеству мнѣ лично въ Петергофѣ приказать.

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

## 82.

*Штабъ Императора Австрійскаго, 16 августа.*

Батюшка, Ваше Величество!

Генералъ-маіоръ Клейнмихель прислалъ ко мнѣ 12 числа августа съ фельдъегеремъ донесеніе о первоначальномъ его свиданіи съ г-мъ Дмитріевымъ-Мамоновымъ, а вчерашняго числа возвратился изъ Москвы и г-нъ Танѣевъ, съ коимъ получено донесеніе генерала Клейнмихеля и собственноручная записка Танѣева, содержащія въ себѣ подробное изложеніе всего онаго дѣла. Всѣ сіи бумаги при семъ къ Вамъ, батюшка, въ оригиналѣ всеподданнѣйше представляю.

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

## 83.

*Письмо, писанное графомъ на третій день случившагося въ Грузинѣ смертоубійства Настасьи Федоровны.*

*Грузино, 12 сентября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Случившееся со мною несчастіе потеряніемъ вѣрнаго друга, жившаго у меня въ домѣ 25 лѣтъ; здоровье и разсудокъ мой такъ разстроился и ослабъ, что я одной смерти себѣ желаю и ищу, а потому и дѣлами никакими не имѣю силъ и соображенія заниматься. Прощай, батюшка, вспомни бывшаго тебѣ слугу, друга моего зарѣзали ночью дворовые люди, я не знаю еще, куда осиротѣвшую свою голову преклоню; но отсюда уѣду.

Вѣрный слуга Г. А.

# 84.

*Грузино, 1 октября.*

Батюшка, Ваше Величество!

Послѣ причастія Св. Христовыхъ Таинъ сего числа получилъ отцовское Ваше письмо. Приношу за оное сыновнюю мою благодарность и цѣлую Ваши руки. Письмо Ваше есть отцовское утѣшеніе въ моей печали, и я, конечно, возлагаю мое упованіе на Бога, но силы мои меня оставляютъ, біеніе сердца, ежедневная лихорадка, и три недѣли не имѣю ни одной ночи покою, и единая тоска, уныніе и отчаяніе, все оное привело меня въ такую слабость, что я потерялъ совсѣмъ память, и не помню того, что дѣлаю и говорю за нѣсколько часовъ, слѣдовательно, какія со мною будутъ послѣдствія, единому Богу извѣстно. Единое же мое утѣшеніе нынѣ уединеніе и церковь, а потому я и рѣшился еще остаться здѣсь, до тѣхъ поръ, сколько могутъ вытерпѣть мои тѣлесныя силы. Ахъ! Батюшка, если бы вы увидѣли меня въ теперешнемъ положеніи, то вы бы не узнали Вашего вѣрнаго слугу.

Вотъ положеніе человѣка въ мірѣ семъ, единымъ моментомъ, по власти Божіей, измѣняется все человѣческое положеніе. О поѣздкѣ моей къ Вамъ ничего не могу еще нынѣ сказать, благодарю и чувствую въ полной цѣнѣ ваши милости, въ коихъ истинно увѣренъ, ибо Богу извѣстно, что я служилъ Вамъ честно, вѣрно и преданно. Отцовское въ письмѣ Вашемъ о мнѣ, вѣрноподданномъ, изреченіе я чувствую, но не избалуюсь отъ оныхъ, ибо я прошу всегда Бога, дабы Онъ изъ меня дѣлалъ Вамъ, единственнаго вѣрнаго слугу. Прилагаемое письмо преосвященнаго митрополита покажетъ Вамъ болѣе мое положеніе, а я прошу Бога не о себѣ, а о Вашемъ здоровьѣ, которое необходимо для отечества въ нынѣшнее бурное время. Описаніе о злодѣйскомъ происшествіи пришлю послѣ, если силы мои укрѣпятся, а теперь не въ состояніи онаго сдѣлать,—преступники, семь человѣкъ, отосланы къ законному суду; легко можетъ быть, батюшка, сдѣлано сіе происшествіе и отъ посторонняго вліянія, дабы сдѣлать меня неспособнымъ служить Вамъ и исполнять свято Вашу, батюшка, волю, а притомъ, по стеченію обстоятельствъ, можно еще, кажется, заключить, что смертоубійца имѣлъ помышленіе и обо мнѣ, но Богу угодно было, видно, за грѣхи мои, меня оставить на мученіе, сіе все мы узнаемъ въ томъ лучшемъ мірѣ, а не въ здѣшнемъ, зломъ и коварномъ. Обнимаю заочно колѣни Ваши и цѣлую руки Ваши. Остаюсь несчастный, но вѣрный Вамъ до конца жизни преданный слуга.

---

# 85.

*Грузино, 14 октября.*

Благодѣтель и отецъ мой, Ваше Императорское Величество!

Вчера ввечеру пріѣхалъ ко мнѣ Петръ Андреевичъ Клейнмихель, отдалъ мнѣ отеческое Ваше письмо и пересказалъ всѣ Ваши, батюшка,

неисчисленныя обо мнѣ попеченія; да воздастъ за все сіе Господь Богъ, а я, благодѣтель и отецъ мой, виноватъ передъ тобою, грѣшилъ и думалъ, что въ царскомъ званіи не можно такъ отечески заняться своимъ подданнымъ, но нынѣ вижу совсѣмъ оному противное, и что Господь Богъ единаго тебя даровалъ мнѣ отца и благодѣтеля, и что я утѣшенія ни отъ кого не вижу, кромѣ Вашего Величества, лобызаю твои колѣна и руки, и предаю себя волѣ Божіей, а о моемъ положеніи донесетъ Вамъ добрый Петръ Андреевичъ Клейнмихель, который почивалъ со мною въ одной комнатѣ. Господь Богъ да сохранитъ Ваше, батюшка, здоровье, а я вѣчно преданный Вамъ сынъ и слуга. Г. А.

## 86.

*Грузино, 27 октября.*

Отецъ и благодѣтель, батюшка, Ваше Величество!

Посылаю къ Вамъ подробное описаніе бывшаго въ моемъ Грузинскомъ домѣ злодѣянія, написанное Шумскимъ, по моей диктовкѣ, для единаго Вашего свѣдѣнія.

Здоровье мое, батюшка, плохо, о чемъ изволите узнать изъ Даллерова письма, всякой день становится хуже, но я переношу оное терпѣливо и стараюсь всякой день быть на воздухѣ; но біеніе сердца и жаръ, и потъ ночной меня весьма разслабляютъ.

Весьма мнѣ хочется уѣхать изъ Грузина, но по сіе время еще не можно было онаго сдѣлать, а теперь хочу переѣхать въ Новгородъ, дабы тамъ пожить въ уединеніи, ближе къ Фотію, если же увижу, что болѣзнь моя будетъ увеличиваться, то уже поѣду въ Петербургъ, котораго житья, я признаюсь, боюсь, батюшка, ибо не дадутъ мнѣ покоя модные наши братья. Ахъ! Батюшка, летѣлъ бы я къ Вамъ въ Таганрогъ, ибо мнѣ ничего такъ не хочется, какъ видѣть моего благодѣтеля; но боль въ груди такъ велика становится, что боюсь въ сію дурную погоду въ дорогу пуститься; кажется, я не перенесу онаго. Добрый Петръ Андреевичъ Клейнмихель живетъ въ Новгородѣ и занимается слѣдствіемъ дѣла, забравъ отъ меня почти всѣхъ дворовыхъ людей, а именно 22 человѣка. Прощай, мой отецъ, вѣрь, что я если буду живъ, то буду тебѣ одному принадлежать, а умру, такъ душа моя будетъ помнить Вашего Величества обо мнѣ вниманіе.

Вашего Императорскаго Величества вѣрноподданный.

## XIII.

## Маршруты путешествій по Россіи.

Выписки изъ „Журнала Камерфурьерской должности по половинѣ Императора Александра I Павловича“, за 1812, 1814, 1815—1825 годы *).

*I. Выѣзды и путешествія Императора Александра I.*

| | | |
|---|---|---|
| 1812 г. | 9 апрѣля | отъѣздъ въ гор. Варшаву въ 4 часа дня, |
| | 22 іюня | возвращеніе изъ Варшавы въ 2 часа ночи, |
| | 8 августа | отъѣздъ въ Финляндію, въ гор. Або, |
| | 21 „ | возвращеніе изъ Финляндіи въ 8 час. 30 мин. вечера, |
| | 7 декабря | отъѣздъ въ армію въ гор. Вильно, |
| 1814 г. | 12 іюня | возвращеніе изъ Парижа въ 10 час. вечера, |
| | 1 сентября | отъѣздъ на конгрессъ въ Вѣну, |
| 1815 г. | 1 декабря | возвращеніе изъ-за границы, |
| 1816 г. | 8 іюня | отъѣздъ въ „Грузино“ въ 3 час. 30 м. дня, |
| | 10 „ | возвращеніе изъ „Грузина“, |
| | 10 августа | отъѣздъ въ Москву, Кіевъ и Варшаву, |
| | 13 октября | возвращеніе изъ Варшавы въ 12 ч. 15 м. дня, |
| 1817 г. | 25 августа | отъѣздъ для обозрѣнія арміи въ Витебскъ, Могилевъ, Кіевъ, Полтаву, Харьковъ, Курскъ, Орелъ, Калугу и въ Москву, |
| | 30 сентября | пріѣздъ въ Москву въ 10 ч. 35 м. вечера, |
| 1818 г. | 18 января | возвращеніе въ Петербургъ въ 3 часа дня, |
| | 30 „ | отъѣздъ въ Москву въ 12 час. ночи, |
| | 21 февраля | отъѣздъ въ Варшаву въ 7 час. утра, |
| | 1 іюля | пріѣздъ изъ Крыма въ Москву въ 3 ч. 45 м. утра, |
| | 15 „ | возвращеніе въ Петербургъ въ 7 ч. 50 м. утра, |
| | [illegible] августа | отъѣздъ „въ вояжъ“ 5 ч. 45 м. утра, |
| | [illegible] | возвращеніе изъ Ахена въ 11 ч. 10 м. вечера, |

*) Архивъ [illegible] Императорскаго Двора. За 1813 г. Камерфурьерскаго журнала [illegible], за 1814 г. сохранились только за мѣсяцы іюль и августъ, и за 1815 г. только [illegible] мѣсяцы.

| | | |
|---|---|---|
| 1819 г. | 26 іюня | отъѣздъ въ „Марьино“, имѣніе гр. С. В. Строгановой, въ 11 ч. утра, при чемъ ночлегъ былъ на станціи „Померанье“ Новгородской губ., |
| | 27 „ | пріѣздъ въ „Грузино“, |
| | 29 „ | возвращеніе изъ „Грузина“ въ 7 ч. 15 м. вечера, |
| | 23 августа | отъѣздъ въ Архангельскъ и Финляндію (на 42 дня) въ 7 ч. 20 м. утра, |
| | 2 сентября | возвращеніе изъ Финляндіи въ началѣ 2 часа пополуночи, |
| | 6 „ | отъѣздъ въ Варшаву чрезъ Новгородъ, |
| | 13 октября | возвращеніе изъ Варшавы въ 2 ч. 5 м. дня, |
| 1820 г. | 4 марта | отъѣздъ въ „Грузино“, |
| | 5 „ | возвращеніе изъ „Грузина“ въ 12 ч. ночи, |
| | 26 іюня | отъѣздъ въ „Грузино“ въ 10 ч. 55 м. утра, |
| | 29 „ | возвращеніе изъ „Грузина“ въ 4 ч. 30 м. дня, |
| | 8 іюля | отъѣздъ въ 5 ч. 50 м. утра въ слѣдующіе города:<br>1) мѣстечко „Зализы“ 10 іюля,<br>2) гор. Осташковъ 11 и 12 іюля,<br>3) гор. Тверь 13, 14 и 15 іюля,<br>4) гор. Москва 17, 18 іюля,<br>5) гор. Рязань 19 іюля,<br>6) гор. Козловъ 20, 21 и 22 іюля, обѣдъ,<br>7) гор. Липецкъ 22 іюля,<br>8) гор. Воронежъ 23, 24 и 25 іюля, обѣдъ,<br>9) гор. Нижнедѣвицкъ 25 іюля,<br>10) гор. Короча 26, 27 и 28 іюля, обѣдъ,<br>11) гор. Обоянь 28 іюля,<br>12) гор. Чугуевъ 29, 30 и 31 іюля, обѣдъ,<br>13) гор. Харьковъ 31 іюля,<br>14) гор. Полтава 1 и 2 августа,<br>15) гор. Кременчугъ 3 августа,<br>16) гор. Новомиргородъ 4 августа,<br>17) гор. Вознесенскъ 5, 6, 7 и 8 августа, обѣдъ,<br>18) гор. Ошманка 9 августа,<br>19) гор. Умань 10 августа,<br>20) гор. Литинъ 11 августа,<br>21) гор. Острогъ 12 августа,<br>22) гор. Владиміръ 13 августа,<br>23) гор. Пулава 14 августа,<br>24) гор. Варшава 14 августа, |
| 1821 г. | 24 мая | возвращеніе изъ Лайбаха въ 11 ч. 15 м. дня, |
| | 21 іюня | отъѣздъ въ „Грузино“, |
| | 27 „ | возвращеніе изъ „Грузина“, |
| | 12 сентября | отъѣздъ въ Витебскъ въ 7 ч. 30 м. утра, |
| | 25 „ | возвращеніе изъ Витебска въ 9 ч. 30 м. утра. |

| | | |
|---|---|---|
| 1822 г. | 15 мая | отъѣздъ въ Вильну въ 6 ч. 30 м. утра, чрезъ Гатчину, Лугу, Псковъ, Динабургъ и Бѣлостокъ, |
| | 31 „ | возвращеніе изъ Вильны въ 4 ч. 45 м. дня, |
| | 14 іюня | отъѣздъ въ „Грузино", |
| | 20 „ | возвращеніе изъ „Грузина", |
| | 4 августа | отъѣздъ въ Варшаву въ 6 ч. 15 м. утра, |
| 1823 г. | 20 января | возвращеніе изъ Варшавы въ 6 ч. 25 м. вечера, |
| | 15 марта | отъѣздъ въ „Грузино" въ 1 ч. 25 м. дня, |
| | 17 „ | возвращеніе изъ „Грузина" въ 6 час. вечера, |
| | 3 іюня | отъѣздъ въ „Грузино" въ 1 ч. 25 мин. дня, при чемъ проѣхалъ по Новгородской губерніи и посѣтилъ городъ Старую Руссу, |
| | 11 „ | возвращеніе изъ „Грузина", |
| | 16 августа | отъѣздъ въ „вояжъ по Россіи" (на 2½ мѣсяца) въ 5 ч. 30 м. утра, |
| 1824 г. | 24 іюня | отъѣздъ въ „Грузино" въ 1 ч. 50 м. дня, |
| | 2 іюля | возвращеніе изъ „Грузина", при чемъ обѣдъ былъ на станціи „Долговка", |
| | 16 августа | отъѣздъ изъ Царскаго Села въ „вояжъ по Россіи" въ 7 час. утра, на Торопецъ — Боровскъ, Рязань Тамбовъ, Пензу—Симбирскъ, Оренбургъ—Екатеринбургъ и обратно на Вятку—Пермь, Вологду—Тихвинъ въ Царское Село, |
| | 23 октября | возвращеніе изъ „вояжа по Россіи" въ 7 ч. 30 м. вечера, |
| 1825 г. | 4 апрѣля | отъѣздъ въ Варшаву въ 7 час. 55 м. утра, |
| | 13 іюня | возвращеніе изъ Варшавы въ 7 час. вечера, |
| | 26 „ | отъѣздъ въ „Грузино" въ 8 час. утра, |
| | 6 іюля | возвращеніе изъ „Грузина", съ обѣдомъ на станціи „Спасская Полисть", |
| | 1 сентября | отъѣздъ въ Таганрогъ въ 6 ч. утра. |

Считая съ перваго посѣщенія въ іюнѣ 1810 г., Его Величество съ 1816 по 1825 былъ 11 разъ въ Грузинѣ.

## XIV.

## Свѣдѣнія о томъ, сколько разъ въ году были приглашены Императоромъ Александромъ I къ столу князь А. Н. Голицынъ и графъ А. А. Аракчеевъ.

1812—1825 гг.

1) 1812 г.: Обѣдали у Государя: князь Голицынъ 129 разъ, Аракчеевъ 20 разъ; въ томъ числѣ вдвоемъ съ Государемъ обѣдали: Голицынъ 5 разъ, Аракчеевъ 14 разъ.

2) 1814 г.: Обѣдали у Государя: Голицынъ 23 раза, Аракчеевъ 5 разъ.

3) 1815 г.: Обѣдали у Государя: Голицынъ 12 разъ, Аракчеевъ 6 разъ, при чемъ вдвоемъ съ Государемъ обѣдалъ только Аракчеевъ 4 раза.

4) 1816 г.: Обѣдали у Государя: Голицынъ 132 раза, Аракчеевъ 29 разъ, въ томъ числѣ вдвоемъ съ Государемъ: Голицынъ 11 разъ, Аракчеевъ 23 раза.

5) 1817 г.: Обѣдали у Государя: Голицынъ 127 разъ, Аракчеевъ 62 раза, въ томъ числѣ вдвоемъ съ Государемъ обѣдалъ только Аракчеевъ 51 разъ.

6) 1818 г.: Обѣдали у Государя: Голицынъ 36 разъ, Аракчеевъ 24 раза, въ томъ числѣ вдвоемъ съ Государемъ: Голицынъ 1 разъ, Аракчеевъ 9 разъ.

7) 1819 г.: Обѣдали у Государя: Голицынъ 47 разъ, Аракчеевъ 32 раза, въ томъ числѣ вдвоемъ съ Государемъ: Голицынъ 12 разъ, Аракчеевъ 20 разъ.

8) 1820 г.: Обѣдали у Государя: Голицынъ 19 разъ, Аракчеевъ 16 разъ, въ томъ числѣ вдвоемъ съ Государемъ: Голицынъ 1 разъ, Аракчеевъ 12 разъ.

9) 1821 г.: Обѣдали у Государя: Голицынъ 52 раза, Аракчеевъ 18 разъ, въ томъ числѣ вдвоемъ съ Государемъ: Голицынъ 1 разъ, Аракчеевъ 6 разъ.

10) 1822 г.: Обѣдали у Государя: Голицынъ 38 разъ, Аракчеевъ 15 разъ, въ томъ числѣ вдвоемъ съ Государемъ только Аракчеевъ 7 разъ.

11) 1823 г.: Обѣдали у Государя: Голицынъ 33 раза, Аракчеевъ 19 разъ, въ томъ числѣ вдвоемъ съ Государемъ: Голицынъ 2 раза, Аракчеевъ 13 разъ.

12) 1824 г.: Обѣдалъ у Государя одинъ только Аракчеевъ 22 раза, въ томъ числѣ вдвоемъ съ Государемъ 13 разъ.

13) 1825 г.: Обѣдалъ у Государя только Аракчеевъ 7 разъ вдвоемъ съ Государемъ.

Въ 1824 г. и 1825 г. князь Голицынъ не обѣдалъ ни разу.

---

## Списокъ нѣкоторыхъ лицъ, обѣдавшихъ у Ихъ Величествъ за десятилѣтній періодъ отъ 1801 по 1811 г., съ обозначеніемъ числа приглашеній по годамъ, по свѣдѣніямъ камеръ-фурьерскаго журнала за это время.

| | 1801 г. | 1802 г. | 1803 г. | 1804 г. | 1805 г. | 1806 г. | 1807 г. | 1808 г. | 1809 г. | 1810 г. | 1811 г. | Итого. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Аракчеевъ . . . . . . . . | 1 | 8 | 49 | 44 | 14 | 36 | 30 | 62 | 55 | 45 | 79 | 423 |
| Армфельдъ. . . . . . . . . | 4 | | | | | | | | | 1 | 48 | 53 |
| Кн. П. И. Багратіонъ. . . | 1 | 18 | 26 | 85 | 30 | 90 | 256 | 22 | 55 | 22 | 81 | 686 |
| М. Б. Барклай-де-Толли. . | | 2 | | | | | 12 | 38 | 11 | 61 | 92 | 216 |
| А. Х. Бенкендорфъ . . . . | | | | | 1 | 3 | 8 | 1 | 1 | | | 14 |
| Л. Л. Беннигсенъ . . . . . | 1 | — | | — | — | | 6 | — | | | | 7 |
| И. В. Васильчиковъ . . . | 13 | 65 | 63 | 9 | | 24 | 50 | 30 | 9 | 22 | 11 | 296 |
| Гр. М. С. Воронцовъ. . . | | | | — | 2 | 2 | 2 | 1 | 1 | 2 | 8 | 18 |
| Кн. П. М. Волконскій . . | 43 | 130 | 209 | 158 | 77 | 117 | 97 | 8 | 48 | 123 | 206 | 1216 |
| Бар. Ф. Винцингероде . . | | 56 | 106 | 77 | 8 | 2 | 1 | | | | | 250 |
| Гр. П. Х. Витгенштейнъ . | | | | | | | 6 | 4 | 5 | 10 | 10 | 35 |
| С. К. Вязьмитиновъ. . . . | 1 | 32 | 57 | 58 | 40 | 156 | 183 | 4 | 2 | 1 | 50 | 584 |
| Кн. П. Г. Гагаринъ. . . | | | 43 | 82 | 40 | 21 | 57 | 79 | 89 | 39 | 21 | 531 |
| Кн. А. Н. Голицынъ . . | 157 | 314 | 489 | 348 | 274 | 422 | 359 | 283 | 322 | 249 | 418 | 3635 |
| Горголи . . . . . . . . | | | | | | | | 8 | 6 | | 4 | 18 |
| Д. А. Гурьевъ . . . . . . | 17 | 192 | 182 | 188 | 103 | 126 | 299 | 144 | 158 | 57 | 108 | 1574 |
| Кн. Н. Н. Долгорукій . . | 1 | 69 | 115 | 28 | 25 | 104 | скон | чался | въ | 1806 | году | 342 |
| А. П. Ермоловъ. . . . . | | | | | | | | | | 1 | 2 | 3 |
| Гр. П. В. Завадовскій | 7 | 38 | 55 | 51 | 21 | 52 | 92 | 55 | 35 | 78 | 42 | 479 |
| Гр. Н. М. Каменскій . | | | | | | | | 11 | 16 | 15 | 6 | 48 |
| Гр. В. П. Кочубей . . . | 73 | 169 | 204 | 190 | 109 | 172 | 261 | 32 | 90 | 84 | 64 | 1418 |
| Гр. Е. Ѳ. Комаровскій | 4 | 49 | 111 | 57 | 47 | 81 | | | 36 | 77 | 50 | 512 |
| Коленкуръ. . . . . . . . | | | | | | | 24 | 144 | 171 | 119 | 85 | 543 |

| | 1801 г. | 1802 г. | 1803 г. | 1804 г. | 1805 г. | 1806 г. | 1807 г. | 1808 г. | 1809 г. | 1810 г. | 1811 г. | Итого. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Р. А. Кошелевъ. . . . . | | | | | 2 | 31 | 154 | 99 | 44 | 65 | 89 | 484 |
| Гр. М. И. Кутузовъ . . . | 10 | 13 | 4 | 26 | 8 | 38 | | 1 | | | - | 100 |
| Х. А. Ливенъ . . . . . . . | 5 | 65 | 118 | 103 | 64 | 171 | 149 | 74 | 164 | 3 | — | 916 |
| С. Н. Маринъ . . . . . . | | | | | | — | 5 | 8 | 1 | | 40 | 54 |
| Кн. А. С. Меншиковъ . . | | | | | | | 5 | 6 | | | 2 | 13 |
| М. А. Милорадовичъ . . . | | | | | | | 22 | 2 | | 9 | 2 | 35 |
| Н. С. Мордвиновъ . . . . | 7 | 42 | | 6 | | | | | | 45 | 55 | 155 |
| А. Л. Нарышкинъ . . . . | 7 | 5 | 60 | 49 | 25 | 67 | 232 | 104 | 188 | 113 | 221 | 1071 |
| Д. Л. Нарышкинъ . . . . | | 1 | 1 | 23 | 18 | 27 | 104 | 22 | 22 | 5 | 69 | 292 |
| Н. Н. Новосильцовъ . . . | 33 | 81 | 218 | 104 | 47 | 150 | 60 | 25 | 28 | 3 | | 779 |
| Гр. Ожаровскій . . . . . . | | | | | | | 66 | 112 | 133 | 86 | 129 | 526 |
| Маркизъ Паулуччи . . . . | | | | | | | | 4 | 1 | 6 | 10 | 21 |
| Пфуль . . . . . . . . | | | | | | 16 | 127 | 136 | 130 | 36 | 74 | 519 |
| Ѳ. В. Ростопчинъ. . . . . | | | | | | | | | | 27 | | 27 |
| Гр. Н. П. Румянцевъ. . . | 93 | 240 | 215 | 268 | 112 | 235 | 391 | 163 | 224 | 185 | 287 | 2413 |
| М. М. Сперанскій. . . . . | | | | | | | 6 | 23 | 77 | 25 | 32 | 163 |
| Гр. П. А. Строгановъ . . | 45 | 61 | 155 | 118 | 58 | 2 | 63 | 40 | 19 | 13 | 27 | 601 |
| Д. П. Трощинскій. . . . . | 11 | 41 | 16 | 34 | 21 | 20 | | | | | | 143 |
| Маркизъ Траверсе. . . . . | | 1 | | | | | — | | 61 | 60 | 77 | 199 |
| Гр. Н. А. Толстой . . . . | 145 | 333 | 465 | 374 | 210 | 442 | 273 | 356 | 354 | 268 | 474 | 3694 |
| А. П. Тормасовъ . . . . . | 2 | 2 | 5 | | | | 8 | 9 | 1 | | 10 | 37 |
| Ѳ. П. Уваровъ . . . . . . | 86 | 78 | 142 | 123 | 82 | 151 | 177 | 315 | 279 | 43 | 109 | 1585 |
| Кн. Чарторыжскій. . . . . | 114 | 274 | 388 | 196 | 86 | 130 | 73 | 38 | 67 | 44 | | 1410 |
| А. И. Чернышевъ. . . . . | | | | | | 2 | | | 3 | 2 | | 7 |
| Адм. П. В. Чичаговъ. . . | 10 | 41 | 100 | 80 | 67 | 116 | 138 | 85 | 39 | | 10 | 686 |
| Адм. А. С. Шишковъ . . | | 3 | 2 | | 1 | | 2 | | 1 | | | 9 |

# Алфавитный указатель

къ I и II томамъ.

Великій Князь
Николай Михаиловичъ

# ИМПЕРАТОРЪ АЛЕКСАНДРЪ I

Т. II


ЭКСПЕДИЦІЯ ЗАГОТОВЛЕНІЯ ГОСУДАРСТВЕННЫХЪ БУМАГЪ




PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
DK 191 N496 1912 t.2
Nikolai Mikhailovich
Imperator Aleksandr Pervyi


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 12 17 10 022 5